ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL

CONSACRÉ A L'ÉTUDE

DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES ROMANES

PUBLIÉ PAR

PAUL MEYER ET GASTON PARIS

Pur remenbrer des ancessurs
Les diz et les faiz et les murs.
WACE.

13e ANNÉE — 1884

PARIS

F. VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU

Reprinted with the permission of Librairie Honoré Champion Éditeur
JOHNSON REPRINT CORPORATION KRAUS REPRINT CORPORATION

First reprinting, 1966
Printed in the United States of America

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

LA

CHANSON DE DOON DE NANTEUIL

FRAGMENTS INÉDITS.

Le président Fauchet s'exprime ainsi dans le chapitre intitulé « de Huon de Villeneuve » de son *Recueil de l'origine de la langue et poésie française* [1] :

Je croy que les Romans de Regnaut de Montauban, Doon de Nantueil, et Aie d'Avignon, Guiot de Nantueil et Garnier son fils[2] sont tous d'un mesme poëte. Premierement, parce que c'est une suite de contes, et que je les ai veus cousus l'un après l'autre. Car il faut confesser que le livre ne vint jamais entier en mes mains : et encores le fueillet des commencemens de chacun livre (pour ce que les lettres estoyent dorées et enluminées) avoyent esté deschirez. Toutefois, en l'un qui estoit demi rompu, je trouvay le nom du Trouverre.

Suivent dix-huit vers, qui ont dû former le début d'un roman en alexandrins monorimes, et dans lesquels un certain « Huon de Ville noeve » est mentionné, sinon comme l'auteur, du moins comme le renouveleur du poème. Nous aurons à revenir plus tard sur ce morceau. Bornons-nous à dire présentement que Fauchet ne spécifie pas autrement le poème d'où sont tirés les vers qu'il cite. Il poursuit en transcrivant des morceaux de *Doon de Nantueil*, d'*Aie d'Avignon*, de *Guiot de Nantueil*.

Le manuscrit dans lequel Fauchet pouvait lire, dans la seconde moitié du XVIe siècle, ces divers poèmes, ne s'est pas conservé jusqu'à nous. C'est une perte, car, si nous possédons encore des copies de *Renaut de Montauban*, d'*Aie d'Avignon* et de *Gui de Nanteuil*, nous n'en avons aucune de *Doon de Nanteuil*, aucune du poème, quel qu'il fût, où figuraient

1. Livre II, § XIII, Œuvres, 1610, fol. 562.
2. *Sic* Fauchet ; mais cette énumération n'est pas correctement présentée. Il faudrait « ... Doon de Nantueil, Garnier et Aie d'Avignon, Guiot de Nantueil son fils. »

les vers dans lesquels Huon de Villeneuve se nomme. La perte serait encore plus regrettable, si, comme il y a quelque apparence, le ms. mis à profit par Fauchet avait fait partie de la bibliothèque formée par Charles V. On lit, en effet, dans l'édition que M. Delisle a récemment publiée de l'inventaire de la librairie du Louvre, un article ainsi conçu :

Buesves d'Esgremont, la Vie saint Charlemainne, les Quatre fils Aimon, Dame Aie d'Avignon, les Croniques de Jerusalem, Doon de Nantueil, Maugis le larron, Vivien et Raoul de Cambrai [1].

Il y a une coïncidence partielle entre cette description et celle que Fauchet nous donne de son manuscrit. On trouve de part et d'autre les romans de Renaut de Montauban (ou, ce qui est la même chose, des Quatre fils Aimon), de Doon de Nanteuil, d'Aie d'Avignon. Si *Gui de Nanteuil* ne figure pas dans la notice du ms. de Charles V, on ne peut en conclure avec certitude que ce roman ne se soit pas trouvé dans le ms. en question, car *Gui de Nanteuil* est la continuation d'*Aie d'Avignon* et, si le copiste n'a pas pris soin de séparer nettement les deux ouvrages par une rubrique ou de quelque autre manière, le rédacteur de l'inventaire du Louvre, médiocre bibliographe, a pu ne voir qu'un roman là où il y en avait deux. Je n'oserais pourtant affirmer l'identité des deux mss. Je pose la question sans la résoudre. S'il y a des ressemblances entre les deux notices, il y a aussi des différences. Le ms. de Charles V contenait *Maugis* et *Vivien*, probablement *Vivien l'amacor de Montbrant*, qui se trouve joint à Maugis dans un ms. bien connu de Montpellier. Or Fauchet, autant que j'ai pu le vérifier, ne fait nulle part mention de ces deux romans. Il y avait aussi dans le même ms. un *Raoul de Cambrai*. Nous savons bien que Fauchet possédait un texte de ce poème, mais rien ne prouve qu'il fût, comme dans le ms. de Charles V, joint à *Renaut de Montauban*, à *Doon de Nanteuil*, et autres poèmes qui ont formé ce qu'on a appelé la Geste de Doon de Mayence. La question reste donc obscure.

Quoi qu'il en soit, que le ms. de Charles V et celui de Fauchet aient été distincts, ou qu'ils se réduisent à un seul, le fait est que l'on n'a possédé jusqu'ici de l'un des poèmes contenus dans ces deux mss., *Doon de Nanteuil*, que les vers cités par Fauchet. Il y en a 16 en tout, si j'ai bien compté : 10 à l'endroit indiqué plus haut, 2 à la page suivante (fol. 563 v° des *Œuvres*, 1610), 4 enfin dans les *Origines des dignitez et magistrats de France* (*Œuvres*, fol. 486 v°). Ce nombre va être sensiblement accru. Je publie dans les pages qui suivent 220 vers du poème de Doon de Nanteuil. C'est encore à Fauchet que nous les devons.

---

1. Delisle, *Cabinet des manuscrits*, III, 164.

Il y a à la Bibliothèque nationale, sous le n° 24726 du fonds français, un ms. provenant de l'abbaye de Saint-Victor, qui est entièrement composé de cahiers écrits par Fauchet à des époques très diverses et sur des sujets très variés. Dans le commencement on trouve de courtes dissertations écrites d'une main posée, qui ont l'apparence d'une mise au net. Puis viennent des notes rapidement tracées sur divers sujets d'histoire, des extraits de chroniques, de poèmes, des tableaux généalogiques. Dans cette seconde partie du volume se trouvent des extraits ainsi intitulés :

« D'ung Romant appellé Guion de Nantueil [1] (fol. 66).
« Du Romans Renaut de Montauban (*ibid.*).
« D'un autre Roman que je pense estre de Doon de Nantoil (fol. 68).
« Du Romans Aien d'Avignon et Garnier de Nantoil (fol. 69 v°).
« Romans de Guiot fils d'Aie d'Avignon et de Garnier (fol. 70 v°).
« Romans de Raol de Cambrai » (fol. 71).

J'ai fait usage des extraits de *Raoul de Cambrai* pour l'édition de ce poème que vient de publier la Société des anciens textes français ; j'étudierai les extraits de *Gui de Nanteuil* et d'*Aie d'Avignon* dans un mémoire particulier où je ferai en outre connaître d'importants fragments manuscrits d'*Aie* qui m'ont été récemment communiqués. Je décrirai, avec des détails qui ici ne seraient pas à leur place, les notes de Fauchet dans un mémoire sur les mss. possédés ou utilisés par le savant président. Actuellement je m'attache à *Doon de Nanteuil*.

Que sait-on de *Doon de Nanteuil* indépendamment des extraits de Fauchet ? Telle est la question à laquelle nous allons d'abord tâcher de répondre.

Le poème qu'on pourrait intituler *La Mort Beuve d'Aigremont*, qui, dans son état actuel, forme la première branche de *Renaut de Montauban*, nous présente Doon de Nanteuil comme le frère de Girart de Roussillon, d'Aimon de Dordone et de Beuve d'Aigremont. L'introduction de Girart de Roussillon dans cette parenté montre que nous n'avons pas affaire ici à une conception bien ancienne. Pourtant, la constitution de cette famille épique ne peut pas être postérieure au XIIe siècle : je la placerais, pour éviter de préciser plus qu'il n'est à propos de faire, entre 1150 et 1180. La *Mort Beuve d'Aigremont* nous apprend que Doon de Nanteuil et son frère Girart ont été en guerre avec Charlemagne. Cette guerre n'a pas eu pour eux une issue favorable. Doon y a perdu son château. L'empereur sait bien pourquoi Beuve refuse de venir à sa cour :

1. Sous ce titre Fauchet donne uniquement les vers signalés ci-dessus, p. 1, ceux dans lesquels est nommé Huon de Villeneuve.

1 Il (*Beuve*) me het por son frere, que je bien sai et voi,
Cui je toli Nantueil, s'abati le bofoi[1].
Girars de Rossillon en guerroia vers moi,
Chaitif l'en fis fuïr parmi le sablonoiz.
(Ed. Michelant, p. 5.)

Plus loin, dans le même poème, la femme de Beuve engage son époux à ne pas s'exposer de nouveau à la colère de l'empereur :

2 Membre vos de Doon vo frere, le guerrier.
Entre lui et Girart, ki molt s'avoient chier,
Assés le (*le roi*) guerroierent au fer et a l'acier ;
Mais a la pardefin ne porent avancier :
Fuïr les en covint et le païs vuidier...
Or revolés le roi de novel guerroier !
(*Ibid.*, p. 13.)

G. Paris a déjà cité ces passages, pour en induire l'existence « d'un « poème français de Girart de Roussillon assez différent et d'une date « reculée, bien que moins ancien que le provençal[2]. » Je crois qu'il en faut conclure bien plutôt l'existence d'un ancien poème de Doon de Nanteuil. Rien n'empêche que dans ce poème Girart de Roussillon se soit allié à son frère Doon pour faire la guerre à Charlemagne.

La *Mort Beuve d'Aigremont* fournit encore d'autres témoignages que G. Paris a réunis[3] et qu'il applique cette fois, avec toute raison, à un poème perdu de Doon de Nanteuil. Deux d'entre eux font allusion, comme l'un de ceux qui ont été cités plus haut, à la prise de Nanteuil par Charlemagne ; voici le plus explicite des deux :

3 Quant (*Charles*) prist guerre a Doon par son entiscement,
Il le vint aseoir sens nul detriement ;
A lui se combati sous Nantueil voirement.
La le vainqui li rois, jel sai a escient,
Mais ce fu par l'esfors d'une paiene gent
Qui tornerent en fuie com traïtor pullent.
(*Ibid.*, p. 15.)

Les deux derniers vers fournissent un détail intéressant : Doon aurait appelé à son aide des païens qui l'auraient abandonné au moment du danger. Qu'advint-il de Doon après sa défaite ? Le même poème va nous l'apprendre : il se réfugia en Pouille, où l'empereur le poursuivit vainement. Charlemagne se plaint de Beuve :

4 Qui, por l'amor Doon m'a si coilli en hé
Ne me daigne servir, çou est la verité,

1. *Bofoi* peut aller, mais j'aimerais mieux *befroi*.
2. *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 298.
3. Ouvr. cité, pp. 299, 300.

Pour çou que le (*Doon*) chaçai en Puille le regné.
La l'alai jou requerre : n'i pot estre trové.

(*Ibid.*, p. 2.)

Et ailleurs il est dit de Charlemagne :

5 Ja le (*Doon*) chaça il fors de la siue contrée,
En la terre de Puille fuï a recelée.

(*Ibid.*, p. 15.)

La chanson d'*Aie d'Avignon,* qui, dans sa partie ancienne, est notablement antérieure au XIIIe siècle, nous fournit des témoignages qui conduisent aux mêmes conclusions. Dans ce poème, le héros principal, Garnier de Nanteuil, fils de Doon de Nanteuil, est en possession de la faveur de Charlemagne, mais des envieux tâchent d'exploiter contre lui le souvenir de son père. « Par ma foi, dit un de ces malveillants per-« sonnages,

6 « Se au roi remembrast de vo pere Doon,
« De l'asaut qui fu fait a Nentuel sa maison,
« De l'orgueill vos cousins les .iiij. fiz Aimmon,
« Ja n'eüssiez sa niece ne l'enor d'Avignon. »

(Ed. Guessard et Meyer, p. 11.)

Un autre passage fait allusion à la fuite de Doon en Pouille :

7 « Sire, » dist Alerans, li quens de Traysin,
« Membre toi de Nentuel quant il fu l'autre an pris ;
« En la terre de Puille s'en foï Do chaitis. »

(*Ibid.*, p. 81.)

Un peu plus loin nous trouvons la mention d'une particularité qui semble avoir été tirée du poème de Doon. Certains personnages, ennemis de Garnier de Nanteuil, sont faits prisonniers et mis dans une prison où jadis Doon avait enfermé le sarrazin Magan. Ce Magan aurait donné à Doon, probablement à titre de rançon, « le char balancien d'or fin. » Je ne suis pas plus maintenant qu'il y a vingt-cinq ans, alors que je préparais l'édition d'*Aie*, en état d'expliquer ce que pouvait être un *char balancien*, mais je me figure que c'était un objet très désirable. Le fait est que Charlemagne, non moins cupide que le fut plus tard Richard Cœur de Lion, paraît en avoir eu envie, d'où la guerre entre Doon et l'empereur. Voici les vers :

8 Puis les mist en la chartre au fondement marbrin
Ou Do ot en prison Magan, .j. Sarrazin,
Qui li donna le char balancien d'or fin,
Dont puis li vint la guerre Karlon le fiz Pepin.

(*Ibid.*, p. 88.)

Gaufrei, poème assez tardif, nous fournit une sorte de généalogie très

précise d'après laquelle Doon de Mayence aurait eu douze fils, parmi lesquels Gaufrei, le héros du poème, Doon de Nanteuil, Grifon d'Hautefeuille, Aime de Dordonne, Beuve d'Aigremont, Girart de Roussillon [1]. C'est le développement de la tendance à grouper les héros épiques que nous avons déjà constatée dans la *Mort Bueve d'Aigremont*. Ce qui nous intéresse davantage, c'est un passage où l'auteur de *Gaufrei* nous dit que Doon de Nanteuil, ayant épousé la belle Clarisse, fille d'un seigneur nommé Henri, qui était cousin du duc Naime, engendra un fils qui reçut à sa naissance le nom de Berart, ajoutant que ce Berart fut tué par Bertran lorsqu'il alla en message auprès de Doon de la part de Charlemagne :

9 Chele nuit engendra .j. valet avenable ;
Puis ot a nom Berart, mout fu courtois et sage ;
Mez Bertran l'ochist puis quant ala u mesage
A Doon de Nantueil de par le bon roi Kalles [2].
(Ed. Guessard et Chabaille, p. 142.)

Il ne nous manque plus que de savoir qui était ce Bertran. Philippe Mousket, qui, il faut le dire, traite Doon d'une façon assez sommaire [3], va nous l'apprendre : il nous dit en effet que Charles envoya à Doon, comme messager, Bertran, le fils du duc Naime de Bavière :

10 Car losengier et traïtour
Li fisent grant anui maint jour
Ki devoient iestre si home.
L'estore Doon premiers nome
Quant il fist Bertran mesagier,
Pour aler Nantuel assegier.
Et cil Bertrans fu fius Namlon
De Baiwiere, le preu baron,
Ki sages iert sor toute rien,
Et maintes fois le siervi bien.

1. Voy. l'édition Guessard et Chabaille, dans le recueil des *Anciens poètes de la France*, p. 4. — Une liste assez différente des douze fils de Doon de Mayence est donnée dans le *Myreur des Histors* de Jean des Preis dit d'Outremeuse. On y lit : « Ly viij^e^ fut Doon : chis conquist sour les Sarasins la terre de Nantuel « et de Brandeborch. Chis oit grant guerre a roy Charle ; si en perdit sa terre, « mais il prist depuis a femme Sibilhe, le filhe le conte de Lovay ; chis oit .j. fis « qui oit nom Garin. Chis portat l'escut de geule a une crois d'argent. »

2. Les vers qui précèdent les quatre ici rapportés sont obscurs, et, s'il n'y a pas quelque faute, on pourrait croire que la tirade est hors de sa place. Les éditeurs ont fait justement remarquer dans une note que le mariage de Doon est raconté un peu plus loin, p. 144 ; les vers que nous citons d'après la p. 142 semblent donc venir un peu trop tôt. On ne peut cependant admettre la supposition des éditeurs, que ces mêmes vers se rapporteraient au mariage de Girart, frère de Doon ; Berart est en effet le fils de Doon et non de Girart.

3. *Chronique rimée*, v. 8429 et suiv.

Tels sont les témoignages que j'ai pu recueillir sur la chanson de Doon de Nanteuil. Ils suffisent à nous donner une idée générale du récit. Nous pouvons supposer que la guerre éclata entre Doon et l'empereur à cause de ce précieux « char balancien d'or fin » qui a été mentionné plus haut (texte 8). Selon l'usage, Charles commença par envoyer à Doon un messager, Bertran, le fils du duc Naime, qui paraît avoir été d'un tempérament un peu vif, comme l'étaient souvent les messagers au moyen âge, puisqu'on nous apprend qu'il tua, au cours de son ambassade, Berart, le fils de Doon (textes 9 et 10). La guerre ayant éclaté, nous savons que Doon, malgré le secours que lui apporta son frère Girart de Roussillon, fut battu et chassé de son château de Nanteuil (textes 1, 2, 6). S'il eut le dessous, ce fut à cause de la lâcheté, de la trahison, comme on disait au moyen âge, et, comme on a dit en des temps beaucoup plus récents, des païens sur lesquels il avait cru pouvoir compter (texte 3). J'imagine que Magan, le donateur du fameux « balancien », devait être à la tête de ces païens. Battu, Doon se réfugia en Pouille (texte 4, 5, 7), se conformant ainsi à divers précédents que nous offre notre vieille littérature épique. L'empereur l'y suivit, mais sans pouvoir l'atteindre (texte 4). Nous ignorons dans quelles conditions la paix fut rétablie.

Les divers témoignages que j'ai cités sont, à ma connaissance, les seuls à l'aide desquels on puisse reconstituer les données générales du roman perdu. On pourrait toutefois trouver dans nos anciens poèmes d'autres témoignages sur Doon de Nanteuil, personnage épique, mais n'étant pas nécessairement le héros d'une chanson de geste. Ainsi dans *Ogier le danois* il est représenté comme un chevalier de haut rang. Lorsqu'il se présente à Brehier, contre lequel il tente la lutte, avec peu de succès du reste, il se nomme ainsi, non sans fierté :

> Do de Nantuel m'apelent Alemant,
> Flament, Englois, Angevin et Normant,
> Et en la cort Kallon le roi poissant.
> Quatre cités ai je en mon tenement,
> Et vint castiel sont a moi apendant.
> (Ed. Barrois, vv. 9983-7.)

Des témoignages de ce genre prouvent simplement que Doon était connu, en dehors même du poème qui lui a été consacré et probablement avant la composition de ce poème.

A quelle époque convient-il de placer la composition du poème? Incontestablement dans la seconde moitié du XIIe siècle, puisque l'une de nos sources d'informations, *Aie d'Avignon*, est certainement antérieure à la fin de ce siècle. Mais il ne résulte pas de là que le poème dont Fauchet

nous a conservé des fragments soit de cette époque. G. Paris le jugeait du XIVe siècle [1], d'après les quelques vers cités dans les *Œuvres* de Fauchet. Je le crois plutôt du commencement du XIIIe. Ce serait donc un rajeunissement de la chanson à laquelle se rapportent les divers témoignages cités plus haut. Il y a, parmi les fragments publiés ci-dessous, un morceau qui ne laisse aucun doute à cet égard ; ce sont les vers 26 à 29, où l'auteur nous dit que tous ceux qui ont chanté de Bertran le messager de Charles et du duc ne savent rien du sujet.

Voyons maintenant quelles notions peuvent se déduire des fragments que nous a conservés Fauchet. Et d'abord, parlons de la forme.

Le poème était en alexandrins rimés : chaque tirade est terminée par un vers indépendant de six syllabes. De ces petits vers cinq nous ont été conservés : ci-après, vv. 61, 81, 159, 175, 196. On n'ignore pas que cette forme a été employée dans des poèmes en décasyllabes assez peu anciens, notamment dans le *Girart de Vienne* de Bertran de Bar-sur-Aube et dans *Aimeri de Narbonne* qui, selon toute apparence, est du même auteur. Notons dès maintenant cette coïncidence sur laquelle nous aurons à revenir plus loin.

Quant au fonds, il est d'un vif intérêt, à ce point que nous n'avons pas à regretter que nos fragments appartiennent au poème rajeuni plutôt qu'à l'ancien poème. Des extraits de ce dernier n'auraient probablement pas, pour l'histoire de notre littérature épique, la valeur des morceaux conservés par Fauchet. Mais, avant d'aller plus loin, il importe de bien se rendre compte des motifs qui ont déterminé le choix fait par le savant président. Fauchet s'intéressait peu à la matière des chansons de geste. C'était avant tout un antiquaire, en quête de notions sur l'histoire et la géographie de la France ancienne, sur ses institutions, sur les mœurs, sur le costume de nos ancêtres. Tout ce qui, dans les œuvres de nos vieux poètes, touchait à ces divers sujets attirait son attention et était transcrit par lui au fur et à mesure de ses lectures. Il notait aussi les mots qu'il n'entendait pas, de même encore que certaines expressions, qui, pour un motif quelconque, l'avaient frappé, et dont il se plaisait à recueillir des exemples. Ainsi il ne laissait pas passer des traits descriptifs tels que *a la barbe florie*, ou *qui le poil ot ferrant*, sans en prendre note. Il résulte de cela que ses extraits ne sont nullement conçus de façon à donner une idée du contenu d'un poème. Si nombreux qu'ils soient, ils sont toujours insuffisants, dès qu'on veut s'en servir pour faire l'analyse de l'ouvrage dont ils sont tirés. Dans le cas présent, ce n'est pas sans peine que nous pouvons distinguer çà et là quelques vers qui

1. *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 298, note.

soient en rapport avec les données principales du poème telles que nous avons pu les rétablir à l'aide des témoignages rapportés plus haut. Ainsi le v. 26 annonce le message que Bertran doit remplir auprès de Doon. Le v. 25, qui, nous dit Fauchet, se rapporte à un mort que l'on doit porter en terre, peut fort bien être extrait du récit des obsèques faites à Berart, fils de Doon ; voy. ci-dessus, texte 9. Les vers 23 et 24 sont probablement tirés de la sommation suivie du défi que Bertran a dû adresser à Doon. Aux vers 128-42 nous assistons à l'arrivée des barons mandés par l'empereur prêt à marcher contre Doon. Les vers 161-5 nous montrent ce dernier se préparant à soutenir la guerre. Il semble qu'aux vers 168-71, Doon, pour encourager les siens à bien faire, mette à la discrétion des plus vaillants les belles dames de Nanteuil. Les derniers vers transcrits paraissent se rapporter à diverses circonstances du siège. On remarquera que le v. 202 annonce la retraite de païens, sans doute ceux sur lesquels Doon croyait pouvoir compter ; voy. texte 3.

Il est bien probable que le renouveleur a modifié sur certains points la marche de l'ancien récit, qu'il a ajouté quelques épisodes de sa façon, mais nous devons nous en tenir ici à de simples présomptions, les éléments de comparaison faisant défaut de part et d'autre. On peut toutefois, ce me semble, sans faire à la conjecture la part trop grande, compter au nombre des additions ou des modifications apportées par le renouveleur au récit primitif tous les passages où se manifeste la tendance à rattacher la chanson de Doon à d'autres chansons de geste, qui ne sont pas, en général, d'une date bien reculée. Un personnage du nom de Rogon, dont le rôle ne se dessine pas clairement dans nos fragments (vv. 45, 55 et suiv.), est présenté comme oncle de Beuve [d'Aigremont ?] et père de Pinabel, le défenseur de Ganelon dans *Rolant*. Grifon d'Autefeuille (v. 58) est, selon *Gaufrei*, l'un des fils de Doon de Mayence, et père de Beuve d'Aigremont et de Doon de Nanteuil. Il a, dans *Gaufrei* et ailleurs, fort mauvaise réputation. Hardré et Haguenon (v. 59) sont connus d'ailleurs comme traîtres ; le premier par *Amis et Amiles*, le second par *Aie d'Avignon*.

Doon de Nanteuil se rattachait donc, au moins sous la forme qu'a connue Fauchet, à la geste de Doon de Mayence. D'autre part, il paraît se relier, dans une certaine mesure, à une autre des trois célèbres gestes que définit l'auteur de *Doon de Mayence* dans un passage souvent cité : à la geste d'Aimeri de Narbonne. Aux vers 69-73 un certain Beuve, qui n'est pas Beuve d'Aigremont, mais son petit-fils, se présente comme fils du comte Girart de Vienne et de Guibourt, fille du duc Beuve [d'Aigremont], comme neveu d'Hernaut de Beaulande et cousin d'Aimeri « qui occit le dragon. » On verra dans la note du v. 73 ce qu'il faut entendre par ces derniers mots. Il y a un vers, le v. 62, *Et Alemant et*

Sesne qui jurent « Godeherre », qui se retrouve à peu près dans *Aimeri*. Nous verrons tout à l'heure que l'auteur de *Doon* connaissait et appréciait Bertran de Bar-sur-Aube, l'auteur d'*Aimeri de Narbonne* et de *Girart de Vienne*.

L'auteur, ou plutôt le renouveleur, de *Doon de Nanteuil* connaissait aussi *Doon de la Roche*, chanson de geste qui sera bientôt publiée par la Société des anciens textes français, d'après le ms. unique de Londres. Mais il la connaissait d'après une rédaction dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Après le v. 171 il y a une observation de Fauchet ainsi conçue : « Olive, seur de Charlemagne, fut mariée à Doon de la Roche, « seigneur de Frize (?), et fut séparée de lui; puis espousée par Bertran, « fils du duc Naismes. » Cette notion, que Fauchet empruntait à une partie de *Doon de Nanteuil* qu'il ne nous a pas fait connaître autrement, est pour nous toute nouvelle. Dans le *Doon de la Roche* du ms. de Londres Olive est sœur de Pépin, et non de Charlemagne ; dans la *Karlamagnus-Saga*, elle est, comme ici, sœur de Charlemagne [1], mais dans aucune de ces deux rédactions, qui diffèrent beaucoup l'une de l'autre, nous ne voyons qu'Olive, séparée de Doon, ait épousé le fils du duc Naime. Ailleurs, entre les vers 153 et 154, Fauchet dit que Bertran eut d'Olive un fils appelé Gautier « qui espousa Nevelon, fille dudit Charles, et tua « Justamont. » Cela encore est nouveau.

Entre les morceaux conservés par Fauchet, il en est un, le plus long de tous, qui sera cité désormais au nombre des témoignages les plus intéressants sur l'histoire de notre ancienne poésie, et surtout de nos anciens poètes. C'est le morceau qui se compose des vers 83 et 119, et qui en réalité se divise en deux fragments, tirés d'une même tirade. Le renouveleur de *Doon de Nanteuil*, donnant subitement carrière à des sentiments longtemps comprimés, se lamente bruyamment de la décadence du métier de jongleur. « Autrefois, dit-il, nous étions recherchés « et aimés ; on nous honorait dans les cours des seigneurs ; on nous « donnait manteaux et bliauts fourrés. Maintenant notre métier est bien « tombé. Il n'y a garçon [2], pour peu qu'il sache un morceau rimé, qu'il « ait la voix clairette et sache bien faire le fou [3], dont chacun ne dise : « Ha! Dieu, comme il en sait! Il en a plus appris en un an que Bertran « de Bar n'en a jamais su en toute sa vie, ni le vieux Maloiseau ... ni « Hue del Teil. Alors on lui fait mille amitiés et lui donne du bon argent « monnayé. Mais, par la foi que je dois à la Trinité, il n'y a pas dans le

1. Voy. l'analyse de G. Paris, *Bibl. de l'Ec. des chartes*, 5e série, V, 105 et suiv.

2. Au sens méprisant que ce mot a souvent au moyen âge.

3. Je traduis par à peu près le *et est bien desreé* du texte (v. 94). La leçon, et par suite le sens, ne sont pas assurés.

« royaume de France, pris en long et en large, il n'y a pas cinq jon-« gleurs qui en sachent assez pour n'avoir pas à apprendre encore. » Puis, énumérant les jongleurs connus qui sont morts depuis peu, il affirme qu'Aubert d'Iveline (?) s'est noyé en tombant, en état d'ivresse, du haut d'un pont, depuis la mort de Guarin de Chevreuse, de Guillaume Dent de Fer, de Seguin (?) de Troie, de Mahé de Remecourt, les bons jongleurs sont très clairsemés.

Ce passage, bien que placé par Fauchet vers le milieu de ses extraits, appartenait visiblement au prologue du poème ; d'ailleurs l'auteur le dit en propres termes au v. 118. On peut hardiment affirmer qu'il n'y a pas dans toute notre ancienne poésie de morceau qui, en aussi peu de vers, contienne autant de notions importantes pour notre histoire littéraire. Nous avons là une nouvelle liste de noms de jongleurs à ajouter à ceux que nous fournissent le débat des *deus troveors ribaus* et le *dit des Hiraus* de Baudouin de Condé [1]. Ces noms sont d'une incontestable authenticité, ce qu'on ne saurait assurer avec la même certitude de la liste des *deus troveors*. Il est superflu d'insister sur la valeur du témoignage que nous fournit le même passage sur Bertran de Bar-sur-Aube. Enfin, les allusions aux romans d'Alexandre, d'Apolloine, du beau Tenebré (?), d'Audigier ont bien aussi leur intérêt.

Nous avons traité jusqu'à présent *Doon de Nanteuil* comme un ouvrage anonyme. Le moment est venu de dire que selon toutes les probabilités l'auteur ou le renouveleur de *Doon* s'est nommé, ou a été nommé, au début de son poème, que ce début nous a été conservé par Fauchet et n'est point autre que le morceau de dix-huit vers dont il a été dit un mot au commencement de ce mémoire. L'auteur ou le renouveleur de Doon de Nanteuil serait donc ce Huon de Villeneuve, presque célèbre grâce aux compilations littéraires qui, sans vérification, le font auteur de divers poèmes auxquels il est bien étranger, mais à qui jusqu'à ce jour il a été impossible d'attribuer avec certitude aucune composition. Voici par quelle voie j'arrive à le reconnaître pour l'auteur, ou plutôt pour le renouveleur de *Doon*. Fauchet, dans le passage rapporté tout au début de ces recherches, suppose que *Renaut de Montauban*, *Doon de Nanteuil*, *Aie d'Avignon*, *Gui de Nanteuil*, sont d'un même poète, et le motif très faible de cette hypothèse, c'est qu'il avait vu ces divers romans « cousus l'un après l'autre » dans un même volume. Et ce poète unique devait être le Huon de Villeneuve dont il trouvait le nom en un feuillet « demi-rompu. »

Comme il n'est aucunement possible que les quatre poèmes indiqués soient d'une même main, nous admettrons que les vers cités par Fau-

1. Edit. Scheler, p. 163.

chet, qui sont réellement un prologue de jongleur, s'appliquent à l'un de ces poèmes, et non à tous les quatre. Mais auquel ? Il semble que Fauchet ait fait à cette question une réponse décisive dans son recueil de notes où il transcrit les mêmes vers (moins le dernier qui n'a pas d'importance) sous cette rubrique : « D'un Romans appelé Guion de Nanteuil. » Mais cette assertion est évidemment le résultat d'une fausse conjecture ou d'une erreur de plume. Ce qui est sûr, c'est que les vers en question n'appartiennent pas à *Gui de Nanteuil*, dont nous possédons deux mss. Fauriel lui-même nous a donné le moyen de constater sa propre erreur, car à la suite de ce morceau viennent, comme on l'a vu plus haut, p. 3, des extraits de *Renaut de Montauban*, de *Doon de Nanteuil*, d'*Aie d'Avignon*, et enfin de *Gui de Nanteuil*. C'eût été là le lieu de citer les vers sur Huon de Villeneuve. Evidemment le feuillet « demi-rompu » qui contenait le nom de Huon de Villeneuve se trouvait dans de telles conditions (peut-être était-il détaché) qu'on ne pouvait hésiter sur sa place véritable [1]. Fauchet l'a d'abord rattaché à *Gui de Nanteuil*, puis dans son ouvrage imprimé, il s'est tenu dans des termes plus vagues. J'affirme, sans crainte d'être contredit, que le début conservé par Fauchet est étranger non seulement à *Gui de Nanteuil*, mais aussi à *Renaut de Montauban* et à *Aie d'Avignon*. Il ne reste donc que *Doon* à qui on puisse les rattacher. Et je puis ajouter qu'ils s'y adaptent parfaitement, comme le prouve une coïncidence d'idée et d'expression qui sera signalée plus loin, dans la note du v. 83. Présentement, je vais les transcrire, en combinant le texte imprimé par Fauchet avec celui, peu différent, de ses notes manuscrites :

Seignor soiez en pès, tuit aiez...,
Que la vertu del ciel soit en vos demorée !
Gardez qu'il n'i ait noise ne tabort ne criée.
Il est einsint coustume en la vostre contrée,
Quant uns chanterres vient entre gent henorée
Et il a endroit soi sa vielle atrempée,
Ja tant n'avra mantel ne cote desramée
Que sa premiere laisse ne soit bien escontée,
Puis font chanter avant, se de riens lor agrée,
Ou tost, sans villenie, puet recoillir s'estrée.

1. Ajoutons que le premier feuillet de *Doon de Nanteuil* paraît avoir fait défaut, ou du moins s'être trouvé déplacé. Fauchet, en effet, intitule les fragments qu'il transcrit de ce poème de la façon suivante : « D'un autre roman *que je pense être* de Doon de Nantoil. » Il n'y avait donc pas de début avec rubrique initiale. Mon hypothèse est que ce début était constitué par le feuillet « demi rompu » où figurait Huon de Villeneuve.

V. 1, *aiez* est fourni par les notes manuscrites, l'imprimé porte seulement *a*..... — 2 Impr. *vertus*. — 3 Impr. *tabor ;* ne faudrait-il pas *tabust ?* — 4 Impr. *ensinc*. — 5 Notes mss. *ung chanterre*. — 7 Impr. *cotte*. — 10 Notes mss. *peust recueillir*.

Je vous en dirai d'une qui molt est henorée :
El riaume de France n'a nule si loée.
Huon de Villenoeve l'a molt estroit gardée ;
N'en volt prendre cheval ne la mule afeltrée,
Peliçon vair ni gris, mantel, chape forrée,
Ne de buens paresis une grant henepée.
Or en ait il mausgrez qu'ele li est emblée !
Une molt riche piece vos en ai aportée.

Ce morceau est à noter pour les origines de la propriété littéraire. Il nous montre combien les auteurs ou renouveleurs de chansons de geste tenaient à se réserver le droit d'exploiter leurs œuvres à leur guise. Il y a quelque chose de semblable dans la première tirade, du reste fort obscure, de *Girart de Roussillon*. De même encore, au début de la *Destruction de Rome* (*Romania*, II, 6) :

Cil ki la canchon fist l'a longuement gardée,
Ainz n'en vout prendre avoir, voire nule darrée,
Ne mul ne palefroi, mantel, chape fourrée[1].

Ici nous voyons que Huon de Villeneuve n'avait pas réussi à s'assurer la possession exclusive de sa chanson, puisque le jongleur, auteur de la tirade, se vante de la lui avoir « emblée ». Après tout, il faut peut-être ne voir là qu'un simple artifice littéraire, et Huon de Villeneuve peut fort bien avoir rédigé lui-même le prologue où il est représenté comme dépouillé par un jongleur peu scrupuleux.

En outre du ms. de Charles V mentionné plus haut, je n'ai trouvé dans les anciens inventaires de bibliothèques du moyen âge qu'une indication relative à un ms. de *Doon de Nanteuil*. Elle se trouve dans la donation, plus d'une fois publiée[2], faite en 1306 par Gui de Beauchamp, comte de Warren, à l'abbaye de Bordesley. Il y a dans cet acte deux articles consécutifs ainsi conçus :

Un volume qe parle des quatre principals gestes de Charles e de Dooun (e) de Mayance e de Girard de Vienne e de Emmery de Nerbonne. — Item, un

1. Je restitue le texte, qui est corrompu dans le ms. et mal corrigé dans l'édition de M. Grœber.

2. H. J. Todd, *Illustrations of the lives and writings of Gower and Chaucer*. London, 1810, pp. 161-2 ; Fr. Michel, *Tristan*, I, CXX, CXXII ; J. Merryweather, *Bibliomania in the Middle Ages*, London, 1849, 193-4 ; E. Edwards, *Memoirs of Libraries*, I, 375. Le ms. se trouve en copie du XVIIe siècle à la bibliothèque de Lambeth, n° 577.

12 Impr. *royaume, nulle.* — 13 Notes mss. *Ville neufve.* — 14 Impr. *vol.* — 15 Notes mss. *Pliçon.* — 16 Notes mss. *grand.* — 17 Notes mss. *mau grez.* — 18 Manque dans les notes manuscrites.

volume del romaunce Edmond, de Ageland (*corr.* Agoland) e deu roy Charles, Dooun de Nauntoile et le roumaunce de Gwyoun de Nantoyl.

Aucun des nombreux manuscrits (il n'y a pas moins de vingt-sept articles) mentionnés dans cette donation ne paraît être parvenu jusqu'à nous.

D'un autre Roman que je pense estre de Doon de Nantoil[1].

Mantel ot d'escarlate traïnant contreval,
Et vest buen peliçon et bliaut de cendal.

Seignor, Do de Nantoil dont je ci vos acont,
Sa citez ne siet mie dedans un val parfont,
Eins siet en une roche chevée contremont.
D'une part est Norgance, la forest de Marfont,
D'autre part par la faloise chevée en abis mont,
De l'autre part la roche la ou l'estorce pont,
De la quarte cort Moese, si la passent au pont.

---

1. Fauchet avait d'abord écrit *Nantueil*, qu'il a corrigé en *Nantoil*.

4 La description qui suit du château ou de la cité de Nanteuil ne répond à rien de réel, bien qu'elle ait toutes les apparences de la précision. Ce lieu aurait été situé sur une hauteur entre la Meuse et le Rhin et à peu de distance de ces deux cours d'eau (vv. 9 et 15). Ce sont là des données imaginaires. Il est possible que l'auteur ou le renouveleur de *Doon* ait connu les passages ci-après d'*Aie d'Avignon*, qui donnent des indications peut-être plus réelles :

Le chastel de Nentuel est en tel marche assis
A la porte roial devise .iij. païs :
Alemaigne et Loheraigne et France, ce m'est vis.
(*Aie d'Avignon*, p. 81.)

Ce dernier vers est sûrement fautif, il est trop long d'une syllabe, et d'ailleurs il donne une indication grossièrement erronée en supposant un point où l'Allemagne, la Lorraine et la France se toucheraient. J'incline à croire qu'il faut corriger *Allemaigne* en *Champaigne*. On lit encore dans *Aie d'Avignon*, à propos de Nanteuil :

La tor est grans et haute et blanche comme nois :
D'une part est d'Argonne qui le clot en deffois,
Que ja ne mengera sanz venoison au dois ;
De l'autre part cort Muese ou li poisson sont froit. (P. 81-2.)

Ces données, combinées avec celles des vers cités précédemment, conduiraient à chercher Nanteuil sur la rive gauche de la Meuse, dans le pays de Rethel.

En dehors d'*Aye d'Avignon* et de *Doon de Nanteuil* je ne connais pas de texte qui fournisse des notions de quelque valeur sur la situation de Nanteuil. Ainsi *Gaufrei* place ce lieu sur la mer (v. 2170), et, dans *Tristan de Nanteuil*, il est dit que « la cité de Nanteul a ore a non *Utret* » (*Jahrb. f. rom. liter.*, IX, 355). Ce sont là des fantaisies.

6 Je ne saurais donner aucun éclaircissement sur la forêt de *Marfont ;* quant à Nargance, c'est très probablement une mauvaise leçon pour *Argonne ;* voir les vers d'*Aye d'Avignon* cités à la note précédente.

8 *Estorche ;* est-ce l'all. *storch*, cigogne?

Li paile d'Orient qui en sa chambre sunt
Valent miez que Biauvez ne Senlis ne Loon.

Et metre en el moustier del cors saint Henoré,
Ce est la meire eglise de Nantoil la cité.

Quel cité est Nantoil, plenté y a de vin ;
D'une part li coert Moese et d'autre part le Rin,
De Coloigne a Garmaise et huitent li chemin.
Li borjois de la ville ne semble[nt] pas f[r]arin :
Manteaux ont d'escarlate et peliçon ermin.

Escu ot de Coloigne et lance de Pavie.

Parlant d'un chevalier.

« Que fet Do de Nantueil a la barbe ferrande ? »

Parlant de Do qui estoit servi a table par ses chevaliers :

Chascun porte toaille ou orçoel et bocler,
Ou cisnes ou paons ou teste de sangler.

Parlant d'une semonce de guerre que Charles fit a ses hommes pour venger la perte qu'il avoit receue retournant d'Espagne :

« Par ses briefs vous manda, n'i deignastes aler.

Les grenons de ta barbe demande en treüage.

Il a dit devant *poilz*.

Chausses ot de brun paille, souliers ot peinturé[z].

D'un mort habillé pour porter en terre.

Tuit cil qui ont chanté de Bertran le message,
De Challon et del duc et del riche bernage
N'en savent pas l'affaire a la disime page.
A Saint Denis la fit ung clers qui mout fut sage.

N'i a celui qui veste ne braie ne chemise,
Ains sont cousu es cuirs a la bogresche guise.

Marchandises venans a ung port :

Au port est li rivages qui la navie ameine
Qui vienent d'Alixandre et de terre lointaine :

---

16 Je ne puis lire autre chose que *et huitent*, leçon qui n'offre aucun sens. P.-ê. *et Hui tent* (ou *t*[*i*]*ent ?*), mais quelle bizarre géographie !

Li dromont et les busses, maint poisson et balaine,
Vair et gris et hermine, le coton et la laine
Et piaux et cuirs de vacre (?), le bresil et la greine,
Fer et plon et acier, draperie et fustaine,
Le poivre et le comin, l'encens, la tubiane,
Musqueslias et basme, estoant et viaine,
Li liepart et li singe, chamoil, maint dromadaire,
Et les bues et les vaches et murs de Buriaine ;
Chacun jor rent mil solz a Rogon en demaine
Et ung girfaut tot blanc de mue primeraine.

Et chausses et soliers de fin or peinturez.

Rogues sist a sa table, sa moiller en costé,
De l'autre part Bertran el faudestoel doré,
Et beurent par la sale et piment et claré.

Tosjors l'ai oï dire, sovent est reprové :
Cil venge mal son duel qui par mi l'a doblé.

Onques par Aristote qui sot d'enchantement,
Qui fit l'omme d'airain parler si hautement
De nonante langaige[s] par ung tuel d'argent,
N'ot si buen Alexandre es desertz d'Abilant
Quant hipopotamus le firent le torment.

Je croi que ce romant est fait depuis celui d'Alexandre.

---

34 Au lieu de *busses*, Fauchet a lu *buffes ;* sur les *busses*, sorte de navire, voir Du Cange, BUSSA.

35 et suiv. La plupart des articles ci-après énumérés figurent dans les anciens tarifs de péage et en général dans les documents du moyen âge relatifs au commerce. Voy. notamment Bourquelot, *Études sur les foires de Champagne* (Mémoires présentés à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. V), 1re partie, p. 243 pour la futaine (v. 37), p. 287 pour le *citoual* (v. 39, voy. la note), p. 288 pour la graine (v. 36). Mais je ne trouve rien sur la *viaine* (v. 39), mot peut-être corrompu, ni sur la *tubiane* (v. 38) dont j'ai cependant rencontré déjà des exemples.

39 *Estoant*, leçon de Fauchet, n'a aucun sens. Il y avait probablement dans le ms. perdu *citoaus*.

41 *Buriaine*, Fauchet a lu *Burtaine*. — Il y a *Burienne* dans le *Dit de l'Erberie* de Rutebeuf : « *Burienne*, dans le Siennois, en Italie, avec un lac qui porte ce nom » (Jubinal, 2e éd., II, 53). *Buriaigne* est dans *Aliscans* un pays habité par les payens (éd. Guessard et Montaiglon, vv. 573 et 1397).

48-9 Vers cités par Fauchet, *Œuvres*, f. 562 v°. Le Roux de Lincy (*Livre des prov.* II, 274) cite le v. 49 comme tiré de *Doon de Mayence*, ce qui est erroné. Après les vers 48 et 49 Fauchet rapporte, dans l'imprimé, le vers suivant que je ne retrouve pas dans ses notes manuscrites : *Ainçois en i morront dix mille ferarmé*.

53-4 Allusion au Roman d'Alexandre, édit. Michelant, p. 280. Au v. 54 *le* doit être corrigé *li*.

Lignée de Ganelon : Rogues estoit seigneur de Montorgueil :

Il fu oncles fel Bueves et peres Pinabel,

Ne doterons mon pere ne lui ne son revel,
Mandonel de la Roche Brigonde ... n'egrefuel,
« Ne Grifons d'Autefueille ne li fiers Garsiel,
« Hardrés ne Haguenons, Hodoïns ne Pinel.
« Chacuns tient de mon pere, fermeté o chatel,
« Et sont de lignage mal. »

Et Alemant et Sesne qui jurent Godeherre.

De mors et de navrez et jonchier et couvrir.

Ne treuvent borg ne ville ne villain ne voisin
Qui lor die nouvelle n'en romant n'en latin.

Parlant de chevaliers qui passoient païs.

Par tel aïr s'i est li vassaux afichiez
Que li fers en croissi, li cuirs est along[i]és,
Et del cheval d'Espagne est li dos archoiez.

C'est cambré comme un arc. — Beuves dit :

« Filz sui Girard le conte, ung nobile baron
« Qui tient quite Viane et Lion et Mascon,
« Guibort a nom ma mere, fille [le] duc Bueson,
« Niez Hernaut de Biaulande qu'a flori le grenon,
« Et cosins Aimeri qui occit le dragon. »

Qui ne venist as noces o moiller acesmée.
Le jor y ot richesse moult noble presentée :
Qui grant henap d'argent, qui cope coverclée,
Qui vaisel, qui orçoel, qui riche nef dorée,
Qui buen cheval d'Espagne, qui mule sejornée.

Et passe puis et tertres et mainte lande ermie.

Puis, je croi podium.

---

61 Corr. *Et sont de mal lignage.*

62 *Godeherre* est, dans *Aimeri*, le cri des Allemands :

Et Alement ont lor gent establie,
Chascuns en halt *Godeherre* s'escrie.
(Bibl. nat. fr. 1448, fol. 51 *b*.)

73 L'auteur a probablement fait ici une confusion. Il n'est dit nulle part, à ma connaissance, qu'Aimeri ait tué un dragon, mais il est vrai que dans la *Mort Aimeri* (dont une édition est sous presse pour la Société des anciens textes français) les fils d'Aimeri tuent un dragon.

79 La lecture du second hémistiche est douteuse. Fauchet s'est repris, ajoutant *et* en interligne et *passa* au-dessus de *lande ;* il y a trois lettres au-dessus d'*ermie*.

Assez ot a mangier, n'en orent mie pou,
Buens salmons et grans luz.

Et l'aure estoit serie si comme el tems de mai.

Quant ung juglerres vient entre peuple henoré,
Ja tant nel verrois pauvre, de robe desramé,
Se il dit son prologue, ne soit bien escouté.

Par Deu! ja fu tés jors nous estiens amé,
En meintes riches cors servi et henoré,
Que l'en donnoit mantiaux et meint bliaut forré;
Or sunt nostre mestier mout forment decliné.
Et chantent d'Apoloine et del biel Tenebré
Del viel Antiocus, de Porus et d'Otré,
Et del roi Alexandre et del preu Tholomé;
Or n'i a mès garçon, s'il set ung vers rimé,
Quant a clerete voix et est bien desreé,
D'Audegier qui fu cuens ou de Minier l'ainsné,
Ou de Morgain la fée, d'Artur et de Forré:
« Ha Diex! » ce dist chascuns, « com ci[s]t est escolé!
« Certes, plus a apris en ung sol an passé

83-5 Ces vers sont la répétition, sur une autre rime, des vers 5-8 du prologue donné par Fauchet comme tiré de *Gui de Nanteuil* (ci-dessus, p. 12). Je laisse un blanc après le v. 85 parce que ce vers est, dans la copie de Fauchet, séparé du suivant par un trait vertical qui indique une omission.

86 *nous*, je corrige Fauchet, qui a écrit *nostre*.

90 Sur Apollonius de Tyr, dont la fabuleuse histoire est déjà rappelée, au commencement du XIIe siècle, par le chroniqueur Fouchier de Chartres (*Hist. occid. des crois.*, III, 353 E), voy. une note de mon édition de *Flamenca*, p. 282, et *Jahrb. f. rom. liter.* VII, 196.

91 Le *viel Antiocus* peut être Antiochus Epiphane; ce serait une allusion au poème de Judas Macchabée; voy. *Flamenca*, p. 283, note 2. Mais ce peut être aussi Antiochus d'Antioche, qui aima sa fille d'un amour incestueux, comme il est raconté dans l'*Historia Apollonii regis Tyri*. En ce cas nous aurions ici la suite de l'allusion relevée au vers précédent.

95-6 Ces deux vers semblent hors de leur place. Ils devraient faire suite au v. 92. Du reste Fauchet a hésité. Après le v. 94 il avait écrit les premiers mots du v. 97, et les a rayés. Il est cependant évident que le v. 97 continue l'idée exprimée au v. 94. — Bien qu'*Audigier*, parodie grossière, mais amusante, des chansons de geste, ne se soit conservé que dans un seul ms., il est peu de poèmes qui aient joui, au XIIIe siècle, d'une plus grande popularité. Voir les témoignages que j'ai rassemblés à ce sujet dans la *Romania*, VII, 450. — *Minier*, que je ne saurais expliquer, est douteux; p.-ê. faut-il lire *d'Erminier*, Fauchet a rayé et récrit *minier*.

96 Sur Fouré, voy. *Aiol*, éd. de la Société des anciens textes français, à la table des noms.

« Qu'onques BERTRAN DE BAR ne sceut en son aé,
« Ne li vielz MALOISIAUX et ses filz reüsé,
« Ne dans HUES DEL TEIL qui des ars fu paré. »
Lors li coillent entre els buen argent moneé.
Mès, par la foi que doi a la grant Trinité,
El reaume de France, si comme est grant et lé,
N'a pas cinq jugleors, si com je l'ai cuidé,
Qui soient pas de sens si bien enluminé
Ou il n'ait qu'amender, par seinte charité !
Puisqu'AUBERS d'Iveline (?) fu en l'eve afondez
Del pont dont il chaï quant il fu enivrez,
Et GUARINS DE CHEVREUSE qui son tens a finé,
GUILLAUME DENT DE FER qui l'ueil avoit crevé,
Et Segars, cil de Troie, de Reinecort Mahé, (f. 69)
Remestrent li parfet moult tenvement planté,
Je n'en blasmerai nul : chacuns valt a planté
Quant il vit par ses armes tant qu'il est enoré.
Mais li uns est sor l'autre autresi emeré
Comme l'or sor l'argent quant on l'a bien pesé.
Or vos ai le prologue de moy bien distinté ;
Hui mais orrez chançon de grant nobilité.

Challes vint a Paris el monstier saint Magloire.

Et font metre les tables sor maint tretel d'ivoire.
Et firent corner l'eve a quatre cors d'ivoire.
Les napes fit estendre li chamberlans Grigoire.
Mout fu bien servi Challes et sa gent, par memoire,
Meint enstrument y sonne : ce signifie gloire,

---

99 Bertran de Bar-sur-Aube, l'auteur de *Girart de Vienne* et, selon toute apparence, d'*Ameri de Narbonne ;* voy. *Romania*, IX, 512.

100 *Reüsé*, qui n'a guère de sens ici, cache p.-ê. un nom propre.

108 La lecture *Iveline* est douteuse.

110 Peut-être le Garin de qui nous possédons des fabliaux assez grossiers.

111 Un « Dent de fer » figure dans l'énumération de bons sergents, champions et menestrels qui occupe une partie du débat *des deux troveors ribaus ;* voy. Robert, *Fabliaux inédits* (1834), p. 24 ; Jubinal, *Rutebeuf*, 2e éd., III, 10, v. 79 ; de Montaiglon, *Rec. gén. des Fabliaux*, I, 10, v. 255.

112 *Segars* (Fauchet écrit *se gars*) n'est pas une lecture vraisemblable ; faut-il corriger *Seguins?* — Fauchet a sûrement lu *Reinecort*. Ne trouvant pas de lieu de ce nom, je présume qu'il faut lire *Remecourt* (Oise, arr. de Clermont). Il y a aussi *Remicourt* dans la Marne.

123 Vers cité par Fauchet, *Œuvres*, fol. 486 v°.

Et chantent et vielent et content d'Apoloine,
D'Alexandre et de Daire, del chevalier santoire.

Chanus, roi d'Angleterre, Gillemer d'Escoce arrivent :

Trés desoubs la Tor d'Ordre les covint arriver
Que Julius fit faire por son poeple garder.

Icil les conduira les puis et les valées.

Parlant d'ung camp de Charles fait par ban :

Assez i a de telz qui femmes ont menées :
Ja n'ierent bien compaignés sans moiller conreé[e]s,
Lors robes belles nettes ne lor testes lavées.
Li rois [a] fait crier par totes ses contrées
Que les viandes soient totes abandonées ;
Et celui qui prendra vaillant quatre denrées,
Que il li fera rendre por celle dis livrées.
Cil doit bien avoir gent qu'il conduit dix journées,
Qu'onques n'i ot un buef ne deux vaches tuées
Ne soient a argent o a or acheptées.

Pour ung ban :

Et font les briefz escrire et puis les seelerent,
De si qu'en Viennois les mesagers errerent.

Et une franche femme, eins tel ne fut veüe.

Pour gentil femme.

De vostre suer Olive qui fu fille a Pepin.

Escus d'or et d'azur, lances et entresaigne;
Nus chevaux ne hennit ne nus murs ne rechaigne.

---

127 *Saintoire*, corr. *saint Joire* (saint Georges)?

128-9 La Tour d'Ordre, phare très élevé construit par Caligula sur la falaise près de l'embouchure de la Liane, entre Boulogne et la mer, a subsisté, comme on sait, jusqu'en 1644 (voir Egger, *Revue archéologique*, 2e série, VIII (1863), 410-21, et cf. le plan de 1548 reproduit dans la *Géographie de la Gaule romaine* de M. E. Desjardins, I, pl. XVI). Peu de monuments antiques ont joui, au moyen âge, d'une aussi grande célébrité. Les Annales d'Einhart en attribuent, comme notre poète, la construction à Jules César (ad an. 811). Il est question de la Tour d'Ordre dans *Garin le Lorrain*, éd. P. Paris, I, 164, dans *Baudouin de Sebourc*, I, 16, v. 265, etc.

143 Fauchet, *telle*.

Einsi comme a celée s'abaisse li faucon,
Quant li feins le justise, en la froide saison,
Brochent François ensemble contreval le sablon,
Le fil de Lop encontre a coite d'eperon.

De sang et de cervele la place colorir.

A une feste :

Le jor y ot tant rotes et vielle atrempée,
Et chançons poitevines y ot mout distintées.

Bertran, fils de Naismes, espouse Olive, fille de Pepin, seur de Charles, et d'elle eut Gautier, qui espousa Nevelon, fille dudit Charles et tua Justamont. Après avoir dit que Richart de Normandie portoit l'oriflambe et menoit l'avant-garde, il dit :

Richart de Normendie est son gonfanonier.

C'est de Charles.

« Et ferons nos perieres et mangoneaux dress[i]er. »

En son ung pui en monte por sa terre esgarder.

Pui est « montagne ».

Le caregnon li baille, ne s'i vout atargier ;
Li rois bruise la cire, si le fet desploier ;
Voiant toz le fet lire.

Carreignon pour letres clauses [1].

Nuls hom qui dedans dorme n'i porra engroter.

C'est *egrotare*. — Parlant des paveillons :

Et Doon de Nantueil fet sa cité fermer,

147-50 Vers cités par Fauchet, *Œuvres*, fol. 562 v°.

151 Vers cité par Fauchet, *Œuvres*, fol. 562 v°.

153 Voilà un témoignage de plus sur la célébrité des *sons* poitevins dont il est souvent question dans notre ancienne poésie, par ex. dans le *Tournoiement Antecris* de Huon de Meri (éd. Tarbé, p. 15) et dans le roman de la Violette (Fr. Michel, p. 19). Il est certain toutefois qu'on appelait poitevines des chansons dont les auteurs appartenaient à une région plus méridionale que le Poitou. Ainsi dans la *Violette* c'est une pièce de Bernart de Ventadour qui est qualifiée de *son poitevin*. De même dans le chansonnier de Berne une pièce de Folquet de Marseille a pour rubrique *sor* (corr. *son*) *poitevin* (Wackernagel, *Altfr. Lieder*, p. 32, cf. p. 167).

157 Au lieu de *ne s'i vout*, Fauchet paraît avoir écrit *ne suiont*.

1. Un peu plus loin, Fauchet écrit : « Je croi que de *carregnon* vient *son-* « *ner carillon.* » Et en effet, *carillon* et *carregnon* sont le même mot.

Et fet lices et barres et les fossez parer,
Et moetes et bretesches et les pons atorner,
Et garnir de vitaille et les murs seeller,
Les barons de sa terre et sodoiers mander.

Et sor saintes reliques a ung monstier jurer
Que ja nulz ne se feigne de l'ost Kalles grever.

Qui mielz pourra ferir les Frans jusqu'as boelles,
Cil choisiront des dames et prandront des plus belles.
Li hardi s'en sont ris, si lievent les maisselles,
Et as coars en tremblent li cuer sos les mamelles.

Olive, seur de Charles, fut mariée a Doon de la Roche, seigneur de Frize (?), et fut separée de lui, puis espousée par Bertran, fils de Naismes.

Entre lui et Bertran chevaucherent l'estrée.

Pour *strata*.

Desi en Normendie le droit chemin frestelle.
Au port sor Barbefloe, sor mer, en la gravele,
Le conte Richar troeve.

Parlant de chevaliers allans a la guerre : (f. 69 v°)

Onques n'i ot celui ne eüst targe nouvelle
Ou gonfanon de soie ou manche a damoiselle.

Set mille dragons portent qui ont gole b[a]ée.

Parlant de l'host de Charles qui marchoit.

Car il ot assez conte de molt fiere puissance :
Chascun ot dix mil homme[s], n'a cil ne porte lance,
Escu ou bien fort targe qui est vermeil' ou blanche,

Je croi *blance* comme prononcent les Picards.

Oriflambe ou dragon ou penoncel ou manche.

168-9 On voit de même, dans *Girbert de Metz*, l'impératrice promettre à ses chevaliers les demoiselles de sa cour pour les encourager à combattre vaillamment :

Tous mes tresors vos soit a bandon mis ;
Puis ferai ce c'onques dame ne fist :
Pucelles ai en mes chanbres gentis,
Filles a princes et a contes marchis :
Je vos en doing le baisier a delis
Et l'acoleir et l'autre chose ausi.
(*Romanische Studien*, I, 521-2.)

174 Barfleur, Manche, arr. Valogne, autrefois important port d'embarquement pour l'Angleterre.

Quant Charles mest son camp devant Nantuieil, il dit :

Kalles fait s'oriflambe sor ung tertre dressier,
Fermer fet l'aigle d'or qui moult fait a prisier,
Vers Nantueil le tornerent qu'il voelent chalengier.

« Por l'amour de Rolant me dona a mengier,
« Cent solz de parisis et un mulet corsier. »

Antoine vet avant, sel(?) porte le dragon.

Il a dit devant que Charles lui avoit donné l'oriflambe.

Et li jaiant grondisent autresi comme porcz.

Et Antoine lor porte l'oriflambe roial.

Au tref le roi l'emporte il et Gui de Laval.

Parlant d'Oger.

De par Do de Nantoil qui le poil a flori.

Et devant il a dit « la barbe ferrant. »

Le latin a leü, en romans l'a gehi.

Doon parle :

« Puis m'en iroie en France le droiturier chemin,
« Por conquerre le reine, car s'est le sebelin
« De trestotes les terres. »

Ens o fons de la sale, lés un marbrin piller,
Ot une tor plus haute qu'uns ars ne pot geter :
C'est la mirmande au duc o se va deporter.

« Voire, » dit Charllemaine, « par foi le vos plevis
« Qu'il sera connestable d'Orliens et de Paris. »

Parlant des paiens :

Lors se traient arrierent et sonnent lor tabor.

« Se es tu Charllemaigne a la barbe ferrande? »

---

197 Au lieu de *piller* (mieux *piler*), Fauchet, entraîné par l'usage de son temps, a écrit *pillier ;* mais il a mis *piller* dans les *Œuvres*, où ce vers est cité fol. 562 v°.

Parlant d'un pavillon :

Trestoș est establis a bestes et a chiens ;
Se est la mapemonde, a dire n'en fu riens.

« Defendrons nos de Challe a la barbe florie. »

Qui li donast tot l'or et trestot l'argent cler
Que ot prestre Joans et li rois Codroer.

La oïssiez « Montjoie ! » fierement escrier,
Et Sarrazin aride et leur tabors sonner.

Desus en la ventaille qui fermoit au chapel
Avoit ch[i]eres reliques et do corps saint Marcel.

Parlant de Do[o]n :

Tot en mueille la barbe dont li poil sont ferrant.

Si que Charle l'oï et Naime au poil ferrant.

Par la foi que je doi la coronne et le clou
Que dans Charles li Chauf aporta a Charrou.

Il semble que ceci est fait après saint Louis.

Justice et seigneurie fet mainte chose faire.

Dux Naimes de Bavieres a la barbe meslée.

Il a pris son gant destre, en quatre plis le plie :
« Sire, tenez mon gage, ja iert la foi plevie. »

---

205 Cf. la description du pavillon d'Alexandre :

En l'autre pan après, sel volés ascouter,
Veïsciés mapemonde en après demostrer,
Ensi com toute tiere est enclose de mer,
Si com li filosophe le sorent deviser.
(Roman d'Alexandre, éd. Michelant, p. 55.)

Dans le poème de la croisade imité de Baudri, il y a une description de la tente de Godefroi de Bouillon où on lit (ms. d'Oxford, p. 98) :

La mapamunde i fu as regnes demostrer.

207 *tot*, Fauchet *tost*.

210 *aride* n'a pas de sens ; je ne puis lire autrement. Il s'agit probablement d'un cri de guerre que Fauchet aura mal lu.

215-6 Vers cités par Fauchet, *Œuvres*, fol. 563 v°. Voir sur ce passage une note de ma traduction de *Girart de Roussillon*, p. 196.

219-20 Sur l'usage de présenter le gant plié, comme gage, voy. ma traduction de *Girart de Roussillon*, p. 64, note 3, et les additions et corrections, à la fin du volume.

TABLE DES NOMS.

Abilant 53.
Aimeri 73.
Alexandre (le Grand) 53. Roman d' — 92, 127.
Alexandrie 33.
Allemands 62.
Antiocus, chanson du viel —, 91.
Antoine 188, 190.
Apoloine, chanson d' —, 90, 126.
Argonne (?) 6.
Aristote 50.
Artur 96.
Aubert d'Iveline (?) 108.
Audegier 95.

Bar, Bertran de —.
Barfleur 174.
Bavière, Naime de —.
Beauvais 11.
Bertran, fils du duc Naime, 26, 46, 172.
Bertran de Bar 99.
Bueves 55.
Buriaine, mulets de — 41.

Charlemagne 27, 120, 167, 183, 200, 203, 206, 214.
Charles le Chauve 216.
Charron 216.
Chevreuse, Guarin de —.
Codroer, roi — 208.
Cologne 16; écus de — 19.

Daire 127, Darius.
Del Teil, Hue —.
Dent de Fer, Guillaume —.
Doon de Nanteuil 3, 20, 161, 192.

Espagne, cheval d' — 68, 78.

Forré 96.
France 104, 194.
Français 149, 468.

Garmaise 16, Worms.
Garsiel 58.
Girart de Vienne 69.
Grégoire 123.
Griffon d'Autefeuille 58.
Guarin de Chevreuse 110.
Gui de Laval 191.
Guibort 71.
Guillaume Dent de Fer 111.

Haguenon 59.
Hardré 59.
Hernaut de Beaulande 72.
Hodaïn 59.
Hue del Teil 101.

Iveline, Aubert d' —.

Joire, saint (?) — 127.
Julius (Cesar) 129.

Laon 11.
Lop 150.
Lyon 70.

Mâcon 70.
Mahé de Remecourt 112 (voyez la note).
Maloisiaux 100.
Mandonel de la Roche-Bregonde (?) 57.
Marfont, forêt de — 6.
Meuse 9.
Minier (?) l'ainsné 95.
Morgue la fée 96.

Naime de Bavière 214, 218.
Nanteuil 13, 14, 185.
Normandie 173; Richart de —.

Olive 144.
Orient, pailes d' — 10.
Orléans 201.
Otré 91.

Paris 120, 201.
Pavie, lance de — 19.
Pepin 144.
Pinabel 56.
Pinel 59.
Porus 91.
Prêtre Jean 208.

Remecourt, Mahé de —.
Richart de Normandie 154, 175.
Rogon 42, 45.
Rolant 186.

Sarrazins 210.
Seguin (?) de Troies 112.
Senlis 11.
Sesne 62, Saxons.
Saint-Honoré, église principale de Nanteuil, 12.
Saint-Magloire, église à Paris, 120.

Tenebré, chanson du Bel — 90.
Tholomé 92.
Troies, Seguin (?) de —.
Tour d'Ordre, la — 128.

Vienne 70.
Viennois 142.

TABLE DES RIMES.

ai 82.
al 1, 2, 190-91.
ant 213-4.
ant, ent 50-4.
é 12-3, 45-9, 83-119.
el 55-60, 211-2.
er 21-3, 128-9, 156, 160-7, 197-9, 207-10.
ez 25, 44, 66-8.
i 192-3.
iens 204-5.
ier 154-5, 157-8, 183-7.
in 14-8, 65, 144, 194-5.
ir 63, 150.
is 200-1.
on 69-73, 147-51, 188.
ont 3-11, 141-2.
or 202.
orcz (ouvert) 189.
òu 80, 215-6.

age 24, 26-9.
aigne 145-6.
aine 32-43.
aire 217.
ance 179-82.
ande 20, 203.
ée 74-9, 152-3, 172, 178, 218.
ées 130-40.
elle 173-4, 176-7.
elles 168-71.
ie 19, 206, 219-20.
ise 30-1.
oire 120-7.
ue 143.

Paul MEYER.

RECUEIL D'EXEMPLES

EN ANCIEN ITALIEN.

Le ms. *Add.* 22557 du Musée britannique est un joli volume in-8° orné de vignettes. Il est de la première moitié du XIVe siècle et contient les pièces suivantes :

1 a. *Quest' e lo començamento de la scritura che parla su lo vicio de la superbia. E seguente parla de multi boni exempli e moralitade a nostro amaistramento.*

Fradeli karissimi, lo nostro signor Iesu Cristo dise in lo uangelo.....

2 a. *Questo si e lo peccado de la cupiditade ch'e molto reo uicio.*

3 a. *Questo si e lo peccado de la uana gloria molto reo peccado.*

3 b. *Questo si e lo peccado de la invidia perfida.*

4 a. *Questo si e lo peccado de la ira che inpedimentisse l'anemo.*

5 b. *Qui se comença lo peccato de l'auaricia ardente.*

7 b. *Questo si e lo peccado de la bosia la quale e diabolica.*

8 a. *Questo si e lo peccado de la detracione de quilli che çudegano de li coraçi altrui secreti.*

9 b. *Questo si e la peccado de la fornicatione maluasia.*

11 a. *Questo si e exemplo de multi peccadi e de la gloria de paradiso e de li angnoli. Strata de li dexe peccadi maluasii.*

12 a. *Questa e la citade la quale uite sancto Çoane euangelista.*

15 a. *Questa e la exposicione de lo pa(l)trenostro del celo.*

15 b. *Quest' e la exposicione de lo credo indeo che fe li apostoli.*

16 a. *Qui trata perche Caym ancise Abel. Quest' e li sete sacramenti de la glesia e d'Abel e de Caym.*

17 a. *Qui se leçe uno precioso miraculo de misere Iesu Christo N. S.*

18 a. *Quest' e de le pene de lo inferno e de le glorii .VII. de lo corpo .VII. de .a.*

21 b. *Questo si parla de la gloria de lo celo. Deo gracia.*

23 a. *Queste scripture si eno exempli per le recordacione de li quali nui dibiemo fugerere li vicii, e seguere le vertute e far lo bene, e uardarse da lo male et da lo peccato.*

41 b. *Inicium sancti evangelii secundum Iohannem.*

44 b. *Sermone de sancto Çohanne molto bono per le anime.*

47 a. *Sequencia sancti evangelii secundum Matheum.*

Nous publions ci-dessous les « exemples » qui occupent les feuillets 23-41 a. — M. Kœhler a bien voulu nous communiquer pour quelques-uns de ces exemples des références que nous imprimons en note. Le savant bibliothécaire de Weimar nous a d'ailleurs prévenu que le temps lui manquait actuellement pour faire des recherches, et qu'il donnait simplement les rapprochements qui s'offraient à lui à première vue.

(1) *Exemplo d'uno povero ortolano* [1].

[23 a] Uno ortolano fo lo quale tuto quello che li sovravançava de le frue del orto so, oltra quello de quello condusia soa vita, elo lo dava a li poveri de Christo. A lo quale lo demunio abiando invidia, si lo instiga ch' elo dovesse congregare e salvare alcuna cosa, aço che se ello se enfermasse, ello avesse che spendere e questo sovignisse. Lo quale abiando començado congregare e salvare, et abiando ça pleno uno orço de dineri, enfirmitade de morte li vene en uno de li pei. Et ello per conseio clama a si uno medego, lo quale li disse ch' el no possea fir curado ne uarido, se lo pe no li vignisse taiado via. E quando questo ortolano aldi cusi, elo començo a sparçere lagreme cum grandissima abundancia pregando dio che lo curasse e che lo uarisse. E lo angnolo de dio sil aparve e si li disse : O tu mato, dice, la pecunia en laquale tu as metudo la toa feducia or te curi, or te guarisca la toa pecunia, s'ela po. E quando l'ortolano aldi cosi, elo començo forte a plançere e dire soa colpa e demandare misericordia. E lo angelo de dio si lo cura e lo guari. E questo si e exemplo che li miseri avari no atendando a ço e considerandose de la soa peccunia, si con(prese) dise lo evangelio : cum le soe peccunie cercando vivere, illi descende a lo inferno profundo.

(2) *Exemplo de lo falcone.*

Lo falcone si receve lo pollo piçollo fiiolo de l'altro falcone, e si lo nodriga e si lo ciba, si com' elo fosse so proprio fiiolo. Et ancora e

1. C'est la huitième des légendes insérées dans la *Vie des Pères ;* voy. Weber, *Handschriftliche Studien*, p. 8, etc.

maiore cosa de questa, che la lova ch' e cusi crudele bestia, s'ela trova uno parvolo lovatino che sia abandonato da la soa propria madre, ella lo passe e da li la soa propria mamella, e si lo nodriga. Mai no cusi fa l'omo ; aço e plu crudele e sença pietade la natura de l'omo cha quella de lo lovo.

(3) *Exemplo de uno homo lo quale se confidava de un altro creçando ello essere fedele e de grande lieltade*[1].

Uno homo fo voiando andare in le parti de d'oltra mare, si recomanda e de in salvamento et in deposito una grande massa d'oro ad uno lo quale elo lo credea bono e fedele e liale, si che a la soa tornada ello li restituisse lo so deposito. Et ande e fe so viaço e si retorna e quiri e demanda lo so deposito. Ma no lo posse aver, perche l'anemo e lo core de quello che lo aveva in salvamento si s'era mudato per la cupiditade de la peccunia. Et a questo deposito non era stado alcuno testimunio. E no sapiando lo bono homo ço ch' elo dovesse fare, elo ande a conseio d'uno filosofo, ço e ad uno somo savio e si li (di) dise com' era stada la visenda. Lo filosofo si li disse : Eo te'n aidarai bene. Or faras cusi che quando tu me vederas favelando con questo a cui tu desti en salvamento lo to oro, vigniras la e demanda la toa peccunia. E dito questo lo filosofo fe implire pluxor cofani de pre[de] enfina lo somo, e fe dare intendemento ch' elo fosse uno [24*a*] grande thesauro. E si li fe portare a casa de questo che aveva recevuto l'oro de lo bono homo en deposito. Et ensteso lo filosofo vene a casa de questo per comendarli quisti cofani de tesauro sicome da tute persone fi tenuto liale e seguro. E rasonando questo, lo bon omo che in prima aveva depunudo lo so oro sovravene demandando lo so deposito. E quello chello aveva recivudo temando che s'elo vignisse, ello no indusisse l'altro in sospicione, e che per ço ello non perdesse l'altro grande tresoro, si receve lo bono homo cun alegro viso e si li restitui a plen lo so deposito.

(4) *Exempli de li amisi che deno essere fedeli l'uno cum l'altro.*

Uno povero homo fo lo quale parlando cun uno filosofo, ço e cum uno somo savio, si li disse ch' elo aveva uno amigo richo d'avere. E lo filosofo voiando li dare ad intendere ch' elo no era bene prefecto amico, si li disse : Com' e questo to amigo rico e tu e povero ? Ço e a dire, s'elo fosse bene to amigo, ello no te lasarave essere povero ti siando ello rico. Unde ello se leçe entro l'Eglesiastico... un cosi fato notabele, che al amigo fedele non e nesuna comparacione. Et ancora dise lo Ecclesiastico et

1. Cf. Oesterley, sur les *Gesta Romanorum*, nº 118 ; A. d'Ancona, *Romania*, III, 188, et *Studj de critica e storia letteraria*, 347.

inçonçe a lo dito notabelle, che se tu sauras (?), el te permagnira amigo fixo, ço e bene fermo ; ello sera to enguale, ço e ello sera si como ti. Et in le toe cose se portara e fara fedelemente, ço e ch' elo fara de le toe cose come de le soe proprie, ch' elo reputera le soe cose toe e le toe soe.

(5) *Miraculo de misere sancto Bernardo confessore*[1].

Ensesse che misere sancto Bernardo siando una fiada a Pavia, et una indemuniada li fo conduta dananci, e lo [24 *b*] demonio começa a cridare et a dire : Questo Bernardo no me trara fora de questa pegorsela. E misere sancto Bernardo respose : Eo no te trarai, mai trara te ne misere Iesu Christo. Et orando misere sancto Bernardo secretamente e sença voxe, lo demunio no posse sustingnire lo pondo, ço e lo incarego, de la oracione de lo sancto. Mai aço ch' elo no se partisse, ch' elo dovesse ensire sicomo constrito e convençudo per lo sancto, si disse cusi a lo sancto : O, cun voluntera eo insiravi de questa pegorsela! Ma lo grande sengnore no vole, che n' esa fora. E san Bernardo dise : Chi e questo grande sengnor di che tu favelis? E lo demunio respose : Elo e Iesu Christo Naçareno. E san Bernardo disse : En quale logo vedis tu questo sengnore? E lo demunio responde : Vidillo in gloria. E san Bernardo disse : Fus tu mai la? E lo demunio responde : Si fui. E san Bernardo domanda : Vorisi tu i retornare a quella gloria? E lo demunio fortiss[im]amentre rigando disse : Elo e tardi, quasi fo a dire : Eo non de posso çamai retornare. E tute queste cose parla lo demunio in conspecto et in audiencia de molte çenti. Et in quella fiada misere sancto Bernardo si comanda a lo demunio elo nome de Iesu Christo ch' elo ensise fora, e lo demunio encontinenti ensi fora, começa a cridar et a lamentare : O terribele nome, perche me constriti[2] tu ensi[re] fora? Et con queste voxe ensi de quello corpo. E verasiamente che lo nome de Iesu Christo e teribele e sancto, si con dise lo profeta : *Sanctum et terribile nomen est tuum.* Et in lo vangelo li demunij clama : Que a mi et a ti, Iesu fiiol de dio? Per que venis tu avanti tempo a tormentarne?

(6) *Exemplo e miracolo de la vergene madona Maria e de*[3] *lo so fiiolo misere Iesu Christo*[4].

En lo saluto che fe l'angnolo Gabriele a la vergene madona sancta Maria, la principale parola si fo : *Dominus tecum.* E perço começa questo precioso miraculo e dise : [25 *a*] *Dominus tecum etc.* E dise a la

1. Jacobi a Voragine, *Legenda Aurea*, cap. CXX, p. 535, éd. Graesse.
2. contristi.
3. do.
4. *Legenda Aurea*, cap. CXXXI, p. 591, éd. Graesse ; cf. *Revue celtique*, I, 487.

vergene Maria : lo sengnore (lo sengnore) pare sia cum [ti] lo quale ençenera quello lo qual tu as concedu, lo sengnore spirto sancto de lo quale tu as concedu, lo sengnor sie con ti lo quale tu as envistido de la toa carne, adonqua lo sengnor conplidamente in patre e filio e spirto sancto sia cun ti. Mo consideremo se Christo glorioso e sempre cum la soa dolçe mare. Elo fo bagnato da ella, elo fo vestido da ella, elo fo nudrido da ella, elo fo latado da ella, elo fo in lo so gremio et in lo so seno baiulado et in le soe brace, da ella ello fo presentado in lo templo et offerto e redimido. Da la soa dolçe mare ello fo aconpagnado da la soa passione aprovo la croxe, da ella elo fo benedeto in lo sepolcro. Et in sengno et in certeça che lo sengnor Iesu Christo sia sempre cun la vergene gloriosa la soa dolçe mare, en tuti logi che fi depinto la vergene Maria, sempre ela fi depinta cum lo so fiiolo in braço, aço che per questo se cognosca e se demostri che sempre lo fiiolo e con la mare presente. Unde se leçe qui loga uno pricioso miraculo, che una dona creçando tuto com' e dito desovra con plenissima fe e cum fedele mente, et abiando uno so fiiolo lo quale era piiado da soi inimisi e tegnandolo en carcere, sovente fiade pregando la vergene Maria che lo li rendesse, e digando ella li soi pregi enver la figura de la mare de dio, ch' ela se devesse recordar quanto[1] e l' amor de li fiioli, et ch' ela se recordasse de lo so fiiolo lo quale ella l'aveva in braço. E veçando questa dona che longamente façando lo so prego niente li aveva valuto ne çoato, uno çorno questa donna si se n' anda ad una glesia la o era la immage de la vergene Maria cum lo so fiiolo en braço, e devotamente disse enver de quella preciosa ymagine : Madona mia, tu no me rendis lo mio fiiolo, eo te torai lo to. E dito questo ela se aproxema a la ymagene de madona sancta Maria e tolselli de[n][25 *b*]tro le soe braçe lo so fiiolo e si se lo aduse a casa sua, e si lo envolse in uno drapo mondissimo e reponello en lo so scringno. E la dentro lo sera molto bene cun clave, creçando per questo aver bono ostaço e bono contracambio en logo de lo so fiiolo. Et in quella fiada la mare de misericordia considerando e vegando la purita de questa donna si ande en le carcere en lo quale era lo fiiolo de questa donna e libera e solve lo fiiolo de questa donna de quelle carcere. E dissili cusi : vate(te)ne e di a la mare toa ch' ela me renda lo mio fiiolo dapoy ch' eo li a restituido lo so. E quando la bona donna vite lo so fiiolo et aldi ço ch' illi mandava digando la mare de dio, alegra fata e, e cun grande devocione si li ristitui lo so fiiol a la madona unde l'avea tolto.

1. quando.

(7) *Exemplo de uno homo richo che niente volea dare per dio*[1].

Abel e Caym fo fradelli et intrambi feno offerta a dio. Ma la offerta d'Abel dio l'ave acetabele e graciosa per la concordia de la soa mente ch' elo la fasea de bon core. Ma la offerta da Caym deo la refuda per la invidia la quale elo l'aveva a lo so fradello. E perço se dise in lo vangelio : Se tu oferis lo to dono al altare e ive logo tu te recorderas etc. Et perço[2] quello dono non e dengno d' esere agradido lo quale l'omo da et offerisse cun odio et cum mala voluntade, quamvisdeo che la divina bontade a la fia abia recevudo acetabelemente alguno benfato per algun homo, etiamdeo no fato cum bona voluntade. E de ço mete uno cotale exemplo uno sancto patriarcha che ave nome Alexandrino, e soleva lo narare in la soa predecacione. E che uno homo fo en Constantinopoli che avea nome Pero, richo e çentile e molto caro delecto de lo imperadore [26 *a*], lo quale Pero era si crudele e sança caritade ch' elo no volea vedere alcun povero, aço crudelemente li discaçava da casa soa e niente li sporçeva mai altro che parole. E stagando quantitade de poveri una di a lo sole et tignando tençone e rasonando de la inpietade de questo Piero, disse l'uno de quilli poveri enver li altri : Che me voli vo dare s'eo faro si ch' eo avere lemosena ? E tuti respose : Tu no lo poristi fare. E questu s'en vene a la porta de questo Piero [e] comanço li a domandare elemosena. E quelui no abiando altro que çetarli, per ira no per elemosena si brancha uno pane e soperbiamente li lo gita. E lo povero lo tose su e fugi via. E per pochi di dredo misere Piero vene a morte e fo conduto davanti lo çudese. E vegando apesando a le balunçe li soi beni e li soi mali, li mali soperclava li beni. Et alhora uno de li angnoli ch' era la disse a quello Piero : Vatene et açunçi ancora quelo[3] pane che tu getasti per meço a lo povero. Et en quella fiada lo dito misere Piero si retorna a so intellecto e libera de quella infirmitade, et enfra de si tacitamento comença pensare et in lo so core cun grande conpu[n]cione dire : Se cotanto m'a valudo uno pane lo quale eo deo non con bona voluntade eo dei a lo povero, aço lo çita cun ira e no per caritade, quanto me de plu valere se per mia bona spontania voluntade eo dare e distribuira a li poveri quanto eo ai a questo mondo ! E fato questo pensamento quanto ello aveva en questo mondo tuto lo de per amor de Christo a li poveri. E no solamente de a li poveri quanto l'aveva, ma eciamdio vende si medesemo e quelo presio de a li poveri. E

1. *Legenda Aurea*, c. XXVII, p. 127, éd. Graesse ; *Libro de los exemplos*, LXIV ; W. de Wadington, n° 27 (*Histoire littéraire de la France*, XXVIII, 199) ; A. d'Ancona, *Romania*, I, 169, et *Studj*, 309 ; *Miracles de Nostre-Dame par personnages*, p. p. G. Paris et U. Robert, t. VI, n° XXXVI.

2. perco.

3. qualo.

per questo dredo la soa morte no solamente enpetra perdonança da dio, ma oltra ço fo claro e resplendente per molti miraculi.

(8) *Exemplo de uno munego loquale fese uno homo spirçurare, per la quale cosa nui dovemo notare* [26 b] *che alguno no de lasar fare altrui falso sacramento per alguna soa cosa.*

Misere sancto Augustino dise che uno religioso siando expuliado de una soa tonega si fe clamare avanti lo çudese quello che li l'aveva expuliada. E no abiando alguno testimunio de l'acusa, ço e no possando lo provare per testimunii, lo çudese si l'inpose lo sagramento a quello ch' aveva tolto la tonega. E vegando lo religioso ço, ço e cognoscando bene che quello volea negare la tonega e fare de ço falso sacramento, lo religioso sofri che lo sacramento fosse falso e ch' elo se spriçurase. E fato ço pochi di poi dedredo questo religioso in visione li parse ch' elo fosse clamado avanti lo çudese. E questo çudese lo domanda perch' elo l'avea fato çurare quello falso sagramento. E cun elo respondesse che fato lo avesse per avere la cosa soa, comandato fo per lo çudese : No solamente per recrovare la toa tonega, ma s' elo te'n dovesse essere aprestado tuta la roba de lo mondo, et ogna sustancia, tu no devravis avere sostignudo che lo to fradello avesse çurado falso e cusi no averave perduto l'anema, la quale tu dovravis amare, e tu l'a lasada perdere per una tonega. Or dise qui questa scriptura che multi e qui de quilli homini li quali peccano en simele modo, altri spirçurandosse et altri dagando ad altri lo sacramento.

(9) *Exemplo de lo inganamento de lo mondo.*

Questo mondo e simiiante a la calamita la quale traçe a si lo ferro e no lo lassa partire dassi, si plu forte vertu e plu forte cosa no ge sovravignire, si como la vertu de lo [27 *a*] diamante en la presencia de la quale la calamita non po tignir lo ferro ch' el' a atracto a si, anço lo conven lasare per la vertude de lo diamante. Et e in uno mare monti de calamita la qual traçe a si le nave si ch' ele no se pono partire de la. E si como la calamita traçe a si lo ferro, cusi questo mondo con soe blandicie et cum le soe novitade trage a si lo core humano et dapoi che lo core humano e dado ele vanitade de lo mundo, elo no se po partire se no per le vertude de Christo. E per lo diamante ch' e fortissimo e vençe la calamita si s'entende de Christo virtuoso ch' e plu possente che lo mondo. Elo e in li apostoli : Confida vo [1], ço e [siete] firmi e siguri ch' eo ai ve[n]çudo lo mondo.

1. va.

(10) *Exemplo de dui çugulari, l'uno era molto invidioso et l'altro avaro, per li quali no dovemo scriver quil malvasii vicij per salvamento nostro* [1].

Elo se leçe che dui çugulari andasse ad una corte de uno gran re, l'uno di li quali era invidioso e l'altro era avaro, e l'uno era molto dolente de la vignuda de l'altro, che lo avaro era de questa natura ch' elo se temeva che alcuna cosa no li fosse sotrato ne toleto per l'altro, ço e per l'invidioso, e a modo del cane che no vorave mai vedere vignire alguno altro cane a casa soa, temandose che no li sotraça ne no li toia alguna cosa de soa (de soa) prependa o de quello che specta ad aver ne de ço ch' elo abia. E stete quist dui lo invidioso e lo avaro defino che la corte fo finida. Et a la finida de la corte entranbi fono conduti davanti lo re [2] sicomo a recevere dono et essere remuneradi. E lo re cognoscando li vicii de çascaduno de quilli, si disse ad illi : Domande tuto ço che vui volete, et ello ne sera fato doplo de quello che demandara imprima [3] [27 *b*]. E quando lo re ave cosi dito, çascun de quisti dui voleva esser dedram demandador : lo avaro volea demandar dedreo per no perdere lo guadangno e lo invidioso volea stare dedreo per dolor ch' elo aveva se l'altro avesse doa tanta cha ello. Estando cusi per longa ora e niente diga[n]do, finalmente lo invidioso per gran dolor de lo ben che lo so proximo..., si se fe enanço e domanda per dono ch'elo li dovese esere trato uno oglo, voiando perque sto n' avesse doa tanto, çoe ch' elo li fosse trato intranbi li ocli segondo lo mandato de lo re. Or consideremo como açega la invidia si e dolentra del altrui bene e si s' alegra del altrui male ch' elo vole aver male che lo so prossimo abia peço e mortale.

(11) *Miraculo d'um nostro fedele cristian.*

Segondo che se dise en Usebio un homo fo che nome avea Serbolo o Servolo, lo quale siando piiado da li pagani, illi lo domandava chi ello fosse et onde ello fosse e quale fosse lo so nome. Et ello respondando altro no ma : Eo sonto christiano, e tormentando lo illi per tormenti grivissimi e de tute guise e digandoli : Dia nui solamente como tu as nome e se tu vos essere laxado, elo niente li respondea se no ma : Eo sonto christiano, questo e mio nome, cognosco esere (cha) christiano, questo e mio nome, questa e mia patria, questo e tuto ço ch' io sonto e questo e tuto ço ch' io posso. Et in quella fiada quilli iradi si mete quello suso uno fogo, su lo quale fogo ello stete tanto e tanto li çase et arse tanto ch' elo perse la humana figura, si ch' elo no se podea cognoscere ch' elo

1. Voy. Oesterley sur Pauli, *Schimpf und Ernst*, 647, et ma note dans l'*Anzeiger für Deutsches Alterthums*, IX, 404.
2. Lo ro. — 3. Il manque ici quelque chose.

no fosse mai stato homo. E cusi torme[n]tado lo meteno en carcere e poi pochi di dredo illi li retornono a li martirii, et [28 *a*] niente altro disiva se no ma ch' ello era christiano. Miracolo grande de quello sancto homo che abiando li fati tuti martirii et marturiando daredecavo per quisti segondi martirii se repariava per la vertude da dio e se resanava tuto ço ch' era discipado e guasto per li primi martirii, e fo restituido a plena sanitade, conçofossecosa che ça per li martirii era desfata la soa figura e no pare che homo fosse e non era romaso vivo in questa vita.

(12) *Exemplo che l'omo se de vergonçare da li discunci peccadi e no far como li porci che no se vergonça.*

Elo se dise de Josef en lo vero testamento chella donna la muier de lo so sengnore si lo piia vuiando ch' elo dormisse con ella en modo carnale. Et ello nu vuiando consentire a la vergongia de lo adulterio, si li fugi de le mane e lasalli lo pallio en man, ço e la soa vistimenta. Certo molto e bruta cosa e contraria a la rason che l'omo la dignitate del(a) quale tuca da la parte de l'anema, perch' en l'anima e tante le vertute, intenda a la luxuria et a la gola la quale e overa de la carne e de la massa de lo corpo solo. E per certo quelle cose ch' en overa de la carne come la gola e luxuriare, quamvisdeo che de natura ço se fato e da natura vengna, ampo e farli gran vergonça. E quando alguna bestia ch' e sença discricione se vergonça tanto de la soa conpagnella, ben se dovria (bene) vergonçare l' omo che a anima e rason. Unde se dise de l'orso che da po ch' el a tochada la muiere per quello modo, per gran vergonça ch' elo a quando 'l a fato questa cosa, el se parte e sta ascunduto per .XL. di ne no quere ne no domanda cibo. E di quilli .XL. di li primi [28 *b*] quatuordese elo dorme si forte e si fero che etiamdeo che li firisse, elo no lo senti. Como po l' omo, no digo mo la muiere propria, ma una soa meltrise tochare[1] e no vergonçarse? Anço maçormente gloria s' ende, quasi a dire. No se devria gloriar, ma grandemente vergognare. Ma molti homini eno somïanti a li porci (altri) per lo peccado de la carne, che li porci golosamente demanda lo so cibo e receve lo quasi famusti avidissimamente e saciassen entro lo pantano et in lo fango, et in quella se colega e se mete a çare e la puça tol per odore. E perço illi fi fati grassi.

(13) *Exemplo da vardarse da le carnale delectacione e de no s' esaltare in superbia.*

Ensesse en le vite di li sancti pari ch' elo fo uno munego lo quale era resplendente en tutte vertude. Elo se leva en superbia atribuando a li soi meriti e no a dio aço ch' elo era cusi conplido de tute vertute. E lo

1. cochera.

demunio lo senti incontinenti ch' ello era exaltado in superbia. E per tentacione encontinenti elo li de l' asalto en questo modo. Questo demunio una sira se transfigura en modo d' una bella femena che pareva che avesse aradegado la via en quello deserto o bosco, e vene a la porta de questo munego e comença a simulare com' ella fosse forte afadigada. E çetasse a li pei de questo munego pregando lo cum molto grande devocione ch' elo dovesse aver misericordia d' ela digando : Oi me lassa, oi me misera, che la note m' a açunta e conduta en questo deserto! Prego te, miser, che tu me lassi repossar en uno cantone de questo logo e de questa toa cella, aço che mala bestia no me prenda [29 *a*] et ch' io no sia soa prenda ne soa escha. Et incontinenti per titulo de misericordia al primo prego lo munego la receve. E rasonando insenbre, ela entro lo so parlare comensa entro si ridere a çonçer de lo veneno de le carnal dellectacione e parole de vageça de li soi sermoni, ela enclina e move l' anemo de lo munego, converti lo a lo so amore si ch' ili comença entro si tocare de plu dolce parole et a le parole çunçer çogo e riso e plaser, atanto ch' ela li començo de tocare la barba et elo li tocava lo mentone. Et ancora ella li començo meter la soa man plu molemente ço [e] plu dolcemente a la cima de lo cavo e tocando e palpando si li citava braço a collo. Che çoa a dire molte cose? Ela piia si lo cavalero de Christo e si lo move ch' elo comença tuto ad inflamarse et angosarse en le unde de lo carnale desiderio. E dementegando de tute le bone overe ch' elo aveva fato si consenti a la deletacione de la carne. E voiando abraçar questa femena, ello trasse uno terribile crido e sicomo una unbra si se desparse en vento. Et in quell' ora grande moltitudine de dimonii ch' era asembladi en le aire propriamente per vedere questo fato cum grande clamore et cum molto riso comença a cridare e dire : O vano munego e soperbio, lo quale exaltavi enfina lo celo, echo en questo modo tu e ruinado e se poçado enfino a lo inferno. Ado[n]qua inpara e nota che chi se exalta se humiliara, e chi si humilia si sera exaltado.

(14) *Exemplo de uno usurario ch' aveva doi fiioli* [1].

Elo fo uno usurario lo quale aveva doi fiioli l' uno de li quali si ave e posede li beni e la heredita de lo pare e l' altro no de volse avere alguna cosa, anci se de tuto a servire a dio. E siando morto lo pare e lo fradello de questu ch' era dado [29 *b*] a dio, elo prego dio che li demostrasse como stesse l' anima de lo pare e de lo fradello. Et ello vite en visione ch' eli erano entranbi entro un poço profundissimo blastemandosse l' uno l' altro, e squarçandosse a denti l' uno l' altro. Lo pare disiva : Maledeto sis tu fiiolo, che per ti offendi a deo. E lo fiiolo respondea : Anço sis tu

1. *Libro de los Enxemplos*, CCCLXXXIV.

maledeto, pare, che tu me lasasti la peccunia, und' eo ai perdu l' anima. E perço se dise e se leçe en lo libro de Sapiencia de li iniqui pari : tuti li fiioli che de illi nasce si eno testimunii de la soa iniquitade contra li soi paroni.

(15) *Exemplo de misere sancto Bernardo de la soa visione.*

[D]e misere sancto Bernardo se leçe che siando una fiada molto grevemente enfermo elo fo conduto a lo divino judicio. E lo demunio fo encontinenti la acusando lo grevemente. A lo quale misere sancto Bernardo responde cusi digando : Eo confesso ch' eo per mi no sono dengno possedere lo rengno celistiale. Mai lo mio singnore Iesu Christo si se lo possede e aquista per dopla rasone, ço e per ch' elo e herede de lo so pare ch' elo se fiiolo de dio e se herede, e l' altra rasone si e per lo merito de la soa passione. Uno modo de queste doe rasone si basta a lo mio sengnore e l' altro ello me dona. Et inperço s' eo me lo conquisto, eo no pecco. Et a questa parola lo demunio siçomo confundudo..... E misere sancto Bernardo si libera e torna a soa sanitade. E per grande paura ch' elo ave de questa meraveia, ello dapoi avanti sempre enfina ch' ello vive ello affligi la carne soa. Adonqua se lo demunio acusa consta[n]temente li justi, che possemo nui pensare ch' elo farera contra li peccatori, li peccadi de li quali elo scrive tuti [30 *a*] aço ch' ello li possa acusare e vincere ?

(16) *Exemplo de uno cavalero che anda en bataila cum uno re, e lasa ad uno so cugnado uno so destrero che, s' elo avignisse ch' ello murisse ch' elo lo desse per anima soa*[1].

Elo fo uno cavalero en lo tempo de lo grande re Karlo lo quale andando ensenbra cum lo re in bataia contra Lonbardi, elo lasa uno so cavallo in salvo ad uno so cugnado, et ordenali cosi, se cosa avignisse k' elo murisse a la bataia, che questo so cugnado li dovesse dare lo cavallo per anema soa. Et adevene che lo cavalero fo morto en la bataia. E lo cugnado enganado della belleça de lo cavallo instigando lo peccado si se retene lo cavallo, ne no lo de per l' anema de lo cavalero. E pochi di dredo lo cavalero si li apare et disse ad ello : Cugnado, tu m' ai fato sostingnire molte pene perche tu no desti lo cavallo segondo ch' eo avea dito et ordenado. Ma per la gracia de dio eo sonto liberato de pene e do te a savere che tu muriras incontinenti e seras cruciado perpetualemente in inferno. E dito questo elo li desparse. E quello misero muri e descende a lo enferno profundo. Donqua e gran peccado a no aidare li morti e maximamente a no complire e no solvere li soi testamenti.

1. Turpini, *Historia Karoli Magni*, éd. Castets, c. VII.

(17) *Exemplo de lo lione et de sancto Jerolimo.*

In la legenda de misere sancto Jeronimo se leçe ch' elo aveva uno lione a lo so monestero et aveva uno aseno. E per lo comandamento de misere sancto Ieronimo lo lione se menava e si s' acompagnava lo aseno a lo pascolo e si lo gardava e si lo custodia et a tempo et a ora si lo [30 *b*] condusea et tornava lo a lo munestero. E quando elo retornava de sira a lo monestero cum lo asenello, elo quasi era alegro ch' ello avesse bene oservado. Elo entrava dentro da lo enclostro et andava a çascaduno de li munisi e çascadun de li munisi quanto lo podea façando ensegna enver de lor con lo cavo salutava. Et una fiada abiando conduto l' asenello a lo campo, elo li vene sonno et indormençasse questo lione un pocheto. Et in questo ch' elo se indormença, merchadanti che trapassavan deinde si tole questo asenello. E quando lo lione fo revegnado e no vite lo asenello, ello comença a corere mo in ça mo en la e per tute quelle parte, aço che podesse savere ço che fosse fato de l' asenello. E no possando atrovare alcun vistigio, ço e o ch' ello fosse ne [o] ch' elo fosse andato, ello fo si tristo e si dolente ch' elo no saveva ço ch' elo se fesse, si che finalemente ello s'en retorna a lo munistero. E no entra per la porta ne per quello modo ch' ello era usato, ma stando defora, li munisi reprehendando lo sicomo elo l' avesse mançado l' asenello, ne lo lione no levava li ogli. E lo sancto li comanda da poi ch' elo avea perduto l' aseno ch' elo dove(ve)sse adure adosso le lengne. Ello enstesso ande a la selva et ello no se recusa e fe lo pacientemente. E fe lo infina tanto k' elo trova l' asenello. Adonqua se cusi se vergongna una bestia quando la offende ad uno so sengnore temporal dal quale elo receveva uno pocheto d' escha e de cibo, quanto plu se de vergognare l' omo ch' a descricione, quando ello offende a deo, da lo quale ello receve tuto quello ch' el'a !

(18) *Exemplo come se alcide l' omo per iracondia et l' orso.*

Li iracundi, ço e li irosi sieno simiienti a l' orso, lo quale per casone de la soa ira si s' alcide instesso [31 *a*] en cotale modo, che conçosiacosache l' orso manca molto voluntera lo mele, elo cerca li albori ch' eno concavi, e cosi o ch' elo atrova lo mele per mançar lo. E quando quello elo a trovado, elo va la molte spesse fiate. Mo quando lo caçadore a sentito questo, lo sospende cun una[1] fon uno gran maio ananti lo forame de lo mele con la fone ligado ad alta, e la testa de lo maio pende e responde dentro per meço lo forame. E veçuto l' orso e no possando caçar lo cavo entro lo forame per lo maio ch' e denanço, elo remove lo maio

1. uno.

cun lo pe. E quando lo maio fi tolto e trato endreto da lo naturale logo so, per lo naturale muvimiento ello puro retorna a lo so proprio logo e si fere alquanto l' orso per lo cavo. E l' orso s' ira perch' el' e de natura molto iroso e per ira move lo maio plu forte cha da prima. E quando lo maio retorna, ello ferre plu forte lo cavo de l' orso. E cotanto quanto ello lo plu (elo lo plu) para e pinçello da longi, cotanto plu li da maçore colpo a lo retornare. E darecavo molto plu fortissimamente l' orso preme e spinçe lo maio plu longi da si, no cognoscando lo misero che quanto plu se delonga lo maio da lo buso, cotanto plu a la retornada elo ferire plu forte. E domente che lo maio e cusi spinto e longi, retornando fere per la testa de l' orso si forte e spese lo ferre che per lo scontro de lo grande peso e de lo so carego e tan che l' orso a debelle testa che l' orso convene caçer ço de l' albore. E cosi sovente fiada finise soa vita. E cusi li iracundi ço e li irosi perço ch' illi si desecca en la medola spesse fiade, spesse dalli altrui culp(i)e fino emplagadi.

(19) *Exemplo de misere sancto Arsenio com' ello sparse molte lagreme.*

El se sa[1] de misere sancto Arsenio che quando ello venne a morte ello ave si gran timore e si gran paura ch' ello sparse molte [31 *b*] lagreme. E li soi discipuli lo demanda digando : O patre nostro, mo as tu timore ? Elo responde e disse : Eo ai sempre temudo questa ora. Adonqua si li sancti homini e li justi teme la morte, que farai li peccatori e li malvasii a la morte, de li quali li dimunii si e presente aço ch' eli lo porta a lo inferno profundo ?

(20) *Exemplo de le divicie injuste.*

Alexandro quello grande re tuto lo mondo abraçava cun le soe divicie e tuto posedea. E dredo inumerabile e crudele bataie e una bataia[2] la quale fo la perdedrana la quale ello se credea avere vinto, en quieto reposo et en la maçore sengnoria ch' elo era, li fo dato veneno e tosego und' elo muri. E no rengna no ma per anni .xii. Adonqua que li çoa aquistare richeçe cun iniquitade e perdere la vita eterna et incorrere et andare in morte, no solamente temporale, ma etiamdeo eternale ? Unde se dise in lo Lucidario : Morto e lo rico e sepolto en lo inferno.

(21) *Exemplo d' uno filosofo lo quale aveva molto oro.*

Elo fo uno filosofo lo quale avea molto oro, lo quale pensando che lo oro no podesse aidare lui al punto de la morte, anci conduse l' omo dredo la morte a le pene eternale, elo çita tuto l' oro in mare e [dise] : Parti ve da mi, o vane richeçe e plene de planto, ch' eo ve voio afondare e (se) poçar, aço ch' eo no sia afondato da vui. Unde elo se dise en lo

1. so. — 2. bataia e bataie.

Eclesiastico : O homo, no sis anioso en le no juste richeçe, ch' ele[1] no te valerano niente in lo di de la toa morte ne in lo di de lo çudisio.

(22) *Exemplo de li avari e come li lioni vardano li monti.*

[32 *a*]. Tuti li avari eno sommiianti a li lioni li quali guardano cun grande desiderio li monti de l' oro li quale e in le parte de India e guarda li en tal modo ch' elli no lasa aprosemare li homini si li no s'aprosemasse cun so grande pericolo. Et anpo quilli lioni non ano ne no receveno alguno fructo de quello oro ch' elli no lo mança ni no lo mete in alguno so uso. E cusi e multi avari li quali no fa altro de le richeçe e de la roba seno chi la salva e guarda e no usando de le richeçe novelle che altri n' abia utilitade n'ende usi. Unde li miseri cativi no atende lo divino comandamento en lo ultemo[2] exemplo, lo quale dise : No disidirare la cosa de lo to proximo.

(23) *Exemplo de [lo] liopardo.*

Naturalemente lo liopardo quando lo vene lasado andare ad alguna bestia, se a tri salti o a quatro el no lo prende, ello quasi com' ello abia male overado se, si se induse tuto in vergonça, ne fa plu salto ne (ne) areten se ne plu oltra no core, ma vergonçosamente va cun la faça inclinada.

(24) *Miraculo de uno padre sancto per revelacione de lo angelo.*

Elo fo uno padre sancto che nome avea Mucio, lo quale desmontando de lo rimitaço açonse dui frari e folli revellado che uno d' elli aproximava a la morte. Et in la ora de lo vespro e declinando lo sole ad andare çoso e lo logo o era lo munistero fosse ancora bene dalonçi, e no voiando questo sancto entrare in via de note recordandosse de la parola de lo salvatore digando : Chi no va de note no offende [32 *b*], si se volse contra lo sole e disse : In lo nome de Jesu Christo, sta uno pocho e susteni la via toa, et aspetame defina tanto ch' eo pervengna a la mia mason. Miracolo grande, abiando ça lo sole començado andare soto, elo stete fermo e no se move, difina tanto ch' elo vene a lo so viaço, meraveiandose tuti perche ço fosse. E quando lo çunse la [cella] da lo frare, perche elo[3] cosi se freçava, elo trova[4] ch' elo era morto. E lo sancto aveva fata la oracione, elo s' aproximava a lo leto e basalo : Che te plase, fiiolo? Te plase andare et essere cun Iesu Christo o te plase ancora permagnire en carne, ço e vivere ancora? Et incontinenti quello[5] ch' era morto si leva en sedente e disse : Sancto padre, perque me revigni tu? Meio m' e ad essere con Christo cha in carne, e vivere no mi besongna. E lo sancto padre disse :

1. elo. — 2. uinteno. — 3. elli. — 4. trava. — 5. quella.

Or dormi en paxe, fiiolo meo, et ora per mi. Et ello encontinenti enclina lo cavo e dormi. Mo non e be li soperbi plu sordi cha li morti, li quali soperbi en lo so tempo [no] alde le voxe de li predicadori?

(25) *Exemplo de la crudelitate de li homini e de lo biado misere sancto Martino.*

Elo fo uno sancto heremita a la cella del qual vene .VI. laroni e tolli li lo pane e porta lo via le soe cose. Et ello una di ande a lo deserto e trova dui dragoni a li quali elo comanda ch' elli devesse seguere et andare dreo ello. Et illi lo fe. E lo heremita li mete per costodii e per guardiani avanti la porta de la cella. E vignando li laroni a quello logo sicomo li era usadi, e vegando questi guardiani avanti l' uso de la cela, illi cadeno in terra quasi morti. A li quali lo sancto heremita escando defora disse : Vediti che vui siti plu crudeli de li serpenti? Or sti serpenti[no] ne alde per deo. E nu no devo li aldire. Unde se[1] disse de misero sancto Martino che com' elo comandasse una fiada a dui serpenti ch' eli tornasse a la soa ca[33 *a*]mera, lo serpente li retorna encontinenti. E lo sancto sospira e disse : Oime! chelli serpenti n' alde e li homini no ne vole aldire. Unde non e maçor sengno de perdicione en l' omo como no aldire voluntera la parola de deo?

(26) *Exemplo de una vergene polcella la quale volea seguire la vita de soa mare*[2].

Lese se en le vite di li sancti pari ch' elo fo una sancta vergene quasi perfecta en ongna bontade la quale fo demandada da uno sancto homo en che modo ella era vegnuda a cotanta perficione. Et ella disse : Siando eo donçella en casa de mio pare, meo padre fo homo molto mansueto, conplido e pleno de tute vertude, mai sempre (en in) enfermo de lo corpo so. E mia madre era tuta per lo contrario, ch' ela era tuta vana, enbriaga, luxuriosa e plena de tuti vicii e senpre era sana del so corpo, e no fo mai agrevada d' alcuna enfirmitade ne greveça ne molesta. E tempo vene che mio pare muri. Et en quello di fo tanta ploba e si grandi troni che per tri di ello no pote essere portado a la sepultura, si che tuti li homini se conturbava e pisia : E mo stade tante malicie oculte de questo homo? El pare ch' ello era si inimigo de dio che la terra no lo vole recevere lo so corpo. Et adevene si che a grande pena elo fo portado e metuto en sepoltura. E poy dredo mia madre ch' era pessima, anch' ella muri. E fo lo tempo si sereno e l' aire bello e claro che tuti li osequii e li servisii che se fa a li corpi morti pare(te) che li fosseno favorivili. Et eo dredo

1. lo.
2. Voy. mon article dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, I, 371 ss.

queste cose si vigni en etade da maridare. E comença a pensare quale de le vite eo volesse seguere per conversacione, ço e qual vita eo volesse usare o quella de meo pare o quella de mia mare. E pensava enfra mi e recordavame como mio padre era stato enfermo e quello che li adevene a la morte [33 *b*] ed al' altra parte como mia mare no se sostene mai alguna molesta enfina la morte e como la soa vita fosse sempre deputada en delicie, e como a la morte ela[1] fosse da tuti homini honorada e sepelida cum grande honor. Pesando e sul' uno partito e sul' altro finalementre eo me deliberai de seguire la vita de mia madre. Et una fiada siandomi endorme[n]çada, en visione m' aparse uno grandissimo homo de persona e disse : Di me, misera, que as tu pesa(n)do enfra ti de fare? Et eo tremava e no l' ausava guardare. Et ello cun maçor vose me comanda ch' io li disisse ço ch' io aveva pensado (e) de fare. Et eo promovesta e gran paura che m' avea desmentegado de tuti li mei pensamenti si li negava tuto. Et in quella fiada ello me reduse a memoria tuto quello ch' io aveva enpensado, unde eo convençuda si me gitai[2] a li soi pei e si li comença a quirire perdonança. Et ello me disse : Veni cun mi, e vederas to padre e toa madre, aço che tu alegi la vita de quale tu vora seguire. Et en quella ello me mena ad uno logo bellissimo e deleteve[le] pleno d' ongna soavitade e resplendente de tanta belleça che no se poria cun bocha dire. Et a questo logo me vene lo meo padre encontra et abraçando mi si me di : Fiiola mia, se tu siguiras la mia vita, tu vigniras qua da mi poco tempo passarai. E dredo questo quello che m' avea menado si me piia e meno me a lo enferno e meteme in una casa molto tenebrosa e molto scura e mostra me mia madre, la quale era in una fornase in fogo ardente. E quando mia madre me vete, ela començo a clamare e dire : Oime, fiiola, che per le mie dilicie eo porto e sostengno questo. E cosi eo la per pochi temporali beni ch' eo galdi al mondo, quanti tormenti eo sostengno! Recorda te, dolce fiiola, de li nudrigamanti e de le fadige le qual eo spendi en ti. [34 *a*]. Sporçi me la toa mane e da me aiturio, abii misericordia de mi, fiiola, ch' eo sono cruciada en questa flama. Et eo scusando me ch' eo no lo podesse fare per li dimunii li quai era la, ela cun lagreme cridava : Fiiola mia, aida la toa madre e no disprisiare le mie lagreme. Recorda te de lo meo dolore quando eo te parturi e no m' abandonare in questo fogo che me devora. Et eo me movi a lo so planto et in lo sono eo començai plançere cun tanto crido ch' eo desmeseda tuti quilli de la casa. E tuti corse da mi e domandava me quello che eo avea. Et eo li disse tuto quello che m' era aparso. E per questo eo deleberai de seguere la vita de lo mio padre e si me serai in questa cela. Adonqua no si a alguno dubio ch' el no e alguno si peccador ni si

1. elo. — 2. girai.

reo ch' elo no possa vignire bono se spesse fiade ello se reduse a memoria quanti e li beni e la gloria ch' e aprestata a li santi e quanti e le pene e lo male ch' e aprestade a li peccatori.

(27) *Exemplo de una bestia che a nome yena*[1].

El se leçe ch' el' e una crudilissima bestia ch' a nome yena, la quale quando la va a li pascoli de le pegore, ela forma e fa voxe d' omo e promove li cani a baiare. E creçando li cani che questa bestia sia homo, e no pensando a questa bestia, ela seguramente asaie la granç a o armento. Questa bestia a lo tempo deça indredo avisino de misere sancto Machario la quale abiando soy fiioli ch' erano cegi, ella li adusse a misere sancto Machario e si li mete avanti li soi pei supplicando lo[2] en quello modo ch' ella possea, ch' ello li si li t(e)rasse[3] da quella cecitade. E lo sancto sengna e restituelli la luxe. E fato questo ella ensenbre cun li fiioli torna en la soa speluncha molto alegra. E de questo grande benificio no se [34 *b*] dementega. Ma tute le pelle de le pegore che defino d' antigo tempo ella avea predado, ela le tose adoso e mise li adosso li fiioli et adusselle a misere sancto Machario e si li lasa.

(28) *Exemplo de una (bestia ch' a nome de una) povera vergene.*

Elo fo unò fiiolo d' uno re, lo quale trapassando una fiada per uno logo vete una polcella molto povera la quale laudava lo nome de dio. Et ello li disse : Conçiosia che tu da deo es povera, che e la cason che tu li rendi cotante gracie, abiando recevudo da ello cosi pocheto bene? Et ella li respose cusi : si como piçola medesina molte fiade libera l' omo de grande enfirmitade, cosi refferir gratia a deo per piçola cosa e poche cose si ne despone a recevere grandi et ampli doni, e quisti beni defora ço e le richeçe de questo mondo non eno nostri beni, ma molti stranii e lontani da nui. Ma li beni dentro, ço e la vertude de l' anema, quelli si eno nostri beni, e grandi doni eo ai recevudi da deo lo quale m' a fato a la soa ymagine et a me formada e fata bella dela soa gracia. Adonqua per cotanto bene elo convene a laudar lo.

(29) *Exemplo de domino nostro Jesu Christo.*

Lo pillicano si e uno osello lo quale quando lo[4] trova li fiioli morti da lo serpente, ello spande lo so proprio sangue sovra li fiioli cun grande abundança e cusi ello li retorna in vita. Mai per la multitudene de la sangue ch' elo se fa ensire de lo corpo ello roman si flevelle ch' ello no po andare a percaçarsse lo cibo ne a si ne a li fiioli, si che li[5] fiioli convene

1. *Libro de los Enxemplos*, première partie, n° 50 (*Romania*, VII, 512).
2. li. — 3. *Peut-être* liberasse. — 4. la. — 5. le.

insire de lo nido et andare a cercare et a quirire lo cibo. E quisti fiioli de lo pillicano (de) che agra(n)disse li beneficii e lo servisio de la mare, (o) si la passe silicitamente et diligentemente, et altri g' e' nde, che in nisuna cosa no sovene a la mare. Et ella diligentemente guarda l' uno e l' altro e quando elli ano preso força, li fiioli li quali agradisse lo servisio e che la visitada et cibada ella receve en lo nido, diliçentemente li custodisse e li nudriga. Mai li altri che no agradi lo beneficio e che no la ciba, ella li discaça da si e da po avanti no cura plu de illi. E questa oxella e per la rasone de lo sangue ch' ela spande de lo so corpo sovra[1] li fiioli e per la rason (ch' ela rasone) ch' ela resusita li fiioli si singnifica Jesu Christo. Et a nesuno sia dubio ke da lui li fiioli che aura agradito li beneficii soi si seranno recevudi en la soa gracia. E li altri che no ano agradidi si serano sença dubio descomiadi da ello.

(30) *Exemplo de uno che sovertia lo povolo.*

Elo fo uno sancto lo quale avea nome Copres, lo quale vene ad una citade a la quale elo trova uno romito che aveva nome Manicheto dotore, lo quale sovertiva lo povolo. Et ello desputa cun esso e no lo podeva convincere cun parole, k' ello era heretico et era molto savio. E tenando lo sancto homo che s' ello [lo] lasase cusi partire, ch' elo poria essere grande perdicione a la fe catholica, elo dissi cusi davanti tuto lo povolo : Laxemo stare le parole e vignamo a li fati. E sia piado uno grande fogo enme la plaça et entranbi nudi entramo entro la flama. E quello che no se bruxera, la soa fe sia tenuda e creçuda da tuti che vera sia. E[2] plaquando a tuti questi lo fogo fo fato grandissimo e abrasado en plaça e lo sancto pare piia lo heretico per la mane e vosello trare a lo fogo. E lo heretico disse : Ello no sera cusi, ma tu che as proponudo et ordenado questo, si entraras enprima entro lo fogo. Et in quell' ora lo sancto pare si se varni e fesse lo sengno de la sancta croce e cusi segura e sença paura entra entro lo fogo e no li fe [35 *b*] alguna lisione ni alguno male, aço che (che) la flama de ça e de la si li partiva e si li toleva d' atorno. E fuçiva la flama da lo sancto sicomo ela temese de tocar lo. Et evi stete lo sancto pare quasi per meça ora ne perço no ave alguno male. Et en quella fiada lo povolo comença a cridare e constrengere Manichello heretico ch' elo entrasse en lo fogo. Et respugnando lo[3] et al pestuto no voiando, lo povolo per força lo buta ive çoso de lo fogo. Et incontinente la flama lo brancha et arselo si ch' elo roman meço vivo. Et incontinente ello fugi da l' altra parte del fogo [e] no stete niente quasi en la flama. E lo povolo lo descaça fora de la citade e receve la doctrina de lo sancto padre e tolse le arme de la sancta fe.

1. de. — 2. A. — 3. elli.

(31) *Exemplo de uno homo façando penitencia.*

Uno santissimo homo disse ch' el fo uno homo lo quale menava si brutissima vita per tute suççure ch' ello era nomenado per somo malvasio homo in tuti mali. Mai tempo venne per vuiia de dio ch' elo con grande conpuncione de core si retorna a penitencia e si sera entro una sepultura d' uno morto e stando la dentro di e note desteso cun la faça a terra si plançeva e deslavava li soi peccadi cun lagreme. E non era ardito levari li ocli soi a lo celo ne demandare alguna voxe ne mençonare domenedio. Mai quasi com' elo fose sepellido si andava li çemiti en celo. Et abiandosse afflicto e agrevado tuta una·setemana soto lo encarego de cusi grande penitencia, li dimunii una note si vene ad esso e si li comença a dire : O inmundissimo e plu brutissimo de tuti li homini, che e questo che tu fas? Ma se tu fussi sanado d' ongna inmundicia [36 *a*] voi tu parere casto che tu e vegnudo ueglio en li peccadi et in le felonie? E ça no t' e romaso vertude ne força che per penitencia tu posis lavare ne deslavare li toi peccadi, e tu vos parere homo de penitentia? E no po avere altro logo se no quello che t' e deputado in inferno aprovo de nui. E tu e ça fato uno de nui, ne altro no de po esse. Adonqua retorna a nui. E quello tempo de[1] la vita che t'e romasa fina la e spendi la en le deletacione usade. E per que te consuma tu en vani cruciamenti? Perche te da tu avanti tempo a suplicii et a pene? Che te poresenu fare peço in inferno cha quello che tu sosteni mo? S' ello puro te deleta a sustinere pena, aspecta puro uno pocho e seras metuto entro li supplicii et intro li tromenti li quali t' eno aprestadi. Et infino a tanto dibis galdere et usare de le nostre dilicie le quale si t'eno stade dulcissime. Et ello no respondando li niente et al pestuto no movandosse da lo bono proponemento e no cessando da lo planto e da lagreme, li dimunii fortissimamente lo bate et afligillo et tormenta lo de molte pene, e intanto lo bate ch' elo fo apresso de morte. Et anpo lo stete fermo con la mente a contrastare a li diminuii. Questo illi començo a cridare ad alta voxe : Tu n'as vi[n]çudi, tu n'as vi[n]çudi. E cusi per la vertude divina li dimunii fono infugadi e descaçadi. No mai dapoy no fono plu lasadi tornare da ello. E questo homo vene a tanta perficione ch' ello fo claro e resplendente per molti miraculi ch' elo fe. E si lasa dredo da si grande conforto e grande feducia a tornare a penitencia li disperadi. Dio, como e biadi quilli ch' ano[2] mo en questa vita lo incarego de la penitencia, aço ch' eli no sostengna [36 *b*] [l]e pene enfernale dredo la soa morte e lo encarego de lo enferno lo quale quamvisdeo ch' eli siano grivissimi, per amore de ço illi no li serano mai depunudi adosso!

1. uete. — 2. eno.

(32) *Exemplo de uno scolaro che dredo la morte elo torna da lo so maistro*[1].

Elo fo uno scolero en Parise lo quale vignando a morte fo pregado da lo so maistro che dredo la morte ello dovesse tornare da ello, e cusi fo fato. E quando questo scolero retorno da lo maistro, ello aveva en dosso una capa de carta la quale defora era tuta plena de sosfimati ; sosfimati si [e] argumenti e proposicione che fa li dialetici. E lo maistro lo demanda quello che significava e ço che voleva dire quella cappa. Et ello disse : Questa capa si m' e data en penitencia per la vana gloria ch' eo aveva en mi per li mei sosfismi. Questa capa pesa plu sovra mi che s' eo avesse adosso una torre. Adonqua bona cosa [2] e retenere e tore mo lo encarego temporale de la penitencia, aço che dredo la morte nui no siami constriti a portare alcuno encarego eternale.

(33) *Exemplo de uno emperador che fo fidilissimo cristiano a deo.*

Elo se leçe in la ystoria per prima che como Theodosio imperadore homo fidilissimo cristiano andasse a bataia contra uno tyranno che nome uea Eugenio, elo ne se confidava en le arme ne in la multitudine de li soi cavaleri, mai confidava se solamente en deo. Unde per tuta la via elo andava orando, e sparçando molte lagreme deo omnipotente en so aiturio invocava. E siando venude le parte a lo logo de la bataia, e siando la bataia grandissima si che multi caçeva abatudi chi da questa parte [37 *a*] chi da quella, Theodosio imperador al pestudo no confidando se de la sperança, çetta via tute le arme e mitisse en oracione vegando tuti. Et incontinenti uno vento se leva lo quale era de tanta posança e di tanta força che tuti gladii e lançoni et altre arme che se mandava fora de man de li inimisi se devolçeva e se convertiva puro en elli cun violencia. E li gladii de li nostri si portava per si grande força en eli inimisi che no li valea nesuna arma. E vegando lo tiranno questa cosa, elo si gitta a li pey de Theodosio e demanda li misericordia.

(34) *Exemplo de Asalone fiiolo de David.*

Elo se leçe de Asalon che fo fiiolo de lo re David ch' elo ave deschaçado lo pare de lo rengno, ello demandava en tute soe visende lo conseio d' uno che nome avea Achitofel, e molto credea a lo so conseio. Et in quello tempo era cosi creçuto lo so conseio come se damenedio l' avesse conseiado, sicomo se leçe en lo segondo de Re. Mai quando [e] le cose

1. *Legenda Aurea*, c. CLXIII, p. 731, éd. Graesse ; *Libro de los Enxemplos*, CCCLXVI ; Hauréau, *Récits d'apparitions dans les sermons* (Mém. de l'Académie des inscriptions, XXVIII, 2e p., p. 242) ; *Etienne de Bourbon*, éd. Lecoy de La Marche, n° 9, p. 18.

2. çosa.

dubiose e periculose e da retornarse a lo conseio d' uno savio homo, molto maioremente e da recevere e da retornar se a dio, lo qual'e començamento de sapiencia e pleno e complido de tuta discricione e lo quale sa tuto ço che de avignire. Unde dise lo salmo de lo profeta : Bona cosa e a confidare en lo sengnore dio, maçoremente cha in li homini. E per quello che ogna sapiencia terrena falla et inganna, mai la sapiencia de dio no falla mai. Unde ello se leçe de Theodosio lo plu conve[ne]velle emperador, che com' ello movesse arme et ste contra lo maximo tyranno, le vie e le strade dond' ello dovea vinire e condure l' oste era si enpaçada ch' elli no podeva atrovare la via per la quale illi podese aproximare a questo tiranno et inperço che tute [39 *b*] le citade revelava a lo imperio. E quando Theodosio vete che la sapiencia humana, ço e de li homini, no li valeva et era li manchada, elo se retorna a la divina sapiencia, ço e a dio omnipotente lo quale elo envoca en so aiturio. Et encontinenti lo agnolo de dio si fo in lo oste e conduse tuta la çente sana e salva per meço li paludi de Ravena, per tale logo che nesuno homo no pote mai pensare. E cusi lo hoste e la çente vene a Ravena (l)o era lo tyrano, e trova la citade et intra dentro et ancise lo tyrano con tuti li soi seguaci. Et in cotale maniera se reduce lo imperio a le mane de Theodosio imperadore.

(35) *Exemplo de uno sancto padre ch' era molto in la gratia de deo.*

Elo se leçe d' uno sancto padre lo quale resplendeva per tanta gracia aprovo de dio che tuto ço ch' elo domandava da dio encontinenti ello lo aveva a conplimento. E quasi ello aveva noticia de tuto quello che doveva adivignire, e siando domandado e requirido per che elo era venuto a tanta gracia, elo responde e disse : E no sai che abia fato cosi grande. Ma questo eo ai observado dapoi ch' eo fu confesso e contento de siguire Jesu Christo che mai de la mia bocha no ensi alguna rea parola ne alguna bosia.

(36) *Exemplo de la cornacla com' ela se visti*[1].

Elo se leçe che aprestando se tuti li oseli de fare so concilio e conseio la cornacla si mete çoso tute le soe proprie penne e revestisse et ornasse de molte relucente penne de li altri oxelli. E tuti li oxelli la comença a guardare e meraveiavasse molto de questa soa cosi gran [38 *a*] belleça, mai a le fine tuti li oselli li fo sovra et çascaduno li tolse una penna, et ella romase nuda. Et siando cosi romasa, alora aparse com' ella era negra. E cusi aperera li homini vanagloriosi en la fine quando elo sera spuiado de li beni per li quali lo homo quere gloria.

1. Cf. Oesterley sur Kirchhof, *Wendunmuth*, VII, 52 ; *Romania*, III, 292.

(37) *Exemplo de li pisci grandi e di li piçoli con lo cocodolo.*

Elo se leçe che li pisi minuri quando illi fi asalidi da lo cocodullo, e ch' ello li vole mançare, eli si fuge e retorna a la ballena si con a so fermissimo defendedore, si se comete en lo so aiturio. E la balena si le receve e si li defende da ello da lo cocodolo. Adonqua se lo pese a tanto cognoscemento ch' elo se sa atrovare seguro aitorio contra questa bestia venenosa, tu, homo, che a rasone e discricione, como dis tu confugire e tornare a dio fortissimo a li toi periculi! Ancora si dise che la balena no defende solamente per força li pisi da lo cocodollo, ma etiamdeo per sapiencia che lo cocodollo sa bene e vegando che ello cun la balena persona per persona no poria nosere a lo pese, elo se retorna ad inçengno. Et aço ch' elo possa alcidere lo pese, elo çeta tanta bruteria e tanta puça fora de si, ch' elo ensoça tuta l' aqua, per che lo pesse ama solamente cose odorifere e inodia le podiose e le fetide. E la balena contra li engeni de lo cocodollo si usa de molta prudencia, ço e de scaltrimento.

(38) *Exemplo de lo lione* [1].

Elo se dise in le flabe che lo lione una fiada abiando grande fame soto colore de fare uno convivio si invida tute le bestie a casa soa, ço e a la soa speluncha, si como re e singnore. E siando ge andade [38 *b*] tute le bestie, sola la volpe tarda a vignire en pensando la dislealtade e la malicia de lo so re. E finalemente ela vene defina la porta e stava defora e no passava miga la porta e no pensava miga d' entrare dentro. E lo lione disse : Che e ço che tu sta defora? Et ella responde e disse : Le pecche de tute le bestie ch' eno vignude qua da ti me fano paura, perch' eo li vego tuti esser entradi dentro da ti, e de quante n'e entrade eo no ne vego nesuna che ne sia ensuda ne tornada endredo. Quanti e ancoi queli homini che s' eno someianti a lo lione li quali clama et envida li altri a li soi convivii et a li soi desenari, li quali andando li cun segurtade e cun baldeça, illi li[2] spolia et ancide li. Mai lo nostro sengnore Iesu Christo non e cotale, anço e fedele en (laquale) tute cose, e perço elo vene descrito e significado e figurado balena la qual e fidelissima defensarise a li soi fiioli, che quando la sente la turbacione de la mare e la tempesta e lo grande fortunale, ella se mete sempre per li fiioli a lo inscontro de lo mare e mete se de meço entro le ondacione e li fiioli. E se per questo modo ela no si po defensare, ella avre la gola e si li receve dentro dal ventro so, e po quando e part(ur)ido lo fortunale e lo mal tempo, ella li vome fora sença alguna lisione e sença alguna magangna. Adonqua se quello pese

1. Cf. Oesterley sur Kirchhof, VII, 25.
2. le.

a cotanta fe e cotanto amore a li fiioli, quanto (donquanto) donqua sera la fidelitade e lo amore de quello benignissimo padre omnipotente lo qual per liberare li soi fiioli da le ondacione de lo peccado si mete si medesemo en le onde de le pene a sostinire passione e morte!

(39) *Exemplo de lo lovo e de lo agnelo com' illi s' atrova ensenbre*[1].

Elo se dise en le flabe che lo lovo e lo agnello se açunse una fiada ensembre ad uno flume e lo lovo si beveva a la parte desovra da lo flume e lo agnelo beveva da la parte desoto. E lo lovo començo a guardare e dise : [39 *a*]. Que e ço che tu me turbidis l' aqua? E lo agnelo cun volto mansueto e con tremita voxe si respose : Miser, eo no te entorbedo l' aqua, che s' eo la torbedasse, conçosiach' eo bevo da l' altra parte desoto la torbedacion e incuria en su da ti, ananci andarave la enço a la segonda de l' aqua, ch' el non e propria cosa ne propria natura de l' aqua che torni ensu lo contrario de lo so fundo. E [lo] lovo disse : Donqua favelis tu? Cosi ne fe to pare, ça e passadi VI. mesi per che tu someie bene a to pare e be lo segui. Elo e besongno che tu moris per lo peccado de to pare. E cosi li fo sovra e devoralo. E dise lo savio che molti cotali lovi si rengnano çascaduna citade.

(40) *Exemplo de lo homo e de lo lione e de l' agoia*[2].

La panthera e una bestia molto crudele, ma [a]rendere bene per bene, ço e a rendere lo bene de li servisii che li veno fati, ela e molto solicita. Und' elo dise uno savio che nome vea Plinio, che una fiada li fiioli de la pantera erano caçuti entro una fossa de la quale illi no podeva ensire ne la mare soa no li poseva andare. Et adevene caso che uno homo trapassava perinde e si li[3] aida e si li trasse fora de la fossa. E la pantera era la. Et a questo homo e cum aspecto de la faça e con la coda li fasea careçe quanto e como ella podea, refirando li gracia de lo servisio, et aconpagna lo per tuto lo deserto e mostra li la via. E certo e virtade che nesuna bestia e in tanta [in]gratitudene como e l' omo, ço e che l' omo no agradisse cosi li servisii e li benificii che li fi fati como çascaduna bestia. Undi adevene caso che lo homo e lo lion e l' aquila si cade in uno logo si forte os(e)curo e si coverto ch' eli no podea vedere via per la quale elli podesse ensire de la. E lo homo comença a clamare ad alta voxe si ch' elo fo aldito da un altro homo lo quale vene a quelo logo e demanda que e como questo fosse, e quello li narra [39 *b*] e li disse come era lo caso e la sve[n]tura soa et indicalli come elo cun lo lione ensembre e con

1. Fable ésopique bien connue.
2. *Libro de los Enxemplos*, CXXXVI.
3. lo.

l' aquilla fosseno caçudi e pervegnudi a quello logo. E pregava questo bono homo cun molte lagreme ch' elo l' aidasse, prometando li che con ello fosse molto richo, ch' elo li daria la mitade de quanti beni elo aveva al mondo. E questo bono homo ch' era poverato (et) aldando questo si fe edificii cun li quali ello lo trasse fora, e si conduse altrosi fora lo lione e l' aquilla. Mai le aquile voiando rendere ben per ben, canbio de lo servisio a lo bono homo, sciando elo una di entro en lo bosco, questa aquila trova una preda preciosa de molto gran valor e vene a questo homo e solicitava e mostrava li ch' elo tollese questa preda preciosa. E questo homo la tolse e de quella si ave e de receve molta pecconia. E lo lione si prendeva molte bestie, si le portava a questo vilano. E cusi li rendea visenda de lo servisio quanto ello podea. Solo l' omo lo quale li enpromete grande cosa de tuto quello ch' elo l' inpromete no atende e no de aserva alcuna cosa.

(41) *Exemplo de li cavaleri e de lo enperadore.*

Lo biado misere sancto Grigoro si disse in lo quarto de lo Dialogo : Fo uno homo molto rico, ma fo uno homo de mala vita molto, lo quale siando venuto al punto de la morte ello viti vegnire a si li demunii. Et ello temandosse fortissimamente començа a cridare : Socorime, socurime. E corando tuta la soa fameia core la e atrovo ch' ello tremava tuto e revolçeva se mo de qua, mo de la, perch' ello no volea vedere li dimonii. Ma no li valea niente, che da qualunque parte ch' elo se volgea li demunii erano pur la. E quando ello vete ch' elo no posseva scanpare, elo començа a cri[80*a*]dar ad alta voxe : Endusia, miser, endusia, enfina domane ! E lo misero clamava endusia, may elo no l' ave, aço descend' elo cum lo diavolo a lo enferno. E perque e queste cose... che sicomo dise miser sancto Augustino, en questa partisse l' anemo da lo corpo. D' inquesto pensamento ven firrido e percosso lo peccador che murando quello se dementega de si medesemo lo quale vivando se dementega de domenedio. Mai aço che queste cose no ne faça desperare, la pietade de la divina misericordia si 'n de custodia.

(42) *Exemplo de misere sancto Grigoro papa.*

Elo disse misere sancto Grigoro che una fiada uno çovene entra in uno monestero per amor de uno so fradello, lo quale entrando en quello munistero ello no li entra per amor de dio, ançi per amore de lo fradello. Conço fossecosa[1] ch' ello era tuto malvasio, ch' elo desplaseva a tuti ne no voleva aldire alguna cosa de so castigamento ni de soa salvacione. Et ampo li fratri li conportava ogna cosa per amore de lo fradello e per la

1. concosa fosse.

misericordia de dio. Questo çovene se inferma e fo conduto enfina a la morte, e stando convegnudo la ensenbre tuti per comendar li l'anima a dio, elo comença a cridare ad alta voxe : Tolli ve via, ch' eo (eo) sonto dato a lo dragon per devorare lo quale m' a ça sorbido e deglotido per grande parte en la gola soa et a me ligado cun ligami. Et adonqua per vui faç' eo tanta demorança e no vengo tosto sorbido e deglutido. E li frari li disse : Che e questo che tu di ? O frare, fate lo sengno de la croxe. Et ello respose : Eo me voio bene sengnare, ma eo no posso. Et in quella fiada tuti li frari si se mete in oracione. Et orando li frari lo infermo comença a cridare [40 *b*] e dire : O singnori frari, refferri gracia a dio che lo dragone no po sostignire la vostra oracione et a me lasado libero. Et echo eo sonto aprestado convirtirme a dio. E cusi ello guari de la enfirmitade. E sempre dapoi elo servi devotamente. Ma li fiioli de lo Belial ço e de lo (delo) demunio no vole credere queste cose avanti ch' elli vegnano la, ço e a quel ponto ch' eli covegnano per far provare e sentire quelli ch' eli no voleno credere, che in quello ponto, sicomo dise Iesu Christo, lo dolor li fara entendere ço ch' eli aldeno e la greveça dara entelecto a l'audita.

(43) *Exemplo de uno abado.*

Elo fo uno abado lo quale voiando uno in soa religione [entrare] ello li comanda ch' ello dovesse blastemare e malidire osse et altrisi benedire osse de morti, le qual erano adunade in uno logo, e questo si lo fe. Et a la fine de lo di ello venne da lo abado e disse : Pastore meo, eo ai fato si con tu me comandasti. E lo abado disse : Ke te responde le osse ? Et ello disse : Niente. E lo abado disse : Se tu vos entro nui pacificamente vivere, el te besongna essere someiante a queste osse, aço che cusi laudo como vetiperio tu te trapassis oltra cum sorda orecla, ço e como tu fussi sordo che tu no lo aldisse. Et in questa croxe penderas, ço e a questa penetencia stara defina tanto che tu receveras lo dulcissimo fructo de vita eterna.

(44) *Exemplo de uno romito che no vite mai femina* [1].

Dise misere sancto Augustino : Se li nostri ocli gira ad alguna femena, no se dibia aficare fixo en ella. Unde se dise che sedendo una fiada dui romiti defora da la soa fenestrela e uardando illi, una femena molto nobelemente ornada si trapassa davanti da illi [41 *a*]. Et uno de illi, lo quale no aveva mai veçuto alguna femena, si domanda l'altro ço che fosse quella. E quello altro respose ch'ela era una cavra. E quello chelli fe la demanda se ne si fo abrasado de lo so amore, et in l'ora de la cena no posse recevere de lo cibo con lo so compangno. Et ello fo domandado per que ello no mançava. Et ello respose ch' elo era induto a tanta pie-

1. Cf. A. d'Ancona, *Romania*, III, 168, et *Studj*, 307.

tate a cercare la cavra ch' elo no podeva mançare. E per questo se da ad intendere che se el no avese luxe, le fenestrelle de li ocli, si e la morte no[1] serave entrato soto lo so teto.

(45) *Exemplo de domino nostro Jesu Christo de dui fiioli.*

Dio fa cusi como fa uno richo homo lo quale a dui fiioli, uno spurio ço e nado de adulterio, e l'altro ligittimo ço e nado de matrimunio. Et a lo spurio ello da la roba mobele, cento o dosento libre. Et a lo ligittimo ello reserva tuta la hereditade. E cusi fa dio a l'omo richo como a so spurio. Ello li da lo mobele, ço e la abundancia de li beni temporali. E (lo mobele) a lo povero (çoe li beni de vita eterna), sicomo a so fiiolo karissimo e ligitimo, elo li reserva la heridita de vita eterna ço e la gloria de paradiso. Sicomo ello enstesso dise en lo Vangelio : Biati li poveri de spirto, che de quilli si e lo rengno de li celi.

(46) *Exemplo de Iob et de Tobia et de beato Antonio.*

Se l'omo avesse uno vasello lo quale no se ronpesse per caçere ne per fendura ch' elo se ferisse entro ne per alguna casone, nui lo tigniraveno molto caro. Certo si tignirave. Cusi lo nostro sengnore dio se ello ferrisse alguno homo o elle lasase caçere da alto, et ello lo trovasse forte et constante et in le aversitadi et entro le tribulacione, mol[41 *b*]to elo l'ama. Unde lo savio de lo profeta dise : Quando lo justo caçera, elo no se ronpera, per ch' el' e de lo sengnore. Exemplo nui avemo de Iob e de Tobia e de lo biado miser sancto Antonio.

(47) *Exemplo de la symia che a dui fiioli*[2].

La simia la quale a dui fiioli si ama l'uno plu de lo altro. E quando ella sente le insidie de lo caçadore, ella fuge scaltritamente e se mete su le spale lo so fiiolo quello lo quale ella ama meno, aço che s'ella vedesse lo caçadore, ella se lassa caçere questo so fiiolo d'adosso [Et quello lo quale ella ama plu] ela se lo mete denanci da si, aço ch' ela sempre lo vega e lo custodia. Ma quando lo caçadore la pressa, la convene lasare quello ch' el' a sulo colo. Ma ello cun le ungle s'aferra e se tene si forte a la mare, che in nesuno modo ello ne se po[3] spartire da ella. E vegandosse la simia prendere e fir tinuda entro li laçi s' ella no lassa caçere l'altro fiiolo conçosiacosa ch' ela no po lasare quello chi li e sulo collo, ello e pur besongno lasare e gitare

1. ne.
2. Cf. *Jahrbuch für rom. und engl. Literatur*, XII, 149, nº 49.
3. fo.

quello ch' ella ama plu. E cusi e de lo usurario, lo quale[1] tene la bursa da- [nan da] si per no perder la e li peccadi si li pende de dredo sulo collo. E quando alguna enfirmitade o fevre terçana o aguda li vene adosso, en quella fiada ello vole lasare li peccadi, maillo no po, aço e bisongno ch' ello lasi la bursa, e li peccadi si li romane e questo lo conduse a lo fogo eternale. Ello deveravesse metere li peccadi davanti e dire, si como dise lo profeta : E per quello ch' eo cognosco la mia iniquitade e lo meo peccado, sempre me e decontra, ço e dananço, e no la borsa.

(48) *Exemplo de li homini che no se confessa ma se no como lo laro che no se confessa se no apresso de le forche.*

[42 *a*] Quilli homini ço e quilli miseri peccatori li quali se aspeta a confessare, ço e vignire a penitencia puro a la fine, si eno someia[n]ti a li laroni, li qualli quando illi veno menadi a le forche et a murire, et quilli aprovo de le forche si se confessano, ma no avanti, de lo quale dise lo Ecclesiastico : Dibis te confessare domente che tu se vivo e sano.

(49) *De la gloria de vita eterna superna*[2].

Elo fo alquanti homini li quali stando en oste e abiando grande fame, illi si vene una note elli començono a mastegare de le noxe cun toto lo scorço. Ma incontinenti ch' elli sentino l' amaretudene de li scorci illi se parti e no veneno a la dolçeça de lo noxeio. Quisti si eno (quilli) someianti a quilli li quali comença far penitencia, a li quali pare lo çovo de lo sengnore molto pesante, ço e par li la penitencia molto greve. E perche illi no vole a la fiada vignire a la dolçeça de lo noxeio, illi sicomo lasi e molto fadigadi da ço ch' elli aveva començado si s'en departe e si s'en tole. Mo como poremo nui aquistare con nui lo rengno celistiale sença penitencia (e sença penitencia) e sença durare pena e afflicione conçosia che nui no possemo avere li boni temporali li quali eno transitorii e corutibili sença grande fidança? Und'ello dise misere sancto Grigoro : O fradelli mei, si nui consideremo como gran cosa e comente e quante e quelle ched e inpromitude en celo, tute le cose de terra pareno esser vile e cative a la terrena substancia, ça la roba e lo bene temporale adoperata et asimiiata a la superna beatitude si e carego e peso e no a aliviamento ne aiturio. Mo quale lengua serave [42 *b*] sufficiente a dire, e quale intelecto serave sufficiente a comprendere, quanta sia l'alegreza de la citade superna et essere insenbre entro le conpagnie de li angnoli e stara ensenbre cun le biatissimi spirti de la gloria de lo nostro conditore e fatore, e vedere presente lo volto de dio, e vardare e decernere e cercare lo lume e lo splen-

1. laquale.
2. Cf. Oesterley sur Kirchhof, I, 129.

dor, e no essere mai aflito de alguno timore, da alguna paura de la morte, et alegiar se sempre de lo dono che mai elli no serano coruptibili? Ma lo animo ad aldire queste cose si se aflama e si desira per grande voluntade essere la o ch' elo se spera galdere sença fine. Mai el no se po pervignire ad avere grandi guiderdoni, s' el no ne po sostignire grande fadige. E de questo ne fa testimuniança sancto Paulo, lo quale dise : Elo no sera coronado alguno, se no ma quello che ligittimamento conbatera.

(50) *Exemplo de incredulitade*[1] *de li homini.*

Dise misere sancto Augustino che cusi e de nui como d'uno fantinelo, d' um puto, lo quale fosse nasudo e nudrigado en uno carcere a lo quale se alguno cridasse o desisse de la belleça o de la luxe de le cose de lo mondo, ello no darave fe a le soe parole, e perço ch' elo sia sempre nudrido en tenebre et in oscuritade. E cusi nui no creçemo quando el ne fi dito alguna cosa de le cose eternale, perche nui sempre [siemo] acegadi da lo amore de li temporale cose e siemo nudrigadi en le tenebre de questo mondo.

(51) *Exemplo de dui homini che andava per una selva.*

Si dui homini andasse per una selva e[2] l'uno fosse bene vistido et en bello habito, e l' altro fosse povero e nudo, no se farave plu tosto iguaito a quello che fosse bene vestido per robar lo che a lo povero ? Certo si. Questo mondo si e la selva, en lo quale si e li laroni. Adonqua [43 *a*] molto tema plu la anima ben vestida cha la nuda perche lo demunio non a cura de lo povero. Unde dise lo salmo : A dio si e romagnudo lo povero. Et ancora fa lo demunio sicomo fa lo pescadore, lo quale quando lo piia uno pese picolo, elo non cura, ma s' elo 'nde piia uno grande, ello lo tene. E cusi lo demunio prendi li grandi e li richi[3], mai lo povero si prende dio perche lo povero si li e rumagnudo. Ancora se un homo avesse una archa de lengno plena d'oro, e lo amasse plu l'archa cha l' oro, elo seria ben reputado mato. E cusi e quello che ama plu lo corpo cha l'anema.

(52) *Exemplo de uno çudeo picinino lo quale ande lo di de pasqua a la glesia cun uno christiano*[4].

Elo se leçe ch' elo fo uno çudeo piçolo fantino lo quale enpara litere cun uno christiano. Et uno di de pasqua elo ande cun questo christiano ad uno munestero et ande davanti la vergene gloriosa e guarda la e tene la

1. incrudelitate. — 2. a. — 3. riche.
4. Cf. Wolter, *Der Judenknabe* (Halle, 1879, 2e fascicule de la *Bibliotheca Normannica* publiée par H. Suchier).

diligentemente e con lo so conpangno e si se mete in çonucloni, et infino se si comunga ensenbre cum lo conpangno. E vignando a casa lo pare so si lo domanda o elo era stado. Et ello li confessa tuta la virtade. E quando lo pare lo quale era çudeo aldi ch' elo aveva adorata la vergene Maria, e ch' elo aveva comunicado, elo lo mete in uno clibano abrasado, ço e in una fornace, e sera l' uso e sera lo la dentro. E siando romaso lo puto per dui di la dentro, la mare soa lo queriva o qu' ello fosse, lo quale enfin fo trovado entro questo clibano, ço e en quella fornace, çugando cum lo fogo. E lo patre so[1] corse la e demanda lo puto ki l' aveva servado e defeso da lo fogo e lo puto respose e disse : Quella bella donna la quale eo adorai, quella[2] si me tignia lo fogo da la ira de dio, de lo quale dise lo salmo quanto[3] in breve de ora ardera la soa ira.

(53) [43 *b*] *Exemplo de multi homini li quali moreno per bono odor* [4].

Multi homini e ancoi che more per boni odori sentire per li quali altri homini vivificarave e si se sanerave, sicomo fe lo vilano lo quale era nudrido en lo fango et in lo fetore de le stalle. Lo quale trapassando una fiada per una ruga o che se tignia specie preciosissime e de deverse mainere, sentando odor quasi per lo odore fo adeso morto, e stransi e cade e vangosa e no se podea restituire a la soa principale sanitade ne per alguno artificio ne per alguna maistria d'alguno medigo. Et uno era lo quale enfina da longo tempo aveva abudo soa conversacione e soa brigada, e quello scaltrido et ocultamente cerca et atrova de la noxa de lobo e metella a lo naso de questui et incontinenti lo spirto si li vivifica et elo revene. Simelemente li fiioli de Israel aveva in fastidio e li ensoriva la mana la quale contignia en si omne sapore quand' illi andava per lo deserto, e si disiderava a mançare... en Egypto, et anpo queste eno cose e cibi grossi aserbi et amari et ingenera enflacion e promove e produse lagreme. E cosi le temporale divicie da certi homini fi molto plu desiderade cha la parola de dio, li qual quamvisdeo ch' ele se aquera e ch' ele se aquisti et amaritudene delo dolore, elle enfla et ingenera la soperbia e la vana gloria e promove e produse lagreme eternale.

(54) *De uno sengnore et uno vilan.*

Multi eno semiianti à lo vilano lo quale fo invidado da so sengnore ad uno nobelle convivio. Ello vignando si trova in la via fige et altre cose de so plaser, et ello se conple et inpli lo ventre de queste [44 *a*] fige e cusi se empli lo ventre famostamente, quamvisdeo lo so conpagno pur li

1. lo. — 2. quello. — 3. quando.
4. Cf. *Hist. litt. de la France*, XXIII, 206.
5. ele.

disia en la via : O frare(r), o conpagnon, elo t'e apareclato lo desenare e lo bon vin da lo to sengnor ; asten te de questa suçura. E quando questo vilano (e questo) fo açunto a lo disinare de le bone vivande de li boni cibi, ello no de pote mançar ne recever niente, mai davanti da li homini e davanti da tuti ello vome fora le fige e l'aqua marça ch'ello aveva mançato su la mensa. Et in questo modo si usa li miseri peccatori de le fitide e spucente dilicie de questo mondo, e quando illi vignirano a la cena de lo nostro sengnore, illi no de pora gustare; mai la turbidene e la suçura quali illi brutamente e sporchamente (illi) avera mançada e be(n)v(en)uda, illi la vomera e la[1] çetera fora brutissimamente davanti, se illi no serano purgadi in questa presente vita per la medisina de la confessione, unde dise miser sancto Ieronimo : Que vos tu en la mane de Egypto aço che tu bibis l'aqua turbida, o en la via de li asini, aço bivis le aque de li flumi ? Ço e : Homo, que credis tu ? que vos tu aquistare en la via de lo mondo e de li dimunii entro[2] li vicii et entro le deletacione le quale eno simile a le aque putrede e fetide ? Mo dibiemo ce astignire de le cose che non eno licite, aço che nui possamo perpetualemente usare et gaudere de lo cibo di li angnoli lo quale e condito de tute le dilicie.

(55) *Exemplo de lo lovo.*

Dise se che lo lovo aço ch'elo se possa saciare de carne d'agnello, si se [fese] tundere e fese se (agnelo e) munego. E quando li fo manchada la carne, elo lasa stare la cogolla, ço e la vesta, munigale e si retorna a la selva. Ma quilli che entra en religione [44*b*] cusi fatamente, illi se rende a dio en le soe angustie e no en le delicie. Simelemente multi eno li quali receve la circumcisione de l'ordene sagrado, aço ch'ello multiplichino li soi vicii e le soe devicie. E molti s'en fa fare previdi no per servire castamente a li altri, ma per vignire plu richi e plu dilicadi. Di li quale dise misere sancto Ieronimo : Eo ve condusi en la terra de Garmello, perche vui dovissi mançare li fructi de quella e le soe bone cose, e vui siando engradi e quella sala avi contaminada. Quelo e menomança de la glesia la quale fi fato da li sacramenti de la glesia en questa presente vita. Ele eno bone e perfecte cose, de quelle[3] recevera quello lo quale usera de le dilicie de la vita che de vignire, ço e la vita eterna che de vignire. E Carmello fi entrepetrado cognoscemento de la circoncisione, la quale bene significa la glesia e lo ministradore de lo altaro lo quale ministerio de lo altaro, ço e aministrare le cose sacrade e sancte : quilli che çe fi induti e mitudi de avere cognicione e cognosemento de circoncisione, aço ch'elli entenda e cun core e cun overe(re)

1. en vomia ello la. — 2. erano. — 3. quella.

per que illi receve la comutatione de l' ordene de la circuncisione si ch' illi eno separadi e solti de le cose temporale, a solo dio serva sicomo e dito.

(56) (47 *a*) *Questa scritura parla de uno sancto abadho.*

Elo fo uno sancto pare lo quale era abado de uno monestero en la terra de Roma. Et aveva una soa sorore la quale passa de questa vita. Et una note l'aparse per visione a questo sancto pare cun grandissime pene. Queste era le pene ch' el' aveva. Quatro dragoni la trome[n]tava, l'uno a la bocha, et uno a le mane et uno a lo core et uno a li[1] ladi. E quando questo sancto padre vete queste tribulacione, ello la domanda cum grande timore e cun [paura chi] la fosse. Ela disse : Eo sonto toa sore et ai queste(ste) [tribulacione] per casone de mia madre perch' ell' ave uno grand tempo una grande enfirmita et eo la servi voluntera uno tempo e finalemente ella me insuri si che no la possea plu vedere e no la volea plu servire per alguna mainera. Et en tute parte ch' eo podea dire male d' ela, e lo diseva. E perço questo dragone me manca la bocha e l'altro me manca lo core enperço ch' eo enpensa sempre male e grandi homicidii cun grande bosie. 47 *b*. E lo terço me manca le mane enperço che l' alemosena che mia madre fasea voluntera, eo no la volea portare a lo povero. E lo sancto pare la domanda e disse : Te poravi eo aidare de queste pene ? Et ella respose : Dolce frare, si pos. E perço sonto eo vegnuta qua da ti. Fa celebrare queste preciose messe per l' anema mia. Et alo quando ele serano conplide, cun lo aiturio de dio eo ensire de queste pene et andere a la gloria de vita eterna. Et en quella ora lo sancto pare ensi de lo sonpno e clama tuti li frari en cha e disse tuta questa visione, e cun elo l' aveva veçuda visibelemente. E comanda a li frari en vertude de obediencia che enfra .VIII. di queste messe fosseno tute cantade per illi. E cusi fo fato. Et in cavo de li .VIII. di el' aparse a questo sancto cosi bella cun una rosa. Et ello doma(ma)nda chi la fosse, enperço ch' elo pensava k'ela fosse madona sancta Maria tanto er'ela bella. Et ella respose : Eo sono tua sore, la quale tu as trato de grande pena, per la quale cosa eo pregarai deo per ti. Scrive quello che tu as veçudo perch' el' e cusi la virtade. E lo sancto padre scrise questo per bono exemplo. E queste si e le messe. Et eno .LX. La prima messa de madona sancta Maria. Le III messe[2] a l' onore de la sancta trinitade, le V messe[3] a l' onore de la sancta croxe, le VII messe[4] a l' onor de le VII alegreçe de madonna sancta Maria, le VIIII messe a l' onore de li VIIII ordini d'angnoli de paradiso, IIII messe ad l' onore de li IIII vangelista, XI messe a lo honore de XI milia vergene, XII messe a l' onore de li XII apostoli, I messa de madonna sancta Maria, VII messe a l' onore de spirito sancto. *In secula seculorum.*

Qui se finisse lo libro de multi belli miraculi e de li vicii.

---

1. lo. — 2. La III messa. — 3. La V messa. — 4. La VII messa.

La langue de notre texte est assez flottante. Ainsi la troisième pers. du pluriel a le plus souvent la même forme que la troisième du singulier, mais à côté des formes en *-a*, *-e* nous trouvons *-an*, *-en* et *-ano*, *eno*; *-avit* aboutit à *-à*, mais nous trouvons plusieurs formes en *-ò*; *ce-*, *ge-*, *ci-*, *gi-* italiens sont représentés très souvent par *ç*, mais les formes *ce-*, *ge-*, *ci-*, *gi-* ne sont pas du tout rares. Il me semble que nous avons affaire à un texte de l'Italie du nord qui a fortement subi l'influence du toscan.

GLOSSAIRE.

Anpo 405, *pourtant* (cf. Mussafia, *Beitr.* s. v.).
aradegare (*erraticare) 261 *s'égarer; ici transitif.* — la via.
Çonucloni, in — 920, *à genouillons.*
De = inde 594, 761, 765.
desmesedare (*dismiscitare), 503 *éveiller.*
discuncio = sconcio.
ensorir 942 insurir 1002, *causer du dégoût.*
Freçarse (*frictiare) 428, *se hâter.*
Grança (granea) 513, *troupeau, bétail.*
Iguaito (all. wacht) 905, *aguet.*
indormençarse (*indormentiare) 339, *s'endormir.*
instesso 357 = enstesso 834 = stesso.
Loga 101 qui loga, 128 ive logo, 1010 alo (loca, locum), *ici.*
Meltrise = meretrice 248.
Noxa = noce 940.
Pecha 703, *vestige.*
pegorsella 61 = pegorella.
ploba 459 (pluvià), *pluie.*
puça 254, *puanteur.*
Recrovare 171 (recuperare), *recouvrer.*
Revegnare (revigilare) 340, *réveiller.*
spucente 960, *puant.*
suççura 579 suçura 955 = sozzura.
stransir 936 (extransire), *s'évanouir* (cf. Diez I, transito).
vangosa 937 = angoscia.

NOTES.

24 *aço* = *anço* 295 = *antius = it. *anzi.* Je n'ai pas suppléé l'*n*, parce que la forme est trop fréquente.

45 *vignisse* ne donne pas de sens; peut-être *s'elo lo negasse.*

69 *favelis.* La deuxième pers. du sg. en *is* se trouve dans toutes les conjugaisons à côté de *i* et *e* : 111 *rendis*, 128 *oferis.*

87 *concedu* = *conciputus. Peut-être faut-il simplement lire *conceudo.*

106 *lo quale ella l'aveva* cf. 122 *e si li restitui lo so fiol a la madonna.*

114 *reponello* = *reponè lo.* J'ai uni le pronom avec le verbe quand la consonne du premier est redoublée; cf. *lesesse.*

120 habeo donne *ai*, *o* et *a* : 140 *s'eo fare si ch 'eo averé*, 154 *eo dare e distribuera.*

183 *Le nave*, cf. 632 *le parte*, 665 *le mane.*

252 *saciassen* = satiant se inde.

268 *prenda* ou *preda?* On pourrait voir dans la forme *prenda* une tentative de rattacher le mot à prendere.

276 *che çoa a dire molte cose :* à quoi sert de parler longuement? *çoar* = juvare.

285 *Tu e ruinado e se poçado.* De la même manière nous avons deux formes de est : 305 *elo e herede de lo so pare ch' elo se fiolo de Dio e se herede.*

313 *farera* = *fara.*

363 *E veçuto.* Peut-être *E venuto.*

374 *spinto e longi* me semble être : poussé loin ; *e* = *en.*

377 *sovente fiada. Fiada* est traité comme indéclinable ; cf. Mussafia, *Beitr.* s. v. *Kathar.* p. 236.

379 *dalli altrui culpi e.* Le copiste n'a pas l'habitude d'effacer les mots erronés ; il a donc laissé *culpi e* pour *culpe* et a oublié de corriger *dalli* en *dalle.*

408 *chi la salva* = *ch'il la salva.*

462 *pare.* J'ai changé *parete* en *pare,* parce que je ne trouve pas d'autres traces de la formation en *-eti.*

478 *promovesta e gran paura.* Je vois dans *e en* comme 374 : émue en grand peur.

680 *li homini vanagloriosi quando elo sera spuiado.* Changement de nombre.

727 La construction n'est pas claire. Je ne comprends pas *in curia.*

781 *si nde* = *sic nos inde.*

J. Ulrich.

DEUX LÉGENDES SURSELVANES

VIE DE SAINTE GENEVIÈVE. — VIE DE SAINT ULRICH.

Les deux légendes ci-après appartiennent à une classe de récits religieux où nous reconnaissons la christianisation d'anciennes réminiscences mythologiques, et qui étaient très répandus, au moyen âge, chez tous les peuples de l'Occident. Selon toute probabilité, c'est de l'Allemagne que les Réto-Romans les ont reçues.

On sait, en effet, que la légende de saint Ulrich, évêque d'Augsbourg, était un récit très populaire dans l'Allemagne du Sud. D'autre part la vie de sainte Geneviève formait pour les populations d'outre-Rhin le *Volksbuch* le plus connu, le plus attrayant et le plus goûté.

C'est certainement vers la fin du XVIIe siècle que nos deux légendes ont trouvé un traducteur dans la Rétie catholique. Pendant le siècle dernier, et encore au commencement du XIXe siècle, elles étaient répandues chez nos ancêtres en un nombre considérable de copies. Le manuscrit auquel nous empruntons le texte des deux légendes a été retrouvé, il y a quelque temps, à Andiast, et est depuis entré dans notre collection de manuscrits ladins. C'est un volume en papier de 22 centimètres et de 153 feuillets paginés.

La pagination est du reste plus d'une fois erronée, le scribe ayant sauté de 87 à 89 et de 109 à 130. Les feuillets 84 et 134 ont été déplacés par le relieur; ils devraient se trouver l'un entre les fol. 81 et 82, l'autre entre les fol. 131 et 132; il manque un feuillet entre les fol. 125 et 126, un autre entre les fol. 146 et 147, un troisième entre les fol. 148 et 149; d'autres sont fort endommagés, comme les feuillets 6, 9, 85 et surtout 146, 148 et 149, dont plus de la moitié a été arrachée.

Le manuscrit a été exécuté par *Durisch Capaul d'Andiast* entre les années 1748 et 1760, comme l'indiquent les remarques à la fin de quelques pièces du volume. Il paraît que Capaul ne s'est pas contenté

de copier, car il dit à la fin de la vie de sainte Geletta (fol. 129 r°) qu'il a traduit cette légende d'un texte allemand, qui lui-même était fait d'après un livre du *Père Jean Croi(e)set*. Notre manuscrit ne contient que des légendes ou des récits religieux en dialecte de la Surselva, tel qu'il a été écrit sur la côte méridionale de la « Foppa » au XVIIIe siècle.

Voici le contenu :

Miracle de saint Ulrich (fol. 2 v°-10 r°); — *Vie de sainte Geneviève* (fol. 10 v°-44 r°); — *Vie des saints Josaphat et Barlaam* (fol. 44 v°-80 v°); ce texte diffère sensiblement de celui de notre édition, publiée dans l'*Archivio glottologico*, t. VII, p. 256-96; il est en général plus long que celui-ci; — *Vie de sainte Eufrosine* (fol. 94 v°-95 r°); — *Voyage à Jérusalem* (fol. 95 r°-125 v°); c'est, à quelques légères nuances de dialecte près, le même texte que celui que nous avons imprimé au même endroit, sauf que la fin (depuis p. 195, ligne 14 d'en bas) y manque; — *Vie de sainte Geletta et de saint Curicus* (fol. 126 v°-129 v°); — *Vie de sainte Marie Magdalene* (fol. 130 v°-137 v°); — *Vie de sainte Pétronelle* (fol. 137 r°-138 v°); — *Vie de sainte Rosine* (fol. 138 v°-151 r°).

Gaspard DECURTINS.

INA HISTORIA

DE INA INOZENTA E PERSEQUITADA GROVA LA QUALA ENTRAS SOING ULRICH EI DE SIA PERSECUTIUN VIGNIDA LIBERADA.

[F. 2 v°.] Sper igl Reimstrom fuva ei in zert Groff igl qual el cun sia duña muert igls vegls che avon temps shrivevan las historias bucca mes igls nums ancalura ei quella historia verdeivla : bucca mo enten la vitta de S. Ulrich, sunder era ent igl brevier de Augspurg igl qual igl Papa a schau ira ora igl on 1570 sco lgei lau de anflar.

Quei Groff ei la enciatta vivius cun sia Grova enten tutta pasch : mo auncalura era el in um suspetus et perquei pudeva quella pasch bucca cuzar dig denter el à la Grova bein che la Grova era tuttavia da bein : mo auncalura deva igl Groff adaig enten tuttas causas cha la buna Grova fieva et quellas metteva tut ora enten mal.

Da gliez temps era ei in niebel Ritter igl qual era da buna vitta igl qual veva ina isonza de savens vignir e plidar cun quella Grova, mo cun tutta anur la Grova veva era quei bugien, muert quei che igl Ritter era zunt niebels a manava ina buna vitta, et aschia plidaven ei savens ensemel cun tutta frindlichadat e confidonza, in dals serviturs (f. 3 r°) digl Groff a quei dau adaig, et a mes ora tutt enten mal et perquei che el seigi ton pli bein vignius a siu signur, sche ha el dig agli Groff che quei Ritter seigi meñia savens tier sia Grova, et senza dubi seigi ei

nueta bien avont maun, igl Groff ei tras quei vignius perturbaus, senza quei che el era vidavon fig suspetus, et a judicau che quels dus agien denter els ina carezia malschubra. Sinaquei che el possi vignir sisura co ei seigi a el dau adaig enten tuttas che la Grova figieva, et per quella fin a el ina gada envidau a gast quei Ritter mo ei lgei stau in mal tukigieivel gientar el a dau gron adaig sin igls plaids che el plidava cun la Grova, et co el sedeporti cun ella. igl bien Ritter saveva bucca igl suspet che igl Groff portava encunter el a duvrau la sia frindlichadat sco autras gadas cun la Grova, et saveva da nigin mal, suenter quei cha ei eran lavai si della meisa, scha igl bien Ritter plidau cun la Grova de persei sco ei eran lau restai igls pli suenter cun tutta frindlichadat suenter lur isonza.

Igl Groff aber quel era ordadora et tetlava tgei ei discurissen ensemel, et audiu lur discuerz mo a mes ora tut enten mal et a comendau a ses surviturs chei deigien sepinar cun lur armas et ei enten gritta ius enten la stiva nua che igl Ritter a la Grova eran ensemel, et a dig algi Ritter ti schelm tgei as ti de plidar da persei cun mia Duña, iou ai tes terdimens dig vurdau tier usa sun iou vignius sisura la tia malizia la quala ti as schon in gron temps duvrau. igl Junker a la Grova an pigliau gronda temã de quei, et an dig agli Groff, mo pertgiei fa vosa signoria ina talla suspectiun [f. 3 v°] sin mei che iou ai igls dis da mia vitta mai giu in mal patertgiamen tier vossa Grova igl Groff ei restaus enten sia gritta, et a comendau ladinameing als ses surviturs che ei deien pigliar igl Ritter et sera en el enten ina tuer igl Ritter aber quel a protestau et a dig che el seigi senza cuelpa, mo el a pudiu urbir ora nuet, sunder el a stuviu ira enten la perschun, la Grova aber, ei semessa enschanuglias, et a rugau igl Groff chel vegli schar ira quei suspet, pertgiei che ella agi mai ni viu, ni udiu nagin plaid ner actiun malhonesta vida quei Ritter. igl Groff vilaus adig encunter la Grova enten tutta gritta, ti rumpada della leig : manegias ti ca iou vegli chrer a tias menzegnias : che iou ai viu cun mes egls viu tgei actiuns ti as faig a musau encunter el. et perquei vi iou tei far in exempel, che tuttas Dunauns luxuriusas vegnien giu da tei a sastamentar, schi gleiti el a giu dig quei, scha el ladinamein dig a ses surviturs chels deigien manar la Grova dadina vart et metter enten ina perschun da lunsch da igl Ritter. et aschia ei la Grova cun bargir, et suspirar vignida manada enten la perschun sco igl Ritter, et en aschia vigni messi enten fermonza. enten quei chel Groff veva la Grova a igl Ritter enten perschun, scha el examinau tutta la sia survitut co ei agien viu quels seconverson ensemel, sinaquei che el possi adels prender la vitta, quels an igls biars dau lur perdetgia che ei agien viu nagin mal denter els, aber enzacons digls serviturs igls quals eran buca fig enpernevli agli Grova, et per eser ton pli bein vigni algi Groff, et sche an ei

sapatertgiau ora biaras menzegnias, et an dig algi Groff, per esser ton pli ault teni digl Groff et per muentar algi Groff ton pli gronda vendegtgia encunter la buna Grova, et tras quei a el faig in cuert proces cun igl Ritter, et a termes in de ses serviturs tier igl Ritter, et faig dir che el deigi [f. 4 r°] . . . . . .

vitta entras la spada, cura ca igl bien Ritter a udiu questa trista nova scha el dau in gron suspir, et a clamau tier Diu, et ha dig cun bargir o ti Diaus della giustia che sas che iou sun enten quei feller inozens, et lais ina ton gronda malagiustia vignir sur mei, et sco in rumpader della leig sto murir entras ina ton turpigiusa mort, aber perquei che tia giustia ei noncapeivla che ti as aschia ordinau, scha vi iou buca mi sedustar, sunder per tia amur vi iou bein bugien murir et cura chel a giu dig quei, scha el rugau quei survitur che el deigi precurar in confesari che el posi confesar ses pucaus et era sapinar tier ina buna mort suenter quei che igl confesari ei staus vignius tier el scha el confesau agli tuts ses pucaus cun gronda riglalaid, et pi a dig adel per igl salit de sia olma che de quei suspet che igl Groff agi sin el seigi el senza cuelpa, igl confesari ei da quei fig seschmervilgiaus et a sapatertgiau co Diaus laschi vignir ina tala schventira sur quei Ritter che era inocens. sueinter quei che el a giu teclau la confesiun, scha entras domandar digl Ritter eis el ius tier igl Groff, et a dig, che quei Ritter tucont tier igl rumper la leig seigi el senza cuelpa, et aschia deigi el urdar bein tgei el fetschi, sinaquei che igl stroff de Diu vegni buca sur el, igl Giavel aber a giu mes enten igl tgiau digl Groff tondanavon, che nagin pudeva prender quei or da igl tgiau u surplidar che el schas larg igl Ritter, et aschia a igl confesari purtau anavos agli Ritter questa resposta che ei seigi nagina speronza de metter enten igl tgiau algi Groff la raschun, el deigi sapinar de bein murir, et sutameter tut enten la voluntat de Diu, igl auter di a igl Groff comendau a ses serviturs che ei deigien serar si igl casti sin tuts maun [f. 4 v°] sinaquei che nagin . . . . . .

. . . . cha nagin possi vignir en, et prender igl Ritter dascus or da ses maus, pertgei igl Ritter era zun da niebla casa, aschia ei igl bien Ritter igl era senza cuelpa, vignius da tut la schuldada digl casti manaus orda la prischun, enten in gron plaz, et suenter ver manau igl Ritter, scha an ei era manau nautier la Grova, leu ei tut tgi cha era enten igl casti vigniu ensemel, et tut veva ina gronda conpasiun cun quellas dues inocentes persuñas, et tut rugava per grazia, mo igl Groff era ton surdaus algi giavel che tut a neziau nuet, suenter a el enten tutta gritta dau la sentenzia senza nagina misericordia sur igl bien Ritter, et a dig muert quei che ti as rut la leig surdunel iou tei enten igls mauns digl heintgier, igl qual deigi per miu camond et sententia sco ti as bein meritau, tei scavazar o crudel truamen suenter quei che igl groff a giu dau

la sententia scha igl pauper Ritter sabis enschanuglias avont igl Groff et a dig tier els quests plaids ; Gratius signur, iou vus protesta avont Diu avont tut la cuort Celestiala, et avont era vossa gratia et avont tuts quels che en cau enten preschienscha che iou ai mai giu nagin schliet patertgiament encunter vossa signura Grova la qualla ei cau enten preschienscha, et ai ella mai tucau mo cun in det, che fus encunter la honur, et aschia vus protesta iau aunc ina gada encunter vies malgiest truament che vus veis dau encunter mei et iou pren Diaus per perdigtia de mia inocentia. Quei stinau Groff aber a respondiu cun tutta gritta et a dig : vul ti mei tschukentar, che ei seigi bucca sco iou ai tei truau, che iou ai tontas gadas viu cun mes agien elgs, cho ti as henliau cun quella rumpada della leig, et as faig causas cun ella [f. 5 r°] che eran bucca lubidas, ner dischentas, ei lgei cau usa bucca pli temps de dispitar et iou vi buca calar de persequitar tei entoken che iou ai bucca lavau igls mes mauns enten tiu saung, cau a igl Ritter dig adel : schinavon che iou sin quest mund pos bucca survignir, ni gratia ni misericordia scha vi iou savolver tier igl Nmnipotent Diu, et vi daquel dumandar Gratia et misericordia, schinavont che iou sto usa murir sco in rumpader della leig sche ai iou auncalura buna speronza che igl miu inocent saung vegni bucca a schar suenter de clamar avont Diu vendetgia, entocan che la mia inocentia, e la vosa malla giustia vegni buca palasada avont tut igl mund. Suenter quei a igl Ritter sepinau de murir, et bargieva petramein et orava tier Diu a tuts igls soings, et recomendava la sia olma a Diu, et ei voluntariameing surdaus enten la mort per la amur da Christi enten quei steva la conbrigiada Grova enschanuiglias et muert la gronda teña che ella veva era ella pli morta che viva, et manegiava che suenter la mort digl Ritter, stues ella era dar la vitta entras la spada. Schi baul sco eilgiei stau tilgiau giu igl tgiau agli Ritter, sche ei quei mal misericodeivel Groff ius vitier la Grova et a dig, vardi ti rumpada della leig sin igl qual ti as teniu pli car che mei et as cun el sedeportau enten tutta malzichtiadat, sche as ti era meritau in tal stroff sco tiu muronz malzichtig, mo auncalura ei in tal stroff buca avunda da tei strofigiar per la tia gronda luxuria, sunder sinaquei che tuttas dunauns agien da tei in exempel, las quallas en malfideivlas a lur marius, vi iou tei metter entuern entras ina liunga schnueivla mort, che auncusa ei mai vigniu udiu, et aschia troff iou tei che ti deigies igls dis de tia vitta purtar igl tgiau de quei Ritter, igl qual ti muert tia luxuria as teniu ton char, purtar enten culiez et sin aruoilo perquei che ti eis stada encunter mei ton malfideivla [f. 5 v°] et deigies era sco in tgiaun vignir salvada enten la stalla denter igls tgiauns, et bucca auter che sco quels vignir spisgientada et salvada. Cura che la Grova a udiu quei schnueivel truament sche eis ella crudada giu sin la tiara et steva lau sco morta. Suenter quei eis ella

entras las sias fumitgiases vignida alzada si enpau, las qualas vevan ella strihau tun balsam, eis ella samesa enschanuiglias cun mauns a Diu, et a dig aschia : O Gratius Groff e Signiur, iou rog vus entras igl plisuenter Judici che vus de quest stroff leigias po mi liberar, pertgiei che iou enten quella causa ai nuot faliu, et iou clom per perdetgia Deus igl qual vezza et sa tut, che igls dis de mia vitta hai mai faig nagina causa, la quala fus stada encunter la carezia della leig, et sun era adina stada obedeivla encunter vus miu Signur ; schei po eser avunda cun la mort, cun la qualla vus veis faig murir ques inocent Signur, et garvigieit bucca pli la vosa olma cun tals nonpuseivels strofs, sco vus mi veits smanatschau enten ina gritta, sunder figiei cun mei po grazia, ach miu Gratius Signur, schei po ira de sevilar sin mei pli, et ami perdunei po per amur de Christo igl qual a vit igl len della S. Chrusch rugau et perdunau a ses inimigs, ach mi perduneit po, sche iou ai vus enzitgiei stridau : da quels et auters semiglionts plaids a la miserabla Grova plidau cun tutta ditschiartadat tondanovon che tut tgi ca udeva, stueva cùn ella bargir, et era tuts che eran dentuern sebatevan enschanuglias e rugaven igl groff che el dues po perdunar algi Grova ; igl Groff aber igl qual era tut surdaus agli Giavel a quei tut nueta voliu tatlar, sunder a comendau agli heintgier che el deigi prender la Grova et deigi trer ora tutta la sia vestgiadira et deigi trer en ina schuba nauscha de diña fumitgiasa et pi deigi prender igl tgiau de quei Ritter, che era tigliaus giu et deigi metter enten culietz et quel fermar cun ina cadeina de fier et manar ella enten la stalla digls tgiauns. Cau eis ella bucca mo vignida ligiada sco in auter tier sunder sco in sbitau tgaun en la tschufa stalla : ella veva nagina spisa auter che in a supa sco ei daten als tgiauns, la qualla supa ella stueva migliar orda ina malschubra scadialla cun igls tgiauus, sina- quei aber che quei vilau Groff [f. 6 r°] posi ton pli fig mortificar el tormentar la buna Grova, scha el comendau a ses surviturs che cura che ei vegni tier el enqual Signur iefter scha deigien ei manar la Grova enten siu miser stand, sco era enten la stiva de gasts entochen che ei eran a meisa a gastaria, et deigien ella manar cun in suget et era cun igl tgiau de quei miert enten culietz, enten conpagnia digls auters tgiauns et metter ella enten igl pli davos encarden della stiva, et lau nueta dar auter de migliar che ossa a paun dumieg, et cun lur bastuns savens stuscha encunter ella, et cun plaids ella schomigiar ora val sco ella fus la pli turpigiusa Pitauna digl mund tuts quels che maven a vignieven enten igl casti che ei veseven quella schnueivla causa rugaven igl Groff per grazia, aber ei fuva nagin che ves pudiu muentar misericordia de quei stinau cor de crap. usa lein nus enpau sepetertgiar tgiei schgri schur quella paupra Grova agi giu de quei tgiau che ella portava di a noig enten culietz, in vei bein tgei tem̃a in a cura che in sto star mo

ina noig enten ina stiva nua che ei gliei in tgierp miert, tgei ven ei ad eser stau a quella buna Grova de biars tschient dis a noigs stuer star adina persula enten ina stalla cun quei tgiau miert enten culietz, adina ver quel sin siu petz, quei tgiau a entschiet ladinameing a tuffar et schmarschir et cular martscha, et quei ei stau ina mortificatiun algi fleivla Grova che igl ei stau miracla che ella ei bucca morta igl tschurvi flesigiava per igl frun giu et la liunga era tutta pleina de viarms, las gaultas a la buca eran enten ina martscha, et quei ton culietz que era restan vid il tzau era tut de saun martsch, insuma ei era ina talla schgrischur, che nagin pudeva urdar sin ina talla schnueivla causa, mo auncalure stueva quella paupra Crova adina ver avont ses egls, e ferdar cun siu nas a purtar sin siu petz ella stgiava mai ira enten Baselgia et stgiava mai plidar cun nagina persuna ella pudeva era mai retscheiver nagin S. Sacrament et era aschia de tutta trost et consolatiun privada, et scha Deus ves ella bucca specialmeing cun la sia S. Gratia menteniu, sche fus ei stau nunpuseivel che ella fus buca [f. 6 v°] se desperada et aschia era ei ad ella la sia trost, che ella pudeva la noig selementar tier Diu de sia miseria et rugava per stateivladat e pazientia. Co la Grova ei vignida liberada de sia misera entras soing Ulrich. Entocan usa vein nus cun la paupra et cunbriada Grova seconbriau et grondameing seschmervigliau digls giudicis de Diu, usa pia lein nus cun ella selegrar della Gronda gratia che Diaus a faig cun ella. quella paupra Grova ei stada in entir on enten quella vivont nomnada miseria, et muert la sia gronda tristezia e fom che ella veva endirau samigliava ella pli morta che viva ella a mai pudiu ver urbida enten quei entir on che algi vegni dau nagin resti alf de semidar, sunder a adina stuviu star enten quella schuba nauscha che igl Groff veva faig trer en la emprima gada, la quala era tut scarpada e tartada ella a era igls ses ses cavels mai pudiu pignar ora et era mai pudiu lavar la sia vista ner igls mauns, ella era tenida de quei tiran bucca sco in christgiaun sunder sco in tgiaun, et tras quei era ella ton misirabla e ton schnueivla che tut tgi ca urdava sin ella pigliava ina gronda tema. quei aber era algi Groff in grond legerment tondanavon che pli misirabla el veseva la Grova, ton pli gron legerment el veva, gie el era bucca contens de quei sunder segloriava avont igls auters et quitava che el ves faig ina generusa ovra de tractar la sia Grova enten tala fuorma.

Las larmas de questa inocenta Grova, et igl saun digl Ritter an ton dig clamau vendegtia, et misericordia, che Deus a bucca pudiu udir pli, sunder a tertgiau de far de saver algi mund la inozentia della Grova a digl Ritter et era la tiranania digl Groff e quei ei daventau miraculusamein sco ei ven cau suenter. da quei temps viveva soing Ulrich uvesch de augspurg igl [f. 7 r°] qual era in um de gronda soingtiadat et fieva

grondas miraclas quel ei ina gada muert grondas zertas fitschentas ius cun enzacons de ses capalons encunter igl Reinstrom, et muert la sia soingia vitta che el manava, vigneva el per tuttanavont retschiarts cun gronda honur e curtəsia. Cura che igl Groff a enderschiu che soing Ulrich vegni encunter siu Groffschaft scha el tertgiau che el vegli envidar enten siu casti, et a schazigiau per ina gron honur sche el posi ver la urbida che el vegni enten casa sia, sco igl Groff setz taneva per in um de gronda stima a sointgiadat et aschia a el priu enzacons de ses serviturs et ei ius encunter et a retschiert cun gron legermen et era familiarmeing envidau enten siu casti a vegli dar sin quel sia sointgia benedictiun.

Soing Ulrich aber ei vignius en veglia et ei cun tutta sia gliaut che el veva cun el ius enten igl casti lau eis el de tutta la cuert retschiarts et era tuttavia custeivlameing tractaus. igl Groff aber veva entocen lura mai giu scrupel della tirania che el veva faig cun sia Grova, et cun igl Ritter, sunder teneva per ina gronda honur che el fus ton brafs de tener si la giustia, et aschia sinaquei che el vignis de quei soing um ludaus a el comendau als surviturs che cura che ei seigi entuern miez igl gentar, sche deigien ei manar en la Grova sco ella seigi leu enten la stalla, et deigien ella tractar aung biar pli crudeivlameing che autras gadas cun plaids e fridas et aschia ei questa magra et famada et misirabla Grova vignida manada en, grad che ei eran amiez igl gentar, la quala veva enten culiez in tgiau de in miert, et sco mesa morta ei vignida stuschada enten in encarden denter igls tgiauns, ei mo cun enpau paun schig et enpau auva freida vignida spisgientada, igl soing Ulrich vesent quei schnueivel spectacul ei staus fig starmentaus, et ei staus in bienton senza ni beiver ni migliar a senza plidar. cura ca el a dig mirau tier quella misirabla Grova stend cun tutta modestia lau denter igls tgiauns, scha soing Ulrich emperau igl Groff, tgiei [f. 7 v°] quella seig, et pertgiei ella vegni ton crudeivlameing tormentada igl Groff a dig Ault de Honur e bein vengonz uveschg quella femna ei da gronda schlateina, et ei stada vidavon mia masera, et perquei che ella ei stada ami malfideiula et a rut la leig, eis ella da mei vignida sbitada, et ei in entir on vignida spisgientada cun igls tgiauns, et a stoviu star di a noig enten quei stand sco ei cau vesen denter quels tgiauns.

Sinaquei che autras Dunauns sepertratgien co ellas deigien eser fideivelas enten igl stand della leig, quel cun igl qual ella a rut la leig ei stau in principal Ritter, et igl tgiau digl qual ella sto usa purtar enten culietz muert quei che ella a rut la leig cun el, et desiderau de purtar quel enten siu ruvoigl. quei a soing Ulrich udiu cun grond seschmervigliar, et saveva bucca tgei el dues dir ner patertgiar, finalmeing entras la revelatiun de Diu, a el enconoschiu che questa duna seigi senza cuelpa,

et che igl Groff mo tras in mal suspet agi aschia schliatameng tractau. et aschia a igl soing dig, iou sto confesar che igl rumper la leig ei in gref puccau, et che quel deigi raschuneivlameing vignir strufigiaus, aūcalura sto iou confesar, che la suspectiun denter ina leig ei zun perigulusamein, mo auncalura sche questa paupra duna fus gie culpeivla, sche deigien ins bucca aschi crudeivlameing strufigiar, nus lein adina ca nos puccaus vegnien misericordeivlameing perdunai, et nus in puccont cun lauter aschia strufigiar. Soing Ulrich a dig algi Groff di ti pia nunder ei tia suspectiun derivada che ella a meritau in ton gron stroff, as ti forza enflau enten igl faig. igl Groff a dau per resposta che el agi els enflau, chei plidaven ensemen. Soing Ulrich a dig sas ti bucca pia, che ei gliei in puccau, cur ca in dubitescha sche in auter seigi gists ner buc, cura che in a nagin fundament a caschun da tener per mal con pli cura che in a [f. 8 r°] de truar enten ina tala peina eis ei pia a Groff suficienta raschun, da quellas dues persunas iudicar per rumpaders della leig igls quals en vegni engratai che ei plidaven ensemel. et deigi tia Duña vignida tenida per ina rumpada della leig, et deigi de tei vignir sbitada. Sche in Christiaun deigi per in ton ping feler sco eilgei bucca vit sasez, sunder mo tras in suspet, vignir strufigiada scha veses ti meritau melli morts; in che vul aschia condemnar ina persuña enten tals strofs, sto vidavont enpruar cun perdegtgias, et schinavont che ti as quei bucca faig, scha as ti tia duña malgiestameing truau, ella ei bucca ina rumpada della leig sonder ti eis in morder let aschia libereschi la tia duña inozenta de quei siu gref strof et fai penetientgia de tiu gref pucau entras quei tener avont ei igl Groff vignius tut tribulaus, et vilaus et leva bucca che el ves igl entiert. sunder a dig agli soing Ulrich uvesg che el deigi eser sagirs che sia duña seigi ina rumpada della leig et perquei deigi ella igl gis de sia vitta bucca meter daven da della quei tgiau digl qual ella teneva ton char, lau encunter a soing Ulrich semes encunter cun tutta detschiartadat et a agli Groff musau si che el agi duvrau ina mala giustia encunter sia duña. cura che soing Ulrich a viu chei era buca de surplidar quei stinau Groff, scha el clamau nautier ses capalons e spirituals, et a gig adels, che era 40 enten questa visa, vus mes chars fras, schinavont che iou enconosch che questa paupra duna ei senza cuelpa, et igl Groff tras sia stinadadat vul bucca schar larg ella, sche lein nus pia enschanuiglias et lein rugar igl Altisim Deus che el vegli entras sia infinita pusonza e buntad velgi entras ina miracla far ver la inocenzia de questa duña sin quella damonda en ei tuts sames enschanuglias et an rugau de bien cor tier Diu, che el vegli po revelar et far vignir neunavont la verdat de quella fatschienla [f. 8 v°] bucca gig a Diaus enterdau de udir la oratiun de ses surviens et de spindrar quella misirabla Grova de sia miseria, sunder ladinameing entocan che ei eran aung tuts enschanuglias, a quei

tgiau miert entschiel a muenta la sia liunga tutta martscha, et a dig cun ina schnueivla vusch gig quests plaids : iou ai verameing cun questa duña bucca faig pucau et cun quests paucs plaids en ei tondanavon starmentai, che ei pareva adels che ei fus dau giu igl tun denter els, et savevan bucca tgei petertgiar ner gir, et specialmeing igl Groff a pigliau ina talla tema che el ei daus per tiara via et ei lau staus sco per morts. suenter quei che glei stau calau enpau la tema agli Groff sche a soing Ulrich gig tier el as ti udiu che igl bien Ritter et tia misirabla duña en zenza cuelpa vol ti aung bucca encanuscher igl tiu gron feler a pucau et schar larg questa inocenta duña. Igl Groff era tondanavont starmentaus che el saveva bucca responder in plaid sunder steva leu enschanuglias tut enten in mun avont soing Ulrich, et cun pitrameing bargir serencoscheva igl siu feler soing Ulrich a dig agli Groff nua as ti mes igl tgierp digl Ritter. igl Groff a gig iou ai faig saterar sut la fuertgia soing Ulrich a comendau als survituns che ei deien ira a cavar si et purtar il tgierp avont el, igls survituns en ladina meing ir a cavau si igl tgierp igl qual era schon schmartschius et an portau la ossa et an mes avont soing Ulrich cun gronda tema, igl soing aber a priu quella osa et a mes enten uerden sco ei udeva mintgin enten siu liuc, alura a el era priu igl tgiau orda culiez algi Grova et a mes vit igls peis de quei tgierp miert alura a igl soing puspei turnau a rugar la divina pusonza de Diu, che el vegli po far [f. 9 r°] vignir quei tgierp enten vitta. Pren mira o gronda miracla, ladinameing a quei tgiau entschiet a savolver a samuentar de sasez, et ei seruclaus si vit igl culietz et ei leu serentaus a carschius vid igl culietz sco ei seudeva, et vit la ossa a entschiet a crescher carn e gnarfs sco in auter christgiaun, et finalmeing eis el sederschius setz sin peis, et ei seviults encunter igl Groff a dig tier el quests plaids tut vilaus : Signur Croff ti as tia inozenta Duña malgiestameing truau et cun in non meriteivel stroff ella tormentau la quala atgi mai fai nagin dalaid sunder ti as ad ella faig biar digl mal, tgei stermentusa tema quels che eran leu enten preschienscha an giu lasch iou mintgin patertgiar, ei eran tuts tondanavon sestementai et seschmervigliauen tondanavon che ei savevan bucca tgei plidar igl Groff steva leu cun igls eigls sin la tiara, et stgiava buca alzar quels per urdar sin igl Ritter che era turnaus enten vitta. igl Groff bargieva ton pitrameing et suspirava che igls eigls eran schuflai si che in veseva bunameing nuet, et saveva gir buc in plaid. cura che soin Ulrich a viu quei che el seconbriava tondanavon scha el priu da del et a priu davenda dadel la sia gronda tristezia, et tras quei eis el staus enpau consolaus et ei semes cun gronda humilitonza avont igls peis de sia Grova, et a mes mauns a Diu et a gig cun pitras larmas, o ventireivla a beada Duña, iou sun bucca vengonz che iou aulzi igls mes eigls sin vus, et aung biar meins che iou vus numni

mia Duña, pertgei che iou ai encunter Diaus et encunter vus, et era encunter quest inocent Ritter faig in grond pucau, digl qual iou pos igls gis de mia vitta mai far avunda, ove ami schmaladiu pucont ove ami schmaladiu pucont a tiran, igl miu pucau ei ton grons che iou tem mintgia augenblick che la teara se arvi si e mi lagueti enten funs igl ufiern, iou aschg buca ni avon Diu, ni avus dumandar Graztgia. pertgiei che igl miu malgist truament ei ton grons che el mereta bucca graztgia. da quels [f. 9 v°] et auters simiglions plaids plidava igl Groff cun in cor rut, enten quei bargieva el ton pitrameing che tut tgi ca udeva et era dentuern el stueva era bargir, et prender dadel erbarm. la sia Duna steva leu senza samuentar et a gig ti as bein caschun de bargir pertgei che ti as ton grevameing stridau Diu, et as faig pucau encunter quest Ritter, et encunter mei che igls gis da tia vitta pos bucca bargir avunda, et quei che ti as faig encunter mei et encunter quest Ritter cloma avont Diu vendetgia, et eis meriteivels muert igl tiu grond mal che Diaus strofegia cun ina stermentusa penetienztgia. da quels et auters simiglions plaids plidava la Grova davart la sia gronda tirania tondanavont che igl Groff ei ius enten sasetz, et quitava che quels plaid punscheschen tras siu corr et muert la gron ricla a laid et tema saveva buca respunder in plaid sunder steva lau sco in pauper pucont cun la vista sin la tiara, et bugniava quellas cun larmas. finalmeing a el sespruau cun tutta sia pusonza et ei sederschius si et a dig cun ina vusch mesa morta. Gratiusa Signura Grova iou gareg nagina gratia sunder la Giustia pertgiei che iou sai entras nagina causa far avunda ni avont Diu ni avont vus, auter che schei daventas sco ei gliei daventau cun vus, et cun igl inocent Ritter. et aschia stun iou cau avont vos peis, et speg sin la penetienztgia, che igl soing Ulrich et vus ami vignis a dar, et vi quella perfegtiameing conplanir soing Ulrich a giu gronda conpasiun de quei grond et gref conbrigiau pucont, et a dig tier la Grova cunplaids carins enten questa visa mia cara Signura Grova schibein che vus veits buna raschun et pudeses duvrar ina pli gronda vendegtia encunter vies Groff, mo auncalura schinavont che lgei oz daventau igl salit enten questa casa schibein avus sco algi Ritter che vus eses omadus vigni spindrai della mort, sche lein nus buca perturbar quei legermen sche per la amur de Christo, rog iou che vus leigias adel perdunar tut quei che el a faig encunter vus sina quei a la buna Grova dig [f. 10 r°] Muert la careztgia ca iou portel encunter Diu et vosa amur, vi iou tut quei che el a faig encunter mei vi iou tut ver perdunau et rog era igl Altissim Diaus che el vegli era perdunar, et sinaquei a la Grova purschiu igl maun algi Groff et a gig sco iou rog che Deus mi deigi perdunar igls mes puccaus, scha perdun iou era avus tut quei che vus veis faig encunter mei igl Groff steva aung enschanuiglias et a bitschau igl siu maun, et a per ina talla gronda Graztgia

fig engraztgiau, samigliontameing a era faig igl Ritter e schau suenter tutta quei che el ves pudiu far cun igl Groff et aschia tras urbida da soing Ulrich eisei daventau ina perfegtia Pasch et la Grova a de nief ensi turnau a far nozas cun igl Groff, enten tgei gronda honur la Grova seigi vignida digl siu Groff, et co el hagi surviu si ad ella enten tutta humilitonza, vi iou schar mintgin sepatertgiar igl Groff aber a voliu taner igl Ritter sia vitta enten igl casti sco per siu Bab igl Ritter aber a da quei engraztgiau pertgei che de viver enten in casti era ad el tut terladiu, soing Ulrich aber a priu igl Ritter cun el ad Augspurg et a mes ententina Baselgia da nosa Duna sco per in caluster suenter la mort de soing Ulrich eis el staus adina gi a noig sper la fosa de soing Ulrich eis el staus adina gi a noig sper la fosa de soing Ulrich et a engraztgiau adel, muert quei che el veva laventau della mort enten vitta et ei aung vivius 27 ons cun manar ina buna vitta, e suenter quei eis el morts soingtiameing amen.

O nuncapeivel Diaus, con. Grondas En las tias Miraclas et gronda ei la tia Buntat iou engratz per quella miracla ché ti as faig entras igl merit de soing Ulrich che ti as termes enten quella casa de quei Groff igl salit o soing Ulrich iou engratz tei muert tia gronda perfectiun e graztgias che ti as avont Diu. Amen.

[F. 10 v°] DESCRIPTIUN

DELLA VITTA A GRONDA PERSECUTIUN DE SOINTGIA GENOVEVA GROVA DE PFALZ A PATRUNA DA TUTTA LA FRONTSCHA.

Per in Spiegel a trost a tuts conbrigiaus che inocentameing vegnien presequitai ha iou enflau zun per bien de schriver a cuertameing declara las grondas persecutiuns a travaiglias cha ha patiu la Gloriusa Sointgia Genoveva la qualla legenta ven a parer ad in a scadin zun enperneivla a legreivla de leger u udir ligient schinavon che ella cun tals afects ei schritta chella a scadin cor digl Christgiaun ven a muentar la

Conpasiun a Devotiun.

Soingtia Genoveva

Sidfrius Dolorus.

[F. 11 r°.] Enten igl on della Incarnatiun 150 secatava enten igl landschaft tier in zun niebel Groff cun igl num Sitfridus igl qual era spusaus cun ina zun niebla Dunschialla cun igl num Genoveva figlia digl Duca de Braband questa leig giufna viveva ensemen enten gronda careztgia a frindlichadat a survevan a Diu cun tut adaig e devotium da quei temps ei Abderodam in Reig digls Mors cun ina gronda armada

rutz en Spaignia a suenter quei che el questa tiara havet ruinau a faig a frusta ha el priu avont sasetz de rumper enten frontscha a far igl simigliont cun questa tiara inteltgient quei Carolus Martellus igl Reig de quest Reginavel e vesent igl grond prigel enten igl qual stes sia tiara ha comendau a tuts igls undertoners a Ducats, firts a Groffs chei deigien agli sucuerer a vignir en agit cun taffradat urigiar enconter quei nomnau tiran a Reig digls mors cun quels ha era stoviu trer eigl felt enconter igl inimig igl Groff Sidfridus tras quei de glietz temps udeva igl marcau a landschaft de trien agli Reig de frontscha sueinter quei pia che el haveva tut pinau per trer enten igl felt cun sia schuldada et pernet el cum̃iau della chara Genoveva po ei bucca vignir explicau cun tgei acts de charschadegna ella hagi semusau enconter siu car mariu et cun contas a pitras larmas a bargiu ella hagi muentau tuts leu present tier la conpasiun gie curca igl Groff purscheva agli igl maun per agli dar la pli suentra bunna noig et siu cor surcargaus cun tonta dolur a charschadegna, chella sco morta tras igl vignir mauls ei dada via igl Groff vesent ella talmeing conbrigiada, ei el setz zun fig cunbriaus che el sia schi cara Genoveva pudeva [f. 11 v°] buca consolar nuetta ton meins ha el sia cara spusa cun quels plaids suenter siu saver a puder carinnameing consolau et dau bien cor schent buca vus seconbriei tondanavont o carisim̃a Genoveva pertgiei iou ai speronza enten Diu chel nus cun legerment a gronda consalatiun laschi puspei in lauter tornar a casa e cun pli gronda leteztgia ensemel conversar, perneit mira iou vus recamonda a Diu et sia Benedida dulscha Muma Maria la quala vus enten mia absenzia ven a vus pertgirar avont tut mal vus dulschamein trostiar avont tut mal et vus dulschameing consolar iou avus lasch era davos miu aschi fideivel servitur gollo, igl qual avus e carissim̃a ven flisiameing a survir si et haver quitau per vus, Genoveva aber era ton pleina de carschadegna chella tras dolurs bargir a sponder larmas podeva buca plidar in plaid sunder da nieffensi curcha igl Groff algi puspei purscheva igl maun per dar igl pli suenter pietigot, ei ella dada via per mauls mesa morta igl Groff quei vesent ha el sentiu zun gronda conpasiun enconter sia carisim̃a Genoveva; et per buca ver pli quei dolorus suspirar de sia carisima consorta eis el ladinameing cun gronda dolur de siu cor et piter bargir seviults entuern, ett senza nagin abschidt u auter pietigot semes sin cavaigl spartius de sia carisim̃a Genoveva cun las larmas giu per la vista. Suenter quei aber che igl Groff ei arivaus tier la armada digl Reig Martellus et tuts ses oberts a firts eran rimnai ensemel ei Martellus cun ina armada [f. 12 r°] de sisonta melli a pei a dudisch melli a cavaigl traigs encunter igls mors u seraceners schibein cha quels eran per biar pli ferms che el nueta ton meins ha Diaus agli dau talla ventira a Benedictiun chel tras la gronda taffradat da ses oberts a schuldaus ha mazau

treis gadas tschien e sisonta tschung gadas melli pagauns u seraceners, et quei faig restar sigl plaz, schi bein che digls Christgiauns en vigni entuern mo quindisch tschien, igl Reig aber digls mors cun pagauns, schuldaus ei seretraigs a fugius enten igl marcau de Avignion enten igl qual el ton tafframeing seduvrau che igls franzos han stoviu duvrar in gron temps per survignir quei Marcau et tras quei ei igl Groff Sittfridus restaus pli dig eigl felt chel ni agi manegiau schinavont aber che igl Groff ton dig se enterdava de turnar a casa vigneva la Grova Genoveva fig conbrigiada et pudeva mai ver nagin ruaus cau sigl mund auter che enten Diu et enten igl far oratiun ella manava ina vitta zun buna a virtuosa cun leu speras era trer a musar tutta sia servitut enten la vera devotiun, igl drag infernal aber igl demuni schuent agli tut bien et nieblas vertits ha duvrau tutta sia furia a pusonza per enpidir igl bien et quella virtuosa sointgia metter enten schant avon tut igl mund, tras quei a el tras ses ministers duvrau quei list che veng a vignir cau suenter, Tras quei che igl Groff haveva sia carisima consorta recomendau agli Hoffmeister Gollo sche ei quel igl pli biar gie mintgia gi staus dentuern ella cun agli survir si u consolar sche perneit mira cun quella caschun ha igl demuni dau en agli hofmeister Gollo [f. 12 v°] malschubers patertgiamens a gargiamens gie el ha igl cor de quei misirabel christgiaun tondanavon envidau con careztgia a concupisenztgia encunter quella aschi casta columba Genoveva, chel quei non podent seretener ha palasau algi Grova cun garigiar chella vegni agli en veglia, schi bault aber che nossa schubra tuba Genoveva haveva quei udiu, plaida ella cun dirs a vilaus plaids tier igl Gollo en questa visa. Seturpegias ti bucca o zun lischau survitur ina talla damonda da mei, et la spusa da tiu signur aschi schandliameing macular, ei quei la fideivladat che ti as enpermes des salvar ami a tiu signur, ei quei pia igl engraztgiament igl qual ti deis ver muert la gronda chareztgia che atgi ha musau tiu Signur, seigias mo bucca aschi gigliarts da pli domandar da mei simigliontas causas, schigliog vi iou far cha tia leschenzadat vegni ad encrescher avunda. igl maliztgius Gollo fig stamentaus tras quella resposta ei fig seturpigiaus ha da quella causa bucca stgiau far pli mentiun u dir in plaid per quella gada nueta ton meins ei sia gronda concupizentzia bucca stizada sunder tras igl savens conversar cun la Grova charscheva quei fiug malschuber pli a pli encunter ella tondanavon chel puspei cun suficiens endicis ha quei declarau agli Gratiusa Signura la quala udint quei ha ella semusau zun vilada a rigurusa et ha gli Gollo dau in tal filz chel cun gronda tuerp ha stoviu trer giu, questa corectiun aber ei bucca stada ferma avunda per muentar [f. 13 r°] igl cor digl gollo u stizar quei fiug diabolic della luzzuria sunder quel vigneva digl spirt della malschubradat talmeing envidaus a tentaus a surmanaus chel ha pri avont sasetz de dovrar tutta

forza per vignir a siu affect. tras quei ha el ina gada vesent che la Grova mas a spaz enten lur curtin ha el sa faig vitier e cun carins plaids ella empruau de surmanar gie sigl davos ha el clarameing dau da entalir che la careztgia enconter sia Gratiusa Signura seigi ton gronda chel stopi per amur u pia chel possi conplanir siu gargiament, questa matrona Genoveva ha cau pli che mai sevilau talmeing che ella ha faig serament, chel mo ina solletta gada pli encuris enzatgiei dad ella, scha lesi ella quis quella causa notificar u far a saver a siu signur ordella qualla risposta gollo clar ha enteleig che ei seigi nagina speronza de vignir tier siu intent, tras quei ei quella chareztgia semidada enten has schinavont chel gi a noig figieva calenders co el agli sia gratiusa e carisima signura podes far vendetgia a metter enten schand, tras quei deva el gron adaig sigl demanar a viver de sia Gratiusa Signura et aschia ha senza frau observau cha Genoveva portassi ina particulara inclinatiun encunter in Koch chaveva num dragono Koch da siu hof bein ca el era zun einfeltigs aũcalura fuva el era in devotius um, et schinavont cha Genoveva portava [f. 13 v°] cun tuts buns ina particulara benavolenzia tras quei fuva ei ina periculusa inclinatiun a benevolenza glei gig zun virtuosa persuna, schi savens che ella el veseva plidava ella frindlichameing cun el, et el consolava enten sias travaiglias cun gronda chareztgia, igl malitius gollo aber suspetont, a faulzameing giudicont cha questa sointgia careztgia fus ina careztgia carnala malhonesta cun la quala sia Gratiusa Signura fus inclinada encunter igl siu Koch, ha el enflau in mied u cantun per tgisar sia gratiusa signura, el scheva tier ses amigs chel vesi zun grond suspet che la gronda careztgia della Grova encunter igl Koch muntas pauc bien et podesi pigliar ina zun mala fin, el rogava era cha igls auters duessen far persen e dar adaig la gronda benevolenza che la Grova musassi algi siu Koch enten igl passar anavon anavos, sche vignessen ei gleiti a vignir sisu a intalir tgei quella benevolenzia munti u vegli gir, cun quests simiglionts plaids ha el ina part de ses surviturs surmanau u traig sin siu maun, et a dau chaschun adels che els an giu sumilgionta suspectiun encunter lur Gratiusa Grova a signura, ina gada curca la Grova fuva persula enten sia combra, va igl malizius gollo tier igl Koch a gi va tier la signura pertgiei chella ha tei val dumandau per far in survetsch, igl einfeltig Koch, quei cartent cuera bein prest enten la combra della signura, ei igl malitius gollo vignius prest suenter, et anflont el aumadus lau ensemel enten [f. 14 r°] la combra, ei igl Koch senza gir in plaid ius ora, igl qual intelgient cha la signura vessi el buca clamau, era igl gollo ha suenter ladinameing sinaquei clamau ensemel ses amigs et cun gronda rabia palesau adels chel hagi puspei anflau igl Koch persuls enten la combra cun la Grova et mes vitier chei perguis hagien faig pucau ensemel, u sigl meins seigien ei stai intentionai

de far et val sco el fus tut conbrigiaus gi el tier ses amigs tgei duein nus mes chars amigs far. per vignir avont quest mal, sinaquei che orda quei schliet daventi bucca ina causa pli schliata, tras la qualla nus sin vignida de nies signur stuessen forza nus enzatgi engaldir iou sai perguis che igl Koch duvras strieng et dessi enzatgei enten la spisa della signura, cun la qualla el ha survigniu la benevolenza a charnala carezt-gia della signura et tras quei possi ella bucca el laschiar orda della, schegie agli custas la vitta bein ad honur, cun tut ei igl miu meini a conseigl che in dues igl Koch bitter enten ina stgira perschun, la signura aber talmeing serar en chella mai pli podes vignir tier igl Koch, co vus plai quei miu meini o chars amigs tgei ei vies meini u conseigl Quels aber tuts an faig resposta a gig schinavont che igl Groff hagi ella recomendau algi sche deigi el far cun ella tut quei che el manegi che ei seigi bien a nizeivel. Suenter quei cloma igl hoffmeister gollo igl Koch tier el et el cun ruchs plaids semusont fig vilaus el turzigiau schent chel hagi duvrau strieng et mes enten la spisa della Grova, u ina certa pulvra cun la qualla el hagi endrizau la signura tier ina malhonesta careztgia encunter el e tras quei seigi el meriteivels che in el betti enten ina stgira perschun, et el leu fermameing el ligiar et encadanar, igl bien [f. 14 v°] Koch giu da quei fig stamentaus ha gig engirau chel sapi bucca da quella causa u hagi mai comes quei pucau gie el clamava per perdegtia tschiel a tiara, che agli seigi mai vigniu el sen de far enzatgei de schliet cun la signura el aber podeva gir tgei chel leva et se schgisar sco el saveva nazigiava ei tut nuet, sunder el ei crudeivlameng encadanaus, a senza misericordia frigs enten ina aulta a scharschentus a perschun, enten la qualla el ha stoviu ir tier igl termin de sia vitta a mai podiu vignir ora da quella entochan el ei portaus ora morts, cun questa gronda tirania aigl malizius hoffmeister gollo buca staus contens sunder savent ses auters conpoings eis el ruts enten la combra da Genoveva et ella fig turzigiau, schent che agi urdau tras la detta a dissimulau la gronda careztgia a malla inclinatiun chella agi giu enconter igl Koch, de caudenvia aber posi el buca vertir pli, sinaquei cha el vegni buca enten disgratia cun siu signur, tras quei deigi ella sco ina che hagi rut la leig vignir messa enten ina perschun entocan chei vegni autra camonda digl signur Groff. Cau fuva ei caschun de haver conpasiun curca in vaseva qualmeing ina aschi niebla a delicata Grova la qualla schon oig meins era purtenza, vegneva da siu agien survitur ton senza nagina raschun, gie inocentameing a per la deffensiun della soingtia castiadat, pigliada a sarada enten perschun. Co questa gropa ingiuria seigi ida per cor agli inocentissima Genoveva et con dolorusameing ella hagi sia inocenzia avon igl Justisim Diaus declarau, quei han ei faig zun bein per sen. Plinavont fuva ei era comendau digl malizius hoffmeister [f. 15 r°]

gollo che nagin doves haver la presumptiun de ira tier la Grova auter che ina fantschialla de gollo, la qualla mintgia gi agli portava enqual causa pauc spisa e buvronda et era igl hoffmeister mava setz savens tier ella per ella visitar et cun quella caschun ella surmanar a trer tier ses malschubers gargiamens, et tentava ella cun biaras enpermischuns a schmanastschias sche ella vignis agli buca en veglia, el carezava era ella cun tut siu saver a puder e cun dulschs plaids sco in tuttavia pratic pitinader, aber tutta quei figieva el per surmanar mo pli stateivel a salidau oder safidau enten Diu igl castissim cor de quella aschi schubra a sointgia columba Genoveva, ina gada churca quei malizius gollo ei vignius tier elia a duvrau tutta forza cun plaids enpermischuns a schmanatschas, ha ella cun ses mauns catschau navenda dadella cun gronda ditschiartadat schent tier el o malschuber a maliztgius survient eis ei atgi buca avonda che ti mei senza nagina raschun has cau mes mei enten fermonza sunder vol mei privar da mia honur et de mia perpetna felicitad ti deies saver che ti vegnies de mei saver che ti vegnies de mei surmanaus et tutta tia industrias flis a listiadats vegnien adira enten nuota, pertgei che iou sun parigiada de onn milli gadas morir, che cometter la mendra causa enconter la honur a soingtia schubradat. Questa generusa resolutiun ves meriteivlameing stuviu stamentar a far star giu de siu gargiament quei miserabel survient digl demuni, igl gollo aber schegie chel quei haves doviu far a sia Gratiusa signura mai pli tentar, ha nuota ton meins faig tut igl contrari, gie per dar suetienscha a ses gargiamens, et per poder surplidar questa aschi castia Susana ha el mes astrada agli sisura numnada fantschialla che portava la spisa [f. 15 v°] a buvronda agli Grova, che quella deigi duvrar tutta sia forza per ella surmanar, la qualla malla femna ha suendau quei aschi schliet conseigl digl malizius gollo cun in a mintgia gy esser enten las oreiglias agli Grova che ella deigi vignir en veglia cun siu hoffmeister per ton pli glei ti vignir liberada da quella persecutiun u perschun ner siglmeins dei ella dar agli gollo buns plaids sinaquei cha ella silgmeins vegni dadel pli bein salvada enten la spisa a buvronda, aber la zun generusa uragiera da Christo Genoveva, haveva schō faig propiest de melli gadas morir fom et schmartschir enten fermonza che stridar siu Diu e macular sia schubra consienztgia, o verameing beada Genoveva, con stateivla ei po mai tia vertit o con gronda a virtuosa ei tia stateivladat, tras la qualla ti cun nagins lifts et enganamens digl mund pos vignir surmanada, ach gloriusa patruna conporti a urbeschi ami po era tia soingtia schubradat et la gratzgia digl omnipotent Diu de tei suendar et on melli gadas morir che la sointgia castiadat en enqualche visa macular a patichiar. esent pia vigniu neutier igl temps da parturir agli Gloriusa Genoveva ha ella humiliteivlameing domandau da quella cha agli surveva si, chella deigi

po schar vignir enten la fermonza u perschun dues Dunauns u Hebannas, che agli stesen tier enten igl parturir aber quella maliziusa survienta ha bucca mo quei schnagau sunder haves era buca tonta misericordia de dar en agli Genoveva ina fascha u pietz per fischar siu char [f. 16 r°] affon quella veva parturiu.

Questa crudeltat ha cuschanau agli nossa zun bandunada Genoveva ina zun gronda tristezia et zun biaras e dolorusas larmas talmeing chella saveva nuetta far auter che continuameing bargir a suspirar a plirar avon Diu sias grondas tristeztgias a travaiglias a munglamens, aber schibein che ella enten igl parturir era da tutts bandunada scha ella nuetatonmeins parturiu in niebel figl igl qual ella non havent piatz de fischar ha ella igl affon enten in straigsch ella rogava era cauldameing, chei duessen portar igl affon tier igl soing Batten la quala gratia ei da ses adversaris era vignida schnegada, talmeing che ella setza a stuiu batigiar enten la perschun etras gronda dolur che ella veva scha ella mes num a siu char affon Dolorus, suenter quei perneva Genoveva siu char a dulsch affon sin ses mauns a strenschevo tier siu pètz el carameing enbratschava a bitschava et cun sias dolorusas larmas bugniava et cun zun gronda compasiun plidava ella tier siu car affon : O pauper affon o ti dulsch schazi da miu cor, cun raschun numm iou tei Dolorus tras quei ca cun dolurs tei hai portau enten miu bist enten dolurs hai iou tei parturiu et cun gronda dolur veng iou trer si, et aung cun biar pli gronda dolur veng iou tei ver morir, pertgei che iou tras grons munglamens de spisa a buvronda tei veng buca a puder trer si, schinavont che iou metza tras gronda paupradat ves ves pos vivintar e mi trer via o ti verameing Dolorus affon o pauper o bundanau o malventireivel affon quests a simiglionts plaids eran quels cun igls quals Genoveva setza a siu char affon consolava.

[F. 16 v°] La survienta vesent ca sia signura haves parturiu ha bein prest portau las novas agli Hoffmeister gollo che ella hagi ussa dus purschaniers et era che la Genoveva tras gronda dolur et gronds munglamens stessi per sekar via. et aschia deigi igl gollo duvrar enpau migieivladat sinaquei che ella cun siu affon buca tuttavia enten la perschun stoessen pitir et aschi miserablameing murir, igl gron tiran aber duvrava zun nagina migieivladat sunder encureva cun tut flis co el tras quella zun gronda miseria a mortificatiun pudes trer la generusa Genoveva tier ses gargiaments, nuetonmeins ha el lubiu da dar aung enpau pli pauc cha vidavont, auter aber nuet che paun e aua, stueva aschi questa paupra a bandunada piglialaunca secontentar cun paun et aua, schibein che ella era zun schuacha a fleivla secontentava enten staigl de haver enqualche trost vignieva ella mintgia gij digl crudel tiran gollo spisgientada cun sprichs et unviarts de quella causa che pasava

cau cun sia chara Genoveva saveva igl Groff Sidfridus zun nuetta lundrora, pertgei cha tras temma digl Hoffmeister Gollo haveva nagin astgiau schriver agli Groff in plaid, sia absentia ha seperlongoniu pli gig che in ne hagi manigiau tras quei che el avont igl marcau de Avinion fuva plagaus cun ina balla la qualla plaga a cuzau bein gig enten sia persune et aschia impidena la vignida tier sia chara Genoveva, a sinaquei aber cha igl malizius gollo podes sia fatschenta malgiesta far valeivla avon siu signur, ha el termes siu pot aposta tier el, dus meins suenter quei cha Genoveva veva parturiu igl qual dues dar part a notificar aigl Groff da tutta quei cha passas cun la Grova, el ha aung tier quei schrit ina breff algi Groff la qualla [f. 17 r°] ei schritta enten quella visa : Gratius signur, sche iou ves buca tema da conbrigiar miu signur, scha podes iou portar avont ina zun malla causa a vossa graztgia schinavont aber che tuts de casa nossa particularmeing igl pott che avus porta questa breff veng era avus clar avunda declarar tgei breigia a flis a stenta iou hagi giu a duvrau per vignir avont a quest mal a gronda schventira, nuetatonmeins han igls lists cun tut miu flis et far persen sin questos causas, et da quei maungla iou naginas perdegtgias auter che quels chen enten igl Casti. tras quei hai iou speronza cha mia fideivladat seigi avunda natificada a miu Gratius Signur, et cha mes flisis survetschs chei vegnien a vignir cartidi sia graztgia digneschi de entalir de quei miu pott, igl esser a circunstanzias de questa fitschenta et bucca dubitar che quei chet vegni a gir seigi faulz, igl qual aber seigi igl camond a cuseigl de vossa graztgia davart questa causa rog iou chei veglien ami cun lur servitur natificar sinaquei cha iou sapi tgei iou hagi da pigliar a mauns enten ina aschi greva fitschenta. Questa breff a survigniu igl Groff val churca el fuva enten igl marcau de langedosch per cau far medegar sia plaga, tras quella causa a el talmeing seconbriau e giu in tanien mal cha sia plaga ei vignida pli dolorusa et la dolur zun fig surcargada, igl survituti u pott a discuriu a la liunga cun igl Groff qualmeing la Grova tut igl temps de sia absenzia havessi giu tonta corespondenzia e familiaritat cun igl Koch digl siu hoff, et igl Hoffmeister gollo ves enflau els enzemel enten la combra. Schinavont aber che els pudeven et leven buca star in orda lauter, seigi igl Hoffmeister gollo zungigiaus de seperar cun forza, et serar enten dues fermonzas u perschuns enten la perschun hagi la Grova parturiu in figl quei figl [f. 17 v°] aber vigni da tuts leu, digl hoffmeister tenius et stimaus per in figl digl Koch, igl Groff a enperau, con gig ella hagi oder seigi vignida piglialaunca agli ha faig resposta igl survitur schent che ei fus mo in meins, schi bein cha ella fuva vignida piglialaunca avont dus meins tras quei pia ei igl Groff vignius zungigiaus da crer a quei manzaser schinavont chel schon diesch meins fuva

staus navenda da casa sia, et stueva aschia concluder che igl affon fus concepius in meins suenter quei che el fus navenda da sia carisima Genoveva, entalgient a cartent quei igl Groff ha el entschiet a savilar scho in ordasen cun blastemar encunter igl Koch et sia Genoveva, val sco ei fussen igls pli gronds pitinaders, ti schmaladida feñma scheva el deigies ti ton schandlichameing surmanar, ei quei la fei a verdat cha ti ami salvas, salvas ti tia empermessa afideivladat quella visa, tgi ves quei chau manegiau o feñma maliziusa particularmeing schinavont che ti avont semusavas zun sointgia a castia. Cun quels a simmiglionts plaids blastamava a schmaladeva igl Groff Genoveva, e semusava ton vilaus a pleins de rabia che in manigiava bucca auter chel vignis ordasen. Suenter quei che el hig avunda haveva blastemau sia Genoveva, et haveva gig patertgiau suenter, cho el les strofigiar quei puccau della malzichtiadat de sia consorta ha el termes anavos igl survitur cun schaffiment che igl gollo deigi ella serar enten ina stretgia perschun, çhe nagin Christgiaun possi vignir tier u cun ella plidar, igl Koch aber dues gollo el mazar, cun in tal marteri scho el manigias che siu puccau hagi meritau. igl survitur tuorna cun quest condament de siu signur bein prest a casa et a survigniu gronda pagalgia da siu Hoffmeister, cha el sia fatschìenta ves ton bein saviu conderscher, sinaquei aber che quella executiun u mort digl Koch chaschunas nagina [f. 18 r°] canera ha el tusagau quei ton spisa che vigneva portau agli Koch a cun quella moda mazau igl pauper Koch, a suenter quei zupadameing cun sias cadeinas frig giu enten ina gronda cisterna, la Grova aber ha el bucca munglau serar pli bein enten fermonza aschinavont che ella vivon fuva de tutts bundanada, talmeing che sco lgei gig che nagin pudeva ira tier ella auter che igl malizius gollo e sia survienta, cun tutta questa tirania a crudeltad ei gollo bucca staus contens, schinavont chel tumeva che sia faulzadat a schmaladius lifts vigniessen palasai pertgei chei fuva biars enten siu hoff igls quals murmigniaven et semusaven tuttavia malcontens giud la mort malgiesta digl Koch e zun dira fermonza da lur virtuosa signura cun tut pia tumeva el bucca senza chaschun che sche igl Groff vignis u turnont a casa enfas sia Grova a chera Genoveva enten vitta vignis el senza dubi enten Diaus a sia schnueivla maletzia declarada et cun ina teribla mort strofigiada et fuva era natificaus che siu signur Sidfridus ves priu cumiau digl Reig et fusi schon sin viadi per tornar a casa. Cau chaschunava agli golla las savurs et non savent tgei pigliar a mauns enten ina aschi greva fitschenta, ha semes a cavaigl et ei ius encunter a siu signur, et ei vignius tier el enten Strosburg ensemel, enten quei marcau fuva ei ina stria veglia la qualla sedeva ora per ina sointgia persuna, quella fuva sora della survienta digl Gollo che surveva si a Genoveva et tras quei

fuva ella agli conoschenta avont biars ons, tier quella ei gollo ius aunca ira tier siu Signur Groff, et a agli discuriu a la liunga co ei seigi passau cun igl Koch, et era la sia Signura Genoveva, el ha era gig chel enconter sera vegli manar tier ella igl Groff Sidfridus sinaquei deigi [f. 18 v°] ella fa vignir u representar in spenscht u figura che igl Koch hagi val comes igl pucau cun la signura Genoveva, suenter quei ha el purschiu enpau daners a questa schmaladida stria epij ei ladinamein ius per conplimentar siu Signur et far agli bein vignient. Suenter chel havent mes giu ses conpliments ha igl Groff clamau el dadin maun, per tavagnir dadel co ei passas cun quella gronda schventira che era enten sia casa, aber perneit mira, cau semusava igl malizius gollo ton trists a cunbrigiaus ch'ei pareva chel pudes bucca plidar in plaid, et las fauzzas larmas che curevan ora de ses eigls figievan parer cha sias falzadats a manzegnias fussen spirameing la vardat, et raquintava ala liunga, bucca quei che la devotiusa Grova veva comes, sunder quei che la maliztgia tras dictar digl demuni, che haveva patertgiau ora, et quei cha el ton listiameing a cun tontas faulzas probatiuns et argumens che igl bien Groff saveva nuotta far auter cha ver nagin dubi da tutta quei che el lau plidava, e carteva fermameing che Genoveva vessi rut igl ligiom della fideivladat cun rumper la leig, igl turpigius gollo ha era mes vitier che el hagi dischusmeing mes entuern igl Koch, sinaquei che tras quei miet, vignis igl schant della Grova buca palesada sunder avon tutts vignis zupada via schibein che quei carteva igl Groff ha el per vignir sisura la verdat, enperau plinavont tuttas circunstanzias de quella fitschenta et co ei fus passau. igl malizius gollo aber tement de vignir conpigliaus enten igl plaid ha gig tier igl signur, sche vossa graztgia ha forza dubi da mes plaids sche perneit mira ei secatta cau enten quest marcau ina sointgia enten declarar causas zupadas zun numnada matrona, quella vegli miu [f. 19 r°] signur era mirar, et tuttas circunstanzias vegni el perquis a survignir perfetgia notizia de tutta la fitschenta che ei passada agli Groff ha plaschiu quei conseigl pertgei che el enconter sera ei ensemblameing cun siu hoffmeister ius tier la nomnada matrona, iou dues gir nomnada stria, tier quella ha igl Groff gig che el hagi ina suspectiun enconter sia consorta, che ella hagi buca sedeportau bein, et aschia seigi el vignius tier ella sco tier ina soingtia Professa la qualla deigi tras sia sointgiadat algi far da saver schei seigi daventau enzitgei da schliet denter igl Koch a sia chara Genoveva, quella stria tras loscha humilitonza ha gig tier igl Groff chella seigi zvor buca ina sointgia, nuettonmeins ton sco Deus agli fetschi da saver vegli ella agli bugien declarar, suenter ha ella manau giu ommadus signurs enten in stgir et ault cumach u tschaler enten igl qual ardeva ina lgisch blaua, la coschonava a betteva orda della ina clareztgia blaua cau ha ella faig cun in fist dus

treis turnigels sin igl taratsch, enten igls quals ella figieva star enten in igl Groff et enten lauter igl gollo, suenter a ella bis in spiegel enten in vaschi cun auva e sburbilgiava sin quei ton matgiert de gi plaids cun talla ramur che algi Groff ei vigniu blea u mal, et igls cavels stevan adreg sy, suenter quei a ella manau treis gadas entuern igl vaschi cun auva, et treis gadas suflau enten l'auva e turschava quella cun ses mauns, e figieva zun fasierlias enzennas de stria sisura nomnada, igl Groff suenter quei, ha suenter igl camond della stria vardau enten igl spiegel che era enten la auva e observavà che enten quei spiegel era igl Koch de siu hoff a finalmeing plidas a conversas cun la Grova Genoveva, et qualmeing ella, el cun bucca rienta frindlichameing carezas, sin quei gi igl signur quei cha iou vetz ei nuetta malraschoneivel, la stria aber ha mes vitier ad ha gig, sche lein nus pia vardar, sche ei plai a Diu de revalar [f. 19 v°] enzitgiei plianavont, fa sin quei puspei la ceremonia da vivont epia ha comendau che igl Groff deigi puspei urdar enten igl spiegel sche perneit mira vesa igl Signur che la Grova frindliameing strihas las gaultas et savens bitschas igl Koch, sin quei ha igl Groff fig seturpigiau, et spitgiava cun gron desideri tgei ei vignes a vignir la tiarza gada, curca el pia suenter che la schmaladida stria tras agit digl giavel haveva faig sias ceremonias sco vidavont, varda igl Groff puspei tras scafiment della stria enten igl vidavont nomnau spiegel, enten igl qual el cun gronda truriadat veseva che la Grova comates igl puccau cun igl Koch setza, la qualla causa vesent igl Groff ei talmeing sevilaus sin sia Genoveva cha ei pareva chel les spidar fiug, et ha suenter quei dau camond, chel deigi ira avont a mazar, u far ort peis la muma cun igl affon ensemlameing, cun ina schandlia mort, ves fuva el arivaus a casa, scha perneit mira, discuera el cun sia survienta che surveva sy agli Grova, con ventireivlameinh el hagi complaniu la sia fitschenta, et qualmeing hagi la camonda de siu signur de prender la vitta a crudelmeing mazar sia signura cun igl affon ensemel, gie nagin fuva pli lets che grad quei schventirau gollo, igl qual saveva bucca far autter che selegrar e patertgiar ora cun tgei mort el les metter entuern la Gratiusa signura e da tuts bandunada Genoveva quest dischuers cun la survienta da gollo ha tatlau tier ina pitschna matatscha figlia da quella la qualla fuva pli bein enclinada encunter Genoveva, che sia schventirada muñma schinavont pia che la muñma da quella figlia tras comendar [f. 20 r°] digl gollo stgiava a nagin gir lundrora da quei enten igl hoff, scha perneit mira cura quella matella va vitier la perschun, et stent avont quella faniastra entras la qualla ei purschuven en agli quei ton paun et auva, bargieva ton pitrameing, che la Grova Genoveva ei tras quei fig sestementada, ella enpiara quella mattella tgei quei munti chella bragi aschi dolorusameing, la qualla agli ha faig risposta schent ach gratiusa signura, vossa

gronda miseria ei caschun da mias larmas a bargir, pertgei gliei ora cun vus, vus stoveits murir, pertgei che igl hoffmeister gollo ha survigniu la camonda da siu signur, chel avus deigi prender la vitta sin quei tutta conbrigiada la Grova, enpiara questa matella, tgei ven ei aber a daventar cun miu pauper affon, la qualla ha respondiu a gig, cun vies car affon veng ei nuetta ira pli bein cha cun vus, pertgei cha igl Groff a comendau de crudelmeing prender la vitta avus agli afon ensemlameing, cau po mintgin far persen a patertgiar a considerar co quei seigi agli iu per cor, a nossa chara a bandonada Genoveva, gie talmeing eis elaa giu da questas aschi tristas novas sestementada chella per mal ei dada via suenter quei aber che ella ei puspei vignida tier sasetza, ha ella ton dolorusameing bargiu a spondiu larmas, che la crapa vessen dover conpassiun ella ha suspirau tier Diu, cun quests a simiglionts plaids et acts de dolur, Ach miu Diu a miu signur, co hai iou meritau in aschi schnueivel stroff, ach nua nua hai iou po ton grevameing tei stridau che iou da tutt igl mund sund bandunada cun miu char a dulsch affon aschi crudelmeing stuein vignir mazai o mei schveintirada fem̃a, ei pia mia vitta vignida tocan cau, nua che iou sto vignir mazada, sco ina rumpada della leig, schi bein cha iou per salvar la fideivladat ton ton biar hai stoviu star ora a pitir e pitrameing surfrir entocan questa [f. 20 v°] ura, o miu Diu a miu signur ami veng po ennagit e spindri po mei da dinna aschi crudella mort. Quests a simiglionts plaids fuven quels cun igls quals Genoveva lamentava a sedoleva giu da sias aschi grondas miserias e suenter quei che ella ha gig avunda giu bargiu a suspirau a spondiu larmas zun dolorusas, ha ella gig tier questa matella, miu char affon va tier mia combra u enten mia combra e porti ami ina plima e enpau pupir a tenta, a per tia breigia preing a salva ti tutta mia bialla vestgiadira ton sco atgi plai, et con gir quei a ella porschiu agli matella la claff della combra, la qualla ha portau bein prest quei cha ella veva comendau, ha Genoveva schrit ina breff a siu signur a mariu Sitfridus en questa visa. Gratius Signur a Carissim mariu. Suenter quei che iou sun vignida perscharta et cun gronda dolur entaleig che iou tras vies camond, damaun stopi morir, sche hai iou pri avont mameza da avus cun quest zedel dar la buna noig et igl pli suenter pietigot : iou vi zvor bugient murir, schinavont cha vus quei comondeits ami, nuetonmeins para ei ami zun pitter che vus ton inocentameing mei condemneits a la mort, la soletta raschun muert la quala iou sto murir ei quella, perquei che iou hai bucca voliu rumper la leig u la fideivladat la quala iou avus hai enpermes, et hai bucca voliu consentir avies luxzurius hoffmeister gollo, igl qual mei biaras gadas ha voliu zungiar, che iou agli vegni en veglia e rumpi igl ligiom della fideivladat e maculeschi la flur della bialla schubradat, nagina cuelpa met iou sin vus de mia dolo-

rusa mort, auter che vus ton gleiti veitz cartiu a mes tgisaders, ami aber veits bucca laschau tems ne ura de sigl meins mo far risposta a gir mia raschun, tra quei pia gig iou et engir avont Diu et avont igl truament cha avont igl qual iou damaun sto conparer, che iou tuts igls gis da mia vitta iou per vus hagi mai enconoschiu in auter um, u consentiu enten simiglionts patertgiamens, nueta ton meins mom iou inocentameing tier la mort, schinavont cha Deus a ordanau aschia, sun aber bein sigirada [f. 21 r°] chei vegni a vignir in gi enten igl qual la mia inocentia, et la maleztgia de mes inimigs a tgisaders veng a vegnir palasada buna noig o Gratius Signur e carissim scazi, iou vus pardun dacormeing et suenter mia mort vi iou rugar Diu che miu saung inocent clomi nagina schventira ni sur vus ni sur igls mes tgisaders et inimigs, quest schriff iou cun igl maun zun figt tremblont et cun igls eigls pleins de larmas, pertgei ca la mort la qualla ami ei zun neutier a enplaniu miu cor cun tem̃a a schnavur, rest aschia entocan la mort zun fideivla et muert la fideivladat mont tier la mort truada. Questa ei stada la breff che Genoveva ha schrit asiu signur a char mariu. la qualla breff ella ha suenter quei dau amauns a quella matella, che ella deigi portar enten sia combra et a nagin gir ora u far da saver, tutta quella noig aber ha Genoveva faig oraziun e recomendau a Diu sia dolorusa mort, la qualla la damaun ha igl gollo clamau dus de ses surviturs che agli eran igls pli fideivels, et adels faig da saver che el hagi scafiment de siu signur de metter entuern et prender la vitta a sia signura Grova, et camonda aschia a quels surviturs chei deigien manar la Grova Genoveva ora enten in stgir vaul et leu crudelmeing la Grova cun igl affon mazar a prender adels la vitta, et per ina enzenna che ei vessen ella mazau e conpleniu siu camond, deigien ei portar anavos cun els igl eigls a las liungas de quels che ei veven mazau sche ei quei vignessen a far sche enpermeteva gollo de pagar a render copiosameing quei lur survetsch, sche ei aber vigniessen agli bucca obedir e conplenir quei siu condament sche lessi el els cun lur dunauns et affons crudelmeing mazar u prender la vitta, igls surviturs [f. 21 v°] an bein bugient priu quest condament sursasezi et ladinameing en i enten la perschun della Grova, et han adella traig en in zun schliet vistgiu, et era curclau la sia fatscha sinaquei che nagin dues ella enconoscher enten igl manar ora, et pia han agli comendau che ella deigi zun tgiaumeing cun els ira ort la perschun e ort igl casty, perneit mira cau mava quella paupra a da tutts bundanada Grova sco ina inocenta nuerza tier la mezca et arveva buca si sia bucca per plidar in plaid, ella portava siu char e dulsch affon sin sia bratscha, strinscheva quel tier siu petz senza tarfinar et el dulschameing carazava, et haveva biar pli conpasiun a dolur giud la mort da siu char affon che giud la sia aigna mort, och ti miu pauper figl, scheva ella, ach ti miu carissim aungel. ach podes iou

tei po portar schi gig sin mia bratscha, schi gig sco iou tei hai portau enten miu bist, ussa aber stos ti murir aunca saver tgei murir seigi, et stos ussa murir culpeivels, schegie ti has mai comes nagina cuelpa, con quests a simiglionts plaids ha ella muentau igl cors digls survituns tier ina vera conpasiun talmeing chei pareva adels zun gref de conplenir igl camondament de lur signur, essent aber els arivai tier igl liug che adels era determinau, han ei gig tier la Grova Genoveva, che lur signur agi adels comendau de prender agli la vitta muert igl pucau della malfideivladat, chella vessi comes, et che igl hoffmeister agi adels comendau da conplenir quella fitschenta et agli prender la vitta, et tras quei deigi ella buca ver per mal enconter els, sunder sapinar tier ina buna mort, sinaquei ei la Grova sco ina obedeivla survienta de siu signur semessa enschanuglias, et sapinau tier cun tut siu cor tier ina beada fin, enaquella prenden igls survituns igl affon et targient els ora lur cuntials leven ei val tsuncanar la gula [f. 22 r°] algi affon, vesent quei la stamentada muma seglia ella adels enten la bratscha, clamont a schent scheit star scheit star o chars amigs et schermigieit po quest saung zun inozent, et sche vus gie leits igl affon mazar, sche perneit ami la vitta avont, sinaquei che iou vegni buca zungiada de morir dues gadas igls survituns ven udiu quella sia damonda et pia comendau che ella deigi scuvierer siu culietz, et quel metter sut la spada, la paupra Genoveva ei giu da quei talmeing sestementau chella fig tremblont pareva pli morta che viva, nuetonmeins a ella cun pitras larmas plidau tier els survituns en quella vissa, o cars amigs iou sun zvor parigiada de morir, aver carteit ami, vus vegnits gropameing a far puccau sche vus mei vignits a metter entuern, pertgei iou engir avont Diu che iou seigi inocenta, et faulzameing tgisada digl hoffmeister, agli qual iou hai buca voliu consentir enten ses schliats gargiaments, iou vi esser avus sigronza, che sche vus vignits mei a schermiar, ven Deus avus avos affons milli dubels render a pagar, sch' vus mei aber vignits a mazar, vi iou sigirar che miu soung inocent vegni a clamar vendegtia sur vus a sur vos affons. igls cors digls survituns entras quels plaids talmeing toccai muentai, chei pareva non poseivel chei podessen far dalaid enzitgei a quella devotiusa Grova, et tras quei han ei plidau tier ella cun carins plaids en questa visa : Gratiusa signura nus lessen bugien schengigiar avus la vitta, sche nus fussen bucca condemnai oder comendau sut peina della vitta, che nus duessen vus mazar, nuetta tonmeins sche vus enpermateiz de mai pli vignir neunavont u turnar a casa, sunder adina restar cou enten quest u auter disiert et a nagin dar de enconoscher, sche lein nus vus laschar ira et schengigiar la vitta sinaquei che vus dueigies ver memoria de nus enten vossas oratiuns, quei udint la paupra Grova, ei siu cor selegraus et enplenius cun legria et tras quei ha ella [f. 22 v°] els fig engraztgiau

decormeing igl survitur muert la misericordia chei vevan agli musau cun schingiar agli la vitta, ella ha enpermes fermameing de salvar lur conditiun a camond chei veven teniu ora, suenter quei han igls survitur priu a catschau ora igls eigls a tagliau ora las liungas da dus tiers salvadis han portau a lur signur gollo per ina enzenna de lur morderia chei vessen faig. igl gollo aber aven nagin dubi chei vessen bucca conpleniu siu comondament, ha buca voliu urdar sin quellas liungas a eigls, sunder comendau chei deigien quellas sco ina liunga dadina pitauna fierer avon igl tgiauns. Genoveva aber quella paupra a da tutts bandunada columba mava per igl vault entuern et cun grond flis encureva nua ella podes survignir in liug suesst chella fus schermigiada dellas mallas auras ella aber a quei gi nagliu saviu enflar in liug de ruaus u suest, sunder ei leza noig zungiada de maner sut in pumer sut tschiel aviert, con mal quella zarta Grova hagi giu ruasau a tgei teñas a savurs hagi giu gi a noig star enten in aschi scharschentus u matgiert vault u desiert po in a scadin maneivel patertgiar pertgei in um schi bien cha el a bien cor tonaton seschnuescha e ha teña de star enten in desiert aschi persuls, ella volveva ses eigls pleins de larmas a maun tremblons encunter tschiel clamont sura cun tutt siu cor igl agit de Diu igl qual solet pudeva ella gidar enten questa gronda miseria, la emprima noig ei ella stada ton pleina de angueschas, ca ella zun nuetta a saviu dormir, et gliauter gi ha ella sco vidavon encureig ina tauna u in pumer cavierg enten igl qual ella pudessi star a suest, igl gi avont haveva ella zun nuetta migliau ne buviu et igl auter gi fuva la fom ton gronda chella ei vignida zungigiada de trer ruchas ragischs a iarvas salvatgias per semantaner e sustiner, igl tierz gi eis ella puspei ida [f. 23 r°] aunc biar pli anavont enten igl desiert et a sigl suenter enflau ina ruesna u tauna enten in gripet speras in fantauna quest liug ha ella cun engraztgiament retschiert, val sco Deus agli ves dau quei et ha priu avont sasetza de conplenir igls gis de sia vitta cau enten questa tauna, enten quella a ella pinau tier in leget cun dascha u roma da ping, auter aber haveva ella nuetta cun ella, las iarvas cha leu charschevan e las ragischs che leu secatavan per sustentar a trer via, tras quei pia che ella manava ina vitta streingnia ton pleina de cumber a munglamens sespardeva igl laig de siu sein talmeing che ella ha buca pli saviu tezar siu char affon, igl affon aber quei inocent tschut pleins de fom tschitschava ton gig igl sein de sia chara e da tutt igl mund bandunada muña, che igl saung enstaigl digl laig ei curius ora et schinavont che quei carin aungel haveva zun nuetta per sustentar entschaveva el a pigierar e sekar via della fom, igl Dolorus bargir de quest misirabel vierm, et penetrava igl cor de sia chara muña a talvisa che ella steva per murir, zun nuetta pudeva ella far per vignir agli en agit, et tras quei stueva ella ver-/quei pauper orfa-

net misirablameing pirir via a murir della fom, schinavont aber chella quei dolorus spectakel stues buca pli mirar tier, ha ella mes igl affon sut in pumer et ei ida ton lunsch dedel chella pudessi buca ver quellas pitras larmettas a zun dolorus bargir e dar ijs da siu aschi char a bandunau affon, leu ha ella sames enschanuglias et clamau sura igl agit digl Buntadeivel Diu, chel ha stuviu ella udir, O miu Diu, scheva ella, ei sei puseivel che tia Divina Maiestat, o dulsch spindrader, posses urdar tier senza conpasiun, qualmeing quei inocent [f. 23 v°] a char affon sto aschia inocentameing pirir a sakar via muert igls munglamens de spisa a buvronda, varda po o misericordeivel Diu, vardi po quei pauper viermet, co el aschi misirablameing stat avont tes eigls, et cun siu fleivel bargir a dolorus suspirar tei clamar en agit, cha ti veglias po tribuir enqualche spisa u buvronda, ach preing po erbarm da quest affon, o buntadeivel Bab, veng po en agit a quest pauper a bundanau ierfanet agli qual siu bab semuesa ton ruchs, et sia mum̃a ha buc, et po buca gidar, iou hai gie nagina trost cau sin quest mund auter che quei char affon, sche ti pia quel ami prendas sche sto iou era misirablameing cau enten quest desiert murir per charschadegna a dolur cun tut pia dai quel ami per ina trost scha vi iou quel trer sij tier tiu survetsch, ves a la Dolorusa Grova conplaniu sia oratiun, sche perneit mira, veng ei ina tschiarva, la qualla semusava tutt dumiastia et sestrihava entuern ella, val sco ella les dar dentelir che Diaus ella havessi cau termes, sinaquei chella cun quei mittel pudesi sustentar igl affon, Genoveva ha ladinameing encoschiu che quei seigi ina providenza e particulara favur de Diu, et tras quei ha ella purtau neutier igl affon et mes vit las tettas della tschiarva, igl qual affon a lau ton gig tettau chel ha survigniu enpau kraft a vitta muert questa gronda graztgia a particulara favur de Diu ei Genoveva talmeing selegrada che ella cun dulschas larmas de legerment engraztgiava Diu cun tut igl siu cor, et rogava era Diu che el dues continuar continuameing questa sia niebla providentia, sco ei quei era daventau, pertgei che schi gig che Genoveva ei stada enten igl desiert ei quella tschiarva mintgia gi vignida dues gadas per spisgientar cun igl laig. Questa fuva la soletta trost [f. 24 r°] a confiert che gudeva quei inocent affon, cau sigl mund siat ons, sia chara mum̃a ei quels siat ons vivida mo cun iarvas a ragischs et auva, tgi cha pertratgia che Genoveva seigi stada ina niebla Grova et traigtia si enten cuertzs da Princis aschi delicatamein, usa aber stopi sesustentar cun enpau paschig u iarvas a ragischs, in tal veng gleiti a capir, con bein quei hagi faig a siu zart magun, ach fuva ei buca de haver conpasiun che ina Grova de tonta nobleztgia stues patir munglamens da quellas causas las quallas perfin igls bettlers an buca da basengs u garegian, sia niebla habitaziun ha samidau enten ina macorta tauna, sias survientas enten tiers salvadis,

sias delicatas spisas enten ruchas iarvas a ragischs, siu bi a deletgieivel loschoment u ruaus enten ina pluna de roma ping, sias pedras custeivlas enten dolorusas larmas et cun in plaid tuttas las sias leteztgias a consolatiuns ein midadas enten ina continua tristezia cumber a tribulatiun. Perquis Genoveva a stoviu ver in cor de fier, sche ella haves bucca zun fig sentiu cumber et sedoliu giu da questa gronda miseria gie schi bein cha ella era zun bein preticada enten las vertits della patienztgia ei ella tontanavont savens zungigiada de petrameing bargir a sponder larmas giud sia zun gronda miseria. igl tems della stat fuva sia miseria zvor enpau pli maneivel de surfrir, igl tems de unviern aber sai iou buca co ella a siu char affon hagien podiu surfrir a sustaner la schnueivla ferdaiglia che leu era, et co ella hagi igl tems de grondas navadas survigniu iarvas a ragischs per setrer via, curca ella igl unviern leva beiver auva sche stueva ella prender la freida glatscha enten sia buca a tener ton gig chei luassi, chuca ella leva encurir sias ragischs stueva ella far navent la neif et cun gronda breigia cavar si la tiara tutta schalada cun in len, churca ella ulscheva, stueva ella dar cun igls [f. 24 v°] mauns enzemel ton gig chei vigniessen enpau scaldai, ach pia con liung manigieitz che agli cau hagien samigliau las noigs digl unviern, et con dolorus ei ha pariu a questa paupra a bundanada Grova, questa gronda travaglia avont che ella fus enpau distadada, aber tuttas quellas dolurs eran algi levas enten conparatiun de quellas che ella veva enten igl ver siu char Dolorus, igl qual fus ton inocentameing gravigiaus cun tontas miserias a munglamens, particularmeing chuca el entschaveva a chrescher si et setz enconoscher sia miseria, ach con savens strenscheva sia chara muma quei siu solet scazy a dulsch affon tier igl siu cor a petz, per mitigar quella gronda ferdaiglia cun la qualla igl affon fuva schalentaus a surcargaus, churca ella veseva che tut la persuna de quei char affon muert teribla ferdaiglia tutt tremblava, sche mava quei a sia muma talmeing per cor, che ella tras quei veva gronda dolur e conpassiun, che ella veva pudeva buca calar de bargir a sponder larmas, ach miu char affon, ach miu pauper affon, scheva ella tontas miserias stos ti inocentameing surfrir a star ora, et cun la tia malventireivla muma stos ti viver ton malventireivlameing, tgi vul ussa stgiar gir, che quei char affon securschent che sia cara muma ton pitrameing bargieva, hagi buca era cun pitras larmas bargiu a suspirau, nuettatonmeins ha ella ladinameing adina seconsolau enten Diu, cun unfrir si tuttas las chruschs, miserias et grondas tribulatiuns, enten las quallas plagas da Christo Jesu, suenter aber engraztgiava ella era Diu, che Diaus haves ella manau ort igl mund chei pleins de enganamens, et ella cau [f. 25 r°] manau enten quei Desiert, ella duvrava igl pli biar tems enten igl far oratiun a carscheva pli a pli in gi a mintgia gi enten la devotiun a careztgia tier

Diu. ella ina gada curca ella era avont sia spelunca u tauna enten la qualla ella steva cauldameing culs eigls encunter tschiel orava, sche perneit mira veza ella in Aungel vignient giu da tschiel igl qual purtava enten ses mauns in zun by crucifix, enten igl qual fuva la persuna da Christi de spir bi helfenbein, la qualla fuva tigliada ton bi kunstlich a merviglius che ei fuva clarameing de comprender che quei fus faig u tigliau ora de maun de Aungels, pertgei che la fatscha da Christi era fatgia ton anmietig a plein da conpassiun cha nagin pudeva vardar senza cordiala dolur a cõpasiun quest crucifix aigl aungel dau agli cun gir tier ella prendi questa chrusch O Genoveva, la qualla tiu dulsch salvader a spindrader Christus setz atgi per ina trot termetta giu da tschiel, enten quel deigies ti mirar, et quel deigies ti atgi metter avont per in spiegel et avon quel deigies ti far tias oratiuns, churca ti eis combriada sche seconforta enten quella chrusch, chur che ti vens tentada sche cueri tier quest chrucifix, et chur che tgi surcarga la mala patienzia sche partratgia la patienzia de quel igl qual penda vit quella chrusch. Quest crucifix ven atgi ad esser in schilt enconter tutts paliets de tes inimigs, et ina claf la qualla atgi ven ad arver igl soing Parvis, churca igl Aungel ha giu gig quels plaids tier Genoveva, ha el laschau igl crucifix leu et ei stoligs, Genoveva aber cun gronda trost a reverenza ha priu quei crucifix et ha mes sin siu altar enten sia tauna, igl qual altar la natira haveva [f. 25 v°] fabricau enten igl grip della spelunca de Genoveva, suenter quei eis ella humiliteivlameing seprosternida avon quella chrusch u crucifix et ha engraztgtiau Diu, et chur che ella fitgiadameing urdava sin quella fatscha de Christi, vigneva siu cor surcargaus cun tonta dolur a conpassiun che ella manigiava che siu cor schlupas ora, aung pli gronda careztgia a dolur ensemlameing ei siu cor surprius a surcargaus, churca igl crucifigau Christus, ina gada ha stendiu ora siu bratsch dreig et ella charameing pigliau entuern a strenschiu tier siu petz, enten quest crucifix fuva ei ussa tutta trost a consolatiun de Genoveva, avont quel steva ella buñameing adina patertgiont la petra passiun de nies char spindrader, igl tems de stad ornava ella quel cun biallas flursetas a maigs, igl unviern aber cun dascha u roma de auters pumers che leu senflava, ina gada churca ella sapatertgiava a manava per cor sia gronda miseria, eis ella sesida oder sebissa giu avont igl crucifix et plirau a siu dulsch salvader schent miu dulsch a per mei crucifigau Jesus, tgei u nua hai iou faig tons grons puccaus, che ti mei ton dirameing enquieras a casa, et semuesses ton dirs, ach tgei hai iou po mai comes che ti mei sco ina cha rutt la leig has laschau bandischar da casa, mei has stuschau cau enten quei aschi ruch desiert, sin questa lamentaschun a igl crucifix plidau tier ella cun viva vusch quests plaids, tgei hai iou pia faliu che miu Bab celestial aschi [f. 26 r°] dirameing ha mei visitau, tgei hai iou

pia faig puccau chel mei val sco iou fus in morder privau mei da tutta mia honur, et laschau engutar vid igl len della chrusch, eis ti pia pli inocenta che iou, oder hai iou forza faig pli bia puccau che ti, sche seconforti pia cun mei, et partratgia qualmeing iou inocentamein aung zun biaras pli grondas dolurs miserias et travaglias che ti hagi sentiu et patientameing surfriu, giu da questa buña corectiun de Jesu Christo ha Genoveva seturpigiau, et de caudenvia ha ella mai pli plirau schi bein che cun ella mava zun mal, sunder ella se exercitava talmeing enten la patienztgia, che ella engraztgiava a Diu per ina a scadina dolur miseria u travaglia val sco quei fus ina particulara favur a dun da Diu. schinavont che ella ton gig ei stada en quei desiert, enna quella ei carschius sy enpau siu carin affon cul num dolorus sco sisura ei gig, igl qual Genoveva ha entschiet a musar de plidar a da ira setz, quel instrueva ella era enten la devotiun, et cun quel haveva ella savens siu solatz a dulscha trost, Diaus ha dau a quei affon in tal dun a farstand chel zun maneivel capeva et enperneva tut quei cha sia cara muma agli musava, ei fuva aber da ver gronda conpassiun, vesent che quei char affon stoeva ira nius et senza kalzers enten tuttas auras et fardaglias pertgei cha quels pons u piatz cun igls quals ella haveva el fischau enten sia giuventegna, et quellas schrottas pon las quallas ella haveva scarpau giu da sia vestgiadira per curclar igl affon fuven schon tutt ruttas a schmartschidas talmeing che la muma a igl figl eran zungigiai de securclar lur niuadat cun frastgias digls pumers, giuda questa gronda miseria [f. 26 v°] a niuadat de quest zart affon et ha Deus priu puccau et tras quei ha el termes in luff igl qual a portau ina pial nuerza enten buca, ha quella frig avont igls peis digl affon, la mum̃a ha quei retschiert quella cun grond legermen et engratiament, et cun quella vistgiu siu car Dolorus sco ella ha saviu. de caudenvia han igls tiers salvadis entschiet a vignir pli familiars a dumtestis cun els tras quei vignevan ei mintgia gi a figievan tarmaigl cun igl affon, savens saseva el sin igl luff che lgi veva purtau igl fol della nuerza, et figieva solatz cun las liurs a auters tiers a glimaris che senflaven lau entuern, igls utschials digl luft schgulaven savens sin siu tgiau et sin ses manuts et cun lur enperneivel cantar figievan ei igl affon cun sia chara mum̃a fig selegrar, curca igl affon mava per encurir iarvas a ragischs agli sia mum̃a, curevan ei cun el biars divers tiers, igls quals agli musaven cun lur brauncas quallas fussen las pli buñas iarvas a ragischs, sia buña mum̃a veva era zun grond legerment giud sia frindlicha conversatiun, et seschmervigliava era zun fig giud sias zun sabias respostas a damondas, ella musava agli igl paternies et autras oratiuns e entruidava el cun gron flis, qualmeing el dues tener char Diu. tumer et venerar el tutta sia vitta, aber mai ha ella gig agli da tgei schlateina el seigi naschius, biar meins aber pertgei raschun el

seigi ussa enten quest desiert a malventireivel stand, sinaquei che ella figies bucca pli gronda sia chrusch et forza afigies algi in lust a gargiament de turnar enten igl mund enganus, ina gada churcha ella zun familliarmeing discureva [f. 27 r°] cun siu char Dolorus ha el gig tier ella quests plaids, vus comondeits ton savens che iou deigi gir Bab nos qual che eis enten tschiel. ei schei po ami tgi ei miu Bab, Char affon ha la muma gig u faig resposta, Deus ei tiu Bab, igl ei si sur igl soleigl a la glina cha ti vaezas, igl affon damonda encanuscha el pia mei miu Bab, gie fa la muma resposta, el enconoscha tei et ten tei zun char, co ei quei pia gi igl affon chel ami fa ton pauc dig bein, et lai nus cau star enten tons munglamens a miserias, Genoveva fa resposta agi nus essen cau enten ina val da larmas et stuein surfrir a pitir, curca el ven nus a clamar enten tschiel, lou vengnin nus haver tutta dulschezia a legerment. igl Dolorus gi pli anavont, ha miu Bab aunc pli figls tier mei o chara mum̃a, la qualla ha faig risposta, schent gie el ha aung pli, igl gi nu en ei pia, iou hai manigiau che nus seigien persuls cau sigl mund, la muma ha respondiu schegie che ti eis mai passaus or quest vault, sche deis ti nuetta ton meins saver che orda quel, secatten aung biar tiaras a marcaus, enten igl qual en biars christgiauns che viven, biars da quels viven bein, et fan bien igls quals vegnien adira en tschiel, biars aber viven mal e fan schliet, igls quals ston ira enten igl ufiern, et leu perpetnameing barschar a arder, igl figl gi sigl pli suenter pertgei mein nus pia buca tier autra gliaut tgei stein nus cau enten quest desiert schi persuls, igl qual ha faig resposta Genoveva schent, quei figiein nus sinaquei che nus podeigien pli being survir a nies Bab Celestial et tras quei vignigien pli ault enten igl soing Parvis, quests et auters sabis discuers manava quei sabi affon cun sia chara mum̃a zun savens, et enparava ella tutt manitlameing dad ella, tgei che agli deva enten igl sen, esent [f. 27 v°] Genoveva stada siath ons enten quest desiert, ei ella vignida talmeing malsauna che ella per quis a manigiau de morir schinavont che ella veva igl grond munglament de tuttas causas, havaeva ella talmeing pirentau a faig pigerar chella samigliava buca pli setza, gie fuva pli samiglionta adina unbriva et figura della mort, ella ei cun ina talla faebra caulda surcargada, la qualla quei ton saung che era enten ella era talmeing envidau, che ella ei vignida zun schvacha a fleivla et surprida cun zun grondas dolurs, churca igl siu car Dolorus a viu cha sia aschi cara muma les murir, ei el sco in bundanau ierfanet, sefrigs sur igl tgierp della mesa morta Genoveva en et talmeing bargieva e plirava e sedoleva, che sia chara et bunameing pli morta ca viva mum̃a, zun grondameing a priu erbarm et a giu ina dolorusa conpassiun cun siu dulsch Dolorus, tgei dei iou pigliar a mauns o chara mum̃a plidava igl affon, nua dei iou po mai savolver chara

muñ̃a sche vus moritz, nua dei iou po mai ira, che iou sun cau enten quest aschi ruch a stgir grond desiert, et encanusch nagin christgiaun cau sigl mund, rogei po Diu o chara muma, che Diaus a vus detti la vitta a turnenti puspei la sanadat, pertgei sche vus duesses murir, sche stues iou era cau en quest desiert ussa sacar via, sia cara muma udent queî cun zun gronda dolur, a consolau igl affon sco ella a saviu, et a gig tier igl affon quei che ella ha mai voliu vivont agli declarar, ussa aber explikescha iou atgi en questa vissa. miu char figl bucca bragi a saconbrigieschi aschi fig giud mia mort, pertgei ti deis saver che orda quest vault bucca de lunsch de Trier ei tiu Bab enten in casty, tier igl qual ti deis ira suenter mia mort, e gir agli cha ti seigies siu figl, et el ven tei zun maneivel a enconoscher et prender si per siu affon, pertgei che ti eis grad samiglionts agli sin fatscha [f. 28 r°] et tgi cha vesa ven a crer che ti seigles siu figl, sinaquei ha ella rischdau ala liunga co ella seigi vignida en quei desiert, et tgei schmochs igl malizius gollo hagi faig agli, nuetta ton meins ha ella rugau siu car figl chel deigi bucca far u garigiar vendetgia encunter quel, sunder agli per amur da Diu decormeing perdunar, enten quei cha Genoveva manigiava che mintgia augenblick de dar si igl spirt perneit mira sche vignevan dus Aungels enconter sia tauna cun gronda clareztgia, igls quals mont vitier siu leg, et tucont ella cun lur mauns, schā ei gig quests plaids, ti deigies viver o Genoveva a bucca morir pertgei aschia ei la veglia da Diu. Sin queis plaids en ei stoleigs, a la Grova restada u tornada sauna cun gronda leteztgia a consolatiun da siu char affon, suenter quei pia che ton gig havent seteniu sy enten igl desiert, cun discuerar de Genoveva, ei sei reschuneivel che nus vignigient tior igl casty, a considereigien tgei nies Groff Sitfridus fetschi. Quest suenter quei chel ei arivaus da viarra enten siu casty, ha igl malitius gollo resdau ala liunga co el hagi faig manar ora quella pitauna cun siu affon enten igl vault, et cau adels faig prender la vitta, giud la qualla causa igl Groff era bein contens, et ludava la gronda prudentia e schi biar de siu hoffmeister, paucs gis eran passai via, sche perneit mira ha ei entschiet agli morder la cunsienztgia, et la memoria de sia chara Genoveva agli cuschanava gronda āgueschs a dolur, et agli deva enten igl sen chel forza vessi faig entiert agli Grova, et el vessi forza faig grond puccau cun bucca giustar quella causa cun dretgia raschun, et encurir suenter suficientameing [f. 28 v°] la noig suenter a el giu in zun greff siemi, igl qual a multiplicau fig la malla enconia digl Groff, pertgei che agli pareva en sien che el veses in drag igl qual agli pernes navent sia chara Genoveva, et ei fus nagin igl qual vignis agli enagit enten questa tribulatiun e anguescha quest siemi a el la damaum risdau a siu hoffmeister gollo, igl qual tras listiadat ha el mes ora faulzameing cun gir, che igl drag munty igl Koch, igl qual veva num Dragon, et

tras quei che el agi bucca salvau fey a verdat, hagi el surmanau sia Grova Genoveva tier igl pucau cun privar igl Groff de sia consorta, et confortava era igl Groff, chel de caudenvia dues buca crer e far stemi sin igls siemis et bitter navenda la malla enconia, pertgei chel possi a deigi crer fermameing che la Grova et igl Koch, agien meritau ina mort biar pli crudela, sinaquei aber che igl Groff laschas ira quels malenconigs patertgiamens a remiers della consienztgia ha igl gollo pigliau a mauns tutts solats, nomnadameing gastarias a comedias a saltars ira ala catscha far igl fecht et autras fatschentas per far star legers igl Groff et enblidar via sia chara Genoveva questas causas figievan zvar legrar igl cor digl Groff dadora via aber la plaga de siu schrupel podeva mai vignir cuvrigtgia via sunder quella vigneva de gi engi pli gronda a pli dolorusa ina gada ei igl Groff ius enten la conbra de sia chara Genoveva nua che el denter autras schartiras ha anflau quella sisura numnada breff, la qualla Genoveva haveva schrit enten sia fermonza avont chella vignis manada navenda igl Groff legia questa breff cun zun gronda atentiun et enconoscheva enten quella la perfetgia inocenzia de sia [f. 29 r°] cara Genoveva havent quella legiu a el sentiu tonta conpasiun cun sia cara Genoveva che lgei bunameing vigniu mauls, et ei vignius malsauns per charschadegna el ei encunter igl hoffmeister gollo talmeing savilaus che schel fus staus presens sche ves el igl mazau leu sigl platz el nomnava quel in faulz terditur et zun malizius morder et schmaladeva el giu funs igl ufiern a vesent quei igl malizius gollo ha el sefaig ot peis per zecons gis entocen chel ha enteleig che la gritta de siu signur seigi stizada via suenter quei ha el ton listiameing saviu surplidar igl Groff, che el ha cartiu pli als plaids u manzegnias digl gollo che als plaids u schartira de genoveva, denter auter gi igl gollo, che la genoveva gigy enten sia breff che ella seigi senza cuelpa, et hagi mai faig samigliontas causas, ei bein ina bialla resposta, sche metti ei avunda, schent tuts laders a morders en senza cuelpa, cun quels a simiglionts plaids ha el talmeing surplidau igl Groff, che el ei puspei vignius en Graztgia cun el sco vidavont aber buca gig ha quei cuzau, pertgei che bein prest suenter en igls scrupels a remiers della consieztgia tornai pir cha vidavon, pertgei el manigiava et haveva quella apresentiun, che enzatgi agli adina sches enten ina ureglia, ti has laschau mazar la tia inocenta Genoveva, ti has priu la vitta a quei bundanau affon, ti has crudelmeing faig mazar quei inocent Koch senza raschun, et quest vierm della consienztgia fuva agli ton greffs a molests, che el podeva mai haver nagin legerment cau sigl mund enten caussas terenas, sunder val sco el les sedesperar mava el entuern pleins de carschadegna a mallaenconia, el clamava savens cun lamenteivla vusch quests plaids, ach Genoveva, nua eis ti pomai tratgia via [f. 29 v°] o ti niebel scazy digl miu cor, ti eis senza cuelpa vignida

per tia vitta, et de tia mort sun iou solettameing la caschun, igl malizius gollo quei advertend qualmeing igl Groff pli a pli vignies surcargaus cun ses scrupels, et tras quei pudes far vendegtgia agli, eis el sesplimaus navent digl casty a da sitfridus, gie sinaquei che igl Groff el buca survignies eis el ius ort sia tiara, suenter quei churca igl Groff ina gada fuva persuls enten siu ruaus enten sia combra entuern mesa noig, sche perneit mira, auda el in spengst igl qual cun gronda canera arves si siu esch della combra, et ladinameing cun ramur aschruschei, schi bein aber che igl Groff veseva nuet, ha nuetta tonmeins el surcargau schnueivla temma et anguescha, talmeing chel zun fig tremblava, et sezupava zvor sut igls pons sco el saveva, igl spirt aber ei vignius ent igl leeg tier el, et ei semes vitier el, igl qual spirt era sco ina neif oder glatscha, gie el pigliava entuern la persuna digl Groff cun sia freida bratscha ton staing, chel manigiava de stenscher, igl zun entoken la mort cunbrigiau Groff clom̃a en agit ses surviturs cun stermentusa vusch, igls quals bein prest vignient han stuschau u faig ira davent igl spirt tras lur esser presens, suenter quei che igls surviturs en stai navenda, et igl Groff steva enten siu ruaus pleins schnavurs, veng igl spirt la secunda gada, et rumpa en igl esch, igl qual mon per stiva sidengiu runava enten ses peis a ses mauns grondas cadeinas, igl Groff ha enna quella viu igl spirt schi bein ca ei era noig qualmeing el fus tut blaichs magers et samiglionts a la mort, igl qual spirt stent eri enten in encarden u cantun della combra, mussava [f. 30 r°] cun in det u cun in maun che igl Groff dues vignir tier el, igl Groff era ton pleins de tem̃a chel vigniva sco in miet, et pleins de savurs a larmas, saveva el bucca tgei far u pigliar a mauns, igl spirt a mussau la secunda gada chel deigi vignir, schinavont aber ca igl Groff stgiava ves vignir, ladinameing ha igl spirt agli cun teribla vusch a fatscha schmanitschau cun in det, aschia ei igl Groff staus zungigiaus de star si de siu ruaus et cun schnueivla tem̃a a tremblar ira tier igl spirt, igl spirt mava avont et mussava agli co el dues vignir suenter, et ha el manau giu enten in zunt ault comach stgir a bass, leu a igl spirt mussau cun in det sin la tiara, e pi ei stoligs senza gir in plaid : igl Groff a suenter quei puspei clamau igls ses surviturs, chei deigien el prender ora da quella stgiradegna, igl qual cun grond disgust, et el cun gronda breigia traig lundrora el ha risdau adels la sia visiun cun gronda tem̃a, et adels comendau chels deigien cavar la damaun leu enten quei liug, suenter quei che ei ves in peij ault vevan cavau, aflen ei in tgierp miert, igl qual veva grondas cadeinas enten ses mauns a peis, et han enconoschiu, che quei seigi igl tgierp digl Koch, igl qual gollo veva mazau enten la perschun, igl Groff a laschau prender ora la ossa et a faig saterar enten in liug Benediu, et per la olma a el faig far biar messas e autras bunas ovras, sinaquei ei igl Koch u igl spirt mai vignus pli

e el mulestau, sunder el ei staus enten siu ruaus ; [f. 30 v°] Questa fuva puspei ina clara enzeña della inocenztgia digl Koch et caschun da pli gron scrupel agi Groff Sitfrid, aber la pli clara enzeña della inocentia de Genoveva ei stada questa la qualla iou hai priu avont memetz de risdar. Quella stria la qualla veva faig conparer igl Giavel tras ses schmaladius Kunsts algi Groff sitfrid, cun representar agli Genoveva che figieva puccau cun igl Koch enten igl marcau de strosburg, ei suenter zacons ons pigliada et sco ina stria suenter ses merits condemnada u truada tier igl fiug, chella dues vignir berschada viva, churca questa ei vignida manada ora, et schon messa sin igl caset de leña, sin igl qual ella dues vignir brischada, ha ella rugau igl Derschader, chel deigi far la Grazia, et dar agli la lubienscha de plidar dus plaids aunca murir, suenter quei che ei gliei algi vigniu lubiu, ha ella plidau en questa visa, schibein cha ieu tuts igls gis de mia vitta hai faig zun biars pucaus et biar schliet, nuetta tonmeins encrescha ei ami nagin ton sco quel che ieu hai ina gada schandliameing surmanau, et dau da crer, et faig parer agli Groff sitfrit, che sia consorta Genoveva hagi rut la leig, et rut igl ligiom della fideivladat, la qualla ensemblameing con siu inocent Koch ei vignida per sia vitta, et stuviu murir ensemblameing cun siu affon, sco ina cha ves rut la leig, quest miu pucau ha mei savens conbriau entochen la mort, iou reclom aber miu plaid e gig a confes che la Grova sco era igl Koch seigien senza cuelpa, iou rog era che quei deigi vignir fatg da saver agli Groff, che iou hagi faig quei tras dar en a domendar de siu hoffmeister gollo, churca quei ei vigniu ad ureiglias agl Groff, ha el semusau buca auter che sco in che les sedesperar [f. 31 r°] usa enconoscheva el zun claramein qualmeing igl malizus gollo haves el manau per igl nas a turpigiusameing enganau, et sia chara Genoveva cun siu char figl aschi crudelmeing mazau et curca quei agli vigneva endamen, sche figieva ei agli ton mal che el steva per vignir ordasen, ord sia buca udevan ei nuet auter che quels plaids Ach ach Genoveva, Ach ach miu char a niebel scazi, ussa encanusch iou, che iou hagi faig entiert atgi, et tei cun miu zun char affon crudelmeing hai schau mazar a prender la vitta Ach Diaus tgei hai iou po mai faig, Ach Segnier Diu co dei iou atgi responder a far avunda : iou rog tei cha ti veglias mei buca tgisar avont igl streing truament da Diu, sunder ami tras misericordia perdunar miu grob feler a pucau, ti aber o zun faulz a malizius gollo eis solettameing la caschun de tutt quest mal, ti eis igl zun crudeivel morder de mia chara Genoveva et da miu char figlet. co dei iou suficientameing far vendetgia, et cun tgei mort dei iou tei metter ord peis, quests a simiglionts plaids de conpassiun scheva el encunter sia chara Genoveva a siu char figl, et tut da gretta scheva el encunter igl malizius gollo, cun igl quals el enpruava da satisfar a sasetz sin quei chel podes dar luft enpau a sia

gritta a furiusa rabia enconter igl gollo, igl gollo fuva schon dus ons navenda digl casty muert tema de siu signiur, igl qual saveva buca tgei cantun pigliar per puspei pigliar questa listia uvolp, el schriva agli gollo ina frindlia breff, enten la qualla el trai en pertgei el che seigi igl siu confident survient et bien amig, hagi dau si ìgl casty u igl hoff, et seigi traigs enten tiarras iastras, schi bein chel hagi adina mussau agli gronda careztgia a confidonza, igl gollo aber ha sestgisau, cun scriver chel tras grondas fitschentas chel hagi de conderscher possi bucca conparer, schi bein ca quei fus miu gargiament, igl Groff aber bucca contens cun quei, schriva agli puspei enzacontas breffs rugont el cun zun gronda frindliadat chel deigi dar si sias fitschentas [f. 31 v°] et vignir tier el pertgei el garegi zun fig sia frindlia conversatiun quest schriver a termetter breffs dadin a dalauters ha cuzau in grond temps, et tras quei ha gollo manigiau a cartiu chel seigi puspei enten graztgia cun igl Groff siu Signiur, sinaquei a igl Groff faig pinar enten siu casty ina zun niebla gastaria, tier la qualla el ha envidau tuts ses niebels parens a buns amigs, quei ei daventau sin igl temps de buania u fiasta digls treis soings Reigs, cun questa caschun ha igl Groff era envidau igl siu hoffmeister gollo, chel sin quella fiasta deigi era conparer et star legers con igls ses amigs e gasts che eran envidai, quest bein che lestia uvolp chel era, ha quella gada seschau surplidar et ei curius enten la reit della mort che era agli pinada. igl Groff fa agli era bein vignient cun gronda frindliadat et a zun fig selegrau e semussau letz giud sia vignida, ei han zacons gis conversau ensemel cun gronda confidonza, et spitgiava igl gi sin la fiasta de Buania, sin igl qual gi tuts igls gasts havessen de conparer a vignir enzemel. Siath ons fuven vargai, enten igls quals Genoveva era enten igl Desiert, et de tut igl mund tenida per morta, et la fiasta digls treis Soings Reigs era neutier et igl gasts en conpari, sinaquei aber che igl Groff pudes salvar pli bein ses parens et amigs che eran envidau tier sia Gastaria, ei el cun biars survituras setz et a era priu igl gollo cun el et ei ius enten in vault a catscha per survignir enqualche salvaschina. Perneit mira suenter quei chei gig a liun en stai y per quest desiert entuern, vesa igl Groff ina zun gronda a bialla tschiarva la qualla el a fugientau et ei ius suenter quella a tras biaras caiglias a crapas, entochen la vivont numnada tschiarva ei vignida tier la tauna nua che era Genoveva, et leu priu siu refugi per fugir a mitschar digl paliet, igl Groff veng vitier quella [f. 32 r°] tauna et varda en quella tauna, vesa el sper la tschiarva ina femna niua magra sco la mort, el ei giu da quei fig sestamentaus, et manigiont che ei seigi in spenscht ha el senzinau cun la enzena della soingtgia chrusch ê pia pleins de temna a schnavurs, sche ti eis da Diu scha neu ora et gi ami tgi ti seigies, Genoveva ha ladinameing enconoschiu igl Groff, dadel aber vignieva buca enconoschida, ha faig res-

posta cun quests plaids, iou sun da Diu, aber ina paupra puconta et fema niua schvus leits che iou vegni ora tier vus sche frei en a mi enzitgei de vistgiadira, sinaquei che iou possi curcla mia niuadat sinaquei ha igl Groff traig ora et frig enten la tauna sia kasaka che el veva en, cun la qualla Genoveva ha securclau et pia ei vignida, et cun ella ei era vignida ora senza teña la tschiarva, igl Dolorus fuva buca lura presens, sunder era ius per igl vault entuern per encurir ragischs et iarvas a sia chara muma de gientar, igl Groff aber schi bein che el enconoscheva buca Genoveva, seschmervegliava et perneva zun grond erbarm giud sia paupra persuña et zun magra a blaicha fatscha, ella enpiara era chella deigi po gir tgi ella seigi et co ella seigi vignida enten quest desiert aschi ruch e mitgiert, ella aber ha faig resposta a gig miu Signur : ieu sun ina paupra feña naschida de stramont e sun vignida cau tras grond munglament, pertgei chei han encureig, de per mei senza cuelpa cun miu car affon mazar et anus prender la vitta, igl Groff gi puspei co ei quei iu tien, et con gig eisei che vus esses cau, Genoveva aber gi, iou sun stada maridada cun in cert Signur igl qual ha giu enconter mei ina susspectiun che iou hagi rut la leig et buca salvau agli fideivladat et tras quei ha el comendau a siu hoffmeister chel deigi mei cun igl miu affon, igl qual iou haveva retschiert digl miu signur a mariu, crudelameing metter ord peis a mazar, igls surviturs aber che eran destinai per mei mazar, han tras gronda [f. 32 v°] conpasiun schengigiau la vitta ami a miu affon, iou hai aber stoviu enpermetter da mai seschar ver pli miu signur, et sun ussa siat ons cheu enten quest desiert, sin quei ha igl Groff giu melli patertgiamens sche quella fus forza sia chara Genoveva et tras cha el gig a fitgiadameing urdava enten fatscha, aber tras che ella era ton magra a pigierada sche pudeva el buca ella enconoscher, tras quei gi el pli anavont, mia chara amigtia schei pia co ei igl vies num, et igl num da vies Signur mariu, sin quei fa resposta Genoveva cun in grond suspir, miu Signur mariu senomnava Sitfrit iou aber misirabla hai num Genoveva, quests paucs plaids han stementau pli fig igl Groff che sche igl tun el ves tucau, tras quei ei el daus giu da cavaigl sin la tiarra val sco el fus privaus da sias sens, ei ina gronda urialla staus sin la tiarra avont igls peis da Genoveva : gleiti suenter ha el alzau siu tgiau et semes enschanuglias schet Genoveva ach Genoveva esses vus ella risponda, miu char Signur Sitfrit iou sun quella malventireivla Genoveva, tras gronda conpasium che haveva era encunter sia chara Genoveva, pudeva el buca seretener de pitrameing bargir a sponder larmas, et tras gronda leteztgia a tristeztgia ensemblameing chel veva, pudeva el buca plidar in plaid, suenter gig avunda haver bargiu gi el tier sia chara Genoveva quests plaids cun gronda humilitonza, ach mia carissima Genoveva en tgei stand affla ieu po mai vus, ach Diaus

prendi po erbarm che iou affla vus enten talla miseria, o mei malizius de nuet. ieu sun buca vengonz che la tiara mei porti, iou ves meritau che la tiara mei porti, iou ves meritau che la tiara se arves sy a lugates mei giu funs igl uffiern, pertgei iou solettameing sun la caschun da tutta la vossa miseria a schventira et iou sun quei malizius mariu igl qual hai vus mia inocentissima consorta, tras faulza suspectiun comendau de [f. 33 r°] mazar, ove ami, ove ami a mes grons pucaus, ove a mia paupra olma, co dei iou satisfar avunda a Diu, et avon vus, schinavont che iou hai avus coschonau tonta dolur a travaiglias, co vi ieu po mai responder a far avunda per igl grond schmoch et ingiuria che iou hai faig cun vus, perdunei ami o chara Genoveva, ach perdunei po ami, ach perdunei po per amur digl nies char Segnier Jesus Christus, igl qual vit la soingtgia chrusch a era rogau per ses inamigs, per satisfatiun de quei sun iou parigiaus de far tut quei che vus vignits dumendar de mei, sun ieu era parigiaus de mussar a vus milli gadas pli honur a careztgia che ne hagi faig schmochs et ingiurias, iou vi buca star si della tiarra entochen che vus haveits buca ami perdunau et entochen ca vus mei buca consoleits cun frindlis plaids, veng ieu u pos mai esser consolaus, la buña Grova Genoveva fuva tras igl bargir a sahumiliar digl sitfrit talmeing muentada, che ella tras gronda conpasiun a dolurs a bargir a sponder larmas pudeva bucca gir in plaid, entochen che ella era enpau quietada ha cun fleivla vusch gig tier igl sitfrit buca seconbrieit buca seconbrieit ton fig o char signur, quei ei buca daventau tras vossa cuelpa, sunder tras la providenza da Diu ei quei daventau, che ieu sun vignida enten quest desiert, iou perdun avus decormeing et hai schon la entschialta da mias miserias avus perdunau, igl omnipotent Diu vegli anus tuts perdunar igls nos pucaus, et far participeivels a vengonz da sia sointgia Graztgia, sin quei a ella agli Groff purschiu igl siu maun, et a faig star si della tiara, cheu steva igl Groff beingig cun urdar sin la aschi paupra a blaicha fatscha, et cun tuttavia magra persuña de sia aschi chara Genoveva manigiava buca auter che siu cor stues schlupar ora per gronda conpassiun chel sentiva, et mussava encunter Genovexa ina talla reverenzia et undrienscha val sco el fus avont ina zun gronda sointgia [f. 33 v°] digl tschiel, et schi bein che Genoveva mussava agli tutta carezia a frindliadat, stgiava el tonaton, ves cun ella plidar, suenter gig haver suspurau a bargiu, gi igl Groff tier sia chara Genoveva, nua ei pia quei pauper affon igl qual vus veitz parturiu enten la perschun, vignius via, eis el forza buca pli enten vitta, la Genoveva fa risposta, a gigs che ei seigi ina zun gronda miracla che el seigi aung enten vetta, pertgei tras quei che ella tras gronds munglamens hagi ella piartz igl laig digl siu sein ladinameing suenter quei che ella seigi stada enten quei Desiert, agi Diaus priu erbarm dad ella a da siu affon, et termes anus quella tschiarva chei ussa cun mei, la qualla igl

affon a tettau mintgia gi dues gadas, et tras quei mantaniu a vivintau igl affon, enten quei che ei quei discureven, preing mira veng igl Dolorus tier la tauna cun gronda prescha, igl qual fuva tschinclaus enten ina pial de nuerza, et haveva buca caltschauls ni calzers, el haveva era ses manuts pleins de ragischs chel haveva cavau per spisgientar sia chara muña, curca quei pauper affon a viu che ei seigi in um, numnadameing igl Groff cun sia chara muña, eis el sestementaus, et a gig tier la muña, muña : muña, tgei um salvadi ei quei po mai igl qual ei leu cun vus, iou tem iou tem el, la muña fa risposta agi, buca tema miu char figlet, veng mo neutier gagliardameing, quei um fa nuet atgi, sin quei gi igl Groff tier Genoveva ei quei nies char figl, ella aber gi, ach das gott erbarm, quel ei quest nies pauper affon, ves igl cor digl Groff buca doviu schlupar et rumper enten milli togs, curca el siu char affon, et niebel figl veseva enten tonta miseria, vignies tier el, leteztgia a tristeztgia fuva leu ton gronda enten el, cha el saveva buca qual haves sur maun, churca igl carin affon era neutier, gi sia chara muma tier el, vardi miu char affon et prein mira, quest ei tiu Bab, va vitier el a bitscha agli igl maun, quest [f. 34 r°] ha faig igl sabi affon, igl qual siu Herr Vater ha suenter quei priu sin ses mauns et cun gronda contentienscha strenscheva el tier siu petz, et bitschava quel senza tarfinar, et muert gronda tristezia a letezia chel veva podeva el buca plidar in plaid, auter che quest o miu char affon ach miu dulsch affon, ach miu tuttavia zun charin figlet, suenter quei che el cun dulschameing enbritschar bitschar a carezar siu niebel scazy a zun charin affon, a giu gig avunda saziau a o carezau, ha el sunau zun fig igl tgiern digls catschadurs a clamau enzeñel tutts ses surviturs a conpoings che eran vigni cun el, igls quals en sin quei ladinameing serimnau enseñel e seschmervigliauen zun fig. curca ei veseven ina duña salvadia et in affon sin bratsch de lur signur, igl qual Groff plaida tier els en questa visa, tgei scheits vus da questa duña, doesses vus forza ella enconuscher, churca els tutts suenter quei gig havent patertgiau an ei gig agli che ei sapien buca, gi igl Groff tier els, enconoscheits vus pia buca pli mia chara Genoveva, sin quei plidar, a giu da quels plaids an ei talmeing seschmervigliau chei savevan buca tgei gir u tertgiar, ei en in suenter gliauter y vitier ella, et an agli cun gronda Reverenza purschiu lur mauns encunter ella a faig beinvigniēt, et selegraven decormeing de ver enflau quella, suenter la qualla tutt igl Hoff schon siath ons havevan suspirau et lementau per ella, dus digls surviturs en ladinameing curi tier igl hoff per ina carotscha et era per vistgiadira sinaquei che la paupra et magra Genoveva [f. 34 v°] podes vignir manada a casa et era dischentameing secuvris, denter tuts igls surviturs che eran vigni tier igl Groff, ei staus igl gollo igl pli davos, et tras quei lai igl Groff clamar el, et bein prest gi che el hagi pigliau u

survigniu in zun merviglius tier. Chur che el ei vignius vitier, gi igl Groff encanoschas ti questa feñma, el ei tras quei fig stamentaus api gi iou enconosch quella buca, igl Groff gi puspei tier el, ti o gollo che eis pli grond schelm che ei sut igl soleigl a malizius da nuet, encanusches ti pia buca pli mia chara Genoveva, la qualla ti faulzameing a zun inocentameing has tgisau avont mei, et ussa trovau a la mort, o ti grond morder, co dei iou tei suficientameing strufigiar u castigiar, schinavont che ti mi has mes enten talla tristezia a truriadat, mia chara Genoveva aber cun miu char affon mes enten ton gronda schnueivla miseria, sche gie iou atgi coschonas tutts tormens digl mund peinas a dolurs che savessen vignir patertgiai ora, fus quei aung memia pauc per tei, gie sche iou tei metes entuern cun melli morts, sche vesses ti meritau aung biar pli, enten quei fuva gollo prosternius sin la tiara avont lur peis, et rugava per misericordia cun larmas giu per la vista, igl zun vilau Groff aber ha comendau che ses surviturs deigien el ligiar et sco in pli grond morder a danuet metter en fermonza, suenter quei ha igl Groff rogau Genoveva chella vegli u deigi po ira cun el enten siu Hoff u casa sia, ella aber, ei ida avont enten sia tauna, et ensemblameing tuts leu presenti [f. 35 r°] cun ella en semessi giu enschanuiglias avont quei cruzifix igl qual era termes agli Genoveva tras in Aungel giu da tschiel, et ella ha leu cun gronda leteztgia engraztgiau a siu dulsch spindrader vit la chrusch, per tutts igls grons beneficis chella veva leu retschiert enten glietz liug, et pia ha cun biaras larmas bitschs a suspirs a priu cumiau de siu aschi char crucifix, suenter quei ha igl Groff pigliau per in maun ad ella, in auter niebel cavalier aber portava quei char affon, et aschia en ei plaun lur y entochan che ei an entupau la carotscha, et igls surviturs che eran termes avont, et igls utschials digl luft schgulaven sur els videneu, et cun lur alas aschgular, et era cun lur enperneivla ramureta devan ei clarameing de entellir con nuidas ei schassen ira davenda da dels la Genoveva cun siu char figlet, la tschiarva aber cha veva traig sy igl dolorus vigneva suenter Genoveva val sco in tschut, et leva buca ira dus pas davent da della, schon bein lunsch eran ei y ord igl vault u desiert, cura ei han entupau la carotscha a serviturs cun igls quals fuven bîars digl hoff igls quals vignient adels encunter gariaven de ver art a part de quest general a grond legerment et lur siginura a Grova cun gronda honur compigniar a casa tgei legerment cheu seigi stau chusca tut veseva lur aschi chara Signiura et siu niebel figlet po in a scadin inmaginar a manar per cor, cura ei en stai bucca da lunsch digl casty entaupen ei dus piscadurs igl quals han presentau agli Groff in zun gron a bi pesch, igl qual churca ei han aviert si sche han ei enflau in custeivel any che Genoveva igl [f. 35 v°] qual ella tras malla enconia haveva frig enten laua churca ella digls surviturs ei manada ora per vignir mazada

enten igl Desiert, questa nova miracla ha coschonau biar de schmervegliar a leteztgia, principalmeing aber enten igl cor digl Groff igl qual leutras a encoschiu et ei muentaus de puspei aschi de gi renova la careztgia a fideivladat meriteivla giud la quala causa el podeva buca ludar et engraztgiar Diu avunda, ves ei Genoveva stada enten igl casty, sche eis ei ladinameing pertutt leu dentuern stau palesau, et tras quei per ver quella nova soingia eis ei cun gronda legria tut curiu leutier particularmeing aber en compari tuts igls gasts a ses niebels parens a buns amigs igls quals els haveva envidau sin la fiasta de Buania sco sisura ei gig igls quals cun quei han giu enflau lur signura pli caschun de selegrar u star legers che ne hagien manigiau schinavont u tras quei che ei han leu enflau lur signura a Gratiusa Grova val sco ella fus lavada de mort en vitta, ella mervigliusa maniera tras la qualla Deus hagi ella cun siu char affon conservau et faig de saver agli mund sia sointgia inocentia enten questa legria a far gastaria en ei stai ina iamna ora et nueta fuva ei cheu auter che haves podiu impidir lur legerment, auter che curca ei vesevan cha ella pudeva nuetta vertir ne vin ni pier ni carn ni peschs ni autras causas auter che iarvas u ragischs paun a sal a viventavan Genoveva cun quei las qualas spisas vignevan cungidas pli bein che enten igl desiert enten quei che tut steva leger ha igl Groff comendau in gi che ei deigien [f. 36 r°] prender u manar ort la fermonza cheu avont tuts ses amigs igl morder gollo churca quei ei bein prest stau daventau, et igl gollo manaus et presentaus avont tuts igls gasts ha igl Groff gig, quest ei quei ton desperau a malizius de nuet igl qual ha faig a coschonau ton biar mal che iou pos buca dumbrar sy, quel ha mia chara Genoveva a consorta voliu far rumper la leig a ligiom della fideivladat, el ha ella senza mei avisar a far de saver sco ina pitauna mes enten fermonza et ella mortificau et castigiau enten paun et auva, enten la sia pigliola u parturir agli voliu schar tier nagina trost e agit et igl pauper affon bucca voliu schar batigiar, el ha ella avon mei zun biaras gadas tgisau zun faulzameing et mei tras ina stria surmanau et faig sevilar encunter ella, igl bien Koch dracon al mes entuern, mia chara Genoveva cun miu char figlet comendau de crudelmeing mazar et agli caschonau siath ons ina talla miseria et ton grons munglamens et mei privau della niebla preschienscha et habitatiun de Genoveva nossa niebla casa de Groffs a el privau de artavels et finalmeing faig in schnueivel schmoch a tutta nossa niebla schlateina u famillia, et quella mes enten schand, ussa o niebels parens a cars amigs judikeit vus tgei quei schnueivel morder hagi meritau, sin quei han tuts leu presens clamau vendegtia vendegtia cun quei malizius terditur a schnueivel morder et han el giudicau tier ina la pli schnueivla mort vesent quei igl misirabel gollo sabitta el giu enschanuglias avont igls peis de Genoveva et rogava chela deigi agli po perdu-

nar et urbir agli digl Groff a tuts leu ensemblamein misericordia, la migieivla a zun misericordeivla matrona ei talmeing muentada [f. 36 v°] giud la humilitonza da quest misirabel pucont chella ha rugau igl Groff et tuts leu presents che ei per sia amur veglien po perdunar a schengigiar algi la vitta, sin quei gi igl Groff, vos merits a nieblas vertits domandassen pli cha quei da mei, ieu les per vossa amur bugient schengigiar la vitta agli, schinavont aber che ses fellers tuchen tutta la nossa niebla schlateina a parentella a tras quei surdun iou et lasch judicar igls parens et amigs che en cau presens, tgei ei afflen per bien, igls parens aber han tuttavia bucca pudiu u voliu far gratia cun el, sinaquei che ei vignies bucca ina gada manigiau a cartiu, che igl gollo fus senza cuelpa, tras quei chei vessen buca agli priu la vitta tras quei han ei giudicau el che enten lur preschienscha de quatter boss deigi vignir traigs permietz u en togs scarpaus, sinaquei han ei ligiau enten igls mauns a peis digl gollo quater sugets et pi quels sugets fermau vit quatter boss in per in a pi faig ira quels boss sin quater mauns et talmeing che igl misirabel gollo ei gleiti staṣ scarpaus enten quater parts, ladinameing suenter quei en quels igls quals havevan gidau igl gollo u favoriu agli cun entardir Genoveva messi entuern cun la spada tras igl Heintgier, et lur affons en vigni bendischai, quels aber igls quals che en stai fideivels agli Genoveva et agli an faig enqualche survetsch anei vigni richameing pagai, denter igls quals ei stada [f. 37 r°] quella matella la qualla veva portau pupir a tenta per schriver enten la perschun agli Genoveva, et era a igls serviturs che han giu schengigiau la vitta agli Genoveva enten igl desiert, schinavont aber che in de quels era schon morts han ses affons gudiu igls gronds beneficis dig Groff a della Grova. suenter quei viveva Genoveva cun siu Signiur enten gronda sointgiadat a niebla careztgia, el surveva agli si en tutta careztgia, et saveva buca co agli suficientameing ministrar u survir sy, et teneva ella char sco sia cara consorta, et honorava ella sco ina gronda sointgia, el surveva agli sy sco ad ina zun zun niebla firstin, aber Genoveva haveva en tutta quei nagina consolatiun u legerment, pertgei che tut siu cor a gargiament fuva endrizaus tier igl tschiel, et tras quei che siu magun pudeva nueta vertir, setergieva ella via cun pumas a salattas u autras iarvas sco sisura ei gig, ella ei talmeing stada pigierada, che ella hagi mai pudiu vignir tier la possa da vivont, tras quei a ella buca pudiu viver pli che la quarta part ded in onn, cun siu signiur mariu, in gi curca Genoveva fuva enten la oratiun conpara agli in grond diember de sointgias purschallas, las quallas tuttas agli devan ina zun bialla flur denter quellas fuva era la pli niebla a fitada la muṁa de Diu, la quala haveva enten ses mauns ina zun bialla cun pedras custeivlas a zun bi urnada cruña, et plidava tier Genoveva en questa visa, vardi o figlia zun chara, questa atgi pinada cruna

la qualla ti has meritau tras la cruña de spinas la qualla ti has portau enten igl desiert, preing pia ussa da mes mauns, pertgei che gliei ussa igl temps che tier tei u cun tei entscheiva la beada perpetna felicitat de tiu [f. 37 v°] legerment, cun quels plaids ha nossa Benedida a dulscha Muña mes la cruna sin igl tgiau de Genoveva, et ei cun sia sointgia conpagnia ida a tschiel. giud questa visiun ei Genoveva fig consolada, particolarmeing chuca ella ha viu et a enteleig che sias miserias vegnien gleiti a pigliar fin, per buca disgustar aber siu Signiur ha ella agli buca voliu meñia gleiti agli far de saver igl faig a bein gleiti suenter ei ella vignida surcargada cun ina zun rucha febra ad ina malzoignia talmeing, giud da quei ei igl Groff sitfrit zun cunbrigiaus et duvrava tuts mittels a mietz per turnentar agli la vitta a sanadat, aber tutt quei a naziau zun nuet pertgei siu fleivel magun pudeva tener nagina causa, et tras quei che igl Groff a siu char figlet veseven che la malsoignia vignis pli a pli greva, e che la Grova fus enten prigel de murir, han quels dus talmeing entschiet a bargir a suspirar a sponder larmas che tutt enten igl hoff stueven cun els bargir a suspirar, ach mei mei miserabel um scheva igl Groff, sun ieu pia ton malventireivels che ieu tutts igls gis de mia vitta sto consumar cun plonschs a suspirar a seconbriar, hai ieu pia talmeing faig puccau che Deus pren davenda da mei tutta quei che pudes mei consolar, ves hai ieu giu mia chara consorta dus meins perneit mira, sche preing ella mei puspei navent, ves hai ieu entschiet a consolar a selegrar perneit mira sche mettel mei puspei enten tonta truriadat gie pli bien fus ei stau che ieu ella haves mai enflau, che ieu ella sto ton gleiti budanar a piarder pertgei che ieu ves buca saviu secunbriar giud sia mort, sche ieu haves bucca saviu da della, Ach mia zun chara Genoveva, scheva igl Groff leitz vus ton gleiti saparar da mei et mei ton dolorusameing cunbriar, veits po conpassiun cun mia ton gronda dolur, et truriadat et rogei [f. 38 r°] igl Altissim Deus chel vus mei laschi guder aung in tems et dulschameing cun vus conversar Genoveva a gig tier el miu zun niebel scazy a carissim mariu bucca seconbrieit ton fig giu da mia mort pertgei che cun quei figiets vus bucca auter cha vus gargieits mei cun pli gronda tristezia, vus veseits gie bein chei sa buccu esser autra visa et cun tut pia resignei ala buña voluntat de Diu, quei che mei pli fig fa conbrigiar enten mia mort ei che ieu sto vus et miu char dulsch Dolorus enten tonta tristezia a truriadat, sche vus fusses consolai sche les iou morir cun letezia, et comgniar mia misirabla vitta cun la vitta perpetna, tras quei rog iou puspei bucca plireit o char scazy a dulsch mariu, et ti o miu carin affonet caleit de bargir pertgei iou mom tier Diu enten tschiel nua che iou veng a rogar Diu per vus, tras quei pia che ella veseva che la malsoignia pli a pli surcargas ha ella

retschiert igls soings sacraments et dovrava tut siu tems enten spira devotiun ella ha era clamau tier ella tuts quels che eran enten igl hoff u casty, et ha adels dau biars a bials musamens a doctrinas et era sia soingtia Benedictiun particular aber consolava a benedeva ella siu char a dulsch Dolorus et igl bandunar quel mava agli igl pli fig percor, finalmeing a ella dau si siu spirt a siu scafider igl dus gis de Avril igl on 750 et aschia zun ventireivlameing comgniau sla misirabla vitta cun la vitta perpetna Celestiala, schi bault che ella ei stada spartgida ei igl Groff cun siu dolorus oder figlet se frig sur igl tgierp de Genoveva en, et han talmeing bargiu a plirau et seconbrigiau che in manigiava che ei stessen per murir muert grond cumber a tristezia cun els bargieven era tutts leu digl hoff tgi ca udeva quella dolorusa musica fuva zungigiaus de pitrameing cun els bargir a sponder larmas, ei seconbrigiaven per quei ton pli fig per quei chei vevan piars ina aschi soingtia [f. 38 v°] matrona, et che ei fussen privai et vessen bucca pli gig pudiu guder dulscha et aschi enperneivla conversatiun, igl Groff aber igl qual sper igl gollo fuva staus la caschun dellas miserias de Genoveva carteva fermameing che Diaus haves ella stroffigiau cun la mort de quella sia cara Genoveva et el bucca voliu far vengonz de salvar tier el ina tala aschia sointgia matrona, et tras quei plirava a bargieva el ton dolorusameing, che nagin ni spirituals ni temporals podevan el consolar u trostigiar el leva era buca ira in pas navent digl tgierp miert, sunder steva continuameing avon quel enschanuiglias, ton fig cunbriaus et bargieva ton pitrameing che in manigiava chel cun u tras sias larmas a dolurs a suspirs vignis a laventar ella de mort en vitta, curca ei aber an voliu vistgir ella, sunder la isonza cun la vistgiadira de morts, han ei enflau entuern igl siu soing tgierp in zun ruch selizy giud la qualla causa tutts leu presenti vesent han ei fig schmarvigliau et giu conpasiun, et tras quei pli clarameing encoschiu sia gronda sointgiadat, la paupra tschiarva che era vignida cun ella ort igl desiert, et tenida leu enten igl hoff. de tuts particularmeing tenida char. et abuntontameing spisgientada, schi bault che Genoveva ei stada morta, ha ella semussau ton trista e condrigiada chei fuva misirabel de vurdar tier. cura igl soing tgierp ei vignius purtaus ora per saterar, ei la tschiarva ida suenter bara ton trista a conbrigiada et gareva ton misirablameing a plirava, che tuts stueven prender erbarm da della, et quest grir a plirar de quest pauper glimari a-cuzau entochen che igl tgierp de Genoveva, et ha ton gig pli a pli gariu a lamentau e mai calau entochen chel ei entras gronda dolur a truriadat morta sin la fossa, la qualla caussa tuts quels che veseven principalmeing aber igl Groff ha [f. 39 r°] muentau tier tonta conpassiun, chei han clarameing enconoschiu qualmeing ei deigien plirar giud la mort da quella la qualla era igls tiers salvadis

ton pitrameing lamentaven, et per ina memoria da quei ha igl Groff faig tigliar ora ina tschiarva sin igl crap della fossa de Genoveva sinaquei che tutt igl mund veses quei et enblidassen quei mai via : cun la sointgia Genoveva fuva era saterau u mes en tiara tutta consolatiun, trost a confiert digl bien Groff pertgei che el enten nagina causa da quest mund pudeva vignir consolaus u enflar enqualche legerment u consolatiun, el mava entuern bucca auter che sco in che les sechar via per tristezia, et figieva nuetta auter che continuameing plirar de sia chara Genoveva, et enten Baselgia steva el adina avont la fossa de Genoveva, et curca el era enten igl siu casty seserava el adiña enten la conbra de Genoveva, cau inmaginava el, chel vessi ella aung avont ses eigls, et sinplicava el ton dolorusameing che ses survients digl Hoff tumevan chel perdes igl ferstand. sia pli gronda dolur fuva chel haves ella enten vitta ton dolorusameing persequitau, et suenterquei stuviu enconoscher con castia a con sointgia Genoveva seigi stada, el manigiava sche el aung in tems haves pudiu survir sy agli, et mussar carezia per satisfar als schmoschs chel agli veva faig, pudes el aung enpau esser cōsolaus, schinavont aber che ella ei morta ton gleiti, et la caschun de agli survir sy ei tras quei prida davenda pudeva el buca seconbriar a bargir avunda, quest misirabel bargir a plirar ha muentau Diaus setz tier la conpassiun et tras quei ha el duvrau quest mittel cun termetter giu da tschiel in Aungel, per el consolar, quest Aungel ei vignius tier [f. 39 v°] igl Groff enten fuerma da din pelegrin, et ha domandau da del igl albiert, igl qual igl Groff ha dau, et el ha retschiert cun gronda frindliadal a caretzia, enten la tscheina manigont igl Groff che ei seigi in ver pelegrin ha manau cun el in tal frindli discuers et el consolau, che igl Groff de caudenvia ei staus pli consolaus u resigniaus, la damaun curca igl Groff ha puspei voliu plidar cun el a el quel nagliu saviu enflar, et per in engraztgiament haveva el laschau sia vistgiadira de pelegrin enten la conbra da siu luschamen. ina gada ei igl Groff ius ora enten la tauna da Genoveva enten igl desiert, et ha leu enflau in tschierf che steva leu grad eri schi bein che igls tgiauns fig urlaven enconter el, igl Groff teneva quei per ina miracla, et ha faig ira davent igls tgiauns, sinaquei chei daventas nuetta daschliet cun igl tier, sin quei ei igl Groff ius enten la tauna, et ha quella bugniau cun larmas, et bargient a el gig tier sasetz u encunter sasetz quests plaids, ach quest ei quei liug enten igl qual mia chara Genoveva ha faig penetienzia per in pucau igl qual ella veva mai comes, quest ei quella tauña la qualla ei enplenida cun biars a dolorus suspirs a larmas de diña zun de tutts bundanada inocentia. Sche pia Genoveva a bargiu a faig cau enten quest liug penetienztgia per iasters pucaus, u de pucaus igls quals ella veva mai comes, pertgei deis ti o Sitfridus buca

far penetienzia muert igls tes pucaus cau enten quest benediu liug, quest ha el plidau encunter sasetz [f. 40 r°] et pia tras inspiratiun Divina ha el faig propiest de manar cau enten questa tauña ina vitta de eremit tuts igls gis de sia vitta, havent el faig quest propiest, et ladinameing faig caulda oratiun avont igl crucifix che era portaus giu da tschiel, ha el viu qualmeing tras gronda miracla, quei crucifix ha schlargau siu soing maun della guetta, et pi ha dau agli sia sointgia Benedictiun tras la qualla causa siu cor ei enplenius cun tonta dulschtschezia che el manigiava cha el fus enten igl soing parvis, sinaquei eis el bein prest ius enconter igl marcau de Trier, et ha domendau digl soing Hidulph uveschg che era leu da glietz temps la lubienscha de bagigiar ina capella leu en quei liug nua cha sointgia Genoveva veva manau songtgia vitta, et pia a era revelau agli secrettameing siu propiest chel vessi faig, igl uvechg ha agli quest lubiu zun bugient enten sia sointgia damonda, et cau suenter ha igl Groff bagigiau leu enten quei Desiert ina zun bialla Baselgia et era dues ne treis casettas de eremit per quels che lessen far penetientzia enten quest liug suenter ver giu bagigiau sy quei bi tempel, ha igl uveschg consecrau quel a benediu enten laud et honur da nossa chara Duña, et quella nomnau bucca auter che cominameing la Baselgia da nossa duña igl qual num quest tempel ha aung otz igl gy, questa Baselgia statt enten igl landschafft de trier enten in liug che veng nomnaus maifelt bucca da lunsch da din marcauet maisen, et veng auncusa mintgia on de biaras processiuns et zun gronda devoziun, suenter quei che questa Baselgia ei stada Benedida u consecrada [f. 40 v°] ei igl tgierp de sointgia Genoveva transferius enten questa Baselgia, sinaquei che ella pudes ruasar enten quei liug suenter sia mort, enten igl qual ella veva manau ina ton streingnia vitta. Quest soing tgierp ruasava enten ina zun greva sarcha de marmelstein, la qualla sarcha sis pera boss ves pudeva ruchigiar, nuetta tonmeins eis ei daventau bucca senza miracla, che dus cavals han quella pudiu trer bein maneivel val sco ei fus nagina gravetzgia, ceu fuva ei era cun gronda merveglia de urdar tier, u ver qualmeing era las creatiras insentivas agli quest soing tgierp figieva honur, et deven in exempel anus de quel venerar, pertgei pertutt anavont nua chei maven atras cun questa niebla sointgiadat mussavan agli bucca mo las caiglias a plontas pitsnas a grondas reverenzias, sunder igls aults a grons pumers senclinaven et bassaven zun fig lur roñas encunter quella, aschia ei quei Benediu a soing tgierp vignius mes cun gronda reverenza enten siu liug, et igl crucifix celestial ei vignius mes sin igl Altar gron, sinaquei cha in a scadin podes el pli bein ver et venerar. Suenter quei ei igl Groff ius enten siu Casty et ha leu ordinau sias caussas val sco el ves de murir, suenter quei ha el clamau siu signiur Frar tier el, et

enten preschieuscha de siu char figl Dolorus a el gig tier quel quests plaids, Charissim Frar vus veits schon faig [f. 41 r°] faig persen et observau qualmeing ieu schon in grond temps hagi mai enflau ruaus, auter che enten sedoler â plirar giud la mort de mia chara a sointgia consorta Genoveva, sinaquei pia che iou possi caudenvia dar satisfactiun a questa inclinatiun digl miu cor, sche hai ieu priu avon memetz de talmeing bundanar a dar sy igl mund, et faig propiest de viver a morir enten quei liug, enten igl qual mia sointgia consorta ei vivida, cun tut pia sche met ieu vus ussa per in vugau de miu char figl dolorus, igl qual ei cau presens, et rog che vus leigias far cun el val sco el fus vies ver figl, el ven avus era mussar reverrenzia et obedienscha, sco in bien affon ei culpons de semussar encunter siu bab, suenter quei ha igl Groff plidau tier igl figl en questa visa. Audas ti o zun carin afō, che ieu gareig de bundanar igl mund, et lasch atgi davos tutt igl miu groffschaft u signiradi, cun tuttas richeztgias a possesiuns, a tiu Signur Aug dei esser tiu Bab. de cau denvia deis ti agli mussar tutta honur et obedienscha, sco ti has ami mussau entochen ussa, sin quei fa igl sabi affon dolorus risposta, o charissim Signiur Bab manigieits vus pia cha quei seigi dreig, che vus per vossa part leigies prender igl tschiel, ami aber per mia part schar la tiarra, na, na, Signiur Bab quest fetsch ieu buca, sunder ieu vi schi bein sco adaver igl tschiel, nua che vus leitz viver vi ieu era viver, et nua che vus leits murir vi ieu era murir, giu da questa sabia resposta ha igl Bab fig seschmervigliau [f. 41 v°] et ha gig tier el cun las larmas giu per vista, miu charin a dulsch figl, questa streingnia vitta de Eremit ven atgi parer memia greva, ati che eis in aschi zart affonet, vigniesses quella a bucca puder sustiner, aber igl carin Dolorus a dau a siu char Bab questa generusa risposta ach aung biar pli tgiunsch che vus o char Bab vi ieu quella surfrir e star ora, pertgei iou sun schon staus ora siat ons, igl noviziat u on della enprova de quella vitta de Eremit, e tras quei salf ieu mia ferma resolutiun de viver a murir enten quei liug enten igl qual mia chara sointgia mumia ha mei traig sy, avus aber o char Bab surdun a lasch ieu tutt igl miu Signiradi a Richezias che vus dueigies quellas guvernar et partgir ora als paupers suenter vies bein plascher, giud questa gronda taffradat de quei carin affon ha faig seschmervigliar siu char Bab a siu signur Aug igls quals cun larmas a dulscha caretzia han quei charin affon pigliau entuern el bitschau a carezau, igl Bab ha sin quei asesetz traig en quella vistgiadira de pelegrin, la qualla quei pelegrin chel veva priu sy veva schau davos, et agli siu dulsch figlet Dolorus ha el era hein prest faig far in simigliont vistgiu, et suenter quei han ei priu cumgniau de tuts digl hoff. a cun gronda truriadat a piter bargir de tutta la parentella, et de tuts suvetschets digl

hoff et autra gliaut chels enconoscheven, ei ein pia [f. 42 r°] y enten quest aschi ruch desiert, per leu survir a Diu entochen la fin, schi bault che igl Dolorus ei staus arivaus enten igl desiert, sche han enconoschiu ses amigs de vividavont igl utschials a tiers salvadis, igl quals enten grond diember vigniven tier el et selegraven a devan enzenas de letez-tgia cun lur enperneivel cantar, et era cun far solatz cun lur enperneivel cantar, et era cun far solatz cun quei charin affon, sco sisura ei gig co la qualla causa ha faig selegrar igl cor de siu Bab po in a scadiu imagi-nar cheu enten quest liug han Bab a figl manau ina vitta zun sointgia et virtuosa et era cheu sointgiameing morty et termes lur olmas enten glo-ria celestialla ussa pia o gloriusa sointgia patrūna genoveva hai ieu ligiu ora tia sointgia a zun virtuosa vitta ieu hai era cun gronda conpassiun cunsiderau legiu a manau per cor tias grevas persecutiuns et schnueivlas miserias a travaiglias ieu engratz fig agli omnipotent Diu cun tut igl miu cor chel tei o gloriusa sointgia Genoveva mia patrūna ha manau tei ton mervigliusameing ord igls prigels de quest mund enganus et tei faig ton richa de vertits et tei ornau a favoriu cun tontas grazias duns a niebels previlegis ussa pia o gloriusa sointgia Patrūna hai ieu tiu zun malven-gonz a schliet survient cuertameing schrit et interpretau tia mervigliusa vitta enten laud honur et amur de Diu et era de sia Benedida sointgia Muma Maria sco era per [f. 42 v°] vossa amur et era per vies laud et honur. O gloriusa Patruna Genoveva verameing Patruña gig iou et num ieu tei pertgei che sin que gy che ieu pauper a misirabel pucont sun naschius sin quest mund grad sin glietz gi eis ti o gloriusa Patruña naschida enten tschiel et has tras tia sointgia a mervigliusa mort termes tia Benedida olma tier ina aschi ventireivla sort, ieu congratulesch atgi o gloriusa Patruna et ur ventira de cormeing muert las nozas celestiallas tier las quallas ti sin igl gi de mia nischienscha eis clamada ieu mei atgi unfresch si ussa pia per tiu affon a survient et rog che ti mei tutts igls gis de mia vitta veglias tras tiu pusent riug et grons merits et nieblas vertits urbeschi ami remischun de tutts igls mes puccaus patienzia enten tuttas tribulatiuns humilitonza careztgia a perfegtgia castiadat et cun in plaid ensemblameing tuttas vertits a duns che fussen ami necesaris per far la voluntat de Diu ludar a benedir Diu et far salva la mia olma sina-quei che ieu tei ina gada o benedida a gloriusa Patruña cun tei et tras tei et per tei possi Dieus ludar et benedir enten perpeten per amur de Jesu Christi rog ieu tei o gloriusa Genoveva mia dulscha a chara Patruna banduñi mei po mai ussa a sin lura de mia mort urbeschi ami po la per-severonza finala et la graztgia celestiala urbeschi era ami graztgia de perdunar decormeing et far digl [f. 43 r°] bein als mes inimigs u aquels igls quals ami fan da laid, unfreschi po si per mei agli zun buntadeivel

Diu, tutts igls tes merits per in steiver de mia paupradat enten igls merits et grons munglamens de tuttas vertits, et tras quella sointgia unfrenda urbeschi ami po cunplein perdun a remischun de tutta cuelpas maclas a puccaus, et era la buldonza de tuttas sointgias qualitats a vertets, esent pia ieu tiu malvengonz affon, sun ussa recomendaus enten tia aulta protectiun schuz a schierm, sch droff ieu era la confidonza da figl encunter mia chara muña a Patruña a recamond et unfresch ieu si atgi oravont tuts mes confrars a consoras cun tuts auters parens et amigs â benefacturs, et era tutts quels per igls quals ieu fus obligaus de orar et ves enpermes de orar per els u che ei ami forza vessen serecomendau, tutts quels gig ieu, unfresch ieu si atgi per tes survients a survientas, et rog che ti veglias a quels tutts o chara Patruna po urbir perdun a remischun de lur puccaus, a la Gratia de Diu, perseveronza a stateivladat enten tuttas tribulatiuns, la vera careztgia a concordia, et era la sointgia humilitonza cun tuttas autras vertits, particularmeing ina bunna ventireivla mort, sinaquei che nus tutts ensemblameing enten la Gloria Celestiala et enten preschienscha de tiu Sitfrit a dulsch Dolorus podeigien Dieus ludar et Benedir enten perpeten. [f. 43 v°] vus tuts aber che legits u dits ligien questa vitta pigllgeit bein acor serecomendeit agli mia Patruna Genoveva sco sisura ei schrit, et figieit in examen con da lunsch vus esses de ses pas de perfectiun enten la buña vitta, et figieit in ferm propiest dad ella suendarcun igl vies saver a puder, enperneit dad ella la vera castiadat, et era gronda patienzia a resignatiun enten la voluntat de Diu, enten tuttas nossas travaiglias, carteit fermameing che vus vignigias bucca ira enten igl soing Parvis senza chruschs u tribulatiuns, et aschia safideit on cun genoveva perneit tutt cun legermen digi maun de Diu, pertgei che quei cueza bucca gig et nus vein gleiti de murir la pagaiglia aber quella ei gronda la gloria ei perpetna a la cruna ei zun preciusa urdeit entuern tuerna iou a gir, mireit enten quei bi a clar spiegel che ei genoveva, maneit era per cor igl plaids che Christus ha plidau tier Genoveva tras igl crucifix celestial, et tertgei che nagiña enzena seigi pli clara della vossa predestinatiun che quella che vus veits enqualche tribulatiun, et surfris quella cun bien cor, plianavont sche enzatgi garigias de far enqualche buna ovra enten laud et honur de questa Gloriusa Sointgia po el quei far sin sia fiasta che croda igls dus gis de Avrill, sin igl qual gy ella sco sisura ei gig, ei naschida enten tschiel enten Gloria [f. 44 r°] Celestialla, tier la qualla nus tutts meini igl omnipotent Diu, tras sia infinita buntad a misericordia per igls infinits merits, a precius soing saung a dolorusa passiun a pitra mort de nies char segnier Jesu Christ, per la intercessiun della dulscha Benedida Muña Maria, et grond a pusent riug de tutts igls Soings, Aungels a Beaus : particularmeing de Genoveva mia Gloriusa Patruña Amen.

Nus audi Segnler Diu. nies Salvader, sin quei che sco nus selegrein della Fiasta de Sointgia Genoveva era aschi vignigien entroidai cun in efect dedina vera devotiun e conportonza a patienzia tras Iesum Christum nies Signiur Amen.

Quest Cudisch ei schrits giu igl onn 1749. igls 17 de Giener entras mei Durisch de Capaul adaschia tuts quels che legien questa vitta u auden legient, deigien considerar la breigia a stenta che cha ei agi dau de quella schriver a deigiē po rugar Diu per mei, seigi viffs u morts et interceder de quella Sointgia ami che hai schrit et a tuts ina.

Beada fin Amen.

MÉLANGES.

I.

BRAVO.

Les proverbes espagnols et portugais que voici donnent le sens de *bravo* avec toute la clarté désirable :

El buey bravo en tierra agena se haze manso.

O boy bravo na terra alheia se faz manso.

De boy manso me guarde a mim Deos, do bravo eu me guardarei.

No ay tierra tan brava que resista al arado, ni hombre tan manso que quiera ser mandado.

Não ha terra tão brava que resista ao arado, nem homem tão manso que queira ser mandado.

Mis dineros mansos ¿quien me los hizo bravos?

O meu dinheiro que he manso não o quero fazer bravo.

Dans Juan Roiz il y a des vers qui ne sont pas moins décisifs :

A toda cosa brava grand uso la amansa,
La duenna mucho brava usando se faz mansa, 498.
¿Qual es la duenna tan brava e tan dura
Que al su servidor non le faga mesura? 580.
La muger bien sannuda, quel omen bien guerrea,
Los donneos la vençen, por muy brava que sea, 607.
Sé muy bien tornear vacas, e domar bravo novillo, 974.

En catalan *brau*, *brava*, signifie « feròs » et, comme substantif, *brau* désigne un jeune taureau.

En provençal le sens et la forme sont les mêmes qu'en catalan. En provençal moderne *brau* signifie taureau, et *bravo* génisse. Comme adjectif au sens de « dur, sauvage, féroce, » il est vieilli, dit Mistral, qui cite *sause brau*, « saule qui n'est pas flexible et qui porte des chatons. »

L'italien a deux formes, *brado* et *bravo*, toutes deux avec le sens d' « indompté, farouche. » Les dictionnaires donnent *brado toro*, *bue*

brado, bravo toro, bestie brave, fera brava; dans une traduction des fables d'Esope, on lit : *Due buoi, uno brado, e l'altro domato.*

Quant au fr. *brave*, ce n'est pas un mot de l'ancienne langue, mais un emprunt de l'espagnol ou de l'italien [1]. *Bravo*, qui est tout moderne, nous est venu de l'Italie par le théâtre.

---

1. Du français il a passé à l'allemand. — Cette fortune si singulière de *bravo*, qui a une nombreuse descendance en esp. et en port., excusera la longue note que voici, où l'on pourra poursuivre son histoire dans les textes en vers du XIIIe et du XIVe siècle. On reconnaît dans tous les passages cités le sens primitif, « sauvage, indompté, indomptable » :

Quando el rey de gloria viniere a judicar,
Bravo commo leon que se quiere çebar, *Signos* 61.
Fue [el] muy buen obispo e pastor derechero
Leon pora los bravos, a los mansos cordero, *Milagros* 314.
Tornóse al conviento bravo e muy fellon, *Milagros* 561.
Mas yrado quel rayo, mas bravo que leon
Fue ferir do estava el rey de Babilon, *Alex.* 958.
El conde don Fernando mas brravo que serpyente, *Fern. Gonz.* 517.

Bravo est une épithète des bêtes farouches et féroces :

Andava tan ravioso cuemo una tygra brava, *Alex.* 524.
Andava mas ravioso que una orsa brava, *Alex.* 985.
Que non so yo oso brabo para vivyr en las montannas, *Fern. Gonz.* 182.
Aí andaba el atun como un bravo leon, Juan Roiz 1080.
Doma aves e bestias bravas por su natura, *Alex.* 1685.

Souvent *leon bravo* se dit de courageux combattants, voir *S. Dom.* 160, *Fern. Gonz.* 414.

Dans les exemples qui suivent, il semble synonyme de *pavoroso* et *perigloso*, et on peut le traduire par « terrible, effrayant » :

El mont era espeso, el logar pavoroso,
Era por muchas guisas bravo e perigloso, *S. Millan* 42. Voir aussi *S. Millan* 28 et *S. Dom.* 229.
Movióse la tempésta, una oriella brava, *Milagros* 591.
Ca nos iaçe en medio mucho bravo sendero (en mer), *Milagros* 668. Cf. *blava onda*, Juan Roiz 624.
Aven (las dues campaniellas) una vertut grant e maravillosa,
Quando de venir ave alguna brava cosa,
O muerte de grant omne o muerte periglosa,
Tannense por si mismas por suerte miraclosa, *S. Millan* 486.
El del onçeno dia, si saber lo queredes,
Será tant bravo signo que vos espantaredes, *Signos* 18.
Si cataren a suso, verán a Dios irado,
De yuso el infierno, ardiente et avivado,
Derredor [de] diablos sobragrant enfonsado :
¿Con vision tan brava quien non será coytado ? *Signos* 73.

Avec *fuego*, *lid*, *sermon*, il signifie « violent » :

El fuego porque bravo fue de grant cosiment,
Non li nuçió nin punto, *Milagros* 365.
Dió con el en el fuego bravament ençendido, *Milagros* 363.
(La lid) non podrya mas fuerte nin mas brava se(e)r, *Fern. Gonz.* 736.
Dixoli fuertes dichos, un brabiello sermon, *Milagros* 228.
Dis : el pecado barruntas en fablar verbos tan blavos, Juan Roiz 934.
Mucho temió la vieja deste bravo desïr, Juan Roiz 1398. Voir aussi 1197.

Remarquons encore que le Poème du Cid ne connaît pas *bravo*. Dans les cas où ce mot serait à sa place, il y a *fiero*. Il ne se trouve pas non plus dans l'*Apolonio*.

Les dérivés ne sont pas nombreux dans les textes du XIIIe et du XIVe siècle.

Je ne m'arrêterai à discuter ni le bel article de Diez dans le Dict. étymologique ni les étymologies de Storm (*Romania*, V, p. 170), de Brinkmann (*Metaphern*, p. 442-456), et de Baist (*Zeitschrift für rom. Philologie*, V, p. 557). Quelque science qu'ils aient mise à les établir, aucune des bases par eux proposées ne soutient l'analyse phonétique. Depuis longtemps — la date précise ne fait rien à l'affaire — je soupçonnais que *bravo* devait venir de barbarus. Car si l'it. *bue brado* et l'esp. *buey bravo*, avec le même sens, ont une origine commune, il est évident que la base de *brado* et de *bravo* a dû être *brabrus ou *bravrus. *Brado* ne pouvant venir de *bravo*, quoi qu'en dise Diez, *Gramm.* I, p. 189, nous devons nécessairement admettre qu'il a subi la même modification que *rado*, *chiedere*, *fedire*, où le *d* a pris la place de l'*r* par dissimilation. Nous arrivons donc à une forme intermédiaire *braro, où *vr* s'est réduit à *r* comme dans *lira* et *virare*. Quant à l'autre forme, *bravo* au lieu de **bravro*, elle est claire d'elle-même.

L'article trop bref de l'*Elucidario* de Santa Rosa de Viterbo : « BARBARA. *Terra barbara :* o mesmo que inculta, bravía : *Dono vobis illas haereditates tam fructiferas quam barbaras* » m'a montré que j'étais sur la bonne voie. Le savant Franciscain, qui avait sûrement rencontré ce mot dans une foule de testaments et donations du moyen âge, trouvait sans doute inutile d'en dire davantage. Des très nombreux exemples du même emploi de barbara que j'ai recueillis dans les *Portugaliae monumenta, diplomata et cartae*, vol. I, qu'il me suffise d'en citer quelques-uns : *terras ruptas vel barbaras* Era DCCCCVIII (a. 870) p. 4, Era DCCCCXX[a] (a. 882) p. 6, *terras cultas vel barbaras* Era DCCCCXXI[a] (a. 883) p. 7, *terras ruptas atque barvaras* Era M[a] II[a] (a. 964) p. 55, *terras ruptas vel barbalas* Era XXIII super millesima (a. 985) p. 93, Era millesima LXXXI[a] (a. 1043) p. 198.

Au lieu de *barbaras* on trouve souvent *inruptas* ou *incultas* et une fois *barveitos*, « guérets » (Era M. C. XXX. III[a], a. 1096). *Inbarbaras* dans plusieurs chartes a le même sens et vient sans doute de *in barbaro* (en friche) pris comme un seul mot.

Après ces données, l'identité de *brava* dans *terra brava*[1] et de barbara

---

Outre *brabiello*, nous n'avons rencontré que *braveza, bravura*, et un verbe, *embravir :*

El infant(e) magar ninno, avie grant coraçon,
Azie en corpo chico braveza de leon, *Alex.* 14.
Creet que será manso, quando lo yo oviere :
Perd(e)rá toda braveza, quando yo en él soviere, *Alex.* 102.
Vino el cabron montés con corzos e torcasas,
Desiendo sus braburas e muchas amenasas, Juan Roiz 1065.
Furon de fierra guisa las bestias embravidas,
Fazian las enbravir las amargas feridas, *Alex.* 2009.

1. Nous trouvons *bravo* avec le même sens dans la *Cronica rimada : Bravo era el val de Palençia, ca non avia y poblado*, 90; *deffesa brava*, 140.

ne peut être douteuse. En latin classique barbarus et ferus étaient synonymes. Pour Divitiacus, selon César (*De Bello gallico*, I, 31), les Germains sont des *homines feri ac barbari*, et il appelle Arioviste *hominem barbarum, iracundum, temerarium*. Ailleurs, dans une description bien connue (*De Bello gallico*, IV, 10), le grand capitaine s'exprime de la manière suivante : *Rhenus... in plures defluit partes multis ingentibusque insulis effectis, quarum pars magna a feris barbarisque nationibus incolitur, ex quibus sunt qui piscibus atque ovis avium vivere existimantur.*

Voyons maintenant la genèse de la forme *bravo*. La difficulté n'est point dans la métathèse, dont il est inutile de citer des exemples. Quoique nous ne la trouvions pas dans les chartes portugaises que nous avons eues sous les yeux, ce n'est pas une raison pour ne pas l'admettre. Il est plus malaisé d'expliquer en portugais la chute de l'*a* atone, cette langue ayant conservé un assez grand nombre de proparoxytons qui ne sont pas presque tous d'origine savante, comme le dit Gonçalves Vianna, *Romania*, 1883, p. 89. Mais je crois que les formes citées suffisent amplement à expliquer *bravo–a*. Barbaru-a a passé par *barvaro –a barvalo-a bravalo-a bravolo bravoo bravala bravaa, d'où *bravo brava*. Mais l'espagnol, mais l'italien ne pouvaient ou ne devaient-ils pas garder l'avant-dernière voyelle ? La forme barbar du « Probi Appendix » lève ici toutes les difficultés. Elle devenait naturellement *barbra ou *brabra dans le langage du peuple. Mais la terminaison était celle des adjectifs féminins. C'est ce féminin, résultat d'un accident phonétique, qui a fait naître le masculin **bravro*. Or c'est justement la base dont nous avions besoin et au moyen de laquelle il est aisé d'expliquer toutes les formes romanes.

Barbarus est mieux reconnaissable dans l'it. *rebárbaro* ou *rabárbaro*, dans l'anc. cat. *riubárbara* ou *riubárber*, cat. mod. *riubárbaro*, dans l'esp. et le port. *ruibarbo*, dans l'anc. prov. *reubarba*, dans l'anc. fr. *reobarbe*, fr. mod. *rhubarbe*, mots à demi savants, qui viennent tous de rheubarbarum.

J. Cornu.

II.

L'INFINITIF *PAROLER*.

Dans un article publié dans la *Romania*, t. IV, p. 457, M. Cornu démontre qu'on a eu tort d'admettre en ancien français un infinitif *paroler*, et que le thème *parol-* ne se rencontre que là où la flexion verbale est atone, c'est-à-dire aux 1re, 2e, 3e personnes du singulier, et à la 3e personne pluriel du présent de l'indicatif et du subjonctif, ainsi qu'à

la 1re personne de l'impératif, tandis que les autres personnes du verbe et l'infinitif ont le thème *parl-*. Plus tard, le thème des formes accentuées sur la terminaison s'étendit aux autres, et on dit *je parle*, etc. Il n'est pas inutile de remarquer que l'assimilation s'est faite aussi en sens inverse, et qu'on a dit *paroler*, etc., par analogie à *il parole*. En voici un exemple du commencement du XVe siècle [1] :

Et leur abandonna à manger de tous les fruys qui là estoient, exceté d'un, lequel il leur deffendit expressement. Mais tantost apres, par l'annortement du diable, qui se mist en guise d'un serpent, et *parola* à la femme et lui fit manger du fruct, lequel Dieu avoit deffendu, laquelle en fit menger à son mari.....

(Jean de Béthencourt, *Le Canarien*, p. 75, édit. Gravier, 1874.)

A. DELBOULLE.

III.

LE PATOIS NORMAND.

L'avant-dernier numéro de la *Romania* contient un article très long et très étudié de M. Gilliéron sur *les Caractères et l'extension du patois normand*, étude que j'ai publiée au commencement de 1883. Comme cet article renferme, à côté de vues ingénieuses qui n'ont, il est vrai, qu'un rapport bien éloigné avec mon livre, beaucoup d'assertions inexactes ou peu fondées, il m'a paru impossible, dans l'intérêt même de la science, de le laisser passer sans réponse. Absolument étranger à la connaissance du patois normand, partant d'un point de vue exclusif et tout différent de celui auquel je me suis placé, raisonnant sur des hypothèses plutôt que sur des faits et m'attribuant des opinions que je n'ai pas ou des choses que je n'ai pas dites, M. Gilliéron devait nécessairement commettre bien des erreurs ; en voici quelques-unes :

Le principal reproche que m'adresse M. Gilliéron, c'est de « paraître persister à croire à l'existence d'un patois normand, » « alors que toutes mes observations démontrent que ce qu'on a appelé jusqu'à présent *patois normand* n'a pas d'existence réelle » (p. 394) ; erreur qui le choque d'autant plus « qu'un patois normand, ayant un ou plusieurs caractères spécifiques coïncidant géographiquement avec les limites de la Normandie, lui paraîtrait une des choses les plus étranges de *ce* monde » (p. 396). J'avoue ne guère comprendre la remarque ni la critique qui précèdent, et je crois que M. Gilliéron aurait pu s'épargner au moins la première : « une observation même superficielle, ai-je dit p. 3, montre que l'idiome parlé dans notre province offre des différences considérables, suivant

1. Je ne cite pas *parola* dans la rédaction francisée de *Girart de Roussillon* (éd. Michel, p. 350), ce texte n'ayant d'autorité à aucun égard.

qu'on l'étudie au sud ou au nord, à l'est ou à l'ouest, » et p. 177 : « il n'y a point de patois actuel, et il n'y a pas eu probablement davantage d'ancien dialecte normand, commun à tous les pays de notre province[1]. »

Ces deux affirmations étaient nouvelles ; était-il utile d'en prouver la vérité ? Je l'ai cru, et tel a été un des objets de mon livre. Mais j'ai voulu faire plus. On ne parle pas dans toute la Normandie *le même patois*, mais pourtant on y parle *patois ;* quels caractères ou quels faits phonétiques présentent ces variétés d'idiome usitées dans notre province et quelles en sont les limites ? Cette recherche m'a paru digne d'être entreprise, et je l'ai poursuivie avec toute la rigueur possible. Était-elle légitime ? Non, répond M. Gilliéron, parce que « les recherches qui ont pour but d'établir les principaux caractères phonétiques d'un parler doivent nécessairement être restreintes à un territoire peu étendu » (p. 395) ; cela peut être vrai et l'est dans une certaine mesure pour le linguiste qui veut étudier un idiome populaire qui lui est étranger ; mais cela cesse d'être vrai pour celui, et c'était le cas pour moi, qui se propose d'étudier le patois de son propre pays[2]. Mais il y a une autre objection. « Il existe, dit M. Gilliéron p. 396, des *îlots phonétiques*, c'est-à-dire des affleurements sporadiques ne présentant pas le caractère de la surface au milieu de laquelle ils se trouvent. » Voilà sans doute ce qui doit empêcher d'établir des individualités linguistiques même basées sur un seul caractère phonétique. Ici M. Gilliéron me paraît un peu ressembler à ces savants qu'il critique p. 396, « savants qui n'ont pas contrôlé leur théorie par l'observation des faits ; » les îlots phonétiques dont il parle et auxquels je ne me suis pas « achoppé » n'existent, en effet, pour la Normandie, qu'il soit rassuré, que dans son imagination[3].

Mes recherches étaient donc légitimes ; j'ajouterai qu'elles étaient nouvelles : on n'avait jamais songé à déterminer la limite méridionale de *k* = ca, ou de *ch* = ce, ci, pas plus qu'on ne croyait, il y a dix ans, à leur existence générale au nord de la Normandie ; de plus, il n'était pas sans intérêt de montrer que la division du dialecte normand en septentrional et méridional proposée il y a quelque temps, d'après les modifi-

1. L'affirmation est assez catégorique ; M. Gilliéron n'en dit pas moins à la fin de son article que « j'ai paru, une fois mon travail fini (on a vu ce que je dis p. 3), me rendre à peu près compte » qu'il n'y a pas de patois normand.

2. D'ailleurs, quand il s'agit de caractères aussi généraux que quelques-uns de ceux que j'ai étudiés, on peut faire porter les recherches sur de grandes étendues de territoire, sans crainte d'erreur.

3. Il y a sans doute en Normandie des îlots phonétiques, par exemple celui d'*o* = á, mais les caractères qu'ils présentent ne sont pas en contradiction avec ceux de la région environnante, dont ils ont tous les traits distinctifs. Il n'y aurait lieu de faire exception que pour ellus = *è* ou *yo*, et seulement dans une petite mesure ; ce caractère, d'ailleurs, ne figure pas sur ma carte, et les cas particuliers qu'il peut présenter n'infirment en rien mes conclusions générales.

cations de ǒ + c(i) et ĕ + c(i), était inexacte, j'ai cherché à résoudre ces diverses questions, et c'est le désir de le faire qui m'a guidé dans le choix de quelques-uns des caractères que j'ai étudiés. Il paraît que j'aurais dû en choisir d'autres, parce que « les patois normands, dans leur ensemble, présentent des caractères dont plusieurs sont bien plus importants que certains des sept choisis par moi » (p. 398). Lesquels ? M. Gilliéron eût sans doute été embarrassé de les donner ; en tout cas il est bien regrettable qu'il n'ait pas indiqué quelques-uns de ces caractères ; peut-être cela m'eût-il donné la tentation d'en étudier à l'avenir l'extension ; malheureusement il se borne ici, comme presque partout d'ailleurs, à une hypothèse ou à une affirmation qu'aucun fait ne vient appuyer. Voici encore un exemple de cette critique singulière : « Je suis sûr, dit-il même page, que si M. Joret a ... des continuateurs dans l'étude phonétique du territoire normand, ses divisions dialectales seront autant de fois remaniées qu'il y aura de ces continuateurs[1]. » Sur quoi M. Gilliéron base-t-il cette assurance ? Sans doute sur ce qui suit. « Quoique mes itinéraires ne m'aient jamais conduit au delà de la Bresle, dit-il (ibid.), — comment M. Gilliéron n'a-t-il pas eu la tentation, ayant à rendre compte de mon étude, de pousser jusqu'en Normandie ? — j'ai eu l'occasion de recueillir quelques mots d'*un* village (quel village ?) du pays de Caux. Je constate dans ces quelques mots ... la présence de *é* = ellum, caractère que M. Joret signale comme particulier au nord-ouest de la Normandie. Il n'en est pas question dans le livre de M. Joret. » M. Gilliéron aurait pu, sans se déranger, recueillir des mots de plus d'*un* village, même du pays de Bray[2], où *è* = ellum ; il n'avait pour cela qu'à ouvrir mon livre à la page 149, il y aurait trouvé l'énumération de nombreuses localités du *nord-est* de la Normandie où ce fait se présente. On a là une preuve du bien fondé de ses critiques, et l'on voit quel degré de confiance elles méritent parfois.

Mais il y a plus : animé du désir de trouver une justification à ses hypothèses, M. Gilliéron n'hésite pas à prendre mes expressions dans un sens qu'elles n'ont pas et ne sauraient avoir : « Certains patois, dit-il par exemple p. 398, sont, d'après M. J., caractérisés par des transformations qui se sont *presque toujours* opérées ; » M. Gilliéron prend plus que pro-

---

1. Moi qui ne me prononce que d'après l'observation des faits, je suis sûr du contraire ; cet été, j'ai repris pour la Basse-Normandie, par un procédé différent, l'étude de trois des caractères étudiés dans mon livre, et je suis arrivé absolument aux mêmes résultats, excepté pour la limite méridionale de *tch* = *kö*, *kä* que je n'avais donné qu'hypothétiquement, et qui ne se trouve pas d'ailleurs sur ma carte.

2. Je crains bien que M. Gilliéron n'ait confondu le pays de Bray ou le Talou avec le pays de Caux.

bablement ici *toujours* dans le sens de *partout*, signification qu'il lui attribue certainement p. 402. J'avais dit que *ar* se change presque toujours en *er*[1] dans la Basse-Normandie : « donc pas toujours ! dit-il en me citant, donc il y a dans le groupe de patois *ar* = *er* des patois qui ont conservé l'*a*, et cela ne m'étonne nullement. » Ce qui m'étonne, moi, c'est que M. Gilliéron enfourche si légèrement son *dada* philologique et que, tout heureux d'avoir cru trouver quelques-uns de ces îlots phonétiques qui lui sont chers, il ne s'aperçoive pas qu'il me fait dire tout autre chose que ce que j'ai dit en réalité. Il va plus loin et, jouant en quelque sorte sur les mots, il n'hésite pas à m'attribuer des opinions absolument contraires à celles que j'ai avancées. J'ai dit que le patois parlé en Normandie, — je l'ai déjà rappelé plus haut, — offrait les plus grandes différences quand on allait de l'est à l'ouest ou du nord au sud. M. Gilliéron conclut néanmoins, p. 399, qu'il existe pour moi « un patois normand, » encore que j'aie affirmé qu'il n'y a pas de « patois commun à toute la Normandie ; » c'est « dans ces conditions » que j'aurais le droit de dire qu' « il est impossible d'entrer en discussion sur sa théorie. » N'est-il pas singulier de le voir après cela me faire un reproche de n'avoir pas « dit ce qu'est le normand, (ni) quels sont ses caractères spécifiques, » et venir parler d'une « théorie surannée, » qui n'est pas la mienne, et que mon livre aura contribué, je l'espère, à détruire en Normandie[2] ? Mais je continue.

« D'un trait de plume, dit M. Gilliéron, M. J. attribue au territoire *ui* = o + y de vastes contrées... alors que dans d'autres cantons il constate dans un seul et même endroit divers résultats de ce même son latin[3]. Les faits ne se présentent *certainement* pas sous ce jour. » De cette affirmation si tranchée pas l'ombre d'une preuve. Puis citant ce que je dis du mélange, dans l'est, de la forme normande *ei*, *é* avec les formes picardes ou françaises en *oi* : « pas un exemple cité ! s'écrie-t-il. De quelle nature est ce mélange ? etc. » M. Gilliéron n'avait qu'à se donner la peine d'ouvrir mon livre à la page 149, il y aurait trouvé les exemples

---

1. Par exemple dans le Bessin, où ce changement est régulier, surtout quand le mot commence par une gutturale, — ce que j'aurais dû ajouter, — les dérivés de cardone font exception et ont toujours *a* : *cardron*, *cardronète*.

2. Au moment où j'achevais de réunir les matériaux de mon étude, la proposition était faite à la Société des Antiquaires par un de ses membres les plus éminents de nommer une commission chargée de composer un dictionnaire du patois normand. J'ai insisté, sans avoir eu connaissance de cette proposition, sur l'impossibilité d'une pareille entreprise.

3. De ce que dans certaines régions une modification phonétique affiche des formes différentes, il n'en résulte pas qu'il en soit ainsi dans les autres ; le groupe *ŏ* + *c(t)* a donné naissance à deux séries de formes, l'une en *i*, l'autre en *u*, dans les patois du Cotentin, tandis que dans ceux du Bessin, du Bocage de la plaine de Caen, elle est toujours et sans exception *ieu*.

qu'il réclame[1]. Mais pour lui il s'agit, à ce qu'il semble, non de relever des erreurs réelles, mais de blâmer ; voilà pourquoi sans doute il m'accuse d'omettre « de dire les localités d'où proviennent mes matériaux, » encore que j'aie cité plus de quatre cents noms de communes, et discuté souvent très longuement, par exemple de 139 à 160, les résultats en apparence opposés ou contradictoires auxquels je suis arrivé. Serait-ce là par hasard ce que M. Gilliéron appelle, p. 401, d'une expression un peu singulière, « ne point exposer mes matériaux ? »

Avant d'aborder l'examen des sept caractères que j'ai successivement étudiés, M. Gilliéron me fait encore une dernière objection générale au sujet du choix de ces caractères. « Pour ne pas courir risque, dit-il p. 400, d'établir des *signes spécifiques* qui se retrouvent dans d'autres provinces que la Normandie, il faudrait connaître, avant de les établir, la phonétique de tous les patois gallo-romans. » Ici se découvre la pensée de M. Gilliéron, et on entrevoit enfin le fond de sa théorie avec ce qu'elle a de spécieux : suivant lui le signe spécifique employé pour caractériser un patois ne devrait se retrouver dans aucun autre[2] ; et c'est en partant de là sans doute qu'il nie l'existence des patois ; mais le même raisonnement pourrait s'appliquer aux langues d'une même famille, et quelle est celle qui possède en propre un caractère qui ne se retrouve dans aucune autre[3] ? Donc on serait amené à nier l'existence de ces langues, comme celle de leurs patois, ce qui est absurde. Mais il n'est point nécessaire qu'un son phonétique ne se rencontre que dans un seul idiome pour servir à le caractériser, il suffit qu'il ne se trouve pas dans la région voisine ; ainsi la persistance du son *k* = ca latin distingue la région normanno-picarde de la région française, la forme différente de *ē*, *ĭ* modifié et de l'article féminin sépare la région normande de la picarde, etc. « On voit donc qu'on peut arriver ainsi, en choisissant convenablement certains caractères, à former des groupes linguistiques de plus en

1. M. Gilliéron me reproche de n'avoir pas indiqué la vraie valeur de *oi*, comme celle de *é*, *è* provenant de *ē*, *ĭ* latins ; cela importait peu à la question que je voulais résoudre, celle de savoir où s'arrête la forme normande et où commence la forme française ou picarde, c'est-à-dire, et cela suffit ici, non normande. Il est d'ailleurs évident que *oi* ne peut avoir la valeur *wa*, mais seulement *wè*. Quant à *é*, *è*, — je ne parle pas de *ei* qui est archaïque, — j'ai indiqué leur vraie valeur toutes les fois que j'ai cité une localité déterminée.

2. C'est sans doute en partant du même point de vue que M. Gilliéron dit, p. 394 : « Je ne sache pas qu'il y ait ni faune ni flore exclusivement normandes. » Cela est vrai, mais cela aussi n'a pas empêché de faire avec raison une flore et une faune de la Normandie ; et puis, quelle région, excepté peut-être quelque coin retiré des déserts de l'Afrique ou quelque île de l'Océanie — et encore — a une flore ou une faune qui lui appartienne en propre ?

3. Le provençal possède bien, il est vrai, la diphtongue latine *au* qui paraît bien lui appartenir en propre ; mais la rencontre-t-on dans ses dialectes septentrionaux ?

plus petits qui se distinguent du groupe voisin au moins par l'un d'eux ; c'est ce que j'ai fait[1], et voilà pourquoi ma carte est si simple, je puis ajouter, je crois, et si claire, ce dont, il est vrai, M. Gilliéron me fait un reproche.

Je passerai rapidement sur les objections particulières qui me sont faites au sujet des sept caractères dont je me suis servi. A propos du second, *è* = ellum[2], M. Gilliéron fait une remarque qui prouve combien il a encore peu étudié nos idiomes populaires : « je ne connais aucun patois français, dit-il, qui traite le suffixe ellum, ellos de la même manière dans tous les mots qui le présentent ; » je suis heureux de lui apprendre qu'il y en a beaucoup : le patois du Bessin, par exemple, change ellum en *é* et ellos en *yā* dans *tous* les mots, bellus excepté ; il en est de même du patois du Bocage ; le patois du Cotentin ne connaît même pas, au moins au nord, l'exception de bellus, seulement il change ellos, non en *yā*, mais en *yaō*, ce que je n'ai pas dit.

Le premier alinéa de la page 401 commence par une phrase dont il m'a été impossible de comprendre les deux dernières propositions[3] et dont la première n'est guère claire et n'est point exacte. Au reste, dans cet alinéa, M. Gilliéron a vraiment joué de malheur et a accumulé erreur sur erreur : il dit, par exemple, que « le caractère *è*, *yā* disparaît, (d'après moi) au nord-ouest, » — lisez au nord-est, M. G. s'embrouille souvent dans la géographie de la Normandie, qu'il ne connaît pas plus, il est bien excusable, que ses patois ; — or j'ai montré que, si la forme *yo* se substitue souvent à *è* dans la partie orientale de la Normandie, on y retrouve aussi, même dans la région que j'ai appelée normanno-picarde, la forme *è*, et que celle-ci a probablement, avec *yā*, été seule usitée autrefois. On voit que l'objection de M. Gilliéron ne porte pas et qu'il s'est trop pressé de triompher d'une antinomie que seul il a créée. L'hypothèse qui termine la note de la même p. 401 n'a également aucune espèce de fondement, pas plus que le reproche d'avoir adressé à mes correspondants des mots qui ne sont pas populaires ; *baté* l'est tout autant que *couté*.

Je ne puis attribuer qu'au désir de me morigéner un peu à tort et à

---

1. Le plus souvent même je me suis borné à délimiter les caractères, indépendamment de toute idée de groupe qu'ils pourraient former ou caractériser.

2. Je ne sais comment M. Gilliéron a pu dire, p. 398, que j'expose « les faits relatifs à ellum d'une façon plus détaillée que je n'ai coutume de le faire ; » une page et demie en tout est consacrée à ce suffixe ; il y en a dix-sept rien que pour la discussion de l'enquête sur les formes dérivées de ca et ce(i).

3. M. Gilliéron y parle entre autres de groupes 5 et 6 que je ne connais pas ; s'il s'agit des numéros du questionnaire, je dois dire que le n° 6 ne répond nullement à un groupe linguistique ; *bri*, par exemple, se rencontre dans toute la Normandie ; cela est parfaitement expliqué en son lieu.

travers, — on a vu avec quelle autorité, — l'observation (p. 402) qui concerne les vocables que j'aurais dû choisir pour avoir les vraies formes des patois pour *ce*, *ci* transformé ; étant normand, ce que M. Gilliéron paraît trop oublier, je sais très bien quels mots affectent de préférence les formes patoises, je les ai pris naturellement ; j'ajouterai que je n'ai pas toujours employé les mêmes et que souvent aussi j'ai reçu trois ou quatre cents vocables pour une seule localité ; j'ai donc pu presque toujours me prononcer avec une entière certitude. J'ai peu de choses à remarquer au sujet de *er* = *ar* ; je ne sais pourquoi M. Gilliéron veut remplacer tardicare par tardiare ; l'une et l'autre forme est supposée, et l'on ne trouve dans Du Cange que tarditare ; mais il est évident qu'au lieu de marca il faudrait marcare ; seulement je ne vois pas pourquoi ce mot, ou plutôt son dérivé, ne serait pas populaire ; rien de plus usité ni de formé plus régulièrement que *marquer*[1] ; quant à « l'accident inverse » *ar* = *er*, je remercie M. Gilliéron de m'apprendre « qu'il se trouve également en Normandie, » mais j'avoue humblement que je ne le connais pas, du moins tel qu'il le suppose[2], et probablement tous mes compatriotes sont dans le même cas que moi. Je ne sais au juste ce que M. Gilliéron entend, p. 403, par faits (non) concordants ; s'il veut dire que les modifications dont je parle n'appartiennent pas en propre à la Normandie, j'ai déjà répondu qu'il ne s'agit pas de savoir si elles existent ailleurs qu'en Normandie, mais dans quelles parties de la Normandie on les rencontre. Je n'ignore pas non plus, j'ai eu occasion de le dire il y a bientôt dix ans, que *tch* existe en picard et dans d'autres dialectes ou patois ; mais, et c'est la seule chose qui importe ici, cette chuintante est inconnue aux patois orientaux et méridionaux de la Normandie, tandis qu'on la rencontre dans ceux du nord-ouest.

On le voit, il ne reste rien des critiques de M. Gilliéron ; il n'est même pas parvenu à prouver sa thèse favorite, à savoir qu'il n'y a pas de patois normand, ce qui est d'ailleurs une simple question de mots. On parle patois en Normandie ; or ce patois, sous ses formes diverses, a des caractères qui varient suivant les pays ; il y a donc lieu de rechercher les limites de leur extension ; c'est tout simplement ce que j'ai fait, je puis ajouter, je le crois, au moins pour la Basse-Normandie, avec toute l'exactitude que comportait une pareille enquête ; la meilleure preuve de la

---

1. *Marquer* est une forme picarde et normande acceptée par le français, peut-être pour éviter une confusion avec *marcher*.

2. Il semble bien y avoir eu transformation de *e* en *a* dans des mots où ces lettres sont initiales, comme *arjué* à côté de *erjué*, mais il n'y a pas là de fait général, ni rien d'analogue à *pardu* pour *perdu*.

précision avec laquelle je me suis efforcé de diriger mes recherches, c'est que M. Gilliéron n'a pu en infirmer aucun résultat[1].

Charles JORET.

RÉPONSE.

En lisant le livre de M. Joret, j'ai été fort embarrassé de me rendre un compte exact de sa pensée. Tantôt il m'a paru qu'il appelait *patois normand* les patois de la Normandie en général : mais alors je ne m'expliquais pas des expressions comme le nom de *vrai normand*, donné à certains patois, ni en général sa façon de traiter le sujet, ni le titre de l'ouvrage qui, par les mots : *de l'extension du patois normand*, fait attendre une démonstration alors qu'il n'en était nullement besoin, s'il s'agissait du mot normand pris dans son sens géographique; je trouvais sa polémique contre MM. Meyer et Darmesteter tout à fait hors de propos, etc., etc.

Tantôt il m'a paru que M. Joret cherchait à établir dans l'intérieur du domaine qu'il a étudié une espèce dialectologique appelée à porter le nom de normand, et dont il avait à déterminer les caractères distinctifs. Mais cette création d'espèce, je l'ai cherchée en vain dans son livre : partout les patois de la Normandie entière y sont appelés *normands*. M. Joret divise la province en grands et petits territoires caractérisés par des faits phonétiques.

Il y a à ce sujet dans la réplique de l'auteur, outre les remarques du début dont je ne vois pas l'à-propos, n'ayant point pour ma part contesté les points qu'elles concernent, un passage très explicite et dont j'ai cherché en vain l'analogue dans le livre de M. Joret :

« Le son *k* = c a lat. distingue la région normanno-picarde de la région « française, la forme différente de *ē*, *ĭ* modifiés et de l'art. fém. sépare « la région normande de la picarde. »

Il s'ensuit donc que la Normandie au point de vue linguistique, c'est le territoire de l'art. fém. *la* et le territoire de *ei*, *é*, *è* = é lat. en tant qu'englobés dans celui de *k* = c a lat. Donc le patois normand ne se parle guère que dans la moitié de la Normandie : car il faut en soustraire quelques cantons de l'est, où é lat. devient *oi*, et toute la partie

---

1. Je suis loin de dire cependant qu'il ne reste aucun fait nouveau à découvrir dans la phonétique des patois normands; on a pu en trouver quelques-uns dans le dernier numéro de la *Romania*, et j'en ai indiqué d'autres dans la préface des *Mélanges de phonétique normande* que je publie en ce moment. J'y ai en particulier exposé très longuement les cas particuliers de la transformation de *kö*, *kü* en *tch*, qui n'empiète pas plus à l'est que je ne l'ai dit, mais dont l'origine présente des points de résistance de la gutturale que je n'avais pas observés ou que je n'avais pas cru utile de mieux étudier.

méridionale, où ca lat. est traité comme en français. Ce territoire normand au moyen d'autres caractérisations phonétiques a été subdivisé par M. Joret en territoires secondaires, dont les uns empiètent sur la partie méridionale, non normande, et dont d'autres trouvent à s'y caser grâce à leur peu d'étendue.

Le lecteur qui a étudié le travail de M. Joret jugera si tels sont les résultats du livre. Je ne contesterai ni l'utilité ni la raison d'être scientifiques de cette nouvelle création d'espèce, et ne m'attarderai pas à discuter les inconvénients qui résulteraient de pareils procédés, si on les appliquait à la délimitation du réseau des variations dialectales de la France. En tout cas, je n'ai pas contesté dans ma critique la possibilité d'opérations dans le genre de celles que fait M. Joret dans sa réplique, et suis fort étonné de l'y voir dire que je ne suis pas arrivé à démontrer *ma thèse favorite*, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de patois normand, alors que M. Joret commence par rappeler qu'il l'a démontrée lui-même.

Cette discussion fût-elle de quelque utilité, j'avoue que je ne serais plus capable de la poursuivre et d'y faire entrer toutes les formes dont M. Joret a revêtu ses conceptions dialectologiques.

Je passe donc aux faits relevés par M. Joret :

1) Voici quelques-uns des caractères phonétiques qu'aurait aussi pu utiliser M. Joret pour déterminer les subdivisions normandes et que je propose aux continuateurs de son œuvre :

En Normandie les groupes *tr, dr, vr, fr, tl,* etc., dans la syllabe posttonique, se sont maintenus intacts ou ont perdu leur liquide.

L'*l* mouillée y a été traitée différemment, lorsqu'elle n'a pas persisté ; elle y est devenue soit *y*, soit *l*.

Le groupe roman *m'l* n'a pas exigé partout l'intercalation du *b* (campagne d'Evreux, p. ex.). Il doit en être de même de *m'r*, de *n'r* vis-à-vis du *d*, etc.

La conservation de l'*è* accentué devant *p, b, v* ou sa transformation en *ö* (*lyöv, fyöv*, près d'Evreux).

La nasalisation d'une voyelle dans une syllabe ouverte suivie d'*n* (*m*) existe encore en Normandie, et là où elle a disparu elle a laissé dans la nature de la voyelle des traces de son passage. C'est un point capital de la phonétique normande.

2) Relativement au suffixe *é* de ellum, que M. Joret considère sous cette forme comme caractérisant les patois de l'ouest, j'ai dit, entre autres, que le suffixe latin avait été traité de la même façon dans un patois du nord-est et dans des patois du Ponthieu. Il y a été traité ainsi régulièrement, tandis que ce n'est qu'à l'état d'exception que M. Joret le trouve au nord-est de son territoire.

3) A propos de la transformation de *ar* protonique en *er*, M. Joret me

reproche avec raison d'avoir mal interprété l'expression : *presque toujours*. Parlant de cet accident, que l'on trouve sporadiquement dans tout le Nord de la France et aussi dans le Midi, j'ai dit que M. J. caractérisait un patois par un fait ne se présentant pas *partout* dans l'intérieur des limites qu'il lui assignait ; c'est par un fait ne se produisant pas *toujours* (dans les cinq mots choisis) qu'il caractérise le patois en question. Si des exemples en avaient été donnés, je ne me serais pas trompé. La correction montre bien qu'il s'agit d'un accident phonétique et non d'une loi.

4) *ui* = ŏ + y. J'ai dit que M. J. assignait d'un trait de plume à ce territoire de vastes contrées, alors que dans d'autres cantons il constate dans un seul et même endroit divers produits du même son latin ŏ + y. Voici ce qu'il dit dans son livre : « Dans tous les cas, *o* + *i* et *o* + *c* ont donné *ui* dans le dialecte de l'Ile-de-France et dans le picard ; il en est de même dans les patois du pays de Bray, du pays de Caux et du Vexin. » Si, dans les contrées normandes citées, il en est de même qu'en Picardie, c'est que l'on y trouve des faits identiques à ceux que signale M. J. dans le cœur de la Normandie. Des cinquante patois picards que je connais, on ne peut dire d'aucun que ŏ + y y soit devenu régulièrement *ui*. M. Joret trouve les indications de ce genre suffisantes et s'étonne du reproche que je lui ai fait de ne pas avoir exposé ses matériaux !

5) Mélange de *ei*, *è*, *é* et de *oi* = é latin. Je me suis demandé quelle était la nature de ce mélange. Dans sa réplique, l'auteur me renvoie à la page 149, où je lis les renseignements suivants : « On trouve *frè*, *mè*, *tè* à Wanchy-Capval, à Fresnoy ; *mè*, *tè* à Assigny, etc. » — Les formes picardes de *me*, *te* lat. sont *mi*, *ti* et non *moi*, *toi*. Reste l'exemple *frè*. Ne serait-ce pas l'équivalent du mot français *frais* (*il fait frais* pour *il fait froid*), qu'un instituteur peu exact aurait indiqué à M. Joret ? Quelle que soit la valeur de cet exemple, le lecteur peut trouver que *mè*, *tè*, *frè*, ne sont pas suffisants pour autoriser l'auteur à dire : « Dans l'est du pays de Bray, du Vexin et le sud-est de la plaine Saint-André, cette forme (*ei*, *è*, *é* = *é* lat.) n'apparaît plus que mêlée aux formes picardes et françaises en *oi*, » et appeler pour cette raison *normanno-picards* les patois de cette région.

Il y aurait peut-être, dans ce groupe de patois, moyen de trouver un autre motif de délimitation : ceux qui ne présentent comme mélange que les formes *mé*, *té* ou *mè*, *tè* sont nettement caractérisés par le fait *oi* = é lat., et se distinguent du normand (*ei*, *é*, *è* = é lat., *me* et *te*), du picard (*oi* = é lat., *mi* et *ti*), du français (*oi* = é lat., *moi* et *toi*).

Malheureusement l'*i* de *mi* et de *ti* prend très souvent en Picardie des sons appartenant à la gamme de l'*e* et qu'il serait difficile de distinguer de l'*e* normand dans *me* et *te* !

6) Le dernier fait cité renferme une réponse bien suffisante aux objections que me fait M. Joret relativement aux signes spécifiques employés pour caractériser un patois, et je n'y reviendrais pas s'il ne m'importait de rétablir dans son intégrité le passage de ma critique qui a rapport à ce sujet, et que M. Joret a tronqué pour y découvrir ce qu'il me fait l'honneur d'appeler *ma théorie,* honneur auquel je n'ai point droit. Après : « il faudrait connaître la phonétique de tous les patois gallo-romans, » lisez, ce qu'il y a dans ma critique : « au moins celle des patois qui avoisinent ceux qu'on étudie plus spécialement. » C'est pour ne pas avoir reconnu la vérité banale contenue dans cette partie omise de la phrase que M. Joret appelle *normands* ou *normanno-picards* des patois caractérisés par :

1) Un traitement franco-picard (*oi* = é lat.).
2) — — normanno-picard (*k, ch* = c lat.).
3) — — se trouvant sporadiquement dans tout le nord de la France (*er* = *ar* prot.).
4) — — picard (*io*, etc. = ellum).
5) — — picard (*ui* = o + y).
6) — — picard (art. fém. = *le ; me, te, se* pour *ma, ta, sa*).

Qu'il faut peu de chose à un patois pour être normand ! Si M. Joret avait compris la vérité banale contenue dans la proposition omise, il aurait saisi du même coup celle de la phrase qu'il cite, sans confondre les langues avec les variations dialectales ou dialectes.

7) Je ne m'arrête pas aux menus détails, tels que l'origine de *marquer* que M. J. considère comme un mot patois emprunté au français (??). Les groupes 5 et 6 dont parle M. J. sont ceux qui figurent dans ma critique.

8) « A propos de *é* = ellum, M. Gilliéron fait une remarque qui prouve combien il a peu étudié nos idiomes populaires. « Je ne con- « nais aucun patois français, dit-il, qui traite le suffixe ellum, ellos de la « même manière dans tous les mots qui le présentent. » Je suis heureux de lui apprendre qu'il y en a beaucoup ; le patois du Bessin, par exemple, change ellum en *é* et ellos en *ya* dans *tous* les mots, bellus excepté ; il en est de même des patois du Bocage, le patois du Cotentin ne connaît même pas, au moins au nord, l'exception de bellus, seulement... »

M. Joret oublie, entre autres points, que la détermination du traitement du suffixe ellum, ellos dépend beaucoup du nombre des mots qu'on recueille ou fait recueillir. Dans des matériaux provenant du Cotentin (non loin de Valognes), je trouve, outre la forme régulière en *é, syau* (seau), *ridyau* (rideau). Dans l'endroit en question, on dit concurremment *pè* et

pyau (peau), *bè* et *byau* (beau), etc. Mais ces matériaux, non recueillis par un Normand, peuvent paraître suspects à M. Joret. Pour le Bessin, j'en ai d'autres qui, je l'espère du moins, lui inspireront plus de confiance, puisqu'ils ont été recueillis par un Normand : dans *Le patois normand du Bessin* de M. Joret, je vois ellum devenir généralement *é*, mais j'y trouve aussi des formes telles que *syô* (seau), *vyô* (veau). M. J. aurait peut-être pu trouver une occasion plus propice pour me rappeler une vérité des plus certaines, que je n'ai jamais mise et ne mettrai jamais en doute, à savoir que je connais fort peu nos idiomes populaires.

J. GILLIÉRON.

qui se trouvait entre les deux. Il n'y a donc aucune raison, ni d'attribuer à l'auteur de la chanson, comme le faisait jadis M. K., les formes *ei* = *è* + *j*, ni de regarder les v. 229-232 comme interpolés. Mais alors, peut-on dire, l'objection de M. Gautier contre l'antiquité du poème subsiste. Suivant moi, l'auteur, par un parti pris qui était commandé par le plan de son œuvre, a fait abstraction des Sarrazins qui pouvaient se trouver dans les contrées visitées par Charles ; mais la preuve qu'il nous représente l'état de Jérusalem au XIe siècle et non au XIIe est dans le fait qu'il n'y a pas dans cette ville d'autre autorité chrétienne que celle du patriarche : s'il avait voulu présenter les choses comme elles étaient au XIIe siècle, le premier personnage qu'il aurait mis en relation avec Charlemagne eût assurément été le roi. — M. K. dit que mes raisonnements pour établir la date ancienne de la chanson ne portent que sur le fond, et ne peuvent rien prouver pour la forme ; je l'ai dit moi-même ; il est certain cependant que toute la façon de penser, de sentir et de parler de ce petit poème apparaît, plus clairement à chaque fois qu'on le relit, comme appartenant à une époque plus ancienne que tout ce qui nous est arrivé des monuments de notre poésie, à l'exception de l'*Alexis* et du *Rolland ;* et, s'il faut reconnaître avec M. Gautier que le style d'une œuvre de ce genre ne peut se fixer à trente ans près, on doit remarquer d'autre part que, s'il est établi que le poème a été conçu avant la croisade, du moment que le style ne contredit pas cette date, elle a bien des chances d'être aussi celle de la rédaction. Mais c'est à l'étude linguistique à décider : celle à laquelle M. K., dans son introduction, soumet le poème, lui permet de conclure avec la plus grande vraisemblance qu'il présente une langue un peu moins ancienne que celle de l'*Alexis*, à peu près contemporaine de celle du *Rolland*, et sensiblement plus ancienne que celle de Philippe de Thaon. Dans cette étude fort soigneuse, je ne relève qu'un point : l'addition d'une *s* au sujet des mots *coltres* et *vespres*, alléguée par M. Suchier contre l'antiquité du poème, ne saurait rien prouver, et il ne suffit pas de dire qu'elle est balancée par l'absence de l'*s* dans *emperere* et *enchantere ;* l'addition d'une *s* à des mots comme ces derniers serait vraiment une preuve de date récente[1] ; mais dans la deuxième déclinaison le latin vulgaire déjà avait donné des nominatifs analogiques aux noms en -er, en sorte que *coltres*, *vespres* répondent non à culter, vesper, mais à *cultrus, *vesprus[2] ; quant à *patriarches*, c'est un mot savant, qui a été attribué à la deuxième déclinaison. — J'ai parlé ailleurs (*Rom.* XI, 464) d'un point que M. K. ne touche pas dans son introduction, et qui n'est pas indifférent pour l'appréciation de l'âge du poème, c'est le traitement des pronoms personnels proclitiques. Dans sa première édition, il avait, comme je l'ai remarqué, fait disparaître tous les cas de suppression de la voyelle du pronom ; dans celle-ci tantôt il l'admet, tantôt il la corrige, sans qu'on sache pourquoi : ainsi, v. 41, il lit *lem direz*, v. 372

1. Sauf pour les noms propres d'origine allemande, où, comme on sait, le *Rolland* la présente déjà. M. K. écrit partout *Hugue*, mais au v. 531 *Naimes* avec le ms. — Pour les noms féminins germaniques terminés par une consonne l'*s* apparaît aussi de bonne heure ; cependant je préférerais *Maseut* à *Maseuz*.

2. J'écrirais de même *Alexandres*. Cette règle ne s'applique pas aux pronoms ; mais elle paraît valable pour les adjectifs.

Altresil; il devrait lire de même v. 194 *set anz out ke nes mut*, v. 421 *en sa chambrel menat*, v. 771 *quem prest son olifant*, v. 519 *quis pout tant travaillier*, v. 533 *quem prest son halberc brun*, v. 801 *ja n'iert jorz ke nem plaigne*, et peut-être v. 595 *Lam les verrez ensemble* (ms. *La les me uerrez*, éd. *La verrez les m'ensemble*). — M. K. n'a pas étudié spécialement la question de savoir quel genre de ms. avait sous les yeux le copiste anglo-normand du XIIIe siècle finissant auquel, malgré son inintelligence et sa barbarie, nous devons savoir un gré infini pour nous avoir conservé le texte du *Pèlerinage;* mais il pense que, depuis le ms. *o*, qu'il regarde déjà comme fautif et d'où dérivent aussi toutes les versions secondaires, jusqu'à *C* il y a eu plusieurs intermédiaires, qui n'ont pas tous été anglo-normands, et dont l'un lui semble avoir été picard. Je laisse de côté ce dernier point (v. 624 je ne puis accepter la lecture de M. K, *ami* pour *a mi*, et je regarde *mi*, ainsi que *veïr*, comme assuré pour notre texte ; reste à savoir si cela prouve qu'il est « picard ») ; mais je me demande s'il ne faut attacher aucune importance aux traces du *d* intervocal qui se sont conservées dans le manuscrit. Il y en a au moins cinq[1] : *aiude* 326, *judeus* 129 et 172, *predicet* 173 et *sudarie* 170; est-ce que la main de l'éditeur n'a pas un peu tremblé quand il a mis à la place de ces formes antiques *aiue*, *jueus*, *preechiet* et *suaire*[2] ? Avec la date qu'il admet pour le poème, il aurait fallu plutôt rétablir partout le *d* intervocal, tombé seulement vers la fin du XIe siècle. — A propos du dialecte du poème, l'auteur aurait dû remarquer que la diphtongue *ui* = *ȯ* + *ı*, attestée par l'assonance (v. 670), sépare nettement (ainsi que *i* = *ɛ̇* + *ı*) la langue du *Pèlerinage* de celle du *Rolland* (voy. *Rom.* XI, 407).

Sur la façon dont il a établi les formes du texte, M. K. s'exprime à la fin de son introduction avec beaucoup de réserve (comme d'ailleurs en divers autres passages) et de bon sens : « La reconstruction d'un texte aussi ancien, pour lequel tant de questions seront toujours pendantes, ne va pas sans un certain degré d'arbitraire, parce qu'on manque de documents du même temps et du même pays, qui pourraient éclaircir chaque point. Le texte restitué ne peut que montrer comment l'éditeur se représente la langue originale du monument qu'il publie : un certain jeu doit être laissé à sa manière subjective de voir, de même qu'il est loisible à chacun, sur tel ou tel point, de se faire une autre idée de la langue originale. » Je ne relèverai donc pas dans le texte de M. K. un certain nombre de détails sur lesquels, en effet, je me représente la langue de notre poème un peu autrement que lui ; j'aurais sans doute, comme M. Fœrster, souhaité une conséquence encore plus rigoureuse dans l'unification des formes ; mais je me bornerai, dans les remarques qui vont suivre, à apporter, pour les leçons proprement dites, ma contribution, d'ailleurs peu importante, à l'établissement définitif d'un texte qu'on peut d'ores et déjà regarder comme excellent.

---

1. Peut-être un cinquième doit-il être admis au v. 765, où *nen avront aidement* me paraît bien plat ; le ms. a *nen auerunt raidement ;* je lirais volontiers *n'avrunt reimement* (plus anciennement *redememente*), mais le copiste a pu avoir sous les yeux *raimement* et écrire simplement un *d* pour une *m*.

2. En tout cas il n'y a aucune raison pour remplacer par *-aire* la terminaison *-arie*, constante dans le texte ; de même pour plusieurs autres mots analogues.

V. 2 ms. *Reout prise sa corone*, éd. *Prise rout ;* je ne comprends pas bien ici la particule *re*, et je lirais *S'out prise.* — V. 9 ms. *hume nul de desuz ceil*, éd. *rei nul*, avec raison, je crois (contre ma correction antérieure *home nul desoz ciel*), à cause du v. 19 : *E, dame, ou est cil reis ?* — V. 25 *comparrez* plutôt que *comperrez.* — V. 29 *ne pur encaucer*, éd. *ne por ost enchalcier,* je préférerais *ne por bien e.* — V. 44 malgré la note je corrigerais *la* en *le.* — V. 62 *Naimon l'aduret :* la même épithète étant donnée à Bertram au v. 65, je lirais ici *le barbet.* — V. 95 *Veez cum gentes cumpaines*, éd. *Veez cum granz c.; gentes*, comme le reconnaît la note, est appuyé par les autres rédactions, et je pense qu'on peut le garder en lisant *Vez*, forme abrégée très ancienne. — V. 112 *que Carles i offret*, éd. que *li reis Charles offret ;* je ne voudrais pas sacrifier *i*, et je lirais *que reis Charles i o.*, ce qui forme un archaïsme (cf. v. 424). — V. 127 *Et les lavacres corre et les peissons par mer :* M. K. adopte une conjecture que j'ai faite, d'après laquelle entre *lavacres* et *corre* il y aurait une lacune ; je pense maintenant que *lavacres* n'est guère à sa place après le vers précédent ; je placerais la lacune avant notre vers, et je lirais *laisartes* pour *lavacres ;* les peintures représentaient tous les animaux de l'air, de la terre (c'est ce que disait le vers omis) et de la mer (cf. v. 346). — V. 134 *prist len a parler*, éd. *prist li en a parler*, l. *prist l'en a aparler.* — V. 179 *Entailee est a or et a peres precioses*, éd. *A pieres precioses, entailliee a or mier ;* pourquoi le copiste aurait-il changé ? je lis *et a pieres preciels :* ce mot rare a été remplacé par *precioses.* — V. 202 *A lerceueske turpin comandet que seit cundut*, éd. *comandet son conduit ;* je ne trouve pas cela clair, et je lirais *c. seit conduiz.* — V. 215 je lirais bien plutôt avec M. Suchier *Qui nos voelent destruire sainte crestientet* qu'avec l'éditeur *e la cr.* (ms. *e s. cr.*) ; le patriarche ne parle pas de dangers qui le menacent lui-même (cf. ci-dessus), mais des périls de la chrétienté en général. — V. 263 au lieu de *reluisans* j'aimerais mieux *tresluisanz.* — V. 268 *e de heremins blans*, éd. *et de hermines bl. :* je doute qu'on trouve ailleurs l'*h* (fautive) d'*hermin* aspirée ; je lirais *et d'ermines toz blans.* — V. 273 *et ount les cors avenanz*, éd. *ont les c. a.*, plutôt *et ont c. a.* — V. 290 et 337 *escarimant* du ms. est remplacé par *escharimant ;* je n'ai jamais, quant à moi, rencontré cette forme. Je ne sais pas plus que M. K. d'où vient ce mot, mais je doute qu'il ait raison de conjecturer qu'il signifie « couleur d'écarlate. » — V. 291 *A ses pez un escamel*, éd. *As piez un eschamel ;* je lirais plutôt : *A ses piez un eschame.* — V. 296 *Si a cundut sun aret ;* M. K. lit *si conduit son arere*, mais ce mot *arere* (aratrum) n'est pas connu en français ; M. Fœrster propose *son arer*, « son labourer » ; pour moi je garderais le texte, en prenant *aret* dans le sens de « labourage ». — V. 328 *A peals et a marteals sereit escansue*, éd. *A pis et a martels sereit aconseue ;* ce mot ne me paraît pas convenir ici, et je garderais *escansue*, bien que je ne l'aie pas rencontré ailleurs, en lui donnant le sens de « briser » : *bien* (ou *tost*) *sereit escansue.* — V. 335 M. K. dit avec raison qu'il n'y a pas à faire de correction ; cependant je changerais *Ces* en *Les.* — V. 347 *Li paleis fud vout*, éd. *Li palais fut voluz*, bien plutôt *voltiz ;* de m. au v. 422 *Voltrue* sera mieux corrigé en *Voltice* qu'en *Volue.* — V. 367 *qui tanz honors bastid*, éd. *qu'a tante honor bastit ;* si on veut mettre *honor* au féminin (ce qui ne me paraît pas ici indispensable), on peut toujours conserver le reste de la leçon du ms.

et lire : *qui tante honor bastit* (cf. sur le v. 532). — V. 440 *si*, plutôt *s'i*. — Les vers 445-447 sont ainsi conçus dans le ms. :

E carlemaine et franceis se culchent a leisir
Des ore gabberent li cunte et li marchis
Franceis furent as cambres si unt beuz des vins
Et dist li un al altre ueez cum grant bealtet

Ce qui suit assone en *é*. Il est donc clair que l'avant-dernier vers doit aussi assoner en *é*, et la correction de M. K. *si ont beut claret*, est bonne, sauf qu'il vaut mieux *s'ont beut del claret ;* toutefois je ne crois pas que le v. 447 du ms. doive disparaître. Nous avons là sans doute un autre cas d'omission par suite de répétition. Le texte avait :

Franceis furent en chambre, si ont beüt des vins.

Franceis furent en chambre, s'ont beüt del claret.

(cf. v. 412, 650, 653, 665, 685, 836). — V. 463 on a proposé *retraiz* ou *rescos* pour *receuz*, et l'un ou l'autre, à mon avis, conviendrait mieux. — V. 488 *Si io nel ai anut testimonie de lui cent feiz*, éd. *Se jo n'ai testimoigne de li anuit cent feiz ;* le changement est trop fort et le sens obscur ; il faut garder *Se jo ne l'ai* (*aveir* dans le sens qu'il a ici est répété au v. 694, *Qu'en une sole nuit avreit cent feiz ma fille*, ce qui met la question hors de doute) ; mais le second hémistiche est assez malaisé ; p.-ê. *tesmoigne li ?* — V. 532 la leçon du ms. est évidemment à conserver, d'autant plus que la correction admise introduit l'élision de *i* dans *qui*, qui ne se trouve pas ailleurs et ne cadre pas avec l'antiquité du poème (au v. 402 je lirais *Sa fille out le crin bloi, s'out le vis bel et cler*). — V. 542 je lirais *de toz ses chevaliers*. — V. 548 je pense avec M. Suchier qu'il faut garder *entroschier ;* le vers se restitue par une simple inversion, ce qui est très conforme aux habitudes du manuscrit, lequel déplace souvent les mots pour les mettre dans un ordre plus simple : *L'un acier depecier al altre et entroschier*. Au reste *oschier* ne signifie pas, comme le dit le glossaire, « briser, mettre en miettes, » mais « faire une entaille, une *osche*. » — V. 691, 738, 763 l. *avrez* au lieu d'*avez*. — V. 701 *ja mar len larred*, vers incomplet ; M. K. lit *ja mar les larréz vivre*, ce qui me paraît cherché ; il est plus naturel que Charlemagne dise à Hugon, qui somme Olivier d'accomplir son gab : *ja mar l'en lairrez quite*. — V. 717 *Ele out la carn tant blanche cum flur en este*, éd. *come flor d'albespine*, l. simplement *come flor en espine*, ce qui explique mieux l'erreur du scribe. — V. 717 *Dame mult estes bele car estes fille de rei*, éd. *et fille estes de rei*, plutôt *s'estes f.* — Le v. 719 est complètement refait par l'éditeur, et sa restitution ne me satisfait pas, mais je n'en vois pas de tout à fait bonne. — V. 721 je ne vois aucune raison pour faire disparaître la forme archaïque *honisseiz*, et la construction de *se* avec le futur, dans ces conditions, n'est pas admissible. — V. 723 *Mais men cuuent que maquitet vers lu rei*, éd. *Mais de mon gab covient que m'aquit vers le rei ;* mais cette restitution est de toute façon peu vraisemblable. Olivier dit à la princesse : « Je veux bien vous ménager, mais à condition que vous, dont le témoignage doit décider, vous déclarerez au roi que j'ai rempli ma promesse, et dans ce cas (v. 724) je ferai de vous mon amie. » Le v. 723 doit donc

être lu : *Mais que mon covenant m'aquitez vers lo rei* (cf. v. 489, où je lis : *par covenant l'otrei*). — V. 730 *oil sire reis*, éd. *oïl mis sire reis*, plutôt *bels sire*. — V. 746 *Par les neiles de paile ;* je ne connais pas le mot *neiles*, mais je ne trouve pas possible de le remplacer par *noëls ;* le *noël* est le bouton dans lequel se prend la boucle de l'agrafe, et il ne peut être de « paile ». — V. 755 *nen est bels ne gentilz*, éd. *ne m'en est bel ne gent ;* je ne sais si on trouverait ailleurs : *ne m'en est gent*, et je lirais *nen est ne bels ne genz*, en rapportant ces épithètes à *gabement*. — V. 798 malgré la note je préférerais *menras* ou *amenras* à *menrai*. — V. 808 *la dedenz cel clos*, v. 821 *la dedenz en cel encloistre*, v. 827 *cum il issent del encloistre ;* au v. 808 M. K. lit *la dedenz en cel clos*, au v. 821 *dedenz en cel encloistre : encl-* est assuré par l'accord de 821 et 827, et *la dedenz* par l'accord de 808 et 821 ; je lirais donc à ces deux endroits *la dedenz cel enclos* et *la dedenz cel encloistre* (pour *dedenz* préposition cf. v. 816). — Le v. 868 reste difficile à rétablir. Le ms. porte : *Ilœc fu la reine al pied li est caiet*, ce qui est contraire à l'assonance ; la correction la plus simple est celle que j'avais proposée : *li est alet*, mais on peut dire avec M. K. qu'il faut absolument *alce ;* M. K. donne *a ses piez s'at getet*, ce qui n'est pas bon ; M. Suchier propose : *as piez li voelt aler*, ce que j'adopterais, en gardant toutefois *al piet*, comme dans le ms. : cf. dans le *Charrei de Nimes : al pié li sont alé; Cor. Loois : Va li al pié*. Il ne s'agit pas de « se jeter aux pieds de quelqu'un, » mais de lui baiser le pied (au v. 31 au contraire, *voelt li chaeir as piez*, on a bien la locution conservée).

Il ne me reste plus qu'à présenter quelques observations sur le glossaire. Ce glossaire est très bien dressé, et fort intéressant, car ce petit poème de 870 vers ne contient pas moins d'environ 1200 mots, appartenant au meilleur fond de la langue. Le sens et l'étymologie que leur assigne M. Koschwitz sont en général très satisfaisants. Traduire simplement *adenz* par « en avant » et *sovin* par « en arrière » est trop peu précis ; l'un veut dire « sur la face » et l'autre « sur le dos. » — *Afeltrer* n'est pas simplement « équiper », mais « garnir du feutre, de la couverture qui se plaçait sous la selle ou le bât[1]. » — *Aiglent* viendrait de *acuculentum*, mais on aurait *aguilent ;* c'est *aculentum*. — « Aler (*pour* aner, *de* a(n)dare). » Que veut dire cette notice? Il est fort téméraire d'affirmer que *aler* est pour *aner ;* si *a(n)dare* signifie que l'*n* de a n d a r e est intercalée (pour a d d a r e), je suis de l'avis de l'auteur ; mais ce n'est pas clair, et un point d'interrogation eût été à sa place. — Pourquoi *avougle* et non *avogle* ou *avoegle?* — « Bacheler (baccalaris) ; » l'auteur met d'ordinaire (quoique peu régulièrement) un astérisque aux mots bas-latins ; ici il faut avouer que l'étymologie donnée nous laisse juste aussi avancés qu'avant ; il en est de même de « estoveir (*stovere), » et de « estruer (ex-trud-are). » — « Galerne (*de l'irl.* gal). » Cet irlandais m'est inconnu ; *gualerne* est le breton *gwalarn*, qui renvoie à un thème *wal-*. — *Grizain* d'après M. K. vient de *gris* avec le suffixe *ain ;* alors

1. A ce propos, je dois signaler la mention expresse de *chevals* au v. 418, qui semble contredire ce que j'ai dit et ce qu'admet M. K. sur les montures des pèlerins : c'est sans doute une réelle inadvertance du poète. — Le v. 81 peut peut-être rester, si on le place après le v. 82, et si on lit : *Et si les font ferrer et detrés et devant ; detres* a amené *destres*.

pourquoi un *z* ? Je regarde *grizain* comme signifiant « grec » et venant de *graecianum. — *Hisdos* ne saurait venir de hispidosus, d'abord parce que l'*h* est aspirée, ensuite parce que *hisdos* n'est que l'adjectif de *hisde*, dont l'étymologie n'est pas encore trouvée. — Comment *maille* (de haubert) peut-il venir de mallea? il vient de macula ; voy. Diez, s. v. *macchia*. — Il est plus que douteux que *plevir* vienne de praebere, et il aurait fallu accompagner au moins cette étymologie d'un point d'interrogation. — Je ne crois pas qu'on puisse hésiter pour *tref* entre le latin trabe et l'anglo-saxon træf (voy. *Rom.* VI, 629). — *Trosser* ne vient pas de torciare (*sic*), c'est entendu ; j'ai proposé une autre étymologie, qui aurait pu être mentionnée (*Rom.* IX, 334). — Je ne puis croire que vitium ait donné *viz* (cf. *enveisier*, *envoisier*), et j'avoue que le v. 438 *Sages fud e membrez plains de male uiz*) me reste énigmatique.

En somme je ne puis trop recommander la publication de M. Koschwitz, qui permet de lire avec un plaisir rarement troublé par les difficultés encore subsistantes[1] un des textes les plus agréables comme les plus anciens de notre langue.

G. P.

Cartulaire de l'abbaye de Lérins, publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique, par MM. H. MORIS et E. BLANC. Première partie. Saint Honorat de Lérins, impr. du monastère. Paris, Champion, 1883, in-4°, lij-473 pages. (Publication de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.)

Après le Cartulaire de Saint-Victor de Marseille, celui de Lérins est certainement le plus important qui ait été publié jusqu'à ce jour pour la région méridionale de la France. Le volume actuellement mis au jour contient le texte du cartulaire écrit de diverses mains et formé de documents du IXe au XIIe siècle ; un second volume contiendra les documents postérieurs qui existent en originaux aux archives des Alpes-Maritimes. La première partie intéresse les études provençales, puisqu'elle renferme une demi-douzaine d'actes en langue vulgaire, l'un desquels avait déjà été publié, d'après le cartulaire même, dans mon *Recueil d'anciens textes*, partie provençale, n° 41. Nous devons malheureusement constater que les éditeurs n'ont pas les connaissances nécessaires en paléographie, en diplomatique, en philologie, pour mener à bonne fin l'œuvre importante, mais difficile, qu'ils ont entreprise. Ils attribuent aux premières années du XIIIe siècle la partie ancienne du cartulaire (p. viij), mais le fac-similé joint à la publication démontre au premier aspect que l'écriture de cette partie n'est pas postérieure au milieu du XIIe siècle. Ils ont imprimé une pièce (n° CCXC) dont la fausseté est évidente, et qui avait été signalée comme telle ici-même (*Rom.* V, 246, note 1) sans un mot d'avertissement, comme s'ils la croyaient authentique. Plusieurs chartes sont transcrites deux fois dans le manuscrit : les éditeurs se contentent de les imprimer selon la première des deux copies, et pour la seconde ils se bornent à une simple mention avec renvoi à la première (voy. pp. 340, 342, etc.). Mais il y a parfois des variantes

1. Il y en a plus que je n'en ai indiqué ; en bien des points je crois que la restitution admise est douteuse, mais, n'en ayant pas de meilleure à proposer, je n'en parle pas.

d'une copie à l'autre, et ces variantes auraient dû être indiquées. Le texte du cartulaire a été corrigé par une main qui paraît contemporaine. Ces corrections auraient dû être indiquées en note. Ainsi, dans la pièce IV, ligne 8, le ms. portait d'abord *sorre*, forme vulgaire (qui d'ailleurs se retrouve à la ligne 17 de la même pièce) ; on a corrigé l'*e* en *o* et ajouté une *r* finale en interligne, d'où *sorror*. Les éditeurs impriment *sorror* sans indiquer comment cette leçon s'est formée. Et de même en maint autre passage, comme je puis le constater en comparant l'édition avec des extraits que j'ai pris de ce cartulaire, il y a une vingtaine d'années. — Les pièces provençales sont publiées d'une façon peu correcte, et souvent mal ponctuées. Pièce LXXV, l. 4, *abberg*, lis. *alberg ;* l. 6, *que l'abbas mo quera*, lis. *m'o ;* l. 9, *ego Olivers na darai a l'abat*, lis. *n'aidarai*. Pièce CCCXXXIX, l. 5, *ne i darai*, lis. *n'eidarai ;* l. 2, *ne la onor que dant*, lis. *qued aut ;* les éditeurs n'ont pas compris, car *que dant* (qu'ils donnent) n'offrirait ici aucun sens ; il faut entendre évidemment « qu'ils ont ». Ils ont donc corrigé à tort le texte, rejetant en note, comme fautive, la leçon du ms. *aut*, et remplaçant dans le texte l'*u* par *n*. Ils n'ont pas vu qu'il y avait là l'ancienne forme en *au* de la troïsième personne plur. de l'ind. présent d'*aver : aut* de *habunt. Même pièce, l. 3, ils ont, également à tort, corrigé *acaptarau*, et à la l. 6 *somoirau*, *farau*, en *acaptaran*, *somoiran*, *faran*. Pourtant des exemples de ces troisièmes pers. plur. en *au* avaient été cités d'après le même cartulaire de Lérins, dans la *Romania*, IX, 194. En d'autres endroits encore, les modifications apportées par les éditeurs à la leçon du ms. ne sont pas justifiables. Ainsi, p. 145 et ailleurs, *da alia parte... da tercia... da quarta... ;* c'est à tort que ce *da*, forme bien connue de langue vulgaire, a été constamment remplacé par *de*. La pièce 363 est précédée de ce titre absurde : *Jusjurandum episcopi Antipolitani* A RETENER *Gozfredi*. C'est que les éditeurs n'ont pas fait attention que *a retener* doit se placer à la fin de la pièce 362, après *bons ti serai*. — Nous ne pouvons ici examiner plus longuement un ouvrage qui n'a qu'un rapport indirect avec les études auxquelles se consacre la *Romania :* nous terminerons en exprimant le vœu qu'il nous soit possible de rendre un compte plus favorable du tome II de ce cartulaire.

P. M.

Le Mystère de Saint-André par Marcellin RICHARD, 1512, découvert en 1878 et publié avec une introduction, une nomenclature des documents en langue vulgaire connus dans les Hautes-Alpes, et un petit glossaire, par l'abbé J. FAZY. Aix, imprimerie provençale, 1883. In-8°, 146 pages [1].

Nous avons signalé dans l'une de nos précédentes chroniques (*Romania*, XI, 168) la découverte faite au Pui-Saint-André, près Briançon, des Mystères de saint Eustache et de saint André, par l'abbé Fazy. Le premier de ces deux mystères a été publié l'an dernier par M. l'abbé Guillaume, archiviste des Hautes-Alpes, dans la *Revue des langues romanes* [2]. Le second vient de paraître

1. Chez l'auteur, à Lettret, par Tallard, Hautes-Alpes. Prix, par la poste : 3 francs.

2. M. l'abbé Guillaume déclare avoir découvert, le 29 juin 1881, le mystère de saint Eustache (*Revue des l. rom.*, n° de mars 1882, p. 105). D'autre part, au début de son introduction, M. l'abbé Fazy dit avoir fait la même découverte dès 1878. D'où il faut conclure que le ms. a été découvert deux fois à la suite de recherches indépendantes.

par les soins de M. l'abbé Fazy. Un troisième mystère, celui de Saint-Antonin de Viennois, doit être prochainement mis au jour par M. l'abbé Guillaume, qui l'a trouvé dans les archives de la commune de Névache (canton de Briançon). Enfin les deux mystères de saint Pierre et saint Paul et de saint Pons, connus depuis bien des années, et que divers érudits ont pu consulter à la Bibliothèque nationale, où ils ont été déposés quelque temps [1], ont maintenant pris place aux archives départementales des Hautes-Alpes [2], et ne tarderont pas à être publiés à leur tour. Nous connaîtrons alors dans leur ensemble la série des mystères qu'on peut appeler alpins, et qui, sans offrir une grande originalité, se distinguent cependant assez nettement des mystères provençaux qui nous sont parvenus. Du reste, si j'en juge par les mystères actuellement publiés de saint Eustache et de saint André, et par ceux, beaucoup plus étendus, des saints Pierre et Paul et de saint Pons, que j'ai parcourus du temps qu'ils étaient déposés à la Bibliothèque nationale, ces drames religieux sont des œuvres d'une bien faible valeur. Toutefois, les compositions de ce genre, si médiocres qu'elles soient, ont toujours une certaine importance pour l'histoire littéraire, outre que, lorsqu'elles sont rédigées non en français, mais, comme c'est ici le cas, dans l'idiome local, elles fournissent aux études linguistiques de précieux matériaux. Il faut donc nous féliciter quand elles rencontrent des éditeurs, tout en regrettant de ne pas trouver jusqu'à présent chez ceux-ci une compétence suffisante.

Le mystère de saint André, dans l'état où il nous est parvenu, n'est que la seconde partie, la seconde journée, à proprement parler, d'un mystère. On lit en effet sur la couverture du ms. : *Liber secundus sancti Andree*, puis en tête du second feuillet, ce qui est plus précis encore : « Hic incipit secunda dominica « ystorie sancti Andree, sub anno et die M. V^c. XII., et die .XXIX. mensis « januarii. » Cette seconde journée met en scène la persécution du saint par le roi Egeas, son supplice et la mort d'Egeas dont l'âme est emportée par les diables. L'histoire du saint avant ces événements devait faire l'objet d'une première journée. A la fin du ms. on lit un *explicit* ainsi conçu : « Finis hujus « operis secunde ystorie sancti Andree, sub anno .M. V^c. XII. et die .XX^a. « mensis Aprilis, per me Marcellinum Richardi, capellanum meritum, qui eun- « dem librum feci et aptavi, et in presentem formam redegi. » Nous venons de voir que le volume avait été commencé le 29 janvier de la même année. M. l'abbé Guillaume (*Rev. des l. rom.*, nov. 1882, p. 236) a conclu de cette note que Marcellin Richard était l'auteur du mystère de saint André et les ressemblances de la composition, du style, de la langue, l'ont conduit à attribuer au même Richard le mystère de saint Eustache. En tout cas, il me semble résulter de la note précitée que Marcellin Richard a été plus qu'un simple copiste ; il se peut, comme le suppose l'éditeur, qu'il ait remanié un mystère

1. Voy. *Romania*, XI, 617.

2. En droit ils appartiennent à la commune du Pui-Saint-Pierre, arrond. et canton de Briançon (voy. *Rev. des langues romanes*, mars 1882, p. 111), mais il est admis que les documents les plus précieux des archives communales peuvent être déposés aux archives du département, dans le cas où la conservation n'en serait pas suffisamment assurée dans la commune à laquelle ils appartiennent.

plus ancien, mais, de toute façon, nous avons ici son autographe, et nous devons convenir que cet autographe est singulièrement incorrect. Sur le premier feuillet du ms. on lit ceci : « Hec istoria lusa est et fuit, die .XX^a. mensis « jugnii, et conducta per me subsignatum vicarium loci S. Andree ad honorem « et gloriam Dei et sui sancti et apostoli Andree. H[1]. Chancelli. » La mention de l'année fait défaut, mais on peut rétablir avec toute probabilité 1512. Ce Chancel, curé du Pui-Saint-André, est le même qui, en 1504, fit représenter le mystère de saint Eustache [2].

Parlons maintenant de l'édition. De même que celle du mystère de saint Eustache, plus encore peut-être, elle dénote une grande inexpérience de l'art d'éditer les textes. M. l'abbé F. a eu l'idée, que n'a pas eue M. l'abbé Guillaume, de joindre au mystère un glossaire, mais ce glossaire est dépourvu de renvois au texte, ce qui en diminue considérablement l'utilité. En outre il est encombré d'étymologies dépourvues de toute valeur. Le ms. paraît avoir été copié avec soin, mais il y a de nombreuses fautes d'impression, qui ne sont pas toutes relevées à l'*errata*, pourtant assez long, qui termine le volume [3]. Puis, dans ce ms. comme en tout autre, il doit se rencontrer des passages d'une lecture douteuse : je pourrais signaler maint endroit où il doit être possible de lire autrement que l'éditeur ; cependant jamais aucune note ne nous avertit qu'il y ait aucune difficulté de lecture [4]. Il est évident que M. l'abbé F. a travaillé sans livres ni secours d'aucun genre, et cette circonstance explique et excuse tout à la fois l'insuffisance de son travail ; mais le résultat n'en est pas moins regrettable. Je ne crois même pas que l'éditeur ait eu à sa disposition les numéros de la *Revue des langues romanes* qui contiennent le mystère de saint Eustache. Il y aurait trouvé un rôle, copié à part, du mystère de saint André, le rôle de « Pericant, secundus minister. » M. l'abbé Guillaume l'a publié (numéro de mars 1882, p. 113) et il est intéressant d'en comparer le texte avec celui que nous offre le manuscrit complet. Voici les principales variantes :

	Texte du mystère :	Texte du rôle :
V. 99	*Per dever cy el vous demando.*	*Per dever qu'el...*
103	*Vene vous en tot per mantenent.*	..... *tot de present.*
341	*A tous vous plasso de ouvir.*	..... *de venir ovir.*
1018	*Per cert you cudoc...*	... *you en douc.....*
1039	*Graire ho ly plassa.*	*Grave...*
1424	*El non se sap donar conducho.*	*Et ne se faso...*
1429	*En son fach la lis ey viayre.*	.... *la lys eybrare.*
1456	*Ha sy per ren ero tant rege.*	..... *roge.*

1. Est-ce *H.* ou *B.*? M. l'abbé Guillaume qui a cité cette même note dans la *Rev. des l. rom.* nov. 1882, p. 235, lit *B.* M. l'abbé F. soutient dans une note qu'il y a bien *H.* Toutefois, à la fin du ms. de saint Eustache (*Rev. des l. rom.*, nov. 1882, p. 224), on lit une note émanant évidemment du même personnage, et signée : « Ber. Chancelli capellanus Podii Sancti Andree. »

2. *Rev. des l. rom.*, mars 1882, p. 106.

3. Il y a, par exemple, de fâcheuses erreurs de numérotation : ainsi le chiffre 380 est placé un vers trop haut, en regard du v. 379.

4. Quelquefois l'éditeur exprime son doute dans le texte même, entre ( ). Ainsi, v. 148, après avoir écrit *acertal*, il ajoute sur la même ligne : « *ou* atertal ». Cette dernière leçon est visiblement la bonne : il n'y avait pas à hésiter.

1479	*Or fereran donc puys que dich eys.*	*Or sortam tous...*
1493	*Par ta malo vito,*	*Per la tropo vito,*
1494	*Croyo et iniquo.*	*Ereyo...*
1504	*Sa pel chanjo de collour.*	*Sa pel se chanjo...*
1518	*Que non ayas sesto bersardo.*	*..... sesto befardo.*
1564	*En la fassum.....*	*En tal fason...*
1893	*Et sy vous play suffrarés.*	*... vous sufraré.*
1934	*Eyci faren tot grant soujors.*	*Eyci fasen trop...*
1952	*Gollimart pren cello cordo.*	*Galhart vert pren a la...*
2232	*So veyes vous entre tous.*	*..... eura tous.*

Il est visible que plusieurs de ces variantes ne sont qu'apparentes, et sont causées par de simples fautes de lecture de l'un ou l'autre des deux éditeurs, ainsi au v. 1456 il est clair que le ms. doit porter *roge*, qu'exigent le sens et la mesure, bien que M. l'abbé F. ait lu *rege*. De même dans le rôle publié par M. l'abbé Guillaume, *en douc*, 1018, *ereyo*, 1494, *eura*, 2232, sont d'évidentes fautes de lecture pour *cudouc* (je pense, cogito), *croyo*, *entre*. Mais il reste un bon nombre de véritables variantes, et on peut se demander si le rôle n'a pas été copié sur un ms. différent de celui qu'a édité M. l'abbé Fazy.

Il ne peut être question d'entreprendre l'examen détaillé de ce texte. Il n'est pas de page qui n'offrît matière à discussion. Je me bornerai à présenter quelques observations générales et à faire la critique de quelques centaines de vers. M. l'abbé F. ne fait point usage de l'apostrophe ; il écrit *laven*, *lystorio*, *la*, pour *l'aven*, *l'ystorio*, *l'a;* il ne sépare pas les mots réunis mal à propos dans le ms., écrivant par exemple *alnum* pour *al num*, ou *queys a quo* au lieu de *qu'eys aquo*. Il y a là une recherche de l'exactitude qui serait à sa place dans une reproduction purement diplomatique, mais qui ne peut être approuvée dans une édition où on introduit la ponctuation moderne, les capitales, et la distinction des *u* et des *v*. Il y a dans ce mystère de nombreuses indications de jeux de scène. Ces indications, qui sont rédigées en latin, sont souvent placées entre parenthèses, parfois non. Pourquoi cette différence ? La ponctuation est peu soignée. Il faut un point après le v. 77, une virgule après les vers 80 et 82, un point (et non un point d'exclamation) après le v. 88, deux points au v. 99 après *per devers cy*, etc.—Quelques remarques maintenant sur le texte. V. 2, *Que tot lo mon regis et genio*, lis. *et guio*. De même v. 684.—V. 15-6, *Que al jort d'uy asson honnour | Nous honeran et assa longour ;* le second de ces deux vers n'est pas clair pour moi ; qu'est-ce que *honeran ?* Ne faudrait-il pas *nous ovreran*, et *longour* ne doit-il pas être corrigé en *lauzour?* — Le v. 69, *Lo qual d'unffert nous ha reymus*, qui ne rime à rien, doit être interpolé. Il se retrouve d'ailleurs, à sa vraie place, au v. 524, ce que l'éditeur aurait dû observer. — V. 82, *Qu'el sio fit preys et empreysona ;* il m'est impossible de me rendre compte de *fit*, qui trouble le sens et la mesure. — V. 87, *Vung malnas songe*, corr. *malvas*. — 141-2 *Que vung sina que se fay syre | Et governant de mon pays ;* je n'entends pas *sina*, que M. F. traduit au glossaire par « inconnu, homme méchant, nuisible, » le tirant du grec σίνις ! — V. 192-3, *Faze vous temer et amar | Per vostro poys-sansso amiscetar;* l'éditeur traduit au glossaire l'invraisemblable *amiscetar* par « rechercher en amitié; » je suppose ici une mauvaise lecture d'*aumentar*, qui

convient à la fois au sens et à la mesure. — V. 260, *farour* m'est inconnu, de même que *farous* au v. 517. Il faut probablement lire *furour*, *furous*. — V. 293, *conroectiro* doit être une fausse lecture ; il faut *covertirio* (la rime est *venio*). — V. 311, *Ben son malnas et malisious*, lis. *malvas*, de même aux v. 386, 510 et ailleurs. — V. 328, *vanc*, lis. *vauc*. — V. 498, *Lo bon Jhesus en cio louna*, lis. *louva*, loué.

Ces erreurs ne manquent pas de gravité ; mais ce qui doit surtout être blâmé dans cette édition, comme aussi dans celle du mystère de saint Eustache, c'est l'indifférence avec laquelle les éditeurs impriment des mots ou des vers inintelligibles sans avertir le lecteur que ces mots ou ces vers n'ont aucun sens. On n'est pas obligé de comprendre tout ce qu'on édite, mais on ne doit pas faire semblant de comprendre ce qu'on ne comprend pas.

L'éditeur du mystère de saint André, non plus que celui du mystère de saint Eustache, n'a joint à son édition aucun travail sur la langue du texte publié. Je ne les en blâme pas, bien au contraire ! mais il n'en est pas moins certain que ce travail reste à faire, et il est certainement fâcheux qu'il ne se trouve pas joint aux éditions dont il devrait être le complément naturel. Je n'ai pas l'intention, pour ma part, de l'entreprendre ici : il y faudrait un espace hors de proportion avec les limites d'un compte-rendu. Voici pourtant un petit nombre de remarques : *ŏ* en position se diphthongue dans *tuest* (tostum), 122, 326. La même forme est relevée dans le dictionnaire du patois du Queyras de MM. Chabrand et de Rochas d'Aiglun, avec le sens de « peut-être », et de plus on y trouve aussi « *tantuest*, tantôt »[1]. — L'explosive intervocale tombe : *venguo* (prov. *venguda*) 504 ; *conduo* (lat. conducat) 503. Par suite, après une voyelle labiale, il se produit un *v* dans *ouvi* (auditum) 508, comme cela a lieu, dès une époque très ancienne, en limousin[2]. — Il s'introduit une *m* entre une voyelle et une consonne labiales : *sombre* (super) 483, *desombre* 228. — Notons le pronom féminin *queno*, dans le sens de qualem : *queno ley el vol tenir* 375. On le retrouve sous la forme *queyno* dans le mystère de saint Eustache, vv. 241, 611, *queynas* au plur. fém., v. 656[3]. Ce pronom, qui est fréquent en ancien provençal (*quinh*, *quinha*, Rayn. *Lex. rom.* V, 26), se retrouve en Espagne et en Italie[4]. La conjugaison offre un certain nombre de traits intéressants. Ainsi la première personne du singulier, au présent et à l'imparfait, et par suite au conditionnel, est terminée en *oc* ou *ouc* atone[5] : *preouc* (preco), *troboc*, *creouc* (credo), *temoc* (timeo), *tenoc* (teneo), *sabiouc*, *diriouc*, etc. La production du *c* final ne doit pas être un phénomène bien ancien ni qui se soit propagé sur un territoire considérable. Actuellement, dans le Briançonnais, les mêmes finales sont en *ou*[6]. M. l'abbé F. nous fait savoir, p. xij-xiij de son introduction, que la finale *ouc* subsiste maintenant encore à Arvieux, au sud de Briançon,

1. *Tuet* dans le sud de l'Isère ; voy. une comédie en patois de Mens, l'ancien chef-lieu du Trieves, *Rev. des l. rom.*, oct. 1875, p. 117 et *passim*.
2. On a actuellement *auvir* et *ouvir* (audire) dans le Queyras.
3. *Quen*, *queno* dans le Queyras ; voy. Chabrand et de Rochas d'Aiglun, p. 16.
4. Voy. *Rivista di Filologia romanza*, I, 275, et II, 54.
5. *Estrénoc* rime avec *péno*, Myst. de S. Eustache, v. 153.
6. Voy. Chabrand et de Rochas d'Aiglun, p. 20 et suiv.

dans le Queyras[1]. Quelques verbes, *dic, fauc, vauc, puys, ai* (habeo), *su* (sum), gardent la formation ancienne. Les finales en *ouc*, *oc* sont également usitées dans les mystères de saint Eustache, des saints Pierre et Paul et de saint Pons. Dans le mystère de saint Eustache, je remarque que les terminaisons en *o* simple coexistent avec celles en *oc*, *ouc*, ainsi *ufro* 137, 157, et *ufroc* 134, 165 ; *volo* 456, 484, 489, et *voloc* 67, 70, 147. — Les prétérits semblent céder la place aux formes périphrastiques composées de l'inf. et de *vauc : you vous vauc dire* 14, « je vous ai dit » ; *Quant de nous vay desanparar* 47, « quand il se sépara de nous » ; *Quant en cel tens nous vay batear*[2] | *El nous vay dire humblomen*t 63-4, « quand en ce temps il nous baptiza, il nous dit (au prét.) avec douceur. » — On sait que la même forme périphrastique s'emploie en catalan et dans certains textes provençaux du XIVe au XVIe siècle[3]. — Les troisièmes personnes du pluriel, au présent de l'indicatif et aux temps étymologiquement analogues, sont, selon l'étymologie, en *an* ou en *on : agran* 721, *avian* 671, *eran* 672, *foran* 278, *fossan* 676, *sian* 382, *vegnan* 322, *volon* 152, 168[4]. — La troisième personne du présent de l'ind. d'*aver* est *a* au sing. et *an* au plur., mais en composition, c'est-à-dire dans les futurs, cet *a* et cet *an* deviennent *é*, *en :* sing. *recusaré* 348, *encorraré* 349 ; *volré* 533, *intraré* 534, *chalré* 536 ; plur. : *aquistaren* 281, *auren* 280, *ouren* 282, *saren* 385. J'ai constaté ailleurs ce désaccord entre la forme simple et celle employée en composition[5]. Il s'observe dans tout le Dauphiné, dans les vallées vaudoises et jusque dans le Lyonnais.

La versification est fort irrégulière. Beaucoup de vers ont plus ou moins de huit syllabes. Je n'oserais mettre toutes ces irrégularités au compte du copiste. Marcellin Richard, de qui nous avons rapporté plus haut la souscription, était probablement très capable de faire des vers faux ; mais est-il l'auteur du mystère, ou l'a-t-il simplement copié en l'arrangeant à sa manière ? Certaines rimes associent des finales féminines et des finales masculines, ainsi : *remedi-ouvi* (auditum) 286-7. Il y a dans l'ancienne littérature provençale quelques exemples de faits analogues[6].

L'éditeur a placé à la suite de sa préface quelques pages intitulées *Documents en langue vulgaire actuellement connus dans les Hautes-Alpes*. C'est un relevé bibliographique fait en partie de seconde main qui n'est pas toujours exact. Ainsi je n'ai point publié dans la *Romania* la charte de Montmaur, dont l'Ecole des chartes possède depuis longtemps un fac-similé. Mais j'ai dit dans la *Romania* (IX, 633, et X, 441) que je l'avais imprimée dans mon *Histoire de la légende*

---

1. M. l'abbé F., confondant des faits d'ordre très différent, rapproche de *preouc*, *disouc*, des mots tels que *fauc* (facio), et même *amic* (amicum), *fruc* (fructum), où le *c* est étymologique. Mais il ne nous dit pas quelle est actuellement à Arvieux l'accentuation de la finale de *preouc*, *disouc*. Autrefois il est bien sûr qu'elle était atone. Remarquons que dans le Myst. de S. André on n'a pas encore *disouc*, mais *dic*, en rime avec *amic*, au v. 2078.

2. C'est un des nombreux vers faux qui se rencontrent dans le mystère. On pourrait aisément remplacer *en cel tens* par quelque adverbe de deux syllabes, mais il ne faut pas regarder de trop près à la versification de cet ouvrage.

3. Voy. Chabaneau, *Revue des l. rom.*, VIII, 44.

4. C'est encore l'état de la langue à Briançon : voy. *Romania*, IX, 202, note 2.

5. Voy. *Romania*, IX, 199.

6. Voy. mon édition du poème de la Croisade albigeoise, pp. CIX, CX. De même en catalan ; voy. Mussafia, *Sept Sages*, p. 31.

d'Alexandre. — P. 16 est publié un document d'Embrun, 1466, en langue vulgaire, d'après une communication de M. Roman. — Il y aurait bien à reprendre dans les quatre pages de notes qui font suite au mystère. Je m'attacherai à un seul point. L'éditeur suppose que le *silete* écrit en maint endroit du mystère de saint André, comme de beaucoup d'autres, « était un chant de triomphe commençant par ce mot », chant qui était exécuté derrière la scène par les anges ou les habitants du paradis. Il n'en est rien : le *silete* apparaît lorsqu'il y a un changement de scène. Il se produisait alors une pause, une sorte de court entr'acte pendant lequel naturellement les spectateurs causaient et faisaient du bruit. A la reprise de la représentation il était nécessaire d'imposer silence, et c'est ce qu'indique le *silete*[1].

Des cinq mystères briançonnais mentionnés au début de cet article, trois sont encore inédits. M. l'abbé Guillaume en annonce la publication prochaine. L'édition qu'il a donnée du mystère de saint Eustache dans la *Revue des langues romanes* montre qu'il lui reste encore bien des progrès à faire. Espérons qu'il les fera.

P. M.

Cantos espanoles recogidos, ordenados é ilustrados por Francisco Rodriguez Marin. Tomos II-V[2].

Los tomos II-IV comprenden las breves poesías que los literatos suelen ahora designar con el nombre de *cantares*, pero que antes se llamaban y, segun parece, el pueblo de Andalucia y Castilla sigue llamando *coplas*[3]. Estas cancioncillas son modernas y algunas muy recientes[4]. Sólo de una, que sepamos (V. N° 6863, nota 59) se puede asegurar su anterioridad al siglo XVIII, y ésta fue en su origen, no copla suelta, sino tema de una glosa. Que en alguna de ellas se aluda á un hecho antiguo de nuestra historia (*La reina Doña Isabel Puso sus tiros en Baza*) no prueba más que la erudicion de su autor, estudiante ó estudioso que lo aprendió en un libro, ni arguye más contemporaneidad que la cita de un hecho de historia sagrada, ó bien del sitio de Troya ó de la pérdida de España.

---

1. Voy. à ce sujet un court article de R. Bechstein dans la *Germania* de Pfeiffer, V, 97-9.

2. V. en el cuaderno anterior pag 383 y ss. Al proseguir el examen de la obra del Sr R. M. creo necesario advertir que tanto en ella como en el *Postcriptum* del Sr Machado (sin hablar de otras publicaciones sevillanas) hay muchas notas y reflexiones cuyo espíritu desapruebo en gran manera y de que prescindo, ateniéndome tan sólo á la parte indiferente y puramente científica.

3. Creo que no será inútil para todos los lectores una indicacion de las principales formas de los cantarcillos de que se trata (la cifra significa el numero de sílabas de cada verso y la letra la relacion de las rimas). Copla propiamente dicha : 8*a*-8*b*-8*c*-8*b*. Petenera es una copla comun pero que se hace de seis versos poniendo en medio del tercer verso repetido una exclamacion octosilábica comun á varias coplas. Tercerilla ó soledad : 8*a*-8*b*-8*a*. Seguidilla comun : 7*a*-5*b*-7*c*-5*b*, muchas veces con estribillo : 5*d*-7*e*-5*d*. Seguidilla gitana : 6*a*-6*b*-11 (5+6)*c*-6*b*. El trovo es una serie de coplas. En todas estas formas las rimas suelen ser asonantes. — La única de que hallamos ejemplos en la época clásica es la seguidilla comun.

4. No pocas aluden a sucesos históricos muy recientes ; varias hablan del ferro-carril ; se usa del nombre de *poyitos* en el sentido de galan imberbe que se ha dado no ha mucho á la palabra *pollo*. Otras que no llevan la fecha tan marcada han de ser muy modernas por razon de su espíritu.

No es esto decir que este género fuese absolutamente desconocido en tiempos anteriores. Es en sí muy natural, corresponde á obras de igual ó análoga forma de otros países[1] y en ciertas repeticiones ó simetrías que á veces usa puede verse la huella de las prácticas propias de la primitiva poesia popular. Por otra parte Sarmiento, que habia de renovar recuerdos de las primeras décadas del siglo pasado, habla de estas obrillas como de un género sumamente difundido y tan arraigado que lo da por imperecedero « mientras hubiere españoles[2]. »

A fines del mismo siglo la poesia lírica popular llamó particularmente la atencion de algunos aficionados á las letras y al canto. Encarecíase, y no por cierto sin fundamento, el natural ingenio de nuestros meridionales. El ilustre Capmany ensalzó algunas de sus ocurrencias con un entusiasmo que rayaba en candidez, y lo que Capmany habia dicho de ciertos pensamientos aislados el escribano que se disfrazó con el significativo seudómino de Don Preciso lo dijo de los frutos poéticos del mismo ingenio[3]. Desde entonces personas que hubieran despreciado la sencillez del romance del Conde Arnaldos ó del de Doña Alda se entusiasmaron por coplas y seguidillas en que brillaba algo agudo y conceptuoso, y al mismo tiempo iban acrecentando su caudal muchos poetas semi-letrados.

Más tarde la novela descriptiva de costumbres, el mayor aprecio con que se ha ido mirando toda poesia popular y el espíritu de investigacion literaria en general acrecentaron la estima de estas breves obras, notables unas por la agudeza de ingenio al paso que otras se recomiendan por la fantasía, la delicadeza ó el sentimiento. Y no ya versificadores aficionados[4], sino verdaderos poetas artísticos se han dado al cultivo de este género, con tan buena fortuna que algunas coplas han pasado del libro á la calle ó al campo, volviendo despues al libro en las modernas colecciones, formadas en parte, como es de ver, de obras de diversa procedencia.

En el conjunto de ellas se nota una nueva faz de la poesia popular, á menudo influida directa ó indirectamente por la literaria, y generalmente más reflexiva y

---

1. V. el tan galante como docto artículo del Sr Schuchardt (*Folklore andaluz*, nº 7) donde habla de las que podemos llamar coplas alpinas. Hasta en la parte musical parece que hay cierta analogia entre los cantos tiroleses y andaluces, como juzgué, con otros concurrentes, al oir, hace ya muchos años, á un distinguido violinista de aquel país que se dedicaba exclusivamente á la ejecucion de melodías de esta clase. — En cuanto á las formas análogas de otras tierras me refiero á las de la poesía lírica del mediodia de Italia.

2. Memorias § 535-38. Creo inadmisible de todo punto la idea expuesta por el P. Sarmiento y adoptada por algunos escritores modernos que del refran naciese la copla y de la copla el romance.

3. En el *Teatro hist.-crítico*, I, pag. cv y ss. despues de citar dichos verdaderamente notables se lee : « ... Yo no sé si este pensamiento es oriental ú occidental ni si los Egypcios, Bracmanos o Laconios lo hubieran exprimido con más concision, energía y sencillez... Aquí no citaré á Valerios Maximos, Plutarcos, Longinos ni Titos Livios sino tios legos... Vengan ahora los Abriles, los Escalígeros, los Popes, los Dacières comiéndose los dedos tras la miel de las abejas griegas, etc. » Oigase ahora á D. Preciso : « Casi todas las coplas que incluyo han sido compuestas, no por aquellos grandes ingenios atestados de griego y latin, etc. Los autores de estas coplas vulgares son gentes que no han andado á bonetazos por esas universidades y que sin mas reglas que su ingenio y buen natural saben expresar en cuatro versos pensamientos muy finos, con una concision y gracia que á todos deleita. » En Wolf l. c.

4. Entre estos no contamos al insigne D. Alberto Lista que compuso alguna seguidilla antes de mediar el siglo.

personal y como tal más variada que la popular antigua. En el concepto estético abundan las exquisitas y de especialísimo mérito, sin que falten las triviales y de mal gusto ; con respecto á su índole ética, hay de todo, desde lo sesudo y comedido hasta lo mal sonante y resbaladizo.

Tomo II. Requiebros 598 [1].

Nº 1086, nota 7. Pone R. M. una nueva distincion hecha por los gitanos entre las coplas flamencas, unas gitanas de origen pero andaluzadas y otras andaluzas pero agitanadas. « Los gitanos puros se desdeñan de cantar y escuchar estas coplas. » Debe de haber en ello gran parte de ilusion pues muchas coplas muy gitanas en la lengua no son sino traduccion malisimamente versificada de coplas regulares andaluzas (V. Schuchardt, *Die Cantes flamencos*, pag. 9 ss.).

Nº 1087 ... *Bendita sea la madre Que te parió tan hermosa. — Benedetto quel Dio che t'ha creato E quella madre che t'ha partorito.* R. M. reune con laudable solicitud muchos casos de analogía de pensamiento entre los cantos españoles y los italianos : analogía nacida, no de contacto ó imitacion, sino de semejanza de sentimientos y situaciones.

Nº 1111, nota 1118. Acepta la idea de Lafuente, de que la mayor parte de seguidillas de 7 versos pertenecen á una esfera social muy diversa del pueblo.

Nº 1117, nota . *Con esta mata de pelo Pareces la Magdalena.* En varios cantos españoles é italianos se celebran las trenzas de la Magdalena : efecto sin duda de análogas representaciones pictóricas.

Nº 1141, nota 27. Seguidilla que alude á Helena y á la Cava y que como otros cantos de sabor erudito pertenece a Alosno, pueblecito de la provincia de Huelva. Habrá habido allí un maestro ó barbero, cantista con puntas de docto.

1190, nota 39. ... *Porque es de advertir Que el sol que a mi me daba Era verte a tí :* estribillo de seguidilla en el cual los versos 1 y 3 tienen el acento en la sílaba 5ª. Esta singularidad, que se halla tambien alguna vez en el verso 2º y 4º de la cuarteta, es contada como verdadero defecto por D. Preciso y R. Marin. Conforme contesté á un malogrado filólogo que me hizo el honor de consultarme acerca de este particular, es, á mi ver, efecto del deseo de dar alguna variedad al ritmo de las seguidillas, lo que se logra, en verdad, de un modo algo irregular y violento. Versos de esta clase se hallan en seguidillas de poetas eruditos, como, por ejemplo, de sor Marcela, hija de Lope, y del Padre Isla en *El dia grande de Navarra,* y no deben considerarse como producto de la impericia. Segun R. M. en el canto se ha de pronunciar *advértir* y *á-mi*. Como el caso es bastante comun, habrá probablemente melodías especiales que se le acomoden, sin haber de acudir á tan grosera dislocacion de acento [2].

Nº 1240, nota 49. *Dos puñalaitas me dieron.* Dice R. M. que por la pronuncion que no es *puñaláita* ni *puñalaíta* resulta el verso bien medido y parece atribuir á influencia andaluza ciertas contracciones de nuestros antiguos poetas

---

1. Seguimos la cuenta del Sr Machado en su Postcriptum.
2. En rigor no es necesaria una nueva melodía, pues basta con robar una porcion de tiempo á la sílaba ó silencio anterior para cantar la primera sílaba del verso alargado por el acento.

(v. g. *había* haciendo una sola sílaba de *bía* en Quevedo). Creo que hubo más bien influencia italiana.

Nº 1200, nota 59. *Los dientes de tu boca Me tienen preso : Nunca he visto prisiones Hechas de hueso, Me tienen así : Nunca he visto prisiones Hechas de marfil.* Considera R. M. que esta especie de estribillo de repeticion corresponde con rara exactitud a la *ripresa* del *rispetto* toscano. Creo que tales repeticiones ó formas simétricas son (como ya se ha indicado) herencia de la primitiva poesía lírica popular.

Nº 1275. *Tus ojos son dos tinteros, Tu nariz pluma cortada, Tus dientes letra menuda, Tu cara carta cerrada.* En Portugal : *Tendes cara de papel, Nariz de penna aparada, Olhos de letra menuda, Boca de carta fechada.* Entre las coplas de los varios dialectos peninsulares se observan á menudo correspondencias que no son simples analogías de pensamiento, sino traducciones más ó menos fieles. En la mayor parte de los casos, el original hubo de ser compuesto en castellano.

Nº 1324, nota 73. *Cuando Dios te hizo quiso Ponerte un lunar por firma; Cogió el sello de su gracia Y lo puso en tu mejilla.* El pueblo ha adoptado esta copla del poeta artístico Aguilera, así como otras ménos alambicadas del mismo autor, de Palau, Ferran, del propio R. M. y de otros. El Nº 1612, nota 157, y 1613, nota 158, son tambien de Aguilera modificados por los cantores populares : *En tu escalera mañana* (*En la puerta de tu casa*) *He de poner un letrero Con seis palabras que digan* (*Con letras de oro que digan*) *: Por aquí se sube al cielo. — El dia que tu naciste Cayó un pedazo de cielo : Cuando mueras y allá subas* (*Hasta que tú no te mueras*) *Se tapará el agujero* (*No se tapa el agujero*). Las modificaciones son felices, pero el mérito de la invencion pertenece al poeta culto.

Nº 1362, nota 86. A propósito de ser la copla de 5 versos establece R. M. que solo por exigencia de la música se suele añadir un 5º verso á las coplas de 4, casi siempre pegadizo y de mal gusto. Antes da por regla que las coplas cuyo primer verso es dedicatoria de los restantes han debido ser originariamente *soleares* de tres versos, á que por la mismas exigencias se ha añadido el primero. Creo exactas ambas observaciones; mas en cuanto á la última debe añadirse que otras veces se habrá verificado el caso inverso, es decir, que se ha suprimido la primera línea de una copla de 4.

1404, etc., notas 98, etc. Empieza la larga serie de coplas en alabanza del color moreno, que se comparan en las notas con otras, casi todas italianas. El Conde de Puymaigre[1] que ya habia notado analogías entre canciones de Andalucía y de Sicilia, fijó principalmente la atencion en las que muestran la preferencia que se da á dicho color en estos paises meridionales. En el *Polybiblion* del ultimo agosto cita tambien unos versos de un poeta francés del siglo XVI : *Il est brun, mais la terre brune Tousiours porte les bons épis.* Compárese *Terra negra fa bon blat*[2] aplicado al mismo objeto en una cancion catalana y *La terra nera ne mena il bon grano* de Toscana, y se verá con evidencia que no se trata de una simple analogía casual. No por esto creo que los autores de las canciones conociesen las de otros paises, sino que desde tiempos antiguos se usó del mismo refran y se hizo de él la misma aplicacion.

---

1. *Della letteratura populare dell' Andalusia* (*Estratto delle Rivista Sicula*).
2. *Romancerillo catalan*, nº 562.

Declaracion, 337.

Nº 1799, nota 34. *Serrana, tu eres la lima Y tu padre es el limon*, etc. La análoga catalana *Vostre pare n'es la rosa*, etc., no es copla suelta sino principio de una composicion polístrofa, lo propio que la citada en el Nº 2591, nota 84.

Nº 1954, nota 77. *No te ha de valer ermita Ni parroquia ni convento.* Algo antigua pues recuerda el derecho de asilo. No creo de origen popular el cuento narrado en la nota.

Nº 1992, nota 91. ... *Solo siento tu mudanza Porque al fin eres mujer.* En este y otros lugares cita R. M. pasajes de romances que ofrecen analogía de pensamiento con algunas coplas. Como estos romances son todos artísticos y por ende no anteriores á los últimos años del siglo XVI, es natural que, especialmente en materia de galantería, se observen concordancias entre los mismos, algunas de nuestras antiguas comedias y las coplas que, si bien más recientes, no abandonaron la tradicion de ideas generalmente admitidas.

Nº 2004, nota 94. En esta se incluyen muchos estribillos de tres versos que se pegan arbitrariamente a seguidillas que solo constan de cuatro. Algunos indican su oficio, v. g. : *Y el estribillo... Como tú no lo digas Yo no lo digo.*

Ternezas, 937.

Nº 2278, nota 77. ... *Para galan Gerinerdo.* Quien le había de decir al grave Eginardo que su nombre andaría como el tipo del galan, al cabo de mil años, en una coplilla andaluza? Lo mejor del cuento es que en un romance vulgar muy reciente se le ha convertido en oficial ruso.

Nº 2292 y 3, nota 84. *Un limon me tiraste.* R. M. hálla tambien el limon como símbolo amatorio en Italia y, segun autoridad de un filósofo(!) muy distinguido, en la India.

Nº 2253, etc., notas 338, etc. Muchos ejemplos de poesías de transformaciones. Se ha de distinguir entre las que espresan únicamente el deseo de una sola transformacion y las que anuncian la realizacion de una serie de trasformaciones cuyos efectos trata de evitar la mujer amada. El tema es ahora muy conocido, gracias á la *Magalí* de Mistral.

Nº 2414, nota 254. Trata de los saludadores y transcribe una curiosa parodia de sus desatinadas oraciones.

Nº 2824, nota 259 y 2521, nota 772. *Pelar la pava.* Originariamente se aplicó sin duda alguna á toda conversacion prolongada y sin consecuencia, al hablar por pasatiempo, como es natural que hagan las personas ocupadas en pelar un ave de muchas plumas. En el mediodia de Francia se dijo *pelar la grulla* y estas dos expresiones se aclaran una á otra. Despues se ha aplicado á las conversaciones de los amantes, especialmente á las que se verifican al través de las rejas bajas de las casas de Andalucía[1].

Constancia, 282.

---

1. V. sobre el *pelar la grua*, *Romania* IV, 275, nota 4. Debe decir no *en catalan*, sino *en Andalousie*. Con respecto a la índole de estas conversaciones Fernan Caballero, candorosa y optimista, trató de excusar en una de sus novelas á muchas de las jóvenes que en ellas toman parte, si bien añadió ó mas bien, segun supongo, se le añadió una prudente correccion. Por el contrario R. M. en algunas bellísimas páginas describe las tristísimas consecuencias que puede originar la tal costumbre.

SERENATA Y DESPEDIDA, 183.

Nº 3254, nota 10. Es un ejemplo de la llamada redondilla, es decir, cuarteta octosílabica de rimas cruzadas (abba)[1]. Siempre hemos juzgado y juzga tambien por su parte R. M. que esta disposicion de las rimas no es popular.

TOMO III. AUSENCIA 178.

CELOS, QUEJAS Y DESAVENENCIAS 109.

Nº 3623, nota 10. *Las ánimas han dado, Mi amor no viene; Alguna picarona Me lo entretiene.* R. M. recuerda los versos de la Celestina : ... *La media noche es pasada Y no viene, Sabedme si otra amada Lo entretiene :* versos que no hay motivo para creer que se trasmitiesen por el canto. El autor de la seguidilla pudo leerlos é imitarlos.

Nº 3791. *Eres como gallo inglés Que á todos les haces cara; Hazte niña, mesonera, Y á todos darás posada.* He oido : *Eres como baile ingles Que á todos vuelve la cara; Eres como posadera Que á todos les da posada.* Un llamado baile ingles se representaba en nuestros teatros acaso antes de que se ejecutasen en España riñas de gallos ingleses.

Nº 3862, nota 85. *Ayer me dijiste que hoy Y hoy me dices que mañana Y mañana me dirás...* A principios del año 1847 cantaban los ciegos por las calles de Madrid : *Ayer,* etc. *Y hoy,* etc. *Y mañana,* etc. *De lo dicho ya no hay nada. Por ti, morenita, Me llevan á mi Al hospitalillo De San Agustin.* Ignoro si había más estrofas.

Nº 4059, nota 126. Es una copla de un poeta popular ya difunto, empleado en el ferro-carril como limpiador de coches, de quien habla R. M. con justo interes[2]. Como otros poetas acaso todavía mas iletrados se preciaba Balmaseda de una cîencia natural. Así dice : *En medio de mis fatigas, Varias veces disperté Y vi á un sabio que escribía Lo que yo dormido hablé.*

Nº 4199, nota 181. Compara sus amores con el saúco *muy cargado de flores Pero sin fruto.* Cuentan, dice R. M., que el saúco producía copiosos frutos, hasta que Judas lo maleficó con el hecho de colgarse en su ramas. Zamora en su *Judas Iscariote* habla tambien del saúco. En rigor no es exacto que este árbol sea infructífero.

Nº 4285, nota 208. En ésta se citan varias coplas en que sus autores anónimos se atribuyen gran saber. Pero este saber tiene límites : *Er libro de la experiencia No le sirbe ar hombre é na Tiene ar finá la sentencia Y nadie llegá'r finá.* La construccion del tercer verso parece demostrar un origen popular; es verdad que pudo haber dicho : *No sirve al hombre de ná.*

Nº 4332, sin nota. Habla de Barcelon, es decir, Barceló, célebre marino mallorquin que floreció a mediados del último siglo.

Nº 4339, nota 229. Cítanse en ésta muchos motes laudatorios ó denigrativos de diferentes pueblos.

---

1. Tal vez sería conveniente adoptar la terminología de las *Leys d'amors,* que llaman cruzada la disposicion de la rimas en *abba* y encadenada la en *abab.*

2. El Marques de Molins en su *Manchega* nos habla de un poeta popular aun de más humílde condicion. Tal era un marmiton ó pinche de cocina empleado en una fonda llamada del Ferro-carril. Trae una quintilla y varias seguidillas suyas en que se toman metáforas y comparaciones de este moderno invento.

N° 4386, nota 2444. *Sin Dios, sin gloria y sin tí.* Inspirado por un pasaje de la comedia de Lope *Un castigo sin venganza.*

N° 4398, sin nota. *De cinco dedos que tengo Diera uno y quedan cuatro... De cuatro dedos*, etc. *Diera uno y quedan tres...* Progresion decreciente que en la forma recuerda las canciones portuguesa y gallega de que hablamos en *Rom.* XII, 393.

N° 4553, nota 247. Trovo. Diálogo de desdenes que recuerda los de igual género gallego y catalan[1]. Se repiten como en éstos en el primer verso de una copla palabras del último de la anterior.

Odio, 91.

N° 4686, nota 34. ... *No hay plazo que no se cumpla Ni deuda que no se pague.* Sentencia muy difundida por *El convidado de piedra* de Zamora.

Al fin de esta seccion dice R. M., acaso con disculpable parcialidad : « Gran número de las piezas que revelan odio son hijas de la raza gitana, especialmente las en que se revela un alma ruin, etc. » Todas estas coplas se refieren á odios nacidos de celos ó desengaños amorosos. No habrá rencores producidos por otras causas? Recuerdo que el ilustrado granadino D. Nicolas de Peñalver, Regente de nuestra Audiencia, recitaba algunas coplas en que se hablaba de *hervir la sangre* y en que se provocaban recíprocamente dos pandillas ó bandos enemigos : coplas que habían figurado en un proceso criminal. Otros versos habrá, por desgracia, de esta clase, sin que por esto queramos dar razon á las exageraciones de turistas y noveladores, ni olvidemos al pueblo andaluz morigerado y laborioso de que habla en otro punto R. Marin.

Desdenes, 359.

Penas, 671.

N° 5098, sin nota. *Ni contigo ni sin tí Tienen mis males remedio, Contigo porque me matas Y sin tí porque me muero.* El s^r^ Puymaigre en el artículo citado copia unos versos muy semejantes del vizconde de Altimira (siglo XV). El pensamiento es obvio, pero la semejanza entre dichos versos y la copla llega á tal punto que se ha de ver en la última influencia inmediata ó mediata de los primeros.

N° 5518, nota 133. *Yo me arrimé á un pino verde Por ver si me consolaba*, etc. R. M. defiende al poeta popular de las censuras de Lafuente.

N° 5581, nota 153, *Me han dicho que tú te casas*, etc. Trovo muy conocido y, aunque de tono algo vulgar, muy sentido y expresivo.

N° 5701, nota 124. *En el carro de los muertos Ha pasado por aquí; Llevaba la mano fuera Y en esto la conocí.* Esta copla ha logrado una justa celebridad y ha dado lugar á imitaciones. Se refiere á un cólera anterior á 1865.

Reconciliacion, 31.

N° 5727, nota 3. Diálogo en forma de los de desdenes, pero de opuesto sentido.

Matrimonio, 29.

Tomo IV. Teoria y consejos amatorios, 539.

N° 5830, nota 15. *Cuatro SSSS componen Amor perfecto*, etc. Cita R. M. las 3 BBB de los que venden, las tres CCC que matan a los viejos, etc.

---

1. V. *Romania* VI, 74, n° 145, y Romancerillo catalan, n° 394.

Nº 5966, nota 57. *En la torre mas alta De San Agustin*, etc. En ésta seguidilla los versos alargados por el acento se hallan nó en el estribillo, sino en la cuarteta.

Nº 6151, nota 93. *Mañanita de San Juan.* Reune R. M. varias notas relativas a la fiesta de San Juan.

Nº 6227, sin nota. ... *Palabras de mujeres Todas son falsas.* Las mujeres dicen *Palabras de los hombres.* Creo que esta fué la primitiva version, por hablarse en la copla de papeles y cartas, siempre y mayormente en otros tiempos más propias de los hombres.

CARIÑO Y PENAS FILIALES, 56.

RELIGIOSOS, 183.

Nº 6508, nota 34. En éste y en algunos otros se reconocen vestijios de tradiciones populares, especialmente de las relativas á la huida á Egipto.

Nº 6522, nota 41. *Por ayí biene San Juan...* « Las frases *Por alli viene*, *Ya viene*, *Que le van crucificando*, etc., indican á las claras que estos versos de la Pasion (*saetas* les llaman en Andalucía) se acostumbran cantar al paso de las procesiones de la Semana Santa. Refiérense pues á las imágenes que pasea la devocion. » Creo que la palabra *saeta* tiene una significacion mas lata. Vease, por ejemplo, una que no designa una imágen. « Los tercetos octosílabos, me escribió el compositor é historiador músico Sr Barbieri, son muy comunes en Castilla. Recuerdo que siendo yo muy niño me daban mucho miedo los limosneros de la *Hermandad del pecado mortal* haciendo su cuestacion por las calles de Madrid y cantando con voz gruesa y fúnebre sus *saetas*, como una que con su misma música original copié en el acto 2º de mi zarzuela *Pan y toros* y que dice así : *Hombre que estás en pecado Si en esta noche murieras Piensa bien á donde fueras.* » Este ejemplo muestra tambien que no todos los tercetos pueden llamarse *soleares*, ni tienen la disposicion de las rimas en *aba*.

SENTENCIOSOS Y MORALES, 348.

Nº 6544, sin nota. *A ti te lo digo, espada*, *Entiéndelo tú, rodela*, etc. Esta copla, que Lafuente creyó antigua, reproduce probablemente un refran de época anterior á la del poeta.

Nº 6614, nota 27. Reproduce el apólogo de Calderon : *Cuentan de un sabio que un dia.*

Nº 6768, nota 59. R. M. sale en defensa de la mayoría de los letrados, asi como más adelante califica á una copla de calumniosa porque habla mal de un juez. Se ve que *con respecto á esta clase* no quiso dejar el ánimo de los lectores impresionado por la maledicencia popular.

Nº 6863, nota 90. Copia casi literalmente el tema de una glosa de Antonio de Mendoza (contemporáneo de Quevedo). Es probable que otras coplas tengan un origen semejante.

FIESTA Y BAILE, 87.

Nº 6911, nota 9. *Cantaor que tanto cantas Y presumes de cantista, Dime cuantas cruses jase Er saserdote -n la misa?* Sigue la respuesta en otra copla. Tenemos una composicion de igual forma relativa al cáliz y a la patena. R. M. trae otra castellana y una portuguesa de asunto profano. Estas contestaciones en verso, á diferencia de lo que sucede en las adivinanzas, recuerdan los enigmas propuestos y descrifrados en la antigua poesia bucólica.

N° 6922, sin nota. A las varias coplas relativas á la guitarra puede añadirse, á causa de su singularidad, que creo involuntaria, la siguiente : *El tocar* (*Er tocá?*) *la guitarra No quiere sensia; Quiere fuersa de manos Y habilidensia.*

Columpio, 14.

Jocosos y satiricos, 456.

Estudiantes, soldados, marinos, mineros, contrabandistas, bravucones y borrachos, 624.

Carcelarios, 113.

N° 7702, nota 5. *Quien le llevará la nueva A la triste madre mia*, etc. Igual expresion se encuentra en nuestra antigua poesia caballeresca y en otras literaturas.

Historícas y tradicionales, 38.

N° 7814, sin nota. *Moros á cabayo, Cristianos á piè; Como ganaron la casita santa De Jerusalen.* Nadie supondrá que esta copla (seguidilla gitana) ascienda á las cruzadas. Fué sugerida por un cuadro ó retablo?

N° 7815, sin nota. Relativa a Felipe V. La siguiente habla de guerra marítima con ingleses sin fijar la época. Vienen luego las que tratan de Napoleon, de nuestras contiendas civiles y de la guerra de Africa.

N° 7835, sin nota. *En la plaza de Tetuan hay un caballo de caña, Cuando el caballo relinche Entrará el moro en España.* En 1835 oí cantar : *A la orill[it]a de un rio Hay un, etc. Cuando el, etc. Carlos será rey de España.*

N° 7851, nota 13. Es la última de esta seccion y se refiere á tiempos muy recientes (1875). Habla del monte Jurra mencionado ya por el seudo-Turpin.

Locales, 280.

N° 8067, nota 193. *Por un lado tiene el Duero Por otro Peña Tapada.* Estos dos versos reproducen un conocido pasage de los romances del cerco de Zamora (*Peña tajada*). Pero la copla no ha sido tomada de la tradicion, sino de un informe publicado en la Gaceta de Madrid.

Algunos cantos locales de Galicia, 30.

Varios, 43.

El tomo V comprende un copioso *Apéndice* de que paso á indicar algunos puntos.

Nanas, 7) Algunas nuevas y dos bellas canciones largas, tambien de cuna (?) y dialogadas, recogidas por la hija mayor del s^r^ Murguia. *Nanas* gallegas debidas tambien á este Señor y siete inéditas recogidas por el s^r^ Gianandrea en las Marcas.

Rimas infantiles, 20) Dos de Asturias : la segunda es la de Rios (V. pag.390, n. 1) *Ensilla, ensilla Calabacilla* (*Encalabaciella* en Rios), *El rey Don Juan Entró en Castilla*, etc.

22) Rimas asturianas preliminares del juego *del esconder.*

30 a 34) Nuevos versos á la luna, al caracol, al grajo, á la codorniz.

35) *Juan el tuerto* ó *del huerto* que corresponde al *Jan de l'ort* languedociano.

53) *El sastre del campillo* ó *del Cantillo.*

54) Version asturiana del n° 209 (V. pag. 389). Cita de Pitré que prueba no ser esta danza exclusivamente española.

55) Juego de *Juan Perillan* (Cuba). Es el celebre mágico de Toledo?

63) *A la limon*, etc. *Uvas traigo que vender*, etc. Estas dos rimas de Asturias que forman un solo juego son bastante parecidas á las publicadas en el *Jahrb. f. rom. lit.*, VII, 185 y 183.

66) *El milano* (Guadalcanal : Torre) : *Vamos á la huerta Der tarongí*, etc. *Si está vivo, Dale en el pico*, etc. Estas dos rimas aseguran la autenticidad de las del *Mentor de la infancia* que copiamos en la pag. 388[1].

70) Fórmulas antiguas citadas por Rodrigo Caro que equivalen á *el mal que se vaya y el bien que se venga*, etc., de nuestros cuentos.

72) *Echar pelillos*. Cita de Homero por Caro. No se ve clara la analogía.

74) Algunos otros usos y ceremonias de los muchachos. — *Cancion del Mayo. A cantar er Mayo, Señora, benimos Y para cantarlo Lisencia pedimos*. Sigue una larga descripcion de la belleza de la señora. — Notas sobre el Mayo. Añádase lo que dijimos en la pag. 391 y el Mayo gallego (*Romania*, tomo VI, pag. 67).

ADIVINANZAS. Nuevos cotejos, nuevas muestras y variantes debidas al Sr Torre Salvador. Dice R. M. que deja inéditas unas trescientas ó más á causa de su aparente deshonestidad.

PEGAS. Fórmulas análogas a este género, portuguesas é italianas.

ORACIONES Y ENSALMOS. Uso de las palabras *diantre*, *dianche*, *demontre* y *demonche*.

TOMOS III Y IV, 156) En uno de los villancicos de Villaroel (comienzos del siglo XVIII) se cita una especie de copla de cien años de antiguedad. *Arrojóme la Portuguesilla Naranjillas de su naranjal*, etc. No es copla octosilábica.

168) Nuevos ejemplos de transformaciones.

HISTÓRICOS. Copia el canto de *Lelo*, auténtico sin duda, sin que por esto se haya de creer que ascienda á la epoca de Augusto (V. *Poesia heroico-popular castellana*, pag. 136, nota 5).

MELODÍAS. Las cancioncillas andaluzas tienen un sin número de denominaciones derivadas del metro, de la música, de los lugares y de los asuntos. Aunque el Sr Machado dió algunas indicaciones acerca de esta materia en sus *Cantes flamencos*, se echa de menos un estudio metódico y completo en el cual se fije, cuanto es posible, el valor de aquellas denominaciones[2]. El Sr R. M. se habia propuesto explicarlas, pero no es un trabajo de esta índole para publicaciones de plazos determinados. Asi es que ha debido ceñirse á una coleccion de melodias que no dudo apreciaran los entendidos. Parece, sin embargo, que sobran algunas, como, por ejemplo, la que imita el toque de la diana y que faltan otras, por ejemplo, alguna muestra de seguidilla gitana.

Entre las letras de estas melodias, que no siempre corresponden á las poesias

---

1. Mirámos este libro con algun recelo pero no lo bastante. El Sr G. Paris nos ha advertido que hay dos cancioncillas francesas *Avène, Avène, Avène Que le beau temps t'amène*, etc., y *Nous n'allons plus au bois*, etc., de que son traduccion tan literal como permite la versificacion, las de *El Mentor* que copiamos en la pag. 389. No sería imposible que alguno las tradujese y las comunicase á las muchachas pasando á formar parte del repertorio infantil (como ha sucedido con la de la niña que se confiesa de haber muerto un gato), pero es muy de temer que sea traduccion hecha *ad hoc* por el poco escrupuloso autor del artículo.

2. Es posible que algunas de estas denominaciones se empleen de una manera algo arbritaria, como sucedió con las palabras *Lay* y *Virolay*, á lo menos en la antigua poesía catalana, y como sucede ahora con la de *balada*.

anteriormente publicadas, observamos la 25 que no es sino una estrofa de *El retrato* publicado por Fernan Caballero en su *Callar en vida y perdonar en muerte*. En R. M. : *Tu garganta Tan clara y tan bella Todo lo que bebes Se clarea en ella*. Fernan : *Tienes la garganta Tan clara, tan bella Que hasta lo que bebes Se trasluce en ella*[1]. Creo poder asegurar que este pensamiento se lee en algun antiguo trovador ó trovero, pero no he podido dar con el pasaje en que se encuentra[2].

A este Apéndice del Sr R. M. añadiré otro de corta extension que, sin darle grande importancia, considero no del todo indiferente al asunto que estudiamos.

Rimas infantiles. *El Mambrú, señores Vino de la granja De cojer madroños para la tia Juana. La mano derecha Y luego la izquierda Y luego una vuelta Con su reverencia; Apártense á un lado Que me causa pena. Tintin que á la puerta llaman, Tintin que no quiero abrir, Tintin si será la muerte Tintin que viene por mi.* Se canta en Madrid. Esta y la indicada en la pag. 388, son las danzas de Mambrú que ahora se ejecutan. El final de romance : *Este es el Mambrú, señores, Que se canta del reves* pertenece á tiempos anteriores y fué efecto de una importacion antigua de la cancion francesa, que no creo haya sido la última.

Hasta que el artillero no diga bomba va, Hasta que no dispare Ninguno tirará. Qui cuquí cantando la rana Qui cuquí para la tia Juana. La mano derecha, etc., versos análogos á los de la anterior. — *Pollos á la cazuela No son para comer, Son para la condesa Los sabe componer. Dos y dos son cuatro, Cuatro y dos son seis, Seis y dos son ocho Y ocho diez y seis Y ocho veinte y cuatro Y ocho treinta y dos; Animas benditas Me arrodillo yo* (*Me levanto yo*, etc.). Se danza en Barcelona.

La Maria sola Está en el corral Abriendo la puesta Y cerrando el portal. Quien es esta gente Que anda por aquí Que de dia ni de noche Me deja dormir? Son los estudiantes Que van á estudiar En la capillita De la Virgen del Pilar. Pañolito de oro, Pañolito de plata, Yo me llevo ésta Por la puerta falsa. Se danza en Madrid.

Una tarde salí al campo (*con el ay, con el ay, ay, ay*) *en mi caballo troton* (*con el aretin, con el areton*). *Encontré dos hermanitas mas hermositas que el sol. Pregunté si eran casadas, me dijeron : no señor. Pregunté si eran solteras, me dijeron : si señor. Las agarré de la mano y las llevó a mi meson. Pregunté que cena habia : dos gallinas y un capon; Las gallinas pare las damas y el capon para el señor. Pregunté que vino habia : Dos botellas y un zurron; Los botellas para las damas y el zurron para el señor. Pregunté que luz habia : dos veletas y un velon; Las veletas para las damas y el velon para el señor.* Se danza en Madrid.

Al pasar la puerta de Santa Clara Se me cayó un anillo dentro del agua. Por

---

1. Habia oído por primera vez éstos ó semejantes versos á D. Celestino Pujol que me contestó más tarde á una carta en que se los pedia con las siguientes interesantes líneas : « En un cazadero llamado los Bicuercos, ante de llegar á Canden, casi en el encuentro de las provincias de Valencia y Cuenca estuve á cazar el perdigon por los años de 1874. Uno de los *iberos*, poblador de aquellos páramos, por la noche nos cantó *mayos* y en unos versos amatorios en los que se describia una mujer me acuerdo de la copla siguiente que no sé si recuerdo bien ahora : *Tiene una garganta Muy suave y fresca, Cuando bebe vino Todo se clarea.* » Fácil es notar que esta version se parece más a la de R. M. que á la de Fernan.

2. [On lit dans une pièce du XIIIe siècle, publiée par P. Meyer dans le *Jahrbuch f. rom. u. engl. Literatur*, V (1864), 400 :

Quant vous buvés le vin vermeiul
Et la couleur descent a val,
Par mi (*la gorge*) reluit com par cristal,
Et descent jusqu'en la couraille. — *Réd.*]

sacar un anillo saqué un tesoro : Una Virgen de plata y un Cristo de oro. A la cárcel me llevan por el tesoro, Por la Virgen de plata y el Cristo de oro. Se danza en Madrid.

Al pasar la barca me dijo el barquero : Las mozas bonitas no pagan dinero. Al subir el coche me volvió á decir : Esta morenita me ha gustado á mí. Vámonos aprisa á la puerta del sol A ver los soldados en la formacion. Yo no digo esto que digo otra cosa, Que tengo un vestido de color de rosa. Se danza en Madrid.

Yo me quería casar con un mocito gallego Pero mis padres me quieren monjita en un monastero. Sospecho que esta fantasía (pues no se trata de una nueva *Monaca di Monza*) está ya impresa. Por si no lo está véase el final : *Si subo a la torre á tocar la campana, La abadesa dece que soy holgazana. Si salgo á la puerta y me pongo á la red, La abadesa dice : eso yo lo haré. Si llevo zapatos de color marron, La abadesa dice : esto se acabó. Si llevo zapatos de color turquí, La abadesa dice : esto no es pá tí.* Se danza en Madrid.

CANTO DEL DIA DE REYES. *Ya se van los Reyes, Bendito sea Dios ! Ellos van y vuelven Y nosotros nó.* Coro. *Naranjas y limas, Limas y limones, Vale mas la Virgen Que todas las flores. — Ya baja del cielo El Verbo divino, Derramando flores Y corales finos. — Abrenos la puerta Que quieren entrar A adorar el niño Que está en el altar. — Si me dan pasteles Dénmelos calientes, Que pasteles frios Empachan las gentes. — Si me dieren queso Dénmelo en tajadas, Que en la otra casa Quiso haber trompadas. — Y ahora comamos Con (Un ?) amen Jesus ; Al dueño de casa Dios le de salud. — Y con eso adiós, porque ya nos vamos ; Yo y mis compañeros Las manos besamos.* — Cantado en Puertorico. Recuerda la copla castellana : *La noche buena se viene, La noche buena se va, Y nosotros nos iremos Y no volveremos más.* — Grande es la analogia con el canto normando : *Adieu Noël, il est passé ! Noël s'en va, il reviendra ... Adieu les Rois Jusqu'à douze mois ; Douze mois passez, Rois, revenez.* Beaurepaire, pag. 18 y 19. Recuérdese tambien el *Canto de Mayo* citado.

ORACIONES. *Cuatro pilares tiene esta cama Cuatro angelitos la acompañan Y la Virgen María que está en medio ; Dios me recoja á buen sueño.* Afan de Ribera *Virtud al uso* (Principios del siglo XVIII). Bibl. de Rivadeneyra. *Nov. post. a Cervantes*, II, 455.

A acostarme voy Solo y sin compaña La Virgen María Me encuentro en mi cama Y me dice : duerme y reposa Y no tengas miedo de ninguna cosa. Que en la puerta de la calle Está Jesús y su madre (!), A la puerta del corral La Magdalena y San Juan Y á la puerta de tu aposento El Santisimo Sacramento. — Esta y la siguiente acaso de origen andaluz fueron aprendidas en Madrid. Version corrupta.

No hay quen se quiera embarcar pá los navíos del cielo ? Cristo será el capitan y S. Juan el marinero. El marinero da voces porque lo saquen del agua. Se apareció el enemigo por una oscura montaña : « Que me das, marinerito, y te sacaré del agua? » « Te daré mis tres navíos cargaditos de oro y plata, Y mi mujer que te sirva y mis hijas por esclavas. » « No quiero tus tres navíos cargaditos de oro y plata Ni tu mujer que me sirva ni tus hijas por esclavas ; Sólo que cuando te mueras á mí me entregues el alma. » « Calla calla, endemoniado, no digas estas palabras, Porqué mi alma es de mi Dios, que me la tiene prestada, El corazon de la Virgen que es mi madre soberana, El cuerpo para los peces, que estan debajo del agua, La ropa para los pobres que me encomienden el alma, Los huesos pá el campanario que repique

las campanas. Quien dijere esta oracion todos los viernes de año Sacará un alma de pena, la suya si está en pecado. De este Romance dió ya un fragmento el sr Pidal (V. *Rom.* de Duran prólogo) y se hallan versiones alteradas en Cataluña (V. *Romancerillo catalan*, nº 34). En estas no hay los 4 ultimos versos que creo arbitrariamente pegados.

Santa Ana bendita, De Dios abuelita, Guárdame en tu falda, Que soy pequeñita. Defiende mi sueño, Haz que no me aflijan Ni mal ni pesares Ni la pesadilla.

Santa Barbara bendita, En el cielo estás escrita Con papel y agua bendita. Por el ala de la cruz, Padre nuestro, amen Jesús.

San Bartolomé se levantó, Pies y manos se lavó, Por un caminito echó, A Jesucristo encontró : « Donde vas, Bartolomé? » « Yo señor con vos iré, A los cielos subiré, A los angeles veré, A la Virgen adoraré. » « Vuelvete, Bartolomé A tu posada o meson, Que yo te daré un don Que no he dado á ningun varon. En la casa que te nombren tres veces al dia No caerá centella ni rayo, No morirá mujer de parto Ni criatura de espanto, Y el demonio tentador Nunca saldrá vencedor. » Aprendida en Valencia. Version de Madrid menos completa. Version alterada de Cataluña. En ésta los dos últimos versos son : *No habrá hombre sin confesion Ni demonio sin defension.*

Coplas. Apesar de lo copioso de la coleccion de R. M. no se ha de creer que sea completa, y el mismo nos informa de que ha recogido un gran número de coplas despues de la publicacion de los cuatro primeros tomos. Querer señalar todas las obras de esta clase seria como empeñarse en contar las flores del campo. En la coleccion de Forteza, no menos que en la muy reducida que pudiera sacar de mis papeles, hay algunas que me parecen faltar en los *Cantos españoles*. Pero ya para abreviar, ya para no exponerme á dar como inédita alguna publicada por el mismo R. M., solo insertaré dos religiosas de Forteza y tres historicas que recuerdo.

La seccion de las de la primera clase impresa en el *Museo Balear* consta de diez números, ninguno de los cuales se lee en R. Marin. Véase el primero y el último, notables por diferentes titulos : *Tres dias hay en el año Que relumbran mas que el sol, Corpus-Cristi, Viernes Santo Y el dia de la Ascension*[1]. — *Yo me asomé á un sepulcro, Por ver lo que habia dentro : Encontré la fin del mundo Y el desengaño del tiempo.*

La seccion de *Historicas y tradicionales* de R. M. es, como el mismo advierte, la mas escasa, y hubiera podido facilmente aumentarse con otras tambien relativas á modernos sucesos políticos, tales como las siguientes :

Dicen que los rusos vienen Por la parte de Aragon, Y los rusos que venían Eran cargas de carbon. De 1822 ó 23 — *Mina dijo á su caballo : Sácame de este arenal, Que me vienen persiguiendo Los de la guardia real. Las cadenas que me oprimen Dentro de mi corazon Se romperan cuando reinen La justicia y la razon.* De hacia 1831 o 32. Los primeros cuatro versos son de carácter popular ; los cuatro últimos muestran el estilo de las llamadas poesías patrióticas. — *Ay pobrecita la España ! Como te van á poner ! Todos van para ganar, Ninguno para perder* (estoy menos seguro de los dos últimos versos que de los dos primeros). La oí

1. Recuerda un bello canto griego acerca de las fiestas que los Turcos robaron á los cristianos.

en Tarragona cantada por un soldado durante los acontecimientos de Agosto último.

Termina la publicacion de R. M. con un *Postscriptum* del Sr Machado que no tratamos de analizar, contentándonos con indicar los que nos han parecido sus puntos culminantes. I Existian las coplas en los siglos anteriores al pasado? Se inclina á la negativa. Escritores que han llamado la atencion hacía este género. II Dificultad de una buena clasificacion. Diferentes aspectos por los cuales puede ser considerada una misma copla. III Habla especialmente de las locales, de las de marineros, mineros y presos. IV Califica este genero de épico, es decir, del más epico (objetivo) entre los líricos. Define al pueblo la *humanidad niña*. En cierto sentido el poeta popular no crea. Estudio de los lindos cantares de Montoto en que descubre algun elemento no popular. V Refiriéndose al plan que se propuso R. M. relaciona las diversas especies de coplas con las edades del hombre. VI Habla en particular de los requiebros. VII Examen y elogio de la obra de R. Marin.

Merécelo en realidad por la diligencia en reunir materiales, por el buen orden en que por lo general los ha dispuesto, por las observaciones fonéticas y sintacticas, por las noticias de costumbres y tradiciones y por los numerosísimos paralelos con la poesia lirica popular de Italia y de las diferentes lenguas románicas de España. Defectos tiene que el mismo colector reconoce en advertencia final, siempre difíciles de evitar, mayormente en publicaciones hechas no tan despacio como sería conveniente. Para nosotros no es tanto lo que falta como lo que sobra en el trabajo del Sr R. Marin [1].

Para terminar y sin salir del terreno literario, notaré un punto de vista que tengo, cuando menos, por muy exagerado. El colector, y no ha sido en esto el primero, busca no sé qué trascendental y recóndito en la poesia popular, aun en casos en que no hay razon ni pretexto para ello. Que un pobre, por ejemplo, se queje de que su condicion le obligue á ir á la guerra, ó un preso del mal trato que se le da, que una casadita de un año se muestre inconsolable por la pérdida de un niño, todo esto es muy natural y sencillo y no ofrece misterio ni trastienda. Nada mas apartado de la poesia cientifico-simbólica del Alighieri, de la docrina escondida y de los versos extraños de que habla el texto [2] escogido por el Sr R. M., á mi parecer con mal acuerdo, para lema de su obra.

Barcelona, noviembre de 1883.

Manuel MILA Y FONTANALS.

---

1. Se echa de menos, sin embargo, una seccion inportantisima, cual es la de los romances, ya religiosos, ya heroicos, ya familiares que sin duda se conservan en Castilla y Andalucía, como en Asturias y Cataluña : seccion en la cual, más que en las de las coplas, se notarían positivas relaciones con las poesías populares de otros pueblos.

2. Inferno, IX.

Erratas que se ha notado en el primer artículo. Pag. 384, nota 2, linea 4 : 5° tomo, *l.* I tomo. — Pag. 386, N° 48, linea 3 : I no, *l.* No. — 389, N° 216, linea 5 : Pin y por, *l.* por Pin y. — Pag. 390, N° 220, linea 1 : deferente, *l.* diferente. — Pag. 391, N° 230, linea 3 : cucandur, *l.* cucandar. — Ib., linea antepenúltima : indicado, *l.* indicados. — Ib. N° 211, linea 5 : persiquan, *l.* persignan. — Pag. 292, N° 402, línea penúltima : sono, *l.* soña. — Ib. N° 936, *l.* 4 : Juspiter, *l.* Júpiter. — Pag. 393, linea 1 : nada, *l.* nado. — Ademas faltan muchos acentos.

Jean Fleury. **Littérature orale de la Basse-Normandie (Hague et Val-de-Saire)**. Paris, Maisonneuve et Cie, 1883. (*Les littératures populaires de toutes les nations,* etc., t. XI.)

Col presente volume il Signor Jean Fleury, lettore alla imperiale università di Pietroburgo, ha presentato un notevole contributo al *Folk-Lore* della Francia, e tanto più grande è il pregio di questa raccolta, inquantochè si aggiugne utilmente a quelle di parecchi altri valentuomini, quali i Sig. Rolland, Cerquand, de Puymaigre, Cosquin, Bladé, Sébillot, Carnoy, Luzel, frutto di singolare diligenza nel frugare entro i più riposti recessi della tradizione popolare patria ed alle costoro amorevoli e persistenti ricerche sul suolo della Francia, sempre coronate da felice successo, debbesi la raccolta di preziosi documenti, di cui s'ignorava perfino l'esistenza. Ma se in grazia alle loro indefesse fatiche si è raccolto il tesoro leggendario largamente diffuso in alcune provincie della Francia, come nella Guascogna, nella Lorena, nella Brettagna, nel Bearn, nell'Anjou, nella Piccardia, ecc. ne restano altre ancora quasi inesplorate, quali la Normandia, l'Auvergne, la Borgogna e va dicendo; conviene quindi saper grado al Signor Fleury di averci fatto conoscere la letteratura orale della Bassa-Normandia, e sarebbe a desiderare ch' egli estendesse pure le sue ricerche all' Alta-Normandia per renderci così nota la letteratura orale dell' intiera provincia. La raccolta è divisa in due parti, la prima comprende *Racconti* suddivisi in *Leggende*, *Tradizioni*, e *Novelle* (soprannaturali, scherzose ed infantili) ; la seconda contiene le *Canzoni* (sacre e profane di vario genere), gl' *Indovinelli*, i *Proverbi*, e i *Detti proverbiali*. Tra siffatti racconti, novelle e canti, quelli che per la loro diffusione offrono argomento a riscontri sono susseguiti da note comparative, forse un po' troppo brevi perchè bastino appieno alla rispettiva illustrazione di essi. Ma però anche nella loro brevità tali note hanno un pregio consistente nei frequenti richiami alle corrispettive tradizioni e novelle della Russia, la cui letteratura artistica e popolare è ben nota all' autore, che appunto dimora in Pietroburgo. Nella seconda leggenda si tratta della vittoria di San Germano sopra un gigantesco serpente che infestava i dintorni di Flamanville, e della liberazione del paese dal sanguinoso tributo di fanciulli che si dovea di continuo pagare al detto serpente[1] ; la leggenda che segue si raggira sulla mala erba, e sulla damigella di Tonneville: la mala erba è l'erba che fa smarrire, l'erba dell'oblio, l'*irrkraut* dei tedeschi ; essa cresce sopratutto nelle lande, ne' crocicchi delle vie, donde il facile scambio di queste. In Alemagna, in Russia la detta erba che fa smarrire ha una data forma, essa è sovente la felce, od una particolare specie di felce; nella Hague invece la medesima non ha una forma conosciuta, ma però molte persone affermano con sicurezza d'averne risentito gli effetti, e d'aver quindi preso a camminare in direzione opposta a quella verso cui loro conveniva andare. La damigella di Tonneville appartiene alla specie delle *Limoniadi* greche, delle *Dame Bianche* alemanne, delle *Rusalke* russe. Per la mala erba

1. Reminiscenza de' due miti ellenici di Teseo, uccisore del Minotauro, e di Perseo uccisore d' un mostro marino.

richiama l'autore solo alla monografia di A. Kuhn *sul mito del fuoco e sulla bevanda celeste presso le nazioni indo-europee*, il cui compendio in francese fatto da Fréderic Baudry venne pubblicato sulla *Revue germanique*, t. XV, anno 1861, pag. 26. Si sarebbero pure potuti aggiungere a questo i seguenti riscontri : per la Normandia, Bosquet (Amélie), *La Normandie romanesque et merveilleuse*, Paris, Techener, 1845, pag. 386; *Mélusine*, col. 13, 46, 172; per la Bassa-Brettagna, Le Men (R. F.), *Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne* (*Revue celtique* a. I. pag. 422); per la Franca-Contea, *Mélusine* col. 349; per l'Alta-Brettagna, Paul Sébillot, *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, Paris, Maisonneuve, 1882, t. II, pag. 326 (*Les herbes magiques*); per il Poitou, Souché (J. B.), *Proverbes, traditions diverses et conjurations*, Niort, Clouzot, 1882 (estratto dai *Bulletins de la Société de statistique, etc., des Deux-Sèvres*), pag. 24 [1]. Quanto alla damigella di Tonneville l'autore osserva nella nota la medesima non esser poi altro che la najade la quale rapisce Ila, figlio di Teodamante, compagno d'Ercole, mentre esso attigne acqua al fiume Ascanio, avendo acceso l'amore in quella colla sua bellezza. Ricorda l'autore parimente le sirene che tendono insidie ad Ulisse, *il Re degli Ontani* di Goethe, la *Dama bianca* di Walter Scott, e le *Rusalke* di Pouchkine, di Tourguénief, di Gogol ed altri novellatori della Russia. Alla 7ª della tradizioni (*La messe du revenant*) non fa l'autore alcuna nota, eppure avrebbe potuto trovarvi molti riscontri, tra i quali meritevoli di menzione : F.-M. Luzel, *Veillées bretonnes* (*Mœurs, Chants, Contes et Récits pop. des Bretons-Armoricains*), Morlaix, J. Mauger, 1871, 1re veillée: *Hist. de revenant, Le Mort confesseur*, pag. 3; Sébillot, op. cit., t. I, pag. 236 : *Le revenant à la messe;* H. Carnoy, *Littérature orale de la Picardie*, Paris, Maisonneuve, 1883, pag. 115 : *Le revenant qui se fait porter à Notre-Dame;* Fouquet (Dr), *Légendes du Morbihan*, Vannes, Cauderan, 1857, pag. 107: *La messe du fantôme;* P. Sébillot, *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, Paris, Maisonneuve, 1881, pag. 193 (titolo uguale al precedente); Id., *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, Paris, G. Charpentier, 1880, pag. 275, nº 43, (medesimo titolo).

La prima delle novelle (*Le langage des bêtes*) s'assomiglia alla novellina popolare dell' Alta-Brettagna nº 25 : *L'enfant qui entend le langage des bêtes*, in P. Sébillot, *Contes des paysans et de pêcheurs*, Paris, G. Charpentier, 1881, pag. 132 [2], per il principio ed il fine della novella, cfr. Grimm, *Kinder und Hausmærchen*, 17ª ediz., Berlin, Wilh. Hertz, 1880, pag. 134, nº 33 : *Die drei Sprachen;* altri episodî della novella si trovano in due conti della Bassa-Brettagna, raccolti dal Luzel : *Histoire de Cristic* e *le Pape Innocent*, per essi vedi *Melusine* col. 274 e 374, cfr. pure le note comparative del Kœhler, aggiunte in fine al secondo conto (*Mélus.* col. 384). A tali indicazioni del Fleury si potrebbero aggiugnere queste altre : Paul Sébillot, *Tradit. et superst.*, t. II, pag. 326 : *Les deux chiens;* E. Teza, *La tradizione dei sette savi nelle novelline magiare*, Bologna, Fava e Garagnani, 1864, pag. 10-17, ecc.

---

1. Vedi ancora Karl Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie mit Einschluss der nordischen*, 3e *Aufl.* Bonn, A. Marcus, 1869, pag. 476.

2. Cfr. pure Leger, *Recueil de contes populaires slaves*. Paris, E. Leroux, 1882, nº 30 : *Le langage des oiseaux.*

La seconda novella : *Le pays des margriettes* (margherite), si raggira sul tema notissimo : *La bella e la bestia*, per il quale richiama l'autore alla corrispondente versione lorenese del Cosquin, *Contes populaires lorrains*, ecc., e alla dottissima illustrazione della medesima; vedi pure le mie *Quattro novelline popolari livornesi*, Spoleto, Bassoni, 1880, n° 4 : *Il re serpente*, e le rispettive note comparative; Consiglieri-Pedroso, *Portugueze-Folk-Tales*[1], N^i 10, 20, 26 : *The Maiden and the Beast*, *The Cabbage Stalk*, *The Prince who had the head of a horse* (*Principe sardão* è la novellina principale del tema presente nel testo portoghese); F. Liebrecht nella *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, XVIII, 56, vedi pure *Zur Volkskunde*, Heilbronn, 1879, pag. 239. Per le numerose varianti slave di questo tema vedi le dotte note comparative del Vollner al n° 3 : *Vom Igel, der die Kœnigstochter zur Frau bekam* della citata raccolta Leskien-Brugman.

La terza novella : *La fille sans mains*, tratta un argomento non meno diffuso presso le varie letterature orali dei differenti popoli, cfr. Basile, *Pentamerone*, Tratt. 2° Giorn. III : *La Penta manomozza;* Straparola, *Piacevoli notti*, N^e III, F^a 3^a (tale novella di G. F. Straparola, nella traduzione tedesca di V. Schmidt, la 2^a della serie ha il titolo : *Die Schlange*); Grimm, op. cit., n° 31 : *Das Mædchen ohne Hænde;* Vuk Stephanovic Karadzic, *Serpske Narodne Pripovijetke* (Novelline popolari serviane), n° 33; Afanasieff, *Narodnija Russkija Skazki* (Novelline popolari russe), Moskwa, 1863, N^i 6 e 13 del 3° libro dal titolo : *Kossorouchka* (la donzella dalle braccia mozze). Per le varianti slave di questa novellina vedi l'erudite note dell' Afanasieff, II, pag. 393, e quelle del Vollner al n° 24 : *Von der Ratte die den Kœnigssohn zum Mann bekam*, della collezione Leskien-Brugman; cf. pure E. Legrand, *Recueil de contes populaires grecs*, Paris, E. Leroux, 1881, pag. 241 : *La Belle sans mains*. Chi bramasse conoscere appieno quanto fosse divulgato il ciclo della fanciulla perseguitata potrebbe leggere la prefazione del prof. A. d'Ancona alla tradizione drammatica di Santa Uliva, il discorso proemiale del prof. A. Wesselofsky alla novella della figlia del re di Dacia, e le pagine a tale soggetto consecratevi dal prof. A. Mussafia nell' edizione che fece del testo italiano della Crescenzia (*Ueber eine italienische metrische Darstellung der Crescentia-sage*, Wien, 1866, pag. 72-97); cfr. ancora E. Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorlæufer*, pag. 534; W. Radloff, *Proben der Volkslitteratur der türkischen Stæmme Süd-Sibiriens*, St-Petersburg, 1872, IV, pag. 141 : *Das Weib als Fürst;* Jean Pio, Νεελληνικὰ Παραμύθια, *Contes populaires grecs*, Copenhague, A. F. Hœst et fils, 1879, pag. 143, la 7^a delle novelline dell' isola Astropalia dal titolo : Ὁ Ὀβρηὸς κ' ἡ κόρη; *Anecdotes historiques, légendes et apologues, tirés du recueil inédit d'Etienne de Bourbon, dominicain du XIIIe siècle, publiés par* A. Lecoy de la Marche, Paris, 1877, pag. 115, n° 136; Liebrecht in *Gœttingische gelehrten Anzeigen*, 1867, pag. 1798; Max Grünbaum, *Jüdisch-deutsche Chrestomathie, zugleich ein Beitrag zur Kunde der hebræischen Literatur*, Leipzig, Brockhaus, 1882, pag. 430 (racconto del libro di Maase).

1. Nella raccolta inedita del Consiglieri-Pedroso appartengono a questo argomento le novelline popolari portoghesi : *O talo de couve; O principe da cabeça de cavallo; O filho do pescador.*

Per i riscontri alla prima delle novelle scherzose : *Les voleurs volés*, l'autore rinvia alla dotta illustrazione dal Cosquin fatta sulla variante lorenese di essa, e pubblicata nella *Romania*, t. VI, pag. 548 ; essendo questo argomento notissimo, tralascio qui di riportar qualcuna delle innumerevoli versioni della medesima che esistono presso i varî volghi[1].

La seconda novella scherzosa : *Jacques le voleur*, s'accorda perfettamente colla brettone del Sébillot (*Littérature orale de la Haute-Bretagne*, pag. 112) e con quella lorenese del Cosquin (*Contes populaires lorrains*, *Romania*, t. X), dallo stesso titolo : *Le fin voleur ;* oltre a questi l'autore richiama del pare ad Afanasieff e a Dahl per tre versioni russe dell' uno, e tre dell' altro nell' opera *Narodnija* ecc., lib. V e VI°. Concorda pure con una novellina popolare comasca da me raccolta non è guari, ed intitolata : *I tri fradeji che fa fortüna ;* si potrebbero pure aggiugnere questi altri riscontri omessi dall' autore : De Gubernatis, *Novelline di Santo Stefano di Calcinaja*, n° 29 : *Il ladro ;* Straparola, *Piacevoli Notti*, I, 2 ; Arnason, *Icelandic Legends*, *translated by Powel and Magnusson*, II, 609 ; *Aus dem südlavischen Mærchenschatz* (*Archiv für slavische Philologie*, I, pag. 283) : n° 10, *Der grœsste Spitzbube von der Welt ;* Grundtvig, *Gamle danske Minder*, III, 68 ; Lootens, *Oude Kindervertels in den Brugschen Tongval*, pag. 43 ; Asbjœrnsen e Moe, *Norske Folkeeventyr*, n° 34 ; Vernaleken, *Mythen und Brœuche aus Oesterreich*, pag. 27. Per altre varianti straniere, specialmente per quelle slave, cfr. la nota del Vollner al n° 37 : *Von einem Dieb*, della citata raccolta Leskien-Brugman, ecc.

La terza novella : *Le pauvre et le riche*, è dall' autore riscontrata colle tre lorenesi analoghe del Cosquin : *René et son seigneur* (*Rom.*, t. V, pag. 357), *Richedeu* (*Rom.*, t. VI, pag. 533) e *Blancpied* (*Rom.*, t. VIII, pag. 570), viene richiamata pure all' altra : *Le roi et ses fils* (*Rom.*, t. X, pag. 170), come anche alle dotte illustrazioni del Cosquin ; cfr. inoltre la novellina greco-calabra : *Trianniscia ed i suoi due fratelli*, pubblicata prima nel testo greco in caratteri latini colla traduzione italiana a fronte dal prof. Giuseppe Morosi a pag. 73 ne' suoi *Studî sui dialetti greci della Terra d'Otranto*, Lecce, 1870, poi dal prof. Émile Legrand ancora nel testo greco in caratteri latini colla versione francese di rincontro nel suo opuscolo intitolato : *Tragudia ke Paramythia tis Kalabrias ; Chansons et Contes populaires de la Calabre*, *traduits en français*, Paris, Maisonneuve, 1870, pag. 50, finalmente nella sola versione francese è uscita a pag. 177 della recente opera : *Recueil de contes populaires grecs traduits sur les textes originaux* par E. Legrand, Paris, E. Leroux, 1881.

La quarta novella : *Merlicoquet*, è raffrontata colla brettone del Sébillot : *Vaudoyer* (*Contes pop. de la Haute-Bret.*) e colla lorenese del Cosquin (*Rom.*, t. IX, pag. 406). La sopracitata novellina popolare greco-calabra si riconnette pure alla presente novella, essa è nota comunemente in Italia sotto il titolo :

---

1. Per essa vedi Bernhard Jülg, *Mongolische Mærchen*, *die neun Nachtrags-Erzæhlungen des Siddhi-Kür*, ecc. Innsbruck, Wagner, 1868, n° 18 : *Die verrætherische Trompete*, pag. 23-27, cfr. pure Benfey, *Pantsch.* I, pag. xxv ; Barbazan-Méon, *Fabliaux et contes des poètes françois des XI-XVe siècles*, 4 vol., Paris, 1808, IV, 287-295 ; Liebrecht in *Orient und Occident*, 1862, I, 116-21, e Benfey ivi 136-38.

L'uomo dal pisello[1]. Uno dei racconti russi della raccolta del Dahl si raggira sopra un argomento consimile, n'è protagonista una volpe. Questa ha trovato un pajo di quelle *lapty*, calzature di tiglio, delle quali fanno uso i contadini. Se ne va da un contadino e gli domanda l'ospitalità per una notte, dicendogli che occuperà poco posto, si sdraierà sur un banco, e porrà la sua coda sotto, e che poi qanto alle sue *lapty* le lascerà nel pollajo. Il contadino le consente d'entrare; durante la notte la volpe va a prendersi le *lapty*, poi la mattina seguente le richiede al contadino, e siccome costui non le trova, così essa pretende un compenso per le *lapty* perdute ed ottiene una gallina. Quindi la volpe va a chiedere ospitalità in un' altra casa, e pone la sua gallina fra le oche; la gallina sparisce e la volpe in cambio si fa dare un' oca. In una terza casa la volpe mette l'oca fra le pecore ed ottiene una pecora l'indomani, poi un vitello il quarto giorno ecc. Il racconto si chiude con una gherminella che la volpe fa a' suoi due amici, l'orso e il lupo.

La quinta novella : *Rindon* (cf. *Rom.* VIII, 613), è paragonata giustamente colla novella dei Grimm, n° 55 della citata raccolta, novella dal titolo : *Rumpelstilzchen*, con quella piccarda del Carnoy (*Rom.* VIII, 222) e con quella lorenese del Cosquin (n° 27 della sua collezione). Vi ravvicina pure il conto delle fate : *Ricdin-Ricdon*, che si legge nella *Tour ténébreuse* di Mme Lhéritier (*Cabinet des fées*, t. XII), ma di maggiore estensione, come pure quello sloveno: *Kinkach Martinho* che occorre nei *Contes populaires slaves traduits par A. Chodzko*, Paris, Hachette, 1864. A tali riscontri si potrebbero aggiugnere questi altri : Webster, *Basque Legends*, London, Griffith and Farran, 1879, 2ª ediz., pag. 56 : *The Pretty but Idle Girl ;* Sébillot, *Contes pop. de la Haute-Bretagne*, 1ª serie, n° 48 : *Rodomont ;* Sébillot, *Tradit. et superst.*, ecc., t. I, pag. 130-31 (*Grignon*) ; *Mélusine*, col. 150 (*Furti-Furton*) ; R. H. Busk, *Patrañas, spanish tales, legendary, and traditional, illustrations by E. H. Corbould*, cfr. *What Ana saw in the Sunbeam*, in Hunt, *Romances and Drolls of the West of England*, 1ª ediz., pag. 239 : *Duffy, and the Devil*, e pag. 273 : *Terrytop ;* Patrick Kennedy, *Legendary fictions of the Irish Celts*, London, 1866, vedi : *Idle Girl and her Aunts ;* Müllenhoff, *Sagen und Mærchen* u. s. w., Sagen n° 417 : *Gebhart,* Mærchen, n° 8 : *Rumpetrumpen ;* Grundtvig, *Gamle danske Minder i Folkemunde*, Kjœbenhavn, 1854, II, 163 : *Trillevip ;* L. De Baecker, *De la religion du nord de la France*, Lille, 1854, pag. 284 : *Myn haentje ;* Hylten-Cavallius och G. Stephens, *Svenska Folksagor och æfventyr*, n° 10 ; *Tilteli Ture ;* Prœhle, *Kindermœrchen*, n° 20 : *Bekehrin ;* Idem, *Unterharzische Sagen*, pag. 210 : *Pumperelle ;* Kuhn, *Westphælische Sagen und Mærchen*, I, 298 : *Zirkzirk ;* Schneller, *Mærchen und Sagen aus Wælschtirol*, Innsbruck, Wagner, 1867, n° 55 : *Tarandandò ;* Liebrecht, II, 34; Zingerle, *Kinder, und Hausmærchen aus Suddeutschland*, I, n° 36 ; II, pag. 278 : *Kugerl ;* Arnason, *Icelandic Legends, translated by Powel and Magnusson*, 1ª serie, pag. 123 = Maurer, *Islandiske Volkssagen*, pag. 42 : *Gilitrutt ;* Gonzenbach, *Sicilianische Mærchen*, n° 84 : *Die Geschichte vom Lignu di scupa ;* Vilmar, *Hessisches Idiotikon*, pag. 395 : *Perlebitz ;* Tœppen, *Aberglaube aus Masu-*

1. J. Rivière, *Recueil des contes populaires de la Kabylie du Djurjura*, Paris, E. Leroux, 1882, 1re partie, III, *Le mensonge*, pag. 79 e 95, N^i^ 1 e 6 : *Le chacal* e *L'enfant*.

ren mit einem Anhange enthaltend Masurische Sagen und Mærchen, Dantzig, Bertlig, 1867, pag. 138: *Titelituri;* C. Weisz, *Aus dem Volksleben*, Nürnberg, 1863, pag. 14 : *Popemannel.* Edward Tylor nelle sue note alla traduzione inglese delle novelline popolari tedesche del Grimm, in quella al n° 55 afferma essere divulgata pure nell' Irlanda una tradizione analoga (« *Little does my lady wot, That my name is Trit-a-Trot* ») ; Kletke, *Mærchensaal*, I, 183.

La prima canzone dei marinaj (*Bataille gagnée*) s'assomiglia ad un' altra dell'Alta-Brettagna pubblicata dal Sébillot nel I vol. delle sue *Tradit. et superstit.* a pag. 371 (e non 391 secondo l'errata citazione del Fleury) e indicata dall' autore, che avrebbe pure potuto ricordare due altre canzoni francesi sulla presa di Granata riportate dal Milin in seguito alle *Légendes bretonnes*, *La tour de plomb de Quimper*, in-8 di 38 pag. estr. dai *Bulletins de la Société académique de Brest.* La terza : *Le départ involontaire* ricorda il n° 13 delle *Vieilles chansons recueillies dans le Velay et le Forez* dello Smith (*Rom.*, t. VII) ed uno dei *Chants populaires de la vallée d'Ossau* pubblicati dal conte de Puymaigre nella *Rom.*, t. III, pag. 99. La quarta : *Sur le bord de l'île*, è diffusa in tutta la Francia, e anche in Italia, ma il testo offre considerevoli varianti secondo i differenti luoghi, e qui l'autore cita le seguenti lezioni : Bujeaud, *Chants populaires des provinces de l'Ouest, Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois*, 2 vol. grossi in-8°, Niort, 1865-66, t. II : *Les clefs d'or ;* Smith, op. cit., n^i XV e XVI ; E. Legrand, *Chansons populaires recueillies à Fontenay-le-Marmion, arrondissement de Caen*, e pubblicate nella *Rom.*, t. VII e X, vedi il n° XII ; Puymaigre (Th. de), *Chants populaires recueillis dans le pays messin*, Paris, 1865, n° XIX ; Dumersan, *Chansons populaires de la France ;* ai quali riscontri si potrebbero aggiugnere i seguenti : J.-F. Bladé, *Chansons populaires en langue française*, *recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais*, Paris, Champion, 1879, n^i XVI e XVII : *Sur et Sous le pont de Lyon ;* Gennaro Finamore, *Storie popolari abruzzesi in versi*, pubblicate nell' *Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* del Pitrè, a. I, fasc. II, pag. 90, n° 5, *Annine ;* Caselli, *Chants populaires d'Italie*, pag. 195, cfr. la romanza piemontese del Nigra : *Il marinajo ;* Bernoni, *Canti popolari veneziani*, puntata V : *Le tre sorelle ;* Gianandrea, *Canti popolari marchigiani*, pag. 261, vedine i relativi raffronti ivi fatti ; io pure posseggo una variante inedita pitiglianese di questo canto, intitolata : *Il pescatore ;* per le altre versioni straniere riscontra la nota alla romanza portoghese di Don Duardo nella mia rassegna del *Romanceiro do archip. da Madeira* (*Rom.* XII, 616).

La seconda delle ballate : *Le retour du mari*, è un canto molto diffuso in Francia ed all' estero ; per la Francia vedi Beaurepaire, *Etudes sur la poésie populaire en Normandie*, Paris, 1856, pag. 79 ; Puymaigre, *Chants du pays messin*, pag. 8 e seg. : *Germaine ;* Tarbé, *Romancero de Champagne*, Reims, 1863-64, 5 vol., II, pag. 2 e 221 ; Champfleury et Wekerlin, *Chansons populaires des provinces de France*, Paris, 1865, pag. 193 : *Germine ;* La Villemarqué, *Barzas-Breiz*, Paris, 1846, 2 vol., I, pag. 24 : *L'épouse du croisé ;* Damase Arbaud, *Chants populaires de la Provence*, Aix, 1862-64, due vol. vedi la ballata *la Pourcheireto ;* F.-M. Luzel, *Gwerziou Breiz-Izel*, Lorient, 1868, due vol., I, pag. 197 ; Milá y Fontanals, *Romancerillo catalan*, 1ª ediz., pag. 119, n° 21 : *Don Guillermo ;* in tale versione occorre pure il particolare dell' anello, come nel

conto della Bassa-Normandia del Fleury : *A la porta de la cambra un anelli entregué ;* cfr. Milá y Fontanals, *Observaciones sobre la poesia popular*, Barcelona, 1853, pag. 119 ; Puymaigre, *Romanceiro portugais*, n° 20 : *La belle infante* (Almeida Garrett, *Romanceiro*, t. II, pag. 7 ; a pag. 12 occorre pure un altro canto analogo : *Dona Clara*) ; Braga, *Cantos populares do Archip. Açor. Romanceiro de Aravias*, n[i] 41-42 : *Romances da Bella Infanta*, e *Romanceiro geral*, pag. 1 e 4. Il Braga crede vedere in questo una continuazione dell' altro noto canto portoghese : *Nau Catherineta*, da me studiato nelle note al *Romanceiro do archip. da Madeira*, e l'altro canto pure portoghese : *Flor do Dia*, che lo completa, gli pare confermi tale sua ipotesi. La forma ditirambica del canto ne mostra, secondo il Braga, l'antichità, ed egli crede poterne assegnare la formazione ai secoli XI e XII, età di grande elaborazione dell' epopee moderne. Fra le tradizioni poetiche d'Europa è una delle più antiche, volgari e durevoli. Converrebbe senza dubbio risalire all' Odissea per rintracciare l'origine d'una scena tante volte rappresentata ; vedi Puymaigre, *Vieux auteurs castillans*, 2 vol., II, pag. 589 e seg. Il Bellermann ne' suoi *Portugiesische Volkslieder*, pag. 100, ha dato un testo un poco diverso da quello d'Almeida Garrett. Per le varianti spagnuole di questo canto cfr. J. Amador de los Rios, *Historia critica de la poesia española*, Madrid, 1861-65, vol[i] sette, VII, pag. 446 ; Wolf e Hofmann, *Primavera y flor de Romances*, Berlin, 1866, due vol., II, pag. 88 e 229 ; A. Duran, *Romancero general*, t. I, pag. 175 ; Pelay Briz, *Cansons de la Terra, cants pop. catalans*, Barcelona, 1866-77, vol[i] 5, I, pag. 173 ; Marcellus, *Chants popul. de la Grèce mod.*, pag. 155, 162, 163. Per l'Alemagna vedi Reifferscheid, *Westfælische Volkslieder*, Heilbronn, 1 vol., n° XIII ; *Deutsches Balladenbuch*, Leipzig, 1858, pag. 14 ; Uhland, *Alte hoch- und niederdeutsche Volkslieder*, pag. 273 ; Mittler, *Deutsche Volkslieder*, n° 54 ; Schade, *Volkslieder aus Thüringen*, n° 4, per l'Italia Sabatini, *Canti popolari romani*, n° 12 : *Margherita ;* G. Ferraro, *Canti monferrini*, n° 37 ; Idem, *Canti di Pontelagoscuro*, n° XXIV ; Widter e Wolf, *Volkslieder aus Venetien*, pag. 59, n° 81 ; Bernoni, *Tradiz. pop. venete* punt. I, pag. 28 (« *Chi bate a la mia porta* »), II, pag. 73 e ix ; Marcoaldi, *Canti popolari inediti umbri, liguri*, pag. 152 (variante genovese). Adolfo Wolf nelle note alla sua versione veneta afferma questo canto essere pure conosciuto in Olanda e in Fiandra. Anche di tale canto posseggo una versione inedita pitiglianese.

La sesta delle ballate : *La fille militaire*, e la settima : *Suite de l'histoire de Cécile*, che forma il seguito alla precedente (come abbastanza manifestamente mostra il titolo), vengono dall' autore raffrontate con due canzoni del Puymaigre : *La belle Claudine* e *La fille soldat*, n[i] XXV e XXVI delle citate *Chans. pop. du pays messin*. Il Fleury avrebbe potuto notare questo canto essere uno de' più noti e diffusi non solo in Francia, ma eziandio nella Spagna, nel Portogallo ed in Italia. Il prof. F. Liebrecht si è occupato del ciclo della ragazza guerriera nell' *Heidelberger Jahrbuch*, anno 1877, pag. 874. Appieno parmi che s'apponga il Nigra (*Canti popolari del Piemonte*, fasc. III, pag. 90) dicendo : « qualunque sia l'origine di questo canto, io penso non altramente che dalla Provenza venisse trasmesso alle due penisole, italica e iberica, passando poi colle prime crociate in Grecia e ne' paesi slavi. » E il signor T. Braga

nella nota ai nⁱ 11 e 12 (*Dom Varão, Donzella Guerreira*) dei *Cantos populares do archip. açor.* sopra citati riconosce giustissima tale osservazione del Nigra tanto più a misura che man mano i fatti vengono a corroborarla. I cavalieri francesi, egli aggiunge, ajutarono Alfonso Enriquez nella conquista di Lisbona, e lo seguirono, quando andò a combattere in Terra Santa ; la canzone della donna guerriera non s'incontra nell' antiche collezioni spagnuole, circostanza che mostra esser il canto una tradizione del littorale. Tutto ciò pertanto conferma la seguente legge di tradizione poetica scoperta dal Nigra : « Questi canti romanzeschi comuni alle nazioni di razza latina debbono, nel dubbio, considerarsi come trasmessi e spesso originati dalla Provenza. » Che poi anche nelle tradizioni popolari di tutti i paesi non siano rare le donne guerriere, e le Amazoni greche, e le Valkirie dell' *Edda*, e Brunechilde dei *Nibelunghi,* e la bellicosa Camilla dell' *Eneide,* e l'altiera Clorinda della *Gerusalemme liberata*, e le *Polenitse* delle *byline* (canti epici) russe ce lo testimoniano in irrefragabile modo. Ilia di Murom è abbattuto dalla sua figlia gigante, Dobryna diviene prigione di Nastasia. Con un vigore uguale, ma di carattere più femminile ci si presenta Vassilissa, la figlia di Mikula ; ella sa maestrevolmente accoppiare la forza all' astuzia, quando si tratta d'aprir la prigione del suo marito Stavre Godinovitsch [1]. Un altro esempio di donna guerriera ci si presenta nella tradizione mongolica (vedi Bernhard Jülg, *Mongolische Mærchen*, sopra citate in nota, nº 18 soprallegato) ; questa donna guerriera è la moglie dello sciocco, protagonista del presente conto mongolico ; essa, mentre il marito è andato a caccia, si traveste da guerriero, muove incontro al marito, si fa scambiare per il famoso guerriero *Surya-Bagatur* [2], lo vince, s'impadronisce del suo arco, della sua faretra e del suo cavallo, sottoponendolo inoltre ad un' umiliazione singolarissima che qui la decenza non mi consente d' indicare [3]. Tornando al canto in questione, oltre le due citate versioni, per il Portogallo vedi Puymaigre, *Romanceiro portugais* già citato, nº 2 : *La demoiselle qui va en guerre ;* Braga, *Romanceiro geral*, nⁱ 3, 4 e 5 : *Dom Martinho do Avisado*, *Dom Martinho*, *Dom Barao ;* Bellermann, *Portugiesische Volkslieder und Romanzen*, Leipzig, 1864, 2 vol., vedi il I, pag. 64 : *Donzella que vai a guerra*. Il Puymaigre ha tradotto il testo d'Almeida Garrett, *Romanceiro*, Lisboa, 1839, t. III, pag. 65. Benchè questo canto non apparisca nelle raccolte castigliane, il Garrett lo stima d'origine spagnuola. In una commedia della fine del 16º secolo, *la Aulegraphia* di Jorge Ferreira, un personaggio cita i primi versi della romanza in castigliano : *Pregonadas son les guerras | De Francia contra Aragon*. Il canto fu per la prima volta pubblicato da Josè Maria da Corta e Silva in una nota sul poema : *Isabel ou a heroina de Arago* nel 1832. Il Signor Giovanni Teixeira Soares indica un fatto della storia portoghese molto popolare, che al dire del Braga conferì non poco al divulgamento di questa canzone comune ai popoli del mezzodì d'Europa. Esso è la storia della celebre Antonia Rodriguez, che si segnalò militando in Oriente in qualità di

1. Rambaud, *La Russie épique*. Paris, Maisonneuve, 1876, pag. 83.
2. Voce ibrida composta dall' elemento sanskrito *Surya* che significa sole, e *Bagatur* elemento mongolico che significa valente.
3. [C'est aussi le sujet du fableau français de *Bérenger au lonc cul* dont nous avons deux versions dans le recueil de MM. de Montaiglon et Raynaud. — *Réd.*]

soldato, come si narra nel *Theatro heroico* di Froez Perym, t. I, pag. 54, e di cui parla Duarte Nunes nella sua *Descripção de Portugal*, capo 89, pag. 346, ediz. del 1785. La Spagna vanta pure la sua eroina in Catalina Erauso (come l'Italia in Eleonora d'Arborea e Caterina Segurana), che il Montalvan ha scelto per soggetto d'una delle sue commedie. M. A. de la Tour nel suo libro : *Valence et Valladolid* pag. 213 e seg. ha scritto un intiero studio sulla *Monja alferez*. Il Puymaigre in nota alle due citate varianti ne ricorda un' altra assai divulgata nella Franca-Contea; il medesimo nella *Rom.*, t. III, pag. 96, ne pubblicò una versione bearnese, ma però mutila, e mancante del fine; altre varianti occorrono in Marcellus, *Chants populaires de la Grèce moderne*, ediz. del 1860, pag. 143 : *Partenza dell' ospite*, vedi pure *Neugriechische Volkslieder*, pag. 55; *Slavische Melodien*, pag. 34, e *Bœmische Granaten*, t. I, pag. 266; cfr. ancora Bujeaud, *Chans. pop. des prov. de l'Ouest*, vol. II, pag. 290; Leger, *Chansons populaires slaves*, pag. 204, per l'Italia, oltre la variante piemontese del Nigra citata sopra vedi Giuseppe Ferraro, *Canti popolari monferrini*, Roma, 1870, pag. 54 : *La ragazza guerriera;* Widter e Wolf, *Volkslieder aus Venetien*, Wien, 1864, pag. 57, n° 79 : *La figlia coraggiosa;* F. Sabatini, *Canti popolari romani*, usciti nella sua *Rivista di letteratura popolare*, 1877, vol. I, fasc. 1°, pag. 29-30 n° 13 : *La Guerriera;* Ferraro, *Canti di Pontelagoscuro* (*Rivista di filologia romanza*, vol. II, fasc. IV), n° 5; Gianandrea, *Canti popolari marchigiani*, pag. 280, n° 14; Bernoni, *Canti popolari veneziani*, puntata V : *La guerriera;* Tommaseo, *Canti popolari toscani, corsi, illirici, greci*, fasc. II, pag. 79. Anche nella novellistica popolare è frequente la donna travestita da soldato, vedi per questo particolare Comparetti, *Novelline popolari italiane*, Torino, Loescher, 1875, pag. 70, n° 17 : *Il drago;* Imbriani, *Novellaja fiorentina*, Livorno, Vigo, 1877, pag. 537, n° 37 : *Fanta-Ghirò, persona bella* (Nerucci, *Sessanta novelle popolari montalesi*, Firenze, Le Monnier, 1880, n° 28, pag. 248), Basile, *Pentamerone*, Gior. III, Tratt. 6° : *La Serva d'Aglié;* Radloff, *Proben der Volkslitteratur der türkischen Stæmme Süd-Sibiriens*, t. III, *Kirgisische Mundarten*, pag. 380. Vassilissa la saggia, un' eroina delle novelline popolari russe, figliuola d'un negromante, difende contro di lui il suo amante, opponendo i proprî sortilegî a quelli del padre, ed esce trionfante da questo torneo magico. Costei dev' essere la medesima persona delle *byline* russe. In un conto albanese (Hahn, *Griechische und albanesische Mærchen*, Leipzig, W. Engelmann, 1864, t. II, *Alban. Mærch.*, pag. 124, n° 101 : *Silberzahn*, variante del conto greco n° 10 : *Das Mædchen im Krieg*, t. I, p. 114) la principessa Teodora travestitasi da uomo e preso il nome di Teodoro si reca alla corte di un re, di cui deve sposare il figlio. È sottoposta a diverse prove; l'una di esse ricorda quella che Ulisse fa subire ad Achille nell' isola di Sciro. L'è proposta la scelta fra un abbigliamento muliebre e alcune armi, essa prende le armi; è mandata a bagnarsi col figlio del re, ma essa mercè un pretesto riesce a sottrarsi in fretta all' ardua prova; finisce poi la fanciulla per sposare il figlio del re. Per lo stesso motivo cfr. Grimm *K. u. H.*, n° 67 : *Die zwœlf Jæger*, ediz. cit. pag. 282. Per le numerosissime varianti slave di questa novellina si può consultare la nota del Vollner al n° 19 : *Von der Edelmannstochter die Soldat wurde*, della citata collezione Leskien-Brugman. Posseggo io pure nelle mie collezioni varî conti inediti umbri e livornesi intorno a tale argomento,

così ancora una variante pitiglianese della canzone dal titolo : *La ragazza coraggiosa*, e un conto pitiglianese affine al citato albanese. La situazione poi che forma il soggetto del canto presente ha potuto peraltro riprodursi più d'una volta. Pitre Chevalier ha narrato le vicende della brettone Maturina, che in luogo del fratello parte per la guerra, e fa, come dragone, le campagne del 1812, 1813 e 1814 (*Musée des familles*, 2e série, t. V, pag. 189). Si lesse già nel giornale il *Figaro* del 20 ott. 1879 un racconto dello stesso genere, cioè la vita fortunosa di Silvia Marietti, sostituitasi ugualmente al suo fratello. Nei *Volkslieder aus Krain* tradotti in tedesco da Anast. Grün, n° 42, Alenka imbrandisce le armi per vendicare la morte di Gregorio, suo fratello.

La quinta delle canzoni galanti : *La Batelière*, è solamente richiamata a due redazioni analoghe, le quali si leggono nei *Chants pop. du pays messin* del Puymaigre, e ad un' altra della raccolta del Bujeaud. Questo canto peraltro è molto importante, e mi sarebbe piaciuto che il Fleury notato avesse il medesimo formare argomento di parecchie novelle, di cui qui citerò le principali : Poggii *Facetiæ*, n° 272 : *Naulum ;* Aloyse Cintio de' Fabritii, *Libro della origine dei volgari proverbi*, Vinegia, Bernardino e Matheo dei Vitali fratelli, 1526, n° 9 : *Tu guardi l'altrui busca e non vedi il tuo travo* (sic) ; Marie de France, *Fables : Dou Leu e d'un vilein*, fav. 79, t. II, pag. 324, ediz. di Roquefort ; Æsopi *Fabulæ* di Camerarius : *Aviculæ præcepta ; Roger Bontems en belle humeur*, pag. 406; *Le Chasse-ennui de la melancholie*, pag. 371 e 449 ; *La Gibecière de Mome*, pag. 294; *Le Courier facétieux*, pag. 23; *Le facétieux Réveille-matin*, pag. 408; *Il Passatempo dei curiosi*, pag. 91 ; Comte de Chevigné, *Contes en vers*, Paris, librairie de l'Académie des bibliophiles, 1868, n° 2 : *La Batelière ;* Boissonade, *Anecdota*, t. IV, pag. 79 (racconto tratto dalla *Storia di Barlaam e Giosafatte) ; Dialogus creaturarum*, cap. 100; Petri Alphonsi, *Disciplina clericalis*, cap. 23 ; *Le lai de l'Oiselet*, vedi Barbazan, *Recueil des fabliaux*, t. III, pag. 114, e Legrand d'Aussy, t. IV, pag. 26 ; *Le violier des histoires romaines*, Paris, Jannet, 1858, pag. 386, ch. 138[1] (167 dell' ediz. di Keller; Swan, t. II, pag. 339) : *Du bon conseil qui est à tenir ; Rhytmicæ fabulæ*, lib. II, pag. 33 ; vedi pure uno dei racconti latini pubblicati da Th. Wright, un conto del poeta inglese Lydgate dal titolo : *The tale of the chorle and the byrd*, e una favola dell' autore tedesco Boner, (la 92a della sua collezione). Si potrebbe pure citare una favola di Bidpai : *Le paysan et le rossignol* (vedi i *Mille et un Jours*, Paris, 1840, collez. del *Pantheon*, ediz. del Loiseleur-Deslongchamps, pag. 448), ed un apologo del poema persiano di Hussein Vaez Kashefy, *Anvari Soheily*, Calcutta, 1816 ; Hans Sachs, *Poetische Werke*, II, *Spruchgedichte*, n° 32 : *Die wittenbergische Nachtigall, die man jetzt hœret überall*, ediz. di Nuremberg, 1560, pag. 428; in Wielands *Werke* vedi *Il Canto dell' uccello od i tre insegnamenti* (cfr. le note dello Schmidt sulla *Disciplina clericalis*, pag. 151-54).

Agl' indovinelli il Fleury non fa nota alcuna, eppure parecchi ce ne sarebbero tali da poter suggerire molti riscontri, come quello della vacca, per i cui riscontri vedi E. Rolland, *Devinettes ou énigmes populaires de la France*,

1. Questo racconto non fa parte delle redazioni inglesi dei *Gesta Romanorum*, ma forma il capitolo 73 del testo che Madden appella anglo-latino.

Paris, F. Vieweg, 1877, nⁱ 43-45 e 400; Demófilo, *Coleccion de enigmas y adivinanzas en forma da diccionario*, Sevilla, R. Baldaraque, 1880, nⁱ 168-71 e 1012-13; Fernan Caballero, *Cuentos, oraciones, adivinas y refranes populares é infantiles*, Leipzig, Brockhaus, 1878, pag. 120 : *Adivinas infantiles*, nⁱ 68, 78, 86, 103; *Mélusine*, col. 245 (indovinello del Poitou); Sébillot, *Littérature orale de la Haute-Bret.*, *Devinettes*, nº 16; J. F. Bladé, *Proverbes et devinettes populaires*, Paris, Champion, 1880, *Devinettes*, nº 1, (vedi la rispettiva nota in piè di pagina quanto a parecchi riscontri stranieri); Gianandrea, *Indovinelli marchigiani* (*Archivio per lo studio delle tradiz. pop.* a. I, fasc. III), nⁱ 13 e 14, cfr. le rispettive note per parecchie versioni italiane e straniere dell' indovinello presente.

Nemmeno ai proverbi ha l'autore aggiunto alcuna nota, eppure vi sarebbe quà e là stata molto bene, specialmente ai proverbi metereologici. Così quello che si legge a pag. 379 cioè :

Noël à ses pignons, | Pâques à ses tisons [1],

(inverno caldo, primavera fredda) corrisponde al guascone del Bladé, *Proverbes et devinettes populaires*, pag. 28, nº 91 :

Qui a Nadau s'asseureillo | A Pascos burlo la legno
(Chi a Natale si scalda al sole | A Pasqua brucia le legna) [2].

Cfr. pure Boissier de Sauvage, *Dictionnaire languedocien français*, Nîmes, 1785, due vol. (il 2º contiene proverbî e massime da pag. 237 a 396) vedi pag. 300.

In Portogallo sono comuni i due corrispondenti proverbi metereologici :

Natal na praça | E Paschoa em casa.
Por natal ao jogo | E por Paschoa ao fogo.

E in Toscana si dice :

Chi fa il Ceppo al sole | fa la Pasqua al foco,

e anche :

Da Natale al gioco, | da Pasqua al foco.

E nel Tirolo italiano :

Da Nadal solon, | Da Pasqua tizzon.

In Sicilia :

Natali cu lu suli e Pasqua cu lu tizzùni.

Nel veneto :

Da Nadal al zogo, da Pasqua al fogo.
Ver de Nadale, bianca Pasqua.
Quell' ano che se sua de Nadal,
Da Pasqua se trema in general.

---

1. Variante del Bessin :
Noël o perron | Pâque o tison.
2. Variante carcassona :
Qui per Nadal s'assouléïo,
Per Pascos s'estoureillo (si scalda al fuoco).
Variante della Linguadoca :
Qu'a Nadal se sourelha (si scalda al sole)
A Pascas crema (brucia) sa legna.

In Lombardia :

L'an che se süda de Natal,
De Pasqua se trema senza fal.
Nedal al zöch,
E Pasqua al föch.

Questo proverbio però in Toscana e altrove si adatta pure alla festa della Purificazione detta dal popolo comunemente *Candelora*, o *Candelara*, ed è così espresso :

Se piove o nevica per la Candelora | Dell' inverno siamo fora,
Se è sole, o solicello | Siamo in mezzo al verno.

A Como dice il popolino :

El dì della Ziriöla (candelora)
Dell' inverno sem föra ;
Ma se volta ven,
Che sem dent pü ben.

In altri luoghi della Lombardia si dice :

Se ve nev a la Seriöla | De l'inveren nu sèm föra[1],
Ma se 'l piöv, o 'l tira vent | Per quaranta de am turna dent.

Se piöv a la Seriöla | De l'inverna nün sèm föra,
Ma se fa seren | Ghe sèm denter püssè ben.

A questi si assomigliano due altri proverbî metrici italiani :

Neve o nevischio dia la Candelaja,
Poco va che l'inverno non dispaja ;
Ma se invece dia pioggia ovver sereno,
Altri quaranta dì d'inverno avremo.

Delle cere la giornata | Ti dimostra la vernata ;
Se vedrai pioggia minuta | La vernata fia compiuta ;
Ma se tu vedrai sol chiaro | Marzo fia come Gennaro.

Il portoghese :

Se a Senhora da Luz chorar, | Está o inverno a acabar ;
Se a Senhora da Luz rir, | Está o inverno p'ra vir.

Lo spagnuolo :

Cuando la Candelaria plora,
Imbierno fora.

I seguenti veneti :

Quando la Ceriola fa serenela,
Sete volte la neve se repela, (si ripete)

Se nevega a la Ceriola, la neve sete volte svola.

---

1. Così pure accomunando il giorno di San Paolo a quello della Candelora dicono in Lombardia :

Se San Paol l'è ciar e la Ceriöla scüra,
De l'inverna no g'ò pü paüra.

E nel Veneto :

San Paolo ciaro e la Ceriola scura
De l'inverno no se gà più paura.

Da la Ceriola se piovesola, | Da l'inverno semo fora;
Se xe seren, | Quaranta xorni ghe n'aven, (ne abbiamo) ovvero :
Se xe sole o vento, | De l'inverno semo drento, oppure :
Se xe soleselo, | De l'inverno semo a mezzo (*sic*);
Se xe piovesola, | De l'inverno semo fora.

Ceriola nevegarola, | De l'inverno semo fora;
Ceriola solarola, | Nell' inverno semo ancora.

E il marchigiano :

La Cannellora | dell' inverno semo fora,
Se ce sta sole e soliello, | so quaranta dì d'inverno,
Se ce nengue o se ce pioe | ce ne so' quarantanoe.

In Toscana si dice ancora :

Per la santa Candelòra | Se nevica o se plora, | Dell' inverno siamo fuora ;
Ma s'è sole e solicello, | Noi siam sempre in mezzo al verno.

Il carnevale al sole, la pasqua al foco.
Carnevale al sole, pasqua molle.

A Bologna si dice :

S'al piov, o nêiva al dè dl' Inzeriola,
Dl' inveren a sêin fora.
S'ai è al suladêl,
A n'avêin anch pr' un msarêl.

In Sicilia :

A la Cannilora | lu 'nvernu è fora.

Nel Trentino :

Se fioca dala Ceriola, | el fioca sett volte ancora.

Questi proverbî hanno i loro corrispondenti colle stesse parole ovunque, e Gabriele Rosa notò come siano generali ancora in Germania, e persino fra gli Slavi.

Cfr. pure i due noti adagî latini :

Si sol splendescat Maria purificante,
Major erit glacies post festum quam fuit ante.

Sole micante die Purificante,
Majus frigus post quam ante.

e due proverbi inglesi :

If the sun shine out of Candlemas Day, of all days in the year,
The shepherd had rather see his wife on the bier.

If the sun shines bright on Candlemas Day,
The half of the winter's not yet away.

Potrei a molti altri proverbî metereologici di questa raccolta trovare le corrispondenti versioni di altri paesi della Francia e dell' estero, ma basti qual saggio l'esempio addotto per norma dei lettori.

Così pure il detto zoologico :

Si taupe voyait[1], | Si moron entendait, | Homme sur terre ne vivrait.

---

1. È un pregiudizio assai diffuso quello di credere la talpa cieca, quindi il proverbio

è molto comune; vedi per esso Sébillot, *Littérat. orale de la Haute-Bret. : Les proverbes et dictons*, nº 130; Rolland, *Faune populaire de la France*, t. I, Paris, Maisonneuve, 1877, pag. 13; Sauvé, *Lavarou-Koz, Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne*, Paris, Champion, 1878, nⁱ 9, 24, e *Revue celtique*, 1874-1876; *Mélusine*, col. 198 (Bessin). Vi corrisponde il proverbio andaluso :

Si la bibora biera
Y el alaclan (alacrán) [1] oyera,
No hubiera hombre que ar campo saliera.
(*El Folk-Lore Andaluz*, I, nº 9, pag. 397.)

e così pure quello della Linguadoca :

Si l'anoeil | Avait œil,
Le serpent | Avait dent,
Il n'y aurait bêtes, ni gens.

Per un' altra ragione, cioè per lo squisito gusto delle sue carni si dice a Livorno :

Se il porco volasse,
Non vi sarebbe uccel che l'arrivasse.

Nel Trentino si dice :

Se il porco volas,
No ghè saria osel che 'l passas.

E nel Veneto :

Se 'l porco svolasse,
Oro no ghe saria che lo pagasse;

ovvero :

No ghe sarave osel che lo passasse.

Il proverbio :

Qui se fait bête, le loup le mange,

ricorda il notissimo toscano :

Delle stelle il tenor giammai non cangia :
Chi pecora si fa lupo lo mangia [2];

l'abruzzese :

Chi pècure se fa, lo lope se le magne;

il veneto :

Chi se fa piegora, el lovo lo magna.

il latino :

Nimia simplicitas facile dolis opprimitur;

il guascone :

Qui se fait agneau, le loup le mange;

il proverbio della Linguadoca :

Que feda se fai, lou loup la manja;

---

italiano : *Cieco ẻome una talpa;* lo spagnuolo : *Más siego que un topo*, e il portoghese: *È cego coma a toupeira.*

1. Presso Fernan Caballero, *Cuentos, oraciones, adivinas* ecc. pag. 202 questo secondo verso dice così : *Y el liso oyera.*

2. Variante del Bessin : *Qui se fait brebis, le loup le mange.*

il francese in genere :

Faites-vous brebis, le loup vous mangera;

l'italiano in genere :

Chi colomba si fa, il falcone se la mangia ;

l'inglese :

He that makes himself a sheep shall be eaten by the wolf;

e il tedesco :

Wer sich zu Honig macht, den benaschen die Fliegen.

Tali osservazioni e giunte quà e là per saggio mi sono permesso di fare al volume del Signor Fleury per dimostrare le varie lacune che vi ho ravvisato nella parte illustrativa, non ugualmente compartita nei diversi generi di componimenti popolari di letteratura orale onde consta il volume stesso. Non v' ha dubbio pure che, se l'egregio autore ci avesse dato i rispettivi testi normanni, magari colla versione francese di contro per maggior chiarezza, avrebbe prestato un notevole servigio alla linguistica e dialettologia. Comprendo però benissimo che una ragione abbastanza valevole ebbe l'autore nel tenersi così ristretto e monco in quanto alla illustrazione e nell' omettere la pubblicazione dei testi, cioè l'angusto spazio consentitogli dall' editore, poichè tutti sanno che i volumi della collezione Maisonneuve non possono oltrepassare un certo numero di pagine, per non essere di troppo grossa mole, e certo sopra un siffatto letto di Procuste giacendo altri è impedito di fare ciò che vorrebbe. Però malgrado le notate lievi mende non cessa questo volume di essere molto utile e pregevole per gli studiosi della letteratura popolare e quindi assai commendevole sotto molti aspetti.

Stanislao Prato.

J. B. Frédéric Ortoli. **Les contes populaires de l'île de Corse.** Paris, Maisonneuve, 1883 (vol. XVI della collezione : *Les littératures populaires de toutes les nations*).

Ecco un' altra raccolta molto importante di novelline popolari e leggende della Corsica, raccolta la cui pubblicazione io saluto di gran cuore e con vivo giubilo, siccome quella che conferisce a farci conoscere un' isola rinomata, la quale per la sua giacitura nel Mediterraneo subì molti fortunosi casi, palleggiata per così dire fra varî dominatori, che se ne contesero l'impero. Benchè però successivamente passasse la medesima dalla signoria de' Cartaginesi a quelle dei Romani, poi dei Saraceni, dei Genovesi e de' Francesi, nondimeno essa ha conservato un carattere particolare che si riscontra ad ogni passo nelle sue consuetudini, nelle sue usanze, ne' suoi costumi, e così pure in quelli de' suoi abitanti. Le lunghe lotte che l'isola ebbe a sostenere contro i suoi nemici non hanno consentito agl' indigeni di recarsi in gran numero a studiare presso le accreditate università del continente. Benchè sitibondi del sapere, i Corsi gli antepongono l'amore della libertà, donde l'ignoranza relativa in cui conservatisi formarono le leggende fantastiche, i racconti maravigliosi, le credenze nelle fate, nei santi e nel diavolo assai divulgate fra questo fiero popolo. Le alte montagne, le profonde e selvaggie gole, le cupe foreste fecero perdurare una gran quantità di superstizioni,

tenacemente radicate ancora nello spirito di una classe di quel popolo. In tali condizioni di cose ciascuno dovrebbe credere che la Corsica abbia fornito argomento a numerose ricerche per parte degli studiosi, ma la cosa procede ben diversamente. I costumi degli abitanti si sono con diligenza osservati da scrittori che, come Prospero Mérimée, hanno saputo valersene col loro alto ingegno per il concepimento di lavori spesso ammirabili quanto all' arte singolare onde vennero illeggiadriti; ma sinora, salvo alcune rare eccezioni, la letteratura popolare non è stata fatta oggetto di un lavoro speciale. Si debbono tuttavia eccettuare i lavori del compianto dottor Mattei, che quindici anni or sono raccoglieva un intiero volume di proverbî, e quelli del Grimaldi, del Viale, del Fée, che ci hanno dato alcuni di que' bei *voceri* caratteristici dell' isola, reminiscenze spesso manifeste dei canti lugubri co' quali gli antichi accompagnavano i funerali de' lor cari estinti. Degno pure di menzione è il Dott. Astorre Pellegrini, professore di lettere latine e greche nel Regio Liceo Niccolini di Livorno (Toscana) e mio ottimo amico, il quale pubblicò un lavoretto pregevole sui canti di Cargese (Corsica) e un altro non meno caro mio amico il Dott. Francesco Domenico Falcucci, nativo di Rogliano (un altro paese della Corsica), che ha pubblicato, o sta per pubblicare un pregevolissimo lavoro sul dialetto del suo luogo natale e sulla letteratura orale del medesimo, benchè egli abiti co' due suoi fratelli in Livorno. Quale ampia messe di novelline popolari e leggende si potrebbe raccogliere nella Corsica! Non vi è quasi persona, in ispecie fra gli alpigiani e i contadini, che non sappia raccontare avventure di fate, di giganti, di santi, o del diavolo; non vi è persona che non possa riferire una quantità di fatti spettanti per lo più alle guerre le quali dovette l'isola sostenere contro gl' invasori Saraceni, o Genovesi, poichè le rimembranze di queste lotte si sono conservate tuttora fresche nella mente del popolo, e la loro narrazione forma oggetto di particolare passatempo nelle lunghe veglie dell' autunno, e dell' inverno.

Il volume dell' Ortoli comprende due parti; la prima è quella dei conti, la seconda delle leggende; l'autore però ci dà tali racconti tradizionali soli, senza note, non istituisce confronti con altre versioni di essi già pubblicate, il che certo sarebbe stato desiderabile ed utile, perchè non sono pochi i riscontri ch' egli vi avrebbe potuto fare. Mi sarebbe pure piaciuto che l'autore ci avesse dato i testi nel loro dialetto nativo colla traduzione francese a fronte, per far meglio gustare a' lettori questi spontanei prodotti della fantasia del popolo, poichè in una versione, per quanto fedele e letterale, non è dato riprodurre immutate le ingenue e native grazie della forma onde seppe il popolo vestire i suoi concetti; di più non è possibile far conoscere il carattere del dialetto in cui furono raccontate le tradizioni medesime, e ciò con grave scapito della demopsicologia e della dialettologia. Inoltre se l'autore non si fosse ristretto alle sole tradizioni, ma ci avesse pur dato un saggio dei canti nei loro diversi generi, dei giuochi, delle superstizioni, dei proverbî ecc., il suo volume avrebbe conferito meglio ad un' ampia conoscenza della letteratura orale dell' isola. Tuttavia anche in questi ristretti confini la pubblicazione dell' Ortoli, quale frutto di ricerche diligenti in un suolo finora pressochè inesplorato, merita lode per parte dei saggi e discreti.

Nello scorrere il volume prova maraviglia chi legge, trovandovi immagini ed espressioni poco frequenti ad incontrarsi in tale specie di racconti; tuttavia l'autore ci assicura di averli raccolti dalla bocca stessa dei villici, e d'essersi obbligato, per quanto gli era possibile, a riprodurre non soltanto l'idea, ma la forma, e il precipuo colorito, in cui li presentano i novellatori. Tali espressioni ed immagini s'attengono senza dubbio alla violenza delle passioni eccessive ovunque sotto quell' ardente clima, ed alla ricchezza dell' idioma che serve ad esprimerle. I racconti scherzosi sono a dir vero un po' troppo scollacciati (e tali da non permettere che il presente volume possa andar per le mani di tutti), come il primo, in cui si narra *La spedizione dei Bastelicacci alla ricerca della razza dei giganti*, il quinto : *I tre amanti di Paolina*, il sesto : *La donna curiosa*, ed il ventesimosesto dei conti propriamente detti : *Come Andrea mozzò il naso del curato.*

Per giustificar tale fatto l'Ortoli in un breve proemio ai conti scherzosi ci dice : « che se vi ha popolo che ami di ridere, questo è il Corso ; d'un umore molto gioviale esso non rispetta nulla, nè la Vergine, nè i santi; le cose più sacre non trovano grazia dinanzi a lui. Una facezia lo rende di buon umore, ed eccolo in cammino. Donde la ragione della gran quantità di racconti scherzosi; e se taluno può scoccare un epigramma, o descrivere una gaja avventura su qualche curato, è fortunatissimo; il suo volto s'accende, i suoi occhi scoppiettano di malizia, il suo linguaggio si riempie di equivoci, di reticenze, e la sua voce acquista cosiffatte intonazioni da indurre nel racconto una grazia tutta particolare. Quindi tali racconti scherzosi riescono i più belli, e talvolta sono veri giojelli di sottigliezza e arguzia. »

La prima novella : *Il pastore ed il mese di Marzo* si raggira su questo argomento : un ricco pastore ottiene con fervide preci dai diversi mesi di essergli favorevoli, e questi, in ispecie Marzo, ne risparmiano i montoni e le pecore, non mandando giù nè pioggia, nè grandine, nè alcuna malattia a funestarne il greggie. Il pastore inorgoglito di questa concessione l'ultimo giorno del mese di Marzo, credendo di non averne più a temere la possanza, si permette di provocar Marzo con scherni ed insulti; Marzo adirato se ne va da suo fratello Aprile, si fa dare tre giorni, per punire il petulante pastore; all' istante raccoglie densi nembi sulla terra, e fa infuriare turbini e tremende procelle e infierir funeste malattie sul malaugurato greggie e in quei tre giorni glielo distrugge. Questo racconto è assai diffuso in Italia e fuori[1]; quanto alla personificazione dei mesi vedi i tre primi racconti slavi tradotti dal Chodzko nella sua collez. : *Contes des paysans et des pâtres slaves*, ecc.

La seconda : *I tre rospi* s'assomiglia alla leggenda del Luzel : *La femme qui ne voulait pas avoir d'enfants* (*Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*, t. II, pag. 207); cfr. pure Corrazzini, *Componimenti minori della letteratura popolare italiana*, *Novelle beneventane*, n° 21 : *La Biogtta.*

La terza : *Le sette paja di scarpe di ferro e le tre bacchette di legno* è un

1. Fernan Caballero, *Cuentos y poesias populares andaluces*, Leipzig, 1866, pag. 116-17; Frédéric Mistral, *Mireio*, Notes du chant VI (6a ediz., pag. 263-64); Id. Notes du chant VII, pag. 309; *Romania*, III, 294-97 : P. Meyer, *Les jours d'emprunt;* Coelho, *Rev. d'ethn. et de glottol.*, II-III, 103 : *Dias d'emprestimo* ecc.

composto di due particolari contenuti nel tema *delle sorelle maggiori invidiose della loro cadetta* e nell' altro *del re serpente*. A questo proposito poi, per incidenza mi sia lecito fare un' osservazione che in nessun' altra raccolta ho finora trovato in ispecie le novelle meravigliose così rimescolate, confuse insieme le une colle altre, e trasformate come le presenti della Corsica, talchè non mi fu dato di leggerne qualcuna nel simplice suo tema senza la sovrapposizione di particolari d'altri temi. In questa novellina la protagonista, per evitare il pericolo di essere pietrificata, e per ridonare alla primiera forma umana il figlio di un re, e molti altri personaggi ragguardevoli mutati in statue nel castello di *Monte Incudine*[1], appartenente ad un mago, deve essa imprendere così lungo cammino da consumare le dette scarpe di ferro e le bacchette di legno. Costei viene a capo dell' impresa e sposa il figlio del re.

La sesta novella : *L'anello incantato*, corrisponde alla novellina popolare brettone del Luzel : *Les neuf frères métamorphosés en moutons et leur sœur* (*Mélusine*, col. 419) ; Bernoni, *Fiabe popolari veneziane*, n° 2 : *El pesse can;* Corazzini, op. cit., pag. 443, n° 9 : *Il pecuriello;* De Gubernatis, *Novelline di Santo Stefano di Calcinaja*, n° 11 : *Il pesce e l'agnellino;* Gonzenbach, *Sicilianische Mærchen*, n^i 48 e 49 : *Von Sabedda und Brüderchen ; Von Maria und ihrem Brüderchen; Aus dem Südlavischen Mærchenschatz* (*Archiv für slavische Philologie*, V, pag. 33), n° 44 : *Ein redendes Schaf;* Grimm *K. u. H.*, n° 11 : *Brüderchen und Schwesterchen*, ecc.

L'ottava : *La fontana dall' acqua di rose* non è che il famoso tema dell' *Uccello grifone*, di cui sono innumerevoli le varianti ; nella mia collezione inedita di novelline popolari livornesi e umbre ne posseggo parecchie, tra cui una umbra del tutto simile alla presente di Polino (Terni) : *L'acqua della Babilonia spersa*, cfr. pure Nerucci, op. cit., n° 46 : *La regina Marmotta*.

La duodecima : *I tre aranci* è una lezione molto alterata del notissimo tema : *L'amore delle tre melarancie,* per il quale vedi la prima delle mie *Quattro novell. popol. livorn.* e le rispettive note comparative alla medesima. La tredicesima : *I tre pomi di Mariuccella* è simile alla novellina popolare portoghese dell' isola di Madera : *Gata Borralheira*, per i cui riscontri vedi la relativa nota ad essa nella precedente rassegna del *Romanceiro do archip. da Madeira*.

La quattordicesima : *Ditu migniulellu*, si raggira sul notissimo tema del *Petit Poucet*, per le cui varianti vedi il dottissimo lavoro del Signor Gaston Paris : *Le petit Poucet et la grande Ourse*, Paris, 1875. Una variante toscana (d'Empoli) si legge in Sabatini, *Rivista di letterat. pop.*, vol. I, fasc. II : A. De Gubernatis, *Novelline di Santo Stefano di Calcinaja*, n° 2 : *Pulce*, e un' altra pure toscana (di Firenze) nella stessa *Rivista*, fasc. III, intitolata : *Cecino*, inseritavi dal Pitrè, una terza toscana (di Pastina) dal titolo : *Cecio*, e parecchie altre inedite livornesi e umbre le posseggo io nelle mie raccolte ; una variante marchigiana (di

---

1. Il più alto monte della Corsica meridionale a cavaliere delle sorgenti del Rizzanese e del Travo. L'Incudine è una massa enorme di granito, terminata da una piattaforma in pietra grigia e levigata, che somiglia ad un' immensa incudine, e il nome al monte venne da tal forma strana di rocca.

Casenuove d'Osimo) dal titolo : *Deto grosso*, e l'indicazione di quattro altre occorre in Monaci, *Giornale di filologia romanza*, n° 5, A. Gianandrea, *Della novella del Petit Poucet;* due varianti catalane si trovano una in Milá y Fontanals, *Observaciones sobre la poesia popular*, Barcelona, 1853, pag. 182 dal titolo : *El Hijo menor*, e l'altra in Maspons y Labrós, *Rondallayre*, serie 2a, intitolata : *Lo noy petit;* una variante portoghese (di Guimaraes) occorre in Leite de Vasconcellos, *Tradições populares de Portugal*, pag. 265 in fine a 268 dal titolo : *Dedo pollegar ;* una lorenese (di Luneville), travestimento del *Petit Poucet* del Perrault sotto il titolo : *La Fiaoue du Ptiat Poucet*, fu pubblicata dall' Oberlin nel suo *Essai sur le patois lorrain*, 1775, pag. 158 ; una variante slava si trova poi in Krauss, *Sagen und Mærchen der Südslaven*, Leipzig, 1883; e n° 92 *Daumerling* sotto il titolo di *Pollicino* tradotta dal De Gubernatis si legge a pag 135 del suo *Florilegio di novelline popolari*, vol. VIII della costui *Storia universale della letteratura*, Milano, Ulrico Hœpli, 1883.

La diciassettesima : *L'Ustaria di i figli di u Diauli*, è una versione assai trasformata del noto tema *dei tre pareri*, di cui posseggo una variante livornese inedita. Per i varî riscontri su di esso vedi la nota del Kœhler alla variante siciliana della raccolta Gonzenbach sopra citata, n° 81 : *Die Geschichte von den drei guten Rathschlægen.*

La diciottesima : *La bestia dalle sette teste*, consta dei due temi : *il figlio del pescatore* e dell' altro : *la madre che tenta avvelenare il figlio, il quale parte da casa;* il primo è notissimo, quindi torna inutile fermarcisi sopra ; quanto al secondo, cfr. De Gubernatis, op. cit., n° 24 : *L'indovinello e gli animali riconoscenti;* Comparetti, *Novelline popolari italiane,* n° 26 : *Fortuna;* Ive, *Novelline popolari rovignesi*, Vienna, Holzhausen, 1877, n° 2 : *Bierde ;* Campbell, *Tales of the West Highland*, n° 22 ; Pitrè, *Novelle popolari toscane*, n° 4 : *Il soldatino* (*Archivio delle tradiz. popol.* a. I, fasc. 1°) ; Grimm, *K. u. H.* n° 22 : *Das Rætsel.*; Nerucci, op. cit., n° 19 : *Il figlio del mercante di Milano ;* Coronedi-Berti, *Novelle popolari bolognesi : La fola degl' indovinelli ;* in Demofilo, *Coleccion de enigmas y adivinanzas*, a pag. 310 vedi la novellina popolare andalusa pubblicatavi da Francisco Rodriguez Marin intitolata : *Las tres adivinanzas ;* in nota a pag. 316 è riportata compendiosamente una novellina analoga popolare castigliana inviata a Demofilo dal Dott. Joaquin Costa, professore dell' Istituto del libero insegnamento di Madrid. Nella rivista : *Enciclopedia* di Siviglia, n° 60, 15 febbrajo 1879, Demofilo riscontrò questa novellina andalusa già ivi pubblicata con un' altra identica alemanna.

La diciannovesima : *Harpalionu*, è simile alla 271a del Pitrè : *Brancaliuni !, Fiabe, novelle, e racconti popolari siciliani*, Palermo, Pedone-Lauriel, 1875 ; per essa cfr. pure Jeronimo Triultio, *Brancaleone, historia piacevole e morale* ecc. *scritta già da Latrobio filosofo*, Milano, G. B. Alzato, 1610 ; Straparola, *Piacevoli Notti*, N^e X, F^a 2 ; A. Firenzuola, *Prima veste dei discorsi degli animali : Il leone e il bue ; Jahrbuch für romanische und englische Literatur*, VIII, pag. 246 : *Vertrag zwischen Herrn und Diener wegen der Reue*, novella di Sora nel Napoletano pubblicata ivi dal Kœhler ; Antonio Abati, *Frascherie : Il lione e l'asino ;* Giovanni Meli, *Opere : Lu liuni, lu sceccu ed autri animali.* Il Lainez cita il Nolano Gior-

dano Bruno, e dice avere egli in una scena della sua commedia : *Il Candelajo* trattato questo argomento.

La 20ª : *Il tesoro dei sette ladri* corrisponde al quarto dei conti propriamente detti del Carnoy, e intitolato : *La caverne des sept voleurs* (*Littérature orale de la Picardie*, Paris, Maisonneuve, 1883, vol. XIII della collez. pag. 273). Essa è la novella d'*Alì Baba e dei quaranti ladri* delle *Mille e una Notte* novelle arabe. Ne posseggo due varianti inedite livornesi, di cui una intitolata : *Apriti Cicerchia*, e un' altra pure inedita siciliana di Messina : *I due fratelli;* vedi Nerucci, op. citata, nⁱ 2 e 54 : *Le cento sporte ; Cicerchia, o i ventidua ladri ;* Visentini, *Fiabe mantovane*, Torino, Lœscher, 1879, nº 7 : *La fante avveduta ;* Rutdchenko, *Narodnjia juznorusskjia skazki*, Kiew, 1869-70, t. II, pag. 139, nº 33 : *Ybogii ta bagatii i dibka schornabka* (*Il povero, il ricco e la bruna fanciulla*) ; Prœhle, *Mærchen fur die Jugend*, nº 30 : *Simsinseliger Berg ;* Otmar's *Volkssagen*, pag. 225 ; Simrock, *Deutsche Volksmærchen*, nº 62 : *Kleesam ;* A. W. Griesel, *Mærchen und Sagenbuch der Bœhmen*, Prag, 1820, due fascicoli, nº 6 : *Räuber hatten in einer Hohle ihr Raubnest ;* Pistorius, 3, 642 ; Kuhns, *Kühreihen*, Bern, 1810, pag. 20 ; *Spaziers Wanderungen*, Gotha, 1790, pag. 340-41 ; Meier, *Deutsche Mærchen und Sagen*, Leipzig, 1845, nº 53 : *Simson ;* Grimm, *K. u. H.*, nº 142 : *Simeliberg ;* vedi pure un articolo di A. Kuhn in *Literarisches Centralblatt*, 1856, pag. 839 ; Gonzenbach, op. cit., nº 79 : *Geschichte von den zwœlf Rœubern ;* una variante di questa novella si trova pure a pag. 199 della stessa opera ; Chodzko, op. cit., nº 1 : *Le roi du temps ;* Maspons y Labrós, *Rondallayre, Quentos populars catalans*, Barcelona, A. Verdaguer, 1871-75, tre serie, serie 2ª, pag. 64, nº 14 : *Los lladres.*

La ventunesima : *L'astuto ladro*, è perfettamente simile a quella piccarda del Carnoy, op. cit., nº 2 dei *conti scherzosi* dal titolo : *Le malin compère*, pag. 163, e a quella napoletana dell' Imbriani intitolata : *Voglio-fà', Haggio fatto e Venemm'annetta*, comparsa nelle note alla prima ediz. di Bologna, 1872, della *Novellaja Milanese* estratta dal *Propugnatore*, rivista di quella città. Una novellina popolare livornese inedita, il cui titolo è : *Il ragazzo furbo* concorda appieno con quella corsa.

Le tre novelle seguenti : *Salta nel mio sacco*, *Bastuncedu divida*, e l'*Asino dagli zecchini d'oro* richiamano al notissimo tema degli *oggetti magici*, per i cui riscontri vedi le note comparative alla mia *Novellina popolare monferrina*, Como, F. Ostinelli, 1882. La ventesimasesta : *Come Andrea mozzò il naso del curato* è una variante della novellina popolare brettone : *Fanc Scouarnec* pubblicata da F.-M. Luzel nella *Mélusine*, col. 465 e seg.; per le altre versioni vedi le note comparative del Kœhler alla medesima nella *Mélus.*, col. 473 e seg.

La ventinovesima : *La madre di San Pietro*, è tanto diffusa e nota, che mi pare inutile illustrarla.

La prima delle novelle scherzose : *I Bastelicacci*[1] *alla ricerca della razza dei*

1. Bastelica è oggidì un grosso villaggio di 3,000 abitanti ; ignoro come si sia formata questa leggenda, perchè gli abitanti di Bastelica sono tutti belli, grandi e di una forza poco comune.

giganti, ha qualche rapporto colla novella licenziosa dell' Infarinato, *Ser Bondo*, stampata in Bukarest (cioè alla macchia) l'anno 1876 in soli dodici esemplari, e con una facezia persiana di Mirza Hébib soprannominato Kaâni, e contenuta nella sua opera : *Éparpillé* (miscellanea in prosa e in versi, composta di racconti liberi, d'aneddoti faceti, e discorsi filosofici). Il Chodzko nella *Revue orientale et américaine*, anno 1862, pag. 165-74, ha inserito la traduzione d'un certo numero di facezie del Kaâni, che sono segnate coi n^i 12, 15, 16, 18, 22, 29, 32, 33, 35, 36, 39, 56, 59 e 73. La facezia sopra indicata non fu tradotta dal Chodzko, e neppure un' altra, perchè troppo libere, e per la prima volta recate in francese leggonsi questa a p. 80-81, quella a pag. 82-85 del libro : *La fleur lascive orientale, contes libres inédits traduits du mongol, de l'arabe, du japonais, de l'indien, du chinois, du persan, du malay, du tamoul, etc.* Imprimé par les presses de la Bibliomaniac Society exclusivement pour les membres, 1882. L'unica differenza che passa fra la novellina popolare corsa, la novella di *Ser Bondo* e la facezia persiana è questa che, mentre le mogli dei Bastelicacci mandate dai loro sciocchi mariti sperano ricevere il germe dei giganti là dov' elleno rivelano il lor sesso, Ser Bondo e il protagonista della facezia persiana s'avvisano l'uno di poter ricevere il germe del senno, l'altro il germe della fortuna là dove ogni persona intende, e per cui la parola « cinedo » non è un nome vano, senza soggetto.

La seconda : *U Bastelicacciu*, s'assomiglia al conto norvegio che si legge in Édouard Laboulaye, *Contes bleus*, Paris, Charpentier, 1874, pag. 71, e intitolato : *La bonne femme*.

La quinta : *I tre amanti di Paolina*, si raggira sul tema noto : *ricambio di beffe*. La prima parte della novella richiama a quella del Morlini (*Novellae*, etc.) n° 73 : *De muliere qui tres fefellit clericos ;* ai due note fabliau l'uno di Durand : *Les trois boçus*, l'altro di Hugues Piaucèle : *D'Estormi* (A. de Montaiglon, *Recueil général et complet des fabliaux*, Paris, librairie des bibliophiles, t^i quattro, vedi il I, n° 2, pag. 13-24, e n° 19, pag. 198-220 ; Legrand d'Aussy, *Fabliaux*, t. IV, pag. 257-63, ediz. del 1829, e pag. 264-65) ; cfr. pure l'altro fabliau : *De la dame qui attrapa un prêtre, un prévôt et un forestier, ou Constant Duhamel* (Legrand d'Aussy, *Fabliaux*, IV, 246 ; *Barbazan*, III, 296) ; *Ancien théâtre français : La farce des trois bossus ; Bibliothèque bleue : Les trois bossus de Besançon*, libro popolare ; *Divertissements curieux de ce temps*, pag. 153 ; La Fontaine, *Contes : Les Rémois ;* Boccaccio, *Decamerone* Giorn. VIII, nov. 8 ; Habicht, ecc. *Tausend und eine Nacht*, Breslau, 1831-40 (manoscritto tunisino), notte 496 : *Storia d'una dama del Cairo e de' suoi quattro amanti ;* nel testo di Bulak questo racconto figura come episodio in un altro nei *Sette Visiri ;* Straparola, *Piacevoli Notti*, N° II, F^a 5 e N^e V, F^a 3 ; Loiseleur-Deslongchamps, *Essai sur les fables indiennes*, pag. 157 ; *Courrier facétieux*, pag. 326 ; Gueulette, *Mille et un quart d'heures, contes tartares* (*Cabinet des fées*, t. XXI, pag. 131) ; Cesari, *Novelle* n° 13 : *Beffa ordita dal conte Burlamatti per esperimentare il coraggio di tre suoi domestici*, e il rispettivo seguente breve dramma giocoso : *Il Macco ;* Malespini, *Dugento Novelle*, Parte 2^a, n° 95 : *Arguta sentenza di Merlino profeta per una gemma trovata da tre donne ;* Nicolas de Troyes, *Le grand Paran-*

gon des nouvelles nouvelles, n° 13 ; Coelho, *Contos populares portuguezes*, n° 67 : *Sciencia, Sabedoria e Capacidade ;* la seconda parte poi della novella richiama alla 14ª delle *Cent nouvelles nouvelles* intitolata : *Le faiseur de pape, ou l'homme de Dieu*, cfr. pure Celio Malespini, *Dugento novelle*, parte 1ª, n° 80 ; Robbé de Beauveset, *Œuvres badines*, Londres, 1801, n° 56 : *Le faiseur de papes ;* Cailhava de l'Estendoux, *Le soupé des petits-maîtres*, Bruxelles, J. H. Briard, 1870, t. II, cap. 26 : *Le tricolor ou le pape escamoté ;* Bernard de la Monnoye, *Œuvres : Vexillarius et mercator* (conte en vers) ; D'Auberval, *Contes en vers érotico-philosophiques*, Bruxelles, Demanet, 1818, tomi due, II, pag. 43 : *Frère Pacôme ou le Grand exorciseur ;* Dorat, *Poésies*, Genève, tomi tre, 1777, III, pag. 163 : *L'hermitage de Beauvais*, conte ; Michele Angeloni, *Novelle*, Lugano, 1863 : *Il Miracolo ;* G. Rillosi, *Novelle : Fra Volpone, o l'astuzie fratesche ;* G. B. Casti, *Novelle : Il quinto evangelista*, ecc., ecc.

La sesta : *La donna curiosa*, si raggira sul notissimo tema *dello sciocco.*

L'ottava : *I sei fratelli* corrisponde appuntino alla 139ª fiaba siciliana del Pitrè : *Lu 'nniminu ;* cfr. pure la variante di essa, che le tien dietro : *'Na vota cc' eranu tri frati*, t. III, pag. 109 della citata raccolta del Pitrè. Anche fra le *Fiabe venete* del Bernoni ve n' ha una uguale a questa.

La prima delle leggende (del § I : *Le fate*) : *La fata del Rizzanese*, tratta per argomento il noto particolare della novellina *del re serpente*, dove si parla del divieto fatto alla moglie dell' uomo-bestia di vederlo di notte col lume, quando ha ricuperato la sembianza umana, sotto minaccia e pericolo di perderlo ; si riconnette essa pure al principio della novellina popolare livornese sopra citata, per i cui riscontri vedi le rispettive note comparative alla medesima.

La seconda leggenda (del § II : *La Vergine e i Santi*) intitolata : *L'Eremita Giovanni*, somiglia del tutto a una novellina inedita siciliana da me posseduta dal titolo : *Sora Vitoria ;* cfr. pure Pitrè, op. cit. t. III, n° 162 : *Lu scarparu e li monaci*, e così ancora le due varianti che seguono, una di Palermo : *Frà Giuvanni*, e l'altra di Polizzi-Generosa : *Lu zu Licca-la-ficu*, vedi ancora Gonzenbach, Raccolta citata, n° 82 : *Geschichte vom Klugen Peppe.*

La terza : *La chiesa di San Giovanni* è affatto identica alla 1ª delle *Leggende diverse* del Carnoy, op. cit. : *Légende de Notre-Dame de Brebières*, pag. 128. Il Sébillot nel suo bel libro : *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, t. I, pag. 321-26, riporta varie leggende analoghe a questa ; una leggenda popolare livornese (intorno alla miracolosa apparizione della Madonna di Montenero, e intorno al luogo preciso in cui essa volle sorgesse lo splendido santuario presso Livorno, santuario in cui tuttora è venerata) si assomiglia molto alla leggenda corsa.

La leggenda prima (del § III : *I diavoli e le anime dei morti*) *Il cane che si muta in diavolo* è press' a poco identica alla leggenda brettone del Luzel, vedi le sue *Légendes chrétiennes*, t. II, pag. 359 e seg. ; cfr. pure il conto di Gerolamo Morlino, n° 34 : *De carrucario qui cum diabolo duellum commisit* (*Hieronymi Morlini Parthenopei Novellæ, fabulæ, comedia, editio tertia emendata et aucta*, Lutetiæ Parisiorum apud P. Jannet bibliopolam, 1855).

La quarta : *Le messe domandate*, s'assomiglia alla leggenda omonima della

Bassa-Brettagna del Sébillot, *Tradit. et superst.*, I, 234; vedi pure Luzel, *Veillées bretonnes*, pag. 193 e seg.; Souvestre, *Le foyer breton*, II: *L'auberge blanche.*

La terza (delle *Leggende diverse*, § IV) : *La croce magica*, si raggira sullo stesso argomento della leggenda brettone del Luzel, op. cit., II, pag. 309 : *Le soldat qui délivra une princesse de l'enfer*, e della novellina popolare russa : *L'affreux ivrogne*, pag. 29 dei *Contes populaires de la Russie, recueillis par M. Ralston, etc., et traduits avec son autorisation par Loys Brueyre*, Paris, Hachette, 1874.

Percorso così passo passo tutto il volume dell' Ortoli non ci resta altro che invitare l'autore a volere quanto prima pubblicarne un secondo comprendente i canti popolari, per darci in tal modo una piena cognizione della letteratura orale del suo paese, così interessante, e per colmare insieme la lacuna, avvertita sopra, nel presente volume. Ci sembra pure conveniente invitare i nostri lettori a procacciarsi questo bel volume, affinchè porgano un soave e nobile pascolo al loro spirito, e si formino un concetto delle narrazioni tanto fantastiche e poetiche della Corsica.

Stanislao Prato.

PÉRIODIQUES.

I. — Revue des langues romanes, 3e série, X. Septembre 1883. — Ce cahier, tout entier consacré à la poésie moderne, ne peut être ici l'objet d'un compte-rendu.

Octobre 1883. — P. 157-67. Durand (de Gros), *Notes de philologie rouergate.* Quelques vues ingénieuses ; çà et là des observations, qui donnent l'espoir de quelque constatation intéressante, mais rien qui soit étudié à fond, et partout la preuve d'une grande ignorance des éléments de la philologie romane. Ainsi, pour expliquer les doubles formes *farga* et *femna* d'une part, *fabréga* et *feména* d'autre part, M. D. émet la supposition, à ses yeux certaine, que les premières de ces formes répondent à la prononciation des Gallo-Romains lettrés « qui savaient respecter la prosodie latine », fabrĭca, femĭna, tandis que les secondes sont conformes à la prononciation vicieuse des classes ignorantes, fabrīca, femīna. Naturellement la prosodie n'a rien à voir là-dedans et ces doubles formes doivent s'expliquer d'une tout autre façon[1]. — P. 187-9. A. Roque-Ferrier, *De la substitution du D à l'L.* Les faits rassemblés dans ce court travail sont mal classés et souvent mal interprétés. Ainsi M. R.-F. donne comme exemple du passage de *l* à *d* le prov. *podiza*, quittance, qu'on trouve aussi sous la forme *polissa*, *policia*, mais c'est plutôt l'inverse, car *podiza* ou *podixa*, qui n'est pas aussi rare que paraît le croire M. R.-F., est pour *apodixa*[2], qui est le grec ἀπόδειξις. La supposition que *faidia*, *faidiment*, *faidir* seraient « des formes parallèles à *falha*, *falhiment*, *falhir* » n'a aucune espèce de fondement ; *faidir* et ses dérivés sont d'origine germanique (*fehde*) ; voy. Diez, *Et. W.* II *c*, *faide*. — Bibliographie, p. 192-8. Suchier, *Denkmæler d. prov. Literatur u. Sprache* (compte-rendu instructif de M. Chabaneau).

Novembre 1883. — P. 209-41. Durand (de Gros), *Notes de philologie rouergate* (suite). Le sujet choisi, « l'étude des noms servant à désigner les agglomérations et plantations d'arbres d'une même essence, » est intéressant, et l'auteur y a groupé des faits curieux, mais c'est toujours de la philologie d'amateur.

P. M.

---

1. J'ai dit quelques mots de ces formes où l'accent est déplacé, telles que *fabrèga*, *feména*, *pertéga*, et qui ne sont rien de plus que d'anciens proparoxytons, dans la *Bibl. de l'Éc. des chartes*, XXXVIII (1877), p. 570.

2. Voy. Du Cange, sous *podixa* et *apodixa*.

II. — Zeitschrift für romanische Philogie, VII, 2, 3. — P. 177. O. Schultz, *Die Lebensverhæltnisse der italienischen Trobadors*. Les troubadours de l'Italie septentrionale dont s'occupe M. Sch. sont Lanza (p. 187), Albert Malaspina (p. 188), Peire de la Mula (p. 194), dont l'origine italienne n'est pas prouvée, Rambertin de Buvalel (p. 197), Sordel (p. 202), li Paves (p. 214), Nicolet de Turin (*ibid.*), Lanfranc Cigala (p. 216), Luca Grimaldi (p. 219), Jacme Grill (p. 220), Simon Doria (*ibid.*), Perceval Doria (p. 221), Luquet Gattilusi (p. 223), Bonifaci Calvo (p. 225), Bertolomeu Zorzi (p. 226), Paul Lanfranc de Pistoia (p. 229), Ferrari de Ferrara (p. 230), le comte de Biandrate (p. 232), pris pour un comte de Flandres par M. Bartsch, Alberico de Romano (p. 233), Thomas II de Savoie (p. 233), Obs de Biguli (*ibid.*). Au début de son travail, M. Sch. se donne la peine de démontrer qu'Uc de Pena, Folquet de Marseille, Albertet Cailla, appartiennent en réalité au midi de la France et non à l'Italie. La démonstration était superflue. Aucun critique de notre temps ne serait trompé par le contre-sens de Bastero traduisant *Albeges* par *Albenga*. M. Sch. traite aussi de Peire de la Cavarana, qu'il conjecture avoir été provençal, et modifie légèrement la date assignée par Canello, dans un travail récent[1], au sirventés de ce troubadour. Les recherches de M. Sch. sur Guillaume de Sylvecane et Pierre de Castelnou (pp. 185-6), connus par Nostre-Dame, n'aboutissent à rien. La partie vraiment intéressante du travail est celle qui concerne les troubadours italiens. Parmi ceux-ci, en effet, plusieurs ont occupé des fonctions d'une certaine importance, et par suite se trouvent mentionnés dans les chroniques et documents diplomatiques qui existent en si grand nombre pour l'Italie du Nord. M. Schultz fait preuve d'une grande connaissance de cette riche littérature historique, en même temps que d'une critique exercée. Pourquoi, p. 219, répète-t-il, après d'autres, que la scène du récit en prose donné comme *razo* à la tenson de Lanfranc Cigala et de la dame Guillelma de Rozers[2], est en Castille? Il y a dans le texte (Laur. XLI, 42, fol. 48 *c*) : *en aisi com venc ad un* (corr. *a dos*) *chavaliers castellans d'un ric chastel*. Il est visible que *castellans* veut dire « châtelains, » et non « castillans. » — P. 236. R. Wiese, *Der Tesoretto und Favolello Brunetto Latinos*. Édition critique, accompagnée d'une longue introduction sur les manuscrits. et sur la langue. C'est un travail fait avec soin, mais dans lequel bien des questions sans intérêt sont traitées trop longuement. La partie proprement littéraire est complètement laissée de côté. Nous ne pouvons nous empêcher de trouver que des travaux de ce genre devraient être publiés à part. Une édition de plus de 150 pages n'est pas à sa place dans une revue. — P. 390. R. Weisse, *Die Sprachformen Matfre Ermengau's*. Ce travail, qui n'a aucune portée, est une dissertation de doctorat présentée à l'université de Halle. Elle a paru à part avant le numéro de la *Zeitschrift* où nous la retrouvons actuellement et a été déjà annoncée dans notre précédent volume, p. 635. C'est déjà trop que ces

1. Voy. *Romania*, XI, 407.
2. Et non *Rosas*. L'identification avec un *Roza*, donnée en note par M. Schultz, est erronée.

exercices scolaires soient imprimés et viennent, par suite, encombrer la bibliographie de l'érudition : l'abus deviendrait excessif si des périodiques que l'on conserve donnaient asile à des productions d'un caractère aussi éphémère. — P. 407. C. M. de Vasconcellos, *Neues zum Buche der Camonianischen Lieder und Briefe*. — P. 454. La bibliographie se compose en tout et pour tout d'un article tapageur de M. P. Scheffer-Boichorst sur la troisième édition du *Dante Alighieris Leben u. Werke* de M. Wegele, qui date de 1879.

P. M.

III. — Bulletin de la Société des anciens textes français, 1883, n° 2. — P. 45. P. Meyer, *Les neuf preux*. Dans une note du *Débat des Hérauts d'armes de France et d'Angleterre*, M. Meyer avait produit divers témoignages d'où il résultait que l'idée des neuf preux représentant les types de la vaillance chez les Juifs, chez les Grecs et les Romains, chez les chrétiens, remontait au moins au temps de Charles V. Actuellement il montre que cette idée est exprimée et développée pour la première fois dans les *Vœux du Paon* de Jacques de Longuyon, poème composé vers 1312, et dont le succès a été considérable au XIVe siècle. Il montre aussi que la même idée se retrouve déjà en principe chez Philippe Mousket, dans la première moitié du XIIIe siècle. — P. 55. *Notice sur un ms. brûlé ayant appartenu à la bibliothèque de Strasbourg*. Ce ms., daté de 1411, contenait des poésies latines, françaises et allemandes, accompagnées de la musique. La notice a été rédigée d'après des notes adressées en 1867 à M. Meyer par M. R. Reuss. — P. 61. P. Meyer, *Une homélie provençale du XVe siècle*. Cette homélie, qui a pour sujet saint Jean-Baptiste, est publiée d'après le ms. 14195 du fonds latin de la Bibliothèque nationale.— P. 70-2, P. Meyer, *Inventaire d'une bibliothèque française de la seconde moitié du XVe siècle*. Cet inventaire est écrit sur le dernier feuillet d'une bible historiale française de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il contient 37 articles. Le ms. appartenait en 1341 à une grande famille bretonne.

IV. — Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France, t. XLII (1882). — P. 169-242. De Marsy, *Le langage héraldique au XIIIe s. dans les poèmes d'Adenet le roi*. M. de Marsy examine les descriptions de blasons (*blason* signifiant à l'origine « bouclier ») que nous offre l'ancienne poésie française. Il résulte de ses observations que la langue héraldique n'est véritablement constituée qu'à la fin du XIIe siècle et au XIIIe. Plusieurs de ses remarques confirment les indications chronologiques fournies par d'autres éléments. Ainsi il fait voir que les descriptions de blasons ne sont précises et détaillées que dans certaines parties du roman d'Alexandre. Or, les passages qu'il cite sont tirés du *Fuerre de Gadres* et de l'épisode de Floridas et Dauris, qui sont, comme on l'a montré ici-même, les parties les plus récentes du poème (*Romania*, XI, 215-6 et 217-8). Le *Fuerre de Gadres* peut bien appartenir encore à la fin du XIIe siècle, mais l'épisode de Floridas et Dauris, qui manque dans les plus anciens mss., n'est certainement que du XIIIe siècle. C'est Adenet qui a fourni la plus riche moisson de textes précis. M. de M. établit que les descriptions héraldiques de cet auteur sont au moins aussi correctes que celles de l'*Armorial*

de France publié par M. Douët-d'Arcq, traité qui ne date que de la fin du XIVe siècle, et qui est considéré comme un de nos plus anciens documents héraldiques. Cette dissertation, très méthodique et rédigée avec une critique très sûre, est terminée par un choix d'extraits de poèmes du XIIIe et du XIVe s., qui sont mis en rapport par des numéros avec une liste des termes de blason, qui occupe les pages 184-8, et où le sens de chaque terme est défini lorsqu'il y a lieu. Nous signalerons en terminant à M. de Marsy un poème plus ancien qu'aucun des écrits d'Adenet, où se rencontrent de nombreuses descriptions de blasons, qui, pour être imaginaires, n'en sont pas moins très précises. C'est le *Tournoiement Antecrist* de Huon de Meri. P. M.

V. — Revue de la Société des études historiques, faisant suite à l'Investigateur. 49e année, septembre-octobre 1883. — P. 277-88. A. Loiseau, *Cour poétique et littéraire de Dom Diniz, roi de Portugal* (1279-1325). Ce travail, comme tous ceux du même auteur qui nous sont passés sous les yeux (voy. *Romania*, III, 504, *Revue critique*, 1881, art. 47, etc.), est dépourvu de tout mérite, et nous nous étonnons qu'il se trouve encore des revues pour accueillir d'aussi infimes élucubrations. M. Loiseau ne connaît rien sur les poésies du roi Diniz, sinon l'édition très défectueuse et fragmentaire de Lopes de Moura (Paris, 1847). Pour comble de malheur, il la qualifie (p. 276) de « dernière édition », alors que c'est la première. Il ignore par conséquent le choix publié, d'après le ms. du Vatican, par M. de Varnhagen (*Romania*, I, 119), et les deux éditions complètes de M. Monaci et de M. Braga. Il ne sait rien non plus du petit livre de Diez sur l'ancienne poésie portugaise. Tout ce qu'il dit n'est d'ailleurs qu'erreur ou banalité.

VI. — Revue critique, octobre-décembre 1883. — Art. 202. *Giornale storico della letteratura italiana*, I (C. J.). — 210. Aubertin, *Choix de textes français du Xe au XVIe siècle* (A. Delboulle : mauvais). — 216. Bijvanck, *Spécimen d'un essai critique sur les œuvres de Villon* (A. T[averney]). — 223. Reimann, *Die Deklination in der langue d'oïl* (A. Thomas).— 224. Freymund, *Ueber den reichen Reim* (A. T[homas]). — 242. *Joseph d'Arimathie*, p. p. Weidner (A. Thomas).

VII. — Literarisches Centralblatt, oct.-déc. 1883. — N° 43. Diez, *Kleinere Arbeiten*, hgg. von Breymann. — 47. Goossens, *Ueber den Chevalier au lion*.

VIII. — Deutsche Literaturzeitung, oct.-déc. 1883. — N° 43. Schœtensack, *Beitrag zu einer Grundlage für etym. Untersuchungen* (absurde). — 45. Færster, *Das Rolandslied von Châteauroux und Venedig VII*.— 50. Scartazzini, *Dante in Germania*. — 51. *Karls Reise* hgg. von Koschwitz (Morf).

CHRONIQUE.

M. le doyen Chenaux, curé de Vuadens (canton de Fribourg), est mort le 15 décembre 1883. Nous devons à M. Chenaux la belle collection de proverbes de la Gruyère que nous avons publiée dans notre tome V ; il a laissé quelques travaux inédits relatifs à nos études, dont M. Cornu, son collaborateur pour l'édition des proverbes, se propose de parler publiquement quelque jour.

— Notre collaborateur M. le Dr J. Ulrich, ancien élève de l'École des Hautes Études, vient d'être nommé professeur à l'université de Zurich, en remplacement de M. Settegast.

— Nous publierons prochainement un article sur l'intéressant volume de M. H. Carnoy, professeur au lycée Louis-le-Grand, notre collaborateur, la *Littérature orale de la Picardie*. Nous voulons signaler ici la distinction, — une grande médaille d'or, — dont cet ouvrage a été l'objet de la part de la Société des sciences, lettres et arts de Lille. Les études de *folk-lore* sont encore peu répandues et peu appréciées chez nous ; aussi faut-il savoir gré à la Société lilloise de son excellente intention et souhaiter que son exemple soit imité par d'autres. La médaille de M. Carnoy lui a été décernée à la suite d'un très remarquable rapport de M. V. Henry, professeur à la Faculté des lettres de Douai.

— Dans le compte-rendu de l'*History of french literature* de M. Georges Saintsbury, j'ai dit (*Rom.* XI, 603) que l'auteur avait emprunté la plupart des spécimens insérés dans son livre à la *Chrestomathie* de Bartsch, et qu'il n'avait pas jugé nécessaire d'en avertir le lecteur. Cette dernière assertion est inexacte : M. S. m'a fait remarquer une phrase de sa préface, qui m'avait échappé, dans laquelle il déclare qu'il a puisé le plus qu'il a pu dans la *Chrestomathie* de Bartsch. En réparant mon erreur involontaire, je saisis l'occasion d'annoncer la nouvelle édition que vient d'avoir, peu de temps après son apparition, le remarquable ouvrage de M. Saintsbury. — G. P.

— La Société des anciens textes français vient de mettre en distribution les deux volumes destinés à l'exercice 1882, à savoir le t. III des Œuvres d'Eustache Deschamps, publiées par M. de Queux de Saint-Hilaire, et *Raoul de Cambrai*, par MM. P. Meyer et A. Longnon. Ce dernier ouvrage, de civ et 384 pages, est le plus volumineux que la Société ait publié jusqu'ici. Il contient : 1° le texte de *Raoul* amélioré en maints endroits, tant par la collation du ms. unique une première fois édité, mais d'une façon peu exacte, en 1840, que par la comparaison avec les extraits d'un ms. perdu conservés par Fauchet dont il a été question ci-dessus, p. 3 ; 2° le texte d'un épisode de près de 800 vers interpolé dans un ms. de *Girbert de Metz*. Cet épisode, jusqu'ici inconnu, peut être considéré comme une sorte de remaniement partiel de la chanson de

Raoul. Le chap. II de l'introduction, œuvre propre de M. Longnon, donne, sur les éléments historiques mis en œuvre dans le poème, des notions entièrement nouvelles. La table des noms contient aussi, sous une forme très résumée, un grand nombre de recherches historiques.

— Vient de paraître à la librairie Champion la traduction de *Girart de Roussillon* dont nous avons annoncé la prochaine publication dans notre dernière chronique.

— Le directeur de l'École des chartes a fait exécuter récemment à Florence quelques planches de fac-similés, d'après des mss. latins et provençaux, pour la collection des photogravures de l'École des chartes. Celles de ces planches qui peuvent intéresser les études romanes se rapportent aux mss. Bibl. naz. F. 4 (S. Spirito 776), le chansonnier provençal décrit par M. Stengel dans la *Rivista di filologia romanza*, I, 25 et suiv.; — S. Lorenzo, pl. XXIX, cod. 8, ms. qui paraît avoir appartenu à Boccace; — Plut. XLI, cod. 42, chansonnier provençal.

— Livres adressés à la *Romania* :

Recueil des fac-similés à l'usage de l'École des chartes, fascicules I, II, III, 1880, 1881, 1883. Gr. in-fol., 34 pages et 75 planches non numérotées[1] (Paris, A. Picard). — Ces fac-similés, tous exécutés en héliogravure par M. P. Dujardin, forment la tête d'une collection commencée par la direction de l'École des chartes en 1872, et qui contient actuellement 250 numéros, sans compter quelques articles en cours d'exécution. Les trois fascicules mis en vente renferment, en 75 planches, les 130 premiers numéros, accompagnés de notices succinctes et de la transcription des premières et dernières lignes. Le quatrième fascicule, qui terminera le premier volume de la collection, contiendra plusieurs tables permettant de classer les pièces selon des ordres divers (par dates, par langue, par nature, etc.). Le recueil a été composé en vue de l'enseignement de l'École des chartes, et principalement pour servir aux cours de paléographie et de diplomatique. Il s'y rencontre aussi des morceaux qui peuvent servir à l'enseignement philologique[2], bien qu'en principe on trouve qu'il y a plus de fruit pour les élèves à étudier les textes de langue dans des éditions qui seules permettent la comparaison rapide des passages analogues. Parmi les textes qui intéressent les études romanes, citons, outre un grand nombre de chartes, les numéros 14 (trad. du Dialogue de saint Grégoire, par frère Angier[3]), 19 (quatre pages de l'*Alexandre* de l'Arsenal), 31 (deux pages du chansonnier provençal 15211, où se trouvent réunies les deux écritures de ce ms.), 129 (deux pages du Nouveau Testament albigeois du Palais Saint-Pierre), 130 (la première page du *Maugis d'Aigremont* de Peterhouse). On pourra remarquer que certaines

1. Chaque planche contient une ou plusieurs pièces. Pour éviter la confusion que produiraient deux séries de numéros, on a numéroté les pièces seulement et non les planches.

2. Il y a aussi, sous les numéros 5 à 13, neuf pièces allemandes (fin du XIIIe siècle et XIVe) tirées du fonds de Montbéliard, aux Archives nationales. Elles ont été exécutées pour servir à un cours libre d'allemand du moyen âge qui a été professé à l'École des chartes il y a une douzaine d'années.

3. Le fac-similé publié dans le précédent numéro de la *Romania*.

écritures, notamment les plus anciennes, ne sont pas représentées dans ces trois fascicules, mais il faut considérer que cette série d'héliogravures a été faite pour les besoins de l'École des chartes, qu'elle continue une collection de plus de 600 fac-similés exécutés par les anciens procédés, qui n'ont pas été mis dans le commerce, mais servent encore journellement à l'enseignement de l'École. D'ailleurs les fascicules 4 et 5 contiendront des reproductions, dès maintenant exécutées, de pages de mss. mérovingiens.

Facsimili di antichi manoscritti, per uso delle scuole di filologia neolatina, pubblicati da Ernesto Monaci, fasc. II. Roma, Martelli, 1883, in-folio. — Cette livraison renferme, comme la précédente, annoncée dans la *Romania*, XI, 171, vingt-cinq planches. L'exécution n'est pas supérieure à celle du premier fascicule, ce qui revient à dire qu'elle paraît médiocre, au regard des héliogravures et des héliotypies qui se font actuellement à Paris, à Londres, à Florence. Le choix ne semble pas très bien entendu. Il était inutile de consacrer trois planches (26-8) à l'*Aspremont* de Venise, et quatre (29-32) au *Fuerre de Gadres* de Lugo (sur lequel voy. *Rom.* XI, 319). Les mss. d'*Aspremont* sont fort nombreux, et celui de Venise est loin d'être l'un des plus importants. Quant au *Fuerre de Gadres* de Lugo, il n'a aucun intérêt. De plus, ces deux mss. n'étant point datés et étant d'une écriture trop facile à lire, on ne voit pas l'utilité qu'on en peut tirer pour l'enseignement de la paléographie. Si M. M. voulait que le roman d'Alexandre fût représenté dans sa collection, il eût bien mieux fait de choisir, au lieu du texte insignifiant de Lugo, le ms. du musée Correr à Venise, ou celui du Vatican Reg. 1364, qui sont, à des points de vue différents, fort importants. — Les planches 33 à 39 sont consacrées au poème de Boèce. Elles sont particulièrement mal venues. — Les pl. 40 à 42 contiennent six pages d'un des sermons « in volgare gallo-italico » du ms. de Turin D. VI. 10, sur lesquels voy. *Romania*, VIII, 464. — Les dernières planches sont occupées par deux pages du poème milanais de Pietro da Barsegapé (on avait déjà deux autres pages du même ms. en tête des *Poesie Lombarde* p. p. Biondelli), par une *Rappresentazione* inédite (pl. 44-7) tirée d'un ms. daté de 1405, tiré d'une bibliothèque privée d'Orvieto. Ce dernier morceau est le plus intéressant de cette livraison. Vient enfin (pl. 48-50) le début du *Conciliato d'amore*, poème italien du XIVe s., d'après un ms. de Venise.

Le Mystère de saint Eustache joué en 1504 sous la direction de B. Chancel, chapelain du Puy-Saint-André, près Briançon (Basses-Alpes), et publié par l'abbé Guillaume. Gap et Paris (Maisonneuve), 1883. In-8°, 115 p. (Tirage à part de la *Revue des langues romanes*, numéros de mars, juin, juillet, août, octobre et novembre 1882.) — Nous avons dit quelques mots de cette publication, tant dans les comptes-rendus successifs de la *Revue des langues romanes* que ci-dessus, à l'occasion du mystère de saint André édité par M. l'abbé Fazy.

Heinrich August Schoetensack. Beitrag zu einer wissenschaftlichen Grundlage für etymologische Untersuchungen auf dem Gebiete der französischen Sprache. Bonn, Strauss, xxiv et 626 p. — Ce fort volume est malheureusement dénué de toute valeur. Quelques exemples cueillis à la page 2 suffi-

ront pour prouver ce jugement sévère : *cagot* est canis Gothus, *bigot* Visigothus, *rançon* = *franc homme*, *cajoler* vient de canis et *joli*, *andouille* de endo et villa, *vignoble* de vineis opulenta, etc. Espérons que M. Schœtensack, qui se dit professeur, exerce cette fonction *in partibus infidelium!* — J. U.

Cours de littérature française du moyen âge et d'histoire de la langue française. Leçon d'ouverture, par M. Arsène Darmesteter, professeur. Paris, in-8°, 22 p. (Extrait de la *Revue internationale de l'enseignement* du 15 déc. 1883.) — M. Darmesteter trace à grandes lignes le plan du double cours de littérature et de grammaire auquel il entend consacrer la chaire créée à la Faculté des lettres sous le titre reproduit ci-dessus et qui lui a été si justement confiée. Les vues larges et intéressantes abondent dans ce programme. Nous y relèverons une observation dont nous ne contestons pas la justesse, mais qui nous semble, sans que l'auteur s'en soit peut-être bien rendu assez compte, peu encourageante pour l'avenir des études romanes en France. Après avoir parlé des conférences de l'École des hautes Études, dont il faisait lui-même l'une jusqu'à ces derniers temps, et qui, embrassant toutes les langues romanes, ont « surtout formé des élèves étrangers, qui à leur tour sont devenus professeurs dans les gymnases, les universités d'Allemagne, de Suisse, de Roumanie, de Bohême, de Suède, etc., » M. D. ajoute : « La complexité d'un pareil enseignement écartait par cela même les étudiants français, plus directement curieux des études nationales. » Ainsi, tandis que les étudiants allemands, suédois, etc., sont attirés par un enseignement qui comprend tout le domaine néo-latin, les étudiants français sont « écartés » par ce même enseignement qui est trop « complexe. » Après un pareil *testimonium paupertatis*, on s'étonne que M. D. poursuive : « Or, il importe de créer en France une école française qui poursuive avant tout l'étude scientifique de la langue française dans toute l'étendue de son développement historique. » Cette école n'aura que de tristes élèves s'ils ne comprennent pas que l'étude du français est inséparable de celle des autres langues romanes. M. Darmesteter, pour sa part, l'entend bien ainsi, il l'a prouvé à mainte reprise, notamment dans ses conférences de l'École des hautes Études, et il le dit dans cette leçon même; il ne voudrait certainement pas qu'on pût conclure de ses paroles que « l'école française » qu'il « importe de créer » se dispensera de connaître le provençal, l'italien, l'espagnol, etc. Nous avons tenu à dire nettement, pour notre part, combien une pareille abdication nous paraîtrait incompatible avec toute « étude scientifique. » Mais nous savons que le système commode de « l'école française, » entendue dans le sens de l'exclusion de ce qui n'est pas français, n'est pas sans partisans tacites ou déclarés.

Le propriétaire-gérant : F. VIEWEG.

ÉTUDE

SUR

LA DATE, LE CARACTÈRE ET L'ORIGINE

DE LA CHANSON

DU PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE.

I.

La nouvelle édition du *Pèlerinage* de Charlemagne publiée par M. Koschwitz, comme second volume de l'*Altfranzösische Bibliothek* dirigée par M. Förster, diffère de la première déjà par le titre. Le « *Ein altfranzösisches Gedicht des XI. Jahrhunderts* » est devenu « *Ein altfranzösisches Heldengedicht.* » M. Koschwitz nous donne ses raisons aux pages XIX ss. L'étude linguistique du texte, reprise de nouveau par l'éditeur, qui, depuis 1875, s'en est occupé assidûment, lui donne encore ce résultat qui me paraît sans réplique, que la langue du *Pèlerinage* présente un état plus jeune que l'*Alexis*, à peu près contemporain du *Roland* et sensiblement antérieur au *Comput* (p. XXVI, XXXI). Il en conclut que la composition de notre chanson remonte à la seconde moitié du XIe *ou au commencement du* XIIe *siècle.*

C'est ainsi que M. Koschwitz élargit les limites de son attribution antérieure (*Romanische Studien*, II, p. 41 ; *Ueberlieferung und Sprache*, p. 20, cf. *Pèlerinage*, première édition, pp. 17, 20), où il s'en tenait à la fin du XIe siècle, croyant la langue du *Pèlerinage* plus ancienne que celle du *Roland*. Je crois qu'il a bien fait en effet. L'état de la langue de cette curieuse chanson, où les altérations causées par le copiste anglo-normand rendent notre jugement malheureusement moins sûr et moins concluant qu'ailleurs, ne nous autorise guère à regarder la fin du XIe siècle comme la seule époque où elle ait pu être composée. M. Koschwitz laisse donc dans cette nouvelle édition au goût du lecteur à décider si c'est à la fin du XIe ou au commencement du XIIe que le ménestrel de la foire de l'*endit* de Saint-Denis a trouvé ses vers, et pour ne rien préjuger

il a fait disparaître de la feuille de titre le « *des elften Jahrhunderts.* » Il ne nous apprend pas même ce qu'il a décidé en lui-même ; mais il paraît bien qu'il penche vers l'opinion que ce n'est qu'au commencement du XIIe siècle que l'épisode de Constantinople a été joint à une chanson du XIe qui ne racontait que le voyage à Jérusalem. Notre *Pèlerinage* serait donc un remaniement fait au commencement du XIIe siècle d'une chanson de la fin du XIe.

En 1880, après avoir lu dans cette revue l'article de M. G. Paris sur le *Pèlerinage*, je croyais bien la question résolue pour tout jamais en faveur du XIe siècle comme époque de la composition de la chanson entière. Et à dire vrai, je le crois encore, après avoir lu la remarque de M. Koschwitz (p. 13 de la première édition, et p. XIX ss. de la seconde) où il restreint la portée de l'argumentation de cet article au *contenu*, à la *matière* de la chanson du *pèlerinage proprement dit*, et où il nie sa force probante pour la *composition de la chanson entière*. M. Koschwitz s'en rapporte à M. Paris lui-même, et celui-ci, dans son compte rendu récent (ci-dessus, page 128), confirme cette manière de voir en disant que ses raisonnements ne portent que sur le fond et ne peuvent rien prouver pour la forme du poème.

Je ne le crois pas, et j'ose dire ce qui me donne la conviction que les conclusions tirées du récit du *Pèlerinage* ont leur force probante aussi pour fixer la date de la composition de la chanson entière. Je veux bien admettre avec M. Gautier (*Ép. franç.*, III[2], p. 274) que les arguments tirés de la description de Jérusalem et de Constantinople, et ceux qui sont tirés de l'endit et des reliques de Saint-Denis prouvent seulement *qu'il est possible* d'attribuer notre chanson au XIe siècle, mais sont aussi applicables pour qui veut l'attribuer au XIIe. Il faudrait de même avouer avec M. Stengel (*Litteraturblatt*, 1881, p. 289) que le caractère de l'empereur grec tel qu'il est peint par notre poète (v. 438, 686 ss.) pourrait convenir aussi à une chanson du XIIe. L'archaïsme du style nous empêche sûrement de chercher l'origine du *Pèlerinage* dans la seconde moitié du XIIe siècle ; mais il ne forme pas une raison assez concluante pour nous forcer d'y reconnaître exclusivement l'empreinte du XIe [1] (Koschwitz, p. XX ss.). Reste donc l'argument tiré du caractère pacifique de l'expédition de Charlemagne et, ce qui revient au même, de la situation absolument pacifique et indépendante de la sainte cité. Ces

1. La dissertation de Groth dans l'*Archiv f. das Studium der neueren Sprachen*, LXIX, p. 391 ss., contient d'utiles rapprochements, mais quand il veut prouver à l'aide de quelques archaïsmes du style que le *Pèlerinage* est plus ancien que la rédaction du XIe siècle du *Roland*, cela me paraît le *nihil probat qui nimium probat*.

deux traits sont identiques : ils constituent, en se soutenant l'un l'autre, le caractère pacifique de l'expédition.

L'état de la langue nous laissant libre, *cum grano salis*, l'intervalle entre l'*Alexis* et le *Comput* pour cette fixation, ce dernier argument de M. Paris me paraît réellement de nature à en préciser la date, *qu'on ne saurait par conséquent faire descendre en deçà de l'an* 1080, *ou peu s'en faut.*

La nature même de la poésie populaire empêche d'en juger autrement. Si cette poésie est l'expression des sentiments, des aspirations du peuple, l'âme du peuple devenue parole et parole irréfléchie, immédiate, non seulement il est impossible que la partie du *Pèlerinage* qui raconte le voyage pacifique à la ville libre de Jérusalem ait été trouvée du temps des croisades (ce dont M. K. convient sans hésitation), *mais il est de même impossible qu'une chanson ainsi faite ait été, du temps des croisades, remaniée par un poète courant les foires, qui, gardant le caractère pacifique de l'expédition sans y toucher, n'y aurait introduit que des changements qui lui semblaient propres à égayer la matière.*

Le poète populaire, c'est le peuple lui-même ; l'âme du poète est celle du peuple ; sa chanson est l'expression des sentiments nationaux ou au moins des sentiments de tout un groupe, d'une classe, d'un ensemble. Et ce peuple, ce groupe, soit bourgeois, soit guerrier, ne pouvait, au temps où fermentaient les idées des croisades (1080-1095), ni créer dans une chanson nouvelle ni même garder dans un remaniement l'image d'un Charlemagne pèlerin, monté sur un mulet, muni de la besace et du bourdon, et l'image d'une ville sainte, libre et indépendante. Peut-on vraiment se figurer un jongleur de la foire de l'endit, en 1090 par exemple, où les sévices des Turcs Seldjoucides remplissaient depuis des années tout l'Occident d'indignation, que les papes Grégoire VII, Victor III [1] et Urbain II avaient cherché depuis quinze ans à gagner les masses à leurs idées d'une grande expédition, et que, par conséquent, le clergé haranguait le peuple, surtout quand il y avait grand concours de gens comme à l'endit de Saint-Denis — peut-on sérieusement s'imaginer ce poète populaire reprenant l'ancienne tradition du *Pèlerinage* pacifique du grand empereur, transformant sa matière librement et tout différemment de son original en y introduisant l'esprit railleur d'une société bourgeoise naissante, et se montrant par cette introduction comme un homme tout à fait maître de ce que lui avaient transmis ses ancêtres et

1. Sous ce pape, un chef turcoman, Ortok, s'empare de la ville sainte (1086), et les persécutions augmentent encore ; aussi le projet d'une croisade, conçu par Victor III, suit-il immédiatement (1087) cette seconde conquête de Jérusalem par les Turcs.

s'accommodant bien aux nouvelles idées du temps nouveau et de la nouvelle société, c'est-à-dire se montrant vrai poète populaire, véritable interprète de l'esprit de la foire, — peut-on admettre que ce poète eût pu garder pour l'expédition de son héros l'intention et les circonstances pacifiques que lui donnait la tradition, si contraire en ce point aux nouvelles idées, si contraire aux paroles que les fidèles venaient d'entendre dans la bouche du prêtre qui leur avait montré les grandes reliques ?

Je suis convaincu que l'idée même de la poésie populaire répugne à une si étrange hypothèse.

Il est impossible que, dans les temps où se préparait la grande explosion de 1095, le peuple ait remanié une ancienne chanson du pèlerinage de Charles sans remanier le caractère de ce pèlerinage même et sans changer l'aspect de la sainte cité. La grande aspiration de ce peuple était dès lors de vaincre les infidèles, maîtres des saints lieux, et toute grande aspiration nationale est confiée par un peuple qui a son épopée à ses héros, à son héros κατ' ἐξοχήν.

Ce héros a entre autres une fonction principale : il doit assurer à ces aspirations nationales, à l'aide de son bras vigoureux, une réalité que l'actualité leur refuse encore. Si donc un poète populaire s'était mis à ce moment à reprendre l'ancien *Pèlerinage* pour l'habiller de nouveau, pour en changer complètement l'aspect, il ne pouvait faire autrement que d'y faire vaincre à Charlemagne les Sarrasins maîtres de la sainte cité. Il devait agir ainsi sans s'en rendre compte, étant poète du peuple, étant peuple lui-même. Il se trouvait sous l'influence d'un courant d'idées qui devait l'entraîner infailliblement aussi bien que tout le monde autour de lui. Tout cela serait arrivé si le remaniement de l'ancienne tradition avait eu lieu peu de temps avant les croisades, disons : après l'an 1080. Je choisis cette année, parce qu'il faut bien laisser quelque temps, pour se répandre dans le peuple, à la triste nouvelle de la prise de Jérusalem par les Turcs (1076) et à l'idée d'une expédition contre eux, conçue par le pape Grégoire.

Les mêmes arguments que M. Paris a tirés du caractère pacifique du voyage détruisent naturellement l'opinion, soutenue entre autres par M. Stengel, que le *Pèlerinage* est postérieur à la première ou — ce qui en ce moment vaut autant pour nous — postérieur à la seconde, à la troisième croisade. Seulement l'invraisemblance de cette attribution saute encore davantage aux yeux, des faits littéraires bien connus venant à notre aide.

Le manuscrit du Musée britannique (*C*) est le seul qui ait gardé pour l'expédition de Charlemagne le caractère primitif, tout à fait exempt de l'influence des idées des croisades. Les deux autres manuscrits français de notre chanson que nous savons avoir existé au XIIe ou au XIIIe siècle

font de Charlemagne un croisé (z et y de l'arbre généalogique de M. Koschwitz, page XIV). On admettra avec M. Suchier (Koschwitz, p. VIII) que deux scribes ont fort bien pu arriver à faire cela indépendamment l'un de l'autre, rendant hommage chacun de son côté à l'influence du courant d'idées qui dominait leur temps. L'original de la version de la *Karlamagnussaga* (y), la plus fidèle au texte du manuscrit de Londres, tout en gardant le bourdon et en laissant de côté les armes, dit, aussi bien que celui de la version galloise (z), que Charles et les siens prirent la croix, cédant ainsi involontairement aux idées de leurs époques et se souciant peu de la disparate avec le reste du récit qui résultait de cette remarque.

Les *Galien* et la version manuscrite du *Guérin de Montglave* supposent une expédition armée, et le poète n'en est pas plus embarrassé de nous répéter la scène des gabs à Constantinople (Koschwitz, p. XVIII). Il est vrai que dans aucune de ces versions il n'est question de la croix. L'expédition en elle-même est pacifique. Dans le *Guérin* elle est appelée expressément pèlerinage : (*Sechs Bearbeitungen*, p. 42 s.) les pèlerins *n'estoient armez sinon des espees* (p. 45), et ils ont des chevaux (p. 47). Dans les *Galien* il s'agit d'un « voyage » (p. 73 ; d'un « saint voyage », p. 99 ; d'un « voyage d'outremer », *ib.*), et les voyageurs ont de même leurs épées et leurs destriers (p. 77, 100 s.) [1]. L'absence de la croix et de toute intention belliqueuse dans ces remaniements semble contredire ce que nous venons de prétendre. Suivant les raisons exposées ci-dessus, il faudrait qu'ici le *Pèlerinage* du XIe siècle fût devenu une véritable croisade. Point du tout. Le *Galien* en vers qui est la base des remaniements en question ne remonte pas au delà de la fin du XIIIe siècle, comme l'a démontré M. Paris. On sait qu'un remaniement de ce temps n'est plus animé des grandes idées nationales. L'épopée en 1300 a perdu depuis longtemps son caractère primitif. Elle est devenue une chronique rimée comme une autre, où les anciennes histoires sont racontées, parce qu'elles sont intéressantes, mais non plus parce que l'âme du peuple y trouve l'expression de tout ce qui l'émeut et la remplit. Le Charlemagne de cette épopée en décadence n'a plus le bras vigoureux qu'il prêtait au XIIe siècle encore aux grandes entreprises nationales.

---

1. Il paraît bien que le récit du *Guérin* a gardé quelques souvenirs de la plus ancienne version, quand il se sert constamment de l'expression *pèlerin*, *pèlerinage*, et quand il dit que ces pèlerins n'ont que leurs épées dont « jamais ou du moins trop envis se leussent dessaisis » (p. 45). Cela a tout à fait l'air d'une excuse de la part d'un remanieur qui veut nous donner des raisons pour avoir tant soit peu armé des pèlerins qui, dans son original, n'avaient point d'armes. Dans les *Galien*, ces hésitations ont disparu.

Que l'auteur du *Galien* en 1300 nous parle d'un voyage pacifique de Charlemagne en Terre-Sainte et d'une ville sainte indépendante sous un patriarche, cela ne prouve nullement qu'un poète ou remanieur de 1100 ou de 1150 en eût pu faire autant. Cela prouve seulement que l'auteur du *Galien* travaillait en 1300 sur un manuscrit qui contenait encore la tradition originale d'un voyage sans croix. Comme, en conséquence des raisons que je viens de donner, un remaniement que le *Pèlerinage* aurait subi au bon temps du XIIe siècle n'aurait point gardé ces allures pacifiques, on est autorisé à croire qu'un remaniement au XIIe siècle n'a pas eu lieu. Le fait que le manuscrit de Londres nous offre encore à la fin du XIIIe siècle la version primitive confirmerait cette hypothèse, et tout se réunirait pour nous faire croire que le poème du *Pèlerinage* n'avait pas eu un aussi grand succès en France qu'à l'étranger. On ne le remaniait pas, on se contentait de se le transmettre comme d'autres anciennes chansons du bon vieux temps, qui souvent, moins heureuses que le *Pèlerinage,* ne nous sont parvenues que dans des versions étrangères. Mais en se le transmettant simplement comme un poème pour ainsi dire suranné, ne convenant plus aux temps nouveaux, les chanteurs étaient si peu capables de se soustraire aux idées de leur époque que quelques-uns font instinctivement prendre la croix à Charles, montrant par cette condescendance involontaire combien peu familière leur était, malgré le texte même de la chanson, l'image de cet empereur chevauchant sur un mulet et ne pensant à rien moins qu'à combattre pour le saint sépulcre. Ils auraient bien autrement chanté le voyage en Orient, si eux-mêmes, poètes du temps des croisades, ils avaient eu à trouver ou à remanier l'histoire de leur empereur allant à Jérusalem : ni Charles n'aurait alors oublié Joyeuse, ni Roland Durendal. La version galloise le prouve on ne peut plus clairement, en faisant prendre aux pèlerins des armes, outre la croix (plenty of every kind of arms, *Sechs Bearbeitungen*, p. 21), qui naturellement disparaissent plus tard, comme le cortège des 80,000.

Et avec tout cela on veut que la composition de notre chanson (c'est-à-dire le remaniement d'une ancienne chanson du pèlerinage de Charles en Terre-Sainte dû au poète de la foire de Saint-Denis), — composition où, par la nature des faits racontés, n'entrent pour rien ni la croix, ni les armes, ni les Sarrasins à combattre, — ne date que du temps des premières croisades, de l'âge d'or de l'idée d'un Charlemagne croisé[1] ?

---

1. Pour les mêmes raisons, je crois la branche de la chanson de *Renaut de Montauban* qui raconte son pèlerinage en Terre-Sainte, quelque peu ancienne qu'elle soit (*Hist. litt.*, XXII, p. 698), antérieure comme fond aux croisades. Renaut n'y prend point la croix, comme les poètes le font faire aux héros allant en Palestine dans les poèmes sûrement postérieurs aux croisades. Le

J'ai encore à revenir à l'idée que le poète se fait de la situation de Jérusalem, parce que je trouve sur ce point capital notre poème plus conséquent que ne le veut M. Paris, qui croit que le vers 213,

Deus est encore el ciel qui'n voelt faire justise,

s'adresse aux Musulmans. M. Gautier a déjà fait remarquer (l. c., p. 273) qu'ici évidemment il n'est pas question des Sarrasins, qui ne sont pas nommés. *Li home de la terre* sont des Francs pour une grande partie, et si le poète eût eu en vue les mécréants, il aurait certainement parlé autrement de *cele gent haïe*. On peut supposer que le bruit du marché attenant à l'église de Sainte-Marie Latine contrastait aux yeux des pèlerins, venus pour prier, d'une manière désagréable avec la sainteté du lieu. Des marchandises barraient le chemin, les cris des vendeurs francs, juifs, arabes (des « lenguages » v. 209) pénétraient dans l'église et troublaient la dévotion des fidèles. Les pèlerins se plaignaient de ce qu'ils

---

roi Charles ne l'envoie point porter du secours à la ville sainte, qui est de nouveau aux mains des mécréants (p. 405 de l'édition Michelant). L'empereur de la chrétienté ne sait apparemment rien de cette catastrophe, inventée et ajoutée postérieurement à cette branche et représentant sans doute le reflet poétique de la prise de Jérusalem par Saladin, en 1187. On sait que la rédaction la plus ancienne de la chanson de Renaut qui nous soit parvenue est de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle. On sait aussi que c'est justement le récit des exploits de Renaut sous les murailles de la sainte cité qui diffère le plus dans les textes (l. c. p. 509, 513); c'est qu'ici, avant tout, chaque remanieur trouvait à faire pour rendre sa chanson conforme à l'esprit de son époque. Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que ces poètes se représentent Jérusalem comme ayant pour chef un *roi* (pp. 405, 418) et non point un *patriarche;* telle doit évidemment être l'idée d'un poète vivant du temps des *rois de Jérusalem* (cf. G. Paris, ci-dessus p. 128).

Pour se persuader qu'originairement Renaut était censé aller en Terre-Sainte comme simple pèlerin, dans la seule intention d'adorer le saint sépulcre et d'y faire ses offrandes (qu'il le fît volontairement ou que Charles le lui eût commandé), il suffit de lire ces vers prononcés par Renaut (p. 381) :

Et si saciez de voir, outre mer doi la voie.
Se Deus me done vie que au sepucre soie,
M'oferande i ferai, puis m'an repereroie.
Se ge puis retorner. . . . . .

Pas un mot des Sarrasins à défaire! Le remanieur — on sait combien souvent cela lui arrive — a oublié de rendre ce passage et celui de la p. 398 conformes à ce qu'il va plus tard ajouter de son chef. Il en est autrement du vœu de Renaut que Bekker nous fait connaître d'après une autre version (p. X de son *Fierabras*). La rédaction plus jeune encore à laquelle ces vers appartiennent fait dire à Renaut qu'il ira conquérir le saint sépulcre, tout en lui faisant faire son voyage « Nus pieds, en lange, com pelerin pené », conformément à l'ancienne tradition.

Il y aurait une étude aussi curieuse qu'instructive à faire sur le progrès des idées des croisades, sur le mélange de tradition et d'actualité, sur les allusions aux faits historiques des croisades dans les différents textes de cette chanson. La chronologie des chansons de geste en général en profiterait beaucoup.

croyaient une profanation ; il leur venait à l'esprit l'image du Christ chassant les marchands du Temple ; ils en parlaient après leur retour dans leurs pays, et dans la suite naquit l'idée d'un marché ayant lieu dans l'église même, comme l'Évangile le représente. Notre poète a compris de la sorte le récit des pèlerins, et comme eux il pense à une seconde purification du Temple qui frappera les *hommes de la terre,* francs, juifs, arabes, indistinctement. Ainsi je vois dans ce passage plutôt une autre preuve de ce fait extrêmement important que le *Pèlerinage* se représente Jérusalem comme une ville où l'adoration des saints lieux n'est nullement troublée par les ennemis musulmans. Même quand il y a quelque profanation, ce sont *li home de la terre* et non pas les Sarrasins qui en sont les auteurs, le poète laissant dans le vague par cette expression indifférente son accusation, et par cela même ne l'adressant point aux mécréants. Il est incontestable, comme le dit M. Gautier (p. 273), que l'idée de la présence des Sarrasins n'entre pour rien dans l'image de la ville sainte [1], et que dans tout le poème « on ne trouve pas une seule fois un accent indigné contre les Sarrasins, maîtres de la sainte cité. »

M. Koschwitz me semble combattre cette assertion bien à tort (p. xv). Il est parfaitement clair, et il résulte incontestablement de la réponse de Charlemagne, que le patriarche ne voit les ennemis qui veulent détruire la chrétienté que de l'autre côté de la Méditerranée. Il ne parle pas du tout des Sarrasins comme des possesseurs du saint sépulcre [2]. Si le poète en avait voulu parler, il s'y serait pris bien autrement. Et comment le patriarche se serait-il alors contenté de la réponse de l'empereur ? Il ne faut donc pas imposer à ces paroles fort claires le sens qu'on désirerait y trouver. Tout ce qui est dit dans les vers 224 ss. est fort bien dit tel qu'il est, et tout à fait en harmonie avec l'idée que le poète se fait de la ville sainte. L'émendation que M. Koschwitz nous propose (p. xv s.) — car le passage présente des difficultés linguistiques auxquelles on est forcé de remédier — lui est suggérée par le besoin

---

1. Qu'on n'oublie pas que c'est un Juif et non pas un Sarrasin qui est converti par l'apparition de Charlemagne.

2. M. Stengel (l. c., p. 289) paraît appuyer sur le « nos » du vers 227 (224 et 225). Mais « nos » veut dire évidemment : *nous autres chrétiens*, le patriarche parlant de la chrétienté en général qui est haïe par les païens. Et il dit dans l'édition de M. Koschwitz : « *gardez*-nous en », et non pas : « *délivrez*-nous en », ce qui n'est point insignifiant. Le texte de notre chanson s'oppose partout à une interprétation qui voudrait voir Jérusalem dans les mains des mécréants, et par conséquent ayant besoin d'être *délivrée*. — Du reste, le manuscrit lit : « de païens *vos* gardez », et les trois versions en prose disent de même (p. 43, 76, 104). Le gallois a abrégé (p. 24), de même la *saga*. Dans la première édition, M. Förster avait proposé de garder le « vos » ; M. Koschwitz ne donne pas les raisons qui l'ont fait changer. J'y reviendrai (p. 199).

qu'il éprouve de faire disparaître du texte primitif la réponse de Charles, parce qu'il y voit une disparate. D'après lui, un copiste a intercalé cette réponse et a remplacé par elle d'autres vers qui se trouvaient originairement là, pour mettre en rapport sa chanson avec la bataille de Roncevaux [1] (p. XVII). Mais quelle raison un copiste postérieur, du temps des croisades [2], aurait-il eue pour forger une telle réponse, qui devait lui paraître aussi singulière qu'à M. Koschwitz? Lui, l'homme du XIIe siècle, qui connaissait les combats pour les saints lieux, n'avait aucune raison de faire chercher les mécréants en Espagne au patriarche et à Charlemagne s'entretenant à Jérusalem. Il devait plutôt être enclin à faire disparaître ce trait *suranné* pour son époque et à faire promettre à Charlemagne qu'il viendrait plus tard avec toute une armée pour détruire les Sarrasins de Syrie et de Palestine. C'est précisément ce que, dans le *Galien* imprimé, Charles répond au patriarche : « Certes, patriarche, moy retourné en France... je *reviendray* ces chiens payens assaillir et leur feray a tous finer la vie souz mon espée, car tant *ameneray* de François et de barons de mon pays que j'en feray trembler cette terre (p. 104). » Voilà l'arrangement rationaliste qui serait venu à l'idée d'un scribe du XIIe siècle plutôt que l'introduction des vers que lui attribue M. Koschwitz [3] et qui pour lui devaient contenir une disparate. Mais ce scribe n'a rien introduit du tout ; les vers en question sont plutôt un trait fort précieux, témoignant pour l'ancienneté du poème [4]. La difficulté qui

---

1. M. Stengel va encore plus loin, en disant (l. c. p. 289) : *Hiedurch scheint sich mir die Reise Karls als Vorgedicht zu Roland deutlich genug selbst darzustellen.* A vrai dire, ces vers nous montrent seulement, ce dont sans eux on n'aurait point douté, que le poète connaissait la tradition des guerres d'Espagne, plus ancienne en tout cas que celle du pèlerinage. Cette allusion, assez fréquente dans les chansons de geste pour n'être à nos yeux qu'un lieu commun, ne nous avance pas plus dans notre connaissance de l'intention du poète que l'emploi du chiffre 7 pour désigner un espace de temps considérable (vers 74, 193, 310, 325). — Le poète ayant emprunté une fois l'institution des douze pairs aux traditions sur les guerres d'Espagne, il est bien clair que ce qu'il en raconte doit s'être passé *avant* le désastre de Roncevaux, auquel il peut donc faire allusion comme à un événement futur ; il est bien clair aussi qu'il fait du *triclinium aux onze lits* une salle à *treize* lits. Cela peut bien rappeler des situations analogues des romans d'aventure (Stengel, l. c., p. 288) ; mais cela n'a aucun rapport avec eux. La même donnée (un roi et douze compagnons) amène des situations semblables dans les deux cycles indépendamment.

2. On sait que toutes les anciennes versions sont d'accord pour attribuer cette réponse à Charlemagne, de sorte que cette interpolation se serait faite de bien bonne heure. Le *Galien* manuscrit a gardé ce trait (p. 76); le *Guérin* l'a fait disparaître (p. 43).

3. M. Koschwitz a-t-il oublié qu'il s'est prononcé autrefois (*Rom. Studien*, II, p. 43) comme je le fais ici en combattant ses remarques récentes ?

4. Röhricht, *Beiträge zur Gesch. d. Kreuzzüge*, II, p. 14, paraît traduire le mot *Espagne* de ce passage par « pays des Sarrasins », ce qui vaudrait ici

résulte des assonances a été levée par M. Paris d'une manière bien plus satisfaisante au point de vue de la paléographie et du sens (*Rom.*, XI, p. 407 et ci-dessus, p. 127).

M. Gautier a donc raison de dire que ni l'empereur, ni le patriarche ne voient d'ennemis dans la ville sainte et que par conséquent le poème ne contient aucun trait contre les véritables maîtres du saint sépulcre. Il les ignore. Et cela convient parfaitement à l'idée qu'on devait avoir en Occident de l'état des saints lieux au XIe siècle. M. Paris a montré (*Rom.*, IX, p. 19) qu'après la mort du calife Fatimide Hakîm († 1020), qui avait interrompu pour quelque temps les traditions de tolérance du califat, la confiance et la sécurité étaient revenues dans la société franque de Jérusalem. Les rapports des Francs et des Musulmans redevenaient amicaux, ce que, en réalité, malgré l'intolérance d'en haut, ils n'avaient jamais complètement cessé d'être. M. Prutz, dans son livre récent sur les croisades [1], montre de nouveau qu'une haine religieuse n'existait point entre les chrétiens et les Arabes en Palestine sous les califes, qu'elle fut moins la cause que la suite des croisades. Les pèlerins furent libres dans leurs exercices de dévotion jusqu'en 1076 [2]. Après la mort de Hakîm, surtout depuis 1035, leurs voyages recommencèrent de plus belle (Röhricht, *Histor. Taschenbuch*, 1875, p. 314). Pendant leur séjour à Jérusalem, il se faisait des processions conduites par le patriarche (vers 143), dont les dispositions réglaient la vie religieuse des Francs et qui était

---

autant que Syrie. Outre que le sens du passage entier ne permet pas une telle interprétation, cette traduction serait en tout cas inadmissible pour un poème du caractère du *Pèlerinage*. Il est vrai que *Hispania*, dans quelques historiens des croisades, est employée dans ce sens (M. R. se trompe cependant s'il range parmi eux Guillaume de Tyr, *Histor. Taschenbuch*, 1875, p. 340), mais cela ne prouve rien pour la poésie populaire, où *Espagne* pour *paienie* ne se rencontre guère avant la fin du XIIe siècle. La chanson de *Fierabras* offre, que je sache, le premier exemple. *Aspremont* va suivre au XIIIe siècle. On sait quelle confusion naquit de là dans les traditions.

1. *Kulturgeschichte der Kreuzzüge*, pp. 10, 12, 17, 21, 35, 39.

2. Il est vrai qu'il doit y avoir eu des exceptions, comme il est du reste naturel. Il sera arrivé à l'un ou à l'autre de ces pèlerins de subir des vexations, de mauvais traitements, et même d'être mis à mort par des Arabes de Jérusalem. Mais, en général, les bons rapports entre les pèlerins et les Arabes à Jérusalem sont incontestables pour le milieu du XIe siècle. Il suffit de renvoyer à ce que dit l'abbé de Croyland, Ingulph (cité par M. Paris), témoin des faits qu'il raconte. Guillaume de Tyr (I, cap. 10) parle par ouï-dire, un siècle après, pendant lequel la haine contre les Musulmans allait toujours augmentant, et il ne sépare pas (il parle de tout l'espace des quatre siècles de domination païenne) l'époque de 1020 à 1076 de celle qui la précéda et de celle qui la suivit. Les objections que M. Gautier allègue en plus (p. 273) ne prouvent pas davantage. Il rappelle les vexations de la part des Turcs Seldjoucides et le discours du pape Urbain II, à Clermont, pour prouver qu'*avant* 1076 il n'y avait que de terribles épreuves pour les pauvres pèlerins à Jérusalem.

pour les pèlerins la seule autorité qui frappât leurs yeux et imposât à leur dévote ardeur. Cet état de choses ne pouvait tarder à produire dans les esprits de ces hommes simples et ignorants l'idée d'un patriarche souverain, maître de la ville sainte.

Ces pèlerins qui avaient été accueillis si amicalement par leurs coreligionnaires dans la sainte cité, qui y avaient adoré le saint sépulcre, conduits par le patriarche, sans que personne fût venu troubler le faste qu'ils y déployaient, qui voyaient les rapports pacifiques de tous les *languages* de la ville, comment auraient-ils pu répandre en Occident l'idée d'une Jérusalem opprimée par les mécréants et ayant besoin d'être délivrée par la force des armes ? Loin de là ; dans l'image de la ville sainte que leurs récits donnaient aux Occidentaux tels que notre poète, aucun souvenir des Sarrasins ne venait troubler l'état patriarcal.

Voilà *Jersalem la vile* du *Pèlerinage*. Mais ce qui est vrai pour la ville ne s'applique pas à l'état du pays entier. On sait que les mêmes pèlerins qui avaient, en toute sécurité, prié aux lieux saints de la cité, étaient forcés de renoncer à une visite aux bords du Jourdain par crainte des attaques des Bédouins (*Hist. Taschenbuch*, 1875, p. 364, cf. 347, 345). La grande expédition de 1065, qui trouva dans Jérusalem un accueil si complètement pacifique, avait eu beaucoup à souffrir des brigands arabes en traversant la Syrie (l. c., p. 346). L'approche de la sainte cité était, d'après ces témoignages, aussi périlleuse que le séjour y était rassurant. Cela n'a assurément pas peu contribué à faire regarder Jérusalem comme une espèce d'asile où le pèlerin, protégé par le patriarche, jouissait d'une sécurité complète.

Les pèlerins savaient fort bien que ces vexations n'avaient que très peu à faire avec la diversité de la foi des assaillants et des assaillis. Ces ennemis étaient bien des Sarrasins, mais ils étaient avant tout des brigands qui ne les guettaient point à cause de leur foi, mais à cause de leur argent. Pour éprouver de telles vexations, un Occidental du moyen âge n'avait pas besoin d'aller en Syrie ; il pouvait les subir chez lui [1]. Sous le pontificat du fameux Benoît IX (1033-1048), un pèlerinage à Rome n'était guère moins périlleux qu'un voyage à Jérusalem. Le pèlerin n'avait aucune raison de voir dans les brigands païens, qui lui volaient en Syrie ce que les brigands chrétiens lui avait laissé en Europe, des ennemis de sa foi plutôt que de son bien. Aussi un voyage de ce temps-là était-il toujours une entreprise où il y allait du bien, sinon de la vie. L'essentiel,

1. Il ne faut pas oublier non plus que les pèlerins étaient souvent bien cruellement traités à Constantinople, où le terrible Basile II ne fut pas le seul à les vexer pendant le XIe siècle.

c'est qu'à Jérusalem on n'était pas empêché d'adorer le saint sépulcre, que les saints lieux n'étaient pas profanés. Pourvu que cela fût, on avait de quoi être content.

Ce ne sont point les dangers qu'on courait pendant le voyage qui remplirent l'Occident d'indignation et qui firent éclater la guerre : c'est l'impossibilité de faire ses prières sur les saints lieux, causée par les Turcs depuis 1076, qui désespéra l'Occident.

Il se peut donc fort bien qu'un Occidental du milieu du XIe siècle se représentât la ville de Jérusalem comme une ville indépendante des Sarrasins et à l'abri de toute vexation, tandis qu'il savait que le pays qui l'entourait était à la merci des brigands mécréants.

C'est précisément l'idée de notre chanson. Le chemin de Jérusalem traverse les *Turcs et les Persanz et cele gent haïe* (105), et en lui donnant son congé le patriarche dit à Charles : « Mais que de Sarazins et paiiens *vos* guardez (224). » M. Paris est prêt à sacrifier ce vers 105 à cause de cet autre qui dit que le roi Hugon

tient tote Perse tresque en Capadoce (48).

Je trouve de même que ces deux vers se contredisent ; pourtant je ne sais si cette contradiction serait assez forte en elle-même pour nous contraindre à l'émendation, vu le caractère populaire de la chanson. N'exigeons pas trop d'unité d'un poème pareil, car ce qui paraît se contredire aux yeux d'un lecteur moderne, qui porte partout son besoin de critique et qui lit et relit ces poèmes, n'est pas toujours et est rarement au même degré une contradiction aux yeux de l'homme du moyen âge. Il faut ajouter que les deux vers en question ont pu être interpolés postérieurement ; le contexte dans lequel ils se trouvent l'un et l'autre se prête avec une égale facilité à de telles interpolations (énumération de pays lointains). Tandis que les conditions paléographiques ne rendent pas l'un de ces vers plus suspect que l'autre, je crois devoir voir dans une autre circonstance une preuve contre l'authenticité du vers 48 ou au moins de sa forme actuelle. La Perse est dans toute l'épopée française un pays d'infidèles (cf. par exemple *Roland*, 3204), qu'on peut s'étonner avec raison de voir ici soumis à un prince chrétien. Le vers me paraît donc contenir, outre la contradiction avec ce qui suit (105), une autre contradiction avec la géographie générale des chansons de geste, ce qui est beaucoup plus grave et ce qui me semble indiquer une époque relativement moderne. La *saga* dit : « Il est empereur à Constantinople et jusque dans la terre qui s'appelle Cappadoce. » Son original français n'avait donc sans doute pas *Perse*, mais peut-être *terre*. Les autres versions ne connaissent point ce vers.

Le vers 105 restera donc [1]. Il est vrai que le poète, par la nature des faits qu'il raconte, ne peut être porté à nous montrer l'empereur et ses pairs en face des mécréants (*Rom.*, IX, p. 28, ci-dessus, p. 128). Mais, d'autre part, il dépend, comme poète populaire, essentiellement des idées de son temps dans toutes ses descriptions des pays orientaux. M. Paris nous l'a montré au sujet de la peinture de Constantinople et de Jérusalem qu'offrent ses vers. Il en doit être de même du reste. Le poète et son auditoire savaient que la route des pèlerins conduisait à travers des contrées peuplées de hordes païennes ; il fallait bien que son Charlemagne passât par là. Il était libre d'ailleurs de le faire attaquer par

---

1. M. Paris a montré (*Rom.*, IX, 28) qu'en lui-même ce vers peut fort bien convenir à un poème du XIe siècle, et M. Koschwitz (p. 55) est, comme moi, d'avis de le garder. — On le félicitera d'être revenu, dans sa nouvelle édition, de sa tentative d'établir un itinéraire conforme à la réalité, tel qu'il l'avait essayé dans la première. Il paraît que lui-même préférerait aujourd'hui garder tout simplement la leçon du manuscrit, la transposition des deux vers 102 s. après 106 qui se trouve à présent dans son texte critique s'étant faite sur la proposition de M. Förster. Cette proposition me paraît peu fondée.

Si une édition critique a pour but de rétablir à l'aide de toutes les versions la forme la plus voisine possible de l'original perdu, cette proposition est à rejeter parce qu'elle dépasse ce que son auteur peut prouver à l'aide de l'ensemble des différentes versions. Le fait que, par cette transposition, tout le passage devient moins choquant pour le lecteur moderne ne la rend point du tout plus probable. Ce point de vue impliquerait plutôt une erreur critique des plus graves, constituant une inconséquence par trop frappante vis à-vis du procédé que l'éditeur a suivi avec raison dans d'autres parties du poème. Si l'on voulait ainsi corriger notre texte, il faudrait aussi faire disparaître de la description de Jérusalem les erreurs manifestes du poète, que M. Paris nous a si convaincamment révélées. Cette description n'est pas, objectivement parlant, moins fausse que l'itinéraire (cf. M. Koschwitz, p. 55). L'on arriverait, par ce procédé, à introduire dans les vers d'un poète du XIe siècle le savoir d'un critique du XIXe ! Il ne s'agit pas ici de ce que les paroles du poème impliquent contradiction avec les faits réels de l'histoire et de la topographie, mais seulement de la question de savoir si ces paroles contiennent quelque chose qui contredise essentiellement le cercle des idées que l'époque et l'individualité du poète nous font supposer chez leur auteur. Il s'agit de la vérité subjective de tout ce qui est dit, la vérité objective manquant, comme tout le monde sait, à cette chanson pour le fond même des prétendus faits qu'elle raconte. C'est seulement si cette vérité intérieure, poétique, fait manifestement défaut, que nous serons autorisés à révoquer en doute dans notre manuscrit l'authenticité d'un passage qui se trouve dans des conditions paléographiques semblables à celle des vers 100-108, c'est-à-dire où la diversité des leçons de toutes les versions est fort grande. La leçon du gallois est abrégée et la forme sous laquelle cette abréviation se présente (« that the account may be the briefer », p. 22) montre que le traducteur trouvait dans son original français un itinéraire plus longuement développé et qui probablement ne pouvait subsister devant sa critique. La leçon de la *saga* (ou de son original français) n'a pas moins l'air d'un arrangement rationaliste ; les manuscrits *Bb* abrègent encore davantage. Comme au point de vue paléographique tout se réunit pour nous faire croire que le manuscrit *C* nous donne une leçon plus ancienne que les autres, il ne resterait que l'invraisemblance poétique qui pût nous autoriser à un changement, et

les voleurs de *cele gent haïe* ou de le mener vite à travers ces pays sans incident. Il préféra intinctivement cette dernière alternative, et l'on ne serait pas étonné de trouver ici une remarque du poète qui dirait que les Sarrasins n'ont osé attaquer le cortège des Treize parce que

tant orent fier le vis.

Mais il ne se donne pas même le temps de raisonner de la sorte. Le fait inévitable, nécessaire, lui suffit : Charles traverse les contrées païennes comme les autres pèlerins pour arriver à Jérusalem, en allant et en ve-

---

personne ne niera qu'elle n'existe point. Le jongleur de la foire de Saint-Denis que sait-il si l'on arrive de Laodicée à Jérusalem en traversant la Croatie? Il a entendu ces deux noms dans la bouche des paumiers, comme M. Paris l'a déjà fait remarquer ; il sait que tout cela est bien loin « *weit hinten in der Türkei* », que les pèlerins y passent, cela lui suffit. Il n'a pas étudié un de ces nombreux itinéraires composés par des clercs. On conviendra que ce qui nous paraît aujourd'hui une risible confusion peut avoir été une vérité fort sérieuse aux yeux d'un poète du XIe siècle aussi bien que pour les scribes postérieurs. Mais avec tout cela, il n'est nullement prouvé que l'itinéraire du manuscrit *C* soit réellement celui de l'original ; il n'est que le plus ancien auquel nous puissions parvenir à l'aide de notre appareil critique. On supposera même avec toute raison que presque chaque copiste ou chanteur postérieur l'aura modifié. Mais pourquoi veut-on que tout ce qu'il y a pour nous de confus dans l'itinéraire du manuscrit *C* provienne des copistes et que l'auteur du XIe siècle ait tout parfaitement arrangé? Pourquoi dire : voici une confusion réelle, *qui ne peut avoir existé dans l'original?* Si cette confusion n'en est une que pour nous autres géographes consommés, pourquoi n'aurait-elle pas existé déjà dans *O?* Pourquoi les scribes du temps des croisades, qui pouvaient mieux connaître l'itinéraire de Jérusalem que le poète du XIe siècle, n'auraient-ils introduit que des modifications plus opposées à la réalité que ne l'était la route de l'original? Tout ce qui se trouve dans les vers 100-108 de *C*, et les détails et leur arrangement, peut avoir existé dans *O*, car tout est poétiquement vrai. Le critique se contentera donc de rendre ces vers conformes à l'original au point de vue de la langue et de la versification. S'il modifie le contenu, il fera le travail d'un arrangeur rationaliste du XVe siècle, ce qu'il ne doit point faire. Au lieu de se laisser tenter par un prétendu besoin d'émendation qu'auraient ces vers, et qui n'existe en vérité que dans l'imagination du critique, il vaut mieux faire bon accueil à une *confusion* qui est si bien à sa place dans la bouche du jongleur de Saint-Denis.

Tout en admettant cela, on peut fort bien supposer avec M. Paris (*Rom.*, IX, 27 s.) que le poète de *O* avait en vue le chemin par mer. Il se sera exprimé d'une manière confuse en embrouillant les noms, et les copistes, qui ne comprenaient pas bien l'original, crurent devoir y mettre du leur, ce dont il ne résulta rien de meilleur. Mais répétons que ce qu'ils peuvent y avoir mis est encore bien plus conforme au style du poème que ce qu'y veulent mettre les critiques modernes.

Du reste, que, dans le poème, Charles traverse l'empire grec sans voir Constantinople (*Rom.*, IX, 28 ; Koschwitz, p. 55), c'est ce qui ne paraîtra peut-être plus si étrange quand on se rappellera que Benoît, moine de Saint-André, qui, tout ignorant qu'il fût, ne l'était certainement pas plus que le poète de Saint-Denis, fait passer Charles et son armée « par la terre des Grecs » sans les mener à Constantinople, où ils ne se trouvent qu'à leur retour (Pertz. *SS.*, III, p. 710).

nant [1]. N'est-il donc pas fort naturel que le patriarche, qui a vu tant de pauvres pèlerins devenir la victime des hordes païennes, soit effrayé de voir l'empereur de la chrétienté s'aventurer sans armes sur le même chemin ?

Mais que de Sarazins et païens vos guardez !

lui dit-il en le congédiant après lui avoir offert son trésor, et cela me paraît convenir très bien à la situation. Ce trait s'est maintenu dans les versions en prose (ci-dessus, page 192), et je regrette de le voir disparu dans le texte critique de M. Koschwitz [2].

On peut ajouter qu'il convient aussi fort bien au contexte. Je ne dis pas que la répétition du même désir de la part du patriarche, telle qu'on la voit dans le texte de M. Koschwitz (vers 223-225 et 226 s.), ne soit pas irréprochable en elle-même, mais ce que le manuscrit nous offre ne va pas moins bien, le patriarche avertissant d'abord l'empereur et puis lui faisant part de ce quil ui pèse sur le cœur [3].

---

1. Cela s'applique au voyage par mer aussi bien qu'à celui par terre. Après avoir débarqué à un port syrien, les pèlerins avaient encore à faire justement la partie la plus exposée du voyage en traversant la Syrie, de sorte que le poète pourrait mentionner les Turcs et les Persans (ce qui équivaut à païens en général pour notre poème), comme des étapes de la route suivie par l'empereur, tout en lui faisant faire le pèlerinage par mer.

2. De même le vers suivant (215) y a reçu une forme peu satisfaisante. M. Suchier (*Zeitschr*, IV, 408) le corrige fort bien (cf. ci-dessus, p. 130). Le patriarche dit : « Gardez-vous (chemin faisant) des païens qui nous menacent tous, qui veulent détruire la sainte chrétienté entière. »

3. [Il m'est impossible de partager sur ce point l'opinion de M. Morf. Le patriarche dit à l'empereur :

« Toz li miens granz tresors vos seit abandonez :
Tant en prengent Franceis com en voldront porter,
Mais que de Sarrazins e paiens nos guardez
Qui nos voelent destruire sainte crestiientet. »

Vient ensuite le passage que j'ai essayé de restituer (*Rom.*, XIII, p. 127). Au vers 224 le ms. porte *vus* au lieu de *nos*, et il résulte de l'examen du *Galien* en prose que le rédacteur du *Galien* en vers a eu la même leçon sous les yeux. Cependant je la crois fautive. *Mais que* signifie « pourvu que » ; le patriarche ne peut pas raisonnablement dire à Charlemagne : « Je vous donne mon trésor, à condition que vous *vous* garderez des païens, » mais bien : « à condition que vous *nous* garderez. » C'est essentiellement la fonction de l'empereur et en général du pouvoir séculier de « garder » l'Eglise et de combattre les païens. En outre, si le patriarche pensait aux dangers que Charles peut courir dans son voyage de Jérusalem à Constantinople, il ajouterait à la mention des « Sarrazins e paiens » tout autre chose que le vers 225, qui ne peut s'appliquer qu'à l'attitude tout à fait générale des ennemis de la chrétienté (sur la forme et le sens du vers 225 voy. *Rom.*, XIII, 130 : *nos* est ici datif). A mes yeux ce vers 224 pourrait bien contenir un des indices de la haute antiquité du poème. Le patriarche ne fait-il pas deux catégories distinctes des *Sarrasins* et des *païens?* Dans ce cas il entendrait par les premiers les Musulmans, par les seconds les idolâtres, de races germanique, slave et tartare, que l'empire franc avait pour ennemis au nord-est, comme les Musulmans au sud-est. En résumé, il me semble clair que le patriarche donne et ses reliques et ses trésors à Charlemagne, à

Ainsi le poète me semble bien nettement et sans aucune inconséquence suivre l'idée d'une ville sainte, indépendante sous son patriarche, menacée, il est vrai, par les païens, mais pas plus que la chrétienté entière, que les Sarrasins veulent détruire, et cette autre idée d'un voyage pacifique qui conduit les pèlerins sans armes à travers des brigands païens qu'on devait craindre de ce temps-là dans les routes d'aller et de retour.

Ces fictions ne peuvent convenir qu'à une chanson composée avant 1080.

Il y a pourtant un moyen d'en abaisser la date, c'est de n'y pas reconnaître un poème populaire. Un poète artistique, un clerc, aurait incontestablement été capable de ces fictions, au plus beau temps même des croisades.

Le même moyen serait aussi le *seul* qui permît de reconnaître dans le *Pèlerinage* une tendance parodique, car une poésie populaire qui se parodierait elle-même est une chose qui n'a jamais existé et n'existera jamais, une *contradictio in adjecto*. Un poète qui compose une satire littéraire n'est par cela même pas un poète populaire.

L'hypothèse qui veut que le *Pèlerinage* ait été fait pour jeter le ridicule sur les poèmes épiques populaires amène nécessairement cette autre que le *Pèlerinage* a été composé par un poète artistique. M. Koschwitz l'avait fort bien reconnu lorsqu'il écrivit son article dans les *Romanische Studien* (II, p. 60).

Or le *Pèlerinage* est un poème populaire, cela n'a pas besoin d'être démontré pour qui l'a lu. Il n'y a plus personne aujourd'hui qui ne répète avec M. Paris (*Rom.*, IX, 15) : « Si jamais poète fut véritablement populaire, c'est assurément celui-ci. »

Par conséquent, il ne peut pas y avoir de tendance parodique.

Qu'il y a loin de Guillaume Guiart et de sa satire au poète du *Pèlerinage* et à ses gabs !

M. Stengel, à ce que je vois, était, depuis l'apparition de l'article de M. Paris, seul à reconnaître la tendance parodique « niée en vain par M. Paris » (*Litteraturblatt*, 1881, p. 288) [1]. Aujourd'hui, il en est revenu[2],

---

condition qu'il protége la chrétienté contre les ennemis qui veulent la détruire, et nullement en lui recommandant de se garder d'attaques qui n'ont pas lieu. Si la leçon du manuscrit était la bonne, elle annoncerait nécessairement un combat ou au moins un péril dont il n'y a pas trace dans les récits, et qui était inadmissible, étant donné le plan du poète d'écarter complètement les Sarrazins de son récit : rien n'eût été plus maladroit, dès lors, que cette mention isolée, provoquant une attente que rien n'aurait ensuite satisfaite. — G. P.]

1. Il ne nous dit pas comment il s'arrangeait alors avec la forme populaire de la chanson.

2. « ... *so lege ich auf den Ausdruck, der Dichter habe eine parodistische Tendenz befolgt, wenig Gewicht.* » (*Litteraturblatt*, 1883, p. 430).

car déclarer qu'on n'insiste plus sur la supposition d'une tendance parodique à laquelle on avait attaché tant d'importance, c'est apparemment l'abandonner. La question est une question de principe ; nul interprète de la chanson ne peut la laisser indécise, car elle est identique avec cette autre : le *Pèlerinage* est-il un poème artistique ? Et, à notre avis, il n'y a que celui qui croit pouvoir répondre affirmativement à cette question qui puisse attribuer au temps des croisades la composition de notre chanson.

II.

La question de savoir si (abstraction faite de toutes les autres considérations) la scène des gabs en elle-même se prêterait à l'hypothèse d'une tendance parodique n'est peut-être pas entièrement dépourvue d'intérêt.

Dans l'épopée française, les héros n'ont pas des physionomies très distinctes ; on sait que partout une grande faiblesse se fait sentir dans la caractéristique, c'est presque de l'incapacité. Les héros — j'entends les douze pairs — sont tous pieux, courageux, dévoués à leurs souverains, amis fidèles, inaccessibles au mensonge, aimant la gloire de leur patrie et la leur propre. Chez l'un, il est vrai, la piété prévaut (Turpin), chez l'autre la témérité et l'excès du besoin de la gloire (Roland), chez le troisième la prudence (Naimon, Olivier), etc. Mais dans l'imagination du peuple ce sont moins ces légères nuances, peu développées du reste, qui distinguent les différents personnages et en font des individus, que ce ne sont leurs noms, leurs origines, leurs états, leurs âges — bref, des traits extérieurs. L'un s'appelle Ogier de Danemarche, l'autre Guillaume d'Orange ; Roland manie Durendal et l'olifant, Olivier Hauteclère ; Turpin est archevêque, Naimon est vieux. Il n'y a que ces attributs qui les distinguent bien les uns des autres et qui forment pour chacun d'eux une propriété inviolable [1]. Le poète, d'après son caprice et les besoins de la versification, changera dans ses vers les différentes épithètes qui peignent les caractères : l'un après l'autre ses héros seront honorés du nom de courtois, vaillant, sage, pieux, *aduret*, *ber*, etc., mais qui dit olifant dit Roland, qui dit archevêque dit Turpin. Ces attributs-là ne

1. Il est très naturel que des héros tels que Turpin, Naimon, Ogier, auxquels l'imagination du peuple donnait ainsi une physionomie quelque peu distincte, aient été plus tard rapprochés du personnage central et que la tradition postérieure en ait fait des pairs, remplaçant par eux quelques-uns des pairs qui figuraient dans les chansons sur les guerres d'Espagne, mais qui manquaient essentiellement d'individualité.

peuvent convenir qu'à un seul individu, ce sont eux qui constituent le véritable personnage.

Avouons que des personnages poétiques ainsi caractérisés ne se prêtent pas à une parodie détaillée : dans leur intérieur ils se ressemblent tous, surtout ceux *minorum gentium*, et les particularités extérieures qui seules empêchent qu'on ne les confonde (les noms, les armes, etc.) ne se prêtent pas facilement à la raillerie. On supposera donc que les gabs, si parodie il y a, n'en offriront qu'une bien générale, peu développée. Et en vérité, il n'y a que le gab de Roland auquel on puisse sans hésiter reconnaître une application individuelle. L'idée de Roland, qui est mort si glorieusement à Roncevaux, suggère instinctivement au poète du XIe siècle l'idée de l'olifant, dont le héros sait sonner si magistralement.

Mais c'est aller bien loin que de voir dans le gab de l'empereur le développement d'une donnée précise de la chanson de Roland, vers 3615 ss., où Charlemagne fend la tête à l'amiral Baligant (Koschwitz, p. XXXV, d'après Stengel, *Litteraturblatt*, 1881, p. 289). Tous ces héros ne seraient-ils pas capables d'un tel exploit, et tous n'en accomplissent-ils pas de pareils en réalité ? S'il s'agissait dans le *Roland*, l. c., d'un événement unique, dont la mémoire par conséquent dût s'attacher inséparablement au nom de Charlemagne, comme les sons puissants de l'olifant à celui de son neveu, je ne disconviendrais point de l'emprunt. Mais il s'agit d'un lieu commun de l'épopée, allant depuis le fragment de La Haie jusqu'au *Schwabenstreich* de Uhland. Ces coups se font partout et par tous les héros, c'est-à-dire que le gab de l'empereur serait aussi bien à sa place dans la bouche d'un quelconque de ses pairs ; l'individualité qu'on y veut voir lui fait complètement défaut.

M. Koschwitz répète, d'après M. Stengel, que ce n'est point par hasard ni que le gab le plus scabreux est attribué au prudent Olivier ni que le vieux Naimon est censé avoir une peau si dure [1] (p. XXXV). Il est vrai que Naimon est l'*aduret* (v. 62), mais n'oublions pas que Bertrand n'en est pas moins appelé ainsi (65), c'est-à-dire que c'est un *epitheton ornans* distribué suivant les besoins de la rime. La tradition ne sait d'ailleurs rien de cette « dureté » du Bavarois (*Rol.*, 3436). Si le poète avait distribué ses gabs avec cette préméditation qu'on veut lui prêter et qu'il suivît le raisonnement de M. Koschwitz (« Naimon est vieux ; il doit avoir les nerfs durs »), il aurait eu à sa disposition un gab bien plus caractéristique : celui d'Ernaut (567 ss.), qu'il n'avait aucune raison de réserver à ce dernier. Il faudrait donc avouer qu'il s'y est pris un peu

1. Le vers 539 ne parle du reste pas de la peau, mais des « nerfs » (*molt avez les ners durs*).

gauchement et qu'il a mal ménagé ses propres intérêts. Mais supposons qu'il eût attribué au vieux duc un autre gab, celui de Bertrand par exemple : est-ce que l'espion n'eût pas eu dans ce cas l'occasion de faire une remarque semblable à celle qu'il fait (538 s.) ? Il aurait dit par exemple que malgré son *peil blanc* le duc avait encore la voix bien *halte et clere*. On peut en dire autant de tout autre gab que le poète aurait placé dans la bouche de Naimon : l'espion aurait toujours été frappé de la vigueur juvénile du vieillard, supposée par l'exécution du gab. Et alors les interprètes de dire dans chacun de ces cas : Voilà un gab dont l'attribution a été bien préméditée ; le duc est vieux, par conséquent le poète lui fait exprès dire cette vanterie. Mais non ! il n'y a point là de préméditation [1], et la remarque de l'espion (vers 538 s.) n'est point le thème, le canevas sur lequel le gab a été brodé, elle est la conclusion tirée du gab déjà attribué. L'attribution en elle-même est l'effet du hasard, c'est-à-dire de causes que nous ne sommes plus en état de reconnaître. Elle n'a rien d'individuel. — Le gab d'Olivier compromet bien la prudence du preux. Mais lequel des gabs témoignerait *pour* la prudence de son auteur ? Les héros sont ici tous des étourdis. Ce qui distingue la vanterie d'Olivier de celles des autres, ce n'est pas l'étourderie, qui n'y est point plus grande que dans la plupart des autres, c'est l'élément licencieux. Et quel rapport veut-on voir entre la *crudité* du gab et la *prudence* habituelle du compagnon de Roland ? Il n'y a là non plus rien d'individuel. Ce qu'enfin la *dévotion* de l'archevêque (*Litteraturblatt*, 1881, p. 289) peut bien avoir à faire avec son gab, M. Stengel le laisse dans le vague, et M. Koschwitz ne paraît pas l'avoir trouvé plus que moi. — Quant aux autres gabs [2], on a toujours été d'accord pour reconnaître qu'ils sont distribués sans choix, la ressemblance des héros empêchant pour le poète, aussi bien que pour nous, toute distinction. Il y a donc une seule parmi ces treize plaisanteries, celle de Roland, qui est dans un rapport évident avec l'*individualité épique* du héros qui la prononce. Tous les autres gabs se ressentent de la faiblesse de la caractéristique dans l'épopée ; l'évidence du rapport de l'exploit promis et du héros n'est pas individuelle, elle est générale [3], en tant que tous ces pairs sont forts, vaillants, adroits aux

1. Comme je parle ici de la scène des gabs détachée du reste du poème, je peux bien discuter la question de savoir s'il y a de la préméditation. Quand on regarde cette scène comme faisant partie du poème populaire du pèlerinage, l'hypothèse d'une préméditation est exclue dès l'abord.

2. Il n'y a point de gab qui ait pour sujet un exploit de buveur. Des héros germaniques ne commettraient pas cet oubli. Parmi les trois grandes tâches que Thor essaye en vain d'accomplir, on en trouve une qui le montre grand buveur.

3. C'est pour cela que les remanieurs en ont pu changer l'attribution. Parmi

armes, et que l'exécution de tous ces gabs suppose ces qualités à un degré extraordinaire.

Si donc il y a une parodie, elle est faible par le fond, et même beaucoup plus faible que ne le voulait la nature vague des individualités sur lesquelles elle se fonde. Le parodiste aurait fait de son mieux pour diminuer l'évidence de sa raillerie. Il faudrait un homme bien peu habile ou bien malin pour avoir rendu son intention méconnaissable à ce point, tandis qu'il lui était très facile de railler l'amour chaste de Roland en lui attribuant le gab d'Olivier et de nous faire rire aux dépens de la dignité princière de l'empereur en le faisant voler et crier comme Bertrand.

Mais il se pourrait que, malgré le peu d'habileté qu'on trouve dans la distribution, le *contenu* et la *forme* des différents gabs rendissent indubitable l'intention parodique. Au moins M. Stengel insiste-t-il, dans son récent article, sur la *scurrilité* avec laquelle le poète traite des « motifs de la chanson de Roland. »

Qu'y a-t-il de scurrile dans le gab de l'empereur ? Le poème populaire du xe siècle, qu'avait sous les yeux l'auteur du fragment de La Haie, raconte sérieusement un semblable exploit de Bertrand : *terrae medio tenus reperitur incussus* (*sc. ensis* [1]), et si un poète populaire du xie siècle veut que Charlemagne en fasse un semblable, ce ne sera plus sérieux ? Aucun des auditeurs de notre poète ne doutait un seul moment que l'empereur n'eût été à même d'asséner un tel coup. Ce n'était point de la farce à leurs yeux, comme plus tard les vanteries semblables du capitan Matamoros ; ils ne riaient point, ou si un sourire se montrait sur leurs lèvres, la joie qui brillait dans leurs yeux témoignait de l'admiration qu'ils avaient pour la supériorité de leur empereur. Sa valeur héroïque, loin d'en souffrir, leur était plus manifeste que jamais. *Par Deu !* disaient-ils avec l'espion, *forz est et membrez !*

Le gab de l'empereur est le seul où il s'agisse d'un exploit qui est essentiellement épique dans le sens de l'épopée française, le seul où l'on peut présumer que, pour l'accomplissement, la force du *héros épique* pourra suffire. C'est le plus sérieux des gabs, *le plus digne de l'empereur*.

---

ces changements, il n'y en a qu'un qui soit remarquable : celui des gabs de Turpin et de Bernard (*Sechs Bearb.*, p. 56, 87, 120). Il est clair qu'aucun des gabs ne conviendrait mieux à l'archevêque que ce miracle produit par le signe de la croix. On s'explique donc fort bien qu'un arrangeur postérieur le lui ait attribué, mais on ne comprendrait pas moins bien que déjà le poète le lui eût donné, vu que la *saga* le fait déjà. Si je n'ose, sans hésiter, attribuer à *O* ce que la *saga* nous offre, c'est que je ne vois pas bien la raison pour laquelle, dans *C*, les deux gabs eussent été déplacés.

1. Au chap. XX, le sérieux Turpin ne dit pas beaucoup moins pour dépeindre la force de l'empereur.

S'il lui est attribué, c'est que le poète lui rend hommage instinctivement, qu'il ménage instinctivement sa personne. Qu'y aurait-il de scurrile à voir Charlemagne exécuter son gab ?

Je pense donc que précisément pour le personnage principal l'opinion de M. Stengel n'est point soutenable. Si nous comprenons qu'il s'en faut qu'aux hommes naïfs de l'ancienne France certaines choses aient semblé aussi ridicules qu'elles nous le semblent à nous, nous ne pourrons reconnaître rien de bouffon dans la plaisanterie attribuée à Charles. C'est plus gai que la chanson de Roland, sans doute, c'est pour ainsi dire l'empereur en robe de chambre ; mais il n'y a point là un contraste inconciliable, créé par une prétendue scurrilité. Le Charlemagne auguste et d'un sérieux imperturbable de la grande poésie épique est quelque peu descendu de la hauteur de son prestige ; il est devenu, *tout en restant le supérieur, l'incomparable, le favori des hommes et du ciel,* un prince plus affable et moins surhumain, un roi de plus de bonhomie et d'un caractère plus bourgeois. Cette transition s'est faite insensiblement dans l'imagination des hommes du milieu desquels sort notre poème. Ils ne s'en sont point rendu compte. Ils ignoraient combien l'idée qu'ils se faisaient ainsi du grand héros national était différente de celle de leurs ancêtres. Ils la croyaient, malgré tout, en parfaite harmonie avec l'ancienne tradition, de sorte qu'ils pouvaient mêler ensemble, comme dans le *Pèlerinage,* le gai au sérieux sans s'apercevoir de la disparate. L'empereur qui est digne d'occuper le siège du Christ dans le temple de Jérusalem [1] se livre à des plaisanteries avant de s'endormir : il n'y a là d'incompatibilité que pour nous. L'unité du caractère est parfaite pour le poète et son auditoire.

Ce mélange cependant prouve, comme le dit M. Stengel (l. c.), que le *Pèlerinage* a été trouvé après la chanson de Roland, et même *longtemps après,* mais cela ne prouve nullement que le *Pèlerinage* soit plus jeune que la rédaction de la fin du XIe siècle que nous possédons du

---

1. La scène du temple racontée aux tirades VIII s. n'est *rien moins que solennelle* d'après le même critique (*Litteraturblatt*, 1881, p. 288). Cela ne prouve pas qu'aux yeux des hommes moins difficiles auxquels elle s'adressait elle ne parût telle. Le *désordre* qu'il y veut voir m'échappe complètement, et l'allure saccadée qu'il lui reproche est si loin d'être reprochable qu'elle est plutôt un témoignage précieux en faveur de l'ancienneté et de l'origine populaire de la chanson. C'est précisément le style du temps. Pourquoi reprendre dans le *Pèlerinage* ce qu'on admirera dans le *Roland ? « Karl ruht sich einfach auf Christi Stuhl aus und sieht sich, ohne den Werth des Platzes zu beachten, die Bilder der Kirche an...* » Mais Charles ne sait pas que la *chaire* est celle de Jésus ; ce n'est que le patriarche qui le lui dira plus tard (157). Et quelles réflexions pieuses aimerait-on à lui entendre faire ? « *Der Jude gedenkt ebenso wenig wie zunächst* (!) *der Patriarch der Stühle* ». Je ne vois pas que la solennité du passage en souffre.

Roland. Il n'y a qu'à renvoyer à ce qu'en a dit M. Paris (*Rom.*, IX, p. 15 s., 48 ss.).

Si le gab de l'empereur ne se prête ni à l'interprétation que M. Stengel lui veut donner, ni par conséquent à la conclusion qu'il veut tirer de sa prétendue scurrilité, celui de Roland ne le fait pas davantage. Qu'il se vante de faire des murs de Constantinople avec le cor du roi Hugon ce que les trompettes des prêtres juifs firent jadis des murs de Jéricho, qu'il menace hautainement le roi grec, je n'y sens rien de bouffon, pas plus que dans les vanteries d'Ogier et de Guillaume d'Orange.

Il me paraît essentiel que dans les plaisanteries des deux personnages principaux de la tradition, l'empereur et son neveu, il n'y ait rien qui soit de la farce. Le poète n'avait pas de moyen plus sûr, pour nous convaincre que toute intention parodique était loin de lui, que de ménager ces deux grandes figures, dessinées avec le plus de netteté par la tradition et s'offrant par conséquent mieux que les autres à la raillerie.

Il est vrai que les autres gabs ne sont pas aussi sérieux. Mais gardons-nous bien, on ne peut avec M. Paris le répéter assez souvent, d'en mesurer le comique et le libertinage à notre propre sentiment. Considérons aussi qu'il nous manque aujourd'hui cet amour-propre national qui disposait les vieux Français de France à ne voir que ce qui flattait cet amour-propre, et par conséquent une chose sérieuse et irréprochable là où nous serions prêts à voir quelque chose de pire. Puis les onze héros auxquels ces gabs sont attribués ne peuvent nullement être comparés pour leur importance épique aux deux principaux. Si le poète les fait, pour la plupart, gaber moins dignement, c'est qu'il profite instinctivement du vague de leur caractère épique, du rôle secondaire qu'ils jouent dans son imagination aussi bien que dans celle de ses auditeurs. Il leur attribue des exploits qui rappellent les ordalies de son temps (*Ernaut, Bérenger ;* cf. 35 ss.) ou des tours d'adresse empruntés à la vie foraine (*Turpin, Gérin*) [1]. Des rapprochements faits par M. Paris et d'autres

1. Je profite de l'occasion pour dire que, dans le gab de Gérin, le vers 607 me paraît avoir besoin d'une émendation. *En somet cele tor* admet une omission de la préposition *de* qui n'est point permise (cf. *Zeitschrift*, II, 395 ss). Il faut lire : *en some cele tor* (= *in summa turri*). Qu'ailleurs le poète emploie *son* comme s'il formait une partie invariable de la préposition qu'il suit (*par son l'albe*, 239, etc.), c'est-à-dire qu'il se sert d'une préposition *parson* (cf. franç. moderne *parmi*), cela n'empêche point que dans un autre cas il n'admette la flexibilité du mot. Cette flexibilité, générale jadis pour *sol*, *mi*, *son* (comme aujourd'hui encore pour *tout*) n'est déjà plus maintenue dans le *Roland* (3636 *en sum sa tur*). Un scribe qui ne comprenait plus l'archaïsme du vers 607 crut devoir le corriger en y mettant *somet*. M. Koschwitz n'a pas raison d'appeler, dans le vocabulaire, *son* un substantif. C'est un *adjectif* devenu partie d'une préposition et invariable (cf. *en pur*, *a pur*, Gachet. *Gloss.* s. v.; Suchier. *Auc. et Nicol.*, p. 52).

montrent qu'il peut avoir puisé dans des traditions venues de l'Orient ou provenant des peuples germaniques (Koschwitz, p. xxxiv). Si le gab d'Ogier est l'exploit de Samson, celui de Bernard qui fait venir les eaux en *seignant les guez* rappelle l'image de Moïse : « Et extendit Moyses manum suam super mare reversumque est mare..... » Mais nous ne savons rien de la source immédiate de notre poète ; on se contentera de supposer qu'il a beaucoup emprunté et peu inventé, qu'il a arrangé ce qu'il trouvait, comme un bien commun, dans la tradition du milieu auquel il appartenait.

Si à *Turpin* il a réellement donné le gab que *C* donne à Bernart (ce qui d'après son procédé vis-à-vis de Charles et de Roland est bien probable [1]), il montre de nouveau combien peu il lui était venu à l'idée d'être irrévérencieux envers la tradition. — La troisième plaisanterie diffère de toutes les autres par sa crudité ; son attribution à Olivier peut bien frapper au premier moment. Mais quand on réfléchit à l'arrangement de la scène entière des gabs, quand on pense que cette vanterie n'a nul rapport avec le caractère que l'épopée donne à Olivier, que donc à ce point de vue l'attribution est purement l'effet du hasard, on est forcé d'avouer que le rôle donné à ce héros n'est point de nature à nous faire supposer chez le poète une intention parodique dont le reste de la scène exclut formellement l'hypothèse [2].

---

1. Turpin est, à cause de sa dignité ecclésiastique, le personnage le plus individuel pour l'imagination du peuple, après l'empereur et son neveu. Les fonctions qu'il remplit et qu'il est seul à remplir en font un caractère épique relativement bien en vue. Aussi notre poème ne manque-t-il pas de le garder tel (vers 87, 202, 828), et de ne le nommer jamais sans ajouter son titre. Turpin n'est une individualité qu'autant qu'il est archevêque, pour le poète du *Pèlerinage* aussi bien qu'ailleurs, et cette qualité doit le placer assez haut dans l'estime de la poésie. Le poète, qui ménage au milieu d'une scène gaie la dignité de l'empereur et de Roland, me paraît naturellement porté à faire de même pour Turpin ; et pour ce faire il n'avait pas de gab plus sérieux et en même temps plus conforme au caractère, tel qu'il l'avait lui-même adopté, que le gab de Bernard, le seul où il y ait un trait appartenant aux pratiques de l'Eglise (773). J'ai dit ci-dessus la raison qui m'empêche pourtant d'affirmer que dans *O* ce gab était réellement celui de Turpin.

2. Le critique du *Litteraturblatt* (p. 289) s'attaque aussi à l'intervention divine dans l'accomplissement des gabs, laquelle serait calquée sur le modèle de la chanson de Roland. C'est plutôt un lieu commun de l'épopée qui ne porte point le sceau de sa provenance aussi manifestement que le veut M. Stengel. Et quand même l'emprunt serait évident, nous aurions tort d'y voir un persiflage. M. Paris a déjà fait observer contre M. Gautier (*Rom.*, IX, p. 15) que cette intervention n'équivaut point à une profanation dans l'esprit des hommes qui croient encore à leur épopée. C'est là le caractère de la divinité de l'épopée chez tous les peuples. C'est le Dieu des gens naïfs, sans culture ou irréfléchis, le Dieu que le brigand du XIIIe siècle prie de favoriser son crime et remercie d'une bonne prise, le Dieu qu'invoque chaque nation comme le sien pour qu'il l'aide à répandre le sang de ses ennemis. Ce n'est point le Dieu du Christ, qui aime tous les

Ainsi la scène des gabs en elle-même et détachée du reste du poème nous montre évidemment que son auteur n'était point parodiste, ce qui est conforme aux conclusions auxquelles nous étions arrivés par l'appréciation de la chanson entière.

III.

On s'est occupé de différents côtés de rechercher dans les détails l'origine de la partie comique de notre poème [1]. Pour la partie sérieuse, on s'est contenté de dire que le poète l'a puisée dans la tradition nationale de son pays, qui depuis longtemps faisait aller l'empereur en Terre-Sainte. Peut-être est-il possible de trouver quelque chose de plus précis.

On a souvent cité le vers du *Roland* (2329) : *Constentinnoble dunt il out la fiance*, qui renferme, dans le contexte où il se présente, deux difficultés. D'abord l'histoire poétique de l'empereur Charles ne lui attribue pas la *conquête* de la capitale grecque [2], puis la tradition dit expressément que Roland n'était pas à Constantinople avec l'empereur (*Rom.*, IX, p. 23). Mais ces erreurs du vers 2329 s'expliquent facilement. Dans le passage en question du *Roland*, le héros mourant nous est présenté par

---

hommes également et à qui tout acte de violence est en abomination. Avec un tel Dieu, l'épopée n'aurait jamais existé. Elle a besoin d'un Dieu qui prenne parti. C'est une divinité d'une conception peu purifiée, critiquable au point de vue religieux, mais fort bienvenue au point de vue littéraire. Ce Dieu blâme, comme de raison, l'étourderie de ses héros bien aimés, mais il faut bien qu'il les soutienne. Sa gloire sera loin d'en pâtir, et celle de son ami Charles n'en sera que plus illustre. Ce qui paraît une profanation à M. Gautier peut avoir été de l'édification pour ces hommes dont la religion était avant tout nationale. — Quand M. Stengel prétend de plus que l'aide divine « *indessen doch nicht einmal ausreicht, sondern durch die freiwillige Täuschung Hugo's seitens seiner Tochter geradezu überflüssig gemacht wird* », il oublie d'abord qu'après le gab d'Olivier suit encore l'exécution de deux gabs (Guillaume et Bernart) pour laquelle elle est indispensable, puis, si je suis bien entré dans l'intelligence de cette question délicate, l'aide divine n'est point insuffisante, dans l'idée du poète, à produire la merveille qu'Olivier doit accomplir, la faiblesse n'étant point du côté du héros, mais du côté de sa victime.

1. Le moine de Saint-Gall (Pertz, *SS.*, II, p. 751 s.) raconte que les ambassadeurs persans qui vinrent visiter le *famosissimum virtutibus Karolum* à Aix furent d'abord tout *éblouis* par la richesse étalée par la cour franque, puis *effrayés* par ce que l'empereur leur fit voir ensuite, et que plus tard, *échauffés par le vin grec*, ils plaisantèrent Charles. — Cela rappelle quelque peu le cadre de l'épisode de Constantinople dans le *Pèlerinage*.

2. Les trois vers du *Fierabras* provençal (67, 111, 117) qui sont seuls à la mentionner sont évidemment corrompus. — Il est vrai que le *Pèlerinage* aussi dit que le roi grec a été *conquis*, mais il y ajoute (859) *senz bataille champel*, tandis que Roland dit : *jo l'en conquis* (2327) ; *en* = avec Durendal.

le poète avec emphase comme le plus puissant soutien de Charlemagne, qui lui doit l'empire du monde :

Conquis l'en ai pais et terres tantes
Que Charles tient.....

L'énumération de ces *pais et terres* n'est pas, naturellement, systématique ; le poète dit un peu au hasard les noms qui se présentent à sa mémoire et qui satisfont au besoin du vers ; il n'hésitera point à en citer quelques-uns dont la conquête par Roland ou même par Charlemagne n'est pas mentionnée ailleurs, c'est-à-dire il n'aura aucun scrupule de donner une énumération en même temps incomplète et exagérée. C'est ainsi qu'il peut, dans l'émotion du moment, citer Constantinople. L'idée que cette ville appartenait à Charles lui suffit pour l'insérer : car Charles doit tout à Roland. Mais il se peut aussi que le vers 2329 ne soit pas de l'auteur de la tirade CLXXIV, qu'il ait été intercalé par un copiste postérieur. Ceci devient même très probable par sa forme même : l'hémistiche *dont il out la fiance* paraissant faire allusion à ce que le roi grec est devenu le vassal de Charlemagne *senz bataille champel*. Dans ce cas, le vers en lui-même serait d'accord avec la tradition, il est même peut-être emprunté à un poème chantant les exploits de Charles à Constantinople et intercalé d'une manière irréfléchie dans un contexte invitant à des interpolations, il est vrai, mais où il ne produit pas moins une disparate.

On sait qu'un poème sur la présence de Charlemagne à Constantinople a existé [1] et qu'un des rédacteurs de la chanson de Roland l'a probablement connu (*Rom.*, IX, p. 34). Il n'y a qu'une difficulté. Ce poème perdu, dont la *saga* nous donne le récit (I, 49 s.), dit expressément que Charlemagne refuse d'accepter l'offre de l'empereur grec de devenir son vassal [2]. C'est assurément une version plus ancienne. On peut supposer en général que de deux traditions qui se contredisent, celle qui sera plus conforme à la vérité historique sera aussi la plus ancienne. Les transformations qu'une tradition populaire a subies dans le cours des siècles ne tendent jamais à la rapprocher des faits réels de l'histoire qui l'ont fait naître et qui sont oubliés, elles tendent seulement à la rendre plus

1. Quand M. Moland, *Origines littéraires*, p. 108, prétend que le manuscrit n° 573 de la bibliothèque de Berne contient des fragments d'un poème sérieux sur le pèlerinage de Charles, il s'est laissé tromper évidemment par la note étrangement erronée de Sinner (*Catal.*, Berne, 1772, III, page 361 ss.). Le n° 573 contient un fragment de *Jean de Lançon*.

2. « Ensuite Charles prit congé pour s'en retourner, et le prince grec offrit de lui donner Constantinople et d'être son vassal. Charles répondit : « Que Dieu ne me permets pas de faire cela, puisque tu es empereur et chef de toute la chrétienté ! Je veux plutôt vous prier de me donner quelques reliques pour les prendre avec moi en France » (*Karlamagnussaga*, éd. Unger, page 44).

conforme à l'état où se trouvent chaque fois les esprits. L'empereur grec n'avait pas été le vassal de Charlemagne, mais il n'y avait point de bon Français qui n'eût désiré qu'il le fût devenu. Il se fit donc dans l'histoire poétique une transaction entre la vérité historique et le désir national telle que tous les deux pouvaient s'en contenter. Le Grec voulait bien, mais Charles refusait. Ce refus, plus tard, ne convint plus. On n'y vit pas de raison et l'on fit accepter Charles, ce qui se pouvait très facilement, parce que ce changement était sans conséquence pour le reste du récit. C'était une espèce de représailles innocentes que la poésie se permit en revanche de la vanité des Grecs, de la *vanissima Hellas* [1]. La *saga* reproduit l'ancienne version, le *Roland* fait allusion à la nouvelle qui, sur ce point, est d'accord avec le dénoûment du *Pèlerinage*.

Cette chanson dit que Charlemagne, en conséquence d'un vœu, fait un pèlerinage en Terre-Sainte et revient par Constantinople où il secourt contre les Sarrasins le roi des Grecs — qui n'est pas nommé dans la *saga*, et probablement ne l'était pas non plus dans l'original français [2] ; — il obtient de lui de précieuses reliques qu'il distribue à différentes villes de son empire après son retour à Aix (ce passage est transcrit *Rom.*, IX, p. 33 s.).

Il n'est que très naturel que l'empereur rapporte des reliques de son expédition en Orient, mais si les incomparables instruments de la Passion en avaient fait partie, l'abrégé norvégien, qui fait une place relativement si large aux reliques, n'aurait certainement point manqué de les mentionner; il n'aurait pas oublié Saint-Denis à côté de Compiègne et d'Orléans. Le silence de la *saga*, à ce sujet, prouve pour moi le silence de l'original, contrairement à l'opinion de M. Paris (*Rom.*, IX, p. 33 et 36).

On n'a aucun témoignage de la présence des reliques de la Passion à Saint-Denis qui remonte au delà du milieu du XIe siècle (*ib.*, p. 31), et nous n'avons aucune raison de croire qu'à cette époque elles y aient été déjà depuis longtemps. La *Descriptio* n'aurait-elle pas servi à Saint-Denis à donner une origine brillante et ancienne à des reliques *tout récemment acquises* ou découvertes, de manière que ces instruments de la Passion ne dateraient que du XIe siècle [3] (cf. ci-dessous, p. 56), la *Descriptio* elle-

1. Pertz, *SS.*, II, page 750. Puisque j'en suis au moine de Saint-Gall, il est peut-être à propos de rappeler que son livre fournit un autre exemple d'un *simple désir* transformé en *fait* par la tradition : ce qu'il nous dit, I, cap. 26 (*ib.*, page 743) montre qu'au IXe siècle l'expédition de Charles en Orient n'était encore pour la tradition populaire qu'un désir, tandis que cent ans plus tard, dans le *Chronicon Benedicti*, elle est devenue un fait.

2. L'abrégé norvégien, qui nous donne tant de noms propres pour des personnages secondaires, qui nomme même le roi païen (Miran), n'aurait certainement point omis le nom du prince grec, s'il l'avait trouvé dans sa source.

3. On peut rappeler ici le fait bien connu de la croissance rapide de l'atta-

même n'ayant pas été composée avant le commencement du XIe siècle (*Hist. de l'Acad. des Inscr.*, XXI, p. 139 [1])?

Quoi qu'il en soit, il semble qu'il n'y ait qu'un moyen d'expliquer qu'un poème comme celui de la *saga*, dont l'ancienneté est attestée déjà en ce qu'il fait résider l'empereur à Aix (il s'y marie, il y retourne), en mentionnant les plus fameuses reliques des plus illustres églises de France (Aix, Compiègne, Orléans), ne dise rien des reliques de la Passion de Saint-Denis. Cela prouve seulement qu'il date d'un temps où cette abbaye ne se vantait pas encore de posséder ces trésors, et que la croix d'Orléans et le suaire de Compiègne sont plus anciens ou au moins plus anciennement fameux que le clou et la couronne de Saint-Denis.

Comme on a cru autrefois que l'*Historia Caroli Magni et Rolandi* était la source où avait puisé la tradition populaire, ainsi on a vu dans la *Descriptio* l'autorité sur laquelle se fondait la tradition d'une prétendue expédition de Charlemagne en Orient. S'il faut intervertir l'ordre des choses pour le Pseudo-Turpin, il le faut de même pour la *Descriptio*, qui aussi bien que celui-là a puisé dans la tradition populaire. Son auteur n'a pas inventé toute son histoire, mais il s'est évidemment servi du poème que nous a conservé la *saga* [2].

---

chement aux pratiques de l'Eglise et de l'adoration des reliques au XIe siècle, surtout en France, où les moines de Cluni aspiraient à une réforme de la vie religieuse. Le XIe siècle est l'âge d'or des fondations d'églises et de monastères, des pèlerinages et des reliques (cf. Prutz, *Kulturgeschichte d. Kreuzzüge*, p. 14, et Röhricht, *Beiträge*, II, p. 8 12). Le grand endit d'Aix-la-Chapelle, appelé *die Heiligthumsfahrt*, auquel assista en 1510 Ph. de Vigneulles (Moland, *Orig. litt.*, p. 394 ss.), ne remonte pas au delà du XIe siècle d'après Quix (*Historische Beschreibung der Münsterkirche*, etc,, Aachen, 1826, p. 92 s.) ; celui de Saint-Denis n'est probablement pas plus ancien. Je n'ai pas le livre de Lebeuf, *Histoire de la banlieue ecclésiastique de Paris*, et le résumé qui en est donné dans l'*Hist. de l'Acad. des Inscr.*, XXI, p. 167-174 n'est pas assez étendu pour être suffisamment clair. Lebeuf ne fait remonter le célèbre endit de la plaine Saint-Denis qu'à l'an 1109 et donne une explication fort ingénieuse de son origine. Il y cite pourtant « un autre indict qui se tenoit au mois de février » et qui serait plus ancien. — En tout cas, il n'y a pas de doute que l'abbaye de Saint-Denis n'eût déjà au XIe siècle une exhibition publique de ses reliques.

1. Il faut pourtant dire que la raison alléguée ici par Lebeuf n'est pas aussi forte que celle par laquelle il prouve que la *Descriptio* ne peut descendre beaucoup au delà du pontificat de Grégoire VII. Il se peut fort bien que la liste des dignitaires ecclésiastiques ait éprouvé quelques additions postérieures. Mais il faudrait étudier toute cette liste sur l'ensemble des textes latins et français. Comme je n'ai pas à ma disposition le texte latin de la *Descriptio*, je me sers de la version contenue dans les *Grandes chroniques de France* (éd. P. Paris, II, p. 202 s), et je fais remarquer que la liste dans cette version montre bien des différences avec la liste tirée d'un manuscrit latin de Vienne par Lambecius (*Commentaria*, II, 363) ; cf. ce que dit P. Paris de l'état du manuscrit Saint-Germain 1085 (*Gr. chroniques*, p. 172).

2. Je reparlerai de cette question ci-dessous (p. 41, 63). M. Paris dit qu'il lui paraît vraisemblable « que le poème a fourni à la *Descriptio* son principal

Pourtant il y a une restriction à faire. La *Descriptio* ne donne pas le pèlerinage à Jérusalem du commencement du *poème*, mais elle raconte une expédition armée de Charles, faite depuis Constantinople et qui finit par la conquête de la Syrie et la prise de la ville sainte, d'où les Sarrasins avaient chassé le patriarche. La visite de Charles à Jérusalem est donc bien différemment racontée dans les deux récits.

Or il se présente ici une autre réflexion. La *Descriptio* fait venir de Constantinople les reliques de la Passion. M. Paris a fait observer ici (IX, p. 33) qu'à la fin du xe siècle ces reliques se trouvaient en réalité à Constantinople, où elles avaient été concentrées par les Grecs (cf. *Histor. Taschenbuch*, 1875, p. 326) qui, dans ce temps, étaient passagèrement maîtres de la Syrie et de la Palestine. La partie la plus précieuse à leurs yeux de leur butin dans leurs guerres contre les Sarrasins était les reliques (Hertzberg, *Gesch. der Byzantiner*, Berlin, 1882, p. 171). Mais on s'étonnera de voir Charles rapporter les reliques de Constantinople aussi *dans le poème populaire* de la *saga*. Là, Jérusalem n'est pas aux mains des païens, l'empereur y vient comme pèlerin, et l'on avouera qu'il serait beaucoup plus naturel et plus conforme à l'imagination du peuple qu'il rapportât la croix, le suaire, etc., du saint sépulcre, comme le dira plus tard l'auteur du *Pèlerinage* [1].

---

motif » (*Rom.*, IX, 33). Il ne paraît pas avoir admis ce rapport dans l'*Hist. poétique* (p. 56).

1. Je suppose qu'originairement dans la *Descriptio* latine il était clairement dit que les reliques provenaient de *Constantinople*. Le titre déjà l'indique ; toute une série de détails du récit le font entrevoir, et M. Paris dans son résumé (*Hist. poét.*, p. 339) du texte latin dit expressément : « *Revenu à Constantinople*, l'empereur Constantin veut lui (à Charles) prouver sa reconnaissance. » David Aubert s'exprime non moins clairement dans la table publiée par Reiffenberg (Mousket, I. p. 476). Mais, guidées apparemment par un penchant bien naturel à faire donner les reliques de la Passion à Charlemagne *sur le lieu même* de la Passion, d'autres versions postérieures (françaises) s'écartent de plus en plus de l'original (latin). D'abord dans les *Grandes Chroniques* il n'est pas dit que Charles avec les Grecs retourne de Jérusalem à Constantinople (l. c., p. 182) ; mais il est tacitement indiqué que la donation a lieu à Jérusalem même, quoique le patriarche n'y joue aucun rôle. Charles prend trois fois congé de l'empereur grec (p. 182 et 195) ; la mention du patriarche ne s'y est glissée qu'à la seconde fois. Le récit des *Gr. Chron.* forme donc une espèce de version intermédiaire : Constantinople a disparu, mais Jérusalem n'est pas encore ouvertement avouée. Cet état se peint dans des phrases comme (p. 195) « ils se partirent de *Jérusalem et de Constantinople* », et (p. 199) « les reliques qu'ils avaient apportées de *Jérusalem et de Constantinople.* » Il en est autrement dans la version du manuscrit de l'Arsenal, publiée par Moland (l. c.). Là, quoique Jérusalem ne soit pas non plus expressément nommée, le patriarche joue un rôle considérable à côté de l'empereur dans la scène de la donation. Enfin dans la version de Ph. Mousket (vers 11064 ss.) c'est bien ouvertement dans la ville de Jérusalem (par exemple vers 11115), où les reliques ont été cachées à l'approche des païens (11136), que Charles les reçoit du patriarche. Cela devait paraître si naturel!

Cela semble indiquer que la tradition d'une expédition de Charles à Constantinople est originairement indépendante de celle d'un pèlerinage à Jérusalem. Du temps du moine de Saint-Gall, Charles était censé avoir désiré aller à Constantinople, mais Jérusalem n'est pas mentionnée (Pertz, *SS.*, II, p. 750). Cette expédition à Constantinople devint un fait dans la tradition populaire du siècle suivant (x^e^) et finissait dans la chanson, composée à ce sujet, par l'acquisition de célèbres reliques, que les Grecs donnaient aux Francs pour avoir vaincu les Sarrasins menaçant leur empire. C'était un poème d'un caractère essentiellement belliqueux, que je désignerai par *Miran*. A cette tradition toute faite se joignit plus tard l'autre d'un pèlerinage à Jérusalem, comme *introduction* [1], peu développée à ce qu'il semble (cf. l'abrégé de la *saga :* « Ensuite le roi Charlemagne partit pour Jérusalem et retourna par Constantinople »), et comme il convient à une vieille chanson, qui ne perd pas de temps à dépeindre des expéditions pacifiques.

Ce pèlerinage, motivé par un vœu [2] que Charlemagne aurait fait à l'occasion de la naissance de son fils Lohier (né de sa femme *Aude*), restait tout à fait épisodique. C'est une tradition étrangère au grand courant de la poésie épique ; aucun autre texte ne connaît Aude, sœur de Naimon, comme femme de Charlemagne. J'appellerai ce poème le *Vœu* (*de Charlemagne*).

La *Descriptio* ne se fonde apparemment que sur la chanson de *Miran*. La situation de la ville sainte, telle qu'elle nous la dépeint, montre qu'elle a été composée sous l'impression de quelques sévices des païens contre les Francs à Jérusalem. Cela pourrait se rapporter, puisqu'il faut rester en dedans des limites du xie siècle, au règne du fatimide Hakîm, † 1020 (pontificat de Serge IV, qui prêcha la guerre contre les païens), aussi bien qu'au temps des Turcs (pontificat de Grégoire VII qui fit de même). Une partie des traits que la *Descriptio* raconte et qui ne se trouvaient pas dans le poème peut être empruntée à d'autres traditions populaires (*Hist. poét.*, p. 339 [4]) ; toute la partie miraculeuse est évidemment de son

1. Il est remarquable que le *Chronicon Benedicti* fasse aussi aller l'empereur par Jérusalem à Constantinople, d'où il rapporte les reliques de saint André. Quoique le moine Benoît se soit servi de la *Vita* composée par Eginhard, le fond de son récit repose sur la tradition populaire. Je n'en conclurais pas que cette tradition ait été populaire en Italie au xe siècle ; je préférerais voir dans cet emprunt un fait isolé. Les relations des monastères du mont Soracte avec la France étaient directes (Carloman, en 747, y avait fondé le monastère de Saint-Sylvestre que Benoît cite comme le premier pied-à-terre de Charlemagne revenant de Rome), et ce peut être par ce chemin direct, en dehors de la tradition populaire *italienne*, que la légende arriva au couvent de Saint-André.

2. Godefroi de Viterbe est, à ce que je vois, seul à répéter que le pèlerinage de Charles est la suite d'un vœu ; d'après lui Charles va au saint sépulcre *solvere vota volens* (Pistorius, *German. script.*, II, p. 459).

invention. Le poème de la *saga* parle de quelques reliques rapportées par l'empereur, la *Descriptio* non seulement en augmente le nombre, mais y rattache le récit détaillé des miracles les plus absurdes. La *Descriptio* est *le poème populaire au service de l'esprit monacal* tout comme le Pseudo-Turpin (*Hist. poét.*, p. 58).

Cet esprit étroit, qui dans la tradition nationale ne voit que ce qui sert les intérêts monastiques et qui ne fait bon accueil qu'à ce qui y porte l'empreinte d'un zèle dévot, est naturellement indifférent aux intérêts nationaux profanes et les néglige en reproduisant le poème populaire. Ainsi la *Descriptio* n'a que cinq lignes pour mentionner les combats de Charles contre les infidèles ; elle fait de la guerre, que d'après *Miran* les païens faisaient aux Grecs à cause de leurs trésors [1], une guerre pour le saint sépulcre [2], et ne dit point que Constantin voulut devenir le vassal de Charlemagne, ce qui pour le peuple devait être à peu près la chose principale [3]. Mais elle s'étend sur l'*acquisition des reliques de la Passion* [4] qu'elle a inventée.

Mais la tradition populaire et l'imagination de l'auteur ne sont pas les seules sources où la *Descriptio* a puisé. Elle repose, à un degré plus haut qu'on ne semble avoir voulu l'admettre jusqu'ici, sur des faits réels, des souvenirs historiques.

Ainsi elle dit que Charles construisit à Aix pour les reliques une église en l'honneur de Marie et que l'endit y fut établi par le pape Léon, en présence de toute une cour ecclésiastique [5]. Or à la fin de l'année 804 le pape

---

1. *Saga :* « Dans ce temps les Turcs et les païens faisaient la guerre au roi grec pour avoir ses trésors. » C'est bien là un motif qui convient à une chanson populaire de l'Occident.

2. Ph. Mousket en fera, au XIIIe siècle, une véritable croisade (10293 ss.).

3. Il en est resté pourtant un trait d'autant plus précieux qu'il montre à lui seul que la *Descriptio* se base sur le poème de *Miran*. *Gr. Chroniques*, II. p. 183, Charles demande à ses barons et ses prélats quelle conduite il doit suivre dans l'affaire des trésors offerts par l'empereur grec. Ceux-ci lui conseillent de n'en rien prendre, « car on diroit qu'il ne seroit pas là venu par devocion mais par fine convoitise et pour acquerre *autrui terre et autrui royaume* et pour assembler en ses tresors autrui richesses. » Cet *autrui terre et autrui royaume* n'a pas de sens dans le contexte de la *Descriptio*, Constantin n'ayant point offert son pays à Charlemagne comme dans le poème de *Miran*. C'est un reste du contexte de ce poème qui s'est glissé dans la version monacale par l'inadvertance de son auteur.

4. Puisque le Pseudo-Turpin, dans le passage où il déclare ne pas vouloir parler du voyage de Charles au saint sépulcre (cap. XX), ne mentionne que le bois de la croix (*lignum dominicum*) comme rapporté par l'empereur et non les autres instruments de la Passion, il paraît qu'il ne se fonde pas sur la *Descriptio*, mais bien sur le poème de la *saga*. L'expression *dominicum sepulcrum adiit* (du *Turpin*) semble indiquer un pèlerinage et non point une expédition armée (*Hist. poét.*, p. 341 3).

5. *Grandes Chroniques*, II, 199, 201. La traduction de la *Descriptio* contenue dans le ms. Arsenal B. l. fr. 283 que Moland a publiée (*Origines litt.*, p. 386 ss.) est considérablement abrégée.

Léon III vint réellement à Aix (Eginhard, *Annal.*, ad 804 ; Pertz, *SS.*, I, 192) et y consacra, les premiers jours de 805, la « chapelle » de Notre-Dame construite par Charles. Il va sans dire qu'un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques assistaient à la fête [1]. La tradition populaire, elle aussi, a gardé le souvenir de cette solennité (*Saga*, I, 19, ss., *Bibl. de l'Éc. des Ch.*, XXV, p. 97), qu'elle a confondue avec celle du couronnement de l'empereur à Rome et de son fils Louis.

Charles reçut, comme on sait, des reliques de Jérusalem (Eginh., *Ann.* ad 799 ; Pertz., *SS.*, I, 186) et de Constantinople [2], et il en aura sans doute déposé la plupart à la chapelle d'Aix qu'il avait commencé à construire avec tant de somptuosité (Eginhard, *Vita*, cap. 26, qui ne mentionne pourtant pas expressément les reliques de l'église). Au moins le même Angilbert prétend-il dans l'acte que je viens de citer qu'il avait reçu des reliques *etiam de sacro palatio* (*sc. Aquensi*) *quae* (*sc. reliquiae*) *per tempora ab anterioribus regibus et postea a iam dicto domino nostro maxime sunt congregatae.* Charles le Chauve, en 877, dit dans la charte de fondation de l'abbaye Saint-Corneille, à Compiègne, que son grand-père *congerie quam plurima reliquiarum eundem locum* (*sc. capellam Aquensem*) *sacrasse... dignoscitur* [3]. En 881, lors de l'invasion des Normands, les reliques de la chapelle d'Aix échappèrent à la destruction ; les religieux les enlevèrent dans leur fuite et les confièrent à l'abbaye de Stablo, qui les leur rendit plus tard [4]. Ces reliques, dans ce temps, ne sont nulle part désignées plus exactement.

Nous possédons une liste des trésors contenus dans un des reliquaires de la chapelle d'Aix, écrite à la fin du XIIe siècle [5]. C'est là le premier témoignage détaillé. Il y est mentionné entre autres — je ne cite que

---

1. Cf. la lettre de l'évêque Ludgerus de Münster († 809) : *Leo Papa... cum magna solemnitate suorum cardinalium, archiepiscoporum, episcoporum et praelatorum ac primatum ad imperatorem Carolum in Germaniam veniens et ab eodem Imperatore imperialiter cum suis susceptus inter multa pietatis suae opera instantia eiusdem serenissimi imperatoris et regis Aquisgrani in palatio dedicavit ecclesiam perpetuae virginis Mariae donans eandem ecclesiam multis indulgentiis* (Surius, *De probatis sanctorum historiis*, Cologne, 1578, II, 36).

2. Dans la description de son abbaye de Centule (composée avant 814), Angilbert dit qu'il avait cherché à acquérir pour son église de précieuses reliques *de diversis partibus totius christianitatis*, entre autres de celles que les ambassadeurs de Charlemagne lui rapportaient de Jérusalem et de *Constantinople* (Mabillon, *Acta SS. ord. Bened.*, Saec., IV, P. I, p. 113 s.). Angilbert est mort en 814, *ib.*, p. 119).

3. Bouquet, *Recueil*, VIII, 659.

4. Martene et Durand, *Amplissima Coll.*, II, 31 s.

5. Dans le *Cod. diplom. Aquensis*, éd. Quix, I, p. 28 : *He sunt reliquie que continentur in feretro beate Mariae Aquisgrani.* Mais remarquons bien qu'il ne s'agit ici que d'un seul *feretrum*, que ce ne sont donc pas apparemment toutes les reliques de la chapelle.

ce dont j'aurai besoin pour la suite — : *de velamine quod habuit (virgo) in capite suo; de vestimentis domini cum quibus crucifixus est; de capillis beatae Mariae; de pannis domini quibus in presepio fuit inuolutus; de ligno domini; de reliquiis S. Cypriani; de manna, etc., etc.*

En 1224, l'église souffrit beaucoup par un incendie. Albéric, *ad an.* 1238 (éd. Leibniz, Leipzig, 1698, p. 576), raconte que le doyen de la chapelle déclara, sur son lit de mort, avoir trouvé parmi les trésors mis en sûreté lors de l'incendie les langes de l'enfant Jésus, le drap que Jésus crucifié avait autour du corps (*perizonium*) et la chemise de la sainte Vierge. C'est le second témoignage direct et détaillé.

Une de ces reliques, le *lignum dominicum*, se trouvait sûrement à Aix du temps de Charlemagne, car Charles eut un morceau de la croix dans sa tombe (*Annal. lauriss., ad* 814 ; Pertz, *SS.*, I, 201).

Mais outre ce témoignage direct de la présence du *lignum dominicum* dès le temps de Charlemagne, on a des témoignages indirects qui rendent presque sûre la supposition qu'outre beaucoup d'autres reliques il se trouvait à la chapelle d'Aix, du temps de Charlemagne : un clou (des clous), du suaire, des cheveux et du vêtement de Marie, *reliquiae beati Symeonis qui dominum in ulnas suscepit, etc., etc.* [1].

La présence d'une épine de la couronne, des langes et du *perizonium*, n'est attestée par aucun de ces témoignages pour le temps de Charlemagne. *Perizonium* [2] et langes n'apparaissent que dans la liste du

---

1. Cf. pour ces témoignages indirects le livre de Floss, *Geschichtliche Nachrichten über die Aachener Heiligthümer*, Bonn, 1855, p. 10 ss.).

2. Mais il doit avoir été à Aix déjà de bonne heure, au commencement du XIe siècle au moins. Il est fameux dès le temps de la composition du poème abrégé de la *saga*, où il est raconté que Charles, venant de l'Orient, le déposa à Aix. On ne peut douter que M. Paris ne se trompe en interprétant *hosa* du norvégien par chaussettes (de saint Joseph). Le texte de la *saga* parle bien nettement de *hosa de Jésus* et est d'accord en cela aussi avec Ph. de Vigneulles, qui dit : « ... apourtairent ung petit drapz de linge avec aulcune figure de sanc, lequel drapz fut celluy que le doulz Jhesus avoit en l'airbre de la Crois par devant son humanité » (Moland, *Orig. litt.*, p. 397 que je cite, n'ayant pas à ma disposition l'édition de Michelant). *Les chaussettes de Joseph* du même Ph. de Vigneulles sont mentionnées aussi par Bartholomée Sastrowen, qui vit les *Josephshosen* à Aix en 1548 (Floss, *op. cit.*, 314). Mais tous les autres historiens disent que les quatre grandes reliques qu'on montrait et qu'on montre encore à Aix tous les sept ans sont : la chemise de la vierge, le *perizonium*, les deux langes et le drap sur lequel Jean-Baptiste fut décapité (cf. par exemple la relation d'un pèlerinage de 1465, *Bibl. des Stuttg. litt. Vereins*, 1844, VII, p. 28, et la liste des grandes reliques dans Pierre a Beeck (*'Aquisgranum*, imprimé à Aix en 1620). Il est évident que les chaussettes de Joseph dans Ph. de Vigneulles ne sont autre chose que les *deux langes* de l'enfant Jésus, *l'un noir et l'autre comme tané*. La tradition populaire, et non seulement à Aix, dit que saint Joseph fit de nécessité vertu et coupa sa chemise (ou bien ses chaussettes) pour y emmailloter l'enfant (Weinhold, *Weihnachtspiele und -lieder*, Graez, 1853, p. 115 : *Joseph : Jungfrau, liebste Jungfrau mein, | ich weiss ein altes Hemdelein, | das wird des Kind-*

XIe siècle; je ne trouve l'épine que dans la liste que nous donne Quix (*Histor. Beschreibung der Münsterkirche*, Aachen, 1825, p. 74) [1]. Mais vu l'insuffisance de nos renseignements sur le trésor complet de la chapelle d'Aix aux IXe, X^e et XIe siècles, la supposition qu'il y ait eu à Aix de l'épine et les langes déjà de ce temps-là n'est ni interdite ni même invraisemblable (cf. pour les langes, Floss, p. 310).

Ajoutons que toutes les reliques nommées ci-dessus se trouvent encore à Aix, excepté le *velamen Mariae* et les restes de S. Cyprien.

On est donc autorisé à croire que dans la consécration de l'église par le pape Léon, en 805, des reliques célèbres arrivées à Charlemagne de Jérusalem et de Constantinople, telles que le *lignum dominicum*, le clou, le suaire, etc., jouaient un rôle, d'autant plus que Charles aimait à faire intervenir le pape dans des questions de reliques (Eginh. *Ann.* ad 804; Pertz, *SS.*, I, p. 192), et tenait beaucoup à voir prouvée leur authenticité (cf. Baluze, *Cap. reg. Franc.*, I, p. 228).

Et pourquoi un *indictum*, une exhibition publique et périodique avec un « grand pardon » n'aurait-elle point été établie dès la consécration de l'église et par le pape même sur les instances de l'empereur? Rien ne serait plus ordinaire. Ainsi nous voyons dans le *Historiae Andegavensis fragmentum*, composé en 1096 (D'Acheri, éd. Baluze, III, p. 234), qu'en 1095 le pape Urbain II consacre l'abbaye de Saint-Nicolas, à Angers, et y institue en même temps un *indictum publicum* avec indulgence partielle. L'évêque Ludgerus, dans sa lettre citée ci-dessus, assure que le pape Léon donna à la chapelle d'Aix *multas indulgentias*.

La grande exhibition des reliques d'Aix, qui n'a lieu que tous les sept ans, ne remonte pas au-delà du XIe siècle; mais avant ce temps les habitants du pays (surtout de la contrée de Prüm) faisaient un pèlerinage régulier à Aix pour y adorer les reliques [2]. Il y avait donc réellement un *indictum*, et sa date, d'après Beek, est précisément celle que donne la *Descriptio : in junio mense et in hebdomada secunda in jejunii scilicet qua-*

---

leins Windlein sein | , etc. ; je n'ai pu trouver ce trait dans les *evangelia infantiae salvatoris* originaux, pas plus que dans les versions françaises du moyen âge) ; et il paraît bien ressortir du passage des *Mémoires* de Vigneulles que les pèlerins s'expliquaient ainsi l'origine de ces langes, tandis que dans les œuvres des clercs on ne trouve pas trace de la confusion des langes avec les *Josephshosen*. Floss, *op. cit.*, p. 314, propose pour cette confusion une autre explication, trop savante pour être vraisemblable là où il s'agit d'un fait exclusivement populaire.

1. Comment se fait-il que Beeck ne le mentionne pas dans sa liste de 1620? Ce n'est sans doute que par inadvertance, comme, par exemple, Quix oublie la ceinture de la Vierge qui, d'après Floss, se trouve encore à Aix.

2. D'après Pierre a Beeck, *Aquisgranum* (1620), traduit en allemand par Kantzeler (Aix, 1874, p. 266 s.).

tuor temporum quarta feria (*Gr. Chron.*, II, 200), c'est-à-dire le mercredi de la seconde semaine de juin [1].

L'endit établi à Aix par le pape Léon n'est donc pas de pure invention.

Il n'y avait pas de patriarche nommé Jean à Jérusalem du temps de Charlemagne. Le Jean de la *Descriptio* pourrait bien être le patriarche, sixième de ce nom, qui, en 969, fut persécuté et brûlé vif par les Musulmans pendant leur guerre contre Nicéphore. La mémoire de ce patriarche aurait été mêlée à celle de l'empereur Charles par l'auteur de la *Descriptio* en quête d'un *casus belli* pour ce dernier.

On sait que l'abbé Lebeuf n'a pas réussi à mettre hors de doute que la *Descriptio* soit tout entière l'œuvre d'un moine de Saint-Denis (*Hist. poét.*, p. 55). Elle est évidemment écrite par un Français [2]; mais n'y aurait-il point eu quelque moine français à l'abbaye d'Aix-la-Chapelle? Quand même la ville d'Aix ne se trouverait pas sur la frontière du pays français, je ne verrais point d'obstacle sérieux à cette supposition. Une abbaye de l'importance de celle du palais d'Aix (siège d'un comte palatin, lieu de couronnement des empereurs) eut souvent des moines étrangers plus ou moins distingués. Mais qu'on tienne compte de cette circonstance qu'Aix était la capitale du duché de la basse Lotharingie, qui se composait pour la plus grande partie de territoires français; que son abbaye faisait partie du diocèse de Liège [3], français presque tout entier; que

---

1. La date du jeûne du quatrième mois (juin) ayant été changée par Grégoire VII et fixée au mercredi de la semaine de la Pentecôte, le texte de la *Descriptio* n'était plus en harmonie avec la réalité dès le XIe siècle. C'est pour cela que la version française des *Gr. Chroniques* (l. c.) ne traduit pas exactement le texte latin, mais dit : *en la quarte fere de la sepmaine de juing* au lieu de la *seconde semaine de juin*. Il est vrai que cette correction n'est pas suffisante. Une confusion semblable se fait sentir dans Beek, *Aquisgranum, ib.* : il dit que le pèlerinage de Prüm à Aix avait lieu le mercredi des Quatre-Temps au mois de juin *après la Pentecôte*. Mais la Pentecôte ne tombe pas toujours au mois de juin : il a confondu l'ancienne date, qu'il trouvait sans doute dans la tradition (le mercredi des Quatre-Temps au mois de juin) avec la nouvelle (le mercredi après la Pentecôte).

2. Aux raisons données par Lebeuf on ajouterait donc cette autre que la *Descriptio* repose sur un poème français.

3. Il en était ainsi au moins à la fin du Xe siècle. Le *Cod. dipl. Aquensis*, éd. Quix, I, p. 36, contient une bulle du pape Grégoire V pour l'empereur Othon III, datée de 997, dans laquelle le droit de célébrer la messe à l'autel de la sainte Vierge de la chapelle d'Aix est réservé entre autres à l'archevêque de Cologne (*archiepiscopus huius loci Coloniensis*) et à l'évêque liégeois *de ce diocèse* (*episcopus Leodiensis qui* HUIC DIOCESI *praesidet*). L'atlas historique de Spruner (*Deutschlands kirchliche Eintheilung seit* 1050) attribue l'abbaye d'Aix au diocèse de Cologne. Mais il paraît bien que c'est une erreur; dans les documents du *Cod. dipl. Aquens.* (qui vont jusqu'en 1350), l'évêque de Liège joue toujours le rôle du chef ecclésiastique de l'église d'Aix (cf. aussi *AA. SS.*, Jan., II, 888 : *Praesulatus huius Alexandri* (*episcopi Leodiensis*) *anno secundo* (1166) ... *ossa Caroli Magni* ... *sunt elevata*. Alexandre était évêque de Liège de 1164 à 1167.

l'abbaye possédait, par suite de nombreuses donations, beaucoup de domaines sur du territoire français (cf., par exemple, le privilège de 888 [*Cod. dipl. Aquensis*, n° 5] répété et augmenté en 930 [*ib.*, n° 10], celui de 966 [n° 14], etc. [1]); qu'en 972 l'abbaye de Chèvremont (*Kivermunt*) tout près de Liège, et où il y avait certainement des moines français, fut réunie avec la chapelle d'Aix (*ib.*, n° 15, cf. n° 1). De telles relations politiques et surtout ecclésiastiques, et des plus intimes, de l'abbaye du palais d'Aix avec son voisinage français ôtent tout doute qu'à la fin du xe ou au commencement du xie siècle il puisse y avoir eu des moines d'origine française. Un de ces moines aura composé la *Descriptio qualiter Carolus Magnus a Constantinopoli apud Aquilae capellam clavum et coronam domini adtulerit* (*AA. SS.*, jan. II, 876), qui est faite tout entière à la gloire d'Aix et basée sur des souvenirs historiques qui se seraient gardés difficilement ailleurs. Et l'abbaye d'Aix avait un intérêt tout particulier à voir composer ce plaidoyer *in suam gloriam*, parce qu'elle possédait les reliques que la *Descriptio* dit lui avoir été données par l'empereur. Elle possédait, dès le ixe siècle, le clou, le suaire, la chemise, du bois de la croix, le bras de S. Siméon, et vraisemblablement aussi les langes (la *Descriptio* ne parle que d'un seul) et la couronne [2] (cf. ci-dessus, p. 217). La chemise et le lange appartiennent à ce qu'on appelle à Aix les grandes reliques (*grosse Heiligthümer*), les autres aux petites reliques. Remarquons que ce qu'on appelle ailleurs les grandes reliques (couronne,

---

1. N°s 5 et 10 sont imprimés aussi dans l'appendice de l'édition de Mousket, par Reiffenberg, I, 548 ss.

2. *Gr. Chron.*, II, p. 194. Remarquons, d'ailleurs, qu'il ne s'agit pas de la couronne entière, malgré l'expression hyperbolique de ce passage, mais seulement de quelques épines, comme il est dit expressément à la page 190 (p. 199, elles sont dites être au nombre de huit). On ne montrait à Saint-Denis qu'une partie de la couronne, ainsi qu'il est dit dans le *Fierabras* (6200 s. : *Illuec fu la couronne partie et desevree, une partie en fu a Saint-Denis donnee;* cf. Bouquet, *Recueil*, VII, 225, etc.; *Gr. Chron.*, III, p. 65, etc.). Le pèlerinage (866) parle de la couronne entière, exagération fort explicable dans un poème populaire, puisque même les relations officielles se la permettent (*Rom.*, IX, p. 30). Il ne faut pas insister sur ces différences. Aix, peut-être, aura prétendu avoir le clou, le suaire et le bras, quoiqu'il résulte des descriptions systématiques de Beek, Quix et Floss, qu'on n'y possédait que la pointe du clou et une partie du suaire et du bras. C'est ainsi que l'abrégé norvégien dit d'abord que le roi grec donna à Charles *du* suaire, *du* bois de la croix, et quelques lignes plus bas que Charles laissa *le* suaire à Compiègne, et *la* croix à Orléans. — Au second passage (p. 199 s.) où les reliques rapportées sont énumérées, il n'est question que des épines, de la croix, du suaire, de la chemise et du bras, et de « maintes autres précieuses reliques ». On s'étonne de n'y pas voir nommé expressément le clou auquel vient d'être consacré tout un chapitre (IX). Quant aux fleurs des épines converties en manne, le passage (p. 190 ss.) est bien suspect; il a tout à fait l'air d'une interpolation; mais cette question serait à examiner sur le texte latin. Du reste, on montrait à Aix de la manne (mentionnée dans le registre du xiie siècle).

clou, bras, à Saint-Denis, le suaire à Compiègne, la croix à Orléans) sont appelées les petites et reléguées au second plan à Aix, tandis que les *grosse Heiligthümer* d'Aix, qui ne sont montrées que tous les sept ans avec un grand apparat, pendant quinze jours, sont précisément les reliques que personne ne disputait à l'abbaye du palais impérial [1].

Il ne reste qu'une observation à faire. Pourquoi la *Descriptio* ne mentionne-t-elle pas le *perizonium*, qui assurément se trouvait à Aix au XIe siècle, puisqu'il est mentionné dans l'ancienne chanson de geste et qu'il est même la seule des reliques d'Aix qui y soit citée, et par conséquent une des plus illustres du temps, comparable au saint suaire de Compiègne et à la sainte croix d'Orléans? On comprend qu'un traité composé évidemment pour prouver l'authenticité de la couronne d'épines et du clou ne mette pas en première ligne une autre relique; mais on s'attendrait au moins à la voir mentionnée en passant parmi les autres, à côté du lange. Je n'ai pas d'explication pour cette circonstance, qui a pourtant quelque importance, car elle ne parle pas en faveur de mon hypothèse [2].

Que la chanson de la *saga* ne mentionne pas le suaire et la croix *d'Aix*, mais les attribue expressément à d'autres villes, cela prouve bien qu'en France, dans l'imagination du peuple, ces reliques d'Aix ne jouaient aucun rôle, qu'elles n'étaient pas même connues. Lorsque, au XIe siècle, l'abbaye de Saint-Denis parut avec la prétention de posséder

---

1. Pourtant, Chartres prétendait posséder la chemise de la Vierge. Si nous ne voyons point l'église d'Aix aussi conciliante envers la cathédrale de Chartres qu'envers la militante abbaye de Saint-Denis ou envers Saint-Corneille de Compiègne, et si elle met, au contraire, sa sainte chemise au premier rang de ses *grosse Heiligthümer* (elle est toujours montrée la première), il faut tenir compte de ce que la relique de Chartres (qui provenait peut-être d'Aix) n'était point en vérité la chemise, mais le voile de la Vierge (cf. 227). Il ne pouvait donc y avoir de rivalité entre Aix et Chartres au commencement, les reliques n'ayant été réputées être les mêmes que plus tard.

2. On ne peut guère se tirer d'embarras en supposant que le *perizonium* avait été mentionné dans l'original et que le continuateur qui ajouta la suite, racontant la translation des reliques à Saint-Denis, l'avait omis, parce que Saint-Denis n'avait pas la prétention de le posséder. Ce continuateur, d'après tout ce que nous en savons, n'était point un homme si circonspect. Il n'a pas même effacé l'*amen* qui terminait la relation qu'il continuait (*Gr. Chroniques*, II, p. 204), et il ne se fait pas de scrupule de faire apporter d'Aix à Saint-Denis le suaire et la chemise de la Vierge, quoique d'autres villes françaises fussent reconnues les avoir. Mais l'omission paraîtra moins grave quand on se rappelle que la *Descriptio* ne mentionne pas même le clou dans son second résumé des reliques. — On dira aussi avec toute raison que la *Descriptio*, si elle a été composée à Aix, doit faire résider l'empereur à Aix même, et cela non seulement au retour de l'expédition (*Gr. Chron.*, II, 199), mais aussi lors de l'arrivée des ambassadeurs de Constantinople. La version française fait trouver Charlemagne par ces ambassadeurs à Paris; mais ce passage me paraît un peu suspect (*Gr. Chron.*, II, 177 s.), et la question serait à étudier sur les manuscrits latins.

le clou, la couronne et le bras, celle d'Aix, pour défendre l'authenticité de ses mêmes reliques, composa la *Descriptio*. Il est clair qu'à Aix toutes les reliques étaient censées provenir de Charlemagne. Quelque moine français d'Aix ou de Chèvremont s'empara donc de la donnée d'une chanson française qui faisait rapporter à Charles des reliques de Constantinople, et, en la modifiant, en fit son plaidoyer en faveur de son abbaye. Un moine de Saint-Denis, avec un sans-gêne qui n'a rien d'étonnant pour qui sait un peu les pratiques des officines monacales du moyen âge, se servit du plaidoyer composé en faveur d'Aix et y ajouta une suite où il fait tourner tout au détriment de celle-là et où il se donne tout le droit.

Saint-Denis n'entendait point raillerie au sujet de ses instruments de la Passion[1]; il les disputa d'abord à Aix et plus tard à saint Louis. Et il l'a évidemment emporté sur les deux; ni l'église Notre-Dame d'Aix ni la Sainte-Chapelle de Paris ne réussirent à attacher aussi fortement à leurs noms la mémoire du clou et de la couronne. Aix paraît avoir bientôt renoncé à la lutte; ses instruments de la Passion avec le bras mutilé de saint Siméon sont rangés parmi les *petites reliques*, et la célèbre *Heiligthumsfahrt*, l'*indictum Aquense*, ne se fit ni pour l'épine ni pour le suaire, mais pour les langes et pour le *perizonium* de Jésus, la chemise de la Vierge et la toile de Jean-Baptiste[2].

Lorsque, en 1165, un clerc d'Aix composa pour Frédéric Ier une vie de Charlemagne, il affecta de ne point connaître, ou il ne connaissait pas en effet, la suite que Saint-Denis avait ajoutée à la *Descriptio*, et, en reproduisant la *Descriptio* dans le second livre de sa biographie, il ne dit rien du prétendu transport des reliques à Saint-Denis (*AA. SS.*, Jan. II, 876)[3].

On sait que Saint-Denis n'est pas la seule abbaye qui prétendît avoir reçu ses reliques de l'empereur Charles le Chauve, qui les aurait rapportées de la chapelle d'Aix, dépôt des reliques gagnées par son grand-père (*Hist. poét.*, p. 57; *Rom.*, IX, 36).

Le plus simple et, de prime abord, le plus vraisemblable, serait de supposer que toutes ces prétentions doivent leur origine à la *Descriptio*. Pourtant, je crois que ce serait aller trop loin. Je donnerai ici mes

---

1. Je rappelle ici cette autre dispute qui éclata au XIe siècle et dura jusqu'au XVIIIe siècle entre Saint-Denis et Ratisbonne, à cause des reliques de saint Denis. Elle offre divers points de comparaison avec cette dispute entre Aix et Saint-Denis (cf. Pertz., *SS.*, XI, 343 ss.).

2. On ne sait pas quand cette distinction des petites et des quatre grandes reliques se fit (Floss, p. 365).

3. La *Descriptio*, dans cette forme première, se trouve encore dans quelques compilations du XVIe siècle, par exemple dans *le Grant Voyage à Jérusalem* (Paris, Regnault, 1517). Ph. Mousket ne parle pas non plus de la translation (vers 11492 ss.).

raisons, quoique je ne me dissimule pas que je ne serai pas à même de lever tous les doutes.

Le poème de la *saga* prouve que le suaire de Compiègne, c'est-à-dire en réalité la *sindon*, était fameux dans la tradition populaire [1] à une époque où les instruments de la Passion de Saint-Denis ne l'étaient pas encore, parce que cette abbaye ne se vantait pas encore de les posséder (ci-dessus, p. 211). Il n'est pas invraisemblable que la légende monacale à Compiègne ait marché l'égale de la tradition populaire, et qu'elle ait aussi attribué l'acquisition de sa célèbre relique à *Charles* (non pas à Charles Ier, mais à son fondateur Charles II, qui seul jouait un rôle dans son histoire), déjà de toute ancienneté et indépendamment de la *Descriptio*. Voyons si nous trouvons encore d'autres indices qui nous permettent cette manière de voir.

On sait que la ville de Compiègne, au IXe siècle, était la résidence favorite des souverains de la France. L'empereur Charles le Chauve aimait à y célébrer la fête de Noël, tout comme son grand-père le faisait à Aix; son fils, le roi Louis le Bègue, y prit la couronne et y eut sa tombe; son successeur Eudes y fut sacré, etc. Compiègne fut pendant un siècle pour la France ce qu'Aix avait été pour l'empire franc et était encore pour l'empire allemand. De là naquirent, dès le règne de Charles le Chauve, certaines prétentions de Compiègne qui se trouvaient favorisées par Charles II lui-même. Il construisit à côté de son *palatium Compendiense* une chapelle consacrée à la sainte Vierge, et dans l'acte de fondation (5 mai 877) [2] il se rapporte expressément à son grand-

---

1. Le premier document *authentique* où je trouve mentionné la présence de cette relique à l'abbaye de Compiègne n'est que du règne de Philippe Ier (de 1092) : *Translatio sudarii Compendiensis in aliam capsam* (*Gallia Christiana*, X, 102), où il est dit, sans plus de détail, que Charles II l'avait offerte à l'abbaye. Du reste, le *texte* de ce document ne parle pas encore du *suaire*, mais du *signe* (*linteamen in quo Dominicum corpus in sepulchro iacuisse perhibetur quod sindonem secundum Evangelistam nominamus*), tout comme le *fragmentum Historiae Franciae* cité par Bouquet, VII, 225. La confusion des deux termes se sera faite d'abord dans la langue vulgaire, c'est-à-dire dans l'imagination du peuple, et de là aura pénétré aussi dans les œuvres latines des clercs (Bouquet, *ib.*, p. 257). Mabillon. *Ann. Bened.*, III, 202, confond réellement les deux reliques en attribuant à Compiègne *sudarium quo Christi Domini caput in monumento involutum fuisse creditur.*

2. Imprimé dans d'Acheri (éd. Baluze), *Spicilegium*, III, p. 352; Mabillon, *De re diplom.*, p. 404, et *Annal. Bened.*, III, 681; Bouquet, *Recueil*, VIII, 659 : *... proinde quia divinae recordationis imperator, avus scilicet noster, Carolus cui divina providentia monarchiam totius huius imperii conferre dignata est, in Palatio Aquensi capellam in honore Beatae Dei Genitricis et Virginis Mariae construxisse ac clericos inibi Domino ob suae animae remedium atque peccaminum absolutionem pariterque ob dignitatem apicis imperialis deservire constituisse ac congerie quamplurima reliquiarum eundem locum ... excoluisse diagnoscitur. Nos quoque morem illius imitari ... cupientes cum pars illa regni nobis sorte divisionis nondum contigerit,*

père, qui avait construit la chapelle de Notre-Dame à Aix. A la consécration de l'église assistaient entre autres dignitaires les nonces du pape (Pertz, *SS.* I, 502). Mais comme la chapelle d'Aix pouvait se vanter d'avoir été consacrée par le pape même, celle de Compiègne voulut jouir de la même gloire. Ainsi un privilège du roi Philippe (de 1085) dit que l'église de Compiègne avait été consacrée par le pape Jean accompagné de soixante-douze évêques (d'Acheri, I, 627).

La résidence de Charlemagne avait donné lieu à des légendes. Je ne rappelle ici que celle du prétendu diplôme de Charlemagne que les moines d'Aix présentèrent à Frédéric Ier en 1165 (*AA. SS.*, Jan. II, 889) : Charles chassant au milieu de forêts touffues trouve les restes des bains salubres des anciens Romains et y construit la « chapelle. » Or, il existe une légende monacale sur la fondation de la « chapelle » de Compiègne qui la rappelle par plus d'un trait : *Historia translationis corporis S. Cornelii papae Roma Compendium*[1]. Elle raconte d'une manière ridiculement ampoulée comment l'empereur Charles le Chauve, en quête d'un ornement pour son église, va à Rome et en rapporte le corps de S. Corneille, qui, non sans les miracles obligatoires, est déposé *sub umbra cryptarum basilicae*. Dans l'introduction, cette *Historia* relate que l'empereur, avec ses soldats, parcourut la France en cherchant un lieu convenable pour y mettre sa *basilica*. La Providence les mena dans la *forêt de Compiègne*. Ce paradis, plein de magnifiques arbres et arrosé par de *beaux courants d'eaux*, aussi favorable à la pêche que *salubre contre la peste*, leur plut, et ils résolurent d'y construire le temple[2]. On enleva

---

infra tamen potestatis nostrae ditionem in Palatio videlicet Compendii in honore Gloriosae Dei Genitricis ... monasterium cui Regium vocabulum dedimus fundotenus exstruximus et donariis quamplurimis Domino iuvante ditavimus...

1. Bouquet, VII, 373 ss., l'imprime en partie, d'après Lebeuf, qui la publia le premier dans son *Recueil*, I, p. 360, que je n'ai pas à ma disposition. Les *AA. SS.*, Sept., IV, 182 ss., en donnent de longs échantillons qui montrent des leçons préférables à celles de Bouquet. L'attribution de cette *Historia* au xe siècle (Bouquet, p. 375 b, cf. *AA. SS.*, p. 182 D) n'est pas invraisemblable ; l'auteur parle des deux incendies qui détruisirent l'église peu avant 917 comme d'événements récents. Les premières lignes contiennent une disparate. Il y est dit que le prince qui sera le héros de ce qui suit est *Domnus Karolus, Ludovici filius, ab illo magnanimo Karolo* REX *cognomine* TERTIUS, *progenieque* QUINTUS *qui tunc tempore Romanae* (sic) *perindeque Franciae gratulabatur regimine.* Ce prince serait donc Charles III, surnommé le Simple. Mais il n'est point question dans le reste de l'*Historia* du roi Charles III, mais de l'empereur Charles II. Cette confusion paraît être le fait d'un copiste postérieur qui essaya de réclamer pour Charles III la fameuse translation, Charles III ayant été comme son grand-père un bienfaiteur de l'abbaye, surtout à l'occasion des deux incendies.

2. *Dum enim imperator ... superni amoris igne succensus ad jacienda divini Templi fundamenta, suo cum omni exercitu tam plana quam dumosa diversorum circuiret Franciae locorum spatia, contigit illum non fortuitu sed celestis provi-*

arbres et épines, et on bâtit *miro lapideo contabulatu* une magnifique église que l'auteur n'hésite point à appeler *hanc, ut ita dicam, supernam Jerusalem !*

Ce salubre paradis de la forêt de Compiègne, qui décide Charles le Chauve, rappelle assez les conditions qui amenèrent Charlemagne à choisir la forêt d'Aix pour faire croire que ces deux légendes ne sont pas nées indépendamment l'une de l'autre. Celle d'Aix est plus ancienne sans doute, et elle aura été connue par le moine de Compiègne ou dans une relation monacale ou par la tradition populaire [1].

On voit qu'à Compiègne, non seulement Charles le Chauve lui-même invoqua le souvenir de Charlemagne et d'Aix, mais qu'aussi les légendes monacales se réglaient sur celles de la *capella palatii Aquensis*.

Charles le Chauve, on le sait, a plus qu'aucun autre roi de France fondé et enrichi des abbayes. Après le nom de Saint-Denis, celui de Compiègne est un des plus fréquents dans les documents ecclésiastiques de son règne. Mais il n'est dit expressément nulle part qu'il ait orné la chapelle de son palais par des reliques, quoiqu'il ne puisse être douteux qu'il ne l'ait fait en réalité. Dans l'acte de fondation cité ci-devant, il ne mentionne que *quae in auro, argento et gemmis, vestibus, rebus, vel in quibuslibet speciebus eidem loco concessimus* (p. 661) [2]. En 917, comme le prouvent deux privilèges de Charles le Simple de cette année (Bouquet, IX, 532 s.), les reliques des SS. Corneille et Cyprien s'y trouvaient. Les Bollandistes supposent qu'elles y avaient été données par Charles le Chauve. Pour le corps de S. Corneille, la *Historia* citée précédemment montre que dès le xe siècle les religieux de Compiègne croyaient que Charles II l'avait amené de Rome. Comme le corps de ce saint était

---

dentiae nutu quemdam penetrare saltum percito cursu ... Videns itaque Imperator praedicti saltus diversorium veluti secundum paradisum diversorum generum arboribus mirifice consitum, habileque tam ad piscandum quam ad ignem fervidae pestis salubriter reprimendum, lympharum rivulis affatim inriguum, mox superna inspirante clementia, animadvertit velle sibimet Christum inibi constrari (sic) *domicilium. Cuius loci divino ad aedificandum Numini tabernaculum habilitate comperta ... jussit ut demptis acutis vepribus surculisque silvarum radicibus evellatis omnibus, sub laude Christi nominis salubre aedificaretur asylum.* (Bouquet, l. c.)

1. Ph. Mousket l'a certainement puisée dans le *diplôme* cité (*Hist. poét.*, 369) : d'autres passages tels que celui des vers 2524-2543, où il parle des privilèges des habitants d'Aix, ne laissent aucun doute sur sa source, quoique Tobler, dans sa récente édition (Pertz, *SS.*, XXVI, p. 726 ss.), ne la mentionne pas.

2. Dans le même acte, il appelle l'église *S. Mariae genitricis* et non pas *S. Cornelii* (et *Cypriani*). Elle n'eut ce nom que plus tard, mais déjà avant 917 (Bouquet, IX, 532 ss.), à cause des corps de ces deux saints qui s'y conservaient (cf. Mabillon, *De re diplom.*, p. 275 ; *Annal. Ben.*, III, 202). Cette double dénomination a donné lieu à une confusion : on y a voulu reconnaître deux églises différentes, ainsi par exemple le *Chronicon Sithiense* (Bouquet, VII, 270 A).

conservé à Rome (sa présence y est attestée encore vers la fin du VIIIe siècle, *AA. SS.*, sept. IV, p. 181), il se peut fort bien que le pape l'ait donné à Charles le Chauve en 875, lors de son séjour en Italie, pour l'église en construction de son palais, désormais impérial, à Compiègne.

Le corps de S. Cyprien fut amené de Carthage en France, avec la permission de Haroun-al-Raschid, sous Charlemagne, et déposé à Arles et puis à Lyon (*AA. SS.*, sept. IV, p. 340), d'où Charles II l'a pu apporter dans son église à Compiègne (*AA. SS.*, *ib.*, p. 341 E). Or, nous savons que la chapelle d'Aix conservait de même une relique de S. Cyprien (cf. la liste citée ci-dessus p. 216). On sait, en outre, qu'il y a une abbaye de S. Corneille (*Kornelimünster*) tout près d'Aix (*abbatia Indensis*) [1], fondée par l'empereur Louis au commencement du IXe siècle, où on conservait une partie du crâne de S. Cyprien (*AA. SS.*, *ib.*, p. 343 E) et le bras et la tête de S. Corneille (*AA. SS.*, *ib.*, p. 186).

Cela indique sans doute des relations des deux abbayes d'Aix avec l'abbaye de Compiègne. Ces relations trouvent leur expression dans la légende monacale de *Kornelimünster*, où il est dit que les corps des SS. Corneille et Cyprien ont été transférés en France par Charles II (*AA. SS.*, *ib.*, p. 185 C) [2]. Mais cette légende, dont les Bollandistes disent seulement qu'elle a été extraite *ex Mss. Indensibus* sans en indiquer l'âge, est peut-être relativement jeune et calquée sur d'autres légendes semblables (*AA. SS.*, *ib.*, p. 186 A). En réalité, il se pourrait bien que justement le contraire eût eu lieu, que Charles le Chauve eût donné à *Kornelimünster* quelques-unes des fameuses reliques de sa basilique.

On sait que les différentes églises échangèrent souvent quelques parties de leurs reliques. On coupait les reliques, et quelquefois on enfermait les parcelles dans des simulacres de l'original (Floss, p. 46; *Rom.*, IX, 20). Ainsi, d'une seule relique pouvaient provenir plusieurs autres de la

---

1. Elle se trouve à deux lieues au sud du palais d'Aix, mais cette distance ne l'aura pas empêchée d'être regardée dans des légendes françaises comme *une abbaye d'Aix*, c'est-à-dire que les reliques provenant de l'*abbatia Indensis* étaient censées venir de la ville impériale d'Aix, et y avoir fait partie du trésor amassé par Charlemagne. Aussi la légende monacale de *Kornelimünster* dit-elle que l'abbaye a été fondée par l'empereur Charlemagne (*AA. SS.*, *ib.*, p. 185 G ss.) et que ses reliques lui ont été données par ce prince. En outre, *Kornelimünster* faisait comme la chapelle d'Aix l'exhibition de ses reliques tous les sept ans, et les mêmes jours (cf. Ph. de Vigneulles). La confusion était donc facile.

2. Il faudrait alors croire que Louis le Débonnaire avait donné à l'*abbatia Indensis* ces deux corps, tandis que pour celui de S. Corneille, il est décidément beaucoup plus vraisemblable que Charles II seulement l'a ramené de Rome. Aussi cette abbaye n'a-t-elle pris le nom *S. Cornelii* que plus tard ; dans les diplômes du IXe siècle elle n'est appelée que d'après la rivière d'Inden sur laquelle elle est située (cf. Floss, *op. cit.*, p. 117).

même espèce, et l'on vénérait, par exemple, plus de saints clous dans les églises qu'il ne pouvait y en avoir eu dans la croix.

Kornelimünster possède la *sindon* (*AA. SS.*, *ib.*, p. 186 E, s.) [1] ainsi que Compiègne. N'est-il pas possible que Charles le Chauve lui ait offert des reliques de S. Corneille et de S. Cyprien pour avoir en échange une partie du saint *signe ?* N'est-il pas possible que le voile de la Vierge, que nous trouvons à la chapelle d'Aix (cf. p. 216) aussi bien qu'à Compiègne (cf. Mabillon, *Annal.*, III, 202), ait été acquis de la même manière par Charles II, qui, en échange, aurait offert à Aix des reliques de S. Cyprien [2] ?

Quoi qu'il en soit, il est évident que dès le temps de Charles le Chauve il existe une certaine communauté de reliques entre Compiègne et Aix : là les corps de S. Corneille et de S. Cyprien, le voile, le suaire (*sindon*) ; ici des parties de ces corps, le voile, le suaire (*sindon* [à Kornelismünster] et *sudarium* [à la chapelle d'Aix]). Si l'on tient compte, en outre, de ce qui a été remarqué ci-dessus sur la rivalité apparente de Compiègne avec Aix, on comprend fort bien qu'à Compiègne on ait pu arriver, dès le IXe siècle, à la prétention que Charles II avait apporté d'Aix la *sindon* (et le *velum*) [3], quand même notre supposition des relations entre cet empereur et les abbayes d'Aix n'aurait aucune vraisemblance.

L'essentiel est qu'il résulte de ces données que l'abbaye de Compiègne expliquait ainsi la présence de certaines reliques probablement bien avant que Saint-Denis n'eût sa *Descriptio*.

---

1. Devenue suaire dans l'imagination des pèlerins (cf. Ph. de Vigneulles), tout comme à Compiègne. Les pèlerins paraissent l'avoir appelé *le suaire de la Vierge*, sans doute pour le distingner du suaire de Jésus qu'ils venaient voir à Aix (*ib.*).

2. Je m'étais formé cette opinion déjà depuis quelque temps, lorsque je réussis à avoir le livre de Floss sur les reliques d'Aix, qui émet la même hypothèse (p. 115 ss.). Quoique ce livre, qui témoigne d'une vaste érudition, ne soit pas écrit partout avec assez de critique, je crois pouvoir me féliciter de la rencontre. Floss n'est pas bien informé sur la provenance des reliques de S. Corneille et de S. Cyprien, mais Dümmler, qui lui reproche cette erreur (*Geschichte des ostfränkischen Reiches*, II, 42), ne l'est pas mieux. — J'avais rejeté comme Floss (p. 115) l'opinion que Charles II, pendant son séjour dans la Lotharingia lors de la guerre de 876, avait dépouillé les abbayes d'Aix et d'Inden. Son rêve était de résider comme empereur à Aix ; en 876, il crut, pour la deuxième fois, le voir s'accomplir et par conséquent il ne put s'aviser de spolier ces abbayes.

3. Floss. *op. cit.*, p. 118, s'en rapporte au livre de Chifflet, *De linteis sepulchralibus* (p. 150 s.), où il doit être question de cette prétention. Je n'ai pas ce livre. Dans la suite, l'idée naquit d'une expédition de Charles II en Orient, d'où il aurait rapporté le suaire ; ainsi, par exemple, dans le *Chronicon Fratris Richardi* (Bouquet, VII, p. 259). Dans les *Gesta Cons. Andegav.* (d'Acheri, III, 248), c'est la ceinture de la Vierge qu'il aurait rapportée de Constantinople.

Ce n'aura été que sur l'exemple de Compiègne que Saint-Denis, lorsqu'il se trouva, au XIe siècle, en possession du clou, de la couronne et du bras, forgea sa légende [1] et s'empara ensuite de la *Descriptio* composée à Aix pour y joindre l'histoire de la prétendue translation [2].

Je dis : lorsque l'abbaye se trouva, *au XIe siècle*, en possession de ces trésors. Cette hypothèse ne se fonde pas tant sur l'absence de documents authentiques établissant la présence du clou, de la couronne et du bras à Saint-Denis pour les temps antérieurs, que, je le répète, sur cette circonstance bien remarquable que la chanson de la *saga* ne mentionne point Saint-Denis à côté de Compiègne et d'Orléans. On sait que d'innombrables reliques ont été découvertes dans les églises chrétiennes dans le cours du XIe siècle, c'est ainsi que Saint-Denis n'aura pas manqué de faire sa découverte (cf. Pertz, *SS.*, XI, 343).

Comme Compiègne, Chartres prétend avoir reçu sa relique de la Vierge (*tunica, camisia*) de Charles II, qui l'aurait trouvée à Aix (*Gallia Christiana*, VIII, 1106). Lorsqu'on ouvrit le reliquaire, en 1793, on vit que ce n'était point une chemise, mais un voile qui, depuis des siècles, avait été vénéré sous ce nom-là (Cf. Floss, *op. cit.*, p. 279 s.).

La présence de cette relique à Chartres est attestée, pour le commencement du XIe siècle, par l'*Historia Normannorum* de Dudon, qui écrivait dans les premières années de ce siècle (Pertz, *SS.* IV, 94), et qui raconte le premier ce fait, célèbre dans l'histoire de la lutte des Français contre les Normands, que l'évêque de Chartres vainquit les ennemis, au commencement du Xe siècle, en se jetant sur eux, portant la croix et la chemise de la Vierge dans ses mains [3]. Si cette anecdote n'est pas assez sûre pour mettre hors de doute que la relique se trouvât à Chartres dès le commencement du Xe siècle, nous pouvons supposer au moins que du temps de Dudon la relique s'y trouvait déjà depuis assez longtemps pour avoir donné lieu à des traditions populaires. Elle y aura donc été plus

---

1. Ou même cet exemple a-t-il peut-être directement engagé l'abbaye de Saint-Denis à s'attribuer des reliques qu'Aix était censé avoir reçues de Charlemagne? On sait que les relations entre les deux abbayes de Saint-Denis et de Compiègne étaient des plus intimes dès le IXe siècle ; cf., par exemple, l'histoire de l'archevêque Hincmar (Mabillon, *Annal.*, II, p. 483). Aussi l'abbaye de Saint-Denis ne manque-t-elle pas de joindre dans ses chroniques le nom de Compiègne au sien propre pour persuader au lecteur qu'après elle-même il n'y a point de plus illustre abbaye en France que celle de Saint-Corneille (*Gr. Chron.*, éd. P. Paris, III, p. 64 ; cf. le fragment de la *Descriptio* latine cité dans Lambecius, II, p. 363).

2. La fausseté historique des circonstances dans lesquelles cette translation se serait opérée a été démontrée déjà par Lebeuf (*Hist. de l'Acad. des Inscr.*, XXI, p. 170).

3. Je cite ce passage d'après le *Gallia Christiana*, VIII, p. 1108, n'ayant pas l'édition de M. Lair.

ancienne que ne le sont le clou et la couronne à Saint-Denis. Elle peut même y avoir été donnée par Charles le Chauve [1], comme la *sindon* et le *voile* à Compiègne (cf. Floss, *op. cit.*, p. 283 s.), de manière que je ne crois point impossible que la tradition de la translation de précieuses reliques de la chapelle d'Aix en France se soit formée à Compiègne et à Chartres indépendamment.

Pour les autres églises qui se vantent d'avoir reçu des reliques que Charlemagne aurait déposées à Aix, d'où Charles le Chauve les leur aurait apportées (Charroux, Metz, Anvers, Hildesheim [2], etc.), je ne crois pas avoir besoin ici de rechercher de plus près l'origine de la légende. La plupart auront tout simplement approprié à leur usage spécial l'histoire que donnaient à leurs reliques les abbayes de Compiègne, de Chartres et de Saint-Denis. Je me contente d'avoir peut-être rendu probable l'opinion que la *Descriptio* de Saint-Denis n'est point nécessairement la source de toutes ces légendes identiques; que la résidence impériale de Compiègne et même l'église de Chartres paraissent avoir des titres beaucoup plus fondés à la priorité; qu'à Compiègne et à Chartres la tradition peut être née indépendamment, vu qu'il n'est point impossible que Charles le Chauve ait échangé des reliques avec les abbayes d'Aix; que donc la légende de Saint-Denis n'est elle-même que l'appropriation à l'usage particulier de l'abbaye de Saint-Denis d'une tradition qui s'est formée ailleurs.

Quand cette appropriation trouva-t-elle son expression pratique dans la suite qu'un moine de Saint-Denis ajouta au plaidoyer d'Aix-la-Chapelle ? On ne pourra guère décider si c'est encore au XIe siècle ou seulement plus tard, mais il sera toujours plus plausible de supposer que cette suite a été inventée pour donner une origine brillante à des reliques nouvellement découvertes, c'est-à-dire au XIe siècle (cf. p. 210).

Les reliques de la Passion qui occupaient ainsi les plumes des moines devaient, surtout par la pompe de l'exhibition publique *au perron à l'endit*, frapper l'imagination populaire. Jusqu'au milieu du XIe siècle, dans les chansons de geste, il n'est question que du suaire de Compiègne, de la croix d'Orléans, de la pointe de la lance incrustée dans la poignée de l'épée de l'empereur. Voilà d'autres reliques de la Passion qui venaient à apparaître à Saint-Denis : le clou et la couronne (et le bras de Siméon). Il est tout naturel qu'elles aussi fussent introduites dans les chansons, que d'elles aussi l'acquisition fût attribuée à Charlemagne. Il les avait évi-

1. Chartres possède aussi des langes de l'enfant Jésus (Floss, *op. cit.*, p. 310). Cette relique provient peut-être de même de la chapelle d'Aix.

2. Pour cette dernière ville, cf. ce que dit Floss (*op. cit.*, p. 370 ss.) sur ses relations avec Aix.

demment données à la France, les rapportant de Constantinople comme le suaire et la croix, ou de Jérusalem directement, ou bien de Rome (d'Aigremore). La première de ces trois origines était indiquée dans la chanson que nous offre la *saga*, qui, dans une version postérieure, avait sans doute intercalé la mention du clou et de la couronne; la seconde l'est dans le *Pèlerinage*, la troisième dans le *Fierabras* [1].

Comme la chanson abrégée dans la *saga* est plus ancienne que le poème de Saint-Denis, rien ne nous empêche de supposer que celui-ci la connaissait. Et il la connaissait évidemment, puisqu'il en emprunte le cadre : l'empereur va à Jérusalem et retourne par Constantinople.

Dans la chanson de la *saga*, Charles part d'Aix avec trois cents chevaliers [2] sans autre intention que d'adorer le saint Sépulcre; il ne pense nullement à une visite à Constantinople, et encore moins est-elle son but principal. C'est par hasard qu'il arrive dans la capitale grecque au moment de la guerre, où il a, avec ses trois cents chevaliers, l'occasion de combattre contre les païens.

Les deux parties du poème ne sont donc liées que bien superficiellement; la composition se ressent encore de ce que le pèlerinage proprement dit et l'expédition à Constantinople étaient originairement des traditions étrangères l'une à l'autre (cf. ci-dessus), nées indépendamment et fondues ensemble plus tard. Quelque chanteur qui trouva peu convenable que l'empereur partît seulement avec trois cents chevaliers en aura augmenté le nombre et en aura fait les milliers ordinaires (*oitante milie* à l'avant-garde seulement). On sait que le *Pèlerinage* montre encore des traces bien reconnaissables de cet état de choses. Il laisse entrevoir que la visite à Jérusalem est le but principal (vers 216 s.; cf. *Rom.*, IX, p. 8; vers 67 s.), et Charles part avec toute une armée (vers 95 s.), qui n'a que faire dans la suite [3].

Mais voici ce qui démontre le mieux la relation des deux chansons.

L'histoire poétique de l'empereur le montre, selon les circonstances, tenant une conduite différente vis-à-vis de la richesse des Orientaux : ou il prétend être plus riche encore que ses rivaux, ou il convoite ouvertement les trésors de l'Orient, ou il les dédaigne.

---

1. Combien ces reliques occupaient l'imagination du peuple, c'est ce qui se voit par le fait qu'elles sont mêlées encore à une autre tradition, celle de Renaut de Montauban (Bekker, *Fierabras*, p. X; cf. *Rom.*, IX, 35).

2. Il n'est pas dit que l'empereur cachât le but de son voyage; mais l'armée qu'il emmène est si mince, vis-à-vis des forces militaires que l'épopée met d'ordinaire en œuvre, qu'il se peut bien qu'il s'agît dans l'idée du poète d'une expédition plus ou moins secrète (cf. *Pèlerinage*, vers 219).

3. Probablement la mention des trois songes (v. 71), si peu motivée dans le *Pèlerinage*, est aussi un reste de l'ancien poème, où Charles aura été sommé de la sorte d'accomplir son *vœu*.

La première de ces trois alternatives nous est donnée par un passage des *Gesta* du moine de Saint-Gall (II, cap. 8; Pertz, *SS.*, II, 751 s.; cf. aussi ce qui est raconté p. 758 de Charles, *gemmis et auro conspicuo*, et l'explication excellente qu'a donnée M. Paris de l'épisode des manteaux, etc., remontant à un vieux poème sur Charlemagne, *Rom.*, IX, 534) : A Pâques, Charles reçut les ambassadeurs orientaux; lui, l'homme incomparable, était incomparablement paré; l'étonnement des ambassadeurs fut grand, si grand que *ipsi (imperatori) adhaerere, ipsum inspicere, ipsumque admirari cunctis orientalibus praeposuere divitiis;* puis ils examinèrent les riches vêtements de la suite de l'empereur, et ils finirent par revenir à lui en disant : *Prius terreos tantum homines vidimus, nunc autem aureum!* Que ces paroles, pourvu que l'anecdote soit vraie, aient été prononcées sérieusement ou par moquerie, peu importe; il est évident que ceux qui se les racontaient y voyaient un hommage rendu par les représentants de l'Orient à Charles, plus magnifique encore qu'eux-mêmes, tout riches qu'ils étaient.

La seconde nous est offerte par la même biographie; c'est le fameux passage auquel il est fait allusion déjà ci-dessus (I, cap. 26; Pertz, *SS.*, II, p. 743) : Les ambassadeurs grecs assurèrent à Charles que l'empereur de Constantinople désirerait le tenir comme son fils et venir en aide à sa pauvreté, si seulement la distance qui les séparait n'était pas si grande. Alors Charles, *ferventissimo igne se intra pectus retinere non queunte, in haec verba prorupit : O, utinam non esset ille gurgitulus inter nos! forsitan divitias orientales aut partiremur aut pariter participando communiter haberemus.*

La troisième, le dédain, se trouve et dans la *Descriptio* et dans le *Pèlerinage*, dans des circonstances absolument identiques.

Dans celle-là (*Gr. Chroniques*, II, 182 s.), l'empereur grec fait, avant le départ de Charlemagne, étaler en dehors de la porte de la ville, sur le chemin que les Francs doivent prendre, ses plus riches trésors. Charles et ses barons résolvent de défendre à leurs soldats d'en rien prendre. L'empereur grec a beau les y inviter et répéter que ce serait une honte pour lui si les Francs s'en allaient sans avoir été récompensés pour les grands services qu'ils lui avaient rendus. Charles tient bon.

Dans le *Pèlerinage*, j'ai deux passages à citer. D'abord :

796. « A feit, dreiz emperere, je sai que Deus vos aimet.
Tis hoen voil devenir, de tei tendrai mon regne,
Mon tresor te donrai, si le menrai en France, »

dit le Grec au Franc. Celui-ci accepte la première de ces deux propositions; il ne fait d'abord aucune attention à la seconde. Après le dîner, au moment où Charles va partir, celle-ci est répétée :

839, « Trestoz mes granz tresors vos seit abandonez.
Tant en pregnent Franceis com en voldrent porter. »
Et dist li emperere : « Tot ço laissiez ester!
Ja ne prendront del vostre un denier moneet... »

Je ne m'occupe d'abord que de ces vers 839 s. Ces deux récits, celui de la *Descriptio* et celui du *Pèlerinage,* disent donc tous les deux que Charles, au moment de prendre congé de l'empereur grec, refusa l'offre que celui-ci lui fit de ses trésors pour lui et les siens. Cette identité ne saurait être l'effet du hasard. Il est vrai que la *Descriptio* raconte cela avec plus de détails, qui, pour la plupart (comme ces longues disputes dévotes!), sont de son invention, et en suggérant au prince grec le motif de reconnaissance qui, naturellement, ne se trouve pas dans le *Pèlerinage,* puisque dans celui-ci Charles n'a pas rendu de service aux Grecs. Ces différences proviennent du caractère particulier de chacun des deux récits, et ne font que rendre plus frappante la ressemblance du reste.

Mais la coïncidence va encore plus loin. La *Descriptio* ne mentionne que l'offre des trésors. Nous avons vu cependant que dans la réponse négative de Charlemagne, elle ne parle pas seulement du refus d'accepter les trésors, mais aussi *la terre, le royaume;* que donc *dans l'original qu'elle suivait, deux offres avaient été faites en même temps, celle des trésors et celle du royaume.*

Or, c'est précisément le cas dans le *Pèlerinage,* aux vers 796 s. Personne n'en conclura que l'auteur de la *Descriptio* suivait en cela le *Pèlerinage,* qu'il l'aurait eu sous les yeux. Les deux textes, si différents pour tout le reste, sont évidemment indépendants l'un de l'autre. Mais on en conclura bien qu'ils remontent à une source commune, c'est-à-dire qu'ils se fondent tous les deux sur la chanson (*Miran* + le *Vœu*) conservée dans la *saga,* la *Descriptio* sur la chanson *Miran* seulement, le *Pèlerinage* sur la chanson entière.

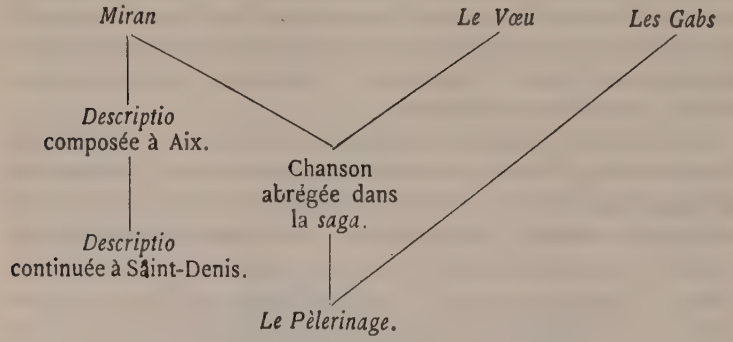
Il est vrai que l'abrégé de la *saga* ne mentionne pas expressément l'offre des trésors. Mais ce n'est qu'un abrégé. Pourtant il est assez détaillé pour nous prouver que les trésors grecs jouaient un rôle considérable dans le poème. Il y est dit que les païens firent la guerre au roi de Constantinople *pour ses trésors.* Rien de plus naturel pour ce roi que d'offrir à Charlemagne, qui les avait défendus, une partie de ces trésors. Mais l'abréviateur norvégien, pressé de parler des reliques qui lui tiennent tant au cœur, dit seulement que le Grec « offrit de lui donner Miklagard et d'être son vassal. » S'il avait dit au moins : Miklagard *et ses trésors!* Mais, à vrai dire, de ce qu'il ne le dit pas, je n'en suis pas plus embarrassé. La filiation des récits sauterait davantage aux yeux, mais elle ne me paraît pas moins sûre pour cela.

Le Pèlerinage de Charlemagne, *poème populaire composé avant* 1080, *est un remaniement de la chanson dont la* Karlamagnus saga *nous a conservé un résumé* (*I*, 49 *et* 50).

L'auteur du *Pèlerinage* ayant fait faire les deux offres par le roi Hugon (796 s.), tout comme il le trouvait dans son original, Charles ne répond d'abord qu'à la première, et, avant de s'occuper de la seconde, le poète rattache à cette réponse très naturellement le récit de la fête et de la procession des deux porte-couronne, scène qui n'était pas dans l'original, mais qui est indispensable dans son remaniement. Ainsi, il est amené à faire répéter la seconde offre plus tard (839 s.), pour ne pas perdre le refus de Charles, qui devait lui paraître assez précieux pour être conservé. Nous avons donc, dans le manque de continuité des vers 798 et suivants, encore un de ces passages où perce le contexte de l'original, le remanieur ayant laissé subsister un vers (798) qui, dans son remaniement, n'est plus à sa vraie place.

Toutes ces réflexions amènent aussi à croire que le nom de l'empereur grec (Hugon) ne doit pas être rapproché du même nom donné au prince de la chanson allemande de *Hugdietrich* (*Rom.*, IX, p. 15). L'auteur du *Pèlerinage* ne trouvait pas de nom pour l'empereur grec dans son original (ci-dessus p. 210); il lui a donné sans doute le nom qui s'offrait à lui dans la source où il puisait le récit des gabs.. Le poète aura tout simplement transporté à Constantinople, avec la scène des gabs, le nom du prince qui en était la victime.

Voici, en résumé, la filiation des différentes versions telle qu'elle résulte de ce qui a été dit :



H. Morf.

Berne, janvier 1884.

LA VIE DES ANCIENS PÈRES[1].

La Vie des anciens Pères est, comme on sait, un recueil de contes dévots qui a eu un grand succès aux XIIIe et XIVe siècles, ainsi que l'atteste le nombre relativement considérable des manuscrits que nous en possédons. On en connait en effet vingt-neuf[2]. Ce recueil n'est pas resté inconnu à la science. Amaury Duval lui a consacré un article un peu trop sommaire dans l'*Histoire littéraire de la France*[3]; dans le même ouvrage[4] Victor Le Clerc a étudié de plus près quelques contes de cette collection. Le Grand d'Aussy[5] en a traduit un petit nombre, Méon en a inséré quinze dans son *Nouveau Recueil*[6], M. Matile en a tiré un d'un manuscrit de Neufchâtel[7], M. de Keller a publié deux autres contes d'après le même manuscrit[8], M. A. Tobler a donné la description détaillée d'un manuscrit de M. Steiger-Mai à Berne[9], précieuse surtout par les recherches sur l'histoire des légendes qui font l'objet des différents contes. Enfin deux études spéciales ont été consacrées récemment à la

1. Cette étude a été faite en 1881 pour les conférences de M. Gaston Paris à l'Ecole des Hautes Etudes, comme introduction au conte de « Merlin et Merlot » dont je préparais alors une édition, qui sera insérée par M. G. Paris dans son « Manuel d'ancien français. » Je publie maintenant cette étude, non que j'en sois tout à fait satisfait, mais pour qu'elle puisse servir de base à de nouvelles recherches, n'ayant à présent ni le temps, ni les moyens de la compléter moi-même.

2. [Trente-un en réalité, car aux mss. qui seront ci-après énumérés il faut ajouter 1° le ms. La Clayette, pp. 241-406 (en copie, à la Bibl. nat., Moreau, 1717); 2° un exemplaire assez vaguement indiqué dans l'*Archiv* de Pertz, IX, 634, comme se trouvant dans la bibliothèque d'un chanoine de la cathédrale d'Aoste. Ce ms. appartient actuellement à M. Bollati de Saint-Pierre, à Turin, chez qui je l'ai vu. C'est un ms. du XIIIe siècle. Il y manque le premier cahier. — P. M.]

3. Tome XIX, p. 858-60.

4. Tome XXIII.

5. *Fabliaux et Contes*, tome V.

6. Tome II. Ce sont les contes (d'après A): 9 (p. 331), 12 (p. 202), 13 (p. 154), 17 (p. 293), 19 (p. 314), 22 (p. 279), 24 (p. 129), 28 (p. 447), 31 (p. 256), 32 (p. 187), 35, (p. 173), 40 (p. 394), 41 (p. 411), 42 (p. 236), 56 (p. 427). Le texte est celui du manuscrit C corrigé arbitrairement.

7. *Revue de Suisse*, 1839, p. 297.

8. *Zwei Fabliaux einer Neuenburger Handschrift*, Stuttgart, 1840.

9. *Jahrbuch für rom. und engl. Literatur*, t. VII, p. 400 ss.

« Vie », études qui s'étendent surtout sur les questions philologiques, par MM. A. Weber[1] et Wolter[2]. Chacun de ces deux savants a publié aussi un conte à la suite de ses recherches.

Si je reprends ici la question de la filiation des manuscrits et de la composition de ce recueil, c'est parce que mes devanciers n'ont pu consulter toute la masse des manuscrits, M. Weber n'en connaissant que quatorze, auxquels M. Wolter n'a su ajouter que six manuscrits. Huit autres ont ensuite été cités par M. Gröber[3], et un dernier manuscrit n'a pas encore été mentionné. Aussi les résultats obtenus par ces deux savants ne sont pas très précis, puisque M. Wolter, qui a le dernier traité cette question de la filiation des manuscrits, n'arrive qu'à établir seize groupes qu'il ne peut plus rapprocher. Je reprends donc cette recherche, et je donne d'abord la liste des manuscrits, décrivant en détail ceux-là seulement qui n'étaient pas encore connus à MM. Weber et Wolter, et me bornant à compléter la description des autres, autant qu'il me paraîtra nécessaire.

I. — LES MANUSCRITS.

A : Bib. nat. fr. 1546 (anc. 7588$^{3\cdot3}$), XIIIe s.

B : Bib. nat. fr. 1039 (anc. 7331^{3}), XIIIe s. M. Weber n'a pas remarqué qu'au folio 158 un autre copiste commence, ce qui n'est pas sans importance, comme on verra plus tard. Le premier, après avoir fini sa copie, a écrit au-dessous (fol. 157 v°) : « *Explicit la vie des peres. Guido me scripsit, cum Christo vivere possit!* » L'écriture du continuateur diffère assez de celle de Gui pour pouvoir en être facilement discernée. Elle est plus pointue et donne une autre forme à certaines lettres, comme par exemple pour *a*, *g* et *v*. Puis la partie de Gui porte les numéros I-XIX à la dernière page de chaque cahier, tandis que dans la deuxième partie la fin de chaque cahier est marquée par une réclame. La première se trouve au verso du folio 165, d'où il suit que le deuxième copiste avait commencé avec un nouveau cahier (de huit feuilles). Mais le dernier cahier (XX) de la première partie n'a que cinq feuillets au lieu de huit. On avait donc coupé les trois derniers feuillets avant que la deuxième partie fût ajoutée, sans quoi le deuxième copiste les eût utilisés. La continuation d'ailleurs est tout à fait adaptée à la première partie : elle commence par une miniature pareille, et le nombre des lignes est le même. Le dialecte des

---

1. *Handschriftliche Stud. auf d. Gebiete der Roman. Litt. des Mittelalters* von Alfred Weber, Frauenfeld, 1876.
2. *Der Judenknabe* (t. II de la *Bibliotheca Normannica*, p.p. Suchier), Halle, 1879.
3. *Zeitschr. für rom. Phil.*, IV, p. 96.

deux parties est aussi le même : le dialecte picard. La deuxième partie est incomplète à la fin, le dernier vers finissant au milieu d'une phrase; il manque encore seize vers d'après le manuscrit C.

C : Bib. nat. fr. 23111 (anc. Sorb. 309), fin du XIIIe ou commencement du XIVe siècle.

D : Bib. de l'Ars. 3527 (anc. B. L. F. 325), XIVe s.

E : Bib. nat. fr. 1544 (anc. 7588), XVe s.[1]. Le titre de la table est analogue à celui de F[2] : « Ci fine la table des rebreche[s] de cestui euvre, c'on appelle la vie des enciens peres, qui parle des miracles de nostre dame. »

F : Bib. nat. fr. 25440 (anc. La Vall. 89), XVe s.

G : Bib. nat. fr. 20040 (anc. St-Germ. 1659), XIIIe/XIVe s. La Vie des anciens Pères s'y trouve folios 1-104 verso. On lit sur le verso du folio 159 une inscription provenant d'un ancien possesseur, qui ne vivait pas d'après l'écriture beaucoup plus tard que le copiste. Il écrit : « *Audite sent[entiam] et restate in pacibus istis.* L'an 1321 en moi de mars ij xxviii. » La description qu'en a donnée M. Weber n'est pas satisfaisante, il faut y ajouter quelques mots. Les prologues sont dans ce manuscrit ordinairement rattachés aux contes précédents; quelquefois ils sont complètement omis. Du conte A 2 il ne subsiste que le prologue, le récit ainsi que le prologue d'A 3 manque. Le prologue d'A 13 est joint à A 14, le conte A 13 et les huit premiers vers du prologue d'A 14 sont omis; le conte A 14 seul est indiqué dans la table à la fin[3]. A 19, A 29 et A 40[4] manquent complètement. Le titre d'A 39 ne se trouve pas dans la table, il a été ajouté dans le texte par le peintre des initiales. A 39 est fort abrégé à la fin. Les folios 53, 54, 57, 58 et 59 sont presque entièrement effacés.

H : Bib. nat. fr. 25438 (anc. La Vall. 86), XIVe s.

I : Bib. nat. fr. 1545 (anc. 7588[2]), écrit en 1469.

K : Bib. nat. fr. 1547 (anc. 7592), XVe s. M. Weber se borne à citer une exclamation du copiste heureux d'avoir fini sa copie. Voici le sommaire des contes (d'après l'ordre d'A) avec l'indication du folio, qui est souvent difficile à trouver, parce que les commencements des contes ne diffèrent en rien des simples sections. 1 (fol. 1 r°), 2 (fol. 6 r°), 3 (fol. 11 r°), 4 (fol. 17 v°), 5 (fol. 24 v°), 6 (fol. 31 r°), 7 (fol. 39 r°), 8 fol. (44 v°), 9 (fol. 47 v°), 10 (fol. 61 r°), 11 (fol. 76 v°), 12 (fol. 87 v°), 13 (fol.

---

1. M. Wolter le met au XIVe, M. Weber même au XIIIe siècle, mais il appartient d'après l'écriture et l'orthographe au XVe siècle.

2 Voir Weber, p. 48.

3. « Ci sunt li chapitel de cest roumans de la vie dez peires, dez miracles et dez exemples » (fol. 104 r.).

4. Voir Wolter, p. 13.

93 r°), 14 (fol. 101 r°), 15 (fol. 104 v°), 16 (fol. 108 r°), 17 (fol. 113 r°), 18 (fol. 123 r°), 19 (fol. 128 r°), 20 (fol. 134 v°), 21 (fol. 139 v°), 22 (fol. 147 r°), 23 (fol. 152 v°), 27 (fol. 159 v°), 28 (fol. 164 r°), 30 (fol. 168 v°), 31 (fol. 174 r°), 24 (fol. 183 v°), 25 (fol. 188 r°), 32 (fol. 194 r°), 33 (fol. 200 r°), 34 (fol. 205 r°), 35 (fol. 213 r°), 36 (fol. 218 v°), 37 (fol. 224 v°), 38 (fol. 230 r°), 39 (fol. 232 v°), 40 (fol. 238 v°), 29 (fol. 245 v°), 41 (fol. 248 r°), 26 (fol. 254 v°), 42 (fol. 258 v°).

L[1] : Bib. nat. fr. 25439 (anc. La Vall. 87), XIIIe/XIVe s. Les huit contes qu'il contient se trouvent folio 138 verso — folio 188 verso. Le prologue de numéro 6 (= A 35) est joint au conte précédent.

M : Bib. nat. fr. 24300 (anc. La Vall. 88), XIIIe s.

N : Bib. publ. de Neufchâtel 4816.

P : Bib. nat. fr. 12471[2] (anc. suppl. fr. 632), XIIIe s.

Q : Bib. de l'Ars. 3517 et 3518[3] (anc. B. L. Fr. 289), XIIIe s.

R : Bib. de l'Ars. 5216 (anc. B. L. Fr. 298), XIV[e] s.

S : Bib. de l'Ars. 3641[4] (anc. B. L. Fr. 299), XIII[e] s.

T : Bib. de M. Steiger-Mai à Berne[5].

U : Oxford, Douce 150, XIII[e] s.

V : Oxford, Douce 151, XIV[e] s.

a[6] : Bib. nat. fr. 24758 (anc. Orat. 186), XIV[e] s., sur vélin. Ce manuscrit a appartenu à « Madamoi[se]lle Anne de Graville [M] v[e] XXI » et plus tard aux Pères de l'Oratoire de Paris, comme le montre l'inscription tracée au pied du folio 1 : « Oratorii Pari. catalogo inscriptus. » Les quatre premières feuilles sont ajoutées plus tard ; leur écriture très négligée diffère assez de celle du reste, et les quatre derniers vers du folio 4 verso se retrouvent au folio 5 recto. Voici l'ordre des contes d'après A : 1, 2, 24, 8, 25, 20, 32-38, 41, 3-7, 39, 29, 40, 42, 11-14, 9, 18, 10, 21, 19, 22, 23, 27, 28, 30, 31, 16, 17. Suit un épilogue[7], dont nous aurons occasion de nous occuper plus tard. Dans le conte 20 il y a une lacune de cinquante-six vers (32-187 d'après A) causée par la perte d'un feuillet.

b : Bib. nat. fr. 24759 (anc. St-Victor, 593[2]), XIVe s. Au folio 1 se trouve le timbre de l'abbaye de Saint-Victor. On peut y reconnaître trois mains : 1) folio 1-93 verso ; 2) folio 94 recto-125 verso ; 3) folio

---

1. Sur ce ms. et les suivants, voir Wolter, p. 10 et 11.
2. Voir G. Paris, *Vie de saint Alexis*, p. 218 ss.
3. Voir Groeber dans la *Zeitschr.*, IV, p. 94 ss.
4. Cf. Groeber, *Zeitschr.*, IV, p. 462.
5. Voir Tobler, *Jahrb. für rom. und engl. Liter.*, VII, p. 400-437.
6. Les manuscrits suivants ont été indiqués d'abord par M. Groeber, *Zeitschr.*, IV, p. 96.
7. Voir Weber, p. 5.

126 recto jusqu'à la fin. Ce manuscrit contient les contes suivants : I) 1-6, 8, 13, 7, 9-12, 14-23 ; II) 27, 28, 30, 31, 24, 25, 32-34. Le troisième copiste commence au milieu de ce conte. III) 35-40, 26, 42, 41. Une feuille manque à la fin avec les cinq derniers vers de 41.

c : Bib. nat. fr. 15212 (anc. 6329) ? s., petit in-8 sur vélin. Ce manuscrit contient une histoire sainte en prose qui commence à Adam et finit à la destruction du Temple, puis une histoire des rois de Perse jusqu'à Xerxès. Suivent les œuvres du Renclus de Moliens et des miracles de Notre Dame. Les six contes dévots qu'il contient se trouvent à la fin (fol. 150 r°-181 r°) ; les titres en sont presque les mêmes que dans B. Ce sont : A 64, 11, 31, 69, 22, 72.

d : Bib. de l'Ars. 5204 (anc. B. L. Fr. 288), XIVe s., écrit sur vélin sur trois colonnes, miniatures. Au commencement se trouve la table du contenu. Le manuscrit contient : 1° Vies de saints ; 2° Enfance de Jésus Christ ; 3° Enfance de Notre Dame ; 4° les XV signes ; 5° les chapitres de la vie des Pères. La table n'en est pas exacte, parce qu'elle donne aussi les titres des différentes sections de chaque conte. En voici la liste rectifiée : 1, 3-5, 7 (le prologue en manque), 8 [1] (les vingt-huit premiers vers manquent), 9, 15, 26, 32-38 [2], 39, 41, 16, 17, 10, 19, 11-14, 20. Il y a ici intercalée une série de dix miracles de Notre-Dame.

α. *De l'ymage Nostre Dame qui descira sa vestëure pour l'ymage de son filz a qui l'en ot le bras brisié* (fol. 145 r° *a*) :

Dous Jhesu, qui plus doucement
Donnez habandoneement...

β. *Du païssant que Nostre Dame delivra des mains a ses anemis* (fol. 145 r° *c*) :

Uns païssans jadis estoit,
Lez une abaye hanstoit...

γ. *Du chevalier qui fist hommage a Nostre Dame por ce qu'il vit de la fame qui estoit avugle :*

Uns chevaliers de grant renon
Fu jadis qui Wales ot non...

δ. *Comment Nostre Dame se venga de ceus qui violerent sa pelerine* (fol. 146 v° *a*) :

Dous est Jhesus, douce sa mere,
Mes conme leur douceur apere...

ε. *Du chevalier qui ooit messe et Nostre Dame estoit por lui au tournoiement* (fol. 149 r° *a*) :

Dous Jhesus, com cil bel guerroie,
Et conme noblement tournoie...

---

1. 7 et 8 reviennent plus tard dans une version très altérée.
2. Il n'a pas de prologue ; il est copié deux fois dans le manuscrit.

ζ. *De l'image Nostre Dame a cui une fame toli son enfant pour ce qu'ele ot perdu le sien*[1] (fol. 147 r° *c*) :

Dous Jhesus et sa douce mere
Nous a donné tante matere...

η. *De la fame qui fist estrangler son gendre* (fol. 148 r° *a*) :

Dous Jhesucrist veult miex pugnir
Le las cors que l'ame honnir...

θ. *Du chevalier que Nostre Dame apela son chapelain* (folio 148 v° *b*) :

Dous est Jhesu et doucement
Em prist la verge engendrement...

ι. *De la juive qui apela la mere Dieu a son enfantement* (fol. 150 v° *a*) :

Du dous Jhesu et de sa mere
Ne puet on en nule maniere...

κ. *Du trespassant que Nostre Dame apela au repos de paradis* (fol. 152 r° *a*).

Dous Jhesucrist qui d'innocence
Es de purté de conscïence...

Ici la Vie des Pères recommence : 22, 7, 8[2], 18, 21, 23-25, 27-31, 38, 40, 42, 43, 45-48, 50-60, 70, 72.

λ. *Comment .j. hermite est a jenous devant un crucifiz et fist ceste priere en rommans* (fol. 194 v° *a*) :

Dieux en ton jugement ne m'argüe pas, sire[3].

μ. *Ci devise d'un clerc qui estoit seurpris de luxure, que le deable temptoit, et Nostre Dame le sauva pour le salu qu'il li fesoit*[4] (fol. 196 r° *b*) :

Un conte ai trouvé en escrit,
Qui moult me plaist et abelit...

63-69, 61, 62, 73, 74. « Ci fenissent la vie des sains peres hermites (fol. 214 *et dernier.* »

e : Bib. Sainte-Geneviève fr. H, 4; fin du XIIIe s. On lit à la fin du manuscrit : « Hunc librum scripsit Nicholaus, servus amori; Non queat ille mori, sed semper vivat honori. » Ce manuscrit contient d'abord les Miracles de Notre-Dame de Gautier de Coinci, puis la Vie des Pères (fol. 83 v° A jusqu'à la fin). Voici la liste des contes : 1-12, 15, 16, 18, 20-23, 27, 28, 30, 31, 24, 25, 32-40, 26, 41, 42. Suit l'épilogue dont j'ai déjà parlé, et après un « Ave Maria » en strophes monorimes de quatre

1. Le sujet est-il le même que celui de A 65 ?
2. Voir plus haut. Les miniatures sont presque les mêmes.
3. [C'est le premier vers d'une traduction des psaumes de la pénitence qui se trouve en une infinité de mss.; voy. *Romania*, VI, 19. Les sept psaumes sont ici transcrits du fol. 194 v° au fol. 196 r°. — P. M.]
4. Comparez le conte suivant (A 63) :

alexandrins, chaque strophe commençant par « Ave. » Cet « Ave Maria » n'a cependant rien à faire avec la Vie des Pères [1].

f : Bib. nat. fr. 24301 (anc. Sorb. 1422), in-4 écrit sur vélin en deux colonnes, XIIIe s. Les pages en sont numérotées. Il contient la Vie des Pères avec l'épilogue (p. 1-260), qui est suivi par l' « Ave Maria : »

Ave dame des angles, *ave* royal Marie...

en strophes monorimes de quatre alexandrins, dont nous venons de parler (p. 260-2). Au-dessous on lit : « Explicit la vie des peres. » Les prologues sont séparés des contes par les titres. Voici la liste des contes : 1-10, 24, 11-23, 27, 28, 30, 31, 25, 32-40, 26, 41, 42. La numération des contes saute de 39 (A 26) à 41 (A 41), en sorte que le dernier conte porte le numéro 42 au lieu de 41.

g : Lyon, 773.

h : Montpellier, Bib. Ec. de méd. H, 347 [2].

i : Bruxelles, Bib. royale de Belgique, 9230.

Le manuscrit 657 (anc. 139).de la Bibliothèque d'Arras contient aussi un conte (A 14), qui a été imprimé dans les Mémoires de l'Académie d'Arras [3].

M. Weber [4] parle encore d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds français 11039, cité par M. G. Paris dans la *Vie de saint Alexis* [5], et qu'il n'a pas eu le temps de consulter. Mais ce manuscrit 11039 ne contient que des recettes, et le manuscrit indiqué est B (Bib. nat. fr. 1039), où se trouve textuellement le passage allégué. C'est une simple faute d'impression qui a augmenté le nombre des manuscrits. M. Wolter cite deux manuscrits qui sont actuellement perdus ou qu'on n'a plus retrouvés.

Dans le « mobilier » de Louis X [6] se trouva à sa mort (1316) un « Recueil de contes orné d'images » qui était peut-être une Vie des Pères. La bibliothèque de sa veuve, Clémence de Hongrie, en possédait sûrement un manuscrit [7] ; il est désigné dans le catalogue comme « Vie des Peres. » Un autre manuscrit se trouve mentionné dans une « Recepte faite par les marregliers d'aulcuns livres delaissés par dame Marguerite Bertoul, veuve de feu Hugues de Dampierre, escuyer [8] » : « La vie des anchiens peres en rismes en franchois, vendu a Piere Parisis pour cinq

---

1. Voir Poquet, *Miracles de N.-D.*, p. 738 ss.
2. Voir *Revue des langues rom.*, 3e série, IV, 53 ; *Rom.* IX, 620.
3. Tome XXVIII, p. 290 ss.
4. P. 36.
5. Ibid., 186.
6. Léop. Delisle, *Le Cabinet des Manuscrits*, I, p. 12.
7. Ibid.
8. *Mém. de l'Acad. d'Arras*, t. 28.

sous; » peut-être le manuscrit B, qui a été possédé en 1408 par « Jehan Sacquespée [1], » maire d'Arras [2].

La Vie des Pères a été imprimée une première fois à Lyon en 1486. Un exemplaire de cette édition se trouve parmi les imprimés de la Bibliothèque d'Arras [3] : c'est un incunable orné de nombreuses gravures sur bois, chez Nicolas Philippe et Jean Dupré, à Lyon, 1486.

Un deuxième incunable, indiqué par M. Weber, a été imprimé à Paris en 1495 chez Vérard.

Je joins ici des additions à la table des contes dressée par M. Wolter [4], qui faciliteront la recherche des contes dans les différents manuscrits [5].

---

1. Weber, p. 20.
2. *Mém. de l'Acad. d'Arras*, t. 28.
3. *Catal. des Bibl. des Départ.*, t. I, p. 340 : Arras, nº 857.
4. *Juitel*, p. 13.
5. Les numéros indiquent la place de chaque conte dans les manuscrits d'après l'ordre des contes dans le manuscrit A.

[Il ne sera pas inutile, pour faciliter les recherches, de donner ici en un mot le sujet de chacun de ces contes. J'ai dressé cette liste autrefois d'après le tableau donné par M. Wolter, et j'y comprends les 74 nos que contient son tableau, c'est-à-dire les 74 contes du ms. A.

1. *Fornication imitée.*
2. *Juitel.*
3. *Sarrasine.*
4. *Renieur* (cf. 48).
5. *Copeaux.*
6. *Thaïs.*
7. *Miserere.*
8. *Jardinier.*
9. *Haleine.*
10. *Fou.*
11. *Impératrice.*
12. *Meurtrier.*
13. *Sacristine.*
14. *Ave Maria* (cf. 57).
15. *Queue.*
16. *Crapaud.*
17. *Image de pierre* (cf. 44)
18. *Baril.*
19. *Abbesse grosse.*
20. *Noël.*
21. *Vision d'enfer.*
22. *Malaquin.*
23. *Vision de diables.*
24. *Ermite accusé.*
25. *Brûlure.*
26. *Crucifix.*
27. *Païen.*
28. *Goliard.*
29. *Gueule du diable.*
30. *Colombe.*
31. *Sénéchal.*
32. *Prévôt d'Aquilée.*
33. *S. Paulin.*
34. *Nièce.*
35. *Ivresse.*
36. *Rachat.*
37. *Usurier.*
38. *Feuille de chou.*
39. *Demi-ami.*
40. *Inceste.*
41. *Image du diable* (cf. 71)
42. *Merlot.*
43. *Sel.*
44. *Enfant jureur.*
45. *Image N. D.* (cf. 17).
46. *Frères.*
47. *Crâne.*
48. *Renieur* (cf. 4).
49. *Deux morts.*
50. *Confession.*
51. *Pied guéri.*
52. *Ecoliers.*
53. *Enfant pieux.*
54. *Brandons.*
55. *Prêtre pêcheur.*
56. *Ame en gage.*
57. *Ave Maria* (cf. 14).
58. *Fenêtre.*
59. *Femme aveugle.*
60. *Nom de Marie.*
61. *Enfant sauvé.*
62. *Purgatoire.*
63. *Vilain.*
64. *Coq.*
65. *Mère.*
66. *Patience.*
67. *Infanticide.*
68. *Piège au diable.*
69. *Anges.*
70. *Sac.*
71. *Image du diable* (cf. 41)
72. *Ange et ermite.*
73. *Pain.*
74. *Sermon.*

G. P.]

K	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	28	29	41	24	25	39	26	27	30	31	32	33	34	35	36	37	38	40	42
a	1	2	15	16	17	18	19	4	28	30	24	25	26	27	—	39	40	29	32	6	31	33	34	3	5	—	35	36	21	37	38	7	8	9	10	11	12	13	20	22	14	23
b	1	2	3	4	5	6	9	7	10	11	12	13	8	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	28	29	39	24	25	—	26	27	30	31	32	33	34	35	36	37	38	41	40
c	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	5	—	—	—	—	—	—	—	3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
d	1	—	2	3	4	—	{5 28}	{6 29}	7	20	22	23	24	25	8	18	19	—	21	26	30	27	31	32	33	9	34	35	36	37	38	10	11	12	13	14	15	39	16	40	17	41
e	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	—	—	13	14	—	15	—	16	17	18	19	24	25	35	20	21	—	22	23	26	27	28	29	30	31	32	33	34	36	37
f	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	11	29	39	25	26	—	27	28	30	31	32	33	34	35	36	37	38	40	41
h	1	3	17	18	19	21	22	5	—	—	—	—	—	—	7	—	26	10	—	8	—	—	—	4	6	20	—	—	24	—	—	9	11	12	14	13	16	15	23	25	2	27	
g?																																									
i?																																									

c	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	4	—	—	6	—	—									
d	42	—	43	44	45	46	—	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	67	68	60	61	62	63	64	65	66	58	—	59	74	75										
g?																																											
i?																																										

II. — FILIATION DES MANUSCRITS.

M. Weber [1] avait divisé les manuscrits en quatre groupes : un premier qui ne contenait que les contes 1-42 (groupe *z*), un autre qui contenait aussi la deuxième suite des contes en tout ou en partie (groupe *y*), un troisième qui donnait un choix augmenté d'autres contes semblables (groupe *x*), et un dernier qui y avait mêlé des pièces de Gautier de Coinci (groupe *w*). Il est évident que les raisons d'après lesquelles il constitue ses groupes ne sont pas suffisantes. Pour constituer le groupe *z* il faudrait d'abord prouver que la suite des contes contenue dans les manuscrits du groupe *y* appartient originairement à la Vie des Pères ; dans ce cas on n'aurait plus de raison pour former un groupe *y* et *vice versa*. Pour expliquer les différences entre les manuscrits du groupe *y* dans le nombre des contes qu'ils contiennent, M. Weber suppose que cette suite s'est formée peu à peu. A ce groupe il a ajouté aussi le manuscrit P, quoiqu'il ne contienne que la première partie ; mais il conclut d'une vague ressemblance entre C et P que ce manuscrit, qui est incomplet à la fin, a contenu non seulement la suite, mais aussi les pièces entremêlées de Gautier de Coinci. Comme ainsi P entre dans le groupe *y*, K est retranché de *z* et forme seul un groupe *k*. Le groupe *y* se divise en deux branches : 1) A B ; 2) C P, A B ayant dix pièces qui manquent dans C. Mais ces pièces sont évidemment originales, même d'après la classification de M. Weber, puisqu'elles se trouvent dans P, qui forme avec C la deuxième branche. De même les raisons pour la constitution des groupes *x* et *w* sont insuffisantes ; les manuscrits T C N [2], qui constituent le dernier groupe, ne contiennent pas les mêmes pièces. M. Wolter [3] a rangé les seize manuscrits qu'il a connus, d'après les leçons du conte du « Juitel », en six groupes, que j'ai constatés aussi, excepté le groupe A B, mais il n'a pu parvenir à trouver les rapports des différents groupes entre eux.

En reprenant la même recherche, nous tâcherons de disposer les manuscrits en groupes selon l'ordre des contes, laissant de côté d'abord la deuxième partie (43-74), qui est indépendante de la première, comme on verra plus tard. Les manuscrits se divisent dès lors en trois groupes, dont le *premier* (*x*) est formé par B [1] G H I K N U b e f et A. Voici l'ordre des contes dans ce groupe [4] : 1) 1-23, 27, 28, 30, 31, 24, 25, 32-40,

1. P. 46-49.
2. Voir p. 48 et 49.
3. *Judenknabe*, p. 14-17.
4. Les contes sont marqués par les numéros qu'ils portent dans A.

26, 41, 42. Ainsi sont rangés les contes dans G H I N U e; le ms. f a changé l'ordre de 24, qu'il place après 10, B omet 26 qui a été suppléé avec 29 par le deuxième copiste au commencement de sa partie, b a placé 41 après 42, K contient aussi 29 et range les derniers contes de cette façon : 29, 41, 26, 42. Les changements d'A semblent plus considérables, à ne voir que l'ordre des numéros, mais ils se réduisent au déplacement de 26, 29 et 24, 25. Ainsi rangé, A s'accorde tout à fait avec les autres manuscrits de ce groupe. Or ces manuscrits doivent être attribués à différentes familles d'après les leçons, d'où il faut conclure que c'est l'ordre original qui est représenté par ce groupe. Ce fait est d'autant plus sûr que les déplacements des autres groupes se laissent ramener assez facilement à cet ordre primitif. Donc les groupes suivants, dont les manuscrits ont des fautes communes dans l'ordre des contes, constituent des familles avec des sources communes différentes de l'original.

Le *deuxième groupe* (*y*) se compose de D Q et d, dont D et d surtout ont beaucoup d'analogie; tous les trois mettent 15 et 26 après les neuf premiers contes. Voici l'ordre de D : 1-9, 15, 26, 32-41, 16, 17, 10, 14, 18, 19, 22, 11-13, 20, 21, 42, 23, 27, 28, 30, 31, 24, 25. L'ordre de d n'en diffère pas beaucoup : 1, 3-5, 7-9, 15, 26, 32-41, 16, 17, 10, 19, 11-14, 20[1]. — 22 [7, 8], 21, 23-31, 38, 40, 42. Dans d manquent les contes 2, 6, 18; 14 est placé après 13 et 22 après 20, ce qui est original, et 24, 25 après 23, enfin 40 et 42 ont été rangés à la fin. Il faut donc admettre une source commune pour D d, qui doit avoir eu cet ordre : 1-9, 15, 26, 32-41, 16, 17, 10, 18, 19, 22, 11-14, 20, 21, 42, 23, 27, 28, 30, 31, 24, 25. Cependant dans les leçons du conte 42 (*Merlin et Merlot*) on ne trouve aucun rapport entre D et d, tandis qu'au contraire d a toutes les fautes du manuscrit A, de sorte qu'il n'y a pas lieu de douter que d et A n'aient copié sur le même manuscrit. Comment expliquer cette difficulté? Rappelons que les contes 22 et suivants étaient séparés dans d des autres contes par une suite de miracles, et qu'au commencement de cette nouvelle série se trouvent répétés les contes 7 et 8 avec des leçons différentes, ce qui indique déjà une nouvelle source, et regardons l'ordre de cette deuxième série (depuis 21) qui est, sauf les omissions, celui d'A, tandis que D a un ordre très différent : il faut admettre que d a copié sur deux manuscrits, dont l'un (d^1) avait une source commune avec D, l'autre (d^2) avec A, dans laquelle se trouvait déjà la deuxième série des contes. La répétition de 7 et 8 s'explique très simplement par le fait que ces contes dans d^1 ont d'autres commencements, les prologues en étant omis, et paraissaient différents

1. Cf. page 173.

au copiste de d^2 de ceux qu'il ajoute; j'y ai d'abord été trompé moi-même.

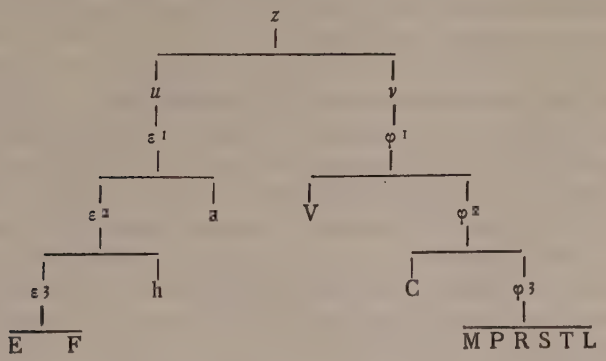
Q range les contes de cette manière : (1-9, 15, 26), (10-18), (31, 24, 25), 41 ([11], 12, 13, [14], 20), 27, (38, 39, 42), 22, 30, (32, 33, 36, 37, 34,) 21. Il n'a pas conservé beaucoup de traces de l'ordre primitif, mais les suites : 1-9, 15, 26; 10, 18; [11], 12, 13, [14], 20 et 31, 24, 25, indiquent suffisamment qu'il fait partie de ce groupe.

Le *troisième groupe* (*z*) se divise en deux parties, dont la *première* (*v*) est formée par les manuscrits M, P, R, S, L, T, et C, V. Tel est l'ordre primitif de cette branche : 1, 24, 25, 32-38, 41, 2-7, 39, 29, 20, 40, 42, 21, 11-15, 26, 16, 17, 8-10, 19, 22, 23, 27, 28, 30, 31 [1]. Cet ordre primitif n'a été conservé intact dans aucun manuscrit. P, qui s'en rapproche le plus, est incomplet à la fin et finit au milieu de 30. Il paraît qu'aucun autre conte que 31 n'est tombé, contrairement à la supposition de M. Weber. M omet 32, place 11 après 26 et change la place de 30 et de 31. Dans R se retrouve 1-41, où seulement l'ordre de 35-36 et de 37-38 est changé, 16, 26, 15, 17, 12, où l'ordre primitif est facile à reconnaître, et 5-7, 39, 29, 20, 40, 42, 21. Dans T le commencement (1-39) est aussi conservé, seulement 36, 2, 4 y manquent, et 3 se trouve plus tard ; la fin est un peu dérangée. L est fragment ; il n'y reste que 1-35 et 18. C n'est pas complet non plus. L'ordre de ce groupe se montre dans les numéros 1, 24, 25, 32, 35 ; 3-7, [39], 29, 20 ; [11-14], 15, 26, 16, 17, 8-10, et 23, 27. Mais C se rapproche aussi, comme on verra tout de suite, de la deuxième partie de ce groupe, de même que V qui forme la transition à elle. C'est V qui conserve le n° 2 au commencement, ce qui distingue la deuxième partie de la première, bien qu'il ne se trouve pas à la même place. Mais il porte d'ailleurs toutes les marques de la première partie dans l'ordre des contes : 1, (24-25), 2, (32, 39, 33, 34, 40, 35-38), 3-6, 17, (41, 20, 42), 11-15, 16, 18, 19, 21-23, 27, 28, 30, 31, 9, 10, 26, 8. En général il se rapproche plus de l'original que les autres manuscrits de ce groupe ; comparez les suites 24, 25, 32-40 ; 1, 2, 3.... — 23, 27, 28, 30, 31. *La deuxième partie* de ce groupe (*u*) est formée par les manuscrits E, F, h a, dont E F ont une source spéciale, puisqu'ils montrent exactement le même choix des contes et qu'ils contiennent uniquement 18 et 16 traduits en prose. En voici l'ordre des contes : (1, (2), 24, (8), 25, (20), 32), (3-5, (26), 6, (15), 7, 39, 29, [20], 40, (17), 42), (11, 12, 21), (19, 22, 23, 27, 28, 30, 31), 35, [18], [16]. On y reconnaît facilement les rapprochements avec la première partie de ce groupe. h met 41 devant 2 et 15 devant

1 Remarquez que c'est l'ordre original du premier groupe qui est conservé à partir de 22.

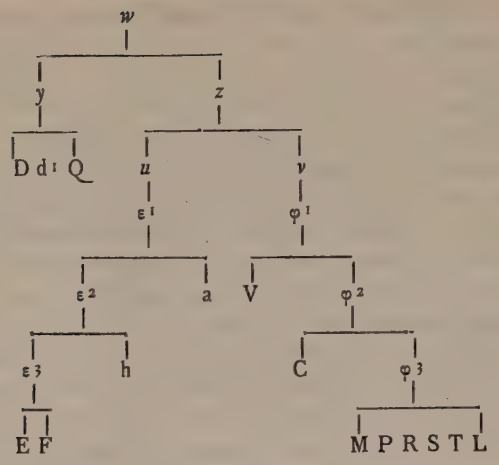
20 ; sauf ces changements, l'ordre de 1-32 est conservé, de même que de 3-42, où seulement 15 est omis. Mais entre ces deux parties on remarque les numéros 32, (18), 33, 34, 36, 35, 38, 37, qui manquent dans E F et se trouvent dans *v*.

a a conservé la série (1, 2, 24, 8, 25, 20, 32) ; suivent 33-38, 41, qui manquent dans E F excepté 35 ; (3-7, 39, 29, 40, 42), 11-14, [15 et 26 y manquent], 9, [10], 18, (10), [19], 21, (19), 22, 23, 27, 28, 30, 31), (16, 17). La fin est presque la même comme dans les manuscrits de la première partie de ce groupe. C montre, comme je l'ai déjà dit, aussi un certain accord avec la deuxième partie : 3-7 sont rangés au commencement, beaucoup plus que dans les manuscrits de la première branche, conformément à h E F et à l'ordre original. Cependant il est plus proche de la première branche. Comme le nº 2 manque dans C, on ne peut pas savoir où il se trouvait, mais C n'a pas encore intercalé 8 entre 24 et 25 et 20 entre 25 et 32, comme E F h a, et 3-7 se suivent sans interruption. Le tableau suivant représente le rapprochement des manuscrits de ce groupe.



Je n'ai pu ranger dans un de ces groupes le manuscrit c, qui contient les contes 64, 11, 31, 69, 22, 72, de même les manuscrits g, i, dont le sommaire n'est pas connu.

Le deuxième et le troisième groupe ont quelque ressemblance : la fin en est pareille, sauf les deux derniers contes dans *y*, qui est plus près de l'original, puis la suite : 10, [14], 18, 19, 22 leur est commune, et 32-41 sont également placés au commencement ; il faut donc conclure que *y* et *z* ont une source commune (*w*), qui contenait déjà ces altérations de l'ordre primitif. Nous aurons donc le tableau suivant des rapprochements des manuscrits de ces deux groupes qui ont altéré l'ordre primitif des contes.



Voyons maintenant si les leçons du conte de *Merlin et Merlot* confirment ce classement des manuscrits. Avant d'entrer dans le détail, il faut remarquer d'abord qu'il résulte de nos recherches qu'aucun de nos mss. n'est copié sur un autre de ceux qui nous sont conservés. Nous commençons par les mss. du groupe *y*.

y : D, Q, [d¹][1]. D Q ont une source commune. Au v. 96 ils lisent seuls *XXX ans* au lieu de *XX ans,* qui se trouve dans presque tous les autres mss. Dans D et Q manquent les vers 149-152, 245-248, 257-8, 329 et 330, 371 et 372, qui se trouvent dans tous les autres mss., 163-6, qui manquent aussi par hasard dans H, et 411-4, qui manquent de même dans b. D Q ont donc une source commune. Comme d¹, qui ne donne pas ce conte, a presque toujours l'ordre de D, pendant que Q s'en écarte souvent, on pourrait conclure que d¹ a plus de rapports à D que Q. Cependant cette conclusion ne serait pas hors de doute, car l'ordre de D d¹ se rapproche plus de l'original.

v (φ²) : M R S² et K du premier groupe. Ces quatre mss. ont une source commune (φ⁴). Au vers 96 ils lisent : *Bien X ans tel vie menerent* au lieu de : *Vint ans bien, etc., Si sachiez c'une matinee,* pendant que tous les autres mss. donnent : *Si chaï cele matinee.* Les vers 121-4 y sont très altérés :

121. Vilain esgaré, vilain las,
Voirement vis ne sui je pas,
Car je languis en ceste vie,
Voirement vis ne sui je mie.

---

1. Notre conte ne se trouve pas dans d¹ (voir p. 179).
2. L ne contient pas notre conte et les leçons de T ne me sont pas connues.

Le dernier vers, qui manque dans K, a dans M la forme suivante : *Voir et mie ne sui je pas*. Tous les autres mss. lisent :

Vilain esgaré, vilain las,
Vilain qui es, et qui n'es pas,
Voirement voir ne sui je mie,
Car je languis en cette vie.

Les vers 215-18, qui se trouvent dans tous les autres mss., manquent dans M R S K. Au vers 238 ces mss. lisent *apertement* au lieu d'*isnelement*, vers 310 *De la cité et du païs* au lieu d'*Au terme qu'ele li ot mis*. R donne ces deux vers, l'ancien et le nouveau, en sorte qu'il y a trois vers rimant ensemble. Puisqu'il remonte avec S à une source commune, comme on verra tout de suite, il faut admettre qu'un lecteur a écrit cette correction à la marge, et qu'elle est entrée ensuite dans le texte ; les manuscrits M K S ont alors indépendamment écarté le vers original, qui doit avoir été le dernier.

De ces quatre manuscrits, R S ont une source commune (ρ), qui est différente de φ^4. Les rimes des vers 477 et 478 ont été changées ; *aqueut : queut* en *aquiert : quiert*. La première leçon se trouve dans tous les autres manuscrits, excepté d qui a aussi *quiert* au deuxième vers. Vers 522 : *De lui ne son fol cuer changier* est ainsi altéré dans R S : *De lui oster ne estrangier ;* vers 399, ils donnent *richece* au lieu de *hautece*, comme lisent tous les autres manuscrits. M. Wolter cite aussi dix vers qui manquent dans R S, tandis qu'ils se trouvent dans K, dont cependant il n'a pas reconnu l'affinité. K M ont aussi une source commune (χ) où les vers 94 et 95 ont changé de place, ce qui n'a lieu dans aucun autre manuscrit. Quant à l'ordre des contes dans K, qui fait partie du groupe χ, il faut croire que le manuscrit sur lequel K a copié était rangé d'après un manuscrit du premier groupe, ce qui n'est pas difficile à imaginer. Peut-être un lecteur avait-il numéroté les contes d'après un manuscrit de ce groupe, ainsi que le manuscrit f est numéroté d'après un autre ; car le copiste donne au conte 40 le n° 41, qu'il a eu à bon droit dans un manuscrit où il était précédé du conte 29, lequel manque dans f. De même un lecteur du XIVe siècle a écrit « *finis* » dans A après le conte 42, parce qu'il avait eu sous les yeux un manuscrit où ne se trouvaient que ces 42 contes. Le copiste de K aurait alors introduit dans le texte l'ordre des contes indiqué par les numéros.

φ^3 : P et φ^4 remontent à une source commune, où le vers 98 était placé devant 97. Ce dernier vers est aussi altéré dans φ^4, où on trouve : *Aloient andui* [K *ensemble*] *chascun jor* au lieu de *Tant que furent alé un jor*.

a et φ^3 ont aussi une faute commune, plaçant le v. 204 devant 203,

mais d'après l'ordre des contes a semble appartenir à la branche u du groupe z. De même la leçon *sarper*, v. 111, au lieu de *coper* dans C E, doit être attribuée au hasard, puisqu'elle ne se retrouve pas même dans F.

u : E et F, quoique indépendants l'un de l'autre, ont presque toujours les mêmes fautes. Il est inutile d'en donner des exemples, puisque M. Weber [1] l'a déjà suffisamment démontré.

x : Dans le premier groupe on peut distinguer trois manuscrits qui vont toujours ensemble, G H I. Ces manuscrits font rimer les vers 93-96 en changeant les imparfaits des deux premières rimes en parfaits. Le vers 176 y est placé devant 175, de même 394 devant 393. Vers 285, ils lisent *Cil vilains* au lieu de *Cil hons*, les vers 411 et 412 sont également très altérés : *Nuns ne puet de son saic oster Fors ce que i est sanz douter*. La leçon originale est : *Nus ne puet oster ne ne tret De son sac fors ce que i est*. Le vers 425 : *Sire, neporquant i alez* se lit ainsi dans ces manuscrits : *Ne vos chaut sire, or i alez*. Ces trois manuscrits ont donc une source commune (ι). G H ont d'ailleurs une faute commune, qui ne se trouve pas dans I, ils omettent les vers 187-190. Il faut donc admettre pour eux une source spéciale (γ) qui est différente de la source commune (ι). C'est le même résultat que M. Weber a obtenu par ses recherches. M. Wolter [2] a pu marquer aussi la place de N dans l'arbre généalogique des manuscrits en démontrant qu'il fait partie du groupe G [3] H I, ainsi qu'il a avec eux une source commune (ν) qui se rapproche plus de l'original que ι, une quantité de vers étant également omis dans ces quatre manuscrits, pendant que d'autres vers, qui manquent dans ι, se trouvent conservés dans N.

De même B et f ont tant de rapports qu'il faut les grouper ensemble. Le vers 34 est placé devant 33, le vers 180 : *Tant te donrai or et argent* se lit uniquement dans ces deux manuscrits : *Je te creant veraiement*. Ce groupe (β) a commun avec le groupe ν le déplacement du vers 130 avant 129. Cette faute s'est donc trouvée dans une source commune, qui sera appelée *x*.

A et d^2 enfin sont copiés sur le même manuscrit (α). Au vers 36 ils lisent *remueroit* au lieu de *revengeroit* dans les autres manuscrits ; v. 24 : *Les cors et les cuers nos crievent*, ce qui est évidemment faux, au lieu de *Les oilz et les cuers ;* v. 58 : *Et pain et vin dont nous vivons* pour *De lui vient quanques nous savons ;* v. 96 : *Et lonc tens* pour *Vint ans bien tel vie*

---

1 Voir p. 34.

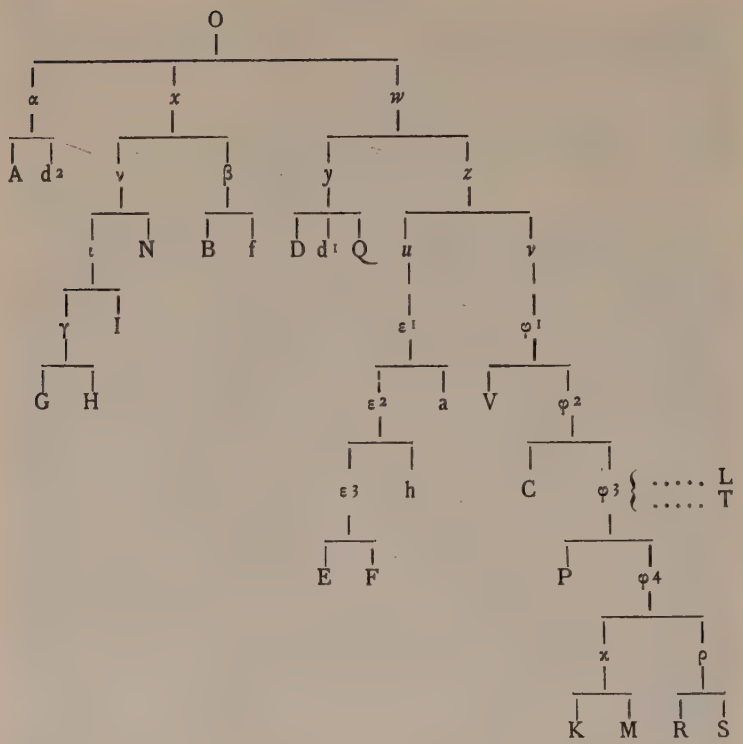
2 Voir les additions et corrections à la page 14 (p. 126).

3. J'ajoute G, quoique M. Wolter n'en parle pas ; parce qu'il ne contient que le prologue du « Juitel », mais les fautes de H J s'y retrouvent comme je viens de le démontrer.

menerent, et v. 320 : *amenoit* au lieu d'*ennuioit*. L'ordre de 187 et 188 y est changé ; dans A, qui a l'ordre original au texte, le changement de ces vers est marqué en marge par les lettres *b a*. Où faut-il ranger le groupe α ? Nous ne le savons pas. α a quelquefois des rapports à φ^4, dont un sera traité plus tard, l'omission des vers 555-8. De même α et M lisent *danter* v. 56 au lieu de *mater*, mais R S K ont la dernière leçon ; le même cas revient au vers 80, où A d M ont : *à coutume l'avoient*, au lieu d'*atitulé estoient*. Il paraît que α va directement à l'original.

Quant aux autres manuscrits du premier groupe U b e, nous ne saurions indiquer sûrement leur place. Les leçons d'U ne nous sont pas connues, et M. Wolter n'a pas réussi à en déterminer les rapports avec les autres manuscrits. *b* est un manuscrit fort altéré qui a presque toujours des leçons tout à fait particulières et dont les nombreuses omissions ne sont presque jamais partagées par un autre manuscrit. Seulement les vers 303 et 304 sont également omis par S et b, mais cet accord est dû au hasard, puisque le premier de ces vers se retrouve dans R et que b n'a d'ailleurs aucun rapport avec le groupe ρ. Il paraît plutôt que b fait partie du groupe *y*. D Q b omettent les vers 329, 330 et 411-414 et les leçons D Q b sont souvent conformes. Mais en admettant une source commune pour *y* et b, il y a la même difficulté qu'avec K. Il faudrait admettre une seconde fois que l'ordre des contes aurait été arrangé d'après un autre manuscrit.

La question du classement d'e est encore plus compliquée : e omet avec les manuscrits A d, R S K M les vers 555-8. Mais nous avons admis que R S K M et A d forment deux groupes différents et que l'omission de ces vers est due au hasard ; e pourrait cependant appartenir à une de ces familles. Une leçon semble confirmer cette supposition, le vers 424 : *Si n'ai cure de son repaire* a dans e φ^3 a la forme altérée : *Ne de lui ne de son repaire* [R S : *affaire*]. Comme les autres fautes de φ^3 ne sont pas partagées par e, il faudrait le dériver de *v* ; mais dans ce cas on aurait l'ancienne difficulté de l'explication de l'ordre des contes. Je n'ose donc pas placer ce manuscrit d'après un seul passage, qui est d'ailleurs peu significatif. Une autre leçon assez singulière, qu'e a en commun avec B Q, au lieu de *Cruel sommes comme li lous* (vers 42) (rimant avec *nous*) *comme li lions*, prouve autant ; les trois manuscrits ont fait cette altération indépendamment, séduits par la rime du vers suivant : *doutons*. Nous devons donc renoncer à indiquer la place de b et e, ainsi que d'U g i, dont je n'ai pas le texte, et de c, qui ne contient pas ce conte, dans le tableau suivant, qui montrera les relations des manuscrits.



III. — L'AUTEUR DE LA VIE DES ANCIENS PÈRES ET SON ŒUVRE.

Quant à l'auteur de la « Vie », nous ne connaissons ni son nom, ni son état, ni son pays ; on n'a pas même cherché à déterminer le nombre des contes qu'il faut lui attribuer. A. Duval [1], qui s'est occupé le premier de ce recueil, se borne à signaler la ressemblance de quelques contes de la « Vie » avec des miracles de Gautier de Coinci et à poser la question de savoir si c'est le poète anonyme ou Gautier de Coinci qui a imité l'autre. M. Weber [2] entre dans la discussion de cette question et prouve que ni l'un ni l'autre n'a été plagiaire, ce qui est évident. Il suppose même que l'auteur de la « Vie » est antérieur à Gautier, parce que dans quatre manuscrits les miracles de Gautier sont précédés par la « Vie », mais cela ne prouve rien. Les passages qu'il cite pour déterminer le temps de

1. *Hist. litt. de la Fr.*, XIX, 858-60.
2. Voir p. 2 ss.

l'auteur appartiennent à la deuxième partie de ce recueil, dont nous parlerons tout à l'heure, et n'ont aucune valeur pour la première partie, de même que les passages allégués pour les sources. Il parle ensuite de l'épilogue qui est joint à la « Vie » dans cinq manuscrits [1] et doute qu'il ait rapport à la « Vie », du moins dans sa rédaction primitive, parce qu'il ne se trouve que dans deux manuscrits, et même dans ceux-là après les contes qui sont réduits en prose, et aussi parce qu'il est fort invraisemblable que l'auteur de la « Vie » n'ait pas été clerc. Cette dernière objection provient d'un malentendu. Voici le passage :

Je qui ai cest romant tretié
Par essemple ai tant esploitié
Que je dou monde me demet
Et mon voloir en autrui met.
Se je di bien et je nel faz...

L'auteur annonce bien dans ces vers qu'il va se soumettre à la règle monastique, mais cela ne prouve nullement qu'il fût laïque : de clerc séculier il devenait régulier, ce qui arrivait très souvent au moyen âge. Quant aux autres objections, j'aurai occasion d'en parler tout à l'heure. La question principale, celle de savoir si l'auteur des 42 premiers contes a aussi composé la suite, a été seulement effleurée en passant. M. Weber dit là-dessus [2] : « Que l'auteur (des derniers contes) soit le même que celui des 42 premières pièces [3], ce n'est qu'une hypothèse. » Nous reprendrons donc la question et nous chercherons à arriver à des résultats plus solides.

La deuxième partie de la « Vie » se trouve dans les manuscrits suivants : a b^2 c s f d^2 (c)[4]. A seul contient tous les 32 contes, d^2, qui remonte à la même source α, en contient 29, B^2 18, C 16, S 14, T 12, c 3. M. Weber explique cette différence en supposant que l'auteur a composé peu à peu cette suite à son premier recueil, ce qui est peu vraisemblable. Même l'ordre des contes [5] varie dans les manuscrits [6].

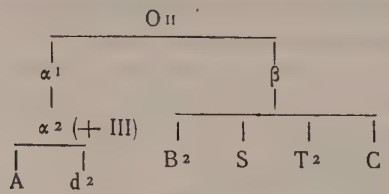
B^2 :	(43,	[44]),	(64,	65,	66,	67,	68,	69,	70,	71,	72,	73,	74),
S :	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	—
T :	»	—	»	—	»	—	»	[—]	»	—	»	—	»

1. M. Weber n'en connaît que deux.
2. Page 48.
3. Celles-ci, dans la suite, seront désignées comme première partie, celles-là comme deuxième.
4. Il faut se rappeler ici que B comprend deux parties écrites par deux différents copistes (voir p. 170) et que d a eu au moins deux sources dans lesquelles il a puisé (cf. p. 179).
5. Les contes sont numérotés d'après A (voir Wolter, p. 13).
6. [ ] ou — signifie *manque*.

C : (» »), (» — »), (72, 73, 74), ([45], 46, 47, 48, 49,
d^2 : (43, [44], 45, 46, 47, 48, [49], 50, 51, 52, 53, 54, 55,
B^2 : (45, 46, 47, 48, 49, 50).
S : » »[1]
T : — — » — » »
C : 50), (67, [68], 69, 70), 45.
d^2 : 56, 57, 58, 59, 60), (70, [71], 72), (63, 64, 65, 66, 67, 68, 69), (61, 62), (73, 74).

Les numéros 51-60 ne se trouvent que dans d^2 et A, c'est-à-dire dans α; c'est donc une nouvelle série (troisième), qui a été introduite dans la deuxième partie par la source de ces manuscrits. Les quatre manuscrits qui contiennent seulement la deuxième série rangent les contes d'une manière semblable: B^2 et S ont exactement le même ordre, sauf l'omission d'un conte dans chacun, T aussi garde le même ordre, sauf les nombreuses omissions qui portent assez régulièrement sur chaque deuxième conte. C seul a intercalé 72-50 entre 66 et 67 et a ajouté 45 à la fin.

A et d^2 ont introduit plus de changements. D'abord ils ont ajouté la troisième série, dont d^2 a dispersé d'ailleurs la dernière partie, puis ils l'ont fait suivre des contes 64-74, qu'ils ont placés à la fin; d^2 a encore quelques petits changements qu'il est inutile d'indiquer. Les manuscrits qui contiennent la deuxième partie se divisent donc en *deux groupes ;* le premier (β), qui donne la rédaction primitive, est formé par B^2 C S F, le deuxième (α), qui a augmenté et altéré l'original, est représenté par A d^2. Dans le premier groupe, le manuscrit C a un ordre des contes différent, mais puisque l'ordre des autres manuscrits est original, on n'en peut rien conclure pour le classement de ces quatre manuscrits; seule la comparaison des textes pourrait nous en montrer les rapports. Voici donc le tableau des manuscrits de la deuxième partie tel que nous le pouvons établir.



Cette deuxième partie des contes ne peut pas avoir appartenu à la Vie

1. Le reste manque; S est incomplet à la fin.
2. Il serait possible que S et T remontassent à une source σ, dans lequel la deuxième partie était ajoutée à la première (voir le tableau p. 186).

primitive, cela est clairement prouvé par la classification des manuscrits. Elle n'était pas encore dans φ^4, puisque K M R ne la contiennent pas, ni dans φ^3, puisqu'elle ne se trouve pas dans P et φ^4, ni dans *v*, puisqu'elle manque dans V, φ^3 et *u* ; donc elle n'était pas dans *w*. La source de B^2 contenait déjà la première et la deuxième partie[1], puisque le copiste de B^2 a suppléé d'abord d'après elle les contes 26 et 29, qui ne se trouvaient pas, à ce qu'il paraît, dans la source de Gui. Cette source de B^2 n'est pas connue, mais dans *x* la deuxième partie n'existait non plus, puisque v et f ne la donnent pas ; et comme *x* et *w* ne la contiennent pas, elle n'existait pas non plus dans l'original.

On pourrait cependant supposer, comme le fait M. Weber, que l'auteur de la première Vie aurait peu à peu ajouté deux autres séries de contes qui ne seraient entrées que dans un petit nombre de manuscrits. Le prologue du conte 43 jette une nouvelle lumière sur cette question. Dans le manuscrit S, on lit après le conte 42 cette remarque de la main du copiste : (fol 121 *d*) « *Ci faut li romanz de la vie des peres. Quiconque voudra trover aucun conte en cest livre, il le troverai par le nombre qui ci est ; quar autel nombre cum tu verras après ces encommencemanz si desoz escriz, torne ariers, si le troveras en marge.* » Suit la table indiquée dans ce passage fol. 122 r°-123 r°. Là commence un autre copiste[2], qui a copié la deuxième partie. Il en donne séparément le prologue sous un titre spécial, qui nous démontre que cette deuxième partie n'est autre chose qu'une autre Vie des Anciens Pères : « *Ci est li prologues de la vie des peres et des miracles nostre dame la mere Jhesucrist.* » Ce prologue, qui se retrouve dans tous les manuscrits de la deuxième partie, est d'autant plus remarquable qu'il est le seul dans cette deuxième Vie, tandis que dans la première Vie chaque conte est précédé d'un prologue. Ce fait seul rendrait déjà évident que nous avons ici le prologue d'un nouveau recueil de contes dévots ; le contenu le met hors de doute. Le prologue commence ainsi (fol. 123 *c-d*) :

Ensi com li aubre florissent,
Getent lor fuelles et verdissent...

L'homme est ici comparé à un arbre desséché que la repentance fait reverdir. L'auteur poursuit :

Adès devons au bien panser
Et prandre example a ces estoires,
A sen teter (*sic*) et as memoires
Des *ancïens peres* qui furent,

---

1. B se compose donc de trois parties : B^1 (1-42), B^2 (26, 29), B^3 (le reste), de même le manuscrit d.
2. M. Wolter (p. 12) croit même en reconnaître encore plusieurs.

Qui firent bien ce que il durent
Et lor cors mistrent en grieté,
En penitance et en durté,
En lieus sauvages et estranges,
Nuz piez estoient et en langes...
Se je san et memoire avoie
Por mon tans en bien emploier,
De lor sainte vie traitier
Vos voudroie conter briement.
Or m'envoit Diex entandemant
Et san del raconter a droit
Selonc ce que li livres doit
Ou li latins en est escriz,
Qui conte les faiz et les diz.
Or voudrons lou latin porsugre
Et la droite santance sugre
Et translater en droit romant
Por ce que il soit entendant
A nos gens laies [1] ; qui l'orons,
Jhesucrist et ces seins prions,
Que il me doinst comencier si
Que ce soit à l'ennor de li.

La source de cette « Vie des anciens Pères » était, si l'on doit croire l'assertion de l'auteur, un livre latin qui contait « les faiz et les diz » de ces Pères, et qui fut « translaté en droit romans » pour être intelligible « à nos gens laïques. » De même dans les introductions à plusieurs contes, l'auteur indique une source latine [2], par exemple :

Un miracle voil ci retraire
Et *de latin* en romans traire...

Un poète qui traduisait du latin doit avoir été clerc, ce qui nous fait répudier la leçon de S, qui en ferait un laïque, et on pourrait même supposer, d'après l'expression « *nos* gens laies », qu'il était curé d'une paroisse.

L'auteur de la première Vie n'était pas non plus laïque, cela est suffisamment prouvé par sa profonde connaissance de l'Écriture [3]. Il parle

1. C'est la leçon de B; S a : *Et nos gens laies,* leçon d'après laquelle l'auteur se comprendrait lui-même parmi les gens laïques. Il faudrait alors mettre un point après *entendans* et une virgule après *laies ;* mais la leçon de B me paraît préférable, je dirai tout de suite pourquoi. — [Le ms. S offre des formes lorraines ; il se pourrait donc que *et* eût été mis pour *a*. Toutefois, je crois que le sens est bien : « Et nous, laïques, qui l'entendrons, prions... » — P. M.]
2. Voir Weber, p. 2.
3. Weber, p. 5.

même avec mépris de ses confrères laïques en poésie, les jongleurs[1] :

Une gent sont ki vont contant
De cort a autre et vont trovant
Chançonetes, mos et fabliaus
Por gaaignier les biax morsiaus,
Mais je pris petit leur afaire.

Mais contrairement à l'auteur de la deuxième Vie, il ne parle jamais d'une source latine qu'il veut rendre accessible aux laïques ; il y a même un passage dans son prologue qui semble indiquer qu'il a souvent écrit d'après des sources orales[2] :

Des peres ancïens vos cont,
Qui encore *en memore sont*...

Parfois il dit[3] :

Ci emprès un conte ai empris
Que j'ai novelement apris,

ou bien il confesse avoir lu le conte[4] :

Un conte vos veil ci retraire
Que j'ai *lëu* novelement...

ou :

Ci emprès vous devis un conte
Estrait de verité veraie;
En cest livre riens n'en diroie,
Se n'estoit *escrit en histoire*.

Mais aucun passage ne se trouve dans lequel cette « histoire » soit indiquée comme latine. Le caractère et le style des contes sont aussi tout à fait différents dans les deux Vies. Dans la première Vie ce sont des contes dévots introduits par un prologue contemplatif, qui a pour thème un verset de la Bible, et suivis d'un épilogue qui en expose la morale. Les contes sont bien racontés, sans excès de piété, quelquefois même on y remarque un fin trait d'humour. La vénération ardente de la sainte vierge ne s'y trouve pas ; ce sont des paraboles simples et sans prétention, d'agréables petites histoires où la vertu triomphe et le vice est puni, avec des peintures de mœurs charmantes. Dans la plus grande partie des contes, la scène est en Egypte. Tout au contraire la deuxième Vie contient, comme l'indique déjà le titre du prologue dans S, que je viens de citer, plutôt des miracles et des légendes que des paraboles, et le tout est imprégné d'un amour ardent pour la reine du ciel, qui ne le

1. B, fol. 1 r.
2. B, fol. 1, v° A.
3. B, fol. 7, v° A.
4. B, fol. 11, v° A.

cède guères à celui du prieur de Saint-Médard. Les contes sont sans prologue, et l'épilogue ne donne pas la morale proprement dite du conte, mais des exhortations générales à consacrer son âme à Jésus-Christ et à sa mère. Le dernier épilogue par exemple, celui du conte 50, qui remplace pour ainsi dire l'épilogue de toute la Vie, s'exprime ainsi :

La mere Dieu li fu amie,
Qui repentance li donna ;
Cele dame tant de sen a
Qui qu'ele veut elle secort...
Or soiez donc si apensez,
Que de li si bien vos façoiz,
Por estre plus loiax et droiz ect.

On ne trouve plus dans cette partie une connaissance aussi familière de l'Écriture, et il n'y a presque pas de verset cité, comme c'est l'ordinaire dans les prologues de la première Vie. Au lieu de commencer par des prologues, l'auteur entre tout de suite en matière : « Ci après cont d'un autre hermite » (B, fol. 164 r°), ou « Cha en arriere a Rome avint » (B, fol. 173 r°), ou « D'un saint pere après vous dirai. » Outre la source latine, qui était peut-être une « Vita patrum, » la deuxième Vie met à profit des histoires qui sont arrivées récemment [1] :

En France avint, ce m'est avis,
Puis la mort au roi Loeys,
Qui fu au siege a Avignon...

ou :

Chi vous recommens en ces vers,
Qu'en la contree de Nevers
Avint assés en poi de tens,
Gautiers arcevesques de Sens
Qui estoit Cornus apielés
Deux ans devant estoit sacrés...

La scène n'est plus l'Egypte, du moins pour la plus grande partie des contes, mais, comme on peut voir aux passages allégués, la France, en général, ou même une certaine ville (Nevers), ou bien l'Allemagne :

Il avint, si com j'oï dire,
En la contree d'Alemaigne
Qui n'est mie terre lointaigne,
A no tans fu que che avint...

Le *temps* où cette Vie a été composée doit être postérieur à 1241, où mourut l'archevêque Gautier Cornu, dont il est question dans le passage que nous venons de citer.

1. Cf. Weber, p. 3 et 4.

Quant à la première Vie, nous n'avons pas de passages pour en fixer la date, et les rimes ne nous la font connaître que très vaguement.

L'ai final rime avec è du latin populaire, et même avec é provenant d'a latin [1]. Ces rimes sont déjà constatées pour le deuxième quart du XIIIe siècle par la première partie du *Roman de la Rose* et se trouvent un peu partout. D'autre part ai rime souvent avec oi. Ces rimes se retrouvent, sinon encore dans les miracles de Gautier de Coinci (1177-1236)[2], au moins dans les œuvres de Rustebuef. Déjà dans les poèmes de Raoul de Houdenc, trouvère du commencement du XIIIe siècle, M. Zingerle [3] a constaté trois fois ces rimes : *ploie (plee* dans le texte) : *arrivée, loi* (=[il]lae, ital. *lei*) : *amé, soi* (se) : *commandé :* c'est ici déjà é provenant d'a latin qui rime avec oi. Ces rimes ne sont pas encore bien étudiées ; elles paraissent cependant appartenir à certains dialectes [4]. Des formes qui montrent *ai* au lieu de l'*oi* du français central se trouvent dans le lorrain [5].

L's devant une consonne est muet (Weber, p. 58), ce qui se rencontre çà et là dès la fin du XIIe siècle.

Les rimes les plus importantes pour notre question sont celles d'ie : e. Nous ajoutons aux exemples donnés par M. Weber [6] *repairierent : entamerent* (*Juitel*, 113). Dès le commencement du XIVe siècle, ces rimes sont très fréquentes, par exemple dans la *Comtesse d'Anjou* [7], poème qui fut composé en 1318. Il paraît que ce changement d'*ie* en *e* s'est introduit dans la seconde moitié du XIIIe siècle, car on le trouve souvent dans les manuscrits de cette époque. Comme une partie de nos manuscrits appartient encore au XIIIe siècle, il faut placer la première Vie après 1250, mais pas beaucoup plus tard, car ces rimes y sont encore rares. La deuxième Vie a été composée à peu près dans le même temps, pas très longtemps après la mort de Gautier Cornu, qui a eu lieu en 1241.

Mais l'auteur de la deuxième Vie était de l'ouest de la Picardie, tandis que celui de la première paraît avoir écrit aux bords de la Marne, non loin de Paris. La rime ie : iée, inconnue au français central, est douteuse dans la deuxième Vie. On lit bien : *apareillie : folie* (dans A, fol. 132, r° *a*), mais B donne *espanie* au lieu d'*apareillie*. D'autres rimes picardes sont plus sûres. Le pronom personnel de la deuxième personne, au cas oblique, est *ti* et rime avec *chi* (B, f. 187, r° *b*), de même le

1. Voir Weber, p. 55 et 56, et cf. *Romania*, V, 494.
2. Voy. *Romania*, XI, 607, n. 6.
3. *Raoul de Houdenc*, p. 16 et 17.
4. Voir *Romania*, XI, 607.
5. Cf. *Romania*, V, 319.
6. Cf. p. 57.
7. Bib. nat., f. fr. 765.

pronom de la troisième personne a la forme picarde *li* qui est constatée par les rimes *li : coisi* (B, f. 168, v° *b)* et *li : ami* (ibid).

Enfin les rimes de s latin avec t + s prouvent pour la Picardie, par exemple : *confès : faiz* (B, 176, r° *a*).

La rime de *ti : coisi* (participe passé) nous permet même de constater que le poète n'appartenait pas à l'est de la région picarde, où le *t* final était conservé [1]. La deuxième personne du pluriel du futur, et dans certains cas celle de l'indicatif et du subjonctif présent finit en -oiz (lat. *etis*), ce qui est la continuation d'*-eiz*, qui se trouve dans la vie de saint Alexis et dans la chanson de Roland [2]. Ces formes sont constatées par les rimes : *mangeroiz : droiz* (B, f. 177, v° *a*), *porrois : crois* (B, 180, v° *b*), *façoiz : droiz* (épilogue).

On les trouve aussi dans la première Vie : *servoiz : droiz* (A, fol. 13, v° *b*, de même dans B). Ici c'est un verbe de la quatrième conjugaison (en -ire), qui montre cette terminaison.

Pour o libre existent dans la première Vie deux formes, qui sont constatées par les rimes [3], ou et eu, ce qui fait supposer que cette diphthongue primitive *ou* était en train de se changer en *eu*. Voici les rimes de *Merlin et Merlot : nous : lous* (lupus) 41, *jor : labor* 97, 563. Dans le *Juitel* se trouve : *cremor : amor*, 7, mais : *jeus : venenimeus*, 317. C'est en effet la terminaison -osus, qui a changé la première ou en eu. Ces deux formes se retrouvent également dans le Psautier lorrain [4].

Le parfait des verbes primaires du groupe *potere* conserve la voyelle *o*, par exemple dans *Merlin : pot : Merlot*, 483, dans le *Juitel : ot : clot* (claudit), 1, *ot : sot* (adj.), 451, *sot* (sapuit) : *tantost*, 187. Ces formes excluent la Picardie comme patrie de l'auteur ; on les trouve dans le chansonnier de Berne, qui est écrit dans le dialecte lorrain [5].

Il y a encore une rime intéressante, la rime d'-ache : -age : *sache : domage*, Juitel 65, *iretage : sache* (A, fol. 5, r° *a*), *hermitage : sache* (e, fol. 89). Ces formes sont propres au picard moderne, mais se trouvent

---

1. Voir *Romanische Studien*, tome IV, p. 360 s.

2. Ces formes appartiennent originairement à la deuxième conjugaison latine (en *-ere*), puisque le latin *-etis* a dû donner *-eiz* et plus tard *-oiz*. Par analogie, ces formes se sont introduites aussi dans les troisième et quatrième conjugaisons latines et même aux subjonctifs (*façoiz*) ; seulement dans la première conjugaison latine qui, en général, l'a emporté sur les autres, je ne trouve pas de telles formes (sauf naturellement au subjonctif). Au futur, qui est formé de « [*hab*]*etis* », ces formes se trouvent dans toutes les conjugaisons. — [Les choses se sont passées un peu autrement. La *Romania* publiera prochainement un article sur ce sujet. — Réd.].

3. Cf. Weber, p. 58.

4. Voir Apfelstedt, *Lothring. Psalter* p. XXVI, 46.

5. Cf. Wackernagel, *Altfranz. Lieder : ot*, I, 19, *sot* I, 85 etc. De même *volt* dans le *Psautier lorrain* (p. LXI, 126).

aussi ailleurs [1]. *Teche* (*tache*), qui rime avec *deseche* (*Merlin*), est une forme lorraine [2] ou française ; la forme picarde en est *teke* [3].

La troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe vadere est *vet*, comme le prouvent les rimes : *vet : est*, Weber, v. 367, *fet : vet*, ibid., 328. Cette forme se retrouve dans le manuscrit 389 de la Bibliothèque de Berne, qui porte toutes les marques du dialecte lorrain [4], et dans le Psautier lorrain [5].

Le pronom indéfini on a dans la première Vie la forme *l'en*, qui rime par exemple avec *an* (annum), A, 28, et avec *sen*, A, 17. Cette forme s'explique par la chute de l'u dans *l'uem* [6], que [il]le homo a dû donner dans certains dialectes, qui ne font pas de distinction entre *o* libre devant nasale et *o* libre devant les autres consonnes. Cette forme se retrouve dans le chansonnier d'Arras, qui est écrit par « Jehan li Petis d'*Amiens* », mais ne se trouve pas dans le manuscrit de Berne ; elle paraît être propre à la Picardie [7].

Il est très difficile de tirer une conclusion exacte de ces rimes pour la patrie du poète. La Normandie est exclue par des rimes comme *joie : envoie* (*Juitel*, 55), et *bois : mois* (*Merlin*, 259), la Picardie par les formes telles que *pot*, *ot*, etc. Reste donc la Champagne et la Bourgogne, dont la première paraît avoir les plus grandes chances. Deux passages dans le *Juitel*, que M. Wolter a déjà allégués, donnent de nouveaux indices pour localiser le roman :

29 Nostre sire sans estoutie
Ses fiuz et ses filles chastie,
En penitance les enbat
Ou par maladie les bat.
A l'un tolt son buef ou son arne
Ou sa nef li afondre en *Marne*...
332 Si com li mons *Valerïen*
Estoit li cors Dieu granz et lez...

Il faut être de Paris ou des environs pour admirer la grandeur du mont Valérien. Ainsi j'incline à croire avec M. Wolter que l'auteur de

---

1. Voir Suchier, *Aucassin und Nicolete*, 1878, p. 67, où la forme *sauvaces* de ce texte picard est discutée.
2. Cf. *taiche* dans le *Psautier lorrain* (p. XIII, 15).
3. Cf. Diez, *Etym. Woerterb.*4, p. 313 ; Suchier, *Aucassin*2 14, 41.
4. Voir par exemple Wackernagel, *Altfranz. Lieder*, p. 80. De même *ait* au lieu d'*a*, ibid., p. 79.
5. Cf. p. X, 8.
6. Voir d'autres exemples de cette chute dans Neumann, *Zur Laut-und Flexionslehre des Altfr.*, p. 48.
7. Dans le *Psautier lorrain* je trouve les formes : *ens*, 1, 6, *en*, 1, 15, 27 et plus souvent *on*.

cette première Vie a vécu au bord de la Marne, pas trop loin de Paris, peut-être cependant déjà sur les confins de la Champagne, ce qui expliquerait les formes dialectales que nous avons rapportées.

En résumant nos recherches, nous croyons avoir démontré qu'il y a deux « Vies des Anciens Pères [1] » différentes, composées par deux auteurs différents, dont l'un était Picard, l'autre probablement Champenois de la région de la Marne qui confine à l'Ile-de-France. Ces deux recueils d'un titre semblable ou même identique ont été réunis à la fin du XIIIe siècle dans six manuscrits, dont l'un (α) nous est parvenu en deux copies (A et d[2]).

Il y avait en même temps encore d'autres collections de contes dévots du même genre. Ainsi on trouve par exemple à la Bibliothèque d'Avranches un manuscrit d'un roman qui a été composé en 1330 par le prieur Eustache, religieux de l'ordre de Saint-Bruno [2]. Les titres indiquent déjà la ressemblance. En voici quelques-uns :

3) *De sainte Gale, qui ne se voult remarier,* qui correspond à A 4 : *D'une bourgeoise qui n'a pas voulu se remarier.*

4) *De saint Paulin de Nole, qui fut en servage pour aultrui comme bon pasteur.* De même A 33 de la première Vie traite de saint Paulin.

9) *D'un jeune homme qui entra en religion et fut tempté du peché de la char* (cf. A 3 et A 20).

17) *D'un hermite.*

25) *D'une femme juiesse, que la vierge mere delivra de la mort,* etc.

La confusion des deux « Vies » doit s'être produite parce qu'on a copié dans les manuscrits les deux l'une à la suite de l'autre, comme dans le manuscrit S, de même que la première Vie est également suivie d'une foule d'autres pièces du même genre dans d'autres manuscrits [3] ; elles ont été confondues ensuite par des copistes postérieurs qui les prenaient pour un seul recueil, leur voyant le même titre, la même forme et à peu près le même contenu. De même s'explique dans certains manuscrits la confusion d'autres contes dévots [4] et en particulier des miracles de Gautier avec la Vie des Pères, qui dans d'autres manuscrits, comme Q,

---

1. Quant au nom de « Vie des anciens Pères », les deux romans y ont droit (voir les prologues ci-dessus p. 303 et p. 305). Cependant la deuxième Vie paraît avoir eu le titre spécial de « *Vie des Peres hermites,* » qui se trouve dans d (voir p. 173) et dans B, si je ne me trompe et qui s'accorde très bien avec le contenu. Il se recommande aussi pour distinguer plus facilement les deux ouvrages.

2. Cf. *Catal. gén. des Bibl. publ. des Dép.,* p. 554, et Desroches, *Hist. du Mont Saint-Michel,* t. II, p. 337-397.

3. Comparez par exemple Q.

4. Par exemple dans d.

se trouvent encore séparés de la Vie. La forme pareille [1] de tous ces contes et le style peu différent, a beaucoup facilité cette confusion.

Il reste encore une question à résoudre pour la première Vie : contenait-elle le conte 29 ? Ce conte ne se trouve pas dans les manuscrits B^2, f, G, H, I, N (groupe x), D Q d^1 (groupe y), et dans V (qui doit avoir écarté ce conte, attendu qu'il se trouve dans u et φ^2, et par conséquent dans z ; ce qui est étonnant, c'est que 29 est le seul conte qui manque, 8 et 58 étant ajoutés à la fin). Ce conte manque encore dans U, b, e, dont les rapports avec les autres manuscrits ne sont pas suffisamment connus. D'ailleurs U et e omettent encore d'autres contes [2], en sorte qu'on peut mettre l'omission de 29 au compte du hasard. De même Q a omis 9 contes, pendant que dans D et b 29 est le seul conte omis. Cependant on n'en peut pas conclure que 29 ait manqué dans w. Dans x du moins, ce conte ne se trouvait pas, parce que dans la moitié des manuscrits de ce groupe le n° 29 seul manque, pendant que dans B^1, G et N, un conte manque encore dans chacun. Mais puisque ce conte se trouvait dans α et, à ce qu'il paraît, dans w, il appartient aussi à l'original.

Cette « Vie » se compose donc d'un prologue, de 42 contes et d'un épilogue, dont nous avons déjà parlé en passant. Cet épilogue est écrit dans le même style que les contes et contient les mêmes pensées. Il ne s'est conservé que dans cinq manuscrits, ce qui s'explique très bien parce que dans la plupart des manuscrits on a ajouté à la Vie d'autres contes dévots et parce que cet épilogue, qui est tout à fait indépendant des contes, ne semblait pas aux copistes offrir assez d'intérêt pour qu'ils prissent la peine de le copier. Remarquons que la rime d'*ai* : *oi*, que nous avons citée dans la Vie, se retrouve dans l'épilogue. Le voici, pour qu'on puisse mieux juger de la ressemblance du style avec celui des contes [3].

ICI FENIST LA VIE DES PERES [4].

Je qui ai cest romant traitié
Par essemple ai tant esploitié

---

1 ce a, c. r. ai f.

1. Vers de huit syllabes rimant deux à deux.
2. U : 6, e : 3 contes.
3. Les cinq manuscrits dans lesquels il nous est parvenu sont : E, F (ε^3), a (ε^1) [groupe u], *e* et *f* [groupe x]. Le texte d'*e* me manque, il doit appartenir à f, parce que ces deux font suivre à tort l'épilogue d'un *Ave Maria*. — J'ai introduit dans le texte les formes dialectales que j'avais constatées par les rimes, par exemple les deuxièmes personnes du pluriel en *-oiz* dans les verbes de la deuxième et de la quatrième conjugaison latine, dont nous avons cité des exemples. La rime du vers 40 nous contraint de les admettre aussi pour la troisième conjugaison latine.
4. a ; *Ci fine la sainte vie des enciens peres* E ; manque F, f.

Que je dou monde me demet
Et mon voloir en autrui met.
Si j'ai dit bien et je nel faz,
En ce le saaz contrefaz,
Qui la flour passe et s'en depart
Et le bran retient a sa part.
Le bien doit faire qui le dit;
Prenoiz exemple a Jhesucrist,
Qui bien fist, puis le sermonna,
Ensi exemple nous donna :
Si devons tant ses faiz ensuivre
Qu'en l'autre siecle puissons vivre.
Car ce siecle n'est qu'uns trespas :
Tiex est hui qui demain n'iert pas;
Ki le bien fait, tantost le trueve,
Tant a de joie que n'en rueve,
Et s'il est pris en ses pechiez,
En mort d'enfer est trebuchiez.
Se je di voir, bien le savoiz
Par la raison que vous avoiz :
Si laist chascun son fol usage,
Ainz qu'il soit pris en son folage;
Creoiz et amez et servoiz
Damedieu, qu'a servir avoiz :
Tuit se doivent a lui donner
Et a ses bons abandonner
Pour avoir la saintisme joie,
Joie precïeuse et veraie,
Joie qui touz jours dure et vaut.
La joie de cest monde faut,
Bien le savoiz, d'ui a demain;
Ensi vous travailliez en vain,
Quant cele joie pourchaciez
Dont a dampnement vous chaciez
Par le maufait qui vous desvoie :
Si laissiez la senestre voie,
Et la destre voie tenoiz.
S'ensi estre le emprenoiz,
Vos bons talenz acompliroiz
Et a la sainte joie iroiz,

---

4 autre a, lautrui f. — 5 je di E F a, non f. E. — 7 se a, la d. E F. — 8 en s. p. f. — 11 Q. le b. feist et s. E F, fait a f. — 12 Auxi E F. — 16 nest E F. — 17 Cil qui E F. 18 que en pourroit croire E F, q. plus nen a. — 19 son pechie E F a. — 20 A la m. E, A m... condampne F. — 21 *Le reste manque dans* E F. — 22 les raisons f. — 23 Que a. — 24 Que ne s. a. — 34 esavailliez a. — 40 aprenez a.

Ou Diex maint qui tout puet et vaut.
Cist romans ci fenist et faut ;
Si ai après assez matire,
Mais je n'en voil ore plus dire
Fors tant que la dame des dames,
Qui as siens garde et cors et ames,
Ici emprès saluer voil :
S'onour et son preu voit a l'oil
Qui de cuer la salue et sert ;
Ces deus dons pour voir en desert,
Qu'onour en a li cors ou monde
Et dou monde part l'ame monde.
Et por ce la salu et serf,
Tant qu'elle me tiegne a son serf.

Ainsi cet épilogue montre clairement que l'auteur était clerc ; on peut même conclure du vers 3, comme nous l'avons dit, qu'il était clerc séculier et a eu l'intention d'aller dans un couvent. Mais cette conclusion n'est pas nécessaire. Le « monde » ou le « siècle » signifiait au moyen âge tout ce qui était contraire à la vie religieuse, les pensées mondaines, en un mot le péché, et c'est dans ce sens que ce mot est employé ici, comme le vers 4 le démontre suffisamment.

Nous trouvons dans cet épilogue la même gravité et le même sentiment vraiment religieux que dans les contes ; dans ceux-ci il s'y mêle parfois d'agréables traits de belle humeur qui, joints au naturel de la narration et à l'élégance simple de la forme, contribuent à faire de ces courts récits de petits chefs-d'œuvres de l'ancienne poésie française.

Edouard SCHWAN.

---

43 et *manque dans* a. — 45 S ai ge a. — 46Vos je a. — 48 sains f. — 55 par a. — 59 salue f.

NOUVELLES CATALANES INÉDITES

Le manuscrit 111 de la collection Libri, actuellement en la possession de M. le comte d'Ashburnham, est un petit in-folio en papier épais, mesurant 295 millimètres de haut sur 220 de large. L'écriture, qui est de deux mains, ou plutôt simplement de deux encres différentes, peut être attribuée à la seconde moitié du XVe siècle. Il n'y a pas de doute que les quarante-six feuillets dont il se compose en son état actuel ne formaient pas la totalité du manuscrit primitif. On distingue au haut des pages les traces d'une ancienne pagination qui a été grattée[1]. En ce cas, comme en maint autre, Libri a dû prendre dans le corps d'un volume paginé une suite de feuillets dont le contenu formait, au moins en apparence, un tout complet[2]. Pour dissimuler cette opération, il fallait naturellement supprimer les traces de l'ancienne pagination, et c'est ce qui a été fait.

Le manuscrit Libri 111 correspond, comme l'a établi M. Delisle[3], au n° 214 de l'ancien catalogue de Marmoutier, ainsi décrit dans un inventaire fait au milieu du siècle dernier : « Volume in-4. Le manuscrit coté « 214 est un recueil de vers et de prose en langue espagnole, et qui a « tout au plus trois cents ans d'antiquité. » On ne sera point surpris qu'au XVIIIe siècle des textes catalans aient été pris pour espagnols. Quant à la date assignée au manuscrit, elle correspond tout à fait à mon appréciation. Je suppose que ce manuscrit est un de ceux que l'abbaye de Marmoutier a acquis en 1716 de la famille de Lesdiguières, et qu'il

1. La pagination actuelle, au crayon, est de ma main.

2. C'est notamment ce qu'il a fait à Lyon lorsqu'il a détaché du Pentateuque, depuis publié par M. U. Robert, les feuillets qui contenaient le Lévitique et les Nombres.

3. *Notice sur les manuscrits disparus de la Bibliothèque de Tours*, p. 132 (n° XCIX); p. 200.

doit être identifié avec le nº 19 de l'ancien inventaire des manuscrits que possédait le célèbre connétable[1]. A la vérité, le titre donné par ledit inventaire : « Chansons provençales vieilles », est bien vague, et le manuscrit dans son état actuel ne porte pas la marque à laquelle se reconnaissent beaucoup de manuscrits ayant appartenu à Lesdiguières[2]; néanmoins l'identification proposée paraîtra probable, si on considère que la même collection renfermait d'autres manuscrits catalans.

Le manuscrit a la reliure moderne en bois à dos de cuir que Libri a fait mettre à bon nombre des volumes qu'il avait volés. Au dernier feuillet se trouve une fausse signature de Francesco Redi. C'est l'éminent directeur du Musée britannique qui a éveillé mes soupçons à l'endroit de cette signature, que d'abord j'avais bonnement crue authentique. Dans l'état où se présente le manuscrit il y a une interversion de feuillets : le feuillet 12 doit prendre place entre les feuillets 20 et 21. L'ordre est donc celui-ci : 1-11, 13-20, 12, 21-46. De plus il manque un feuillet après le feuillet 2. Les feuillets 12 et 21-46 sont écrits avec une encre encore plus pâle que le reste ; peut-être par une autre main.

Les ouvrages qu'il renferme sont les suivants :

I. Fol. 1-7 : La nouvelle de Frère-de-joie et de Sœur-de-plaisir.

II. Fol. 8-11 et 13-16 : Requête amoureuse.

III. Fol. 17-20 : Poème à la louange de Dieu, par Aymo de Sestars. ?

IV. Fol. 12 et 21-34 *c* : Description allégorique de l'armure du chevalier, par Peire March.

V. Fol. 35-45 : Histoire de Frondino et de Brisona.

VI. Fol. 46 : Petit traité du comput, en vers.

Ces divers poèmes sont, autant qu'il m'a été possible de m'en assurer, non seulement inédits, mais inconnus. Ils apportent à ce que nous savons de la littérature catalane un supplément important de notions nouvelles. Il y a notamment un point qui a pour nous un intérêt particulier, sur lequel de ces deux compositions apportent des données précieuces. Il s'agit de l'influence, d'ailleurs bien constatée, de la littérature française sur la littérature catalane. Au début de la nouvelle ci-après étudiée et publiée, nous verrons l'auteur s'excuser, pour ainsi dire, de ne s'être pas servi de

---

1. Voy. *Romania*, XII, 339.

2. Une marque qui paraît devoir se lire *propia* ou *propria* ; voir *Romania*, XII, 340, note 4. Depuis la publication de ma note sur les manuscrits de Lesdiguières, j'ai constaté l'existence de cette même marque à la fin de plusieurs manuscrits de la Bibliothèque nationale, provenant presque tous du cardinal Mazarin et dans un grand nombre de manuscrits de Tours provenant de Marmoustiers. Je crois être en mesure d'établir à quelle famille appartenaient les nombreux manuscrits qui portent cette marque. Ce sera l'objet d'un prochain mémoire.

la langue française. Cette nouvelle est du XIVe siècle. Il y avait donc des auteurs catalans qui, à cette époque, écrivaient en français[1]. Puis, dans le roman de Frondino, qui est de la fin du même siècle, ou peut-être des premières années du suivant, nous rencontrerons une quantité de poésies françaises intercalées dans la teneur du poème. Ce sont là des témoignages bons à recueillir sur la propagation du français, en tant qu'idiome littéraire, hors de la région où il était parlé.

I.

LA NOUVELLE DE FRÈRE-DE-JOIE ET DE SŒUR-DE-PLAISIR.

Cette nouvelle, sans avoir un grand mérite littéraire, peut cependant donner lieu à certains rapprochements intéressants. C'est pour en faciliter l'étude aux personnes qui, sans posséder du catalan une connaissance approfondie, s'occupent de littérature comparée, que j'ai fait précéder le texte d'une traduction légèrement abrégée. Ce texte est d'ailleurs en certains endroits difficile à entendre, souvent par suite de l'incorrection du manuscrit. Raison de plus pour le traduire, car une traduction, pourvu qu'elle soit faite consciencieusement, est ce qui fait le mieux reconnaître les difficultés d'un texte.

Bien que les Français aient beau langage, c'est une nation que je ne goûte pas, car ils sont orgueilleux sans merci[2], et l'orgueil ne me plaît nullement, ayant été élevé parmi des gens aux mœurs douces ; et c'est pourquoi je ne veux pas parler français. Une belle dame m'a commandé de lui rimer un conte sans rimes rares ni mots recherchés ; plus facilement il sera appris par maintes personnes courtoises et bien enseignées. J'obéirai donc à ses ordres et je conterai, sans rien ajouter ni retrancher, ce que la dame m'a conté.

L'empereur de Gint-Senay, preux, courtois, vaillant, aimé et respecté de ses sujets, avait une fille d'une grande beauté. Un jour, elle mourut à la table même où elle mangeait, tandis qu'elle entendait les jongleurs, au moment où le festin était le plus joyeux. Le proverbe[3] dit justement : après grande joie, vient grande

---

1. C'est ici le lieu de rappeler que dans une nouvelle dont M. Mila y Fontanals a publié des extraits reliés par une analyse, figurent divers personnages qui s'expriment en français (*Les noves rimades, la codolada*. Montpellier, 1876, p. 11, 15, 18, 20. — Publication spéciale de la Société pour l'étude des langues romanes).

2. Le reproche d'orgueil adressé aux Français est presque un lieu commun au moyen âge ; voyez à ce sujet quelques témoignages dans une note de ma traduction du poème de la croisade albigeoise, pp. 351-2.

3. *Le Roux de Lincy*, Livre des Proverbes, II, 240 :

Après grant feste grant pleur
Et après grant joie grant doleur.

douleur, et joie après grandes tristesses 3. Aucun bien n'est durable en ce monde. Archevêques, évêques, abbés, chanoines, vinrent pour enterrer le corps de la demoiselle, que l'empereur et l'impératrice avaient déjà fait laver avec du baume, de la myrrhe et d'autres onguents. Mais l'empereur déclara que sa fille ne serait jamais mise en terre; qu'il ne lui semblait pas qu'elle fût morte; qu'on avait beaucoup d'exemples de personnes qui avaient paru mortes et qui ensuite étaient revenues à la vie. Il la fit porter hors de la cité, en un lieu agréable où il y avait un jardin, au milieu duquel était construite une tour. Autour du jardin courait une rivière qu'on ne pouvait franchir que par un pont de verre construit par enchantement, de telle sorte que personne n'y pouvait passer, sinon le père et la mère. Les parents s'y rendaient chaque semaine pour voir leur fille dont le visage était frais comme la rose et le lys. Il y avait là des fleurs et des arbres qui répandaient une douce odeur. Le visage de la morte était si gracieux, son lit si beau, la guirlande qu'elle portait si riche et si précieuse, sa bouche si fraîche, ses dents, ses mains si blanches, les chants des oiseaux par les branches étaient si doux, si bons à entendre, qu'on aurait voulu, oubliant tout, demeurer à tout jamais en ce séjour. Tous ceux qui passaient dans les environs, à trois lieues à la ronde et qui contemplaient l'eau, le pré, le pont, la tour, ressentaient au cœur une telle douceur qu'ils en perdaient tout leur voyage, et disaient qu'à en juger par le dehors, là devait être le paradis. Ceux qui entendaient parler de ce lieu, chevaliers, dames et damoiselles, et qui le venaient visiter, en éprouvaient un tel plaisir, qu'ils n'auraient plus voulu s'en écarter. Mais ils n'osaient interroger les gens du pays au sujet de la morte, car c'eût été leur causer une douleur trop grande (v. 117).

Le fils du roi de Floriande entendit parler de la demoiselle, comment elle était plus belle encore morte que vive, comment le lieu où elle reposait était enchanté. Il ne fit pas paraître son projet, mais prenant avec lui une grosse somme d'or, il se rendit tout seul à Rome auprès de Virgile pour apprendre la magie, afin d'arriver à franchir le pont enchanté et à pénétrer dans la cour où reposait celle qu'il désirait plus que tout l'empire de Gint-Senay. Le livre d'amour[1] nous dit que les doux sentiments s'accroissent par la vue et entrent par les yeux dans le cœur (v. 136).

Le jeune prince donna tant à Virgile, que celui-ci lui enseigna la manière de pénétrer dans le lieu où la demoiselle reposait. Il passa le pont, monta dans la tour, et voyant la demoiselle, il dit : « Jamais yeux ne virent si belle, jamais nature « ne put créer, ni bouche dire ni cœur imaginer sa pareille. Elle n'est pas morte ; « elle est vivante, car une personne morte excite la répugnance, et celle-ci a « bonne apparence et fait plaisir aux yeux et au cœur, ce qu'elle ne ferait pas « si elle était morte. Il semble qu'elle montre avec ses deux yeux qu'elle veut « me parler. » Là-dessus, il s'approcha du lit et s'agenouilla humblement sur un siège d'or qu'il trouva là, où le père et la mère s'asseyaient quand ils venaient

---

1. L'idée ici exprimée est un des lieux communs de la poésie amoureuse du moyen âge, mais je ne saurais identifier le « livre d'amour » ici invoqué. Je ne crois pas que ce soit rien d'Ovide.

la voir : « Ah ! noble créature », disait-il, « la plus belle que je vis jamais, « puissiez-vous m'aimer comme vous en faites semblant, non pas autant que je « vous aime, ce serait trop dire, et il ne serait pas juste qu'Amour vous causât « autant d'angoisse qu'à moi, vous qui êtes la fleur de beauté et de courtoisie « (v. 173).....

(Ici s'ouvre une lacune : ce jeune homme, dont le nom, comme on le voit plus loin, était Frère-de-joie, profite si bien de la faculté qu'il avait de pénétrer auprès de la belle endormie qui ne se réveillait pas, que celle-ci devint femme et mère. Nous voyons aussi qu'il dut se livrer à maintes recherches qui lui coûtèrent beaucoup de temps et d'argent, l'obligèrent à renoncer à son royaume pour trouver le moyen de rendre, sinon la vie, du moins la sensibilité à la jeune personne.

Après la lacune, nous le trouvons en conversation avec un geai fort savant.)

Et Frère-de-Joie le vaillant, aussitôt qu'il fut en possession du geai, lui dit : « Dis-moi, geai, puisse Dieu t'être favorable ! saurais-tu me conseiller au sujet » de l'aventure la plus belle et la plus rare qu'on puisse imaginer ? — Sire », dit le geai, « m'en saurez-vous tant dire ? — Voici en bref. » Et il lui conta toute l'histoire, comme vous l'avez entendue précédemment [1]. Le geai chercha l'herbe en maints endroits pendant un an avant de la trouver. Puis, le jour où l'empereur était venu, il entra dans la tour et posa l'herbe sur la main de la demoiselle, qui aussitôt se leva sur son lit et fut tout émerveillée à la vue du lit, du lieu, de l'enfant. Elle vit le geai qui se tenait devant elle sur une perche peu élevée, et lui dit : « Noble et gracieuse damoiselle, celui qui vous aime vous « salue. » Et il se mit à lui conter toute la suite des événements. «.....[2] il « vous prie de ne pas trouver mauvais s'il se plaint, car il a souffert pour vous « cent fois plus de peine que ne comporte le fief qu'il tient d'amour. Il n'est « dans le monde aucun pays qu'il n'ait fouillé. Pour vous il a passé la mer plus « de trois fois, consultant par tout le monde les médecins et les savants au sujet « de votre mal. — Je ne vous dirai pas : Dieu vous sauve ! à vous ni à lui, sire « oiseau, parce qu'il a osé rien prendre de moi sans ma volonté. Mais s'il avait « souffert de bonne grâce le mal qu'amour lui envoyait, s'il avait attendu mon « consentement, je le tiendrais assurément pour un noble cœur. Car il n'est au « monde dame si vile qu'il soit permis de rien prendre où toucher qui soit à « elle sans sa permission. De tels actes de violence ne valent rien. Et si habile « que vous soyez à argumenter, je vous prouverai qu'un anneau d'étain donné « vaut mieux qu'un anneau d'or volé. Entre les loyaux amoureux, il n'en est « pas du don d'amour comme des autres dons, car don offert spontanément « vaut mieux que don demandé [3], mais don d'amour ne cause aucun plaisir et

---

1. Malheureusement nous n'en avons entendu que le commencement, à cause de la lacune signalée plus haut.

2. Lacune d'un ou plusieurs vers.

3. Ceci est la théorie générale de l'art de donner, telle qu'elle est formulée dans Senèque, *De Beneficiis*, II, I, II, à qui les auteurs du XIIIe siècle l'ont empruntée ; voy. *Flamenca*, p. 305, note. Cf. Dante, *Convivio*, I, VIII : « La terza » cosa nella quale si può notare la pronta liberalità si è dare non domandato. »

« n'a point de valeur lorsqu'il est obtenu sans avoir été demandé. Jamais il n'a « été ni courtois ni homme de valeur, celui qui porte la main sur une dame « sans lui en avoir demandé la permission, et il n'y eut jamais dame de valeur « qui se soit laissé toucher [contre sa volonté], non plus qu'un homme qui prend « les récompenses d'amour sans attendre ne peut être compté au nombre des amants « parfaits [1]. Il aurait de la peine à m'attendre sept ans [2] celui qui n'a pas voulu « m'attendre un jour et m'a enlevé ma précieuse virginité. Chose volée ne vaut rien « non plus que chose prise de force ou achetée [3]; il faut que le don soit octroyé « par droit d'amour. — Dame, daignez, s'il vous plaît, ne pas tant insister sur « votre droit. Vous pourriez blâmer à tort votre amant. Votre dignité est si « haute qu'il serait droit qu'on mourût plutôt que de vous offenser, mais puis- « que Dieu a pardonné sa mort, puisqu'on pardonne à son ennemi, vous devez « pardonner à votre ami qui vous est loyal plus qu'aucun amant ne le fut jamais « à son amie. Vous êtes, certes, la plus noble qui soit et la plus haute de « lignage : son fin courage doit bien à vos yeux compenser votre richesse, sa « franchise votre honneur, sa hardiesse, votre noblesse [4]. Assurément, s'il vous avait « pris telle chose qui pût être rendue ou rétablie, il ne vous ferait pas demander « merci, mais il accomplirait votre volonté. Vous dites qu'il a pris sans de- « mander ce qu'il désirait le plus : il vous criait merci, mains jointes, pleurant, « soupirant, disant : Ah ! noble et charmante créature, la plus belle que ja- « mais ait formé nature, fleur de jeunesse, en qui joie revit ! Vous n'avez pas « le cœur si dur qu'il ne vous en fût pris pitié ; et, le regardant doucement avec « vos beaux yeux, vous lui faisiez semblant d'amour, si bien qu'il en vint à prendre « la joie d'amour, et il n'est personne qui n'eût fait de même. Le sage dit [5] : « En « cour royale, qui ne prend ce qu'il désire, quand il le peut, ne tarde pas à « s'en repentir et n'y peut n'en retrouve pas toujours l'occasion [6]. » C'est ce « que vous faites, vous qu'il faut prier pour qu'il puisse seulement vous voir « avec joie vivante, vous qu'il a vue morte avec tant de peine. — Je ne le ver-

---

1. Je paraphrase, le texte étant obscur, et peut-être corrompu.

2. Sept ans paraît être le terme normal ou peut-être le terme extrême de l'attente pour les « fins amans ». Le chevalier d'Exideuil, de qui il est question dans le *Jugement d'amour* de Raimon Vidal, avait servi sa dame pendant sept ans lorsqu'il l'abandonna pour une autre.

3. C'est la théorie du moyen âge sur l'amour vénal : « Si muneris tamen » contemplatione solummodo reperiantur [amantes] vacare mysteriis, non verus » postmodum judicatur, sed falsificatus amor. » *Erotica seu Amatoria* ANDREÆ CAPELLANI, éd. D. Mulher, 1610, fol. K 3 v°.

4. Tout ceci est absolument intraduisible ; les équivalents aux mots du texte faisant défaut dans nos langues modernes. Je conserve donc les mots *courage*, *richesse*, *patience*, etc., aux sens qu'ils avaient dans la poésie amoureuse du moyen âge.

5. Cette formule est fréquente au moyen âge ; ainsi, pour citer un exemple provençal, dans les *coblas esparsas* de Bertran Carbonel : *Le savis dis c'om non deu per semblan | Home jutjar si proat no l'a be* (Bartsch, *Denkmæler*, p. 11).

6. C'est au fond l'ancien proverbe : « qui non vult cum potest, non utique poterit cum volet », que Jean de Salisbury, *Policraticus*, VIII, XVII (Lugd.-Bat.,

« rai pas non plus qu'il ne me verra, de mon plein gré. — Vous le verrez. — « Je ne le verrai pas. — Si vraiment. — Et qui m'y contraindra ? — Amour, « qui a plus de pouvoir sur les vaillants que Malveillance. Bien que vous pos- « sédiez prix et vaillance et tout ce qu'il faut pour être une dame de mérite, si « Merci vous fait défaut, vous ne serez pas accomplie. Et vous savez que pour « une seule faute, maintes dames ont été confondues et maintes bonnes cours « perdues par un homme vil [1], de mauvais conseil, et mille hommes courageux « par un lâche [2]..... Mais je ferai une belle proposition : c'est que jamais n'a « été fait service si riche, si rare, si précieux que celui de votre amant. — Et « quel service ? — Je vais vous le dire. Il a donné tout un royaume, qui vaut « plus que celui de France, pour vous guérir, et il est bien mal récompensé de « vous avoir rendu la vie. » (v. 323).

Tout irritée qu'elle fût, l'amertume de son cœur s'adoucit, et elle dit doucement : « Sire geai, quel est celui à qui je coûte si cher, et quel est son nom ? « — Noble dame, vous l'avez bien près de vous. — Comment cela ? — Vous « l'avez à la main. — Comment, à la main ? Je n'ai rien dans la main. — Mais « si ; regardez bien les lettres gravées sur l'anneau que vous avez au doigt, « vous saurez le nom. » (335).

Elle regarda l'anneau et y lut : « Je suis à Frère-de-joie [3], » qui a eu grande renommée par le monde pour sa prouesse à la guerre, pour son enseignement et sa courtoisie. ... Au temps où elle vivait, il entendait faire son éloge de toutes parts, et lui aussi était renommé par tout l'empire de Gint-Senay plus qu'aucun fils de roi qui fut au monde. — Dites-moi, geai, comment est-il

---

1636, p. 625) attribue à saint Basile. Il se rencontre partout. En voici quelques exemples :

Car qui no fes can far poiria
Ja no fara quan far volria.

(*Flamenca*, 5243-4).

Qui no fay can poyria, — Can far vol se fadia.

(*Leys d'amors*, III, 278).

Qu no fa quan pou non fa pas quand vou.

(*La Bugado*, p. 81).

Qui ne feit quant il puet
Ne feit mie quant il vuet.

(Le Roux de Lincy, II, 398).

The fool that will not when he may,
He shall not when he wold.

(J.-H. Dixon, *Ballads of the Peasantry*, éd. Robert Bell, p. 83).

La même idée se retrouve encore dans ces vers :

Qui temps espera e no fai quan temps ve
Sel temps li falh ben estai e cove.

(G. Azemar, *Non pot esser*).

1. On lit dans *Girart de Roussillon* (p. 58 de ma traduction) : « Quiconque fausse le droit est un traître indigne, *et la cour où il est tombe en interdit.* »

2. *Per .j. volpeyll;* sur le renard, symbole de la lâcheté accompagnée de ruse et de mauvaise foi, voy. ma traduction de *Girart de Roussillon*, p. 156, note 4.

3. J'arrête ici l'inscription, n'étant pas naturel de supposer qu'il y ait sur un anneau plusieurs lignes d'écriture.

» arrivé que j'aie été morte, et comment suis-je revenue à la vie? Qui t'a en-
« voyé ici? Comment Frère-de-joie a-t-il pénétré ici? Où est-il? Mon père et
« ma mère vivent-ils encore? Qui m'a placée en ce lieu? » Le geai lui répondit clairement à toutes ces questions. Elle dit : « Sire geai, je suis prié d'amour
« par le courtois Frère-de-joie. Où le verrai-je? Où est-il? Je te prie de faire
« que je le puisse voir au plus vite. *Frère-de-joie*, *Sœur-de-plaisir*, jamais noms
« ne convinrent si bien. Ami! puissé-je être avec vous, ou vous avec moi dans
« mes bras! Geai, va tout de suite, je t'en prie, lui dire que je n'aurai joie
« sinon quand je l'aurai vu. — Dame, je vais aller auprès de votre père..., à
« Gint-Senay, pour lui conter la nouvelle. Puis, quand il l'aura ouïe, je lui
« dirai qu'il vous donne Frère-de-joie pour mari, et cela fait, personne ne
« pourra vous blâmer de quoi que ce soit. — Tu as bien parlé, mais il vau-
« drait mieux aller trouver mon ami d'abord, car le désir que j'ai est si
« grand, que, si je ne le vois pas sur le champ, je mourrai. Ne veuilles pas
« qu'à peine revenue à la vie, je meure de nouveau, car l'amour est difficile à
« souffrir. Il n'y a au monde douleur comparable à celle que fait éprouver
« l'amour, quand on ne voit pas celui qu'on aime le plus. L'amour tue et brûle
« et fait languir et peiner; la mort, au contraire, ne peut faire souffrir ou tuer
« qu'une seule fois; c'est un moment vite passé. Il convient donc de se garder
« du mal le plus grand. — Dame, » dit le geai, « veuillez prendre un peu
« patience. » Et là-dessus il partit. La dame le suivit des yeux tant qu'elle put. (v. 400).

Sur ces entrefaites, un chevalier qui chassait avec un épervier mué vint à passer, et prit le geai; ce fut un malheur. On lit dans la sainte Ecriture qu'enchantement ni rien qu'on puisse faire ne peuvent empêcher qu'on soit frappé, si c'est la volonté de Dieu; contre Dieu il n'est point de défense. La dame se prit aussitôt à crier : « Seigneur Dieu, si brève est la joie de ce monde! Voilà un malheur
« cent fois plus pénible que ma mort passée! » Elle se jette à terre en poussant de grands cris, arrachant et rompant ses cheveux, frappant sa poitrine, tordant ses mains, criant : « Ah! doux ami, vous avez perdu l'oiseau le plus
« rare, le plus précieux qui fût au monde, pour me rendre à la vie. J'aimerais
« mieux, certes, être morte que vive »; et elle vint courant à la porte, et si elle ne l'eût trouvée si bien fermée, elle se serait précipitée de la tour, et n'eût été le grillage [de la fenêtre], la crainte de se blesser ne l'eût pas empêchée de se tuer pour l'oiseau. Mais Dieu ne le permit pas. Cependant le chevalier, sans tarder, envoya le geai, aussitôt pris, à une noble dame qu'on louait pour sa beauté. Elle était riche en tours et en palais et avait grande terre à gouverner. Son nom était « Amour-me-paît ». Le chevalier l'aimait et elle lui. Ce chevalier avait nom « Amour-me-guide », il était vaillant en armes et renommé pour sa courtoisie. Tandis que la dame tenait le geai, celui-ci lui dit gracieusement :
« Noble dame au doux sourire, pourvue de tous les charmes, je vous prie
« humblement de me dire si vous avez jamais aimé. — Geai, oui, certaine-
« ment, je le suis, et ceux-là seuls me plaisent qui aiment. — Alors, Madame,
« voudriez-vous retenir un messager d'amour? — Geai, un usage aussi vil que
« de tenir prisonnier un messager d'amour n'a pas cours parmi nous. Bien
« loin de là, je le délivrerais plutôt, si je le savais en prison, ou du moins j'y

« ferais mon possible. — Madame, sachez donc en vérité que je suis envoyé « au plus vaillant, au meilleur qu'ait jamais aimé dame ni damoiselle, par la « plus belle personne dont on ait jamais ouï parler. Et c'est pourquoi, je vous « en prie, laissez-moi aller, par la foi que vous devez au dieu d'amour » (v. 463).

La dame, qui avait éprouvé les peines d'amour, laissa aussitôt partir le geai, qui s'envola vers Gint-Senay, en la cité, où il y avait maint roi, maint homme honoré, maint comte et baron. Il vint en toute hâte là où l'empereur était assis avec l'impératrice, qui parlait d'aller voir leur fille. Il se posa sur une branche d'un pin sous lequel tous deux se tenaient, sans autre compagnie, ne parlant jamais, soir ni matin, d'un autre sujet. Le geai leur dit en simple langage : « Empereur de Gint-Senay, écoutez une grande merveille : votre fille vous « mande maints saluts, à vous et à l'impératrice. Croyez bien qu'elle n'a aucun « mal et que vous la trouverez vivante et bien portante. Jamais on n'a ouï dire « d'une chrétienne ni de personne autre qu'elle soit revenue à la vie, mais « Dieu a fait ce miracle pour vous honorer, et après lui, moi qui pour cela ai « eu plus de mal qu'on n'en souffrit jamais. » Et il lui conta l'affaire, comment Frère-de-joie se rendit à Rome, pénétra dans la tour, et aima la damoiselle ; comment, pour la posséder, il lui donna un anneau et lui prit le sien ; comment, pour avoir son amour, il donna le royaume de Floriande, comment lui, qui parlait, allait aussitôt se rendre auprès de Frère-de-joie, et le ferait venir pour le mariage, en grand honneur et avec une suite nombreuse, comme il convient à un fils de roi (v. 505).

L'empereur conta aussitôt la nouvelle aux siens, et ratifia tous les faits accomplis. Le courtois geai cependant se rendit en hâte à la tour où il trouva la dame assise à terre et tout en larmes. Le geai lui dit : « Noble dame au corps gracieux, levez-vous, me voici. » Et la damoiselle, en le voyant, se sentit si émue de joie, qu'elle ne pouvait parler. Elle s'assit sur un siège d'or, et l'oiseau lui conta comment il avait été pris, puis délivré, comment il avait parlé à l'empereur et obtenu son assentiment. Maintenant il allait retrouver son seigneur Frère-de-joie, qui languissait d'amour. Elle lui répondit qu'elle l'attendrait les yeux dirigés sur la route. — Madame », reprit le geai, « je « vais revenir auprès de mon seigneur, mais tout d'abord, en votre honneur, « je ferai un château riche et grand où séjourneront avec l'enfant mille belles « dames, mille damoiseaux, mille damoiselles, mille clercs, mille courtois jon- « gleurs et mille chasseurs, l'oiseau sur le poing. » Le château fut fait, avec ses tours, ses chambres, ses palais, de telle sorte que jamais on ne vit si beau. On n'y venait pas pour acheter ni pour vendre, mais tout ce qu'on demandait, on l'obtenait aussitôt, et le pont était fait de telle manière qu'on pouvait entrer facilement. L'enfant, quand il fut dans le château, eut l'apparence d'un enfant de cinq ans. Le geai dit qu'il le ferait baptiser avant de partir, et, en qualité de parrain, il lui donna le château. Quant au nom, il fut d'avis qu'il devait être composé de ceux du père et de la mère : de *Frère-de-joie* et de *Sœur-de-plaisir*, on fit *Joie-de-plaisir*, à la grande satisfaction de la dame, car tous ceux du château l'aimèrent comme leur seigneur. La dame, ainsi comblée de joie, resta dans la tour. Cependant le geai retourna en toute hâte auprès de son seigneur. L'empereur et l'impératrice se rendirent à la tour, sans rien

dire à personne de leur conseil, jusqu'à ce qu'ils sussent l'état de leur fille qu'ils n'espéraient plus voir vivante, malgré tout ce que le geai leur avait dit. Ils entrèrent donc dans la tour et y trouvèrent leur fille vivante, bien portante et riant. Jamais personne ne fit éclater une joie comparable à la leur. Ils demandèrent ensuite l'enfant. Elle leur montra le château et l'enfant, à qui on faisait de grands honneurs. Ils regardèrent tout à l'entour et virent la plus grande richesse que jamais empereur ait eue. S'étant livrés longtemps à leur, joie, ils retournèrent à la ville.

La nouvelle dont on vient de lire la traduction étant incomplète dans le ms. qui nous l'a conservée, on ne sera pas surpris que le nom de l'auteur nous manque. Si l'écrivain s'est nommé, il a dû le faire dans les derniers vers qui n'ont pas été transcrits. Toute indication chronologique tant soit peu précise fait également défaut. C'est en me fondant sur les caractères de la langue et sur la forme du récit que je suis porté à placer la composition de ce petit poème au XIVe siècle. Tout est convention dans la nouvelle de Frère-de-Joie et de Sœur-de-Plaisir. Les personnages n'ont aucun caractère défini, le monde dans lequel ils vivent est celui de la féerie. Rien de ce qui s'y passe ne cherche à être vraisemblable. Le geai qui dirige toute l'action est une sorte de magicien, qui peut-être reprenait, au dénouement, forme humaine, et qui, ayant la puissance de créer un château peuplé de nombreux habitants, ne sait pas se défendre d'un faucon qui l'attrape au vol comme le plus vulgaire des volatiles. Tout y est soustrait aux conditions ordinaires de la vie. L'auteur s'est engagé à fond dans une voie malheureuse où étaient déjà entrés avant lui certains conteurs du midi de la France, Arnaut de Carcasses par exemple, l'auteur de la nouvelle du perroquet. Il était réservé à Boccace de replacer le genre de la nouvelle sur le terrain solide de la vie réelle.

La belle Sœur-de-Plaisir, puisqu'il a plu à l'auteur de nommer ainsi son héroïne, frappée subitement de catalepsie, et se trouvant à son réveil mère d'un enfant qui lui est venu sans qu'elle s'en soit aperçue, fait penser à la Belle au bois dormant ou au conte allemand des *Dornrœschen*. Valentin Schmidt a déjà fait remarquer le rapport que ces deux formes d'un même conte offre avec un épisode du vaste roman de Perceforest[1]. Le rapport entre notre nouvelle et Perceforest est plus marqué encore, à ce point que si j'étais sûr que Perceforest fût antérieur à la nouvelle catalane[2], je n'hésiterais pas à croire que l'auteur de cette dernière s'est

1. *Jahrbuecher d. Literatur*, XXIX, 109 (Wien, 1825).

2. Je ne connais pas de ms. de Perceforest antérieur au XVe siècle. La date 1286, qui est donnée au commencement (voy. le passage dans Græsse, *Die Grossen Sagenkreise d. Mittelalters*, p. 231), ne m'inspire pas une entière confiance.

inspiré du roman français. Mais, à tout le moins, il doit y avoir une source commune.

Voici, très sommairement analysé, ce qu'on lit dans Perceforest[1] (l. III, ch. xlvj; xlvij, lv.).

Zelandine, fille du roi Zeland, tomba un jour en syncope sans cause apparente[2]. Le roi son père, désespérant de la faire sortir de cet état, la fit porter, sur le conseil des médecins, à l'étage supérieur d'une tour où lui seul et une vieille dame pouvaient entrer. Il y avait en ce temps à la cour du roi Zeland un chevalier, nommé Troylus, qui, à la suite de circonstances qu'il serait trop long de conter, avait perdu la raison. Ce Troylus était amoureux de la demoiselle. Un jour qu'il s'était endormi dans un temple, la déesse d'amour lui apparut et lui toucha les yeux de son doigt mouillé. Troylus sentit alors lui revenir la raison et la mémoire. Il apprit du portier du temple que la maladie de la belle Zelandine était vraisemblablement un effet de la colère des trois déesses Lucina, Vénus et Sarra, qui n'avaient pas été bien accueillies lors de la naissance de la jeune fille ; il apprit aussi où elle était enfermée. Il se mit donc en route, et arriva, non sans des aventures que j'omets, au château Jumel, où Zelandine était endormie. Chemin faisant il s'était arrêté dans le temple des trois déesses et leur avait adressé ses prières, non sans profit, semble-t-il, car parvenu au pied du château, il se serait trouvé bien en peine de pénétrer jusqu'à Zelandine, sans un secours surnaturel qui lui arriva fort à propos. C'est Zéphyr qui, se présentant à lui sous la forme d'un jeune homme, se charge de le porter jusqu'à la fenêtre de la chambre où reposait la jeune fille. Troylus, émerveillé de la beauté de Zelandine, lui adresse des prières que naturellement elle n'entend pas ; enfin, encouragé par les conseils de Vénus, il s'enhardit, et « ne se peut tenir qu'il n'en prenist à son vouloir et tant que la belle Zelandine en perdit par droit le nom de pucelle[3] ». Zéphir le met ensuite hors de la tour par le même chemin. Le père et la mère, étant survenus, se rendent bien compte de ce qui est arrivé, mais ils se rassurent en pensant qu'un dieu seul a pu pénétrer jusqu'auprès de leur fille. La suite de l'épisode, après beaucoup d'événements qui ne s'y rapportent point, se trouve au

---

1. Je me sers de l'édition de 1531.

2. « Si advint ce mesme jour que elle osta des mains de l'une des damoiselles une quenoille garnye de lin et se print a filler ; mais elle n'eut point parfaict le premier fil quant, par destresse de sommeil elle se coucha en telle maniere que oncques puis ne se esveilla ne beut ne mangea ; et si n'empire point de chair ne de couleur, dont chascun s'esmerveille comment elle peult vivre en telle maniere. Mais on dit que la deesse Venus qu'elle a servy tous les jours la soustient en bonne santé. » (L. III, ch. xlvj, fol. cxxvij *c*).

3. Ch. xlviii, fol. cxxxij *c*.

ch. lv, intitulé : « Comment la belle Zellandine enfanta l'enfant dont « Troylus l'avoit laissée enseincte ; comment elle s'esveilla de son som- « meil, et des merveilles qui luy advindrent. » Dans la nouvelle catalane, nous voyons la belle endormie se réveiller lorsqu'on lui a posé sur la main une certaine herbe : Perceforest se rapproche davantage, en ce point, des *Dornrœschen*. Lorsque la jeune femme a enfanté, le petit nouveau-né se met à lui sucer le doigt, faute de mieux, et il le lui suce si fort qu'il en tousse ; sur quoi elle s'éveille.

Je ne suis pas assez versé dans la connaissance des lieux communs romanesques pour pousser plus loin les rapprochements auxquels pourrait donner lieu la nouvelle catalane. Mais il est déjà évident que l'auteur a eu plus de mémoire que d'imagination. Il est du reste naturel de le supposer familier avec la littérature romanesque de son temps. On a vu que le jeune Frère-de-Joie avait été à Rome prendre des leçons de Virgile, afin de pénétrer dans la tour enchantée où reposait sa bien-aimée. C'est un témoignage de plus à joindre à ceux que M. Comparetti a réunis sur la renommée de Virgile magicien, dans son beau livre sur Virgile au moyen âge.

Sitot frances sa bel lengatge *f.* 1
Nom pac en re de son linatge,
Car son erguylos ses merce,
Ez erguyll ab mi nos cove,
Car entrels francs humils ay apres ;
Per qu'eu no vull parlar frances ;
Car una dona ab cors gen
M'a fayt de prets un mandamen
Q'una faula tot prim li rim,
Sens cara rima e mot prim,
Car pus leus, se dits, n'es apresa
Per mans plasers ab franquesa,
Per mans ensenyats e cortes.
Don faray sos mans, que obs m'es,
E diray [o] tot an axi
Con la dona ha dit a mi,
Que mays ni menys non pensaray.
L'emperayre de Gint Senay
Fo preus e cortes e valents,
Amat e temut per ses gents,
Es hac una fiylla molt beyla,
Ffranca [e] plazent e noveyla,
Amorosa e de bel tayll. *b*
E car mort vay [e] say e lay,
Soven trop mays c'obs no seria,
La puncela mori .j. dia
Sobra la taula on menjava
Mentre quels juglars scoltava
Els menjars eren plus plasents,
Per quel reprover dits sovents :
Apres grang gauig ve grans dolors
E gauig apres de grans tristors.
Aco es lo mal el be covinables (?),
Qu'en est mon non ha bes durables,

1. Sa, *corr.* a ? — 5 *Suppr.* francs, *ou corr.* Qu'e. — 11 n'es, *corr.* n'er ? — 12 *Vers trop court et* plasers *ne donne pas de sens ; corr.* plasenters ? — 18 Gint Senay *n'a aucun sens et les noms propres sont significatifs dans ce poème. Peut-être aurais-je dû lire* Gint se vay ? — 28 scoltava, *lis.* escoltava. *Ici et ailleurs, dans les mots qui commencent par* s *suivie d'une consonne, il faut suppléer un* e initial.

Segon que Deus ha stablit.
Apres le plor el dol el crit
Qui fo [tan] gran per lo pahis,
Que strany, privat e vezis
Ausia hom planyer e plorar,
Per la puncela sospirar,
Vengren abats e archevesques,
Prelats, canonges e avesques
Per la donsela a soterrar,
Qu'evien fayta ja banyar
L'emperayre e l'emperayrits, *c*
Per quel cors may no fos poyrits,
Ab balsem e ab mirra molt gen
Etz ab mout d'autre bon enguen
Con l's sors a Deu porteron.
Cant plorans lo vas serqueron
Pleñs de cossir ab mal trayre;
Mas denant tuyt dix l'emperayre
Que ja sa fiyla no seria
Soterrada, car nos tenya
Tan bel cors sots terra fos mes;
Que no paria ver per res
Que fos morta tan soptament,
Car hom trobava en ligent
Que mantes s'eren fentes mortes
Que pueys eren de mort stortes,
E d'altres de lur seny axides
Qui puys eren vives garides,
Gentils, de beyll acoyliment.
E feu la portar beylament
En un loc defors la ciutat
On hac .j. verger en .j. prat. *d*
Al mig fo fayta una tor
Pinxa d'aur ab manta color.
[E] entorn del verger corria
Un' ayga tal c'om no i podia
Passar mar per .j. pont de veyre.
Prim, cert, era; podets m'en creyre,
Car fayt fo ab encantement,
Que sters lo payre solament
E la mayre [hom] no y passava.
La mayre el payra la anava
Un jorn [en] cascuna setmana
Veer lur fiyla con si fos sana.
Lur fiyla era fresca ab clar vis,
Coma rosa ni flors de lis.
Lay avia [molt] d'altres flors
E abes ab bones odors,
Car la obra era plazent;
El vis de la morta tan gent,
El lit tan bel en que jasia,
E la garlanda, que tenia
El cap, tan rica e tan cara, *f.* 2
E la boca fresca e clara,
E les dents e les mans tan blanques,
E[los] xants d'auceylhs per les bran-
Tant dols, tant bo per scoltar, [ques
Tostemps volgr'om layns star,
Oblidant cant [que] vist agues.
E tot entorn del loch apres,
Tres legues, aquells qu'en passaven,
E y venien e y gardaven
L'ayga el prat el pont e la tor,
N'avien al cor tan gran dolsor
Qu'en perdien tot lur viatye,
E dizien que dins l'estatye
Era paradis, pus que defors
Avia tals dolsors de cors,

---

45 *Ms.* Mas l'e. — 47 *Suppr.* e. — 49 *Je n'entends pas ce vers;* a Deu *est écrit* adū. — 51 *Il faut sans doute lire* Pleners. — 70 no i, *ms.* i no. — 82 abes, *pour* arbres. — 88 fresca e, *ms.* fresqe, *avec un signe d'abréviation sur le* q. — 99-100 *Il y a bien* viatye, estatye, *avec* y, *formes en soi admissibles, mais il faut remarquer que dans ce ms le* g *est parfois fait comme un* y, *ainsi fol.* 37 *b il y a* gran *écrit littéralement* yran. — 101 defors, *corr.* fors.

E tant plasent vis de gardar;
Que say e lay, per terra, per mar,
Ausien comptar les noveyles,
Cavaylers, dones e donseyles
Qui anaven lo loch veser
Don avien trop gran plaser. *b*
Nul temps no s'en volgr'om lunyar;
Mas non ausaven demandar
A nagun [hom] d'aycel pahis,
Ffrayres, oncles, neps ne cosis,
De la morta, car dol n'avien
Mantinent que parlar n'ausien,
Que tot hom era pres o mort,
E nols plasia desconort
Dar a nagun per la demanda.
Lo fill del rey de Florianda
Ausi parlar de la donseyla,
Con vivent era, fresqu'e beyla,
E morta pus beyla .c. tans;
E com era l'emperi grans
El loch ab encantament fayt:
Non fou semblant de nagun playt,
Mas justet d'aur una gran soma
E anet s'en tot sol en Roma
A Virgili que ladoncs vivia,
Ez ac so[n] acort que apendria
D'encantaments, e que passes
Lo pont e qu'en la tor entres
Gardar la donseyl' ab plaser *c*
Que desigave mays vaser
Que l'emperi de Gint Senay,
Per quel libre de mors retray
Que per veser crexen dolsors,
E entren pels uylls dins lo cors.

Tant servit e tant donet d'or
A Virgili son mostrador,
Que Virgili li ensenyet
Tant que en un jorn [s'en] entret
Lay on la donseyla jasia,
On, segons quel libre dizia
Avia de les jornades .c.
Lo pont passet asaut e gent,
E puyet s'en alt en la tor,
E cant viu la fresque color
E la beutat de la donseyla
Dix: « Anc ulls non viren tan beyla,
« Nen poch anc natura ges far,
« Ni boca dir ni cor pensar.
« No es morta ges, ans es viva,
« Car persona morta es squiva, *d*
« E aquesta fa bons saubers
« Al cor [e] als uyls grans plasers.
« Nos pogra far si morta fos;
« Que jam mostr'ab sos uylls abdos
« Per semblant c'ab me vuyla par-
E anech m'el lit acostar. [lar. »
E humilment me jonoylet
Sobr' un siti d'or que y trobet
On la mayra el payra sesien
Cant lay veser la venien
Sa plasent dolsa gardadura :
« Ay! gentil plasent creatura,
« La plus bela re qe anc vis,
« Axi con me mostrats al ris,
« Amor, em fayts als ulls semblant,
« Amessets me, e no ges tant
« Con eu a vos : trop ne diria,
« E croy raysso e dret seria

---

104 *On pourrait proposer* e *au lieu du second* per. — 115 *Le sens paraît être que tout homme qui faisait une question au sujet de la morte était aussitôt jeté en prison ou mis à mort, mais les deux vers suivants ne semblent pas s'accommoder de cette interprétation.* — 122 l'emperi *n'a guère de sens ici.* — 127 *Corr.* qu'adoncs. — 134 de mors *doit être entendu* d'amors; — 158 *Corr.* s'el, *et au vers suivant* se, *au lieu de* me. *Le copiste a cru que le discours continuait.* — 170 croy, *qui n'est pas très satisfaisant, n'est pas d'une lecture assurée.*

« Que mils destrenyes amor,
« Tant con mi, vos qui sots la flor
« De beutat e de cortezia.
. . . . . .
. . . . . .
E d'enseyament que franquea *f.* 3
D'armes trop mays que ardiment.
E Frayre de joy lo valent,
Dese quel gay ac reebut,
Li dix : « Digues me, gay, si Deus
« Sapries me cosseyll donar [t'ajut,
« D'un fayt lo pus rich el pus car
« C'om anc nul temps pogues
[creyre ? »
El gay li dix : « Senyer, tant dire
« Me saubrets, vos ? — Farai breu-
[ment. »
Tot lo fayt li feu entendent
Si con avets ausit denant.
L'erba be ung any anet sercan
Ans que l'agues, per mans repayres.
Aycel jorn que viu l'emperayres
Hi entret dins la tor de pla,
Mes li l'erba sus en la ma
A la donsela quis dresset
Sobrel lit, es mereveylet,
Del lit, del loc e del infant,
E viu se star lo gay denant
En un[a] pertxa non trop alta. *b*
E dix li : « Gentil dona azalta,
« Ffranca, cortesa, avinent,
« Plena de tot bon ensenyament,
« Saludeus molt ceyla de qui etz
[amada,
« Amorosa e gint formada,
« Mils que dona ques anc fos. »
E [en] apres, tot en struys,
Li ha trestot lo fayt comptat,
Tot an axi com es stat :
. . . . . .
« E pregueus que nous sia greu
« C'era se pleni de vos aytan,
« Car ell per vos ha mal trayt gran
« Cent tants que d'amor te en co-
[manda,
« Qu'el mon no ha pauca ni granda
« Terra qu'el no aia sercada ;
« E per vos la mar n'a passada
« Mas de tres vets per tot lo mon,
« E metges e savis que y son
« Ha demandats per vostra mal.
— Ja no diray que Deus vos saul
« Vos ni luy, n'auzell, per ma fe,
« Per so car anc gauset de me *c*
« Re pendre ses lo meu voler :
« Mas, sil mal sofris ab plaser
« Quel joy d'amors li dones
« E mon causiment atendes,
« Axil tengre eu per gentil,
« Qu'el mon no ha dompne tan vil
« C'om dege pendra ni tocar
« Re del seu sens luy demandar ;
« C'aytal fayt forsat no so bo,
« Ne tant no saubrets de rayso,
« En gay, qu'eu per dret nous gany
« D'oma (?) qu'un anelet d'estany
« Donat per amor no vayla mays
« Que d'aur emblats ab fis bolaxs.

---

171 mils (*ou* nuls) *n'offre aucun sens ; corr.* nul temps? — 178 *Suppr.* me gay? — 181 creyre *ne convient pas à la rime, et d'ailleurs le vers est trop court ; corr.* devire? — 186 *Suppr.* be. — 188 que viu *n'offre pas de sens ; corr.* qu'en venc *ou* qu'i venc? — 198 *Suppr.* tot. — 199 *Suppr.* molt *et corr.* ceyl. — 201 *Vers trop court ; corr.* anc[as]? — 202 *Corr.* en estros. — 205 *Il manque probablement plus d'un vers.* — 207 C'era *est d'une lecture douteuse.* — 227 no so, *ms.* nos. — 229 gany, *corr.* gazany? — 231 Donat, *corr.* Dat.

« Entrels leyals anamorats
« Nagus dons no es comparats
« Ab ceyll d'amor, ca dons c'om [dona
« Sens deman ha valor mays bona
« Que ceyll ques dona per querer;
« Mas don d'amor no fay plaser
« Ne val, pus sens deman se do.
« Anc valents ne cortes no fo *d*
« Qui dona toca sens deman;
« Ne dona valent ne presant
« No fo ques lexas de mans tocar;
« Ne hom de amor ses sperar
« No pot vivre entrels fins aymans.
« Be mal me sperara .vij. ans
« Que sol .j. jorn sperar nom volc
« E mon car puncelatgem tolc; [248
« Que res non val emblats ni tolts,
« Ne forsats ne venduts per solts,
« Mas per drets d'amor oltrejats.
— Dopne covinents, no vullats,
« Sius play, vostre dret [tan] me- [nar,
« C'a tort lo poriets blasmar;
« Car la voste alta senyoria
« Es tant alta que dret seria
« C'om ne moris per vostr' acort.
« Mas pus Deus perdonet sa mort,
« E hom perdon' al anamich,
« Be devets vos a vostr' amich
« Perdonar, qu'en res nous es fals,
« Ans vos es [e] fins e leyals *f.* 4
« Plus que nul aymant a s'aymia.
« Ja ben es la gensor que sia
« E la pus alta de linatge :
« Be devets vos son fi coratge

« Pendra per la vostra ricor
« E la franquea per l'onor,
« E l'ardiment per la noblea.
« Pero si agues tal causa presa
« De vos ques pogues smendar
« Ne rendra, nous fera clamar
« Merce, ans faral vostra man.
« Car dien que pres sens deman
« De vos so que pus desiiava,
« Merce, mans juntes, [vos] cla- [mava,
. . . . . .
« Plorant, sospirant e disent :
« Ay gentil, plazent creatura,
« Pus bela que anc formes natura
« Flor de jovent on joy reviu,
« Ja avets lo cor tan squiu
« Que nous en preses piatat. »
« E vos qu'ab ris de joy trempat
« Ez als beylls uylls azaut gardant
« Li faziets d'amor semblan *[b*
« Per que fo del joy prendra [prests;
« E no es nul hom tan pauc trets
« Que no fes[es] tot atretal.
« Le savis dits : En corts reyal
« Qui so que desira no pren
« Cant pot, apres pauc s'en repen,
« E no y pot tota hora tornar :
« So feits vos, queus veyem, preyar
« Sol aytant qu'el, vostra plaser,
« Vos pusc' ab joy viva veser,
« Pus mort' ab gran trabayll vos vi.
— Ja no veuray ell ni ell mi,
« Ab mon grat, n'auseyll, per ma fe.
— Si farets. — No fare per re.
— Si farets. — E qui m'en forsara ?

---

235 ca *est pour* que. — 243 *Vers trop long ; suppr.* no? — 274 dien *ou* dren ? *je ne suis pas sûr de la lecture. Il faudrait* disets (diseu ?) « *vous dites.* » — 279 *C'est la répétition du vers* 164. — 282 Ja, *corr.* Non. — 301 *Suppr.* E.

— Amor qui mays de poder ha
« Ab los valents que Malvolensa.
« Siben avets prets e valensa
« E tot quant a pros domna tany
« Ja, si merce de vos sofrany,
« No serets del tot acabada.
« E sabets que per una errada
« Son mantes dones confondudes,
« E mantes bones corts perdudes
« Per un vil ab .j. fals conseyll;
« E mil ardits per .j. volpeyll.
« E sabets be que, luny o pres,
« [Abans] an mil mals que .j. bes,
« Mas eu faray un bell retrayt :
« Que anc may no fo servici fayt [316
« Tan ric, tan car, tan precios
« Com vostre amich ha fayt per vos.
— Servici qual? — Eu lous diray :
« Tot un regisme que val may
« Que ceyl de Fransa ha donat
« Per vos garir, don n'a mal grat
« Cant vos ha renduda la vida. »
Ella, sitot s'ere marrida,
Un pauc son fel li adousi.
Dix humilment : « En gay, e qui
« Es aycel a qui eu tant cost,
« Ne qual nom ha? digats m'o tost.
— Gentil dona, be pres l'avets. *d*
— E con m'es pres? — En la mal [tenets.
—Con en la ma? e no y tenc ren.
— Si fayts, si les letres gardats [ben
« Del anel qu'en la ma portats
« Lo nom saubrets aytant yvats. »
Abtant l'anel gardet e vi :
« De Fray-de-joy suy », qui ses fi
Avia gran laus per la terra
De asaut e [de] be manar guerra
D'enseyament e de cortesia.
. . . . . .
Ja al temps quant ella vivia
Say e lay lausar l'ausia,
E lausaven lo say e lay
Per l'emperi de Gint Senay,
Mils que nuls fill de rey del mon.
« Diges me, gay, Deus te torn,
« Lo fayt con fo del meu morir,
« Ne con se poch far del garir,
« Ne tu ayci qui t'enviet?
« Ffrayre de joy con hic intret,
« Ne on es ne en qual repayre,
« Ne si son vius mon payra ni ma [mayre, *f.* 5
« Ne quim mes dins en est statge? »
El gay li dix en pla lengatge
Suau tota la rayso.
Ela li dix : « En gay, preyada son
« De Ffrayre de joy lo cortes;
« Cant lo veuray [eu] ni on es?
« Prech te c'ades lo puxa veser.
« Ffrayre de joy, Sor de plaser,
« Anc noms no s'avengron tan be :
« Lo meu nom ab lo seu s'ave
« Mils que nuyll nom que hanc fos.
« Amich'ara fos eu ab vos,
« O vos ab me dins en mon bras!
« Gay, prech te que l'an dir ivas,
« Que nul temps gauig non auray

---

306 de, *corr.* e? — 330 *Suppr.* m'es? — 339 *Suppr.* e. — 340 *Je suppose qu'il manque ici un vers, et peut-être trois, non pas qu'il soit impossible d'admettre trois vers consécutifs sur la même rime, car il y en a des exemples (voy.* Romania, X, 503, *et Mussafia,* Die catal. version der Sieben weisen Meister, p. 32), *mais parce que le vers* 341 *fait intervenir la dame en des termes d'où il résulte qu'elle devait avoir été nommée précédemment.* — 346 *Corr.* si D. beus don? — 356 *Il faut prononcer* Elal, *et supprimer* en. — 367 *Remplacer* nul *par* negun?

« Tro l'aja vist. — Dompne, sius [play,
« Eu m'en iray a vostre payre,
. . . . . .
« La on sia, a Gint Senay,
« E tot lo fayt li comptaray.
« E puys, cant [el] l'aura ausit,
« Dir li ai quel vos do per marit, *b*
« E sera fayt, qu'es qu'en deyt far;
« Puys hom nous en pora blasmar [376
« Ne res dir[e] de res qu'en sia.
— Be as dit, pero mas valria
« Veser lo meu amic abans,
« Quel desir qu'eu n'ay es tan [grans,
« Si ades nol vey sere morta.
« No vulles, pus que m'as storta,
« C'ades torn altre vets morir,
« Car mort es fort greu a sofrir; [384
« Qu'el mon non ha tan gran dolor
« Com aycela que fa amor
« Cant hom no veu ceyll que mes [ama,
« Car amor auciu e aflama
« E soven languir e penar;
« Mas mort no pot altre mal far
« Ne ocir mas una vagada,
« E es leug[er]ament passada,
« Per que deu hom tost conseyll dar
« A aco que mes de mal pot far.
« Pero bo ne savi no es.
— Dompne, sperats me un poc, [nous pes. » *c*

Abtant de la dompnes parti,
E ella tant luny con lo vi
Per la finestra lo gardet,
Luny axi col deviset.
E venc un cavaler qui cassava
Ab .j. sparver que portava
Mudat, e pres lo gay de gayt,
Don fo dampnatye e mal fayt,
Gran tala e mala ventura.
E lig hom en sancta Scriptura
Qu'enquantament ne res no val
Pus c'a Deu plau, c'om prenga mal,
No hom nos pot de Deu gardar.
E la domnes pres a cridar;
Dix : « Senyer Deus, causa tant [dura,
« Lo joy d'est segla tan pauch dura,
« Que quant era morta, .c. tans. »
A terras gita ab crits grans,
Sos caubeylls tirant e rompent,
Sos pits batent, sos mans torsent,
Cridant : « Ay dolç amich, *d*
« L'auceyll lo pus car el pus rich
« Qu'el mon era avets perduts,
« Per mi, lassa! vendra saluts.
« Mes amara encara esser morta
« Que viva; » e venc corrent a la [porta,
[E] si no fos tan be fermada
Ffores de la tor enderrocada;
E si no fos lo finestral,
Tan poc no li fera paor mal
Ne dan qu'en agues a soffrir,
Ans se jaquixa per eyll morir.
Mas Deus no volc [e] nos poch far.
El cavaler senes tardar,

---

384 Car mort *est probablement une faute pour* C'amors : *c'est, d'après ce qui suit, l'amour et non la mort, qui est* fort greu a sofrir. — 389 *Corr.* E si fai l.? — 394 *Suppr.* de. — 395 *Ce vers se relie mal à ce qui précède ; peut-être manque-t-il une ou deux paires de vers entre* 394 *et* 395. — 400 col, *corr.* con lo? — 401 E venc, *corr.* Ec.? — 401, 430 cavaler *est abrégé à la française*, chl'r. — 409 No, *corr.* Ne? — 412-3 *Lacune entre ces deux vers? Le sens se suit mal.* — 419 *Corr.* perdut. — 420 *Corr.* rendr'a salut? — 424 *Corr.* derrocada. — 426 *Suppr.* no.

Mantinent quel gay ach pres,
A una pros donal tremes,
C'om assats de beutats lausava
E gran terra senyorejava,
Rica de tors e de palays,
E avia nom Amor-mi-pays;
Que el la amava e ella luy,
E avia nom Amor-m'esduy, *f.* 6
Bo d'armes e de cortesia.
E mentre la dona tenia,
Lo gay, asautament li dix :
« Ffranca dona ab plazent ris,
« Complida de plasents beutats,
« Humilment vos prey quem digats
« Si fos nul temps anamorada ? 445
— En gay, oc, e son, e no m' [agrada
« Nul hom si anamorat no es.
— Ma dona, doncs tindriets pres
« Null missatge qui tremes fos 449
« Per amor. — No ha entre nos,
« En gay, » dix ella, « tan vill [usatge
« C'on tingues pres d'amor mis- [satge,
« Que ans [be] lo delivraria 453
« Si pres ni liat lo sabia,
« O y faria tot mon poder.
— Madona, doncs sabjats per ver
« Qu[e] eu suy tremes per amor
« Del plus valent e del mylor 458
« C'anc ames dona ni donseyla, *b*
« D'una donseyla la pus beyla 460
« Don hom nul temps ausis parlar.
« Perqueus prey quem lexets anar,
« Ffe que devets al Deu d'amor. »
E eylla qui d'aytal dolor 464
Sabia, mantinent lexet
Lo gay anar qui s'en anet
A Gint Senay en la ciutat
On fo mant rey e mant honrat,
E mant compte e mant baro. 469
E jay vench ell de gran rendo
Lay on l'emperayre sezia
E l'emperayrits, qui dizia 472
Qu'enassen lur fiyla veser.
E anet se en un ram seser
D'un pi on ells tots sols staven,
Que d'altres afers no parlaven 476
Ne dizien ser ne mati.
El gay lurs dix en pla lati,
Ses lonc sermo e ses lonch play :
« Emperayre de Gint Senay, 480
« Auges mereveyla mout granda : *c*
« Ta fiyla molts saluts te manda
« E l'emperayrits atretal ;
« E creats que no ha nul mal, 484
« Ans la trobarets viva sana.
« Anc [en] null temps, de crestiana
« Ne d'autre, no ausi hom dire 487
« Que posques vivre apres morir,
« Mas Deus ho ha fayt per t'onor,
« Ez eu qui n'ay mal tret major
« C'om trasques per fayt mal ni [bo. »
E comptals la rayso con fo, 492
Con Frayre-de-joy [en] anet
En Roma e dins la tor intret,
E con tant amet la donzela,
Qu'era franca, plazent e beyla, 496
Com [a] per aver son cors bell
Lin det .j. e pres lo seu anell,
E per aver la sua amor granda
Donet lo reyne de Florianda, 500

---

431 *Corr.* que l[o]. — 446 *Suppr.* En. *De même au vers* 451. — 473 *Suppr.* en. — 485 *Corr.* viv'e s. ? — 498 *On pourrait corriger* lo seu *en* son, *mais la construction « lui donna un [anneau] et prit son anneau » semble forcée.* — 499 *Suppr.* aver? — 500 *Corr.* Det.

E com ell mantinent iria *d*
A Ffrayre-de-joy, e quel faria
Venir per far lo maridatge
Ab gran honor e baornatge,
Si con tany a fiyll de rey valent.
E l'emperayre mantinent
Comptet o [tot] breument als seus
E la honor que li feya Deus,
E tantost lo fayt atorguet.
El cortes gay tost s'en anet
A la tor on mester ha gran.
E la dompna planyent ploran
Se fo sezen al sol gitada;
El gay cant venc l'ach atrobada,
E dix li azaut e gent :
« Ffrancha dona ab cors covinent,
« Gentil, levats, qu'eu suy ayci. »

. . . . . .

E cant lo viu no poch parlar
De gaug, con lo viu retornar;
Sobre un siti d'aur se assech;
El gay de la preso li dix,
E de la dompne se lauset, *f.* 7
E con ab son payre parlet
Del fayt e con li atorgat.
E pus que ell o acabat,
Tornar se va [a] son senyor
Ffrayre-de-joy qui per amor
Plorant e sospirant languia,
El dix que l'atendria
Tot jorn vas lo cami gardant.
« Madona, » dix ell ab aytant,
« Eu tornaray a mon senyor;
« Mas [ans] per la vostra honor
« Ffaray .j. castell ric e gran
« On vull que stien ab l'infan
« Mil dones covinens e beyles,
« E .m. donseyls e .m. donseyles.
« m. clerchs e .m. juglars cortes
« E .m. cassadors ab auceylls. »
De mantes guises lo castell
Fo fayt, que anc non vis tan bell,
Ab tors, ab cambres, ab palays;
Certes tan bell non vis anc mays.
[544
Mas hom no y comprava no y ve-
[nia, *b*
Mas quant hom demanar sabia
Avia hom lay mantinent.
El pont fo fayt tan fermement
Que tot hom lay passar pogues.
E l'infant aparech agues,
Cant fo al castell, be .v. anys.
El gay dix quel faria anans
Betejar qu'el d'aqui partis,
E det li lo castell con peyris;
E dix quel nom quel seu voler
Que dels dos noms devia aver
Que lo payre e la mayre avien
A cuy Fraire-de-joy dizien
E Sor-de-plaser examen,
E dels dos noms egualmen,
E mes li nom Joy-de-plaser,
De que la don' ac gran plaser,
Car tuyt cells del castell l'ameron
Con lur senyor, e s'azauteron
Volent lo tots [los] jorns veser.
E la don' ab aquest plaser
Ez ab gaug romas dins la tor, *c*
El gay tornet a son senyor
Aytant con poc delivrament,

---

503 e quel, *corr.* el. — 504 baornatge *pour* baronatge. — 505 *Suppr.* Si. — 515 *Corr.* E si li dix. — 521 assech, *corr.* assix. — 530 *Corr.* E l'avia dich ?. — 544 *Suppr.* Mas. — 554 li lo, *pron.* lil; con peyris (*parrain*), *ms.* cō apeyris. — 555 *Corr.* del nom qu'al? — 560 Corr. E d'amdos los?

E l'emperayre mantinent
E l'emperayrits s'en aneron
Devert la tor, c'anc no parleron
Ab lur conseyll tro saberon per ver
De lur fiyla, qu'enquer veser
Viva no la cuyaven may,
Sitot los ho ac dit lo gay.
E mantinent en la tor intreron
E lur fiyla lay troberon
Viva e sana e rient.
Anc may no fo de nuyla gent
Tant gran gaug con ells ne meneron.
Mantinent l'infant demanderon;
E ella mostret lurs la tor,
L'infant, lo castell e la honor
Gran qu[e] el fazien tot jorn;
Esgardaran lay tot en torn,
E viron la major riquesa *d*
Del mon e la pus gran noblea
Que null emperayre anc ages.
Apres duret lo joy ell ples
Lonc temps, en la ciutat torneron...

Paul MEYER.

(*La suite prochainement*).

---

573 *Vers trop long que je ne sais comment corriger. Du reste l'idée ici exprimée est en contradiction avec le vers* 507. — 577 *Suppr.* E. — 579 *Corr.* E [la] lur f., lay[n]s ? — 591 *Le reste de la colonne est resté blanc.*

MÉLANGES ESPAGNOLS

I

REMARQUES SUR LES VOYELLES TONIQUES

A.

En ancien espagnol -asti est devenu *-esti -este -est.* La longueur ou, pour mieux dire, l'acuité de l'*i* final nous dit pourquoi l'*a* s'est changé en *e:* -asti a passé par -aisti ou aesti qui devait donner *esti*[1]. La seconde personne plurielle ayant *-astes,* une base -avisti n'est pas vraisemblable. L'impératif *vé* ne peut être que *vadî*[2].

J'avais cru d'abord, en rédigeant ces remarques, pouvoir expliquer *alerce* cité par Diez, *Gramm.* I, p. 146, et *Dict. étym.* II *b*, par une forme intermédiaire *lairice, mais ensuite je me suis aperçu que Dozy l'avait admis dans le *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe* (p. 98). M. A. Socin, professeur à Tubingue, m'a confirmé cette étymologie du regretté orientaliste, car l'*e*, m'écrit-il, appartient au radical comme le montre l'hébreu *erez.* Ce mot qui désigne en arabe non seulement le cèdre, mais aussi d'autres conifères, est *arez* dans la *Gran Conquista de Ultramar* (p. 174) : *lanza traia de palo que dicen cedro en latin e en arabigo le llaman arez.*

---

1 On pourrait penser aussi que l'*e* a été amené par la première personne. Schuchardt rejette cette manière de voir, *Literaturblatt für germ. und rom. Philologie*, 1883, p. 110, et dans une lettre qu'il vient de m'adresser. Mais, à cause des formes portugaises et castillanes, il m'est impossible d'admettre avec lui que *-éste, -émos, -éstes* du dialecte de Miranda et de l'ancien léonais soient -a(v)isti, -a(v)imus, -a(v)istis.

2 Dans nos recherches sur la conjugaison espagnole nous montrerons que la seconde personne singulière de l'impératif de la seconde et troisième conjugaison avait emprunté sa terminaison à la quatrième.

E.

e = *ê*. Diez, *Gramm.* I, p. 151, cite *consigo* comme un exemple où l'*ê* se serait changé en *i*. J'attribuerais ce rétrécissement à l'influence de l'*u*. Mais il est peut-être plus prudent de regarder *conmigo*, *contigo* et *consigo* comme formés sur les datifs *mi*, *ti*, *si*[1]. Quant à l'ancien esp. *venino*, Förster en a donné la bonne explication, *Zeitschrift für rom. Philologie. III, Beiträge zur rom. Lautlehre*, p. 516, en attribuant à la nasale ce rétrécissement de l'*e* en *i*. La diphtongaison dans *siembro* sêmino est une erreur de conjugaison qui se trouve déjà dans Juan Ruiz et dans *Fern. Gonz.*, mais que *Berceo* et l'auteur de l'*Alex.* ne commettaient pas[2].

ie = *ĕ*. Les exceptions sont assez nombreuses. Sans les énumérer ici toutes, nous pouvons dire que la diphtongaison de l'*e* tonique n'a pas lieu :

a) quand la syllabe suivante avait en latin un *i* long ou aigu : *eri* herî (*Milagros* 584), *sé* *sedî, anc. esp. *sey* de deux syllabes, *ten* *tenî, *ven* venî, *converti* (*Loores* 227), *defendi* (*S. Dom.* 761 768, *S. Millan* 119), *rendi* (*Milagros* 261) ;

b) quand la syllabe posttonique renferme ou renfermait un *ĭ* suivi d'une voyelle qui a ou avait jadis la valeur d'un *y* : anc. esp. *tebio* tepidus (*Alex.* 1125 1331), anc. esp. *premia*, *apremio*, *precio*, *prez*, *preçio* v., *herege*, *medio*, anc. esp. *mege* ou *menge* medicus, *remedio*, *seyia* (*S. Dom.* 45), *seo* = *seyo* sedeo, *sea* = *seya* sedeam, *cereza* *ceresea[3], *espejo*[4] (port. *espêlho*, pron. *èxpeilhu*), anc. esp. *espeio* (*espeiio Alex.* 390), *emperio*, *madera*, anc. esp. *engeño* (*enienno Alex.* 17 19), *tengo tenga*, *vengo venga*[5], *especia*, anc. esp. *membrios*, formé sur *nervios*

---

1. *Ti* et *si* ont subi l'influence de *mi*. On est, je le sais, accoutumé à regarder *mi*, *ti*, *si*, comme des accusatifs. Mais la syntaxe espagnole me semble exiger le datif. Le datif seul explique d'une manière naturelle *sipse* du *L. de los buenos proverbios : Quando vieres al fisico que el trae mal a sipse, ¿ como puede melezinar a otre ?* p. 18 ; *dezir mal de sipse*, p. 19 ; *Quien diz su poridat o non deve enganna a sipse*, p. 23.

2. *Semnan S. Dom.* 77, *sembran Alex.* 261 2395, *siembra* JR. 160 538 809, *sienbren* FG. 53.

3. On se trompe, à mon avis, en admettant que ceresea vient de cerasea. Cerasus est devenu de bonne heure ceresus, d'où *ceresea*, cf. citera du *Probi Appendix* et d'autres formes pareilles citées par Schuchardt, *Vokalismus*, I, p. 195-196 et III, p. 101-102.

4. Mais pourquoi *viejo* (port. *vélho*)? Parce que, m'écrit M. Schuchardt, il a été dévié de son développement normal par **viedo* **viedro* vetus vetere. Cf. *Murviedro* murum veterem. On lit *ley veya*, *S. Dom.* 27, mais c'est un cas isolé.

5. L'*Alex.* a *tiengo* 1104 2498, *tien* 738, *vienga* 59 722, *viengas* 570, qui sont des formes analogiques.

(JR. 581), *setembrio* (*Alex.*), *novembrio* (*Alex.*), *dezembrio* (*Alex.*), *necio*, *nervio*, port. *nêrvo*, *proverbio*, *soberbia*, *soberbio-a*, port. *sobêrba*, *sobêrbo-a*, *tercio-a*, port. *têrço*, *governio* (*Apol.* 273 455 629, *Alex* 2243);

c) quand le *g* devient *y* : *grey*, *leo* = *leyo*, *lea* = *leya* (*leo Milagros*, 76, JR. 6 ; *leies* legis *S. Oria* 34 ; *le-y* legit *Sacrif.* 37 ; *leen Sacrif.* 40, JR. 1364 ; *leye* imp. JR. 417), *entero* (port. *inteiro*);

d) quand l'*ĕ* est devant CT ou CS : *afeito*, *deleito*, *peine*, *despecho*, *lecho*, *pechos*, *provecho*, *sospecha*, *acecho* v. (*açecha S. Oria* 12, *asecha* JR. 848, *assechan Duelo* 181, *Alex.* 2177), *exe* exit *Sacrif.* 32, *P. del Cid* 1091, *exen Sacrif.* 191, *seis*, *sesto*, port. *seisto*.

Ajoutons encore : *Peydro* (*Berceo*, *P. del Cid*), *Pedro*, *Pero* (port. *Pêdro* et *Pêro*).

C'est par la même influence de l'*i* sur l'*e* qu'il faut expliquer *septimo*, *pertiga*[1] (*percha Alex.* 2391), port. *pirtiga*, *perdida* (port. *pêrda*), *persigo* (port. *pêssego*), *termino* (port. *têrmo* = anc. port. *termho*).

Dans *preces* (*preeços Milagros* 773, cf. *teerra Alex.* 2131), *rezo* (*reza Sacrif.* 69 76, *rezas* JR. 371), il faut sans doute aussi admettre l'influence d'un *i* palatal sur la voyelle tonique.

La conclusion à tirer de tous ces exemples est que l'*i* ou l'*y* fait de l'*ĕ* (ouvert) un *e* fermé.

Après ces données il est à peine besoin de dire pourquoi *-ero* de -ario n'a pas subi la diphtongaison. -ario est devenu dans le domaine hispano-portugais -airio-airo, d'où le port. *-eiro*. -eiro, commun jadis au portugais et à l'espagnol, n'a pu devenir que *-ero* avec un *e* fermé[2] dans

---

1. Mais *pierteza*, *Milagros* 39, à cause de l'*e*.

2. L'*e* qui provient de *ei* et de *ai* a le même son : *fecho*, *contrecho*, *maltrecho*, *pecho* pactum, riment avec *assecho*, *despecho*, *lecho*, *provecho*, *derecho*, *techo*, *estrecho*. Que cet *e* soit fermé, c'est ce qui ressort avec évidence des rimes et des assonances des plus anciens poètes espagnols. Il est si bien fermé que atone il devient *i*, cf. *dixaremos P. del Cid* 1438, et *dixassen S. Dom.* 318 629. Comme, en dépit des lumières qu'elles peuvent nous donner, l'étude en a été négligée jusqu'à ce jour, j'ose penser que les indications ci-dessous ne seront pas mal accueillies.

Seo rime avec *creo*, *deseo*, *veo*, *S. Dom.* 757, *Loores* 95, *Duelo* 123, et avec *Berçeo*, *S. Dom.* 757. Voir aussi *Apol.* 515 et les rimes suivantes de G. de Berceo :

crea, *sea*, *pelea*, *correa*, *S. Dom.* 715.
seas, *h rropeas*, *meas*, *creas*, *S. Dom.* 664.
Beso rime avec *preso*, *seso*, *Sacrif.* 209.
Queso rime avec *peso*, *preso*, *seso*, *S. Laur* 76, *Alex.* 404 532.

Remarquons *quexa* et *dexa* :

abbadessa, *quessa* (= *quexa*), *promessa*, *prioressa*, *Milagros* 531.
juglaresa, *essa*, *quexa*, *promessa*, *Apol.* 483.
promessa, *joglaressa*, *dexa*, *quexa*, *Alex.* 1722.

cette dernière langue. Cf. *lecho* = *leytyo, port. *leito*[1] et voir Ascoli, *Archivio glottologico italiano*, I, p. 82 et suivantes

I.

e = *ĭ*. Mais l'*i* reste quand il est suivi d'un *i* long ou aigu ou d'un *y* : *-isti -iste -ist*, seconde personne singulière des parfaits dits forts, pour me servir d'un terme reçu, mais que je n'approuve pas (*ovisti oviste*

Riment avec les infinitifs en *-er*, les mots suivants :

alloguer, S. Millan, 226;
loguer, Apol. 429 535;
çellerer, S. Laur. 34;
chançeller, Alex. 1821;
crucher, Alex. 2050;
menester, S. Millan 140, *S. Laur.* 38, *Milagros* 354, *Duelo* 69, *Apol.* 65 90 400 429, *Alex.* 539;
mester, S. Dom. 769, *S. Millan* 226 278, *Apol.* 160, *Alex.* 37 67 211 367 1168;
volenter, volunter, Loores 48, *Milagros* 628, *Alex.* 64 211.

Les adjectif en *-ero* -ario riment avec *espero*, S. *Dom.* 4 650, *Alex.* 1041, et avec *vero S. Dom.* 753, *Milagros* 309.

Les adjectifs et substantifs en *-era* -aria, ainsi que *era* area, riment avec *espera* v. *S. Oria* 167, *Alex.* 200 2032, avec *espera* subst. *S. Dom.* 709, avec *çera S. Dom.* 297, *S. Millan* 346, *Milagros* 848, *Apol.* 217 222 281, avec *era* aera *S. Millan* 363, avec *sinçera S. Millan* 163, avec *vera S. Dom.* 626, *S. Millan* 71, *Sacrif.* 175, *Apol.* 481 508 543, et avec *pera S. Dom.* 330, *S. Millan* 407, *Alex.*2312.

Companyera assone avec *calleia, conseia, erveia, Apol.* 367.

Il est singulier de voir rimer *era* eram ou erat avec *era* area et *-era* -aria.

L'*e* de *prez* est également fermé comme le montrent les rimes suivantes :

ninnez, pez, prez, befez, S. Dom. 55.
ninnez, prez, rrafez, gentilez, Alex. 7,
vez, prez, gravez (gravescit), *rafez, Alex.* 49.

L'*e* en question ne rime pas avec *ie*. A peu d'exceptions près, cette diphtongue ne rime qu'avec elle-même. Des rimes telles que les suivantes sont isolées :

quiero, sendero, verdadero, çellero, Milagros 668.
primeros, fieros, caberos, guerreros, Alex. 1065.
ençierra, tierra, sierra, era (area), *Alex.* 1065.
siella, mollera, cuchiella, fabriella, Alex. 493.

Elles ne peuvent en aucun cas ébranler l'autorité des premières, même si j'ajoutais encore les rares passages où *ie* rime avec *e* (*Sacrif.* 104 245, *Loores* 31, *Milagros* 370 373, *Apol.* 361, *Alex.* 428).

1. Schuchardt, *Vokalismus*, II, p. 528, a donné le premier la bonne explication. Je n'ai fait que l'appuyer. — Une base PRIMAERO qui existerait, d'après Ascoli, *Archivio glottologico*, I, p. 485, dès l'époque romaine, n'est pas possible pour l'Espagne, même si l'on attribuait quelque importance à la graphie isolée *leida* laeta, *Milagros* 448.—Cf. W. Fœrster, *Umlaut*, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1879, p. 507-512. Le savant professeur de Bonn est, quant à -ario, de l'avis d'Ascoli, voir p. 507.

ovist, mais *oviestes*), *firme*, adjectif qui vient probablement de l'adverbe *firme*, prononcé *firmi* dans la péninsule ibérique[1] ; cf. *tardi*, fréquent dans les anciens textes, et voir Schuchardt, *Vokalismus*, I, p. 254-255 ; *Dimio* Dĭdymus *S. Millan* 73, *cobdicia* (port. *cubiça*), *viçio* (port. *viço*), *servicio* (port. *serviço*), *envidia*, ancien espagnol *embidia* ou *enbidia*, *porfia*, anc. esp. *porfidia*, *maravilla* (*maraviia*, *Alex.* 1374), *mijo*[2], *omillom* (*P. del Cid*), *martirio*, *virio* vĭreo ou vĭrio, nom d'un oiseau, *vidrio vitreus* (port. *vidro*), *deliçio*, delĭcium (*P. del Cid*), *juicio* (port. *juizo*), *lio* lĭgo, *navio*, *fimbria*[3], *virgen*, *absincio* (*Duelo* 45, peut-être un mot savant), *cincha* (port. *cinta*), *pinta*.

Les adjectifs en *-ible* ont gardé l'*i*, parce que l'*i* posttonique s'est maintenu longtemps, comme le prouvent les formes telles que *estavil*, *perduravil*, *aborrecivil*, de l'ancien portugais.

Marisma maritima a gardé l'*i* à cause de l'*i* suivant et à cause de l'*s* (*maridima *maridma *marizma).

Mismo metipsimus est plus compliqué. La contraction des deux premières syllabes qu'on rencontre dès les plus anciens textes n'est possible que si l'on admet dans le latin vulgaire de l'Espagne une forme medipsimus, d'où *midissimo *miismo[4]. En portugais la forme

---

1. Une forme firmis, qu'on rencontre dans les textes latins du moyen âge et admise par Diez, *Gramm.*, II, p. 64, ne lève pas la difficulté, cf. *verde*. L'adjectif infirmus qui continue à vivre dans l'esp. *enfermo*, port. *enfêrmo*, rend du reste cette base peu probable.

2. Pourquoi avons-nous *mancebo*, *cejo* ou *ceja*, *concejo*, *consejo*, *neçio* ? Pour les trois premiers exemples, Schuchardt pense à une influence dissimilative de ç (*tje* au lieu de *tji*). Le port. *invéja* m'a d'abord singulièrement embarrassé. Mais on l'a peut-être pris pour un substantif verbal dérivé d'*invejar*, et alors l'*e* ouvert n'offrirait rien d'extraordinaire.

3. J'avais d'abord cité aussi *limpio* (port. *limpo*), mais si *lindo* vient aussi de limpidus, il est évident que l'*i* était long.

4. Le changement de l'*e* en *i* dans la formule *e-i* a dû être très répandu en Espagne, comme nous le voyons par plusieurs formes verbales dont nous parlerons prochainement. Aujourd'hui il ne reste que des débris de cette assimilation. Mais peut-être faut-il ici attribuer l'*i* à l'influence de l'*m* et de l'*s*. — Pour l'adoucissement ancien du *t* en *d* on pourrait citer l'anc. esp. *meaia*, anc. port. *mealha*, si l'étymologie de Diez, qui propose metallea, était assurée. Mais medialia, rejeté par Diez, est, comme me l'écrit mon ami Schuchardt, une base excellente exigée aussi par le sens. Medialia est devenu de bonne heure par dissimilation medalia qui se rencontre dans un *foral* de l'an 1186 (voir Santa Rosa de Viterbo s. v.). L'it. *medaglia*, le prov. *mealha*, l'anc. fr. *maaille*, fr. mod. *maille*, l'anc. port. *mealha*, l'anc. esp. *meaia* (*S. Millan* 2 423 474) et *miaja* (JR. 1502), s'expliquent par medalia. Du reste, si nous considérons -met comme syllabe finale dans egomet ipsimus par exemple, le *d* au lieu du *t* n'offre rien d'anormal, comme le montrent les nombreuses graphies recueillies par Schuchardt, *Vokalismus*, I, p. 118-122.

cette dernière langue. Cf. *lecho* = *leytyo, port. *leito*[1] et voir Ascoli, *Archivio glottologico italiano*, I, p. 82 et suivantes

I.

e = ĭ. Mais l'*i* reste quand il est suivi d'un *i* long ou aigu ou d'un *y* : *-isti -iste -ist*, seconde personne singulière des parfaits dits forts, pour me servir d'un terme reçu, mais que je n'approuve pas (*ovisti oviste*

Riment avec les infinitifs en *-er*, les mots suivants :

alloguer, S. Millan, 226 ;
loguer, Apol. 429 535 ;
çellerer, S. Laur. 34 ;
chançeller, Alex. 1821 ;
crucher, Alex. 2050 ;
menester, S. Millan 140, *S. Laur.* 38, *Milagros* 354, *Duelo* 69, *Apol.* 65 90 400 429, *Alex.* 539 ;
mester, S. Dom. 769, *S. Millan* 226 278, *Apol.* 160, *Alex.* 37 67 211 367 1168 ;
volenter, volunter, Loores 48, *Milagros* 628, *Alex.* 64 211.

Les adjectif en *-ero* -ario riment avec *espero*, S. *Dom.* 4 650, *Alex.* 1041, et avec *vero S. Dom.* 753, *Milagros* 309.

Les adjectifs et substantifs en *-era* -aria, ainsi que *era* area, riment avec *espera* v. *S. Oria* 167, *Alex.* 200 2032, avec *espera* subst. *S. Dom.* 709, avec *çera S. Dom.* 297, *S. Millan* 346, *Milagros* 848, *Apol.* 217 222 281, avec *era* aera *S. Millan* 363, avec *sinçera S. Millan* 163, avec *vera S. Dom.* 626, *S. Millan* 71, *Sacrif.* 175, *Apol.* 481 508 543, et avec *pera S. Dom.* 330, *S. Millan* 407, *Alex.*2312.

Companyera assone avec *calleia, conseia, erveia, Apol.* 367.

Il est singulier de voir rimer *era* eram ou erat avec *era* area et *-era* -aria.

L'*e* de *prez* est également fermé comme le montrent les rimes suivantes :

ninnez, pez, prez, befez, S. Dom. 55.
ninnez, prez, rrafez, gentilez, Alex. 7,
vez, prez, gravez (gravescit), *rafez, Alex.* 49.

L'*e* en question ne rime pas avec *ie*. A peu d'exceptions près, cette diphtongue ne rime qu'avec elle-même. Des rimes telles que les suivantes sont isolées :

quiero, sendero, verdadero, çellero, Milagros 668.
primeros, fieros, caberos, guerreros, Alex. 1065.
ençierra, tierra, sierra, era (area), *Alex.* 1065.
siella, mollera, cuchiella, fabriella, Alex. 493.

Elles ne peuvent en aucun cas ébranler l'autorité des premières, même si j'ajoutais encore les rares passages où *ie* rime avec *e* (*Sacrif.* 104 245, *Loores* 31, *Milagros* 370 373, *Apol.* 361, *Alex.* 428).

1. Schuchardt, *Vokalismus*, II, p. 528, a donné le premier la bonne explication. Je n'ai fait que l'appuyer. — Une base PRIMAERO qui existerait, d'après Ascoli, *Archivio glottologico*, I, p. 485, dès l'époque romaine, n'est pas possible pour l'Espagne, même si l'on attribuait quelque importance à la graphie isolée *leida* laeta, *Milagros* 448. — Cf. W. Fœrster, *Umlaut*, *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1879, p. 507-512. Le savant professeur de Bonn est, quant à -ario, de l'avis d'Ascoli, voir p. 507.

ovist, mais *oviestes*), *firme*, adjectif qui vient probablement de l'adverbe *firme*, prononcé *firmi* dans la péninsule ibérique[1] ; cf. *tardi*, fréquent dans les anciens textes, et voir Schuchardt, *Vokalismus*, I, p. 254-255 ; *Dimio* Dĭdymus *S. Millan* 73, *cobdicia* (port. *cubiça*), *viçio* (port. *viço*), *servicio* (port. *serviço*), *envidia*, ancien espagnol *embidia* ou *enbidia*, *porfia*, anc. esp. *porfidia*, *maravilla* (*maraviia*, *Alex.* 1374), *mijo*[2], *omillom* (*P. del Cid*), *martirio*, *virio* vĭreo ou vĭrio, nom d'un oiseau, *vidrio vitreus* (port. *vidro*), *deliçio*, delĭcium (*P. del Cid*), *juicio* (port. *juizo*), *lio* lĭgo, *navio*, *fimbria*[3], *virgen*, *absincio* (*Duelo* 45, peut-être un mot savant), *cincha* (port. *cinta*), *pinta*.

Les adjectifs en *-ible* ont gardé l'*i*, parce que l'*i* posttonique s'est maintenu longtemps, comme le prouvent les formes telles que *estavil*, *perduravil*, *aborrecivil*, de l'ancien portugais.

Marisma maritima a gardé l'*i* à cause de l'*i* suivant et à cause de l'*s* (*maridima *maridma *marizma).

Mismo metipsimus est plus compliqué. La contraction des deux premières syllabes qu'on rencontre dès les plus anciens textes n'est possible que si l'on admet dans le latin vulgaire de l'Espagne une forme medipsimus, d'où *midissimo *miismo[4]. En portugais la forme

---

1. Une forme firmis, qu'on rencontre dans les textes latins du moyen âge et admise par Diez, *Gramm.*, II, p. 64, ne lève pas la difficulté, cf. *verde*. L'adjectif infirmus qui continue à vivre dans l'esp. *enfermo*, port. *enfêrmo*, rend du reste cette base peu probable.

2. Pourquoi avons-nous *mancebo*, *cejo* ou *ceja*, *concejo*, *consejo*, *neçio* ? Pour les trois premiers exemples, Schuchardt pense à une influence dissimilative de ç (*tje* au lieu de *tji*). Le port. *invéja* m'a d'abord singulièrement embarrassé. Mais on l'a peut-être pris pour un substantif verbal dérivé d'*invejar*, et alors l'*e* ouvert n'offrirait rien d'extraordinaire.

3. J'avais d'abord cité aussi *limpio* (port. *limpo*), mais si *lindo* vient aussi de limpidus, il est évident que l'*i* était long.

4. Le changement de l'*e* en *i* dans la formule *e-i* a dû être très répandu en Espagne, comme nous le voyons par plusieurs formes verbales dont nous parlerons prochainement. Aujourd'hui il ne reste que des débris de cette assimilation. Mais peut-être faut-il ici attribuer l'*i* à l'influence de l'*m* et de l'*s*. — Pour l'adoucissement ancien du *t* en *d* on pourrait citer l'anc. esp. *meaia*, anc. port. *mealha*, si l'étymologie de Diez, qui propose metallea, était assurée. Mais medialia, rejeté par Diez, est, comme me l'écrit mon ami Schuchardt, une base excellente exigée aussi par le sens. Medialia est devenu de bonne heure par dissimilation medalia qui se rencontre dans un *foral* de l'an 1186 (voir Santa Rosa de Viterbo s. v.). L'it. *medaglia*, le prov. *mealha*, l'anc. fr. *maaille*, fr. mod. *maille*, l'anc. port. *mealha*, l'anc. esp. *meaia* (*S. Millan* 2 423 474) et *miaja* (JR. 1502), s'expliquent par medalia. Du reste, si nous considérons -met comme syllabe finale dans egomet ipsimus par exemple, le *d* au lieu du *t* n'offre rien d'anormal, comme le montrent les nombreuses graphies recueillies par Schuchardt, *Vokalismus*, I, p. 118-122.

devrait être la même qu'en espagnol. Si elle est *mêsmo*[1], c'est que l'*e* aura été amené par *medes* de l'anc. port.

L'*i* reste aussi quand la syllabe suivante renferme ou renfermait un *u*: *virtos* (*P. del Cid*), *contino*, *mingua* (*P. del Cid* 1178, *L. de los buenos proverbios*, *Gran Conquista de ultramar*), *viuda*, *Domingo*, mais le fém. a *e* (*Domenga Milagros* 38[2], *Menga* JR. 978), *-iguo* = iuguo -ivgo -ivego -ifico dans *apaciguo*, *santiguo*, *testiguo*, *averiguo*[3]. Dans *Esidro*, *obispo*, *discolo*, le poids des deux syllabes atones a peut-être aidé à maintenir l'*i*, mais les nombreuses graphies recueillies par Schuchardt, *Vokalismus des Vulgärlateins*, II, p. 130 et suivantes, rendent sûres des formes intermédiaires *Esiduro*, *episcupo*[4], *disculo* et donnent une explication plus vraisemblable.

La diphtongaison dans *nieve* (port. *néve* avec un *e* ouvert) n'est pas plus étonnante que celle de l'*ê* dans l'anc. fr. *endieble des piez*, debilis pedibus, QLDR p. 135 et 149, *fieble* QLDR p. 72, *Rolland* 2228, *fieblement Rolland* 2104. Förster cite d'autres exemples de la même influence de la labiale, *Cliges*, remarque sur le vers 3850. J'avoue que je ne comprends pas pourquoi Baist veut tirer *nieve* de nivea. Voir *Zeitschrift für rom. Philologie* 1883, p. 121. Quant à *pliego* et *riego*, *comienzo*, *compieço* et *empieço*, ce sont des erreurs de conjugaison, qui ont donné naissance aux substantifs verbaux *pliego*, *pliegue*, *riego* et *comienzo*. *Riega* se trouve déjà dans l'*Alex.* (1633) et les substantifs *riego* et *comienzo* sont déjà employés par Berceo (*Milagros* 22, *S. Dom.* 31, *Sacrif.* 1 38).

O.

o = *ô*. Mais nous avons *u* dans *yuso* et *octubre*, dans *conusco* et *convusco*, aujourd'hui vieillis, et dans *nudo*, qui serait *nuedo* dans le *Cancionero de Baena*. Le premier exemple s'explique par l'effet assimilatif du *y*. *Octubre* est une forme à demi savante. Anciennement on disait

---

1. *Mesmo* se rencontre aussi en espagnol, dans JR. par exemple.

2. Non es nomne ninguno que bien derecho venga
Que en alguna guisa a ella non avenga :
Non a tal que raiz en ella non la tenga,
Nin Sancho nin Domengo, nin Sancha nin Dominga, *Milagros* 38.

3. En portugais nous avons encore *lingua*. Si l'*i* de quinque n'était pas mis hors de doute par les inscriptions, je citerais aussi *cinco*. Mais les latinistes ont tort de dire que l'*i* de quinque est long de nature. L'*i* a été amené et maintenu par -nque. *Pringue* s'explique de même Dans les exemples que nous avons cités nous voyons la continuation d'une loi de phonétique latine et la confirmation d'une loi de phonétique générale.

4 *Obispo* vient de episcopus par *ebiscubo *ebisbugo *ebisbuo *obisbuo.

ochubre ou bien *ochubrio* (port. *oitubro*), où le *ch* (= *ty*) a également rétréci la voyelle [1]. Quant à l'anc. esp. *conusco* et *convusco*, je n'hésite pas à y reconnaître l'influence de l'*u* sur l'*ô*. Mais comment se fait-il que *nôdus* soit *nudo ?* L'ancien espagnol avait *ñudo*, comme l'observe Schuchardt. Il n'est donc pas plus singulier que *yuso*. Dans un seul exemple, en omettant, cela s'entend, les erreurs de conjugaison, nous trouvons *ue* au lieu de *o*. *Cuemo*, qui se rencontre dans quelques anciens textes [2], vient de ce que *quomo* quomodo a été confondu avec les mots où l'*ŏ* était devenu *uo*, diphtongue qui a précédé *ue*. Diez a cité par inadvertance *cuemo* parmi les exemples de l'*ŏ* (*Gramm.*, I, p. 160).

ue = *ŏ*. La diphtongaison ne s'opère pas quand l'*ŏ* se trouve dans les conditions déterminées pour l'*ĕ* :

Solvi imp. = *solvî (*Himno*, II, 9), *proprio, -a, hoya hoyo*, anc. esp. *foya* fovea (port. *fôjo*), *novio -a, odio, enojo* v. (*enoyas* v. *Milagros* 778, anc. esp. *enoyo* s.), *hoy* (port. *hôje*), anc. esp. *oy*, de deux syllabes, *joyo* lolium (port. *jôyo*), *moyo*, (port. *môyo*), *poyo* (port. *pôyo*), *olio*, *hoja* (port. *fôlha*), anc. esp. *foya foia* (Berceo), *foiia* (*Alex.* 1820), anc. esp. *cordoio* (*S. Dom.* 340, JR. 51), *despojo* v. [3], *cojo* v. (port. *côlho*), *ojo*, anc. esp. *oyo* (*S. Dom.* 192), port. *olho, ostra, ostia* ostrea (port. *ôstra*) *orrio* horreum (*S. Dom.* 225 238), *forçia Alex.* (port. *fôrça*), *ordio* (*S. Dom.* 689, *Milagros* 552, *Alex.* 2396, *Fern. Gonz.* 236), *cocho* coctus, *noche* (*nochi Milagros* 732 733), *ochïo, coxa, coxo* (*coyxo S. Millan* 278), port. *côxa, côxo*.

L'anc. portugais *comho* come(d)o nous apprend pourquoi *como* n'a pas subi la diphtongaison [4].

L'*î* ou l'y rétrécit l'ŏ (ouvert) [5]. Aussi *oyos* rime-t-il avec *ynoios, manoios, annoios, S. Dom.* 587.

---

1. Cf. le port. *chumbo*, esp. *plomo*.
2. Voir plus bas, p. 299.
3. Le port. *despojar* est emprunté à l'espagnol.
4. Selon Diez, *Gramm.*, II, p. 179, l'espagnol n'offrirait aucune trace d'infinitifs de la troisième. Outre *fer* facere nous pouvons citer comer qui ne peut pas venir de **comedér*, mais que comedere *comeire comer explique parfaitement. Cf. *Pero* Petrus. Le portugais a encore *morrer*, qui est *morere d'où *morre + *-er* de la seconde conjugaison.
5. L'*o* qui provient de *au* est également fermé, comme nous le montrent les assonances :

otro, ombro, logro, Alex. 987.
poſiosos, espumosos, ombros, otros, Alex. 536,
todas, bodas, otras, devotas, Alex. 270,

et comme nous le voyons par un grand nombre de rimes :

Cosa rime avec *prosa, S. Dom.* 1, *S. Millan* 359; *Milagros* 302 697, *Duelo* 10, *Alex.* 1794; avec *esposa, S. Dom.* 103, *S. Millan* 223,

Il reste encore un assez grand nombre de mots qui se sont soustraits à la diphtongaison. Après avoir éliminé *cofino*, qui est savant — la forme populaire est *cuebano*, — *moro* qui est une erreur de conjugaison, *don* et *doña*, qui dans *don Juan*, *doña Maria*, sont proclitiques, *conde* (anc. esp. aussi *cuende*), qui peut s'expliquer de même, *contra*, proclitique aussi, mais qui, en dépit de *cuentra* de l'*Alex.*, et de *encuentra*, *Duelo* 152, semble, comme *monte*, avoir eu un *o* long [1], il reste encore *Cristoval*, *colera*, *golpe*, *calonge*, *monge*, *reloj*, *torno*, *horma*, *rosa*, *coma* (coma), *domo-as -a -an*, *Mayordomo*, *estomago*, *hombre* et *roble*. L'*o* dans les huit premiers exemples répond à l'omicron qui généralement a été traité comme l'*ŭ*. Mais même si *calonge*, *monje* et *reloj* avaient eu un *o* ouvert, ils auraient néanmoins gardé l'*o* à cause de l'*y* qu'ils avaient jadis. A l'égard de *rosa*, je n'ai point de raison à donner du maintien de l'*o* qui a persisté à peu près dans tout le domaine roman. Quant à *coma*, *domo*, *Mayordomo*, *estomago* [2], *hombre* (anc. esp. *omne*, port. *homem*), c'est l'*m* qui a fermé l'*o* et empêché la diphtongaison. Cf. *quemo* crĕmo, *frenme* frĕmit *Apol.* 20, et *tremen* dans l'*Alex.* *Roble* enfin n'a pas subi la diphtongaison à cause de l'*u* posttonique qui, en latin vulgaire, appartenait à tous les cas de rŏbur, comme nous le montrent les graphies recueillies par Schuchardt, *Vokalismus*, II, p. 138.

Dans les exemples que voici l'*ŏ* est devenu *u* : *cubro*, *puia* (*Fern. Gonz.* 658, JR. 521), *puian* (*P. del Cid* 2698), *nuzo* noceo (*Milagros*

Loores 204, *Milagros* 63, *Duelo* 10, *S. Oria* 120, et avec les adjectifs en *-osa*.

Posa rime avec les adjectifs en *-osa*, *S. Dom.* 103, *Milagros* 351.

Poso, subst., rime avec les adjectifs en *-oso*, *S. Dom.* 268, *Alex.* 149 1524.

Loca, *poca*, *toca*, riment avec *boca*, *S. Dom.* 293 981, *Milagros* 688 898.

Poccos assonne avec *botos*, *devotos*, *corrotos*, *Milagros*, 404.

Ajoutons encore :

bozes, *conosçes*, *alfozes*, *gozes*, *Apol.* 586,

et *bozes*, *alfozes*, *coçes*, *gozes*, *Alex.* 453,

et remarquons que *rosa* rime avec *cosa*, *esposa* et les adjectifs en *-osa* (*Loores* 204, *S. Oria* 28, *Alex.* 2438).

La contraction de *au* en *o* fermé est tout à fait pareille à celle de *ai* en *e* fermé. Lors même qu'on ne rencontrerait pas de traces de la diphtongue intermédiaire *ou*, il serait aisé de prouver qu'elle a dû jadis exister en espagnol. Le portugais tel qu'il se parle à Lisbonne est arrivé naguère au même point : *ouro* équivaut à *ôru* et *cantou* à *cantô*. En français et en italien l'*o* ouvert résultant de *au* me paraît devoir être expliqué par les intermédiaires *ao* et *oo*, d'où l'*ò*. Dans ces deux langues c'est l'*a* qui a modifié l'*u*, en espagnol et en portugais c'est l'*u* qui a fermé l'*a*.

1 *Cóntra* n'est pas assuré. D'après une communication de Schuchardt, l'*o* était bref mais fermé. La graphie κοῦντρα, *Vokalismus*, II, p. 130, n'a donc de l'importance que pour la qualité de la voyelle.

2. *Coma* et *estomago* pourraient du reste aussi faire partie des premiers exemples.

325), *huvias* obvias (*Alex.* 568, J R. 222), *uvia* obvia (*Loores* 196), *aburra* abhorreat (JR. 104). Ces mots, qui appartiennent tous à la conjugaison, étant en désaccord avec ceux où l'*y* a fermé l'*o* ouvert et ces exceptions manquant de raison phonétique, je suis porté à croire que *cubrir, puiar, nuzir, uviar, aburrir,* avec un *u* tout à fait régulier, et les autres formes accentuées sur la terminaison ont petit à petit donné l'*u* aux exemples ci-dessus. Car il s'agit ici de $u + i = o + i$ et de $u + y = o + i$ (atone).

U.

o = *ŭ*. Les exceptions que voici, étudiées déjà par Förster : *dubio, ruvio, lluvia, deluvio, estudio, huyo, turbio, buitre, escucho, mucho, azufre* = * *azuifre*[1], *cumbre*[2] (port. *cume*) = * *cuimine culmine, lucha, trucha, ducho* (*duecho Milagros* 149 = * duytyo), qui ne peut pas venir de doctus, prouvent, avec ce que nous avons dit du maintien de l'*e*, de l'*i* et de l'*o*, que le savant professeur de Bonn a tort d'expliquer *Duero, aguero, salmuera, cigueña,* comme il le fait[3]. Diez a vu le vrai, *Gramm.*, I, p. 183 et 358, en admettant pour tous ces mots l'attraction[4]. *Cuero* et *muero*

---

1. L'*u* posttonique de sulfur suffit peut-être à expliquer *azufre* qui aurait perdu l'*l* par dissimilation. Le portugais a *enxôfre*, comme aussi *dôce*.

2. Il est inutile d'admettre que la nasale a maintenu l'*u*. Cf. Förster, *Umlaut*, p. 514.

3. *Beiträge zur romanischen Lautlehre*, p. 498 et p. 516, où il pense que l'*ŭ* s'est changé en *o* ouvert. Nous ne croyons pas non plus que l'*ŏ* (fermé) soit devenu ouvert dans le suffixe -orio. *Asmaduero S. Millan* 306, et *cobdiçiaduero Milagros* 2, s'expliquent très bien par le changement de *-oiro* en *uiro*, d'où *-ucro* avec déplacement d'accent. Les formes en *-ero* que nous rencontrons dès le XIIIe siècle (*cobdiciadero Milagros* 333, *monedera* monitoria, *Milagros* 290) sont tout à fait conformes à la phonétique espagnole qui en ce point rappelle la transformation de *oè* en *è* en français.

4. *úi* est devenu *uí*, cf. l'anc. esp. *cuèta* = *cuita*, *cuédo* = *cuido* et les rimes de J R., *rueda, pueda, coeda, denueda* 275, *muedo, cuedo, puedo, denuedo* 975. Cette dipthongue a donné aussi *u* comme le prouvent les rimes de Juan Ruiz :

muda, aiuda, cuda (à rétablir au lieu de *coida*), *recubda,* 490,
ayuda, muda, cuda, muda, 669,
se muda, cuda, desnuda, acuda, 1506,

et les graphies *cudé, Duelo* 139, et *cudava, Alex.* 331, 463.

Nous trouvons aussi fréquemment *uei*. Les mêmes textes offrent des variations comme celles-ci : *cuydo* cogito *Apol.* 477, *cuydan P. del Cid* 3011, *cuejido S. Dom.* 851, *cucydó S. Millan* 262, *cuedo P. del Cid* 2130, *Alex.* 25 94 914, FG. 305 444, *cueda P. del Cid* 556, *cuedan P. del Cid* 1839 3622 3687, *cuedó Alex.* 161 339; *cuita* cocta = coacta (cf. Caper cité par Schuchardt, *Vokalismus*, II, p. 516 : coactus non coctus dicendum 2240 P, *Grammatici latini*, ed. Keil, vol. VII, p. 94, 16. Diez tire ce mot de coctare, fréquentatif hypothétique de coquere, étymologie que je ne puis approuver à cause du sens) *S. Millan* 208, *Apol.* 481, *cueyta S. Millan* 128 135 152 230,

présentent peut-être à la fois la diphtongaison et l'attraction, comme semble l'indiquer la graphie *cueyro* du *Fuero Juzgo*[1]. Il est possible que *hue* ou *vue* hodie *de l'Alex.* (58 66 1014) doive s'expliquer de même. *Nuech,* dans le même texte (v. 1263), répondrait exactement au fr. *nuit.*

L'élément palatal a maintenu l'*u* de *yugo. Cruz* a probablement gardé l'*u* par l'influence de l'Eglise (Schuchardt).

Les cas où l'*ŭ* est devenu *ue*, si je laisse de côté les erreurs de conjugaison, se réduisent à un seul plus que douteux. *Cueva*, port. *cóva*, n'a rien à faire avec cubare, comme Schuchardt l'a vu depuis longtemps, voir *Vokalismus*, I, p. 178. Mais *cueva* n'est pas *covea au lieu de cavea. Le port. *cóva*, qui a l'*o* ouvert, s'y oppose. C'est ou bien un substantif verbal tiré de covare = cavare, ou bien un fém. formé sur covus. *Nuera,* comme il me semble l'avoir lu quelque part, a subi de bonne heure l'influence de soror. *Culebra* a également été expliqué. Reste *nuez*, port. *nóz,* qui me paraît bien exiger une base *nocem. Mais il n'est pas plus extraordinaire que le port. *vóz.*

Les faits viennent donc confirmer de la manière la plus brillante la théorie de Schuchart, théorie d'après laquelle l'*u* exercerait sur les voyelles la même influence que l'*i*[2].

L'essence du phénomène étudié est l'*assimilation,* quel que soit le nom qu'on lui donne. Nous l'avons nommé ainsi sur l'exemple d'Ascoli, lorsque, il y a une dizaine d'années, nous consacrions nos loisirs à l'étude des dialectes des Alpes fribourgeoises et vaudoises, qui en offrent de nombreux échantillons.

Les voyelles ouvertes engendrent des voyelles ouvertes et les voyelles fermées des voyelles fermées (port. *mêdo, nôvo,* mais *óra, fermósa*), et certaines consonnes exercent sur les voyelles une action toute pareille (*cama* en port. avec un *a* fermé). Si en théorie toutes les voyelles peuvent se colorer ou se nuancer réciproquement, le rôle prépondérant dans ces modifications appartient à l'*i* et à l'*u*, les voyelles les plus fermées, et il est à remarquer que l'*i*, à cause de son acuité, agit avec plus de force que l'*u*. L'*ü* exerce aussi une influence puissante dans les langues qui possèdent cette voyelle. En recherchant pourquoi il en est ainsi, nous remarquons que la bouche éprouve un certain effort à prononcer, par exemple *a-i, è-i, ò-i, a-u, è-u, ò-u,* que l'effort, diminué pour *é-i, ó-i, ó-u,* est moindre encore pour *u-i, i-u, i-i, u-u.* Supposons les deux

---

cueitado S. Millan 196, *cueta P. del Cid* 1189 2360, *Alex.* 490 ; *vueytrre* FG. 175 = *buitre.* — Diez ne cite pas *sueño* somnium, qui présente aussi l'attraction.

1. J'abandonne maintenant cette explication. *Cuero* remonte à **cuiro, cóiro.*

2. *Zeitschrift für rom. Philologie*, 1880, p. 114.

formules *a-i* et *i-a* que nous trouvons réunies dans mirabilia. L'*a* dans l'une deviendra *i* en passant par *è* et *é* : *mirivilha ;* l'*i* dans l'autre se changera en *a,* en passant par *é* et *è* : *marivilha.*

Quoique nous ayons sur l'assimilation des voyelles des matériaux abondants entre les mains, nous ne pouvons pour le moment en faire usage. Mais si nous pensions à faire une étude générale sur le sujet, nous la diviserions en trois chapitres, dont le premier embrasserait les cas étudiés en partie par Förster, c'est-à-dire, ceux où la voyelle passive ou assimilée est tonique, le second ceux où elle est atone tandis que l'assimilante est tonique, et le troisième ceux où les deux voyelles, l'assimilante et l'assimilée, sont atones. A la suite viendraient les phénomènes analogues produits par les consonnes.

Ayant lu et relu l'importante étude que Förster a consacrée au même sujet dans ses *Beiträge zur romanischen Lautlehre* (*Zeitschrift für rom. Philologie,* 1879) et m'étant trouvé sur plus d'un point en désaccord avec lui, j'ai cru devoir joindre à ces remarques celles que cette lecture m'a suggérées et où je ne contredis point pour le plaisir de contredire. Mais il me reste peu à glaner après les excellentes observations de Schuchardt (*Zeitschrift für rom. Philologie,* 1880, p. 113-123) et de G. Paris (*Romania,* 1880, p. 330-332).

P. 494. Förster fait venir les parfaits portugais *li* et *cri* de lêgi et crêdi. Ils sont identiques aux parfaits espagnols *leí* et *creí* et étaient anciennement *lii* et *crii* avec une assimilation des voyelles extrêmement répandue en vieux portugais. C'est en vertu de cette même assimilation que *tenia* et *venia* sont devenus *tinia* et *vinia,* d'où **tiĩ ha* **viĩ ha, tiinha viinha.* Ces dernières formes, qui sont celles des anciens textes, ont été contractées ensuite en *tĩnha* et *vinha.* Cf. *ladainha.*

Punha, anc. port. *poínha,* d'où *puinha,* n'offre pas non plus un déplacement d'accent. Voir p. 506, où Förster se range à l'opinion de Diez (*Gramm.,* II, p. 195).

L'esp. *di* ne vient pas de dēdi, mais est dĕdi, d'où dedi avec un *e* fermé, d'où *didi, d'où *dii contracté de très bonne heure en *di.* Cf. l'anc. esp. *vini,* qui est venui, comme le prouve la troisième personne *vieno,* qui est une forme assez répandue dans les anciens textes et qui vit encore en asturien, comme me l'apprend Schuchardt. *Vendi* serait d'après Förster formé sur le parfait de la quatrième. Rien ne s'oppose à une base *vendĕdi.* Je crois même qu'il y a de bons arguments pour

l'établir [1]. Dans tout ceci Förster part du principe erroné que l'*ẹ* (fermé) + *i* peut seul devenir *i*. Mais si l'*i* change l'*e* ouvert en *e* fermé, je ne vois pas pourquoi le même *i*, continuant à vivre, ne pourrait pas faire un *i* d'un *e* fermé. Les formes espagnoles *tibio* tepidus, *tidio* taedium (*Berceo*) et les portugaises *dizima*, *pirtiga* confirment, je crois, ma manière de voir.

P. 497. *Exilio*, *arbitrio* et *familia* en esp. et en port. sont d'origine savante.

P. 496. A ajouter aux exemples l'esp. *cirio*.

P. 496. J'aurais cité ici *outil*, anc. fr. *ostil*, *ustil* = **utisl*, qui est, malgré Diez [2], certainement utensile.

P. 499. L'esp. *rojo* (port. *rôxo*) ne vient pas de rubeus, comme dit Förster, ni de russus, comme dit Diez, *Etym. Wörterbuch.*, I. C'est le latin russeus.

Calumnia, esp. et port., est d'origine savante.

Pueyrė ne demande pas nécessairement une base *pavoria, comme je l'ai admise aussi, *Phonologie du bagnard*, 72. *Pavura au lieu de pavore- suffit à expliquer cette forme. Le français *peür* ne peut pas être *pavoreum.

P. 503. Sur le port. *siso*, l'esp. et le port. *sisa*, voir plus bas, p. 305.

P. 504. *Sentes*, *dormes* et *sobes* en port. ne peuvent être que des formes analogiques. Sentîs, dormîs et subîs auraient dû donner *sintes*, *durmes* et *subes*. Cf. les anciens impératifs, *sinte*, *durme* et *sube*.

Une forme *crejo* m'est inconnue, c'est *creio* qu'il fallait dire. *Auço* et *auça* sont des fautes d'impression au lieu de *ouço*, *ouça*,

P. 505-506. En portugais presque tous les *o* atones avant et après l'accent se prononcent *u*. *Dormimos* devrait s'écrire *durmimux* pour être conforme à l'usage. *Cubrir*, *cuspir*, *tussir*, représentent la prononciation actuelle, et *cobrir*, *cospir*, *tossir*, l'ancienne orthographe, conforme une fois aussi à l'usage.

P. 507. Les formes esp. *siento* et *duermo* ne s'expliquent pas aussi simplement que le pense Förster. Ni *siento* n'est sentio ni *duermo* dormio. *Siento* est né de *siente* et *duermo* de *duerme*. *Petio ne pourrait en

---

1. Gröber (*Zeitschrift für rom. Phil.*, 1882, p. 174) est du même avis que Förster et rejette l'explication que nous avons donnée, *Romania* 1881, p. 217, des parfaits en *-di*. L'analogie joue un grand rôle dans la déclinaison et la conjugaison (et aussi dans la syntaxe), mais il n'est permis d'y recourir que quand la phonétique nous laisse en défaut. Si Gröber sortait du domaine français, il verrait que notre manière de voir est confirmée par des faits aussi nombreux que probants.

2. *Etym. Wörterbuch*, II c, s. v.

aucun cas donner à l'origine ni *piedo* ni *pido*. La conjugaison théorique serait * *peço*, *pides*, *piede* (qui se rencontre), *pedimos* ou *pidimos*, *pedides* ou *pidides*, *pieden* (l'*i* de la troisième personne plurielle s'étant perdu de très bonne heure). *Pido* ne peut venir de * petio que si nous admettons que la dentale a persisté, maintenue qu'elle était par toute la conjugaison à l'exception du présent du subjonctif; mais il me paraît plus simple de tirer *pido* de *pides* et de l'imp. *pide* que d'admettre cette irrégularité phonétique.

Si l'*e* reste dans la formule *e-í*, il n'en était pas de même en ancien espagnol. Il y a eu une époque où elle devenait régulièrement *i-i*. Mais pourquoi dit-on *sintió*, *sintieron*, mais *vendió*, *vendieron?* C'est une question que Förster ne pose point. Je crois cependant qu'elle devait être posée. Les motifs d'euphonie que Diez [1] fait valoir pour expliquer les premières de ces formes n'existent-ils pas pour les secondes et leurs pareilles?

P. 514. En citant *astilla*, *mejilla*, *martillo*, *cuchillo*, il n'eût pas été inutile de rappeler les anciennes formes en *-iello -iella* et de dire pourquoi bellus est resté *bello*.

Pour finir, une remarque toute personnelle relative à ce que j'ai dit de l'influence de l'*i* atone sur les voyelles toniques, *Romania*, 1878, p. 360-361. Ce que Forster dit en passant que je ne savais pas (p. 493), je le savais fort bien. S'il voulait citer Diez, il ne devait pas parler du *Dictionnaire étymologique*, mais de la *Grammaire des l. r.*, vol. II, p. 83, que j'avais eue sous les yeux en traitant accidentellement de l'it. *egli*, *quegli* et *questi*, de l'anc. esp. *elli* et *esti*, et de l'anc. port. *eli*. Je n'avais du reste nullement la prétention de dire quelque chose de neuf, en les rapprochant des bases latines en -ic et en voulant appuyer l'explication de Mussafia, rejetée par Diez, au sujet de l'*i* de *il*, *icil*, *cil*, *ist*, *icist*, *cist*.

II

OBSERVATIONS ÉTYMOLOGIQUES

ARIENZO.

Le Dictionnaire de l'Académie espagnole cite comme vieilli un mot *arienzo* qu'il explique par « moneda antigua de Castilla », mot que nous avons rencontré dans un passage de *S. Millan* (473) :

---

1 *Gramm.*, I, p. 195.

Monzon e Baltanás deven cada posada
Con todas sus alfoçes arienzos en soldada.

L'ancien portugais a la forme correspondante *arenzo* qui se trouve dans un passage du foral de Folgosinho de 1187 cité par Santa Rosa de Viterbo : *Et de illa carregadura dent in portatico uno arenzo.* C'est le latin argenteus.

CALANNO-A.

Diez cite dans le *Dict. étym.*, II, b, un mot *calaña*, sur lequel le Dictionnaire de l'Académie espagnole s'exprime comme il suit : « Muestra, modelo, patron, forma, met. índole, calidad, naturaleza de la persona ó cosa; y asi se dice : es de buena ó mala calaña. » Les poètes des XIIIe et XIVe siècles n'ont pas ce substantif, mais bien un adjectif *calanno-a* avec le sens « pareil, semblable », adjectif qui a évidemment la même origine et qui est cité également par le Dictionnaire de l'Académie espagnole. Gonz. de Berceo l'emploie souvent :

Cuntió en essi tiempo una buena hazanna :
. . . . . .
Bien es de los miraclos semeiant e calanna, *Milagros* 352.
Panno era de preçio, nunca vid su calanno, *Milagros* 609.
Vío grandes quirolas, proçessiones tamannas
Que nin udió nin vío otras desta calannas, *Milagros* 700.

Voir aussi *S. Dom.* 56 273, *Sacrif.* 202, *Milagros* 159, *S. Oria* 20 52, *Apol.* 259, *Alex.* 874, *Fern. Gonz.* 543.

Diez tire avec une certaine hésitation *calaña* de qualis, mais le suffixe *-ANEA*, le seul auquel nous puissions penser, nous paraît ici bien peu probable. *Calanno-a* renferme qualis. Il est formé sur *tamaño-a* tam magnus-a. On s'attendrait à *qualanno*, mais *tamaño* a causé la chute anormale de l'*u*.

COSECHA.

Diez, *Dict. étym.*, II b, tire l'esp. *cosecha* « moisson » de consecta, quoique le sens de consecare « couper en menus morceaux » ne convienne nullement, et Baist, *Zeitschrift für rom. Phil.*, 1881, p. 236, accepte cette étymologie. Cependant l'auteur de la Grammaire des langues romanes était bien près du vrai, car dans le même article il a reconnu que *cogecha* (La semienza es poca, la cogecha granada, *Sacrif.* 132), écrit aussi *coyecha*, est le même mot que le port. *colheita*. Plus tard Car. Michaelis de Vasconcellos, *Studien zur romanischen Wortschöpfung*, p. 58, a affirmé avec raison que *cosecha* avait la même origine que l'anc. esp. *co-*

gecha. Mais je ne puis approuver en tout point la genèse de *cosecha* proposée par la savante dame (*collecta coliecha cogecha cohecha cosecha*). Collecta, après avoir subi l'influence de *colher*, qui a précédé *coyer* et *coger*, est devenu *coyecha*, *cogecha*, *coxecha* (x = ch fr.), puis par dissimilation *cosecha*.

Comme, malgré cet exposé, il n'est point impossible que quelqu'un continue à prétendre que *cosecha* vient de consecta, je demande à mon futur contradicteur qu'il veuille bien montrer que *cosecha* a existé en anc. esp. à côté de *coyecha*.

CUEMO.

Quŏmŏdo a donné en ancien espagnol *quomo* (*Sacrif.* 257, *Duelo* 67 68 99), *commo* ou *como*, la forme la plus fréquente, *cumo* dans le *Mystère des Rois Mages* (vv. 69 90 141 de l'édition de Hartmann), *com* ou *cum*[1] (*P. del Cid* 1753, 3518, et souvent dans *Gonz. de Berceo*, où les copistes l'ont plus d'une fois changé en *como*), et *cuemo*, qui est la forme ordinaire de l'*Alex.*, et dont il y a plusieurs exemples dans le *P. du Cid* :

Cuemo lo mandó myo Cid, assi lo an todos ha far, 322.
O cuemo saliera de Castiella Albarfanez con estas dueñas que trahe! 1512.
Assi lo otorga don Pero, cuemo se alaba Ferrando! 2340.
Cuemo la uña de la carne ellos partidos son, 2642.
Cuemmo de buen seso a Molina se tornó! 2688.
Cuemo yo so su vassallo, e el es myo señor, 2905.
Hya vos sabedes la ondra que es cuntida a nos,
Cuemo nos han abiltados yfantes de Carrion, 2942.
Lengua sin manos, cuemo osas fablar? 3328.
Que cuemo es dicho assi sea o meior, 3426.

Dans le *P. du Cid* l'emploi de *commo* ou de *cuemo* est déterminé par le sens. La première de ces formes est sans accent. C'est la particule comparative pure et simple : *assi commo* par exemple est constant. La seconde est fortement accentuée parce qu'elle est ou interrogative, ou exclamative, ou emphatique (v. 2942), ou corrélative de *assi* en tête des comparaisons[2]. Mais *quŏmŏdo*, avec un *o* long, ne peut pas donner *cuemo*,

---

1. Cf. *quand* ou *quan*, quando, dans *Gonz. de Berceo*.
2. Mais cette règle souffre quelques exceptions :
Commo a la mi alma yo tanto vos queria, 275.
Veyenlo los de Alcoçer, Dios commo se alaban ! 580.
¿ Commo son las saludes de Alfonsso myo señor ? 1921.
Si dans ces trois exemples nous trouvons *commo* au lieu de *cuemo*, en revanche jamais *cuemo* n'est mis au lieu de *commo*.

et pourtant il le donne. Reportons-nous à l'époque où l'*ŏ* était *uo*, nous trouverons tout naturel que quomodo ait suivi la même marche que cette diphtongue. *Cuemo* est une preuve, superflue il est vrai, que l'*ŏ* a passé par *uo* pour devenir *ue*.

DENODARSE.

Diez, *Etym. Wört.*, II b, tire de nôdus le verbe *denodarse* « atreverse, esforzarse, mostrarse feroz y osado », d'où l'adj. *denodado* « intrepido, atrevido » et le subst. verbal *denuedo* (port. *denòdo*) « brio, esfuerzo, valor, intrepidez ». Sans parler du sens discutable qu'aurait une base *denodare, il y a deux objections à faire à cette étymologie. La diphtongaison de l'*o* en ancien espagnol, dans *Gonz. de Berceo* et *Juan Roiz*, suffirait à elle seule à la rendre douteuse, sinon impossible :

Maguer que se *denueden*, regnará sivuel quando, *Loores* 35.
La negra por ser blanca contra si se *denueda*, Juan Roiz, 275.
Quando a la lucha me abaxo,
Al que una vez trabar puedo,
Derribol, si me *denuedo*. Juan Roiz, 975.

L'autre difficulté est la persistance du *d* dans l'adjectif portugais *denodado* (le verbe manque), adjectif qui est ancien dans la langue, comme on peut le voir dans Santa Rosa de Viterbo, et n'est pas un emprunt de l'espagnol.

Nŏta et nŏtula ayant passé en portugais sous la forme *nóda* et *nódoa*, je crois qu'il n'y a pas d'obstacle à admettre comme base de *denodarse* le latin se denŏtare, se distinguer d'une manière quelconque et spécialement, dans le combat, se distinguer par le courage.

DESTORPAR, ESTORPAR.

Destorpar et *estorpar* signifient « estropier » dans les deux passages suivants :

La forma destorpada tornô toda complida, *S. Millan* 328.
Estorpó mas de mill, enforcó mas de çiento, *Alex.* 146.

Ces deux verbes viennent de disturpare[1]. Si Diez les avait remarqués, il n'aurait pas voulu faire venir l'it. *storpiare* ou *stroppiare* de extorpidare, et il aurait accepté l'étymologie turpis donnée jadis par

1. On s'étonnera que je ne donne pas à *estorpar* exturpare pour base. Mais nous sommes amenés par d'autres doublets du même genre à considérer *estorpar* comme une modification récente de *destorpar*. Il y a eu changement de préfixe et non double création.

Muratori. Voir *Dict. étym.*, I. L'esp. et le port. *estropear*, de même que le français *estropier*, sont empruntés à l'italien.

EMBAIR.

Diez, *Etym. Wört.* I, rattache l'espagnol *embair* à l'italien *baire* et *sbaire*, au provençal *esbahir*, au français *ébahir*, il est vrai avec une certaine réserve. Dans les passages où j'ai rencontré ce verbe, je ne puis y voir autre chose que le latin invadere, et je dois donner raison à Sanchez. S'il peut être traduit par « ébahir », *Sacrif.* 70 :

Esta significançia vos querria dezir,
Razon es neçessaria, debedes la oyr,
Que se vos preguntaren sepades recodir,
A muchos buenos clerigos podades embair,

ce sens n'est pas admissible dans les vers suivants :

Las azes de los moros ya eran embaydas,
Ca la ira de Cristo las avie confondidas, *S. Millan* 434.
Dixole que velasse, soviesse perçebida,
Que de temptacion mala non fusse embaida, *Sacrif.* 72.
Muchos tovieron por embaydos los yfantes de Carrion, *P. del Cid* 2309.
Ebayr le cuydan a myo Cid el Campeador, *P. del Cid* 3011.
Fueron de fiera guisa los Griegos embaydos, *Alex.* 590.

ESCUELLAS.

On rencontre quatre fois dans le *P. du Cid* un mot *escuellas*, dont le Campéador se sert en adressant la parole à ses guerriers et que le roi don Alfonse emploie en parlant des soldats du Cid et en haranguant sa cour et son entourage :

Quitar quiero Casteion, oyd, escuellas e Minaya, 529.
Oyd me, escuellas, e toda la mi cort, 1360.
A todas las escuellas que a el dizen señor,
Porque los deseredé, todo gelo suelto yo, 1632.
Oyd me, las escuellas, cuendes e yfançones, 2072.

Malgré les deux *ll*[1], *escuellas* — toujours au pluriel — est évidemment le scholae des écrivains de la décadence. C'était un terme militaire qui avait le sens de « divisions », comme nous l'apprend Végèce : *in legionibus plures scholae sunt, quae litteratos milites quaerunt, II, XVIIII; quasi*

1. Berceo a aussi *escuella*, *S. Dom.* 37.

in orbem per diversas cohortes et diversas scholas milites promoventur, II, XXI; primi pili centurio, postquam in orbem omnes cohortes per diversas administraverit scholas, in prima cohorte ad hanc pervenit palmam, in qua ex omni legione infinita commoda consequatur, ibidem. Il désignait aussi les gardes du palais, ainsi qu'il ressort du passage suivant de Procope (*De bello got.*, IV, 27) : Ἄρχοντά τε κατεστήσατο ἑνὸς τῶν ἐπὶ τοῦ παλατίου φυλακῆς τεταγμένων λόχων, οὕσπερ σχολὰς ὀνομάζουσιν. Sur scholae voir Ducange s. v., Forcellini s. v., *Notitia dignitatum*, éd. Böcking, I, p. 234, Pauly, *Real-Encyclopaedie der classischen Alterthumswissenschaft*, s. v.

EXORADO, *P. del Cid*, v. 733.

Qual lidia bien sobre exorado arzon
Mio Cid Rruy Diaz el buen lidiador!

Dans les *Etudes sur le P. du Cid* (*Romania* 1881, p. 85), j'ai eu tort de vouloir rattacher *exorado* au prov. *eissaurat* et de ne pas suivre Sanchez et Damas-Hinard, qui traduisent ce mot par « dorado » et « doré ». Dans le *Fragmento de un poema castellano antiguo* publié d'abord par le marquis de Pidal et une seconde fois par Octavio de Toledo, *Zeitschrift für rom. Philologie* 1878, p. 60-62, je trouve *los frenos esorados*, où le sens « doré » est le seul qui convienne. Ce qui m'avait embarrassé n'était point l'épithète[1], mais bien la composition du mot.

GOLONDRINA.

Quelle est l'étymologie de l'espagnol *golondrina*, dont le primitif *golondro* signifie convoitise, désir? demande Diez, *Dict. étym.* I, s. v. *rondine*.

En dépit de l'apparence, je crois que ces deux mots n'ont entre eux aucune parenté. *Golondrina*, dont je n'ai pas d'exemples antérieurs au XIVe siècle (*Juan Roiz* 201 719 720), est identique au portugais *andorinha*. Tous les deux ont pour base une forme hypothétique **urundrina* ou **orondrina*, qui est hirundo, *urundo, *urundre (cf. *alguandre*), urundr + ina. En portugais, pour arriver à *andorinha*, *orondrina est devenu par dissimilation **orondina*, **arondinha*, et par une forte métathèse *andorinha*, à moins que ce mot n'ait subi l'influence du verbe *andar*. Quant à l'espagnol *golondrina*, il reproduit exactement la base

1. Il est fait mention ailleurs de selles dorées, voir *Juan Roiz*, 234 :
Do es tu noble freno e tu dorada silla?

hypothétique, si l'on tient compte de ce que le premier *r* a été changé en *l* par dissimilation et que le *g* initial est intercalaire (*la *olondrina*, *la golondrina*). Cf. *agora*[1], à côté de *ahora* ou *aora* que je rencontre ici et là dans les anciens textes espagnols (*S. Dom.* 134, *Duelo* 78, *Alex.* 2485, *Juan Roiz* 245, *Conde Lucanor*, éd. Ketter), *cadaguno* dans le *P. de José*, *fagueño* favonius, *mangual*, *menguar*, *regunçar* renuntiare dans *Gonz. de Berceo*[2], et voir à ce sujet Diez, *Gramm.*, I, p. 189, et Schuchardt, *Zeitschrift für rom. Philologie*, 1881, p. 312.

PECHOS. — VIRTOS.

Pechos est la forme constante des plus anciens textes espagnols :

Metiól la lança por los pechos, *P. del Cid* 3633.
Quando fiere en sus pechos, clamase por culpado, *Sacrif.* 33.
Queria batir sus pechos, mas non habia sazon, *S. Oria* 138.
Grandes feridas dió a˜ sus pechos, *Maria egipc.* p. 310 b.
Echó sus braços sobre sus pechos, *Maria egipc.* p. 317 b.
Escudo contra pechos, en mano (la) su espada, *Fern. Gonz.* 497.
Caté contra sus pechos el aguila ferida, *Juan Roiz* 262.

Voir aussi *S. Dom.* 232 550, *S. Millan* 440, *Sacrif.* 46 206 227 228 229, *Milagros* 386 808, *Duelo* 20, *Himno* I, 3, *Apol.* 469, *Maria egipc.* p. 313 a, *Alex.* 987 994 2331, *Juan Roiz* 1113, *Sem Tob* 45, presque tous des passages où le singulier serait plus naturel. La première exception que nous ayons rençontrée est de l'archiprêtre de Hita, 1520, *fazes enronquecer el pecho*.

Le pluriel n'est qu'apparent, car pectus devait devenir à l'origine *pechos*, forme qui venait se ranger tout naturellement parmi les pluriels en *-os* et exigeait en conséquence l'article, le démonstratif, le possessif et l'adjectif au pluriel. *Uebos*, *S. Millan* 162 :

Embiólo Tuençio de sos uebos guisado[3],

doit être expliqué de la même manière.

---

1. Que ceux qui veulent voir dans *agora* le latin hac ora expliquent d'abord pourquoi nous trouvons toujours en ancien espagnol *ogaño* et en ancien portugais *ogano*. *Ahora* et *agora* ne peuvent guère venir de ad horam, mais sont l'adverbe *ora* (ad horam) précédé de la préposition *a*, comme Diez l'a dit de la première de ces formes.

2. Les formes *auueros P. del Cid* 2615, *auorero S. Dom.* 701, et *aueran* JUAN ROIZ 1185 me paraissent prouver que *g* de *aguero*, *agorero* et *agorar* n'est pas le *g* latin, mais est intercalaire.

3. Cet exemple a déjà été relevé par Wilhelm Meyer, *Schicksale des lat. Neutrums im Romanischen*, p 40.

Les raisons que nous avons données jadis (*Romania*, 1881, p. 31) pour établir que le *virtos* du *P. du Cid* est le latin virtus nous paraissent aujourd'hui aussi convaincantes qu'alors. Quand ni le sens ni la forme ne font difficulté, pourquoi chercherions-nous midi à quatorze heures? Les objections que Baist présente contre notre étymologie, *Zeitschrift für rom. Philologie*, 1882, p. 169, nous ne les attendions pas d'un confrère qui se distingue par l'étendue des connaissances et un esprit judicieux. Le singulier *virto*, « force, violence », mot qui m'était bien connu, ne vient pas de *virtud*, qui ne pourrait avoir l'accent que sur la dernière; c'est un nouveau singulier tiré de *virtos*, comme *pecho* de *pechos*, *cuerpo* de **corpos*, *lado* de **lados*, *tiempo* de **tempos*. Alléguer, pour rendre cette explication vraisemblable, les formes ital. *tempésta* et *podésta* et vouloir les tirer de *tempestát* et *potestát*, c'est nier la persistance de l'accent, ce que Baist ne voudra pas faire [1].

Quant au sens, *virto* est à *virtos* comme vis à vires et *force* à *forces*. Il désigne des forces militaires. — Sur l'*i* de *virtos* voir *repiso*, note.

APOS, EMPOS, PUES, DESPUES.

Post se retrouve dans les deux prépositions vieillies *apos* et *empos*, écrites souvent en deux mots (port. *após*, *depós* vieilli, *empós*), dans la conjonction *pues* (port. *pòis*), dans l'adverbe *despues* ou *depues* (anc. port. *despòis*, port. mod. *depòis*).

Pourquoi tantôt *pues*, tantôt *pos?* Comme prépositions, *apos* et *empos* sont proclitiques : *apos esto*, *enpos nos*, *empos ellos*, et en vertu de la proclise l'*o* ne subit pas la diphtongaison, tandis que l'individualité de la conjonction et de l'adverbe la provoque. Les prépositions portugaises *após* et *empós*, où l'*o* reste ouvert, semblent s'opposer à cette manière de voir, mais, quand plusieurs monosyllabes se suivent unis étroitement par le sens, dans *já lá vôu* par exemple, le portugais a la particularité de pouvoir donner l'accent fort à chacun d'eux.

REPISO. — SISA.

Repiso en ancien espagnol est le participe passé de *repentirse*. Voir *S*.

---

1. Au sujet du nominatif *cardo*, je dois m'excuser de l'avoir cité sans contrôle d'après Diez, *Gramm.*, II, p. 8, car il n'est pas enregistré par les dictionnaires que j'ai sous la main. Quant à *sastre*, je continuerai à y voir le latin sartor (*sartro, *sastro) avec la même dissimilation que dans *pesquerir* au lieu de *perquerir*, aussi longtemps qu'on ne nous indiquera pas une étymologie plus vraisemblable.

Dom. 62 219, *S. Millan* 443, *Loores* 61, *Milagros* 392 437 774 782, *P. del Cid* 3569, *Apol.* 592, *Maria egipc.* p. 311, *Alex.* 190, *Juan Roiz* 67.

Quoique les textes du moyen âge ne nous donnent ni un parfait, *sisi* de sensi, ni, sous l'empire de cette forme, un participe *siso* au lieu de *seso*, sensus[1], nous n'hésitons pas à considérer *repiso* comme né de de **siso* par analogie.

Il est probable que *sisa*, espagnol et portugais, s'il vient de censa, comme je crois, a un *i* pour la même raison. Le parfait censi devait devenir **cisi*, d'où le participe **ciso*.

SIESTO, SIESTA, SESTAR, ASESTAR, ENSESTAR.

Diez, *Dict. étym.*, I, s. v. *sesta*, attribue à l'ancien espagnol *siesto* le sens de « ordre, mesure », mais les passages que voici prouvent qu'il signifie « assiette » ou « l'espace, l'endroit occupé par un objet quelconque » :

Assaz queria la carne el diablo con ella
Tollerlo del buen siesto, meterlo a la pella, *S. Dom.* 250.
Avie de la grant coyta los miembros enflaquidos,
Las manos e los piedes de su siesto exidos, *S. Dom.* 540.
Quando ovo el buen omne los oios apremidos;
Tovieron bien el siesto los falsos descreidos, *S. Millan* 215.
A mesura del cuerpo fue la penna taiada,
En ancho e en luengo a siesto compassada, *S. Millan* 313.
Fo en su voluntat fierament conturbado,
Avielo la envidia de su siesto sacado, *Milagros* 719.
Monstraronge el siesto do paravan sus redes,
Quando robó el aguila al ninno Ganimedes, *Alex.* 301.
Madurava don Junio las miesses e los prados,
. . . . . .
Eran a mayor siesto los dias allegados, *Alex.* 2396.

1. Le substantif sensus est en espagnol *seso* et en portugais *siso*. Le portugais (et l'espagnol, quoique dans une moindre mesure), ayant une tendance à rétrécir les voyelles devant *l'u*, comme le montre *médo*, metus, avec un *é* fermé, la forme *siso* mentionnée par Diez, *Gramm.*, I, p. 151, et *Dict. étym.*, II b, est une exception bien justifiée. *Virtos*, dans le *P. du Cid*, est à plus forte raison virtûs. Avant de trouver une difficulté dans l'*i* et de rejeter cette étymologie, Wilhelm Meyer, *Schicksale des lat. Neutrums im Romanischen*, p. 40, note, aurait bien fait de tenir compte de cette loi de phonétique espagnole et portugaise. Si je n'en ai rien dit, c'est parce que je ne supposais pas qu'un phénomène si connu pût être ignoré de quiconque voudrait discuter cette étymologie. La critique que le même savant m'adresse dans son ouvrage, p. 79, ouvrage que j'ai lu du reste avec beaucoup d'intérêt, est aussi peu fondée. Dans les anciens textes portugais on trouve à chaque pas des formes telles que *amavil*. Qu'il prouve donc qu'elles n'existent pas.

Quant à *siesta*, il a déjà au moyen âge le même sens qu'aujourd'hui :

Será enforcado (l. enforcado será) hasta la siesta caya, *Duelo* 23.
Van coger por la siesta a los prados las flores, *Alex.* 1791.
Fazia la siesta grande, mayor que ome non vido, JR. 435.
Buscaba casa fria, fuia de la siesta, JR. 1263.
Venido es el estio, la siesta afincada
Que ya non habia miedo de viento nin de elada, JR. 1326.

Domingo en la siesta, JR. 867, signifie « dimanche après midi », sans qu'apparaisse l'idée de chaleur.

Mais il a de plus un sens qui le rapproche fort de celui de *siesto*. Il signifie « espace de temps ».

Vivien de malas bestias en ellas grant conçeio,
Era por end grand siesta un bravo logareio, *S. Millan* 28.

L'idée primitive de *siesta* nous paraît être « temps qu'on passe assis on couché », tandis que l'idée de chaleur et d'après-midi est accessoire. Les étymologies de *siesto* et de *siesta* tentées par Diez, *Dict. étym.*, I, s. v. *sesta*, et II b, s. v. *siesta*, ne pouvant être admises parce que la phonétique et l'idée s'y opposent, nous pensons que ces deux mots sont tirés du verbe classique sessitare qui, devenu transitif, a donné l'ancien espagnol *sestar* avec un sens spécial, car qu'est *sestar*, « viser » (espagnol moderne *asestar*), dans les passages qui suivent, sinon « asseoir une arme, diriger un coup » ?

El diablo en esto de balle non sestido, *S. Dom.* 164.
El infant(e) fue artero, sopolo bien sestar,
Aiudol su ventura e ovolo a matar, *Alex.* 127.
Colpól[e] el infante a guisa de baron
Nol[e]sestó a al se non al coraçon, *Alex.* 162.
Quando yazia a prieçes, ovol[o] a sestar,
Tiról una saeta onde ovo a finar, *Alex.* 680.
Aventó un venablo quel avie fincado,
Sestól[e] a los dientes e fuel dando de mano, *Alex.* 1210.

Le sens primitif est encore mieux reconnaissable dans *ensestar las velas* « plier les voiles », *Apol.* 453 :

Fueron luego las ancoras a las naves tiradas,
Los rimos aguisados, las velas ensestadas.

Scheler tire le prov. *assestar* et l'it. *assestare* d'un type *assessitare* (voir *Dictionnaire d'étymologie fr.*, s. v. *assiette*). Les substantifs et les verbes espagnols que nous venons d'étudier sont de la même famille.

YANTAR.

Les infinitifs employés comme substantifs étaient masculins en ancien espagnol tout comme aujourd'hui. Pourquoi *yantar* est-il féminin dans les textes des XIIIe et XIVe siècles, comme on le voit dans des passages comme ceux-ci ?

Daban le yantar mala e non buena la çena, *S. Dom.* 355.
Non combredes por ella vuestra yantar mas fria, *S. Dom.* 376.
Diestes me yantar buena, *S. Laur.* 105[1].

Le genre de *cena* a-t-il peut-être modifié celui de *yantar ?*

III

LE POSSESSIF EN ANCIEN ESPAGNOL

§ 1er. — *Adjectif possessif conjoint.*

Devant le substantif, sans ou avec l'article et les démonstratifs, le possessif a les formes suivantes :

PREMIÈRE PERSONNE.

M. **myo, myos** *P. del Cid;*
el myo, los myos *P. del Cid;*
mio *S. Millan* 80, *Duelo* 28, *Fragm.* 8, *Apol.* 126 171 191 414 435 540, *Alex., Juan Roiz* 1232 1276;
mios *Apol.* 441 491 538;
el mio *Milagros* 295, *Apol.* 73 74 172 218 (retrancher *buen*) 383, *Alex.;*
los mios *Apol.* 545 546, *Juan Roiz* 560 (une seule fois);
mi *P. del Cid.* 1605* 2046* 2129* 2916*, *Berceo, Apol.* 38 357 490, *Alex.* 39 118 2478 (exceptionnel), *Fern. Gonz., Juan Roiz.;*
mis *P. del Cid.* 749* 3487*, *Berceo, Apol.* 127 130 379 602, *Alex.* 377, 1990, *Fern. Gonz., Juan Roiz;*
el mi *Berceo, Alex.* 1009, *Fern. Gonz., Juan Roiz;*
los mis *S. Dom.* 624, *Apol.* 449, *Fern. Gonz., Juan Roiz.*

1. Voir aussi *Milagros* 425 429, *P. del Cid* 304, *Apol.* 235 529, *Juan Roiz* 282 744 1087 1346 1349.

Que *myo* soit de deux syllabes dans la *Geste du Cid*, c'est ce que mettent hors de doute les nombreux hémistiches formules tels que ceux-ci :

myo Çid el de Bivar,
Myo Çid e sus conpañas,
Myo Çid Rruy Diaz,
myo Çid yva posar,
myos fiios sodes amos,
myo vassallo de pro.

J'avais cru en trouver une autre preuve dans les deux hexamètres du poème latin sur le siège d'Almeria :

Ipse Rodericus mio Cid*i* semper (*l.* saepe) vocatus.
Meo Cidi primus fuit Alvarus atque secundus.

Mais ce que dit Milá y Fontanals de la mesure de *mio* (*De la poesia heroico-popular castellana*, p. 229, note) est digne d'être pris en considération : « El *mio* parece, » dit-il, « que no pudo ser contado por dos sílabas largas : creemos que aqui y abajo donde no se comprende un *Meo* nominativo y principio de exametro, dijo *mio Cidi* contando *io* como diptongo, y por consiguiente como sílaba larga. »

La mesure des vers 120-126 du *Mystère des Rois Mages*, où nous trouvons *mio* et *mios*, est trop peu certaine pour que nous nous permettions une affirmation. Mais l'âge de ce texte, qui est beaucoup plus moderne qu'on ne le pense, nous porte à croire que *mio* et *mios* y sont d'une syllabe.

Ailleurs il me paraît que *mio* de deux syllabes doit être rejeté comme fautif.

L'hémistiche *myos anteçessores*, *Dom.* 54, est, selon toute vraisemblance, trop court d'une syllabe, et dans les passages suivants : *mio leyal amigo Apol.* 38, *mio seso dezir Alex.* 1453, *Symon, mio notario Alex.* 2472, il faut ajouter *el. Par este mio gladio Alex.* 2055, doit probablement aussi être corrigé, mais c'est peut-être une de ces formules traditionnelles qui ne changent pas.

F. mia *S. Millan* 2 ;
la mia *Apol.* 220 ;
mie *S. Millan* 19 ;
mies *Duelo* 28 ;
mi, mis } *P. del Cid, Berceo, Apol., Alex., Fern. Gonz.,*
la mi, las mis } *Juan Roiz.*

Dans deux passages de l'*Alex.* (*ẽ mia consçiençia* 1543, *mia cosa acabar*

2435), *mia* serait de deux syllabes. Cette forme est-elle possible? Peut-être dans le premier exemple, mais dans le second, on fera mieux de lire *mía cosa/acabar*. En tout cas ils ne sont pas assez sûrs pour que nous puissions lire *por esta mi[a]barva*, vers 1529.

Remarquons encore que *mi* se retrouve dans le composé *mienna* *S. Dom.* 241 et *Milagros* 669. Voir *Romania* 1880, p. 134, et 1881, p. 404.

DEUXIÈME PERSONNE.

M. to (*P. del Cid*), *Fragm.* 70, *S. Millan* 87, *Alex.*[1] (exceptionnel);
tos (*P. del Cid*), *Fragm.* 39 40 53, *S. Millan*, *Alex.* (exceptionnel);
el to (*P. del Cid*). *Milagros* 544 774, *Alex.* (exceptionnel);
los tos (*P. del Cid*), *Milagros* 459 542;
tu, tus / el tu, los tus } *Berceo, Apol., Alex., Fern. Gonz., Juan Roiz.*

F. tue *S. Millan;*
tues *S. Millan* 269;
las tues *S. Millan* 115;
tu, tus / la tu, las tus } *P. del Cid, Berceo, Fragm.* 43, *Apol., Alex., Fern. Gonz., Juan Roiz;*
tos *Duelo* 81;
tas *Fragm.* 71.

TROISIÈME PERSONNE.

M. so, sos / el so, los sos } *P. del Cid, S. Millan, Milagros, Alex.*[1] (*Apol.* 94*); cf. *dos* duos;
sue *S. Millan* 154 156 298;
el sue *S. Millan* 315;
su sus *P. del Cid**, *Berceo, Apol., Alex., Fern. Gonz., Juan Roiz;*
el su, los sus *Berceo, Apol., Alex., Fern. Gonz., Juan Roiz;*

F. sue, sues / la sue, las sues } *S. Millan;* cf. *dues* duas *S. Millan* 437 471 485;
su, sus / la su, las sus } *P. del Cid, Berceo, Apol., Alex., Fern. Gonz., Juan Roiz;*
so *S. Millan* 122, *Signos* 687, *Milagros* 677 719 742;

---

1. *To* et *tos*, *so* et *sos* sont plus fréquents dans la seconde que dans la première moitié du poème. — Je ne cite pas la forme conjointe *suyo* 399 (*Avie un suyo ombre e mal fablado*), car *suyo* ne peut jamais précéder le substantif. Le passage est évidemment corrompu.

sos *P. del Cid* 1791 2171, *S. Millan* 215 307, *Milagros* 713, *Alex.* 2392;

[sa *Alex.* 2053.]

Mio, de deux syllabes, vient de meus qui, comme proclitique, est devenu **mius*. De *mio* viennent *mío* et *mi* avec chute de l'*o* protonique souvent, et toujours plus faible que la syllabe initiale de son substantif.

To et *so* sont des contractions de **too* ou **tou* et **soo* ou **sou* et s'accordent dans leur genèse avec *dos* de duos. *Mos* du *Mystère des Rois Mages* (v. 23) est formé sur *to* et *so*.

Mia, tua et sua sont d'abord devenus *mia*, *tua* et *sua*, puis *mie*, *tue* et *sue* où l'*a* est affaibli en *e* comme dans l'imparfait *querie* et dans *dues* de duas, et plus tard cet *e* est tombé.

Privé des voyelles caractéristiques du genre, le féminin a été dit pour le masculin et le masculin pour le féminin. Ainsi s'expliquent les formes masculines *tu* et *su* et les féminines *tos*, *so* et *sos*.

§ 2. — *Adjectif possessif suivant le substantif.*

Quand le possessif suit le substantif, il a les formes **mio mia, tuyo tuya (tua), suyo suya (sua)**. Mais les exemples où il le suit sont très rares en ancien espagnol. Il n'y en a pas dans le *P. du Cid*, il y en a peu dans *Berceo*, l'*Apol.*, l'*Alex.* et *Fern. Gonz.*, mais ils sont déjà assez nombreux dans l'*Archiprêtre de Hita*[1]. Voici tous ceux que j'ai recueillis et où l'on remarquera le manque fréquent de l'article :

1re pers. : por cançellario mio *Milagros* 109, Cristo que fue salvador mio *Milagros* 766, por la fe mia *S. Dom.* 185, por culpa mia *S. Dom.* 751, la graçia mia *S. Laur.* 36, Madre de Jesu Cristo, que mamó leche mia *Milagros* 109, la missa mia *Milagros* 231, por las palabras mias *Milagros* 258, par la cabeza mia *Milagros* 292, la esperanza mia *Duelo* 9, las hermaniellas mias *Duelo* 20, ca de la leche misma mia lo apaçiera *Duelo* 222, ofiçio mio *Apol.* 507, Yo vos faré serviçio commo ha madre mia *Apol.* 319, Estrangilo es mi padre, su muger madre mia *Apol.* 357, en el tiempo mio *Alex.* 2462,-par la cabeça mia *Alex.* 652, palas çapatas mias *Alex.* 1660, par las barvas mias *Alex.* 2202, Fuy yo a la hermita por amigo mio ver **Fern. Gonz.* 422, Querryate

---

1. Dans les *Proverbes moraux de Don Sem Tob*, ils sont aussi assez fréquents pour l'étendue du texte.

2. *Carnes meas* : *creas* *S. Dom.* 684, est un latinisme amené par le besoin de la rime.

aguardar commo a alma mia *Fern. Gonz.* 342, la gran coyta mia *Fern. Gonz.* 499, la grand culpa mia *Juan Roiz* 24, la comadre mia JR. 315, las oveias mias JR. 325, la muerte mia JR. 644, la ventura mia JR. 661, las compannas mias JR. 1046, con arte mia JR. 1437, Los gatos e las gatas son muchas almas mias JR. 1448, las coytas mias JR. 1661. Accompagnant le vocatif, le possessif a plus souvent la tendance à suivre le substantif : sennora mia *Loores* 21 et JR. 1425, madre mia *Duelo* 91 92, fiiuela mia *S. Oria* 124, Dios mio JR. 3, Vasallo, dixo, mio, la mano tu me besa JR. 288.

2e pers. : las oraçiones tuyas *S. Dom.* 718, Vassalo tuyo me soe tornado *Alex.* : 873.

3e pers. : la peticion sua *S. Dom.* 604, en memoria suya *Sacrif.* 168, Qual bien seria tan grande commo la cara suya veer * *Loores* 189, la madre suya *Milagros* 418, el solaz suyo *Milagros* 806, el cuello suyo *Juan Roiz* 543, el comienzo suyo *JR.* 777, vos sed muger suya *JR.* 864, una freyla suya *JR.* 1440.

§ 3. — *Pronom possessif.*

Les anciens textes donnent pour le pronom possessif absolu les formes que voici :

PREMIÈRE PERSONNE.

N. lo myo *P. del Cid.* 157 1073 2568 (asson.) 3433 (asson.) ;

M. los myos *P. del Cid* 2080 2358 3047, *con todos aquestos miós* 3119 (asson.) ; cf. *Dios* et *iudiós* rimant avec *Dios* dans l'intéressant petit poème qui fait partie du *Duelo de la Virgen* (178) et avec *nós, Dios* et *a vos* dans Juan Ruiz, 1167.

Avons-nous la même forme, *Milagros* 644, *Alex.* 853 1850, *Fern. Gonz.* 248, *Juan Rois* 490 1674 ? Mais comme elle est toujours à la césure et n'est jamais à la rime, il n'est pas aisé de se prononcer. Le vers 417 de l'*Apol. : Mientre lo mio durare, non vos faldrá aver*, est trop isolé pour que nous nous permettions d'en tirer une conclusion.

F. la mia, las mias *Milagros* 189, *Alex.* 80 916 1628, *Juan Roiz* 989.

DEUXIÈME PERSONNE.

N. lo to *P. del Cid* 409 (asson.) ;

M. los tos *Alex.* 55 73 (*Se lo que Dios non quiera que los tos se movieren*) ;

N. lo tuyo *Juan Rois* 294, del tuio *Milagros* 640 (*Mas se tu me quisiesses del tuio acreer*) ;

M. los tuyos *S. Dom.* 764 (*A los tuyos, clamantes, tu los quieras oir*[1]), *Duelo* 102, *Alex.* 876, *Juan Roiz* 294;
F. la tuya *S. Dom.* 766.

TROISIÈME PERSONNE.

N. lo so *P. del Cid* 948 978 1557 1326 (asson.) 3205 (asson.) 3489 (asson.); lo so est à rétablir vv. 3098 3248;
elo so *Alex.* 1733 (*Y el que sacarie* [*el*]*o so de buen grado*);
M. el so *P. del Cid* 3590 (asson.); al so 3614 = 3620 (asson.);
los sos *P. del Cid* 589 609 666 etc., 1915 (asson.) 3022 (asson.) 2399 (asson.), et à rétablir vv. 96 et 2399; *Loores* 86 (*Sacó los sos de Egipto con muy grant potençia*), *Alex.* 829 839 (*Teniengelo a mal los sos e los estrannos*) 1760 (*De Dário heres quito, de los sos* (texte *suyos*) *bien vengado*).
N. lo suyo *P. del Cid* 3098* 3248*, *Milagros* 628, *Alex.* 1734 1736 (*Pues lo suyo metie el*[*li*] *enna foguera*), *Fern. Gonz.*, *Juan Roiz;*
del suyo *Milagros* 233 (*E gelo mandaré del suyo mismo dar*);
M. el suyo *Milagros* 827 (*Sancto es el tu nombre, mas el suyo medrado*);
al suyo *Alex.* 1391;
los suyos *Loores* 57, *Apol.* 471 (*Si de los suyos fuesse, reçibria mal daño*), *Alex.* 473 1275, *Juan Roiz;*
F. la sua, las suas *Alex.* 460 635 1987; cf. *duas* 425;
la suya *Loores* 218, *Alex.* 1855, *Fern. Gonz.* 339.

§ 4. — *L'adjectif possessif comme attribut.*

Comme attribut de *seer* et avec les prépositions, nous rencontrons mio mia, tuyo tuya (*Alex.* aussi tuas 1541), suyo suya (*Alex.* sua 77 831), et même dans le *P. du Cid* nous lisons *suyo era el cuidado* (2975), dans un seul vers il est vrai. Cependant il y a sos dans un passage de l'*Alex.* (v. 1424) :

Que farien de grado pleyto e omenaie
De seer siempre sos por leal vassallaie.

Si le vers : *Yo esto prometia, quando mios vos tornastes, Loores* 186, n'est pas altéré, nous y aurions aussi la forme *miós*. Mais il est trop aisé de changer *quando* en *quand*.

---

1. *clamantes* ne peut s'unir à *los tuyos;* car cette forme n'est jamais celle de l'adjectif possessif conjoint.

CONCLUSION.

En présence des formes conjointes et absolues *to* et *so* de la *Geste du Cid*, de l'*Alexandre* et du *Fragmento de un poema castellano antiguo*, ainsi que du plus ancien manuscrit du *Fuero juzgo*, il n'est plus permis de regarder avec Diez[1] *tuyo* et *suyo*, où le *y* serait intercalaire comme dans *arguyo*[2], comme les primitifs de *tu* et *su*. *Mio* seul est une forme primitive qui, prononcée *miyo*, a bien pu donner naissance à *tuyo* et *suyo*. Ou bien, comme je suis amené à le croire par l'emploi de *suyo* comme attribut dans le *P. du Cid*, *tuyo* et *suyo* sont formés sur le possessif interrogatif *cuyo* auquel ils répondent si souvent. De la fonction d'attribut *tuyo* et *suyo* ont passé au possessif absolu.

COSA pronominal.

Au lieu du pronom personnel, l'anc. fr. et le provençal se servent souvent de *cors* accompagné du possessif, comme Diez l'a remarqué, *Gramm.* III, p. 66. L'espagnol *cuerpo* est susceptible d'un emploi, sinon pareil, du moins assez semblable. Il est plus étonnant que *cosa* ait été employé pour désigner des personnes :

Curies me a Diego e curies me a don Fernando,
Myos yernos amos a dos, las cosas que mucho amo, *P. del Cid* 2353.
Eran en essi tiempo los moros muy veçinos,
Non ossaban los omnes andar por los caminos,
Daban las cosas malas salto a los matinos,
Levaban crua mientre en soga los mezquinos, *S. Dom.* 353.
Asmaron un trabuco las cosas fadeduras (una companna de desnudos
De Enebreda era una mugier lazrada, [romeros), *S. Dom.* 480.

---

1. *Gramm.*, II, p. 93.
2. *Gramm.*, I, p. 179.

Avie la mano seca, la lengua embargada,
Nin prendie de la boca, nin podie fablar nada,
Avie assaz lazerio cosa tan entecada, *S. Dom.* 606.
Vidieron el conféssor, que era alta cosa,
Que tan grant virtut fizo e tan maravillosa, *S. Dom.* 673.
Cuemo se yva a Ector la ora allegando,
Yval cor enflaqueçiendo (l. enflaquiendo), los braços apesando,
Fue perdiendo la fuerça, los golpes apretando,
El otra cosa mala (Achilles) yva mas esforçiando, *Alex.* 661.
Quiere la cosa mala (donna yra) quebrar con el despecho, *Alex.* 2195.

Voir aussi *S. Dom.* 590 656 680.

J. CORNU.

LE TRADIZIONI CAVALLERESCHE POPOLARI

EN SICILIA

A Gaston Paris

Mio caro ed illustre Amico,

Visitando, nel settembre del 1875, la Sicilia, Ella rimaneva profondamente impressionata della popolarità e freschezza delle tradizioni cavalleresche tra noi; e, sapendomi già da parecchi anni occupato nel raccoglierle, mi facea amorevole premura perchè ai lettori della *Romania* io partecipassi il frutto delle mie ricerche.

Ott' anni son passati, ed io non ho mantenuto la promessa; di che le ragioni son molte, e questa sopratutto : che certe cose non avrei saputo affermare senza prima vederle e sentirle personalmente; e questo ho potuto solo in questi ultimi due anni.

Eccole ora il mio lavoro, frutto di pazientissime ricerche e di non sempre graditi ritrovi, visite e conversazioni. Conformemente al primitivo disegno, l'ho divisato ne' seguenti capitoli : I. *Il teatro delle marionette.* — II. *I contastorie.* — III. *La poesia popolare.* — IV. *Tradizioni varie.* — V. *I cantastorie in Italia.* — VI. *Fonti delle tradizioni cavalleresche in Sicilia.* — *Conclusione.*

A Lei, che conobbe e udì in casa mia il più valoroso contastorie siciliano, e forse la prima novellatrice dell' isola, a Lei, che insieme con me fu spettatore delle rappresentazioni cavalleresche de' nostri teatrini di marionette, riuscirà gradito, spero, il ricordo di tante curiosità demografiche quante ne sono raccolte e messe in evidenza in queste pagine; le quali, con antico immutabile affetto, io Le offro e raccomando.

Giuseppe Pitrè.

Palermo, settembre 1883.

I. — Il teatro delle marionette.

L'*opra*, cioè il teatrino delle marionette, è un piccolo magazzino, alle cui pareti sono piantati de' palchetti, comodi e puliti all' esterno, ma assai disagiati per chi avrà a prendervi posto, essendovi una panca molto angusta per sedervi, e poco spazio per distender le gambe; nè la palcatura è divisa; e gli spettatori come in un corridoio siedono l'uno accanto dell' altro. Nel mezzo del teatrino sono egualmente piantate un certo numero di panchette, sostenute da assi verticali; panchette, che, tutte insieme, guardate dalla porta, danno l'idea d'una enorme graticola di legno, nei cui interspazi ficcano piedi e gambe gli spettatori. Il corridoio mediano dei teatri ordinari qui manca allo spesso, ma ve n'è uno che tutto lo gira intorno, ed è chiamato *passettu*. Palchi (*gallaria*) e platea danno luogo dove a un centinaio, dove a un centocinquanta persone; ma in quelli di Catania ve n'entrano di più.

In fondo, di fronte alla porta d'entrata, è il palcoscenico, che ha piena armonia con le proporzioni dell' *opra*. Una volta esso era un po' disadorno, e la tela (*tiluni*) appena colorata; erano bensì dipinte, e d'una maniera popolarmente graziosa, le scene e le quinte, rappresentanti quel che meglio convenisse alla storia delle giorno. Da un trentennio in qua il *tiluni* è anch' esso dipinto, e così bene, che nel suo genere può dirsi qualche cosa di artistico. Ivi son ritratte scene cavalleresche: lo scontro di Rinaldo con Agramante, che lo assale di dietro (nell' *opra* della *Vucciria nova* in Palermo); l'entrata del conte Ruggiero il Normanno in Palermo (nell' *opra* di via Formai); Rinaldo, che offeso abbandona la corte di Carlomagno (nell' *opra* di via Callegio di Maria al Borgo) ecc.

Spettatori son per lo più ragazzi del popolino, iniziati quali sì, quali no in un mestiere; gli altri son giovani e adulti. Uno studioso di statistica non avrebbe modo di farsi un criterio esatto di quelli che veramente usano all' *opra*; perchè in una vanno più monelli che giovani, in un' altra più giovani che ragazzi; in un sestiere son servitori, camerieri e guatteri; in un altro pescatori e pescivendoli (*rigatteri*); qua facchini (*vastasi, vastaseddi*), fruttivendoli; là lustrini, mozzi di stalla, manovali ed altri siffatti, ovvero operai de' meno modesti e de' meno bassi. Tutto dipende dal sestiere, dalla contrada dell' opra; dove, però, non si vede mai, o rare volte, una donna, e dove una persona del *mezzo ceto* sarebbe argomento di osservazioni e di commenti degli spettatori,

come di maraviglia a coloro de' suoi amici o conoscenti che venissero a saperlo [1].

L'opra ha per tutta questa gente un' attrattiva irresistibile; ed i ragazzi che non abbiano da pagare altrimenti il diritto di entrata mettono in serbo il *granu* (cent. 2 di lira) o il soldarello della colezione o del companatico d'uno o più giorni per andarlo a deporre nella mano del padrone del teatrino loro favorito; chè per essi l'*opra* è una gran bella cosa, ed uno degli spettacoli più graditi. Un tempo, prima del 1860, con due o tre *grana* (cent. 6 di lira) si entrava; adesso non ci vogliono meno di cinque *grana* (cent. 10 [2]); e siccome non tutti i ragazzi possono disporre giornalmente di dieci centesimi di lira, accade che solo la domenica e in qualche altro giorno della settimana ci vadano, quando cioè abbiano raggruzzolata quella sommarella, che procura loro una sera di divertimento

Che intendere non può chi non la prova.

I più assidui ottengono, a volte, qualche *buon passaggio*, come si suol dire, cioè il ribasso d'un paio di centesimi. Ma la spesa di entrata cresce in circostanze straordinarie, come, p. e., la sera della rappresentazione

---

1. Le persone così dette *civili* parlano dell' *opra* come di luogo e spettacolo plebeo; e solo per caricatura un comitato palermitano di beneficenza un giorno del maggio 1882 portò una di queste rappresentazioni nel mercato. Nel *Giornale di Sicilia* dell' 8 di quel mese leggesi questo annunzio:

« Il Comitato della Fiera di Beneficenza a favore dell' Ospizio Marino ci comunica che secondando il desiderio espresso da molte gentili signore, ha invitato Don Niccolò, figlio del celebre Don Gaetano, proprietario del Teatrino di pupi a Ballarò, per dare al Mercato una rappresentazione.

» Don Niccolò volentieri ha aderito alla domanda, e, trattandosi di beneficenza, ha dichiarato con squisita gentilezza che presterà gratuitamente l'opera sua.

» La rappresentazione avrà luogo stasera 7 maggio, alle ore 9 pom.

» L'opera scelta è la tragedia spettacolosa tratta dall' *Eneide* di Virgilio col titolo: *Incendio di Troja* con cavallo di legno e combattimenti di guerrieri e *tagliatine di testa a vista!*

» Indi seguirà il famoso *Duello dei paladini Rinaldo ed Orlando.*

» Ingresso lira una. Posto distinto lire due oltre l'ingresso. »

L'*Incendio di Troja*, è un episodio, che appena una volta ogni tanto si vede rappresentare, e non da tutti gli opranti.

A soddisfazione di curiosità per le feste di S[a] Rosalia in Palermo, entro le *ville* delle congregazioni di S. Luigi, del Fervore, de' SS. Pietro e Paolo, di S. Filippo Neri, si sogliono dare spettacoli paladineschi, che fanno parte da sè. Così solamente certuni, che nol possano o vogliano altrimenti, riescono a vedere ed a formarsi un' idea di queste rappresentazioni.

2. Fuori Palermo c'è qualche differenza. In Messina si paga 10 contesimi; ma ne' posti di mezzo, cent. 15 e 20 ne' palchi. In Catania, dove i teatrini accolgono maggior numero di spettatori, cent. 5, e ne' palchi 10.

della morte de' paladini, per la quale bisogna inesorabilmente pagare 30 centesimi, e sui palchi 40.

È l'ora della rappresentazione; e, se vent' anni fa se ne dava avviso al non troppo colto pubblico del sestiere con un tamburo che si battea alternamente di sopra con una mazzuola e di sotto con un mozzicone di verga, tamburo che andava in giro pel sestiere, e poi si fermava innanzi al teatrino, oggi, proibiti in Palermo i tamburi e mandati a spasso i tamburini ed i tradizionali banditori, s'invita il pubblico con la frase elittica: *Trasemu, ch'è ura* (entriamo, chè è già ora); ed il pubblico, che se n'è stato per un bel pezzo ad attendere innanzi la porta riguardando alla debole luce il cartellone dipinto, e chiacchierando sulla rappresentazione della sera precedente e su quella che dovrà seguire tra poco, s'affretta ad andare a prender posto facendo scorrere sulla palma del cerbero i due preziosi soldi. Cerbero è uno della famiglia dell' oprante, spesso il capo, il proprietario, il *factotum*, e deve aprir tanto d'occhi per non lasciar passar di straforo qualche furbacchiotto, il quale tra la impossibilità di pagare e la bramosia di vedere sguiscia tra le gambe della folla ed *entra franco;* salvo poi a toccare qualche buona sferzata quando Cerbero, ripassando gli entrati, concepisca dei sospetti su lui.

In poco d'ora i posti sono occupati, il chiacchierio incomincia, s'impegnano le discussioni sulla storia; l'acquaiuolo è in moto passando da una panca all' altra, mescendo nell' unico bicchiere di vetro che porta con sè, e schizzandovi dentro il fumetto che serba in una boccetta. Il venditor di seme tostato (*siminzaru*) grida: *simenza!* l'unico gradito passatempo permesso all' *opra* e uno dei preferiti da' Palermitani alle feste popolari e soprattutto al *Festino di S*ª *Rosalia*. I violinisti (*sunatura*) aprono lo spettacolo co' soliti pezzi del loro solito repertorio; ma il violino un poco alla volta va sparendo dall' opra, soppiantato dall' organetto. Questa innovazione riesce sgradita agli spettatori più antichi; ma bisogna rassegnarsi, perchè, come dicevami, interrogato da me sul proposito un *oprante,* « questi *orvi-cicati* (si ricordi, per chi lo sappia, che i violinisti ambulanti, i cantastorie sono in Sicilia ciechi, « *orvi-cicati* », quasi tutti) sono la classe più tiranna e dispettosa del mondo. Nonsi contentavano di 4 tarì (L. I, 68) la sera, e pretendevano di più, forse i guadagni dell' intera rappresentazione, adducendo che a girar per le strade e sonare in qualche casa, guadagnavano due volte tanto. E poi ora venivan presto, e volevano anticipare l'*opra*, ora tardi, e i *picciott* doveano stare ad attendere questi signori. Coll' organetto la faccenda va meglio; e, sebbene non s'abbiano quelle sonate che sono veramente *graziose* (perchè questi orbi i violini li fanno proprio parlare), pure la musica piace sempre. » Qualche oprante disprezza la novità, e s'attacca talmente all' uso tradizionale che non ha voluto smettere non dico i

violini, ma neanche il tamburo, (già stato smesso da oltre mezzo secolo anche da chi ritiene i violini) come quello che produce maraviglioso effetto nelle marciate degli eserciti, checchè ne pensi in contrario l'ex-ministro Ricotti. Onore all' oprante della Piazza Ballarò in Palermo, ed all' oprante di via S. Agata in Catania, i quali, pur di rispettare le antiche consuetudini, non ricusano di spendere tre volte più degli altri! Onore a quanti seguono il patriottico esempio di costoro!

Il segno è dato; alza la tela: silenzio perfetto. Ecco un palcoscenico piccolo sì ma pulito. Il fondo rappresenta una spiaggia, un bosco, una città, una fortezza dipinta con evidenza singolare. Quanta naturalezza in quella vallata e in quel fiume che vi scorre nel mezzo! Quanta verità in quell' accampamento e nelle sue tende bianche e rosse piantate innanzi la città assediata! Quanta eleganza in quelle regie sale destinate a ricevimento di principi e di ambasciatori! Le quinte, mobili, mutano al mutar di scene, e concorrono mirabilmente all' illusione che fa parer vero il lungo filare di stanze, veri i padiglioni che l'uno accanto all' altro si levano, vero il distacco tra il castello e la rocca sulla quale esso sorge, mentre l'aria vi si sente come alitare all' intorno senza mutamento.

La rappresentazione è diretta dal proprietario del teatrino assistito da parecchi altri che reggono il ferro e tirano i fili de' personaggi che si portano sulla scena, e si fanno muovere ed agire. La parola è ora di un solo, ora di due modificata a secondo del sesso, della condizione sociale, della dignità, della religione del personaggio medesimo; e però voci forti e concitate e voci deboli e tarde, con tutte le gradazioni che possono immaginarsi. Le donne hanno vocine sottili sottili, contrapposto dei vocioni stentorei di qualche gigante come Ferraù, o grossi e cupi di qualche infedele. Ma il popolino che capisce dà lode di verità all' opra della *Ỵucciria*, perchè là le voci femminine son proprio di donna; e si sa che una congiunta di Achille Greco, dietro le scene, prende parte alla rappresentazione reggendo i *pupi*, e parlando per Rosetta, per Angelica, per Gallaciella, per Berta, per Rovenza e per tutto il femmineo sesso.

L'uditorio è tutto orecchi per sentire, tutto occhi per vedere chi entra e chi esce dal palcoscenico, seguendo l'azione e prendendo parte per uno de' personaggi. Questo interesse per un paladino, per un eroe, è uno de' fatti più caratteristici dell' opra; e rivela le tendenze e le inclinazioni del pubblico. Questi s'appassiona per uno, quegli per un altro; i seguaci, gli amici, i vassalli di questo paladino sono simpatici; ostili i seguaci, gli amici, i vassalli del personaggio contrario. La simpatia è per l'eroe o pel debole che subisce la forza del prepotente o che, indocile di freno, gli si ribella. Rinaldo con le sue audacie è sempre

l'eroe accetto. Il suo apparir sulla scena è un avvenimento; di lui si studiano e prevedono le mosse, l'incesso, le parole; i suoi amici ed alleati sono la simpatia personificata. Quando egli ottiene un trionfo, lo si applaudisce con frenetico scoppiettar di mani, e clamorosi evviva gli si fanno la sera in cui, prima di assalir Trebisonda, riceve rinforzi insperati, duce di migliaia di prodi quell' Orlando che, lui esule e mendico, non aiutò nè in fatti nè in parole. La generosità cavalleresca di Orlando che corre in soccorso del cugino, la nobiltà di Rinaldo, che in un istante dimentica un passato doloroso, e lo abbraccia, riscuote battimani che, per dirla sicilianamente, fanno cader la volta del teatro. Ma dopo Rinaldo ben pochi godono la stima dell' uditorio. Piace Orlando per la forza soprannaturale, che lo rende straordinario. Si ammira nella sua sovranità imperiale Carlomagno, ma non si ama, perchè non può amarsi un sovrano che bandì Rinaldo e lo costrinse a mendicare, un sovrano che in certe storie a la figura d'un rimbambito; si detesta Gano di Maganza per le sue arti subdole e per le infamie di cui è capace. Un guerriero, già lungamente benamato per le sue imprese, perde tutto per un atto che non è conforme alla dignità cavalleresca, salvo a riabilitarsi per altri atti che a dignità s'accostano. Vedremo nel capitolo sui contastorie come queste simpatie, trasmodando in passioni, diano luogo ad ire di parte.

Mano mano che i personaggi vengono sulla scena, tutti sanno chi egli sia : avendo ogni guerriero un carattere fisico distintivo. Quello è Oliviero, perchè ha tanto di trippone; quell' altro è Orlando, perchè ha un occhio torto; quell' altro ancora è Carlomagno, non tanto perchè ha il pallio imperiale, quanto perchè ha chiusa costantemente la mano destra; onde Oliviero è detto *Panza di canigghia*, Orlando *cicatu*, e via di questo passo. Altro carattere è la *divisa*. Rinaldo, Salardo, Riccardo e Ricciardetto si conoscono al *leone;* Orlando all' *aquila*, Oggeri alla *stella*, al *sole e luna* Olivieri, alla *palma* il cugino d'Orlando, Astolfo; Carlomagno anche alla *corona* e al *fiore in petto*.

Agli appassionati dell' *opra* tutto riesce serio e grave, anche ciò che è addirittura una parodia. Ma gli imprudenti non mancano neppure all' opra; e quando un aneddoto, una scena supera i limiti del verisimile o del credibile, qualche esclamazione della platea suona rimprovero al personaggio che parla e per esso a chi dietro le quinte parla per lui. Se la voce della platea è un' accusa alla verità storica del racconto, il personaggio stesso o il buffo del teatro, *'Nofriu*, fatto venir subito subito sul palcoscenico, rimbecca l'imprudente esponendolo al ridicolo. Tra attore e spettatore impegnasi talvolta un battibecco abbastanza comico per l'uditorio, tutto a scapito di chi ebbe la malinconia d'interrompere la diceria o la rappresentazione, nel qual battibecco i motteggi pepati,

anche sboccati di 'Nòfriu, forte della storia e del suo carattere, riducono al silenzio l'interlocutore, fatto altrimenti tacere dalla disapprovazione pubblica.

Spiritoso quel 'Nòfriu!

A rallegrare la scena egli viene fuori ora a combattere contro un gigante, in faccia al quale trema come una foglia, ora a far da becchino dopo una terribile strage, ora a dar la burletta a un soldato di guardia, o a qualche persona del criminale, e sempre che giovi interrompere la monotona serietà dei fatti che si svolgono. 'Nòfriu rappresenta il bell' umore del popolino, di cui prende anche il vestire : berretto (*scarzetta*), giacchetta, panciotto. In siciliano scherza, chiacchiera, si bisticcia ; alla siciliana gesticola e schiamazza ; da buon siciliano si rappacia ; è scaltro, sospettoso, diffidente, non si lascia di leggieri cogliere in trappola, e l'accocca a chi presume accoccarla a lui. Non parla, non si muove per poco che non esca in lazzi, in frasi, in gesti ridicoli, in motti ed arguzie nate specialmente dallo stroppiamento delle parole. Che se poi sconfina motteggiando, e qualcuno dell' uditorio lo disapprova con un certo suono inarticolato delle labbra, 'Nòfriu ricorda alla sua maniera il galateo rincarando la dose. Una sera nell' opra di Catania che è rimpetto l'Università, Orlando esce in un vantamento di questa fatta : *Con un corpo* (*colpo*) *della mia spata fazzo* (faccio) *sartare la testa a cento paladini.* Qui un facchino (*porta*) dell' uditorio imita con la bocca quel tal suono inarticolato, e 'Nòfriu, lì presente, lo apostrofa : *Figghiu di scarana! lèggiti 'a storia si non ci cridi*! ed il facchino, beffato dal pubblico, rimane scornato. Scene come questa accadono allo spesso, e, se non per gli espedienti di 'Nòfriu, si troncano per opera di un uomo che, come gli antichi pedagoghi, sta lì con una piccola sferza in mano a mantenere l'ordine meglio d'un questurino, battendola, secondo i casi, sur una panca o trave, o sulla spalla d'un monello ineducato. Ed è notevole questo : che nessuno reagisce o si querela di questo trattamento, mentre fuori il teatro il custode verrebbe altrimenti caricato d'ingiurie e peggio. Ma all' opra bisogna abbozzare e striderci sopra.

Qualche oprante amico della novità ha messo da parte *'Nòfriu* e preso *Peppi-e-Ninu*, altra maschera che, sott' altro nome, riproduce, senza che ne scatti un pelo, *'Nòfriu ;* ma i buongustai e gli amici del passato non ponno lodare questa sostituzione ingrata verso un carattere che per secoli li ha fatti ridere e divertire. Al *Peppi-e-Ninu* s'è anche sostituito *Virticchiu*, che è sempre l'erede legittimo di *'Nòfriu ;* ma consòlati, o buon 'Nòfriu, chè sei sempre tu l'antico genio burlesco dell' opra ; e tutti i Peppi-e-Nini e tutti Virticchi nati e nascituri spariranno di fronte alla tua sicilianesca figura!

Ma che cosa si rappresenta all' opra ?

« La storia de' paladini, » si dice comunemente ed all' ingrosso, intendendosi quella serie di storie prosastiche e poetiche, le quali si chiamano *Cronaca di Turpino*, *Reali di Francia*, *Morgante maggiore* del Pulci, *Orlando innamorato* del Bojardo, *Orlando furioso* dell' Ariosto, *Prime imprese del conte Orlando* del Dolce ed altri siffatti, che, rappresentati sera per sera senza veruna interruzione, durano più d'un anno. Dopo la morte de' paladini, si rappresentano le storie di *Guerin detto il Meschino*, de' *Figli del Meschino*, di *Guelfo ed Alfeo re di Negroponte*, di *Trebatio*, di *Ardente Spada*, di *Alessandro Magno II*, del *Calloandro Fedele* ecc. ecc., che si svolgono in undici mesi e pochi giorni. Se non che, gli ultimi cinque romanzi non son patrimonio di tutti gli opranti, mancando a certuni i *copioni*, a cert' altri la disposizione ad intrattenere altrimenti che con Carlomagno, Rinaldo e Guerino gli uditori avidi di illustri imprese e di campioni notissimi.

Confuso in mezzo a tanti biricchini e giovani d'ogni risma e mestiere, molte e molte volte in vari tempi io seguii queste rappresentazioni studiando quello che ora partecipo a' lettori e mostrandomi ora ignorante della storia in corso, ora bene informato d'un aneddoto affin di cattivarmi la fiducia di qualche *habitué*, e d'informarmi di cose che i dotti, novantanove su cento, non sanno. Che importa che di estate io ho sudato, ansato in mezzo a questa troppo modesta sfera sociale, ragione anch' io di spettacolo al pubblico, stranizzato di vedere un profano in mezzo a loro? Io ne sono uscito ricco di notizie e di conoscenze, che invano avrei cercato nei libri. Ed ecco qua un saggio delle rappresentazioni da me vedute e riassunte sopra luogo in quest' ultimo decennio. Trascrivo qualche appunto preso di straforo quando in uno, quando in un altro teatrino.

MORTE DI LANFROI ED OLDERIGI BASTARDI.

(la sera de' 29 novembre 1872, in via Formai).

Atto I°. *Campagna aperta, con fiume nel mezzo.* Carlotto aringa davanti a Milone d'Anglante, a Bernardo di Borgogna suoi fratelli, a Oggeri danese, persuadendoli che è già tempo di rivendicare il *regno di Parigi* statogli usurpato da Lanfroi e da Olderigi bastardi di Pipino. I due nemici aiutati da Gano di Maganza e dai Maganzesi si fanno avanti per impedire che Carlo si muova; e l'annunzio ne viene per un soldato di lui mentre si odono da lontano le grida confuse dell' esercito nemico. La scena muta. In distanza è la città di Parigi, circondata da baluardi. I nemici escono in campo aperto; Carlotto non volendo di buon' ora sparger sangue di soldati che potranno più tardi essergli utili, si fa cono-

scere per il figlio vero di Pipino e pel legittimo erede del trono di Parigi. I soldati gli s'inginocchiano a' piedi e lo proclamano *re*. Un capitano sopraggiunge, e vuol punire i traditori; viene a duello con Carlotto e, due volte abbattuto, lascia da ultimo la vita sul campo di battaglia.

Atto 2. *La città di Parigi in fondo. Accampamenti e tende di Carlotto.* Gano di Maganza è impaziente di scontrarsi con Carlotto; ma nel meglio un messo gli reca la nuova che l'esercito s'è reso quasi in massa e un capitano è rimasto morto. Gano sdegnato attende lo assalto; giungono i soldati, già resisi, di Carlotto, e moltissimi ne vengon morti da Gano. Giunge ultimo Carlotto, che, dopo d'averlo accusato di tradimento e d'infamia, si misura con lui. Il combattimento è lungo ed incerto, ma finalmente Gano (con grande soddisfazione e gioia del pubblico) è atterrato; ma tosto si rialza e fugge com' è costume de' vili. Carlotto lo insegue, ma non riesce a raggiungerlo. Ed eccolo in una campagna solitaria, dolente di non aver ucciso il codardo fuggiasco. Fa ritorno al campo e, compiuti vari fatti d'arme, s'imbatte in Lanfroi. Squillano le trombe; Carlotto parla parole di fuoco contro il parricida, l'assassino, l'usurpatore, e dice esser giunto il momento della vendetta e della giustizia di Dio: *All' armi!* Si battono con fiero accanimento; Lanfroi perde la vita. Olderigi prende il posto del fratello. Nuove recriminazioni e nuove minacce: ed Olderigi cade ferito, e serbato a spettacolo del popolo parigino. Invano egli prega, supplica che gli si dia ora la morte, ben poca cosa a paragone della futura vergogna; egli, l'assassino del padre inerme, l'usurpatore del trono, carico di catene è trascinato dietro a Carlotto. L'entrata in Parigi è condotta con le possibili cautele per evitare un nuovo tradimento. (L'uditorio è commosso e sospeso.)

Atto 3. *Reggia di Parigi splendidamente addobbata.* Ivi si raccolgono i fratelli di Carlotto e i baroni che furono alla impresa. Carlotto con una corona sull' elmo monta sul trono; la moglie sopraggiunge. Berta, sorella, riabbraccia il fratello teneramente; tutti siedono. Si fa chiamare Olderigi perchè dia ragione de' delitti commessi. Olderigi, disarmato ed incatenato, risponde violentemente alle interrogazioni di Carlotto dandogli del bastardo, dell'assassino, dell' usurpatore; ladri, avventurieri i suoi baroni, tra' quali mascalzone Chiaramonte. Carlotto non sa più resistere a tanta temerità; e di propria mano lo fredda.

Questa rappresentazione lasciò delusi gli spettatori, perchè Carlotto non tolse di mezzo anche quel birbone di Gano, che, come qualche mio vicino ebbe a dire, *si la scuffau* (se la svignò).

Veniamo a giorni più vicini, ad altre storie, ad altro teatro. Siamo dentro il teatrino di via Alloro, rimpetto la chiesa de' Cocchieri; vi si rappresenta

FEBO CHE LIBERA LA DUCHESSA DI VILLANGOSA.

(3 settembre 1883).

Atto 1. *Campagna.* Febo cerca Trebazio per rimproverarlo delle infamie che gli ha fatte. Alfonsina, sorella di Villangosa, s' incontra con Febo, il quale, vedendola afflitta per la sorella in pericolo di vita, le promette aiuto e soccorso andando a combattere contro il conte Gai.

Campagna con ponte. Febo con Alfonsina s'avvia per liberare la Duchessa di Villangosa. Presso un ponte un Lonardo (*sic*) d'Ungheria, in compagnia d'una brutta donna, vieta loro che passino avanti se non prima faranno le lodi della donna. Febo si rifiuta, il duello è inevitabile ; Lonardo è perditore.

Reggia. Giunge alla corte del re Tiberio la nuova dell' arrivo d'un cavaliere con una donna per isfidare il conte Gai. Il cavaliere ottiene che il duello abbia luogo non già nella pubblica piazza, ma sotto le mura della *città d'Ungheria* (sic).

Atto 2. *Mura d'Ungheria* (sic). Febo si misura col conte Gai, che, atterrato, confessa in pubblico la innocenza della calunniata duchessa di Villangosa, la quale, per pretesa infedeltà coniugale, dev' esser bruciata viva. Il conte è finito per mano dello stesso Febo, ed il popolo batte le mani per la punizione meritamente toccata al calunniatore esecrato.

Carcere. La duchessa di Villangosa geme in prigione. Alfonsina scende a consolarla e a liberarla. Uscite libere, Tiberio, le sorelle e Febo, in

Corte festeggiano la liberazione della duchessa. Tra' presenti è anche Lonardo d'Ungheria, l'abbattuto del ponte, il quale, riconosciuto da Febo, è costretto a confessare lo scorno avuto. La moglie di Tiberio per un messaggio annunzia le nozze della figlia con Trebazio imperatore di Costantinopoli. Lonardo ad una parola coglie occasione di offendere Febo ; Febo lo uccide. Tiberio lo manda in carcere giurandogli però sulla propria corona che lo libererà al più presto (Il pubblico conoscendo il soggetto lo chiama *infame*).

Atto 3. *Carcere.* Febo si rammarica della sua triste condizione, ma è sicuro che il re manderà presto a liberarlo. La duchessa di Villangosa, penetrata in carcere, gli rivela il perfido disegno del Re di farvelo morire. Febo la prega che vada a spiare quel che si fa e dice per lui nella Reggia.

Reggia. Le due sorelle sono alla presenza di Tiberio. Giunge il fratello del conte di Gai, che per vendicare il fratello chiede di misurarsi con Febo, già condannato a morte.

Mura d'Ungheria. Duello nel quale Febo uccide il conte di Gai e, ris-

pondendo con eguale infedeltà alla infedeltà del Re, parte coi suoi senza restituirsi in carcere.

Un mio egregio amico venuto con me a questa rappresentazione era tutto occhi per tener dietro alla scena ed all' uditorio, quella sera composto d'una settantina di ragazzi con qualche giovane, che sgusciava placidamente il suo semino. Veramente non era una bella sera per istudiare questo uditorio, perchè il *passaggio* non era di molto interesse; ma ebbe a pensar molto, cinque giorni dopo, quando meco stesso venne all' opra di via Formai, dove, grato trattenimento, si rappresentava il

COMBATTIMENTO DI ORLANDO E RINALDO.

(8 settembre 1883).

Atto 1. *Anticamera di una reggia.* Angelica cerca aiuto e protezione da Orlando, che gliela promette, intanto che si parte per andare a combattere con Rinaldo di Montalbano nel campo di Marfisa imperatrice di Persia. Angelica sceglie Sacripante qual campione di Orlando in questo duello.

Accampamento. Astolfo recandosi al campo di Marfisa riconosce ed abbraccia il cugino Rinaldo. Sacripante reca la sfida di Orlando, che Rinaldo accetta pur deplorandone con calde parole le insufficienti cagioni. Marfisa, da guerriera che è, si offre a campione di Rinaldo come Sacripante lo è di Orlando.

Anticamera di Reggia. Orlando riceve Sacripante reduce dal campo di Rinaldo. Angelica ripete la preghiera, innanzi fatta ad Orlando, d'una grazia che ora non dichiara e che Orlando torna a promettere incondizionatamente.

Atto 2. *Mura di città in distanza; accampamento* [di Marfisa]. Presenti le genti loro, Orlando e Rinaldo son di fronte l'uno all' altro. Vogliono rimaner soli; e, sgombrato il posto, i due guerrieri, chiarite prima le ragioni del duello, si battono accanitamente. Nessuno cade de' due. A certo punto, Orlando, per un accesso di pazzia, fugge, e Rinaldo grida : « Conte, il Cielo è sdegnato di te; e tu vuoi difendere il torto! »

Campagna. Angelica va in follia per amor di Rinaldo ed è lieta del buon successo di lui, perchè Orlando è fuggito dal campo.

Mura, come sopra. Orlando, tornato in sensi, torna all' assalto, che si ripiglia più accanitamente che mai. Rinaldo cade ferito (commozione generale nell' uditorio). Accorre nel luogo Angelica, e confusa e smarrita, chiede ad Orlando la grazia desiderata e promessa : che egli vada a distruggere il giardino incantato di Federina, ov' è un terribile serpente divoratore. Orlando ubbidisce per amor suo. Partitosi egli da

lei, Angelica soccorre Rinaldo, presente Marfisa. Rinaldo risensa, e riconosciuta Angelica, cui egli detesta, la respinge impetuosamente e segue Marfisa, la quale prende cura del ferito. Angelica addoloratissima si rammarica.

Intermezzo. Terigi annunzia che nella rappresentazione di domani sera Rinaldo cadrà nell' incanto della fata Morgana. Virticchiu, il buffo siciliano dell' opra, ripete a suo modo e con commenti e chiose il preavviso; ma ecco un suo compare precipitargli con grandissimo rumore davanti, e gli racconta come qualmente è caduto da non so quale altezza, ma in conclusione s'è trattato d'un sogno, e nient' altro. Qui i due compari con un discorso concitato scagliano frecciate agli uomini del municipio ed ai nobili spiantati *Baruni Lampazza*, *Marchisi Dibulizza*, *Duca Miseria*. Gli astanti ridono e batton le mani.

Atto 3. *Campagna*. Angelica, afflitta dell' inesplicabile rifiuto, pensa ingraziarsi Rinaldo mandandogli il cavallo Baiardo, smarrito nel duello con Orlando.

Accampamento. Marfisa chiede a Rinaldo della sua salute. Rinaldo è sempre addolorato di non poter prender la rivincita sopra Orlando. Uno scudiere di Angelica gli reca a nome di lei Baiardo; ma Rinaldo, per quanto gli pesi di farlo, rifiuta, in odio di Angelica, il benamato cavallo, e fugge. Astolfo prende il cavallo per non farlo perdere al cugino, e astutamente persuade lo scudiere che Baiardo non è di Rinaldo, nè di Angelica, nè d' altri, ma di lui Astolfo, che lo perdette una volta combattendo.

Sala. Angelica riceve lo scudiere, e s'abbandona a nuovi rammarichii per sì ostinati ed inqualificabili rifiuti dell' amatissimo Rinaldo.

La serata finì un po' triste per la magra figura fatta da Orlando fuggendo benchè senza coscienza, e più pel ferimento di Rinaldo, che per quanto previsto non riuscì meno doloroso per i suoi ammiratori; tuttavia confortava il pensiero che presto si sarebbe rimesso in campo bell' e guarito.

Queste sono le rappresentazioni più brevi e più semplici dell' opra; ma qualcuna, solamente qualcuna, è assai più lunga e complicata, tipo la *Rotta di Roncisvalle*, più comunemente intesa *La morti di li paladini*.

Lungamente aspettata, questa rappresentazione è la più clamorosa e la più interessante. Quindici giorni prima, nelle due domeniche precedenti quella in cui dovrà eseguirsi, la si annunzia, tra il secondo ed il terz' atto, per bocca di Terigi, scudiere di Orlando, secondo la tradizione dell' opra; il quale, per ragione del suo simpatico padrone, non può non riuscire simpatico ed accetto all' uditorio, e perchè accetto, impiegato sempre a dare gli avvisi serî che l'oprante vuol dare, salvo

ad esser seguito, come abbiam visto, dal buffo per accentuare, esagerando e ridendo, la *réclame*. Dell annunzio s' impadronisce il piccolo pubblico, e ne parla dentro e fuori il teatro; e se ne pasce e preoccupa. L'oprante ne discorre un po' la parte sua agli affezionati che gli fanno ressa prima della solita rappresentazione; un pochino ne chiacchierano anche gli adulti e molto i ragazzi, non per desiderio che abbiano di vederlo, ma per l'avvenimento in se stesso; anzi vorrebbero quasi non venisse mai quel giorno, perchè è per loro crudele il veder morire tutti gli eroi ch' essi han seguiti per lunghi mesi, ch' essi hanno accompagnati nelle loro imprese guerresche, palpitando e gioendo con essi e per essi. Per assistere a un loro combattimento, chi sa quanti sagrifici hanno fatti questi poveri ragazzi! Forse pel soldarello del diritto d'entrata si saran privati del pane della colezione; fors' anche avran dovuto lavorar di più nel giorno, pur di esser liberi la sera.

Una volta l'anno è certo che la *Rotta* si ha da rappresentare in un teatrino; e più d'una di queste rappresentazioni ho io vedute solo o in compagnia di qualche amico ne' vari teatrini di Palermo. Una sola ne ricorderò per non esser lungo, della sera de' 12 dicembre 1875 nell' opra di Piazza Nuova. Il prezzo di entrata era stato portato fino ad 8 soldi; il posto ne' palchi, 10. Era di Domenica, e si facevano, come di solito, due recite. La prima, cominciata alle ore 22 d'Italia, non era peranche finita a 3 ore di sera. Piovea a dirotto, e chi non era giunto in tempo, non potendo far altro, rimanea fuori ad attender la fine, mentre i nuovi venuti sospiravano la seconda rappresentazione, che pure era stata annunziata per un' ora di sera (*un' ura di notti*). Io volli e dovetti attendere anch' io. Un ragazzo, che mi parve un venditor di erbaggi, venne a riparar dalla pioggia in un' entrata ov io era; e fu buono per la mia insaziabile curiosità, perchè, toccatogli dell' argomento della sera, mi disse cose che a me rincresce di non aver potuto nella loro schietta ingenuità conservare nel mio taccuino. *La morti di li paladini* (dicevami) *è la cchiù bella cosa di stu munnu, e cci nni vonnu occhi pi talialla!* Io mostrai non saperne nulla; ed egli, come tutti i ragazzi suoi pari, che io richiedo di notizie paladinesche, sfoderò un' erudizione da fare sbalordire. Quel ragazzo ne avea dodici anni; avea frequentato l'opra dal suo quinto anno, e tutti i centesimi che avea ottenuti dalla mamma, avea sempre pagati all' oprante di quella piazza; sicchè avea imparata e conoscea a menadito tutta tutta la storia de' Paladini. La *Rotta* era per lui la meraviglia delle meraviglie; il povero Rinaldo la vittima innocente d'un tradimento dei più infami; Gano di Maganza l'assassino che cento volte, in cento guise tutte basse, tutte vigliacche, avea attentato alla vita di lui. Parlando di Gano, il mio ignoto personaggio accendeasi di sdegno. Dolente che il suo carissimo Rinaldo

dovesse presto rimaner sotto il crollo d'una fabbrica, egli si rallegrava però che due sera appresso Gano finirebbe squartato da quattro cavalli. *E chissa,* soggiungea, *si la miritava pi tutti li 'nfamitati chi fici!*

Ma finalmente, dopo lungo ed utile conversare, venne l'ora della seconda rappresentazione: ed il teatrino in men che non si dica si riempì una seconda volta di gente. Gli spettatori erano 242 d'ogni età e mestiere, su i banchi, ne' passetti, alla porta, sopra di essa, sui palchi. Si andava stivati, non c'entrava neppure un ago, per esprimermi alla siciliana. Era d'inverno forte, e si sudava maledettamente dal caldo. Nel palchetto a sinistra erano due donne in compagnia de' loro mariti o fratelli che fossero, fatto ben raro, che chiamava l'attenzione di duecentotrentotto spettatori, me compreso. Prima che la tela s'alzasse (e se n'era impazienti) discorrevan della imminente rappresentazione. Chi ne diceva una e chi un' altra. Alzando un po' più la voce, un manovale chiese in quale *tiluni* (atto) Gano morrebbe. Gli fu risposto: *Dumani assira* (domani sera). Un' imprecazione a Gano e *a la so settima mmaliditta* fu la controrisposta. Quell' uomo era venuto proprio per vedere squartare il traditore de' Paladini, e batter le mani a' cavalli; ora a sentir che ce ne voleva ancora per ventiquattr' ore, indispettito abbandonò il posto, e se ne partì.

La morte de' paladini è divisa in 6 *teloni*: il doppio delle rappresentazioni ordinarie. Ne do qui un rapido ed imperfetto cenno quale mi è concesso raccoglierlo dagli appunti presi furtivamente quella sera.

LA ROTTA DI RONCISVALLE.

Atto 1. *Reggia.* Carlomagno delibera d'andare a convertire o ridurre alla fede i pagani, e intima a' paladini la partenza per Roncisvalle, ove l'opera sua dovrà aver piena riuscita.

Partenza da Parigi. Carlo è accompagnato da 60 re di corona, venuti dall' Asia, e da 500 paladini, 300 de' quali rinomati per grandi imprese, capo tra tutti Orlando.

Campagna. L'esercito s'avanza verso Roncisvalle. A un miglio di distanza da questa Carlo si ferma col suo seguito e aringa i valorosi guerrieri. Si procede attraverso gli accampamenti nemici; Orlando co' suoi s'accorge che un agguato è teso a loro, e ode confuse ma alte grida di *morte ai paladini!* Tutti giurano di morire da prodi per la religione di Cristo. L'arcivescovo Turpino li benedice poco prima che essi s'avventurino allo sbaraglio.

Atto 2. *Tende.* Carlo allontanatosi dalle bocche di Roncisvalle si ritira nelle sue tende per darsi svago con altri coronati. Gano è con lui; e con Gano Carlomagno giuoca ai dadi, tutto assorto in quel gra-

dito passatempo, che il traditore ad arte rende più interessante per l'imperatore.

(Quest' atto è brevissimo, e in alcuni teatrini si sostituisce con altra scena, in cui hanno luogo i primi combattimenti tra paladini e pagani, e la morte d'uno di quelli.)

Atto 3. *Roncisvalle.* Ricciardetto entra in sospetto che il fratello Rinaldo viva tuttora. Malagigi gli toglie qualunque dubbio rivelandogli che Rinaldo fa vita di penitenza in Armenia, ed imponendogli che corra subito a trovarlo ed avvertirlo che un tradimento si prepara a' paladini. Ricciardetto crede di aver sognato, ma pure si parte. Cammina, cammina, cammina; trova il fratello eremita, il quale comandato da Dio per mezzo di un angelo che gli appare, tiene l'invito di Ricciardetto, e vola a Roncisvalle avendo nel partire ricevuto l'antica sua spada ed il suo benamato Baiardo.

Atto 4. *Roncisvalle* è coperta di armati. I primi scontri avvengono con perdita delle due parti. I paladini ne hanno la peggio, ed i migliori di essi, uno dopo l'altro, vanno cadendo soverchiati dal numero sempre crescente de' nemici. Ecco sopraggiungere Rinaldo e Ricciardetto, e furiosi slanciarsi nel forte della mischia. Muore Baldovino figlio di Gano; e muoiono anche i figli di Rinaldo; questi in un dato momento s'incontra e si rivede con Orlando.

Atto 5. *Roncisvalle.* I due fratelli fanno carnificina terribile, e a notte avanzata s'adagiano sopra un monte di cadaveri non avendo più nemici da combattere. I nemici però ci sono, ma quasi sappiano che in Rinaldo troveranno la morte, non s'attentano di farglisi innanzi.

Atto 6. *Roncisvalle* è una desolazione spaventevole; solo pochi eroi rimangon vivi, ma per piangere gli eroi caduti. Orlando non vuol sopravvivere a tanto scempio, e, fatta pubblicamente la sua confessione, benedetto da Turpino, e benedicendo il suo cavallo, preparasi a morire. Conficca la sua durlindana sul vivo sasso, e ne vien fuori acqua limpidissima. Un' onda di luce celeste piovegli sopra; l'anima di Orlando vola al cielo.

Non ho mai visto la morte de' paladini senza ricevere forte impressione del contegno degli spettatori. È raro, estremamente raro, che l'uditorio serbi mai tanto silenzio e tanto raccoglimento quanto in quella sera. La tristezza è sul volto di tutti; le stesse parole che l'un l'altro gli spettatori si barattano sono sommesse per riverenza al luogo ed al momento sacro e sollenne. Lo stesso rosticciaio tra atto ed atto non vocia, non ischiamazza, non fa neppure uno zitto. All' apparir dell' angelo a Rinaldo, al benedir che fa Turpino il conte Orlando, tutti si scoprono il capo come la sera del Venerdì santo rappresentandosi il *Mortorio di Cristo*. Anzi tra il Mortorio di Cristo e la Morte de' pala-

dini c' è tale riscontro e identità d'impressioni negli spettatori che mai forse la maggiore. Le due rappresentazioni sono egualmente grandi, luttuose, lagrimevoli. Il suono del corno d'Orlando scuote le fibbre di chicchessia, la squillo della tromba che chiama all' ultima battaglia è orribile quale non fu mai durante l'anno. *Io chi cci pozzu fari* (diceva, una sera [14 ottobre 1877] tra un crocchio di amici uscendo dall' opra un operaio)? *Quantu voti haju 'ntisu sunari lu cornu di Orlannu pi la morti di li paladini, m' haju 'ntisu arrizzari li carni! E io* (aggiungea un altro), *'un sugnu lu stissu! A vìdiri lu ciuri di li paladini ddà 'nta ddu 'nciarru, macari mi veni di chiànciri!* Eppure tutti questi guerrieri, chi per molto e chi per poco sono stati in mezzo a sbaragli e ad imprese d'ogni genere. Eppure in tutto il corso della storia non una volta sola s'è udito quel corno. Ma in veruna sera tanti eroi, tutti conosciuti, tutti illustri, sono stati insieme per correre, infamemente traditi, a morte sicura.

Ma lasciamo queste impressioni dolorose, e continuiamo la nostra descrizione.

Vi son teatrini ne' quali è caratteristica l'entrata in scena d'un personaggio d'importanza. I suoi passi sono e devono essere misurati e gravi, senza di che l'uditorio non rimane soddisfatto. In Catania è tanta la premura per questi passi, che il popolino li reclama, se non li sente e non li vede, gridando (dico gridando) : *'U passu!* e allora il pezzo grosso venuto sulla scena deve ritirarsi e tornare ad uscire facendo il passo misurato e con gravità solenne.

La *chiamata a battaglia* è una musica molto semplice, sonata solo con la tromba in *si bemolle* senza soccorso di cilindro o pistone, e basato sull' accordo di 3ª e 5ª. Il suo tempo è 2/4 moderato.

Prima dello scontro v' è sempre una marciata, anch' essa a suono di violino o di tamburo. È di uso imprescindibile che le spade nel cozzarsi l'una con l'altra facciano rumore, e si accompagnino col battere isocrono de' piedi. Incalza la pugna e più frequenti si fanno i colpi, finchè, avvicinandosi alla fine, i ferri cominciano a roteare, a far mulinello pronti a ferire. Quanto più han fama di valenti i guerrieri, tanto più si protrae l'assalto, e chi è colpito piomba, come fulminato a terra, ma non muore subito. È proprio de' semplici soldati il morire a primo colpo; e, se trattasi di pagani, d'infedeli, di mori e di altri siffatti, le loro teste saltano per aria e rotolano per terra come palle da giuoco. (L'invocazione di Maometto è l'ultima parola del morente). E allora, a uno, a due, a tre per volta questi soldati s'avanzano a morte sicura, e i lor cadaveri s'ammassano, s'ammonticchiano ingombrando la scena. Quando un oprante in Catania ebbe la *grande* idea di sostituire i personaggi viventi a' burattini (an. 1859), i combattenti caduti morti, allorchè il palcoscenico era pieno di morti-vivi, quatti quatti s'alzavano

e andavan via coi propri piedi per far posto a nuovi combattenti che doveano farsi massacrare.

Durante la battaglia i violini suonano molto affrettatamente, vorrei dire precipitosamente, e non tacciono se non a combattimento finito. Un lieve batter di piedi dell' oprante dietro la scena impone silenzio a' sonatori, e ricomincia il dialogo.

Tra atto ed atto corre un quarto d'ora di riposo, rallegrato da qualche sonatina favorita degli spettatori; e frattanto si beve acqua e fumetto, si torna a sgusciar seme di zucca, si chiacchiera, si cicaleggia come ne' teatri ordinari. In due ore i tre, i quattro atti della rappresentazione son finiti. Solo Don Alberto Canino, il Robespierre dell' *opra de' pupi* in Palermo, la fa durare un' ora e mezzo, con brevissimi intervalli di riposo tra un atto e l'altro.

Le rappresentazioni si fanno, come si dice, *a braccio*, senza *copione*. S' intende che l'oprante è padrone della favola, e sa bene quel che deve dire e fare.

In relazione agli altri teatri, l'opra è molto primitiva. Non unità di tempo, non unità di luogo e, che è più, non unità di azione[1]. Storia drammatizzata, l'azione si svolge per fatti come vengono senza che si guardi più che tanto a un fatto principale, a un protagonista, a colpi di scena. I colpi di scena, se così s'hanno a dire, sono i frequenti combattimenti di uno contr' uno, contro due, contro un intiero esercito, duelli di molti contro molti. Quel che specialmente prevale è la parlata, l'aringa d'un principe, d'un capitano, d'un re. Scarsi i dialoghi; rade le semplici risposte a monosillabi, a brevi parole. Chi risponde, si rifà da quel che ha detto chi domanda. Qualche cosa che si allontana da questa pratica è intrusione siciliana, e forma il grottesco d'una scena. Il re Carvusello (*sic*) avvenutosi in un paladino in campo aperto vuol sapere chi egli sia. Il paladino, poco paladinescamente risponde: « E che devo dirlo a te chi sono io ?... » Poco appresso Carlomagno entrato in una città, dopo la disfatta e morte di Carvusello, aringa i suoi cavalieri lodandoli di lor valore; giunge Malagigi, e dati e ricevuti i complimenti di Carlomagno gli spiattella chiaro e tondo che egli vuol esser compensato de' servizi resigli in tutta la impresa, nella quale riuscì persino a far morire Angelica. Carlomagno ne maraviglia, ma pure accondiscende. Malagigi chiede per suo cugino Rinaldo il presente di *sette pese d'oro;* Carlomagno le crede troppe; Gano dice che ne aggiunge altre due lui, memore di essere stato liberato da Rinaldo. Rinaldo finge di sbagliare nella somma

---

1. Valgono qui le osservazioni fatte dal D'Ancona a pp. 391-92 delle *Origini del teatro in Italia*, vol. I. Firenze, 1877.

e cresce il numero delle *pese*, che porta a dodici. Carlomagno non vuol darne tante, e i paladini che lo attorniano canzonandolo affermano averne egli promesse dodici, anche quattordici ed anche quindici... A questo punto Carlomagno, l'imperatore Carlomagno esclama infastidito : « E dite che mi volete levare la corona di Parigi dal capo ! Se io sapeva tutto questo, il meno pensiero che avea [*era*] di mettermi a combattere con Carvusello. Per non si dire che io rifardo[1], dono a Rinaldo dodici pese d'oro ! » (testuale). E poichè Rinaldo oppone che devono essere quattordici le pese, Malagigi lo persuade a contentarsene, chè le altre avrà modo lui di fargliele avere altrimenti : « Contentati di queste dodici pese ; chè poi il resto te lo fo venire io da un' altra parte. »

Ho stile, come si vede, è molto semplice, e ritrae dai *Reali di Francia*.

Gli opranti che sanno leggere si servono qualche volta di scenarî manoscritti propri o d'altrui, ne' quali, atto per atto, è indicata la scena, la parte de' vari personaggi che devono venir fuori, o qualche motto importante della parlata loro. Ho sott' occhio parecchi di questi scenarî, e posso farne parte a' miei lettori sicuro che nessuno di essi, divenutone padrone, vorrà rubare il mestiere e le forme letterarie e grammaticali degli anonimi autori ; le forme, poco più poco meno, si conoscono nelle nostre scuole, comprese quelle di Liceo ; ma il mestiere è un po' difficile per chi non ci sia nato o non ci abbia una grande vocazione. Trascrivo alla lettera i preziosi mss. di cui dispongo, mettendo di mio soltanto i punti.

ATTO I.

Scena 1. *Canpangna.*

Girardo sia ccorge come ra assediata Vienna. Vanno con i fratelli.

Scena 2. *Canpo turco.*

Troiano ascolta che arrivavano Tre cristiane edistruggevano tutte i Pagane. Troiano va addaffrontarle.

Scena 3. *Canpangna.*

Troiano abbatte Girardo e don Caro. Fugono per dentre la citta. Don Chiaro venguro (?) attensione (?) con Troiano. Abbatteno tutti e due puggeno.

---

2. *Rifardare* in siciliano vale venir meno fraudolentemente ad una promessa, ad un debito già dichiarato.

Scena 4. Bosco con fonte.

Troiano viene in se, il quale grede quello essere Orlando. Va nel canpo.

Scena 5. Canpangna.

Don Chiaro in se venuto incontra Balante.

ATTO 2.

Scena 1. Mura di Vienna.

Oronte re affronta Arnaldo che fugge. Rinardo affronta don Curo e fugge. Ritorna troiano. Cran battaglia canpale.

Scena 2. Canpangna.

Balante affronta Troiano che le dice tra ditore contro il patre suo. Lo ferisce. Arrivo da (*di*) don Chiaro. Cran battaglia. Fugge don Chiaro.

Scena 3. Bosco.

Troiano viene assaltato da Rainiere. Arnaldo don buso Balante fugono tutti.

Scena 4. Canpangna.

Troiano fa fuggire don Chiaro.

ATTO 3.

Scena 1. Canpangna.

Do Chiaro in se. Intranto (*intanto*) sia scolta marcia. Arriva Carlo. don Chiaro va alli ncontro da limperatore.

Scena 2. Canpangna.

Orlando quarda la posizzione dal (*del*) canpo. Pagano le pianta il canpo in facci.

Qui manca una carta al ms., ed io non oso andare avanti per completare il terzo atto. Do invece un altro scenario, padronissimo il lettore di saltarlo a piè pari o di seguirmi.

ATTO 1.

Scena 1. Campangna.

Orlandino e Carlo parlano dei prodezzi da suo Patre Milone.

Scena 2. *Campangna.*

Donchiaro minaccia distrugge i pagan. Donbuoso distrugge i pagane pagane.

Scena 4. *Campo cristiano.*

Donchiaro e donbuso si allontannano sensiche (*senza che*) i paladini le vedono.

Campo cristiano.

Rainiere vede venire Orlando e Carlo. Che dendo (*credendo*) che quello è Monte lo vogli ono luccidore. Ma Carlo lo fa conoscere peste (*presto ?*) nelcanpo.

ATTO 2.

Scena 1. *Cämera della serra.*

Girardo riceve donbuso donchiaro.

Scena 2. *Campo cristiano.*

Carlo manda per battugliare (*pattugliare*) ad Uggiero amone buono Salamone per vedere se vi sono ancora gente pagane.

Scena 3. *Camera della serra.*

Girardo ascoltà che li Cavaliere arrivavano. Manda a don Chiaro.

Scena 4. *Mura della serra.*

Don Chiaro viene intenzone ma arrivato ad' uggiero le fasal tare lelemo (*l'elmo*) e lo conosce così le porta dentro.

Scena 5. *Camera serra.*

Girardo fa ritornare i cavaliere al canpo.

Scena 6. *Campo.*

Carlo ascolta la notizzia d'auggiero che nella torre della serra vi errano (*erano*) i fratelle di donchiaro. Carlo manda uggiero a girardo per farlo venire inabboccamento.

ATTO 3.

Scena 1. *Camera serra.*

Girardo ascolta limbasciata duggiero e va al campo.

Scena 2. Canpo cristiano.

Carlo viene apprette (*a petto*) con Girardo che lui nonera e non voleva stare sottoposte a Carlo ma occupava un posto e come un secondo imperatore.

Scena 3. Reggia di Risa.

Agolante songna che vedeva suo figlio Almonte impericolo. Si sveglia ecchiama consiglio. Manda anbasciatore per aspromonte. Ritornano laralde. Uno le rapporta che morte (*è morto*) e luccide. E altro le dice che [*è*] prigioniero così li fa mandare un altro in viena ossia inasprononte nel canpo di Carlo per dargli suo figlio.

Scena 4. Campo Cristiano.

Carlo riceve la raldo il quale le dice che almonte era morto. Don chiaro po lo fa cchiamare nascostamente e le dona [*all' araldo*] la testa dalmonte.

Scena 5. Campo Cristiano.

Carlo riceve Bulante e i suoi figli il quale ascolta che il ne mico si vedeva venire da lontano. Si priparano Ma poi balante racconta che non fece bene mundargli la testa. Orlando si offende facchianare [*fa chiamare*] don Chiaro il guale fanno buttaglia. Arriva Carlo le divide le pacifica cosi si pri parano alla difesa.

Al mio ms. segue quest' altro, che è un' altra recita :

I. ATTO.

Scena 1. Reggia di Risa.

Agolante parte con i suoi.

Scena 2. Campo Cristiano.

Carlo ascolta che arrivava il Pagano. vanno.

Scena 3. Canpangna.

Orlando distrugge la schiera d'Agolante. Agolante quella da stolfo.

Scena 4. Canpangna.

Donchiaro viene abbattuto da Agolante. fugge.

2. ATTO 2.

Scena 1. *Bosco.*

Astolfo viene preso prigioniero dar le negorino.

Canpo Cristiano. Scena 2.

Orlando scolta la priggionia dastalfo. Va allibberarlo.

Astolfo il mago lamaga. Carlo con i suoi don chiaro con i suoi Agolante suprino negorino 4 redicorona Orlando la maga Voltiera.

Canpangne, Camera, Bosco, Risa reggia Canpo cristiano Spiaggia.

Per domare Orlando libbera astolfo con la morte del pratre di rodomonte Ulino.

Scena 3. *Spiaggia.*

Il re negorino porta astolfo per inbaccarlo. Orlando luccide e llo libera.

Scena 4. *Canpangna.*

Agolante abbatte carlo. Donchiaro lo libbera.

ATTO 3.

Scena 1. *Canpangna.*

Battaglia canpale Agolante viene abbattuto d'Orlando.

Scena 2. *Canpangna.*

Astolfo incontra un mago che lo manda inuna crotta che vi era una donna fatta priggioniere. Astolfo va.

Scena 3. *Bosco con Crotta.*

Astolfo entra nella crotta uccidendo il gigante.

Scena 4. *Camera con letto.*

La maga Valtiero che dorme. Astolfo la vede. Cosi si porse affare lamore. Via tutto.

Questi scenarî ci richiamano (si noti bene : ci richiamano) a quelli della commedia improvvisa dell' arte, « che probabilmente si recitò per tutto il medio evo dagli strioni più volgari, mezzi commedianti e mezzi saltimbanchi, e salì in grande onore verso la fine del sec. XVI. »[1]

---

1. BARTOLI, *Scenari inediti della commedia dell' arte. Contributo alla storia del teatro popolare italiano*, p. IX. Firenze, Sanzoni, 1880.

Forse il lettore penserà che il manoscritto capitato nelle mie mani sia venuto da qualcuno degli opranti di Palermo o di fuori. Tutt' altro. Gli opranti son molto gelosi di queste carte, che essi ereditarono forse dai padri loro o da fratelli o da amici. A prestarle solo un momento, parrebbe loro di togliersi un ms. prezioso; ma che dico io a prestarle? a mostrarle; perchè non c' è persone gelose dell' arte loro più degli opranti, che, pochi e del mestiere per eredità, vorrebbero formare una specie di casta, i cui membri discendano in linea retta da opranti, e portino nel sangue il genio cavalleresco teatrale.

Questa casta è conosciutissima tra noi. Essa è composta de' figli del celebre Don Gaetano Greco, del non men celebre Don Federico Lucchese, suo scolare e degno rappresentante, che in un momento di malumore andò a piantare le sue tende in Trapani; di Don Gaetano (gli opranti hanno tutti il *Don*) La Marca, di Don Alberto Canino e di pochi altri privilegiati. Un tempo (parlo dello scorcio del secolo passato o de' primi del nostro) c' era un Don Domenico Scaduto, vero genio; ma non lasciò eredi, e fu una perdita per la tradizione rinaldesca. Don Gaetano ha una storia, che il popolo conosce ne' più minuti particolari. I suoi figli la raccontano in punti e virgole. A sentire Don Nicolò e Don Achille, che tengono i loro teatrini l'uno a Ballarò, l'altro alla *Vucciria* (parlo sempre di Palermo), i più accreditati e insieme i più famosi opranti in tutta la città, Don Gaetano loro padre sarebbe stato il Cristoforo Colombo dell' *opra dei pupi;* e così la pensa anche un loro cognato, genero del fu Don Gaetano, oprante anche lui. Una volta che io facendo con altri ressa alla porta, perchè non era peranche l'ora della rappresentazione, oscuro spettatore e povero ignorantello, chiesi di questa faccenda, egli uscì in esclamazioni ed apostrofi tenerissime. « Mè soggiru — diceva — fici pupi, ca cci vulèvanu occhi a talialli, pirchì 'nta li pupi cci studiava; e prima di mòriri, lassò belli carti di storia di paladini. Chiddi c' hannu vinutu ddoppu d'iddu mancu cci ponnu stujari li scarpi. Lu sò megghiu scularu è Don Fidiricu : e Don Fidiricu è graziusu (*valente*) e li pupi li sapi maniari. Ora cui cc' è valenti 'nta st'arti? Tutti sunnu 'na maniata di smenna-c ... (*una manata di guastamestieri*); tantu veru, ca nun si nn' affruntanu di lassari Palermu, e jiri a gràpiri opra fora, macàri 'n Cagghiari e 'n Tùnisi; pirchì li picciotti chi vannu all' opra significanu, e vìdinu cu' sapi fari e cu' nun sapi fari. » E dopo altre osservazioni, vere rivelazioni per me, finì sentenziando che « l'arti di li pupi è difficili assai, e 'un è cosa di tutti ».

A corroborare la pubblica opinione intorno alla abilità del Greco, riferirò, cosa da me udita più volte, che il vecchio Don Gaetano lasciò morendo due consigli a' figliuoli : 1° che studiassero la mattina pertempo la storia che dovevano rappresentare la sera; 2° che divi-

dessero sempre eguale il tempo in cui la tela, tra atto ed atto, resta calata.

Il padre di Don Gaetano, Don Giovanni, fu un genio anche lui; e la sua vita comincia a diventare leggendaria. Don Giovanni fabbricava pupi bellissimi. Una volta ne fece uno che apriva e chiudeva la bocca e gli occhi, e parea proprio che parlasse. Entusiastato, infiammato dell' opera sua, novello Michelangelo: *Parra!* gli disse; e tanto si incocciò nell' idea di farlo parlare, che perdette la testa. Questo racconta la tradizione palermitana; ma la tradizione di Catania lo racconta pel catanese Don Gaetano Crimi, da cui il nostro D. Gaetano avrebbe poi imitato qualche cosa, e che morì pazzo volendo ad ogni costo far parlare i suoi paladini.

Tant' è, i più ricchi teatrini di pupi in Palermo son quelli de' discendenti di D. Gaetano; e dico ricchi per le armature che hanno indosso. Prima del Greco i paladini vestivano, secondo il popolo, alla buona, come vien viene, a furia di trine, galloni, orpelli ed altro. Se la tradizione è vera, Don Gaetano prese a coprirli di armature di rame bianco, che danno ad essi un bell' effetto. Carlomagno è il più splendido tra tutti: ed in gambali, bracciali, corazza, elmo ecc. ha ben quattro chilogramni di rame lavorato addosso, e costa non meno di 120 lire: e non è caro. Il più povero paladino dell' opra Greco è da 20 a 25 lire, prezzo del migliore di altri teatrini di Palermo.

Per questo lato, di fatti, c'è un notabile progresso. Un tempo nastri inargentati e fili d'oro che facevan le veci di armature; adesso, se non si è dei miserabili, i pupi si vestono elegantemente e sempre a un modo. E dico sempre, perchè il vestire d'ogni personaggio è caratteristico, e l'oprante che s'attentasse di modificarlo andrebbe incontro alle disapprovazioni del pubblico. Da qui l'uso degli opranti di fabbricar da sè i pupi, di vestirli essi stessi, occupazione di tutte le ore libere del giorno [1].

---

1. Tuttavia v'è qualche persona che in Palermo si occupa di questo genere di lavori, altri scolpendo teste o mani, altri costruendo armature, altri vestendo di tutto punto pupi. Un certo Pietro Mignosi, bella figura michelangiolesca, scolpisce teste e mani. In via Albergheria, n. 181, presso l'Ospedale di S. Saverio, v'è da più di 30 anni una fabbrica di pupi; altra ve n'è in via Scavuzzo n. 27. I ragazzi che vogliono divertirsi a fare in casa l'opra, li comperano. Il paladino, sia Orlando, sia Rinaldo, sia Carlomagno ecc, è uno degli oggetti favoriti ed inevitabili nelle fiere di Palermo, e si vende come qualunque altra cosa gradita. Una bottega di burattini dipingeva testè e mandava all' Esposizione di Messina (1882) il valente pittore palermitano Sig. Ettore Di Maria, ed il suo quadro, un lavoro di grande verità, venne acquistato dal cav. Pasquale Libertini di Caltagirone, artista anche lui.

Un tratto che al sig. W. R. S. Ralston parve caratteristico nelle fiabe sici-

I migliori pupi, poi, in tutta la Sicilia (lo sappiano i dilettanti palermitani) sono incontrastabilmente quelli di Catania. Al teatrino di via S. Agata, che di preferenza vidi e rividi nel settembre del 1882, ve n'è parecchie dozzine belli da vero e di costumi molto, anzi troppo ricchi per gli spettatori che accoglie e pel meschino prezzo di entrata (cent. 5). Già sono il doppio de' pupi di Palermo (un terzo del naturale), e perchè tali richiedono tanti giovani che li reggano e li giochino sulla scena quanti sono essi, non potendo un uomo tenerne e maneggiarne più d'uno. Ed in proporzione, grande il palcoscenico, metà d'un palcoscenico comune, e così spazioso il magazzino da acccogliere un mezzo migliaio di spettatori. Questo ci dà a vedere che la *paladineria* in Catania non piace meno che in Palermo, e che il mestiere dell' oprante dà qualche cosa di più che non sembri a prima vista [1].

Altro riformatore dell' opra è Don Alberto Canino (vulgo *Don Li-*

---

liane è il frequente apparir di *pope e marionette* incantate, e citava Pitrè, *Fiabe*, nn. 5 e 109; Gonzenbach, *Sicil. Märchen*, 28, 35; *Fraser's Magazine*, aprile 1876. Vedi pure la nota del Dr Köhler alla Gonzenbach, vol. II, p. 227. Dei *pupi* discorse P. A. M. Lupi nelle *Memorie per servire alla storia lett. di Sicilia*, t. I, parte 2ª, p. 51.

1. Il mio egregio amico, sig. Conte de Jacquemont, che in Sicilia è venuto più d'una volta a studiare la storia, l'arte ed i costumi, il 29 settembre 1882 da Parigi mi scriveva : « Lasciando Palermo, andai a Catania poco prima che vi si recasse Lei, ed ebbi la fortuna di vedere i tanto desiderati *burattini*. Li vidi sul miglior teatrino popolare della città. Belli e grandi i burattini, molti personaggi ed anche mostri della selva incantata, pubblico numerosissimo, attento, e che pareva godesse moltissimo dello spettacolo. Peccato solamente che il protagonista parlasse la lingua italiana! Mi dispiacque assai di non sentire lì quel caro dialetto, e mi parve quell' *incivilimento* un primo passo verso il *decadimento* del teatrino. »

Dell' opra e de' contastorie in Catania abbiamo un cenno in un poeta che, vecchio ed ignorato, vive tuttora in Caltagirone. G. Borrello, in un suo Ditirambo siciliano, che descrive gli usi del rione catanese detto *Civita*, tutto di pescatori e marinai, così canta :

Ma lu zu Turi Comis,
Ca si sintia cacòcciula,
Saputu-Allittricutu
Varvasapiu
C' avia jutu a la scola. E avia liutu (*letto*)
Lu *Reali di Francia*, e sapia a menti
Li disgrazii tutti e l'accidenti
Di Rinardu e Rizzeri
Ed autri paladini
Chi ghieva spissu spissu
Quasi fissu
All' *opira*
Di li famusi pupi a filu
Si 'ntisi pizzicari ecc.

Poesie siciliane di G. Borrello da Catania, p. 111. Catania, Tip. dei Fratelli Giuntini, 1855.

bertu). La sua riforma consiste nell' aver attaccato un lampadare (*ninfa*) alla volta del suo teatro, dove prima erano solo dei lumi come quelli del palcoscenico; e di aver fatto dipingere da Giovanni Di Cristina, che di queste cose se ne intende, sulla tela, invece d'un episodio della storia dei paladini, un episodio, come s'è detto innanzi, della storia di Sicilia: l'entrata di Ruggiero il Normanno in Palermo. Ma persone sapute in queste faccende affermano che la vera riforma di Don *Libertu* consiste particolarmente nella corazza e nell' elmo, che, non gia il Greco, ma lui avrebbe primo fatto di metallo; e nell' aver sostituito da qualche anno in qua le sedie alle panche, e reso più accessibile degli altri il suo teatrino, il quale per la via Formai ov' è, e per il piccolo atrio nel quale dà, è per avventura il meno chiassoso, e riesce ad attirare un pubblico meno scamiciato, meno biricchino che i teatrini congeneri, un pubblico che non ha bisogno d'un questurino per istar buono, e che si rassegna a pagare tre soldi tanto in platea, quanto nei palchi, senza distinzione.

A proposito di riforme, eccone una da far epoca nella storia de' paladini in Sicilia.

Verso il 1859 il notissimo Don Angelo in Catania volle sostituire i personaggi viventi ai burattini di legno; ed egli fu il primo a darne l'esempio rappresentando da Carlomagno. Erano attori, giovani barbieri, marinai, braccianti d'ogni genere. La sorella di lui era una principessa. La novità fece furore, specialmente per la lingua degli artisti e per quella faccenda de' morti che sgombravano il palcoscenico andando via coi proprì piedi. Don Angelo se ne avvantaggiò, e fece costruire armature stupende per tutti i paladini. Egli stesso era una maraviglia a vedere. In qual tempo capitò a Catania Ernesto Rossi con la sua compagnia drammatica, e dovendo rappresentare l'*Otello*, vista la corazza e l'elmo di Carlomagno mandò a pregare D. Angelo che glieli volesse prestare per una sera. Don Angelo fu sollecito a contentarlo, e quando il Rossi ringraziandone gliene annunziò la prossima restituzione, Don Angelo cavallerescamente rifiutò dicendo: *Questa restituzione non c'entra fra di noialtri artisti!* E la cosa si riseppe e ripetè subito per tutta Catania e fuori. L'armatura, bellissima, costava più di 600 lire!

Se e quanto piaccia al popolo siciliano l'opra de' paladini, può ben rilevarsi dal numero dei teatrini in tutta l'isola. Non meno di 25 io ne conosco finora, di cui due in Messina, tre in Catania, nove nella sola Palermo, la città santa della cavalleria medievale, dove nascono e donde partono quasi tutti gli opranti della Sicilia. Carini, Balestrate, Alcamo, Trapani, Marsala, Girgenti, Terranova, Caltanissetta, Termini, Trabia, hanno ciascuna il suo teatrino stabile. Tre o quattro opranti passano da paese a paese fermandovisi quanto giova a' loro interessi; quando uno,

quando un altro di essi o un solo dei nove di Palermo si reca a Cagliari e in Tunisi fermandovisi una buona metà dell' anno [1]; il che non è cosa lodevole agli occhi degli opranti palermitani; e dice il proverbio:

Si lu monacu nun è tintu (cattivo)
Nun nesci di lu cummentu.

Ho toccato de' grandi cartelloni che ogni teatrino tiene tuttodì esposto sopra la porta di entrata. Vengo ora a dirne qualche cosa.

Questi cartelloni dipinti ad acquarello ritraggono varie scene della storia in corso di rappresentazione, e servono a chiamare l'attenzione dei ragazzi, i quali si fermano a bocca aperta a contemplarli ed a spiegarli. L'uomo di affari, il dotto, la gente seria guarda questi cartelloni e sorride forse di pietà pe' poveri di spirito che si fermano innanzi

---

1. Ecco qui le indicazioni che ho potuto mettere insieme dopo molte ricerche ed informazioni prese:

Opranti di Palermo nel 1 gennaio 1883.

1. Via Alloro, n. 84: Gaetano La Marca.
2. Via Albergheria, n. 60: già al n. 6: Francesco?
3. Via Ballarò, n. 40: Nicolò Greco di Gaetano.
4. Via Formai, n. 49: Alberto Canino.
5. Piazza Nuova, n. 84: Achille Greco di Gaetano.
6. Via Borgo, 230: Giovanni Di Cristina.
7. Via Collegio di Maria al Borgo, n. 4, già al corso Scinà, n. 33: Salvatore Pernice.
8. Piazza S. Onofrio, n. 17: già in via Sedie Volanti n. 33: Francesco Russo.
9. Via Castro, n. 80.

Opranti fuori Palermo nel 1882.

10. Carini (prov. di Palermo): D. Salvatore Tabbita.
11. Batestrate (id.).
12. Alcamo (id.): un dilettante alcamese.
13. Trapani: D. Federico Lucchese da Palermo.
14. Marsala (prov. di Trapani): D. Salvatore Taormina da Palermo.
15. Girgenti: Don Pietro Pollicino da Palermo.
16. Caltanissetta: un parente di D. Gaetano Greco, da Palermo, in via Scribani.
17. Terranova (prov. di Girgenti): D. Giuseppe Brùcoli da Palermo.
18-20. Catania: D. Gaetano Mazzagghia da Catania; D. Pasquale Grasso in via Mancuso; D. Angelo Grasso, in via S. Agata, n. 8.
21-22. Messina: D. Giovanni, soprannominato *lu foddi* in via Alighieri, n. 9; e un altro di cui ignoro il nome.
23. Termini-Imerese: D. Giuseppe Maglio da Palermo.
24. Trabia: D. Emanuele Maglio da Palermo, fratello del precedente.
25. Tunisi: D. Angelo Mollica da Palermo.

Diciannove opranti palermitani su venticinque in tutta l'isola!

a queste cose ridicole; i ragazzi sorridono della gente seria che guarda e passa. Così va il mondo!

Per Catania il cartellone ha proporzioni molto modeste (un metro e mezzo quadrato, all' incirca), ed offre una sola scena, e tutto al più due, come lo vuole l'oprante; ma Catania, in questo, fa eccezione.

In Palermo, il cartellone è largo due metri, lungo tre, quattro o più metri; ed è diviso in 6, 8 o più settori, volgarmente detti *scacchi;* solo quello della *Rotta di Roncisvalle* ne ha fino a 12. Il più accreditato pittore di questo genere, *lu veru oturi* (autore), per dirla col popolo, è il palermitano D. Nicola Faraone, antonomasticamente inteso *Rinaldo,* come il più noto illustratore delle imprese di Rinaldo, che è il nome più conosciuto delle storie cavalleresche (si ricordi che anche in Napoli si chiamano *Rinaldi* i cantatori di piazza).

Il Faraone è un ometto magro, asciutto, mingherlino. Con una testa calva addirittura, con un viso angoloso come il suo, con quegli occhiali che tiene perennemente inforcati sul naso, lo si direbbe uno di quei sapienti, di quegli eruditi che certe incisioni di due, tre secoli fa ci rappresentavano come martiri volontari della scienza. Eppure egli non è, strettamente parlando, nè uno scienziato, nè un erudito, nè un dotto qualsisia. Martire involontario, vittima della capricciosa fortuna sì, perchè deve lavorare da mattina a sera per dar da mangiare alla moglie, a' figli, alla figlie, per quanto quelli si sforzino già ad alleggerire le spalle dell' amato genitore. E però non potendo tirare innanzi dipingendo, dovette acconciarsi, quando sotto la sindacatura Balsano in Palermo furono istituite le guardie daziarie, a far da guardia (vulgo *bavarisi*) tanto per guadagnare un paio di lire il giorno prestando servizio metà del mese, un giorno sì, un giorno no, nel quale stava a lavorare in casa. I suoi commilitoni non lo intesero altrimenti che *Rinaldo,* non ostante che ne' ruoli e negli appelli lo si chiamasse Faraone; e mi ci volle del bello e del buono per conoscerlo quando io nel 1873 ne chiesi col nome del casato.

Vedete un po' se i soprannomi hanno valore nel popolo!

Il Faraone non ha mai letto libri di cavalleria, ma ricorda tutto quello che giovinetto udì al *Cuntu* e vide all' *Opra,* la quale adesso riconosce dalla singolare abilità ed immaginazione di lui la maggiore pubblicità. Egli dipinge tutto di suo, crea, personifica, anima, muove a suo modo di vedere e di sentire, persuaso di non far nulla che non sia cavallerescamente, paladinescamente vero. Incaricato di ridipingere una storia ch' egli altra volta dipinse, non si ripete che di rado, ma modifica, varia senza offender mai quella che a lui pare verità storica. Ogni teatrino possiede da 70 ad 80 cartelloni usciti alcuni dalle mani di un Don Nunzio soprannominato *Coppolone,* del quale il nostro D. Nicola non

vuol giudicare; ma gran parte dal suo pennello. Ed ecco centinaia, migliaia di scene, di quadri da lui creati, che nessun libro gli offerse mai, e che egli non vide se non nella sua immaginazione. Questa si chiama fantasia inesauribile, fenomenale.

Gli opranti lo conoscono tutti tutti, ed a lui fanno capo da tutta la Sicilia, salvo Catania, che anche in argomento di cavalleria popolare pensa a rendersi indipendente dall' antica capitale dell' isola. La spesa non è gran cosa : 35 grani (cent. 75) ogni *scacco;* e un cartellone da otto *scacchi*, quattordici *tarì* e due grani (L. 6.). La mano d'opera in ogni altra arte, o mestiere, o manifattura dal 1860 in qua tra acquistato maggior prezzo in Sicilia, ma i cartelloni costano sempre 35 grani lo *scacco!* ed il Faraone non ha torto di lagnarsene.

Trattandosi d'uno de' fatti più curiosi e, per certi aspetti, più interessanti del Folk-Lore in Sicilia, un saggio di questi cartelloni non dovrebbe mancare alla presente pubblicazione; ma non lo si potendo ora, basterà un cenno di due di essi, se non altro perchè s'abbia una certa idea delle scene che, secondo i pittori cavallereschi, sono più drammatiche e più degne di essere ritratte.

Prendiamo il cartellone che porta il titolo :

MORTE DI RUGGIERO DI RISA.

1 *quadro : Città di Parigi.* Milone, padre d'Orlando, abbatte gli Spagnuoli, e vince la giostra;

2. *Campagna con mura.* Assedio della città di Biserta; morte del gigante moro Caramazza per mano di Milone, essendo bandito da Carlomagno. Vittoria di Agolante e Troiano africani;

3. *Piazza di Sutri.* Orlandino vestito a quattro colori giostra con alcuni giovanotti;

4. *Piazza di Biserta.* Forca e soldati schierati; Ruggiero a cavallo libera Milone dalla morte prendendolo sul suo cavallo;

5. *Sicilia.* I due giganti Saftar e Olinferno cadono per mano di Ruggiero di Risa;

6. *Mura di Risa.* Accampamento africano; Ruggiero fuga Galliacella sorella d'Almonte portandola sopra il suo cavallo; Almonte rimane stupito a questo fatto inatteso;

7. *Camera del palazzo reale di Risa.* Gli Africani uccidono a tradimento Ruggiero portando prigione sulle braccia Galliacella ferita;

8. *Mura di Risa, Accampamento africano.* Beltramo fratello di Ruggiero è squartato da quattro cavalli per vendetta di esso, assistito da Almonte e dal Re Subrino d'Africa.

Questi otto quadri racchiudono i fatti più importanti che formeranno

argomento di attrettante rappresentazioni consecutive. In capo agli otto giorni, il cartellone si muta con un altro che fu seguito alla storia.

Un altro cartellone, che vuol esser conosciuto, come quello che concorre alla illustrazione dell' episodio innanzi riassunto è

LA ROTTA DI RONCISVALLE.

1° *quadro. Giardino in Ispagna.* Gano ed i tre fratelli spagnuoli Marsilio, Bulgarante e Falserone congiurano contro Carlomagno ;

2. *Campagna con grotta.* L'angelo ordina a Rinaldo, già eremita, di recarsi in Roncisvalle insieme con Ricciardettoa, ffin di vendicare i paladini che per tradimento di Gano saranno massacrati.

Questi due quadri occupano due intiere rappresentazioni.

3. *Imboccatura (sic) di Roncisvalle.* I paladini guidati da Orlando entrano in Roncisvalle ; palchetto degli Spagnuoli ;

4. *Roncisvalle.* Prime prodezze di Astolfo contro gli Spagnuoli ;

5-6. (*Quadro doppio*). Orlando uccide tre giganti ; muore Astolfo per mano degli Spagnuoli ;

7-8. (*Quadro doppio*). *Roncisvalle.* Orlando e Oliviero vendicano la morte di Grifone e di Aquilante figlio di Oliviero. Morte de' due giganti Olinferno e Feburro. Rinaldo e Ricciardetto scendono alla pianura a soccorso e vendettà de' Paladini, de' quali nuoiono Dudone, Sansone e Sansonetto, e i fratelli di Rinaldo, Salardo e Riccardo ;

9. *Palchetto con Bulgarante.* Morte di lui per mano di Rinaldo ; Orlando uccide un gran visir, mentre Ricciardetto uccide uno spagnuolo ;

10. *Campagna con grotta.* Orlando presso a morire è assistito dall' arcivescovo Turpino e da Rinaldo e Ricciardetto, in quella che di gran corsa giunge Carlomagno con l'esercito. Dal sasso, sul quale Orlando vuol rompere la sua spada infiggendovela, scaturisce acqua.

Questi sette quadri (4-10), che dovrebbero svolgersi in altrettante sere, si svolgono in una sola, come sopra è stato detto ;

11. Incendio di Saragozza per opera de' paladini ; uccisione degli Spagnuoli ;

12. *Campagna e mura di Parigi.* Gano squartato da quattro cavalli, presenti allo spettacolo di giustizia Carlomagno ed altri cavalieri [1].

---

1. Il soggetto del cartellone suol essere dipinto, o meglio scritto nel mezzo del cartellone stesso. Eccone qua alcuni di questi soggetti che ho scrupolosamente ma senz'ordine trascritti nel mio taccuino :

1. Il sbarco di Rodomonte in Francia.

2. Carinda distruge il tempio di Sdegno. — I paladini liberano la città d' Animarca.

Tutta questa spiegazione non è mia, ma parte del Faraone, parte de' ragazzi, che ne sanno più di me. Si discuta quanto si vuole sulla esecuzione di questi cartelloni, ma non si neghi la grande, la straordinaria fantasia di chi li dipinge, gli ardimenti di certe mosse, l'efficacia di certi atti, che hanno del mirabile. E sì che l'artista li improvvisa come vien viene tanto per rispondere alle esigenze premurose di chi glieli commette. Non altri che un grande conoscitore della materia, può lì per lì buttar giù una scena, che è tutto un portato di immaginazione. Il Faraone sa a menadito tutte le storie che dipinge. Il committente gli fornisce il soggetto del cartellone; ed egli ha subito fatta la partizione degli *scacchi*, stabilendo la scena da rappresentare in ciascuno di essi. Solo chi, come lui, vive in questa vita fantastica, poetica del medio evo, può, senza sussidio di disegni o di schizzi, ritrarre giganti e pigmei, combattenti e soldati in riposo, reggie e campi di battaglia, fortezze e vallate, e cavalli alati, e serpenti a sette teste, e mostri con lingue di fuoco, sogni di poeti e fole di romanzi, che allietarono bizzarramente gli anni primi della sua fanciullezza. Felice lui, anche nelle strettezze in cui tira la vita, che può per qualche ora del giorno dimenticare in questo mondo immaginario le amarezze del mondo reale!

In casa Faraone la cavalleria è anch' essa ereditaria. Un figlio di lui ha fatto nè più nè meno quello che il padre fanciullo: ha frequentato per molti anni i teatrini, ed imparato quello che imparò il padre, e che in famiglia è argomento cotidiano di novelle e di racconti. Anche lui

---

3. Le battaglie di Mont' Albano contra Agramante.
4. Rinaldo Imperatore di Trabisonda.
5. Orlando sogetta Morgante.
6. Incanto di Angiolina. Vittoria dei paladini.
7. Le battaglie di Orlando e Rinaldo in Persia.
8. Orlando e Rinaldo contro il Soldano, padre di Antea.
9. Buovo d'Antona uccide Lucafiero. — Morte di Pilocane.
10. Angiula e Corbolas.
11. Prime imprese di Calloandro e Leonilda.
12. Trabazio uccide Eduardo.
13. La vita del Meschino di Costantinopoli.
14. Gran battaglia di Rinaldo e morte di Agricane.
15. La vita di Costantino e Fuovo.
16. Morte di Rodomonte.
17. Morte di Madricardo.
18. Prime imprese di Orlandino.
19. Vittorie di Agrantino e Rinaldo in Asia contro il figlio di Gradasso.
20. Malaguera uccide il padre.
21. Prodigi d'Orlandino e perdono di Berta e Milone.
22. Angelica in Parigi.

il figliuolo dipinge, e promette di conservare le buone tradizioni paterne. Nei casi dubbî il padre illumina, consiglia, corregge il figliuolo.

II. — I CONTASTORIE.

Tre secoli e qualche anno fa un poeta siciliano, cantando un po' prima di Giovanni Milton la *Battaglia celeste di Michele e Lucifero*, notava non senza tacito dispetto come qualmente agli argomenti religiosi e divoti poco o nulla inclinassero i poeti ed i lettori del suo tempo, mentre « per le piazze alle volte ragionar s'ode dell'arme d'Orlando e di Rinaldo (sogni e favole di poeti[1]). »

È evidente che A. Alfano così scrivendo intendeva di quei contastorie che in Palermo, dov' egli viveva e scrivea, e forse in Sicilia narravano le imprese eroiche del ciclo carolingio, le quali con titolo molto vago e generale son dette *Storia di Rinaldo*.

Questi contastorie, che qualcuno, senza comprendere il significato della parola, assomigliò ai bardi, vivono sempre in Sicilia e godono d'una perpetua giovinezza, rinverdendo sempre per nuovi, vigorosi rampolli. Il contastorie è un mestiere come qualunque altro, e per lo più s'abbraccia per vocazione, per genio; perchè, se generale è tra noi la passione per le imprese eroiche e romanzesche, e per tutto ciò che sappia di maraviglioso, non è e non può esser comune l'attitudine a ritenere il racconto, e quella di comunicarlo. Chi si dà a questo mestiere vuol avere, oltre che amore sviscerato per la cavalleria, ritentiva felicissima, facile e pronta parola, maniera particolare di porgere. L'uditorio, composto tutto di operai e mestieranti d'ogni genere, di pescatori, di contadini, ha odorato, e conosce a bella prima se chi *conta* sa o non sa, se piglia la storia pel suo verso, se parla bene o male, se prende le giuste e vere pose degli antichi *contatori*. Cammini quanto e come vuole il mondo, il racconto di Rinaldo dev' esser recitato sempre a un modo, con le medesime pause, con la medesima cantilena, con una declamazione spesso concitata, più spesso affannosa, intenzionalmente oratoria; talora lenta, alcuna volta mutata d'improvviso in discorso familiare e rapido. Testa, braccia, gambe, tutto deve prender parte al racconto: la mimica essendo parte essenziale del lavoro del narratore. Sopra una specie di predella, che fa da bigoncia, o pergamo, o tribuna, o palcoscenico come meglio piace, sul quale si possa muovere, il contastorie coi movimenti degli occhi, della bocca, delle braccia, de' piedi con-

---

1. Stampato in Palermo per Giovan Matteo Mayda MDLXVIII.

duce i suoi personaggi, li presenta, li fa parlare come ragion vuole; ne repete per punto e per virgola i discorsi, ne declama le aringhe; fa schierare in battaglia i soldati, li fa venire a zuffa agitando violentemente le mani e pestando coi piedi come se si trattasse di vera e reale zuffa. In tanta concitazione, egli dà un passo addietro, un altro in avanti, levando in alto, quanto più alto può, i pugni chiusi o slungando e piegando convulsamente le braccia. Il bollore cresce: gli occhi dell' oratore si spalancano, le nari si dilatano per la frequenza del respiro che sempre più concitata fa la parola. I piedi alternativamente pestano il terreno, che pel vuoto che c'è sotto rintrona; alternansi i movimenti di va e vieni delle braccia, e tra mozze parole e tronchi accenti, muore chi ha da morire, ed il racconto, monotono sempre, ritorna calmo come se nessuno fosse morto, come se duecento, quattrocento uditori non fossero stati sospesi, palpitanti, crudelmente incerti dell' esito della pugna pendendo dalle labbra dell' infocato narratore. Questa si chiama arte vera: e questa comprende, sente e vuole il popolo adulto.

Il contastorie non parla se non siciliano; tutt' al più, quando ha per le mani qualche pezzo grosso, crede di levarlo a dignità oratoria facendogli dire qualche parola, che dalle finiture in *are* o in *o* vorrebbe essere italiana; così, se non altro, è rispettata la situazione eroica (un profano direbba eroicomica) del personaggio in discorso.

Il *cuntu* cominciato col segno della croce, al quale l' uditorio religiosamente si scopre, dura un paio d'ore, nelle quali non lascia di far qualche breve pausa, tanto per prender lena e riposo. In questi brevi intervalli, senza scendere dalla sua tribuna, smette di essere quel che è, fiuta qualche pizzico di quello che gli esibisce qualcuno de' vicini, ed attacca conversazione sopra un *passaggio* della storia in corso; e succede che

> . . .Intorno ascoltano i primieri,
> Le viste i più lontani almen v'han fisse.

Egli scioglie dubbi, dirime questioni, accorda fatti apparentemente contradittorî: e questo è momento difficile per chi non sia profondamente istruito della storia, e potrebbe compromettersi con una risposta che non abbia l'appoggio della storia, a molti uditori ben nota. Ma il contastorie siciliano, per quanto lavori di memoria, non si smarrisce facilmente.

Mentre questo accade, il *siminzaru* e l'*acquaiuolu* (mestieri che, senza permessi di ministri di finanze, si cumulano allo spesso in un solo), vanno in giro col sacchettto di seme tostato e coi bicchieri, e l'uno o l'altro, o persona del contastorie, raccogliendo i due centesimi (*un granu*) che ogni seduto deve pagare per aver posto. Un accorto contastorie, quando gli astanti son lì tutti orecchi per sentirlo, e

.....Tanta dulcedine captos
Afficit ille animos, tantaque libidine vulgi
Auditur.....

per dirla con Giovenale (VII, 85), rompe improvvisamente il racconto e scende col berretto in mano raccogliendo i soldarelli che a piacere gli dà ciascuno di essi; tornato al posto, va a ripigliare il filo della storia interrotta.

Quale e quanta difficoltà sia nel narrare per quasi due ore di seguito, come i contastorie fanno, sempre di memoria e senza il benchè menomo sussidio di libri, non è chi nol veda. E qui appunto sta la differenza del contastorie siciliano e del contastorie napoletano. Questi legge, spiega, commenta un poema di cavalleria; il siciliano recita tutto a mente, quasi sempre senza aver letto mai un libro, essendo egli ignaro perfino dell' alfabeto; e se non lo è, e sente bisogno di rinfrescare le sue idee intorno alla storia della giornata, leggicchia e si prepara qualche cosa; ma si guarderà bene dal presentarsi al pubblico con un libro in mano, e, peggio ancora, dal farne lettura se non vuol perdere il prestigio e mandare a monte la illusione che nasce narrando, e si perde leggendo. Bensì può citare, come cita allo spesso, la storia, e ad essa appoggiarsi per corroborare l'autenticità dei fatti e la veridicità delle sue affermazioni. La narrazione di questi ultimi contastorie ritrae dal testo di guida, e non è un molto colorita e smagliante. Il popolano che sa leggere, legge poco, e quel poco ritiene fermamente e bene, e non se ne scosta gran fatto. Suoi libri sono, poichè parlo di cavalleria, i *Reali di Francia*, *Guerrin detto il Meschino*, *Il Calloandro Fedele*, e pochi altri romanzi cavallereschia, i quali tanto pel narratore quanto per gli uditori sono archivi storici. Questi libri corsero ed in parte corrono ancora stampati o manoscritti; e dei manoscritti qualcuno probabilmente inedito; e ci metto la probabilità, perchè sul proposito non posso aver fatto delle ricerche conducenti a conclusioni certe e sicure; la gelosia con la quale i contastorie guardarono i loro libri e mss. è invincibile. La Sicilia avrebbe una buona contribuzione da recare alla bibliografia de' romanzi cavallereschi se pubbliche e private biblioteche avessero conservata qualcuna delle edizioni che i nostri tipografi per parecchi secoli vennero allestendo. *I Reali* ed il *Meschino* ebbero a dozzine ristampe in Palermo ed a Messina [1]. In uno de' suoi volumi miscellanei di *Opuscoli siciliani* il marchese di

1. Per quel che vale, ecco qua una bizzarria che trovo in una cronaca siciliana del sec. XVII. Un Giovanni Domenico Cociola scrive da Milazzo sopra un attacco contro l'armata francese fatto nell' agosto del 1677 dal forte di quella città durante la ribellione di Messina, e mette in burla coloro che senza

Villabianca notò di aver fatto per suo uso una ricca collezione, che possiamo dire perduta, delle edizioni popolari nel secolo scorso tra noi, e fra le altre gli parvero pregevoli la *Storia del Meschino* e la *Storia di Orlando*[1]. In questo secolo avemmo tipografie, le quali più volte produssero i *Reali*, libro sul quale, fino al 1860, i nostri illetterati, amanti di storia cavalleresca, sillabicavano in edizionacce di Napoli e adesso in iscorrette edizioni di Milano.

La penuria di libri cavallereschi d'altro genere fu pei contastorie e per gli opranti una « felix culpa. » Un uomo provvidenziale, che sapea tutte le storie, che conosceva tanti libri quanti non ne conosceva nessuno, che avea letto Turpino, Berni, Boiardo, Ariosto ed altri assai, lamentando la difficoltà altrui di procurarseli stampati o mss., volle ripararvi componendo un' opera di grande mole, che molti comprendesse de' lavori del ciclo di Carlomagno, d'Orlando e via discorrendo, non indocili di legame tra loro ; lavori che egli vedeva rappresentati all' *Opra* o sentiva narrare al *Cuntu*. Quest' uomo sgobbò chi sa per quanti anni ! ed un bel giorno del 1858 cominciò a dar fuori la celebre *Storia dei paladini di Francia cominciando da Milone conte d'Anglante sino alla morte di Rinaldo*, che dopo tre anni era già quattro grossi volumi in ottavo piccolo di quasi 3,000 pagine[2] !

Don Giusto Lodico (chi più di lui ha diritto al *Don?* E *Don Giustu* lo

---

essere uomini d'arme s'armavano e faceano gli spaccamontagne : « e non so dire (egli scrive) se erano cacati di sotto, o pure estrenui guerrieri. Et sino a ore 22 la cavalleria era squatrunata fori, comandata dalla bizzarria di capitan Caccio del Brigo di Garraffa, e dalla positura spagnola, con tutti altri comandanti et estrenui guerreri, che appunto mi pullula la lettura delli *libri delli Reali*, che io avendo letto et ora visto, son for di me. » Vedi Di Marzo, *Biblioteca storica e letteraria di Sicilia*, vol. VI, pp. 118-119.

1. Nelle *Miscellanee erudite*, che fan parte del tomo XIV de' suoi *Opuscoli palermitani*, egli scrivea :

Poeti orbi.

« Li poveri orbi e ciechi di tutti due occhi, che come è notissimo, soglion invece col mestiere di cantare e recitare per le strade orazioni sacre e profane e sopra tutto improvesar poesie nelle feste plebbee in onore de' Santi, che fuori de' tempii nelle piazze e contrade espongonsi della città, son l'istessi poeti popolari appellati Cyclici Poetae, che fecero figura presso gli antichi in Italia a' tempi antichi de' Greci e de' Romani. De' parti e composizioni di tai bassi poeti di volgo per me *Villabianca* al volume piccolo di n° 82 di mie erudizioni se ne tiene una buona raccolta. Per lo più sono queste Orazioni di orbi e recite di canzoni, ridicolose e prodotte in poesia sicola bernesca, e fra esse che son date alla luce delle pubbliche stampe, riescon pregevoli *Lu Calaciuni a tri cordi*, che (*che è*) lo stesso di *lu Curnutu cuntenti*, la *Storia del Meschino*, il *Mercadante fallito*, e *Demonio tentatore*, la *Storia di Orlando*, *Aromatario e taverniere* ed altri. »

2. Palermo, Stamperia di Gio. Batt. Gaudiano. Parte I^a, 1858, p. 583 ; p. II^a, 1858, p. 580 ; p. III^a, 1859, p. 728 ; p. IV^a, p. 900.

chiaman tutti, anche ora che egli è lontano dai rumori della città) « nella presente storia « trattò « di quanto soffrì la Francia allorchè governava Carlo Magno, e delle avventure singolari che dovettero superare i Paladini; i quali, or pugnando con gl' infedeli, or per amore, non furono mai perdenti ». Accennò « eziandio tutti i tradimenti che ordì il conte Gano di Maganza contro Carlo, e la sua Corte, tenendo occulta corrispondenza coi Saraceni, per abbattere la grandezza di lui e dei suoi Eroi », senza nascondere « quel che Malagigi oprò colla sua magica potenza a prò dell invitto Carlo », onde « l'inferno tutto egli comanda per la salute dei Chiaramontani e Montalbanesi. »

« La descrizione che io intraprendo (egli aggiunge nel suo *preambolo*) non è mio parto, nè moderna n'è l'invenzione di quanto essa racchiude; ma è quella che da più secoli si è raccontata : in fatti chi non ha udito strepitare le armi di Orlando e Rinaldo ? E quanti traggono il vivere, narrando le grandi imprese di sì fatti Eroi ? Una dimanda potrà farmi il benigno lettore : Se eglino narrano il vero ? Nò, essi tanto ne sanno quanto formar può alquanti giorni di trattenimento, e ciò non si dovrà aver a colpa loro, ma più tosto del tempo, che ne ha disperso le copie, e però tutti gli amatori di questa storia non saranno mai soddisfatti se pria non scorreranno il mio libro, perlocchè nessuno ignora che se antica è stata questa cronaca, però non mai intiera nè ridotta ad un ordine logico progressivo com' ora la presento.

« L'unica mia fatica è stata di riunire tutti gli autori che di essa discorrono, e che vollero si fatte venture illustrare col bel genio di poesia, omettere ciò che fu parto della fantasia poetica, e descrivere quello che sembra verisimile. »

Da queste poche linee non è difficile rilevare che la vecchia arte degli scrittori di attenuare il merito delle opere altrui per far risaltare la necessità di un' opera congenere e la importanza di quella che si pubblica non è estranea al Lodico. Affine di rendere più gravi le ragioni che lo indussero alla compilazione del lavoro, egli strema l'intelligenza, la facoltà mnemonica de' contastorie, dando a credere che « essi tanto ne sanno quanto formar può alquanti giorni di trattenimento, » affermazione senza fondamento, come s' è potuto vedere nelle pagine precedenti, e come si vedrà in quelle che seguiranno ; e con forme troppo secche accenna alla dispersione, non già del popolo ebreo, ma delle copie dei romanzi che costituiscono la storia dei paladini. Vedremo presto quanto ci sia di vero in siffatta dichiarazione.

Quest' opera di grande mole fu presa a stampare per cura di tre editori palermitani, ed uscì a quindicinali puntate da 40 pagine l'una, al prezzo di *un tari* (cent. 42). Noto questo particolare per la diffusione che essa acquistò in tutta la città. Presso a tremila furono i soscrittori,

appartenenti ad ogni classe sociale e ad ogni età. Il sig. G. B. Gaudiano che la stampò racconta di quel tempo aneddoti molto graziosi. Il giorno della pubblicazione della puntata, la sua tipografia, l'atrio, il piazzaletto della via Celso era sin dalle prime ore del mattino affollato di gente, che attendeva, reclamava il sospirato fascicolo. Cominciata la consegna, si faceva a' pugni ed a' gomiti per esser de' primi ad averlo, previo il debito pagamento. Molti non sapevano leggere, ma compravano l'opera pel piacere di possederla, e se la facevano leggere da amici e conoscenti, o l'apprestavano, come anche oggi usano, alla lettura d'un crocchio di curiosi e di appassionati. E chi non credette di acquistare un tesoro con una opera che era la storia delle storie, il libro dei libri? Lo stesso D. Gaetano Greco, allora trai vivi, ne prendeva cinque esemplari, temendo che un giorno o l'altro si *perdesse la forma* (i tipi) di questo libro.

Un bel giorno con serietà imperturbabile si presenta al Gaudiano un padre di famiglia con tre dispense della *storia* e gli dice: « Caro signore, io ho un figlio studente, associato a questa storia. Dal dì che essa si pubblica, mio figlio non ha più testa, leggendola e rileggendola. La sera, guardando dal buco della serratura, lo veggo invece che coi libri di scuola, con la *Storia dei Paladini*. Egli non vuol più saperne di studio. Fatemi il favore: ripigliate queste tre dispense, e ridatemi i miei tre tarì... » Il tipografo sorrise, ed osservò che essendo state tra' coeditori *conteggiate* tutte le copie, egli non poteva riprenderla neanche gratuitamente; e dovette spolmonarsi a persuadere quel dabbenuomo che la sua proposizione era inaccettabile. Andò colui; ma in capo ad una settimana ritornò in cerca di nuovi fascicoli e premuroso d'averli. Letti i fogli pubblicati, egli era restato vivamente preso, innamorato della storia, e non voleva leggere altro, perchè altro non trovava di meglio in tutti i libri di questo mondo. Fece delle offerte al Gaudiano acciò rendesse più frequente la pubblicazione, e ne avrebbe voluta una ogni quattro giorni. E per tre anni di seguito, quanti ce ne volle al compimento dell' opera, quest' uomo, non unico nè singolare, non istette un giorno (e così fu pure durante la rivoluzione del 1860) senza far capolino alla tipografia di via Celso, divenuta piena di attrattive per lui.

Io non so chi degli uomini di lettere in Sicilia abbia mai svolto questi quattro volumi per la semplice curiosità, almeno, di vedere il filo della storia e i libri de' quali giovossi il compilatore; nè di ciò oso farne colpa a nessuno, perchè ci vuole una gran pazienza, una pazienza veramente giobbica, per leggere tante migliaia di fitte pagine d'un uomo, illustre sì presso i leggicchiatori d'un libro solo, ma poco conosciuto dai dotti, coi quali egli non ebbe mai da far nulla. Ci vuol poco

per vedere che il Lodico non è un letterato, nè si tarderà a prestargli fede quando, alla prima pagina del suo primo volume, ingenuamente confessa : « Non ho scritto per fare pompa del mio debole ingegno ; ma per passatempo di tutti coloro che vanno in traccia di udire cose piacevoli, o che (*sic*) la loro mente non sia tanto (*sic*) da potere aprire i libri dei dotti. » Nondimeno io ho fatta quell' improba lettura, e, pur diffidando delle mie conoscenze epiche cavalleresche, noto qui sommariamente i poemi che fornirono la grande tela della compilazione lodichiana. Apresi l'opera con *Le prime imprese di Orlando* di Lodovico Dolce ; segue con *L'Orlandino* di Teofilo Folengo, al quale si lega il *Mambriano* di Francesco Bello detto il Cieco da Ferrara, ove molte cose sono innestate dell' *Avino* relative a Mambriano, ed il *Mambrino*. Quasi tutto segue *L'Orlando innamorato* rifatto dal Berni e l'*Orlando furioso*. E poichè *L'Angelica innamorata* di Vincenzo Brusantino ha stretta parentela con l'Angelica dell' Ariosto, da essa son presi alcuni de' migliori tratti, come dall' *Amadigi* di Bernardo Tasso altri che appianano qualche lacuna e fanno scomparire il distacco che risulta dal passaggio dal *Furioso* all' *Angelica*. *Il Morgante maggiore* di Luigi Pulci fa seguito immediato, ma gli ultimi canti, che paiono quelli accodati da ultimo dal poeta al suo poema già dato in luce, son messi da parte, per far posto a *Madama Rovenza* di Francesco Tromba, che si chiude con la Rotta di Roncisvalle, presa, non già dal Pulci, ma da Turpino. Altro non oso affermare, e lascio che fornisca maggiori particolarità chi è molto saputo di questi studi.

Ma non perdiamo d'occhio i constatorie. Vincenzo Linares, osservatore accurato della vita siciliana, dalla quale adoprossi a trarre giovamento pei suoi *Racconti popolari*, uno con molta verità sebbene con poca intelligenza di cose cavalleresche ne scrisse col titolo *Il Contastorie*. A quel tempo, nel quarto decennio di questo secolo, un certo Maestro Pasquale divideva con un Maestro Antonino Manzella il plauso del numeroso stuolo di uditori, questi in un magazzino di via Candelai, quegli in una stamberga del Piano Santa Oliva, che oggi guarda la via del Politeama ; ed ecco un brano del racconto del Linares, che per noi ha valore di documento :

« Maestro Pasquale è il narratore delle storie più piacevoli che si sieno mai udite. Orlando, Rinaldo, Fioravanti, Rizzeri, *le donne, i cavalieri, l'arme, gli amori, le cortesie, le audaci imprese imprese ei canta.* Altro che Berni, altro che l'Arcivescovo Turpino. Gli esce di bocca un fiume di eloquenza, un diletto, un sapore che incanta e commuove i cuori niente teneri degli uditori. Ora li vedete silenziosi, immobili come a una melodia di Bellini, ora scoppiare in grandi scrosci di risa, in esclamazioni di sdegno e di maraviglia, e agitarsi come se scossi da un

ardore febbrile. Che sguardi feroci alle volte, che gesti smodati! Così vediamo, e non di rado ai dì nostri, i giovani in teatro animarsi a' gorgheggi di una donna, parteggiare per questa o per quella, dar fiato alle trombe od ai fischi, difendere anche col sangue la precisione di un trillo, urlare, romper le panche, minacciare e spesso venire alle mani. Collo stesso fervore i nostri personaggi prendon parte al racconto, inarcano le ciglia, battono le mani, e come viene in campo questo o quell' esercito, e si azzuffano cristiani e saraceni, così parteggiano o per gli unio per gli altri, applaudiscono ai bei colpi, si dolgono delle disfatte. Il vecchio, impassibile quanto un usuraio, ispirato più di un poeta, ameno sempre e facondo, infiora il racconto di facezie, si scalda, grida, schiuma, e dà colpi disperati sulla bigoncia; e quando l'estro lo trasporta, si alza dalla sedia, imbrandisce un' asta di legno, e figura i duelli dei suoi personaggi. Quel demonio di maestro Pasquale, se non ha studiato il Walter Scott, ne ha certo l'estro e lo spirito: descrive i luoghi, le truppe, i paladini, dispone le fila del suo racconto meglio che non farebbe il romanziere scozzese. E quando ha eccitato il desiderio di udirne la fine, allora, punto e basta. Così commuove e tien sospesi gli uditori per impegnarli a tornare il giorno dopo con la piccola oblazione di un grano (2 *cent.*) per essere ammessi allo spettacolo. Gran lodatore delle cose nostre a quando a quando fa paragoni, rammenta antiche memorie, ricorda quel po' ch' ei sa della nostra storia. L'entrata di Ruggiero, la rivoluzione di Alesi qualche fiata fan seguito alle gesta di Rizzieri e di Fioravanti. Se maestro Pasquale, invece di dire in prosa, cantasse versi, se avesse una lira nelle mani, sarebbe un rapsoda, un bardo (scusate il paragone) dei tempi nostri[1] ».

Men fortunato di Maestro Pasquale, Maestro Antonino non trovò un Linarès che ne serbasse viva la memoria e ne lodasse la valentia non comune. Ma rallegrati, anima cavalleresca; chè la tradizione ti fa giustizia! E la tradizione ti dice molto più valente di Maestro Pasquale, a cui la conoscenza di ciò che si diceva e scriveva di lui dava un po' di pretenzione. Onde più tardi, quando la fama correva pei quattro venti della città, al suo conto non più *un grano* si pagava, ma due, cioè un *bajocco* (cent. 4), il doppio del pagamento dovuto a Maestro Antonino. E la tradizione aggiunge che la pronunzia di lui era chiara ed aperta, che molta la naturalezza, grandissima la padronanza della materia, tutta sua la maniera di descriver le battaglie: ed ho sentito dire più d'una volta

1. *Maestro Pasquale*, novella, nel *Vapore*, di Palermo, 30 gennaio 1837, an. IV, v. IV, p. 17-19. Pal., 30. V. LINARÈS, *Racconti popolari*. Quarta edizione, p. 92 e 119. Palermo, G. Pedone-Lauriel, 1867.

che « Mastr' Antuninu 'nta la battagghiacci travagghiava, e avia bona gòrgia. »

Questi due contastorie furono scolari di un vecchio calzolaio, un certo Maestro Giovanni, che raccontava a Porta S. Antonino. Dopo del quale, e contemporaneo a' suddetti, fu un Maestro Luvicu (Ludovico), che chiamava molta gente a Porta Reale; e, per non dire di altri, un Maestro Camillo Lo Piccolo che finì, non so perchè, frustato a cavallo, con tanta vergogna dei suoi compagni di mestiere. Fanciullo, io conobbi al Borgo, in un magazzino del vicolo dei Lombardi, Compare Camillo Camarda (lo chiamavano *compare* e non *maestro*), di mestiere batti-sego; e non potrò mai più dimenticare la energia brusca de' suoi movimenti ed il suo fervore guerresco. Io mi recavo a scuola (fino al 1859 si andava a scuola due volte il giorno), e mi fermavo allo spesso sul limitare del sacro magazzino, dov' era tutta gente di mare, e pescatori specialmente. Il Camarda, rivolto verso l'uscio, narrava e narrava senza scomporsi per nulla: carrette che sul guasto acciottolato ribaltavano, donnicciuole del prossimo cortile di Palma che ciarlavano o si prendevano pei capelli, monelli che gridavano e schiamazzavano; tutto era nulla per lui. Una volta però, messo con le spalle al muro, perdette la pazienza e uscì in una sfuriata che anche me, che non ci entravo per nulla, mi fece fuggire impaurito. Era irritabile e collerico, e quando usciva dai gangheri bestemmiava come un turco; ed allora facea paura, perchè la voce, naturalmente rauca in lui, gli si sprigionava aspra e chioccia dalla gola: ed il viso, d'ordinario rubicondo, gli diventava di bragia. Lo biasimano di troppa licenza nel racconto, e nel Borgo se ne parla come di uomo che non sapesse o non volesse mai tenere la lingua a freno.

Conobbi pure, e chi de' Palermitani nol conobbe? quel Raisi Turi (il pescatore Salvatore), che per esser gobbo e scontraffatto era soprannominato ed inteso *Lu jimmurutu* e, per antonomasia, *Re Pippinu*. Là, al Foro Borbonico oggi Italico, sotto un grand' albero fronzuto, alla vista del pittoresco golfo di Palermo, sopra un alta sedia esponeva, *rarissima avis*, la storia sacra. Era di estate, e poichè ai 24 giugno, per antica consuetudine palermitana, quel sito delizioso si popola di gente a piedi, a cavallo, in vettura, che cerca un po' d'aria fresca e di svago, molti s'accostavano al piccolo contastorie, desiderosi di udirlo. Raisi Turi, seduto con molta proprietà, dominava non con la figura infelice, ma con la voce insinuante e la parola scultoria un migliaio di uditori, nei quali chi bene avesse osservato avrebbe potuto discernere classi varie e diverse: i più vicini, pieni di raccoglimento, a bocca aperta, pescatori e mestieranti in riposo o senza lavoro (*a spassu*); i più lontani, curiosi, non mai indiscreti, una folla di bassi impiegati, di pensionati che non

sanno come ammazzare il tempo. La passeggiata diurna (ve n' è una di sera) era piena, ed il buon gobbetto contava sempre, nè smettava se non sull' imbrunire.

Nella piazza S. Oliva, a sinistra di chi va alla via della Libertà, raccontò per oltre venti anni, fino a un decennio addietro, quel Giacomo Mira che tutta Palermo conobbe e ricorda sempre sotto il nome di *Rinaldo*. Egli sapea leggere, e forse da giovane non fu povero come tutti il conoscemmo. Ardito nell' aspetto, tendente al magro, avea occhi grifagni e d'una mobilità non ordinaria. Pensi ognuno che giuoco gli dovessero fare questi allorchè trovavasi in esercizio delle sue funzioni. Sfrenato beone, il giornaliero guadagno spendeva alla bettola, e non gli si sarebbe trovato indosso neppure un quattrino. Raccontava all' aperto anche nei giorni buoni d'inverno, perchè non avea tanto da prendere a pigione una stamberga; otto pancacce venutegli chi sa d' onde e come, gli faceano quadrato; e *Rinaldo,* sul nudo terreno, movendo sempre, e non mai alternativamente, le braccia e pur sempre ritto della persona, mandava innanzi la sua storia preoccupato forse più del pensiero di dover andare a cioncare che della responsabilità del racconto. Leggeaglisi in volto un non so che di strano e di eccentrico, un piglio quando carezzevole e quando superbo, sicchè a poco a poco gli vennero meno gli uditori, ed egli, senza tetto, ed all' uscio coi sassi, videsi costretto a chieder la carità pubblica. Giacomo Mira diventò un accattone di mestiere; ma un accattone che nella miseria serbava una certa alterigia, e a volte un fare tra il serio ed il burlesco; e chiedeva non per sè, ma per Rinaldo di Montalbano, che egli avea sempre lodoto, celebrato, portato alle stelle, e in nome di esso domandava senza insistenza e senza avvilimento un soldo; e nel far ciò eccolo scaricarti a bruciapelo un brandello di storia del sire di Montalbano, una storia che ti confondeva, ti faceva venir le vertigini per la inarrivabile prontezza e celerità onde usciva dalla sua bocca.

Un bel giorno Rinaldo non si vide più. Che se ne fece? Nessuno lo seppe, nessuno cercò mai saperlo. Giovanotti azzimati e agghindati che ne' vostri domenicali passeggi di Corso Macqueda foste più volte fermati dal povero contastorie, impiegati in attività di servizio cui egli ne' suoi maggiori bisogni importunò quando voi, in ritardo d'orario, vi affrettavate all' ufficio; amabili signore, alle quali le lodi sperticate di Angelica riuscirono tante volte incomprensibili o insulse in bocca di lui, tranquillizzatevi! Rinaldo di Montalbano è morto povero e pazzo al Manicomio di Palermo!

Morto sì, come i suoi compagni Maestro Salvatore Aiello e Maestro Francesco Gagliano, testè rapiti alla tradizione dei paladini; ma altri compagni son sempre vivi, ad altri ne sorgono a raccontare chi a Pie-

digrotta, chi dietro Castellamare (due figli di Camillo Camarda), chi sotto Porta de' Greci, chi a Porta Montalto, e chi a Porta S. Agata in Palermo (pare che i contastorie abbiano una certa predilezione pei siti presso le antiche porte della città). Ma di essi e degli altri che in Messina, Catania, Noto e nel restante dell' isola serbano vivo con la parola il culto della cavalleria medievale sarebbe troppo lungo l'occuparsi. I più tra essi non valgono il maestro di tutti, il nestore dei contastorie viventi della Sicilia, Maestro Salvatore Ferreri. Quel che per la poesia improvvisa è l'analfabeta Stefano La Sala [2], per le novelle e le leggende l' Agatuzza Messia [3], per l'opra de' pupi D. Gaetano Greco, e per la pittura de' cartelloni romanzeschi D. Nicolò Faraone, è per la storia de' paladini Maestro Salvatore Ferreri, palermitano come gli altri.

Chi è egli? Che cosa fa? Quali sono i suoi fasti? Udiamolo dalla sua stessa bocca con la certezza di udir la verità; dacchè nei molti anni che io lo conosco l' ho sempre ammirato per l'onestà e rettitudine dell' animo. Traduco letteralmente la schietta narrazione che egli ha fatta a me suo antico conoscente, medico ed estimatore.

« Io era fanciullo; all' età di quattordici anni mi venne in testa d'andare a sentire il *cuntu*. A quei tempi c'era un contastorie davvero buono, un certo Maestro Antonino Manzella muratore, che era il vero maestro del conto. Curioso, andai; ed egli raccontava il *Calloandro;* il passo mi piacque, e mi venne voglia di tornarci per sapere come andasse a finire. Ci tornai ancora dell' altro, e, per farla corta, ci andai sempre pel corso di nove anni continui. Io imparavo a fare il funaiuolo; a mezzogiorno smettevo di lavorare e correvo pel conto. Dopo un certo tempo, il conto cominciava a 20 ore, ed io, qualunque lavoro avessi per le mani, avvolgea il filo (che così era stato stabilito colmiomaestro), e me ne andavo al conto. V'erano giorni che il mio maestro mi mandava a Monreale a vendere il *rumaneddu* (canapello); ma io a 20 ore lasciava tutto in asso, ed ero lì al conto. Lasciavo i divertimenti, lasciavo qualche spasso a Boccadifalco, a Scannaserpi e altrove, purchè mi prendessi i quattrini che mi dava mia madre e me ne andassi al conto.

« Maestro Manzella per la sua bella *comica* avea gran folla. Avvenne che egli dovette lasciare il magazzino di via Candelai, e ne prese a pigione uno di Giovenco, sotto il campanile di S. Francesco di Paola. Maestro Antonino mi conoscea già, e sapea la mia nascita; entrammo in dimestichezza e prese a volermi bene, tanto che io cominciai a pa-

---

1. Vedi Pitrè, *Studi di poesia popolare*, p. 102-108, Pal. 1872.
2. Vedi Pitrè, *Fiabe, Novelle e Racconti pop. sicil.*, vol. I, pp. XVII-XX. Pal. 1875.

garlo a mese; ci accordammo per un *tari* (cent. 42) il mese, andassi o no. E di persone ce n' era! Giovanni di Quarto, Messeri, Don Benedetto Gianferrara, persone da vero civili.

« Un giorno Maestro Antonino mi disse : « Oh tu non hai mai nulla da fare che non manchi mai al conto? Dio di passione! Se i giorni del mese son 30, tu ci vieni 31! E che ti scappa via! » — « Io vengo per rubarle l' arte, » riposi io; ed egli : « E tu vuoi rubar l' arte a me senz' esser letterato? » — « E lei vedrà, che lei pezzo grosso, ed io roba da nulla, io le ruberò l' arte! »

« Ora io tutto ciò che imparavo andavo raccontando per le case per capriccio e, tanto, per *isfacciarmi*. Una volta il cavaliere Settimo, cieco di tutti e due gli occhi, mi chiamò perchè gli contassi il conto. A Lattarini alcuni mercantuoli aveano un gran gusto a sentirmi, ed io mi sfacciavo. Questo andava all' orecchio di Maestro Antonino, il quale dice : « Salvatore Ferreri va raccontando il conto per le case; » e quando mi vedea, mi canzonava. Alla fine del nono anno, tutte le storie io le sapevo benissimo, e al conto non ci andai più. Che mi venne in capo? la chitarra. Per altri ott' anni io non feci altro che divertirmi con la chitarra, e quando qualcuno volea divertirsi, mi mandava a chiamare. In quel frattempo ammalò Maestro Antonino; la malattia era seria : gli cadde il naso; mi fece chiamare : « Senti, Turiddo; tu di abilità ne hai, ed io lo conosco. Sai che ti dico? Racconta tu il conto, ed il guadagno lo divideremo. » Io m' ero ammogliato; e Maestro Antonino fece venire mia moglie da lui perchè la mi persuadesse a raccontare il conto dicendo che io avevo una *bella loquela*, e ci avevo modo a contare, e la storia la sapevo; e soggiungea, che quando io non potevo raccontare, mi avrebbe supplito lui. Ma io risposi di no.

« A quel tempo veniva al conto anche un certo Giacomo Mira. Diss' io a Maestro Antonino : « Ma Lei si rivolge sempre a me. Perchè non invita Giacomo Mira, il quale è *grazioso* nel raccontare? » E Maestro Antonino, a' miei costanti rifiuti, si vide costretto a chiamare Giacomo Mira. Costui però era un gran beone, e tutto quel che guadagnava spendea in vino; onde non poteva pagare la pigione, era sempre cacciato via dalle case, e si ridusse a raccontare la storia al Piano di S. Oliva, e morì all' ospedale. ...Ed io mi divertivo con la mia chitarra!...

« L'anno 1844 contava il conto un certo Maestro Raffaele pastaio, che avea posto proprio alla cantoniera di S. Francesco Saverio. Era costui pazzesco, piantava gli uditori del suo magazzino, e andava a raccontare a Porta di Castro, e così si vendicava del suo padrone di casa, il quale si pagava la pigione del magazzino con la somma che si riscoteva ogni giorno. Don Giacomo Lanza, padrone del magazzino, avea un compare,

fallegname all' Origlione e cugino mio. Questi udendo i lamenti del Lanza venne a pregarmi di raccontare io il conto ; e tra il sì e il no, mi persuase ; ed io ci andai, avendo avuto le sedie necessarie anche da lui. Il primo giorno, non me ne dimenticherò mai più, fu l'indomani di S. Rosalia (16 Luglio), e guadagnai 34 grani (cent. 72), e mi *sfacciai* la prima volta. La fama si sparse, ed il magazzino cominciò a popolarsi : venivano soldati, galantuomini, anche donne, e persino due preti. Un giorno io raccontava come qualmente Rinaldo fosse stato messo in carcere, e Carlomagno l'avea condannato a morte ; mi si avvicina uno con le lagrime agli occhi e mi dice : « Turiddu, per te c' è un carlino (cent. 21) se tu liberi presto Rinaldo. » Ammirando tanta tenerezza per Rinaldo, io affrettai, precipitai il racconto, e feci scarcerare Rinaldo da Malagigi per mezzo della sua arte diabolica. Appena colui vide scarcerato Rinaldo si alza e grida : « Viva Turiddu ! che ha liberato Rinaldo ! Vai a farti friggere-Carlomagno minchione ! » Lascia il suo posto e mi viene a regalare un carlino[1].

« Mio cugino dovette demolire un solaio dentro il monastero dell' Origlione ; prese le tavole e le mise a disposizione mia ; e così mi provvidi di panche. Nel 1854 venne il colera, ed io passai nel cortile di Carella (Chiasso Caruso). Lì, nel fosso, trovai un partito contrario, perchè ci era colà Maestro Raffaele, che poi si trapiantò nel piano del Castello. Io però non mi perdetti d'animo ; chè anzi tolsi certi abusi che si erano introdotti, di fumare, giocare a carte... ; la qual cosa spiacque a qualcuno, e si malignò a danno mio spacciandosi che io non sapea bene il conto. Tra gli altri, un cocchiere cercava soverchiarmi contraddicendo a qual che dicevo io. Una volta però ne uscì scornato, perchè avendo *rigettato* un fatto che io conoscevo benissimo, io mi giocai il collo, ed il cocchiere dovette confessare che la ragione stava per me : e da nemico acerbo che mi era, mi divenne amicissimo.

« Le cose mie andavano a vele gonfie : e Maestro Raffaele *cacciava mosche* al Castello, e volea tornare al Fosso dov' era prima, e dove avevo preso posto io. Il magazzino era pieno sino alla porta, sino alle scale del cortile, ed il venditore di seme mi rubava a man salva. Si trattava di 8 tarì e 15 grana (L. 3. 72) di guadagno, ed egli me ne facea vedere poco meno di metà. Io capii che in questa faccenda c' era la mano di Maestro Raffaele, e lasciai il magazzino.

« Io stavo di casa rimpetto Sant 'Annuzza (via Pignatelli Aragona) ; e i miei affezionati vennero colà a sentire il conto : e Maestro Raffaele rimase con quattro gatti, che non capivano nulla.

---

1. Un aneddoto simile troviamo in Muratori, *Antiquit.*, diss. XXIX.

« Al 1860 un amico mi fece vedere la storia dei Paladini di D. Giusto Lodico. Io non sapevo e non so leggere ; ma uno che sapea di lettera me ne lesse qualche pagina. Ora ci si crederebbe ? prima che l' amico mio leggesse, io diceva quel che dovea seguire. Dice l' amico : « Diàscolo ! voi ne sapete più del libro ! »

(Qui il Ferreri più del consueto s 'accese in volto ; poi continuò).

« Io guadagnavo la grazia di Dio, perchè oltre che a contare il conto m' industriavo a fare il funaiuolo, che è il mio mestiere ; e m' ero fatto un capitaluccio. Certi *amici*, che conosco e devo fingere di non conoscere, durante i fatti del settembre (1866) mi rubarono, e mi lasciarono povero e pazzo. Adesso son mezzo cieco, e racconto per necessità. Per via di quel dispiacere m' assoggettai all' asma che Lei sa ; e quando parlo mi manca il fiato, e vi son giorni che dalla forte tosse non posso andare avanti. Campo la vita Dio sa come... »

A questo punto gli chiesi delle storie ch' egli sa, e della maniera onde egli le coordina e fa progredire ; ed il buon vecchio proseguì :

« Tutte le storie che io so sono di *eredità ;* si comincia con Costantino Magno e si finisce con Calloandro ; poi si ripiglia. Se la vuol sapere tutta questa eredità, gliela dico in quattro parole : Costantino Magno ; suo figlio Fioro ; poi Fiorillo, poi Fieravante ; Fieravante fa Giberto ; Giberto, Michele ; Michele, Luigi ; Luigi, Pipino ; Pipino, Carlotto Magno. E questo è un punto. Ottaviano fa Bovetto ; Bovetto fa Guidone ; Guidone fa Buovo d'Antona ; Buovo d'Antona fa quattro figli, ed il maggiore è Sinibaldo ; questi fa un figlio : Chiaramonte, e *fabbrica* il regno di Chiaramonte. Chiaramonte fa Bernardo ; Bernardo porta cinque figli, e sono Ottone, che *governa* l' Inghilterra, Bovetto, Amone, Leone IV pontefice di Roma e Milone d'Anglante. Milone porta Orlando ; Ottone porta Astolfo ; Buovo d'Asmonte porta Malagigi e Viviano ; Amone porta Salardo, Biscardo, Ricciardetto, Rinaldo e Bradamente femina, e son cinque. Carlomagno porta pure un figlio, e si chiama Durando ; Durando porta un figlio, e gli dà per nome Luigi. Luigi fa quattro figli : Cafiero Baglione, Sinibaldo padre di S. Rosalia nostra protettrice, Balduino, la principessa Ester francese, e questa diviene sposa di Rinaldo il furioso, che diventò re di Gerusalemme per Torquato Tasso, ma questa non è una storia molto antica, e coi paladini non ci ha nulla che fare.

« Ma qui lasciamo, perchè corriamo pericolo di perderci. Se volessimo toccare solo di tutte le famiglie, una giornata intiera non ci basterebbe ; una cosa dico soltanto : che i paladini più valorosi son dodici, e sono : Orlando, Rinaldo, Olivieri, Oggeri, Salomone, Guglielmo, Marco, Matteo, Gulio (*sic*), Vilia e Bilinceri, Sansone, Sansonetto e Astolfo d' Inghilterra, chiamato il Granduca del Pardo. »

Se qualche cultore di storia cavalleresca ha nulla da osservare, si rivolga a Salvatore Ferreri, via Pignatelli Aragona, n. 76; ma ci pensi due volte a mettersi in discussione con lui soprattutto in argomento di genealogia. Il Ferreri non la cede a nessuno per memoria, e sa quanti peli ebbe in barba fin l' ultimo de' cavalieri cristiani, e chi di essi la portasse lunga, e chi corta e chi rasa affatto. Lo sbaglio di numero nella rassegna dei dodici paladini maggiori è una mistificazione, che pur ricomparisce nella poesia popolare cavalleresca.

Il nostro contastorie prosegue le sue informazioni:

« Il mio racconto dura due ore, due ore e mezzo, secondo la storia che ho per le mani e la gente che viene. Quando salgo là sopra, la storia l' ho bell' e pronta, perchè le cose mi vengono in testa come se io le vedessi; e una parola non è finita che l' altra è lì all' ordine (pronta). Com' è il gomitolo del refe? svolto da un lato, prosegue a svolgersi dall' altro, finchè poi ne viene il capo; ma nella mia testa questo capo del refe non viene mai, perchè la storia non ha fine.

« Qualche volta poi fo qualche *parabola* (paragone), perchè nello stomaco della roba ce n' ho, ed agli uditori queste cose non dispiacciono. »

— Ma queste storie che si contano de' paladini di Francia, chiesi io una volta al Ferreri, sono esse vere?

— « Queste *cose* che si contano forse non tutte son vere; ma un fondamento di verità ci dev' essere. Rinaldo, Orlando, Carlomagno esistettero; ma le storie poi li abbellirono.

« Tant' è, la gente ci si diverte molto, e se io avessi a contar loro altri fatti, s'annoierebbe, e vorrebbe sentire la *storia*. A Rinaldo tutti vogliono un gran bene, e quando sanno che io l' ho per le mani (ne conto la storia), guadagno di più, chè la storia dei paladini piace loro più del pane. Se io non contassi questa storia, potrei chiuder bottega. A proposito de' paladini tutti sono d'un sentimento. Ammirano Orlando, ma non se ne curano gran fatto, perchè cercano di Rinaldo, e v' è il motto: *E chi si' Rinardu a la munnu?* e si dice di chi se la piglia con chicchessia, e ovunque si volga trova da ridire. Ma di questioni ce n' è sempre, e chi parteggia per uno e chi per un altro de' paladini, e si discute su qualche punto, e si è contenti quando si prepara qualche battaglia.

« Io che conobbi, a' miei tempi, Maestro Pasquale e Maestro Antonino, posso dire che ebbero i loro scolari, ma anch' io ho avuto i miei, e qualcuno è riuscito *grazioso*. Vito lo scarparo, che racconta a Porta Sant 'Agata, lo avviai io, e v' è pure il figliuolo di Camillo Camarda. Camillo era sboccato, e raccontando parlava osceno. Oh che è mai questo! Se s' ha a dire che quel tale *sverginò* una ragazza, io dico che le fece uno *sfreggio*. Ed è così che bisogna fare! perchè le parole scostumate a chi piacciono degli uditori, a chi no; ma più no che sì. »

A compimento di questa autobiografia orale aggiungo poche osservazioni mie ed il ritratto dell' autore.

Maestro Salvatore, che vive in onorata povertà, e non lascia passar giorno senza udir messa nella vicina chiesa di S. Francesco di Paola, racconta in un magazzino davanti a una settantina di uditori. Coi pochi soldi che ricava paga la pigione e compra un pezzo di pane, e nei giorni felici d' inverno, cuoce una minestra per lui, la moglie ed una figlia adottiva, una giovane che egli prese bambina fra le trovatelle e crebbe e sposò ad un giovane. L'inverno, così crudele pe' poveri, è sempre il benvenuto pei contastorie; gli uditori son più numerosi, crescono il doppio, il triplo del numero ordinario, e fanno ressa attorno al narratore. Non sono essi venditori ambulanti d'acqua, spacciatori di seme, fruttivendoli, pescatori, che in estate hanno merce da vendere e soldi da guadagnare? Ecco perchè d' estate disertano, per tornare di inverno.

Magro di corpo ed asciutto, il Ferreri ha una fisonomia che può significare molto ingegno naturale ovvero qualcosa di scimunito o di fatuo. Fronte larga, occhi rientranti, nascosti sotto folte sopracciglia, ed uno, in certa guardatura, un po' tendente allo strabismo; bocca larga, mento schiacciato e corto. La vista, indebolita o, piuttosto, travagliata da incipiente cateratta, non gli fa discernere chiaramente gli oggetti, e nell' affissare alcuno a controlume fa riparo della mano all' occhio faticato. L'asma ch' egli accusa è invece uno spasmo della glottide, che in certi giorni gl' impedisce di raccontare più oltre; cosa di che egli rimane desolato più che della perdita materiale de' pochi soldi della giornata; perchè è proprio nel meglio che il respiro gli manca, quando, disposti i suoi eserciti, generale in capo, li dee condurre alla mischia, o spingerli all' assalto, ed ha maggiore bisogno di forza, vigore e fiato per gridare, agitarsi, commuovere. Egli, che s'interessa tanto de' suoi personaggi, non sa rimanere tranquillo; e siccome la battaglia, il duello è condimento necessario della storia in corso, così le cause occasionali dell' accesso non sono infrequenti. Nella morte de' paladini, p. e, un parosismo è quasi inevitabile, perchè egli piange davvero. Me ne appello, tra gli altri miei amici che l' hanno voluto conoscere, al conte de Jacquemont, che anche lui ebbe vaghezza di udirlo. Il mio egregio amico non mi darà dell' indiscreto se dirò che la commozione con la quale il Ferreri gli raccontò la *Rotta* gli fece asciugare qualche lagrima involontaria. Nel settembre del 1875 lo conobbe in casa mia il carissimo e dotto Gaston Paris, e rimase letteralmente stupito di quest' uomo, che, analfabeta, sa raccontare per più di 18 mesi di seguito storie sempre diverse senza omettere una circostanza, senza dimenticare un nome!

Al conto di Maestro Salvatore assiste sempre una donna, magra quanto lui, ma più di lui spedita nel parlare, nel gesticolare : sua moglie. Chi pratica con lo zoppo, impara a zoppicare, dice il proverbio; e Donna Rosalia Genova (in Palermo *Donna* si dice a qualunque donna che non sia del vilissimo volgo, ma del basso) ha imparato tutto quello che sa Maestro Salvatore, analfabeta quanto e più di lui, che è analfabeta tipo. E come no, se nel magazzino del conto essa ci sta, come si dice, di casa e di bottega, e mentre egli racconta, lei fa calza e sente, e con lieve tremolio delle labbra precorre alla parola che il contastorie ha da pronunziare ? Quando gli è daccosto, essa gli getta a bassa voce un nome, che egli non dimenticherebbe certamente, ma che gli ricorda la premura della sua buona compagna. Ella stessa si commuove, gioisce, palpita per gli eroi e le eroine della leggenda, e non sa trattenersi, a racconto finito, di esclamare che quel passaggio è veramente bello, uno dei più belli di tutta la storia. Donna Rosalia sarebbe buona a raccontare lei stessa se per inabilità fisica Maestro Salvatore non potesse più farlo; ma a ciò si opporrebbe l'uso e la decenza, che non consentono alle donne di far le contastorie ; e poi per lei sarebbe una desolazione, non avendo al mondo altri che lui, il suo benamato *Maestro Salvaturi*, che essa ama, stima ed ammira, e col quale, secondo l'antica abitudine domestica, tratta con affetto rispettoso dandosi sempre del *voi*, che nelle nuove coppie della presente generazione è stato sostituito dal *tu*.

Chi non è in Palermo e vuol sapere di altri contastorie siciliani, ne troverà nei capi-provincia e nelle principali città dell isola : due in Messina : uno cieco, al Gigante, sotto il Nettuno, nel Porto ; un altro, giovane sui quarant' anni, rimpetto la chiesa di Porto Salvo. Entrambi hanno il mare, immenso come la loro memoria, davanti. Due altri sono in Catania, uno de' quali alla Marina, sotto il Seminario vescovile ; uno in Siracusa, soprannominato *Rinardu,* in Piazza Marina ; un altro ancora, fino a pochi anni sono, in Rosolini, nella stessa prov. di Siracusa [1] ; uno

---

1. In bocca a questo contastorie ora morto è messo il *Cala Farina*, *racconto popolare di* FAUSTINO MALTESE, *notajo in Rosolini* (Firenze, tip. del Vocabolario 1873), il quale così comincia :

« In Sicilia, anche quel del Cantastorie è un mestiere, col quale, specie i ciechi, trovan modo, quantunque assai sottilmente a reggere la vita.

» Tra il corredo dei loro racconti, oltre quelli del Meschin Guerrino, dei Reali di Francia, dei Beati Paoli, v' ha pure quel di Cala Farina ; che, sebbene svisato dalla tradizione, e dalle lascivie della immaginazione, ricorda un tratto di storia siciliana, e le simpatie del nostro popolo per Maniace, capitano greco mandato dalla corte di Costantinopoli a scacciare i Saraceni, non per liberare la Sicilia e prosperarla ; ma per averne il dominio e tornare a cavarne tanto grano, quanto un tempo da tutta Italia » (p. 5).

Questo cantastorie « era un vecchierello cieco, che stava di casa sotto la

in Castelvetrano (prov. di Trapani) ecc. Salvo poche eccezioni, i nostri contastorie menano vita piuttosto stentata, ma non sanno abbandonarla anche coll' attrattiva d'una vita migliore.

La storia de' paladini è raccontata anche in qualche famiglia, e si sa di un certo Patuano fuori Porta S. Giorgio che alcuni anni fa ridusse a dovere i figliuoli indocili di freno, precisamente col conto. Essi rientravano in casa la sera a tarda ora, e non c'era verso che mutassero vita. Che fare ? Un bel giorno il padre invita in casa un contastorie, e chiama i figliuoli a udirlo. Nessuno mancò; e tutte le sere prima che abbuiasse, i nove figliuoli di Lao Patuano faceano a chi primo tornasse a casa per andare a sentire il simpatico, il graditissimo conto.

In forma di episodi e di leggende isolate alcune delle storie romanzesche cennate finora si raccontano come novelle popolari ; ma nessuno le considera come novelle, e nel dirle avverte che fanno parte del tale o tal altro romanzo del ciclo d'Orlando, di Carlomagno, di Rinaldo e di altri simili. Il seguente esempio, da me trascritto *ad literam* dalla bocca d'un arrotino ambulante, può dare un' idea della maniera felicissima onde il nostro popolo s' è assimilato, non dico le più modeste leggende cavalleresche in prosa, ma i poemi romanzeschi più elevati come l'*Orlando furioso*, dal *quale il nostro* episodio è staccato.

« C'era 'na vota un re chiamatu Galafruni. Stu Galafruni avia du' figghi : unu màsculu, e una fimmina ; lu màsculu si chiamava Argagghia, e la fimmina Ancèlica. Cci dici lu patri : « Va 'n Parigi di Francia tu e tò frati, e ti fai maritari di (*da*) lu 'mperaturi Carrumagnu ; a cui ti voli dari iddu, ti duna. »

» Pàrtinu e vannu 'n Francia ; si prisintaru a Carru e cci dissiru chi eranu figghi di Galafruni : « Maistà, mè patri nni mannò ccà e dici ca a cui cci (*le*) vuliti dari, cci dati. »

« Ora pi maritari a sta picciotta, Carrumagnu avia a fari 'na festa ; e mannò a 'mmitari a tutti li spagnoli parenti d' iddu : Marsiliu, Bulgaranti frati di Marsiliu, Farsadonna e Beggiardina, tutti frati ; Farrauttu figghiu di Farsadonna. Jamu ca comu arrivaru 'n Parigi di Francia tutti sti guirreri si 'nnamuraru d'Ancelica ! Dissi Carrumagnu : « Ora beni, p' 'un fari disparità, niscemu li pòlisi (*tiriamo la sorte*) ; cui nesci, si pigghia ad Ancelica. » — « Adaciu, Maistà, dici Argagghia. Cu' abbatti a mia, io cci dugnu a mè soru pi mugghieri. » Farrauttu vuleva ad Ancelica senza tirari nè bussulu nè nenti. « Allura, cci dissi Carrumagnu, si tu vôi ad Ancelica, tìrati (*combatti*) cu Argagghia e finisci. » — « Mai

---

sagrestia della Chiesa Nuova (Rosolini), e viveva, quantunque a stecchetto, dei suoi racconti, di lavori manuali, e di limosina » (p. 9).

(*no*), 'un pò essiri! La vogghiu senza jiri a cummàttiri, massinnò mettu pi tutti (*altrimenti comincio a picchiar tutti*). All' urtimata (*finalmente*) vuàtri Francisi chi vi sintiti? Chi vi pari ca nuàtri Spagnoli nni scantamu (*abbiamo paura*) a stari 'n facci a vuàtri? Ma io mancu vi viju! Di unu sulu mi scantu: di Rinardu; veru è ch' è francisi, ma joca chiummusu, e quannu duna vastunati, li duna boni. » « Com 'è! dici Carrumagnu. 'Unca (*dunque*) Rinardu 'nn è francisi? » — « Basta, Maistà: io vogghiu ad Ancelica. Vostra Maistà chi dici: ch' hê ghiri (*che ho da andare*) 'n facci ad Argagghia? E io cci vaju. »

« Si prisintò 'n facci ad Argagghia; si pigghiàru li lanci 'n manu, e carricàru 'nta un corpu (*e caricarono in un colpo*) agguali tutti dui. Ma la lancia d'Argagghia era 'ncantata, e abbattíu a Farrauttu, e fuìju pi lu sdisonuri ch' aveva. Argagghia vidennu vèniri poi tutti li paladini, vitti la carta mala pigghiata, e fuìju. Sò soru pigghia l'aneddu (ch' avia n' aneddu 'nfatatu), si lu metti 'mmucca e spirisci. Iddu si misi a cavaddu a un cavaddu ch' avia chiamatu Rabbicanu, e spiríu. Lu Farrauttu nn' arristò cu currivu ca 'un potti fari zoccu (*ciò che*) aveva 'n testa. Mirrinu mâu cumminò un scherzu: di fari 'na funtana d'amuri e 'n' àutra di sdegnu. L'Ancelica vippi a la funtana d'amuri, e misi a 'ddumari (*e comincio a bruciare*) pi Rinardu; Rinardu la java circannu di ccà e di ddà; arriva a la funtana di sdegnu, vippi, e misi a sdignari ad Ancelica. Farrauttu java circannu ad Ancelica, e si vippi puru l'acqua d'amuri, e cchiù di cchiù abbampò. Scontra a chistu Argagghia 'nta la voscu di Mirrinu. « — Ti salutu, Argagghia, come si'? » — « Io bonu » dici Argagghia. — « Ora tu m' ha' a dari a tò soru » dici cu attu 'mperativu Farrauttu. — « E io chi l'haju 'nt' 'a sacchetta, ca vôi a mè soru! Avemu a fari li cosi beddi cu l'occhi aperti. Tu vô' a mè soru; ma sai ca a mè soru l'havi a maritari Carrumagnu, pi ordini di mè patri. » — « O tu mi duni a tò soru, o all' armi! » — « All' armi! »

E qui lasciamoli picchiarsi l'un l'altro, sicuri che la vittoria sarà per Argalia.

III. — LA POESIA POPOLARE.

Se i ricordi ed i cenni più o meno letterarî potessero formar documento di popolarità delle leggende cavalleresche, importerebbe anzitutto spigolare di qua e di là i lavori editi ed inediti de' principali poeti siciliani del cinque e del seicento. Le citazioni sarebbero molte e di un certo valore anche pei nostri studi, rivelando, se non altro, quale influenza possa aver esercitata la letteratura erudita sulla popolare, quali fatti abbia potuto quella togliere a prestito da questa. In una poesia di Antonio Ve-

neziano (1543-92) non mai finora pubblicata, e che si conserva ms. nella Biblioteca Comunale di Palermo, si leggono questi terzetti:

Lu forti Brandamanti di Ruggeri
Di lu so Ricciardettu Fior di Spina,
Fiardaliggi happi lu so cavaleri.
La bella donna di Catai Reina
Angelica non fu preda d'un moru?
Di quanti fu Ginevra? Quanti Alcina? [1].

Quest' altro è in un' altra poesia, egualmente inedita, dello stesso poeta:

Ment' happi Astolfu di 'nnimici xhiauru [2]
Tuccau lu cornu so di Logisditta,
E di li danni soi fici ristauru [3].

In una poesia di Paolo Maura da Mineo nella provincia di Catania (1638-1711), scrittore che seppe appropriarsi molte forme spontanee ed efficaci del popolo,

..... Un birru
Paria lu stissu Orlannu 'nfuriatu,

ed un altro

Assumigghiava a 'n 'autru Ferrautu [4].

Le citazioni potrebbero moltiplicarsi; ma quel che fa per noi sono i ricordi conservati in mezzo al popolo. Fuori Sicilia, nell' alta Italia particolarmente, c'è tutto un gruppo di canzoni popolari sotto vari nomi e titoli, canzoni quando esatte e quando sformate, le quali si fanno agevolmente riconoscere del ciclo di Rinaldo o di altro guerriero. Tali sono, p. e., quelle raccolte anni fa dal Nigra in Piemonte e pubblicate testè nella *Romania* di Parigi [5], dove pure delle altre egualmente italiane ne sono state pubblicate [6]. Questo non è in Sicilia. Qui la canzone caval-

---

1. Segnato 2. Qq D 68, p. 510: *Puttanismu.*
2. Mentr' ebbe Astolfo odore (sentore) di nemici.
3. Ivi, p. 526: *Cornaria.*
4. *La Pigghiata e li canzuni di* Paulu Maura *di Miniu, nova edizioni*, ecc., p. 5. Catania Galatula 1871; ed anche: Paolo Maura *Poesie in dialetto siciliano, con alcune di altri poeti mineoli, una prefaz. di* L. Capuana *e un fac-simile*, p. 9. Milano, Brigola, 1879.
5. T. XI, p. 391-398. Aprile-Luglio 1882.
6. Ivi, p. 585. In tutte queste versioni l'eroe è chiamato *Rinaldo, Rinald, Luggieri, Lüis, Carlin.* Nelle versioni francesi pubblicate dal conte de Puymaigre nei *Chants pop. recueillis dans le pays messin*, t. I, p. 39, Paris, 1881, da V. Smith e da G. Paris nella stessa *Romania*, X, 581; XI, 97, egli è *Arnaud, Renaud, Renom, Louis, Leouis;* nella portoghese di J. Leite de Vasconcellos (*Romania*, XII, 114) *Don Pedro;* e nella catalana di D. M. Milá y Fontanals (*Romancerillo catalan*, 2ª edic., p. 156-158) *Don Joan de Sevilla, Don Olalbo,*

leresca propriamente detta manca, o se vi fu importata, non riuscì mai ad acclimarsi, nè a prender mai forma dialettale. In Sicilia la poesia romanzesca, cavalleresca, come vuole intendersi in questo studio, riceve la ispirazione dai motivi e dalla storia dei libri, rarissimamente dalla tradizione; ma la forma che prende (dico *forma*, badiamo) è tutta siciliana, in ottave ora a rime alterne, ora a rime baciate.

Altrove io pubblicai per la prima volta una ventina di versi, che mi parvero « frammenti di qualche poemetto romanzesco in ottava rima, » e che io ricordai e ricordo sempre « di aver uditi nella mia fanciullezza; e so, per sentita dire, appartenenti ad una storia molto lunga sopra i Paladini di Francia, la quale dal primo all' ultimo verso andavano cantando per tutta la Sicilia poveri ciechi per procurarsi da vivere [1]. » Undici anni di ricerche hanno accresciuto di quattro tanti i pochi versi da me trovati fino al 1873; cosicchè abbiamo più lunghi frammenti in ottave ora epiche, ora alla siciliana, ora a rime baciate, alla maniera dei rispetti toscani. Corrono sotto il titolo di *Storia dei paladini*, a pezzi e a bocconi, legate nelle interruzioni da poche parole in prosa, che formano la tela, e che devono essere stati de' versi ora dimenticati. È facile il vedere che la parte prosastica è tutta narrativa mentre la poetica è tutta drammatica. Tra le molte versioni che ne ho udite e potuto avere, tre son le migliori, raccolte, una dal prof. Corrado Avolio in Noto, ed ha cinquanta versi; una da me in Palermo, e ne ha ottantatrè, una dal Salomone-Marino in Borgetto, ed è di novanta. Tutte e tre presentano le medesime interruzioni; e della notigiana l'Avolio mi scriveva averla raccolta « da un contastorie, che avea appreso il *Cuntu di Rinardu* in prosa scontando non so che pena nel bagno di Noto; il qual contastorie la recitava declamando, ed arrivato ad un certo punto cantava la prima delle ottave; poi, continuato il racconto, cantava la seconda, e così intercalando prosa e poesia, declamazione e canto, finiva il suo *Cuntu* [2]. » Presso che il medesimo è della lezione palermitana, che io colsi a volo dalla bocca d' un cieco, notissimo, particolarmente al Borgo, e da tutti chiamato, ed egli stesso lieto che lo chiamassero così, *Cumpari Vannettu* (compare [Gio]vannetto); ma i versi non eran cantati, come altra volta mi accadde di udire, e come mi è stato ripetutamente confermato, ma

---

Don Francisco. Altre versioni spagnuole ne ricordo nel *Folk-Lore Andaluz*, 1882-83. Una imitazione ne presentò il sig. A. Germain alla Félibrée de la Mainteнance de Languedoc del 14 maggio 1883; vedi *Revue des langues rom.*, p. 149, Montpellier, sept. 1883.

1. *Studi di poesia popolare*, p. 14 e seg.
2. Lettera de' 6 novembre 1875.

declamati con una certa solennità e accompagnati da movimenti rapidissimi ed agilissimi che egli facea con una sua inseparabile *canna americana* (senza della quale non l'ebbi a veder mai finchè visse) imitando gli assalti de' guerrieri della storia.

La lezione di Borgetto è la men breve e la meno irregolare: ed io la preferisco alla mia, dalla quale però riporto tra parentesi, perchè si possono agevolmente distinguere, i versi che vi mancano e che trovo nella palermitana.

STORIA DEI PALADINI DI FRANCIA

(Borgetto [1]).

« Un guerriero pagano a nome Aquilante era amico di altro guerriero pur esso pagano, a nome Arcadio (*Argalia*), che possedeva un' armatura bellissima e d'ottima tempra. Aquilante ardentemente desiderandola, non trovò altro mezzo se non quello di ricorrere al tradimento; invitato quindi Arcadio ad un duello come per semplice esercizio e prova reciproca di maestria, nel correr la lancia, mentre Arcadio mirava allo scudo, egli mirò dritto al di sopra dell' arcione e passò da banda a banda l'avversario. Spogliatolo delle armi lo butta spirante in un fiume; ma il tradito Arcadio ebbe la forza di dirgli: « Pensa che non col tradimento, ma col valore si acquistano le armi; e però se onorato uomo d'arme ti vanti e desideri conservarti, acquistati un' armatura migliore della mia, ma col coraggio e la virtù; e questa, che scelleratamente mi rubi, restituiscimi qui nel fiume, dopo un anno, un mese e un giorno. »

All' anno, mese e giorno preciso, Angelica, sorella d'Arcadio, in agguato tra le canne e le frasche presso il fiume pensava come poter recar la morte ad Aquilante: ma in questo, giungendo egli al fiume, ella gli rivolge, dal suo nascondiglio, la parola, e simulando Arcadio, dice:

« Pensa, paganu, e pensa a cu' ocidisti:
Lu fratellu d'Ancelica sugn' iu;
Dunami l'ermu chi mi prummittisti
Pri 'nsina dintra di lu ciumi riu:
Fari lutò duviri nun vulisti,
Ma l'ermu dunamillu, pirchì è miu;
Nun ti trubbari si trubbatu sta
Chi tu di fidi mancatu mi häi [2].

1. Dettata da Pietro Giàimo fabbro-ferraio di Borgetto, raccolta dal Dr S. Salomone-Marino.

2. Ca di parola tu mancatu m' hai (*var. Palermo*).

« Ma si tu vô' acquistari un ermu finu
Guadagnalu ed acquistalu cu onuri;
Unu l' havi Rinaldu Paladinu,
N' àutru Orlannu e forsi cchiù migghiuri;
Unu è d'Almunti, l'autru di Mambrinu,
L'hannu acquistatu cu lu sò valuri. »
Cci passau l'arma, cci firíu lu cori
Sintennu ora d'Arcadiu sti palori. »

Dici: — « Un pattu ti fazzu eu, Aculanti: [1]
Chi nuddu ermu copra la mè frunti,
Ma sulu chiddu di Orlannu [lu ?] conti,
Chi l'ha livatu a lu famusu Almunti. »

« Udite queste parole, il pagano si parte, avviandosi verso Parigi a portare un' imbasciata del suo re a Carlomagno. Giunto a Parigi, trova levati i ponti ed è costretto a chiamare il capitano di guardia: [2]

— « Cala li ponti, o Capitan maggiuri,
Cala li ponti e lassami passari. »
— « Hacci pacenza, caru 'mmasciaturi,
Sina chi vaju a Palazzu riali;
Si pirmissu mi dà lu mè Signuri,
Calu lu ponti e ti lassu passari;
Si pirmissu nun dà lu mè Signuri,
Dunni vinisti ti la pôi cumprari. »

— « Cala li ponti, Capitan maggiuri,
Cala li ponti e lassami passari;
Cà m' ha mannatu Re Sbardu-di-ciuri,
Cà 'na 'mmasciata vi vinni a purtari;
Ed havi (è) chi dumannu stu favuri
Di stamatina a punta d' agghiurnari.
. . . . . .
. . . . . »

— « Hacci pacenza, caru 'mmasciaturi,
Sina chi vaju a Palazzu riali;
Cu licenza di Carru 'mperaturi
Calu li ponti e ti fazzu passari;

---

1. Variante, forse preferibile:
Dici: — « Un pattu ti fazzu ora pronti.

2. Qui son da riportare i primi quattro versi della prima ottava della seguente lezione di Noto.

Si licenza nun dà lu mè Signuri,
Dunni vinisti ti nni pôi turnari.
. . . . . .
. . . . . »

[— « A pedi vostri, altu 'Mperaturi!
Io 'na 'mmasciata vi vegnu a purtari :
Spuntari vitti un feru 'mmasciaturi
Chista matina a punta d'agghiurnari.
Si lu viditi quantu è tradituri !
Ca si tramuta a lu sulu parrari ;
Dici ch' è mannatu di Bardu di Ciuri
Ca 'na 'mmasciata vi vinni a purtari.] [1] »

— « Sai chi cci ha' diri a ssu feru latruni?
Ca dunni vinni, si nni pò turnari,
Si no, pri l'arma di lu Diu Macuni,
Pri spassu e jocu lu fazzu 'mpicari. »
— « Hacci pacenza, caru 'mmasciaturi,
Ca haju statu a Palazzu riali,
Sai chi mi dissi Carru 'mperaturi?
Dunni vinisti ti la pô cumprari [2]
Si no, pri l'arma di lu Diu Macuni
Pri spassu e jocu ti farrà 'mpicari. »
[A sintirisi fari stu parrari,
L'arma cci abbruciau a lu 'mmasciaturi],
Varva e capiddi si misi a tirari
Bistimiannu lu sò Diu Macuni:
— « Chi tutta Franza si mittissi 'n sella
A corpu a corpu la disfidu 'n guerra ! [3]

Vegna Rinardu, ddu feru latruni ! [4]
E vegna Orlannu cu lu sò quarteri
[Vegna 'u Marchisi Oliveri ed Amuni
E di la Francia li primi guirreri] ;
Di la Brittagna vegna Salamuni,
Vegna Vilia, Vòlia e Bilincieri,

1. Come variante, sarebbe da inserire qui tutte la terza ottava della lezione di Noto.
2. Dunni vinisti ti la pô scuffari (*var. Palermo*).
3. Facissi corpu a corpu serra-serra (*var. Pal.*).
4. Nella lezione palermitana è quest' altro verso :
Chiddu ch' arrobba regni a li signuri.

Di l'Inghilterra Astolfu lu maggiuri,
Tutti li paladini e li guirreri.
. . . . . .
. . . . . .
Si tu, o Carru, tributu nun duni,
Eu muntiroggiu la mia Alfana bella,
Cci muntiroggiu cu furia e timpesta
E di lu bustu ti scippu la testa [1].

« A questo punto s'affaccia Rinaldo, e sentendo tante spacconate risponde :

— « Talà chi fidi ch' havi stu paganu,
A ch' havi 'ntinzioni di muriri !
Accosta e venitinni 'ntra stu chianu,
Ca di Rinaldu pruvirai li manu [2].

Eu su' Rinaldu e su' di Muntalbanu,
Chiddu chi desi morti a re Mambrinu,
Morti cci desi ad Acula e Truianu,
E puru desi morti a Custantinu,
Morti cci desi a lu feru Tristanu
E puru desi morti a Niculinu [3]
Sett' anni tinni eu lu munnu 'n guerra
Pri guadagnari Ancelica la bella.

» Il pagano a queste parole s' infiamma ancora piu, e, abbassando la visiera, grida :

— « Largu, largu, lassatimi passari,
Nun mi faciti la rabbia acchianari,
Si no, pri l'arma di lu diu Macuni
La testa a tutti vi vegnu a livari [4]. »

---

1. Più spavalda la variante palermitana :
E muntu cu gran furia e timpesta,
Supra lu tronu ti scippu la testa.
2. Nella lezione palermitana Rinaldo parla del pagano in terza persona.
3. Due varianti di Borgetto :
1. Morti cci desi a la fera Riggina.
2. E puru desi morti a Niculuni.
Variante di Palermo :
E detti morti a dda troja Rigginà,
la quale regina, secondo vari popolani, è « *Dama Ruenza*, guerriera che combattea col martello. »
4. Più regolare la variante di Palermo :
« Largu, largu, lassati passari,
Io vi lu dicu a tutti 'n curtisia,
Si largu prestu nun vuliti fari,
Qualcunu nni struppiu 'n cuscenza mia. »

[Misiru manu a la puncenti lanza,
Pigghiànnusi lu locu e la distanza],
Li cavalli si misiru a sprunari,
Si dèsiru un gran 'ncontru di valuri [1];
Li lanci si cci vìnniru a spizzari,
E 'mmanu cci arristaru li truncuni,
[Rutti li lanzi e pi l'aria sataru,
E li truncuna 'mmanu cci arristaru].

Misiru manu a li tagghienti spati
Si davanu gran corpi di muriri:
Rinaldu com' un lampu e 'na saitta
Di ddu paganu nni facía minnitta;
Jisa la spata cu furia e timpesta
E di lu bustu cci scippa la testa [2].

. . . . . .

« Qui Agramante ha notizia che il suo ambasciatore è stato ucciso; raduna i principali di sua corte, e fra un anno, un mese e un giorno raduna ad un suo porto i re alleati e tutti i suoi tribularî. Fa la rassegna; tiene consiglio di guerra, indi salpa per la Francia. Quivi, avutasi notizia del poderoso esercito nemico che giunge, Carlomagno raduna i suoi: crea Orlando gonfaloniere della chiesa, e tutti i paladini capi e generali di eserciti. Succede la guerra, e la famosa Rotta di Roncisvalle, ove periscono tutti i paladini, meno Rinaldo, il quale conosciuta tanta disfatta accorre coi suoi a vendicare i paladini e la Francia, menando orrenda strage dei pagani. »

Senza fermarmi a discutere sull ordine della storia e sui legami de' frammenti di essa, ordine e legami sui quali c' è molto ma molto da dire, fo solamente osservare come i novanta versi della lezione borgettana qui riferita, sommano a centosei con le aggiunte che ci sono nella lezione palermitana; aggiunte non capricciose, ma indicate a me da' contastorie e dalle molte versioni che ho potuto, durante una decina d'anni, mettere insieme.

Differenze notevoli ed una dozzina di versi di più offre la lezione di Noto, la quale merita perciò di essere qui pubblicata tutta quanta.

---

1. Variante palermitana:
Lu primu 'ncontru di lu sò valuri.
2. Variante palermitana:
Lu paganu addivintò 'na gran saitta,
Ca di Rinardu nni vulia minnitta;
Rinardu addivintò 'na gran timpesta,
Jetta c' un corpu e cci livò la testa.

STORIA DEI PALADINI

(NOTO).

Si partiu di Parigghi stu campiuni
Ch' era lu ciuri di li malantrini,
Si partiu e ghiu unni Bardu di Fiuri,
'Na 'mmasciata purtau cu granni ardiri,
— « Cala lu ponti, Capitan magghiuri,
Cala lu ponti, e làssimi passari.
Mannatu su' di Carlu 'mperaturi,
Purtari 'na 'mmasciata, e nun tardari. »

— « 'Bbiati pacenza, Franchi 'mmasciaturi,
Sina ca vagghiu a Palazzu riali ;
Licenza pigghiu a Re Bardu di Fiuri
Calu sti ponti, e vi lasciu passari.
Su licenza 'un mi duna 'u mè Signuri,
D' unni vinisti, ti la puoi cumprari. »
Pi pigghiari licenza cu primuri
Curri ed arriva a Palazzu riali.

— « A pedi vostri, o Re Bardu di Fiuri,
Chi stamatina a punta d'agghiurnari
'Ncugnari hê vistu dui ammasciaturi
C' un fogghiu 'mmanu e vi vonnu parrari.
Unu ha la tigri, e l'àutru lu liuni
Mi pàrunu du' Franchi capitani;
Cu' ha lu liuni teni spata 'mmanu,
Rinardu è chissu, criju, di Muntarbanu. »

Varva e capiddi si misi a pilari
Malidicennu lu sò Diu d'amuri.
— « Chi tutta Scontia (*sic*) si mittissi 'n sella
Di corpu a corpu la disfidu 'n guerra.
Cala li ponti e làssili passari,
Ca li disfidu a st 'empia latruni! »
Li ponti in chiddu istanti su' abbassati
E hannu trasutu du' cani arrabbiati,

— « Ju cu tia parru, Re Bardu di Fiuri,
Dammi lu tò tributu e nun tardari ;
Mannatu su' di Carru 'mperaturi :
Lu tributu pi sira hâ' a cunsignari.

Si lu tributu 'un duni 'mmanu ammanu,
La tò testa la portu a Muntarbanu. »

Muntàru 'n sella e ghieru 'nti 'n gran chianu
E si dùnanu corpi di valuri,
Lu Turcu un lampu, e Rinardu saitta,
Di li pagani nni fici minnitta.
Quannu Trubbetta pigghiau 'nta li manu
Comu 'na fogghia trimau lu paganu.
Poi duna corpi comu 'na timpesta
E di lu pettu cci scippau la testa.
— « Largu, largu! Rinardu dicia,
Ca vi struppiu 'n cuscenzia mia.
Su mi faciti la rabbia acchianari,
Tutti v' amazzu pi la fidi mia! »

Questa lezione, breve com' è, ci dà facoltà di affermare che le due lezioni precedenti di Palermo e Borgetto e le altre che corrono nella nostra provincia mancano di unità e danno in uno stesso corpo ottave che appartengono a due corpi di storie diverse. Tutto il motivo delle due prime ottave è tolto di peso all' *Orlando furioso* dell' Ariosto ; i versi son tradotti parola per parola, e qui e qua fraintesi e mistificati [1] ; il restante è una storia che con l'*Orlando furioso* non ha niente da fare. Forse non si andrebbe lontani dal probabile supponendo che quei versi sieno il

---

1. Ne giudichi il lettore. Ecco le ottave 27, 28, 29 dell' *Orlando furioso*, c. I :

Ricordati, Pagan, quando uccidesti
D' Angelica il fratel (che son quell'io),
Dietro a l'altr' arme tu mi promettesti
Fra pochi dì gittar l'elmo nel rio.
Or se Fortuna (quel che non volesti
Far tu) pone ad effetto il voler mio,
Non ti turbar ; e se turbar ti dèi,
Tùrbati che di fè mancato sei.
Ma se desir pur hai d'un elmo fino,
Trovane un altro, ed abbil con più onore ;
Un tal ne porta Orlando paladino,
Un tal Rinaldo, e forse anco migliore :
L'un fu d'Almonte, e l'altro di Mambrino :
Acquista un di quei due col tuo valore,
E questo, ch' hai già di lasciarmi detto,
Farai bene a lasciarmelo in effetto.
All' apparir che fece all' improvviso
De l'acqua l'ombra, ogni pelo arricciosse
E scolorosse al Saracino il viso ;
La voce, ch' era per uscir, fermosse.
Udendo poi da l'Argalia, ch' ucciso
Quivi avea già (chè l'Argalia nomosse)
La rotta fede così improverarse,
Di scorno e d' ira dentro e di fuor arse.

risultato del continuo e mal compreso ripetersi delle ottave ariostesche in bocca ai più antichi contastorie. Chi ha un po' di pratica in queste cose non avrà difficoltà a vedervi una ripetizione del processo inconsciente del popolo nel ripetere certe etimologie, che sono argomento di studio pel demopsicologo. Ma le altre ottave han tutta l'aria di cosa siciliana o felicemente sicilianizzata. Siano esse artificiale fattura del poeta, siano opera accidentale de' contastorie e di quanti le hanno ripetute, la tessitura de' versi ha molta rassomiglianza con quella della notissima leggenda della *Principessa di Carini;* fatto da non trascurarsi da chi si vorrà di proposito occupar di questo argomento. Devesi anche notare qualche reminiscenza classica d'intieri versi appartenenti al Pulci, là dove si dice:

Jisa la spata cu furia e timpesta
E di lu bustu cci scippa la testa;

versione de' due endecasillabi:

Irato, con tal furia e con tempesta
Che gli spiccò dall' imbusto la testa [1].

Il verso:

Vegna Vilia, Volia e Bilinceri

è in Ariosto:

Avino, Avolio, Ottone e Berlinghiero [2]

e un po' dissimile in Pulci:

Astolfo, Avino, Avolio e Ulivieri
Piangevan questo, e così Berlinghieri [3].

Nè questi soltanto sono i frammenti di canti o di poesie eroiche conservateci dalla tradizione. Le insistenti ricerche da me fatte su questo punto mi danno ragione di ritenere che altri non pochi devono essercene qua e là per tutta l'isola. So di uomini del popolo della nostra provincia che conoscono una storia della *Morte de' Paladini* « in consonanti », cioè in poesia; ma non son riuscito ad averla finora. Nel racconto de' contastorie è caratteristica la descrizione di certe battaglie, dove la forma so-

1. *Morgante maggiore*, C. III, 8.
2. *Orlando furioso*, C. XVII, 16.
3. *Morgante magg.*, C. III, 20.

lenne è misurata così che non di rado presenta le tracce di una forma poetica oramai obliterata. Tra' vari brani che potrei addurre, mi rimango al seguente esempio di prosa mista a poesia :

« Sona la trumma a forti tonu d'ira
E cu Rinardu chìama la disfira ;

cumincia la cummattimentu ; si jettanu di carrera stisa,

E vennu di timpesta e di ruina :
Trema la terra di (*da*) la carpistina

di li pedi di li cavaddi. Li 'ncontri su' tirribuli, paranu cu li scuti, rumpinu li lanzi e nuddu cadi ; lu nnimicu cci duna un gran corpu a Rinardu,

Ca si 'un avía l'ermu di Mambrinu
Nn' avia di certu lu malu matinu.

« Rinardu vidennu ca 'un putia vinciri lu nnimicu, munta in ira e superba, jetta la scutu arreri li spaddi, pigghia la spatu a du' manu, cafudda un tirribili corpu, e lu nnimicu stà di càdiri e nun càdiri ; replica la botta ; cadi comu 'na turri pi terra ; l'assalta di supra, tàgghiacci li catinetti di l'ermu; cci trunca la testa. »

Qui c'è una lacuna ; ed il racconto continua : « Rinardu cummattennu e truvannusi 'nta l'acqua di l'aranci (*in brutte acque*), la storia ripigghia a Malagigi, lu gran prufettu nigrumanti di Malagigi, p' ajutari a Rinardu.

Malagigi stava 'nta li so' spilunchi
E quantu senti 'na vuci tunanti :
Maistru, maistru, cumanna la maggia,
Vegna lu ciuri di la cavallaria !
— Chi è sta vuci tunanti a sta cuntrata
Dumanna ajutu 'nta la mè casata ;
Cu lu mè cosi e lu mè 'nternu
Mittirò suttasupra tutta la'nfernu.

« Si vesti di li Sculopii, a pedi scàusi, fa un circu, batti la terra, cun setti spiriti maligni : Nacaluni, Tricchignaziu, Varvarizza, Machabeu, Occhi-sicchi, Gamma-curta e Sbarra-cipuddi. Dicinu allura li spiriti : « Maistru, maistru,

Ha' gridatu 'nta sti lochi forti 'ntrammi,
Obbedienti semu a to' cumanni [1] ! »

---

1. Declamato da G. B. Di Stefano servitore e raccolto dall egregio giovane sig. Pier Caronna.

Più breve, ma più gagliardo è il racconto del combattimento tra Rinaldo e Orlando, come l'ho udito dal Ferreri, racconto che si sente sempre che ci sia un duello tra due prodi e invincibili paladini:

« 'Mpugnanu li lanzi; si jettanu a la carrera stisa: trema la terra di la carpistina di li pedi di li cavaddi; spezzanu li lanzi e nuddu cadi;

Rutta la lanza e li truncuna 'n terra,
Braccia a la scutu, e durlindana afferra. »

Se non che se invece d'Orlando è Rinaldo che afferra la spada, il contastorie dice *fuberta*, e se Oliveri *altachiara*.

Abbiamo inoltre fugacissimi ricordi ed allusioni più o meno vaghe a persone e cose cavalleresche; ma, che io sappia, non facienti parte di poesie o canzoni di cavalleria. Famosa è la durlindana di Orlando:

Dui cosi nnuminati su' a lu munnu:
La tò billizza e la *spata d'Orlannu* [1].

e v'è chi la desidera per andare in giro pel mondo:

M'addisiassi la *spata d'Orlannu*
Quantu girassi pi tuttu lu munnu [2]:

Il quale Orlando, valorosissimo tra' valorosi eroi della leggenda, è quant' altri mai potente, benchè non sia re di corona; onde ne' nostri canti popolari, uno dice alla bella:

E si' niputi di lu Conti Orlannu;

ed un altro, celebrando la grandezza di Carlo:

Figghia di Carrumagnu 'mperaturi.

Non c'è da tener conto di consimili ricordi consacrati nel popolarissimo *Contrasto tra la Morte e l'Ignorante*, perchè là si parla pure di personaggi del vecchio o del nuovo Testamento, delle storie antiche e medievali. Speciosa è, piuttosto, la seguente notizia che si ricava da una *storia* divota di Casteltermini (prov. di Girgenti), forse del zolfataio Giu-

---

1. Nei miei *Canti pop. sic.*, n. 46, c'è *stili* per *spata*.

2. PITRÈ, *Canti pop. siciliani*, v. I, p. 191. Questi versi corrono in un canto, che però fece e fa parte di un' antica (sec. XVI) *Historia di la bella Agata prisa da li cursali di Barbarussa nelli praij vicinu a la Licata* (In Palermo, per le stampe di Mattea Mayda, 1566), st. 8ª:

Eu mi disiu la *spata d'Orlannu*
Ca girandu vincia tuttu lu munnu.

vedi pure SALOMONE-MARINO, *Storie popolari in poesia*, p. 10. Bologna, 1875.

seppe Antinoro, dove si mettono in combutta Maria ed Alcina in questa stranissima maniera :

Maria ni lu munnu studiava,
Ed a lu libru sò tuttu scrivia,
Cugnomu Mariutta si chiamava,
Era 'nsignata di la Fata Arcina.

La Fata Arcina la 'ntisi a rusari (?)
Sintiennu cu' era la Matri di Diu,
Li libra ni lu fuocu li jittava,
Tantu la vamba e l'arduri ch'avia ;

donde si pare che l'Alcina avea libri di fatagione o di stregheria, e che li bruciava appena conosciuto essere la Maria sua allieva madre di Dio.

E qui finirebbe la parte della poesia popolare romanzesca se la fortuna non mi avesse arriso, e premiato i miei sforzi con la scoperta di un prezioso cimelio, che corre tuttavia nelle bocche del popolo : la *Storia di Fieravanti e Rizzeri*, poemetto in 98 ottave siciliane *'ntruccate*, cioè legate tra di loro in guisa che la parola ultima dell' ultimo verso d'una ottava faccia rima con una parola del mezzo o della fine del primo verso dell' ottava seguente. Questo poemetto racconta, per servirmi degli argomenti del II° libro de' *Reali di Francia*, 1° come il Re Fiorello regnava in Francia e il Re Fiore in Darbena, e come a Fiorello nacque un figliuolo col niello sopra una spalla dritta da una donna di Baviera sua moglie chiamata Biancadora, e il nato figliuolo ebbe nome Fioravante. 2° Come Fioravante tagliò la barba a Salardo, e come il re Fiorello suo padre lo fecmettere in prigione. 3° Come il re Fiorello giudicò Fioravante suo figliuolo a morte per aver tagliato la barba a Salardo. 4° Come la regina riscontrò Fioravante suo figliouolo, che andava alla morte, e come fu scampato. 5° Come il re Fiorello diede bando a Fioravante suo figliuolo, e come la regina lo armò, ed armato partì verso Balda. 6° Come Rizieri primo paladino di Francia, andò dietro a Fioravante e come la regina gli diede un' erba virtuosa contro i veleni. 7° Come Fioravante patì gran fame e come liberò una sua cugina dalle mani di tre Saraceni che l'avevano rubato. 8° Come Fioravante lottò con Finau, e come fu preso. 9° Come Rizieri uccise quel Saraceno che era fuggito a Fioravante nel bosco. » La storia continua fino al XIV° capitolo del secondo libro suddetto, e rimane improvvisamente troncata, come potrebbe credersi senza preamboli incominciata ; il che farebbe sospettare questa storia de' *Reali* essere stata nei secoli passati tutta o parte ridotta in poesia e divenuta patrimonio del popolo ; poesia, per chi la sappia gustare, di vero carattere popolare, senza artificio, senza ombra di stento, senza neppure una parola che non

sia del dialetto siciliano, di quel dialetto che il popolo ha tuttodì in bocca schietto, efficace, colorito. In tanta povertà di poemi siciliani originali sull' argomento che trattiamo, questo qui è proprio un acquisto forse non grande per la storia de' poemi cavallereschi in Sicilia, ma certo importante per la nostra poesia e pel nostro dialetto popolare.

Chi ne sia l'autore, finchè non si trovino documenti scritti che ci diano un po' di luce, è quasi impossibile il saperlo, sì perchè ci manca, se pure c'è, il principio, e certo la fine, e sì perchè, anche trovando l'uno e l'altra, molto probabilmente vi si cercherebbe invano il nome del poeta, che nove volte su dieci manca nelle leggende e storie popolari profane in poesia. Quanto al tempo in cui nacque, la ricerca potrebbe condurre a qualche soddisfacente risultato, ma la esperienza mi rende ogni dì più riguardoso in questi studi, ed io sfuggo a indagini di tal natura, abbastanza pericolse per chi si ostini a volerne trarre qualche frutto. Questo è certo però: che chi la recitò dapprima e poscia dettò al sig. Antonino Amico, fratello del caro e valoroso prof. U. A. Amico, un tal Paolo Messina del fu Antonio da Monte Erice (prov. di Trapani), moriva due anni fa, dopo averla dettata (e fu fortuna!) alla grave età di 85 anni nel 1880. Il Messina, contadino, aveala, come tanti altri campagnuoli, appresa in gioventù da un vecchio (e ne diceva il nome), che nei suoi freschi anni, come dichiarava al Messina ed a tutti gli altri, aveala imparata da persona di età, molto appassionata di cose antiche. Queste vicende mnemoniche formano delle *Storia di Fieravanti e Rizzeri* un prezioso documento demografico, un documento dialettale vivo eparlante. Il prof. Amico, a cui lo devo, ed al quale me ne professo cordialmente grato, avrebbe saputo darmene più minuti particolari, ma distratto da cure scolastiche e di famiglia, non lo ha potuto mai altrimenti. Ora poi, che uno de' migliori depositarî di questo canto tradizionale in Erice, dove probabilmente nacque e meglio si conserva, è morto, questi ragguagli resteranno forse per sempre un desiderio.

Ma di ciò basta per ora, proponendomi io di tornarvi ancora tra poco per pubblicare questo poemetto o episodio. I miei amici si abbiano qui tre sole ottave, tanto per vedere di che valore sia tutto il canto. È la madre di Fioravante, che scorge il figliuolo in mezzo alla compagnia de' Bianchi assistenti a ben morire.

'Sennu 'mmezzu li Bianchi accumpagnatu,
Chianclanu ognunu cu cori dulenti
Dicennu: — « Miu Gesù verbu 'ncarnatu,
Scanzàtilu di morti a stu 'nnuzzenti! »
E 'ntra stu 'stanti sò matri ha 'rrivatu,
Ca di sta cosa 'un ni sapía nenti,

Dicennu : — « Comu fu ? Chi cosa ha statu ? »
E iddu cci arrispusi amaramenti :

— « Vaju a la morti 'mmezzu tanti genti
Strittuliatu 'ntra sta surdatia,
Pi 'un essiri di Cristu ubbidienti,
Haju offisu a lu Figghiu di Maria.
Vaju a la morti e patirò turmenti,
Accussì voli la furtuna mia.
A vu', matri, 'un v' arraccumannu nenti,
Matri, v' arraccumannu l'arma mia ! »

— « Figghiu di lu mè cori e l'arma mia,
Figghiu di lu mè cori e lu mè ciatu,
Strittuliatu 'ntra sta surdatia :
Stu corpu tantu beddu ndilicatu !
Sciugghitimillu pi ordini mia,
Quantu sentu la cosa comu ha statu ! »
Jiu, e ha truvatu lu Re 'n prucunia (?)
Cci dissi : — « 'Un cc' è pirdunu a stu piccatu. »

Prima di lasciare i *Reali di Francia* va notata quest 'altra notizia.

Un campagnuolo del comune di Partinico, Giuseppe Emma, che fanciullo imparò a leggere, ma rimase, già prima del 1839, illetterato ed incolto, riportò nel corso di tre anni in ottave epiche siciliane tutti i *Reali*. Questo poema, intieramente ignoto a quanti si occupano di siffati studi, è compreso in un volume di 680 pagine in piccolo ottavo [1], e può dar campo a qualche confronto con la *Storia di Fieravanti e Rzizeri* ; ma, che io sappia, il poema dell' Emma, dopo dodici anni che è stampato, rimane impopolare, per quanto comune nel suo paese, e non entra nella cerchia delle nostre ricerche demografiche.

IV. — Tradizioni varie.

Tanto rigoglio e freschezza di vita cavalleresca nel teatro, nel racconto e nella poesia popolare armonizza pienamente con le tradizioni, le quali assai cose ci conservano nella toponomastica e nel dialetto siciliano.

---

1. *Li Reali di Francia, opera riportata in ottave siciliane da* Giuseppe Emma. Palermo, Stab. tipogr. di Franc. Giliberti, 1871. È noto che anche l'Altissimo compose sui *Reali di Francia* un poema in 98 canti, riducendo in ottave italiane il testo.

Le più antiche, se non mi fallo, son quelle di luoghi. Sulla fine del sec. XII, Goffredo da Viterbo molto grossolanamente cantò nel suo *Pantheon* che, tornando di Gerusalemme, Carlomagno capitò a Palermo, dove « Omne solum Siculi munera solvit ei, » e che tenne al fonte battesimale un re dell' isola. Erano con lui, tra gli altri prodi capitani, Oliveri ed Orlando : e da essi presero nome due monti [1]. Questi anche eggi si appellano *Munti Oliveri* e *Capu d'Orlannu;* il primo al lato settentrionale della Sicilia, presso la foce del fiume detto esso pure *Oliveri* (*Helicon* degli antichi, *Oliverias* di Mauri); il secondo, un promontorio sulla costa orientale a pari distanza tra Palermo e Messina, sulla cima del quale è un castello. Quest' ultima tradizione corre tuttora, benchè sformata [2], ed il capo Orlando è consacrato nel motto leggendario siciliano :

Capu d'Orlannu e Munti Piddirinu,
Miati l'occhi chi vi vidirannu [3].

Una *Turri d'Orlannu* fu anche nell' isola di Lampedusa, ed un castello *Oliveri* tra Patti e Milazzo. *Massa Oliveri,* detto anche volgarmente l'*isula* dai Siracusani, è il promontorio *Plemnirium* di Tolomeo, una penisoletta che sporge nel porto maggiore di Siracusa [4]. Il fiume *Oliveri*, che nasce dal fonte Pulvirello, è intorno a cinque miglia sopra il *Castello Montalbano* (prov. di Messina); e Montalbano è nome d'un popoloso comune della provincia messinese, d'una antica torre di Palermo, d'un gran numero di casati in tutta l'isola come lo sono cento altri nomi cavallereschi [5]. Titoli romanzeschi presero altresì parecchie

---

1. Mons ibi stat magnus, qui dicitur esse Rolandus;
Alter Oliverius simili ratione vocandus.
Haec monumenta truces constituere Duces.

2. PASQUALINO, *Vocabol. Sicil.*, III, 369, scrive : « *Orlannu,* promontorio con castello in memoria di Orlando, il più celebre guerriero di Carlo Magno, il quale venne una volta in Sicilia. »

3. PITRÈ, *Proverbi siciliani*, v. IV, p. 353, e III, 136; e *Nuove Effemeridi siciliane*, serie III, vol. X, p. 315.

4. PASQUALINO, op. cit., III, 70 ; MORTILLARO, *Nuovo Vocab. sicil. ital.*, p. 966, 2ª ediz.

5. Nel suo *Palermo restaurato*, lib. II, il gentiluomo palermitano Vinc. Di Giovanni (sec. XVI) ricorda una *Torre di Montalbano* presso la chiesa della Mercè in Palermo. — D'altro lato, « scorrendo la topografia d'Italia, troveremo valli e montagne, antri, edifizi e ruine, dove tradizioni e frammenti d'epopea carolingia si abbarbicarono. » Vedi *Una leggenda araldica e l'Epopea carolingia nell' Umbria. Documento* antico pubblicato da A. D'Ancona ed E. Monaci, p. 7-8. Imola, tip. I. Galeati e figlio. 27 novembre 1880. Vedi pure TORRACA, *Studi di Storia Letteraria napoletana*, pp. 151-164. Livorno, 1884.

delle più diffuse nostre novelline, come *Re Fioravanti*, l'*Aneddu d'Ancelica* [1], e più d'una di esse parlan di giostre e di tornei.

Meno antichi, ma certo secolari, sono alcuni tra' nomi personali più celebri nella storia de' paladini, divenuti nomi comuni ed appellativi in tutta l'isola. La pessima fama della casa di Maganza si traduce nella ingiuriosa qualificazione di *Cani di Mangaza* (Gano di Maganza), ovvero di *Maganzisi*, che è la peggiore delle ingiurie, perchè accusa di tradimento, il delitto più infame anche per Dante non che pel nostro popolo. *Re Pippinu* significa gobbo ; *Pilucani* dicesi di persona che vada cercando e fiutando dappertutto, *Giganti Farrauttu* di uomo sproporzionatamente alto e materiale ; *Malagigi*, nomignolo di prete magro, stecchito, con abito talare molto corto, nicchio ed occhiali, il quale nell' andatura, nel parlare abbia del negromante ; *Brunellu*, di sciocco spregevole. E non mancano le perifrasi, le antonomasie proverbiali. Già nel secolo XVIII qualcuna ne fu scritta e conservata ; e notevole tra tutte è la qualifica di avarizia e di tirchieria che s'intende nel motto *Carrumagnu cu lu pugnu chiusu* [2], comunissimo anche oggidì. Il modo proverbile *Fàrinni quantu Carru 'n Francia* si usa da noi come in tutta Italia e in Francia [3] per significare : far molte e grandi cose, far mirabilia ; e non occorre fermarcisi. L'altro, usato quando si vuol mutar discorso : *Parramu di Re Carru*, non sarebbe anch' esso un' allusione a Carlomagno ? A me pare di sì, e lo credo se non nato, probabilmente perpetuato dai contastorie nei passaggi delle loro narrazioni. Nel ritratto del Ferreri c'è un motto che si riferisce a Rinaldo. Allo stesso sire di Montalbano allude il motteggio che si è usi rivolgere a chi vuol far lo gnorri, a chi braveggia : *Chi ti senti Rinardu di Muntarbanu ?* — Richiamandosi poi alla leggenda di Buovo, che andava in cerca della sua Drusiana, divenuta *Trusullina* nella tradizione (*Donna Trusullina* chiamiamo una donna volgare e pettegola, che metta mani e bocca in tutto e per tutto), a chi domandi per Dio qualche favore, in tono canzonatorio

---

1. PITRÈ, *Fiabe, Novelle e Racconti pop. sicil.*, vol. II, p. 316, e I, p. 404, n. XLVIII.

2. ALESSI, *Notizie della Sicilia*, lettera B. dei « Gerghi, Espressioni e frasi siciliane usate principalmente in Palermo ». Ms. segnato Qq H 44 della Biblioteca Comunale di Palermo. Cf. CASTAGNOLA, *Fraseologia sicolo-toscana*, p. 325. Catania, 1863.

3. *Fare più che Carlo in Francia*, ital. — *Il a fait plus que Charles en France*, franc. Le Roux de Lincy, *Proverbes franç.*, v. II, p. 32, scrive : « Questo proverbio che si applica a persona che abbia compito grandi imprese allude alle lunghe e disastrose guerre che Re Carlo VII° sostenne con gl' Inglesi per riconquistare il suo regno. » Ma non potrebbe invece alludere a Carlomagno secondo la tradizione romanzesca ?

usa ricantare : *F'acitilu pi l'amuri di Diu e di Bovu d'Antona, ch' era un bravu cavaleri a stu munnu!* Il qual Buovo è pure consacrato nella frase popolare : *Fari lu Bovu d'Antona* [1].

Raccomando a' futuri vocabolaristi siciliani questa dozzina di modi proverbiali, da me ripescati, non già nei libri de' poeti più o meno celebri, come finora s'è fatto, ma nella fonte viva e perenne del dialetto parlato. Poco importa poi se issi torneranno a registrare l'antica qualificazione di *paladinu* per uomo di statura alta [2], uomo valoroso [3], ed il modo avverbiale *a la paladina,* come a dire : subito, *stans pede in uno, sur-le-champ,* e la voce *pupiddu* e *jocu di li pupiddi*, registrati nella metà del settecento dal Del Bono, quello come un « fantoccio di cenci o legno, di cui si vagliono i ciarlatani a rappresentar commedia : burattino »; questo per : « Commedia rappresentata da tali fantocci ».

Nè ciò è tutto.

Uno de' passatempi più graditi de' nostri fanciulli è quello del *Jocu di li paladini.* Quindici, venti o più di essi scelgono un capo, padrone assoluto di ordinare quel che crede pel buon andamento del giuoco. Egli rappresenta *Carlomagno*, e divide in due schiere i giocatori : una di cristiani, una di pagani, battezzando gli uni Rinaldo, Ricciardetto, Milone, Ruggiero, ecc.; gli altri Agolante, Ferraù, Tamburlano, Pulicardo, Learco ecc. Un' Angelica, o Marfisa, o altra dama non può mancare. Compartite le schiere, Carlomagno aringa i paladini eccitandoli a battaglia contro gl' infedeli nemici della cristianità. Finita la diceria, che è un' invettiva contro i pagani, comanda che uno alla volta i suoi paladini s'avanzino, altro di parte contraria avanzandosi anch' esso. Chi primo riceve un colpo mortale cade per terra, e vi rimane sino alla fine del duello, salvo ad alzarsi subito se ingombra il terreno. Al caduto altro ne subentra di parte stessa, che ne prenda il posto nella pugna ; e quando non c'è più nessuno in piedi altro che il vincitore, questi riceve da Carlo la dama in premio. Accade che qualche giostrante (chè in fondo non si crede di fare se non una giostra (e di *giustra* parla sempre l'imperatore) prenda la fuga , allora l' avversario lo insegue, e se lo raggiunge e ghermisce, lo atterra. La fuga, secondo la cavalleria, non è comportabile nel paladino, ma solo nel pagano, che rappresenta sempre la parte odiosa del vile, dello spavaldo e del perditore.

---

1. I Bolognesi dicono ironicamente : *Siu dla razza d' Bou d' Antouna?* (siete della razza di Buovo d'Antona?) per dire : siete di stirpe antichissima e valorosa ?

2. M. Del Bono, *Dizionario siciliano-italiano,* alla voce. Palermo, 1751-1752.

3. A. Traina, *Nuovo vocabolario siciliano-ital.*, alla voce.

Nel giuoco *A lu 'mmasciaturi* un numero indeterminato ma non piccolo si divide del pari in due schiere, dette, una di *Re Pippinu*, l'altra del *Re Partugallu*. Re Pipino è innamorato della figlia del re di Portogallo, e manda, senza tanti complimenti, un messaggio chiedendola in isposa. Il fanciullo che fa da messaggio, giunto alla presenza del re, s'inginocchia, e dice : *A pedi di Sò Maistà ! mi manna lu mè Re, re Pippinu, ca voli a vostra figghia, masinnò si fa guerra corpu a corpu.* Re di Portogallo lo rimanda indietro, e per un suo messaggiere manda la risposta : *A pedi di Sò Maistà ! Mi manna lu mè Re, re di Partugallu. Dici ca a sò figghia 'un vi la voli dari* (dice che non vuol darvi sua figlia); e torna indietro. Re Pipino scatta come molla, e sbuffando ira da tutte le parti, chiama a vendetta i suoi. Un suo nuovo messaggio reca la dichiarazione di guerra al temerario re del Portogallo, il quale pronto alla sfida, s'avanza bellicoso con la sua schiera. I due re dirigono personalmente il duello, che si fa di uno contro uno, di due contro due, ecc. Caduti tutti i campioni, vengono a fronte i due re, e quale di essi abbatte l'avversario, riesce vincitore ; se re Pipino, egli sposa la principessa ipotetica. È superfluo il dire che armi son le braccia, e che le leggi cavalleresche popolari, secondo la tradizione del *Cuntu* e dell' *Opra*, vi sono scrupolosamente osservate [1].

Altri simili passatempi veggiamo per le piazze e per le campagne. I fanciulli parodiano i guerrieri cristiani e i saraceni atteggiandosi a nemici gli uni degli altri. Con sciabole di strisce di legno vengono a tenzone, fanno le voci grosse, battono i piedi, rotan le braccia, s'ammazzano, rivivono, e tornano a morire, sotto gli occhi d'un Carlomagno qualunque [2]. I muri esterni delle case sui quali possa farsi qualche sgorbio, a marcio dispetto dei proprietari, pigliano anch' essi parte a queste rappresentazioni paladinesche ; chè i monelli li scarabocchiano col carbone o col gesso di figure, secondo le intenzioni loro, di guerrieri che si picchiano l'un l'altro. Il personaggio prediletto è sempre Orlando, sempre Rinaldo : modelli i cartelloni de' teatrini popolari.

Nella *'Mperatrici Trebisonna* finalmente, Beppe marito della imperatrice va incognito per tre giorni di seguito a giostrare in un regno senza farsi conoscer mai. Quivi si concede la principessa reale a chi vincerà la prova [3]. In un' altra novellina Biamonte, principe ereditario d'un grosso regno, sotto il falso nome di Giuseppe va ad acconciarsi con un fornaio. Un giorno, sconosciuto, recasi ad una giostra, ove si

---

1. PITRÈ, *Giuochi fanciulleschi siciliani*, nn. 202 e 203.
2. Lo stesso, *Studi di poesia pop.*, p. 14.
3. Lo stesso, *Fiabe*, n. XXXI.

promette al vincitore la figlia del re. Giostra e vince; ma, ferito, riceve una pezzuola dalla principessa, per la quale pezzuola Biamonte riesce poi a sposarla [1]. La etimologia popolare del comune di Francavilla (*Franca, vigghia* = Franca, veglia) nella provincia di Catania, richiama ad una leggenda romanzesca della guerra del vespro siciliano [2]. Nel Borgo Nuovo in Palermo la via *Del Canto* è intesa *via d'Argante*, che secondo il popolo era un gran guerriero.

V. I CANTASTORIE IN ITALIA [3].

Prima di venire ad una conclusione, giova vedere quali reliquie della epopea cavalleresca abbia il popolo d'Italia uscendo dalla Sicilia. Procediamo con l'ordine tenuto finora.

Di teatri di marionette, ne' quali costantemente, giorno per giorno, si rappresentino imprese de' paladini di Francia come tra noi, io non ho sentore alcuno [4]. Episodi staccati si recitano qua e là, specialmente nel contado; ma non hanno mai seguito, e grandemente differiscono dalla nostra *opra* sì perchè gli attori son vivi e parlanti o grandi marionette, e sì perchè l'opera da recitarsi ha tutta la forma di dramma o di tragedia.

Un accenno del P. Bresciani, nell' *Edmondo*, farebbe credere a qualcosa di simile alla nostra opra in Roma molto prima del 1870, ma oramai è un semplice ricordo storico. Ecco questa pagina, che a noi interessa tanto: « Nè la plebe romana dimenticò il suo genio induttivo al teatro; e vi s'affolla non solo la festa, ma eziandio ne' giorni di lavoro, specialmente gli sfaccendati, i carrettieri, i muratori, gl' imbiancatori e tutti quelli che hanno opera da pieno giorno. Costoro non vanno mai ai teatri cittadini ma a quello delle *muse* in via del *Fico*, o d'*Emiliani* in piazza Navona: pagano i loro due baiocchi, e s' impancano nella platea scamiciati e col farsetto sulla spalla, e sinchè s' alzi il ripario sguscian noci, sbucciano castagne, sgretolano avellane e nocciuole, o biascian lupini e

---

1. Lo stesso, *Fiabe*, n. LXXI, vol. II, p. 136-37.

2. Lo stesso, *Fiabe*, n. CCXIV; con qualche variante è in Giulio Filoteo degli Omodei, *Descrizione della Sicilia nel sec.* XVI, lib. I, p. 55-57, vol. XXIV della *Biblioteca storica e letter. di Sicilia;* argomento, se mal non ricordo, d'un romanzo cavalleresco del sec. XVI.

3. Secondo i vocabolaristi italiani, *Cantastorie* è « colui che per sua arte va attorno cantando al popolo storie o leggende scritte in poesia. » La voce *Contastorie* da me sempre usata per la Sicilia non è registrata da essi; ma come s'è potuto vedere, il *Cantastorie* dei vocabolaristi non è il *Contastorie* siciliano.

4. Ricordisi il cap. XXVI del *Don Quijote* di M. Cervantes, ov' è descritto uno spettacolo paladinesco di marionette.

semi di zucca. Già su pe' canti aveano veduti i cartelli dipinti ; che son mascheroni fatti col granatino, e figurano i Reali di Francia in lotta coi giganti e coi draghi alati ; o Astolfo sull' ippogrifo, o Rodomonte che duella con Rinaldo, o Marfisa che s'accapiglia con Bradamante, od Orlando che contro una frotta d'assassini abbranca un lastrone di macigno, e

... il grave desco da sè scaglia
Dove piu folta vede la canaglia.

« Tutte coteste rappresentazioni sono recitate in volgar romanesco, e la plebe assistendovi parteggia per un paladino o per un altro, e fa le scommesse d'una foglietta o d'un fiasco, come qualmente *Orlando* stramazzerà *Ferrautte*, o *Rinaldo da Montalbano* darà sulle corna a *Rodomonte*. Essa ama poco le commedie d'amorazzi e di matrimonii : vuol duelli, vuol buglie, vuol capiglie di guerrieri e di scherani ; vuole incioccamenti di spade, scagliamenti di dardi, accoltellamenti e mucchia di feriti e di morti. Più ne casca e più è contento. Indi Pippo, il gobbetto, traduce parecchie tragedie in Trasteverino, come la *Francesca da Rimini*, la *Medea* e la *Didone*, e v'accorrono e s'accalcano a vederle, e ne' fondachi e nelle botteghe ne recitan poscia o ne cantano le scene intese, massime le più sanguinose : e quelli ch' hanno un po' di tinta di disegno le delineano col carbone sui muri della *Saburra*, sulle cinte delle ville intorno ai *S. Quattro*, alla *Novicella* e a *S. Stefano Rotondo*, luoghi remoti del monte *Celio*. » Più in là, nello stesso romanzo e nello stesso capitolo una Lucrezia dice : « Jersera, per togliere un po' di dosso la mestizia alla mia Carlotta, che piange perchè il suo amante ha un poco d'indisposizione, la condussi meco e con essa la Ceccarella al teatro delle *Muse*, ove facevansi i *Paladini di Francia*, che in virtù delle loro spade salvarono la figliuola di un re, che aveano rubato li Saracini. Un battibuglio, vi dico, da tremare : ma Orlando ne ammazzò dodici : eh che mucchio ! ed uscì fuori con quella reginetta, ch' era pallida come una pezza lavata[1]. » « Il popolo di Roma poi, che ha dell' eroico e tiene ancora dell' indole antica, ama sopra ogni altra gente italiana gli spettacoli, nei quali trionfa la virtù e la forza : onde ha caro di vedere ne' suoi teatri i paladini che combattono in difesa del debole e dell' oppresso : le battaglie commesse per liberare un popolo ingiustamente assediato ; la Lucrezia, che violata s'uccide ; la Virginia, che per serbarla inviolata dal Decemviro, è scannata dal padre in mezzo al Foro. Così cotesto popolo assiste volentieri ai giochi di forza, ai salti su i cavalli, alle prodezze dei ballatori di corde, »

1. *Edmondo, o dei costumi del popolo romano, del* P. Antonio Bresciani, vol. II, c. VIII. Milano, Muggiani, 1872.

ecc. Questo osserva il Bresciani [1], e potrebbe osservare qualunque altro scrittore di qualunque altra città d'Italia e di fuori; nè occorre far commenti per dimostrare come nella apparente identità di spettacolo in Roma e in Sicilia sia differenza notabile negli uditori, nelle rappresentazioni, nel tempo ed in motte altre cose: ma in questa soprattutto: che là il teatro era uno e qui nella sola Palermo son nove; là fu, qui fu ed è.

Non ritorno sulla poesia eroica di cui si ha tuttavia qualche avanzo, nell' alta Italia particolarmente. Questa poesia, come abbiam visto, non ha nulla di comune con la siciliana, ed assai più della nostra è antica.

Non così è del racconto popolare, il quale in Chioggia fino a ieri, e in Napoli e fors' anche in Calabria fino ad oggi, si ode. Importanti notizie sui contastorie di Chioggia ci dava testè il prof. Guido Fusinato in una monografietta dal titolo: *Un Cantastorie Chioggiotto* [2], riassunta dal prof. Rodolfo Renier in una nota alla dotta sua prefazione d'un poema franco-italiano da lui messo in luce [3]; nota che opportunamente rileva come il Fusinato parli del vecchio Ermenegildo Sambo ora morto, il quale con una memoria veramente prodigiosa narrava al popolino le sue storie, talvolta lunghissime, come i *Reali di Francia* che a due ore al giorno occupavano un buon mese. La storia della Rotta di Roncisvalle, che il buon vecchio entro il Ricovero di S. Lorenzo a Venezia raccontò al Fusinato, e che egli fa conoscere a' suoi lettori, ha particolari assai notevoli, specialmente la morte di Orlando e quella di Gano, che si discostano dalle redazioni scritte. Il fatto avrebbe importanza grandissima se si riuscisse a provare che questi racconti passarono oralmente dai poemi franco-veneti. Tra gli altri cantastorie di Chioggia va segnalato un certo Pispo, che mette ogni cura nel rifare i racconti che gli pervennero mss., e nella narrazione non rifugge dall' inventare episodi [4]. Se non che non è esatto quello che afferma il Fusinato, cioè che i cantastorie chioggiotti si chiamino tutti *cupidi*. « Questo nome, come osserva il Renier, fu dato a Vincenzo Veronese, il quale verso il 1829 *leggeva* e spiegava in pubblica piazza l'*Orlando furioso*, l'*Orlando innamorato*, i *Reali di Francia*, il *Guerin meschino*, ecc. Questo Vincenzo fu il più celebre dei cantastorie chioggiotti e fu chiamato *cupido*, perchè i suoi di famiglia portavano il soprannome di *cupidi*. La memoria di Vincenzo è ancora viva tra quei buoni pescatori. Egli raccontava sempre in piedi, accompagnando i colpi di

---

1. Op. cit., vol. III, cap. XVII.
2. *Giornale di Filologia romanza*, 9, pp. 170-183.
3. *La Discesa di Ugo d'Alvernia allo inferno secondo il codice franco-italiano della Nazionale di Torino per cura di* RODOLFO RENIER, pp. clxii-clxxv. Bologna Romagnoli, 1883.
4. R. RENIER, op. cit., p. clxxiii; FUSINATO, loc. cit, pp. 181-183.

Rinaldo e di Orlando con una mimica teatrale, a cui corrispondeva col gesto tutta la turba ammirante congregata in circolo a lui d'intorno. Gli ascoltatori erano tutti uomini : le donne non usavano fermarsi, quantunque lo potessero. I racconti erano divisi in due parti, chiamate *batúe*, dall' uso di andar raccogliando durante la pausa un centesimo da ogni ascoltatore. Essendo un giorno di festa arrivata a Chioggia la Sand, si fermò ad ascoltar questo cantastorie, e ne rimase così ammirata che ne fece cenno in uno dei suoi romanzi. A ricordo dei viventi, il primo che abbia trattenuto in questo modo il popolo chioggiotto fu un certo Tonon, cui accenna anche il Fusinato. Questo Tonon non recitava nè leggeva ; ma *cantava* il Tasso. Il Pispo ora vivente lascia luogo ai rimpianti per il perduto *Cupído*. Egli oramai usa attenersi di preferenza a fatti moderni, fra cui specialmente le guerre di Napoleone [1]. »

Scorrendo per lungo e per largo la penisola dalla Venezia a Roma non incontriamo nessun cantastorie che per la materia del racconto e per la maniera onde racconta possa stare col Sambo, con Tonon, con Pispo o con qualsivoglia altro della generazione de' cantastorie. Ma io dubito forte non possa avervene qualun in Roma, dove la passione pel maraviglioso, pel fantastico, pel guerresco dee aver trovato esca in cosiffatte storie [2]. Ma in Napoli la rinalderia è accetta, e più volte ha chiamato l'attenzione di visitatori e di litterati.

Tra gli anni 1818 e 1821 l'Inglese J. Blunt fermandosi qua e là in Italia, osservò in Napoli un Rinaldo (così colà si appella il contastorie), il quale con grand' enfasi ed accentuata gesticolazione leggeva l'*Orlando furioso* e traducevalo e commentavalo a numerosa adunanza che pendea dalle sue labbra [3]. Quasi il medesimo notava nel 1835 il francese J. Mainzer, in uno scritto poco conosciuto e discretamente fatto sopra *la Musique et les chants populaires de l'Italie*, osservando che i lazzaroni, al Molo, s'accalcavano per sentir leggere e spiegare l'Ariosto ed il Tasso come a Venezia i pescatori sulla Ripa Grande [4]. Dieci anni dopo, l'Italo-albanese G. E. Bidera, vissuto lungamente nell' antica capitale del Regno, due affettuose pagine consacrava a questi « poeti del Molo, dove uno ti narra la storia dei mezzi tempi, l'altro racconta, com' egli dice, *li fatti de lo secolo nuosto, che aggio 'ntiso alla Vicaria.* » Il canta-Rinaldo « dai capelli scarmigliati e dal lacero abito scuote una verga che s'intende esser la

---

1. Lo stesso, op. cit., pp. clxxiv-clxxv.
2. Sui Rinaldi in Roma vedi *La Corte e la Società romana nei secoli XVIII e XIX*, per David Silvagni, vol. I, p. 64. Firenze, 1882.
3. *Vestiges of ancient Manners and Customs descoverable in modern Italy and Sicily*, c. xv, pp. 290-292. London, Murray, 1823.
4. *Revue des Deux-Mondes*, IVe série, t. I, pp. 517-519.

fusberta di Rinaldo, passeggia, s'infiamma, declama, leggendo in un vecchio ms. i gesti memorabili del signor di Montalbano...

Rinaldo allora un gran fendente abbassa,
E il Saracin percuote sulla testa :
La spada trincia il capo ed oltre passa,
Trincia in due parti il corpo, e non si arresta.
Anche il cavallo in due metà trinciò
E sette palmi sotto terra entrò.

« Declamato il testo, lo spiega il cantore in lingua napolitana, inserendovi molti casi faceti da muovere a riso i severi ingegni di Anassagora e di Crasso. I suoi uditori, altrimente detti gli appassionati di Rinaldo, tornando a casa, ripetono alle mogli e ai loro figli le avventure dell' eroe. Essi apprendono sin da fanciulli da quell' anziano l'eloquenza del gesto, la declamazione, e quell' aria da gradasso tanto comune alla nostra gente minuta [1]. » Altri particolari sul *Cantastorie* napolitano ci dava nel 1853 C. T. Dalbono [2]. Quivi son ripetute le solite notizie, e detto specialmente degli *appassionati*, del tipico canta-Rinaldo e della materia delle sue letture, argomento inesauribile di chiose, schiarimenti, e barzellette. Ma in quell' anno « il campo di Rinaldo incomincia sotto l'Arco della neve, in uno spazio che precede l'edifizio della Dogana. I suoi cultori sono scemati, i suoi cantori van cedendo lentamente al fato, e taluni di essi, scordando la gloriosa origine, immemore degli avi cantori, degenerato cantastorie, veste, indovinate che cosa? Una giubba detta *giacca* e talora bianca a simiglianza di quella che indossano i cuochi. Ma il fato è maggiore degli eroi, però gli eroi morivano invocando le stelle. Gli altri cantastorie che decorano la città della Sirena, vista la scacciagione de' lor compagni han cangiato sistema. Essi vanno erranti, come una volta errava la progenie perseguita di certi Califfi in Oriente. Quando trovano un pubblico con uditori cortesi ed inclinati a render giustizia al merito, stendono ampio cartellone sul muro d'una casa e col mezzo di una bacchetta, mostrando le figure che su vi stanno dipinte, dicono e cantan prodigi, o storie lacrimevoli, accompagnati talvolta da un violino che veramente strappa le lagrime. Questa seconda generazione di cantastorie è più moderata negli atti, più nelle forme modesta, più *completa*. Essa almeno ha un fondo di scena ed un' orchestra (il cartellone ed il violino). »

Nel 1861 l'argomento fu amorosamente colto da Marc Monnier, che v' innestò i dolci ricordi della sua infanzia, quando il cantastorie Maestro

---

1. *Passeggiata per Napoli*, p. 51. Napoli, 1845.
2. F. de Bourcard, *Usi e costumi di Napoli e contorni*, v. I, pp. 49-56. Napoli, Nobile, 1853.

Michele avea tutta cura di trovargli il miglior posto fra gli uditori. Ma egli credette tramontata la rinalderia non ostante che il caro Maestro Michele avesse avuto un successore[1]. Neri Tanfucio, cioè l'ingegnere Renato Fucini, se ne occupò molto dipoi, più per metterlo in burla che per farne soggetto di considerazione e di studio[2]; ed il suo esempio, forse non nuovo, è stato seguito da curiosi che spingono il loro sguardo profano sopra questi rapsodi per far gli spiritosi o per gridare allo scandalo. Solo Pio Rajna, il più profondo e sagace critico italiano dell' epica romanzesca, ha guardato e osservato da pari suo questi Rinaldi[3], che ha incontrati ancora una volta sul Molo, presso il Carmine e fuor di Porta Capuana. Le sue osservazioni sul proposito hanno per noi valore scientifico in ordine alla giulleria medievale, sopravvissuta in mezzo a tante traversie, smarrimenti ed obblivioni fino alla nostra età scettica e ridicolosamente sprezzante. Di un Cosimo Salvatore, il Rinaldo del Molo, come il rappresentante più puro della razza, s'intrattiene diffusamente e ne prende occasione per imparar bene a conoscere la specie. Il pubblico è tutto quanto mascolino come alla rappresentazione della commedia greca: camorristi (?), gente di mare, dilettanti di vario genere e, qualcuno, a giudicare dagli abiti, appartenente alla borghesia. Cosimo, il *Deus loci*, non è un genio, ma quando parla dà prova d'una mente non ottusa. Di estate è scamiciato; d'inverno avrà la solita *giacchetta*. Una lunga preghiera in ottave segue il cominciamento. Egli legge, non espone all' improvviso, e forse questo gli fa gran giuoco presso i fedeli appassionati, ai quali starà a cuore di sapere la storia proprio qual 'è, vale a dire come sta nel libro; chè il libro è per essi qualche cosa di soprannaturale, che incute loro un rispetto tanto più profondo, ed ottiene da essi una profonda fiducia tanto più illimitata quanto meno siano in grado di decifrarne i misteriosi ghirigori. Ma leggendo declama, gesticola, chiosa. Al termine d'un cantare mastro Cosimo s'interrompe e raccoglie torno torno qualche soldarello per un povero cieco che assiste alla recita; e compiuta l'opera di carità, ripiglia, e si protrae fino a che l'abbuiarsi non glielo impedisca. La domenica le recitazioni son due, ma la storia, p. e., di *Caloandro*, di *Troiano* s'interrompe per far posto al *Guerrino* per un pubblico più numeroso e in gran parte diverso dal giornaliero. Un trecento ottave sono il pasto che egli offre ogni giorno a' suoi uditori: ed il tempo è il

---

1. *Naples et les Napolitains*, c. IV, nel *Tour du Monde*, del 1861, sem. II, pp. 210-211. Paris, Hachette, 1861.
2. *Napoli a occhio nudo*, p. 148 e seg.
3. *I Rinaldi o Cantastorie di Napoli*, nella *Nuova Antologia*, fasc. XXIV, 15 dec. 1878. Cf. *Romania*, VIII, 137.

misuratore dispotico della sua recitazione. I libri di testo son quasi tutti in ottava rima, e di alcuni inediti si dice autore un Andrea Auriemmo Esposito, vecchio marinaio morto circa tra il 1846 ed il 1847. M. Cosimo ha una buone raccolta di romanzi cavallereschi editi ed inediti, non inutile a chi coltivi il mestiere. Conosciuto lui s'è conosciuta la famiglia tutta dei Rinaldi napoletani, dei quali egli è il tipo. Tuttavia il Rajna ce ne presenta ancora altri due: Rocco Pezzella e un certo Tore o Salvatore, che recita di memoria storie da lui lette in libri prestatigli; ma recita in prosa lardellata di versi. Dei tre cantastorie egli è senza dubbio il più plebeo. A questi maestri si riduce adesso la rinalderia napoletana, che in questi ultimi tre anni ha avuto onorevoli ricordi non pur di scrittori [1], ma altresì di scrittrici [2], ricordi che tutti insieme non valgono quello solo dell' autorevole Rajna.

Ma se in tutta l'Italia peninsulare solo in Napoli s'incontrano cantastorie e Rinaldi, tutte le città italiane, fin le meno popolose, anzi queste più che le altre, conoscono romanzi cavallereschi come i *Reali di Francia*, *Guerino*, *Caloandro fedele*, delizia e passatempo onesto delle generazioni che ci hanno precessi. Il popolo — scriveva testè il De Castro — ha una singolarissima attitudine ad appropriarsi, a vivificare, a trasformare ciò che legge; già legge poco o più spesso rilegge; molto ci aggiunge di suo; la fantasia lasciata in riposo, umiliata dal lavoro quotidiano, ringagliardisce in quei radi momenti; il più meschino librattolo diviene, quasi direi un capo-lavoro; massime che chi legge poco non sa fare confronti, la storia più dozzinale diviene un' epopea; i personaggi pigliano contorni spiccati, straordinari. Come spiegare altrimenti il successo secolare di libri che i lettori intelligenti neppure degnano d'un' occhiata? Come spiegare altrimenti la perpetua giovinezza di quel romanzo, il *Guerino Meschino*, che è, per il volgo, una specie di enciclopedia storico-geografica, un libro indispensabile, un compagno indivisibile [3] ?... »

Nel Friuli « il popolo ricorda Buovo d'Antona e Orlando. Perchè, se un contadino sa e vuol leggere, si può esser certi che gli si trovano tra mani i *Reali di Francia* e simili romanzi o leggende, come *Paris e Vienna*, *Guerrino il Meschino*. Ciò vuol dire, che questa è la letteratura che più gli si confà, e ch'ei vive ancora (cotanto è restio) nel ciclo epico

---

1. Yorick figlio di Yorick (avv. P. C. Ferrigni). *Vedi Napoli e poi... Ricordo dell' Esposizione nazionale di Belle Arti*, cap. xxix: *Alla Lanterna del Molo*, pp. 282-289. Napoli, Riccardo Marghieri di Gius., 1883.

2. N. Zampini Salazar, nelle *Memorie di Napoli storiche, archeologiche, monumentali e di costumi popolari*, pp. xcvi-xcvii. 2ª edizione. Napoli, Bronner, 1882.

3. G. de Castro, *La Storia nella poesia popolare milanese*, nell' *Archivio storico lombardo*, an V, fasc. III.

della cavalleria. La *Gerusalemme* del Tasso, per esempio, agli occhi del filosofo e del critico è un parto serotino ed anormale del genio, un anacronismo poetico, dacchè ora mai contro alle fisime cavalleresche faceva già mestieri il flagello di Cervantes. Pure desso è l'unico poema che stia cogli altri sovrammenzionati, e che tuttodì dimostrisi *popolare;* come lo provano i rapsodi di Napoli e di Chioggia (chè dei gondolieri di Venezia non si può dir più) e la turba che gli ode palpitando [1]. »

Mi passo da altre citazioni in fatto così ovvio in Italia, e mi limito a raccomandare la lettura di un recentissimo racconto calabrese di Pasquale Martire: *I Reali di Francia,* ove l'amore di un giovane e di una giovane è contrariato dai rispettivi padri a causa d'un vecchio libro, i *Reali,* favorita lettura del contadino calabrese [2].

VI. — Natura delle tradizioni cavalleresche in Sicilia. Conchiusione.

Riandando su' ricordi cavallereschi fin qui passati a rassegna, chiaro si vede che solo la splendida epopea carolingia è quella che tra noi ha favore e diffusione per via di rappresentazioni teatrali, di racconti, di poesia, di tradizioni topografiche e paremiografiche. Le leggende del ciclo brettone mancano quasi del tutto.

Eppure esse trovarono, più che non si pensi ora, tanta popolarità nei secoli passati quanta ne han forse ai dì nostri le leggende carolingie. Gervasio di Tilbury fu assicurato dai Siciliani che il grande re Arturo fosse apparso (verso il 1200) sui pendii dell' Etna [3].

Cesareo di Heisterbach racconta che al tempo d' Enrico Imperatore e re di Sicilia, il decano della chiesa palermitana, perduto un cavallo, ne commise ad un suo servo la ricerca. Questi incontrossi con un vecchio, e, richiesto dove andasse ed a che fare, gliene disse la ragione. « Non ti dar pena, ripigliò il vecchio. Il cavallo del decano è sull' Etna in potere del re Arturo... Di' al tuo signore che fra quattordici giorni si trovi alla adunanza che dovrà tenersi in quel monte; sii diligente nel portar l'imbasciata, se non vuoi essere severamente punito. » Ritornato a casa il servo, e riferito al padrone l'accaduto, questi l'ebbe in conto di

---

1. Pietro Ellero, *Delle superstizioni volgari nel Friuli*, c. VI. Lo scritto è datato da Pordenone, 6 agosto 1859.
2. *Veglie Calabresi.* Napoli, 1883, Cav. Morano editore.
3. *Otia imperialia*, pubblicati da F. Liebrecht, p. 12.

scemo; ma da lì a poco, colto da grave male, nel giorno designato morì [1].

Queste due leggende mi richiamano ad una poesia del dugento, conservataci da un codice magliabechiano di Firenze [2]. Un tale, che si nomina *gatto lupesco*, andando in pellegrinaggio s'avviene in due cavalieri brettoni, che ritornano in Inghilterra dopo essere stati gran tempo nel Mongibello in cerca ed aspettazione del re Arturo :

Cavalieri siamo di Bretangna
ke vegnamo de la montagna
ke l'omo apella Mongibello.
Assai vi semo stati ad ostello
per apparare ed invenire
la veritade di nostro sire,
lo re Artù k'avemo perduto
e non sapemo ke ssia venuto.
Or ne torniamo in nostra terra,
ne lo reame d'Inghilterra [3].

Senz' avventurarci nel mare pericoloso delle ipotesi, con buone ragioni storiche possiamo affermare che i Normanni portarono tra noi e popolarizzarono la leggenda Arturiana. Essi, come opportunamente osserva G. Paris, non portavano soltanto le abitudini poetiche, ma anche il tesoro della epopea francese già formata. Non si contentarono di proseguire a cantare di Carlomagno e dei suoi vassalli come facevano i loro fratelli a Hastings, ma localizzarono (e questo abbiam veduto innanzi a proposito del passo di Gofredo da Viterbo) la leggenda carolingia nella lor nuova patria, e con essa la leggenda arturiana del ciclo brettone; nè Arturo è il solo personaggio d'origine celtica che stette nell'antica dimora dei Ciclopi [4].

Ora, che cosa restò della leggenda carolingia del tempo de' Normani in Sicilia? Se vogliamo stare alle testimonianze storiche ed alle reliquie viventi, poco, assai poco. Nessun documento, che io conosca, parla di codesta leggenda tra noi, nessuna autorità ci sorregge per istabilire quali fatti vi fossero stati compresi, e le vere e principali

---

1. Lib. 12 *Miracul.*, presso GAETANO in *Animad.* v. II, *SS. Siculorum*, p. 24, e *Isagoge*, c. 12, p. 87.
2. II, IV, III.
3. Vedi *Le Rime inedite dei secoli* XIII *e* XIV pubblicate da T. Casini nel *Propugnatore* di Bologna, an. XV, disp. 6ª, pp. 335-339.
4. *La Sicile dans la littérature française du moyen âge*, nelle *Nuove Effemeridi Siciliane* di Palermo, serie III, vol. II, p. 217 e seg., an. 1875, e nella *Romania*, t. V, p. 108.

fonti di essi. Probabilmente avemmo pur noi, come i popoli dell' alta Italia, cantatori, i quali *cantabant de Rolando et Oliverio* [1], ma nessun Muratori ce ne reca documento in Sicilia, e dobbiamo supporre che questa leggenda non costituisse un vero e proprio ciclo. Sembra poi che le reliquie popolari viventi confermino questa supposizione, perchè non ad antichissime e primitive fonti sono esse da riportare, ma bensì a quelle produzioni che cronologicamente e letterariamente non hanno da far nulla con i racconti normanni. Un accurato e minuto studio sulle tradizioni leggendarie del popolo siciliano porta a conclusioni tutt' altro che dubbie su questo punto. Le favole rappresentate nei teatrini popolari, raccontate dai contastorie, celebrate nella storia di Fieravante e Rizzieri e ne' riferiti frammenti poetici, perpetuate nei nomi di luoghi, applicate ad uomini e cose, ci richiamano, oltre che a Guerrino e ad altri protagonisti di romanzi e poemi cavallereschi che non formano un ciclo, a Carlomagno, ad Orlando, a Rinaldo e ad altri astri minori. Un motivo nel quale uditori e spettatori s'imbattono del continuo è quello di un re pagano (sinonimo di infedele, africano, moro, saracino), che bandisce un' invasione della cristianità; e contr' essa s'avanza coi suoi vassalli. In un altro motivo, un paladino, offeso da Carlomagno, ne abbandona indispettito la corte, e va pel mondo, particolarmente per l'Oriente, in cerca di avventure. Tipo di questo paladino è Rinaldo, il quale lasciato Parigi, vagabondo e audace, compie imprese strane, prodigiose, impossibili. Ecco i primi accenni alle fonti a cui alludiamo. Gaston Paris, nella sua magistrale *Histoire poétique de Charlemagne* [2], notò come questi due motivi, ripetuti fino alla sazietà nell' epica cavalleresca italiana, s'incontrino il primo nell' *Aspramonte*, il secondo nella *Spagna*. L'*Aspramonte* è opra di Andrea da Barberino, l'autore de' *Reali di Francia*, e la *Spagna* è un poema basato sopra il poema franco-italiano dell' *Entrée de Spagne* e appartenente alla grande compilazione dei *Reali* stessi. È noto che i *Reali* non vengono direttamente dalle *Chansons de geste* francesi, ma da un gruppo intermedio di poemi franco-italiani; tuttavia saremmo in errore se volessimo riferirci a questi come a sorgenti immediate della materia delle nostre tradizioni teatrali, leggendarie, poetiche, topografiche. Accettiamo addirittura i *Reali*, e non cerchiamo fonti anteriori, per la storia di Sicilia inaccettabili.

Il secondo de' due motivi citati, sviluppatissimo nell' isola, prende forma, colore e personificazione in Rinaldo ed Orlando. Rinaldo, che non

---

1. MURATORI, *Antiquitates italicae*, Dissertazione XXIX. Vedi anche RUBIERI, *Storia della poesia popol. in Italia*, p. I, c. IX.
2. Chap. IX. Paris, 1865.

si trova mentovato nell' epopea francese altro che nella *Chanson* della quale egli e i suoi fratelli sono gli eroi, diventa in Sicilia e, come pur vedremo in Italia, personaggio di straordinaria, di principalissima importanza, attorno al quale e pel quale si muove tutto un mondo di uomini e di esseri soprannaturali. Qualunque sia la potenza di Carlomagno, il ciclo delle leggende non prende più le mosse da lui, ma dal signor di Montalbano. Tipo ragguardevole di cavaliere, costretto ad impugnar per propria difesa le armi in presenza stessa di Carlo, egli è bandito dalla Corte imperiale e pellegrino e guerriero è, anche in esilio, oggetto di persecuzioni e di odii. Altri lo seguono nella sua vita fortunosa, cagione perenne il tristo Gano di Maganza, che tenendo le chiavi del debole cuore di Carlo, perfidia a danno dei figli d'Amone e dei loro amici e vassalli. Da qui gli odii implacabili tra la casa Chiaramonte e la casa di Maganza, dove lo indomito Rinaldo è perpetuo bersaglio del vile consigliere di Carlo. E Carlo non è il saggio, il valoroso, il magnanimo principe della storia, ma un vecchio ribambito, un essere fiacco, stolto, capriccioso ed anche infido.

Tutto questo ed i casi svariatissimi che s'aggruppano al suo nome non che a quello di Orlando ci menano senz' altro al secondo periodo dell' epopea cavalleresca in Italia, nella quale i poeti partendo dai *Reali* e forse de poemi franco-italiani non giunti fino a noi, tolsero ad argomento di cantari d'ogni specie le avventure di Rinaldo : primo tra tutti, Luigi Pulci col suo *Morgante Maggiore.* Da lui dobbiamo riconoscere gran parte della materia rinaldesca di Sicilia, da lui e dai suoi seguaci ed imitatori i tratti caratteristici dell' epica romanzesca popolarissima tra noi. Ben è vero che la materia del *Morgante* è quasi tutta in un poema anteriore al Pulci, come fu luminosamente dimostrato dal Rajna, onde al Pulci, non più creatore ma imitatore, resta solo il vanto, certo grandissimo, di qualche episodio di sua invenzione e della forma stupenda [1]; ma non c' è nessuna ragione per derivare da un manoscritto sconosciuto finora e forse inedito, piuttosto che dal celebre poema pulciano, la storia tra le storie di Rinaldo in Sicilia. D'altro lato è evidente che le storie molteplici e svariate dell' indomito paladino provengono da poemi che continuarono, imitarono, ovvero tennero sempre di vista il *Morgante.* Se non nel *Dodonello* e nello *'Mperador d'Aldelia,* e nella *Calidonia,* e nel *Castello del gran Lago* e in altre storie poetiche del ciclo di Rinaldo, nell' *Altobello e Re Trojano,* nella *Regina Anchroja,* nell' *Innamoramento di Carlomagno,* nella *Leandra Innamorata,* nel *Rinaldino,* nel

1. RAJNA, *La materia del Morgante in un ignoto poema cavalleresco del sec.* XV, nel *Propugnatore,* an. 2ª, disp. 1-3°. Bologna, 1869.

Rinaldo appassionato, ecc.,ecc., è da cercare la tela di assai altri racconti di origine schiettamente italiana, done Rinaldo è tutto o quasi tutto. Imperciocchè nell' Italia, e però in Sicilia, il favore del pubblico fu sempre rivolto a Rinaldo più che agli altri paladini; e se questi vollero mantenersi in fama e non esser posti da parte come vieti arnesi, dovettero tramutarsi a sua simiglianza deponendo le spoglie antiche [1]. E però le simpatie per Orlando, cugino di lui e come lui indomito, audace, prode anche senza la fatata Durlindana, indocile della insipiente prepotenza dello zio. Orlando dà luogo ad altri motivi sviluppatisi nell' *Orlando innamorato*, nel *Furioso* e negli altri poemi minori del cinque e del seicento, per Ruggiero, per Bradamante, per Marfisa, per Angelica, imitazioni quale del Boiardo, quale dell' Ariosto. E non mi fermo più che tanto su questo, perchè la cosa appare chiarissima dai fatti che precedono. Ed in ragione di queste fonti riuscirà agevole darsi ragione dello spirito predominante in tutte le tradizioni in Sicilia, del costante loro indirizzo vuoi nel teatro, vuoi nel racconto delle imprese svariate ma ripetentisi sempre dei paladini, dell' intervento di esseri soprannaturali, dell' ambiante tutto nel quale vivono e si muovono uomini e donne, cristiani e saraceni, eroi e gente volgare. Dai *Reali* finalmente ritrae la tendenza perpetua dei contastorie alla genealogia, le troppo ingenue cognizioni geografiche, l'accozzo impossibile di fatti e di nomi in un dato gruppo di storie da questi raccontate; come dall' *Innamorato* e dal *Furioso* conviene riconoscere gli arditi e più che virili scontri di saracene e di cristiane, gl' incanti continui, i colpi strepitosi, l'arrischiosa e fantastica valentia, e i sogni e le visioni e la corsa inconsiderata e tumultuosa verso sbaragli temerari, complicati, incredibili.

Frattanto quale sarà l'avvenire delle tradizioni cavalleresche tra noi?

Nessuno può prevederlo; ma l'avvenire non lontano sarà probabilmente non dissimile dal presente. Il tesoro delle leggende non si accrescerà più di quello (ed è già molto) che è, perchè l'era della poesia cavalleresca in Italia è già chiusa da un pezzo, prima ancora degli ultimi sforzi parodiaci del Forteguerri, coi quali il popolo siciliano fu ed è assai più giusto che i letterati. Non resta se non l'*opra* ed il *conto*: questo inalterato, immutato, quella all' apice della sua fortuna.

Da centinaia d'anni quest' opra sta aperta al popolino minuto, e nessuno mai ha levata la voce contro di essa; nè so che altri mai l'abbia creduta alla morale ed ai costumi nociva. Solo pochi anni addietro i

---

1. RAJNA, *Rinaldo dal Montalbano*, nel *Propugnatore*, vol. III, par. 2ª, p. 125.

delicati nervi di qualche rappresentante la quarta o quinta potenza dello stato se ne son risentiti. Un diarista scrivea : « I teatri di burattini della nostra città fanno vedere troppe spade e troppi pugnali (?) ai nostri monelli. Non è tra le cose possibili che il pascolo degli occhi produca certi effetti pericolosi sul sistema nervoso e contribuisca con cifre alte alla statistica dei reati di sangue? L'autorità municipale e quella di P. S. dovrebbero d'accordo studiare il quesito e cercarne la soluzione[1]. » Un altro non si contentò di proporre il quesito, ma protestò « per impulso d'amor patrio » (fin dove non va a ficcarsi l'amor di patria!) « contro il secolare malvezzo delle vandaliche rappresentazioni, che giornalmente hanno luogo nei teatrini di marionette... Di Rinaldi malandrini e ladri, di Rinaldi ribelli ed assassini e di quelle madornali assurdità che fanno perdere perfino la divina particula, avea bisogno solo il medio evo ; » e conchiuse reclamando « il pronto e immediato divieto » di cosiffatte rappresentazioni [2]; esigenza speciosa anche pei diaristi non siciliani [3]. Anche i poeti (chiamiamoli così per maniera d'intenderci) hanno avuto il patrio zelo di denunziare alle autorità di pubblica sicurezza e municipale questi poveri opranti. Ho sott' occhio una diceria in versi del sig. Giovanni D'Albis palermitano, che è una requisitoria contro *I teatrini di marionette,* dai quali prende il titolo. Sarebbe curioso il conoscerla, non già per quello che vuole contro gli opranti, ma per quello che dice intorno ad essi, confermando in endecasillabi le notizie che io ho date in prosa [4].

Studiando con intendimenti scientifici la vita del popolo, io non entro per nulla a discutere affermazioni che dimostrano poca, assai poca conoscenza di questi teatrini e dello spirito cavalleresco delle storie che vi si rappresentano. Un tratto di penna del primo questore o del primo sindaco che capiti potrà, è vero, chiudere i teatrini di Palermo, questi « ispiratori, » « consiglieri, » « istigatori di delitti e d'immoralità, » ma non si cesserà per questo dal raccontare la storia dei paladini, nè si perderà così presto la tradizione che codesti teatrini ha fatto frequentare fino ad ora. Se un divieto *officiale* non avrà luogo, il teatro delle marionette durerà ancora dell' altro ; e se un divieto ci sarà in Palermo, chi dice che altro simile ce ne sarà anche in Messina, Catania, Trapani, Sicilia tutta? I contastorie palermitani cacciati via da alcune piazze (in Napoli, si pensava testè a fornir loro un posto a cura del municipio)

---

1. *Lo Statuto*, an. I, n. 17. Palermo, 16 aprile 1876.
2. *L'Amico del popolo*, an. XVIII, n. 326. Palermo, 26 novembre 1877.
3. *Il Faufulla*, an. VIII, n. 333. Roma, 9 dicembre 1877 (*Cose di Palermo*).
4. *Poesie* di Giov. D'Albis, p. 56. Palermo, Stamp. Militare 1878.

si ridussero al coperto, nelle loro case, dove nessuno ha diritto di sciogliere riunioni disarmate ed innocue. Alcuni opranti forse farebbero vita da zingari per l'isola, ma non rinunzierebbero ad una occupazione che è per essi mestiere, mezzo di sussistenza, passione geniale. Le tradizioni non si perdono facilmente! Le cagioni che le mantennero finora, persistono; nè i grandi fatti contemporanei accaduti sotto gli occhi de' popolani passati e presenti hanno, per quanto grandi, il maraviglioso, il soprannaturale che costituisce l'attrattiva dell' epopea del ciclo di Carlo, di Rinaldo, di Orlando. Questo teatro ha una ragione storica nello spirito del popolo meridionale d'Italia; ed è mantenuto vivo da ragioni psicologiche ed etniche ad un tempo, ed in tutto relative all' indole della gente nostra. Se la materia di esso è accetta fin da quando venne introdotta, anche allora che la passione per le storie cavalleresche cominciava a intiepidire nella penisola (perchè è un fatto particolare offerto dalla nostra storia che quando nel continente italiano la sacra rappresentazione diventa opera d'arte, in Sicilia acquista straordinaria popolarità, e quando l'epica cavalleresca declina, si fa strada e divulga tra la gente nostra), ciò vuol dire che trovò terreno propizio al suo trapiantamento, pur rimanendo quale fu portata, senza notevole sviluppo e solo con considerevoli spostamenti ed intrusioni.

Qui come in altro studio di demopsicologia la teoria è presso che la medesima. Affinchè una poesia diventi canto, una narrazione leggenda, bisogna che l'una e l'altra abbiano in sè le condizioni favorevoli alla diffusione ed alla popolarità. Si accolsero, mano mano che si conobbero dai nostri contastorie ed opranti, certe finzioni cavalleresche? Trovarono esse uditori presso quelli, spettatori presso questi? Ebbene esse doveano portare in sè, come portano, elementi che si affanno alla fantasia, all' immaginazione ardente del popolino siciliano.

La passione per la cavalleria del medio evo ha un certo addentellato anche in un fatto religioso. La lotta eterna dei personaggi dell' epopea cavalleresca si aggira sempre tra cristiani ed infedeli. La religione c'entra sempre in prima linea, o almeno affacciasi attraverso gli amori e le imprese più profane. Questo non è poco per un popolo profondamente cristiano e devoto come il nostro. Quando si pensi che la Vergine patrona di Palermo, figlia di Sinibaldo signore di Rose e di Quisquina, S. Rosalia, si fa discendere in linea retta da Carlomagno, non è a maravigliare che il popolo siciliano, tenace nelle sue credenze come nelle sue tradizioni, tenga in tant' onore il ciclo epico carolingio, e parli con tanto entusiasmo di Rinaldo e di Orlando, e ricordi con un orgoglio che ha del nazionale:

Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori,
Le cortesie, l'audaci imprese. . . . .

No, non concorriamo anche noi a mandar a male questi ultimi avanzi di un passato che è storia letteraria, civile e morale d'Italia. Essi rappresentano pel popolo ciò che per la gente che sa leggere e scrivere sono i libri più favoriti in un tempo, il genere di moda. L'uomo è sempre lo stesso, e i suoi gusti e le sue tendenze si modificano, mutano, ma egli rimane uomo.

« La differenza, dice il Rajna, anzichè nella cosa in sè medesima, sta negli accidenti. Gl' italiani del quattrocento non si sarebbero mai saziati di udir descrivere battaglie e duelli, e noi porgiamo sempre avido orecchio a chi ci narri di adulteri amori; essi amavano i Rinaldi e le Galazielle, noi gli Armandi e le signore delle Camelie; essi sentivansi allettati dai draghi e dai grifoni, noi dai mostri in forma umana; essi dalle fellonie dei Maganzesi, noi dagli avvelenamenti e dai suicidii. Mutarono i gusti, ma l'uomo rimase sempre quel desso, e del pari che allora, oggidì mai non è sazio di vedere rappresentati quei sentimenti che gli stanno nel cuore. Quindi è che siccome nei giuochi si rivelano più manifeste le tendenze dei fanciulli, così ci è d'uopo ricorrere ai libri destinati a sollievo dell' animo, se vogliamo acquistare perfetta conoscenza dei costumi e dei sentimenti di un' età [1]. »

Giuseppe Pitrè.

---

1. *Il Propugnatore*, loc. cit., p. 124.

MÉLANGES.

I.

UN POÈME RETROUVÉ DE CHRÉTIEN DE TROYES.

Le vendredi 7 mai, j'ai fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres la communication suivante, que je reproduis ici.

Dans un passage bien souvent cité, au début de son poème de *Cligès*, Chrétien de Troyes rappelle les ouvrages qu'il a composés antérieurement :

Cil qui fist d'Erec et d'Enide,
Et les comandemenz d'Ovide
Et l'Art d'amors en romanz mist,
Et le Mors de l'espaule fist,
Del roi Marc et d'Iseut la blonde,
Et de la hupe et de l'aronde
Et del rossignol la Muance
Un autre conte recomence.

Nous avons bien *Ereè et Énide*, mais les autres ouvrages ont tous, jusqu'à présent, été regardés comme perdus. Je viens d'avoir le plaisir de retrouver le dernier, la *Muance de la hupe et de l'aronde et del rossignol*, c'est-à-dire l'histoire de Térée, de Procné et de Philomèle. A la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe, un compatriote et homonyme de l'auteur de *Cligès*, Chrétien Legouais de Sainte-More, près Troyes, composa d'après les *Métamorphoses* d'Ovide un immense poème, dans lequel les fables d'Ovide sont d'abord traduites, puis accompagnées d'interprétations, d'explications allégoriques et de « moralisations. » A deux reprises, Legouais a inséré dans son œuvre des versions plus anciennes des fables d'Ovide : l'une est celle de *Pyrame et Thisbé*, dont on connaît trois manuscrits isolés, et qui a été publiée par Méon ; l'autre est la *Philomèle* ou *Philomena* de Chrétien de Troyes. Legouais n'a pas prétendu,

d'ailleurs, s'approprier l'œuvre d'autrui ; il dit très ouvertement qu'il reproduit le conte de Pyrame « si comme uns autres l'a ditté », et celui de Philomena « si com Crestiens le raconte. » Le volume de l'*Histoire littéraire de la France* actuellement sous presse contiendra une notice sur la *Philomena* de Chrétien de Troyes ; j'ai voulu seulement en signaler l'existence à l'Académie. Il est intéressant de remarquer que le poète se nomme lui-même dans le cours du récit « Crestiens li rois, » et que ce surnom est attesté par la rime. Il était inconnu jusqu'à présent et se rattache peut-être à la profession de héraut d'armes que certains indices portent à attribuer à l'auteur du *Chevalier au lion* [1].

Je connais jusqu'à présent quatorze manuscrits de l'*Ovide moralisé*, il faudra les consulter pour donner une édition de la *Philomena*. Malheureusement on ne sera pas sûr, malgré des sources en apparence aussi abondantes, de pouvoir restituer le texte original de Chrétien de Troyes ; on ne pourra rétablir que le texte du manuscrit où Chrétien Legouais a copié, pour le faire entrer dans son Ovide, le poème de son devancier.

G. P.

II.

LA VIE DE SAINTE CATHERINE

DE SŒUR CLÉMENCE DE BARKING.

Arthur Dinaux, dans son volume intitulé *Les Trouvères brabançons*, etc. (p. 670-673), a le premier, en 1863, signalé une vie de sainte Catherine en vers français qui se trouve dans un ms. de la Sorbonne du commencement du XIVe siècle, et dont l'auteur se désigne comme « Suer Dimence, nonain de Berchinge. » D'après Dinaux, « c'est probablement à nos provinces du Nord ou de la Belgique que cette femme inspirée appartenait. » Il est vrai qu'on ne trouve pas de couvent de Berchinge dans

---

1. Quand cette notice a été rédigée, je n'avais vu qu'un seul, et le moins bon, des manuscrits qui contiennent l'*Ovide moralisé*. En consultant les autres, j'ai été fort surpris de voir qu'au lieu de *ce conte Crestiens li rois*, ils portent *Crestiens ligois*, ou *le gois*, ou *li gais*. Ce surnom, qui rappelle singulièrement celui que deux manuscrits attribuent à l'auteur même de l'*Ovide moralisé*, « Chrestien Legouais de Sainte-More, » est fait pour jeter les critiques dans de grands embarras. J'ai touché plus longuement la question dans l'article, maintenant imprimé, de l'*Histoire littéraire*. Je me borne à dire qu'il n'en est pas moins assuré que la *Philomena* est bien de Chrétien de Troyes.

cette région, où on ne relève que des localités appelés Berblinghem, Berghem ou Barchem, dans lesquelles on ne signale aucune communauté de femmes ; mais « qui nous dit que le temps n'a pas pu changer et détruire une maison religieuse de peu d'importance dans nos contrées qui en furent si surchargées à certaines époques? »

D'après l'initiative de Dinaux, l'*Histoire littéraire de la France* a attribué « sœur Dimence » au nord-est de la langue d'oïl et au commencement du XIVe siècle, et lui a consacré une notice à cette date (t. XXVIII, p. 253-261). L'auteur de cette notice a seulement fait remarquer que sœur Dimence s'était bornée à remanier un poème plus ancien sur le même sujet, dont les expressions vieillies et sans doute aussi les rimes trop libres choquaient ses contemporains.

L'opinion de Dinaux, dont il n'allègue d'ailleurs aucune preuve, si ce n'est la date du manuscrit (actuellement B. N. fr. 16,565) où cette vie est conservée, est cependant doublement erronée, comme le hasard vient de m'en fournir la preuve. Le ms. 112 du fonds Libri dans la collection d'Ashburnham-Place, ms. qui a été soustrait à la bibliothèque de Tours, où il provenait des Lesdiguières (voy. ci-dessus, p. 265), contient, comme on sait (voy. mon *Alexis*, p. 4) : 1° l'*Assomption de la vierge Marie* de Herman de Valenciennes ; 2° *La Vie de saint Alexis* ; 3° *La Vie de saint Brandan* ; 4° *La Vie de sainte Catherine*. L'été dernier, les manuscrits de lord Ashburnham ayant été déposés provisoirement au British Museum, j'obtins l'autorisation de faire copier ce manuscrit; j'avais demandé cette autorisation en vue du *Saint-Brandan*, mais je priai miss Lucy T. Smith, à qui je dois adresser ici tous mes remerciements, de vouloir bien aussi transcrire pour moi la *Vie de sainte Catherine*. Je ne fus pas peu surpris, quand, il y a quelques mois, j'examinai ce texte, d'y reconnaître le poème attribué à sœur Dimence, lequel se trouvait ainsi considérablement plus ancien qu'on ne l'avait jugé. Si en effet le manuscrit en question ne remonte pas au milieu du XIIe siècle (*Alexis*, l. c.), il est de la fin de ce siècle ou tout au plus du commencement du suivant. L'auteur peut donc être regardé comme appartenant au XIIe siècle. Cette circonstance donne un grand intérêt au passage déjà indiqué, et que je reproduirai ci-dessous, dans lequel elle déclare ne faire que rajeunir une œuvre plus ancienne.

Le nom de l'auteur n'est pas non plus le même dans le ms. de Tours que dans celui de Paris : le premier donne *Clemence* et non *Dimence*, et ce nom me paraît le meilleur. L'original portait sans doute *Climence*, qui est la forme la plus usitée au moyen âge, et on sait combien il est fréquent que *cl* ait été lu *d*.

Enfin le ms. de Tours nomme le couvent où habitait sœur Clémence *Berekinge* et non *Berchinge*, ce qui donne au vers le nombre de syllabes qu'il lui faut. Comme il n'y a d'ailleurs aucune espèce de raison pour

faire de Clémence une Flamande, et que le plus ancien texte de son œuvre nous apparaît en Angleterre, nous reconnaîtrons tout naturellement dans Berekinge le *Berecinge*, *Berekinge* anglais, aujourd'hui Barking, tout près de Londres, où existait en effet une célèbre abbaye de Bénédictines.

Voici, d'après les leçons comparées des deux manuscrits, les passages où Clémence parle d'elle-même :

Uns Deus en sainte trinité
Par sa pité me deint aidier
A ceste oevre que vueil traitier
D'une sue veraie amie,
De cui vueil translater la vie,
De latin espondre en romans,
Pur ço que plus plaise as oians.
Ele fu jadis translatée,
Sulunc le tens bien ordenée ;
Mais ne furent dunc si veisdus
Li hume ne si envius
Cum il sunt al tens qui est ore,
Et après nus peiur encore.
Pur ço que li tens est mués
E des humes la qualités
En est la rime vil tenue,
Car ele est alques corrumpue.
Pur ço si l'estuet amender,
Le tens sulunc la gent user.
Ne l'ament pas pur mun orgueil,
Car point prisée estre n'en vueil :
Il suls en det loenge aveir
De cui sai mon povre saveir.

Je ki la vie ai translatée
Par nun sui Climence[1] numée,
De Berekinge sui nunain ;
Pur s'amur pris ceste oevre en main.
A tuz cels qui cest livre orrunt
E qui de bon cuer l'entendrunt
Pur amur Deu pri et requier
Qu'il vueillent Deu pur mei preier
Qu'il m'anme mete en pareis
E guart le cors tant cum est vis,
Qui vit e regne e regnera
Et est et ert e parmaindra.

---

1 T clemence, P dimence.

J'ai remis à M. U. Jarnik, professeur à l'université tchèque de Prague, l'excellente copie du manuscrit de Tours que je dois à miss L. T. Smith; il a copié le manuscrit de Paris, et il prépare de la *Vie de sainte Catherine* de sœur Clémence de Barking une édition critique que ce poème mérite à tous égards.

G. P.

III.

KACHEVEL.

Comme nous nous en sommes aperçu après coup, l'étymologie que nous avons donnée de *kachevel* (*Romania*, t. XI, p. 109) avait déjà été indiquée par A. Tobler, p. 42 de sa *Darstellung der lateinischen Conjugation und ihrer romanischen Gestaltung nebst einigen Bemerkungen zum provenzalischen Alexanderliede*, Zürich, 1857).

J. Cornu.

IV.

UNE TRADUCTION D'ANDRÉ LE CHAPELAIN

AU XIIIe SIÈCLE.

J'ai indiqué récemment ici (XII, 526) la mention faite par Nicole de Margival, l'auteur du roman de la *Panthère d'Amours*, d'une version du livre « qu'on appelle en français *Gautier*, » c'est-à-dire du traité d'André le Chapelain sur l'amour, composée avant la fin du XIIIe siècle par un poète dont Nicole fait l'éloge, et auquel le seul des deux mss. de la *Panthère* qui ait conservé les vers afférents donne le nom étrange de *Diex de la vache*. Ce que je ne savais pas l'an dernier, et ce que j'ai trouvé depuis, c'est que cette traduction nous est parvenue en entier, avec le nom de son auteur, moins bizarre qu'il ne l'est dans le ms. de la *Panthère*.

On a signalé plus d'une fois, comme contenant une version de l'*Art d'aimer* d'Ovide, le ms. de l'Arsenal 3122 (anc. B. L. Fr. 91). Faisant, pour l'*Histoire littéraire de la France*, un travail sur les versions d'Ovide au moyen âge, j'ai examiné ce manuscrit, et j'ai reconnu qu'il contenait une traduction en vers du livre d'André le Chapelain. L'auteur, dans une énigme assez singulièrement disposée, mais très facile à déchiffrer, qui termine son poème, donne son nom et son « seurnon » ou nom de famille : il s'appelait Drouart La Vache, et c'est évidemment le nom qui est

défiguré dans le passage cité de la *Panthère d'Amours*. Il nous apprend en outre qu'il termina son poème le mercredi 8 novembre 1290. Il résulte de là que Nicole de Margival écrivit le sien après 1290, puisqu'il nous dit du traducteur du *Gautier : mors est.*

Je n'ai fait que parcourir la version de Drouart La Vache : je dois dire qu'elle m'a paru médiocre, et que je n'y ai remarqué aucun trait ajouté à l'original et qui ait de l'intérêt pour les mœurs et les idées de l'époque où vivait le traducteur.

G. P.

V.

SAQUEBUTE (ANGLAIS *SACKBUT*, ESPAGNOL *SACABUCHE*).

Ce mot n'apparaît en français qu'au commencement du XIVe siècle, et désigne une espèce de crochet que les gens de pied adaptaient au bout de leurs lances pour *agrafer* les gens de cheval et les précipiter à terre :

A crochez et a *saqueboutes*
Le trebuchent entre leur routes.

(G. Guiart, *dans Sainte-Palaye.*)

Saquebute, que Sainte-Palaye explique à tort par « lance, épée », est nettement défini dans l'exemple suivant, tiré d'un historien anonyme, contemporain de Guiart : « Adont (li Rous de Fauquemont) fist sa gent armer, et il aussi s'arma et fist fere delés le fier de se lanche un grau de fier pour les garchons sacquier jus de leurs chevauls, et celle lanche au grau de fier fu appellée *saque-boute*, dont puis firent li Flamenc faire de tels bastons » (*Istore et chron. de Flandres*, I, 242, Kervyn).

Ainsi les gens de pied *sacquaient*, c'est-à-dire tiraient à eux, puis poussaient ou *boutaient* le cavalier, afin de le désarçonner. Ils faisaient exactement le mouvement du joueur de trombone qui tantôt allonge, tantôt accourcit son instrument, selon les intonations qu'il veut exprimer. De là sans aucun doute le nom de *saquebute* donné plaisamment au trombone dès le XVe siècle :

..... Feste a Gogo,
S'on joue de la *sacqueboute*.

(*Farce de Colin*, Anc. Théât. fr., I, 243.)

Au regard des instruments de musique, il apprit jouer du luc... de la viole et de la *saqueboutte*.

(Rabelais, 1, 23, Burhaud.)

Une *saquebute* ou trompette de six pieds de fin estain.
(1614). *Pièce citée dans les Mém. des ant. de Normandie*, t. XXV. p. 69).

Ce mot, auquel Littré ne donne ni historique ni étymologie, est composé, comme on l'a vu plus haut, de deux impératifs : *saque* et *boute*. Scheler (*Dict. Etym.*) s'est rendu compte du premier élément qui entre dans la composition de *saquebute*, mais non du second, puisqu'il a cru voir dans l'espagnol *sacabuche* « quelque chose comme *tire-bedaine* ». *Saquebute* a échappé à M. Darmesteter dans son très savant ouvrage : *Formation des mots composés en français*.

A. DELBOULLE.

VI.

BOQUETTE, BOUQUETTE.

« BOUQUETTE, s. f., l'un des noms vulgaires, dit Littré, du blé sarrasin dans le Nord. »

« BOQUETTE, s. f., blé sarrasin ou noir », dit de son côté Louis Vermesse [1], dans son *Dictionnaire de la Flandre française ou wallonne ;* « autrefois *bouquette* », remarque-t-il, ignorant sans doute que cette dernière forme, indiquée par Littré je ne sais d'après quelle autorité, est usitée à Verviers [2].

Quelle est l'origine de ce mot ? Après avoir mentionné la forme *bouquette*, L. Vermesse ajoute : « sans doute parce que la fleur de cette plante forme un *bouquet*. » Il est à peine besoin de dire que cette étymologie n'est pas sérieuse et que tout autre doit être celle de *boquette* ou *bouquette ;* elle ne me paraît pas d'ailleurs difficile à trouver. Si l'on remarque que le sarrasin s'appelle *bôkwete* ou *bôkweite* en moyen bas-allemand, *boekweit* en flamand, *bockwheat* en anglais, *buchweizen* en allemand, c'est-à-dire « froment hêtre » ou plutôt « froment faîne », « from the resemblance of its triangular seeds to beechnuts », dit Prior [3], on inclinera tout naturellement à dériver *bo(u)quette* du radical b. a. *bôk* [4], ags.

---

1. « C'est avec la farine de boquette, ajoute-t-il, que l'on fait les *couques-baques* (pâtisserie fort estimée à Lille). »

2. Lejeune, *Flore de Verviers*. Ce renseignement m'a été donné par mon ami et confrère de la Société de linguistique, M. E. Rolland.

3. Cité par J. Britten et R. Holland : *A dictionary of english plant-names*, s. v. *bockwheat*. Skeat (*An etymological dictionary of the english language*) ne donne que la forme *buckwheat*. L'un et l'autre indiquent aussi *buck* comme dénomination du sarrasin ; « in the central parts of the East-Norfolk district its only name », dit Britten.

4. Dr. Karl Schiller und Dr. August Lübben, *Mittelniederdeutsches Wœrterbuch*, s. v.

bôc « fruit du hêtre », radical qu'on retrouve aussi sans doute dans le vocable *boketta*, nom, d'après Bridel, du sarrasin dans le patois de la Suisse romande. C'est en partant du même ordre d'idées que le sarrasin a reçu le nom scientifique de *fagopyrum* (*Polygonum*) et qu'il porte en catalan le nom de *fajol* [1], mot évidemment tiré de *fagus* (hêtre).

On pourrait se demander toutefois comment il se fait que le radical *bôc* a pu servir ainsi à désigner le sarrasin, quand notre langue n'y a pas eu recours pour dénommer le hêtre : la réponse est facile ; le français a adopté le vocable bas-allemand *heister, hester* « junger Baum, namentl. von Eichen und Buchen, » disent Schiller et Lübben [2] (vocable qui se joint souvent au radical *bôk* ou *êk*, ainsi *êkheister, bôkheister*) comme nom du hêtre, c'est-à-dire qu'il a pris le second élément du composé *bôkheister* dans le sens même de ce composé ou qu'il a donné à *heister*, au lieu du sens général de « jeune arbre », qui lui appartient d'ordinaire, le sens particulier de « (jeune) hêtre », qu'il n'a habituellement que réuni à *bôk* [3]. On voit comment ce dernier radical est devenu inutile pour la désignation du hêtre ; il n'est point néanmoins complètement inconnu dans nos patois : M. E. Rolland m'a indiqué le mot *bouocha* (bouohha), donné par Oberlin comme nom du hêtre au Ban-de-la-Roche, et on le trouve aussi, je crois, dans *Bouquetot*, nom d'une commune du Roumois, où j'ai eu le tort jadis [4] de voir un double diminutif du germ. *bosc ;* si *Bouquetot*, en effet dérivait de *bosc*, il aurait eu autrefois la forme *Bosketot ;* or les seules formes que l'on connaisse sont *Bochetot* 1180, *Bouketot* 1198, *Boquethot* 1205, *Boketot* 1243, etc. [5] ; il faut donc décomposer ce mot non en *Bouque-et-ot*, mais en *Bouque-tot*, comme le proposait d'ailleurs Depping, toutefois en voyant dans *bouque* un dérivé non de *bosc*, mais de *bôc* [6] ; *tot* est le radical norois *topt*, « a grassy place », employé si souvent comme suffixe dans la toponomastique normande [7].

Ch. JORET.

---

1. D. Jaume Angel Saura : *Novissim diccionàri manual de las llenguas catalana-castellana*, s. v.
2. *Mittelniederdeutsches Wœrterbuch*, s. v. *heister*.
3. Il est arrivé ici quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé pour *bôkweite ;* de ce composé le premier élément seul a servi à former le nom wallon et picard du sarrasin ; de *bôkheister*, le second élément, au contraire, est passé en français comme nom du hêtre.
4. *Des caractères et de l'extension du patois normand*, p. 30, note 2.
5. De Blosseville : *Dictionnaire topographique du département de l'Eure*, s. v.
6. Ce radical sous sa forme bas ou haut-allemande joue d'ailleurs un rôle considérable dans la toponomastique allemande ; ainsi *Andoltisbuoch, Buochbach, Buchberg, Bocholt*, etc. Voy. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, II, 286, etc., s. v. *boc*.
7. Cf. *Des caractères et de l'extension du patois normand*, p. 52.

VII.

BUCAILLE.

« Blé sarrasin », dit Littré, sans indiquer dans quelle région est usité ce mot qu'on rencontre en Picardie, en particulier dans le canton de Corbie[1]. Quelle en est l'étymologie ? Littré, qui donne un passage d'Olivier de Serres dans lequel, d'après lui, il se trouverait [« Le millet sarrasin en est une autre espèce que l'on appelle *bucail* »], cite aussi l'opinion prétendue du savant agriculteur sur l'origine probable de ce vocable : « D'après Olivier de Serres, dit-il, de *bockent*, nom qu'on donnait de son temps, en Hollande, au blé sarrasin. » Il est évident que ce soi-disant *bockent* est le fl. *boekweit* que j'ai donné plus haut ; mais je ne sais sur la foi de quelle autorité Littré attribue à Olivier de Serres l'explication étymologique que je viens de rapporter ; on ne trouve rien de semblable dans le *Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs ;* voici du reste le passage tel que le donne l'édition in-fol. de 1600, p. 110 : « Le millet-sarrazin en est une autre espèce (de millet), toutefois très différente des précédentes en toutes parties : c'est celui qu'en France l'on appelle *bucail :* il a la paille rouge, etc. [2]. » L'opinion d'Olivier de Serres n'a donc rien à voir ici ; mais il n'en est pas moins vrai que *bucaille* vient, non du fl. *boekweit*, mais du radical b. a. *bôk*, à l'aide du suffixe-alia, qui a souvent dans nos patois le sens de diminutif [3]. Quant à la présence de *u* pour *o* ou *ou*, elle s'explique par une différence dialectale ; il y a là tout simplement un fait analogue à celui que présentent les dialectes haut-allemands qui ont changé en *u* l'*o* de *bôk*.

Ch. JORET.

VIII.

BŌQUET, BŌQUETTE, BŌQUETIER.

« BAUQUET, s. m. (Orne) : Pommier qui n'est pas greffé, sauvageon », lit-on dans Duméril (*Dictionnaire du patois normand*, s. v.).

« BAUQUETTE, s. f. (Orne) : fruit du *bauquet* », *ibid.*

---

1. En particulier à Warloy, comme M. H. Carnoy l'a indiqué à M. E. Rolland.

2. Voici le texte donné par Littré : « Le millet sarrasin en est une autre espèce que l'on appelle bucail, etc. » Au mot *sarrasin* le texte est rétabli à peu près en entier, mais on n'y trouve point le mot *bockent*. L'édition in-8 de 1639, soi-disant « revue et augmentée par l'auteur », donne p. 96 *brucail*. Peut-être Olivier de Serres a-t-il été induit à écrire *bucail* et non *bucaille*, parce qu'on dit *le* et non *la-bucaille* en picard.

3. Ainsi *pescale*, pour *pescaille*, dans le patois du Bessin, petit poisson.

Bauquet et *bauquette* — ou plutôt *bōquet* et *bōquette*[1] — ne sont pas usités uniquement dans le département de l'Orne, on les rencontre aussi dans d'autres parties de la Normandie ; ils ne sont pas non plus les seuls mots qui servent à désigner dans cette province le pommier sauvage et son fruit ; Duméril indique lui-même les mots *bouchillon* — ajoutez *boucillon* — et *suret*, employés, dit-il, le premier dans l'Orne, le second dans l'arrondissement de Valognes ; enfin le nom de *boquetier*, qui se trouve dans Littré sans indication de localités, est aussi donné parfois en Normandie au pommier non greffé. *Suret* est usité surtout dans le Cotentin, le Bessin, la plaine de Caen et le nord du Bocage ; *bōquet* m'a été indiqué dans le sud du Bocage, le Houlme, le pays d'Auge, le Lieuvin et le Roumois[2] ; il est remplacé par *bochet* au sud du pays d'Ouche, par *bouchillon* ou *boucillon* dans le Corbonnais ; enfin *boquetier* se rencontre dans le pays de Caux et le pays de Bray. Quant à *bōquette*, ce mot est usité dans l'est du pays d'Auge, le Lieuvin, le Roumois et le pays de Caux. Quelle est l'origine de ces différents noms ? Lorsqu'on compare les formes

bōquet, bōquette, bōquetier

aux formes analogues

noix, noyer, noisette, noisetier,

on est naturellement porté à tirer *bōquetier* de *bōquette* — dérivation qui d'ailleurs a déjà été proposée[3] — tout comme *noisetier* vient de *noisette*. Mais de même que *noisette* dérive de *noix*, on s'attendrait à trouver un simple *bōque*, d'où *bōquette* serait tiré ainsi que *bōquet*. Duméril donne *boque*, auquel il attribue le sens de « coquille de noix, noisette », mot analogue au *bōque* hypothétique dont je parlais tout à l'heure, mais dont l'*o* est, à ce qu'il semble, bref. Si ce vocable, que je n'ai ni entendu ni recueilli, existe réellement, on pourrait, je crois, le dériver du b. a. et nor. *bôk* « faîne », radical qui a, comme je l'ai montré dans un article précédent, donné naissance dans nos patois à un certain nombre de dérivés. Mais comme l'*o* de *boque* est bref, ce mot ne peut être le radical

---

1. L'orthographe *bauquet, bauquette* d'Ed. Duméril, montre qu'il faut un *o* long ; mais parfois on prononce aussi, en particulier dans l'est, *o* bref ; j'ai du moins reçu de cette région la forme *boquette*. N'ayant pas entendu prononcer *boquetier*, je ne puis dire quelle est la valeur de l'*o* qui s'y trouve ; étymologiquement il est long, comme on va le voir.

2. Le mot *boquetier* est aussi usité dans le Boulonnais, mais les fruits y portent le nom de *boquets*.

3. En particulier par M. A. Darmesteter. Cf. *Bulletin* 22 de la *Société de Linguistique*, p. XLVIII.

de *bōquet*, par suite il faut le laisser de côté et chercher une autre étymologie à ce dérivé.

Bōquet ne signifie pas seulement pommier sauvage ; Littré lui attribue aussi le sens de « pelle creuse à l'usage des jardiniers », et dans le pays de Bray ce mot désigne aussi un petit bois ; il est alors le synonyme, en même temps que le primitif, de *boqueteau*, anciennement *bosquetel*[1]. De même *bōquette* n'a pas seulement le sens de « pomme sauvage », Littré indique un *boquette* qui signifie « sorte de pince »[2] ; il semble évident que ce *boquette* n'est qu'une autre forme du norm. *būquette* = fr. *bûchette*, tout comme *boquillon*, anciennement *bosquillon*, se rattache, d'après Littré, à *bûcheron*[3]. Mais *bōquet*, *bōquette* ne sont pas seulement employés comme noms communs, ils le sont encore comme noms propres. Il y a dans le département de l'Eure plusieurs « localités » qui portent le nom de *Boquets* et un plus grand nombre encore qui s'appellent *Bosquet*, *Bosquets* — ou même au sud de l'Evrecin *Boschet*[4] — mots identiques, dont le second seulement a conservé l'*s* étymologique perdu par le premier. Cet *s*, on le sait, est également tombé dans *bouquet*, mais ici en déterminant le changement de *o* en *ou*[5]. Les mots *Boquet*, *Bosquet* ou *Boschet* et *bouquet* dérivent du germanique *bosc*, b. lat. *bosco (bois), lequel a donné d'ailleurs *bosc* en normand ; ils sont donc le diminutif de ce dernier et signifient « petit bois », sens conservé dans le pays de Bray, comme je l'ai dit plus haut, au mot *boquet*[6] et qu'avait encore *bouquet* au XVIIe siècle[7].

Il est impossible de ne pas identifier *bōquet* « pommier non greffé » avec *boquet*, *bosquet* « petit bois » ; mais comment est-on passé de ce dernier sens au premier ? On pourrait supposer qu'il y a là un procédé analogue à celui qui a fait donner à certains oiseaux par exemple un nom

---

1. « Et s'en vinrent loger en un petit *bosquetel*. » Froissart, *Chroniques*, X, 124 (Kervin de Lettenhove), cité par Littré, s. v. *boqueteau*.
2. Malheureusement Littré ne dit pas dans quelle région ce mot est usité.
3. *Dictionnaire*, s. v. *boquillon* : « A loi de bosquillon ont chargié lor ramée, » *Guescl.*, 901, cité par Littré. M. Fr. Godefroy (*Dictionnaire de l'ancienne langue française*, s. v.) donne *boskillon* avec le sens de « petit bois. »
4. De Blosseville, *Dictionnaire topographique de l'Eure*, s. v.
5. Les doublets normands *bōquet*, *bosquet* et *bouquet* ont leurs équivalents dans les noms propres également normands *Tôtain*, *Tostain*, *Toutain*. Il y a même *Toustain* [nor. *Tursten*].
6. M. Fr. Godefroy (*op. cit.*) indique un autre diminutif *boschel*, *bosqu(i)el*, formé à l'aide du suffixe *el*, au lieu de *ett*, mais ayant comme *bosquet* le sens de « petit bois. »
7. « Il a voulu vendre un petit *bouquet* qui faisait une assez grand beauté, » Sév., 429, cité par Littré, s. v. Du sens de petit bois on est passé à celui de réunion d'arbres ; l'expression « bouquet d'arbres » est encore très usitée.

tiré de la plante sur laquelle ils se tiennent de préférence ou dont ils vivent : ainsi *chardonneret* de *chardon*, *linotte* de *lin*, etc. ; c'est d'ailleurs aussi probablement pour cela que l'écureuil s'appelle en rouchi *boqué*, anciennement *bosquet* [1] ; s'il en est ainsi, le *bōquet* serait le pommier des bois, et ici le suffixe-*ett* n'éveillerait pas l'idée de diminutif comme dans *boquet* « petit bois », il indiquerait l'extraction, l'habitat [2]. C'est évidemment le sens qu'ont pris *ett* et *ott* dans *chardonneret* et *linotte*, ainsi sans doute que dans *bosquet* « écureuil » ; mais on peut et on doit peut-être expliquer l'origine de *bōquet* « pommier non greffé » d'une manière un peu différente ; l'idée d'extraction qu'à l'instant j'attribuais à *-ett* a dû permettre aux dérivés formés à l'aide de ce suffixe de jouer le rôle d'adjectifs ; M. Fr. Godefroy [3] a cru, mais en hésitant, que *bosquet* pouvait être employé comme adjectif ; j'ai recueilli les exemples les plus probants qui prouvent que le féminin *bōquette* s'emploie comme tel ; ainsi à Orbec, Courtonne-la-Ville (Lieuvin), Epreville (Roumois), le fruit du pommier sauvage s'appelle « pomme boquette », dans cette dernière localité les noisettes s'appellent aussi « noix boquettes », à Courtonne-la-Ville on donne également le nom de « surelle boquette » à l'oseille sauvage (*Rumex acetosa*). On ne peut douter que ce qui a lieu pour la forme féminine *bōquette* ne soit arrivé aussi pour la forme masculine *bōquet* [4], et de même qu'on a dit « pomme boquette », on aura dit « pommier boquet », et plus tard tout simplement « bōquet » et « bōquette ». Quoi qu'il en soit, la forme *bōquette* étant donnée, *bōquetier* en sortait naturellement comme nom du pommier sauvage ; c'est ce qui a eu lieu, je l'ai dit, dans le pays de Bray et le pays de Caux, où cependant, chose surprenante, la pomme sauvage ne s'appelle guère *bōquette*, mais porte plutôt le nom de *cafignette*.

Ch. JORET.

---

1. « Le *bosquet* (aime) la noisette » (*Le sec. mariage de Dieu et de l'âme*, cité par M. Fr. Godefroy, *op. cit.*, s. v. *bosquet*). C'est par une erreur évidente que cette phrase se trouve citée aussi à l'article *bochet* et que *bosquet* y est donné comme synonyme de *bouquet* « chevreau. »

2. Si *boquet* « pelle creuse » dérive bien de *bosc*, ce que l'ignorance de l'ancienne forme de ce mot et de la quantité actuelle de l'*o* qui s'y trouve m'empêche de dire avec certitude, *-ett* y a le sens de diminutif, *boquet* serait alors un « petit (morceau de) bois. » Dans *boskillon* « petit bois », *-on* a aussi le sens diminutif, mais dans *bosquillon* il sert à désigner l'agent, tandis que dans *bōchillon* « pommier sauvage » il marque l'extraction ou l'habitat ; quant à *-il*, c'est une simple syllabe de liaison.

3. *Op. cit.*, s. v. *bosquet*, 1.

4. « Les fruits sauvages, m'écrit l'instituteur d'Epreville-en-Roumois, sont généralement connus sous le nom de fruits boquets ; ainsi on dit « mêle boquette » pour nèfle des bois, « noix boquette » pour désigner la noisette, etc. »

IX.

LE MYSTÈRE DE LA PASSION A MARTEL (LOT)

EN 1526 ET 1536

Dans le second volume de son beau travail sur les mystères, M. Petit de Julleville a publié une liste des représentations données en France entre les années 1290 et 1603. Cette longue liste, fruit de recherches personnelles ou de communications obligeantes, ne saurait prétendre à être complète; M. Petit de Julleville le sait mieux que personne, et je n'ai qu'à citer ses propres paroles pour servir de préface à la communication qui va suivre. « Il n'y eut peut-être pas une seule « ville au moyen âge qui n'entreprît de jouer des mystères. Beaucoup « de ces représentations n'ont dû laisser aucune trace; mais combien « d'autres ont pu avoir lieu dont la mention ou la description demeure « enfouie dans des archives publiques ou privées, encore inexplorées! « Le temps les en fera sortir, et tour à tour elles s'ajouteront à notre « liste imparfaite[1]. »

Les mentions de représentations de mystères réunies par M. Petit de Julleville se rapportent en majorité aux pays de langue d'oïl. Dans les pays de langue d'oc, les mentions les plus fréquentes concernent la région située sur la rive gauche du Rhône : la Provence, le Dauphiné et la Savoie ne nous offrent pas moins de *trente-deux* représentations assurées à Aix, Auriol (Bouches-des-Rhône), Chambéry, Die, Draguignan, Forcalquier, Grasse, Grenoble, Marseille, Modane, Montélimar, Romans, Saint-Jean-de-Maurienne, Salterbrand (vallée d'Oulx), Seyssel, Toulon, Valence et Vienne. Au contraire, la région bien plus vaste qui s'étend du Rhône à l'Océan, et du plateau central aux Pyrénées, ne nous en donne que *seize*. Ces seize mentions se rapportent à un très petit nombre de localités : Caylux (Tarn-et-Garonne), Clermont-Ferrand, Limoges, Mende, Montauban et Rodez; en outre elles sont loin de présenter toutes le même degré de certitude et de précision.

Limoges ouvre la série des représentations datées, aussi bien pour le nord que pour le midi, grâce à la note suivante insérée dans les chroniques de Saint-Martial, et plusieurs fois publiée avant M. Petit de Julleville : *Nota quod burgenses de Caturco semel, scilicet tercio idus maii, in vigilia Ascensionis Domini millesimo cc° nonagesimo, item et alia vice tercio kal. junii, in vigilia Ascencionis Domini, anno Domini M° CCC° se-*

1. *Les Mystères*, II, 1 et 2.

cundo, fecerunt ludum de miraculis beati Marcialis in cimiterio sancti Marcialis prope crucem lapideam dicti cimiterii[1]. Cette note a vraisemblablement été écrite en 1310, par Simon de Châteauneuf, moine de Saint-Martial, qui recopiait des notes contemporaines de ces deux représentations[2]. Ainsi s'explique facilement l'erreur chronologique de la première mention : en 1290, l'Ascension tombe le 11 mai, par suite la veille de cette fête est le *six* des ides de mai et non le *trois*, comme le dit le chroniqueur. Ainsi doit s'expliquer à mon sens une autre bizarrerie de cette note, qui nous montre les bourgeois de Cahors, *de Caturco*, jouant à Limoges, à deux reprises différentes, un mystère des miracles de saint Martial : j'imagine que Simon de Châteauneuf a eu une distraction et qu'il a écrit *burgenses de Caturco* quand l'original portait *burgenses de Castro*, les bourgeois du château de Limoges. Les chroniqueurs limousins ont toujours soin, en effet, de distinguer, à Limoges, le *castrum* et la *civitas*, qui possédaient deux administrations, deux juridictions distinctes, et formaient deux véritables villes, souvent en guerre au moyen âge l'une contre l'autre. Le cimetière de Saint-Martial où furent représentés ces mystères était le centre du *château*, comme l'église cathédrale de Saint-Étienne était le centre de la *cité*[3].

Les mentions de Clermont-Ferrand (1477), Mende (1508) et Rodez (1440) se rapportent plutôt à des moralités qu'à des mystères; celle de Montauban (1440) me paraît convenir bien mieux à un mystère mimé qu'à une véritable représentation scénique. Les témoignages relatifs à Caylux sont plus précis et se rapportent incontestablement à de véritables mystères joués par des confréries : mais il serait à désirer que M. Dumas de Rauly, le zélé archiviste de Montauban, qui les a signalés à M. Petit de Julleville, les publiât in extenso en les groupant et en les commentant avec soin.

Il semble donc permis de conclure des listes de M. P. de Julleville que, dans les pays de langue d'oc, le goût des mystères ne fut très vif et les représentations ne furent très fréquentes qu'entre le Rhône et les Alpes. La même conclusion s'impose si on étudie les rares mystères en langue d'oc qui nous sont parvenus : le mystère de *Sainte Agnès* a été écrit probablement à Arles; le mystère de *Saint Jacques* a été trouvé à

---

1. *Historiens de France*, XXI, 811; H. Duplès-Agier, *Chron. de Saint-Martial*, p. 137. Ces deux éditions sont faites d'après le ms. original, B. Nat. Lat. 11019.

2. Voyez Duplès-Agier, pp. LV et LVI.

3. Comparez dans le recueil de M. Duplès-Agier les passages suivants : *Combusta est civitas Lemovicensis ab hominibus de Castro sancti Martialis* (p. 188), *in Castro* employé absolument pour dire *dans le château de Limoges* (p. 199).

Manosque (Basses-Alpes) en 1855 ; le mystère de *Saint Pons*, le mystère de *Saint Pierre et Saint Paul* viennent de l'arrondissement de Briançon ; les mystères de *Saint Eustache* et de *Saint André*, récemment découverts, ont également une origine briançonnaise.

Il ne faut pas oublier cependant que nous avons un mystère de *la Passion* du XIVe siècle, écrit en pays gascon, et des fragments d'un autre mystère joué au XIIIe siècle dans la cathédrale de Périgueux.

D'autre part, les mentions si curieuses des archives de Caylux et les extraits des archives de Martel que je publie ci-dessous ne nous autorisent-ils pas à supposer des représentations analogues dans le reste du Quercy ? Ne soyons donc pas trop absolus dans la conclusion indiquée plus haut : songeons que si le Languedoc et la Guyenne nous paraissent très déshérités au moyen âge en fait de représentations théâtrales, ils ne sont pas moins déshérités aujourd'hui de travaux d'érudition. Il y a là un immense champ à fouiller, dont j'attaque aujourd'hui un point isolé, et les fouilles donneront peut-être quelque jour des résultats inattendus.

Les registres de Martel nous fournissent d'intéressants détails sur la représentation du mystère de la *Passion,* dans cette petite ville, en 1526 : quelque intéressants que soient ces détails, il est inutile de les faire ressortir ici, car ils concordent avec les indications réunies çà et là par M. Petit de Julleville. Cette représentation de 1526 a-t-elle été précédée de représentations analogues ? Tout porte à le croire, notamment l'expression *como es acostumat,* dont se servent les conseillers de ville, en établissant dans quelle mesure ils veulent bien concourir à la représentation. Toutefois le registre qui nous donne ces précieux renseignements ne nous fournit rien de semblable pour les années antérieures, de 1525 à 1521. Le registre précédent s'étend de 1510 à 1518 : je n'en puis rien dire, ne l'ayant pas eu entre les mains. Les délibérations manquent pour le XVe siècle. Pour le XIVe siècle nous avons six registres ou fragments de registres, de 1322 à 1389 : M. Louis Combarieu, archiviste du Lot, en a tiré de précieux renseignements historiques, mais il n'y est pas question de mystères [1]. Après 1526, nous avons dans les délibérations une note intéressante que nous reproduisons : elle constate qu'en 1536 on dut jouer le même mystère de la *Passion* qu'on avait joué en 1526. De 1537 à 1577 nous avons une lacune de quarante ans dans

1. *Une ville du Quercy pendant la guerre de cent ans*. Cahors, 1881. — Nous ne parlons que des registres de délibérations. Les archives de Martel possèdent en outre dix registres de comptes, de 1294 à 1550, qui ne paraissent pas avoir été dépouillés au point de vue qui nous occupe. Nous appelons l'attention de M. Combarieu sur l'intérêt qu'il y aurait à faire ce dépouillement, le résultat dût-il en être purement négatif.

nos registres, et le dernier, qui s'étend de 1577 à 1636 est muet en ce qui nous intéresse : les mystères étaient évidemment passés de mode à cette époque.

En quelle langue était le mystère représenté en 1526 et 1536? Il me paraît certain qu'il devait être en provençal. Le français n'était pas alors assez familier aux bourgeois de Martel et aux bonnes gens des environs qui durent accourir à la fête, pour qu'on suppose, sans preuves, que la représentation ait été donnée en cette langue.

L'an susdit [$152\frac{5}{6}$] et lo penulteme jour del mes de jenier.....

Es estat remostrat que plusors de la present ville avian fach enrollar la *Passion* per la jogar la caresma, et avian demandat de quant volia ajudar la vila a jogar.

Restat que on appelle lo surconselh (f° 134 v°).

L'an susdit et lo premié jour de fevrié..... (*en présence du conseil et du surconseil.*)

Los dichs mess^ors cossols [an demostrat] que certains habitans avian fach enrollar la *Passion*, et cal beylar los rolles, et los jogados avian demandat a la villa de quan y volia ajudar.

Restat que la villa ajude de far lo postat [1] et totas fustas, et los manestriés et doas trompetas lo dijos et lo vendre sanct, et los habilhamens dels demons, como es acostumat, et aussi lo pinctre per far las fintas (f° 135 r°).

Lo quart jour de abrial l'an mil cinq cens vingt et cinq (*lisez* six)...

Per losdichs mess^ors cossols es estat remostrat que lo mestre reveren fra Jehan Carpuchat de Doma avia predicat en la present villa la carema passada et avia fag jogar la *Passion* et s'en volia anar et lo calia contentar.

Restat que on ly done aytan coma l'autra vegada, que so X l. X s.

Item lodich jor, mestre Bartholmy La Chieza, mestre pinctre, avia baylat una requesta que per so que lo avian logat a far las fintas de la *Passion*, et que so que lui avian donat era petit et que 'avia despendut aquo, et suplicava que la villa lo recompensés.

Restat que on ly done XX s.

Item que on bayle a Moss. Peire Bodoy, per so que a governat le misteri de la *Passion*, II l. t.

Item que on bayle als enfans que an enrolada la *Passion* XX s. t.

Item lodich jour Johan Beu, borgés, a remostrat que per comandamen de mess^ors los cossols el avia jogat un rolle loqual el avia jogat, et en aquel jogan era estat injuriat per mestre Estienne Gauterii, notari, et que lodit Gauterii se jactava de lo far convenir per davan lo seneschal ou ailhors que per davan mess^ors cossols, as quals la cognoyssensa aperté coma juges ordinaris de las causas comunales, combé que lodit Gauteri fus [conselhié] et agués sagramen a la mayso, et demanda que sia inhibit aldit Gauteri de no trayre lodit Beu ailhors que per davan losdichs cossols de las causas de lasquals la cognoissensa aperté alsdits

1. L'échafaudage, appelé plus bas *estaudictz*.

messᵒʳˢ cossols. Et reportada ladicha requesta, per losdichs messᵒʳˢ cossols es estat fach inhibition et deffensa aldich Gauteri, a pena de vingt et cinq liuras, de no trayre ny convenir lodich Beu per las causas dont la cognoissensa aperté a messᵒʳˢ. Lodich Gauterii *non consentit, et appellavit ; responsum quod est in forma* (fᵒ 136 vᵒ).

Lo XVI jour de abrial...

Johan Beu, borgés, a dich et remostrat en ladicha maiso que mestre Esteve Gauterii, notari et conselhié de la dicha mayso, combé qu'el fus del conselh et agués jurat de gardar las preheminensas de la villa, et que messᵒʳˢ cossols sian juges ordenaris de lad. villa en las causas criminalas et lor aparté la cognoissensa de totas causas criminalas mogudas en la present juridiction en premiere instance, disen davantage que a causa que lo misteri de la *Passion* se era jogat en la present villa et lodich Beu avia jogat ung rolle deldich misteri et a causa que los jogados avian fach davalar lodich Gauterii de sus lo postat, lodich Gauterii avia injuriat et autrajat lodich Beu grandamen, a causa de que lodich Beu se era rancurat a la mayso de ceans et per lo graffié ero estadas fachas las informations, mas lodich Gautié, per fugi la punition delsdichs excés, a impetrat certanas letras de la court de Moss. lo Seneschal, per vertut de las qualas avia fach inhibi Messᵒʳˢ, lo graffié et al dich Beu, disen per lasdichas letras que Messᵒʳˢ ero juges incompetens, contravenen a son sagramen, et per so a demandat lodich Beu que son dire sia escript en lo present libre et a baylat lo doble de lasdichas letras per lo layssar en ladicha mayso a fi de memoria (fᵒ 138 rᵒ).

Lo XXVᵉ jour de fevrier $(153\frac{5}{6})$...

Item lodich jour es estat remostrat que la plus grand part dels habitans de la pressen villa volo et so de oppinion que l'on jogue la *Passion* la carema propchana, et per so que no aven de predicayre, et se seria bo de la jogar, et que baylarian als joguados.

Restat que la *Passion* se joguara, et sera agut ung predicayre, se s'en troba, et que la villa lor fara far lo estaudictz.

(*Reg. des délibérations de la commune de Martel, côté BB 9, provisoirement déposé à Cahors, aux archives départementales du Lot*).

Ant. Thomas.

X.

UN DOCUMENTO IN DIALETTO PIEMONTESE DEL 1410.

LA RESA DI PANCALIERI.

In un manoscritto, conservato negli archivii della città di Torino, che porta il titolo : *Ordinati, anno* 1410, *vol.* 51, si legge la seguente composizione.

Que lo castel de panchaler
Que tuyt temp era fronter
E de tute maluestay fontana
Per mantenir la bauzana
E al pays de peamont trater darmage
E li segnour de chel castel nauen lor corage
Ore le bon princi de la morea loys
Elia descaza e honoreuolment conquis
Que ogla so host ferma
E tut entorn enuirona
De gent dape e de gent darme
Unt eren trey coglart e quatre bombarde
Ma per la vertuy de madona luysa
Chel castel ha cambia deuisa
Si que lan mille ccccx circa le xxiii hore
Lo mercol ady vint nof de ottoure
Chigl del castel se son rendu
E ala marcy del dit princi se son metu
Que glia de dintre soe gent manda
E la soa bandera sussa lo castel an buta
La qual na la banda bioua trauersa
En criant aute vox viua lo princi e part versa
Al qual dee per la soa bonta
Longament dea vitoria e bona santa. Amen.

Traduzione.

([1] Egli è?) il castello di Pancalieri,
Che ogni tempo era *frontiero*,
E di tutte malvagità fontana,
Per mantener la balzana
E al paese di Piemonte trattar danno;
E i signori di quel castello ne avevano lor coraggio[2].
Ora il buon principe della Morea, Luigi,
Ei li ha scacciati ed onorevolmente conquisi;
Ch' ei ci fermò (la) sua oste,
E tutt' intorno circondò
Di gente da piede e di gente d'arme;
Ove erano tre cogliardi e quattro bombarde.
Ma per la virtù di Madonna Luisa
Quel castello ha cambiato divisa;
Sicchè l'anno 1410 circa le 23 ore
Il mercoldì ventinove di ottobre,

1. Non so spiegare questo *que* del testo, a meno che significhi *ecco*.
2. Cioè: ne traevano la loro baldanza.

Quei del castello si son resi
Ed alla mercè del detto principe si son messi;
Che ci ha mandato dentro (le) sue genti,
E la sua bandiera sul castello hanno posto,
La quale ci ha la banda azzurra attraverso,
Gridando (ad) alte voci : viva il principe e la parte avversa!
Al quale Dio per la sua bontà
Lungamente dia vittoria e buona salute.

Questo componimento, non dirò poetico nè metrico, ma semplicemente rimato, fu pubblicato per la prima volta dal Datta nella sua *Storia dei principi di Savoja del ramo d'Acaja*[1], con qualche errore di trascrizione. Fu poi riprodotto, quasi cogli stessi errori[2], dal Vallauri nella *Storia della poesia in Piemonte*[3], dal Casalis nel *Dizionario storico e geographico degli Stati sardi*[4], e dal Biondelli nel *Saggio sui dialetti gallo-italici*[5] Non ha carattere popolare, e certamente, per l'irregolarità o meglio per l'assenza di metro, si vede che non fu mai cantato. Fu probabilmente opera d'uno scrivano o d'un segretario del comune. Non ha merito letterario. Ma è sincrono, e conferma, coll'aggiunta di particolari, un avvenimento conosciuto per altri documenti. È poi uno dei più antichi testi del dialetto piemontese, e contiene alcuni vocaboli degni di nota, che non furono dichiarati dai precedenti editori. Questo serva di scusa per la nuova pubblicazione che qui ne è fatta, e pel commento storico e biographico aggiuntovi.

Delle guerre tra il Marchese Tommaso III di Saluzzo e Lodovico o Luigi di Savoja, principe d'Acaja e di Morea, ajutato dal conte, poi duca di Savoja, Amedeo VIII, delle quali la resa di Pancalieri fu un episodio, scrissero, fra gli altri, Gioffredo Della Chiesa, Muletti, Monsignor Della Chiesa e specialmente il Datta[6].

Gioffredo Della Chiesa, scrittore contemporaneo, così narra la resa di Pancalieri nella sua cronica di Saluzzo :

---

1. Torino, 1832, vol. II, 287.
2. *Temps* per *temp; lo corage* = *lor corage; erent* = *eren; coglant* (Casalis, Vallauri) = *coglart;* cccx = ccccx; *chil* = *chigl; mercy* = *marcy; dintre* = *de dintre; sue* = *soe; bandiera* = *bandera; su* (Biondelli *süra*) = *sussa; broua* (Casalis *brocca*) = *bioua; versà* (Biondelli) = *versa; Dieu* (Biondelli *Diö*) = *dee*.
3. Torino, 1841, I, 44.
4. Torino, 1846, articolo *Pancalieri*.
5. Milano, 1854, Parte III, 603.
6. Gioffredo della Chiesa, Cronica di Saluzzo. Monumenta historiae patriae. Aug. Taurin. 1848, t. III. Scriptorum. — Muletti, Memorie storico-diplomatiche, vol. IV. — Monsig. della Chiesa, Corona Reale di Savoja, cap. VI. — Datta, op. cit., vol. I et II.

« A 20 dy ottobre queli del Principe (Ludovico di Savoja), cum Bucicaldo (Giovanni Boucicaut, governatore, pel Re di Francia, della città di Genova), meseno campo a Panchaleri cum quatro bonbarde e doy cogliardy e a 28 de ditto meyse ly hominy feceno la fidelità al principe, et haueno la villa a patto, et il giorno apresso el castello cum conditione che Missere Anthonio e Frate Anthonio caualiere di Rodes, signory de ditto loco, potessero cauare doe carrate di roba. E cossì ly poueri gen(til)homeni se ne partirono cum tutta la fameglia loro auiandosi verso Carmagnola[1]. »

Le ragioni della guerra sono esposse nel sequente passo della storia del Datta[2] :

I Marchesi di Saluzzo, per sostenere la loro signoria nel Piemonte, eransi posti sotto la soggezione dei Delfini di Vienna. Estinta la linea dei Delfini, col contado Viennese passò questa soggezione nella famiglia reale di Francia. Ora eccitatosi coi conti di Savoja la questione a chi dovesse il Marchese di Saluzzo prestare il giuramento di fedeltà, se ai conti di Savoja oppure ai re di Francia, ne fu fatta facoltà al parlamento di Parigi di sentenziare. Pronunciò quel tribunale nel 1390, ed annullando i trattati per cui i marchesi di Saluzzo dichiaravansi dipendenti dai conti di Savoja, profferì che il diretto dominio del marchesato spettava alla corona di Francia. Si fu allora che Amedeo principe d'Acaja (fratello del Lodovico mentovato nella canzone) dovette armarsi nuovamente contro il marchese di Saluzzo non tanto, per sostenere gli omaggi suoi pei luoghi di Revello, Racconigi, e Carmagnola, quanto per concorrere a difendere i diritti del conte di Savoja.

Sopraffatto il marchese di Saluzzo dalle armi del principe Amedeo, venne a patti, ma ridestò nuovamente la corte di Francia a mantenere il pronunciato dal Parlamento. Per laqual cosa nel 1404 il parlamento di Parigi per l'esecuzione di quella sentenza prescrisse che fosse sequestrato quanto possedeva in Francia il conte di Savoja, e quanto in quel reame apparteneva al principe Lodovico d'Acaja; e spedì due uscieri a pubblicare quest' ordine anche nel Piemonte. Il principe mal comportando che ne' suoi dominii fossero pubblicati ordini emanati da tribunali forestieri decretò che gli uscieri fossero carcerati e li tenne prigioni per giorni quarantaquattro.

Quando il parlamento di Parigi emanò il sequestro sopra i beni dei principi Sabaudi, essi erano già corsi alle armi per proteggere i proprii diritti. In questo guerreggiare seguitando l'uso dei tempi non fu mai combattuta battaglia campale, ma bensì arrecavansi danno facendo scorrerie nelle terre del nemico. Lo peggio sempre toccava ai popoli, i quali non sapevano in quelle tristi circostanze a chi avessero ad ubbidire. Finalmente per mediazione di Giovanni Boucicaut, governatore pel re di Francia della città da Genova, alli 8 marzo del 1410 si convenne tra li belligeranti una tregua da perdurare per cinque mesi.

---

1. Op. cit., p. 1056.
2. Vol. I, 326.

Spirato il tempo della tregua ritornarono i principi a combattere. Nell' ottobre di quest' anno il Principe Lodovico s'impadronì a danno del Marchese de' luoghi di Polonghera e Pancalieri, avendo dovuto portarsi in quei contorni per sloggiare il Marchese Tommaso dall' assedio che aveva posto a Scarnafiggi. »

Pancalieri era in allora tenuto da uno dei varii rami della famiglia dei Provana, che da quella terra appunto pigliavano il nome[1]. I signori del castello, accennati dalla canzone, erano due cugini Provana, entrambi col nome di Antonio, di cui uno cavaliere di Rodi. Essi seguivano la parte del Marchese di Saluzzo, da cui erano tenuti in gran conto, se dobbiamo giudicarne dalla frequente menzione che si fa di essi nei documenti che ci rimangono di quel Principe[2]. Antico era nella famiglia dei Provana il rancore contro i principi d'Acaja e di Piemonte, i quali, provocati da continue ribellioni, l'avevano spogliata di molti feudi e ne avevano diminuito la potenza[3]. Non reca quindi meraviglia se i discendenti di quegli antichi capi ghibellini, che di tanti mali andavano debitori alla guelfa casa di Savoja, ligii ora al Marchese di Saluzzo, macchinassero dal loro castello di Pancalieri, posto a confine fra Piemonte e il Marchesato, ogni danno contro i principi d'Acaja, e con ogni mezzo li osteggiassero. A questo accenna il nostro componimento, là dove dice che il castello di Pancalieri era sorgente d'ogni malvagità e nido d'insidie al Piemonte per mantenere la bandiera Saluzzese.

Chi fosse Madonna Luisa, a cui l'autore attribuisce il merito della resa, non è agevole l'indovinare. Si può supporre che qui si tratti della sorella del conte di Savoja Amedeo VIII, la quale, fin d'allora fidanzata a Giangiacomo, figlio del Marchese Teodoro di Monferrato, e con quello sposata nell' aprile del seguente anno, contribuì a por termine, col suo matrimonio, alle guerre piemontesi. Vero è che la sorella d'Amedeo VIII, che era pure cognata di Lodovico d'Acaja, è generalmente designata, nei documenti contemporanei, col nome di Giovanna. Ma in uno dei

---

1. « I Provana si moltiplicarono tanto e si divisero in tanti e tanti rami, che già nel secolo XIII formavano più di dieci famiglie; e occorse intorno al 1300 che in un' assemblea convenissero più di sedici capi di casa, i quali non erano fratelli e forse neppur cugini in primo grado. » Sulle famiglie nobili della Monarchia di Savoja, p. 1219; e Monsig. Della Chiesa, Corona Reale di Savoja, cap. VI.

2. Muletti, op. cit., vol. IV.

3. « Et circa dieci iorny a presso (Febbrajo, 1365), andò (il principe Giacomo d'Acaja) a torno a Pianeza e lhaue infra try giorni la villa et il cassello, el quale logo era di Stephano Prouana e suo fratello Joanne, e fece inpichare 14 hominy de quali cinque o sey erano de Prouana. Poi tolse tuty ly casaly dy essy gentilhomini de Prouana. » Gioff. Della Chiesa, l. cit., p. 1010.

codici della cronica di Gioffredo della Chiesa, in quello appunto che fu pubblicato nei *Monumenti di storia patria,* è nominata *Luisa* [1].

Dei cogliardi, di cui è fatto cenno nel componimento, parla il Cibrario in un luogo del suo scritto sulle artiglierie, che giova qui citar per intiero : « Convien distinguere le macchine da gitto (*ingenia*) dalle armi da gitto. Nei documenti della monarchia di Savoja di qua e di là dall' Alpi non trovo memoria che di due specie di macchine, *troje* e *trabocchi*. La prima balestrava sassi immani col ministero, come credo, di più fionde. La seconda, formata di un' asta in bilico con uno o due contrappesi, non aveva che una fionda, e non gettava che un projettile, ma poteva governarsi cosi aggiustatamente che andava ad investire in ogni minimo segno. Verso il secolo XV trovo mentovati i *cogliardi,* la cui corda principale aveva nome di *candela;* ma perchè non veggo più memoria di *troje,* dubito che fosse la stessa macchina, denominata alla francese *couillars*. Di fatto vediamo in Cristina da Pizzano che il *couillars* era macchina da gittar sassi, armata di tre fionde. E forse la *troja* o *cogliardo* risponde al *mangano* degl' Italiani, ed il *trabocco* alla *briccola* [2]. »

Ecco ora le parole che ci pajono più degne di nota in quest' antico componimento.

2. TUYT (si legga TUJT), *tutti,* è il plurale di TUT, ed è forma ancor viva in varie parti del Piemonte.

2. FRONTER, *limitrofo,* aggetivo.

3. MALUESTAY, *malvagità*. Voce presa dal provenzale, com' era il toscano antico *malvestà,* usato da Guitton d'Arezzo, lett. 25 :

> « Ricchezza crescere a misero
> Malvagio uomo è misera malvestà. »

4. BAUZANA, *balzana*. Significa la bandiera del Marchesato di Saluzzo, che era di bianco (*argento*) col capo d'azzurro. *Balzano* è aggettivo, e propriamente vuol dire orlato o fasciato d'un colore diverso dal fondo,

---

1. « A 21 dy aprile el signor Jo. Jacomo figl(i)olo dil Marchese Theodoro dy Monferato sposa la sorella dil conte dy Savoya, sorella de la principessa dy Achaya (Bona di Savoja), chiamata (la sposa) *Leuiseta,* e fureno fatte le noce a Chiuasso. » Gioff. della Chiesa, l. cit., p. 1057.

2. L. Cibrario. *Delle artiglierie dal* 1300 *al* 1770. Lione, L. Perrin, 1854, p. 45. [Le mot *coillart* signifie proprement « bélier » (non pas en général « animal non coupé », comme le dit M. Godefroy), et la machine de guerre a pris de là son nom métaphorique. — Sur un autre sens de *coillart*, voyez, outre Sainte-Palaye et Godefroy, P. Meyer, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France* pour 1882, sur le v. 11597 du poème de *Guillaume le Maréchal*; add. Adam de la Halle, éd. Coussemaker, p. 148. — G. P.]

e più specialmento di color bianco sopra altro colore. Applicato al cavallo, o ad altro animale, *balzano* significa pezzato di bianco ne' piedi, o al capo, o al fianco. Corrisponde nel senso all' antico francese BAUCENT. Applicato alla bandiera, *balzano* indica la bandiera bicolore, con uno dei colori bianco[1], come quella dei Templarii, che era bianca e nera: « Vexillum bicolorum quod dicitur BAUÇANT[2]; » quella di Saluzzo, che, come s'è detto, è di bianco col capo d'azzurro, che è la BAUZANA del nostro componimento; quella di Monferrato, che è di bianco col capo di rosso, e che è pur detta BAUZAINE in un antica poesia francese, inserita nella sua Historia Montisferati da Benvenuto da San Giorgio :

> « Le Marquiz (de Monferrat) a sur son enseigne
> La bauzaine que Dieu mantiegne[3] ».

Altri esempii nel Ducange : « albo et nigro interstinctus vel bipartitus »; « vexillum bipartitum ex albo et nigro quod nominant BAUCEANT[4] ». La forma BALSANUM *vexillum* (in alcuni mss. erroneamente BALDANUM) è pure data dal Ducange[5]. Non so se da quest' ultimo esempio, e da altri citati nel glossario di Gay[6], si possa desumere che questa voce, dal significato speciale di vessillo bicolore, di bianco cioè e d' altro colore, sia poi passata a significare il vessillo in genere. Lascio ai romanisti francesi la cura di spiegare la forma *baucent bauceant*[7] che parrebbe corrispondere ad un italiano *balzante*[8]. A me basta notare che la forma italiana *balzano* presenta una regolare connessione con *balza, balzo,* che è propriamente orlo di veste, di stoffa, di parete, e, nell' uso più vivo, di rupe o di precipizio. Da *balza* derivano poi le forme verbali *balzare, sbalzare,* e tutte questi voci appartengono all' idioma vivente. Il senso originario di *orlo* o *striscia* si trova in *balza* come in *balzano*. Non intendo qui tentare la dimostrazione dell' etimologia, e mi limito a ricordare che Diez fa derivare *balza* dal lat. *balteus, baltius,* nella quale ipotesi consente anche Littré.

---

1. « Erano al suo tempo venti i gonfaloni, che n' era uno balzano. » G. Villani, 87, 8, 2 (cit. nel Dizionario di Tommaseo e Bellini).
2. Martene, *Anecd.*, III, 276.
3. Muratori, *Rer. Ital. Sc.*, XXIII, 484.
4. Gloss. ad voc. *baucens, bauceant, baucennus.*
5. Ad voc. *baldanum.*
6. V. Gay, Gloss. ad voc.
7. [Je noterai seulement que la forme ancienne du franç. a un *e : balcent;* peut-être le suffixe *-ent* a-t-il, comme dans plus d'un cas, remplacé ici un ancien *-enc,* répondant à un germanique *-inc.* — G. P.]
8. *Balzante* per *balzano* è indicato nel Dizionario di Tommaseo e Bellini, ma senza citazione.

21. BANDA BIOUA, *banda azzura.* È qui indicata la bandiera dei principi d'Acaja, che era quella della casa di Savoja, (croce bianca in campo rosso) coll' aggiunta d'una banda azzurra, come segno di ramo secondogenito. La voce BIÒ, fem. BIÒVA, *azzurro -a* è viva in Canavese, insieme col diminutivo BIÒVET. Nella lingua scritta abbiamo il riflesso, prettamente italiano, *biavo :*

« E Pulican nella bandiera biava
Dipinta avea d'argento una corona. »
« Colui che vien davanti è paladino,
Porta nel biavo la luna d'argento[1] ».

Ed accanto a *biavo* si ha pure *biado :* « lana *biada,* tabarretto de *biado*[2] »; che fa esatto parallelo a *brado* = *bravo.*

21. DEE, *Dio.* Era l'antica forma regolare piemontese, ora surrogata dalla toscana, ma non del tutto scomparsa. Rimane, p. e., nell' interessante composto BUTADÈ, che è il nome tradizionale del legendario Ebreo errante in Piemonte.

C. NIGRA.

XI.

N prosthétique.

On a ici même[3] expliqué la forme *n'en,* qu'on rencontre quelquefois pour *l'en* = ille homo, par le changement de l'*l* initial de *l'en* en *n ;* c'est là une simple supposition et non une conclusion nécessaire de la seconde de ces formes à la première. Je crois qu'on peut voir dans l'*n* de *n'en* un *n* prosthétique ou adventice, qui s'est peut-être développé sous l'influence de l'*n* final de *en* ou de son *e* nasalisé. Cette manière de voir trouve sa confirmation dans un fait curieux du patois picard du Boulonnais. Dans ce patois *n* s'est développé devant *en* = inde; ainsi :

j'n'en veũ : j'en veux,
j'n'en vouè : j'en vois.

On comprend que le même phénomène ait pu se produire devant *en* = homo.

Aux exemples que je viens de citer, j'en joins quelques autres où *n'en*

---

1. Berni, Orl. 58. 14. — Bojardo, II, 37.
2. Muratori, *Ant It.*, III, 273.
2. T. XII, p. 344.

est précédé d'un autre pronom que *je* et suivi d'un verbe commençant par une voyelle :

o n'n avõn : nous en avons,
o n'n avèe : vous en avez,
o n'n a : on en a[1].

On voit que devant une voyelle *nen* se réduit à *n'n*, dont le premier *n* s'appuie plus ou moins sur la voyelle qui précède.

Mais ce qui est plus important à remarquer, c'est l'identité[2] des pronoms de la première et de la seconde personne ; le *v* de *vo(s)* = vos tombant fréquemment dans nos patois, l'*o* de la seconde personne peut s'expliquer sans peine de cette manière et est dès lors égal à (v)o(s) ; l'*n* initial persistant, au contraire, on ne peut guère tirer l'*o* de la première personne de (n)o(s) et il vaut mieux y voir l'emploi de la seconde personne à la place de la première. Mais comment expliquer *o* = *on ?* Le pronom indéfini n'est pas *o* dans tous les patois picards ; il est souvent *in*, en particulier dans le Vermandois et le Cambrésis ; si *in* avait perdu sa nasale, il n'aurait pu donner que *i ;* or nous avons *o*. Je crois qu'il faut voir dans cet *o*, qui ne peut sortir de *in*, le pronom de la seconde personne du pluriel, lequel, après avoir servi de première personne, est encore employé comme pronom indéfini. On aurait ainsi une confirmation de l'explication que j'ai donnée, d'après M. L. Havet, de *no* = *on* = nos[3], ou du moins un fait analogue, puisque nous avons ici *o* = *on* = vos[4].

C. Joret.

---

1. Ces exemples m'ont été fournis par M. Haigneré, curé de Menneville, canton de Desvres.

2. Ce fait est bien connu, mais il n'est pas propre à tous les patois picards; dans le Cambrésis on dit : *no, vo*. Je dois ce renseignement à M. Ricouart, d'Arras.

3. Cf. *Mélanges de phonétique normande*, p. 62 (Paris, in-8, 1884).

4. [J'ai encore trouvé *nen* pour *l'en* dans le ms. B. N. fr. 756 du *Tristan* en prose (par ex. f° 38 b : *car nen ne set les aventures*) et souvent dans la *Clef d'amours*, poème du XIIIe siècle publié par M. Tross d'après un manuscrit certainement normand. *Nen* = inde est tout autre chose et provient de *(on) en : j'nẽ vö* à cause de *õ* (ou *o*) *nẽ vö*. Il est singulier que M Joret, au lieu d'appliquer aux locutions boulonnaises la théorie qu'il continue à défendre pour le normand avec une si remarquable ténacité, prétende l'y retrouver renversée. *O n'n a* est évidemment *on en a*, et dès lors *o n'n avõ, o n'n avé* nous présentent, mais dans un cas unique, le curieux transfert de *on* à la première (mais aussi à la deuxième) personne du pluriel. Cela montre, ainsi que le cas précédent, l'importance qu'a eue dans le parler boulonnais la locution *on en*... Cela ne peut d'ailleurs changer en rien la solution de la question du *no* normand, solution qui ne fait plus de doute, probablement, que pour un seul philologue. — G. P.].

XII.

NOUS = ON.

Dans le n° 48 de la *Romania* (t. XII, p. 588), j'ai essayé de montrer combien il était peu probable que *no* = *on* fût une transformation de *on* et, — ce que je m'étais efforcé de prouver, d'après M. L. Havet, dans les *Mémoires de la Société de Linguistique*, V, 149, — combien il était vraisemblable, au contraire, que ce *no* fût la simple atténuation de *nous* = nos ; mais à quelle époque ce *no* = *nous* se serait-il substitué à *on?* Sans chercher à établir le fait historiquement, je me suis borné à dire que *nous* avait probablement été employé comme pronom indéfini depuis qu'il avait cessé d'être usité comme pronom personnel sujet et avait été dans ce cas remplacé par *je;* cela nous reporterait au XVIe siècle. Dans une note de la *Romania* (*ibid.*, p. 590), M. Gaston Paris a donné deux exemples de *no* pour *on* tirés de la *Muse normande*, ce qui montre que *no* = *on* était usité dans le premier tiers du XVIIe siècle ; mais *no*, ou, ce qui vaut mieux encore pour la thèse que je défends, *nous* se trouve employé pour *on* bien avant cette époque. Dans un texte dont j'ai eu déjà occasion de citer des formes curieuses [1], un des morceaux les plus connus du recueil des *Chansons normandes du XVe siècle* publiées par M. Armand Gasté, on rencontre à la fois *on* et *nous* employés absolument de la même manière ; le poète anonyme de cette « Marseillaise des Normands », peut-être Olivier Basselin, encourageant ses compatriotes à combattre les Anglais,

Ces godons, panches a pois,

ajoute :

Afin qu'*on* les esbaloue,
Autant qu'en pourrez trouver
Faites au gibet mener
Et que *nous* les y encroue.

Comme me l'écrit M. Gasté, qui a eu l'amabilité d'appeler mon attention sur ces formes, et ainsi que je l'ai vérifié moi-même, le manuscrit dit de Bayeux porte en toutes lettres *nous*. On ne peut donc douter qu'on n'ait ici le pronom de la première personne employé à la place

1. *Des caractères et de l'extension du patois normand*, p. 136.

de *on*, pour donner, à ce qu'il semble, un pied de plus[1]. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de constater l'usage de *nous* pour *on* dans un dialecte qui remplace aujourd'hui ce dernier pronom par *no*, *no-z*, preuve nouvelle et irréfutable, je crois, que *no*, *no'z* n'est autre que *nous* = nos[2].

Charles JORET.

XIII.

TOUT VIENT A POINT QUI SAIT ATTENDRE.

S'il est un proverbe souvent et mal cité, c'est assurément celui-ci. Que l'on cherche dans Littré sous les mots « *venir*, *point*, *attendre* », on le trouvera trois fois estropié : « Tout vient à point *à* qui sait attendre. » On a même fait une comédie sous ce titre. Tout récemment encore, dans un compte rendu de la séance annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (*Journal des Débats* du 24 novembre 1883), M. H. Houssaye écrivait : « D'autre part, il (Mariette) était pauvre, marié et père de trois enfants. Comment donc entreprendre un voyage en Egypte? Tout vient à point *à* qui sait attendre. » Je n'ai point d'exemples de ce proverbe antérieurs au XVIe siècle, mais voici comme je le trouve cité invariablement à cette époque :

Tout vient à point qui peut attendre (Clément Marot, II, 328, édit. 1731).

Tout vient à point qui peut attendre (Cyre Foucault, *Traduct. d'Aristenet*, 74. Liseux).

Tout vient à point qui peut attendre (Gabriel Meurier, ap. Le Roux de Lincy, *Prov.*, II, 428).

Tout vient à point qui peult attendre (Adages et Prov. de Hernan Nunez, ap. Génin, *Récréations philologiques*, II, 250).

Tout vient à point qui peult attendre (Oudin, *Dict.*, p. 334, Favre).

Qui en ancien français, comme on sait, se prenait pour « si on, si l'on »; mais comme on ne comprenait plus la valeur de ce mot, on défigura, quand elles se conservèrent, les locutions où il se rencontrait. Rien n'est moins rare pourtant que l'emploi de *qui* = *si on*, aux XVe et XVIe siècles :

---

1. [*Nous* est purement graphique, l'*s* ne se prononçant pas; l'original avait sans doute *non*, qu'un copiste qui ne comprenait pas a lu *nou* et transcrit *nous*. — G. P.]

2. En effet, comme me le dit encore M. A. Gasté, avec *on* on a :

Et qu'*on* les y encroue,

vers de six syllabes, tandis que *nous* donne le vers de sept syllabes :

Et que nous les y encroue.

J'ai à peine besoin d'ajouter que *encroue* signifie « pendre » et vient de *in* + nor, *krôkr* (crochet).

Qui me payast, je m'en allasse (*Pathelin*, p. 58, Jacob).
L'heur passe tost *qui* n'en a soing (Baïf, *Mimes*, I, 20, Blanchemain).
Tout vient à tems *qui* attend l'heure (*Ibid.*, I, 46).
Il faut apprendre *qui* veut savoir (Gabriel Meurier, ap. Le Roux de Lincy).

C'est surtout dans Montaigne que l'on trouve les exemples les plus nombreux et les plus variés de cet emploi de *qui*. Il donnait à la phrase je ne sais quoi de vif et de léger, comme on en pourra juger par les exemples suivants :

Il (l'écolier) praticquera par le moyen des histoires ces grandes ames des meilleurs siècles. C'est un vain estude *qui* veut, mais qui veut aussi c'est un estude de fruit estimable (Montaigne, *Essais*, I, 12, Louandre).
Il la fault secourir (l'imagination) et flater, et piper, *qui* peut (*Ibid.*, III, 13).
Les vices s'entretiennent et s'entr'enchaisnent pour la plus part les uns aux aultres, *qui* ne s'en prend garde (*Ibid.*, II, 11).
Ce qui teint les mariages à Rome si longtemps en honneur et en sécurité, feut la liberté de les rompre, *qui* voudroit (*Ibid.*, II, 15).
Or *qui* voudroit toutesfois juger par les apparences, si c'est par toutes, il est impossible (*Ibid.*, II, 9).

Cette construction n'est pas encore complètement disparue au XVIIe siècle :

Qui lui pourroit un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnés!
(Corneille, *La Veuve*, IV, 5.)

A. DELBOULLE.

XIV.

QUELQUES TRAITS PHONÉTIQUES DU PATOIS HAGUAIS.

On a beaucoup parlé du patois normand dans les derniers numéros de la *Romania*. Qu'il soit permis à un Normand, qui a *prêchiei* assez longtemps le patois de son pays avant de *parler* le français, de réclamer une place dans le domaine du patois normand pour une variété très caractérisée, que M. Gilliéron n'a pas eu occasion de connaître et que M. Joret n'a pu voir que superficiellement dans ses courts voyages au pays où on le parle. C'est celui du nord du département de la Manche, lequel est apparenté de très près, autant que j'en puis juger, avec celui des îles anglaises du voisinage.

Ce patois présente la plupart des caractères que M. Joret attribue au patois normand : le son *oi* (pour *ei*) lui est à peu près inconnu, et il le remplace par *è*; il emploie souvent le *c* dur là où le français emploie le *ch*, et *ch*

là où le français donne au *c* le son de l'*s ;* le son *ui* lui est antipathique; il remplace la terminaison *eau* par *et* ou *iaou,* etc. Il n'y a guère en dehors des caractères assignés au normand par M. Joret que ce qui regarde le *t* prononcé *q* : là on ne dit jamais *amiquié* pour *amitié.*

Mais ce patois offre d'assez nombreuses particularités très caractéristiques dont M. Joret ne parle pas. C'est beaucoup moins par le consonnantisme que par le vocalisme qu'il se distingue du français et des autres variétés du patois normand.

Il a toutes les diphtongues faibles du français, *ia, ié, io, iou, ieu, iu,* mais, ce que le français n'a plus, s'il l'a jamais eu, il a des diphtongues fortes, *dě, di, áou, áu : aimáě, fráise, dŭne* (*áoune*), etc.

Quand les mots de ce patois sont longs, ils ont ordinairement deux accents toniques, l'un fort sur la dernière syllabe, comme en français, l'autre faible dans le corps du mot, et chacune des syllabes accentuées peut être suivie d'un petit *ĕ* enclitique. Cet *e* enclitique ne se place qu'à la fin des mots quand il accompagne *a : áě* ; mais après *ou, u,* il peut se trouver à l'intérieur des mots, surtout devant les sons mouillés ou chuintants.

L se mouille après toutes les labiales et souvent après les gutturales. Cette lettre a alors le son qui est exprimé en italien par *gl.*

A côté de l'*i* aigu, ce patois possède un *i* grave. Cet *i* s'entend quelquefois en anglais, mais il est très usité dans les idiomes slaves. Les Polonais le représentent par *y.* Il est avec l'*i* aigu dans le même rapport que l'*è* avec l'*é* en français.

Ce patois a aussi en commun avec les idiomes slaves une *r* mouillée. L'*r* prend le son adouci entre deux voyelles et après certaines consonnes, à peu près comme *s* en pareil cas prend le son de *z.* Les Russes l'emploient absolument dans les mêmes cas que les Haguais. Les Anglais ont aussi une *r* qui s'en rapproche, mais dont le son est encore plus atténué.

Dans ce patois *an* ne se prononce jamais comme *en.* Cette dernière nasale se prononce comme en français, mais dans la première, on entend d'abord *an,* puis *un,* d'une seule émission de voix. Les Portugais, qui ont identiquement ce son, l'écrivent *ão.*

Au se prononce aussi en diphtongue, *áou,* et jamais *o,* excepté dans quelques mots importés récemment du français.

Il y a encore d'autres différences, même à première vue, entre ce patois et celui que M. Joret a si soigneusement recensé. Ce n'est pas le lieu de les indiquer ici. Ce à quoi je tiens essentiellement, c'est à bien marquer la place de ce langage, qui doit probablement à l'isolement du pays où il se parle le caractère archaïque et original qu'il a conservé.

Jean FLEURY.

XV.

LES TROIS MOINES ET LES TROIS BOSSUS

Contes de Vals (Ardèche)

1.

Un meunier avait une femme qui se montrait trop aimable à l'égard des moines. Le mari jaloux résolut d'en finir et il en tua deux coup sur coup. Mais il ne savait comment se débarrasser de leurs corps, et il était très perplexe, lorsqu'un détachement de soldats arriva dans le pays. On annonça que chacun aurait à en loger. Le meunier prit les devants et demanda à loger le plus enragé. On lui envoya un soldat qu'on appelait *le diable*. Le meunier lui offrit une grosse somme d'argent à condition qu'il irait jeter dans la rivière le corps d'un moine qu'il lui montra. Le marché fut accepté, et le soldat emporta le cadavre. Pour aller à la rivière il fallait passer devant le couvent. Le veilleur demanda au soldat qui il était et ce qu'il faisait ; il répondit : « C'est *le diable* qui emporte le moine du couvent. » On le laissa aller. Le soldat alla jeter le moine dans l'eau et revint au moulin; il dit au meunier : « C'est une corvée que je ne recommencerais pas volontiers. » « Que voulez-vous dire, reprit le meunier ? vous n'avez pas fait votre commission. » Et il lui montra le deuxième cadavre. « Il est donc revenu ? » dit le soldat stupéfait, et sans rien dire il alla porter le moine à la rivière. Interrogé par le veilleur du couvent, il fit la même réponse que la première fois, et après avoir accompli sa mission, il s'en revint par le même chemin. Or le frère veilleur avait raconté dans le couvent que le diable avait emporté deux moines. En effet on constata qu'il en manquait deux, et ce fut une terreur générale. Un moine plus effrayé que les autres dit : « Moi je ne reste pas ici. » Il prit un âne et quitta le couvent en se dirigeant du côté du moulin. A ce moment *le diable* l'aperçut et, croyant que c'était son moine qui revenait pour la troisième fois, il courut à sa poursuite, l'atteignit et lui dit : « Ça ne m'étonne pas si tu es toujours arrivé au moulin avant moi : tu as quatre pattes et moi je n'en ai que deux. » Là-dessus il saisit le moine et l'âne et alla les jeter tous deux dans la rivière.

2.

Il y avait une fois trois frères qui étaient bossus. L'un d'eux était aubergiste et marié. Un jour qu'il était absent, ses deux frères se glissèrent dans sa cave, où ils burent tant qu'ils en moururent sur place. La

femme de l'aubergiste les ayant trouvés morts dans sa cave dit : « On ne manquera pas de m'accuser d'avoir causé leur mort, si on les trouve ici ; il faut que je me débarrasse de leurs corps. » Elle envoya quérir un portefaix et lui proposa une somme d'argent pour emporter un bossu et le jeter à la rivière. Il accepta et accomplit sa mission. « Quelle corvée ! » disait-il en revenant chez l'aubergiste ; « c'est bien lourd un bossu ! » « Mais, dit la femme, vous ne l'avez pas emporté. » Et elle lui montra le deuxième bossu, qu'elle avait substitué au premier. « Il est donc revenu ? » dit le portefaix stupéfait, et il se mit en devoir de le remporter à la rivière. Quand il eut accompli sa besogne, il revint pour toucher son argent, mais il fut tout étonné de rencontrer sur son chemin un bossu qui ressemblait parfaitement à celui qu'il venait de jeter à l'eau. C'était le mari qui rentrait chez lui. Le portefaix, croyant que c'était son fardeau qui s'en retournait pour la troisième fois à la maison, le saisit et lui attacha une grosse pierre au cou avant de le jeter à la rivière. C'est ainsi que moururent les trois bossus.

Eugène Rolland.

XVI.

CHANSONS POPULAIRES

RECUEILLIES A COURSEULLES-SUR-MER (ARR. DE CAEN, CALVADOS) EN AOUT 1882.

I.

Auprès de ma Blonde.

Au jardin de mon père,
Les lauriers sont fleuris ;
Tous les oiseaux du monde
Y vienne y fair' leur nid.
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon, qu'il fait bon,
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon dormi !

Tous les oiseaux du monde...
La caill', la tourterelle,
Et l'aimable perdrix ;

La caill', la tourterelle...
La charmante colombe
Qui chante jour et nuit ;

La charmante colombe...
Ell' chante pour ces filles
Qui n'ont pas d'bons amis.

Ell' chante pour ces filles...
E' n'chant'ra pas pour moi,
Car le mien est choisi ;

E' n'chant'ra pas pour moi...
Il est dans la Hollande
Les Hollandais l'ont pris.

Il est dans la Hollande...
Que donneriez-vous, belle,
A qui vous l'a quéri ?

Que donneriez-vous, belle...
Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis ;

Je donnerais Versailles...
Et ma jolie fontaine
Qui coule jour et nuit.
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon, qu'il fait bon,
Auprès de ma blonde
Qu'il fait bon dormi !

II.

La jolie Batelière.

Ce sont ces messieurs de la cour } *bis*
Qui vont le soir(e) faire un tour, }
Un tour, un tour, le long de la rivière,
Pour voir passer la jolie batelière.

« Batelière, aleste ton bateau :
Voudrais-tu bien me passer l'eau ?
— Oui, oui, Monsieur, entrez dans ma nacelle,
Je vous promets de vous passer la Seine. »

Dès que le monsieur fut entré,
Il commenç' par la caresser.
« Reculez-vous, Monsieur, de moi arrière,
Car vous saurez que je suis fill' sincère. »

Le monsieur ôta ses beaux gants blancs,
Compta de l'or et de l'argent,
Et puis : « Là-bas, là-bas, dans ma chambrette,
De nos amours nous caus'rons tête à tête. »

Dès que l'on fut pour débarquer,
Le monsieur passa le premier.
Qu'a fait, Monsieur, la jolie batelière ?
Elle a reculé sa barque en arrière.

« Batelièr', que vont dir' mes parents
De me voir rentrer sans argent ?
— Vous leur direz qu'en passant la rivière,
Vous avez joué d'avec la batelière.

— Batelièr', si je peux t'attraper,
Tu peux compter me le payer.
— Non, non ! Monsieur, le long de la rivière
Vous ne verrez jamais la batelière. »

III.

Sur le bord de l'Ile.

La belle se promène le long de son bateau (*bis*),
Le long de son bateau, sur le bord de l'île,
Le long de son bateau, sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau.

Aperçoit une barque de trente matelots (*bis*).

Le plus jeune des trente chantait une chanson (*bis*).

« La chanson que tu chantes, je voudrais la savoir. (*bis*)

— Entrez dedans ma barque, je vous l'apprenderai. » (*bis*)

Quand ell' fut dans la barque, ell' se mit à pleurer; (*bis*)

« Ah ! qu'avez-vous, la belle, qu'avez-vous à pleurer ? (*bis*)

— Je pleur' mon cœur volage que vous m'avez gagné. (*bis*)

— Ne pleurez pas, la belle, je vous le remettrai. (*bis*)

— Comment me le remettre ? ç'n'est pas d'l'argent prêté. » (*bis*)

IV.

Je m'suis levée de grand matin
A la rosée tombante.
C'est pour aller à not' jardin
Cueillir de la lavande,
Pour danser la et la, la, la,
Pour danser l'Allemagne.

Je n'en ai pas cueilli trois brins
Que mon amant y entre,
En me disant : « Mon petit cœur,
Nous nous marierons ensemble.

— Je n'me marierai pas
Qu'vous n'en parliez à ma tante ;
Si ma tante ne veut pas
Au couvent j'irai me rendre.

« Je prendrai la robe grise
Et la cornette blanche ;
Mon livre sous mon bras,
Mon chapelet-z'-à ma manche.

. . . . . .
. . . . . .
« Je prierai Dieu pour mon amant
Et au diable ma tante. »
Pour danser la, et la, la, la,
Pour danser l'Allemagne.

V.

Au beau clair de la lune } *bis*
Allant m'y promener,
J'ai rencontré la belle
Qui allait se coucher;
Desur son blanc visage } *bis*
J'ai pris un doux baiser.

J'ai passé par sa porte } *bis*
A l'heure de minuit.
« Belle, ouvrez votre porte,
La belle, à votre amant
Qui revient de la guerre } *bis*
Sur un beau bâtiment.

— Je n'ouvre pas ma porte } *bis*
A l'heure de minuit;
Je suis couchée, mon père,
Ma mère et moi-z'-aussi.
Allez par la fenêtre } *bis*
Qui est près de mon lit.

— Je suis par la fenêtre; } *bis*
La belle, y êtes-vous ?
Je suis couvert de neige
Et d'boue jusqu'aux genoux.
Voilà la récompense, } *bis*
La bell', que j'ai de vous.

— Le manteau de mon père } *bis*
Est à la chambre en haut :
Attendez un instant,
Je vais vous le chercher.
Dessur vos deux épaules } *bis*
Je vais vous le jeter. »

Le pèr' par la fenêtre } *bis*
Entend ce discours-là :
« Tout beau, tout beau, la belle!
Pas tant de complaisance.
Mais à votre réveil, } *bis*
Vous irez au couvent.

— Au couvent j'n'y ai qu'faire, (*bis*)
Au couvent j'n'irai pas ;
J'aimerais mieux avoir
Homme à mon content'ment
Que tout's tes vieill's dévotes (*bis*)
Qui sont dans ton couvent. »

VI.

Trois p'tits tambours revenant de la guerre, (*bis*)
Plan !
Plan, rataplan, plan, plan !
Revenant de la guerre.

L'plus jeun' des trois port' un' rose à sa bouche. (*bis*)

La fill' d'un prince était par la fenêtre. (*bis*)

« Petit tambour, veux-tu m'donner ta rose ? (*bis*)

— Petit' princess', veux-tu m'donner ton cœur ? (*bis*)

— Petit tambour, demandez à mon père. (*bis*)

— Ah ! mon bon prinç', veux-tu m'donner ta fille ? (*bis*)

— Petit tambour, tu n'es pas assez riche. (*bis*)

— J'ai trois vaisseaux desur la mer si belle, (*bis*)

L'un chargé d'or et l'autre d'argent'rie, (*bis*)

Et le troisièm', c'est pour prom'ner ma mie. (*bis*)

— Petit tambour, je te donne ma fille. (*bis*)

— Ah ! mon bon prinç', tu peux gardèr ta fille : (*bis*)

J'en ai-z'-une aut' qui est bien plus jolie. » (*bis*)

Charles Benoist.

COMPTES-RENDUS

Zwei recensionen der *Vita Alexandri magni, interprete Leone archipresbytero Neapolitano*, von Karl Kinzel. Berlin, Gaertner, 1884, in-4, 33 pages (programme de gymnase).

La *Vita Alexandri* ou, selon les éditeurs du XVe siècle, l'*Historia Alexandri de præliis*, ou encore le *Liber Alexandri de præliis*, est un des ouvrages qui ont le plus contribué à répandre en Occident, surtout à partir du XIIIe siècle, les fables qui avaient cours dans l'Orient grec sur Alexandre. Il se présente dans les manuscrits sous des formes assez diverses. Deux anciens manuscrits, ceux de Bamberg et de Munich (ce dernier copié sur le premier) offrent un préambule où se trouve tout ce qu'on sait du traducteur et des circonstances dans lesquelles la traduction a été faite. Un manuscrit récemment acquis par la Bibliothèque nationale n'a que la première moitié, la moins intéressante, de ce préambule ; d'autres offrent un prologue tout différent et visiblement plus récent. La plupart n'ont pas de prologue du tout. Les variantes d'un texte à l'autre sont si considérables, qu'il serait impossible de faire une édition qui résumât l'état des divers textes. Mais il doit être possible de répartir la masse des manuscrits et des anciennes éditions en quelques groupes bien déterminés. Ce travail permettra d'éliminer une infinité de variantes récentes et déchargera d'autant l'édition. Mais actuellement, et en attendant une édition critique qui ne saurait être improvisée, c'eût été faire une œuvre méritoire que de mettre au jour le texte du manuscrit de Bamberg, qui incontestablement présente l'état le plus ancien de la version du Pseudo-Callisthènes faite par l'archiprêtre Léon. Ce texte, s'il était rendu accessible par une édition, deviendrait le type auquel on comparerait les innombrables variantes que nous possédons de la même version.

Au lieu de publier ce texte qu'il avait entre les mains, M. Kinzel a entrepris de le comparer tant avec un manuscrit du XVe siècle appartenant à la Bibliothèque de Berlin[1], qu'avec les anciennes éditions, et de cette comparaison il a tiré l'idée, indiquée par le titre de sa dissertation, qu'il existait deux récensions de l'œuvre de l'archiprêtre Léon. Mais qu'en sait-il ? Comment tirer des conclusions

---

1. C'est un ms. précédé d'un prologue (Inc. *Quoniam tam philosophorum quam poetarum dogma* (ou *doctrina*) *pronuntiat antiquorum vitam formam esse posteris*...) qui se trouve encore dans trois ms. de Milan et dans un ms. de Venise, tous du XIVe ou du XVe siècle.

probables d'un si petit nombre de textes quand du même ouvrage il existe plus de soixante manuscrits [1]. Il est donc évident que M. K. n'avait pas à sa portée les éléments nécessaires à l'accomplissement du travail qu'il a entrepris. Il y a plus : il n'a pas procédé selon une bonne méthode. Sa méthode consiste à diviser le texte de Léon en une série de paragraphes qu'il analyse, citant de temps en temps des fragments du texte d'après les manuscrits qu'il a eus à sa disposition et les rapprochant du texte grec, intercalant les citations dans son exposé sans la moindre entente des procédés typographiques par lesquels on fait ressortir aux yeux les passages sur lesquels on veut appeler l'attention. Il en résulte que sa comparaison, non seulement repose sur des bases insuffisantes, mais encore ne présente aucune clarté. C'est l'image de la confusion. Il aurait dû se contenter de publier en colonnes parallèles, d'après ses textes, un petit nombre de passages. Le lecteur y eût gagné une vue bien autrement nette des différences qu'il y avait à signaler. C'est ce qu'avait commencé, il y a cinquante ans, F. Jacobs, en mettant en regard, pour deux passages d'une longueur suffisante, les textes de deux éditions d'Utrecht (1473 ?) et de Strasbourg (1486) [2]. Du rapprochement institué par Jacobs se dégagent des notions précises sur la grande différence de ces deux textes. Des 33 pages de la dissertation de M. K., il ne ressort rien de précis ni de définitif. Il n'y a pas lieu de s'arrêter davantage à un travail tout à fait manqué. Je me borne à dire en terminant que M. Kinzel n'est aucunement au courant de ce qui a été écrit avant lui sur le même sujet, qu'il fait de nombreuses fautes de lectures dans les textes qu'il cite, et qu'il écrit avec une négligence dont on peut se faire une idée par la première phrase de son travail où il dit, à deux lignes d'intervalle, que la *Vita Alexandri* n'a pas été imprimée et qu'il en existe plusieurs éditions [3].

P. M.

L'Emigration bretonne en Armorique du Ve au VIIe siècle de notre ère, par J. Loth, docteur ès lettres. Paris, Picard, 1883, in-8, 260 pages.

La question de l'occupation de l'ouest de la péninsule armoricaine par les Bretons touche par plusieurs côtés aux études romanes. Elle se lie d'abord à celle de la romanisation plus ou moins complète de cette région avant l'immigration insulaire, puis à celle de la romanisation de la Grande-Bretagne elle-même; elle intéresse l'histoire des limites et des rapports, au moyen âge, des populations parlant celtique et roman; enfin elle se rattache à la question générale des origines de cette épopée bretonne qui devait prendre dans la littérature française une place si importante. C'est pour cela que nous signalons à nos

1. On en trouvera l'indication dans mon *Histoire* (sous presse) *de la légende d'Alexandre le Grand.*

2. *Beitræge zur Ælteru Litteratur, oder Merkwürdigkeiten der Bibliothek zu Gotha,* I, 416–7.

3. « Von der noch immer *ungedruckten* Vita Alexandri Magni... sind mir folgende Hand-» scrhiften und *Drucke* naher bekannt geworden. »

lecteurs la thèse instructive et solide de M. Loth. Il n'a pas complètement dissipé les obscurités qui entourent le sujet, et dont plusieurs ne se dissiperont jamais; on peut trouver douteuses ou excessives quelques-unes de ses solutions; mais il a établi la controverse, longtemps vague et presque chimérique, sur un terrain net et solide, et il a dégagé certains résultats qu'on peut regarder comme acquis à la science. Nous relèverons surtout ceux qui intéressent plus directement la *Romania*.

Après avoir dans l'*Introduction* (pp. I-XXII) brièvement résumé les longues et confuses discussions auxquelles a déjà donné lieu le point d'histoire qu'il traite, et avoir dans le *chapitre I* (pp. 23-45) énuméré les sources où on peut puiser et apprécié leur valeur, l'auteur expose dans le *chapitre II* (pp. 46-94) l'état de la péninsule armoricaine avant l'invasion bretonne, puis dans le *chapitre III* (pp. 95-141) celui de la Bretagne insulaire et de ses habitants de race celtique avant l'essaimage qui en transporta une partie en Gaule; enfin, dans le *chapitre IV* (pp. 149-234), que suit une courte *Conclusion* (pp. 235-241), il passe en revue successivement les causes de l'émigration bretonne, les régions d'où sont partis les émigrants, la façon dont s'est opérée la prise de possession de l'ouest de l'Armorique par les insulaires, l'étendue du territoire occupé par eux et leur distribution sur ce territoire, et enfin, à tous les points de vue, les résultats de l'immigration. Partout l'auteur fait preuve d'une bonne méthode, d'une critique judicieuse et impartiale[1]; à l'étude des documents de première main, auxquels seuls il accorde de la valeur, il joint une critique linguistique qui jusqu'à présent avait à peine été appliquée à ces questions et qui y apporte une lumière toute nouvelle.

Dans le premier chapitre nous remarquons que M. Loth ne mentionne pas les études si intéressantes de M. de La Borderie sur Nennius et Gaufrei de Monmouth (voyez *Rom.*, XII, 367, et ci-dessous, p. 475); il avait sans doute écrit sa thèse avant qu'elles eussent paru, mais il aurait eu le temps d'en ajouter au moins la mention. Ce qu'il dit sur la date de la naissance de Gildas est d'accord avec ce qu'en a écrit M. de La Borderie (cf. *Rom.*, XII, 628): il accorde aussi, me semble-t-il, trop d'importance aux synchronismes, le plus souvent fictifs, de l'hagiographie bretonne. Sa liste des vies des saints bretons est intéressante, elle offre une première tentative de porter la critique dans ce difficile sujet; mais il faut avouer que cette tentative est encore bien incomplète, et qu'il reste là un grand travail à faire; pour ne citer qu'un point, je ne puis admettre que

---

1. On peut trouver qu'il n'est pas assez au courant des études étrangères à son sujet spécial. Ainsi il parle (p. 25) d' « un moine saxon..... auteur d'un poème latin *De gestis Caroli magni*, publié par Dom Bouquet », sans dire que ce poème bien connu n'est en général que la *Vita Karoli* d'Eginhard mise en vers, et sans renvoyer à l'édition de Pertz (il ne cite jamais d'ailleurs les *Monumenta Germaniae*); — il dit (p. 20) qu' « on a prétendu que le manuscrit original des *Annales Cambriae* était postérieur au Xe siècle »; c'est un fait certain; — p. 45, il explique par le celtique l'*Ormesta Britanniae*, titre donné au livre de Gildas, sans savoir que ce nom d'*Ormesta* est attribué dans plusieurs manuscrits au célèbre ouvrage d'Orose, et a déjà donné lieu à bien des discussions; — p. 58, il cite *Aquin* d'après l'*Histoire littéraire*, sans paraître connaître l'édition de M. Joüon des Longrays, qui pouvait cependant lui être utile.

la vie de saint Mélaine, qui nous montre à Vannes un roi appelé *Eusebius* avec sa fille *Aspasia*, soit antérieure à Grégoire de Tours: elle porte à mon avis toutes les marques du XIe siècle, et il est bien difficile de dire ce qui a pu, dans la rédaction actuelle, être conservé d'une *Vie* plus ancienne. Il faudrait soumettre toutes ces pieuses biographies à un examen général et comparatif, voir où, par qui, d'après quels documents, dans quelles vues chacune d'elles a été écrite; rechercher les rapports qui existent entre elles et désigner celles qui ont été copiées sur d'autres; distinguer autant que possible le travail des auteurs primitifs et celui des remanieurs, etc. C'est une tâche que M. Loth, qui est chargé d'enseigner à la Faculté des lettres de Rennes l'histoire et la littérature bretonnes, pourra entreprendre et exécuter à loisir.

Dans le chapitre II, l'auteur recherche la division de la péninsule sous les Romains et conteste, avec avantage à ce qu'il me semble, le système de M. Longnon, qui veut retrouver exactement dans les évêchés bretons les anciennes *civitates*. Il se demande ensuite quelle langue on parlait dans la péninsule armoricaine avant l'invasion insulaire, et il conclut avec toute vraisemblance que le gaulois y avait disparu aussi bien que dans le reste de la Gaule[1]. Sur la persistance en Gaule de l'ancien idiome national, il présente quelques remarques qui ne sont ni complètes ni toujours aussi approfondies qu'on pourrait le souhaiter: il y a longtemps, par exemple, qu'on a réduit à sa vraie valeur le témoignage de saint Jérôme[2]. Ici, comme en quelques autres points, M. Loth ne se montre pas suffisamment au courant des derniers travaux de la science. Mais ses conclusions n'en sont pas moins justes, et nous admettons avec lui que, si les Bretons insulaires n'avaient pas conquis l'ouest de la péninsule armoricaine, on y parlerait aujourd'hui roman comme dans le pays voisin.

Passant à la Bretagne insulaire, M. Loth montre, dans le chapitre III, contrairement à l'opinion excessive de Thomas Wright, qu'elle a été beaucoup moins profondément romanisée que la Gaule[3]. Il exagère quelque peu à son tour[4] en sens inverse, et se trompe quand il dit (p. 103) qu'on ne trouve dans la langue des Saxons établis en Bretagne aucune influence romaine. Au contraire, les mots latins ne sont pas rares dans les textes anglo-saxons et prouvent

---

1. A ce propos l'auteur donne un aperçu des langues celtiques et de leur rapport. Il conteste l'opinion, admise depuis Zeuss, d'après laquelle le gaulois formait avec le britannique une branche distincte, opposée au gaidhélique; mais les raisons qu'il donne ne sont pas bien fortes, et il n'aurait dû attaquer une théorie aussi vraisemblable qu'avec un appareil plus solide. Ce qu'il dit sur la forme hypothétique ancienne de *Cymri*, *Combroges*, est emprunté à Zeuss; mais il y ajoute la constatation intéressante de la forme elle-même: *in Combronensi* (pour *Combrogensi?*) *regione* dans la vie de sainte Ninnoc. Il resterait d'ailleurs à faire des recherches précises sur l'emploi le plus ancien de ce mot comme ethnique et sur ses formes diverses.

2. Voy. *Revue critique*, 1873, t. I, p. 292.

3. Tous les arguments dont il se sert ne sont pas également bons. Dans le passage d'Ammien Marcellin allégué p. 99, *desertores* me paraît avoir le sens ordinaire de « déserteurs » militaires, et nullement celui que lui donne M. Loth de « Bretons qui ont abandonné la cause romaine. »

4. Il trouve avec raison, p. 100, que M. Hübner va trop loin en disant que les Romains étaient simplement « campés » en Bretagne; mais il ne va guère moins loin lui-même deux pages après.

que les envahisseurs germaniques trouvèrent dans l'île une population qui n'avait pas encore complètement oublié la langue latine. Le nom même qu'ils donnèrent à cette population, *Vealh,* était celui que, dans leur pays d'origine, ils étaient habitués à donner aux Romains [1], et prouve qu'ils les regardèrent d'abord comme à peu près identiques aux *Romani* qu'ils connaissaient [2]. Mais la persistance de l'élément celtique indigène dans une grande partie de l'île, surtout hors des villes, est un fait incontestable, et après le départ des légions cet élément reprit rapidement la prépondérance. — Le second paragraphe de ce chapitre est occupé par un tableau sommaire, mais bien présenté, de la société celtique dans la Bretagne insulaire, telle que nous la montrent du xe au xiie siècle les textes juridiques et historiques, et telle que, d'après l'auteur (qui nous semble ici conclure un peu vite), elle devait être à peu près au ve et au vie siècle. M. Loth a heureusement assuré et précisé quelques traits de ce tableau en signalant les analogies qu'on trouve en Irlande, où ne pénètrèrent pas d'influences étrangères. Il en conclut que les coïncidences si frappantes qu'on a relevées entre les lois bretonnes et les lois germaniques, notamment anglo-saxonnes, ne tiennent qu'à l'origine commune et au développement parallèle des deux races. Je crois qu'une étude attentive restreindrait la portée de cette assertion, sans en détruire cependant la justesse générale. La société celtique a dû présenter bien des ressemblances avec la société germanique quand toutes deux étaient à la même période de civilisation; mais il paraît difficile de nier que la seconde ait exercé sur la première, à partir de l'établissement des Saxons en Bretagne, une influence assez considérable. Pour n'en citer qu'un exemple, la fauconnerie joue chez les Gallois du xe siècle un rôle aussi grand que chez les Saxons leurs voisins : il n'est guère possible que ce soit là une rencontre accidentelle, et il est bien probable que la chasse à l'oiseau, avec les institutions qui s'y rattachent, a été introduite dans l'île de Bretagne par les Germains, qu'elle fût d'ailleurs chez eux indigène ou empruntée [3]. — Le troisième paragraphe traite, fort bien à ce qu'il me semble, de l'église bretonne, de ses divergences avec Rome et de son organisation; ce sont là d'ailleurs des questions sur lesquelles, après de longues discussions, la lumière est faite aujourd'hui. — Le quatrième paragraphe est consacré à la distribution des peuples celtiques sur le sol de la Grande-Bretagne aux ve et vie siècles : il est un peu court pour un sujet aussi difficile et aussi compliqué, mais il paraît fait avec soin et méthode; il aurait gagné en clarté à être accompagné d'une carte.

Le chapitre IV est le véritable noyau du livre. Après nous avoir fait connaître la scène (péninsule armoricaine), puis les acteurs (Bretons insulaires), M. Loth raconte le drame; c'est aussi la partie la plus neuve, la plus importante et la plus méritoire de son travail, mais c'est en même temps celle qui s'éloigne le

---

1. Voy. *Romania*, I, 5 ss.
2. La continuité de l'organisation ecclésiastique et les inscriptions chrétiennes des ve et vie siècles sont une autre preuve que le « vernis » romain en Bretagne était plus profond et plus durable qu'on ne l'a dit.
3. Cf. *Romania*, XII, 99.

plus de nos études. Nous n'en parlerons que très brièvement. M. Loth met en relief le caractère violent que dut avoir l'occupation bretonne: les insulaires commencèrent bien par demander et obtenir une admission bénévole à titre d'exilés et de chrétiens, et ils s'établirent d'abord dans des parties de la péninsule qui étaient presque désertes; mais peu à peu, leur nombre grossissant, ils changèrent de ton, chassèrent les anciens habitants ou en firent leurs serfs, et résistèrent aux revendications des rois francs : c'est l'histoire de la lice et de sa compagne. Mentionnons les remarques ingénieuses sur la distribution des noms de lieux en *-ac* en Bretagne; ces noms ne sont pas bretons, mais gallo-romains d'origine, les Bretons insulaires n'ayant pas l'usage, si répandu en Gaule, du suffixe -acus; ils ne sont pas français de forme, le français, dans la Bretagne moderne, les changeant en *-é;* or ils abondent dans la région intermédiaire entre le pays bretonnant et le pays français (région aujourd'hui française elle-même), et ils y sont, d'après M. Loth, les témoins d'une ancienne britannisation, qui a disparu trop tard pour que les anciens noms changeassent leur terminaison *-ac* en *-é,* mais qui n'avait pas été assez profonde pour empêcher les noms gallo-romains en *-ac* de se maintenir. L'hypothèse est séduisante ; mais elle soulève, si je ne me trompe, des difficultés assez sérieuses : ces noms auraient été conservés dans la région en question parce qu'une population romane s'y serait toujours maintenue en assez grande masse sous la domination bretonne, laquelle aurait disparu vers le xe siècle, lors des incursions normandes; mais comment cette population romane n'a-t-elle pas transformé le suffixe *-ac* comme l'ont fait ses voisines de l'est? comment a-t-elle conservé intact le *c* final, que nous voyons tomber de si bonne heure dans toute la Gaule du nord? J'avoue ne pas m'en rendre compte. — Comparant ensuite l'organisation de l'Eglise et de la société civile dans l'ancienne et dans la nouvelle Bretagne, l'auteur en montre la grande ressemblance. Les différences ne manquent pas non plus et je dois dire qu'elles me semblent beaucoup plus importantes qu'à l'auteur ; on remarque ici dans l'exposition un certain vague qui tient en bonne partie, il faut le reconnaître, à l'absence de documents. On pourrait souhaiter que M. Loth eût insisté davantage sur les rapports qui subsistèrent, longtemps après la période de l'invasion, entre les deux Bretagnes; il a trouvé sans doute que cette étude dépassait les limites de son sujet. Il parle en terminant du peu de traces du bardisme qu'on découvre dans la Bretagne armoricaine; le nom de *lai breton* ne prouve pas que les musiciens qui exécutaient des lais fussent des Armoricains : on sait qu'au XIIe siècle le mot *breton* s'applique aussi bien à la grande qu'à la petite Bretagne; cependant il est probable, en effet, que plusieurs de ces lais étaient originaires de la Bretagne continentale, et quelques-uns nous ont conservé des traditions poétiques qui lui appartiennent en propre [1].

La *Conclusion* résume nettement tout ce qui a été exposé dans le livre et fait bien voir la clarté et la simplicité de la thèse soutenue par l'auteur. Après son travail et celui du savant critique qui lui a montré la route, on peut dire que

1. Voy. *Romania,* VIII, 34, 55.

l'histoire des origines bretonnes de l'Armorique n'est plus à créer : les grandes lignes en sont tracées d'une manière probablement définitive; il reste à les préciser davantage et à marquer autant que possible les traits plus déliés. Le volume de M. Loth, dans sa forme brève, fait mesurer les progrès énormes qu'a accomplis la science, depuis une vingtaine d'années, en étendue et surtout en sûreté; il résume des recherches faites de divers côtés et y ajoute une part notable d'investigation et de critique personnelle; il doit être signalé comme un excellent début.

G. P.

Christian von Troyes samtliche Werke. I. **Cliges,** zum ersten Male herausgegeben von Wendelin FOERSTER. Halle, Niemeyer, 1884, in-8, LXXVI-353 p.

L'apparition du premier volume de l'édition si attendue des œuvres de Chrétien de Troyes causera à tous les romanistes un plaisir qui, il faut l'avouer, n'ira pas sans quelque mélange d'amertume pour ceux qui sont Français. Il nous est assurément pénible de voir les œuvres complètes du plus célèbre poète français du XIe siècle publiées pour la première fois en Allemagne dans une édition vraiment scientifique [1] ; mais si nous en éprouvons quelque mauvaise humeur, elle ne doit se tourner que contre nous-mêmes. La plupart des manuscrits de Chrétien sont en France, et si nous n'avons pas eu le courage de les copier ou le talent de les éditer, nous serions mal venus à exprimer à l'étranger qui le fait à notre place un autre sentiment que celui de la reconnaissance [2]. J'espère toujours, — mais on sait à quoi confine un perpétuel espoir, — qu'un temps viendra où on ne comprendra pas en France cet étrange renoncement à une tâche qui devrait nous être aussi agréable qu'elle nous est naturellement dévolue, où la période actuelle, dans laquelle il paraît vingt fois plus de travaux sur l'ancien français à l'étranger qu'en France, sera jugée avec l'étonnement et la sévérité qu'elle mérite, et où la reconstruction scientifique de notre passé linguistique et littéraire sera considérée à bon droit comme une œuvre éminemment nationale.

Ceci dit, il faut reconnaître qu'il est heureux que l'une des tâches les plus importantes de la philologie française, l'édition des œuvres de Chrétien de Troyes, ait été entreprise par un travailleur aussi instruit, aussi actif et aussi intelligent que M. Fœrster. Depuis quinze ans il s'y prépare, non seulement par la copie ou la collation des manuscrits du poète champenois, mais aussi par une étude approfondie et minutieuse de l'ancien français. Interrompu par d'autres travaux, par un état de santé qui lui a fait craindre de ne pouvoir

1. Au reste, les éditions partielles sont déjà dues en partie à des étrangers : un Hollandais a publié la *Charete,* un Allemand *Erec,* un autre le *Chevalier au lion,* un Belge *Perceval.* Deux poèmes, le *Chevalier au lion* et la *Charete,* ont été publiés également, mais fort inférieurement, par des Français. Il faut y joindre le *Guillaume d'Angleterre,* dont nous dirons un mot plus loin.

2. Il faut rappeler que depuis plus de trente ans M. Michelant avait préparé une édition de Chrétien; il est bien regrettable qu'elle n'ait pas paru alors : elle aurait rendu des services considérables et nous aurait préservés d'une humiliation.

exécuter son entreprise (voy. p. L de l'*Introduction*), il a pu enfin mener à bon terme l'impression du premier volume, et il nous annonce celle du second comme prochaine. Ce premier volume est d'autant mieux venu qu'il contient *Cligès*, le seul des poèmes de Chrétien (sans parler de *Philomena* récemment découverte, voy. ci-dessus, p. 399) qui fût jusqu'à ce jour complètement inédit. L'édition de *Cligès* répond en tout point à ce qu'on pouvait attendre de M. Fœrster ; je vais l'examiner très brièvement, après une première et rapide lecture. Il faudrait l'étudier avec la plus grande attention, comme le feront nécessairement, au cours de leur travail quotidien, tous ceux qui s'occupent de philologie française, pour la critiquer dans le détail ; je ne l'essaierai nullement, me bornant à exposer ce qu'a fait et ce qu'a voulu l'éditeur, à signaler les principaux points qui, dans son commentaire, me paraissent nouveaux, et à présenter çà et là quelques observations, surtout sur des questions théoriques.

L'Introduction commence par une chronologie des œuvres de Chrétien, à peu près identique à celle que j'ai donnée ici (t. XII, p. 462). On y remarque seulement que M. F., contrairement à l'avis exprimé par divers savants, incline à regarder le *Guillaume d'Angleterre* comme l'œuvre de Chrétien de Troyes : il faut attendre pour discuter cette opinion, qui, je dois le dire, me paraît peu vraisemblable, l'exposition qu'il en donnera dans le volume où il publiera le *Guillaume*. Vient ensuite une analyse du roman, puis une étude sur le sujet. On sait (voy. *Rom.*, X, 626) que la donnée centrale du récit, la ruse par laquelle Fénice, femme d'Alis, empereur de Constantinople, se fait enlever par son amant grâce à un breuvage qui lui donne l'apparence d'une morte, est empruntée à une très ancienne légende sur la femme de Salomon. Seulement, dans le poème français, la sympathie est pour Fénice, qu'Alis a épousée malgré elle et contrairement à son serment, tandis que toutes les autres versions font de cette histoire une frappante illustration de la perfidie des femmes et la terminent par le châtiment de l'artificieuse épouse. Chrétien dit avoir trouvé son sujet dans un livre de l'*aumaire* de Saint-Pierre de Beauvais, et M. F. ne voit aucune raison de révoquer en doute cette assertion. Il est certain en tout cas que l'histoire de la femme qui se fait passer pour morte est arrivée à Chrétien par un intermédiaire byzantin ; la conclusion, dans laquelle on dit que c'est à cause de la ruse de Fénice que les empereurs grecs, depuis ce temps, enferment leurs femmes et les entourent d'eunuques, me fait croire que le conte a été rapporté de Constantinople par quelque pèlerin, auquel on l'avait raconté pour lui expliquer ces usages qui étonnaient les Occidentaux, et qui l'avait peut-être couché en latin. On comprend dès lors que cette narration, sans doute fort brève, ne contînt pas la seconde partie de l'histoire suivant les autres versions, la vengeance du mari ; elle parlait seulement de l'enlèvement d'une impératrice dans un cercueil, et c'est ce motif qui, développé par Chrétien, lui a fourni l'épisode principal de son roman. Il s'est attaché à mettre dans son tort le mari de Fénice et à la présenter au contraire comme ayant des sentiments aussi élevés que passionnés : si elle recourt à son effrayant stratagème, c'est qu'elle ne veut pas mener la vie d'Iseut, dont le corps appartenait à deux hommes et le cœur à un seul, et, par surcroît de délicatesse, le poète feint qu'elle avait réussi, au moyen d'un autre breuvage fourni également par sa « maîtresse » Thessala, à réduire son mari, pen-

dant leur cohabitation, à ne la posséder qu'en songe[1]. Malheureusement, pour allonger sa matière, le poète a cru devoir nous raconter tout au long l'histoire dénuée d'intérêt d'Alexandre, père de son héros, et faire voyager cet Alexandre, puis Cligès lui-même, à la cour du roi Artu de Bretagne, pour y rencontrer les aventures les plus banales. C'est, comme le dit M. F., un sacrifice à la mode du moment, mais il ne fait pas honneur au sentiment artistique du poète. Il a également flatté le goût de ses contemporains et suivi le sien propre en semant son récit d'interminables monologues où les personnages analysent leurs sentiments contradictoires avec toute la subtilité de la dialectique des écoles. On peut y admirer le maniement de la langue, parfois l'ingéniosité de l'imagination, presque toujours la finesse des détails ; mais il faut reconnaître que ces longs morceaux, où le poète ne cherche qu'à faire briller son esprit, manquent absolument de naturel, de chaleur et de vérité ; ils nous font sentir mieux que tout le reste combien la poésie courtoise du XIIe siècle était déjà une poésie de société, toute conventionnelle, et cherchant à plaire à l'esprit bien plus qu'à satisfaire le cœur. — Cette partie littéraire de l'Introduction se termine par la citation des passages français, provençaux et allemands où il est fait allusion au roman de Chrétien de Troyes.

M. F. énumère ensuite les manuscrits du *Cligès*, au nombre de huit (six à Paris, un à Turin, un à Tours, plus un fragment à Oxford[2]), qui nous sont parvenus, et il rend compte du système qu'il a suivi pour constituer son texte. Après de longs efforts, il a trouvé impossible (comme il arrive malheureusement dans la plupart des cas) d'établir une classification exacte des manuscrits ; il a cependant reconnu qu'ils se divisent généralement en deux groupes, et que l'un d'eux (B. N. 1374) offre le texte le moins composite : c'est ce manuscrit, quant aux leçons, qu'il a pris pour base de son texte, en le contrôlant naturellement sans cesse par les autres, dont il donne en note toutes les variantes de sens.

La critique d'un texte au point de vue des formes pose, comme on sait, de tout autres problèmes que la critique des leçons. M. Fœrster examine ces problèmes et se prononce contre les tentatives faites pour donner aux œuvres du moyen âge une orthographe uniforme. Ces tentatives, dit-il, n'ont qu'un but chimérique : restituer l'autographe de l'auteur est impossible, et il n'y a aucune raison de croire que le poète eût une orthographe plus conséquente que n'importe quel autre scribe ; d'autre part retrouver sur tous les points la façon dont il a parlé et prononcé dépasse nos moyens d'information, et si on y arrivait, la conséquence logique serait une transcription purement phonographique, ce qui serait absurde. Cependant M. F. reconnaît qu'il y a des cas où on ne peut guère procéder autrement : là est la vraie solution, tout est une question d'espèces ; mais je ne puis admettre que le système qu'il préconise pour Chrétien de Troyes soit le seul « véritablement scientifique », tandis que les tentatives d'uniformisation ne devraient être considérées que comme des exercices utiles pour l'enseignement,

---

1. C'est d'ailleurs un incident qui se retrouve dans plusieurs chansons de geste et romans bretons ; seulement le breuvage est d'ordinaire remplacé par un anneau ; voy. Nyrop, *Den oldfranske Heltedigtning*, pp. 77-78.

2. Et le très court fragment de Florence imprimé ici (voyez VIII, 631).

mais dépourvus de caractère scientifique, parce que nous n'avons pas le moyen de rendre nos restitutions parfaites et assurées et que les résultats qu'on croit acquis aujourd'hui seront renversés demain, « comme le montrent des faits concrets appartenant à ces dernières années. » C'est précisément le caractère de la science de changer toujours, et dans aucun ordre d'études ses acquisitions ne sont inébranlables : la constitution critique d'un texte, au point de vue des formes, est une œuvre scientifique si l'éditeur l'a conçue et exécutée avec de bonnes méthodes et une information suffisante. Bien loin de regarder de tels travaux comme de purs « exercices de séminaire », je les considère comme éminemment scientifiques ; ce sont les publications pures de matériaux qui sont surtout utiles à l'enseignement : elles constituent les *moyens* d'atteindre ce qui est le *but*, à savoir la restauration d'une œuvre littéraire ancienne dans son sens et dans sa forme. Plus la philologie française fera de progrès, — sans doute après une longue période de publications plus ou moins complètement diplomatiques, — plus elle osera donner aux textes une forme régulière. Que l'on compare ce qui se fait pour les publications des textes de l'antiquité. Dès à présent, il est à peu près impossible, quand on n'imprime pas d'après un seul manuscrit et surtout quand on restitue les leçons par la comparaison méthodique des manuscrits, de ne pas uniformiser plus ou moins. Ce n'est pas ici le lieu de poursuivre plus loin cette discussion, où je crois qu'au fond tous les gens compétents finiront par s'entendre et s'entendent peut-être déjà plus qu'ils ne croient.

Quoi qu'il en soit, le système que recommande M. Fœrster, — suivre les formes du plus ancien manuscrit (et sans doute leur conformer celles des leçons empruntées à d'autres ?), — il ne l'a pas mis cette fois en pratique, à la suite de circonstances toutes fortuites. Il a donc, et je l'en félicite pour ma part, constitué une graphie uniforme, d'après le plus ancien manuscrit d'une part (B. N. 794), puis d'après l'étude des rimes et la comparaison des documents qu'on peut regarder comme écrits à Troyes ou aux environs au XIIIe siècle (on n'en a malheureusement pas du XIIe). Grâce à cette détermination, il a dû établir, en une vingtaine de pages extrêmement serrées de toutes façons, la phonétique et la graphie probable de Chrétien, et il l'a fait à l'aide des rimes (et subsidiairement du mètre) non seulement de *Cligès*, mais de toutes les œuvres (sauf *Perceval*, dont il ne possède pas encore l'*apparatus criticus*). La langue de Chrétien, d'après ce relevé, concorde à peu près exactement avec celle des chartes de la Champagne orientale et aussi avec celle du manuscrit indiqué. M. F. en conclut que Chrétien a écrit dans son dialecte natal et n'a été que peu influencé par les formes d'autres dialectes, notamment du *francien*. C'est là un résultat général intéressant ; dans le détail, on trouve bien quelques petites divergences et inconséquences, mais elles ne paraissent pas en ébranler la vérité. Le « bel français » de Chrétien est donc essentiellement du champenois, et on voit que M. Lücking avait tort[1] de chercher dans le langage de ce poète la forme au XIIe siècle du français normal ou français littéraire actuel[2].

---

1. Voy. *Rom.*, VII, 136.
2. Les différences prouvées par les rimes et signalées par M. F. (p. LIV) sont d'ailleurs

Je ne puis donner une idée du travail de M. F. sur la langue de Chrétien. Il faudrait le reproduire. Je le relis en prenant quelques notes. *Jame* = gamba, attesté par la rime (de même Rustebeuf, etc.) n'est pas francien. — La distinction supposée par M. Lücking entre *n* nasale et *n* gutturale est démontrée fausse (p. LV). — *Fautre*, *jaude*, *chevol* ne sont pas franciens ; il faut peut-être en dire autant de *meïsmes*, *po* (pauco) et autres mots pareils (§ 9). — Les remarques sur l'*ó* (§ 10) sont intéressantes ; j'y reviendrai dans la suite de mon travail sur ce sujet commencé il y a longtemps. — Je crois que l'auteur aurait mieux fait d'imprimer pour *ai* tantôt *ai* et tantôt *e*, non *ei*. — La question de *oi* est traitée un peu sommairement ; je crois que pour Chrétien *ei* était encore, en général, distinct de *oi*, ce qui est fort important pour l'histoire de ce son. — *Chevoistre* est une forme curieuse, décidément orientale. — La remarque sur la raison de la graphie *oe* pour *ue* à l'initiale a déjà été faite (*Rom.*, VII, 136) ; seulement je n'explique pas de même le choix fait de l'*o* pour remplacer l'*u* (cf. *Rom.*, XI, 131). — Que *ruie*, *huie* viennent de *rue*, *hue* par l'insertion d'un *i* destiné à éviter l'hiatus, c'est ce qui me paraît fort peu probable : on aurait alors aussi bien *tuie*, et à plus forte raison *charruie*. — M. F. suit « volontiers » son manuscrit favori quand il écrit *meniere*, *menoir*, mais non plus quand il écrit *memeles* : on ne voit pas bien pourquoi. Les remarques faites à ce propos sur la rime riche sont très vraies ; cependant, quand la graphie étymologique favorise la rime riche (*cheï* ou *chaï* : *esbaï*), il me semble indiqué de la préférer. — J'aurais voulu un mot sur les élisions ou syncopes d'atones intérieures. — Il n'est pas bien exact de dire que *on* est « affaibli » dans *volantiers*, *volanté* : ces mots ont été refaits sur volente. — Le paragraphe sur l'*l*, l'un des plus longs et des plus difficiles, contient bien des points discutables, sur lesquels je pense revenir prochainement. — Sur la déclinaison ancienne des féminins de la troisième déclinaison, M. F. se prononce (p. LXXV) pour l'opinion de M. Tobler contre la mienne (voy. *Rom.*, VII, 619). A quelque date qu'on rapporte l'addition d'une *s* à *grant vertut* devenu au sujet *granz vertuz*, il faut bien l'expliquer par l'influence du masculin ; c'est ce que fait aussi M. F., si je le comprends bien, et je ne conçois pas dès lors pourquoi il traite cette analogie de « malheureuse. » La question est à reprendre très attentivement ; j'ai exprimé à ce sujet, après une première hypothèse, des doutes qui ne sont pas encore entièrement dissipés (voy. *Rom.*, I, 317), mais je penche toujours pour mon ancienne opinion.

Je ne dirai rien du texte. Je ne l'ai lu que pour le plaisir de la lecture, sans consulter la *Varia lectio*, et je l'ai trouvé partout satisfaisant, sauf quelques détails de ponctuation [1]. L'éditeur distingue *u* de *v*, *i* de *j*, met des capitales aux

---

peu grandes : *ai* et *ei* sont identiques devant *n* ; à côté de *-ons* on a *-omes* pour la 1re pers. du plur. ; la 2e plur. du futur et du présent du subj. de la 1re conj. est en *-oiz* ; l'impf. du subj. de *pooir* est *poïsse* et non *poüsse*. A vrai dire, toutes ces différences peuvent être considérées comme purement chronologiques. Mais l'existence à la rime de ces formes attestées aussi par les documents champenois porte à croire que d'autres formes de ces documents, qui ne figurent pas à la rime, étaient cependant celles de Chrétien, et je signalerai quelques autres rimes non françaises que M. F. n'a pas relevées.

1. Le système général de ponctuation est loin d'être celui que je préférerais. Je n'ai

noms propres[1], emploie le tréma et la cédille, et place un accent aigu sur l'*e* final ou suivi d'*s*, qu'il soit d'ailleurs ouvert ou fermé. Son texte tient donc en somme plus compte de la commodité du lecteur moderne que beaucoup d'éditions allemandes, et je suis loin de l'en blâmer.

A la suite des poèmes de Chrétien est imprimée une très médiocre rédaction en prose du XVe siècle, trouvée par M. Kœrting dans la bibliothèque de Dresde; puis viennent quelques remarques, entremêlées de corrections. Voici ce que je trouve à y signaler. Puisque la leçon de *S* seul peut être préférée à celle des autres manuscrits (p. XLV), je l'adopterais au v. 199 (en lisant *nul* pour *nus*), car malgré toutes les subtilités on ne comprend rien à la leçon du texte. — *Chopper* serait une forme « picarde » introduite dans le français; il faudrait d'abord connaître l'étymologie du mot. — A propos de *quinancie*, M. F. rapproche différents mots anglais, espagnols, portugais; il fallait surtout citer le fr. *esquinancie*. — *Bievre* viendrait de bĭbrum, comme *genievre* de junĭperum et *antiefne* de antĭphona par « Ablaut » dû à la labiale (sur le v. 3850). L'auteur retrouve ici une idée fixe; mais en latin, à côté de la forme nationale bĭber on a dit bĕbrus qui est sans doute un mot étranger; junepirus pour juniperus est déjà dans l'*Appendix Probi*, et antephona, comme Antechristus, provient de la substitution populaire du latin ante au grec anti. *Tròver* de turbare s'expliquerait d'après M. F. comme il explique les mots précédents, et ici, la voyelle étant un *o*, le voisinage d'une labiale a pu réellement exercer de l'influence (cf. *Rom.*, X, 52), mais on sait qu'il y a d'autres raisons que la voyelle qui empêchent de tirer *trobar* et *trover* de turbare. — Relevons l'intéressante note (v. 4453) sur *quainses* (qui vient d'ailleurs difficilement de quamsi). — Rapprochant *paroche* = parochia de *baroche*, M. F. se demande (v. 6121): « De là *basoche?* » Mais on sait au contraire que *baroche* est pour *basoche* = basilica. — Sur *enteimes* (v. 6603), voy. ma note dans l'Introduction à la *Vie de saint Gilles* (p. XVII)[2]; comme il paraît bien probable que *enteis* et *entei(s)me* doivent être rapprochés, il est naturel de voir dans la seconde partie de ces mots ipso et ipsimo; mais la première partie reste obscure.

Disons en terminant que l'exécution matérielle de ce beau volume est tout à fait brillante, et souhaitons que les autres poèmes de Chrétien ne tardent pas à suivre *Cligès*.

G. P.

---

remarqué qu'une véritable erreur : le vers 5875 doit être mis dans la bouche des médecins et suivi d'un point d'interrogation.

1. Il en prive *deu* (Dieu), comme tous les éditeurs allemands. On peut cependant fort bien considérer ce mot comme un nom propre, et la capitale dont on le munit facilite souvent l'intelligence.

2. Il est singulier que M. F., qui cite le *Saint Gile*, en rapportant les exemples connus « jusqu'à présent » du mot, n'en mentionne pas deux que j'ai donnés dans cette note, et dont l'un (*Char.* 333) est de Chrétien lui-même.

Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen âge, thèse présentée à la faculté des lettres de Paris par Antoine THOMAS. Paris, Thorin, 1883. In-8°, 200 pages[1].

L'ouvrage de M. Thomas est certainement l'une des meilleures entre les thèses présentées en ces dernières années à la faculté des lettres de Paris. Le sujet est assez limité pour qu'il ait été possible de le traiter à fond dans un mémoire de dimension raisonnable. D'autre part il appartient à la fois à la littérature provençale et à la littérature italienne, un peu aussi à la littérature française, et par suite offre un intérêt varié. La tâche exigeait des connaissances étendues et une critique exercée; M. Th. s'en est acquitté de façon à justifier les espérances que ses précédents travaux ont fait concevoir.

Francesco da Barberino, né à Barberino, dans le Val d'Elsa, en 1264, mort de la peste à Florence en 1348, était loin d'être un personnage inconnu avant le travail de M. Thomas. Dès 1640 ses *Documenti d'amore* ont été publiés à Rome par Ubaldini, qui a joint à son édition une biographie étendue de l'auteur. Ses règles de conduite pour les femmes (*Del reggimento e costumi di donna*) ont eu deux éditions[2]. Mais ces deux ouvrages, s'ils donnent une idée suffisante du talent poétique, en somme fort médiocre, de Barberino, laissent à peine entrevoir l'activité intellectuelle de ce personnage, qui fut un curieux observateur des mœurs de son temps, et nous a laissé un des documents les plus intéressants que nous possédions sur l'état social et littéraire à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe. Ce document, c'est l'immense commentaire latin qui accompagne ses *Documenti d'amore* dans le manuscrit unique de cet ouvrage que possède la Bibliothèque Barberine, à Rome. Ubaldini s'en était servi pour écrire la vie de Barberino, mais sans jamais le citer, et en plus d'un endroit il paraît avoir mal lu ou mal interprété le texte, à la vérité difficile à lire, du manuscrit. C'est M. Bartsch qui, en 1870, fit connaître par quelques extraits la teneur et le caractère de ce document[3]. Ces extraits, pris à la hâte, et souvent peu intelligibles par suite du grand nombre de mauvaises lectures qui s'y sont glissées, piquèrent vivement la curiosité. On vit que Barberino possédait une connaissance étendue de la littérature de son temps et particulièrement de la poésie provençale. Depuis M. Bartsch, divers érudits ont fait quelques fouilles dans cette mine si riche. M. Grion et M. Del Lungo en ont tiré un précieux témoignage sur Dino Compagni[4]; M. Antognoni en a extrait deux courts mor-

---

1. Cette thèse a été publiée aussi dans la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. XXXV.

2. La première par Mgr Manzi. Rome, 1815, réimprimée à Milan, 1842, dans la *Bibliotheca scelta* de Silvestri. Elle est fort incorrecte. La seconde, par le comte Baudi di Vesme, 1875, dans la *Collezione di opere inedite o rare* (Bologna, Romagnoli). Elle offre un texte revu avec soin sur le ms., mais est dépourvue de notes et d'index et n'est accompagnée d'aucun travail littéraire.

3. *Jahrbuch f. rom. u. engl. Literatur*, XI, 42–59.

4. Voy. Del Lungo, *Dino Compagni e la sua cronaca*, I, 411-3. Le passage avait déjà été cité, mais incorrectement, par M. Bartsch.

ceaux qui concernent l'art de composer en vers[1]. Mais, en attendant une publication intégrale, qui, toute désirable qu'elle soit, ne paraît pas devoir se faire très prochainement, il y avait lieu d'entreprendre une exploration complète de ce vaste commentaire, d'en étudier la composition, d'en établir le rapport avec les autres écrits de Barberino, d'en tirer tout ce qui peut servir à mieux faire connaître tant l'auteur lui-même que son époque. C'est là le travail que M. Thomas a entrepris et qu'il a exécuté de façon à mériter l'approbation de tous les juges compétents. Les dernières pages de sa thèse (pp. 169-197) sont occupées par des extraits nombreux et bien choisis du commentaire des *Documenti d'amore*, qui forment la base principale de ses recherches. La thèse elle-même est divisée en deux parties : dans la première (pp. 10-84) M. Th. étudie la vie de Barberino et ses œuvres; dans la seconde (pp. 88-161) il expose, d'après l'état le plus récent de la science, l'histoire de la littérature provençale en Italie et fait ressortir les notions nouvelles que nous apportent sur cette littérature les œuvres de Barberino et principalement le commentaire des *Documenti d'amore*. Tout n'est pas également neuf dans ces recherches. Il est certain qu'en ce qui concerne l'expansion de la poésie des troubadours au delà des Alpes, M. Th. ne fait guère que présenter avec critique et intelligence des résultats déjà acquis. Mais la biographie de Barberino, telle qu'il a su l'établir sur des bases solides, est nouvelle en beaucoup de ses parties, et grâce à ses fouilles dans le commentaire des *Documenti*, l'histoire littéraire et l'histoire de la civilisation en France, surtout au Midi, s'enrichissent d'un grand nombre de faits curieux.

Francesco da Barberino n'était point un esprit supérieur. Ses vers ne se recommandent ni par l'élégance de la forme ni par le sentiment poétique. Il manquait d'originalité. Mais c'était un homme attentif à tout ce qui se passait autour de lui. Avide de connaissances, il savait interroger les personnes avec qui les circonstances le mettaient en rapport, et notait consciencieusement sur ses tablettes toutes les informations qu'il pouvait recueillir, soit dans les livres, soit dans ses conversations. Par une heureuse, fortune il a connu des livres dont nous n'aurions sans lui aucune notion, et il a pu voir et entendre des hommes sur qui aucun témoignage n'est à dédaigner. Il s'intéressait surtout aux règles de conduite, groupant un peu pêle-mêle les préceptes moraux et les lois de l'étiquette. Ses deux principaux ouvrages, le *Reggimento di donna* et les *Documenti d'amore*, appartiennent à la classe si nombreuse au moyen âge des *enseignements*. Il a voulu faire en italien ce qu'avaient fait en latin l'auteur du *Facetus*, en français Robert de Blois, Philippe de Navarre ou l'auteur inconnu d'*Urbain le Courtois*, en provençal Garin le Brun, Arnaut de Mareuil et Amanieu de Sescas. Il n'a pas, à proprement parler, de doctrine à lui, tous ses préceptes se retrouvent en substance chez ses devanciers; toutefois il ne paraît pas qu'il ait fait d'emprunt direct à aucun d'eux : il reproduit à sa manière des idées courantes. Lorsque, par exemple (*Reggimento*, partie I [2]), il expose longuement les raisons qui dissuadent d'enseigner aux femmes la lecture et l'écriture, il ne sait proba-

1. *Giornale di Filologia romanza*, n° 8; cf. *Romania*, XII, 409.
2. Edit. Baudi di Vesme, p. 40-2.

blement pas qu'il se rencontre avec Philippe de Navarre [1] : l'un et l'autre exprimaient les idées de leur temps. Barberino est un homme consciencieux qui a coutume d'indiquer ses sources. S'il avait copié en quelque chapitre l'un des *enseignements* ou des traités de courtoisie qui nous sont parvenus, il n'aurait vraisemblablement pas manqué de le dire. Deux particularités le distinguent des auteurs qui avant lui ont traité des lieux communs de la morale et des bonnes manières : le cadre allégorique dans lequel il dispose ses préceptes et l'emploi des exemples. L'allégorie domine dans le *Reggimento*. Là, chacune des conditions où la femme peut se trouver est étudiée en un chapitre spécial qui est placé sous l'invocation d'un personnage allégorique lequel, dans le manuscrit original, devait être figuré en tête du chapitre. Ainsi, la *fanciulla* (chap. I) a pour patronne l'Innocence, la fille en état de se marier la Chasteté, celle qui a passé l'âge du mariage la Patience, etc. Barberino a trouvé chemin faisant un trait spirituel : la veuve qui se remarie n'a pas de patronne (chap. VII); elle est représentée accompagnée d'une servante appelée *Fa come ti piace*. Chacun des chapitres contient une historiette en prose, qui sert en quelque sorte de justification à la doctrine exposée. L'allégorie occupe moins de place dans les *Documenti d'amore*. Elle ne se manifeste guère que dans le commencement de l'ouvrage, où l'auteur feint qu'Amour l'a chargé de réunir en son château principal tous ses serviteurs. Cela fait, Amour a fait choix d'Éloquence à qui il a exposé ses préceptes, ses *Documenti*, et à son tour Éloquence les a dictés à douze dames qui sont Docilité [2], Industrie, Constance, Discrétion (au sens de « discernement »), Patience, Espérance, Prudence, Gloire, Justice, Innocence, Gratitude, Éternité. Ces douze dames, dont la dernière est singulièrement choisie, président à autant de livres entre lesquels sont répartis les *Documenti*. Quant à Barberino, toujours modeste, son rôle s'est borné à rédiger par écrit les préceptes ainsi distribués, pour être transmis à ceux qui n'ont point eu l'heureuse fortune d'assister au parlement d'Amour. Tout cela est exprimé très brièvement dans les premiers vers du poème. Barberino sent évidemment que ces allégories sont très froides, et il en use avec une louable modération. Les *Documenti* sont du reste un ouvrage fort médiocre : les chapitres, d'une étendue fort inégale, se suivent sans lien, sans ordre apparent, et le même livre réunit parfois les matières les plus disparates. Ainsi, dans le premier (*Docilità*), il est question du vice en général, puis des vices qui ont de la ressemblance avec certaines vertus, comme l'avarice et la prodigalité qui confinent respectivement à l'économie et à la libéralité. De là Barberino passe à ces vertus accessoires pour lesquelles il avait un penchant marqué et qui appartiennent plutôt au bon ton qu'à la morale, et il discute sur les fautes qu'on commet en parlant, sur la façon de converser de manière à se rendre agréable à chacun. En somme, il y a un peu de tout dans les *Documenti ;* le sujet n'est nulle part défini, et il ne semble pas que, dans le choix

1. Voy. le passage des *Quatre âges de l'homme*, cité par Beugnot, *Bibl. de l'École des chartes*, II, 26; cf. le mémoire de M. Jourdain sur l'éducation des femmes au moyen âge, *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, XXVIII, I, 123.

2. Par ce terme l'auteur entend proprement l'enseignement, l'aptitude à apprendre (*docere*).

des matières à traiter, l'auteur ait eu d'autre préoccupation que de ne pas répéter ce qu'il avait déjà dit dans le *Reggimento*.

Ce qui distingue surtout les *Documenti* du *Reggimento*, en tant que procédé de composition, c'est que les historiettes qui donnent un certain agrément au second de ces ouvrages font défaut dans le premier. Mais si elles ne sont point intercalées dans la teneur même du poème, c'est qu'elles ont été rejetées dans le commentaire. Ce commentaire est extrêmement copieux. L'auteur y a entassé tous les résultats de ses lectures, de ses réflexions, de ses observations sur les sujets infiniment variés dont il s'est occupé dans les *Documenti*. Parfois un seul mot du texte donne lieu à des pages entières de dissertations accompagnées d'anecdotes et de citations. Nous avons là les éléments en même temps que les pièces justificatives du traité en vers. Ce procédé de composition, qui consiste à répartir entre deux ouvrages juxtaposés, mais très distincts, les préceptes d'une part, les explications et preuves d'autre part, est assurément peu fréquent. Il n'est cependant pas sans exemple. M. Th. rappelle à ce propos (p. 59) la *Vita nuova*, où les premières compositions lyriques de Dante sont comme encadrées dans un commentaire explicatif. Ce rapprochement se fonde sur une ressemblance bien extérieure. Dans la *Vita nuova*, Dante raconte l'histoire de sa vie, ou plutôt de ses sentiments, depuis qu'il eut atteint l'âge de raison jusqu'à l'époque de la vision. Il a été tout naturellement amené à enchâsser dans cette sorte d'autobiographie certaines des poésies qu'il avait composées pendant cette période, mais la prose de la *Vita nuova* est autre chose encore qu'un commentaire de ces poésies. Puis les deux parties, la prose et les vers, ne sont pas du même temps, et n'appartiennent pas à la même phase intellectuelle. Au contraire les *Documenti* et les commentaires ont été faits pour aller de pair. Ils sont indissolublement liés. Je les comparerais plutôt à certains traités scolastiques qui se composent aussi d'un texte et d'un commentaire souvent très développé, émanant l'un et l'autre du même auteur. Tels sont par exemple plusieurs des traités de Jean de Garlande, et notamment le plus connu de tous, son *Dictionarius*.

C'est principalement à l'aide du commentaire des *Documenti* que M. Th., après Ubaldini, mais avec plus de critique, a pu faire la biographie de Barberino. La connaissance de la vie du personnage est ici particulièrement nécessaire à qui veut se rendre compte de son œuvre littéraire. Il naquit, comme nous l'avons vu, en 1264. Trente ans après nous le trouvons établi, probablement depuis quelques années, à Bologne où il exerce les fonctions de notaire en même temps qu'il y poursuit les études de droit qui doivent un jour lui valoir le titre de docteur. A la fin de l'année 1296 la mort de son père le rappela dans son pays natal, à Barberino. Peu après il s'établit à Florence, où il séjourna de 1297 à 1304. Cette ville était alors un centre littéraire important, et c'est à cette époque que M. Th. place la composition d'un certain nombre de poésies détachées qui peuvent sans dommage être négligées dans l'œuvre considérable de Barberino. A partir de 1304 et jusqu'en 1309, on ne trouve plus trace de lui dans les documents florentins. C'est qu'alors notre auteur dut se transporter à Padoue, où sans doute il continua à exercer le notariat, bien que les Archives de Padoue, moins riches que celles de Florence, n'aient point conservé la trace de

son séjour. Mais dans son Commentaire aux *Documenti* il fait mention des peintures de Giotto à la Madonna dell' Arena, chapelle construite en 1303, et aussitôt décorée par le grand peintre florentin. Quelques années après, probablement vers 1309, Barberino partit pour la France, où l'appelaient des affaires importantes auxqulles il fait discrètement allusion dans son commentaire, sans les spécifier autrement [1]. Il y séjourna jusqu'en 1313, époque où nous le retrouvons à Florence, et depuis lors jusqu'à sa mort, en 1348, il ne paraît pas avoir quitté l'Italie. Son séjour en France doit avoir été la période la plus importante de sa vie littéraire. Il passa d'abord quelque temps dans le Midi, à Avignon, à Carpentras. Un demi-siècle ou trois quarts de siècle plus tôt il eût trouvé la poésie des troubadours encore florissante; dans les premières années du XIVe siècle la littérature provençale végétait à peine en quelques centres isolés. M. Th. remarque justement que Barberino ne paraît pas avoir connu les poètes en petit nombre qui de son temps encore composaient à la manière antique dans quelques cités de Provence. Mais un curieux tel que lui ne devait pas manquer de recueillir des écrits en langue vulgaire dont il n'était probablement pas aussi facile de se procurer des copies en Italie. Et en effet c'est sans doute alors qu'il eut connaissance des traités provençaux dont il parle avec détail dans le commentaire des *Documenti* et dont l'existence même serait ignorée sans lui. M. Th. a consacré tout un chapitre aux auteurs provençaux inconnus cités par Barberino. Ces auteurs sont : 1° Raimbaut le Provençal, qui paraît avoir composé ou compilé un recueil d'anecdotes destinées à servir d'exemples, ou de *Dicta memorabilia;* 2° Raimon d'Anjou, qui tirait certainement son surnom, comme l'a bien vu M. Th., d'Anjou, village du Dauphiné (arr. de Vienne); il avait composé un certain nombre d'*ensenhamentz,* relatifs aux bonnes manières, dont Barberino nous donne les titres, en latin malheureusement; 3° Hugolin de Forcalquier, qui avait glosé l'un des traités de Raimon d'Anjou; 4° Folquet, qui avait écrit la vie de Hugolin de Forcalquier; 5° Blanchemain, femme d'Hugolin, laquelle avait appris de son mari l'art de composer; 6° Aimeric, d'après qui il raconte diverses anecdotes. En outre Barberino met sous le nom d'auteurs provençaux bien connus certains ouvrages dont nous n'avions jusqu'ici aucune notion. C'est ainsi qu'il raconte d'après la comtesse de Die certaines historiettes, qui, si elles sont authentiques, modifient singulièrement l'idée que nous pouvions nous faire de cette femme poète. Ce sont là de véritables révélations, et si nouvelles, si inattendues, qu'on serait porté à croire que Barberino a voulu en imposer, si l'honnêteté, la candeur, dont ses écrits portent l'empreinte, n'étaient un sûr garant de sa bonne foi, outre que, parmi les allusions qu'il fait à des œuvres provençales, il en est plusieurs que nous pouvons contrôler, et qui sont parfaitement exactes. Un jour peut-être quelque découverte inespérée fera reparaître à la lumière tel ou tel des écrits perdus auxquels Barberino a fait des emprunts. Dès maintenant le commentaire des *Documenti* doit être considéré comme une source précieuse pour l'histoire de la littérature provençale.

1. Depuis la publication de son ouvrage, M. Th. a découvert des documents qui lui permettent d'établir l'objet du voyage de Barberino en France. Il se propose d'en faire l'objet d'un travail spécial.

La littérature française proprement dite aura aussi quelques obligations envers cet étonnant commentaire. Barberino a été à la cour de Philippe le Bel et à celle du jeune roi Louis, son fils. Là aussi il a fait une abondante moisson d'observations. Il s'est trouvé en rapport avec des hommes considérables, avec Jean de Joinville notamment, dont il a recueilli l'opinion sur divers points d'étiquette. Ces passages, soigneusement relevés par M. Th. (p. 26), ne devront point être négligés par quiconque écrira désormais la vie du célèbre historien de saint Louis. C'est aussi dans la France du Nord que Barberino a eu connaissance d'un traité « sur la bonté des nobles », *de benignitate nobilium*[1], dont l'auteur, souvent cité dans le commentaire des *Documenti*, y est appelé « Johannes de Bransilva ». Cet écrivain inconnu doit avoir vécu au XIIIe siècle, bien avant Barberino. Sa vie avait été écrite par un certain « Germanus[2] ». C'était un homme de manières singulièrement raffinées, pour le temps où il vivait, si on en juge par les anecdotes que Barberino rapporte sur son compte, et qu'il a sans doute empruntées à son biographe. Je n'ai pas mieux réussi que M. Th. à identifier ce personnage. Toutefois, comme *Bransilva* n'est pas, que je sache, un nom, je conjecture que Barberino aurait dû écrire *Braiasilva* ou *Braisilva*, et qu'il s'agit d'un seigneur de la famille de Brasseuse, autrefois *Braisseuve*, dans l'arrondissement de Senlis[3].

A ces divers ouvrages Barberino a emprunté les anecdotes, ou, comme on disait alors, les nouvelles (dans la littérature ecclésiastique on disait *exempla*) dont il a parsemé son commentaire aux *Documenti* et son *Reggimento*. Il en avait même fait un recueil spécial qu'il mentionne dans son commentaire sous le titre de *Flores novellarum*, sans doute *Fiori di novelle* en italien. Cette indication, relevée par Ubaldini, a donné lieu à bien des conjectures. Ubaldini pensait que certaines des nouvelles de ce recueil, maintenant perdu, pouvaient se retrouver dans le *Novellino*. Galvani supposait que le *Novellino* tout entier pouvait être l'œuvre de Barberino. Cette hypothèse, déjà combattue par MM. Bartoli et d'Ancona[4], est tout à fait détruite par l'examen des passages cités pour la première fois par M. Th., où Barberino parle de ses *Flores*. Il résulte aussi de ces textes que, si l'ouvrage lui-même est perdu, nous en avons du moins des parties tant dans le *Reggimento* que dans le commentaire sur les *Documenti*.

Barberino n'a pas eu en son temps un succès proportionné à la grandeur du labeur qu'il s'est imposé. Ses *Flores* ne se sont pas conservées, et de ses *Documenti* comme du *Reggimento* il ne reste qu'un manuscrit. Il méritait mieux, car s'il fut un poète médiocre, c'était du moins un brave homme. On peut lire, dans le chapitre de ses *Documenti* qui est placé sous l'invocation d'Innocence, quelques vers qui nous font pénétrer dans son âme honnête et simple. « Il y a », dit-il en par-

1. P. 177, fol. 16 *b* du ms. des *Documenti*.
2. P. 181; fol. 25 *c* du commentaire.
3. « Willelmus de Braisilva » ou « de Braieseuve » figure dans des actes de 1235 et 1239, voy. *Layettes du Trésor des chartes*, par Teulet, II, n°s 2335, 2341, 2827. C'est *Braieselve*, dans l'unique ms. de *Gullaume de Dole*; voy. Fauchet, *Œuvres*, (1610) 578, et *Arch. des Missions*, I, (1850) 287.
4. Voy. *Romania*, II, 406.

lant de l'homme sage qui est arrivé à l'heure de la mort, « il y a trois choses qui « t'apportent une douce consolation : la ferme espérance du salut, le mépris de « la vie temporelle qui est terminée, finir tes jours dans ton pays entre ceux de « qui tu es né [1] ». Ces derniers mots rappellent Dante parlant de Florence, dont il a été exilé par la volonté de ses concitoyens, et dans laquelle il voudrait reposer son âme fatiguée et terminer ses jours [2].

J'en ai dit assez pour faire ressortir l'intérêt du sujet traité par M. Thomas. Je n'ai que peu d'observations critiques ou de remarques additionnelles à faire sur le mémoire, qui est d'un bout à l'autre un bon travail, et ces observations portent sur des points d'importance minime. En voici pourtant quelques-unes. Les extraits du commentaire publiés en appendice ne sont pleinement intelligibles qu'à condition d'être perpétuellement mis en rapport avec les parties des *Documenti* auxquelles ils se rapportent. M. Th. n'a pas indiqué assez exactement cette concordance. — P. 49, M. Th. rapproche du sonnet inséré dans le *Reggimento* (Baudi de Vesme, p. 103) la nouvelle provençale du perroquet, par Arnaut de Carcassés. Mais il n'y a aucun rapport quelconque entre ces deux pièces. — P. 97, M. Th. mentionne parmi les ouvrages provençaux dont la conservation est due à des Italiens le fragment d'Alexandre de la Laurentienne. Mais, si les caractères paléographiques ne me trompent pas, le manuscrit tout entier est d'une écriture française ; c'est donc fortuitement qu'il se trouve en Italie. — P. 98, le manuscrit des *Auzels cassadors* de Daude de Prades conservé à Rome n'est pas unique. On en a déjà cité deux copies catalanes, et de plus il y en avait un manuscrit à Tours, qui a été volé par Libri et maintenant est chez lord Ashburnham [3]. — P. 106, à propos de Raimon Vidal, M. Th. aurait pu citer la mise en vers de son petit traité par Terramagnino de Pise [4]. — P. 118, pour le recit attribué à Miraval par Barberino, il y aurait à examiner deux témoignages cités récemment par M. Chabaneau [5]. Le premier au moins, celui de Sordel, semble bien d'accord avec l'analyse donnée par Barberino. — P. 123, l'historiette attribuée à la comtesse de Die (la femme qui a eu plusieurs maris tous de plus en plus mauvais) a des analogues dans la littérature des *exempla*. On peut citer par exemple une histoire recueillie par Eude de Shirton [6]. — P. 174, l'idée exprimée par la comtesse de Die que la femme est plus noble que l'homme parce qu'elle a été créée de la côte d'Adam, au lieu que celui-ci a été formé du limon de la terre, est un lieu commun fréquent dans la littérature du moyen âge ; voy. *Romania*, VI, 501.

P. M.

---

1. *Documenti*, p. 333.
2. *Convivio*, I, III.
3. Voy. *Romania*, XII, 339.
4. *Romania*, VIII, 181.
5. *Rev. des l. rom.*, 3e série, IX, 98-9.
6. *Jahrb. f. rom. u. engl. Literatur*, IX, 129-30.

Dias geniales ó lúdicros, libro expósito dedicado á Don Fadrique Enriquez Afan de Rivera, marqués de Tarifa, por Juan Caro, presbitero, rector del Colexio de la Sangre de Nuestro Señor Jesu Cristto de su villa de Bornos y su capellan. Año de 1884. Sevilla, imp. de El Mercantil Sevillano. In-4 de 443 pp. (Sociedad de Bibliófilos andaluces. Primera série).

Rodrigo Caro, antiquaire andalous, né à Utrera en 1573, mort à Séville en 1647, est l'auteur de travaux d'histoire et d'archéologie, en partie publiés de son vivant ou de nos jours seulement sous les auspices de l'Académie de l'Histoire [1], et en partie inédits. La Société des Bibliophiles andalous, dont le siège est à Séville, a récemment entrepris une édition complète des écrits non encore imprimés de Caro, auxquels elle a décidé de joindre quelques opuscules déjà publiés mais devenus fort rares et tout ce qu'elle réussira à retrouver de la correspondance de cet érudit. Deux volumes ont paru. Le premier contient une biographie de Caro par D. Marcelino Menéndez Pelayo, divers mémoires sur la ville d'Utrera, le testament de l'auteur [2]. Le second, dont nous allons nous occuper exclusivement, renferme l'œuvre la plus importante de Caro, intitulée *Dias geniales ó lúdicros*, puis quelques dissertations historiques et des poésies qui n'intéressent pas nos études. C'est au livre célèbre d'Alessandre Alessandro (Alexander ab Alexandro), les *Dies geniales*, que Caro a emprunté, il le laisse entendre [3], le titre de son traité sur les jeux, mais il y a ajouté le mot *lúdicros*, pour en mieux déclarer l'objet. Dédié à D. Fadrique Enriquez Afan de Ribera, fils aîné de D. Fernando Enriquez Afan de Ribera, duc d'Alcalá [4], qui avait alors dix ans, ce livre a été achevé en 1626 [5]. On ne voit trop pourquoi, Rodrigo Caro ne le signa pas de son nom, il le mit sous celui d'un Juan Caro, peut-être un de ses parents, comme l'indique Nicolas Antonio ; et pourtant, dans deux ouvrages publiés, l'un en 1622, l'autre en 1634, notre Rodrigo en revendique formellement la paternité : bien mieux il tenait ces « Journées de récréation » pour un des écrits qui devaient lui faire le plus d'honneur, car dans son testament, daté de Séville, le 5 août 1647, il le mentionne parmi ses legs. « Je lègue, dit-il, le livre manuscrit que je possède, intitulé *Dias geniales*, et qui est écrit de plusieurs mains, au collège de San Alberto de cette ville de Séville, de l'ordre du Carmel, et au père recteur, afin qu'il le garde avec les

---

1. *Memorial histórico*, t. I, p. 345 et suiv.
2. *Memorial de la villa de Utrera, autor el licenciado Rodrigo Caro*. Año de 1883. Sevilla, impr. de El Mercantil Sevillano, in-4.
3. « No sea que te llames á engaño y pienses que por llamarse *Dias geniales*, como el libro de Alexandro ab Alexandro, contiene cosas de mucha curiosidad ó importancia, pues su dueño te desengañó con añadir *lúdicros*. »
4. J'ai parlé ailleurs de ce Mécène andalous, qui avait réuni une fort belle bibliothèque et une riche collection d'antiquités; voir *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. III, p. 37. On peut consulter encore à ce sujet la préface de D. Benito Cano aux *Antiguedades* d'Ambrosio de Morales (Madrid, 1792, t. IX) et les Additions de Diego Ignacio de Gongora aux *Varones ilustres de Sevilla* de Rodrigo Caro (biographie de Diego Ortiz de Zuñiga); ms. Dd 189 de la Nacional de Madrid. Ce qui subsiste des collections du troisième duc d'Alcalá appartient aujourd'hui aux ducs de Medinaceli.
5. La dédicace est datée : « De su villa de Bórnos, 6 de agosto de 1626. »

autres livres de la librairie dudit couvent, qu'il ne l'en sorte pas et que les personnes qui en auraient le désir puissent l'y lire. » Dans un avis au lecteur de l'édition des Bibliophiles andalous, qui doit avoir été transcrit à la lettre d'une copie du XVIIe ou du XVIIIe siècle, on lit que l' « original », c'est-à-dire le manuscrit légué par Caro, en 1647, se trouve (*está*) dans la bibliothèque du collège de San Alberto : il n'y est plus, cela va sans dire, et, ce qui ne doit pas nous surprendre davantage, nul ne paraît savoir où il a passé. Heureusement diverses copies en ont été prises, qui se conservent aujourd'hui à Séville, à Madrid, en Angleterre. M. Menéndez Pelayo parle de sept ou huit copies, mais si incorrectes qu'on ne saurait s'en rapporter à aucune d'elles[1] et qu' « il importe extrêmement de fixer le texte en l'imprimant. »

Comment les bibliophiles de Séville ont-ils compris leur tâche, comment ont-ils « fixé le texte » de ces *Dias geniales?* Un avertissement de douze lignes, le seul apport de l'éditeur, qui, pour le dire en passant, a sagement fait de ne pas se nommer, semble destiné à nous l'apprendre. « Imparfaites et vulgaires sont les copies de cet important traité que nous avons collationnées pour la présente édition. Cet inconvénient est d'autant plus regrettable que les textes latins de plus de trente auteurs difficilement accessibles y ont été si déplorablement altérés qu'il nous a été impossible d'en entreprendre la vérification. » Pas un mot sur ces manuscrits. Où se trouvent-ils, d'où viennent-ils, quelle est leur autorité? C'est ce qu'on a pas jugé utile de dire. Admettrons-nous maintenant l'excuse que donne l'éditeur en ce qui concerne l'incorrection du texte? Le livre nous venant d'Espagne, il n'est que juste sans doute de se montrer indulgent ; on doit pourtant établir ici une distinction : parmi les textes latins ou grecs (ces derniers toujours en traduction latine) cités par Caro, les uns sont empruntés aux humanistes ou aux philologues du XVe, du XVIe et du XVIIe siècle, les autres aux auteurs de l'antiquité. Or, il se peut qu'aucune des bibliothèques de Séville ne possède ni le *De arte gymnastica* de Girolamo Mercuriale, qui, au dire de Joseph Scaliger, « étoit une grande beste »[2], ni de Caelius Rhodiginus ses *Antiquarum lectionum libri XVI,* et si notre éditeur n'avait laissé, sans les vérifier, que ces passages d'érudits et de compilateurs, on lui pardonnerait aisément quelques fautes ; mais ce sont ici Virgile, Horace, Ovide, Martial, l'espagnol Martial, l'espagnol Sénèque et tant d'autres parmi les plus connus, les plus maniés, qui parlent la langue la plus fantastique, un charabia de tout point inintelligible. Nul n'imaginerait, avant d'avoir feuilleté ce livre, ce qu'a réussi à faire du latin de ces auteurs le bibliophile de Séville. Ce serait comique, si ce n'était vraiment révoltant. Et rien n'établit mieux qu'une telle publication la décadence profonde des études classiques en Espagne. Qu'une énormité de ce genre soit possible dans l'ancienne Hispalis, n'excite pas un tolle général, ne couvre pas de ridicule la société qui en a pris la responsabilité, cela dit tout. A son dominé qui lui demande s'il a appris quelque chose de la grammaire, Ge-

1. Celle que j'ai eu l'occasion d'examiner il y a quatre ans à la Bibliothèque Nationale de Madrid (Ff 159) ne m'a pas paru si mauvaise ; c'est une transcription d'un manuscrit du comte del Aguila exécutée en 1776.

2. *Scaligerana*, Cologne, 1667, p. 155.

rundio de Campazas répond : *Ah ! esso si, señor : ya llegué hasta Musa, ae.* Le *bibliófilo andaluz* n'en sait pas si long, il s'en faut. Mais pourquoi aussi se mêle-t-il d'imprimer du latin ? Mieux eût valu mille fois laisser dormir les *Dias geniales* au fond des bibliothèques, où ceux qui ont à s'en servir savent aller les prendre, que de déshonorer un livre intéressant, curieux et en son temps méritoire. Le devoir d'un éditeur sérieux eût été de vérifier avec soin toutes les citations des auteurs anciens, d'en rétablir le texte défiguré par les copistes, tâche facile, presque mécanique, avec un Forcellini et un *Thesaurus* d'Estienne, ou moins que cela, puis de rechercher et d'indiquer exactement ce que Caro doit aux antiquaires modernes. Ce travail fait, on pourrait alors se prononcer en connaissance de cause sur la valeur du livre, l'originalité des recherches et des rapprochements, ce qui n'est pas possible pour l'instant ; aussi, malgré toute mon estime pour quelques érudits espagnols contemporains, qui placent très haut ces *Dias geniales*, les tiennent pour un monument de l'humanisme espagnol, demanderai-je à n'accepter leur opinion que sous bénéfice d'inventaire. Autant que j'en puis juger, Caro est redevable, lui-même ne le dissimule pas [1], des deux tiers (peut-être plus) de son érudition gréco-latine à ses prédécesseurs ; le plus grand nombre des textes qu'il produit sur tel ou tel jeu de l'antiquité, il les a trouvés déjà réunis dans les notes des commentateurs. Ce ne sera donc qu'après avoir consciencieusement restitué à César ce qui est à César qu'on verra clair dans cette « orgie érudite », comme la nomme M. Menéndez ; auparavant il faut éviter de se prononcer. L'évaluation de la science archéologique de Caro est affaire qui intéresse surtout les Espagnols, plus particulièrement les Andalous, car il va de soi que le traité de l'antiquaire d'Utrera n'a plus aujourd'hui, pour ce qui concerne l'archéologie classique, la moindre importance ; le premier manuel venu, Smith, Marquardt ou Daremberg, riche des travaux accumulés pendant deux siècles, enseigne en quelques pages, d'une façon autrement sûre et précise, tout ce que Caro s'efforce péniblement d'expliquer et beaucoup de choses qu'il n'explique pas, mais la piété envers les ancêtres devait exciter l'éditeur sévillan à nous rendre l'œuvre de ce compatriote du XVIIe siècle au moins telle qu'elle a été écrite, à la ramener à ses sources, à la commenter sobrement. Hélas ! L'édition des bibliophiles, si ce nom convient à un amas de papier noirci comme au hasard, n'est qu'une trahison : le pauvre Caro ne s'y reconnaîtrait pas, il maudirait de bon cœur l'*ingenio lego* qui a touché de ses mains profanes et brutales l'enfant préféré de son esprit [2]. L'Espagne, quoi que prétendent de jeunes critiques pleins de leur sujet, n'a eu ni Henri Estienne ni

---

1. P. 108 : « dejé muchas cosas de propósito, que muy á la larga escriben Mercuria en su *Gimnástica* ó Onofrio Panvino y Bulengero en el libro *De ludis circensibus* et *De circo*, » etc.

2. Donnons, par curiosité, quelques spécimens du latin et du grec du *bibliófilo*. Il fait dire à Politien (!), au prologue des *Ménechmes* : *Esporgite lumbostum, nos sesum ibimus spectavimus que vos taciti aut ridepimus* (p. 54) ; le vers d'Ovide (*Fast.*, IV, 183) : *Ibunt semimares et inania tympana tundent* est devenu *Inbunt seminares et in unia timpana tundent* (p. 197) ; Archimède s'écrie, par la bouche de notre Espagnol : Εὑρίσπω, εὑρίσπω ! (p. 255). En voilà assez, je pense.

Joseph Scaliger ni Casaubon, mais elle a eu certainement un joli groupe de bons humanistes, qui savaient leurs auteurs, quelques doctes aussi, qui sur des points de détails ont avancé la connaissance de l'antiquité. Que diraient-ils s'il leur était permis de contempler les *Dias geniales* sortis des presses du *Mercantil Sevillano* en l'an de grâce 1884? M'est avis qu'ils diraient des choses dures, et ils n'auraient pas tort.

C'est assez parler de la partie ancienne de l'ouvrage de Caro; cette partie-là, avons-nous dit, importe peu, sûrs que nous sommes de n'y rien trouver de nouveau, rien qui ne soit mieux exposé ailleurs. L'unique intérêt du livre consiste dans les rapprochements de jeux de l'Espagne du XVIIe siècle avec ceux des Grecs et des Romains, dans les descriptions que l'auteur s'est plu à nous donner des *ludicra* de son époque et de son pays. Et cela même ne nous mène pas fort loin. Pour curieux que soient certains renseignements recueillis par Caro, je crains que l'attente des folk-loristes ne soit quelque peu déçue. En premier lieu, ces renseignements, étouffés par un grand étalage d'érudition, sont moins nombreux qu'on ne serait porté à le croire, puis la publication des bibliophiles a été sérieusement défloréę il y a peu par M. Rodriguez Marin, qui, dans le premier volume de ses *Cantos populares* a inséré et une table détaillée des six dialogues et d'assez nombreux extraits de ces *Dias geniales* [1]. Il ne resterait donc plus guère qu'à glaner çà et là des données omises par le compilateur des chants populaires andalous (plutôt qu'espagnols); je crois utile toutefois de donner comme le résumé de ce qui dans ce livre peut intéresser le *folk-lore*.

Ces « Journées de récréation » sont distribuées en six dialogues, auxquels prennent part trois gentilshommes, nommés D. Fernando, D. Diego et D. Pedro, puis un domestique, Melchior, très compétent en matière de jeu et souvent consulté: ces quatre personnes sont réunies dans une propriété des environs de Séville [2].

Dialogue I. Jeux olympiques, pythiques, isthmiques, etc.; πένταθλον; ludi circenses; *troja*, *saltus* et *saltatio*. — P. 24. Sur le second exercice du πένταθλον ou *quinquertium*, la course (δρόμος), Caro remarque qu'il y avait un premier et un second vainqueurs « comme ici dans les fêtes littéraires ou lorsqu'on *court la soie* (*cuando corren la seda*). » Quel était ce divertissement? — P. 54. *A coscojita* ou *á pié cojita*, à cloche-pied (ἀσκωλιασμός). Caro distingue: 1° *á coscojita*, à celui qui saute le plus loin ou le plus grand nombre de fois sur un pied; 2° *espada lucía*, un enfant vient à cloche-pied sauter sur un autre (cf. Rodriguez Marin, *Cantos populares*, I, 166); 3° *palomita blanca*, *ahao*, semblable au jeu précédent. — P. 57 à 65. *Bailes* et *danzas*. Le nom de *danza* est réservé à la *saltatio honesta*; ainsi la *danza de espadas*, que C. rapproche de la *saltatio pyrrhica*, une ronde (*ande la rueda y coces en ella*), une manière de chaîne (*Juan de las Cadenas*, *ahao*) et les danses de la Fête-Dieu rentrent dans cette catégorie

1. Dans un compte-rendu de ces *Cantos populares* publié ici même (*Romania*, t. XII, p. 391), M. Milá y Fontanals a transcrit aussi quelques paragraphes du livre de Caro.

2. « En una heredad no muy léjos de la antigua cuidad de Bétis. » C'est donc à tort que M. Ménendez dit : « en una heredad vecina á Utrera. »

(Rodriguez Marin, I, 167). Aux danses de la Fête-Dieu « qui ont lieu dans toutes les villes d'Espagne », C. assimile les pantomimes. A ce propos, un des interlocuteurs remarque : « nous avons vu quelque chose de cela cette année dans les théâtres et colisées de Séville, avec cette seule différence que le musicien qui jouait du violon chantait l'histoire et le baladin dansait les actions ; il dansa ainsi le *Caballero de Olmedo* et la *Fábula de Piramo y Tisbe.* » Le *baile* est la *saltatio lasciva et deshonesta*, l'abomination des abominations ; Caro cite parmi les *bailes*, la *Zarabanda*, la *Chacona*, la *Carreteria*, la *Topona* [1], *Juan Redondo*, *Rastrojo*, *Gorrona*, *Pipirronda*, *Guiriguirigai*.

Dialogue II. Des trois derniers exercices du πένταθλον (disque, javelot, lutte). P. 78. Au jeu du disque correspond le *tirar la barra ;* la *barra* se dit aussi *herron* (augmentatif de *hierro*) « qui est un morceau de fer rond, gros, troué par le milieu, semblable en quelque chose au disque. » — P. 86. A propos du pugilat et des fanfaronneries du parasite des *Captifs* de Plaute : *Nam meus est ballista pugnus, cubitus catapultast mihi*, etc., Dom Pedro observe que ce glorieux là ressemble « à notre *valiente* Rastrollo, qui mange des coups de poing et boit des ruades. »

Dialogue III. Après les exercices, les jeux proprement dits, surtout les jeux d'enfant (*niñerias*) ; les noix ou les amandes ; commentaire d'un passage de l'élégie *Nux* [2] ; osselets ; dés ; dames et échecs. — P. 112. Sur *spargere nuces :* « la même coutume s'observe encore aux noces, surtout dans les villages, où l'on jette aux gamins des amandes, des noix, des châtaignes, des pois chiches. » — P. 115 et suiv. Jeu d'amandes, dit du *ladrillejo* (petite brique), dont la règle est donnée dans le vers 73 de l'élégie : *Has puer aut certo rectas dilaminat ictu ;* comme celle du *dedillo* et des *cuadernas* dans les vers suivants : *Aut pronas digito bisve semelve ferit. Quattuor in nucibus, non amplius, alea tota est, Cum sibi suppositis additur una tribus ;* puis la *chasa* (*Per tabulae clivum labi iubet alter et optat Tangat ut e multis quaelibet una suam*). — P. 117. *Pares y nones* (par impar, ἀρτιασμός) ; vers 79 et 80 de la *Nux*. — P. 121. Le jeu du Δ (*Nux*, v. 81-84), auquel Caro compare la *rayuela*. — P. 123. Le jeu qui consiste à lancer des noix ou des amandes dans un pot (*Nux*, v. 85-86) ; ce jeu se nomme en Espagne *mochiliuno*, mais ici au pot est substitué un trou creusé dans la terre. — P. 124. Jeu de billes, qu'un des interlocuteurs décrit comme une nouveauté (*Este juego se me hizo á mí muy nuevo, viendole jugar en la puerta del Arenal, en Sevilla, un dia de estos, y lo tuve por invencion moderna*). — P. 129 et suiv. *Taba* (osselets). Il est bien regrettable, dit Caro, que la bonne dame (la *Taba*) ait été reléguée à la province de Picardie (le milieu des *pícaros*) par *Bilvan*, monarque suprême de la fainéantise. » Il s'agit ici évidemment du jeu de cartes. Mais qu'est-ce que *Bilvan ?* Le nom d'un fabricant imprimé sur les cartes ? —

---

1. *Topona* doit être une mauvaise lecture pour *Capona ;* cf. p. 102, et Casiano Pellicer, *Tratado histórico sobre el origen y progresos de la comedia*, etc. Madrid, 1804, t. I, p. 126, qui précisément rapporte ce passage de Caro, probablement d'après un manuscrit de la Nacional de Madrid.

2. Les vers ici rapportés de cette élégie sont naturellement fort corrompus ; je suis l'édition Baehrens, *Poetae latini minores*, t. I (Bibl. Teubner).

P. 135. Noms des coups au jeu des osselets. D'après Caro, *carnicol,* nom donné dans certaines localités de Castille à l'osselet, viendrait de *canicula* (coup du chien), ce qui est notoirement impossible. D'enfants qu'il a questionnés, D. Fernando, l'un des interlocuteurs, a appris qu'un des côtés de l'osselet se dit *horca,* c'est le coup malheureux (*canis*), et que le coup heureux (*Venus*) se nomme *carne.* L'un des côtés est encore nommé *chuque,* ce qui rappellerait χῖος (autre étymologie controuvée). Le valet Melchior, dont l'autorité est invoquée par D. Fernando, complète et rectifie ces renseignements. Les noms des coups ne sont pas toujours les mêmes. Au jeu proprement dit de la *taba* on nomme *carne* le côté qui a la forme d'un S couché et *chuque* le côté opposé ; le côté un peu concave de l'osselet se dit *culo* et le côté convexe *barriga.* Au jeu dit du *rey,* le côté *carne* devient *rey,* l'opposé *alguazil,* la *barriga* est nommée *zapata* et le *culo, horca.* Caro traite encore de la *perinola,* sorte de dé, dont les quatre côtés sont marqués des lettres T S P D. Sur les dés proprements dits, les dames et les échecs, il ne nous apprend rien d'intéressant.

Dialogue IV. De la *micatio ;* toupies ; jeux de paume ; feux de la Saint-Jean ; rondes et chœurs. — P. 153. Description du jeu bien connu de la *mourre* (*morra*), qui, à en juger par ce que rapporte Caro, semble avoir été importé d'Italie en Espagne. « Au royaume de Valence, dit D. Fernando, j'ai vu jouer un jeu qu'on nomme la *morra,* qui m'était tout à fait inconnu ; depuis je l'ai vu jouer à des étrangers à l'Arenal de Séville et en cherchant dans les livres, j'ai trouvé qu'il était fort ancien. » — P. 156 et 159. Toupies (*trompo, peonza*). — P. 166. A propes du jeu de paume, D. Fernando dit qu'il a vu « en nuestro lugar » des Mores de Barbarie jouer à la paume avec de gros bâtons au lieu de battoirs et la recevoir au bout de ces bâtons avec beaucoup d'adresse. La raquette n'était guère connue en Espagne : dans un jardin de Séville, situé près de l'Alcazar, D. Fernando vit des joueurs s'en servir, mais, dit-il, la plupart étaient étrangers. — P. 173. Caro compare au φαινίνδα παίζειν, décrit par Antiphanes et Pollux, *Onomasticon,* IX, 105, le jeu de la *olla,* qui se joue entre femmes dans la vieille Castille, et au *datatim ludere* des Romains le jeu qui consiste à présenter quelque chose à quelqu'un, puis à retirer vivement la main en disant *miz,* ou encore un autre jeu, dit *al caer :* des enfants rangés en cercle mordent tour à tour un morceau de pain, de fromage ou un fruit planté au bout d'une baguette ; celui qui le fait tomber est condamné à le remplacer. — P. 175-176. Les jeux de paume, décrits par Pollux (*Onomast.,* IX, 104, 105) sous les noms d'ἐπίσκυρος et d'ἀπόῤῥαξις, se sont conservés ; mais dans le premier jeu la balle, au lieu d'être d'abord lancée de la ligne médiane qui sépare les deux camps, l'est de l'emplacement d'un des deux camps à l'aide du battoir. — P. 179. Un autre jeu consiste à lancer plusieurs fois la balle contre un mur en disant *un, dos, tres, Martin Cortés, en la cabeza me dés,* et à la recevoir après cela sur la tête. Celui qui la manque *fait l'âne,* c'est-à-dire va se coller la tête contre le mur ; le gagnant, qui est dit *roi,* monte sur l'âne. Lorsqu'on ne fait que compter les bonds de la balle sans la recevoir sur la tête, le jeu se nomme *las bonitas*[1]. — P. 180. Jeu du mail (*mallo, chucca*). — P. 180-204.

1. Cf. la description du même jeu par Pollux (IX, 106) : ὁπότε μέντοι πρὸς τὸν τοῖ-

Sur les feux de la Saint-Jean, les rondes et les instruments de musique qui servent à faire danser, rien de curieux. Notons seulement ce commentaire des mots *bombus* et *imbrex*. « Ce que Suétone nomme *bombi* était une manière d'acclamation, semblable au bourdonnement des abeilles ou des timbales, comme nous l'entendons faire sur les galères, lorsqu'elles se saluent entre elles ou que quelque capitaine passe ; *imbrex*, une imitation du bruit que fait la pluie en tombant, sorte de sifflement comme celui qu'ont coutume de faire aujourd'hui les étudiants lorsque le professeur entre dans l'amphithéâtre. »

Dialogue V. Des Saturnales, auxquelles sont comparées les mascarades des Innocents et du matin de la Saint-Jean, les danses des matassins, etc. — P. 217. Brocarder (*darse 'grita, pullas*). Caro ne parle que des anciens ; il y avait cependant beaucoup à tirer de la littérature et des textes législatifs (*Cuadernos* des Cortès) sur les pouilles d'Espagne[1]. — P. 223. Grimaces et gestes moqueurs ou obscènes (*ciconia, higa*, etc.). — P. 228. De quelques jeux décrits par Pollux comparés à des jeux d'Espagne. — P. 230. Βασιλίνδα (Pollux, IX, 110), le jeu *del Rey ;* on tire au sort (à Castille ou à Leon, ou à pair et impair) à qui sera roi, et le roi commande aux autres ce qu'il lui plaît. — P. 223. Ὀστρακίνδα (Pollux, IX, 111) ressemble au jeu dit *daca la china*, dont Melchior donne une longue explication. — P. 235. Διελκυστίνδα (Pollux, IX, 112), *hurta la ropa*. Les enfants se divisent en deux camps et, après avoir tracé une raie à distance égale des deux camps, se saisissent par les mains en criant *gurrimaco ;* le plus fort prend l'autre et s'efforce de l'entraîner dans son camp. Ce jeu, analogue à notre jeu de barres, se nomme encore *sonsoluna*, à cause de la position respective des deux camps « l'un ayant le côté de l'ombre, l'autre celui de la lune » (*sum sub luna*). — P. 236. Μυίνδα (Pollux, IX, 113). Jeu de l'aveugle, colin-maillard (*Adivina quien te dió, la madre que te parió* ou *el esconder*). — P. 237. Χυτρίνδα (Pollux, IX, 114), *la olla* ou *siembro y aviso*. — P. 238. Κυνητίνδα (Pollux, IX, 114), jeu du baiser. Caro compare un jeu de rubans qui se joue entre hommes et femmes ou entre femmes seulement ; les joueurs, qui tirent par ses deux bouts un même ruban, s'embrassent. — P. 240. Σχοινοφιλίνδα (Pollux, IX, 115), *esconde la cinta ;* on joue aussi ce jeu avec une savate au lieu d'étrivière. — P. 241. Σκαπέρδα (Pollux, IX, 116), en latin *funis contentiosus*, en espagnol *llevar el gato al agua*. — P. 245. Ἐφετίνδα (Pollux, IX, 117), *la rayuela*, se joue avec des sous ou des amandes qu'on lance dans un creux. — P. 246. Στρεπτίνδα (Pollux, IX, 117), *apatusca*, à peu près le jeu du bouchon. — P. 246. Πλειστοβολίνδα (Pollux, IX, 117), *las harinillas*, se joue avec de petits morceaux d'os en forme de dés et à six points ; celui qui amène le plus gros point gagne. — P. 247. Ἀποδιδρασκίνδα (Pollux, IX, 117), *sal, salero*, le jeu de cache-cache. — P. 248. Ἰμαντελιγμός (Pollux, IX, 118),

---

χον τὴν σφαῖραν ἀντιπέμποιεν, τὸ πλῆθος τῶν πηδημάτων διελογίζοντο. καὶ ὁ μὲν ἡττώμενος ὄνος ἐκαλεῖτο καὶ παν ἐποίει τὸ προσταχθέν, ὁ δὲ νικῶν βασιλεύς τε ἦν καὶ ἐπέταττεν.

1. Les noms grecs de l'*Onomasticon* sont presque tous plus ou moins altérés. Je les corrige quand il y a lieu et marque les renvois à l'édition Bekker (Berlin, 1846).

la corregüela, jeu qui consiste à dénouer deux courroies entortillées autour d'un bâton et qu' « ont coutume de jouer les gitanos, amis des tromperies. » — P. 252. Ἐφεδρισμός (Pollux, IX, 119), *maruca* ou *marichiva*, atteindre une pierre avec une balle ou une autre pierre. — P. 255. *Echar pelillos*. Coutume des enfants de marquer une réconciliation en s'arrachant des cheveux et en les jetant au vent, que Caro rapproche de la cérémonie du pacte entre Grecs et Troyens décrite dans l'*Iliade* (III, 271) : Ἀτρεΐδης... ἀρνῶν ἐκ κεφαλέων τάμνε τρίχας· αὐτὰρ ἔπειτα κήρυκες Τρώων καὶ Ἀχαιῶν νεῖμαν ἀρίστοις. — P. 256. Ἐποστρακισμός (Pollux, IX, 119), *los panes*, jeu des ricochets. — P. 258. Κυνδαλισμός (Pollux, IX, 120), *el bolillo*, jeu de quilles. — P. 261. Κυβησίνδα ou Ἵππας ou Ἐν κοτύλῃ (Pollux, IX, 122). Un enfant met ses mains derrière lui pour soutenir les genoux d'un camarade qui lui grimpe sur le dos et lui bouche les yeux. Le jeu se nommait en Espagne *los caballos* ou *las galeras* « parce que celui qui fait le cavalier tient ses mains en forme de proue de galère pour attaquer les autres, ce qui fait une gentille bataille. » — P. 261. Le simple jeu du cavalier se nomme *filderecho*. — P. 262. Μυῖα χαλκῆ (Pollux, IX, 123), sorte de colin-maillard. Au lieu de « mouche d'airain », les Espagnols disent *par, par, gallinetas al corral*. Caro cite un passage de Pietro Victorino, qui donne des noms italiens de ce jeu : *giocare à scapucia le orbi* (?) [1] et *giocare à la gata ciega ;* en Toscane : *gallina bu, bu;* en Hollande on dit *Blindekoe*. Dans un autre jeu analogue, l'enfant, qui contrefait l'aveugle et à tâtons cherche à frapper ses compagnons, dit : « *Yo soy ciego y no veo nada; á quien diere no se me da nada.* » — P. 264. Quand le soleil disparaît dans les nuages, les enfants disent : « Sors, soleil, et frappe mes yeux qui sont chassieux, » Caro rapproche, d'après Pollux, IX, 123, un passage de Strattis. — P. 265. Μηλολόνθη (Pollux IX, 124), le scarabée doré. En Espagne les enfants chargent des scarabées, des hannetons et des guêpes de « porter des lettres au roi. » — P. 266. Χελιχελώνη (Pollux, IX, 125). A ce jeu de la tortue répondent deux jeux espagnols ; dans le premier, à la jeune fille qui fait la tortue, ses compagnes disent : « Aqui está Dª Sancha cubierta de oro y plata. » Et elle répond : « Quien es este hombre que me anda persiguiendo de noche y de dia? » Dans le second, entre la tortue et les autres jeunes filles se passe le dialogue suivant : « A dó las yeguas? — En el prado están. — Quien las guarda? — El malvilan. — Y lo que te di? — Con putas y rufianes me lo comí. — A do la puta? — Ando y ando y héla aqui. » Et lorsque la tortue en attrape une, celle-ci prend sa place dans la ronde et le jeu continue. — P. 267. Τὸ σκανδαρίζειν (Pollux, IX, 126), donner une chiquenaude sur le nez. En Espagne on a le *pasagonzalo*. — P. 267. Πεντάλιθος (Pollux, IX, 126). C'est le jeu, dit Melchior, de tous les garçons et toutes les filles. On le joue aussi avec six petites pierres et on le nomme alors *castro* ou *tres en carro* ou *tres en raya*. — P. 269. Πλαταγώνιον (Pollux, IX, 127). Au lieu de faire éclater des feuilles de pavot, les *enamorados* d'Espagne lancent dans le feu des feuilles d'olivier ou de laurier. Du son de la crépitation se tire le pronostic.

---

1. Dans le texte (p. 263) : « Giocare, ascapucia, leorbo. »

Dialogue VI. Fêtes du printemps ; balançoire ; contes de nourrice ou d'enfants ; poupées ; hochets ; amulettes. — P. 283. Description de la *Maya*. « Les fillettes d'une rue ou d'un quartier se réunissent et choisissent la plus belle et la plus gracieuse pour en faire la Maya ; elles l'habillent et la coiffent le plus richement qu'elles peuvent, la couronnent de fleurs, de bijoux d'or et d'argent, comme une reine, lui mettent un vase de parfum dans la main, la placent sur un lit ou un trône où elle s'assied avec beaucoup de grâce et de majesté et prend son air le plus digne. Les fillettes, qui se tiennent à ses côtés, la servent, lui obéissent comme à leur reine, la distraient en chantant et en dansant et aussi la conduisent à la danse. A ceux qui passent à l'endroit où se trouve la Maya, elles demandent pour orner la Maya (*para hacer rica á la Maya*), et à ceux qui ne donnent pas elles disent : *barba de perro, que no tiene dinero* [1], et d'autres injures sur ce ton là. » Quelque part (p. 288) Caro se demande d'où vient l'épithète *rica* que les fillettes donnent à la Maya en quêtant (*para la rica Maya* ou *para hacer rica á la Maya*). Suivant lui *rica* ne serait pas l'adjectif, car si la Maya est déjà riche, pourquoi quêter pour elle ? Ce mot serait le latin *rica*, voile. Il est à peine nécessaire de remarquer combien cette opinion est absurde, et il saute aux yeux que *rica* au contraire ne peut être ici qu'adjectif et doit se prendre au sens de « bon, beau », etc., qu'il a souvent en espagnol. Ne dit-on pas d'une orange douce qu'elle est *rica* et d'un vin généreux qu'il est *rico ?* — P. 299. Formules initiales de contes. « Erase lo que era, el mal se vaya y el bien se venga ; el mal para los Moros y el bien para nosotros. » Caro compare entre autres la formule donnée par Plutarque (*Symp.*, VI, 8, 1) : Ἔξω βούλιμον, ἔσω δὲ πλοῦτον καὶ ὑγίειαν. Autre formule : « Por la mar corren las liebres, por la tierra las anguilas. » — P. 300. *Maniae*, fantômes, lutins, etc. San Anton, Carne piés, la Tragamasa, la Paparrasoya, la Mala cosa, la Mula ou la Ternera descabezada, el Diablo cojuelo, la Pantasma. — P. 302. « A Séville les enfants croient voir Maria de Padilla (la célèbre maîtresse de Pierre le Cruel) sur un char environné de flammes. » — P. 306. Jeu du *papa sal*. « On fait dans les cendres de longues raies et à leur extrémité un cercle rond comme un œil. Un enfant, les yeux bandés et armé d'un bâton pointu, cherche où se trouve *papa sal* (les longues raies) et *ojo de buey* (le cercle). S'il se trompe, on lui barbouille la figure avec un tison. » — P. 307. Jeu du soldat, qui revient de la guerre en haillons. — P. 323. Amulette de la *higa*, d'après une description donnée par Martin Antonio del Rio dans ses *Disquisitiones magicae*. — P. 327. Chansons, berceuses : *nina, nina ; lala, lala*.

Tel est à peu près le sommaire des observations de Caro sur les jeux en usage dans son pays et leurs analogies avec ceux des peuples de l'antiquité. Le profit qu'en pourront tirer les spécialistes ne me paraît pas très considérable, mais je n'en conclurai pas que le livre dût rester inédit ; il méritait d'être publié ; je regrette seulement qu'il ne possède pas une valeur assez grande pour rendre indispensable à bref délai une édition nouvelle et correcte, qui annulerait à tout jamais le *gazafaton* du *bibliófilo* [2].

Alfred Morel-Fatio.

1. Ou encore : *Barbas de gato, que no tiene cornado.*
2. Une chose toutefois est à louer dans ce volume: le papier fort à grandes marges où l'on peut corriger et écrire tout ce qu'on veut.

EUGÈNE VAUDIN. **Girart de Roussillon, Histoire et Légende.** Auxerre, Rouillé; Paris, Champion. In-8, vij-64 pages.

M. Vaudin a trouvé dans la collection Sauvageot, au Louvre, une belle miniature en style flamand du milieu ou de la seconde moitié du XVe siècle, accompagnée de cette rubrique : *Comment la guerre encommença d'entre le roy Charles le Chaulf et monseigneur Gerard de Roussillon a cause de la conté de Sens; et des paroles injurieuses que ung jour les deux princes dirent l'ung a l'autre.* Cette miniature, il l'a reproduite en lithographie en tête de sa brochure. Il n'a pas réussi d'ailleurs à dire de quel roman de Girart de Roussillon elle était tirée, et M. de Montille, l'éditeur du roman en prose de Jehan Wauquelin, à qui il s'est adressé, ne l'a pas su davantage. Le ms. auquel a appartenu cette miniature était sûrement un bel exemplaire de l'abrégé de Wauquelin, abrégé qui a été publié par M. de Terrebasse en 1856, et sur lequel je donne des détails circonstanciés dans l'introduction de mon *Girart de Roussillon*, p. CLIV et suiv. La rubrique rapportée ci-dessus est celle du chap. III (p. 21 de l'édition de M. de Terrebasse). L'auteur de cette brochure s'est bien imprudemment engagé dans les questions compliquées que soulève la légende de Girart de Roussillon. Ayant pris pour guides M. Mignard et M. de Montille (voy. *Romania*, IX, 314), il ne pouvait qu'accumuler les erreurs. Il s'est embrouillé de la façon la plus inextricable dans son énumération des divers mss. des romans de *Girart de Roussillon*, s'imaginant (p. 47) que le ms. du Musée Britannique publié par M. Michel et le ms. de Montpellier contiennent le même ouvrage. Il parle à tout instant de livres qu'il n'a pas vus, comme lorsqu'il suppose (p. 30) que la collection des anciens poètes dirigée par feu Guessard comprend 48 volumes ! Il n'y a pas lieu d'examiner plus longuement un travail que nous aurions entièrement passé sous silence, s'il ne nous avait paru utile d'indiquer l'origine de la miniature qui en constitue le seul et unique intérêt.

P. M.

---

1. La miniature de la collection Sauvageot me rappelle tout à fait les peintures qui ornent le *Charles Martel* de Bruxelles (Bibl. roy. de Belg., n°s 6 à 9) où se trouve inséré l'abrégé de Wauquelin. Comme cet ouvrage a subi des mutilations, il se pourrait que la miniature Sauvageot en vînt. C'est à vérifier. — Ce qui précède était imprimé lorsque j'ai eu le moyen de voir au Louvre la miniature en question, qui maintenant est classée, assez malheureusement, dans l'école française, n° 1345 du catalogue de M. Reiset. Je n'ai plus aucun doute qu'elle a dû être arrachée à la partie du *Charles Martel* de Bruxelles, qui contient l'abrégé de Wauquelin (ms. n° 7). Les lignes d'écriture qui accompagnent la miniature sont certainement, comme tout le *Charles Martel*, de la main de David Aubert. Je ferai remarquer, à ce propos, que la reproduction lithographique de M. Vaudin ne donne qu'imparfaitement l'idée de l'original. M. V. place la rubrique sur le côté de la miniature, au lieu qu'elle se trouve en réalité au-dessous. En outre, M. V. ne dit pas que la miniature est encadrée dans un texte, que je vais transcrire. Au-dessus : *frere demoura empereur des Allemaignes et Charles le Chaulf fut couronné roy de France, Et par ce moyen les trois freres demourerent d'accord et paisibles ensemble.* — Au-dessous de la miniature et de sa rubrique : *La paix faitte d'entre les trois freres par la maniere que dit est, le roy Charles le Chaulf confermé en son royaulme de France ne.* C'est à peu près le texte du *Girart de Roussillon* abrégé publié par M. de Terrebasse, pp. 19 et 21.

PÉRIODIQUES.

I. — Revue des langues romanes, 3e série. X. Décembre 1883. — P. 261-4, A. Roque-Ferrier, *Le langage de Villeneuve d'Agen.* L'auteur signale, « un peu au hasard de la plume », quelques particularités linguistiques d'une poésie moderne dont le texte occupe les pages 265-70. — P. 289-90. X. Rieux, *Trois formes provençales du verbe* Tuer. Ces formes sont, dans la région du Luberon (Vaucluse), à l'inf. *tua*, *tuia* et *tia*.

Janvier 1884. — P. 38-51. P. Reimann, *Die Declination d. Substantiva u. Adjectiva in d. Langue d'oc bis zum Jahre* 1300. (Première partie d'un long compte rendu de M. E. Levy. Cette mauvaise dissertation ne méritait pas tant d'honneur).

Février 1884. — P. 54. Fesquet, *Monographie du sous-dialecte languedocien du canton de la Salle-Saint-Pierre (Gard)*. Nous avons ici la première partie de ce travail, contenant les textes : l'inévitable parabole de l'enfant prodigue et quelques fables de la Fontaine traduites littéralement, puis, ce qui vaut mieux, des dictons populaires. — P. 77-88. Durand (de Gros), *Notes de philologie rouergate* (suite). Signale des faits curieux, mais dont l'explication laisse parfois à désirer. — Bibliographie. P. 96-104. Notices sommaires de M. Chabaneau sur diverses publications de M. W. Fœrster, sur les *Lapidaires* de Pannier, compte rendu plus détaillé de l'édition du troubadour Peire Rogier due à M. Appel.

Mars 1884. — P. 105. Chabaneau, *Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale* (suite). Ce sont les notes de textes publiés dans les nos de mai et d'août 1883. Dans l'abrégé de la légende de Badilon que reproduit Jacques de Varaggio, il y a bien 749, et non 769 comme le dit M. Ch. (p. 117). J'ai fait remarquer ailleurs [1] que la date 769 était une correction arbitraire du dernier éditeur, M. Græsse. P. 118. M. Ch. appelle l'attention sur le manuscrit incomplet de la chronique (1423-1539) d'Honorat de Valbelle que possède la bibliothèque de Carpentras. Mais il y a du même ouvrage un manuscrit complet à la Bibl. nat., le fr. 5072, qui vient de Mazarin et de Peiresc. — P. 133-52. Obedenare, l'*Article dans la langue roumaine;* appelle l'attention sur des variétés de forme dont la langue écrite ne paraît pas tenir compte.

P. M.

---

1. *Girart de Roussillon*, p. cxxxvii, note.

II. — Zeitschrift für romanische Philologie, VII, 4. — P. 481, *Lettres de Diez à Grimm*, p. p. Tobler (intéressantes). — P. 494, C. Michaelis de Vasconcellos, *Nouvelles recherches sur le livre des Elégies de Camões*. — P. 531, Decurtins, *Un poète du Val de Münster* dans les Grisons (Pitsch, mort en 1865). — P. 554, Gaidoz et Sébillot, *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire du Poitou*.

Mélanges. I. *Phonétique*. P. 572, Horning, *Une loi de l'accentuation du latin vulgaire : ĕ, ĭ, ŭ* à l'antépénultième devant une voyelle brève sont (en latin vulgaire) incapables de porter l'accent; de là báttere cósere, etc., et pariéte filiólo, etc. ; de là aussi, quand les possessifs sont proclitiques, le transport de l'accent sur la finale (méa, mais meá mater). — II. *Syntaxe*. 1. P. 572, Gaspary, *l'anc. fr.* mar, mal *avec le subjonctif ;* bonne explication de diverses locutions difficiles et nées de confusion ; pour *mar* (*buer*) *fusses nés* il faut ajouter que *mar* (*buer*) avec l'imparfait du subj. a à l'origine un sens très clair et logique : *bor i alasses* dans *Alexis* (90 *d*) signifie : « tu aurais bien fait d'y aller »; de là, par mélange avec *buer fus nés*, la bizarre formule *buer fusses nés*. — 2. P. 576. Kade, *Sur deux constructions remarquables des verbes* potere, dovere, volere; il s'agit d'un emploi singulier des auxiliaires en italien. — 3. P. 579, Harczyk. *Une remarque sur l'emploi de* très : la tragédie française (et en général le haut style) n'emploie guère ce mot ; Racine ne s'en sert jamais. — III. *Etymologies*. P. 581, Scheler, *nourrice;* sur *nourriçon*, cf. *Rom.*, XI, 621.

Comptes rendus. P. 582, Canello, *la Vita e le Opere di Arnaldo Daniello* (Bartsch : beaucoup d'observations de détail sur le texte de quelques pièces). — P. 597. Haller, *Altspanische Sprichwœrter*, I (Liebrecht : remarques et rapprochements de détail). — P. 604, Sébillot, *Gargantua dans les traditions populaires* (Liebrecht). — P. 606, Rolland, *Rimes et jeux de l'enfance* (Liebrecht). — P. 607, Fornaciari, *Studi su Dante* (Gaspary). — P. 618, *Giornale di filologia romanza*, IV, 3-4 (Gaspary). — P. 620, *Giornale storico della letteratura italiana*, I, 1, 2, 3 (Gaspary : je remercie M. G. de la rectification qu'il apporte en passant à un endroit de mon travail sur Lancelot : l'ordre chronologique des deux passages du Tasse que je citais (*Rom.*, X, 481) n'est pas celui que j'avais supposé ; sur le fond de la question, cf. *Rom.*, XII, 460). — *Romania*, XI, 1 (Grœber, Baist (longue discussion de l'art. de Cornu), Stengel (j'ai réparé depuis lors mon oubli relatif au travail de Dœnges, voy. *Rom.*, XI, 409); à ce compte rendu est jointe une note additionnelle de M. W. Meyer sur l'article de Lambrior dans notre t. X).

G. P.

III. — Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, 1883. — 10. Octobre. Wulff, *Några ord om Aksent* (Vising : admet à peu près complètement les idées de l'auteur et nous apprend qu'elles ont aussi l'approbation de J. Storm). — Geijer, *Om de franska episka vers formernas ursprung* (Vising : s'avance beaucoup en disant que l'opinion de M. Geijer, d'après laquelle l'octosyllabe vient du dimètre iambique, sera généralement acceptée; cf. *Rom.*, XII, 423). — Gartner, *Sulzberger Wörter* (W. Meyer).

11. Novembre. Goossens, *Ueber Sage, Quelle und Composition des* Chevalier

au Lyon (Settegast). — Fischer, *Der* Roman de Troie (Settegast : l'auteur étudie presque exclusivement le rapport de l'imitateur allemand de Benoit, Herbort de Fritzlar, à son modèle), — Koschwitz, *Karls des Grossen Reise* (Stengel). — Voigt, *Die Briefsammlungen Petrarca's* (Scheffer-Boichorst). — Portioli, *Le Opere maccheroniche di Merlin Cocai* (Gaspary : édition qui, sans être parfaite, annule les précédentes).

12. Décembre. Skeat, *A rough list of english words found in Anglo-French* (Vising : faible). — Schoetensack, *Beitrag zu einer Grundlage für etym. Untersuchungen auf dem Gebiete der französischen Sprache* (Karsten : absurde). — Goerlich, *Die südwestlichen Dialekte der langue d'oïl* (Meyer : éloges mérités). — Altenbuch, *Versuch einer Darstellung der wallonischen Mundart* (Vising). — Edström, *Studier öfver uppkommsten och utwecklingen af fornfranskans E-ljud,* I (Vising : grand éloge de cette dissertation, qui est en effert fort méritoire). — *Libro de' Sette Savi di Roma* (Gaspary). — Renier, *Liriche edite ed inedite di Fazio degli Uberti* (Kœrting : grand éloge). — Ulrich, *Engadinische Chrestomathie* (Stürzinger : critique très sévère). — Crane, *Mediæval Sermon-Books and Stories* (Stengel).

1884. 1. Janvier. Knieschek, *Der čechische Tristram und Eilhart von Oberg* (Pfaff). — Warnatsch, *Der Mantel* (Reissenberger : pense que le poème dont M. W. étudie le fragment conservé est bien de Henri du Türlin, mais doute que ce soit un *Lancelet ;* cf. *Rom.*, XII, 461). — Breul, *Sir Gowther* (Sarrazin : poème anglais du cycle de *Robert le Diable*). — Mirisch, *Geschichte des suffixes* -olus (Meyer). — Freymond, *Ueber den reichen Reim bei den altfranzösischen Dichtern* (Wolpert). — Wiese, *Der Tesoretto und Favoletto B. Latino's* (Mussafia : publication excellente). — Casini, *Testi inediti di antiche rime volgari* (Gaspary). — Grünwald, *Zur romanischen Dialektologie,* I (Baist : il y a des matériaux, mais mal rangés et mal appréciés).

2. Février, Mussafia, *Zur Präsensbildung im Romanischen* (Schuchardt : observations importantes). — Feilitzen, *Li ver del juïse* (Vising : très bonnes remarques). — Schenkler, *Ueber die Perfectbildung im Provenzalischen* (Meyer : sans valeur). — Renier, *La Discesa di Ugo d'Alvernia allo Inferno* (Gaspary). — Ulrich, *Rhätoromanische Texte*, II (Schuchardt). — Schuster, *Der bestimmte Artikel im Romänischen und im Albanesischen* (Jarník).

3. Mars. Kœrting, *Encyklopaedie der romanischen Philologie,* I (Breymann). — Appel, *De genere neutro intereunte in lingua latina* (Meyer : article intéressant). — Nyrop, *Den oldfranske Heltedigtning;* Rajna, *Le Origini dell' epopea fruncese* (Bangert). — Freymond, *Jongleurs und Menestrels* (Settegast). — Heidsiek, *Die Gesellschaft in Crestien de Troies* (Settegast). — Koschwitz, *Les plus anciens monuments de la langue française* (Neumann). — Nissen, *Der Nominativ der verbundenem Personalpronomina in den aeltesten franz. Sprachdeukmaelern* (Settegast). — Landau, *Die Quellen des Dekameron.* (Liebrecht). — Boehmer, *Romanische Studiens* (Schuchardt).

4. Avril. W. Meyer, *Schicksale des lateinischen Nentrums im Romanischen* (Thurneysen : juste éloge mêlé de critiques intéressantes). — Stengel, *Die ältesten französischen Sprachdenkmäler* (Koschwitz). — Schneider, *Die elliptische Verwendung des partitiven Ausdrucks in Altfranzösischen* (Stimming). — Rœttiger, *Der*

Tristram *des Thomas* (Vising). — D'Ancona, *La Vita nuova*, 2ª edizione (Gaspary). — Gellrich, *Die Intelligenza* (Mussafia : travail consciencieux, mais qui ne répond pas à ce qu'on attendait).

5. Mai. Etienne, *De deminutivis in francogallico sermone nominibus* (W. Meyer : défectueux au point de vue historique). — Schiller, *Der Infinitiv bei Chrestien* (Stimming). — Fath, *Die Lieder des Castellans von Coucy* (Schwan : renonce moins volontiers que moi à mon identification du châtelain chansonnier avec Renaut de Magni). — Rolland, *Recueil de chansons populaires*, I (Liebrecht). — Suchier, *Denkmäler prov. Literatur und Sprache*, I (Levy).

6. Juin. Christensen, *Beiträge zur Alexander sage* (Behaghel). — *Aus lateinischer Sprachwissenschaft* (W. Meyer : excellente et très utile revue de ce qui, dans les dernières productions consacrées à la philologie latine, peut intéresser les romanistes). — Tobler, *Zum französischen Versbau* (Wolpert). — Knœsel, *Das altfranzœsische Zahlwort* (Tobler : article plein d'intéressantes observations). — Witte, *Abriss der französischen Etymologie* (Willenberg). — Pariselle, *Die Sprachformen der ältesten sicilianischen Chroniken* (Mussafia : bon travail). — Meyer, *Albanesische Studien*, I ; Jarník, *Beiträge zur Kenntniss der albanesischen Dialekte* (Schuchardt).

G. P.

IV. — Bulletin de la Société des anciens textes français, 1883, nº 3. — P. 76, P. Meyer, *Notice du manuscrit A 454 de la Bibliothèque de Rouen*. Manuscrit où se trouvent un certain nombre de petites pièces françaises en prose ou en vers qui, pour la plupart, se rapportent à des croyances religieuses ou superstitieuses du moyen âge. Il y a aussi un traité du comput en vers dont on connaissait déjà deux manuscrits, et une nouvelle copie de la *Pleure-Chante*. Plusieurs de ces pièces sont imprimées dans le *Bulletin* et accompagnées des indications bibliographiques ou autres que l'éditeur a pu réunir. En appendice est publié le comput en vers du manuscrit Bibl. nat. 25408.

V. — Giornale storico della Letteratura italiana, diretto e redatto da A. Graf, Fr. Novati, R. Renier. Roma, Torino, Firenze, E. Lœscher. Nº 2 (t. I, 1883). — P. 189-229. M. Faloci Pulignani, *Le arti e le lettere alla Corte dei Trinci di Foligno* (premier article). Les lettres sont ici représentées par le bienheureux Tomasuccio († 1377), franciscain), et par Pierangelo Bucciolini († après 1456), auteurs de poésies religieuses médiocrement importantes. — P. 260. Scartazzini, *Gli studi danteschi del professore Scheffer Boichorst*. Dans cet article, M. Scartazzini, commentateur érudit, mais verbeux, de la *Divine Comédie*, témoigne pour le récent livre de M. Scheffer-Boichorst une estime que nous ne partageons pas (voy. *Romania*, XI, 614); il ne laisse pas toutefois de le combattre à peu près sur tous les points. — Variétés. P. 282. A. Graf, *Il Zibaldone attribuito ad Antonio Pucci*. — P. 301. R. Renier, *Un codice mal noto dell' Acerba*. C'est un manuscrit de la bibliothèque du roi, à Turin. — P. 306. A. Medin, *La bibliografia della Mandragola*. — P. 310. C. Paoli, *Un sonetto al duca d'Atene*. — Comptes rendus. P. 312. U. Canello, *La vita e le opere del trovatore Arnaldo Daniello* (compte rendu de M. R. Renier, sur lequel voy.

Romania, XII, 459-60, note). — P. 323. E. Celesia, *Storia della letteratura in Italia nei secoli barbari* (G. ; mauvais). — P. 330-7. G. Sinigaglia, *Saggio di uno studio su Pietro Aretino* (A. Luzio ; mauvais). — P. 346. Bulletin bibliographique. — P. 358. Dépouillement des périodiques. Disons une fois pour toutes que ce dépouillement est très riche et fait avec discernement. — P. 375-9. Chronique.

N° 3. — P. 381. F. Novati, *La cronaca di Salimbene*, indique dans quel sens ont été opérées les suppressions dans l'édition, jusqu'à ce jour unique, de Parme, 1857 ; conteste absolument l'idée exprimée par M. Clédat que le manuscrit de cette chronique serait autographe. En appendice sont publiés trois morceaux de la chronique, et de plus le texte d'une « Epistola Luciferi principis Ecclesie ad prelatos ejusdem » qui se trouve en plusieurs mss. et dont il existe une impression des premières années du XVIe siècle. Cette lettre, qui parodie la forme des bulles pontificales, sert d'illustration à un passage où Salimbene (fol. 386 du ms.), cite une lettre du diable ainsi conçue : « Princeps tenebrarum prelatis » ecclesiarum. Gratias vobis referimus copiosas quia, quot sunt vobis commissi, » tot sunt nobis transmissi. » M. Novati s'est trop hâté de supposer que cette citation contenait une allusion à l'*Epistola Luciferi* qu'il publie dans l'appendice de son mémoire. La courte lettre des « Principes tenebrarum », plus ancienne que l'*Epistola Luciferi*, était courante au temps de Salimbene qui a dû l'emprunter à quelque compilation antérieure à la sienne. Le fait est qu'elle se rencontre dans les sermons d'Eudes de Shirton. Voici le passage : « Diabolus » in specie hominis per quendam laïcum misit cuidam arciepiscopo tales salutes : » *Principes tenebrarum principibus ecclesiarum salutem, quia quot vobis commissi* » *tot nobis missi*. Unde, in signum quod fides laïco adhiberetur, diabolus eum per- » cussit in faciem, ita quod vestigia manus non recesserunt nisi per aquam » benedictam quam arciepiscopus super faciem aspersit » (Bibl. nat. lat. 698, fol. 49 *b* ; *ibid.*, 16506, fol. 168 *b*). — Variétés. P. 424. C. Cipolla. *Laudes Jacoponi Iayci, in un manoscritto Torinese*. D'après un manuscrit du XVe siècle appartenant à la bibliothèque du roi, à Turin ; variantes à des éditions antérieures. — P. 440. R. Renier, *Cinque sonetti di Jacopo da Montepulciano*. D'après un manuscrit de la bibliothèque de Parme. — 446-9. V. Crescini, *Notizia d'una ignota biografia di Arnaldo Daniello*. Cette biographie, du reste sans valeur, fait partie d'une compilation manuscrite composée au XVIe siècle, en Frioul. — Comptes rendus. P. 452. O. Tommasini, *La vita e gli scritti di N. Machiavello nella loro relazione col Machiavellismo* (F. C. Pelligrini ; art. élogieux). — P. 466. R. Renier, *Liriche edite ad inedite di Fazio degli Uberti* (T. Casini ; très favorable). — P. 477-85. R. Fornaciari, *Studi su Dante editi ed inediti* (R. Renier ; l'auteur et son critique discutent des questions, par exemple l'idée de la trilogie formée par la *Vita nuova*, le *Convivio* et la *Commedia*, sur lesquelles il nous semble que tout a été dit). — P. 497. Bulletin bibliographique. — P. 509. Dépouillement des périodiques. — P. 521. Chronique.

N°s 4-5 (t. II, 1883). — P. 1. Fr. d'Ovidio, *Che il Donato provenzale sia stato scritto in Italia*. Prouve un peu trop longuement que le *Donat* d'Hugues Faidit a été composé en Italie. Cela n'avait guère besoin d'être démontré. L'explicit où il est dit que l'opuscule a été fait « precibus Jacobi de Mora et do-

mini Coradi Zhuchii de Sterleto », le démontre suffisamment. Il y aurait à identifier ces deux personnages ; mais sur ce point M. d'Ovidio ne peut nous offrir rien de plus que les conjectures de Galvani. Quant à l'identification de Hugues Faidit avec le troubadour Faidit de Belesta, proposée dubitativement par M. Stengel, elle est au moins peu probable, le nom de Faidit n'étant pas rare. Que d'autre part Faidit de Belesta ait été Catalan comme le croit M. Stengel (p. 131 de son édition des grammaires provençales), c'est ce qu'on ne saurait admettre, le Belesta de l'Ariège auquel se réfère M. Stengel n'ayant jamais été en Catalogne. — P. 28. M. Faloci Pulignani, *Le arti e le lettere alla corte dei Trinci di Foligno* (fin). Renseignements précis sur les poètes, en général de faible mérite, qui fréquentèrent la cour des Trinci. Bibliographie soignée. — P. 64. M. Landau, *La novella di Messer Torello* (*Decam.*, X, 9), *e le sue attinenze mitiche e leggendarie*. Erudition confuse et souvent de seconde main, manque de conclusions précises. Les interprétations mythologiques que l'auteur adopte sont du domaine de la fantaisie. Ce travail n'ajoute rien d'essentiel au mémoire publié sur le même sujet par M. Rajna dans la *Romania*, VI, 359. La mention vague que fait M. L. de ce mémoire à la fin de son article donne à croire qu'il ne l'a pas lu. — P. 79. L.-A. Ferrai, *La giovinezza di Lorenzino da Medici*. — Variétés. P. 113. A. Graf, *A proposito d'una leggenda Neroniana*. Supplément au livre du même auteur, *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del medio evo*. — P. 115. B. Wiese, *Alcune osservazioni alle cantilene e ballate pubblicate da G. Carducci*. Corrections et additions tirées d'un manuscrit utilisé par M. Carducci dans ses *Cantilene* (voy. *Romania*, I, 115) et par M. Stickney (*Romania*, VIII, 73). Parmi les corrections de M. Wiese, beaucoup sont dénuées d'importance. Quant aux pièces inédites ou réputées telles, données par M. W., elles sont transcrites diplomatiquement, ce qui n'exigeait pas un grand effort d'intelligence. C'est avec surprise que parmi ces pièces supposées inédites, on voit figurer sept tercets du ch. XXVI du *Paradis*, que l'éditeur n'a pas reconnus, ni certainement compris. Cette bévue a été relevée plus loin dans le même *Giornale*, p. 340, par M. Casini, mais la direction du *Giornale* n'aurait pas dû la laisser passer. — P. 129. Fr. Novati, *Gli scolari romani ne' secoli* XIV *e* XV. — P. 141. A. Bertolotti, *Gli studenti in Roma nel secolo* XVI. — P. 149. A. Ive, *Poesie popolari tratte da un ms. della Biblioteca nazionale di Parigi*, poésies religieuses et populaires tirées du ms. Bibl. nat. ital. 1069, de la fin du XVe siècle. — P. 156. Scipione Scipioni, *Di una vita inedita di Leon Battista Alberti*. — P. 163. A. Luzio, *Isabella d'Este e l'Orlando inamorato*. — P. 168. *Una lettera di Carlo Witte ad Ad. Bartoli*. Se rapporte au projet formé il y a quelques années par M. Bartoli de publier un recueil d'essais variés sur Dante traduits de l'allemand. Ce projet n'a pas eu de suite. — Comptes rendus. P. 171. *Die* Intelligenza, *ein Altitalienisches Gedicht*... hgg. *von* Dr Gellrich (A. Graf; critique sévère). — P. 175. N. Machiavelli, *Le lettere familiari, publicate per cura di* Ed. Alvisi (A. Medin). — P. 181. Merlin Cocai, *Le opere maccheroniche, curate da* A. Portioli (B. Morsolin ; critique la partie de l'introduction qui concerne la vie de l'auteur). — P. 185. Delisle, *Les mss. du comte d'Ashburnham; Notice sur les mss. disparus de la bibliothèque de Tours pendant la première moitié du* XIXe *siècle* (C. Paoli ; insiste sur la certitude des démonstrations fournies par

l'éminent directeur de la Bibliothèque nationale. Termine en disant que le refus du gouvernement anglais d'acheter en bloc, de concert avec le gouvernement français, les mss. de lord Ashburnham, laisse le champ libre à l'Italie et exprime le vœu que le gouvernement italien fasse des démarches en vue de l'acquisition de la partie italienne de ces collections [1]). — P. 188. Scartazzini, *Dante in Germania* (Fabio; reconnaît l'érudition et l'utilité de cet ouvrage, mais y trouve beaucoup de longueurs et des observations d'un goût fort contestable). — P. 193. Fr. Torraca, *Studi di storia letteraria napoletana* (A. Graf). — P. 197. G. Biadego, *Da libri e manoscritti* (B. Morsolin). — P. 200. Naborre Campanini, *Note storiche e letterarie* (F. Novati). — P. 203. K. M. Sauer, *Geschichte der italienischen Litteratur* (R. Renier; livre sans valeur). — P. 212. Bulletin bibliographique. — P. 250. Dépouillement des périodiques. — P. 269. Chronique. Dans cette chronique est signalée, d'après un journal allemand, l' « importantissima scoperta » faite par un sieur Benrath à Dublin de documents provenant du tribunal de l'Inquisition de Rome. Si je ne me trompe, ces documents sont connus depuis fort longtemps [2].

N° 6 (t. II, 1883). — P. 273. G. Rondoni. *Laudi drammatiche dei disciplinati di Sienna*. Notice et extraits d'après un ms. de Sienne daté de 1330. Notons, p. 287-93, un débat entre la Vierge Marie et la croix, sujet sur lequel on peut voir quelques textes dans la préface de *Daurel et Beton*, p. lxiij et suiv. La *Romania* publiera prochainement une pièce française sur le même sujet. — P. 303. V. Crescini, *Lettere di Jacopo Corbinelli, contributo alla storia degli studi romanzi*. On désirerait trouver dans ce travail moins d'observations d'un caractère général et plus d'indications précises sur les lettres de Corbinelli de Fauchet et de Dupuy que renferme la correspondance de Pinelli conservée à l'Ambrosienne (T 167). Pour apprécier l'œuvre de Corbinelli, il eût été bon aussi de consulter le recueil bien connu D 465 inf. de l'Ambrosienne, qui renferme des notes de lui. — Variétés. P. 334. T. Casini, *Di una poesia attribuita a Dante*. Notice détaillée d'un ms. appartenant à un particulier de Bologne; la poésie (*Ser lippo amico, se' tu che mi leggi*) pourrait, selon M. Casini, être adressée à un certain Lippo Pasci de' Bardi, connu d'ailleurs. — P. 344. Fr. Novati, *Salimbene e il vin buono*. M. Clédat, voulant rectifier la leçon de trois vers français allittérés cités par Salimbene, a transcrit d'après le ms. ces vers sous la forme suivante : *E bons e bels e blance*, | *Forte e fer, fin e frauble*, | *Fredo e fras e f*[*re*]*misant* [3]. En reproduisant cette leçon [4], j'ai fait remarquer

1. Ce vœu a été entendu. On sait que le gouvernement italien va proposer aux Chambres l'acquisition de toute la collection Libri, moins les cent mss. réclamés par la France, et de dix mss. de Dante contenus dans celle des collections de lord Ashburham qui est connue sous le nom d'*Appendix*. Le prix convenu est de 575,000 francs. Voy. *Revue critique*, n° du 16 juin 1884.

2. Voir Gaidoz, *Quelques registres de l'Inquisition soustraits aux archives romaines*, dans la *Revue de l'Instruction publique*, 16 et 23 mai 1867. Le tirage à part de cet article a été l'objet d'un compte rendu dans l'*Hist. Zeitschr.* de Sybel, XVIII (1867) 428-9. Cf. encore Th. Henri Martin, *Galilée*, 1868, p. 413; *Revue des Etudes juives*, VI (1883), 313-4.

3. *Revue des langues romanes*, 3 série, VIII, 100.

4. *Romania*, XI, 572.

qu'elle était plus mauvaise que celle de l'édition de Salimbene publiée à Parme en 1857. D'où la conclusion que l'éditeur de Parme avait, sans le dire, corrigé le texte du ms., ce qui m'avait paru étrange. « En résumé », disais-je, nous « ne sommes pas encore très au clair sur la leçon du ms. » M. Novati, de son côté, assure que le ms. porte : *El vin bons e bels e blance,* | *Fort e fer et fin e franche,* | *Freitz e fras e formiiant.* La différence entre les deux lectures est telle que je crus devoir faire vérifier ce passage sur le ms. du Vatican. M. E. Langlois, membre de l'Ecole de Rome, qui a bien voulu se charger de ce soin, m'informe que ces vers sont d'une lecture difficile, l'écriture ayant été soumise à l'action d'un réactif chimique. Il croit lire, à peu près comme M. Clédat, *El bons e bels el dance,* | *Forte e fer e fin e frauble,* | *Fredo e fras e.... miiant.* Au premier vers, en face de l'inexplicable *dance*, une main du XVe ou du XVIe siècle a écrit en marge *blance*. Il est sûr que *vin* ne se trouve pas dans le ms. S'il en est ainsi, M. Novati doit avoir fait sa collation avec une bien grande négligence. — P. 350. L. Frati, *Di alcune rime attribuite al Petrarca.* Il s'agit des sonnets publiés en 1859 d'après un ms. de Munich par Thomas, et qui sont certainement postérieurs à Pétrarque. M. Frati rappelle les travaux dont ces sonnets ont été l'objet en Italie, mais il ne paraît pas savoir que dès 1864, dans le *Iahrbuch für englische und romanische Literatur* (V, 240-7) la non-authenticité de ces mêmes sonnets avait été démontrée par C. Witte. — P. 358. I. Waisz, *Un codice dantesco in Ungheria.* Ms. de la traduction latine en prose de G. da Serravalle, daté de 1417. On n'en connaissait jusqu'ici qu'un seul exemplaire et incomplet, au Vatican. — Comptes rendus. P. 367, Editions de la *Vita nuova* par d'Ancona, Giuliani, Luciani (R. Renier ; l'édition Luciani est sans valeur ; celle de Giuliani a les défauts de tout ce qu'écrivait ce savant consciencieux, mais trop enthousiaste et trop ami de la rhétorique. L'édition de M. d'Ancona se recommande par la haute valeur de son commentaire. Une grande partie de l'article de M. Renier est consacré à renouveler, après M. Bartoli, la vieille idée de l'allégorie de la *Vita nuova.* M. R. ne m'a pas convaincu). — P. 395. O. Schultz, *Die Lebensverhæltnisse de italienischen Trobadors* (T. Casini; compte rendu en somme favorable d'un travail qui a paru d'abord à part comme dissertation de doctorat, puis plus complet dans le *Zeitschrift f. rom. Phil.*, voir *Romania*, XII, 178). — P. 407, M. Landau, *die Quellen des Dekameron*, 2e édit. (A. Graf ; observations détachées ; le livre est décidément mauvais). — P. 410-4. *Lamenti de' secoli* XIV *e* XV, publication d'A. Medin (L. D.). — P. 417. A. d'Ancona, *Varietà storiche e letterarie* (A. Graf; justes éloges). — P. 422. Bulletin bibliographique. Notons (pp. 422-4) un compte rendu favorable des *Nouvelles recherches sur l'entrée de Spagne* de M. A. Thomas. Le critique se montre peut-être un peu trop sceptique sur l'identité de Nicolas, auteur de la *Prise de Pampelune*, et Nicolas de Verone, auteur de la *Passion.* — P. 442. Dépouillement des périodiques. — P. 466. Chronique. M. Novati répond aux arguments produits par M. Clédat dans la *Revue historique* de janvier 1884 pour soutenir que le ms. de Salimbene est autographe.

P. M.

VI. — ARCHIV FUR LATEINISCHE LEXIKOGRAPHIE, t. I. — P. 35-67.

Grœber, *Sprachquellen und Wortquellen des lateinischen Wœrterbuchs ;* l'auteur essaie de tracer la limite où s'arrête l'emploi du latin littéraire comme langue réellement vivante, et montre en même temps qu'au delà même de cette limite le lexicographe trouve pour le latin, sinon des « sources de langue », au moins des « sources de mots ». — P. 204-254, Grœber, *Vulgærlateinische Substrate romanischer Wœrter*. Après une introduction remplie de vues excellentes sur la possibilité de reconstruire le latin vulgaire d'après la comparaison des langues romanes et sur les principaux résultats auxquels cette comparaison permet d'arriver (je ne suis pas convaincu par l'exposition de la doctrine sur -erio pour -ario), M. Grœber commence un relevé alphabétique de mots propres au latin vulgaire, attestés par l'accord de tous les dialectes néolatins ou de plusieurs d'entre eux. Cette liste, qui donne lieu à de très intéressantes remarques étymologiques (*andare* est considéré comme = ambitare ; que pense l'auteur du fr. *aler?*), se termine provisoirement au mot buttis ; espérons que la continuation ne s'en fera pas attendre. Elle fournira à la lexicographie romane une base dont tout le monde aujourd'hui sent le besoin.

G. P.

VII. — Nordisk Tidskrift for Filologi. Ny række, VI. — P. 234-245, Vising, *Quelques cas d'*umlaut *en* u *en français* (amus : ons, avu : ou [o]). Dans la première partie de cette intéressante étude, l'auteur essaie de montrer que -amus s'est changé en *-ons* à cause de l'influence exercée sur l'*a* par l'*u* atone, voyelle labiale suivant une consonne labiale. Le rapprochement avec clavus = *clous* n'est pas justifié, la difficulté opposée par le traitement différent de amo, ramus est expliquée d'une façon plus ingénieuse que convaincante, et je ne vois aucune raison de renoncer à l'explication analogique (influence de sumus) que j'ai adoptée après Diez et à laquelle M. V. ne fait pas d'objections solides [1]. — La seconde partie traite de formes comme *Anjou* = Andegavo, *oi* = habui, etc. ; M. V. y voit d'autres exemples de l'*umlaut* de l'*a* en *u* par l'influence de labiales suivantes ; j'expliquerais tous ces faits autrement (je crois que l'*o* de ces mots a passé par *au*, cf. le provençal), mais la discussion de ce point me mènerait trop loin. M. V. annonce des recherches ultérieures ; elles mériteront certainement, comme celles-ci, l'attention des phonétistes.

G. P.

---

1. En passant, M. V. oppose à mon hypothèse sur *-ier* = ario (*Rom.*, IX, 619) la remarque que, d'après la phonétique pure, -iario devrait, en passant par *-ieir*, aboutir à *-ir*, comme lecto, en passant par *lieit*, aboutit à *lit* (et surtout, ajouterai-je, comme cacat aboutit à *chie*, Paciaco, etc., à *Paci*, etc.). Cette objection, que m'avait déjà faite (oralement) M. A. Darmesteter, est très sérieuse, et je ne suis pas en état, pour le moment, d'y faire une réponse satisfaisante. Le cas d'integro devenu *entier* ne peut être allégué, car on trouve très souvent au moyen âge *entir* (bien entendu en dehors des textes qui changent ordinairement *ie* en *i*), et *entier* me paraît dû à l'analogie des mots si nombreux qui ont le suffixe *-ier*. M. Groeber (Voy. ci-dessus, même page) n'adopte pas mon hypothèse ; mais dans ce qu'il dit à ce sujet, il oublie ce qui doit être le point central de toute discussion sur le sort de -ario, -aria, à savoir la différence de traitement qui existe entre vario, paria et les mots où -ario, -aria sont des suffixes. Quelle que soit la solution du problème, il est certain qu'elle sera fournie par cette circonstance.

VIII.— Miscellanea di Storia Patria, edita per cura della Regia deputazione di Storia patria, t. XXII (2e série, t. VII); 1884.— P. 11-248, P. Vayra, *Inventari dei Castelli di Ciamberi, di Torino e di Ponte d'Ain*, 1497-8 (lisez 1498-9). Ces inventaires, tous faits à l'avènement de Philibert II, duc de Savoie, sont au nombre de huit. L'éditeur a donné aux articles dont ils se composent une numérotation continue. En voici le détail : I. Inventaire des livres du château de Chambéri (art. 1-692). Les 298 premiers articles seulement concernent la bibliothèque, qui étaient placées dans des cofires, le reste se compose d'objets d'ameublement et d'armes. II. Inventaire du mobilier de la chapelle du château de Chambéri (art. 693-894). On y voit mentionnés quelques livres, notamment des heures. III. Inventaire de la chapelle du château du duc Philibert II à Turin (art. 895-1072). Il y a des reliques et (art. 1063-72) quelques livres d'église. IV. Inventaire du trésor trouvé dans la crypte de la tour du château de Turin (art. 1073-1221). V. « Les bagues qui sont entre les mains de Madame Blanche [1] » (art. 1222-1271). VI. Inventaire de la garde-robe du château de Turin (art. 1272-1346). VII. Inventaire du mobilier du château de Turin (art. 1347-1368). VIII. Inventaire des meubles du château de Pont-d'Ain [2] (art. 1369-1630). Les mots ou formes difficiles sont expliqués soit dans le texte, entre parenthèses, par la forme correspondante en français moderne, soit en note, soit enfin dans un copieux glossaire qui occupe les pp. 213-23 de la publication. L'éditeur a surtout fait usage de Du Cange, de Viollet-Le-Duc, des *Recherches sur la soie* de M. Fr. Michel, du *Glossaire des émaux* du marquis de Laborde, des *Mémoriaux* du roi René, publiés par M. Lecoy; il ne paraît pas avoir connu les *Comptes de l'argenterie* de Douët d'Arcq dont il aurait pu tirer bon parti. Quel que soit le soin avec lequel l'édition de ces fort curieux inventaires ait été conduite, il reste encore bien des obscurités causées soit par l'incorrection des textes, soit par des fautes de copie. Ce qui m'a le plus intéressé est l'inventaire des livres où figurent, comme l'a remarqué l'éditeur en plusieurs de ses notes, un bon nombre de manuscrits actuellement conservés à Turin. Voici quelques remarques sur cette partie de la publication de M. Vayra. Nos 13 et 51, l'ouvrage en vers commençant par « Le Père et le Filz » est certainement le testament de Jean de Meun. N° 34, l'*Art d'amours* commençant par « A vous... » doit être identique à l'ouvrage contenu dans le manuscrit Bibl. nat. fr. 611. N° 39, l'incipit *I extra de costiti* est bien corrompu; il faut peut-être restituer *Lex tertia...* N° 50, le gros livre commençant par « Quant Dieu eust fait le ciel... » ne peut être que la compilation connue sous le nom de livre d'Orose, qui n'a pas du tout pour auteur un Italien, comme le dit en note l'éditeur; voy. Bibl. nat., fr. 39, 64, 246, etc. N° 70 « ung livre en papier... *Rot a sin roc*, et auprès escript *Le blanc trayen.* » C'est un traité du jeu d'échecs; je lirais *afin*, ou *aufin*, au lieu d'*asin*. N° 119 « Entre Normendie et Bretaigne » est le début du *Chevalier au barisel* (Barbazan-Méon, I, 208) par lequel préci-

1. Blanche de Montferrat, veuve de Charles Ier, duc de Savoie, mort en 1489.
2. Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bourg.

sément commence le plus connu de nos recueils de fableaux, Bibl. nat. fr. 837. Faut-il conclure à l'identité? Je n'oserais l'affirmer ; toutefois il y a une présomption favorable, c'est que le manuscrit 837 paraît avoir été vu par Fauchet, et tel est aussi le cas d'un autre manuscrit du même inventaire, comme on le verra un peu plus loin. N° 158, « Tabula epistolarum et evangelliorum domini caluini », lis. *dominicalium*. N° 227, « Ung livre moyen en papier escript à la main, par vers, viel expagniol, commençant : *Cel que volet romanzat*. » C'est la vie de S. Honorat de R. Feraut. N° 234, le moyen livre... en françois, par vers, commençant : *Roman de Sapience*, est l'œuvre bien connue d'Herman de Valenciennes. Je ne pense pas que ce « moyen livre » puisse être identifié avec l'énorme manuscrit L. II. 14 de la Bibl. nat. de Turin, qui commence par ce même ouvrage. N° 258, le « gros livre en papier, traictant des fais d'Alixandre... commençant *A treshault et trespuissant...* », n'est pas ce que suppose l'éditeur ; c'est indubitablement le Quinte-Curce de Vasque de Lucène ; voy. Bibl. nat., fr. 47. N° 277, « ung aultre livre en papier, en françois, en risme, escript a la main, intitulé *Gallien le Restorez*, commençant : *Seigneurs...* » Ce serait un second exemplaire, maintenant perdu ou ignoré, du poème que nous a conservé un manuscrit de la collection Thomas Phillipps, et sur lequel voy. G. Paris, *Romania*, XII, 5. N° 286, « Ung gros livre en parchemin, escript a la main en françoys, viel langaige, le calandrier tout devant, intitulé le *romain du roy Alexandre*, historié et illuminé d'or et azur, commençant *Si vero de rite historie*. » Il n'est pas difficile de restituer le début de l'*Alexandre* de Lambert le Tort et Alexandre de Paris : *Ki vers de rice historie*. Je ne connais qu'un manuscrit de ce roman où le texte soit précédé d'un calendrier, c'est le manuscrit Bibl. nat., fr. 786, qui s'est trouvé au XVIe siècle entre les mains de Fauchet [1]. Ce manuscrit répondrait assez bien à la description de l'inventaire. N° 290 « Le gouvernement du roy, lequel fist couste au roy Alexandre, commençant : *A tresexcellent son seigneur...* » Je pense que *couste* doit être lu *Aristote*. C'est la version du *Secretum secretorum* dont nous avons plusieurs manuscrits, par ex. Bibl. nat. fr. 571, fol. 123. N° 298, « Ung aultre livre en papier, escript a la main, traitant d'aucuns exemples, commençant : *En l'an M. iij[c] lx.* » » C'est le livre du chevalier de La Tour Landri, dont il existe à la Bibl. nat. de Turin un manuscrit exécuté en 1472 dans la vallée d'Aoste (L. V. 13, catal. de Pasini, II, 459). — P. 299-375, F. E. di Saint Pierre, *Documenti inediti sulla casa di Savoya*. Ces documents sont : I. Un fragment d'une chronique latine inconnue, tiré d'un manuscrit du XIVe siècle ; ce morceau, qui a tout l'air d'être abrégé d'nne chanson de geste ou au moins d'un chronique en langue vulgaire, se rapporte à l'histoire des premiers comtes de Savoie jusqu'au milieu du XIIe siècle. II. Etrennes données par ordre du duc de Savoie Louis Ier, le premier jour de l'an 1445. Parmi les objets offerts à titre d'étrennes, figurent, outre les anneaux, chaînes, aiguières et autres objets précieux, une grande quantité de bonnets (neuf douzaines), des bourses, des « forces » de Toulouse dorées

1. Voy. *Romania*, XI, 264.

(n° 31). III. Prières, en forme de lettres à la Vierge, composées en 1471 et 1472, par Yolande de France, fille de Charles VII, femme d'Amédée IX, comte de Savoie. IV. Etat des dépenses faites « tant en morisques, momeries, entremès, viandes, couverts », pour un banquet donné à Chambéri le 15 décembre 1476, par la duchesse de Savoie, alors régente; beaucoup de mentions très intéressantes. V. Inventaire des livres et objets précieux existant à Moncalieri. 1479. Cet inventaire, exécuté après la mort de la duchesse Yolande, est intéressant, parce qu'il contient une partie des livres qui figurent en 1498 sur l'inventaire des livres du château de Chambéri publié par M. Vayra. Malheureusement il est si sommaire que bien des identifications restent douteuses. Voici cependant une concordance approximative des deux inventaires :

	1479	1498
Agnel rosty	81	= 112
Barlaam et Josaphat (mystère)	85	= 65
Bible française	13, 51	= 20, 66?
Boccace en français	17	= 23?
— Decameron	43	= 21
— Filocolo	75	= 92
Boèce, de consolation	88	= 57
Dante, Comédie	47	= 43 ou 243
Destruction de Jérusalem, par personnages	35	= 6
Dupin (Jehan) Mandevie	40	= 26
Guillaume de Tignonville, Dits moraux des philosophes.	70	= 2?
Jean de Meun, Rose	78	= 8
— Testament	57	= 13
Jeu d'échecs	20	= 7?
Senèque, épitres	29	= 12?
Trois Maries (les)	18	= 3
Valère Maxime, traduit en français	28	= 118
Vie des Pères [1]	89	= 19

La Savoie et le Piémont sont, à la fin du XVe siècle, la région où se trouvent en contact la littérature française et la littérature toscane. La première a encore décidément la suprématie. La Toscane n'étant représentée que par la *Divine Comédie,* le *Decameron* et le *Filocolo*.

L'intéressante publication de M. de Saint-Pierre se termine par une relation vénitienne sur les funérailles de Louise de Savoie (1531)[2].

P. M.

---

1. L'inventaire publié par M. Vayra donne l'incipit *Ayde Dieu*. C'est donc un manuscrit de l'ouvrage étudié ci-dessus, pp. 233 et suiv., par M. Schwann.

2. La publication de M. de Saint-Pierre et celle de M. Vayra ont été tirées à part (Turin, Bocca frères).

IX. — Revue de Bretagne et de Vendée. Sixième série, t. V, 1884, janvier. — P. 18-35, La Villemarqué, l'*Histoire légendaire des Bretons*. M. de La Villemarqué produit une lettre de M. de La Borderie à propos de sa publication récemment discutée ici (XII, 367), dans laquelle il cite un passage de la Vie de saint Gouëznou, passage qu'il n'avait pas communiqué dans son mémoire, et qui semble bien prouver, contrairement à mon opinion, que cette Vie est celle dont parle Albert le Grand, et qui a été composée en 1019. Il résulterait de cette démonstration que (sans parler de Conan Mériadec) Corineus et les victoires d'Arthur en Gaule n'ont pas été introduits pour la première fois dans la littérature historique par Gaufrei de Monmouth et figuraient, dès le commencement du XIe siècle, dans un ouvrage quelconque auquel le biographe de saint Gouëznou renvoie sous la vague désignation d'*historia Britannica*. Ce serait là un résultat, comme je le disais en le contestant, d'une nouveauté et d'une importance réelles pour l'histoire littéraire ; mais il a encore besoin d'être mieux établi. M. Loth a fait remarquer que la forme *Goeznoveus* ne pouvait guère être aussi ancienne que 1019 (voy. *Rom.*, XII, 629), et dès lors on peut se demander si la *Vita Goeznovei*, écrite par Guillaume en 1019, n'a pas été interpolée, ou encore si la date de 1019 n'est pas une faute, et si l'Eudon, évêque de Léon, à qui la *Vita* est dédiée, ne vivait pas plus tard, etc. Tout en reconnaissant l'intérêt du texte que fait connaître M. de La V., je crois donc devoir réserver encore ma conclusion, en appelant sur ce point l'attention des critiques et tout particulièrement de MM. de La Borderie et Loth. — M. de La V. montre ensuite que le mot *Britannia* a été pris, au moins par un auteur du IXe siècle, dans le sens de « la partie restée celtique de l'Angleterre », opposée à *Saxonia* ; mais cet usage est inconnu de Gaufrei de Monmouth, et je crois que mon interprétation du fameux passage *ex Britannia advexit* est encore la plus vraisemblable.

G. P.

X. — Lyon-Revue, 30 avril 1884. — P. 195-212. E. Philipon, *Un Lyonnais à Paris au XIVe siècle*. Ce Lyonnais est un certain Jean de Durche qui fut, en 1384, chargé par le consulat de Lyon d'aller à Paris suivre certaines affaires litigieuses qui étaient pendantes devant le Parlement. La pièce que publie M. Philipon est le compte des dépenses faites par ce mandataire. C'est un document bien intéressant à divers égards. L'économiste, l'historien de nos institutions judiciaires, le philologue trouverait également profit à le consulter. Les honoraires alloués à Jean de Durche par la ville s'élèvent à un franc pour les trois jours : ses frais de voyage sont taxés à trois francs pour chaque trajet. Naturellement son traitement d'un tiers de franc par jour ne se cumule pas avec les frais de voyage. Il dut mettre dix jours au plus à franchir les 500 kil. qui séparent Lyon de Paris [1], car, parti le 9 avril 1384, veille de Pâques, il était déjà en affaire à Paris le 20 avril. Nous avons le compte exact de ce qu'il a dépensé en gratifi-

1. On pouvait en ce temps venir de Lyon à Paris en huit jours. Voy. Lot, *Des frais de justice au XIV siècle*, dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, XXXIII, 229.

cations de toutes sortes, pour hâter l'expédition des arrêts ou obtenir un peu de diligence des gens d'affaires. En fait d'épices, nous le voyons se mettre surtout en frais de confitures dont le prix est énorme, car nous le voyons payer quatre francs six livres de confitures « chiés Doucet qui demoret ou cuyn de la rua de la Calandra. » Actuellement six livres de confitures, achetées au même endroit, coûteraient tout au plus la même somme; le sucre, et surtout la glycose, sont à si bon marché ! Les personnages que voit Jean de Durche, à qui il donne des promptes ou à qui il offre à boire, sont souvent des hommes connus d'ailleurs, ainsi Jean Canart [1], Hugues Bonsoles [2], Guillaume de Sens qui mourut premier président au Parlement [3], Pierre l'Orfèvre, qui était l'avocat attitré de la ville [4], Jean Jouvence, greffier du Parlement [5], etc. L'état de dépenses fourni par Jean de Durche est écrit dans une langue mixte : c'est au fond le dialecte lyonnais, mais altéré par l'introduction de beaucoup de formes françaises. M. Ph. a complété son intéressante publication par un bon dépouillement des faits concernant la phonétique qu'offre le texte édité. M. Philippon a fait du dialecte lyonnais une étude spéciale, et nous a adressé plusieurs documents écrits en ce dialecte et accompagnés d'un mémoire linguistique. Ce travail paraîtra dans notre prochain numéro.

P. M.

XI. — Lo Studente Magliese, rivista scolastica, marzo-aprile, 1884. — P. 69-72, Orlando de Domo, *Voci del dialetto magliese ;* notes sur quelques mots assez intéressants du parler de Maglie (entre Lecce et Otrante).

XII. — Sitzungsberichte der kœnigl. preussischen Akademie der Wissenschaften, t. XXVII (1884), p. 605-620 (séance du 8 mai). — Tobler, *Le Manuscrit de Berlin de* Huon d'Auvergne ; ce manuscrit a sur les deux autres, dont il diffère d'ailleurs beaucoup, l'avantage d'être daté : il a été écrit en 1340-1341 par un certain Nicolas *Trombeour,* en sorte qu'il est plus ancien que le manuscrit de Padoue et antérieur d'un siècle au manuscrit de Turin. Ce manuscrit, qui provient de la collection Hamilton, a appartenu aux Gonzague; c'est le n° 21 du catalogue que nous avons publié (IX, 508). M. Tobler en donne d'assez longs spécimens.

XIII. — Revista scientifica, 1° anno, 1882. — N°s 11 et 12, p. 512 et 561, Coelho, *As superstições portuguezas,* travail plein d'intérêt et de bonne critique, comme tout ce que fait l'auteur.

---

1. Voy. Tuetey, dans les *Mélanges historiques* (Doc. inéd.), 2° série, III, 383.
2. *Ibid.,* 259.
3. *Ibid.,* 335, 475.
4. Lot, l. l., p. 580.
5. Tuetey, p. 604.

XIV.— Revue Critique, janvier-juin [1]. Art. 28. Caspari, *Martin von Bracara's Schrift* De Correctione rusticorum (Ψ.). — 52. Behaghel, *Heinrichs von Veldeke.* Eneide (Bossert). — 57. Tamizey de Larroque, *Voyage à Jérusalem de Philippe de Montaut* (Picot: le critique imprime des extraits d'une intéressante plaquette relative à Malchus; cf. ci-dessous, p. 491). — 93. Gay, *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, 1-2 (De Curzon : ouvrage qui rendra de grands services). — 112. Haller, *Altspanische Sprichwörter*, II (Morel-Fatio).

XV. — Literarisches Centralblatt, janvier-juin. — N° 5, Grünwald, *Zur romanischen Dialektologie*, II. — 7, Neubaur, *Die Sage vom ewigen Juden* (je saisis l'occasion de m'associer aux éloges donnés à ce travail excellent). — 10, Diez, *Die Poesie der Troubadours*, hgg. von Bartsch ; Wedgwood, *Contested etymologies in the Dictionary of Skeat* (utile). — 14, Marx, *Hülfsbüchlein für die Aussprache der lateinischen Vocale in positionslangen Silben.* — Murray, *A new English Dictionary*, I (œuvre hors ligne). — 15, Kinzel, *Zwei Recensionen der* Vita Alexandri (voy. ci-dessus, p. 435). — 16, Rolland, *Recueil de chants populaires*, I (très digne d'éloge); Haller, *Altspanische Sprichwörter*, II. — 17, Kœrting, *Die Anfänge der Renaissanceliteratur in Italien*, I. — Stengel, *Ausgaben und Abhandlungen*, VIII-IX.

XVI. — Deutsche Literaturzeitung, janvier-juin. — N° 13, Gartner, *Rhätoromanische Grammatik ;* Stengel, *Erinnerungsworte an Diez.* — 16, Koerting, *Encyklopaedie der romanischen Philologie*, I (Foerster : très favorable). — 19, Appel, *De genere neutro intereunte;* Murray, *A new English Dictionary*, I (Zupitza : ouvrage qui laisse bien loin en arrière tout ce qui a été fait jusqu'à présent); Meyer, *Der Aberglaube der Mittelalters* (peu profond).

---

1. Notons dans le n° 1, une « correspondance » sur la possibilité, en français, du changement de *t* initial en *d;* dans le n° 2, une « variété » sur les noms des rois mages ; dans les n°s 6 et 14 des « varietés » sur le nom *Chanzy;* dans le n° 5, le compte rendu des thèses de M. Loth, dans le n° 20 de celles de M. Thomas ; dans le n° 25, une note sur l'acquisition par l'Italie d'une partie des manuscrits Ashburnham; dans le n° 26, une jolie petite chanson du XVI siècle publiée par M. Tamizey de Laroque.

CHRONIQUE.

Nous apprenons au dernier moment, avec un profond regret, la mort de notre éminent ami et collaborateur D. Manuel Milá y Fontanals. Nous n'avons aucun détail à ajouter à cette information. Nous consacrerons dans notre prochain numéro une courte notice à la vie et aux travaux du savant professeur de Barcelone.

— Le 11 janvier de cette année est mort à Florence, à l'âge de 66 ans, l'abbé G. B. Giuliani, titulaire, depuis 1860, de la chaire créée à l'Institut des études supérieures de Florence pour l'exposition de la Divine Comédie. On peut dire que Giulani a consacré sa vie entière à l'étude de Dante. Il n'a publié que quelques parties de son immense commentaire sur la Divine Comédie, mais il a donné des éditions richement annotées de la *Vita nuova*, du *Canzoniere*, du *Convivio* et des œuvres latines. On sait que son principe était que les écrits de Dante devaient être expliqués par le rapprochement des passages analogues du même auteur ; c'est ce qu'il a exprimé par la formule *Dante spiegato con Dante* qu'on trouve imprimée en tête de la plupart de ses éditions. Il y a quelques réserves à faire tant sur la nouveauté que sur la valeur absolue de ce système d'interprétation. En principe, le procédé qui consiste à rapprocher d'un passage difficile tous les passages du même écrivain où la même idée est exprimée, ne peut qu'être approuvé. Mais on peut dire que ce procédé a été employé, dans une mesure variable, par tous les commentateurs de Dante. D'autre part, se cantonner exclusivement dans les œuvres du poète, comme si un poète, si grand qu'il soit, pouvait être isolé du monde où il a vécu et des écrivains qui l'ont précédé, c'est se priver de bien des lumières. Trop souvent, par l'application exclusive de son système, Giuliani aboutit à entasser les uns sur les autres les passages obscurs, plutôt qu'à les éclaircir. On a pu aussi lui reprocher, non sans quelque raison, un goût exagéré pour la rhétorique. C'était le défaut du temps où il avait commencé ses études. Enfin on a pu constater que ses textes n'étaient pas établis avec une appréciation suffisamment exacte des manuscrits. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que Giuliani ait été une figure originale et qu'il ait, par ses écrits et par son enseignement, contribué pour une large part au développement des études dantesques en Italie et à l'étranger.

— Dans sa séance du 23 mai, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné le prix fondé par le marquis de La Grange pour l'édition d'un ancien

texte poétique français au *Recueil des motets français des* XIIe *et* XIIIe *siècles*, publié par M. Raynaud (cf. ci-dessous, p. 485).

— M. Gilliéron, répétiteur à l'Ecole des hautes études, a reçu du Ministère de l'Instruction publique une mission à l'effet de poursuivre ses études sur les patois de langue d'oïl. Il compte explorer cette année une partie de la Normandie méridionale.

— Nous extrayons du *Rapport* de la section des sciences historiques et philologiques de l'Ecole des hautes Etudes pour 1882-83 le passage relatif à la conférences des langues romanes (G. Paris et J. Gilliéron) qui nous semble pouvoir intéresser nos lecteurs.

Conférences de M. Paris.

M. Paris a fait deux conférences par semaine, les lundis, à 2 heures, et les dimanches, à 10 heures. Cette dernière conférence a eu lieu chez lui (rue de Varenne, n° 11).

L'objet de la première conférence était la critique, faite par les élèves, des travaux les plus récents dans le domaine des langues et des littératures romanes. Sauf MM. Orsier et Matskassy, qui ont quitté la conférence à Pâques, tous ceux qui y prenaient part ont remis eux-mêmes un travail, plusieurs deux, et tous ces travaux, exécutés avec intelligence et conscience, ont été discutés par les membres de la conférence et le Directeur. Voici les ouvrages dont il a été ainsi rendu compte, avec les noms de ceux qui les ont examinés ; quelques travaux ne sont pas des comptes rendus.

M. Langlois : Etude critique sur deux fragments de chansons de geste (*Aspremont* et *Otinel*) découverts à Mende.

M. van Hamel : Engelmann, *Etude sur l'histoire des voyelles nasales en français.*

M. Huet : Raynaud, *Motets français publiés d'après le manuscrit de Montpellier*, t. I.

M. Rey : 1° Rossmann, *La diphtongue* oi *en français ;* 2° Vising, *Le dialecte anglo-normand.*

M. Hausknecht : Crescini, le *Filocopo* de Boccace comparé à *Flore et Blancheflor.*

M. Bianu : Reimann, *La déclinaison en langue d'oc.*

M. Fath : Mirisch, *Histoire du suffixe* -olus.

M. Taverney : 1° Thurneysen, *Le verbe* être *en français ;* — 2° Bijvanck, *François Villon.*

M. Todd : 1° Etude sur le roman inédit de *Guillaume de Dole ;* — 2° Etude sur le roman inédit de la *Panthère.*

M. Grand : Nissen, *Les pronoms conjoints en ancien français.*

La seconde conférence a été consacrée à l'examen critique des diverses versions de *Fierabras.* Outre la lecture des textes en français et en provençal, les élèves ont fait et remis plusieurs travaux, dont voici l'énumération.

M. Langlois : Le traducteur provençal et son modèle ; comment il a compris sa tâche.

M. Bougenot : Les rimes de *Fierabras.*

M. van Hamel : Rapport linguistique des versions provençale et française.
M. Huet : *La destruction de Rome* et son rapport avec le *Fierabras*.
M. Rey : L'épisode propre au provençal est-il original?
M. Hausknecht : Les versions anglaises de *Fierabras*.
M. Bianu : La version italienne de *Fierabras*.

Plusieurs des membres de la conférence sont occupés de travaux personnels. M. van Hamel imprime pour la Bibliothèque de l'Ecole les œuvres du *Reclus de Moliens;* M. Langlois va publier la chanson du *Coronement Loois;* M. Hausknecht prépare une édition du *Flore et Blancheflor* anglais; M. Todd s'occupe de mettre au jour le roman de la *Panthère*, du XIIIe siècle.

Conférences de M. Gilliéron.

M. Gilliéron, pendant les deux derniers mois du premier semestre, n'a fait qu'une conférence par semaine, consacrée à la lecture du fragment de la *Vie de saint Thomas* publié par M. Meyer (*Recueil d'anciens textes*).

Dans le second semestre, il en a fait deux, le vendredi, à deux heures, et le lundi, à trois heures et quart.

Celle du vendredi a été consacrée à la lecture et à l'étude de la langue des chartes du Ponthieu publiées par M. Raynaud. On a dressé le tableau des caractères phonétiques et morphologiques qui distinguent dans la seconde moitié du XIIIe siècle la langue du Ponthieu de celle de l'Ile-de-France. On aurait dû en laisser obscur ou incomplet plus d'un point, si l'on n'avait eu recours à une autre source d'informations, dont l'étude formait l'objet de la seconde conférence.

La conférence du lundi a été consacrée à l'étude des *variations dialectales* telles que les présente actuellement le Ponthieu. Se basant uniquement sur des matériaux recueillis sur place dans plus de 20 villages de cette contrée par le maître de conférences, et mis à la disposition de tous les elèves et auditeurs, on a commencé par établir les lois phonétiques du langage de Cayeux-sur-Mer, puis on a recherché, sans toutefois sortir des limites du Ponthieu, l'extension géographique des caractères inconnus au français.

Cette étude a permis, d'une part, d'élucider plus d'un point obscur du tableau dressé dans la première conférence, de faire la part exacte des diverses influences étrangères auxquelles etaient sujets les scribes des chartes du XIIIe siècle, d'autre part, de reconnaître les diverses transformations qui se sont opérées sur le sol du Ponthieu depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours, et qui ont donné à son langage une très grande variété. L'étude de ces dernières a fourni l'occasion d'exposer des vues générales sur la répartition des faits phonétiques dans le domaine gallo-roman et sur la nature de l'influence du français et de certains centres linguistiques sur les patois. On a tout particulièrement insisté sur les façons de procéder dans le relevé des variations dialectales d'une contrée.

— M. Hugo de Feilitzen, dont nous annonçons plus bas une intéressante publication, a été nommé *docent* à l'Université d'Upsala, où la philologie romane est déjà représentée par MM. Geijer et Wahlund.

— M. van Hamel, qui aura bientôt achevé l'importante édition des poèmes

du Reclus de Molliens à laquelle il travaille depuis longtemps, est nommé à la chaire de langue et littérature française qui vient d'être créée à l'Université de Groningue; il est entendu que l'enseignement de cette chaire portera en bonne partie sur l'ancien français et comprendra aussi au moins les éléments de la philologie romane dans son ensemble.

— M. Lemcke, professeur de philologie romane à Giessen, a pris sa retraite; il a été remplacé par M. Birch-Hirschfeld.

— MM. Sudre et Breul ont mis sous presse (Paris, Vieweg) une traduction de l'écrit de M. Ad. Tobler sur le vers français, qui paraîtra avec une préface de G. Paris.

— M. Settegast a fait insérer dans le *Literaturblatt für germ. und rom. Philologie* (p. 42) une note pour dire qu'il n'a pas, comme l'a rapporté la *Romania*, donné sa démission de professeur à Zurich, « mais qu'il a refusé une nouvelle nomination pour six ans, et a repris sa première situation de *Privat-docent* à Leipzig. »

— M. W. Meyer s'est « habilité » à l'Université de Zurich pour la grammaire comparée et la philologie romane.

— M. Sanchez Moguel, professeur à Madrid, a joint à son cours de littérature espagnole un « séminaire » où il traite de la grammaire espagnole et fait expliquer d'anciens textes : c'est la première fois que cela se fait en Espagne.

— Nous avons déjà parlé (*Rom.*, XII, 601) de la fête du 9 juin 1883, dans laquelle les « Associations pour la philologie moderne des universités allemandes » ont inauguré la plaque posée à Giessen sur la maison natale de Diez. Le *Cartell-Verband* de ces associations nous adresse son rapport semestriel, dans lequel nous signalons, avec plusieurs lettres et télégrammes envoyés d'Allemagne, d'Autriche, de France, d'Italie, de Belgique, de Suisse, d'Angleterre et de Russie à l'occasion de cette fête, une gravure représentant la maison qui en a été l'objet.

— Nous avons le plaisir d'annoncer qu'après un trop long séjour au pays des morts, *Mélusine* vient de reparaître. Les directeurs de cet excellent recueil en ont fort à propos élargi le plan, et les trois premiers numéros (avril-juin) contiennent les matériaux les plus riches et les travaux les plus instructifs pour le *folk-lore*. Nous espérons avec MM. Rolland et Gaidoz que, grâce en bonne partie à leur initiative, il s'est formé maintenant un public pour ces études, et que leur œuvre si intéressante ne périclitera plus [1].

— A l'occasion du mariage Depret-Bixio (19 avril 1884) a été imprimé à un petit nombre d'exemplaires, non mis dans le commerce, suivant un usage italien bien connu de nos lecteurs, l'opuscule suivant, fort élégamment imprimé chez

1. On s'abonne 6, rue des Fossés-Saint-Bernard; vente au numéro chez E. Lechevallier, 39, quai des Grands-Augustins.

Chamerot : « *Le Lai de l'Oiselet*, poème français du XIIIe siècle, publié d'après les cinq manuscrits de la Bibliothèque nationale et accompagné d'une introduction par Gaston PARIS (in-12, 100 p.) » Les mss. ont été collationnés et comparés par M. H. Deloncle.

— La Société des Anciens Textes français a accepté la proposition que lui a faite M. Antoine Thomas de publier l'*Entrée de Spagne ;* la copie de ce vaste poème, prise autrefois par M. Mussafia, a été libéralement abandonnée par lui à M. Thomas, qui vient de faire un séjour à Venise pour la collationner sur le manuscrit.

— La Société a également accepté la proposition de publication, par M. Maurice Roy, des œuvres poétiques de Christine de Pisan.

— Parmi les thèses soutenues à l'Ecole des Chartes au mois de janvier, nous mentionnerons celle de M. E. Roussel sur la foire du Lendit. M. Roussel a fait de bonnes remarques sur les documents les plus anciens qui établissent l'existence de cette foire, il a parlé du rôle que les reliques qu'on y exhibait jouent dans plusieurs chansons de geste; et il a soumis à une révision soigneuse le *Dit du Lendit* plus d'une fois publié. Il faut souhaiter que ce travail ne soit pas perdu pour la science, comme paraît devoir l'être l'ouvrage étendu que feu Léon Roulland avait, pendant de longues années, préparé sur le même sujet.

— M. Wolfram Zingerle, à Innsbruck, prépare de nouvelles éditions de l'*Atre perilleus* et de *Meraugis de Portlesguez*.

— M. W. Meyer, connu par son remarquable travail sur le neutre en roman (voy. ci-dessous, p. 486), prépare une édition de la chanson d'*Aspremont* d'après tous les manuscrits.

— M. Vogels, à Crefeld, prépare une édition des rédactions française et anglaise de Mandeville.

— Livres adressés à la *Romania :*

Der Troubadour Bartolomeo Zorzi. Herausgegeben von Emil LEVY. Halle, Niemeyer, in-8°, 84 pages. — Bonne édition des 18 chansons de ce troubadour vénitien, avec une introduction et des remarques. Dans la pièce XVIII, v. 26, il est dit de Conradin, sur la mort duquel ce *planh* est composé : *E Lamorat valc per armas ses tenza;* M. L. se demande qui est ce personnage: Lamorat de Galles est, après Tristan lui-même, le principal héros du roman de *Tristan* en prose, et le vers de B. Zorzi, non cité par M. Birch-Hirschfeld, prouve que ce roman était connu en Italie avant 1268.

Coutumier d'Anjou, publié... par Ad. TARDIF. Paris, Picard, in-8°, 160 p. — Nous signalons ce texte, important pour les juristes, comme méritant aussi à divers points de vue l'attention des philologues.

Documents historiques bas-latins, provençaux et français, concernant principalement la Marche et le Limousin, publiés par Alfred LEROUX, Emile MOLINIER et Antoine THOMAS. Tome I. Limoges, Ducourtieux, iv-359 p. — Nous reviendrons sur cette publication, qui comprend des textes intéressant la philologie aussi bien que l'histoire, quand elle sera terminée.

Fonetica del dialetto moderno della città di Milano. Saggio linguistico di Carlo Salvioni. Roma, Loescher, in-12, 306 p. — Ouvrage qui nous paraît excellent comme observation et comme méthode ; dans une intéressante préface l'auteur apprécie les travaux de ses devanciers, parle de son œuvre avec modestie, et expose brièvement sur l'histoire du dialecte milanais des vues fort judicieuses.

Die erste nichtchristliche Parabel des Barlaam und Josaphat ; ihre Herkunft und Verbreitung... von Eugen Braunholtz (dissertation de Berlin), in-8°, 33 p. — On n'a ici que la première partie d'un travail qui paraît mériter des éloges (il s'agit de la célèbre parabole des coffrets) ; nous y reviendrons quand il sera complet.

Parallelen zur Entführungsgeschichte im Miles gloriosus, von Eduard Zarncke. Bonn, Georg, in-8°, 26 p. (extrait du *Rheinisches Museum für Philologie*). — On a remarqué il y a longtemps que la donnée de la première partie du *Miles gloriosus* se retrouve dans divers contes orientaux et occidentaux ; M. Z. les rapproche et les compare, sans avoir la prétention d'être complet, mais avec une véritable érudition. Il conclut que la comédie grecque Ἀλαζών, suivie par Plaute, reposait sur une nouvelle grecque analogue à ces contes, mais qu'elle l'abandonnait bientôt pour adopter un autre dénouement. Ajoutons que, si on considère que le lieu de la scène est Éphèse, on sera porté à reconnaître ici un conte milésien, et peut-être à lui attribuer une origine orientale. — L'auteur se demande si le royaume de *Monbergier*, qui est la patrie du héros de notre conte (*Inclusa*) dans plusieurs versions du roman des *Sept Sages*, ne désignerait pas l'Arcadie (pays des bergers) : c'est à coup sûr une idée bizarre.

De Joannis de Monsterolio vita et operibus, sive de romanarum litterarum studio apud Gallos instaurato Carolo VI regnante, thesim proponebat Facultati litterarum Parisiensi Antonius Thomas. Paris, Thorin, 1883, in-8°, viij-114 p. — Jean de Montreuil, qui joua de son temps (1354-1418) un rôle politique, est surtout intéressant comme humaniste. Il occupe un des premiers rangs dans ce mouvement de renaissance, qui, parti d'Italie, se répandit en France au XIVe siècle plus qu'on ne l'a cru généralement, et avorta au XVe par suite de l'état déplorable du pays. M. Thomas a mis en lumière les travaux et les aspirations de Jean de Montreuil et de ses amis. Son étude, faite avec grand soin d'après des manuscrits de Paris, de Florence et de Rome, apporte à l'histoire de l'humanisme une contribution importante et qu'on ne devra pas négliger.

Encyklopaedie und Methodologie der Romanischen Philologie mit besonderer Berücksichtigung des Französischen, von Gustav Kœrting. Erster Theil. Erstes Buch : Erœrterung der Vorbegriffe. Zweites Buch : Einleitung in das Studium der Romanischen Philologie. Heilbronn, Henninger, in-8°, xvj-244 p. — Nous espérons revenir en détail sur ce livre important, qui mérite en tout cas d'être recommandé aux étudiants en philologie romane ; nous espérons que l'auteur en fera prochainement paraître les deux parties suivantes, qui seront consacrées l'une à l'encyclopédie de la philologie romane dans son ensemble, l'autre à l'encyclopédie de chacune des branches

de la philologie romane. On sait ce qu'on entend en Allemagne par l'encyclopédie d'une science; c'est l'ensemble de ses principes, de ses méthodes, de ses résultats. Un travail comme celui de M. Kœrting manquait encore à nos études; il fallait pour l'entreprendre et le mener à bonne fin beaucoup de courage et de persévérance.

Die Lieder des Castellans von Coucy, nach sæmmtlichen Handschriften kritisch bearbeitet von Fritz Fath. Heidelberg, Hœrning, 94 p. (dissertation de docteur). — Cette édition paraît excellente; l'auteur l'a fait précéder d'une introduction, dans laquelle il faut surtout relever le passage où il combat l'identification, proposée ici, du châtelain de Couci auteur des chansons avec Renaut de Magni. Je dois dire que l'examen fait par moi l'année dernière du roman de *Guillaume de Dole*, joint à quelques autres considérations, m'avait déjà amené à modifier sur ce point l'opinion que je croyais bien établie il y a quelques années, et que je suis très disposé maintenant, comme M. Fath, à reconnaître plutôt l'auteur des chansons dans Gui de Couci, châtelain de Couci († 1203). M. F. explique d'une manière ingénieuse et vraisemblable, ou au moins possible, comment le nom de Renaut est donné au chansonnier à la fois dans un manuscrit de chansons et dans le poème de Jakemon Sakesep. — G. P.

Renseignements archéologiques sur la transformation du c guttural du latin en une sifflante, par M. Deloche. Paris, in-4, 64 p. (extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXX, 2e partie). — M. Deloche montre qu'une marque inscrite sur un vase, *ofikina Laurenti*, appartient à la fin du VIe siècle, et atteste ainsi que le *c* devant un *i* (ou *e*), à cette époque, se prononçait encore *k* en Gaule; d'autre part la légende du droit d'un triens de l'empereur Maurice Tibère, sorti de l'atelier du même Laurentius, porte *Mauriscius*, ce qui, comme le montre le savant académicien, indique que devant *i* suivi immédiatement d'une autre voyelle le *c* s'était assibilé. Ces résultats concordent avec ceux qu'on a obtenus par d'autres moyens, et ils ont l'avantage d'être assurés par des textes d'une date et d'une authenticité incontestables.

La geste de Liège, par Jehan des Preis, dit d'Outremeuse. *Glossaire philologique*, par Aug. Scheler. Bruxelles, Hayes, 1882, in-4, 318 p. — En formant ce glossaire, qui comprend plus de 3000 mots inconnus, difficiles ou intéressants, M. Scheler a rendu un nouveau et éminent service à la lexicographie française. Beaucoup d'articles contiennent de véritables petites dissertations où l'auteur montre son érudition et son ingéniosité bien connues. Il serait à souhaiter que M. Scheler fît le même travail pour le grand ouvrage en prose de Jehan des Preis publié, en même temps que les 53000 vers de la *Geste de Liège*, par l'Académie royale de Belgique.

Recueil de motets français des XIIe *et* XIIIe *siècles*, publiés d'après les manuscrits, avec introduction, notes, variantes et glossaire, par Gaston Raynaud, suivi d'une étude sur la musique au siècle de saint Louis, par Henry Lavoix fils. Tome second : Chansonniers divers, étude musicale. Paris, Vieweg, in-12, XVIII-480 pages (plus seize pages de musique). — Nous avons annoncé (t. XI, p. 461) le premier volume de cet intéressant recueil. Le second comprend

d'abord un *errata* pour le premier volume, résultant d'une collation faite par A. Boucherie du manuscrit de Montpellier, puis (p. 1-138) des motets extraits de divers autres manuscrits, puis des *notes et variantes*, un glossaire, un index des noms, et enfin (p. 187-480) l'ouvrage de M. Lavoix sur la musique au XIIIe siècle. Cette publication appellerait bien des remarques : bornons-nous ici à dire que le texte de ces petites pièces nous a paru généralement bien établi en ce qui concerne les leçons, bien distribué en ce qui concerne les rythmes, et cette tâche était ici plus délicate qu'en bien d'autres cas. Nous n'avons trouvé, à une lecture rapide, que peu d'erreurs à relever (nous ne parlons pas de la distribution rythmique ni de la ponctuation): Ainsi p. 1, V, 2, *mi* doit être imprimé *m'i;* lisez de même *m'i* pour *mi* 2, V, 5, 3, V, 7, 11, et un très grand nombre d'autres fois (c'est là une faute que commettent beaucoup d'éditeurs d'ancien français) ; 15, XLIV, 8, et ailleurs *on*, lisez *ou;* 17, XLIX, 3 *k'il*, lisez *ki;* 23, LXIII, 21, *coment qui lot*, lisez *coment qu'il qut;* 24, LXVIII, 3 *Se n'ai*, lisez *S'en ai;* 25, LXIX, 1, 2, 4, 7 *Voi t'en lai*, lisez *Voit en lai;* 33, XC, 5 *N'em*, lisez *Ne m' ;* 78, LIX, 7 *l'ont*, lisez *i ont;* 14 *entamer* n'a pas besoin d'être corrigé ; 93, V, 7 *qui*, lisez *qu'i;* 114, XX, 1 *a parler*, lisez *aparler ;* 129, XVIII, 4 *bendes*, lisez *bendés*, etc. Le glossaire est assez riche ; il n'est pas exempt d'erreurs, par exemple : *ademetre,* au passage cité, signifie « lancer » et non « abaisser, avilir » ; *consirrer* « se résigner », et non « désirer » ; *orter* « exhorter » est le produit d'une singulière distraction : *ort* au passage cité est le mot bien connu qui signifie « sale » ; l'hypothèse proposée pour *innel* est dénuée de toute vraisemblance, etc. Malgré ces critiques, la publication de M. Raynaud mérite la reconnaissance du public savant, et l'ouvrage de M. Lavoix, sur lequel nous ne sommes pas compétents, offre en tous cas un réel intérêt aux lecteurs.

Pio RAJNA. *Le Origini dell' epopea francese*. Firenze, Sansoni, 1884. — Inutile de dire que nous parlerons en détail de ce beau livre, déjà célèbre, et dédié à l'un des directeurs de la *Romania*.

Die Schicksale des lateinischen Neutrums im Romanischen, von Wilhelm MEYER. Halle, Niemeyer, 1883, in-8, 176 p. — Ce travail est un des plus remarquables qui aient paru depuis quelque temps dans le domaine de la grammaire romane. L'auteur est un linguiste formé à bonne école, habitué à la comparaison, et qui joint à une très vaste lecture un jugement très personnel et souvent très pénétrant. C'est un chapitre de la grammaire des langues romanes qui se trouve refait à neuf d'après les résultats et les méthodes de la science la plus moderne.

Mélanges Graux. Recueil de travaux d'érudition classique dédié à la mémoire de Charles Graux, né à Vervins le 23 novembre 1852, mort à Paris le 13 janvier 1882. Paris, Thorin, 1884, in-8, LVI-823 p. — Nous devons signaler dans ce recueil l'excellente étude de M. Bergaigne (p. 533-543) sur « la place de l'adjectif épithète en vieux français et en latin. »

Zur Geschichte des lateinischen c *vor* e *and* i *in Romanischen*, von Dr Adolf HORNING. Halle, Niemeyer, 1883, in-8, 140 p. — Ce travail d'une grande importance et d'une valeur exceptionnelle, sur lequel nous voudrions pouvoir revenir

en détail, est donné par l'auteur comme un complément au livre de M. Joret. Il est uniquement consacré au *c* devant *e*, *i* (et *t* + *i* + voy.) *précédé d'une voyelle*. On y retrouve les qualités de fond et de forme que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de signaler dans les écrits de M. Horning.

Mélanges de phonétique normande, par Charles JORET, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix. Paris, Vieweg, in-8, LVI-64 p. — Le titre choisi par M. Joret pour ce recueil de notes étymologiques et dialectologiques n'en donne pas une idée tout à fait exacte ; car beaucoup d'entre elles n'ont pas trait proprement à la phonétique. Plusieurs ont paru dans la *Romania*, d'autres dans les *Mémoires de la Société de linguistique* ; il eût été bon d'indiquer le lieu de la publication première. L'introduction, presque aussi longue que le recueil, est nouvelle et se lira avec un grand intérêt ; elle contient surtout des additions et rectifications aux travaux antérieurs de l'auteur. M. Joret approfondit de plus en plus le sujet sur lequel il travaille depuis de longues années et sur lequel il prépare encore plus d'une étude avec une ardeur toujours nouvelle.

Li dis dou vrai aniel. Die Parabel von dem ächten Ringe, franzœsische Dichtung des dreizehsten Jahrhunderts, aus einer Pariser Handschrift zum ersten Male herausgegeben von Adolf TOBLER. Zweite Auflage. Leipzig, Hirzel, 1884, in-8, XXXIV-37 p. — On connaît toute l'importance de cette petite publication parue pour la première fois en 1871, et dont l'introduction ouvrit la série, devenue depuis si riche, des recherches phonologiques et dialectologiques sur l'ancien français. En réimprimant le texte et le commentaire, M. Tobler y a fait plusieurs additions et corrections où il a tenu compte des travaux publiés depuis le sien, mais sans changer le caractère de son opuscule et sans dépasser les limites qu'il s'était assignées en le composant.

Li ver del juïse, en fornfransk predikan. Akademisk Afhandling af Hugo von FEILITZEN. Upsala, Berling, 1883, in-8, CXXXIII-72-32 p. — Nous avons ici une édition soigneusement faite, d'après les deux manuscrits connus, l'un d'Oxford, l'autre de Paris, d'un curieux poème du XIIe siècle, auquel l'éditeur reconnaît avec vraisemblance les caractères d'un sermon en vers ; ce poème est curieux par le ton vraiment populaire qui y règne, par l'incohérence avec laquelle il est composé, par sa peinture toute matérielle des peines de l'enfer, par ses rapports avec la *Vision de saint Paul*, les *Quinze signes* et le *Débat de l'âme et du corps*, par sa singulière versification. M. de Feilitzen y a joint une longue introduction et des notes copieuses qui prouvent qu'il s'est mis avec beaucoup de zèle au courant des derniers travaux de philologie française, et qui ne seront pas instructives seulement pour ses compatriotes. En appendice il a imprimé d'après deux mss. d'Oxford la *Vie de sainte Juliane*, qui ne manque pas non plus d'intérêt. — M. de Feilitzen a imprimé en même temps le texte des *Vers del juïse* avec un commentaire succinct en français. Il annonce la prochaine publication d'un index, qui sera le bien venu, pour sa publication suédoise.

Ortografia de la lengua catalana, por la Real Academia de buenas letras. Barcelona, Jepús, in-8, 32 p. — L'Académie de Barcelone n'a pas prétendu établir pour le catalan une orthographe rigoureusement scientifique, elle a

fait à l'usage des concessions qui amènent parfois des inconséquences ; mais l'orthographe qu'elle recommande est sensée, simple et pratique, et il est à souhaiter qu'on l'adopte généralement.

Usi abruzzesi, descritti da Antonio DE NINO. Volume primo, 1879, IX-207 p. *Usi e Costumi abruzzesi*. Vol. secondo, 1881, IX-250 p. *Usi e Costumi abruzzesi. Fiabe*. Vol. terzo, 1883, X-379 p. Firenze, Barbèra, in-12. — Charmant recueil, qui n'a pas toujours le ton scientifique, mais que tout *folkloriste* lira avec autant de profit que d'agrément ; les contes qui remplissent le troisième volume sont particulièrement intéressants (ils sont donnés, sauf certaines formules, en toscan, et non en dialecte local).

Orthographia gallica, ældtester Traktat über franzœsische Aussprache und Orthographie, nach den Handschriften zum ersten Male herausgegeben von J. STUERZINGER. Heilbronn, Henninger, 1884, in-18, XVIII-52 p. — Cet excellent petit volume nous offre la reproduction des quatre mss. qui contiennent un précieux traité anglo-normand sur l'orthographe et la prononciation du français, jusqu'ici imparfaitement connu. L'éditeur y a joint une introduction extrêmement intéressante, où il passe en revue les ouvrages divers consacrés au moyen âge en Angleterre à l'enseignement du français, puis tire du texte publié par lui toutes les conclusions auxquelles il prête. On peut regretter qu'il n'ait pas connu un cinquième ms. qui se trouve à Dublin. L'*Orthographia gallica* est le t. VIII de l'*Altfranzösische Bibliothek* publiée par M. Fœrster ; nous avons fait connaître (*Rom.*, XI, 609) les cinq premiers volumes ; les t. VI et VII, dont le premier seul a paru jusqu'à présent, contiennent deux textes du *Roman de Roncevaux*.

Carmina medii aevi. Firenze, libr. Dante, 1883, in-8, 86 p. — Ce petit recueil, publié par M. Novati, comprend deux séries : *Carmina seria* (*Satirica* : 1. *Contra foeminas*, 2. *De natura rusticorum*, 3. *De nummo* ; — *Moralia* : 1. *Epigrammata*, 2. *Varia*), *Carmina jocosa* (*Potatoria*, *Varia*). Les pièces publiées sont généralement intéressantes, et l'éditeur a mis du soin dans son travail ; mais il est visible qu'il n'a pas de la langue et surtout de la versification des pièces qu'il publie une pratique suffisante ; dès la première pièce, au v. 12, il faut *noverit* pour *novit* ; au v. 16 le ms. porte (?) *leviores frondes alingua*, M. N. lit *levior est frondis*, *maligna*, contre la grammaire et le mètre ; il faut évidemment *levior res fronde saligna*. Dans la pièce II, v. 33, *criminibus*, l. *crinibus* ; au v. 37 *Annon* est pour *Amnon* et non pour *Annibal*, etc. Notons, p. 79, une nouvelle édition du *Testamentum asini* publié ici (XII, 26) avec l'addition, des deux strophes qui avaient été laissées de côté. P. 74 note, il y a une bizarre explication du vers *Crucem do papalibus*. M. N. n'a donc jamais regardé un âne ? Le commentaire littéraire de M. Novati est intéressant ; mais comme éditeur il a encore beaucoup à gagner.

Italienische Anthologie... für Deutsche hohere Lehranstalten und für den Selbstunterricht, von Friedr. UHLMANN. München, Oldenbourg, in-8, XIV-386 p. — Ouvrage d'enseignement sans aucune valeur scientifique.

Die Poesie der Troubadours. Nach gedruckten und handschriftlichen Werken derselben dargestellt von Friedrich DIEZ. Zweite vermehrte Auflage von Karl

BARTSCH. Leipzig, Barth, in-8, XXIII-314 p. — Après les *Vies des Troubadours*, voici la *Poésie des Troubadours* qui reparaît, également par les soins de M. Bartsch. La tâche de l'éditeur a été plus considérable pour cet ouvrage que pour l'autre. Si la partie centrale et fondamentale du livre de Diez, celle où il apprécie et juge, a gardé toute sa valeur, beaucoup de parties accessoires ont été complètement renouvelées depuis près de soixante ans que son beau livre a paru. M. Bartsch, par des additions faites soit dans le texte, soit dans les notes, a mis pour les faits l'œuvre du maître au courant de la science. On peut voir notamment dans le chapitre sur la poésie épique combien ce chapitre, encore cependant mal connu, de la littérature provençale s'est enrichi depuis un demi-siècle.

Etymologische Figuren im Romanischen, nebst einem Anhange : Wiederholungen betreffend Steigerung und Erweiterung eines Begriffs. Von Dr. Friedrich LEIFFHOLDT. Erlangen, Deichert, in-8, VIII-96 p. — Recherche dans les langues romanes, surtout en français, des cas où un verbe a pour régime direct un substantif qui a le même thème (*chanter un chant*, etc.), des cas voisins où le substantif est rattaché au verbe par une préposition (*mourir de mort*), et enfin de quelques emplois de la repétition du même mot ou du même thème pour donner à l'idée plus de force ou d'étendue.

SAVINIAN. *Grammaire provençale* (sous-dialecte rhodanien). Précis historique de la langue d'oc. Parties du discours pour les sous-dialectes marseillais, cévenol et montpelliérain. Nouvelle méthode d'analyse avec application aux huit principales langues enseignées dans les écoles. Paris, Thorin, 1882, in-18, XL-197 p. — Sans valeur scientifique.

Bibliographischer Anzeiger für romanische Sprachen und Literaturen, herausgegeben von Dr Emil EBERING. I. Band, 1883. Zweites Halbjahr. I. Heft. Leipzig, Twietmeyer, in-8, 84 p. — Cette bibliographie des publications nouvelles concernant les langues et littérature romanes est riche et bien ordonnée ; elle est peut-être seulement faite sur un plan trop vaste, notamment en ce qui concerne l'histoire ; mais elle pourra rendre des services (bien qu'on puisse y relever de nombreuses méprises) si, comme on l'annonce, elle paraît très rapidement et très régulièrement. Nous n'avons reçu ni le second cahier, qui devait paraître en décembre 1883, ni le troisième, qui devait paraître en janvier 1884 ; nous ne savons s'ils ont été réellement publiés.

Das altfranzösische Zahlwort, von Dr Karl KNŒSEL. Erlangen, Deichert, in-8, 69 p. — Dissertation utile, soigneusement compilée malgré quelques méprises, et sur un sujet intéressant ; l'auteur la dédie à son maître, M. Vollmœller.

A. COELHO. *Contos nacionaes para creanças*, 87 p. *Jogos e rimas infantis*, 94 p. Porto, Magalhães, in-18. — Ces deux petits volumes inaugurent une *Bibliotheca d'educação nacional* publiée par M. Coelho ; le second surtout est intéressant en dehors du jeune public auquel il s'adresse, parce qu'il contient plus d'un renseignement nouveau pour le *folk-lore*. Dans un troisième volume, qui paraîtra prochainement, intitulé *Os elementos tradicionaes da educação*, le savant philologue donnera un commentaire aux deux premiers.

Giuseppe GUERZONI. *Ugo Angelo Canello*, commemorazione funebre letta nell'

Aula magna della R. Università di Padova il 3 febbraio 1884. Padova, Brucker, in-8, 47 p. — Cette notice sur Canello, figure d'une réelle originalité, est fort intéressante, bien que M. Guerzoni n'ait pas la compétence spéciale qu'il faudrait pour apprécier définitivement les travaux philologiques du regretté professeur de Padoue. L'auteur a tracé à cette occasion un tableau brillant, mais un peu superficiel, du développement des études romanes en Europe et de la part qu'y a prise l'Italie ; ici encore un certain manque de proportion et de précision décèle le « laïque », d'ailleurs intelligent et fort bien intentionné, notamment pour la France. Ce discours, prononcé devant les étudiants de l'Université de Padoue, ne peut que les exciter à suivre l'exemple du maître austère et infatigable qu'ils ont perdu. M. Gu. nous apprend que Canello laisse divers travaux inédits, entre autres une histoire de la langue italienne, malheureusement incomplète, mais dont quelques chapitres, entre autres celui qui concerne les influences françaises, sont à peu près achevés et pourraient être mis au jour.

Prolegomena zu Maître Elies altfranzösischer Bearbeitung der Ars amatoria des Ovid. Von Heinrich Kühne. Marburg (Dissertation de docteur), in-8, 34 p. — Le poème de maître Elie est encore inédit ; le prochain volume de l'*Histoire littéraire de la France* en donnera une notice. M. K. l'analyse avec soin, essaie de prouver que Jacques d'Amiens, autre traducteur de l'*Art d'aimr*, l'a connu, ce qui n'est pas très sûr, et propose d'y reconnaître l'ouvrage de Chrétien de Troyes, qu'on regarde comme perdu (cf. *Rom.*, XII, 462) ; le nom d'Elie aurait, dans ce manuscrit unique, été substitué à celui de Chrétien par un copiste. Rien n'est moins admissible. J'ai lu l'ouvrage d'Elie, et je n'y reconnais nullement le style ni même, en certains traits, la langue de Chrétien ; Elie habitait d'ailleurs Paris, ce que ne paraît pas avoir jamais fait l'auteur du *Chevalier au lion*. Le seul rapprochement curieux consiste dans la mention de Noradin (*Loradin* dans le manuscrit ; cf. *Rom.*, XII, 462, n. 6) ; mais cette mention n'est pas propre à Chrétien : on la retrouve par exemple dans *Renart* (Méon, v. 11267), où, il est vrai, M. Martin (I, 1521) lit *Coradins* (le manuscrit A porte *Loradins*). — G. P.

Die Robin-Hood Balladen. Ein Beitrag zum Studium der englischen Volksdichtung... Von Richard Fricke (diss. de Strasbourg), in-8, 104 q. — Travail méthodique et instructif. L'auteur vieillit trop sans doute son sujet en pensant qu'il y a eu des ballades sur Robin Hood au XIIe siècle ; rien n'engage à le croire plus ancien que le règne de Henri III.

Der Bedeutungswandel im Französischen, von Dr. Heimbert Lehmann. Erlangen, Deichert, in-8, 130 p. — L'intention de ce travail est louable, et on y trouve réunis un grand nombre de faits plus ou moins intéressants qui, il est vrai, proviennent bien rarement des observations personnelles de l'auteur ; mais on ne voit pas les raisons du choix qu'il fait entre tous les faits semblables ; les « lois » du développement du sens, si elles sont trouvables, ne peuvent être trouvées que par l'examen méthodique de tous les mots ; autrement, avec une apparence ambitieuse, on n'arrive qu'à faire un recueil d'anecdotes de « sémantique », comme dit un savant français qui s'occupe avec prédilection de cette branche de la linguistique.

Fiabe e Canzoni popolari del contado di Maglie in terra d'Otranto, raccolte e annotate da Pietro Pellizari. Fascicolo primo. Maglie, petit in-8, VIII-143 p. — Ce petit livre, qui n'a pas un caractère scientifique, est très amusant ; il contient des contes (en patois accompagné de traduction), des chansons et des devinettes. Parmi les contes, signalons une version du *Petit-Poucet* (s'entend le conte de Perrault et non le *Däumling*), intitulé *lu Purgineddhu* (le petit poussin). Ce « premier fascicule » est daté de 1881 ; nous ne savons si l'auteur a continué son agréable recueil : nous le souhaitons.

Voyage à Jérusalem de Philippe de Voisins, seigneur de Montaut, publié pour la Société historique de Gascogne par Ph. Tamizey de Larroque Paris, Champion, 1883, in-8, 60 p. — Le récit de ce pèlerinage fait en 1490 ne manque pas d'intérêt ; l'éditeur l'a publié avec beaucoup de soin et l'a accompagné de notes surtout géographiques. En allant de Barlette à Bénévent, nos pèlerins « tirent a la ville de Montelerne, ou les gens parlent gascon audict lieu, et autres a l'environ, lesquelz se tiennent sepparés de l'autre nation du pais. » Il faut bien probablement, comme on l'a conjecturé, lire *Monteleone ;* mais que faire de ce singulier renseignement linguistique? M. de Mas-Latrie (*Bibl. de l'Ec. des Chartes*, 1884, p. 104) a fort ingénieusement proposé de lire *grifon* au lieu de *gascon ;* mais y a-t-il jamais eu des colonies grecques dans cette région ? Nous n'en connaissons que sensiblement plus au sud. M. Monaci, dont l'attention a été éveillée sur ce point curieux, a promis de faire des recherches. — P. 20, le voyageur, racontant la cérémonie des épousailles du doge de Venise avec la mer, auxquelles il assista, dit que « ledit duc getta ung (*lisez* une) verge d'or [dans la mer] pour la tenir pour espouse. » M. T. de L. remarque que dans ce tableau on substitue d'ordinaire un anneau d'or à la verge d'or ; mais *verge* au XVe siècle signifie « anneau », et c'est bien un anneau qui convient à des épousailles. — En appendice, on trouve un intéressant document sur l'existence légendaire, à Jérusalem, d'un juif « éternel », sinon « errant », Malc, celui qui souffleta Jésus (cf. ci-dessus, p. 477, au dépouillé de la *Revue critique*).

Biblioteca de las tradiciones populares españolas. Tomo I. Junio-Agosto 1883. Sevilla, Alvarez, in-18, XIII-304 p. — Nous ne savons si ce recueil, dirigé par l'infatigable D. A. Machado y Alvarez, a eu plus d'un volume. Celui-ci contient des superstitions, des coutumes et des contes, matériaux intéressants pour le *folk-lore*, accompagnés de notes souvent précieuses.

La Bible française au moyen âge, étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose de langue d'oïl, par Samuel Berger. Mémoire couronné par l'Institut. Paris, Champion, 1884, in-8, XVI-450 p. — Nous avons annoncé (XI, 455) le prix donné à cet excellent et curieux ouvrage. Nous devons savoir beaucoup de gré à l'auteur de l'avoir imprimé aussi rapidement ; nous en reparlerons bientôt.

Les traductions de la Bible en vers français au moyen âge, par Jean Bonnard. Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Champion, 1884, in-8, II-244 p. — Ce travail est le complément de celui de M. Berger ; nous reviendrons en même temps sur l'un et sur l'autre.

Almanach des traditions populaires. Troisième année, 1884. Paris, Maisonneuve, in-24, 120 p. — Comme les précédents, cet almanach contient beaucoup de choses curieuses pour les *folkloristes ;* citons notamment l'intéressant recueil des « comme dit », que nous souhaitons de voir continué dans les almanachs futurs.

Das Buch des Uguçon da Laodhe, von Adolf Tobler Berlin, libr. de l'Académie, in-4, 96 p. (extrait des *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1884). — Le « livre » d'Uguçon de Lodi, sorte de traité, fort décousu, de morale pieuse, se trouve dans le même ms. d'où M. Tobler a tiré la traduction vénitienne de Caton (*Rom.*, XII, 431); il est surtout intéressant pour la langue, et l'éditeur a fait précéder le texte d'une introduction grammaticale qui ne laisse rien à souhaiter.

Studj sulla letteratura italiana de' primi secoli, per Alessandro d'Ancona, prof. nella R. Università di Pisa. Ancona, Morelli, 1884, in-12, 460 p. — Quatre « études », dont les deux plus importantes sont la première sur Jacopone da Todi le « jongleur de Dieu », et la dernière, *Il Contrasto di Cielo dal Camo*, dont nous avons parlé quand elle a paru, mais qui est ici augmentée d'un appendice résumant l'ardente et longue discussion à laquelle elle avait donné lieu ; ces deux dissertations sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Les deux autres, sur Convenevole da Prato le maître de Pétrarque, et sur le « Secentismo nella poesia cortese del secolo XIV », sont aussi fort intéressantes.

Les Lettres à la cour des papes. Extraits des archives du Vatican pour servir à l'histoire littéraire du moyen âge, 1290-1423, par Antoine Thomas (extrait des *Mélanges* publiés par l'Ecole française de Rome), 1884, gr. in-8, 92 p. — Les notices concernant les auteurs français et provençaux ont déjà paru dans la *Romania;* les autres concernent Taddeo d'Alderotto, Giovanni d'Andrea, Pierre d'Auvergne, Guido da Baiso, Roberto de' Bardi, Guglielmo da Brescia, Gui de Chaulhac, Landolfo Colonna, Pierre de Condé, Jean Courtecuisse, Niccolò Domenici, Pierre de Ferrières, John Grauntson, Bernard Gui, Jean de Jandun, Jean de Montreuil, Dino di Mugello, William d'Ockham, Marsile de Padoue, François Pétrarque, Ambrogio Traversari, Nicolas Trivet, Roger des Ternes. Plusieurs de ces notices apportent à l'histoire littéraire des suppléments ou des rectifications d'un véritable intérêt.

Chrestomathie de l'ancien français (IXe-XVe siècles), à l'usage des classes, précédé d'un tableau sommaire de la littérature française au moyen âge et suivi d'un glossaire étymologique détaillé, par L. Constans, professeur à la Faculté des lettres d'Aix. Paris, Vieweg, 1884, in-8, XLVIII-370 p. — La *Romania* reviendra sans doute avec détail sur ce volume, dont on peut dire en tous cas qu'il répond à un besoin généralement senti. Mais je suis obligé de dire quelques mots du « tableau sommaire de la littérature. » M. Constans s'est beaucoup servi de notes prises par lui à un cours que j'ai fait sur ce sujet à l'Ecole des hautes études, en 1880-81 ; il était assurément dans son droit, d'autant plus qu'il indique à plusieurs reprises la source où il a puisé. Mais je ne voudrais pas qu'on regardât sa rédaction, d'ailleurs extrêmement abrégée, comme représentant mon cours ; l'esquisse de M. C. en donnerait sur plus

d'un point une idée inexacte, comme on le verra prochainement quand je l'imprimerai. Il est parfois arrivé à M. C. d'entendre de travers les noms que je prononçais ou de mal lire ses notes avant de rédiger son travail ; c'est ainsi que Luce de Gast devient Luce *de Gasse* (p. XXV), que M. Talbert se trouve (p. XXXVI) germanisé en *Thalberg*, que l'on voit apparaître, comme un personnage connu (p. XXV), *Guillaume* de Dourdan, ou que le *Bret* d'Hélie de Borron est appelé (p. XXVI) le *Brut*. On sent là et à d'autres traits encore la rapidité avec laquelle a été exécuté le travail de M. Constans. — G. P.

Keltoromanisches, von Rudolf THURNEYSEN, Privatdozenten an der Universitæt Jena. *Die Keltischen Etymologieen im Etymologischen Wörterbuch der romanischen Sprachen von F. Diez*. Halle, Niemeyer, in-8, 128 p. — Voilà un travail dont tous les romanisants apprécieront l'utilité et qui vaudra à l'auteur leur sincère reconnaissance. Nous y reviendrons peut-être pour discuter plusieurs des hypothèses de M. Th. (entre autres la nouvelle explication, par le celtique, d'*andare* et *aller*), et nous dirons dès maintenant que nous trouvons l'auteur encore un peu trop latitudinaire en fait d'étymologies celtiques ; mais enfin il porte pour la première fois la lumière et la méthode dans un sujet où jusqu'ici, en dehors de quelques points isolés, il n'y avait que la plus obscure confusion. Tous les mots celtiques qui, à un titre quelconque, sont allégués dans le *Dictionnaire étymologique* de Diez sont ici soumis à un contrôle rigoureux, fondé sur une connaissance exacte de la phonétique celtique et romane, et sur une connaissance du lexique celtique aussi complète que nos moyens actuels d'information permettent de l'avoir.

Der Saturnische Vers als rythmisch erwiesen, von Otto KELLER. Leipzig, Freytag, in-8, 84 p. — Bien qu'il s'agisse ici de philologie latine, nous avons voulu signaler cet ouvrage à nos lecteurs, parce que les origines de la versification rythmique romane sont évidemment mêlées à l'étude de la versification rythmique latine. Depuis le livre de M. Havet, on pouvait croire le saturnien définitivement rejeté loin de tout rapprochement avec les vers rythmiques. M. Keller, connu par d'excellents travaux de philologie classique, combat la thèse de M. Havet (comme l'a fait aussi en France M. l'abbé Misset), et veut retrouver dans le saturnien un principe rythmique. Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur le fond de la question, d'autant plus que M. Havet répondra sans doute à son contradicteur ; nous signalerons seulement quelques intéressants exemples de vers de l'époque classique, ceux-là incontestablement rythmiques, allégués par M. Keller.

Ueber die Beobachtung des Wortaccentes in der altlateinischen Poesie. Von Wilhelm MEYER, aus Speyer. München, Franz, in-4, 120 p. — Ce travail a été entrepris pour répondre à la question de savoir si le principe de la versification moderne, la coïncidence du temps fort avec l'accent tonique, a son origine, comme on l'a souvent dit, dans la versification latine classique, bien qu'elle suivît en général un principe tout différent. M. Meyer étudie à ce point de vue les diverses formes de vers employées par les Latins, et conclut ainsi, comme l'a fait M. Louis Havet dans son livre sur le saturnien, et avec plus de rigueur encore : « On ne trouve avant saint Augustin ni un

poème latin construit uniquement d'après l'accent tonique, ni un poème dans la construction duquel, à côté de la quantité, on ait égard, dans une mesure quelconque, à l'accent tonique. L'origine de la versification rythmique reste donc toujours une énigme. On essaiera dans un autre mémoire d'en donner la solution. » On comprend avec quel intérêt nous attendons la publication de ce mémoire, étant donnés les excellents travaux que l'auteur a déjà accomplis dans ce domaine (voy. notamment *Rom.*, XI, 634).

Les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen âge, par Léopold Hervieux. *Phèdre et ses anciens imitateurs directs et indirects*. Paris, Didot, in-8, 2 vol., VIII-730 et 851 p. — Ce livre important, quoique assez singulièrement composé, contient dans la première partie des recherches qui, si elles n'ont pas toujours été dirigées par la méthode la plus scientifique, sont fort étendues et conduites avec un remarquable bon sens; dans la seconde partie, l'impression textuelle des manuscrits de Phèdre, de ceux de Romulus et autres rédactions analogues, de l'Anonyme de Névelet, etc. C'est une collection de matériaux incomparables, qu'on aurait pu réduire sans inconvénient, mais qui rendra les plus grands services. Un index des fables par sujets alphabétiquement disposés eût beaucoup facilité l'usage du livre.

La France merveilleuse et légendaire, par H. Gaidoz et Paul Sébillot. I. Le *Blason populaire de la France*, par H. Gaidoz et Paul Sébillot. XV-382 p. II. *Contes des provinces de France*, par Paul Sébillot, XIX-332 p. Paris, Cerf, in-18. — Ces deux volumes ne sont pas de simples compilations; ils offrent des morceaux inédits ou peu connus et méritent toute l'attention des *folkloristes*.

Kreolische Studien, von Hugo Schuchard. IV. *Ueber das Malaiospanische der Philippinen*, 42 p. V. *Ueber das Milaneso-englische*, 13 p. VI. *Ueber das Indo-portugiesische von Mangalore*, 25 p. Wien, Gerold, in-8.

Studien zur rumänischen Philologie, von H. Tiktin. Erster Theil. Leipzig, Breitkopf, in-8, III-120 p. — Ces études, qui paraissent très approfondies, concernent : 1° les diphtongues *ĕa* et *ŭa*, étudiées dans leurs origines et dans leur développement en roumain commun, roumain du nord et moldave (p. 1-96); 2° l'influence de *ş* et *j* sur les voyelles voisines (p. 97-115).

Die beiden Sagenkreise von Flore und Blanscheflur, eine litterarhistorische Studie, von Hans Herzog (diss. de Zurich, extrait de la *Germania*). Wien, Gerold, in-8, 92 p. — Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur cette dissertation fort intéressante.

Das altprovenzalische Boethiuslied, unter Beifügung einer Uebersetzung, eines Glossars, erklärender Anmerkungen, sowie grammatischer und metrischer Untersuchungen, hgg. von Dr Franz Hundgen. Oppeln, E. Franck, 1884. In-8, 224 pages. — Le besoin de cette nouvelle édition, qui vient après tant d'autres, ne se faisait pas sentir. Le texte et les notes ne sont rien de plus qu'une compilation faite avec peu de discernement des travaux antérieurs. Le glossaire contient beaucoup d'erreurs, souvent fort graves (*acupar* expliqué par a d c u l p a r e, *miri* rapproché de μύριοι, etc.) ; le dépouillement grammatical, qui est démesurément long (pp. 74-197), présente peu d'intérêt,

l'auteur n'ayant pas su distinguer ce qui est propre au texte édité de ce qui se rencontre partout ailleurs, et ne s'étant pas le moins du monde préoccupé de tirer des faits rassemblés des conclusions qu'ils comportent quant à la date et au lieu d'origine du poème ou du moins de la copie. M. H. est incapable de voir par lui-même les difficultés qui ne lui ont pas été signalées par ses devanciers. Ainsi il explique sans broncher *uél* (v. 203) par oculi, comme si l'accent placé sur l'*e* dans le ms. ne rendait pas cette interprétation fort douteuse. Il ne sait même pas distinguer une bonne explication d'une mauvaise : au v. 243 par ex., il rejette la leçon *per cosedent* « à l'avenant, à proportion » proposée par M. Tobler (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, II, 504-5) leçon qui est l'évidence même, et conserve le non-sens traditionnel *per ço sedenz* qu'il traduit par « obwohl sitzend. » En somme, dans ce travail d'un débutant qui a trop présumé de ses forces, il n'y a ni gain pour le présent ni espérance pour l'avenir.

Etudes de grammaire portugaise (*Romania*, t. X et XI, art. de M. J. Cornu), par A. R. Gonçalves Vianna. Louvain, Peeters, in-8, 15 p. (extrait du *Muséon*). — Notes sur les articles de M. Cornu, dont l'auteur signale la haute valeur.

Ysengrimus. Herausgegeben und erklærť von Ernst Voigt. Halle, libr. de l'Orphelinat, in-8, CXLVI-470 p. — Comme texte et comme éclaircissements de tout genre (introduction, variantes, notes, index), cette édition, non seulement ne laisse rien à désirer, mais doit être signalée comme une des publications les plus importantes et les plus méritoires de ces derniers temps. M. Voigt, déjà connu par ses travaux sur d'autres poèmes latins appartenant au cycle de Renart, fait preuve dans celui-ci d'une érudition vraiment admirable et d'un jugement en général excellent. L'*Ysengrimus*, vu sa date ancienne (avant 1150) et sa réelle valeur littéraire, est un des monuments capitaux du cycle ; M. V. lui assigne sa place et son rang et présente à ce propos sur l'évolution de ce cycle, tout savant et clérical à l'origine, et rapidement répandu dans le peuple par les jongleurs français, des considérations brèves mais intéressantes, et auxquelles on peut souscrire sauf quelques réserves, notamment sur l'origine, croyons-nous, plus vraiment populaire de certains éléments (cf. *Rom.*, XI, 17).

Dante Alighieri. La Vita nuova, *illustrata con note e preceduta da uno studio su Beatrice per* A. d'Ancona. 2ª *ediz. notevolmente accresciuta, ad uso delle scuole secondarie classiche e tecniche*. Pisa, Libreria Galileo, gia Nistri, 1884, in-8, lxxxviij-257 p. — Les éditions de la *Vita nuova* publiées en 1872 par M. d'Ancona, en 1876 par C. Witte, sont certainement les deux publications qui ont le plus contribué à l'amélioration du texte et à l'interprétation de cette œuvre si importante de Dante. L'édition de Witte, dont l'impression, au moins quant au texte, était achevée dès 1873, n'a pu profiter du travail considérable de M. d'Ancona. L'édition de 1872 imprimée in-4 et à petit nombre était épuisée depuis plusieurs années. M. d'A. la reproduit actuellement accrue de nombreuses notes et diminuée des variantes des mss. qui n'ont pas paru à leur place dans un livre destiné aux classes. Il va sans dire que notre savant collaborateur a tenu compte de tous les travaux dont

la *Vita nuova* a été l'objet depuis 1872 et notamment de l'édition de Witte. Son commentaire, dans lequel sont comme enchâssés les chapitres de la *Vita* imprimés en plus gros caractère, est devenu fort volumineux. Peut-être, à sa place, l'aurions-nous allégé en quelques parties. Il y a, pour les élèves auxquels il est destiné, une certaine surabondance. Tel qu'il est, c'est un trésor de renseignements, indispensable à quiconque voudra faire une étude approfondie de cet étrange ouvrage, sur le caractère et la signification duquel la discussion ne paraît pas près d'être close. Le morceau capital reste toujours l'étude préliminaire dans laquelle l'auteur analyse le personnage de Béatrix, tant dans la *Vita* que dans la Divine Comédie, avec beaucoup de sens et de finesse. C'est, à notre avis, l'Interprétation la plus vraisemblable qui ait été donnée jusqu'à ce jour de ce rôle énigmatique.

Causeries sur les origines et sur le moyen âge littéraire de la France, par L. Garreaud. Paris, Vieweg, 1884, 2 vol. in-12, 296 et 388 pages. — Nous ne reprocherons pas à ce livre, composé sans prétentions érudits, de n'ajouter à nos connaissances sur le moyen âge français ni un fait ni une idée, mais nous avons le droit de constater que l'auteur n'a consulté que des ouvrages plus ou moins arriérés, ceux d'Ampère, de Nisard, de Michelet, de Géruzez, ou qui n'ont jamais eu, même dans leur nouveauté, la moindre valeur, tels que ceux de M. Loiseau. Les *Causeries* de M. Garreaud sont donc, en somme, une compilation des opinions qui avaient cours il y a une vingtaine d'années, bien qu'on y rencontre aussi certaines erreurs que nous ne nous souvenons pas avoir vues ailleurs, comme par ex. cette assertion que le voyage d'Alexandre au paradis terrestre se trouverait dans le poème d'Aubri de Besançon (II, 306). On se rendra suffisamment compte du caractère de ces *Causeries* sur nos origines littéraires, par ce seul fait qu'avant d'en arriver à la conquête des Gaules par César, l'auteur trouve le moyen d'écrire dix chapitres où les druides, les druidesses, les bardes, jouent un rôle prépondérant. Citons enfin les titres de quelques paragraphes: ch. II, § 6 : « L'originalité de la littérature et de la langue française est de » n'en pas avoir ». Ch. VII, § 6 : « Influence du celtique sur la syntaxe et » l'esprit de la grammaire française ». Ch. X, § 3 : « Influence de la civili- » sation massaliote sur les coutumes, la langue et la littérature de la France » moderne. » Ch. XIV, § 1 : « La mission des saints. Saint Martin, patron » des Gaules. Origine des trois couleurs du drapeau français ». Ch. IV, § 3 : « La *Divine Comédie* de Dante se rattache aux pérégrinations infernales des » Celtes ». Ch. VII, § 7 : « C'est grâce aux éléments celtiques contenus » dans la langue d'oïl que cette dernière est devenue langue nationale, de » préférence à la langue d'oc dérivée directement du latin. » Nous croyons que maintenant nos lecteurs savent à quoi s'en tenir sur cet ouvrage qui est « destiné dès le principe aux familles et aux instituts d'Allemagne » (p. ij).

Errata. — Dans notre précédent numéro, p. 12, l. 9 : *Fauriel*, lis. *Fauchet*. — *Ibid.*, l. 15 : « qu'on *ne* pouvait hésiter », suppr. *ne*. — P. 24, note du v. 210, j'ai eu tort de considérer *aride* comme fautif. C'est un cri de guerre des Sarrazins connu déjà par la *Chanson d'Antioche* de P. Paris, II, 112 ; cf. Diez, *Etym. Wœrt.*, 11 *b*, Alarido.

NOTICE ET EXTRAITS DU MS. 8336

DE LA

BIBLIOTHÈQUE DE SIR THOMAS PHILLIPPS

A CHELTENHAM.

Le manuscrit d'où sont tirés les éléments du présent mémoire n'est pas inconnu. Certaines parties en ont été signalées, ou même imprimées en entier. Toutefois, la portion la plus considérable, celle qui contient les poésies de Bozon et de Gautier de Biblesworth, sans compter les pièces anonymes, n'a pas été étudiée jusqu'à ce jour, et elle fournit, comme la présente notice le montrera, des éléments nouveaux, et non sans intérêt, à l'histoire de la poésie anglo-normande. Une circonstance particulière m'a déterminé à ne pas surseoir plus longtemps à la publication d'un travail dont les matériaux sont depuis plusieurs années entre mes mains : c'est que j'édite en ce moment, pour la Société des anciens textes français, avec le concours de Miss L. Toulmin Smith. un recueil de contes moralisés de Bozon, que j'ai trouvé, il a quelques années, dans la bibliothèque de Gray's Inn, à Londres, et dont le ms. Phillipps offre un second exemplaire. Ces contes sont en prose, mais on y retrouve çà et là des passages qui, avec de très faibles modifications, se laissent remettre en vers, soit que l'ouvrage ait été originairement versifié, soit plutôt que l'auteur, exercé à la forme poétique, ait jugé à propos d'abandonner de temps en temps la prose pour les vers. Quoi qu'il en soit, il y a interêt à comparer les contes en prose de Bozon avec ses poésies, et c'est principalement afin de rendre cette comparaison possible que la notice qui suit a été rédigée.

La plus ancienne mention que je connaisse du ms. Phillipps se rencontre dans le t. II des *Catalogi librorum manuscriptorum Angliæ et Hiberniæ* de Bernard (Oxoniæ, 1697), où se trouve, sous les nos 9151 à

9161 (pp. 358-9), une série de onze mss. catalogués sous la rubrique *Librorum manuscriptorum V. Cl.* HENRICI FARMERI *armigeri, de Tusmor in comitatu Oxoniensi, catalogus.* Le neuvième de ces ms. est celui que possèdent maintenant les héritiers de sir Th. Phillipps [1]. J'ignore ce que sont devenus les dix autres, du reste moins importants [2]. En 1778, Warton mentionne le traité de vénerie qui occupe les ff. 15 à 36 de notre ms. comme se trouvant ou comme s'étant trouvé récemment parmi les ms. de M. Farmer de Tusmore [3]. La manière dont il s'exprime donne à croire qu'il connaissait l'ouvrage directement, et non pas seulement par l'indication du catalogue de Bernard. Cependant il ne dit rien qu'il n'ait pu trouver dans Bernard.

De la bibliothèque Farmer notre ms. passa dans celle de Richard Heber. Il porte dans le catalogue de vente de la *Bibliotheca Heberiana* le n° 1470 [4]. Il fut acquis avec un grand nombre des meilleurs mss. de

---

1. La description donnée dans les *Catalogi* est assez précise pour ne laisser aucun doute sur l'identité du volume. En voici les premières lignes :

« Tractatus de informatione Juvenum, in sermone gallico, cum expositione vocum in lingua anglica. Incipit : Levest (*lisez* ço est) le Tretyz ke Monsieur Gautier de Biblesworth fist a Madame Deonyse de Mountehensy (*lisez* Mountchensy) ke nous (*lisez* vous) aprendra le franceys de pluseur choses de ce mound per (*lisez* pur) fyl de gentylshomme enfourmer de langage. Le castel de l'Amour, in rhythmis gallicis. Le Art de venerie lequel Mastre Guyllame Twici venour le Roy d'Angleterre fist en son temps per (*lisez* pur) aprendre autres... »

D'ailleurs le ms. Philipps porte encore à l'intérieur de sa reliure le nom et les armes d'un membre de la famille Farmer, William Fermor, avec la date de 1816.

2. Il en est un, cependant, qu'il doit être possible de retrouver; c'est le troisième ms. de la liste imprimée dans le catalogue de Bernard, qui contient un Sidrac et la *Lumiere as lais*. Ce ms. a fait partie de la bibliothèque de Richard Heber (n° 1469), ce que j'ignorais lorsque je l'ai mentionné, *Romania*, VIII, 326. A la vente Heber, il fut acheté pour 23 livres st. par Techener.

3. « The most curious one (= treatise on hunting). I know is, or was lately, among the manuscripts of Mr. Farmer of Tusmore in Oxfordshire. It is entitled « le *Art de Venerie* lequel maistre Guillame Twici venour le roy d'An- » gleterre fist en son temps per aprandre autres ». This master William Twici was grand huntsman to Edward the second. » *History of English poetry*, 1re éd., II, 220, note m.; éd. 1824, III, 55; éd. 1840, II, 405 (je ne me sers pas de l'édition de M. C. Hazlitt, 1871, qui modifie le texte de Warton d'une manière inintelligente). Ailleurs encore, Warton (éd. 1840, II, 384) mentionne le même ms. à propos des hymnes et antiennes mises en anglais par William Herebert, qui occupent la fin du ms. Mais là encore il paraît bien citer d'après le catalogue de Bernard.

4. R. Heber l'avait acheté, comme le n° 1469 mentionné un peu plus haut, de W. Fermour, de Tusmore. M. Madan, sous-bibliothécaire de la Bodléienne, m'a signalé dans le *Gentleman's Magazine*, t. XCVII (1827), p. 580, une généalogie de la famille *Farmer* ou *Fermor*, de Tusmore, dans laquelle figurent Henry Fermor, qui fit son testament en 1702, évidemment celui que mentionnent les *Catalogi;* puis son arrière-petit-fils, William Fermour, né en 1737 et mort en 1806; enfin William Fermour, fils de celui-ci. Ce dernier,

cette célèbre collection par sir Thomas Phillipps, qui lui assigna le nº 8366 sous lequel il est actuellement conservé à Cheltenham.

Le ms. Phillipps se compose de morceaux où on peut distinguer diverses écritures, mais qui étaient déjà réunis en un volume à la fin du XIVe siècle, époque où fut rédigée une table sommaire qu'on peut lire au verso du premier feuillet [1]. Il est formé de treize cahiers dont les feuillets ont 0,230 de hauteur sur 0,170 de largeur. Le tout paraît avoir été écrit dans la première moitié du XIVe siècle.

Cahier I, ff. 1 à 13 ; table initiale ; traité de Gautier de Biblesworth.

Cahier II, ff. 14 à 25 ; fin de G. de Biblesworth, château de Loyale Amour, traité de vénerie, recettes culinaires, traité de fauconnerie.

Cahier III, ff. 26 à 37 ; fin du traité de fauconnerie ; le feuillet 37 est resté en blanc.

---

comme on le voit par une généalogie manuscrite récemment acquise par la Bodléienne, mourut en 1828. C'est de lui que Heber avait acheté les deux manuscrits classés sous les nos 1469 et 1470 dans son catalogue.

1. Voici cette table, dont je numérote les articles :

In hoc volumine continentur subscripta per ordinem.

1. Tractatus informacionis juvenum, in gallico, diversarum rerum, cum exposicione earumdem in anglico.
2. Item, Castrum amoris, in gallico.
3. Item ars venacionis, in gallico.
4. Item, doctrina faciendi diversa cibaria, in anglico.
5. Item, tractatus de avibus generosis, quomodo cognosci, nutriri et custodiri debeant, in gallico.
6. Item, tractatus diversi fratris Nich. Boson, de ordine minorum, de passione et de amore, in gallico.
7. Item, oraciones diverse ad beatam Virginem, ejusdem, et disposicio Claustri religionis, in gallico.
8-9. Item, tractatus qui dicitur « Currus Boson » et similitudo mulierum ad picam, et alia in gallico.
10. Item, disputacio inter corpus et animam et multa alia notabilia in gallico consequenter.
11. Item, descripcio milicie per Hugonem de Tabarie, cum aliis notabilibus in gallico. Hendyng.
12. Item, multa rithmice composita in anglico.
13. Item, proverbia gallica secundum ordinem alphabeti.
14. Item, tractatus quidam de gallico cum exposicione orationis dominice et salutacionibus Virginis gloriose, in gallico.
15. Item, exempla bona et narraciones utiles pro sermonibus, in gallico.
16. Item, Valerius ad Rufum de uxore non ducenda.
17. Item, quidam sermones cum supplecione cronicarum.
18. Item, tractatus de veneno cum multis aliis in anglico et arte faciendi collationes, ex collacione fratris Willelmi Herebert auctoritate ministri generalis.

On observera que l'article 12 mentionne, entre le poème de Hue de Tabarie et les proverbes, des poésies anglaises qui manquent au ms. Ces poésies devaient occuper la fin du cahier VIII, qui a été coupée. C'est probablement au même art. 12 qu'il faut rapporter le nom Hendyng, placé à la suite de l'art. 11. Hendyng est un personnage imaginaire à qui en Angleterre on attribuait les proverbes comme en France on les attribuait au vilain.

Cahier IV, ff. 38 à 49; poésies diverses, les unes de Bozon, les autres anonymes, qui se poursuivent dans les cahiers suivants.

Cahier V, ff. 50 à 61.

Cahier VI, ff. 62 à 73.

Cahier VII, ff. 74 à 85.

Cahier VIII, ff. 86 à 92. Se composait originairement, comme les autres, de six feuilles doubles. Les deux derniers feuillets ont été coupés.

Cahier IX, ff. 96 à 106. Originairement de six feuilles, mais le dernier feuillet a été coupé.

Cahier X, ff. 107 à 119. Originairement de sept feuilles; le dernier feuillet a été coupé.

Cahier XI, ff. 120 à 129. Avec ce cahier commencent les contes moralisés de Bozon qui se poursuivent jusqu'au fol. 153.

Cahier XII, ff. 130 à 139.

Cahier XIII, ff. 140 à 151; le feuillet, 143 est coupé.

Cahier XIV, ff. 152 à 154. Originairement de deux feuilles. Le dernier feuillet a été coupé.

Viennent ensuite cinquante-sept feuillets, contenant des pièces latines et anglaises dont je me bornerai à dire quelques mots à la fin de la présente notice.

Plusieurs mains ont contribué à la composition de ce ms. Il n'est pas très facile de distinguer ces diverses écritures, qui toutes paraissent appartenir au même temps, le milieu du XIVe siècle environ. Sauf erreur de ma part, six ou sept écrivains ont travaillé à la partie du ms. qui fournit la matière du présent mémoire : *A*, ff. 2-37; *B*, ff. 38-87 v°; *C*, ff. 87 v°-95 v°, pourrait être identique à *A*; *D*, ff. 96-104, avec des additions dues à *C*; *E*, ff. 107-18 et 139-53, écriture qui à première vue paraît plus ancienne que les précédentes, mais c'est sûrement une illusion puisqu'elle continue (du fol. 139 au fol. 153) les contes de Bozon commencés par une autre main; *F*, f. 118, pièce 48; *G*, ff. 120 à 139 v°.

Du fol. 75 v° au fol. 87 r° les vers sont écrits à lignes pleines, comme de la prose.

Voyons maintenant ce que renferme le ms.

1. — Traité de GAUTIER DE BIBLESWORTH pour apprendre le français. Il existe, à ma connaissance, treize autres ms. de ce curieux opuscule, à savoir :

CAMBRIDGE, Bibliothèque de l'Université, Gg. 1. 1., fol. 279 *c*.

— Corpus Christi Coll. 450, fol. 241. Manquent les 45 derniers vers environ.

— Trin. Coll. O. 2. 21, fol. 120.

CHELTENHAM, Bibl. Phillipps, 8188 (Bibl. Heberiana, n° 771).
LONDRES, Musée britannique, Cotton, Vespasien, A, VI, fol. 60 v°.
— Old roy. 13. A. IV. Ne contient que le début du traité.
— Harl. 490. Fragment de 31 ff., dont plusieurs coupés au point de n'avoir conservé que quelques lettres.
— — 740, fol. 4
— Arundel 220, fol. 297.
— Sloane 513, fol. 139 *b*.
— — 809, écrit sur un rouleau de parchemin.
OXFORD, Bibl. Bodleienne, Selden supra 74, fol. 1. Incomplet du commencement; ne contient plus guère que le dernier quart.
— All Souls Coll. 182, fol. 331.

Le traité de Gautier de Biblesworth a été publié par Th. Wright (*A volume of vocabularies*, 142-74) d'après le ms. Arundel collationné assez irrégulièrement avec le ms. Sloane 809. Les gloses anglaises du ms. de Trinity ont été publiées par le même dans les *Reliquiæ antiquæ*, II, 78. J'ai donné une édition critique des 86 premiers vers de l'ouvrage, dans mon *Recueil d'anciens textes*, partie française, n°s 36-7, selon deux leçons : la première représentée par les mss. de Trinity et de Corpus, auxquels se rattachent les mss. 12. A. IV; Sloane 513 et 809; la seconde, d'après les mss. de l'Université de Cambridge et d'All Souls. J'ai montré que le texte du ms. d'Arundel était une combinaison de ces deux leçons.

Le texte du ms. Phillipps 8336 paraît être l'un des meilleurs que nous possédions. Il est caractérisé par les particularités qui suivent. Entre tous les mss. du traité de Gautier il est le seul qui ait à la fois un titre développé et un prologue en forme de lettre adressé à dame Denise de Monchensy [1]. Le titre se rencontre, sous une forme plus développée, dans les mss. Gg. 1. 1 de Cambridge, Arund. 220 et Sloane 809 du Musée brit. La lettre ne se rencontre que dans Trinity et dans Sloane 513. Le ms. de C. C. C. C., celui du Musée, Old roy. 13. A. IV, celui d'All Souls, et le ms. Phillipps 8188 ne contiennent ni titre ni pro-

1. Deux dames, l'aïeule et la petite-fille, ont porté ce nom. La première, qui mourut en 1304 (Dugdale, *Baronage of England*, I, 562), est surtout connue pour avoir fondé une abbaye de femmes à Waterbeech, entre Cambridge et Ely (*Monasticon anglicanum*, nouv. éd., VI, 1554 A). La seconde épousa, en 1297, Hugue de Vere, fils cadet de Robert de Vere, comte d'Oxford, et mourut sans enfants en 1314 (Dugdale, I, 192, 562). A cause de cette dernière circonstance, il est probable que le traité de Gautier de Biblesworth a été composé pour la première de ces deux dames et non pour la seconde.

logue. Le texte du ms. 8336 se rattache en général à celui du ms. de Trinity (n° 36 de mon *Recueil*), mais pour certains vers[1] il s'accorde avec les mss. de Cambridge Gg. 1. 1, et d'All Souls (n° 37 de mon *Recueil*). Il réunit de bonnes leçons qui, dans l'édition partielle que contient mon *Recueil*, se trouvent divisées entre deux familles de ms. C'est donc un texte qu'il y aura lieu de prendre en grande considération lorsqu'on fera une édition critique du traité de Gautier de Biblesworth.

Çoe est le tretyz ke moun syre Gautier de Biblesworth fist a ma dame Deonyse de Mountchensy, ke vous aprendra le fraunceys de plusour choses de ce mound pur fyz de gentyls home enfourmer de langage, dount tut dys troverez le fraunceys & puis le engleys par desus.

Chere soer, pur ceo ke vous me pryastes ke jeo meyse en ecryst (*sic*) pur vos enfaunz acune apryse de fraunceys en breves paroles, jeo l'ay fet soulum ceo ke jeo ay aprys e soulum ceo ke les paroles me venent en memore, ke les enfaunz pusent saver les propretez de choses ke veent, e kaunt deyvent dyre moun e ma, soun e sa, le e la, may e jeo.

Femme ke aproche soun tens
De enfaunter moustre sens
of a myde wyf
Kaunt se porveyt de une ventrere
Ke soyt avisée conseylere.
the chyld ybore
(Fol. 2 *b*.) Kaunt ly enfes serra nez
swethe hym
Cel enfaunt dounk mayllolez.
hys cradel
En soun berz l'enfaunt couchez ;
of a lullere vel norice
De une bercere vous purvoez.
creopen
L'enfaunt comence chatouner
Ainz qu'il sache a pez aler ;
draveleth
Et kaunt yl baave de nature,
of dravelynge
Pur sauver ses dras de baveure,
Vous direz a sa bercere
a draveling clout
Ke ele le face une bauviere.

1. Comparez notamment les vers 9, 10, 11, 14, 17, 20, 21, 25, 28.

Sy toust cum l'enfes comence aler
fen *byvulen*
De tay[1] se veut empaluer ;
bylemynge *hurtynge*
& pur mahain & pur blesceüre,
vollewen
Garce ou garzoun le deyt sure,
stumble *valle*
Ke il ne ceeste ne ne checе ;
Ensi covient bone pece.
E quant il encourt a tel age
Ke prendre se puet a langage,
Primes en fraunczoys le devez dire
nemnen
Coment son cors deyt descrire,
Pur l'ordre avoyr de moun e ma,
Toun & ta & soun & sa,
ilered
Si que en parole soit meuz apryz
iscorned
E de nul'autre escharnys.

(Fol. 2 c) *Ore de la primere propreté, pur qanqe apent a la teste.*

Il i a ma teste ou mon chef,
the sheede
Et la greve de moun chef...

Fin (fol. 4 *d*) :

Et quant la table fu oustée,
Blaunche poudre ove la grosse dragée
& d'autre nobleie a fuisoun.
Ensi vus finyst le sarmoun,
Car de fraunzoys i a assez
De mult de manere diversetez,
Dont vus finyst, seygnours, en taunt.
Au fyz Dieu vus trestouz comaunk, etc.

Explicit ut supra dictum est, etc.

2. — Le *Chastel de leal amour*. Sous ce titre, il n'y a pas autre chose que des *demandes amoureuses*, ouvrage de passe-temps dont on a bien des mss.[2]. Le texte du ms. Phillipps a déjà été cité par M. Kervyn

1. En marge, avec renvoi : *de bowe* glosé par *of fen*.

2 J'en ai indiqué cinq mss. (Musée Britann., Bibl. nat., Montpellier, bibl. du marquis de Bath, Bibl. de Westminster abbey) dans le *Bulletin de la Société des anciens textes*, 1875, 26 et 30.

de Lettenhove, dans les notes du premier volume de son Froissart (I, 554-61). M. Kervyn, procédant en cette circonstance avec sa légèreté habituelle, s'est figuré que le *Chastel d'amour* était l'œuvre de Gautier de Biblesworth, et a exprimé cette bizarre opinion comme un fait démontré. Continuant à prendre ses fantaisies pour des réalités, il a dit sans la moindre hésitation dans son *Etude sur la vie de Froissart*[1], que cette série de questions et de réponses avait été présentée par Gautier de Biblesworth à Denise de *Mounthermer*. Or, cette dame de *Mounthermer*, sur laquelle M. Kervyn n'est pas en peine de nous fournir des renseignements, doit son existence à une faute de lecture ; le ms. porte *de Mountchensy* ; en outre, c'est le traité pour apprendre le français qui est dédié à la dame de Mountchensy et non le *Chastel d'amour*.

Voici les premières *demandes* ; je les imprime en conservant la disposition de l'original :

(Fol. 15) *Veyez cy le Chastel de leal'amour.*

1ª *questio.*	Du chastel d'amours vous demeauns Dunt est li primer fundement?	R. D'amer lealment.
2ª *questio.*	Or me nomez le mestre moeurs Qe plus li fet fort & seürs?	Celer sagement.
3ª *questio.*	Dites moi qy sunt kernels, Les siates & les quariaus?	Regard atreiaunt.
4ª *questio.*	Només moi ly porter & ly gaite Qe l'entrer deferme & gayte.	D'amy danger.
5ª *questio.*	Q'est la clef, saver m'estoet, Qe la porte defermer poet?	Continuelment prier.
6ª *questio.*	Nomez la sale & le manoir La ou poet primes joye avoir.	Doucement dalier.
7ª *questio.*	Après la garde me nomez Par quels le chastel est gardez.	Par contenyr nettement, Par honorer tote gent, Par vestir corteisement, Par tenyr simplement.
8ª *questio.*	Dites, sire, q'est la dart d'amour vileyn Qe come pys me fet joe le plus eym.	Faus semblaunt.

1. Voyez *Œuvres de Froissart*, I, 94-5.

Fin (fol. 15 v°) :

21ª *questio*. Quele chose est qe les amauns plus alleve
& qe prymes les fet joye avoyr,
E memes cele chose plus les greve,
E les fet mettre en nounchaloyr ? } Richesse.

Explicit.

3. — L'Art de venerie par Guillaume Twici ou Twety. — Ce traité en prose qui occupe les ff. 15 v° à 36 du ms., a de bonne heure attiré l'attention. Il en existe une version anglaise, faite au XVe siècle, qui a été publiée dans les *Reliquiæ antiquæ* de Wright et Halliwell, I, 149-54. Dans cette version le nom de notre auteur est écrit *William Twety* et se trouve associé à celui d'un certain John Gyfford qui aurait été, ainsi que Twety, de la maison d'Edouard II [1]. De l'original français on ne connaît pas d'autre ms. que celui-ci. C'est un opuscule vraiment intéressant, écrit en un style familier, sous la forme d'un dialogue entre un chevalier et son chasseur. Sir Thomas Phillipps l'a fait imprimer en 1840, dans sa petite imprimerie de Middle Hill, à un nombre très limité d'exemplaires [2]. Il mériterait d'être réimprimé et commenté par un homme versé dans l'histoire de la vénerie. En voici le début que l'on comparera avec le texte anglais rapporté ci-dessous en note.

Ici comence le Art de venerie lequel mestre Guyllame Twici venour le roi d'Engleterre fist en son temps pur aprendre autres.

Touz ceus que voelent de venerye aprendre, joe les aprendray, ausi cum joe ay apris devant ces houres. Ore voloums comencer au lefre. — E pur quey,

---

1. Voici le début de cette version (*Rel ant.*, I, 150) :
Incipit Twety. Tylle alle tho that wyl of venery lere, y shall hem teche as y have lernyd of maystris that is disputyd and endyd, that is for to say, maystere Johan Gyfford and William Twety that were wyth kyng Edward the secunde.
O the hare. Now wille we begynne atte hare, and why she is most merveylous best of the world, and wherfore that she bereth grece and grotheyth and roungeth, and so doth non other best in thys lond, and at one tyme he [is] male, and other tyme female, and therfore may all men blou at hyr as at othir bestis, that is to say at herte, at boor, and at wolf. If it be alway male, a man may blow hir for to lede, but it [is] to wete that all the fayre wordis of venery reyseth of hire whe ye hym shul seke.

2. Le Art de Venerie | par Guyllame Twici. | *Ex MSS.* Phillipps, *N°* 8336 | *Printed at* Middle Hill *Press, January* 1840, *Sumptibus* D. Henrici Dryden, *Bart.* — 7 pages in-4, pap. bleuâtre à la cuve ; 31 lignes par page. Le Musée britannique possède un exemplaire et la Bodléienne deux de cette curiosité bibliographique.

sire, volez vous comencer au lefre plus tost qe a nul' autre beste? — Joe vous dirray : pur coe qe ele est la plus merveilouse beste ke est en ceste terre. Il porte gresce, et crote e rounge, e ceo ne fet nule beste en ceste tere for qe ly, e a la fiez est il madle e a la fiez est il femele. E par cele encheson hom ne (*fol.* 16) poet nient corneer menee de ly ausy cum l'en fet autres bestes, cum de cerf e de sengler e de lou. E si il fust tut dis madle, cum il est a la fiez madle e a la fiez femele, hom poeit corneer menee de ly, ausy cum des autres bestes cum de cerf e de sengler e de lou...

4. — Recettes culinaires en anglais ; les rubriques sont souvent en français. Inc. (fol. 19) : « *Blanc desiré.* Milk of alemandes, flour of rys, braun of chapoun gyngere, itried sucre ... ». L'explicit (fol. 24 v°) est ainsi conçu : *Explicit doctrina faciendi diversa cibaria.* C'est la traduction de recettes françaises qu'on trouvera dans le ms. Old Roy. 12. C. XII, ff. 11-3.

5. — Traité de fauconnerie, en prose :

(Fol. 24 v°). *Cest liveres qui ensegne comment on doit gentiex oiseaus garder & norrir & afaitier, & a coi on puet conoistre s'il est gentils & naturés. Après orrés la medicine de lor diverses maladies, & comment on les puet garir,& coi* (*sic*, lis. *com*) *on puet conoistre quant li oiseaus est malades, & quel mal il a. La premiere rubrike est comment on doit l'oisel prendre en son ni.*

[S]e vos savés en aucun lieu aair d'ostur ou d'esprevier ou d'aucun autre gentil oisel, & il soient en lieu sospechenous, vos devés garder en quel jour li pijon serront esclos, et i(l) alés al noefme jor par matin...

Ce traité se termine au fol. 36 v° à un chapitre intitulé : *Comment* on *doit garir oisel qui a les taignes, e par coi on conoist tel mal.*

6. — Poème sur la Passion par Nicole Bozon. — Se trouve sans nom d'auteur dans le ms. Cott. Jul. A. V (Musée Britannique) qui contient aussi la Chronique de Pierre de Langtoft. Par suite, l'abbé de La Rue n'a pas manqué de l'attribuer à ce chroniqueur[1]. Th. Wright, tout en considérant l'attribution comme fort douteuse, a imprimé la pièce à la suite de la chronique de Pierre de Langtoft[2]. Le ms. Cottonien, dont je donne les variantes en note, offre à peu près les mêmes fautes contre la mesure que le ms. Phillipps.

---

1. *Essais historiques sur les Bardes*, etc., III, 236.
2. *The chronicle of Peter de Langtoft*, edited by Th. Wright, II, 426 (collection du Maître des Rôles). Elle avait déjà été éditée d'après le même ms. par Jubinal, *Nouveau Recueil*, II, 309.

(*Fol.* 38). *Cest tretys de la passion fist frere* NICOLE BOIOUN, *del ordre des freres menours.*

Un rey esteit jadis ke aveit une amye
Laquele plus ama ke ne fit sa vie:
Ce parut bien en fet kaunt par gelusye
La mort enprit pur ly an sesoun establye.

Sa amye ot enclos en un chastel fort
Hou ele out asset de solaz & cunfort;
Ja vynt un tiraunt[1], e par un acord
Ove ly l'amena, si fit au rei graunt tort.

Ly reis ke fust gelous de sa cher amye
Sout ke par deceite[2] out fet la folye;
De ly se vout venger ke fit la gylerye,
E cele remener ke est[3] de ly fuïe.

Par poer de soun host hust hu sa volunté,
Saunz venyr en bataille a chival ou a pé,
Mès pur aquere[4] le quer de cele alopé,
Par sey vout dereygnyr sun dreit en li clamé.....

Derniers vers (fol. 40 v°) :

Je pry Deu ke BOIOUN veynne ben atyré
En route ceste dame dount ay cy parlé,
Ke Jhesu nostre rey, chivaler alosee,
Conquist en bataille, ceo est humeine lignee[5].
Amen.

7. — La plainte d'Amour. — Ce poème extrêmement remarquable fait suite immédiatement au précédent et n'est accompagné d'aucune rubrique, d'aucun nom d'auteur. Cependant, comme il offre la pure expression des idées franciscaines sur l'amour de Jésus, je serais porté à l'attribuer à Bozon, si par la pensée et par le style il ne s'élevait notablement au-dessus des productions authentiques de cet auteur. Je connais trois autres mss. de la *Plainte d'amour :*

CAMBRIDGE. Bibl. de l'Université, Gg. 1. 1, fol. 113.
— Trinity Coll., O. 1. 17, fol. 266.
LONDRES, Musée brit., Harl. 273, fol. 191.

En outre il existait une copie de cet ouvrage dans un ms. aujourd'hui perdu de Peterborough. L'article de l'ancien inventaire qui concerne ce ms. a été cité dans la *Romania*, VIII, 326.

---

6. — 1. *Cott.* traitour. — 2. *Cott.* descort. — 3. *Corr.* ert; *Cott.* estoit. — 4. *Cott.* attrere. — 5. *Ce quatrain manque dans le Cott.*

Le titre « plainte d'amour » est fourni par le ms. Harleien. D'ailleurs il se déduit de l'un des derniers couplets, où Amour dit : « Ore vous ai jo fet ma plainte ». Le texte de l'Université de Cambridge a pour rubrique : *Romaunce de amour.*

Voici le début du texte du ms. Phillipps :

Amur, amour, ou est vous ?
Certes, syre, en poy [1] de luys, } Kar jeo ne os.

E pur que ne osez estre vu,
Vous ke estes sy boen conu } De [2] bon los.

Jeo parlasse ove [3] vous a leisyr,
Sy vous vensist a pleisyr, } Privement [4].

Pur saver [mon [5]] la verité
Pur que estes si reboti } De la gent [6].

. . . . . .

8. — Traité de « naturesse » par Bozon. — Je ne connais pas d'autre copie de ce court poème qui est écrit à lignes pleines comme de la prose.

(*Fol.* 49 *v°*). *Ceo tretis de naturesse fist frere* Nich. Boioun, *frere menour*

Va, escrit, en moun message
Dire as amis ke en damage
Ne cheent par denaturesse,
Ke de touz maus est mestresse.
Deus abate sa banere,
Kar mult est felonesse e fere.
Denaturesse maumet le gens
Et nomement les preparens (*sic*),
E lur muet mortele guere
Pur une turbeye de tere.
N'i a neveu, frere ne seor,
Ke l'un n'ad l'autre contrequer.
Poy fet le fiz pur le pere,
La fille mult meyns pur la mere ;
Si pere ou mere rens en unt
Fiz & fille en parterunt...

9. — L'*Ave Maria* paraphrasé par Bozon. — Pièce médiocre dont les couplets ont successivement pour rime les mots dont se compose l'*Ave Maria*.

(*Fol.* 50). *Cest tretys fist frere* Nichol Bosoun *del ordre frere menours.*

Reigne des aungles, recevez cest *ave*,
A ky seint Gabriel jadis dist *ave* ;
Pur la joie ke ustes de cel duz *ave*
Ne seez pas eschue de prendre cest *ave*.

---

7. — 1 *Univ.* Certes en mult poi. — 2 *Trin.* Et de. — 3 *Trin.* od, *Univ Harl.* a. — 4 *Harl.* Priveement, *Trin.* Tut p. — 5 [mon] *est restitué d'après les trois mss.* — 6 *Trin.* De tute g.

Marie se maria & ben se marie,
Kaunt si haut se maria ke au rey se marie
Ount li reys pardona, pur la amour Marie,
A nostre mere ke peccha dolente e marie.

Dame bone et sage, tu as trové grace ;
Deu a ton lignage promis ad sa grace,
Ke lung tens en servage ne hurent point de grace,
Mès ore par mariage espeir aver grace.....

10. — Prière à la Vierge, par Bozon. Quinze dizains rimant *aabbc eeffc.*

(*Fol.* 50 *v°*). *Le tretys frere* Nich. Boioun *del ordre de freres menours.*

Ave Virge Marie,
Esteille ke dreit gwie
La nef ke par tempeste
Ne seit que[l] part s'areste. } En mer tant perillouse.
Mès es en freesche ree
E chaumbre encortinee,
Au rei ke tut dis here
Ke forja la lumere } Ke tant est delitouse.

(*Fol.* 51). Columbe ke returnas (*f.* 51)
A la nef & portas
A ceus ke furent enclos,
Sygne de lur repos, } Braunche en sa verdour.
Tu es de Jonas le here,
Judith ke ben se peere,
Hester la tres amé
Ke sauve la genz jugé } De peril & de tristour.
. . . . . .

11. — Saluts à la Vierge. — Cette pièce est anonyme ici et dans les trois mss. où je l'ai rencontrée :

Cambridge, Corp. Ch. Coll. 405, p. 311.

Londres, Bibl. de Lambeth, 522, ff. 159 et 211.

Oxford, Bodleienne, Digby 86, 186.

Elle est précédée, dans le ms. Digby, de cette rubrique : « Ci comencent les aves Noustre Dame » ; voy. la description de ce ms. par M. Stengel, p. 80. Je ne crois pas qu'elle soit de Bozon.

Ave seynte Marie, mere al creatur, (*f.* 52 v°)
Reygne des aungles pleine de dulçur;
Ave esteile de mer, de grant resplendisur,
Escheile de parays, saluz de pecheür.

Ave seinte Marie, la verge al rey Gessé,
De vous espainst la flur ke pleyn est de bounté,
De force, de entendement & de humilité,
De consail & de science & de pité,
E de poür de Deu par ky deble est maté;
Gloriouse reyne, de mey aez pité.

Ave la tur al rey David, *ave* seinte Marie,
De vous vint cele pere par ky morut Golye;
Aez merci de may ke es la Deu amye
E li parente Adam de mort revint en vye.

Ave seinte Marie, temple Salomon,
Deu vous transmist le angle ki Gabriel od noun,
En vous descendi doucement par grant dileccioun
Pur sauver sun people del enemi felun...

Cette pièce se termine ainsi (fol. 55 v°) :

Gloriouse reyne, eiez de moi merci,
Pur l'amour Jhesu Crist doucement vous pri
Au jour de juïse eyez de moi merci,
Ke ne me pusse nure le mortel enemi,
Mès par le aide de vous seye garanti;
Amen dient tuz iceus ke avaunt noma ici[1].

Ave seinte Marie, jeo vous requer pardun,
Devaunt la seinte ymage ke est fet en tun nun, (*fol.* 56)
Homme su e beble[2] chose, ne despitez ma oreisun,
Kar jeo entenk en vous tote ma garisun
Par le aide del rei ke suffri passiun,
Pur les chetifs de secle resurst Lazarun;
Cel rei depri jeo, par sa resurrectiun
E par la seinte vie & par la anunciaciun
Ke il prist en la virgine ke touz nous deprium,
Ke il defende ma alme del diable felun.
Sother, Emanuel, Jhesus, Principium,
Pater, alpha et ω, *a[tha]nathos, Verbum,*
Jhesu, ne lessez ma alme aver destrucciun,
E ta mere me defende de enfernal prisun. *Amen.*

12. — La *Pleure-chante.* — Poème moral déjà publié deux fois et dont on connaît jusqu'à présent quatorze manuscrits[3], entre lesquels

1. *Sic, lis.* nomai ci.
2. *Corr.* feble.
3. Voy. *Romania*, VI, 26, et *Bulletin de la Soc. des anc. textes*, 1883, p. 101.

trois[1] sont d'origine anglaise. Il commence ici sans rubrique, sans que rien le sépare de la pièce précédente, sinon un espace blanc d'une ligne.

De celuy haut seignour ke fu en la croiz mis,
Ke les portes de enfern brusa pur ses amis
Seient cil beneït & en bone fin pris
Ke un poi entendrunt de bens ke jeo ai apris

Mult vaut meuz plure chante ke ne fet chaunte e plure :
Cil ke s'enveise e chaunte & en pecché demoere
Plorra en enfern ou n'iert ke ly socure
Entre les Sathanas ke sunt si neirs cum moure.

E de la plure chante savez quei signefie?
Ke plure ses pecchés & enver Deu se humelie;
Le alme ad le guerdon kant la char est porie,
La suz ove les angles s'en va tote florie;
Lors ne se peot tenir ke ele ne chaunte & rie.

Quey valent les richesses, les avers e les tresors?
Tut devendra a neint li argent e li ors,
E la caroine porit si tost cum le alme est hors,
E si perdrum les almes pur les deliz del cors...

Fin (fol. 57 v°) :

Ore prium nous Jhesu Crist ke fist le firmement
E ke fit cel e tere e la mer ensement
Quei le corps deserve[2] eit verroi finément
Ke l'alme ne seit dampné al jour de jugement.

13. — Les neuf joies Notre-Dame. — Cette pièce se trouve ici sous le nom de Bozon, mais elle ne peut être de lui, ni même d'un poète né en Angleterre. Elle se rencontre encore dans les mss. suivants :

CAMBRIDGE, Bibl. de l'Université, Dd. 11. 78, fol. 45.
PARIS, Arsenal, 3142 (anc. Belles-lettres fr. 175), fol. 296
— Bibl. nat., fr. 837, f. 179.
— — fr. 1635, f. 43.
— — lat. 16537, fol. 32.
— Bibl. Sainte-Geneviève, Y (*in-fol.*) 10, fol. 117[3].

1. Le ms. Phillipps, les mss. Bibl. nat. 25408, et Lambeth 522.
2. *Corrompu. Lire* : Li cors deserve a l'ame si vrai definement.
3. Voy. Jubinal, *Mystères inédits du* XVe *siècle*, II, v.

Elle a été publiée par Jubinal dans son édition de Rutebeuf (1re édit., II, 9; 2e édit., II, 152) d'après le ms. 1635, où elle a pour titre « Li Diz des proprieteiz Nostre Dame »[1]. Jubinal l'attribue sans hésiter à Rutebeuf, sans doute parce que dans le ms. 1635 elle se trouve mêlée à d'autres pièces qui sont incontestablement de cet auteur, mais en fait elle est partout anonyme, bien que l'*Histoire littéraire* (XX, 774) dise qu'elle est « attribuée expressément à Rutebeuf dans trois des manuscrits qui nous l'ont conservée. » D'autre part, un témoignage qui ne me paraît pas sans valeur, celui de l'auteur inconnu des *Regles de la seconde rectorique*, attribue la même pièce à Guillaume de Saint-Amour[2]. Ce témoignage n'est à la vérité que du xve siècle, mais il émane d'un homme qui paraît avoir été curieux des choses littéraires.

Cest tretys fist frere Nich. Boioum, *frere menour.*

Reïgne de pité Marie en ky deïté pure & clere
A mortalité se marie, tu es virgine, fille e mere,
Virgine enfauntaunt-frut de vie, fille tun fiz, mere tun pere,
Mus as nuns en prophecies, si n'i ad nul ke n'eit mistere.

Tu es seor, espuse & amie al rei ke tut dis fut & ere;
Tu es verge flurie, dur remedie de mort amere,
Tu es Hester ke se humilie, tu es Judith ke ben se pere;
Aman en pert la seignourie e Holofern le compere.

Tu es cel e tere & unde par divers signifiaunce, (*fol.* 58)
Cel ke doune lumere al mund, tere ke done sustenaunce.
. . . . . .

14. — Suit, sans rubrique, un débat entre une fille et sa mère : La fille est recherchée par deux amants ; l'un est beau comme fleur de mai, l'autre est riche. Lequel doit-elle choisir ? « Qui est riche est partout seigneur », répond la mère. Cette pièce, dont je ne connais pas d'autre copie, se compose de deux dizains octosyllabiques, rimant *a a a a b b b a b a*. Je l'imprime selon la disposition du ms. :

Bele mere, ke frai? De deus amanz su mis en plai : (*fol.* 59)
Li uns est beaus cum flur de may, li autre est riches, ben le sai ;
Or quei ke me seit a fere, pité del douce meyre,
Mès les dounz me funt retrere[3], dunt jeo largement en ay.
Kaunt li uns va, l'autre repeire, si unt mis mon quer en esmay.

---

1. Jubinal indique le ms. de la Bibl. nat. 7615 (maintenant fr. 1593) comme contenant cette pièce, mais c'est une erreur.
2. Voy. *Hist. littér.*, XX, 774; *Catal. Didot*, vente de 1881, p. 34.
3. *Ms.* retretere.

— Fille fetes cum jeo fiz kant jeo esteie jeovenette jadis :
Volunters a douns me pris : jeu sanz pru n'est ben asis.
En consail deit hom ben veir dire ke riches est par tut e sire.
Mult fet est fol ke put elire a ascient se prent al pis [1],
Fol vassal ke n'a ke frire, tart est par li honur conquis. (*fol.* 59 *v°*)

— Mere, kant li bels me prent, il mei beise a moun talent
Douce & suef, e ceo sovent ; avis me est ke beif piement ;
Vilein gaine (est) tost decline, ja n'avera bon chef ravyne.
Meuz vaut joie orphanine ke richesce e marrement.
Ky mel leche d'espine cher l'achate et poi en prent [2].

— Fille, estes issi entreseit cum est celuy ke poie veit
E poi seit de tel endreit. quei vaut bealté [3] si el n'i eit.
Li secle est ore de tel manere les riches avaunt, les poveres arere ;
Poi en gard hom en la chere si le riche atorn n'i seit.
Marchaunt a voide almonere fet a feire poi de espleit.

— Tel quide mounter en haut ke al descendre fet fol saut :
Si nostre aver nous faut ke frum nous de nostre ernald ?
Aver est en aventure : mut est fous ke trop l'aseure,
Mès honur & bunté dure, coment ke del aver alt :
Ke seit entendre mesure cil est riche ke mout valt.

15. — La prière à la Vierge qni suit ne m'est connue, comme la pièce précédente, que par le ms. Phillipps :

Douce dame, pie mere de ky nasqui vostre pere,
Tut le munde [dist] ça en arere cumme vus estes a Deu chere,
Mès nel dirreit nul pecchere cum vus estes bel & clere.

Douce dame, vostre nun ke peccheürs unt en lur baundun...

16. — Traité ascétique en prose française :

(*Fol.* 62.) A chescun homme ou femme ke est en religiun, saluz en Jhesu Crist. Tut eez vous guerpi le siecle & portez le habit de religiun, poi vaut vostre afere, si vous ne eyez vertuz ke acordent a vostre estat ; kar le habit ne fet pas homme de religiun, mès fet bone vie et bone vertuz. E un homme ke porte seculer habit, s'il est ben orduné vers Deu e vers sun prome & vers sei memes, e seit de bones murs & vertuz il avera plus merite ke cely ke est desordiné en religiun e de dure manere. (*v°*) Pur ceo covent ke si homme de

1. *De même, dans une pièce anonyme du ms. Lambeth* 522, *fol.* 79 : Mult est fous ki poet eslire | E a scient au pis se prent. *C'est le proverbe bien connu* : Qui le bien voit et le mal prent | Il se foloie a escient ; *voy. Le Roux de Lincy*, Livre des Prov., II, 394.
2. *Cf. Le Roux de Lincy*, I, 79.
3. *Ms.* nealté.

religiun se mustre deors, ke teil ou meillur seit dedens, e si cum il veit deors entour luy deordenement de vesture & de meisuns e de autre choses, il se deit afforcer estudier coment il puisse tut aver dedens en sa alme espirialment par bone vertuz.

Primes veet ke vous eez un encloistre ke seit fet de bone vertuz, kar si cum vous veez ke l'encloistre est fet de fust e de pere, ausi l'encloistre al alme deit estre feit de bone vertuz. Cest encloistre devez fere en la place de vostre quer...

L'auteur passe en revue toutes les parties du couvent, l'oratoire, le dortoir, le réfectoire, l'infirmerie, et termine ainsi (fol. 65 v°) :

La enfermerie de vostre alme deit estre compassioun e pité de autri meseise e nomement de pecché, e kaunt vous veez vostre prome encombré de pecché ou de graunt maladie, ou de autre meseise, si vous peise e pité en avez, vous en averez merite. E si vous poez, vous estes tenuz de ly aider e pur luy prier et l yconforter. Amen.

17. — Le Char d'Orgueil, exhortation à la confession, par Bozon. — Ce curieux poème étant dépourvu de titre dans tous les manuscrits, je lui en assigne un qui indique à la fois le caractère allégorique de l'œuvre et le but que l'auteur s'est proposé. Bozon, s'il faut accorder pleine confiance à la rubrique du manuscrit Phillipps, suppose qu'Orgueil, reine de péchés et fille de Lucifer, s'est fait faire un char dont toutes les parties, les roues, les *billettes*, les essieux, les limons, etc.. sont autant de vices. Ce char est traîné par quatre chevaux, Impatience, *Denaturesce*, Déloyauté, Envie, qui sont, de même que le char, minutieusement décrits, chaque partie de leur corps étant expliquée allégoriquement. C'est, sous une forme très cherchée, une sorte de Manuel du pécheur. De ce singulier et difficile ouvrage je connais quatre manuscrits ou fragments, c'est à savoir, outre le ms. Phillipps :

Cambridge, Bibl. de l'Université, Gg. 6. 28, ff. 1-8. Comm. du XIVe s., incomplet du commencement.

Londres, Musée brit. Old roy. 8. E. XVII, fol. 108 v°, comm. du XIVe s., fragment.

Oxford, Bibl. Bodleienne, Bodley 425 (Bernard 2325, 6), fol. 94.

La pièce est anonyme dans ces trois manuscrits ; le texte du manuscrit de Londres est un simple extrait composé de seize quatrains, qui est intercalé dans une compilation en vers octosyllabiques de sentences tirées de la Bible ou d'ailleurs. Cet extrait est précédé d'une rubrique ainsi conçue : « Ici comence la geste des dames ». Il a été publié par Th. Wright, *Reliquiæ antiquæ*, I, 162-3.

L'attribution à Bozon, reposant sur l'autorité du seul manuscrit Phillipps, n'est pas hors de doute : elle est cependant probable. Ce qui est sûr, c'est que le poème a été composé en Angleterre sous Henri III au plus tôt. La langue porte à cet égard un témoignage irrécusable.

(*Fol.* 66.) *Cest tretys fist frere* Nich. Boioun, *del ordre de freres menours.*

La reigne de pecché est estreite de haut lignage,
La fille est Lucifer ke cheit de haut estage;
Si est apelé Orguil, dame de graunt age,
Ele se ad fet un char de mult grant custage.

La premere roe[1] de son char de coruz est charpenté,
L'autre si est vengaunce ki quert enemité,
La terce si est baudour de sovenire mesfesaunce[2],
La quarte si est honte de verrai reconisance.

La bilette ke tient corusce si est surquidurie,
La bilette qe tient vengaunce malice endurie,
La bilette qe tient baudur esperaunce de longe vie,
La bilette ke tient honte amour de ceste vie.

. . . . . .

Voici la description du quatrième cheval, Envie :

Treis chevaus avouns, le quarte il nous faut,
Mes bien serra trové eyns ke il aut;
Sun noun est Envye ke plus des autres vaut (*fol.* 69 v°)
De trere par devaunt, kar il est ben haut.

Mult est male beste cest cheval de Envye;
Il n'i ad autretel en tute ceste vye
Ke taunt se peine meimes pur abreger sa vye.

Il va roillant des oilz e hoche la teste,
Ne treit pas ou les autres mès cuntre eus moleste,
De autre mescheaunces si fet il grant feste.
Kant en le broche, tantost si ceste.

Nule rien ne vout maunger fur ke averun,
Amerok & jazerie, ceo est detraccioun;
Pus si est enbeveré de male suspecioun
E de un torbaz conreé de purpos feloun.

Kant antrés sunt en solaz il est en tristur.
Mult li est grant peyne de autres la valur;
Nule rien taunt het cum comun honur.

---

1. *Ms.* reo.
2. *Bodl.* de sovent.

Si vous preisissez autre par devaunt ly
Il get aval la teste cum eust l'esquinancy,
Kar il ly est avis ke vous despitez ly
Pur ceo ke vous preisez autre par devant vus dy.

Kant envyous vient a une mangerie
La ou il treve nule estrangerie,
Il volt cuntrefere la grant seignurie,
Pur ceo est la tere sovent enpoverie

Ceo cheval est trop surfetus e trop botavant,
Kar chescun par envye se met taunt avant
Deus jours ou treis a dispendre tant
Ke tut l'an après il est meyns vaillant.

Ke[1] dirrum de dames kant veinent a festes?
Les unes des autres avisent le testes,
Portent les bosces cum cornue[s] bestes;
Si nule est descornue de ly funt le gestes.

De braz funt la joie kant entrent la chambre,
Mustrent les coverches de sey e de kambre,
Atachent le botuns de cural et de lambre, (*fol.* 70)
Ne cessent de jangler taunt cum sunt en chambre.

La demandent les browes, se seient al diner.
Getent les barberes la buche pur overer.
Si entrast al hure un nice esquier
O un privé escharn ne porreit failler.

Pus funt eles mander le bon chapun en pain,
E de bone volunté mettent la main :
Tut le desakent; estaunchent lur feyn,
E beivent après un grandesim hanap pleyn.

O eus vistes vallez en unt assez a fere,
Servir les tutes, chescunes a plere:
L'un a la quisine lur viaunde a quere,
L'autre a la butelere le bon vin a trere.

Kant eles unt diné tut a grant leisir
Se herdent ensemble de privement parler;

1. *Ici commence le fragment du Musée britannique publié par Th. Wright.*

L'une de l'autre encerche le quer
Si acune priveté puisse alocher.

Pur ceo, damoyseles, en tele assemblé
Tenez la buche de mesure enseelé,
Kar si hors de curs eiez rien cunté
Vous serrez pur foles mult tost de eus jugé.
. . . . . .

Le garçun de la quisine trop est embrowé,
E si lest par laschesse la vessele delavé · (*fol.* 74)
Ceo sunt les peccheürs ke ja unt ublié
De laver lur almes suilles de peçché

Pur ceo, seignur, hastum nous a confessiun
Taunt cum sumes en vye e le temps avun,
Kar par cele soule e par contriciun
Lavez serrum surement de chescune pollucium.

Mès si nous seum teus ke taunt attendum
Ke les chevaus seient ferré de obstinaciun
E les fers atachez par desperaciun,
Ja n'esteut penser de trover pardun,
Kar c'est la fyn de tuz pecchez e clef de perdiciun.

Ore vous dirrai mun conseil pur bien eschaper :
Pernums cungé de la dame, si la lessum passer,
E turnum nous a dextre par un estreit senter :
C'est de amer Deu e sur tute ren duter.

Prium ore le douz Jhesu ke tute ren put fere
K'il dount nus sa grace, tant cum sumes en tere,
Tele veye tenir, cele part trere
Ke venir pussum al païs u ja n'avera guere.

Ky [1] voudra cest escrit sovent regarder
Il en avera matire de se confesser,
Tute maners de pecchez put icy trover
Fors soule privetez ke ne sunt pas a cunter [2].

---

1. *Ce dernier couplet est le premier de la pièce dans le ms. Bodley. Il en était probablement de même pour le ms. de Cambridge qui a perdu son premier feuillet, mais où du moins ce couplet manque à la fin.*

2. *Même sentiment chez William de Waddington :*

Des privitez n'i troverez ren,
Car mal peot fere ou poi de ben.
(*Hist. litt.*, XXVIII, 182).

Mès, allas ! trop i ad ici de nos enemis,
Ount nous sumus en ceo mund de tute pa[r]z asis.
De forclore la veye ke meyne a paraïs
Ici sant assemblé unze vinz e dis.

En marge : Nota numerum peccatorum hic recitatorum.

18. — Pièce de vingt vers dans laquelle le Christ est supposé s'adresser aux pécheurs.

Vous ke me veez en la croiz morir
E pur l'amour de vous si dure mort suffrir,
Pur l'amour de moy en tant vous afortez
Ke a tuz jours mès de pecché vous gardez ;
E kant il avendra ke vous seez temptez,
Pensez cum jeo estei pur vous en la croiz penez...

19. — Chanson qui a été publiée par M. Stengel d'après les mss. Douce 137 et Digby 86, de la Bodléienne. Elle se trouve encore dans le ms. de Lambeth 522, fol. 70. La leçon du ms. Phillipps confirme la restitution que j'ai proposée, *Romania*, IV, 380. Ici elle est écrite à deux vers par ligne.

Cuard est ke amer ne ose,
Vileyn ke ne veut amer. (*fol.* 74 *v°*.)
Sanz amour ne se repose
Quer de homme ne le penser,
Mès folie est de amer chose
Ke durée ne put aver,
Eynz deschet a chef de pose,
Après n'i ad ke solacer
Charnel amour est folie.
Ke veut amer sagement...

20. — La femme comparée à la pie, par Bozon. — Cette pièce en couplets coués n'était connue jusqu'ici que par le ms. Harl. 2253, fol. 112, où elle est anonyme, et d'après lequel Jubinal l'a publiée dans son *Nouveau recueil*, II, 326.

(Fol. 75). *Cest tretys fist frere* Nich. Boioun *del ordre de freres menours.*

Les femmes a la pie
Portent companie } En manere e en mours,

Escotez ke vous die
Quele companie } Tenent en amours ;

La pie de custume
Port penne e plume } De divers colurs ;

E femme se delite
En estrange habite } De divers aturs.

La pie ad lunge coue
Ke en tai poi se aproue } Pur sa pensantie.

E femme fet la sue
Plus longe ke nule coue } De poun ou de pie.

La pie est jangleresse,
Relement el sesse } De mostrer ou el est;

E femme harreit mut
Ke cel manere ne hut } Tel lur natur est.

. . . . . .

21. — Poésie sur l'Annonciation par Bozon. — Pièce en couplets coués, écrite, comme aussi les suivantes jusqu'au fol. 86, à lignes pleines. Le ms. Phillipps est le seul, à ma connaissance, qui nous l'ait conservée. Il se peut que ce soit la traduction d'une séquence perdue. Certains traits rappellent le *Missus Gabriel* [1].

(Fol. 75 v°). *Cest tretys fist frere Nich. Boioun, del ordre de freres menours.*

Le meel de ceel
Encontre feel
Nus viynt ja,

Par Gabriel
Ke vynt de ceel
En message ça [2].

Le message est teel
Ke Gabriel
Nous porta,

Ke le amer fel
En douce meel
Se changera.

Hore est changé
In douce avé
Le noun Eva

Par ky pecché
Fut comencé
Cum temoynnera.

Femele ke est née
Ben plorant dit *e*
Et male dit *a*

En mounstrance de *ve*
Ke le num Eve
Pronuncia.

Ve est a dire
Dolur e ire
Ke Eve purchaza.
. . . . . .

22. — Débat du corps et de l'âme. — Cette rédaction d'un thème bien répandu a été rencontrée jusqu'ici en trois mss. : Musée Brit. Cott. Vi-

1. Voy. *Romania*, IV, 371.
2. *Ms.* et (*ligature*) a.

tellius C. VIII, Arundel 288, et Bodleienne, Selden *supra* 74. Elle a été publiée d'après ce dernier ms. par M. Stengel, dans la *Zeitschrift f. rom. Philologie*, IV, 75. Les variantes du ms. Arundel ont été publiées, p. 365 du même volume, par M. Stengel, d'après une copie faite par M. Kœlbing. Déjà quelques vers en avaient été cités par M. Th. Wright, *Latin poems attributed Walter Mapes*, p. 23. Quant au texte du ms. Cottonien, qui contient l'unique copie connue des lettres d'Adam de Marisco, il a été publié par feu Brewer, *Monumenta franciscana*, I (1858), 587. Le ms. d'Oxford se distingue des autres en ce qu'il a seul une sorte de préambule composé de cinq couplets.

(*Fol.* 76). *La desputeyson entir le cors e l'alme.*

Si cum jeo ju en un lit,
La voiz oy de un esperit
Ke fu dampnee
Pleder forment o sun cors
Ke jut au cymiter par dehors
Enterree.

L'esperit vers le cors parla
E vilement le ledencha,
E dit : Alas !
Vous cheitif cors ke cy gisez,
Cum vous estez hore chaungez
De haut en bas !

Tut le pays vous honoura
Pur vostre richesse e douta
En vostre vye ;
Nule sale vous fut trop grant,
Nul robe trop lusant
Par seignurie.

Hore vous est pur sale baillé (*v°*)
Set peez de tere, mesuré
Escarsement ;
Une heire grosse e dure
Vus est livré pur vesture
Tant soulement...

23. — La plainte Notre-Dame. — Cette pièce, partout anonyme, a été, de même que le n° **6**, attribuée à Pierre de Langtoft et sans plus de raison. Elle se trouve dans les mss. du Musée Britannique, Cotton, Jul. A. V., fol. 174 v°, et Old Roy. 8. E. XVII, fol. 107 *c*. A ce dernier ms. est emprunté le titre « La plainte Notre Dame » qui fait défaut dans le ms. Phillipps comme dans le Cottonien. Elle a été publiée d'après le ms. Cottonien par M. Th. Wright dans le t. II (p. 438, cf. I, xv) de son édition de Pierre de Langtoft. Les trois mss. sont indépendants. Le Cottonien offre peu de variantes ; il y en a plus dans le Royal.

I Reigne corounee, flour de paraïs, (*Fol.* 77 *v°*)
De haute chose enprendre me suy entremis
Kant parouk ou madame ke suy tant cheitifs
Mès une fole baudour me ad le quer souzpris.

II Dame, jeo vous pri, pur vostre grant gentrise,
Si ma parole seit de folye esprise,

Escuzés ma folie e grantez (*f.* 78) seynte eglise
Ke la chose ke prie par vous nous seit aprise.

III Dame, si vous plest, pur vostre graunt bounté [1]
Mustrez nous les procès cum Jhesu fu penee
Kant la mort enprist pur humene lignee,
E quele fu la dolur dount ous li quer percee
Kant veytes vostre fiz a la mort liveré.

IV — Vous enpernez, dit ele, grant hardement
Ke me priez ore reercer ceu turment
Pus ke suy in joie e nul mal ne sent,
Assez le avez oï par escrit sovent.

V — Dame, ben ay trové ceo ke est escrit [2],
Ke de tous les pryvés toun fyz Jesu Cryst
Nul ne vyst la fyn, car checun se enfuist
Fors soulement vous e Johan le evangelistre.

VI — Volunters, fet la dame, e [3] ben le pus fere,
Hore me tourne a joie tout cel afere...

24. — Le Débat de la Vierge et de la Croix. — Sur le sujet traité dans cette pièce, qui paraît incomplète du commencement, je ne puis que renvoyer à la préface de *Daurel et Beton*, p. lxxiv [4]. Quant à la forme, c'est le douzain octosyllabique rimant en *aab aab bba bba*, forme, comme on sait, fort usitée à la fin du XIIe siècle et au XIIIe. Je ne sais s'il existe une seconde copie de ce Débat. Elle est fort corrompue. Je la crois d'origine française. On remarquera que cette pièce et plusieurs de celles qui suivent dans le même ms. sont précédées d'une sorte de rubrique composée de deux vers. Le même usage s'observe ailleurs encore : dans le ms. Douce, 210 (*Bulletin de la Société des anciens textes*, 1880, pp. 55, 60, et p. 73 du même volume, où on trouvera une rubrique initiale de quatre vers) ; dans le ms. du Mus. brit. 8. E. XVII, fol. 64; dans le Cott. Domitien A XI, fol. 99 (Fr. Michel, *Rapports*, p. 267); dans le Hral. 209, fol. 5 (Wright, *Reliquiæ antiquæ*, II, 248), etc. Tous ces mss. sont d'origine anglaise.

---

1. *Vers ajouté en marge par renvoi, et qui manque dans les deux autres mss.*
2. *Ce vers et les trois suivants sont au bas de la page, en renvoi.*
3. *Ces mots sont en renvoi en marge et sont destinés à remplacer ceux-ci qui sont dans le texte :* E si vous dirrai ke.
4. Une poésie en italien où le même thème est traité a été récemment publiée dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, II, 286.

Coment Nostre Dame e la croix (*fol.* 87)
Desputerent sanz nule voiz.

I

La Virge put hore asener
E de paroles aresouner
La croiz e dire en teu manere :
Dame croiz, tu deys ben penser,
Tout seez hore encenser,
L'encenz vynt de moun aumeyre.
. . . . . .
De autry lumere tu seez fere
Launterne pur tei allumer.
Tu t'enjohis du vieyre
Ke men est e comencez en heyre,
Ma chambre haut tenseer.

II

De autry quir fes large courroye
E de autry argent ta monoye,
Dont plus es riche ke Alisendre.
Cele flour dount as ta joie
Crut en moun pré, si Deu me voye.
Pur quey dounkes la dey tu prendre?
La croiz respont (*fol.* 79 v°) sanz at-
Virge, jeo te face entendre, [tendre :
Coment ke seyt, la flur est moie;
Le meen est ceo que wuyl aprendre
Kant en moy voleit descendre...

25 à **31.** — Les morceaux qui suivent, tous pourvus de rubriques versifiées et terminés par *Amen*, paraissent être les diverses parties d'une sorte d'exhortation morale qualifiée de « Sermon » à la fin du dernier morceau, fol. 84 : « Priez Dieu pour Bozon qui vous fit ce sermon », lit-on à cet endroit, et il est bien probable que le sermon commence aux vers qu'on va lire.

(Fol. 80.) *La parole Deu ke est prechè*
A rai de solail est comparée.

Ben deit homme ke alme porte
Ke sanz aprise la portereit morte
Receyvere e tenir en esperit
La parole Deu ho grant delit.
Le cors serreit en bref tens mort
Si par viaunde ne huzt confort,
E alme cherreit en grand languor
Si par aprise ne hut socour
Hore wount disaunt li juvenceus,
Ke coyntes sunt, jolifs e beus,
La ki beauté resemble la flour,
Ke matyn verdoy, au vespre gette colour :
« Nous awoum », funt il, « trop de precheours;
» Nous vodrum meuz ke fussent venours
» E nus heidisant au boys chacer,
» Ke tant nus venissent sovent precher.
» Hussem le secle tant cum dure,
» De lur sarmoun ne preygnoum ja cure.

» Il funt nos quers a mal hese ;
» Ne wuille Deus ke ceo nus pleyse !
» Il nous defendent nos joliftez
» E nous rehercent nos pecchez.
» Li secle est hore mout enpireez
» Pus ke precheours nous hunt prechez ;
» Nous trovem hore plus de pecché
» Ke avaunt lur venue furent pensez ».
Ceo dient les fous e lur peisera
Kant la mort les assaudera
Ke jeo les fray la moustreysoun
Ke pecché ne veent mye par sarmoun,
Mès par sarmoun (*f.* 80 *v°*) est aparceu
Le peril de pecché e meuz conu...

26. — (Fol. 81.) *Peynes e joies cy lisez,*
K'en l'autre vie serrunt trovez.

Ben e Mal unt fet covenant
Ke checun fra feste grant
A ses amis ;
Mès il y averunt diversitez
A les festes ke sunt criez
En divers païs.

Mal ad somouns touz les mauveis,
Haut e bas ke tenent leys,
De pecché mortel.
En puz de enfern mut parfunt.
Ky la venent arivé sunt
A mal hostel.

Kar il averunt feym e seyf,
Si ne troverent (*sic*) ke die : beyf,
Vin ne serveyse.
Touz jours criunt e crierunt
E lur peynes touz jours durrount
A lounge teyse.

En lu de payn lur ert donee,
Vil reproche de lur pecché
Par courouz...

Fin (fol. 82).

Mès lur graces ne oblyent poynt,
Kar il les dient mut a poynt
En chantant ;

E lowent ben lur creatour
Ke les [a] moustrez teu douzour
En semblant.

Hore deit prier li Bosouns
Pur ly e pur autres compaingnouns
Devoutement
Ke a cele joye Deu nous meyne
E de la feste pus[1] de peyne
Nus defent.

27. (Fol. 82) *Ke fous funt a seynz moleste*
Ke meynent treche par jour de feste.

En escripture awoum trovee
Ke treche est [a] dreyt apelee
La processioun au maufey.
Par jour de feste assemblee
Trestouz suhent la meyn senestre,
E unt lur clers e lur prestre
E unt lur baner e lur cloche
Ke les dormanz laundreit broche.
La cloche si est lur tabour
Ke somount les fous pur fere honour
As sathanas e deshonour
Au seynt ke deyt le sentyme jour...

28. *Coment nous sumes si contrarious*
A nostre Seygnur k'est sy douz.

Ky de touz mauz quert allegaunce,
Preygne ensample par meynte chaunce
De soun pecché aver peysaunce
E fere (*f.* 82 *v°*) amendes par penaunce...

29. *Coumparaisoun al haüst de ceste vie.*

Ceste vie ressemble al haüst,
Kant povres homme ne let pur chaud
De travailler forciblement
Pur soustenaunce ke au corps apent.
En cele sesoun porte fès
Pur estre meuz ehese après,
Mout harreyt un bon overour
Perdre en haüst un bon jour.
Sun travail prent a leger
Kant entent le bon lower.

1. Sic., *corr.* l'infernel pus (*puits*)?

En cele sesoun ke poy dure
Se quert viaunde e vesture,
E se fet a malhese
De estre après meuz ahese...

30. *Une courte ditee* (*fol.* 83)
De longe folie usee.

Escotez, seygnours, escotez
Les folyes ke sount usez
De plusurs ke wount a mouster,
Ke ren ne fount for jaungeler.
La parlent de vanité
Chascun seloum sun degré :
Les gentiz e les fraunks
Parlent de chens corauns,
Hou de faucouns ben volaunz.
La teent seignur sez parlemens,
La prent baillif les seremens,
La prevost receyt les mercimens,
Si ne fount a Deu nule reverence.
La pleyde chepelayn pur dymerie,
La counte veyllard de auncienerye ;
La fount ly juvenceus lur mokerie;
La tenent fous lur tenzerie ; (v°)
La parlent dames e dammeseles
De riche[s] dras e bele[s] seles,
De beau treszours, de corouneles;
De noveu geit de vei ceneles (?).
Chescun autre tant avise
Ke poi attendent au servise ;
E cele ke vosit volenteres
Ses prieres dyre a mousters
Pur les autres ne hose pas,
Ke de ly freyent lur gas.
Mès la vendra dounkes en place
Quele dame ont plus de grace
De estre prisee a la feste
Pur la tyre de sa teste ;
E la se pleynt la matrone
A ses veysynes Gylle e Jone
Ke ele ad perdu ces pocyns
Par felonye de ses veysyns.
L'autre respont : « E par veysynes
» Ay jeo perdu mes galynes. »
La terce dit ke tut sun lyn
Si est destrut par oselyn.

Ke sages est il lerra teus ocios e dira ses prieres de bon quer taunt cum est a mouster.

31. *Cument les fole genz*
Se affient trop en testamenz.

Hore escotez e vous dirrai
Une haut folye ke trové ay
Si est au secle trop usé,
Doynt meynt homme est engynné,
Ke poynt ne welunt en lur vye
De lur bens fere courtesie,
Mès tut se affient en testamenz,
En heide e socour de lur parenz
Ke pur les almes chaunterount :
Amourettes jolifs me funt.
Ceo est la messe ke il averount.
Après le jour ke enterré sunt,
Lors en tendrunt lur parlemenz,
Executours e parenz :
« Lessez » funt il « mort au mort,
» E vifs de vifs heyent confort.
» Cil ke est mort, Johan hou Rauf,
» Hou yl est dampné hou il est sauf:
» Si yl est sauf, il n'a mester
» Ke l'em face pur ly chaunter ;
» Si yl est dampné ne vaut ren
» Ke l'em face pur ly de ben.
» Mès pensum »funt il « de nos enfaunz
» Ke sunt beaus e taysaunz,

» Ke avauncé seyent par mariage;
» Si froum honour au lignage. »
Assy est sovent esprové
Ke ceste chose est verité :
Les bens ke lessent après lur jours
Coupent la corde de lel amours
Entre le mors e les vifs
E de amys funt enemys.
Lors est sage ke s'alye
A tel amy en sa vye
Ke après la mort le put trover
Devaunt ly a grant mester.
Ky tel amy vout trover
Par bone vie le deit aver.
Deu plus eyme bone vie
Ke nul tresour de tresorie.
Ke est bone vye vous dirrai,
Par aprise nunt par assay ;
Bone vie est de amer
Deu e homme de buen quer,
Volenters aler a mousters
E la dyre ses prieres,
Hayr pecché e vylenye,
Loaunge de ceste vie (f. 84)
En quer aver e afforcer
A charité (*sic*)
De bens leaument purchacer[1],
Hou poveres partyr en privetez,
Mal recevere sanz mal fere.
Une teus homme put Deu plere.
Hore quident plusours de male vie
Sentefyer lur ribaudie
Par cynkaunteyne de *ave Maries*,
Hou par aumoyne[r] un poy de mies,
Hou par june de Nostre Dame :
Force ne funt de male fame ;
Pur un dener a seynt Andreu
Cent feuz le jour parjuren[t] Deu,
Trouve un cerge devaunt la croyz
E maudit son preme de haute voiz ;
Quater poveres en sale peit
E de orde parole ne tent ja plet ;
A freres doune de ses bens,
E tent ses paysanz vil cum chens ;
Pur un dener a Haut pas
Sa lecherie ne lerra Pas.
Tele chose ne vaut ren
Sans lesser le mal e fere le ben.
Pryez Deu pur Bosoun
Ke vous fet ceo sermoun. Amen.

32, 33. — Deux petites pièces qui paraissent être de Bozon, bien que le ms. ne fournisse aucune indication expresse à cet égard. La première se retrouve dans le ms. 522 de Lambeth, fol. 220.

32. *Vous purveez en ceste vie*
De soustenaunce en l'autre vie.

Pus ke homme deit morir
E de ceo secle departyr
E aillurs saunz fyn meyndra,
Bon sereyt ke chescun trossat
Les bens ke il put en soun sak,
Kar jammès ne revendra.
Don pense checun de espleyter
Ke il ne perde le grant louher
Ke Deu promis nous a[2].
. . . . . .

1. *Ms.* purchacez.
2. *Les trois derniers vers sont un refrain qui se reproduit à intervalles réguliers.*

33. *Ke plusours unt aye*
Par un homme de bone vie. (*fol.* 84 *v°*)

Un prodom en compaignie
A plusours autres fet aye.
Par une homme de bounté
Put un pays estre sauvé.
En escripture est trové
E par assay est prové.
Par taunt say la verité,
Si hore ne fut une poynnee
De bone genz entremedlé
A grant noumbre trop soyllee,
Deu preyt vengaunce ben sovent
De ceo munde par gref tourment,
Kar ben savez ke averons trové
Garauntizon par sun vesyn le bon.
. . . . . .

34. — Prière à la Vierge que je transcris ligne pour ligne dans la pensée que l'auteur (Bozon ?) aurait peut-être eu l'intention d'écrire en vers.

Jeo vo salu, reyne de mercy e de pyté, (*fol.* 85 *v°*)
Vie, douçur e nostre esper, seez salué.
A vous crioums nous issilez ke sumes les enfans Eve,
A vous suspyruns o gemis e plurs en cete lermuse valce
Ha ! ha ! adunkes vous, nostre avowé,
Vous euz mercyables a nous seyent tourné,
E Jhesu le beneit frut de ta ventré
A nus après cest yssil seyt par vous mustré.
O tredebonere, o pleyne de pyté,
O tredouce Marie mere, fleur de virgineté !

35. — L'*Ave Maria*, en couplets coués.

Jeo vous salu, Marie,
De grace replenye, } O tey est nostre Seignur.

De totes la plus benuré
Beneit est le frut de ta ventré, } Jhesu le sauveour.
. . . . . .

36. — Invocation à la Croix en dix vers, rimant *abababcdcd*. Les vers impairs sont sûrement de huit syllabes, les pairs semblent bien n'en avoir que sept. La pièce paraît française plutôt qu'anglo-normande.

Croiz sentyme honourée Ou se pena Jhesu Crist (*fol.* 86)
Pur la gent ke fu mesalée Par le pecché ke Adam fist,
La char ne fu pas violée Ou le pere tel fiz mist;
Le sanc corut par les cynk plaies, Ceo ly vint de humilité.
Les anguesses, les assayes Ly vyndrunt de humanité.

37. — La prière de Notre Dame, par THIBAUT d'AMIENS. Pièce dont je connais, outre le ms. Phillipps, huit copies :

DIJON, 299[2], dernier feuillet [1].
DUBLIN, Tr. Coll. D. 4. 18, fol. 1.
OXFORD, Bodleienne, Digby 86, fol. 110 [2].
— — fragment non classé.
PARIS, Bibl. nat., fr. 12483, fol. 9.
— — — 12581, fol. 371.
— — nouv. acq. fr., 1050, fol. 264.
PAVIE, Bibl. de l'Université, fol. 4 [3].

De ces neuf mss., quatre seulement (Cheltenham, Dublin et les deux mss. d'Oxford) sont d'origine anglaise. Il y a là, en faveur de l'origine française de ce petit poème, une présomption qui est confirmée par le style et la langue. Quant à l'auteur, les indications ne manquent pas, mais elles sont contradictoires. Dans le ms. 12581 se trouve un explicit ainsi conçu : « Ci define la proiere de Nostre Dame laquele li chanceliers de Paris fist. » De là j'avais conclu jadis que l'auteur était le chancelier de l'église de Paris, Philippe de Grève, erreur que j'ai corrigée ici même [4] lorsque j'ai su que trois mss., les mss. de la Bibl. nat. fr. 12483, nouv. acq. fr. 1050 (connu sous le nom de chansonnier Clairembaut) et le ms. de Pavie, contenaient un couplet final où un certain Thibaut d'Amiens était désigné comme auteur. Il reste à chercher qui était ce Thibaut d'Amiens. Peut-être était-ce celui qui occupa de 1222 à 1229 le siège archiépiscopal de Rouen. Le ms. de Dijon indique comme auteur Richart de Fournival, mais c'est là une attribution qui doit être rejetée sans hésitation. Richart de Fournival, qui fut chancelier de l'église d'Amiens, combine en sa personne la qualité de chancelier indiquée par le ms. 12581 et l'origine amiénoise attribuée par d'autres mss. à Thibaut, mais, outre qu'il est bien difficile de ne pas se rendre au témoignage si précis et si fort des trois mss. qui ont conservé le couplet où Thibaut se nomme, il faut considérer que Richart de Fournival écrivait au milieu du XIIIe siècle, tandis que le poème doit être au plus tard des premières années de ce siècle, le fragment d'Oxford ayant été certainement écrit vers cette époque.

---

1. Renseignement dû à M. G. Paris.
2. Le texte dans la notice de M. Stengel sur ce ms., p. 30.
3. Voy. Mussafia, *Ueber eine Altfr. Handschr. d. K. universitætsbibliothek zu Pavia*, dans les comptes rendus de l'Académie de Vienne, LXIV.
4. *Romania*, I, 201.

Je ai un quer mult lent [1]
Ke sovent mesprent [1]
E poy s'en amaye,
E le temps s'en veet,
& jeo n'ay ren fet
Dunt fiaunce en eye.
Assey ay musé
Et moun temps usé
Dunt jeo atenk gref peyne [2],
Si par sa bunté,
La flur de pité
A soun fiz ne me ameyne [3]...

Fin (*fol.* 86 v°).

Rendez me l'amour
De moun bon seygnour
Eynz ke jeo murge
Ke il chescun errour
Par sa grant dozour
Voille en moi destrure.
Gardez me a la mort
Del enemy trefort
Ke il ne me pusse nure,
E puys a seur port
De verray confort
Me deygne conduyre. Amen.

38. — Notes en latin avec gloses françaises sur les diverses sortes de faucons, sur l'armement du chevalier tant pour le tournoi que pour la guerre. — Ce court morceau, dont on trouvera ci-après le texte entier, semble emprunté à quelque ouvrage analogue au *Dictionarius* ou au *Commentarius* de Jean de Garlande, ou aux traités *de ustensilibus* d'Alexandre de Petit Pont ou d'Alexandre Neckam. La présence d'une glose anglaise (*goshawk*, autour) montre que ce morceau a dû être composé en Angleterre. On recueillera dans ces quelques lignes des détails intéressants et précis pour l'histoire du costume militaire.

(*Fol.* 86 *v°*). Falcones dici possunt omnes qui ad *lure* veniunt, scilicet falcones *gentyl*, *gyrfaus*, *laners;* hii sunt diverse nature, et de singulis femella dicitur *formele* et masculus *tercelet;* est semper femella melior. — *Abescher faucoun*, hoc est dare sibi aliquid ad purgandum [1]. — *Gentis* non sunt ita nobiles et volant ad anates et raro ad aucas, *laners a anes et perdrices*. — Ad reclamorem vel reclamatorium, scilicet ad carnem, veniunt *ostours*, .i. [2] ancipitres, anglice *goshauk*, et hic similiter femella dicitur *formele* et masculus *tercele*. — *Esperver a perdrices* et *alowes* et est femella, *musket*, masculus, *a alowes*. — Falcones omnes debent prescindi parum unguibus, gall. *recoupes*, *ke il ne deivent rester*, et ideo percuciunt talo. Accipitres et omnes alii non debent prescindi.

---

1. *Il faut* let, mesfet, *qui s'accordent avec les vers* 4 *et* 5. *La faute du ms. Phillipps se trouve dans les deux mss. de Paris,* fr. 12581, *et* N. acq. 1050. — 2. *Corr.* paie. — 3 *Corr.* s. f. ne m' apaie.

1. Sens nouveau : Dans les exemples connus jusqu'à présent ce mot signifie donner à l'oiseau quelques becquées de nourriture de façon à le mettre en appétit.

2. Ce signe veut dire *id est*.

Modus armandi milites ad torneamentum.

Primo fit ignis et extenditur tapetum, et spoliatur ad camisiam; pectine parat capillos, in pede calciatur (*fol.* 87) *de quyr*, induit ocreas, gall. *muscylers*, in tibiis de *ascer ou de quyr boily*. Deinde *quysouns* in femoribus et genicularia, gall. *genulers*. Deinde *aketoun*, et deinde camisia de *Chartres* et *coyfe de Chartres* [1], et pelvim in qua debet esse *cerveylere* defendens capud ne contiguetur pelvis cum capite. Deinde loricam *quyrée, cote armée*, in qua fuerit signa militis, et *gayne payns ou gayns de baleyne sa espeye*, .i. gladius, et flagellum et galeam, .i. *heaume*.

Ad bellum : *aketoun, plates de Alemayne ou autres* cum ..... [2], *aketoun* ut supra et *bone gorgères*, gladius, *haches a pik*, et cultellus. Scutum raro portatur ad bellum quia impediret plus quam promoveret.

Ad hastiludia : *aketoun, haubert, gambisoun,* quod fit de panno serico et consimilibus, si sit preciosum, *nuelere ke sunt plates de ascer,* sicut *bacyn* et galea.

39. — L'ordre de chevalerie de Hue de Tabarie, poème bien connu, publié par Barbazan et par Méon, dont on a beaucoup de copies [3] et dont le succès s'est propagé à l'étranger [4]. Le texte du mss. Phillipps est, comme certaines autres copies, dépourvu de son prologue.

Cy comence la descripcion de chivalerie par Hue de Tabarie.

Jadis estoit en paienye
Un roy de mout graunt signourye.
Il fut mout leal sarazin ;
Il out noun Sadalin.
En le tens de cel bon roy
Fyrent a genz de nostre loy
Ly Sarasyns mout graunt damage
Par lour orgoyl e par lor utrage...

40. — Poème allégorique en quatrains où Jésus est représenté sous les apparences d'un chevalier.

(Fol. 90 v°)— *Coment le fiz Deu fu armé en la croyz.*

Seignours, ore escotez haute chivalerye,
De un noble chivaler qe pur l'amour s'amye

---

1. On faisait à Chartres des heaumes et des gambaisons ; voy. Guill. de Tudèle, v. 520-1.

2. Ici un mot abrégé que je ne lis pas : l'abréviation paraît donner *prece... bus*.

3. Par ex. Bibl. nat., fr. 837, fol. 154; 1553, fol. 410; 25462, fol. 149; Musée brit., Harl. 4333, fol. 115 (*Romania*, I, 209); ms. Johnson (*Romania*, V, 3), etc.

4. Voy. d'Ancona, dans la *Romania*, III, 186, ou *Studi di critica e storia letteraria*, p. 343.

Tant se myst avaunt qe il dona sa vye
Pur reyndre sa espouse, q'ele fu forbanye.

C'est la vie de home que jadis fu trayhe,
Mès son tredouz amy ne se hasta mye
Pur fere rescouz qe ele veïst sa folye,
Et coment de haut en bas out chaungé sa vie.

Il suffry bien longtenps qe ele fu grevée,
Qe par taunt puyt veer come ele out meschaungé,
Mès qant ele cria mercy, il en out pytee,
Et par taunt le plus q'ele fu engignée.

Soul se myst as champ pur reyndre sa amye,
Si venquist la batayle et conquist seygnurye,
Partye par poer et partie par mestrie
Et suffrist dure playes par douce jolouzie...

Fin (fol. 91) :

Il regarda les armes, si out graunt dedeyng,
Et Jesu ly suffryst de travailer en vayn.
Ben entendist le houre de lever sa mayn
Quant jugé fu a la mort lors nous tuz fist seyn.

Il lessa ses armes au fust atachee, (v°)
Si entra la batayle com champion prové,
Trova la s'amye dur enprysonee
Si la mena ove ly et myst en salveté.

41. — Pièce en couplets coués sur l'amour de la Vierge.

Nuyl ne deyt mounter en prys
S'il n'eyt d'amer aprys, } Qar ce est trebele enpryse;

E pur ceo jeo ne l'emprys
Mès de taunt poynt ne m'em prys, } Qe Deu pas ne me enpryse,

Par quey mon quer emprys a
D'amer cele q'en prys a } Tute bones enpryses.

. . . . . .

42, 43. — Chansons de GAUTIER DE BIBLESWORTH. Les deux pièces suivantes tirent leur principal intérêt du nom de leur auteur, de qui on ne connaissait jusqu'à présent que le traité signalé plus haut, sous le n° 1, et une tenson publiée dans les *Reliquiæ antiquæ* de Wright et Halliwell, I, 134. La première chanson, qui est une pièce en l'honneur de la Vierge, prouve que le goût des vers équivoqués avait pénétré en Angleterre.

(*Fol.* 92). *Cy comencent les dytees moun syre* GAUTER DE BYBESWURTHE. *Regardez, lysez, apernez.*

Amours m'ount si enchaunté — Qar touz jours deschauntoye,
Qe jeo ay tut dys deschauntee — Pur ceo tienz mon chaunt a deschaunt
Tut quant ke jeo chauntoye, — Qaunt jeo en chauntaunt chaunt chaunt.

Voici les derniers vers de cette ridicule composition (fol. 93) :

Gabriel, bone ryme as — Ou nous trestouz rymerons
E ta chaunçoun ben rymé as, — Par *ave* qe nous cryerons.
Qar qy la rymera — Ore vous ay, dame, rymee,
En paradys rymera — Veyez si jeo ay bein rymee.

43. — (Fol. 93) :

De bone femme la bounté
Vorroy bien qe fust counté } Si ee puysse[1],

Jeo fuse a blamer pur verité
Si jeo celasse lour bounté } Et me teüsse.

Pur un char q'ai charpenté
Ou tut le mounde i est entré, } Haut et bas

. . . . . .

Fin (fol. 95 v°) :

Ja n'est trovée en tere ou en mer
Piere preciouse nule si chere } Qe vayle a femme;

Ne charbuche qi est si cler
Ne diamand qe dure entier, } Ne autre gemme.

44. — Recueil alphabétique de proverbes rangés par ordre alphabétique. — L'écriture est assez fine; à la fin de chaque lettre il y a quelques additions de la main qui a écrit les ff. 87 à 95. Ces proverbes sont accompagnés de passages plus ou moins analogues tirés de la Bible. Nous possédons plusieurs recueils ainsi disposés, par exemple ceux que renferment les mss. Bibl. nat. lat. 10360 et 18184. D'autres, également accompagnés de citations bibliques, n'offrent aucun ordre, par ex. le ms. P. III. 3 de la cathédrale de Hereford. Ces divers recueils étaient, selon toute apparence, destinés aux prédicateurs. J'en ai formé toute une collection que je proposerai quelque jour à la Société des anciens textes français.

(Fol. 96) :

A besoyn voyt l'en qui amis est.— ECCLI. XII, 8 : *Non agnoscitur in bonis amicus.*

---

1. *Corr.* Se je peüse.

Au colon saül cerises sunt ameres—Prov. xxvii, 7 : *Anima saturata calcabit favum.*
Ausi bien sunt amorettes souz bureau cum souz brunetes.
Autel segnur tel meyné.
Assez escorche qui pié tient. — Rom. i, 32 : *Qui faciunt talia digni sunt morte.*
Au matyn hoste e au vespre loue le jour.
A ky Diex veaut aider nul ne ly peut nuire.

45. — Le roman de Fortune, par Simon de Freine. — On connaît déjà deux mss., l'un au Musée Britannique, l'autre à la Bodléienne, de ce poème dont l'auteur se nomme en acrostiche au début de son œuvre : voy. le *Bulletin de la Société des anciens textes français,* année 1880, p. 81. Le texte du ms. Phillipps se rapproche plus de celui du ms. d'Oxford que de l'autre. Il a quelques fautes en propre, par ex. la mauvaise leçon du v. 6, *Del aver Dé perdre rien,* au lieu de *Duel aver pur perdre rien.*

Solaz doune et tout ire (*f.* 107)
Icest romanz, ki l'ot lire ;
Mult porte en sey grant deport ;
On escrit est de confort.
Ne deit hom, ce mustre bien,
Del aver Dé perdre rien.
De autre part, pur rien ke seit,
Estre plus joius ne deit.
Nous est ki pur nul avoir
Rien voet joier ou doler :
En poi de ure vet et vient.
Ia hom sage sage plet ne tient.
N'est aver fors chose veine,
E ki lui aver se peine
Mult le quert od grant dolur,
E tut le pert a chef de tur.
Nous est ki aver desire,
Ia ne serra sanz martire,
Sanz tristur n'iert une hure,
Iant li curent pensers sure.
Pur mustrer ki rien ne vaut
Aver terriene ke faut
& ke mes n'eit hume talent
De trop amer or ne argent,
Vient un clerc ki fet sa pleinte
De fortune fausse & feinte...

Au bas de la page on lit, d'une écriture un peu moins ancienne : *Simund de Freine me fist.* — Fin (fol. 116) :

Pensez de la joie fine,
De la joie ke ne fine :
Ceo est la joie de la munt,
Icele joie Deu nus doint ! *Amen.*
Icil ke cest romanz fist
Sun nun en cest romanz mist.
Mis est en vint premer vers ;
Ceo puet veer ki est clers[1].

46. — Lettre du prince des envieux. — Cette pièce satyrique offre une certaine analogie avec la lettre de l'empereur Orgueil publiée par

1. Ces quatre derniers vers se trouvent dans le ms. du Musée, mais non dans celui d'Oxford.

Th. Wright dans les *Reliquiæ antiquæ,* II, 248 [1]. Je n'en connais pas d'autre copie.

Sacent trestuz ke ove may sunt;
E ceus ke a moy a venir sunt,
Ke jeo, prince de coveitus,
De orguil e d'envius,
As richesces ay doné & granté,
Ke en chef sunt ove moy demuré
Ke il purrunt tut a lur devise
Par force & fause cointise
A tort, par toute & par rançoun (*f.* [116 *c.*)
Par prises & par fause enchesun,
Par enprent & par tallage,
Par privelege & par utrage,
On cume puent penser autrement
Deceivre la commune gent...

47. — Paraphrase du *Pater* :

Oez mei tuz ke sanz error
Creez en Deu le creatur
Ki nus forma a sa semblance
Par sa seinte digne pussance, (*fol.* 116 *d.*)
A ki devoms nos oresons ;
Solum les moz entendoms
De une oreson ke solom dire
Dirray li sen e la matere.....

48. — Salut à la Vierge, en quatrains. — On voit par l'avant-dernier couplet, où se trouve un vers anglais, que l'auteur était né en Angleterre. Les pièces de ce genre sont si nombreuses qu'on ne peut être assuré de les avoir notées toutes. Je ne crois pas cependant avoir rencontré celle-ci ailleurs que dans le ms. Phillipps. Elle ne doit pas être confondue avec une paraphrase de l'*Ave Maria*, également en quatrains, que renferme le ms. Gg. 1. 1, de l'Université de Cambridge, et qui commence à peu près de même [2]. L'écriture en est peut-être un peu postérieure à celle des morceaux qui précèdent.

Ave seynte Marie, ave gloriose, (*fol.* 118 *a.*)
Ave reyne de ciel, ave preciuse,
Ave la mere Jhesu Crist, ave la Deu espose,
Amendez, duce dame, ma vie doleruse.

Ave seinte Marie pleyne de doçur,
Eyez merci de mey, du tutes dames flur,

---

1. Cf. *Bulletin de la Soc. des anc. textes,* 1880, p. 78.
2. Ave tres douce Marie, ave gloriouse,
Ave ros espani[e], ave preciouse.

Ke jeo par ma folie ne vinge a dolur,
Ou i ad peyne sanz fin e plur e tristur.

Ave seynte Marie reyne sucurable...

Fin (fol. 119 *b*) :

Marie espuse al creatur, sa fille & sa mere,
Ki portas tun saveor, tun fiz e tun pere,
Be myn help and my fultum that ich mey amendi here
Si ke m'alme après mes jors ne seit en peyne amere.

Marie, mere al tut pussant, humblement vus pri
E de cors e de quer a vus merci cri,
Ke, kant vendray a ma fin e parteray d'uci (*sic*),
De cest povre esgaré, dame, eyet merci. *Amen.*

49. — Les contes moralisés de Nicole Bozon. — C'est un second ms. de l'ouvrage de Bozon dont une édition est actuellement sous presse pour la Société des anciens textes français [1]. Ici l'auteur n'est pas mentionné. Le texte du ms. Phillipps et celui de Gray's Inn sont indépendants l'un de l'autre. Le premier souffre d'une lacune par suite de l'arrachement du feuillet 143. En revanche il contient un certain nombre de contes ou d'allégories, non des plus intéressants toutefois, qui manquent au second, et qui seront publiés en appendice dans l'édition.

(*Fol.* 120.) En ceo petit liveret peust l'en trover meint bel ensaunple de diverse matire par unt l'en peust aprendre d'eschure peché et de enbracer bounté, et sur tote ren de loer Dampnedé ky de bien vivre nus done ochesoun par la nature des creatures ke sunt sauns reson. Pur ceo dist seint Job 12 : « Vus ke ne savez mie le mel eschure e le bien elire, demandez des bestis » et il vus aprendrount, les oiseus qe volent et il vus en dirrount, les mattres » de la tere et il vus respoundrount, les peschouns de la mer et il vus de» mostrerount », ne mie en parlaunt, mès chescun en sa nature, diversement overaunt, coment par les uns, vus poez bien fere et coment par les autres de peril vus retrere.

Li noble clerk Ysidre nus dit en son livre [2] ke ad une pere q'est apelé magnete...

Fin (fol. 153 v°) :

Un prodhomme out en son hostel un ane e un pork, e aperceut ly ane ke le pork checun jour fut ben pu e renz ne fyt, e il touz jours en travayle e malement servy. Après se feynt malades e se cocha sus le fumer. La vynt la bone emme e le dona bone payn assez. Pensa cyl : « Cy ad bone vye », taunt ke un

---

1. Voyez ci-dessus p. 497.
2. Job, xii, 7, 8.
3. Etym. xvi, iv, xiii ; *cf.* Gesta Romanorum, *éd. Œsterley*, n° 145.

jour aparceut coment le pork fut saké vers la mort, e comensa de brayer e cryer, e coment le kotyl ly fut mys a la gorge : « Veyre veyre! « dyt il, e saut sus, « meuz vaut de travayler e sauver la pel ke de estre un poy ahesee e pus juher o kotel ». Pur ceo l'em dyt en chantaunt : « Meuz vaut plure chaut ke chaunteplure » [1].

50. — Le haut du fol. 154 est occupé par une lettre ou formule de lettre où sont énumérées toutes les qualités d'un épervier idéal.

Saluz. De cel esperver dunt vous me priastes ke jeo veyse e avisase, jeo ay fet vostre priere, e si le ay trové corteys e ben afeyté, de bone garde e ben meuwé e asez tard demaylolé. Si n'est pas criers ne glutous ne ravener; tout clos se tent en perche asis, must est viste de ele, ben prent e ben retent, si est de bon recleym; corteisement se peyst e queyntement se proynt e sovent espeiuke. Si n'est pas enrenee; du vol a la mayn, de la mayn a la perche ne ad teche de vilenye. Si ad la couwe enterc, sanz penne blemie. Hey ! munne treduz amye, cum cil dereyn mot fet mout a charger! ke si la cowe li fust ataiue par nul fol abat, sachez, douz amy, mout serreit enpiré vostre eschat. Saluz.

Suit un court extrait du livre de Sydrac : « In libro qui intitulatur » *Sydrac*, cap. 444°, de equo dicitur sic: Chival doit avoir en li quatre » choses longes et quatre choses larges ... » C'est le chap. 369 de la version italienne publiée par M. Bartoli [2].

A la fin du volume, à la suite de sermons prêchés en diverses églises d'Oxford par frère William Herebert, et de quelques autres morceaux, se trouvent des traductions anglaises de plusieurs hymnes. Elles sont accompagnées de cette note : *Istos hympnos et antiphonas quasi omnes et cetera transtulit in anglicum, non semper de verbo ad verbum, sed frequenter sensum aut non multum declinando, et etiam manu sua scripsit frater Willelmus Herebert. Qui usum hujus quaterni habuerit, oret pro anima dicti fratris.* — A côté de chacun des hymnes, en marge, on lit en effet le nom « Herebert ». Je n'ai point à examiner si cette note est transcrite d'après un ms. plus ancien, ou si réellement (ce qui me paraît assez probable) nous avons ici l'autographe de William Herebert. Je ferai remarquer que le ms. paraît avoir appartenu originairement sinon à un religieux, ce qu'il n'est pas légitime de supposer, du moins à un couvent, car on lit en haut du fol. 107, d'une écriture de bien peu postérieure à l'époque présumée du ms. : « Quant je pense de Jhesu Crist, la pensée » mun quer enducist. Priez pur le alme frere Jan de Kyngtone pur li » duz Jhesu Crist. » Plusieurs de ces hymnes et antiennes ont été publiés dans les *Reliquiæ antiquæ* de Wright et Halliwell, I, 86-8, et II, 225-9.

---

1. Cf. ci-dessus, n° **12**, second couplet.
2. *Il libro di Sidrach*, Bologna, 1868, p. 382 (*Collezione di opere rare o inedite*).

TABLE DES MATIÈRES.

Annonciation, poésie sur l'—, 21.
Ave Maria, voy. Saluts à la Vierge.
Biblesworth, Gautier de —.
Bozon, Nichole —.
Chansons, 19, 41-43.
Char d'Orgueil, le —, 17.
Château de loyal amour (ou Demandes amoureuses), 2.
Contes moralisés, 49.
Débat de la Vierge et de la Croix, 24.
Débat du corps et de l'âme, 22.
Débat entre une fille et sa mère, 14.
Faucon, lettre au sujet d'un —, 50.
Fauconnerie, traité de —, 5 ; termes de — expliqués, 38.
Femme comparée à la pie, 20.
Fortune, roman de —, 45.
Gautier de Biblesworth, 1, 42, 43,
Guillaume Twici, 3.
Jésus sur la croix, 18.
Jésus comparé à un chevalier, 40.
Joies Notre-Dame, les neuf —, 13.
Lettre du prince des envieux, 46.
Lettre sur un faucon, 50.
Modus armandi milites, 38.
Naturesse, traité de —, 8.
Nicole Bozon, 6-10, 17, 20-1, 25-31, 49.
Ordre de chevalerie, 39.
Passion, poème sur la —, 6.
Pater, paraphrase du —, 47.
Plainte d'amour, la —, 7.
Plainte Notre-Dame, la —, 23.
Pleure-chante, la —, 12.
Prière Notre-Dame, la, — 37.
Proverbes, 44.
Recettes culinaires, 4.
Salut à la croix, 36.
Saluts à la Vierge, 9-11, 15, 34-5, 48.
Sermons en vers, 25-33.
Sidrac, livre de —, 50.
Simon de Freine, 45.
[Thibaut d'Amiens], 37.
Traité ascétique en prose, 16.
Twici, Guillaume —.

TABLE DES POÉSIES PAR LE PREMIER VERS [1].

Amur, amour ou est vous (*Plainte d'amour*), 7.
Amours m'ount si enchaunté (G. de Biblesworth), 42.
Ave seynte Marie, ave gloriouse, 48.
Ave seynte Marie, mere al creatur, 11.
Ave virge Marie | Esteille ke dreit gwie, 10.
Bele mere, ke frai, 14.
Ben deit homme ke alme porte (Bozon), 25.

1. Dans cette table *Ki* est classé comme s'il était écrit *Qui*.

Ben e Mal unt fet covenant (Bozon), 26.
Ceste vie ressemble al haüst (Bozon), 29.
Croiz sentyme honourée, 36.
Cuard est ke amer ne ose, 19.
De bone femme la bounté (G. de Biblesworth), 43.
De celuy haut seignour ke fu en la croiz mis (*Pleure-Chante*), 12.
Douce dame, pie mere, 15.
Du chastel d'amours vous demeauns (*Demandes amoureuses*), 2.
En escripture avoum trovee (Bozon), 27.
Escotez, seygnours, escotez (Bozon), 30.
Femme ke aproche soun tens (G. de Biblesworth), 1.
Hore escotez e vous dirrai (Bozon), 31.
Jadis estoit en paienye (*Ordre de chevalerie*), 39.
Je ai un quer mult lent (Thibaut d'Amiens), 37.
Jeo vous salu, Marie | De grace replenyé, 35.
Jeo vo salu, reyne de mercy e de pité, 34.
La reigne de pecché est estreite de haut lignage (*Le Char d'Orgueil*), 17.
La Virge put hore asener (*Débat de la Vierge et de la Croix*), 24.
Le meel de ceel (Bozon), 21.
Les femmes a la pie (Bozon), 20.
Nuyl ne deyt mounter en prys,
Oez mei tuz ke sanz error (Paraphrase du *Pater*), 47.
Pus ke homme deit morir, 32.
Ky de touz mauz quert allegaunce (Bozon), 28.
Reigne corounée, flour de paraïs (*Plainte Notre-Dame*), 23.
Reigne de pité, Marie (Rutebeuf?), 13.
Reigne des aungles, recevez cest *ave* (Bozon), 9.
Sacent trestuz ke ove may sunt (Lettre du prince des envieux), 46.
Seignours, ore escotez haute chivalerye (Bozon?), 40.
Si cum jeo ju en un lit, 22.
Solaz doune e tout ire (Simon de Freine), 45.
Un prodom en compaignie, 33.
Un rey esteit jadis ke aveit une amye (Bozon), 6.
Va, escrit, en moun message (Bozon), 8.
Vous ke me veez en la croiz morir, 18.

Si on fait le départ des pièces originaires du continent et de celles qui ont été composées en Angleterre, on ne trouve à classer dans la première catégorie que les articles 2 (Demandes amoureuses), 12 (La Pleure-chante), 13 (les neuf joies Notre-Dame), 39 (l'Ordre de chevalerie) et, moins sûrement, les articles 24 et 36. Il se peut aussi que le n° 16, qui offre la traduction en prose d'un traité ascétique latin, soit pareillement d'origine continentale, mais il est permis d'en douter. Les proverbes (44) viennent assurément de France, mais le recueil peut en avoir été formé en Angleterre. Tout le reste est certainement l'œuvre d'écrivains anglais.

Entre ces écrivains, celui qui occupe la place prépondérante, c'est le frère mineur Nicole Bozon [1] jusqu'ici inconnu. Je n'ai pas l'intention d'étudier ici ce personnage intéressant qui représente un type particulier de la prédication populaire s'alliant à la poésie. L'édition de ses contes offrira une occasion plus opportune pour cette étude. Je me borne à dire présentement qu'il vivait au commencement du XIVe siècle et qu'il est permis de lui attribuer d'autres compositions encore que celles dont le ms. de Cheltenham nous offre un recueil déjà considérable.

On connaît depuis longtemps un écrivain du nom de Bozon (*Bozun* selon le manuscrit) qui se nomme à la fin de deux vies en vers de sainte Marie-Madeleine et de sainte Agnès dont l'unique copie est conservée dans le ms. Cott. Domitien A. XI du Musée britannique :

Mais jeo prie Marie la dulce
Ke sa bonté point ne grouce
De ayder Bozun en son mester
Ki sa vie voult translater. (Fol. 95 v°).

Jeo pri Angneis de Dieu cherie
K'ele nus seit en aye,
E k'ele prie pur Bozun
Ki ad descrit sa passiun. (Fol. 105 v°).

Th. Wright suppose que Bozon est encore l'auteur de sept autres Vies de saintes que renferme le même ms. Cottonien [2]. Cette opinion est vraisemblable, mais ce qui l'est moins, c'est cette autre assertion de Wright que le style de ces poèmes semble remonter à la fin du XIIe siècle. Une étude attentive, qui a porté principalement sur les vies de sainte Madeleine et de sainte Agnès, me conduit à croire que ces poèmes n'ont pu être écrits avant la fin du XIIIe siècle. Le ms. n'est d'ailleurs que du XIVe. Je suis entièrement disposé à identifier le Bozun du ms. Cottonien avec le frère mineur Nicole Bozon que nous font connaître les deux mss. de Gray's Inn et de Cheltenham. Ce n'est pas tout. Divers mss.[3] nous ont conservé la traduction en vers octosyllabiques d'un recueil de sentences extraites de la Bible et des auteurs profanes. Les vers sont à rimes plates et groupés quatre par quatre. En face de chacun de ces quatrains se trouve le texte latin correspondant [4]. Le titre, fourni par

1. Il est appelé quelquefois *Boioun* dans le ms. Phillipps ; j'adopte la forme *Bozon* qui est celle du ms. de Gray's Inn.

2. *Biographia britannica literaria*, II, 331.

3. Londres, Musée brit., Old roy. 8. E. XVII, Harl. 957, Arundel 507 ; Oxford, Bodleienne, Bodley 425, Selden *supra* 74.

4. Le latin manque dans le ms. Bodley.

l'un des mss.[1] est *Proverbe de bon enseignement*. C'est encore, selon toute apparence, un ouvrage de notre frère mineur. En voici le début d'après le ms. Selden *supra* 74 (fol. 38) :

Chier amis, recevetz de moi
Un beau present qe vous envoi :
Noun pas de or ne de argent,
Mès de bon enseignement
K'en escripture ai trové
E de latin translaté
En commun langage, pur amis
Ke de clergie n'unt apris.
Trestut est sen e verité
Ke ici troveretz enromauncé[2],
Ki bien l'entent e sovent lit
Preu en avera et delit,
Dunt celu soit de Deu beneit
Ke sa entente bien i met[3].

Li sages dit en sun livre
Ke comencement de ben vivre
Sur tute rien est a doter
Dampnedeu e honorer.

DAVID : *Initium sapientiae timor Domini* [ECCLI., I 16].

Li autre dit qe vostre entente
Devetz metre en ta juvente
De tous pecchez vous retrere
E ver bountés tousjours trere.

SALOMON : *In bonis sit cor tuum in diebus juventutis tue et a carne tua amove omnem malitiam* [ECCLE. XI, 9, 10].

Le poème se termine ainsi dans le même ms. (fol. 43 v°) :

Moult escrire e poi lire
Ne vault rien pur veir dire :
De courte lesson alme est pue
Ke par delit est conceüe.

PROPHETA : *Brevis oratio penetrat celum.*

Pur ceo voil issi lesser
De plus proverbes translater,
Qe ceux qe lisent cest escrit
En breve parole aient delit.

---

1. Old Roy. 8. E. XVII.
2. Ici le ms. Royal ajoute ces deux vers importants :
Un noum l'ay doné proprement :
Proverbe de bon enseignement.
3. Ce prologue manque dans le manuscrit Bodley.

Ore priez tous pur Boun
Ki vous presente ceste lessun
K'il par vostre oreisun
Viengne a bone salvacion.

Qui pro aliis orat, pro se laborat.

Explicit.

La fin diffère d'un ms. à l'autre. Le dernier quatrain ne se trouve pas ailleurs que dans le ms. Selden, ce qui ne serait pas une raison suffisante pour en contester l'authenticité. Or, dans le *Boün* qui y est nommé, je n'hésite pas à reconnaître notre Nicole Bozon. On ne trouvera pas ma conjecture trop aventurée, si on compare la formule dont Boün se sert pour réclamer les prières de ses lecteurs avec ces deux vers qui terminent la pièce 31 du ms. Phillipps :

Priez Deu pur Bosoun
Ke vous fet ceo sermoun.

L'histoire de la littérature anglo-normande, dans laquelle Bozon prendra désormais une place honorable, offre un intérêt que les travaux superficiels dont elle a été l'objet jusqu'à présent ne laissent pas soupçonner. C'est ce que j'espère montrer prochainement dans un ouvrage d'ensemble dont je réunis les matériaux depuis bien des années.

Paul Meyer.

PHONÉTIQUE LYONNAISE

AU XIVe SIÈCLE[1]

VOYELLES TONIQUES

A

A demeure, qu'il soit long ou bref, libre ou entravé : *blas* IV 4, *pales* palas I 15, D 2, *mar* mare A, 41, C, *menavont* minabant D 2, *levar* levare III 1 et les infinitifs des verbes de la première conjugaison, sauf ceux où l'*a* étymologique se trouvait placé dans le voisinage d'une palatale primaire ou secondaire ; — *pare* patrem A passim, VI 14, *fraro* fratrem III 1, *favro* fabrum D 2, *creares* creator + s A, 46 ; *armes* armas IV 27 ; *chargi* carricam B.

Le développement d'une palatale transforme l'*a* en *e* : *chief* caput IV 48, *chievra* capram VII 6, *chier* carum A, 56. Cette influence se manifeste exceptionnellement sur l'*a* entravé, avec cette différence que le *ch* n'est point accompagné d'un *i* : *cher* carnem A, 66, *cheuz* calcem C.

Cette influence du son mouillé s'est fait sentir, comme de raison, à l'infinitif des verbes appartenant à la première conjugaison : il en est résulté toute une série de verbes en *ier* : *ballier* bajulare III 1, *paier* pacare II 2, V 4, *changier* cambiare IV 75, *voidier* *vocuitare[2] 2, *mengier* manducare A, 67, *espublier* expublicare F 2, *eydier* adjutare D 2. Pour *remirer* A, 44, cf. à la posttonique *ciri*.

Lorsque le son palatal ne se produit pas, l'*a* demeure pur : *vacar* F 1, *taxar* IV 85, *revocar* F 3.

Dans les verbes en *ier*, l'*a* originaire reparaît à l'imparfait de l'indicatif et au participe passé : *commençavet* A, 35, *preavet* precabat A, 66,

1. Dans ce travail, nous négligeons systématiquement les faits qui sont commnns à tout le roman de France, tels que la persistance des consonnes initiales ou secondes consonnes d'un groupe.
2. Cf. *Romania*, IV, 261.

balliave III 16; *chargia* carricatam IV 84, *apoia* *adpodiatam D, 2, *paia* pacatum E, III 4.

Quelle était la nature de l'*a* de la terminaison participiale des verbes en *ier?* Dans les patois actuels du Bugey, cet *a* est ouvert et bref, tandis que celui des verbes en *a* est fermé et long. Ne serait-ce point une distinction du même ordre que traduirait la graphie *aa* employée par quelques-uns de nos textes pour représenter l'*a* participial des verbes en *ar? arestaa* *adrestatum III 20, *acordaa* -ati III 5, *donaa* donatum-ati D 2, *menaa* minati D 2, *robaa* *robatum D 2, *vaquaa* vacatum D 1, *pelaas* *pilatus D 1, *apellaa* à côté d'*apela* D 2, *jornaa* diurnatam III 33, *amenaa* adminati, *filaa* filatam, *fouczaa* falsatam, *ovraa* operatam, *salaa* salati H.

AV = *a: cla* clavem A, 77.

AT = *a: cita* civitatem IV, *clarta* claritatem A, 43, *jorna* diurnatam D 1, *pras* *pratus VI, VII passim, et tous les participes passés des verbes de la première conjugaison, aussi bien de ceux en *ier* que de ceux en *ar: lava* lavatam IV 70, *dona* donatum A passim, *crea* creati A passim; *ballia* bajulatum V, D 1, *certifia* certificatum IV 74.

La persistance de l'*a* étymologique, malgré la présence d'une mouillure, n'est point spéciale aux terminaisons participiales: *maytia* medietatem IV 1, *marchia* mercatum C, *pidia* pietatem A, 77, *sachia* *saccatam, le contenu d'un sac, IV 15.

Lorsque la déclinaison amène une *s*, il se produit une divergence dans le traitement des terminaisons masculines suivant que l'*a* tonique se trouve ou non dans le voisinage d'un *i* semi-voyelle. Dans le premier cas cet *a* s'assourdit en *e*, dans l'autre il persiste: 1° *pleyes* plicatos IV 37, *afaities* adfactatos C, *espachiez* expandicatus A, 37; 2° *salas* *salatus IV 45, *deputas* deputatos F, 2, *elevas* *levatus A, 43.

Au pluriel féminin la permutation en *e* est générale: *achetes* adcaptatas D 2, *chargies* carricatas IV 63, A, 75, D 1. De même dans les finales en ates: *clartes* claritates A, 44, *diversites* A, 71, *libertes* F, 2. Ajoutez *cles* claves F 1.

AM, AN. Entravé l'*a* latin se nasalise, lorsque la première consonne de l'entrave est une *n: lanpi* I 21, *lanci* I 16, *chanz* cantus A, 41, *grangi* VII 28. Libre il se nasalise devant l'*n* devenue finale en roman: *man* II 1, D 1, *pans* IV 5, D 2, A, 67, *humans*, A, 55, *soveran* F 3, *chapelans* E, *san* sanum F, 3.

Ne pourrait-on conclure de graphies telles que: *Johanna* VII 61, *lanna* IV 39, *semanna* V 4, D, 2, *campanna* cloche F 2, *chastannyes* VII 9, à la nasalisation de l'*a* tonique placé à la pénultième en roman? Cette nasation que je n'ai point rencontrée à la vérité dans le patois de Saint-Genis-les-Ollières (Rhône), est constante dans les patois de la Bresse et du

Bugey. — Nos textes connaissent d'ailleurs la graphie par *n* simple : *certana* V, *fontana* I 20, *lana* I 25.

A + y (ou gutturale) = *ay, ai, ei* ou *e : ayguy* *acquam I 12, IV, A, 41, *Eynai* Athenacum C, *chanpaigni* campaniam IV 36, *estaing* stagnum IV 28, *saint* sanctum A passim, mais aussi *sant* I 3, III 21, *san* E, *sein* sagimen D, 1, *egro* acrum IV 1, *ex* allios I 18.

ARIUM = *ayro, airo, eiro, ero* dans des mots de formation savante : *solairo* salarium D, 1 et 2, III 10, *essemplayro* A 38, *vicayro* A 73, *notario*, V 8, *commisseiro* V 8, *necessero* F 2.

ARIUM, ARIAM = *eyr, er, eri : volunteyrs* voluntarius A, 46, *primer* primarium I 21, *sauners* salinarios F 2, I 3, *peleters, taverners, codurers* III, 43, *chenaver* canabarium VII 22, *paner* C, *prisoner* D, 1, *benners* IV 22, — *cudurery* III 23, *perreri* IV 66, *columberi* VII 2, *lumeri* A, 40, *pereyri* petrariam VI 9, *verreres* vitrarias IV 44.

Sous l'influence d'une mouillure, le suffixe arium est devenu régulièrement *ier : sestier* C, *tiolier* tegularium, *clochier* (Lyon, Arch. comm., CC, 191), *noyer* nucarium VII 38, *dongiers* *dominiarius A, 73, *preyeri* precariam A, 53, *cusinyeri* A, 51.

Dès le commencement du XIVe siècle, la terminaison *ier* tend d'ailleurs à tout envahir : *prymier* A 41, mais *premer* A 58, *drapier, escoffier, ferratiers, taverniers* et à côté *cuderers, dorers, poters* F 2 ; *codurier, dorier* et à côté *meyseller, taverner* (Syndicat de 1364), *muniers, groliers* et *eschalers* III 23, 8.

L'*e* provenant de arium paraît s'être élargi en *a* dans les mots suivants : *contraro* D, 1, *necessaro* D, 2, *notaro* D, 1, *varz* varius IV 31, *saunari* salinariam I, *lanatari* I 4.

E

E long se continue en *e* et le plus souvent en *ey, ei : eglesi* F, 2, *puer* potēre V 3, *ser* serum A, 77, *cortesi* *curte(n)siam A, 36 ; — *pueyr* potēre A, 53, *treys* tres II 2, *corteis* *curte(n)sem A, 44, *meis* me(n)sem V 7, *peys* et *peis* pe(n)sum II 3, 1, *deveir* debere II 3, *feyes* fœtas IV 68, *torneis* turone(n)sem III 22.

E devant *n* est traité de même : *arena* arenam V 2, *plen* plenum A, 38; — *areyna* IV 8, *aveyna* D 2, *peyna* II 2, A, 39, *pleyna, pleina* A, 38, F 2, *pleins* A, 43.

La permutation en *i* n'est point inconnue[1] : *gesir, gisir* A, 61, 70, *ciri* (Comptes municipaux, CC, 373, Arch. de Lyon), *reysins* racemos IV

1. Voir pour ce cas l'art. de M. Cornu, *Romania*, VII, 356.

64. Ecclesiam est devenue *eglisi* IV, en passant par *iglyesi* que l'on trouve dans Marguerite d'Oingt.

E bref = *e* ou *ie* : *pecy* petiam IV 37. D, 1, *pera* petram IV 83, V 2, A, 59, *seglō* sæculum IV, A, 39, *secho* sedium A, 66, *Nises* Nicetius F, 2 ; — *entieri* IV 75, *pieci* IV 41, *piera* IV 76, *siecho* A, 65, *sieglo*, A, 76, *Nizies* III 21, *espieces* species IV 3, G, *liere* leg(e)re A, 38.

Devant *m*, *n*, E bref devient *e* ou *ei* pouvant se réduire à *i* : *ren* rem IV 47, *bein* bene A, 39, G, *fein* fœnum IV 65, *enginz* ingenios A 54, *bin* A, 40, et *beins* D, 1, au sens de fortune.

L'*e* bref mis en contact avec la voyelle suivante par la chute de la consonne médiale, a rejeté son accent et a pris le son d'*i* semi-voyelle : *jo* ego A, 72, *pia* pedem D, 1 et 2, *sieu* IV 23, *siou* sebum, D, 1 et 2, *tioles* tegulas IV 75, *miuz* melius A, 79. (Cf. à la protonique *nient* nec entem A, 41, *Biatrix* VII 33, *St Miard* sanctum Medardum[1]). Et *a fortiori*, lorsque le contact existait déjà en latin : *Diu* Deum A, 60. — La conjonction *et* suivie d'un mot commençant par une voyelle devient presque toujours *y* dans Marguerite d'Oingt : *y espous* A, 77, cf. A 37, 49, 50, etc., mais au contraire : *et dit li* A, 54, cf. A, 56, 61 et les cas nombreux où le scribe a employé l'abréviation &.

E entravé se conserve pur ; devant une nasale suivie d'une autre consonne il se nasalise : *besti* bestiam I 2, *terra* I 6 ; — *chalendes* kalendas I 2.

ECT, ESC = *e*, *ei* : *drez* directos V 9, F, 2, *profet* V 3, A, 36 ; *fres* frescum IV 47 ; *dreites* directas A, 47, *leit* lectum A, 62, *creytre* crescere A, 42. Il y a eu transposition de l'*i* dans : *liet* lectum A, 53, *deliez* dilectus A, 45, *supiet* suspectum IV 47. Cf. *promeis* promissum V 1 et *promyes* A, 92.

ERIUM, ERIAM = *ier*, *eri* : *mestiers* IV 65, F, 2, *merciers* F, 2 ; *maneri* III 3, *materi* A, 46, *merceri* IV 67, *feres* ferias I 20. Cf. plus haut arium.

Après une mouillure l'*e* en contact avec l'*u* venant d'*l* s'est parfois transformé en *i* : *aignius* agnellus I 11. Cf. *naviouz* naviculos I, 10.

Devant les liquides *e* a une tendance marquée à s'élargir en *a* : *sarges* sericas IV 38, *Marsal* Marcellum CC, 373, *Michal* VII 37, *novalles* novellas CC, 373, mais par contre *erbros* arbores V 1, *eires* arrhas CC, 373.

---

1. Cf. La Mure, *Hist. ecclés. du diocèse de Lyon* (calendrier diocésain), p. 269.

I

Long, il se maintient sans aucun changement : *farina* IV 4, *livra* libram II 3, *lin* linum I 6, *molin* IV 4.

I bref = *ey, ei : peyvros* piper + s IV 64, *peiz* picem I 17, *veis* vicem A, 36, D, 1, *navey* navigium D, 1, *deceyvre* decipere A, 51.

IN = *en, eyn, ein : menz* minus IV 15, A, 42, *en, em,* in A, 51, *senz* sine A, 51, *seyns* A, 74, *seins* IV 47. Il peut y avoir eu déplacement d'accent dans *ordenz* ordines C, A, 41, *homens* homines IV 22, II 2, H, *termen* terminem F, 2[1].

La voyelle latine a persisté dans : *livro* librum A, 36, *meravilles* A, 67, *merevilles* G, *gingibros* zinziber + s IV 64.

I entravé devient *e, ei : prioressa* A, 78, *vergi* II 1, *dedenz* de deintus IV 1, *lengues* linguas I 2 ; *promeis* promissum V 1, *appareisset* appariscat V 7.

-ICULUM, ICULAM : *vermeylli* vermiculam A, 37, mais aussi *peril* periculum, *lentili* lenticulam A, 74, 65.

I + *C* ou *G* + dentale = *ey, ei : beneyt* benedictum, *estreyt, dei* digitum, *freyt* frigidum A, 49, 75, 45, 47.

Suivant l'usage général en roman l'*i* de villa a persisté : *vila* III 1, D, 1. *Cil* ecce ille A, 44, *cil* ecce illi I 5, III 42, s'expliquent par l'attraction de l'*i* ou de l'*e* (= *i*) posttoniqne ; ecce illum a donné *cel* et ecce illam *cela* A, 39 et 45.

O

O long prend en lyonnais le son de l'o fermé (ou) que nos textes rendent indifféremment par *o, ou, u* : *tot, tota* totum-am A, 41, V 8, IV 76, *segniori* I, *nos* nos A, 43, *ora* horam A, 61, *preciosa* pretiosam A, 59, *glorios-osa* A, 43, 40, *mellior* III 20 ; — *touz* totos IV 46 et *toz* IV 47, *segniours* I 2, *glorious-ousa* A, 39, 47, *espous-ousa* A, 77, 50, *oura* horam A, 60, *precious* preciosum A, 39, *peysour* pensatorem II 2, *torneour* IV 44, *conselliour* III 1 ; — *hures* horas V 5, *seignurs* II, *lur* illorum IV 75, D, 2, *plesur* pluriores CC, 373, *segnur, Menurs* Minores E, *paur* pavorem, *Ornaciu* Ornaciosum A, 66, 73.

C'est à l'attraction de l'*i* posttonique par la syllabe accentuée qu'est due la forme *tuit* toti constante dans nos textes.

Il est à remarquer que dans Marguerite d'Oingt la graphie *ou* est cons-

---

1. Cf. *lavermes* A, 55. De même Rhodanum a donné *Roon* (*Cartulaire municipal de Lyon*, p. 420) par déplacement d'accent et assimilation. *Roon* s'est d'ailleurs réduit le plus souvent à *Ron* IV 17.

tante devant *r* finale en roman et qu'au contraire l'*o* persiste sous sa forme latine toutes les fois que la déclinaison amène une *s*: *doucour, amour, honour* et *doucors, amors, dolors, savors;* je n'ai relevé qu'une seule exception *lor* pour *lour* que l'on trouve deux fois (p. 46 et 58).

O demeure généralement devant *n*: *reparacion, Hugon* III 8, 9, *messionns* III 31, *son* sonum F, 2, *motons, compagnions* G, *copons, copponos* IV 4, *mayson* VII 12, *revelacion* A, 73. De même à la pénultième: *corona, persona* A, 60, 36, V 5. La notation *un* n'est point rare: *nun* nomen A, 57, *fasun* *factionem E, *reyzun* rationem CC, 373, *aparisiun, mesiuns, peisun* E.

O bref. Il se diphtongue d'ordinaire en *uo, ue*: *cuors* choros, *cuor* cor, *puot* potest A, 58, 47, 46; — *huelo* oleum I 21, *puebIo* populum F 2, *Fuer* Forum D, 2, *suers* soror + s E, *cuer* corium A, 52, C, IV 42, *ruello* rotulum C, G, *fuer* IV 3. De même *hues* ovos I, 3, IV 52 où *o* long a été traité comme bref, fait général en roman.

OCUM = *ua, ue*: *fua* focum A. 51, *lua* locum A, 40, 76, D, 2, V 5, mais *lues* locus-os A, 40, IV 36, *Beaujue* Bellumjocum CC, 373, f° 32. Cf. *Bornua* burgum novum I 26.

O bref résiste fréquemment à la diphtonguaison: *bos* boves I 2, IV 42, *o* hoc A, 73, *Jos* Jovis I 20, *moles* molas IV 80, *ovra* operam V 5, *cor* IV 47.

La nasalisation intervient devant *n* finale en roman: *bon* A, 50, *bonns* III 27, *bun* bonum E.

Il y a eu regression de l'i semi-voyelle dans *oylo* oleum I 21, C, *voil* *voleo A, 56, et résolution de la gutturale dans *avoy* abhoc, *oy* hoc A passim, *loy* locum D, 1 et 2, *noyre* nocere A, 56.

O entravé demeure; devant une *n* appuyée il se nasalise: *rollo* rotulum III 24 (plus haut *ruello*), *porc* porcum C, *forz* fortes VI passim; — *contios* computos D, 1.

OSS = *os, ous*: *gros* A, 65, *grossa* F, 2, *grous* CC, 373.

OC + cons. et OSC = *ue*: *huel* oculi A, 52, *pues* *pocsum A, 37, *huet* octo (Arch. comm. de Lyon CC, 373), *buec* boscum VII 56, mais *iiouz* et *heuz* oculos A, 39, 61.

L'i développé par la gutturale apparaît dans les mots suivants: *boyta* A, 55, *acoindes* adcognitos D, 2, *coiti* coctam IV 76 mais *coz* coctus IV 5, *coysi* coxa C, *noyt* noctem A, 53. Il y a eu regression de l'*i* dans *ploynes* *plŏvias.

U

U long demeure en Lyonnais comme dans les autres dialectes romans: *mesura* mensuram II 6 etc.

Il se nasalise devant *n* et s'écrit alors fréquemment *on*: *chascuns*

quisque unus(?) II 1, *luns* lunae dies D, 1 ; — *nigons* nec unum II 3, *vostron* A, 49, *chascons* II 1, F, 2, *alcon* aliquem unum A, 40, D, 2, F, 2.

UN devient *an* dans *Lian* Lugdunum I 4, 10, II, F, 1, III 42, *Lyan* A, 91, 10. Cf. *segant* secundum IV 84.

L'attraction de l'*i* posttonique se constate dans : *buyro* butyrum IV 10, *chapuis* chapusium D, 1, F, 2, *pecuyni* pecuniam V 6. *Pluis* plus A, 47, semble formé par analogie de *pluysors* pluriores A, 68.

U bref. Cette voyelle persiste sous sa forme latine dans *dui* duo IV 42, *dues* duas D, 2, *cuvro* cuprum IV 28, mais *couvro* IV 29 établit la prononciation *ou*, continuation de l'*u* bref. Cf. *siou* D, 1 et 2, et *syu* C, sebum. De même *nuys* nuces IV 13, *fluyvo* fluvium A, 42, mais *croys* crux A, 73.

U + N = *on : mon, ton, son* meum, etc., A passim.

U entravé passe d'ordinaire à *o : bochi* buccam D, 2, A, 40, *dessoz* de subtus IV 65, F, 2. Cet *o* était fermé : *jour* que l'on rencontre à côté de *jor* dans Marguerite d'Oingt et *cours* cursus que fournit la pièce V ne permettent aucun doute sur ce point.

Devant *n* la nasalisation s'opère et l'on a les deux graphies *on* ou *un : mundo* mundum, A, 39, *tomba* A, 91, *numbro* A, 58, *nombro* V , *segunt* secundum IV 84, F, 2, *segont* IV 85, *summa* V 6. — L'amincissement de *un* en *in*, fréquent dans les patois actuels, se remarque déjà au XIVe siècle : *inces* uncias [1].

U, long par nature, a persisté dans : *futa* *fustam IV 22, D, 1, *Just* Justum C.

U + CT = *uy, oy, oi : fruyti fruyta* fructa I 3, IV 53, *troytes* tructas IV 12, *point* punctum A, 51.

UL + cons = *ou, u* (ou) : *outra* ultra A, 41, *douz* dulcem ou *dulcium A 50, *vout* vult A, 46, II 1 ; *utra* ultra V 1, D, 2, *cutres* cultras IV 72.

DIPHTONGUES TONIQUES

Œ et Æ, voir *e* long et *e* bref.

AU = *o, ou : or* aurum D, 1, *soma* salma = sauma, A, 74, I 1, *somma* IV 16, *po* paucum D, 2, A 67, *Pol* Paulum II 2, *Po* A, 67, *choses* cau-

---

1. « Item cilz de Saint Pol a IV homens pan et vim et cher et astos et deniries et reysoles et piment et mebles et a II una templa de porc et II miches et II inces de vin. » (Arch. du Rhône, Arm. Abram., vol. 25, n° 4). Cf. pièce VI *cumunal* communalem 10 et *cuminal* 8, *cumynal* 12.

sas IV 75 ; *chousa* (syndicat de 1368), *ou* aut et même *hu* IV 32, *Montor* Montem de auro C, et *Montour* (Arm. Abram, vol. 25, n° 4).

VOYELLES PROTONIQUES

I. PROTONIQUES INITIALES OU ENTRAVÉES

II. PROTONIQUE LIBRE PRÉCÉDANT IMMÉDIATEMENT LA TONIQUE.

A

I. A demeure ; devant *n* ou *m* suivie d'une autre consonne il se nasalise : *aveyna* VII 13, E, *grava* gravati A, 45, *parochi* I 2 ; *changier* cambiare IV 75. Après un i semi-voyelle primaire ou secondaire, il s'amincit en *e* et le plus souvent en *i*, probablement après avoir passé par *ie* : *achetour* II 1, *chenaver* canabarium VII 47, *cheval* D, 1, *gelina* VII passim, E, *gesir* jacere A, 61 ; — *chival* C, *chimin* D, 1 et 2, V 2, VII 62, *chivalyers* A, 91, *gisir* A, 70, D, 1, *gitavont* jactabant A 37.

La persistance de l'*a* après *ch* est plus fréquente qu'en français : *chalour* A, 52, *chapuis* D, 1, F, 2, *chavouchour* D, 1 et 2, *chavalier* A, 90, *chavon*, cabonem A, 58, *chavauz* C, E, *achatet* adcaptavit C, VI 14, *charant* cadere habent F, 2, *chanever* VII 22, *chamin* V 1.

A + gutturale = *ay*, *ai*, *ey*, *e* : *maysex* macellus I 2, *aignius* agnellos I 11, *seyrement* sacramentum II 6, *erour* acrorem A, 66, *mengier* A, 67, *mingiables* D, 1.

Faits anomaux : *solairo* salarium D, 1 et 2, III 10 et 11, *soffrans* IV 64, *taussacion* III 1, *oveyna* VII 50, *tauxacion* H

II. A libre intertonique persiste ou devient *e*, *i* : *meravilles* *mirabilias A, 67, *merevilles* G, *edifiament* œdificamentum A, 50, *clarament* V 7, *deneries* denariatas II 1, *comandament*, *parlament* G, *armaura* armaturam, Arch. du Rhône, Arm. Abram vol. 25 n° 4, *torneour* IV 44, *seyrement* II 6, *chanever* canabarium VII 22, *enemis* *inamicos A, 57, *parchimin* pergaminum III 14, A, 64.

E

1. E protonique persiste, et se nasalise devant une *n* suivie d'une autre consonne : *deveir* debere II 4, *desirrar* A, 39 ; — *lentili* A, 65. — *Peisour* que l'on rencontre à côté de *pesour* (II 1) établit la prononciation ouverte du continuateur de l'*e* protonique ; on dit encore à Lyon : *règistre*, *enrègistrer*. La permutation en *i* se constate dans *cimitiero* A, 91, et *cidoles* schedulas III 14.

E + gutturale ou *i* semi-voyelle = *ey, ei, i : seignour* A, 65, *deleitier* delectare A, 39, *eyqui* ecce hic II 3, *meytia* IV 1, *profeytablo* F, 2 ; — *iqui* ecce hic, A, 73, *yqui* IV 85, *ygleisi* ecclesiam A, 77, *nygon* nec unum D, 1, II 3, *vittura* vecturam IV 75, *apparisseit* A, 40.

E en hiatus latin ou roman passe fréquemment à *i : briament* *brevamente A, 36, *Biatrix* VII 33, A, 49, *St Miard* Medardum, *nions* nec unus II 6, *piajo* *pedaticum I 9, *tioleri* tegulariam IV 77, mais aussi : *breament* A, 60, *neuns* A, 72.

L'élargissement en *a* devant les liquides n'est point rare : *Dalphin*, A, 74, *paleters* pelletiers, *allisan* eligant (Syndicat de 1368), *varay* veracum A, 40, *sarpent* serpentem E.

Faits anomaux : *avangelo* evangelium A, 47, *avangilos* V 7 ; — *domonstrance* A, 72; mais *demonstrances* A. 62, cf. *promeriment* CC, 373. Il y a eu assimilation dans : *Sabatin* Sebastianum E, *Czabatin* H.

II. E intertonique tombe quelle que soit sa quantité : *bergier* vervecarium CC, 373, *devrant* debēre habent F, 2, *charant* cadēre habent F, 2, *desirrar* desidĕrare A, 39, *recevrant* recipĕre habent V 8, *erragios* adretro + aticos III 7, *derrer* deretrarium III 5, mais *persegus* persecutus A, 37.

I

I. Il permute en *e* ouvert ou persiste sous sa forme latine : *fenis* finitus, *meynenz* minantes, *premeri* primariam A, 41, 74, 75, *messiront* miserunt D, 1, *Hereneu* Iraeneum C, *meravilles* A, 67, *temour* timorem A, 51 ; — *mirex* *mirellos I 7, *visitares* visitator + s V 5, *dimi* dimidium VII 20, *desirar* A, 54, *licenci* A, 67, 77, *satisfare* satisfacere V 9, et les mots de formation savante tels que : *ymagena*, *miravillous* A, 42, *Hyreneu* V 3.

IN + cons = *in* ou *en*, ce qui établit, au moins pour certains cas, l'identité phonique de ces deux graphies : *intret* intravit A, 54, *dedinz* de de intus A, 40, *quintal* II 1 ; — *enfermeri* A, 51, *dedenz* A, 40, IV 1, *enposez* inpausatus (Synd., 1368), *entret* intravit A, 54, *lengues* I 2, *enclinar* inclinare A, 59.

II. I intertonique, long ou bref, tombe comme toujours en roman : *saunari* salīnariam I, *sauner* salīnarium I 3, *clarta* clarĭtatem A, 58, *singularment* IV 85.

O

I. Libre ou entravé il est d'ordinaire représenté par *o*, parfois par *ou* et souvent par *u*, qui étaient bien évidemment trois graphies différentes

d'un même son (*ou*)[1] : *ovrar* operare IV 22, *poer* *potere A, 47, *solement* (Syndicat de 1368), *Johan* D, 1, *corona*, *dolour*, *overt* A, 60, 58, *molin* IV 4, *demorar* IV 74, *novalles* novellas CC, 373 ; — *soulament* A, 59, F, 1, *ouvras*[2] ; — *pueyr* *potere A, 53, *hubliavet*, *uvert* A, 71, *ufferendes* D, 1, *puer* *potere V 4, *Rumillie* IV 30, *cuvrir* cooperire V 3 ; — *adormit* A, 57, *aportar* D 1, *torment* A, 39, *codurer* III, 43, *grossament* V 1 ; *-cudurery* III, 23, *culeres* I 8, *curtil* VI passim, *adurmit* et *adurmia* A, 77, 61, *ublia* A, 64.

Devant les nasales on trouve les deux notations *o* et *u* : *honour* A, 49, *comunal* VI 9, *comunier* A, 63, *donar* D, 1, *donnar* G ; *-dunar* G, *cumunier* A, 63, *cumunal* I 16, *cumynal* VI 12, E, *dunet* donavit E.

L'*o* s'est affaibli en *e* dans *serour* sororem E, *serors* VII 15, *selouz* *soliculus A, 61, et a persisté avec le son de l'*o* ouvert bien assuré dans *solouz* A, 58.

La rencontre de deux voyelles produit par la chute du *t* a causé la forme *rionda* rotundam A, 62.

II. Il tombe à l'intertonique : *torneis* turŏnensis III 22, *empiria* inpejōratum V 5.

U

I. Libre, il reste *u* ou devient *o* suivant qu'il était long ou bref en latin : *plusors* III 11, *plusours* D, 1, *procuror* D, 1, *mullier* mulierem VII, 43, *curiousa* A, 50 ; *-governour* D, 1, *governar* IV 85.

Il s'est aminci en *y* dans *cumynal* communalem VI, 12, comme souvent en Provençal.

Entravé, l'*u* protonique bref devient *o*, *u* (ou) : *sojornar* A, 74, *ajornar* D, 1, *cortesi*, *ajotar*, *sofrir*, *gota*, A, 36, 37, 39, 47 ; — *suffrit* A, 60, *sustinir* A, 77.

Devant *n* il se nasalise et s'écrit indifféremment *on* ou *un* : *consemblant* IV 64, *mundanes* A, 50, *volunta* A, 50, II 6, *profundament*, *habundavet* A, 60, 68.

UL + cons. = *ou*, *u* : *doucour* A, 42, *mout* multum A, 56, *moutons* multones C ; — *ducour* A, 51, *mutons*[3].

---

1 Cf. P. Meyer, *Phonétique Provençale*, O, dans les *Mém. de la Soc. de Linguistique*, I, 151.

2. Leide de l'archevêché : « Item chacuns draps de seya qui est ouvras qui trepasse ne vint a vendre en ceta villa IV den. » (*Arch. du Rhône, Arm. Abram*, vol. 25, n° 4).

3. Arch. du Rhône, Arm. Abram, vol. 25, n° 4.

II. Il tombe à l'intertonique : *mengier* A, 67, *travallyer*, *agenolier* A, 51, 59 ; *eydier* adjūtare D, 2.

DIPHTONGUES PROTONIQUES

AU = *o* : *someri* salmariam A, 74, *oir* audire A, 50.

AU = *ou*, *u* (ou) : *outreyont* auctoricant V 8, et *otreya* A, 61, *clousures* F, 1 et F, 3 ; *-huy* auditum A, 36. *Au* provenant de *al* passe de même à *ou* : *outar* altare A, 55, *ounour* alenatorem H, *fouceta* *falsitatem A 38 mais aussi *fauseta* II 6, *chouchies* calciatas et *chauchia* VII 14 et 18.

VOYELLES NASALES TONIQUES OU PROTONIQUES

C'est uniquement au point de vue des sons qu'elles représentent que j'envisagerai ici les combinaisons lyonnaises *an*, *en*, *in*, *on*, *un*.

An provient de *a* + *n* finale en roman ou de *a* + *n* appuyée ; il devait sonner de même que le français *an* : *man* II 1, *lanci* I 16.

Le développement d'un *i* semi-voyelle par la gutturale a transformé *an* en *ain*, *ein*, *en*, *in* : *estaing* IV 28, *saint* A passim, *sein* sagimen D, 1, *mengier* A 67, *mingiables* D 1. *Main* que présente la pièce V et *fayn* que l'on rencontre dans Marguerite d'Oingt sont d'importation française ; mais comment expliquer *efaynt* infante(s) VI 25 ?

En peut sonner *an*, ainsi que l'établissent les rapprochements suivants : *sapienci* et *puyssanci* A, 40, *sergent* et *sergianz* D, 1, *chalendes* et *chalandes* (Synd. de 1368), *faysent* et *faysanz* AA, 55, 56, *enseguent* et *seguant* D, 2, *Henri* A, 76 et *Hanris* CC, 373, *arent*, *recevrent* A, 42, et *bevrant*, *serant* A, 41, *presenz* A, 36 et *presanz* (Synd. de 1368), *remembrenz* et *demonstranz* A, 72, *prendre* A, 37 et *randre* (Synd. de 1368).

Il est à remarquer que, abstraction faite de *puyssanci*, Marguerite d'Oingt maintient l'*e* dans tous les mots tirés de formes latines en *entia* : *licenci*, *patienci*, *differenci*, *diligenci* (p. 69, 39, 51, 55, 69) et *perseveranci*, *dotanci*, *remembranci* (p. 56, 54, 52). De même *diligenci* et *ordenanci* V 10, 9.

Les participes présents latins en *ens* ont donné en lyonnais, comme en français, des formes en *ans*, par analogie de la première conjugaison : *sorizanz* A, 57, *valliant* IV 86.

---

1. J'ai lu à la p. 42 de Marguerite d'Oyngt (Oyn) *perfaytament*. M. Cornu (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, II, 606) lit *per'aytimant*. Si cette dernière lecture est la bonne, — ce dont je doute un peu, les *e* du ms. ne pouvant guère être confondus avec les *a* et encore moins les *i*, — on pourrait conclure de la forme *perfaytimant* au son *an* des adverbes en *ment*. Pour la persistance de l'*a* protonique après l'yod dans *perfaytament*, cf. *profeytabla* F, 2.

En peut sonner *ein : despens* et *despeins* D, 1, 2, *senti* et *seinti* sanctam E, *ensi* et *aynsi, ynsi* A 79, 73, *menz* et *meins* IV 48, 53, *sens* et *seins* V 5, *teindres* et *tendrement* A, 80, 79, *dedenz* et *dedinz* A, 40, *tens* et *teins* A, 36 et 39, *vendro* et *veyndro* A, 77, *mengier* A, 67 et *mingiables* D, 1, *essemplayre* et *essimplairo* A, 38, 39, *entret* intravit et *intret* A, 54, *sintont* et *pensar* A 41. Cf. *entancions* (Synd. de 1368), *enfermeri* infirmariam A, 51, *enposez* (Synd. de 1368), *consentant* et *consintant* V, *teins* tempus et *prencipal* H, *simplament* A 64.

In sonnait de même qu'en français : *quintal* II 1, *imposition* IV 85.

On et *un*. Ces deux graphies étant employées indifféremment l'une pour l'autre, on est autorisé à en conclure à la similitude des sons qu'elles représentent : *monz* mundus A, 40, et *mundo* mundum A, 79, *segont* et *segunt* secundum IV 85, 84 *reyson* et *reyzun* rationem IV 76, CC, 373.

L'élargissement en *an* se remarque déjà dans *segant* secundum IV 85 et *Lian* Lugdunum I 10, II.

Patois actuels. Le son *in* (*ain*) s'est développé outre mesure et a envahi jusqu'aux continuateurs de *an* et *un* latin : *ven* vendit, *ren* rendit, *pension, patiamen* se prononcent *vin, rin, pinsion, patiamin*, dans le patois de Saint-Genis-les-Ollières (canton de Vaugneray, Rhône); *augminto* augmenter, *gins* gentes, *hardzamint* hardiment, *prindre* prendre, dans Roquille [1]; — *chaingi* cambiare, *graingi* graneam, *etraingi* extranearium (Saint-Genis-les-Ollières).

Un s'est aminci en *in : in* unum, *comin* communem, *lindi* lunae-diem (Saint-Genis-les-Ollières), et *ïn* unum dans Roquille. Nous avons vu plus haut que l'on disait déjà au XIVe siècle : *inces* uncias.

VOYELLES POSTTONIQUES

L'a posttonique demeure sous sa forme latine : *arma* animam A, 52, *ovra* *operam V 1, *farina* IV 4, *porta* portam V 3, *mesura* II 6, *villa* D, 1, *via* vitam A, 38, *partia* III 24.

Une palatale, quelle que soit son origine, réduit l'*a* à *i* [2] : *beti* bestiam IV 6, D, 2, *blanchi* A, 37, *vergi* II 1, *lanci* I 16, *lentili* A, 65, *preyeri* A, 53, *ayguy, aigui* A, 41, I 12, *eygui* B, toutes formes qui remontent à un type acqua. *Eyga* qui se trouve à côté d'*eygui* dans B provient d'aqua. Pour le maintien de l'*a* après une gutturale persistante en roman, cf. à la tonique *vacar* F, 1.

---

1. Guillelmo Roquilli, *Breyou et so disciplo*, Vardegi (Rive de Giers) et Givors, 1836, p. 9, 10, 12, 43. Là où *an* a persisté, il se prononce très ouvert et presque *ain : pretan* pourtant, *fan* famem (Saint-Genis).

2. Il y a eu plutôt contraction de *ia* en *i* : bestiam = *bestia* = *besti*. L'hiatus posttonique a persisté dans le bugeysien : *bétye*.

Lorsque la déclinaison amène une *s*, l'*a* s'adoucit en *e*: *armes* animas A, 41, *ovres* *operas V 4, *portes* portas IV; *besties* D, 1 et 2, *blanches* A, 37, *lances* I 16.

L'*a* posttonique des mots formés à l'aide du suffixe participial atam a été absorbé par la syllabe accentuée : *jorna* diurnatam D, 1, *sachia* *saccatam IV 15, *lava* lavatam IV 70, et au pluriel *salles* *salatas B

Tandis qu'en français les voyelles autres que *a* tombent et sont remplacées là où la prononciation exige une voyelle d'appui d'origine purement romane, en lyonnais, au contraire, ce rôle de voyelle d'appui est rempli par la voyelle latine elle-même qui persiste affaiblie. Notre plus ancien texte — les Visions de la prieure de Pelotens[1] — qui ne remonte pas au delà des premières années du XIVe siècle, distingue encore fort délicatement les diverses voyelles posttoniques et leur fait subir à chacune un traitement différent. *Dire* p. 47, *frare* 57, *mare* 49, *ome* 41, *noble* 43, *naytre* 65, *semblable* 62, *nostri* noster 50, *atris* alter + s 76, *autri* alteri 59; *autro* alterum 46, *autros* alteros 57, *conoisso* cognosco 36, *desirro* desidero 36, *espacio* 67, *livro* 36, *vostro* vestrum 56. La pièce I nous offre *vendres* veneris et *cerclo* circulum.

Cette distinction délicate entre les diverses atones latines s'effaça peu à peu : l'*o* devint la désinence masculine habituelle et s'étendit à des mots où l'étymologie ne l'appelait en aucune façon : *fraro* VII 6, *reyalmo* V 1, *veindros* F, 2.

Faits anomaux. Marguerite d'Oingt nous offre quelques exemples du maintien de deux métatoniques : *ymagena*, *epistola* qui sont des mots des formation savante. Cf. *amandoles* C et *amandres* amandulas IV, 64 et les formes telles que : *espacio* A, 55, *officio* III 29, *contio* computum A, 61.

LES TROISIÈMES PERSONNES DU PLURIEL EN LYONNAIS[2]

I. *Habent*, *faciunt*, *vadunt*. Ces trois types ont donné en lyonnais, de même qu'ailleurs, des résultats identiques : 1° *ant* III 42, A, 41, 47, C,

---

1. L'édition du « Carcabeau du péage de Givors de 1225 » a été donnée d'après une copie de 1375 environ. — Ma copie des Visions, comme celle de M. Cornu, porte Pelotens; j'ai eu tort dans mon édition de remplacer la forme ancienne par la forme plus moderne Poleteins (p. 35).

2. Voyez l'étude que notre savant maître, M. P. Meyer, a consacrée aux *troisièmes personnes du pluriel en provençal* (*Romania*, 1880, p. 192).

3. Œuvres de Marguerite d'Oyngt, p. 47, *font*. Ma copie, d'accord avec celle de M. Cornu, porte *fant:* j'avais relevé cette erreur ainsi que quelques autres dans une liste d'errata que l'éditeur, par amour-propre typographique, a refusé de faire paraître.

F, CC, 373, H. 2° *fant* A, 41, 47 [3], F, 3, H. 3° *vant* VII 30, C, H, et dans Marguerite d'Oyngt, p. 44, *vant;* — *vont* qui se trouve à la ligne suivante est une erreur du scribe, le texte qu'il copiait portait peut-être *sont* qui, en tous cas, donnerait un sens bien plus satisfaisant que *vont.*

Futurs. Les Visions nous offrent à la fois et souvent côté à côte des futurs en *ant* et des futurs en *ent,* ce qui m'a amené à conclure à l'identité phonique de ces deux notations : 1° *bevrant, mangirant, serant* 41 ; 2° *agostarent, voudrent, sentirent, oserent* 45. Les textes écrits à Lyon même ne connaissent que la forme en *ant: arant* IV 73, H, V 1, *recevrant* V 8, *itarant, leissirant* IV 75, *arreterant* IV 75, *charant* F, 2, *devrant* F, 2, *entrerant* IV, *veyeterant* IV 75, *farant* F, 1 et 2, *porrant* IV 75 F, 2, *paierant* IV 61, *rendrant* IV 3, *serant* IV 85, V 6, F, 2, H, *vudrant* IV 75, F, 2, *vendrant, acheterant* H.

II. Latin -ant. L'*a* posttonique se conservant pur dans notre dialecte, on devrait trouver partout la reproduction exacte de la finale latine, mais ainsi que M. P. Meyer l'a établi «, l'analogie des formes venant de la finale *-unt* est venue troubler la dérivation étymologique. » De là les divergences que l'on relève dans nos textes.

Indicatif présent : *depleyont* IV 75, *donnont* F, 2, *gardont* A, 73, 41, *portont* C, *motront* IV 75, *retornont* A, 42 ; — *delectunt* A, 46.

Imparfait de l'indicatif : *aviant* A, 58, *erant* A, 37, *estiant* A, 41, D, 1, *faysiant, rendiant, tineant* A, 42, 63, 59 ; — *etiaunt* estebant H, *aveont, aveunt, despleavont, erunt, osavont, tineunt, faysiunt* A, 74, 45, 58, 43, 75, 58, 42.

Conditionnel : *porriant* A, 42, 67, mais aussi *porriunt, sariont* A, 45, 44.

Subjonctif préset : *preignant* F, 2, *seyant* IV 75, *seiant* I 26, A, 44, H, *vigniant* F, 2, *puyssant* F, 2, *deivant* F, 1, *faczant, metant* (Synd. de 1364).

Imparfait du subjonctif en essa : *eragissant, estramesant, ferissant, prissant, panesant* A, 52, 57, 53, 67, 57.

III. Latin -ent, -unt. A. -ent : *deyvont* I 24, *deyvont, devaunt* H.

Le subjonctif présent de la première conjugaison a donné par analogie des finales en *ant: achetant* (Synd. de 1364), *gardant* (*Id.*), *paiant* IV 85.

B. -unt. *Ind. prés. : volont* V 8, F, 2, H, *beyvont* A, 41, *vendont* I 20, *dionl* dicunt D, 1, *vinont* veniunt H ; *volunt* F, 1, *pount* A, 45.

Parfait de l'indicatif : ajotaront, descendiront A, 73 ; *comencarunt, estendirunt* A, 65, 58.

CONSONNES CONTINUES

H

Cette consonne tombe d'ordinaire en lyonnais comme ailleurs : *otal* hospitalem D, 1, *ora* horam, *ome* hominem A, 61, 41, *oy, o* hoc A passim. Toutefois l'*h* originaire a persisté dans un assez grand nombre de cas : *harent* habere habent A, 45, *hora* A, 61, *homent* hominem A, 40, D, 2.

Elle apparaît même là où l'étymologie ne l'appelait point : *hu* aut IV 1, *havet* ab hoc IV 3, *hues* ovos IV 52, *hun* unum A, 50, *heyres* à côté de *eires* arrhas CC, 373, *habundavet* A, 68, *hovrages* CC, 373, *holmos* ulmos VI 26. C'est donc simplement un signe sans valeur phonique.

J

J demeure à l'initiale devant *o* et *u ;* il est rendu par *g* lorsque la voyelle qui le suit est un *e* ou un *i : Jos* Jovis dies I 20, *jota* juxta A, 62, V 3, *Just* C ; — *gesir* jacere A. 61, *gitavont* jactabant, A, 37.

A la médiale il se vocalise : *maiour* majorem IV 63, *peiour* pejorem D, 1.

I ou Y en *hiatus* suivant une consonne

LI se réduit à *l* mouillée : *foylles* folias A, 86, *pailly* paleam II 5, *merivillies* *mirabilias CC, 373, *Rumillie* Romeliam IV 30, *sallians* et *saillianz* salientis IV 68, *salleyt* et *sayleit* A, 41, *palli* paleam D, 2, *fili* filiam A, 54, *talli* III 24. Il y a eu attraction ou disparition pure et simple de *i : oylo* oleum I 21, *huelo* I 21.

RI. L'*i* est généralement absorbé par la voyelle accentuée : *gloyri* gloriam A, 51 et les suffixes arium, ariam ; la palatale a disparu dans *glori* A, *mirors* *miratorius A, 40 ; elle s'est attachée à la posttonique dans *proprio* A, 73.

VI = *gi, g : alegiez* adleviatus A, 82, *sergianz* servientis D, 2 ; *Limogins* *Lemovianus (CC, 60, *Arch. de Lyon*), *sergens* D, 1. La regression de la semi-voyelle s'est produite dans : *fluyvo* fluvium A, 42, *ployves* pluvias A, 75.

SI = *s : eglisi* IV, *maysons* mansiones C, *maisoner* IV 22.

MI : *vendeymi* vendemiam IV 1.

NI. L'*i* a mouillé l'*n* dans : *chataignes* IV 63, *chataignies* C, *vigni* vineam A, 75, *segnour* A 36, *segniori* I, *ognions* uniones I 18, *chas-*

tannyes VI 9, *vini* VI 24 ; il a été attiré par la tonique ou s'est consonantisé : *Oyn* Iconium A, 90, *Yoing* CC, 60, *Anthoyno* CC, 60, *moynos* C ; *estranjo* extranei I 20, *estranges* II 1.

DI. *Jor* diurnum A, 55, *jornal* CC, 373, VII 20, *gajo* wadium IV 74, *gageri* VII 12, *guagios* III 18, *orjo* ordeum B ; — *siecho, secho* sedium A 65, 66, *vercheri* viridiariam VI et VII *passim* ; — *dime* dimidium IV 64, *dimi* VII 20.

TI et CI : *avancier, atisier* D, 1, *depecier* D, 2, *lancier* A, 81, *porchacier* D, 1, V 3, *cha[n]con* cantionem A, 41, *faczon* factionem IV 11, *maczon* D, 1 et 2, V 2, *lanci* lanceam I 16, *peissons* IV 47, *estimanci* aestimantiam IV 44, *grasi* gratiam E.

L'*i* a persisté dans des mots de formation savante : *espacio* spatium A, 55, 67, *epassio* B, *prejudicio* F, 1, *officio* III 29.

La dentale s'est maintenue dans le groupe *sty : besti* et *besties* D, 2.

A la finale en roman TI ou CI = *s, z : pris* pretium IV 64, *servis* servitium I 26, *gles* glaciem CC, 373, *glaz* A, 52.

TE = *ch : poche* *poteat V 3, 4, H ; *cf. secho*.

CHI : *parochi* parrochiam I 2.

BI : *changier* IV 75, *logier* D, 2, *changio* III 19, *rogi* rubeam A, 39.

PI : *sagi* sapiam A, 76.

Et la forme isolée : *proxian* propianum CC, 373.

L

L simple ou redoublée, à l'initiale ou à la médiale, se maintient selon l'usage général : *lanci* I 16, *livro* A, 36, *pales* D, 2, *vila* III 1.

La permutation en *r* a eu lieu : *arbaresta* A, 75, *sendar* franç. cendal, E, *parmes* palmas A, 52, *car* quales I 26, *Johans de la Barma* III 23, *Arbers* Albertus III 23, VII, 22, *Guillermons* III 23, *arbarestier* CC, 62, *Montfarcon* et *Monfalcon, ormo* ulmum (Arch. Comm. de Lyon CC, 373, mais aussi *holmos* VI, 20, *arseir* ad illum serum D 2.

A la finale en roman *l* persiste : *natural* IV, 22, *eternal* A 70, *otal* hospitalem D 1, *ruysel* rivicellum A 75, *agnel* IV 9, *fermel* *fermellum A 42, *fil* filium VII 4, A, 37, *cil* ecce illum A, 75, *curtil* *cohortilem VI, VII passim, *col* collum I, 13.

Devant une autre consonne, et notamment devant une *s* de flexion, la vocalisation est de règle : *chevaux* caballus IV 43, *saunari* salinariam I, *fauceta* falsitatem II 6, *mortauz* mortalis A, 72, *fermeuz* *fermellos, *mezeuz* misellus A, 37, *ruysseuz* A, 75, *beuz* bellus A, 58, *beuta* *bellitatem A, 41, *curtiuz* *cohortilis VI 32, *fius* filius E, *mantiouz* mantiles H, *ceuz* ecce illos A, 73, *ceouz* A, 64. Toute-

fois *l* résiste assez souvent à la vocalisation : *quintalx* IV 65, *reyalmo* regalimen V, 1, *qual* qualis IV 74, *salvour* A, 60, *alcon* A, 40.

L'apocope de la liquide est encore plus fréquente : *acuna* A, 51, *atant* aliud tantum I, 6, *corporaz* corporales A, 62, *quaz* qualis A, 61, *quax* IV, 75 *atro* V, 4, A, 54, D, 1 et 2, F, 2, *agnex*, *agnellos* IV 32, *maysex* macellus I, 2, *porcez* porcellus A, 47, *veisex* H, *ciz* ecce-ille+s A, 41, *humiz* humilis A, 50, *curtix* cohortiles VII 14, *fiz* filius VII 34.

PL : *pleyes* plicatus IV 37, *plusors* III 31, *plaes* plagas A, 37. La transformation en *bl* est intervenue dans l'exemple bien connu : *droblos* duplos D, 1.

BL : *blanchi* A, 37, *blas* ablatus IV 4.

CL, GL. Ces groupes ont persisté à l'initiale et dans le corps des mots lorsqu'ils étaient appuyés : *cla* clavem A, 77, *clara* A, 52, *closures* IV 1, *gles* glaciem CC, 373 ; — *mesclez* misculatus IV 3, *enclos* IV 3, *cerclo* I 22.

A la médiale, la gutturale a développé un i qui est venu mouiller l'*l* : *agenolier* A, 59, *travallyer* A, 52, *vermeyles* A, 60, *troliares* torculator + S I 21, *lentili* lenticulam A, 65, *velli* vigiliam E .

TL. Quand ce groupe n'est pas traité comme le groupe CL, la dentale s'assimile à l'*l* : *ruello* rotulum et *espalla* spatulam C.

Epistola est un mot savant calqué sur le latin A, 68.

DL : *Amandoles* C, *amandres* amandulas IV 64.

R

Il persiste à la tête et dans le corps des mots : *reis* radices I 18.

Métathèse de l'*r* : *troliares* torculator + s I 21, *fromajos* formaticos.

Epenthèse de l'*r* : *trenpla* temporum C, *trabla*, *trableta* tabulam A, 67, 77, E, *tremplo* templum CC, 60, *estrableysont* établissent F, 3, CC, 373, *droblos* duplos D, 1. Cf. *novelarment* A, 90.

Chûte de l'*r* : *eguel* anc. h. all. urguoli A, 38, *femel* fermellum A, 37, *maguiglier* CC, 62, *atillieri* CC, 373.

Permutation en *l* : *Katelina* III 1, E, *trenpla* temporam C, *cultil* cohortilem VII 13, *fla* fragrum A, 47, *Cristoble* Christophorum (Leides), *vergiel* VI 8, *Volzo* VII 47 à côté de *Vorzo* VII 46.

A la finale en roman *r* persiste d'habitude : *temour* timorem A, 51, *mayor* majorem C, *primyer* A, 41, *chenaver* VII 22, *levar* levare III 1 et tous les infinitifs des première, deuxième et quatrième conjugaisons.

Un certain nombre de mots présentent toutefois des exemples de la chute de l'*r* finale qui, aux siècles suivants, sera de règle : *necessita* ne-

cessiter, *revela* revelare, *desirra* desiderare A, 50, 41, 45, *entra* intrare A, 45, *regarda* A, 40, *fla* fragrum, franç. flair A, 47, *passa* passare II 6.

V

Initial ou médial, il persiste en lyonnais : *veis* vicem A, 36, D, 1, V 4, *vila* III 1, *aveyna* VII 8, *ploywes* pluvias A, 75.

Il est tombé dans *briament* *brevamente A 36.

A la finale en roman il tombe : *cla* clavem A, 77, *bo* bovem IV 42, *ney* nivem A, 59, *Bornua* Burgum novum (Comptes municipaux). Cf. *ha* apud A, 52.

Et devant une *s* de flexion : *bos* bovis I 2, IV 42, *vis* vivus C, *hues* ovòs I 3, *gries* greves A, 60, *chaitis* captivus A, 79, *ballis* ballivus D, 1.

V = *b* : *bergier* vervecarium CC, 373.

V = *g* : *gaz* vadus A, 75.

W

W = *g* guttural : *garda* A, 54, *gajo* IV 73, *guagio* D, 1, *gaygnier* A, 52, *regardavet* A, 38, *regart* A, 54.

F. PH

Se maintient : *favro* fabrum D, 2, *feyes* IV 69, *defor* deforas A, 36 ; *Darfin* delphinum, *Saphurin* Simphorianum CC, 37, *Darphinal* CC, 373.

S

Cette consonne demeure avec le son fort à l'initiale et dans le corps des mots quand elle est appuyée : *sal* I 1, *segniours* I 2, *singularment* IV 85, *soma* I, 1, *sorors* A, 50, *pensavet* pensabat A, 38 ; — *ci* si A 39, *fauceta* II, 6.

S forte est fréquemment représentée par *s* simple à la médiale : *desus* VI 9, *trapasont* C, *groses* grossas, *caysi* franç. caisse I 7, *coysi* coxa C, mais *passar* D, 2 et G, *grossa* F, 1.

S entre deux voyelles prend le son d'un *z* : *rosa*, *gloriosa* A, 47, 55 ; — *martiriza* A, 77, *pozar* CC, 373, *chozes* causas E.

S persiste habituellement devant *t*, *c*, *p* : *acostuma* IV 85, *suspiet* V 2, *testa* A, 52, *resplandors* A, 63, *honesta* A, 49, *fenestra* A, 55, *mesclez* misculatus IV 3, *despens* D, 1, *espicer* G, *besti* I 2, *festa* E. Mais aussi : *beti* bestiam IV 6, *teta* A, 59, *replandour* A, 63, *supiet* suspectum IV 47, *epassio* spatium B, *futa* IV 44, *Jut* Justum E, *Sabatin* Sebastianum E, *ita* statum E.

S tombe devant *n* : *anos* asinus B, *anna* *asinatam IV 1 [1]. Après les liquides *r* et *n* l's se redouble d'ordinaire : *s'enssiegont* D, 1 et 2, *offenssa* D, 1, 2, *dispenssa* dispensatum D, 2, *monsseignour* D, 1, *censsa* H ; *arsseir* ad illum serum D, 1, mais *arseir* D, 2, E, *sarssi* H. De même *tagssas* taxatus, *tagssacion* III 37, 17. Il y a eu assimilation de la consonne précédente : *assi* ad sic, franç. ainsi, *assey* ad se A, 36, 41, *yssi* in sic (?), franc. ainsi D, 2, F, 3, *cussi* cum sic A, 69, *Mossi* et *Mosseignour* CC, 373, *nossay* non sapio A, 66.

Devant *s* impure il y a prothèse d'un *e* et le groupe *es* peut se réduire à *i, y* : *espacio* A, 55, *epassio* B, *espala* C, *espousa* A, 50, *espicer* G ; — *yteit* stat F, 2, *ita* statum E, *ytar* A, 76.

S de flexion se laisse volontiers remplacer par *z* ou par *x* : *ordenz* ordines C, *douz* de illos III 1, *coz* coctus IV 5, *diz* dictus V 5, *jornauz* VII 15, *genz* gentes D, 2, *faysanz* A, 55, *maysex* macellus I 2, *razex* *radellos I 9, *quintalx* IV 64. De même *dedenz* IV 1, *menz* IV 48 ; *cax* casus IV 85.

Z

Z est devenue *g* de même qu'en français dans : *gingibros* zinziber + s IV 64.

N

A la finale ou première consonne d'un groupe, il nasalise la voyelle qui précède [2] : *neyres* nigras A, 37, *minet* minavit A, 39, *lana* I 25, — *lanci* I 16, *pan* IV 5.

L'*n* se redouble fréquemment soit à la finale en roman, soit même à la médiale : *mann* III 1, D, 1, *pann* D, 1, H, *maczonn* D, 1, H, *messionns* III 31, *bonns* III 7, 27, *blannq* H, *Johanns* III 23, *navatanns* H, *peisonns* H ; — *lanna* IV 39, *Johannins* III 41, *campanna* cloche F 2, *basannes* D II, IV 30, *chastannyes* VII 9, *semanna* V 4, D II.

L'*m* est venue prendre la place de l'*n* originaire dans : *em* in A, 52, mais *en* 52, *poimt* franç. point II 3, *leems* A, 78, *vim* vinum (*Arm. Abram.*, vol. 25, n° 4).

A la finale *n* tombe lorsqu'il est précédé d'une consonne : *for* furnum A, 81.

NM = *rm* : *arma* animam A, 43.

NN = *n* : *chenevo* cannabum I 24.

N'R = *ndr* : *Vendros* Veneris diem E, *cindres* cineres CC, 373.

---

1. Faut-il lire *auna* ? Cfr. *oveyna* VII 50. 14.
2. C'est ce qu'établissent les patois actuels.

NS = *s*. La chute de l'*n* qui, au reste, se produisait déjà dans le latin vulgaire, est constante : *motres* monstratas IV 75, *motront* IV 75, *demostret* mais *demonstrances* A, 62, *remas* remansum A, 66, *tra* trans A, 51, *trapassaz* A, 90, *pesar* pensare II 1, *cortesi* A, 36, *epuza* sponsata E.

NF : *eforcier* A, 67, *effanta* A, 71, *efaynt* VI 25.

ND, NT. L'*n* persiste : *acoindes* adcognitos D, 2, *sanda* sanitatem A, 56, *espanchimenz* A, 39, mais *espachies* expandicatus A, 37. De même *chacon* cantionem A, 41.

NV. L'*n* disparaît d'ordinaire : *covient* convenit A, 83, *covignabla* conveniabilem V 5, *evoy* A, 83, *covent* A, 67, mais aussi *convens* conventus A, 67.

M

Initiale ou médiale, elle se maintient : *mann* III 1, *pluma* C.

A la finale en roman ou première consonne d'un groupe elle nasalise la voyelle précédente : *changier* IV 75, *ren* rem IV 15, *trenpla* temporam, *teins* tempus III 16, *om* hominem, franç. on, F, 3, *lanpi* I 21, *decenbro* D, 1.

M'L, M'R = *mbl, mbr : senblanz* A, 55, *ensenblo* III 5, *remembravet* A, 71, *nonbro* D, 2, *chanbra* A, 76.

MN = *m : lumeri* A, 40, *damagier* A, 52.

CONSONNES EXPLOSIVES

C ou K

C initial ou appuyé.

CA. La gutturale s'est maintenue dans : *campanna* F, 2, *capitanns* D, 1. Mais d'ordinaire le *c* devant *a* prend le son *ch*, de même qu'en français : *chalendes* I 2, *chargi* I 6, B, *changio* III 39, *chenevo* IV 58, *chievra* VII 6 ; — *eschalers* scalarios III 8, *sechi* IV 68, *marchiandises* IV 75.

CA = *g* spirant dans *Bergier* vervecarium CC, 373, *mengier* A, 67, *pregier* praedicare A, 81, *sarges* sericas IV 39, *dyemengi* domenicam CC, 373, *pregeours* praedicatores CC, 60, *Pregurs* E, *erragievet* exradicabat A, 75, *empegiment* impedicamentum A, 45, V 3, *chargi* IV 63, *pegi* picam D, 2, *jugimens* judicamentos F, 2.

La gutturale a disparu, non sans avoir auparavant transformé en *i* l'*a* posttonique : *diomeini* dominicam E.

Dans les finales en aticum la gutturale s'est transformée en palatale : *eajo* aetaticum A, 53, *fromajos* B, *servages* IV 51, *balliagio* D, 1, *erragios* III 8, *fromagios* IV 10, *viajo* viaticum E, *piajo* *pedaticum I, 9. De même *clerguns* clerici + ones E, où le *g* était spirant ; on dit encore à Lyon : *Les Clerjons de Saint-Jean.*

Fait anormal : *maguiglier* matricularium CC, 373.

CE, CI : *certana* V 5, *cent* IV 52, *cervella* A, 52, *cerclo* I 22, *porcez* porcellus A, 47, *perceyvre* percipere A, 52, *citiens* II 1, *excepta* IV 33 ; *ruysseuz* et *ruysel* rivicellus A, 75, *siri* ceram E, *sendar* franç. cendal E.

Mais *pugins* pullicenos VII 14.

Nos textes ne connaissent pas le *c* cédille ; le *c* spirant devant *a*, *o*, *u* est rendu indifféremment par *c*, *cz* ou *s* : *deczay* III 1, *czabatin* Sebastianum H ; *ico*, *co* A, 57, *doucors* A, 41 ; *czo* III 3, 20, IV 4, *Bezenczon* IV 67, *maczon* D, 1 et 2, *faczon* IV 11 ; *so* ecce hoc E, G ; — *Panczu* III 18.

C médial.

Devant *a*, *o*, *u*, il peut s'adoucir en *g* : *segont* secundum A, 75, *segunt* IV 84, *nygon* nec unum D, 1, *neguna* A, 52, 54, *segur* securum D, 1, *figues* IV 64, *persegus* persecutus A, 37.

Devant *e* et *i*, il prend le son spirant : *maysex* *macellus I 2, *raysin* racemum C, *faseit* faciebat A, 51, *Nizer* et *Nisies* Nicetius CC, 373, III 2, *plaizir* E.

La gutturale s'est résolue en i : *pays* pacem A, 54, *voys* vocem A, 54, *paier* pacare II 2, *preyeri* precariam A, 53, *oyes* aucas IV 51, *aduyont* adducunt I 9, *paia* pacatum III 4.

Elle est tombée purement et simplement : *preeri* precariam A, 59, *nient* nec entem A, 75, *edifiament* aedificamentum A, 50, *neuns* nec unus A, 66, *diont* dicunt D, 1, *significanci* significantiam A, 69.

C final en roman s'adoucit en *g* ou tombe : *pag* pactum D, 2, *adong* ad tunc D, 1, et dans le Règlement fiscal de 1351 que j'ai publié dans *Lyon-Revue* : *bang* franç. banc H, *porg* porcum H ; — *ars* arcos I 23, *frans* francus IV 1, *po* paucum, *fua* focum, *lua* locum, *amis* amicos A, 67, 51, 78, 36, *vra* veracum I 3, *clers* clericos D, 1, *flan* flaccum A, 88, *blans* *blancus IV 5.

La résolution en y est fréquente : *oy* hoc A *passim*, *avoy* apud hoc A, 42, *lay* illac A, 44, *veray* veracum A, 69, IV 84, *Eynai* Athenacum C.

Un certain nombre de noms de lieux qui se terminent aujourd'hui en y se terminaient au XIVe siècle en *eu* : *Marcyeu* actuellement Marcy VII, *Maysimeu* actuellement Messimy VI, *Verchireu* aujourd'hui Verchery [1].

CL, CR = *gl*, *gr* : *seglo* saeculum A, 39, 47, *alagrament* *alacramente A, 57, *laygremes* lacrymas A, 50, *egros* acer + s IV 1, *iglyesi* ecclesiam A, 57. *segla* B ; mais *maclo* masclum IV 54 et *meclet*

1. Carte de l'Etat-Major, n° 168, Lyon.

misculavit A, 52, *mesclez* misculatus IV 3, où la gutturale sourde a été protégée par la consonne précédente. — La gutturale a développé un i, de même qu'en français et en provençal, dans : *fayre, playre* A passim, *erour* (= *airour*), acrorem A, 66.

A l'initiale CL et CR persistent purs : *clavel* A, 52, *crey* credo A, 47.

CQ = *yg* : *aygui* acqua A, 75, IV 68, *eygui* B.

CS (x) : *tagssas, tagssacion* III 37, 17 ; — *layssier* laxare A, 65, *boyta* A, 55, *coysi* coxa C.

CT : *fruyti* fructa I 3, IV 53, *faites* factas A, 40, *leit* lectum A 62, *profeytablo* F, 2, *deleitier* A, 39, *coiti* coctam IV 75, *noyt* noctem A, 53. mais *coz* coctos IV 5.

QU

L'élément labial a disparu. A l'initiale ou appuyé QU persiste tantôt sous sa forme latine, tantôt écrit *c* : *quant* quando A, 36, *quar* quare A, 46, D, 1, *quatro* A, 59, *quarrons* IV 76, *quarrex* quadratellos D, 2, *unques* unquam + s A, 53, *quareyma* III 1, *quintal* IV 33, *quinta* quem ?, franç. *quelle* A, 55 [1], *que* qui A, 46, *quin* quintum 1/5, IV 7 ; — *carreuz* quadratellos A, 53, *cauz, cal* qualis qualem I 25, *caus* qualis A, 66, *carteron* I 21.

Cf. par contre *quausa* causam D, 2, *exequtours* F, 1.

Je n'ai d'autre exemple à citer de la conversion de QU en sifflante que *chacuns* quisque unus A, 44, IV 9.

A la médiale QU s'adoucit en *g* : *enseguant* insequentem D, 1, *aygui* acqua A, 75, *aygi* I 11, *egua* equa A, 74.

QU'R : *siegre* sequere F, 3 ; — *coyre* coquere IV 76.

G

G initial ou appuyé se maintient dur devant *a, o, u* : *longes* longas D, 1, *lengues* linguas I 2, *lenges* F, *governar* gubernare IV 85, *gota* gutta A, 47.

L'assibilation s'est produite dans *joy* gaudium A, 66, et probablement aussi dans *vergi* virgam II 1, mais *quid* de *gelina* VII 3 gallinam rapproché de *galina* VI 19 ? La graphie *lenges* linguas que l'on rencontre ainsi que la forme *lengues* dans nos textes, militerait en faveur du maintien de la gutturale dans *gelina*.

---

1. Sur l'étymologie de *quinta* et l'impossibilité de tirer cette forme du latin *quanta*, voyez : Ascoli, *Schizzi franco-provenzali* dans l'*Archivio Glottologico Italiano*, vol. III, p. 91, note 1.

G = *ch* : *chanba* *gamba A, 75, *parchimin* pergaminum III 14.

Médial, G tombe : *leal* legalem IV 18, *leaux* II 6, *plaes* plagas A, 37, *tioleri* tegulariam IV 76, *sauna* sagunam (CC, 61, f° 1, et CC, 191, f° 2 v°.

Il s'est vocalisé dans : *leialment* IV 85, *reyalmo* regalimen V 1, *play* plagam A, 52.

GE, GI : *regir* IV 85, *general* IV 85, *gens* gentes A, 47, *ymagena* imaginem ; *jiens* gentes III 21, *genz* III 30.

La gutturale s'est résolue en *y* : *mays* magis A, 53, *rey* regem F, 1.

Elle a disparu dans : *seelz* *sigillus F, 1, *vintein* vigintesimum IV 3.

GR, GL persistent à l'initiale : *graci* gratiam A, 54, *glaz* glaciem A, 52. A la médiale le *g* se fond en palatale : *Leiri* Ligerim D, 2, *enteriment* (= enteiriment) A, 50.

GN, NG : *estaing* et *estaign* IV 28, *leigni* ligna IV 85, *seignal* signellum V 4, *loing* longe D, 2.

A la finale en roman *g* disparaît d'ordinaire ou se durcit en *c* : *san* sanguinem et *sans* sanguis A, 66, 52 ; *sanc* A, 52, *bourc* burgum F, 1.

T

Précédé d'une voyelle qui disparaît en roman, il s'est parfois adouci en *d* : *sanda* sanitatem A, 56, *cudyet* cogitavit A 54, *acoindes* adcognitos D, 2, *pleidier* placitare F, 1, *clodel* *clausitellum D, 1, *coduriers* F, 3, *perda* perditaIII 36, D, 1, G, *cuydave* cogitabat D, 1. De même dans *cindres* cincturas CC, 384, où l'appui remonte au latin.

Médial, sa destinée habituelle est de tomber : *pueir* *potere F, 1, *seya* setam IV 66, *minuar* *minutare G, .

Il s'est adouci en *d* dans : *pidia* pietatem A, 77, *pidouz* pietosus A, 54, 72.

A la finale, il disparaît quand il suit un *a* tonique roman : *universita* F, 1, *pra* pratum VI 26, *blaz* *ablatus IV 68, *jorna* diurnatam D, 1, *paia* pacatum III 4, et tous les suffixes en -atum, -atam, -atem, mais *secret* A, 69, *revelavet, eret* erat A, 69, *pochet* *poteat et *poche* V, 3, 4.

Précédé d'une consonne, il persiste d'ordinaire : *cort* curtem D, 1, *sort* sortem D, 1, *comenciment* A, 39, *bonament* F, 3, *tant* tantum III 24, *estendirunt, ajotaront* A, 58, 59, *part* partem VII 44, *fort* fortem VII 33, mais aussi : *comencimen* D, 1, *haporteron* A, 92, *avan* abante E, *empegimen* V 3.

Devant *s* ou *z* la chute du *t* est de règle : *genz* gentes III 28, *toz* totos A, 56, *pars* partes A, 53, *secrez* A, 68, *tormenz* A, 69, *fors* fortes VII 55, *fromenz* IV 67.

TR = *r* : *fraro* fratrem III 1, *pare* patrem A passim, *mare* A passim, *buyro* butyrum IV 10; et tous les nominatifs singuliers en -ator + s qui ont donné des formes en *-ares* : *creares* A, 46, *troliares* I 21, *achetares* II 1, et par analogie *vendares* venditor + s II 1, etc.

T non étymologique : *ant* annum III 21, A, 80 *fert* ferrum B, *chart* carrum B, *epassiot* spatium B, *port* porci IV 7, *drapt* drappum IV 35, *notront* nostrum E, *rent* rem A, 45, 53, 93, *ament* amen E, *homent* hominem A 76, *etaint* stagnum E, *negunt* nec unum A, 53, *havet* franç. avec IV 3, *engint* ingenium A, 53, *charbont* CC, 373, f° 34, *enpenart* in penna + are CC, 373, f° 34, *portart* (*Id.*), *fermart* firmare CC, 373, f° 29, *fort* foras I 4, *art* arcum I 23, *Estevent* VII 20, *drat* drapum H[1].

La dentale disparaît lorsque la déclinaison amène une *s* ou ses équivalents Z, X : *porz* porcos IV 8, *drapx* drappos IV 6, *anz* annos A, 54, *homenz* IV 47, *Estevenz* VII 26, *drax* H, *enginz* A, 54.

D

Initial ou appuyé il se maintient : *diz* dictos I 2, *deit* debet II 6, *acordaa* adcordem + ati III 25.

Médial il disparaît d'ordinaire : *reis* radices I 18, *dimi* dimidium VI 3, B, *Jue* Judaei A, 37, *meytia* medietatem IV 1, *Roon* Rhodanum (*Cartul. munic. de Lyon,* p. 420) et *Ron* IV 17, *beneyt* benedictum A, 49.

Il s'est adouci en *z* dans *razex* radellos I 9.

D final tombe ou permute en la forte correspondante *a* ad II 6 et passim ; — *vat* vadit II 3, *vent* vendit II 5, *quant* quando IV 72, A, 36, *segunt* secundum IV 83, *grant* grandem A, 66, *freit* frigidum D, 2, *mont* mundum A, 57, *regart* A, 54, *ont* unde (CC, 191, f° 3 v°) III 1, *ryunt* rotundum VI 37.

Ce *t* secondaire s'efface, lui aussi, devant *s* : *granz* grandes A, 53, I 22, *monz* mundus A, 43.

DR = *rr* : *desirar, carrel* A 54, 53, *charrant* cadere habent F, 1. — *Pridrunt* A 59, s'explique par le primitif *prindrunt.*

DS = *ss* *assey* ad se A, 41, *assi* ad sic IV 75, A, 36.

P

Initial : *pans* IV 5, *peyvro* B, *pieci* IV 39, *Champaigni* Campaniam IV 36 ; *plon* plumbum IV 25.

---

1. Voir sur ce phénomène qui s'observe en diverses parties de la France, surtout au midi, *Romania*, VII, 107, et VIII, 110.

Médial il permute en la labiale sonore *v* : *soveran* superanum F, 2, *sevelia* sepelita F, *savour* saporem A, 66, *peyvro* piper B, *cuvro* cuprum IV 28, *ovres* operas V 4, *povres* III 21, mais *pueblos* populus F, 1, 2, 3.

P disparaît dans *col* colaphum, *cors* corpus D, 1, *chans* campos VII 30, *cham* VI 4; mais *drap* IV 40. — Dans le règlement fiscal de 1351, la labiale sourde s'est vocalisée : *draux* drapos à côté de *drax* et *drat* H.

B

Médial il est traité comme *p* : *chenevo* cannabum I 24, *favro* fabrum D, 2, III 3, *livra* libram I 25, II 3. — La vocalisation paraît s'être produite dans *fauro* fabrum IV 80. — Final il tombe : *plon* plumbum IV 25.

BL : *trabla* tabulam E.

BT : *dessoubz* de subtus IV 87; mais *dessoz*, IV 65 et H, établit que le *b* de *dessoubz* n'était qu'un souvenir étymologique et qu'il ne s'entendait point dans la prononciation.

DOCUMENTS

TEXTES LYONNAIS IMPRIMÉS

J'ai dû me servir, pour écrire la phonétique lyonnaise au XIVe siècle, d'un certain nombre de textes imprimés que j'indique par une capitale et dont voici l'énumération :

A. *Œuvres de Marguerite d'Oyngt* (Oyn), *prieure de Poleteins* (Pelotens) publiées par E. Philipon (Lyon, N. Scheuring, 1877). M. Guigue, le savant archiviste du Rhône, dans l'introduction qu'il a bien voulu écrire, établit le premier la véritable filiation de l'auteur des Visions. Le père de Marguerite était Guichard, seigneur d'Oingt, petite ville murée du Lyonnais, située à quelques lieues à l'ouest de Polletins [1].

B. *Le Carcabeau* (sic) *du Péage de Givors*. de 1225, publié par G. Guigue (d'après une copie de « 1375 environ. ») Lyon, H. Georg., s. d.

C. *Tarif du péage de Lyon*, 1277-1315, publié par M. C. Guigue à la suite du *Cartulaire municipal de la ville de Lyon* (p. 406). Lyon, 1876.

---

1. Carte de l'Etat-Major, n° 159, Bourg. Polletins est situé dans la commune de Mionnay, arr. et c. de Trévoux, Ain. Oingt est une des communes du canton du Bois-d'Oingt, arr. de Villefranche, dép. du Rhône.

D 1. *Li Contios de allar abatre Peyraut*, publié par M. A. Vachez à la suite de sa *Notice sur la destruction du château de Peyraud en Vivarais, faite en* 1350 *à la requête de la ville de Lyon*. Lyon, 1879.

D 2. *Li contios por allar abatre Nerveu et Fouris en Foreis* publié par M. A. Vachez, à la suite de sa *Notice sur la destruction du château de Nervieu et de la maison forte de Foriz en Forez, faite en* 1350 *à la requête de la ville de Lyon*. Lyon, 1877.

Je me suis servi, pour ces deux documents, des copies que j'en avais prises en 1876 aux archives de la ville de Lyon où ils se trouvent (partie non classée). J'ai depuis, en 1882, collationné ces copies sur l'original.

E. *Le livre de raison d'un bourgeois de Lyon* (1316-1342) publié par M. G. Guigue dans *Lyon-Revue*, n° du 31 octobre 1882, pp. 203-221.

F 1. Syndicat ou procès-verbal d'élection des conseillers de la ville de Lyon pour l'année 1353, 19 décembre 1352, publié par M. C. Guigue à la suite du Cartulaire d'Etienne de Villeneuve. (*Cartulaire municipal de la ville de Lyon*. Lyon, 1876; p. 455).

F 2. Syndicat ou procès-verbal d'élection pour l'année 1356. 18 décembre 1355. (*Ibid.*, p. 462).

F 3. Syndicat ou procès-verbal d'élection pour l'année 1359. 22 décembre 1358. (*Ibid.*, p. 466).

G. *Compte de Jehan de Durche* (1384). J'ai publié cette pièce dans *Lyon-Revue*, n° du 30 avril 1883.

H. *Le Règlement fiscal de* 1351, publié par moi dans *Lyon-Revue*, n^os d'octobre, novembre et décembre 1883.

TEXTES INÉDITS

I. LEIDE DE L'ARCHEVÊCHÉ

Au XIIIe siècle, le droit de taxation appartenait à l'archevêque de Lyon et à son chapitre qui exerçaient alors sur la ville l'universalité des droits régaliens. Parmi les principales ressources du fisc à cette époque se placent les taxes levées sur les marchandises de toutes sortes qui entraient dans la cité [1]. Les archives du département du Rhône conservent

1. On sait que les péages ou douanes intérieures survécurent à la féodalité : c'est à leur multiplicité que Boisguillebert attribue pour la plus large part la misère qui étreignit les classes ouvrières pendant les vingt-cinq dernières années du règne de Louis XIV. Cf. Boisguillebert. *Le détail de la France sous le règne présent*, édition de 1707, t. I, p. 41, 46, 54, 121 ; Dareste de La Chavanne, *Histoire de l'administration en France*, II, 103.

un grand nombre de tarifs de péage ou *leides :* ce sont le plus souvent de longues pancartes en parchemin destinées sans doute à être affichées dans les bureaux de douane du temps. Celui que je publie ici, à en juger par les formes de langage et par l'écriture, est l'un des plus anciens qui nous soit parvenu : il paraît remonter à la fin du XIIIe ou au commencement du XIVe siècle. Il a été classé au siècle dernier dans l'armoire Abram, vol. 24, n° 1, par l'archiviste Lemoine qui a écrit de sa main au verso la mention suivante : « Vers l'an 1300. Etat des marchandises en-» trant à Lyon sur lesquelles le chapitre de Lyon conjointement avec » l'archevêque percevoit le droit de leyde. »

A côté des droits de péage, notre tarif établit des droits de consommation sur les fruits, les fromages, les œufs, la volaille, le sel, l'huile, le chanvre et la laine ; il consacre en outre la perception de véritables impositions directes et personnelles, telles que droits de patente ou de marché et taxe sur les étrangers. Plusieurs de ces impositions se résolvaient en redevances en nature.

Czo est li leida Mon segnior l'arcevesque e del chapitre de Lian e les apertinences de la dita segniori, li cauz mot de la Saunari.

1. Primeriment deit on per terra ou per aygui de les .l. somes de sal cel qui vent : .j. soma a l'arcevesque et al chapitre.

2. Item deit li maysex de la parochi de Sant Pol, de la Tot Sanz tanque a la Sant Martin les lengues del bos e de les vaches al diz segniours et mais deis la Sant Martin troque à Chalendes V d. fors per besti.

3. Item deit chaques revendares de Lian etranges ou privas qui revent fruytî ne fromaios ne hues ne polali III d. fors ; et se il mantivont li vra, deyvont VI d. fors que per la livra que per la revendiri. Et III poyses fors li Sauner a la Sant Martin.

4. Item deyvont li fort Franceis qui sont a Lian III d. fors, et per la brey[1] autros iij d. fors.

5. Item tuit cil qui sont de la Lanatari deyvont chacuns .ij. s. de fors et .iij. d. fors per la livra.

6. Item deit li chargi del lin, ou per terra ou per esgui, chacuna chargi .j. maysi, atant li una come li autra.

7. Item deit chacuna caysi de mirex ou de veyros, ou per terra ou per esga, chacuna caysi de mirex ij d. fors.

8. Item li futali ovra ou echapola de benes ou de barauz ou de culeres ou de autra ovra deit li chargi ij d. fors.

9. Item totes les raymes qui aduyont los razex, acunes sont el piajo.

10. Item totes les sapines qui a Lian sont vendues, deit cel qui vent viij d. fors e li naviouz de .j. fust ij d. fors e de ij pieces ij d. fors.

---

1. *Lisez :* l'abrey ?

11. Item chacuna chargi d'aignius, ou *per* terra ou *per* aygi, deyvont iiij d. fors, tant li una come li autra.

12. Item deit chacuna chargi de eschalones ou *per* terra ou *per* aygui .j. liaci de chalones [1].

13. Item chacuna chargi de veyros *que* on porte al col deit ij veyros...

14. Item li chargi del peteux deit .j. petel, ou *per* terra ou *per* aygui, chacuna chargi.

15. Item deit li chargi de les pales ou del bisons chacuna chargi .j. peci.

16. Item deit li chargi de les lances, ou per terra ou per aygui, .j. lanci cumunal.

17. Item deit li chargi de la peis neyri, chacuna chargi .j. pogez.

18. Item li chargi deus ex e deus ognions e de les reis, ou *per terra* ou *per* aygui, .j. d. fort.

19. Item deist li chargi del tupins e del poz de *terra* .j. d. fort.

20. Item deyvont les places de ceus qui vendont ne ouvront sus lo pont outra II bans, outra la crois entroque a la fontana de Purchiri, ob. fort chacuna placi, czo est a saveir lo jos ; e li mercer deyvont pusa fort et aus seyno et a les feres ij d. fors ; e li mercer .j. d. fort e li etranio deyvont ij d. fors.

21. Item chacons troliares de Lian e tuit li autri revendiour qui vendont huelo a mesura, a lanpi ne a dimey lanpi ne a carteron, chacon deit .j. lanpi de oylo et se deit levar lo primer Vendres de Careyma.

22. Item les duelles del vaysex e li cerclo, ou por terra ou per aygui, deyvont li fais de la petita muayson melli fort e li granz .j. d. fort e li C de les duelles ij d. fors.

23. Item li chargi deus ars de les arbalestes, chacuna chargi deit .j. art.

25. Item deyvont cil *qui* vendont chenevo a Lian qui ne sont franc, de 18 d. [poysa fort].

25. Item deyvont li lanater *qui* vendont lana a Lian, ou estranjo ou priva, li cal ne sont franc de la dita lanatari, chacuns deit iiij d. fors, *per* la livra d'argent monea los iiij d. de sus diz.

26. Item (est) li fors de Bornua est al oubincer de la Saunari car que il seiant, e deit vj s. de fors de servis a la Sant Martin.

II. DROIT DE PESAGE RECONNU AUX CITOYENS DE LYON

Cette pièce est tirée d'un registre en parchemin de dix folios (haut. 17 cent. 50 mil., largeur 13 cent.), classé aux archives du Rhône, armoire Abram, vol. 25, n° 4. Sur l'une des faces de la couverture, également en parchemin, se trouve en écriture du XIVe siècle l'inscription suivante : « Ce est li papiers des piages de nres Seign l'archevesque et » chapitre de Lion. » Sur l'autre face, l'archiviste Lemoine a écrit :

---

1. *Lisez :* d'echalones.

« Vers l'an 1340. Tarif ou carcabeau [1] des marchandises entrant dans » Lyon qui doivent péage. » Le registre contient quatre pièces différentes : 1° Tarif du péage de l'archevêché. Ce tarif a été publié, d'après une copie plus ancienne, par M. M.-C. Guigue, archiviste du département du Rhône, à la suite de son édition du Cartulaire d'Etienne de Villeneuve. 2° Leide de l'archevêché et du chapitre de Lyon. C'est une reproduction presque textuelle de la Leide publiée sous le n° 1. 3° Reconnaissance aux citoyens Lyonnais du droit de peser leurs marchandises à domicile. 4° Tarif du péage du pont du Rhône.

Ce sont les cotumes et les franchises de pais de Lian, de que sont frant tuit li citiens de Lian seyns riens donar ne paier el seigniurs.

1. Item chascuns citiens pot aveir sa vergi et son peis chiessey et vendre et pesar totes les deneries que il vent se plait à l'achetour ; et se li achetares vout recivre *per* la man del pesour, li vendares en deit fere ; et les deneries qui se vendont al quintal doz estranges se deyvont recivre *per* la man del peisours ; et deit chascons vendares estrangos meli *per* quintal et li achetares ne deit riens se ellet citiens.

2. Item chascons citiens pot prendre la vergi chiez los peissours et portar chiez sey se ellat quantita de deniries a pesar plus que ne puyssiant portar 2 homens ou treys chies lo peysour ; et se li pesares veut venir pesar, on lo deit paier de son travail et de sa peyna tant seulement seins autres emolumens.

3. Item deit estre li livra de Lion de 14 unces el marc de Lion, et li quintals de Lion deit estre de cent et une livre, oy fut meysa ly livra pour le trait, et li dime quintaux de .l. livres et dime, et li quarterons de 25 livres et 1 quart, et d'eyqui en avant ne vat poimt de gites en nigons peys.

4. Item chascons marchians estranges puet essegar ses charges de les deniries que el veut portar de for, ou a vergi ou a roman, seynz riens deveir ou pesour.

5. Item de feyn ou de pailly qui se vent au quintal ne deit l'on riens ; et se peut pesar pour cuy que vueille li vendares ou li achetares aye roman.

6. Item se nions citiens vent a peys ou a mesura qui ne seit leaux, el deit 60 s. et .j. den. el segnur ; et se el savoit la fauseta del peys ou de la mesura ellet en la volunta del segnur ; et le citiens se el ne savit la fauceta el deit passa *per* son seyrement.

III. LA TAILLE COMMUNALE DE 1341

Le droit de lever des impôts a toujours été considéré comme le plus

---

1. Je pense avec M. Paul Meyer qu'il faut lire non pas carcabeau, mais bien cartabeau : l'étymologie cartabellum ne laisse aucun doute sur ce point. Quand à l'erreur de lecture commise jusqu'à ce jour, elle est le résultat de cette similitude souvent absolue qui existe entre les *c* et les *t* dans les mss. lyonnais du XIVe siècle.

précieux attribut de la souveraineté ; aussi est-ce le premier que revendiquèrent les citoyens Lyonnais au lendemain de leur émancipation communale (1269). Il leur fut naturellement contesté par le pouvoir épiscopal qui parvint à le leur enlever (1271), mais dès 1295 et grâce à l'appui intéressé que leur avait prêté Philippe le Bel, les Lyonnais étaient rentrés définitivement en possession du droit de taxation [1].

La pièce suivante est relative à la taille que vota le Consulat pendant le carême de l'année 1341 (N. S.). C'est le compte présenté par les frères Pierre et Jean Chavence qui avaient été chargés de la recouvrer dans l'enceinte de la ville. Elle s'élevait pour les deux rives de la Saône à la somme de 1182 livres 15 sous 10 deniers tournois dont 629 liv. 15 s. 2 d. pour le quartier de Saint-Nizier (rive gauche) et 553 liv. 8 d. pour celui de Saint-Jean (rive droite).

En évaluant en moyenne la taille à cinq sous par personne imposable, ce qui est assurément plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité, on arrive à un nombre approximatif de 4,700 contribuables tant hommes que femmes. Les non-recouvrements s'élevèrent pour la rive gauche à onze pour cent et à vingt-cinq pour la rive droite : si maintenant on s'en tient au nombre des contribuables réfractaires, on voit que ceux du côté de Saint-Nizier étaient en moyenne taxés à cinq sous et ceux du côté de Saint-Jean à dix. — Le compte des frères Chavence est conservé aux Archives communales de Lyon sous la cote CC. 294, pièce 1 : c'est un rouleau papier de quinze centimètres de largeur sur quatre mètres de longueur ; il est formé de dix feuilles cousues les unes aux autres.

1. L'an de nostron seign*our* M. CCC XL en quareyma fut ordona de faire una talli en la vila de Lion, li quaux fut comisa a levar p*ar*ticularm*ent* p*er* vila a Pero Chavenci et a Johan son fraro qui est rendus [2] de *San*ti Katelina de Lion, et pues ballier et metre en la mann Johannin Panczu [3] p*er* distribuir et mesp*ar*tir lay ont li consellior de la vila ordoner*ant*. Li quaux talli mo*n*tiet tota segon la taussacion douz pap*ers*, tant deczay lo pont come de lay.

.xi^{c} iiij^{xx} ij. lb. .xv. s. .x. d. t.

2. Don les .vi^{c} xxix. ll. .xv. s. .ij. d. t. sont p*er* dev*ers* *Sant* Nisies ; et les .v^{c} liij. lb. .viij. d. t. p*er* dev*ers* Sant Johan.

3. De czo li diz Peros Chavenci p*er* sey et p*er* son dit fraro Joh*an* est ven*us* a *con*tio lo p*rimer* jor de marz .M CCC XLII. p*er* davant Pero de Gez, To-

---

1. P. Bonnassieux, *De la réunion de Lyon à la France*. Lyon, Paris, 1875, p. 37 et 75.

2. Reclus ?

3. *Le ms. porte* Johannin Panczu *que l'on a rayé postérieurement pour écrire au dessus* Pero de Gez.

mas Girert, Guillermet Favro et Aynart de Vila Nova a czo comis per la maneri seguent; et est cis contios toz a torneys.

4. Premeryment li talli de vers la partia de Sant Nisies monte tant per celos quy ant paia come per cellos qui non ant paia, yssi come dit dessus et per lo paper d'icella talli se pot veir. .vi^c xxix. lb. .xv. s. .ij. d. t.

5. Don li diz Peros a ballia en deners contanz entre plusors veis a Johannin Panczu dessus dit, yssi come entre lo dit Johannin et Pero s'en sont acordaa ensenblo, enclos lo derrer paiment que cis diz Peros fit lo dessus dit premer jor de mars .M CCC XLII. que cis contios fut rendus. v^c xvij. lb. .xiiij. s. .viij. d. t.

6. Seins los .xxv. s. .vj. d. t. qui furont per lo changio don parlera desoz.

7. Item a rendu li diz P. en erragios tant bonns quant crois de plusors persones qui non ant paia, yssi come dit en .j. rollo particularment li quaux est ci desoz cusus avoy cest contio. .lxxv. lb. .iiij. s.

8. Item a rendu li diz P. en guagios de plusors genz qui non ant paia li qual guagio furont mis en la mann Aynart de Vila Nova per paier et satifaire la reparacion et adrecyment douz eschalers et talapen, don les dames de la Deserta longiment aviant fet conpleinti, las la porta de la vila joingniant a lur mur. .v. lb. .x. s. .vj. d.

9. Item balliet li diz P. a Mosse Hugon Liatart .vj. jors decenbro CCCXLI sus son solairo. .x. lb.

10. Item ot mestre Johanz de Macon el dit jor qui assi ere sus son solairo. .iij. lb. .iiij. s.

11. Item per lo solairo de plusors jors a Loietes lo sergent. .iij. lb. .iiij s.

12. Item per portar los guagios entre plusors veis deis ches les genz tanque ches lo dit P. .j. lb.

13. Item per .ij. papers pris ches Johan de Fluireu en que fut escritta li dita talli. .iiij. s.

14. Item per parchimin a faire cidoles ouz diz guagios. .ij. s.

15. Item per mession faiti contra Perron lo Mois ef Guillermet Ratta qui no voliant paier. .v. s.

16. Item per plusors perdes de moneies deis lo teins que li diz P. les retinie el teins que el les balliave. .j. lb.

17. Item monte li solairos del dit P. per recivre la dita talli segon la tagssacion faiti per los conselliors de la qual li diz P. s'et tenus a paies. .xij. lb.

18. Somma que li diz P. a rendu tant en deners contanz ballies el dessus dit Johannin Panczu come en guagios en erragios en atres delivrances et plusors depeins yssi come dessus est contenu. .vj^c xxix. lb. .xv. s. .ij. d. t.

19. Les quaux montave li dita talli de vers Sant Nisies et non plus et yssi deit estre quitos. Et avoy czo balliet el dit Jo. Panczu .xxv. s. .vj. d. t. per alcon changio de monneia que el avit recet mellior que el no l'avit paia.

20. Arestaa lo dessus dit premer jor de marz XLII.

21. Czo sont cil qui ne n'a[n]t paia de la tally qui fut faiti lo marz apres Letare Jerusalem l'ant de nostro[n] Seigniour M CCC XL em la partia de la villa de vers Sant Nizies entre les dues aigues et povres jiens de que l'on ne n'a trova de que guagier, don li grossa somma est dessus.

22. Premeriment Estevenz Farsay. .viij. d. torneis.

23. Suivent les noms de trois cent sept personnes, hommes ou femmes, taxées au total à LXXV lb. III s. III d. t. qui n'ont pu payer leurs impositions. J'y relève les formes suivantes : Andreus Borgeis, Johanns Platiers, Simonez li afanares, Arbers Colombiers, Rolez porta letres, J. li tissirans, Berners li merciers, Li Rosa tissieri, Johanns Forniers, Phelipos li muniers, Johanns de Sant Saphurin, Estevenez li groliers, Johanns dou Tenplo, Guillermez li Berguonions, Andrevez li coduriers, Guillermons de Vianna, Johans li navetans, Johans de la Barma, Estevenez li palliaczares, Estevenez de Chatelliom, Johans li Loreans, Sofrers guarnissares, li Michala, Perenetta quitanna, Lorency li cudurery, Tenins li coreares, Guillermez de Brom.

Ci comence li contios devers Sant Johan

24. Item li talli devers la partia Sant Johan monte tant per cellos qui ant paia come per cellos qui non ant paia, yssi come dit dessus el comenciment de cest rollo et per lo paper d'icella talli se pot veir clarament.
.v^c liij. lb. s. .viij. d. t.

25. De czo li diz Johanz Chavenci a ballia en d. contanz entre plusors veis a Johannin Panczu dessus dit yssi, come entre lo dit Johannin et Johan s'en sont acordaa ensenblo, enclos lo derrer payment que li diz Johannins en ot el dessus dit premer jor de marz CCCXLII que cis contio[s] fut rendus ouz dessus diz comissairos. .iij^c iiij^xx. lb. .xvj. s. .vij. d. t.

26. Seins los .xx. s. t. que el balliet per lo changio don parlara desoz.

27. Item a rendu li diz Johanz en erragios tant bonns quant crois de plusors persones qui non ant paia, yssi come dit particularment en .j. rollo cosu ci desoz
.vij^xx ij. lb. .xiij s.

28. Item en guagios de plusors genz qui non ant paia, li qual guagio furont mis en la mann Aynart de Vila Nova avoy los atros guagios dessus diz per paier et aconplir la quausa per que el ot los atros diz guagioz, monte.
.iiij. lb. .xvij. s. .vj. d.

29. Item per lo solairo del sergent en cest officio. .iij. lb.

30. Item per portar los guagios deis ches les genz tanque ches lo dit Johan Chavenci. .j. lb.

31. Item per plusors messionns faites contra H. Ripaut. .j. lb. .x. s.

32. Item per .j. notairo qui fut menas iiij. veis per saiellar los wis Tomas Bon Jor. .iiij. s.

33. Item per una jornaa que l'on ot a Jaquemet Arnaut. .vj. d.

34. Item per .ij. requetes faites à Johan Reymon et per .j. notairo a saiellar .j. sin wis davant les estimes. .iiij. s.

35. Item per .j. notairo qui fut a seisir plusors lois de meison de sire Guillaume de Varey. .iiij. s.

36. Item per perda de plusors monneies deis lo teins que elles etiant receptes tanque el teins que elles etiant paies el dit Johannin. .x. s.

37. Item per lo solairo del dit Johan Chavenci per recivre la dita talli, li quaux fut tagssas per los conselliors. .viij. lb.

38. Somma que li diz Johanz Chavenci a rendu tant en d. contanz ballies el

dessus dit Johannin Panczu come en guagios, en erragios et atros depeins, yssi come dessus est contenu. .vc liij. lb. s. .vij. d. t.

39. Les quaux montave li dita talli de vers Sant Johan et non plus. Et yssi deit estre quitos et avoy czo balliet li diz Chavenci el dit Johannin Panczu .xx. s. t. per alcon changio de monneia que el avit recet melliour que el no l'avit paia.

40. Aresta lo dessus dit premer jor de marz CCCXLII.

41. Yssi apareit que Johannins Panczus a recet en d. contanz de cella dita talli, tant deczay lo pont come dellay, en plusurs parties .ixc viij lb. .xj. s. .iij. d. t. dont el deit contar.

42. Czo sont cil qui non n'ant paia de la tali qui fut faiti en la villa de Lian en la partia devers Sant Johan l'an M CCC. XL en quareima.

43. *Vient après la liste des contribuables qui n'ont pu payer: ils sont au nombre de* 167, *imposés à la somme totale de* 142 *livres* 14 *sous tournois. — Parmi les noms cités je relève ceux qui suivent:* Johaneta de Seinti Fei, Dideres Pechares, Vilabois li peleters, Bertholomeus del Monteil, Matheus feraters, Li parchiminers, Johans Sirors messagers, Berners li codurers, Li Mercers, Johans de Poleimeu, Johanins li taverners, li mullier Guillermet lo vanour, Thomas Groscolion, Trivers li echoudares, sire Guillames de Varey taxé à xxx lb., Lorenci li nurici Jo. de Durchi, los enfans qui furunt Jo. Brunet, Johans Meysellers, Chapellez li messajers, Perenin chivalers.

IV. TARIF DES DROITS A PERCEVOIR SUR LES MARCHANDISES ENTRANT A LYON

V. CONVENTION PASSÉE ENTRE LES DÉLÉGUÉS DU CONSULAT POUR LE FAIT DES FORTIFICATIONS ET BERNARD DE VAREY, ARCHITECTE

Vers la fin de l'année 1358 les Tard-Venus d'Alle de Buet occupaient le Forez et pouvaient d'un instant à l'autre se jeter sur Lyon [1]. Dans une de ses chevauchées, Jean de Grolée, bailli de Macon, avait pu se convaincre que la ville n'était pas à l'abri d'un coup de main; ayant trouvé les remparts dans un déplorable état de délabrement, il avait convoqué en assemblée générale les officiers du roi, le Consulat et les maîtres des métiers et leur avait persuadé de voter pour deux ans une taxe d'octroi dont le produit serait employé à remettre en état l'enceinte fortifiée. Tous les habitants de la cité, nobles ou marchands, laïcs ou gens d'église devaient y être soumis. Le 4 décembre 1358, un tarif de droits d'entrée fut élaboré; c'est celui qui est publié ici. Cela fait, le Consulat commit des percepteurs, puis délégua à quatre citoyens, deux ecclésias-

1. G. Guigue, *Les Tard-Venus en Lyonnais, Forez et Beaujolais* (1356-1369), thèse soutenue en 1884 pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe. *Positions des thèses de l'Ecole des Chartes*, p. 67.

tiques et deux laïques, le soin de surveiller l'emploi des deniers. Ces délégués choisirent à leur tour comme architecte ou maître de l'œuvre Bernard de Varey.

Les actes qui constatent les faits que je viens de rappeler se trouvent aux Archives de la ville de Lyon sous la cote CC. 189. Ils remplissent un registre papier petit in-fol. de 56 folios. Ces actes sont rédigés en latin, sauf la convention passée avec Bernard de Varey, une commission de receveur rédigée en français (f° 54 r°), et le tarif qui, écrit en toute autre langue que l'idiome local, eût risqué de n'être compris ni de ceux qui s'y trouvaient soumis ni des préposés chargés de l'appliquer.

Le tarif occupe les folios 4 v° à 8 r° et la convention les folios 31 v° à 33 r°.

Li Impositions de les choses qui entrerant dedenz les closures de la Cita de Lion tant per terra comme per aygui de qualque persona que czo seit tant d'eglisi comme du seglo tant noblos comme merchianz et de toz atros estaz se levera a les portes per la maniere que s'ensieut:

1. Premerement : vins frans hu vins egros entrant en la vila de qualque persona que el seit payera a l'entra per anna .j. quart gros. Et vins de meytia non ren. Et vendeymi les 3 annes per 2 de vin. Et li vins hu vendeymi qui creytra dedenz les closures de Lion payera comme czo de for.

2. Item touz vins que l'on vendra a Lion a menu, seit dedenz les clotres hu non, se vendra a les petites mesures ; et li vendant rendrant a l'imposition lo vintein.

3. Item toz vins mesclez havet espieces se vendra a les dictes mesures ; et li vendant rendrant lo vintein segon le fuer que vendus sera enclos les dites espieces.

4. Item toz blas qui vindra a molin payera iiij copons [1] per anna. Et farina qui entrera et non sera copona el molin paiera comme dessus.

5. Item touz pans coz qui entrera tant blans comme bruns dont li farina non ara yta copona payera lo vintein.

6. Item bos et vaches, chacuna beti tant grant comme petita qui non teteit, payera a l'entra dyme gros.

7. Item port dou pris de vij flurin et deis yqui en sus et vel laitent chacun payera lo quin dou gros.

8. Item moutons, chevres et porz de menz de .j. flurin payera chacuna beti .ij. den. vien.

9. Item chivros et agnel paiera chacuns .j. den. vien.

10. Item quintal de gros fromagios et de serez et de buyro paiera li quintal lo quart dou gros.

11. Item dozeyna de fromagios de clou et atri de lour faczon, granz et petiz,

---

1. *Voy. Du Cange*, Copponus.

l'on *per* atro, paiera dime quart de gros; et deis Paq*ues* ala S*an* Michiel la meytia.

12. Item .j. milliers d'are*nz* et de rigoz coranz paiera .j. gros ; et pogal anguilles et atres gros peissons salas paiera *per* cent peiss*ons* .j. gros ; et troytes de Geneveys payera lo cent .vj. gros.

13. Item una ana d'uelo de nuys payera .ij. t*erz* de gros ; et ana d'uelo de chenava payera .j. t*erz* de gros.

14. Item .j. quintal de noyaux payera .j. q*uin* de gros.

15. Item una sachia de nuis, czo est assaveir sachia de ana, paiera p*er* ana dyme quart de gros et menz de sachia ren.

16. Item una so*mma* de sal paiera ij t*erz* de gros.

17. Item .j. milliers de leigni dessus Ron, chacuns milliers paiera .j. gros.

18. Item soches et czochons p*er* ardre payera a l'avena*nt* de la dita leigni p*er* leal estimacion de II home*nz* pris p*er* les II p*ar*ties hu p*er* lo gov*er*nour de la dita imposicion.

19. Item legni de Macon et de cela faczon paiera p*er* .xxx. dozeynes a l'entra .j. gros.

20. Item ambessi de furnilli de .v^c^. fes lambessi, payera a l'entra .j. gros.

21. Item .j. cent de mayeri p*er* fere vignes payera dime gros.

22. Item tuit navey novo entrant a Lion et tota futa p*er* maysoner (sic) et ovrar ouz veisseliers et ouz benners et p*er* fere naveys granz et petiz et a s*er*vir a cel acto, ytant en la vila plus de .j. jor natural ap*res* czo q*ue* sera notiffia a son metro, payera de .x. flur*ins* vallie*nt* a l'estima*nci* de II homenz p*re*is co*mme* dessus .j. gros.

23. Item .j. quintal de sieu paiera lo t*erz* dou gros.

24. Item .j. quintal de sein paiera lo quart dou gros.

25. Item quintal de fer a ovrar et quintal de plon paiera a l'entra lo quart dou gros.

26. Item .j. quintal de fer ovra et d'acer sens ovragio paiera dyme gros.

27. Item quintal de fer hu d'acier ovra en armes paiera .j. gros et dime.

28. Item .j. quintal d'estai*n*g, cuvro, oules et metail payer*ant* .j. gros. Et se li estaign est ovras en pot*eri* nova et li couvros en p*er*oleri nova si payera co*mme* bateri.

29. Item tota bateri de couvro p*er* quintal paiera .j. gros et dime.

30. Item dozeyna de Corduan de Provenci paiera dime gros ; et dozeyna de Corduan de Rumillie .j. t*erz* de gros ; et dozeyna de basa*nnes* de toz pais .j. quart de gros.

31. Item .j. quintal pesan de pelleteri de varz ovra en pe*nnes* fetes hu non et cru, qualque vair que czo seit popies et popeletes, hermines et leytices, paier*ant* .xv. gros.

32. Item .j. quintal d'agnex ovras en pe*nnes* fetes ou non et tota atra pelleteri ovra, excepta vair, paiera .iij. gros.

33. Item .j. quintal de tota pelleteri crua, excepta vair et escoyriouz, paier*a* a l'e*n*tra .ij. gros.

34. Item .j. quintal d'ecoyriouz crus paiera iiij gros.

35. Item drapt de Brebant de totes co*n*dicions li pieci paiera iij gros.

36. Item drap de Flandres, de Normandi, de Piquardi, de Champaigni et de Bergoigni et de toz atres lues deis Lion en amont, excepta drapx pleies en tavel seins frauda, payera li pecy .j. gros et dime.

37. Item tuit drap de Franci pleyes en tavel seins frauda paiera li pecy dime gros.

38. Item pieci de sarges tot de lanna paiera .j. gros.

39. Item sarges qui ne sunt totes de lanna li pieci paiera .j. terz de gros.

40. Item tuit drap de Provenci de quelque villa ou colour que el seit et del puey paiera li pieci iij quars de gros.

41. Item tuit drapt de ruel, czo est a dire de San Saphuro lo Chatel, de Vienna et atros semblablos, paiera li pieci a l'entra .j. gros.

42. Item tuit cuer adoba de bos et de vaches et de chevaux paiera li pieci .j. sisein de gros ; et petit vachon adoba paierant li dui per .j. cuer de bo.

43. Item cuers pelus de bos et de vaches et de chevaux payera li piecy dime quart de gros.

44. Item tota futa de torneour, veiros et verreres paiera a raison de .ij. d. per libra de sa valour a l'entra, a l'estimanci de II homenz preis per les II parties.

45. Item .j. bacons salas paiera .j. quart de gros.

46. Item touz poissons fres entrant per terra paiera li charreta a l'entra .j. gros.

47. Item toz peissons fres entrant per aigui, seit grant hu petiz, paiera a reison de ij deners per libra de sa valour a l'entra a l'estimanci de .I. ou de II homenz seins supiet preis par les II parties, se les dictes II parties entre ellos de cor a cor no poont acordar. Et dessoz la valour de iij gros, ren.

48. Item .vj. chief de pollali p[aierant] .j. den. vien., et de menz de .vj. chief, ren.

49. Item .ij. chief de servasina a .iv. pies et quaions leitens paierant .j. den. vien. ; et dessoz, ren.

50. Item .iv. chief de servasina volant .j. den. vien. et dessoz, ren.

51. Item .ij. oyes prives ou servages .j. den. vien. et dessoz, ren.

52. Item .j. cent de hues .j. den. v. ; et dessoz .j. cent, ren, mesque non y ait frauda.

53. Item auz, oignons et fruyta paiera de .iij. gros valliant .j. den. vien, et de plus de .iij. gros a l'avenant et de meins, ren.

54. Item .j. hutal de chenevo maclo et fila paiera lo disein dou gros, et de menz de xxv libres, ren.

55. Item lo quintal de femella batua et ferrata paiera lo quart dou gros, et de menz de x libres, ren.

56. Item chenevos femella, crua et fila per quintal paiera dime terz de gros, et dessoz .xx. livres, ren.

57. Item messi de lin paiera .j. den. vien. et dessoz .v. libr. pesant, ren.

58. Item fil de cologne et de chenevo paiera per quintal .ij. terz de gros.

59. Item fil et estopes paiera per quintal .j. quart de gros.

60. Item totes teiles blanches de lin paierant per .x. annes dime gros.

61. Item teiles blanches de chenevo paierant per .xx. annes dime gros.

62. Item teiles crues de lin payerant per .xx. annes dime gros.

63. Item .ij. beties chargies a chataignes paierant dime quart de gros, et dessoz una chargi, ren; li quaux chargi, seit petita hu granz, seit conta per chargi, mes que seit sus beti seins maiour chosa.

64. Item peyvros, gingibros, giroflos, quannella, succros, confitures et atra espieceri et atres choses de consemblant pris per quintal paiera .iij. gros; et soffrans paiera li quintalx .xij. gros; et per quintal de cire paiera .j. gros et dime; et per quintal d'amandres paiera .j. terz de gros; et per quintal figues, reysins, ris, cumin, alonn et taux consemblables choses aviron cetuy pris per quintal paiera 1/3 de gros.

65. Item cent quintal de fein payerant .j. gros et dessoz ij quintalx et dime, ren.

66. Item merceri d'or et d'argent et de seie (et de seies) et cendaux de totes colours, pernes, beuro et tota perreri paiera a l'entra ij d. per liv. a l'estimanci du serement, seins frauda de celluy cui li chosa sera.

67. Item tota autra grossa merceri paiera per quintal .iij. gros; et dozeina de crunichies de Loreyna paiera 1/4 de gros; et dozeina de crunichies de Dijon et de Besenczon payera .j. sesin de gros; et dozeina de crunichies de seya paiera .j. gros.

68. Item fromenz et vianda sechi sallianz de la villa per aygui et ara ita vendus en la dita villa paierant les vi annes salliant comme dessus .j. gros; et toz autres blaz saillianz per aygui et vendus comme dit est payera la meytia, et paierant li vendour; et se el saut per terra si paierant li achetour hu li menour.

69. Item lanna de mutons et de feyes a tota la sur per quinta[l] lo quin dou gros.

70. Item lanna de mutons et de feyes lava per quintal .j. terz de gros.

71. Item borra de salliers et de batiers et pelerz per quintal le viij° dou gros.

72. Item pluma per fere cutres paiera lo quintal .j. gros.

73. Item vivres et marchandises qui una veis arant paia l'imposition a l'entra de la dita vila et en vudrant sallir apres quant lour pleira per alar ellos vendre en aucuna feyri hu marchia affin de retornar en la dita vila czo que vendu non serit, czo qui s'en tornera en la dita vila repaiera la meytia de czo que paia ara a la premieri entra.

74. Item vivres et marchandises passant per la dita vila sens arretar alant de pais en pais ne payerant ren, mais il laisserant gajo a l'entra tanque il arant certifia de la sallia; li qualx gajos valliet entieri entra et sera rendus franchiment li diz gajos, faiti premierement la dita certiffication.

75. Item vivres et marchiandises passant per la dita vila et y arreterant per prendre novella vittura hu per autra causa, mesque les dictes choses ne seyant despleyes et motres per vendre, et non itarant en la dicta vila plus de iij jors naturaux ne paierant ren, excepta sal; et gajo leissirant a l'entra en comme les choses qui veyeterant ren; li quax gajos lur sera rendus franchiment quant il arant certiffia de lour sallia faiti dedenz iij jors comme dit est. Mes se il motront hou depleyont lour dites choses dedenz lesd. .iij. jors a causa de les vendre hu changier, si payerant entieri entra; et puis porrant toz jors demorar se il volliont en la dita villa. Et li dicta sal paiera yteit .iij. jors hu non.

76. Item tota terra et piera coiti assi comme chaux, tioles, quarrons, tupins

et conseмblables choses paierant a l'entra a reyson de .ij. den. per libra de lour valour a l'estimanci de .ij. homenz preis per les .ij. parties.

77. Item una sapina de piera per coyre en tioleri paiera 1 quart gros.

78. Item una sapina de piera per murar paiera le viij° d'un gros.

79. Item .j. cent de quartiers de meyson de piera per tallier paiera .iv. gros.

80. Item moles de molin brun et de fauro et de barbier la piece dime gros.

81. Item moles de molin blanc paiera la piece .j. gros et dime.

82. Item una sapina de terra de tiolier per coire paiera le viij° dou gros.

83. Item una sapina d'areyna per meysonar lo .x.° dou gros.

84. Item una beti chargia de charbon de pera paiera .j. den. vien. a l'entra per terra; et per aigui paiera a l'avenant, a l'estimanci comme dessus; et se li dicta pera, terra ou areina entre en la vila a plus grant navey ou sapina que sapina acostuma, si paiera a l'avenant segunt sa valour.

85. Item se aucunes choses, vivres ou marchandises sunt essublées de nomar, taxar et escrire en ceta present imposition, si y serant nommées, mises et taxées a l'ordenanci de cellos qui serant ordena a governar et regir en general lo fet de la dita imposition, toutes fois que mestiers sera ou que li cax avindra; mes que czo seit totes veis le plus pres que fere se porra bonament de l'imposition misa sus sa plus semblabla chosa; quar li veray ententions est que tuit vivres et marchandises entrant en la dicta villa per aigui ou per terra vailliant .iij. gros, lo flurin per .xij. gros, et deis yqui en sus, excepta mansoies de leigni, paiant a l'imposition chacuns segant sa valour et segont l'estimanci et l'ordenanci dessus dita; et les dites mansoyes a present ne paierant ren.

86. Et que tout seit generalment et singularment leva, regi et governa leialment et seins frauda al at et ou profit de la dita imposicion et de les closures de la dita vila.

87. Item et dessoubz iij gros valliant ne paiera l'on ren.

V

Conventiones dominorum et B. de Varey visitatoris operis

1. Li visitares de les cloisons de la vila de Lion par devers le reyalmo sera tenus a faire: Premerement devra itar continualment sus l'ovra per sey prendre garda se cil qui arant los pris faz font lours diz pris faz bein et leialment segunt que faire devrant et que promeis arant, hu autre part en porchaczant les choses necessaires. Et mes aveir avoy sey a part utra les diz pris faz hun hu II maczons hu plus se mester est et les manovros a cen apartignianz per arriar et reparar petites choses en merlos et creneaux et atres choses que ne se poont bonament mettre a pris fat ne a tachi hu atres manovres per boydrer chamins, per abatre erbros et per fere plusours atres choses necessaires ou convigniables a les dites cloisons for de taches ou de pris fez, segont que devisa grossament par les generaux commissaires de la dita ovra li sera et bon li semblera.

2. Item devra porveir au dit pris fertours et tacheours la pera et arena dont il ovrerant, czo est assaveir acordar et satifare a celos cui li dita pera ou areyna

sera a esgart de maczon ou atres bones gens sens suspiet pris par les II parties; et mais faire voidier et delivrar chimins per vignies ou per terres, se metier fet el charrey de la dita ovra, entendu totes veis el menz de domage ou prejudice que faire se porra bonament, et en pacifiant et satisfaizant raisonablement lo domage que les dites terres ou vignes en sutindront a cellos cuy apartindra.

3. Item devra faire cuvrir et reparar dedenz les tors et eschiffes de les dites cloisons et faire ou deffaire huis ou fenetres se metiers est et autres passours et eschaliers lay ou bon sera, et devisar et porchacier a son puer bonament commen l'on pochet alar bandoneriment et sens empegimen, sens derompre par dessus toz les murs et les dites cloisons, et par deffor et par dedenz la vila, deis la porta de Saint Hyreneu tanque a la poterla jota la serva du chatel de Pierencisa; et faire plusours atros attos a l'at et ou profet de les dites cloysons segont que li dita ovra requerera et motrera de jor en jour.

4. Item devra contar et paier chacuna semanna una veis ou plus se mestiers est a toz los ovriers et manouvres et atres gens qui en la dita ovra la dita semanna aront travallia ou ballia de lours futes, ferramentes, cheaux, piera ou atres ovres a la dita ovra convignables; et metre en escript lo nombro doux jornaux dou diz ovrers et manovres, et la quantita et lo pris de les atres choses et de cuy sunt prises, afin que distintament et singularment l'on poche veir clarament czo qui sera mis et dependu en la dita ovra la dita semanna, tant comme distinguir et esclarzir se porra bonament sens confusion de parolles; et los diz escripz faire de sa main ou d'atra main segnia et aprova de la sin ou de seignal de notaire, afin que appareisse que tot seit fait luy sachant et consintant; et ycellos escripz tenir et gardar per devers scy a fin de rendre contio semanna per semanna ouz generaux commissaires sus lo fait de les dites closures ou a atro aiant puer sus cen, tantes et quantes veis comme requis en sera.

5. Item se li diz visitares ha a faire per sey ou per alcun de sos amis alcuna chosa ou jorna a tenir toisant hu pesant qui bonament seins la presenci de sa persona ne se poist faire, mesque czo ne seit pas chascuns jour ne soven, faire lo porra seins se mefaire, entendu totes veis que czo seit a hures a que li dita ovra non ait metier ne luy et que icelles dites hures il ait sus la dita ovra certana et covignabla persona tenant son lua et parlant per luy, en tel manieri que celles dites hures li dita ovra per deffaut de sa presenci ne seit de ren empiria hou damagia.

6. Item per faire et acomplir la dita ovra li dit general commissour serant tenu de porveir pecuyni baillia per la main del recevour de l'imposicion ordena a levar a les portes de la dita vila per lo fet de les dites closures ou per atra main tal comme bon lour semblera, chacuna semanna tal summa comme lour pleira et comme a lour avis faire se devra; de la qual summa li diz visitares deivet paier et faire faire de l'ovra tanque a cella valour et non plus.

7. Item li diz visitares jurera sus los sens avangilos de faire ben et leialment les choses dessus dites et chacuna d'icelles a bon et sain entendement seins alcune fraude, et rendre bon et leial contio chacun meis hu chacuna semanna se per los diz commissaires ou atro sus czo aiant puer requis en est; li qualx contios appareisset par escript distintament et clarament escript de sa main ou d'atra main seignia et aprova de la sin ou de seignal de notairo, comme dessus

est dit, en balliant la copi de mot a mot a celluy ou cellos qui lo dit contio recevrant per lo dit contio visitar, aprovar ou reprovar, si comme par reyson sera.

8. Et li dit commisseiro volont et outreyont que tot czo qui se trovera escript sus lo fait de la dita ovra de la main dou dit visitour ou d'atra main seignia et aprova de la sin ou seignia de notairo, comme dit est, seit conta et aprova *per* elos et *per* celos qui lo dit contio recevrant, et en tal manieri comme se de chacuna chosa ert lettra grossea et seignia de notairo, entendu totes veis et barat et tota frauda for.

9. Et se *per* la negligenci frauda ou barat dudit visitour, qui ja n'avigne, alcun deffaut ou domage li dita ovra avit, li diz visitares o promet de rendre et satisfare a l'ordenanci douz diz commissaires et en oblige toz ses biens et renoncet a toz drez et se suppose a totes cors.

10. Et *per* lo traval, diligenci et perda de besoignes de luy et de celuy qui per luy sera en sa absenci, comme dist est, et del cler qui li escrira ou seignera se point en ha, li diz commissaires au dit visitour assignont XVIII deniers gros de salairo chacuna semana, a contar lo flurin *per* XII gros. Et volunt que sus la pecuyni que el recevra *per* fayre la dita ovra, comme dessus est dit, el los poche prendre et metre en escript avoy los atros depens et mises faites la dita semanna. Et durant celes convenances *per* lo cours de .j. an ou de menz a la volunta douz diz generauz commissaires.

. . . . . .

Actum et datum in camerâ consilii domni archiepiscopalis Lugdunensis, presentibus dictis dominis commissariis, videlicet : domino Petro de Virix magistro chori ecclesie S^ti Justi, Johanne de Neuro et Aynardo de Villa Nova, nec non Guillelmo Ragatier de Rossillione en Beageys et Stephano de Vareyo, testibus ad premissa vocatis et rogatis, die ultima Januarii millesimo trecentesimo quinquagesimo 8vo. P. de Rochon.

VI. TERRIER DE ROCHEFORT

C'est l'énumération des cens en argent ou en nature dus au chapitre de Saint-Just dans l'obédience de Rochefort. Cette obédience, qui comprenait les paroisses de Duerne, Saint-Martin-en-Haut, Thurins, Soucieux-en-Jarrêt, Messimy, Rochefort et Rontalon, était renfermée au XIIIe siècle dans les archiprêtrés de Jarrêt et de Courzieu [1]. Les paroisses y comprises, sauf Rochefort aujourd'hui annexé à Saint-Martin, ont formé en 1791 les communes du même nom dans l'arrondissement de Lyon. Le terrier de Rochefort, conservé aux archives du Rhône, fonds Saint-Just, partie non classée, remplit un petit registre parchemin de dix folios, hauteur 155 millim., largeur 135 mill. ; d'une écriture assez

1. La Mure, *Hist. ecclés. du diocèse de Lyon*. Lyon, 1671, p. 230 et suiv.

grossière, il paraît remonter au début du XIVe siècle. Ce qui en est publié ici commence vers le milieu du f° 6 r° pour finir au f° 10 v°.

En la parrochi de Soceu.

1. A Verchireu[1] Guillelmos Raymonz per son curtil et per lo pra de Garon justa lo molen de Balom et per les vines de Clomylon .iiij. d. forz, poesa meyns. Item tint .j. peci de terra [a] tachi justa lo pra de Balom.

2. Item Johanz Jaquemos per son curtil et per la vercheiri davant sa mayson et per la vercheiri de la font et per lo clapon justa la terra de Enay et per la vercheiri justa les vines de Clomilon qui est apella Boissons Ryonz et per lo petit pra et per la vercheyri justa lo pra Girin Raimont .iij. d. poesa minus. Et tint .j. peci [a] tachi justa la terra de Ennay. Item altra el Chauarneys. Item altra justa lo pra del vergiel Richart et altra qui est apella li cams de Valelles.

3. Item les files a la Peliarda per lor curtil et per la vercheiri de las et per la vercheiri de la font et per lo petit pra et per lo pra de vergiel Richart .ij. d. forz; et tint la terra tachibla justa lo petit pra. Item altra el Chauarneys et altra en les Valelles.

4. Item Johanz Roberz per son curtil et per lo pra del Molen et per lo cham desus et per la flagi de la font a l'echacyer et per lo pra de Clomilon et per la vini et per lo pra justa lo Martyn Blayn et per la vercheyri justa la vini Poncet Chanayreu (*fol.* 7), per la vercheyri de tres lo curtil Boer .iiij. d. forz et la terci partia de .j. vyanneis, et per lo clapon de pra cumynal et per la vini qui se tint a la vini Johan Blayn et per lo molen .iiij. d. forz et la terci partia de .j. ob. Item tint la peci tachi de le bysaut. Item altra justa la flachi del Chauarneys. Item altra de tres la mayson Joan Blayn.

5. Item li efaynt P. de l'Olmo .j. d. per la vini justa la vini Johan Jacerant. Johanz Jaceranz .iij. poeses per la vini justa la vini P de l'Olmo.

6. Item Jacquemos Corvas ob. fort per la vini justa les vines Giryn Raymont.

7. Item ly molens Loryen .iiij. d., poesa minus.

8. Item Johanz de la Rochi per lo curtil de Verchireu et per la vini de Clomylon et per lo pra justa lo pra Martin Chalamel et per les vines (*v°*) justa la vini Gyrin Raimont et per la peci justa pra cuminal .iij. d. forz. Item tint .j. peci tachibla en vergiel Rychart. Item altra justa la Sayni.

9. Item Girins Raymonz per la terra desus pra comunal et per pra comunal et la vini justa lo flachat .iiij. d. forz. Item tint .j. pechi tachi justa le vines de Clomilon. Item altra a la pereyri.

10. Item Peros Raymonz per son curtil et per lo pra justa lo molen et per... et per lo pra desuz et per lo pra justa la terra Martyn Blayn et per lo pra de Clomilon et per pra cumunal et per la vercheyri justa la vini Poncet Chauayreu et per la vini de Clomilon justa la vini Raynier .iij. ob. et .j. poesa. Item tint .i. peci tachibla justa la vini de Clomilon. Item altra el Chauarneys. Item altra justa la terra Johan Blayn.

---

1. Aujourd'hui Verchery, annexe de Soucieu.

11. (*Fol.* 8). Item Martyns Chalameuz *per* son curtyl et *per* la *terra* de Boyson Ryont et *per* la vini de Clomylon et *per* lo pra de Clomylon justa lo pra Johan Chapel et *per* pra comunal et *per* lo pra del *vergyel* Rychart et *per* les *ver*cheyres *qui* si tinont et *per* la vini desuz *Ver*chireu justa la vini Galupyn et *per* la *ver*cheyri justa la *terra* Gyrin et *per* la *terra* justa lo pra Gyrin .iiij. d. et poesa forz.

12. Item Peros Roberz *per* la *ver*cheyri de pra cumynal et *per* lo curtyl del Roberz .ij. d. forz et la *terci partia* de ob.

13. Item ly Morella, Buyaz, Andreus Vellays, chacuns de ces la seysena part de .iiij. d. forz *per* les vines de Clomylon.

Item en la parrochi de Maysimeu [1].

14. Ly enfaynt Johan de Bulom *per* lor curtyl et *per* la vyni *qui* est entre les vines Johan Chapel .v. d. forz et *dimi* galina (*v°*) et .j. d. viaral. Item poesa del pra Borrel. Item ob. *per* la *terra* que lor pare achatet de Johan Guy *qui* est justa la *terra* Poncet Bonvyn.

15. Item Johanz Chapeuz *per* son curtyl et *per* la vini justa la vini Johan Herayl .v. d. forz et *dimi* galina et .j. d. viaral. Item *per* pra Borrel .j. poesa. Item per lo for ob. Item *per* lo molyn .viij. d. Item *tint* .j. peci tachibla a Fontanel.

16. Raymonda ly moler Johan Chapel *per* lo pra de Clomylon justa lo pra al Roberz .iij. poeses.

17. Item Martyns *An*blarz et St. *An*blarz *per* lor curtil et *per* lo pra justa la mayson et *per* l'ort derere .iiij. d. forz et .j. galina.

18. Item St. *An*blarz *per* la vini justa la vini St. Eroyl .ij. d. forz.

19. Item *Guillelmos* Burdyns *per* la viny *qui* est el clo de Furyan .iiij. d. forz et *dimi* galina.

(*Fol.* 9 *r°*). 20. Item Johanz Guys *per* la *terra* justa los holmos de Balom et *per* la *terra* justa la *terra* de Balom et *per* la vini justa la vini P. Bona pays et *per* la *terra* justa pra Borrel et *per* la *terra* justa pra al Bona pays .ij. d. forz.

21. Item ly curtiuz al Bona pays .iiij. d. et .j. galina.

22. Item St. Bona pays *per* lo pra de Sauzil .iiij. d. fort, poesa *minus*.

23. Item Hugo Bona pays *per* la *terra* del coyn justa la grant vi .iiij. d. et ob. forz.

24. Item Peros Martyns *per* la vini el clo de Balom justa la vini Poncet Bon vin .vj. d. forz.

25. Item ly efaynt P. Pupon et Mychalet Pupon *per* la mayson et *per* la *ver*cheyri justa lo poys al Forneuz .iiij. d. forz.

26. Item Thomas Pachons *per* lo curtil Macuyon et *per* la *ver*cheiri de tres la mayson et *per* los chambons de la Chaudana et *per* l'ort justa la *terra* Andreu Charon (*v°*) et *per* lo pra et *per* la peci justa lo curtil de Guylermen .ix. d. forz

---

1. Aujourd'hui Messimy, commune du canton de Vaugneray, arrondissement de Lyon.

et .j. ob. Item tint .j. peci tachibla vers Guylermen. Item altra el Vinuenz. Item altra en la Chaudana. Item .ij. peces desus Guilerment. Item altra desus Forches Aymon. Item altra justa los holmos de Chasannes. Item altra el Bruchet.

27. Item Ponci et Johanna Pachones .ij. d. per la lor part de les choses Thomas Pachon.

28. Item Thomas et ses serors .j. galina per les choses dites.

29. Item St. Herauz per lo molyn et per lo pra de las .viij. d. et poesa.

30. Item Huguos Gyrauz per la terra del coyn .ij. d. et per la vini justa la vyni Johan Guy .j. d.

31. Item Peros Chapus per la vini justa la vini Gyrin (*fol.* 10) Doyreu .xiij. d. forz et .ij. d. vyarauz forz.

32. Item ly curtiuz Johan Herayl per la vini justa la grant vi et per la viny justa la viny al Jalarz .ix. d. et ob. forz.

Item en la parrochy de Rochifort.

33. Johanz *et* P. Blayns per lo pra desus lo buec de Serra .ix. d. forz.

34. Item Peros del Buec per lo pra desuz lo buec de Serra .iij. d. forz.

35. Item ly Raphael per lo pra desuz lo buec de Serra .iij. d. forz viarauz.

36. Item Poncez Bons vins .iiij. d. forz *et dimi* galina per son curtyl.

Item in parrochia de Ranthalun.

37. Acharia et Johans de Mont Ryunt .j. bichet de froment et .ij. d. forz et .j. galina et .iv. d. forz viarauz per lor curtyl (v°) et per la maison Zachariae et per ortum et per pratum inferius et per petiam de les Flaches [1].

VII. FRAGMENTS D'UN TERRIER LYONNAIS

Ces fragments m'ont été obligeamment communiqués par M. Guigue, le savant archiviste du Rhône ; ils se trouvent sur un rouleau en parchemin et font partie des pièces non encore inventoriées. C'est l'énumération des cens dus dans les paroisses de Sainte-Consorce et de Marcy à un bénéficier non désigné, mais qui était suivant toutes probabilités le chapitre de Saint-Just. Ce chapitre était, comme on sait, possessionné à Sainte-Consorce et nomma à la cure de cette paroisse jusqu'en 1791 [2].

Ce est li servis de Sainti Consorci [3].

1. Premierement Symeons de Pollionay .iij. sols fors en may e .iij. sols a la Sant Martin per la columberi.

---

1. Le reste est en latin.
2. La Mure, *loc. cit.*, p. 239 ; almanach astronomique et historique de Lyon pour 1790.
3. Sainte-Consorce, canton de Vaugare, ny arr. Lyon.

2. Item Johannins del Molein .iij. sols fors en May *et* .iij. sols fors a la Sant Martins *et* dimi gelina *per* la columberi.

3. Item Estevenins Jomars .xij. d*e*n*ers* fors p*er* la terra et p*er* lo pra de Rentenno et dimi gelina a la Sant Martin p*er* la columberi.

4. Item Estevena qui fut moller al fil Blein de Sainti Consorci *et* Peros sos fiz .iij. d*e*n*ers* fors p*er* la vercheri del chimin de...

5. Item Margarita moller Peron al fol de Charbonieres[1] .iiij. d*e*n*ers* fors p*er* lo pra de la riveri de Sainti Consorci a la Sant Martin.

6. Item Martins Pascalas e si fraro .iij. d*e*n*ers* fors p*er* lo bosc de la chievra *et* .j. d*e*n*er* fort p*er*... de Tronchieiz e .v. d*e*n*ers* fors p*er* lo pra dou Ratier en May e .viij. d*e*n*ers* fors p*er* lo pra del Tronchieiz.

7. Item Andrevez Mascons .x. d*e*n*ers* fors p*er* lo pra del Troncheyz.

8. Item Johanz Reis .j. comblo chauchia d'aveyna e dimi ras p*er* lo pra desos Massonno e .vj. d*e*n*ers* fors e .j. comblo e dimi chauchia d'aveyna p*er* lo pra e p*er* la vercheri desoz Massonno e .xv. deners fors e .j. ras e dimi d'aveyna p*er* lo champ de la Fargi e .xv. d*e*n*ers* fors e .j. ras e dimi d'aveyna p*er* lo champ de la Fargi qui fut Andreu de Massonno e .j. comblo peylo d'aveyna p*er* la terra de Teyssoneres qui fut Thomas de Massonno.

9. Item p*er* lo Troncheyz .vij. sols .xj. d*e*n*ers* fors en May et .vij. sols .x. d*e*n*ers* fors e una gelina *et* .i. bichet de chastannyes p*er* lo teniment del Troncheiz.

10. Item Andreus de Macenno dimi comblo chauchia d'aveyna p*er* son curtil e una gelina *et* .iij. d*e*n*ers* fors e dimi jornal.

11. Item Lorenz de Macenno dimi comblo chauchia d'aveyna e .iij. deners fors e dimi jornal p*er* son curtil.

12. Item Estevenz Cholez .j. ras e una copa d'aveyna p*er* lo pra davant la mayson, e una copa de froment e .xj. d*e*n*ers* fors *et* ob*o*l*a* p*er* son curtil e p*er* sa maison, e ob*o*l*a* fort p*er* la gageri, e .ij. d*e*n*ers* e ob*o*l*a* p*er* czo qu'il tint de Magniart de la riveri ; e deit la sua partia de .ij. gelines *et* de .iiij. pugins p*er* lo curtil de la riveri.

13. Item Jaquemez de la riveri .ij. ras e .ij. copes d'aveyna e la sua partia de .j. bichet de froment comunalment p*er* lo curtil de la riveri e .vij. d*e*n*ers* e ob*o*l*a* fort e la sua part de .i. sestier de vin e la sua part de .iiij. pugins e de .ij. gelines *et* la sua part de .ij. jornauz per lo cultil de la riveri.

14. Item Johannez de la riveri .j. ras e una copa d'aveyna p*er* .ij. comblos chouchies e p*er* .ij. ras que il deivont comunalment entro lour p*er* lour curtil e .v. deners fors e la sua part de .j. bichet de froment e la sua part de .j. sestier de vin, tant come il vant en host e la sua part de .ij. gelines e de .iiij. pugins, de .ij. jornauz communalmen sus lo[s] curtix de la riveri.

15. Item Thibauz de la riveri .ij. ras *et* .j. tierz d'aveyna p*er* son cultil p*er* sey *et* p*er* ses serors e la sua part de .j. bichet de froment *et* la sua part de .j. sestiers de vin tant come il vant en host *et* la sua part de .ij. jornauz e la sua part de .ij. gelines *et* de .iiij. pugins e .x. d*e*n*ers* fors p*er* sey *et* p*er* ses serours.

---

1. Charbonnieres, canton de Vaugneray, arr. Lyon.

16. Item Estevenz Bochus .xij. d*eners* fors *et* .iij. ob*oles* fors p*er* son cultil e .ij. comblos peylos d'aveyna e una gelina.

17. Item Johannez Bochus .ij. ras d'aveyna p*er* son curtil e .iij. d*eners* fors e .xiiij. d*eners* fors e dimi gelina e dimi jornal p*er* lo pra qui fut Duerna.

18 Item Guicherdez de la Vergi et Marieta Fauressa *et* li enfant a la Rosan .vj. d*eners* fors .xviij. d*eners* fors *et* .iij. gelines p*er* lo curtil e p*er* los pras de Trentinyen.

19. Item deit p*er* la meison .iiij. d*eners* e una gelina e p*er* la vercheri qui fu Bertolmeu Acar.

20. Item Guicherdez de la Vergi .x. d*eners* fors et .j. comblo e dimi peylo d'aveina e dimi gelina e dimi jornal p*er* lo pra e p*er* la vercheri qui fut Estevent Duerna de Trentignyen.

21. Item Johanna Rosa e Estevenins sos fiz .xij. d*eners* fors *et* una gelina per la vercheri de la font e per sa mayson.

22. Item Peronez Arbers .xxj. d*eners* fors *et* .ij. comblos chauchies d'aveyna e una gelina *et* .j. comblo chauchia p*er* lo curtil Hugonan e .xxj. d*eners* fors en may e .j. comblo peylo *et* una gelina p*er* ..... e .ij. jornauz e una gelina p*er* son curtil e p*er* son teniment, czo est a saveyr la terra dou chanever juxta fontem...

23. Item li Reys Coluns .xviij. d*eners* fors e una gelina p*er* son curtil e .viiij. d*eners* fors p*er* lo pra de Ratier *et* .vj. d*eners* fors p*er* la terra Hugonan e .iij. d*eners* fors p*er* lo pra de Saunies *et* .xij. d*eners* p*er* lo pra qui fut Peron Bochu e una gelina p*er* lo pra de Saunies.

24. Item .xij. deners et .ij. ras avene e una gelina p*er* la vercheri...

25. Item Matheus de Quincyeu .vj. deners fors p*er* la vercheri de la Tioleri.

26. Item Estevenz des Chans .iij. p*oyses* fors p*er* sa mayson e p*er* la vercheri desus la rochi e .iij. p*oges* fors, e mais .iij. p*oyses* fors p*er* la choma de Vernoyes.

27. Item Lorenci li moller Johan Blein de Valancieu .j. d*ener* fort p*er* lo chambon de Granval.

28. Item Estevenez Reis .j. d*ener* fort p*er* lo flachez qui fut Johan Porcher e .j. d*ener* p*oysa* fort p*er* la grangi qui fut Johan del Chans.

29. Item... deneyr .iij. p*oyses* p*er* la choma de Vernoys.

C'est li servis de Marcyeu[1] *premeremant*

30. Johannez des Chans .j. jornal p*er* son curtil e .iij. deners fors p*er* la vercheri de Masseno, e .v. deners fors p*er* lo curtil qui fu de la riveri qui fut Andrevet fil Blanchin, e lo tierz de .j. sestier de vin tant come il vant en host.

31. Item Antoyni sa moller .iij. deners fors e una gelina per lo curtil e per sa mayson.

32. Item Martins dels Chans .j. d. p*er* la vercheri qui fut Acharian del Chans, e si frare p*er* lo curtil vna gelina.

---

1. Marcy-l'Etoile, canton de Vaugneray, arr. Lyon.

33. Item Biatrix filli Blandinan .j. d. *et* ob*ola* fort *per* la vercheri qui se tint Andrevet Purcher, e *per* son curtil e *per* la vercheri de la gageri ob. fort, e *per* la terra de la gageri po*ysa* fort.

34. Item Estevenz fiz Acharian des Chans una obola fort *per* la vercheri del curtil Acharian.

35. Item Johanz Bonars .iij. fors *et* una gelina *et* dimi jornal per son curtil e una po*ysa* *per* la terra de Grant val.

36. Item Andrevez Purchers .iij. ob. *per* son curtil *et* .vj. d. per lo pra Ront *et* .iij. d. *per* la vercheri de les alnes; deit .j. ras e lo tiers de .j. ras d'aveyna *per* la sua part del pra de Massonno e .iv. deners fors *per* cel mesmo pra, e .j. ras d'aveyna *per* son cultil e la sua part de .ij. gelines.

37. Item Peronins Purchers .j. comblo chauchia d'aveyna *per* la vercheri qui fut Michal e .iv. d. *per* la vercheri de les alnes (Biatris los paie) *et* .iv. d. fors *per* la vercheri de la gageri e ob. fort per son curtil, e ob. fort per la terra de Chassanola.

38. Item Jaqueta filli Blandinan .ij. d. e p. fors *per* son curtil, e .j. ras d'aveyna *per* la vercheri del noyer.

39. Item Peros del Chans .xij. d. fors *per* la vercheri de les vignies qui fut Acharian del Chans (Martins... payet *per* Peros del Chans).

40. Item Margarita Eudma .j. comblo chauchia d'aveyna *per* son cultil e .viij. d. fors e dimi gelina *per* sa mayson e dimi jornal.

41. Item Andrevez Eudins .j. ras d'aveyna *per* la sua part de .ij. comblos e .iij. d. e p. fort *per* son curtil.

42. Item Jaquez Eudins .j. ras d'aveyna *per* son curtil e .iij. d. e p. e la sua part de .j. jornal.

43. Item Alays mullier al fil Peronet Margaret .xij. d. fors *per* la terra de les vignies.

44. Item Peros Matelions .iij. ras d'aveyna *per* son curtil e *per* lo pra de Massenno e lo tierz de .j. ras e la sua part de .ij. gelines *per* lo pra de Massenno e .vj. deners e ob. fors *per* son curtil e .ij. d. fors *per* lo pra de Massenno e la sua part de .j. jornal e .j. d. *per* la vercheri des arbres.

45. Item Johannez Gondras .j. ras d'aveyna *per* la sua part de .j. comblo e .v. d. e p. fors *per* son curtil e la sua part de .j. jornal e la sua part de una gelina.

46. Item Estevenz Gondras .iij. d. *per* la terra del Vorzo e .ij. d. e p. fors e la sua part de .j. jornal e la sua part de una gelina e .j. ras de aveyna.

47. Item Guillermez Gondras .iij. d. fors *per* la terra del Volzo e .iij. ob. fors *per* lo cultil aus Eudins e .iij. d. *per* lo chenaver si mare.

48. Item Estevenez li Rogi .vj. d. fors e ob. fors *per* la vercheri de les vignes.

49. Item Johannez de les Moles .ij. ras d'aveyna *per* lo champ Belin e .j. ras *per* les apreyz qui fu Andreuet de les Moles e .iij. ras *per* les apreyz, e una gelina e dimi jornal.

50. Item Peros Poyeis .iij. comblos chauchies d'oveyna (sic) e .xiij. d. e ob. fors e dimi jornal *per* son curtil e una gelina e .j. jornal e dimi gelina.

51. Item Peros Coccus .j. d. fort *per* sa mayson e .xviij. d. fors *per* lo curti[l] Rubout e una gelina.

52. Item Johanna Gonteri .ij. d. e ob. fors e dimi gelina *per* la vercheri de la Ronzi.

53. Item Estevenins Gontiers .ij. d. e ob. fors e dimi gelina [per la ver] cheri de la Ronzi.

54. Item li Rosa de Loschat .iij. d. e ob. fors *per* lo buec... Molli.

55. Item Johanneta sa filli .iij. d. fors *per* lo buec de les Alnes.

56. Item Martins li Engleys .iij. d. fors *per* lo buec de les Alnes.

57. Item Guillermo Bonifaci .iij. d. fors *per* son curtil e .iij. d. fors *per* lo buec de la Molli e .iij. d. fors *per* la terra de la Ronzi.

58. Item li Maria .j. comblo chauchia d'aveina *per* son curtil.

59. Item Guillermez Garners .j. ras e dimi d'aveyna *per* rayson del comblo chauchia *per* lo cultil qui fut Guillerman de Boschat e .j. comblo chauchia *per* son curtil e .iij. d. fors e .j. jornal e .ij. d. fors *per* la gageri e la sua part d'una gelina.

60. Item Juliana filli Guillerman del Bochat dimi ras d'aveyna *per* lo curtil si mare.

61. Item Johanna Coccu moller Gontier .ij. d. e p. fors e dimi gelina *per* la vercheri de las l'eglisi e dimi ras d'aveyna.

62. Item Johanz Tibauz .j. ras e dimi d'aveyna *per* la terra del clos e .xiv. d. fors *per* son curtil e *per* la terra del clos e dimi gelina *per* lo pra del chimin.

63. Item Thibauz sos frares .ij. d. e ob. fort *per* son curtil e .j. ras d'aveyna *per* la terra del clos.

64. Item li Rossa muller Jaquet .iij. d. e la sua part de .j. jornal *per* lo curtil e la sua part de .j. gelina e .j. comblo chauchia d'aveyna.

65. Item Estevenet sos fils .j. d. *per* sa terra de Chiasinola.

66. Item Guillermos Coccus .j. comblo chauchia e dimi ras peylo d'aveyna e .ij. d. e p. fors e dimi gelina *per* son curtil e *per* sa mayson.

GLOSSAIRE

a IV 69, *avec.*
alonn IV 64, *noisettes.*
ambessi IV 20, *vases.*
anna IV 4, *charge d'un âne.*
arena V 2, areyna IV 83, *sable.*
ars I 23, *arcs.*
at, al at et ou profet V 3, IV 86, *pour le compte et au profit.*
attos V 3, *actes.*
avoy III 19, *avec.*
aygui I 12, aigui IV 68, 47, esguï I 6, esga I 7, *eau.*
bacons IV 46, *jambons.*
barat V 9, *tromperie, fraude.*
barauz I 8, *tonneaux.*
bateri IV 28, *batterie de cuisine.*
batiers IV 71, *fabricants de bâts.*
benes I 8, *sorte de seau en bois*, benners IV 2, *fabricants de bennes.*
beuro IV 66, *castor.*
bichet VII 13, *mesure de grains.*
bison I 15, *bêche ou pioche.*
buyro IV 10, *beurre.*
carteron I 21, *mesure de liquides.*
cen V 1, *cela.*
cendal IV , *cendal, étoffe de soie.*
chambon VI 26, *champ où l'on met paître les bestiaux* (?)

chauchia VII 8, *mesure de solides.*
chenevo I 24, *chanvre.*
cidoles III 14, *cédules.*
clapon VI 2, *clapier.*
closures IV 1, clotres IV 2, *clôtures, enceinte fortifiée.*
cologne IV 58, *quenouille.*
copa VII 12, copon IV 4, *mesure de grains;* — copona, *mesurée* IV 5.
cordouan IV 3, *cuir.*
crois III 7, *mauvais.* Cf. D 1.
crunichies IV 65, *sorte de vêtement.* Cf. Ducange, v° crusna.
cuer adoba IV 42, *cuir préparé, tanné.*
cumin IV 64, *graines de cumin.*
curtil VI 1, VII passim, cultil VII 13, *jardin.*
cutres IV 72, *coussins, oreillers.*
deneries II 1, 4, *denrées.*
duelles I 22, *douves de tonneau.*
efaynt VI 25, *enfants.*
entroque I 20, *jusqu'à.*
erbros V 1, *arbres.*
erragios III 7, *arriérés, paiements en retard.*
eschalones I 12, *échalottes.*
eschiffes V 3, *guérites pour les sentinelles.*
escoyriouz IV 33, *écureuils.*
espieces IV 3, *épices.*
essegar II 4, *essayer.*
essublées IV 85, *oubliées.*
estimanci IV 84, *estimation, arbitrage.*
ex I 18, *aulx.*
fais I 22, fes IV 20, *fais, fagots, charges.*
fauro IV 80, *forgeron.*
feyes IV 69, *brebis.*
flachi VI 4, flagi VI 4, *flache.*
font VI 2, *source.*
fruyti I 3, fruyta IV 53, *fruits.*
fuer IV 3, *quantité.*
furnilli IV 20, *fournée.*
futa IV 22, *pièce de bois.*
futali I 8, *futailles, marchandises de tonnelier.*
galina VI 17, gelina VII passim, *poule.*
gingibros IV 64, *gingembre.*
gros IV passim, *espèce de monnaie.*
holmos VI 20, *ormes.*
huelo, oylo I 21, *huile.*
hutal IV 54, ppt. *le contenu d'une hotte, mesure de solides.* Cf. v. fr. *hostiel* et Du Cange vv. *hotus* et *hotellus.*
itar V 1, *être, se tenir, rester.*
leida I, *tarif de péage.*
leigni IV 85, *bois.*
leytices IV 31, v. fr. *letice, fourrure ou pelisse grise.*
maclo IV 54, *mâle.*
mansoye IV 85, *charretée.*
mayeri IV 21, *barrières en bois.* Cf. Du Cange v° *majeria.*
maysex I 2, *boucherie.*
merlos V 1, *créneaux.*
mession III 15, *dépenses, frais.*
metail IV 28, *ustensiles de cuisine en métal.*
mirex I 7, *miroirs.*
muayson I 22, *mesure.*
navey IV 84, naviouz I 10, *bateau.*
nuys IV 13, *noix.*
ort VI 26, *jardin.*
oules IV 28, *marmites.*
pales I 15, *pelles.*
peis I 7, *poix.*
pennes IV 31, *habits, vêtements.*
pereyri VI 9, *carrière.*
pernes IV 66, *perles.*
peroleri IV 28, *chaudronnerie.*
peteuz, petel I 14, *matras, dard à grosse tête.* Du Cange vv. *petilio, petilium, petilla.* Cf. P. Gras, *Dict. du Pat. Forez.:* peté, *pilon.*
peylo VII 8, *mesure de grains.*
poesa VI 1, poysa, poges, pusa I 3, 17, 20, *poge, petite monnaie.*
pogal IV 12, *pouce:* pogal anguilles, *anguilles de la grosseur d'un pouce* (?).
popelettes IV 31, *popelines.*
puey IV 40, *poids.*

pugins VII 14, *poussins.*
quarrons IV 75, *carreaux, briques.*
razex I 9, *radeaux.*
reis I 18, *racines, carottes.*
rigoz IV 12, *espèce de poisson* (?)
roman II 5, *romaine, sorte de balance.*
ruel IV 41, *rouleau.*
sachia IV 15, *contenu d'un sac.*
sapina IV 78, I 10, *grand bateau en sapin dont on se sert encore aujourd'hui sur la Saône pour transporter du sable ou des pierres.*
segunt IV 84, segont, segant IV 85, *selon.*
seignal V 4, *sceau.*
sein IV 24, *graisse.*
serez IV 10, *fromage.* Du Cange v° *seracium.*
serva V 3, *réservoir, pièce d'eau.*
servasina IV 49, *gibier.*
seyno I 20, *marché* (?)
sieu IV 23, *suif.*
soches, czochons IV 18, *bûches, bois à brûler.*
soffrans IV 64, *saffran.*
solairo III 11, *salaire.*
soma I 1, *charge d'une bête de somme.*
sur IV 69, *sueur,* — lanna a tota la sur, *laine non lavée.*
supiet IV 47, suspiet V 2, *soupçon.*
tavel IV 36, *rouleau de bois autour duquel on pliait certaines espèces de draps.*
tres (de) VI 4, *au delà.*
troliares I 21, *fabricant d'huile.*
troque I 2, *jusque.*
tupins I 19, *pots de terre.*
varz IV 31, vair IV 31, *vair.*
veis IV 73, *fois.*
veisseliers IV 22, *tonneliers.*
vel laitent IV 7, *veau qui tète encore.*
vercheri VI 2, *verger.*
vergiel VI 3, *verger.*
vi VI 23, *route.*
visitares V 1, *architecte, directeur des travaux.*
voidier V 2, *vider, débarrasser.*
yqui IV 85, *ici.*

MÉLANGES.

I.

LES DEUX FRERES,

CELUI QUI RIT ET CELUI QUI PLEURE.

J'ai publié dans le t. VI de la *Romania*, p. 29 et suiv., d'après un ms. de Londres, un conte édifiant qui a pour rubrique *dou pechié d'orgueil laissier*. Il s'agit de deux chevaliers qui étaient frères, mais dont la manière de vivre était bien différente. L'aîné ne songeait qu'à la pénitence et aux bonnes œuvres, le cadet passait son temps aux tournois et aux fêtes. Celui-ci, ayant fait proclamer une cour, y invita son frère aîné, qui s'y rendit, mais sans prendre part à la joie universelle. Tandis que les autres se livraient aux plaisirs mondains, lui pensait aux joies supérieures du paradis. Le cadet, ne pouvant parvenir à dérider son aîné, s'irrita et finit par le défier. La querelle fut vidée par un combat singulier où l'aîné eut l'avantage. Le vainqueur emmena son prisonnier, le fit déshabiller et ordonna à deux chevaliers de lui appuyer leurs épées contre le corps, au point que le sang commençait à couler. « Ris donc maintenant! » lui dit-il. Mais, comme on pense, le frère cadet n'en avait guère envie. — « Moi non plus », reprend l'aîné, « je n'ai point envie de rire lorsque je songe aux peines de l'enfer ». Puis il pardonna à son jeune frère. Désormais ils vécurent en bonne intelligence, et le cadet, à l'exemple de son aîné, consacra sa vie à la pénitence. De longues années après ces événements le frère aîné, se sentant mourir, recommanda à sa femme de lui faire ouvrir le cœur quand il serait mort. Elle le fit, et on y trouva l'image d'un crucifix.

J'ai dû avouer que je ne connaissais aucune autre rédaction de ce pieux récit. Je crois en avoir trouvé, non pas la source directe, mais au moins une forme parallèle dans un exemple qui a été assez répandu dans la littérature édifiante et que je vais extraire d'un sermon de Jacques de Vitri :

Unde legimus de quodam rege sapiente qui semper, quando curiam tenebat,

aliis gaudentibus ipse semper tristis apparebat. Unde et milites ejus murmurabant, sed ei dicere non audebant. Tandem quidam frater ejus, ex fiducia magna quam habebat ad regem, quesivit ab eo quare in magnis sollempnitatibus in quibus cum aliis gaudere debuisset, tristis et nescio qualia cogitans incedebat, multosque ex tali gestu scandalizabat. Cui rex aït : « Que facio tu modo nescis ; scies autem postea ». Recedente illo ad hospicium suum, servos suos cum bucinis misit rex post eum. Erat autem consuetudo in regno quod quando homo adjudicatus esset morti, ante hostium domus ejus cum tubis ministri clangebant. Buccinantibus igitur servis regis, frater ejus vehementer expavit, et se mortem non posse evadere pro certo credidit. Statim autem, sicut rex jusserat, ligatus ad regis palacium est ductus. Tunc jussit expoliari eum et tria spicula acuta applicari ventri ejus et lateribus, et ecce, sicut rex ordinaverat, mimi et joculatores astiterunt, et alii cantantes et choreas ducentes [1]. Frater autem regis inter letantes contristabatur et lugebat. Cui rex aït : « Quare cum istis gaudentibus non gaudes ? » At ille : « Domine, quomodo gauderem, cum mortis sententiam statim expectem ? » Tunc rex precepit eum solvi et vestiri, et aït : « Nunc ad ea que quesisti respondebo tibi : si tu timuisti et contristatus es quando buccinatores meos audivisti, et ego, cum audio buccinatores summi regis et tubam divine predicationis et sonum tube terribilis judicii recolo, merito magis expavesco ; presertim cum tria spicula acutissima quibus continue pungor circa me sentiam, quorum unus est timor peccatorum meorum, alius metus mortis incerte que omni die imminet michi, tertius timor gehenne et pene interminabilis. Nam ista pena quam tu modo formidabas cito terminatur, illa autem nunquam finitur. Unde non mireris si, aliis inaniter gaudentibus, ego appareo tristis, semper formidans inflexibilem justitiam districti judicis qui pro uno peccato superbie angelum de paradyso ejecit [2] ».

Le même récit se retrouve sous une forme abrégée dans les *Latin stories* de Th. Wright [3], et sous une forme assez développée dans les *Gesta Romanorum* [4] Ce sont trois rédactions indépendantes, mais remontant visiblement à un original commun. Je ne m'arrête pas à les comparer et à en faire ressortir les différences, qui portent sur des points accessoires : je veux 1° montrer en quoi cet exemple se rapproche du poème dévot analysé plus haut ; 2° indiquer la source première de l'exemple latin.

L'histoire latine et le poème français offrent le développement de la même idée. De part et d'autre nous voyons un personnage considérable, roi ou haut baron, qui, absorbé dans la pensée des peines éternelles, n'a pour les joies du monde que de l'éloignement. A côté de lui figure un

1. Ms. *dicentes*.
2. Bibl. nat. lat. 17509, fol. 38 *b c*, sermon « ad theologos et predicatores ».
3. N° 103, d'après un ms. appartenant à un particulier. Th. Wright ne donne aucun renseignement sur le contenu de ce ms.
4. Edit. Œsterley, ch. 143.

autre personnage, son frère, qui ne songe qu'au plaisir, mais à qui le premier réussit, par une sorte de parabole en action, à faire partager son mépris pour les séductions de la vie. La ressemblance des deux récits se poursuit jusque dans une circonstance capitale : le moyen un peu violent par lequel le pieux héros du conte démontre la vérité de son sentiment. A côté de ces analogies fondamentales, les différences paraissent peu graves : le récit latin peut être considéré comme étant de tous les temps, sauf l'expression de « curiam tenere », au début, qui sent bien son moyen âge. Le récit français, au contraire, est par toutes ses circonstances bien plus pleinement adapté aux conditions de la féodalité. Ainsi le poète s'est débarrassé du trompette funèbre, qui, nous allons le voir, appartient à la forme la plus ancienne du récit. Un détail, assez important, que le latin n'offre pas, c'est le crucifix trouvé à l'autopsie dans le cœur du personnage présenté comme modèle. Le poète français ne peut avoir inventé cette circonstance. Il doit l'avoir trouvée dans un texte latin un peu différent de ceux que nous offrent Jacques de Vitri, les *Latin stories* et les *Gesta Romanorum*.

Maintenant d'où est pris l'exemple que nous offrent Jacques de Vitri et consorts ? Sans aucun doute de l'ancienne version latine[1] de Barlaam et Josaphat. Voici la parabole telle que nous l'offre cet ouvrage :

Nam quidam rex fuit magnus et gloriosus. Et factum est, procedente illo in curru deaurato cum regali obsequio, obviasse illi duos viros attritis et sordidis indutos vestibus, attenuatis macie et pallidas facies habentes. Rex autem ilico cognovit eos maceratione corporis et exercitii sudoribus carnem consumptam habentes. Ut ergo vidit illos, desiliens confestim de curru et in terram procidens, adoravit, et surgens amplexatus est eos et affectuose osculatus. Magnates vero illius ac proceres de hoc valde indignati sunt, arbitrantes eum fecisse indigna regali gloria ; non tamen ausi in facie illum reprehendere, germano fratri ejus suggesserunt ut ei loqueretur, ne excellentie diadematis tantam inferret contumeliam. Qui cum fratri ista diceret, et regis inutilem, ut sibi videbatur, humiliationem reprehenderet, ei rex responsum dedit, quod tamen ille non intellexit. Consuetudo autem erat illi regi quando sententiam mortis contra aliquem dictabat, preconem ante januam illius cum tuba huic officio deputata mittere, cujus voce cognoscebant omnes mortis reum illum existere. Vespere igitur veniente, misit rex buccinam mortis tubicinare ante januam domus fratris sui. Ut ergo audivit ille tubam mortis, de sua salute desperavit, et tota nocte sua disposuit, summo vero diluculo nigris ac lugubribus indutus vestibus cum uxore et filiis pergit ad fores palacii, flens et lugens. Quem rex ad se ingredi fecit, et videns eum ita lugentem ait illi : « O stulte et insipiens, si tu sic timuisti preconem germani fratris tui adversus quem te ipsum nichil deliquisse cognoscis, quomodo

1. Elle est au plus tard du XIIe siècle, et très probablement plus ancienne.

michi in reprehensionem intulisti quia in humilitate salutavi et osculatus sum precones Dei mei sonorabilius tuba mortem michi significantes et terribilem Domini occursum, cui multa et magna me ipsum peccasse conscius sum. Ecce denique tuam arguens insipiensiam isto usus sum modo. Nunc vero et illorum qui te ad meam submiserunt reprehensionem stulticiam arguere conabor[1].....

Il y a des différences sensibles entre la rédaction du *Barlaam* et celle de Jacques de Vitri. Dans la première, l'exemple est encadré entre une sorte d'introduction sur le respect dû aux pauvres, qualifiés (voir la fin du morceau cité) de hérauts de Dieu, *precones Dei*, et une nouvelle parabole[2] dont je n'ai pas transcrit le texte. Le motif pour lequel des représentations sont adressées au roi est tout autre que chez Jacques de Vitri. En outre, dans *Barlaam*, le roi croit avoir imposé à son frère une terreur suffisante en envoyant le trompette funèbre corner à sa porte : chez Jacques de Vitri et consorts, il y a de plus toute une mise en scène qui veut être très dramatique, trois gardes dirigeant la pointe de leurs épieux vers le prisonnier, circonstance qui fournit ensuite matière à une allégorie[3]. La forme adoptée par Jacques de Vitri se rencontrant encore, avec des variantes, en d'autres textes qui ne sont point sortis les uns des autres, il faut supposer qu'entre cette forme et celle que nous offre *Barlaam* il y a eu un intermédiaire.

Nous sommes loin de tenir tous les anneaux de la chaîne qui relie le petit poème analysé ci-dessus à *Barlaam ;* toutefois, grâce à l'exemple commun à Jacques de Vitri, aux *Gesta Romanorum* et aux *Latin Stories,* nous pouvons établir entre le poème et *Barlaam* un rapport qui, sans cet intermédiaire, semblerait bien douteux. L'idée dominante du poème, à savoir la tristesse causée par la pensée des peines éternelles, fait

---

1. Bibl. nat. lat. 2153, f. LXIV *d*, LXV *a*. — Ce récit a été, sous cette forme même, ou plus ou moins abrégé, bien des fois cité. Il a été emprunté notamment par Vincent; voy. Kœhler dans le *Iahrb. f. roman. u. engl. Literatur,* XIV, 7-9.

2. La parabole bien connue des deux écrins.

3. Ce trait fait penser à un autre exemple qui rappelle en même temps l'épée de Damoclès, et que je vais rapporter d'après Jacques de Vitri : « Timeat igitur prelatus semper de talento sibi commisso et proprium periculum attendat, exemplo cujusdam regis divitis et potentis valde, quem, cum quidam miraretur et felicem diceret, rex sapiens illum sedere fecit in loco valde eminenti super cathedram que minabatur ruinam, magnumque ignem subtus cathedram accendi fecit, et gladium cum filo tenui super caput sedentis suspendi. Cumque fecisset apponi copiosa et delicata cibaria, dixit ei ut comederet. At ille : « Quomodo comedere possem, cum in summo periculo sim » constitutus et semper timeam ruinam ? » Cui rex ait : « Et ego in majori » periculo sum constitutus, in cathedra ruinosa residens, timens gladium divine » sententie et ignem gehenne. Quare ergo tu dixisti me felicem ? » (Ms. latin 17509, fol. 11 *c*).

défaut dans *Barlaam*, mais J. de Vitri nous la fournit. Même observation pour la scène des épieux dirigés vers le prisonnier. Par contre, rien dans le poème ne rappelle plus le *buccinator* qui a dans *Barlaam* un rôle si important. Mais ce personnage figure encore dans J. de Vitri, et nous voyons bien que le trouvère s'en est débarassé comme d'un détail peu intéressant et même peu vraisemblable aux yeux de ses contemporains. L'exemple de J. de Vitri établit parfaitement la transition entre *Barlaam* et le poème.

P. M.

II.

LE CONTE DES PETITS COUTEAUX

Il y a dans les *Facétieuses nuits de Straparole*[1] un conte plus moral dans le fond que dans la forme, dont l'idée est que les biens mal acquis ne profitent pas. On y voit figurer une femme appelée Modeste, « lequel nom n'estoit gueres convenable a sa personne », qui avait pour mari un commerçant de Pistoie. Cette femme attirait chez elle tous les jeunes gens de la ville, et, en retour des faveurs qu'elle leur accordait, elle se contentait d'une paire de souliers. Aux gentilshommes elle demandait des souliers de velours, aux artisans des souliers de drap fin, aux simples ouvriers des souliers de cuir. Elle entassait toutes ces variétés de chaussures dans un des magasins de son mari, qui du reste n'y voyait qu'avantage et ne se préoccupait pas outre mesure de l'origine de ces marchandises. Mais la dame devint vieille, et les amoureux disparurent peu à peu. Elle attira alors chez elle des gens de la plus basse condition, à qui, en récompense de leur service, elle se mit à distribuer les paires de souliers dont elle était abondamment pourvue. Au bout de peu de temps, le magasin fut vide, et la pauvre vieille, ne pouvant plus satisfaire ses goûts, puisqu'elle n'avait plus rien à donner, mourut de chagrin.

On a publié, d'après un manuscrit du xve siècle conservé à Florence[2], une historiette anonyme qui présente une évidente analogie avec le conte de Straparole. Le récit anonyme est plus court toutefois, et la femme débauchée se fait donner non pas des souliers, mais des petits

1. Cinquième nuit, fable V. Je cite d'après la traduction de Louveau et Larivey, réimprimée dans la *Bibliothèque elzévirienne*.
2. Laurentienne, Plut. XC super. n° 89.

couteaux. On n'avait donc point encore la répugnance que nous avons maintenant à donner ou à recevoir en cadeaux des objets d'acier pouvant servir à couper ou à piquer, tels que couteaux, ciseaux ou aiguilles.

Voici ce texte, qui a été édité pour la première fois par M. le comm. Zambrini dans le *Catalogo della Scelta di curiosità letterarie inedite o rare, pubblicata a spese del libraio-editore G. Romagnoli*, dall anno 1861 al gennaio 1867, in Bologna. (Bologna, 1867.)

Origine del Proverbio : « Tu farai come colei che renderai i coltellini ».

Fu una femmina molto bella, ma era molto folle e peccatrice. Per la bellezza sua l'era molto donato; e una volta avvenne che uno che l'amava molto per carnale amore, le donò uno tropo bello coltellino, adornato di pietre preziose e di perle; e quella fenne il suo piacere, e tanto le piacque il coltellino che chiunche la voleva avere, le donava uno coltellino il più bello che poteva avere, per aver la. E tanti le ne furono donati che ella n'empiè una sua casa. E quando ella venne nel mezzo tempo, non s'amendò, avendo in sua govinezza sodisfatto a natura. Avenne che piggiorò della belleza, e' donatori de coltellini menovarono, e andavano alle più giovani; e ella che era ancora nella mala volontà di peccare e credevasi esser bella come di prima, si poco si conosceva, e però si cruciava che non vi venivano i donatori come solevano. Ora avvenne che ella mandò per uno di coloro che più le piaceva, e per paura che non vi venisse, si gli mandò uno bello coltellino, e que' vi venne per lo dono, e mai più non ritorno; e quella se ne crucciò, e mandò un altro coltellino a un altro, e que' fece come il primo. E com' ella più peggiorava di sua bellezza, più mal volentieri vi venivano i giovani uomini, e per tanti mandò che tutti i coltellini si renderono. E venendo in vecchiezza donò del vivo capitale, volendo pure mantenere il suo peccato; e pero il proverbio dice : *Tu farai come colei che renderai i coltellini.*

M. Papanti, qui a enregistré cette nouvelle sous la rubrique ORIGINE DEL PROVERBIO[1], a bien vu qu'elle ressemblait à celle de Straparole, mais il n'exprime aucune opinion sur son origine. M. Zambrini[2] pense qu'il y faut voir un exemple moral tiré de quelque traité ascétique. Cette supposition se rapproche assez de la vérité. En effet, l'histoire de la dame aux petits couteaux est tirée du traité, sinon ascétique, au moins moral, de Philippe de Navarre sur les quatre âges de l'homme. Voici le texte français, d'après le meilleur des quatre manuscrits que j'ai signalés jadis de cet intéressant opuscule[3] :

---

1. *Catalogo dei novellieri italiani in prosa raccolti e posseduti da Giovanni Papanti*, Livorno, 1871, II, 45.
2. *Le Opere volgari a stampa dei secoli* XIII e XIV, ediz. quarta, 1878; sous NOVELLETTA INEDITA (col. 708-9).
3. Voy. *Romania*, I, 420. Le récit qui suit a été rapporté par Beugnot dans sa notice sur Philippe de Navarre, *Bibl. de l'Ec. des Ch.* II, 28.

(*Bibl. nat., fr.* 12581, *fol.* 401 *b*).

Et celes qui ont fait folies de lor cors en jovant, s'eles ne s'amandent lors en moian aage, jamais ne s'amanderont, et seront parfaitement honies vers Dieu et vers le siecle; et bien lor porra avenir ce qu'avint jadis d'une fame qui fu mout bele, et si estoit fole et pecherresse, et por sa grant biauté l'an l'amoit. Une foiz, avint que uns hons qui la covoitoit a avoir fist faire .j. bel quenivet dont li manches et la gaine estoient aorné trop richement d'or et de pierres precieuses. Ainsis li presanta, et ele fist son gré. Mout ama le quenivet et l'estuia et le mist en une huche. Mout le regardoit sovant. Et an tele melancolie en antra et fu en tele covoitise d'autres avoir qu'ele demandoit a chascun de çax qui la voloient avoir .j. quenivet. Et chascuns li donoit le plus bel et le meillor qu'il pooit avoir, car tuit voloient faire son gré por li avoir. Tant en i ot que la huche fu toute plaigne. Et quant ele vint ou moien aage, de riens ne s'amanda ne aquita vers Dieu ne ver nature. Ele ampira de sa biauté si conme les plusors font. Li doneor des quanivez s'en retraistrent et alierent as plus jones. Cele qui estoit en male volanté de pechier se paroit et cuidoit estre bele par desquenoissance; si se correça quant nus n'i venoit. Atant avint qu'ele[1] anvoia querre .j. de çax qui plus li plaisoit; et por doute (*c*) de faillir, li anvoia en presant .j. de ses quanivez. Cil vint por le loier une foiz, et puis n'i revint. Et cele s'an correça, et anvoia .j. autre quanivet a .j. autre home. Cil fist autel com le premier; et si conme ele ampiroit de sa biauté por l'aage ou ele estoit, et les jones gens i venoient plus a enviz, toute voie, tant en manda et tant en vint que ele randi toz ses quenivez et dona ains qu'elle fu vielle. Et quant ele conmença a anviellir, si covint qu'ele donast le plus bel et le meillor et quant que ele avoit de chatel, por son pechié maintenir. Cest reproche et cest exemple dure et durra a la honte de telz qui ne s'amandent ou moien aage, ne ne laissent le pechier. Et quant on voit aucune qui ne s'amande en cel aage, si dit on qu'ele rant les quenivez.

Il est de toute évidence que l'italien est la traduction, à peine abrégée par places, du français. Faut-il en conclure que le traité de Philippe de Navarre a été traduit en italien? Je ne le pense pas, mais il y a d'ailleurs des motifs de croire que ce gracieux ouvrage a dû être connu en Italie. Il resterait à trouver d'où le savant jurisconsulte, historien et poète (car il fut tout cela et plus encore) a tiré son exemple. Sur ce point, mes recherches sont restées infructueuses.

P. M.

---

1. Ms. *Et quant ele;* je corrige d'après le texte de Beugnot.

COMPTES-RENDUS

Le Origini dell' épopea francese, indagate da Pio RAJNA. Firenze, Sansoni, 1884, in-8°, XVI-550 pages.

L'objet du livre de M. Rajna est la démonstration de l'origine germanique de l'épopée française. On peut dire qu'il a atteint son but. Bien qu'on puisse différer de sentiment avec l'auteur sur quelques points de détail et même sur quelques traits assez importants concernant l'explication du fait plutôt que le fait lui-même, le fait est acquis : l'épopée française est à l'origine l'épopée franque ; elle naît avec l'arrivée des Francs en Gaule et reçoit d'eux une impulsion qui la fait vivre pendant près de mille ans. Ce n'est là à vrai dire qu'un des incidents, qu'une des manifestations du grand phénomène de la germanisation partielle de la société gallo-romaine (je laisse ici de côté le reste dé l'empire romain) ; cette germanisation a atteint son maximum vers la fin du VIIIe siècle, et bientôt après a commencé une réaction de laquelle on a pu dire que son histoire est l'histoire même du moyen âge. Institutions, lois, mœurs, costume, tout depuis lors perd de plus en plus le caractère germanique introduit par la conquête ; la langue elle-même, qui, tout en restant romaine, avait emprunté à l'allemand une masse de mots, en perd un assez grand nombre, bien qu'elle en conserve encore beaucoup qui attestent mieux que tous les faits extérieurs la profondeur à laquelle avait pénétré l'influence des étrangers devenus les maîtres. On peut regarder la Renaissance et la Révolution comme les deux dernières phases de cette réaction, naturellement inconsciente, qui a expulsé de plus en plus de notre vie nationale, dans le fond comme dans la forme, l'élément germanique. Comment définir ce qui a poussé dans ce sens, ce qui a toujours résisté et qui maintenant prévaut et domine? Faut-il croire que c'est le vieux fond celtique qui a reparu? On l'a soutenu [1]. Est-ce l'esprit romain, si puissam-

1. On en a fait à la France un reproche ou un éloge. On sait les tendresses d'Henri Martin et autres celtophiles pour « le génie de la Gaule ». D'autre part, ce n'est pas pour nous louer qu'un critique allemand a dit : « Grattez le Français, vous trouverez l'Irlandais ». C'est là une vue assez répandue en Allemagne, et M. de Bismarck, dans une conversation avec Bluntschli récemment publiée, l'exprimait à sa manière, jugeant d'ailleurs fort justement la germanisation passagère de la Gaule.

ment infusé dans les veines gauloises? On l'a pensé [1]. Ou ne se trouve-t-on pas plutôt en présence d'un nouveau peuple, ayant gardé quelque chose de sa triple origine [2], celtique, romaine et germanique, mais étant arrivé à se former une individualité qui ne ressemble à celle d'aucun autre? Ce sont là des questions qui touchent assurément la *Romania* et qu'elle a déjà abordées, mais qui l'éloignent trop de celles qu'elle discute le plus habituellement pour être traitées ici en détail; elles devaient être indiquées, parce qu'elles donnent au sujet du livre de M. Rajna un fond qui en augmente la grandeur et en montre l'intérêt varié.

On peut trouver surprenant, au premier abord, qu'un tel sujet ait attiré les patientes recherches et les longues réflexions d'un Italien plutôt que d'un Français ou d'un Allemand. Les Français, à vrai dire, ne l'ont pas négligé: c'est à notre pays qu'appartiennent surtout les prédécesseurs que M. Rajna rencontre sur son chemin, tantôt pour les accompagner, tantôt pour les combattre. Les Allemands au contraire, chose assez étrange, ont fait très peu dans ce domaine, bien qu'ils aient, comme on sait, étudié et publié beaucoup de nos chansons de geste. Ils ont bien vu qu'il y avait dans notre poésie épique quelque chose de germanique [3], mais ils se sont contentés de remarques assez vagues et générales, et n'ont pas cherché à établir entre notre épopée et la leur des rapprochements dont M. Rajna a trouvé quelques-uns à fleur de terre et qui certainement, comme il le dit, s'offriraient en grand nombre à qui ferait des fouilles plus profondes. Quant à l'habile et savant professeur de Florence, c'est par la marche naturelle et le développement logique de ses études qu'il est arrivé à leur donner cette suite. M. Rajna a débuté, tout jeune encore, par une heureuse trouvaille; il a mis la main sur un poème du XIVe siècle dont le *Morgante* du Pulci n'est en partie qu'un *rifacimento*. Ce début le poussait à étudier l'histoire de l'épopée française en Italie : il se mit à l'œuvre avec le courage et le talent qui l'ont rendu justement célèbre, et nous donna ses excellentes études sur la *Rotta di Roncisvalle*, *Mainet*, *Berte et Milon*, *Rinaldo di Montalbano*, *Uggeri il Danese*, les *Reali di Francia*. Cette série d'études devait avoir deux aboutissements : le livre sur les *Sources de l'Arioste* et le livre sur les *Origines de l'épopée française*. Après avoir suivi la tige épique française jusqu'à son plus brillant épanouissement, qu'elle n'a donné qu'après bien des transplantations et des greffes, il a creusé jusqu'aux racines les plus profondes et est arrivé à rechercher le sol même dans lequel elles s'enfoncent. Pour écrire ces deux livres il a fallu les qualités les plus diverses, et on aurait peine à croire qu'ils ont le même auteur si on ne retrouvait, en les lisant, la même méthode à la fois ingénieuse et sensée, hardie et circonspecte, la même

---

1. Ici aussi c'est pour les uns un titre d'orgueil, ponr les autres un motif d'aversion. Montalembert et son école n'ont que de la haine pour ce qu'ils regardent comme la résurrection de l'esprit romain, où d'autres voient le principe de la grandeur de la France.

2. Il faut prendre naturellement ce mot dans un sens très large, en tant que comportant l'hérédité intellectuelle, morale, etc., autant ou plus que physiologique.

3. « Je sens dans ces épopées le souffle des forêts germaniques », a dit Grimm. Simrock a vu le germanisme de plusieurs de nos poèmes, mais il ne l'a pas toujours bien compris (cf. *Revue critique*, 1868, I, p. 384). Voyez encore ce que dit M. Bartsch, *Revue critique*, 1866, II, p. 407.

dialectique serrée, le même soin constant apporté aux plus petits détails, le même art de rendre vivant le sujet en apparence le plus aride, la même exposition intéressante et claire, le même style élégant, expressif et personnel. On peut dire seulement que sur tous ces points le dernier ouvrage de M. Rajna est encore en progrès sur les précédents; on y trouve moins marqué le souci de donner de l'agrément à ce qui n'en est pas susceptible; on n'a plus, ou presque plus, à se plaindre d'une certaine prolixité, d'une certaine mollesse qui ont été signalées dans la forme de l'auteur. On peut encore trouver qu'il est parfois trop subtil dans ses explications, trop fécond en objections qu'il se fait à lui-même, trop long dans la réfutation qu'il en donne; mais c'est là un tort léger, qui n'est pas sans avoir ses avantages, et pour lequel on est d'autant moins porté à se montrer sévère que l'aimable auteur le reconnaît lui même de la meilleure grâce du monde, en parlant de sa « smania, che confessa eccessiva, di voler capir tutto, determinar tutto. » Au moins avec lui on peut être tranquille: quand il a moissonné, il n'y a rien à craindre pour ceux qui engrangent et rien à espérer pour les glaneurs.

M. Rajna m'a fait l'honneur de me dédier son beau livre; il s'est rappelé, et il a voulu perpétuer ce souvenir, que c'est mon *Histoire poétique de Charlemagne* qui lui a jadis fait faire connaissance avec l'épopée française et lui a donné le goût de s'en occuper. Les livres qui ouvrent à un jeune esprit un champ d'études encore inconnu et lui révèlent en même temps sa vocation conservent plus tard un grand charme, qui risque de produire quelque illusion sur leur véritable valeur. Je crois bien que c'est un peu le cas ici, mais ce n'est pas à moi d'insister. Cette dédicace, dont je suis très reconnaissant, n'empêche pas M. Rajna d'être en dissidence marquée avec moi, ou plutôt avec l'*Histoire poétique*, car, comme il le dit dans sa préface et comme je l'ai moi-même imprimé, depuis 1865, à plusieurs reprises, je suis arrivé dès longtemps, sur les origines de notre épopée, à des idées très voisines des siennes. En 1867, dans le premier cours que j'ai fait au Collège de France, j'ai étudié de près l'épopée mérovingienne, que, par la nature même de mon sujet, je n'avais abordée que passagèrement dans mon *Charlemagne*, et il m'a été impossible de ne pas voir : 1° que cette épopée était dans un rapport intime, indissoluble, avec l'épopée carolingienne, qu'entre l'une et l'autre il n'y avait pas de solution de continuité [1]; 2° que cette épopée était nécessairement germanique, au moins en grande partie, dans ses origines. D'autres études, faites en même temps, et toujours poursuivies depuis, sur l'ensemble de l'épopée française m'amenaient à la rapprocher de l'épopée allemande, soit dans sa matière [2], soit dans son inspiration [3], et ma conviction

1. A vrai dire, j'avais déjà reconnu ce fait évident dans l'*Histoire poétique*, et M. R. s'étonne à bon droit qu'ayant vu et exprimé assez clairement cette vérité, je n'en aie pas alors tiré les conséquences qu'elle appelle; il serait trop long d'expliquer les causes de cette contradiction; une au moins sera indiquée plus loin.

2. On me permettra encore de rappeler que dès 1862, dans un article sur *Huon de Bordeaux*, j'avais montré que certains récits ou personnages épiques se trouvent à la fois, sans qu'il y ait imitation, dans l'épopée française et dans l'épopée allemande.

3. C'est sous cette impression que, dès 1868, j'écrivais que l'épopée française, prise en gros, et au moins sous un de ses aspects les plus importants, peut être définie : l'esprit germanique dans une forme romane.

à cet égard a toujours été en se fortifiant et en se précisant. Si M. Rajna n'avait pas écrit son livre, j'en aurais probablement écrit un sur le même sujet : il sera le seul à regretter, comme il le fait aimablement, qu'il n'en ait pas été ainsi. Il me convie en revanche à examiner son ouvrage, me proposant pour modèle les *Recherches* auxquelles mon ancien livre et le premier volume de M. Gautier ont donné lieu de la part de Paul Meyer. Je défère à son vœu, mais sans prétendre rien donner de comparable à l'écrit de Meyer, si substantiel et si nourri de faits. Je n'ai pas grand'chose à ajouter matériellement au livre de M. Rajna; je me bornerai à en faire connaître le plan, à signaler les éléments nouveaux qu'il apporte à la science, à en indiquer et çà et là à en discuter les vues principales. J'aurai bien souvent sans doute, si je continue à travailler dans le même domaine, à y revenir et à m'y référer, et sur plus d'un point qu'il touche j'ai en vue depuis longtemps des travaux spéciaux. On n'aura ici qu'un aperçu général, qui suffira déjà à remplir un article d'une dimension plus qu'ordinaire.

Etant donnée la thèse que M. Rajna a voulu établir, il y avait à examiner dans l'épopée française son apparition la plus ancienne, les conditions dans lesquelles elle est apparue et s'est développée, les faits qu'elle contient, l'esprit qui l'anime, sa langue, son style et sa forme poétique, puis à la rapprocher de l'épopée allemande et à voir si une parenté originaire se laisse retrouver, malgré la différence profonde qu'elles présentent à l'époque où nous les connaissons toutes deux. Je ne dirai pas que l'auteur ait rempli toutes les parties de ce programme, et il fait, en plus d'un endroit, appel aux recherches futures qui viendront développer ses indications. Mais, sauf peut-être un point sur lequel je reviendrai, il n'a rien omis d'essentiel; seulement il n'a pas disposé les faits et les raisonnements exactement dans l'ordre qui vient d'être donné; cela importe peut-être plus qu'il ne semble au premier abord, en ce que l'ordre qu'il a suivi a pu amener certains manques de proportion, mais cela n'empêche pas qu'on ne retrouve dans son livre l'étude de tous les points, ou peu s'en faut, dont il vient d'être question. Et quand on songe à ce qu'un pareil programme exige de science variée et d'aptitude aux emplois les plus divers de la critique, on ne peut qu'admirer la manière dont il a rempli sa tâche. L'épopée mérovingienne n'existe pour nous que par l'analyse de textes qui se donnent pour historiques; il fallait donc, pour l'aborder, être familier avec l'histoire des temps mérovingiens et les questions compliquées que soulèvent les sources de cette histoire; il fallait posséder de l'épopée allemande, si riche, si éparse et si abondamment commentée, une connaissance assurément fort rare en dehors de l'Allemagne; il fallait, pour rétablir le milieu dans lequel a fleuri l'épopée mérovingienne, connaître et apprécier justement l'état social et politique de la France de Clovis à Charlemagne, état qui a donné lieu à tant de discussions et d'hypothèses; il fallait être en outre linguiste et métricien; il fallait par-dessus tout avoir le sens sympathique des façons de sentir et de penser d'âmes profondément différentes des nôtres et l'intelligence des conditions intimes de la poésie spontanée des anciens temps. Toutes ces qualités et toutes ces connaissances, l'auteur des *Origini dell' epopea francese* les possède et les met en œuvre; son livre, outre l'instruction qu'il apporte, procure constamment le plaisir que donne la vue d'un ouvrier adroit et intelligent, qui, choisissant avec sûreté et maniant avec

aisance les outils appropriés à sa main et à sa besogne, commence, poursuit et achève sous nos yeux un travail bien conçu et bien limité.

L'*Introduction* (p. 3-23) est consacrée à « l'épopée et ses origines. » Sans nier qu'il existe dans beaucoup d'épopées des éléments mythiques, l'auteur pense qu'on en a presque toujours exagéré l'importance et analyse très bien les éléments constitutifs de l'épopée historique, qui a son point de départ dans des faits réels, célèbre des héros nationaux et sert d'expression à certains sentiments collectifs. Je ne ferai qu'une remarque sur ce chapitre, qui pourrait naturellement donner lieu à de longues discussions. L'auteur dit (p. 11) que l'épopée « prende le prime mosse dai fatti, *in quanto sopravvivono nelle memorie dei popoli* », et cette idée se retrouve ailleurs dans son livre, sans jamais y être serrée de près. Je la crois fausse, et je pense que tout ce qui dans l'épopée est historique provient nécessairement de chants absolument ou presque absolument contemporains des événements qui en sont le sujet (à moins qu'il n'y ait emprunt fait par les poètes à des sources historiques proprement dites). A mon sens il n'y a pas de tradition historique orale; les faits les plus importants s'oublient en une ou deux générations s'ils ne sont pas conservés par des récits poétiques[1]. Cette manière de voir, que j'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion d'exprimer et que l'étude critique de ce qu'on regarde en général comme des traditions confirme toujours, a pour l'appréciation de l'épopée en général et de la nôtre en particulier des conséquences importantes; j'en reparlerai plus loin à propos d'un point sur lequel je me trouve en dissidence avec M. Rajna. Je lui reproche ici de n'avoir pas essayé de déterminer plus nettement le rapport des faits avec l'épopée. Il montre fort bien, en revanche, comment celle-ci va toujours s'éloignant des faits qui lui ont servi de point de départ, si bien qu'au bout d'un certain temps d'évolution il arrive qu'ils sont presque complètement transformés ou n'ont laissé dans l'épopée que quelques traces, appréciables seulement pour la critique, et qui sont souvent en contradiction avec l'ensemble et finissent par disparaître elles-mêmes. — Les remarques de l'auteur sur la poésie lyrique et épique sont fort bonnes; cependant encore ici je signale un certain manque de précision; nous retrouverons plus tard cette question, ainsi que celle qui vient d'être touchée.

Chap. I. *L'épopée germanique dans les temps les plus reculés.* — Après ces vues générales, l'auteur passe directement à l'épopée germanique primitive; il réunit, apprécie et discute les témoignages des anciens. Il y a là beaucoup d'observations justes et neuves, comme la démonstration du caractère surtout historique (généalogique) de cette épopée, dont l'auteur constate l'existence chez les Germains en général, chez les Goths, les Vandales, les Langobards, les Bavarois, les Saxons, les Anglo-Saxons, les Bourgondions et les Francs. Il faut espérer qu'après la démonstration de M. Rajna (p. 36) nous verrons enfin disparaître de l'histoire de l'épopée germanique le *citharoedus* envoyé par Théodoric à Clovis, et qui était simplement un musicien romain ou grec. — M. Rajna a raison

1. M. R. lui-même, p. 92, présente sur la tradition orale des réflexions assez semblables.

de parler avec détail du poème anglo-saxon du *Vidsidh* et des *scóp* anglo-saxons ; il est cependant bien remarquable qu'on ne trouve un mot correspondant à celui-là dans aucun autre idiome germanique (laissant la Scandinavie de côté), ni aucun témoignage sur l'existence chez les Germains de poètes de profession. Au contraire, bien des indices semblent prouver que très tard (et même chez les Anglo-Saxons, voy. le passage si connu de *Horn*) le talent de composer et d'exécuter des chants épiques était commun à la plupart des hommes, comme celui de faire la guerre et de dire le droit. La question est intéressante, en ce qu'elle implique celle de savoir si les *joculatores* gallo-romains ont eu des confrères allemands, ce qui aurait beaucoup facilité le passage de l'épopée d'une langue à l'autre (c'est ce qui est arrivé pour les poèmes bretons, passant des bardes gallois aux conteurs français), ou s'ils ont, pour ainsi dire, soutiré et par là-même déterminé davantage dans ses formes et sensiblement modifié une épopée qui, dans son milieu originaire, n'avait pas de représentants officiels et était par conséquent assez flottante.

Chap. II. *La Légende de Childéric* (p. 47-68). — Nous allons maintenant nous restreindre à l'épopée franque : dès leur apparition en Gaule, les Francs nous présentent des récits épiques [1]. Il y en a sur Chlodion et Mérovée, mais on n'en connaît que de faibles traces. Au contraire, il est clair que l'histoire de Childéric, telle que la rapportent, avec d'importantes variantes, Grégoire de Tours, Frédégaire et les *Gesta Francorum*, est fondée sur un poème épique, et un poème épique qui a des analogues évidents tant dans l'épopée française que dans l'épopée allemande. M. Rajna met ce fait en lumière ici et ailleurs ; je signalerai seulement un trait qui me semble assez important et qu'il n'a pas relevé : Childéric est chassé de son pays, où il revient plus tard triomphant, à cause de son libertinage, qui soulève les Francs contre lui ; ce même libertinage, cette même indignation de pères et de maris outragés est la cause, dans notre épopée, de l'exil d'autres héros : je citerai surtout Lohier dans *Lohier et Mallart*, dont les aventures ressemblent le plus à celles de Childéric, puis Hugues Capet et Baudouin de Seboure. — Dans le récit de Frédégaire se trouve un épisode qui n'est pas ailleurs, celui du séjour de Childéric à Constantinople ; M. R. conjecture, avec grande vraisemblance, qu'il a été ajouté sous l'influence des aventures de Gondovald, ce fils de Clotaire qui, réfugié à Constantinople, en revint pour se faire roi des Francs et mourut en 584 [2]. Ainsi la chanson de Childéric, s'il est permis de l'appeler ainsi, vivait et se développait encore à la fin du VIe ou au commencement du VIIe siècle ; le rôle que joue Constantinople pourrait porter à croire qu'elle avait passé par une élaboration latine ou romane ; cependant il ne faut pas oublier que divers poèmes allemands, qui ne sont pas sans analogie avec le nôtre, ont aussi leur scène à Constantinople, et M. R. se demande si on n'a pas là la preuve que ce trait n'est pas, dans ces poèmes, aussi moderne

1. Peut-être M. R. aurait-il pu insister davantage sur l'épopée qu'ils possédaient avant leur entrée en Gaule.

2. L'empereur qui protège Childéric dans Frédégaire est appelé Maurice ; or il n'y a pas eu d'empereur de ce nom avant celui qui régna de 582 à 602 et fut précisément le patron de Gondovald.

qu'on l'admet généralement. — Tout ce chapitre est un modèle d'exposition et de critique et ne peut manquer de porter la conviction dans les esprits les plus prévenus.

Ch. III (p. 69-94). *Clovis.* — Que l'histoire de Clovis soit en partie composée de récits épiques, c'est ce qui est aujourd'hui reconnu de tous. M. R. analyse avec un sens délicat de l'évolution épique les trois versions du *Mariage de Clovis* que nous ont conservées Grégoire, Frédégaire et les *Gesta regum Francorum*, et montre que nous avons là un des spécimens de ce qu'il appelle l'*épopée nuptiale*, type très répandu chez les Germains et qui se retrouve d'ailleurs chez tous les peuples qui ont une épopée [1]. Le trait même, singulier en apparence, qui distingue celle-ci (que le héros ne va pas lui-même chercher sa femme, mais la fait enlever par un subtil messager) se retrouve dans d'autres poèmes. M. R. semble donc ne voir dans le *Mariage de Clovis* qu'une sorte de nouvelle épreuve jétée dans un moule ancien ; c'est peut-être aller un peu loin, et il est probable qu'il y a dans ce récit un fond historique sérieux, mais il est difficile de le déterminer. — Quoi qu'il en soit, le *Mariage*, au moins dans deux versions, est intimement rattachée au *Baptême*, et il me semble que ce fait soulève des questions que l'auteur n'aurait pas dû négliger. Le baptême de Clovis, préparé par la bataille où il invoque le Dieu de Clotilde, accompagné de l'apparition d'un ange (ou du saint-esprit) et du don céleste : de la sainte ampoule, voilà encore un récit certainement poétique ; mais dirons-nous que c'est une épopée franque ? Assurément non ; c'est un récit poétique qui n'a pu se développer et prendre une forme que chez les Gallo-Romains. Dans le cours que j'ai fait il y a dix-sept ans et dont j'ai parlé tout à l'heure, j'attachais une importance extrême à ce poème chrétien et roman sur Clovis ; j'y voyais la première chanson de geste, née chez les *Romani* sous l'influence germanique, grâce à l'intervention du christianisme. Dans les versions diverses du *Mariage*, comme M. R. l'a bien reconnu, on peut signaler aussi un élément chrétien et roman. J'aurais voulu qu'il insistât davantage sur ce fait, qui me semble encore capital pour l'histoire de l'épopée, comme pour celle du sentiment national : la conversion de Clovis au catholicisme est le point de départ de l'histoire de France comme de l'histoire de la poésie française ; en rassemblant les *Romani* catholiques du Nord, ennemis des ariens de Bourgogne et de Gothie, autour du chef des Francs, elle a créé une nation nouvelle, qui dès lors a eu des intérêts et des sentiments communs ; et dans l'exaltation née de ce grand événement, qui dut profondément ébranler les âmes, les *Romani*, devenus membres du *regnum Francorum* dont le chef avait été béni par Remi, essayèrent peut-être pour la première fois d'imiter les Francs qui célébraient la gloire de leur roi, et osèrent employer à des chants épiques leur *lingua rustica* et les rythmes de leurs chansons fami-

1. La forme la plus ordinaire est la *Brautfahrt*, c'est-à-dire que le héros va lui-même en lointaine expédition pour chercher sa femme. D'autres fois il la ramène d'une expédition qui n'avait pas été entreprise pour elle. Comment ne pas rappeler à ce propos combien la légende des Argonautes ressemble à des poèmes allemands et français ? Médée, qui s'éprend de Jason et lui sacrifie son père et son pays, est une vraie princesse sarrazine de chanson de geste. Il y a là un « moule épique » d'une haute antiquité.

lières [1]. Je dis « peut-être », parce que la conversion de Clovis a pu aussi n'être chantée que dans une œuvre toute littéraire, dans un poème en hexamètres classiques, poème dont l'existence est en tout cas rendue probable par les fragments de vers et les vers presque entiers qui semblent s'en être conservés dans le récit de Grégoire de Tours [2]. C'est une question à reprendre encore et à étudier de près. — Les petits morceaux détachés qui sont consacrés dans Grégoire de Tours au récit des dernières années de Clovis sont regardés par M. Rajna, non comme une traduction de chant populaires (ce qui est en effet insoutenable), mais comme une « émanation. » J'avoue que cela même me paraît fort douteux, je dirai plus, fort improbable. Il ne faut pas oublier que l'épopée à l'origine n'est que le reflet exact des mœurs du peuple qui la produit, et si dans l'histoire de ce peuple nous rencontrons des traits qui se retrouvent dans son épopée, il ne faut nullement en conclure que ces traits ne sont pas historiques. Le fond des récits de Grégoire est admis par M. R. comme historique ; dans la forme, je ne vois rien d'épique. Si les Francs avaient chanté les victoires de leur chef sur Sigebert, Chararic et Ragnachaire, ils ne les auraient pas représentées comme dues à la ruse et à la trahison ; quant à l'hypothèse de chants hostiles à Clovis dont nous aurions ici le reflet, elle est extrêmement peu vraisemblable. Si le ton de la narration de Grégoire est ici différent de ce que nous le voyons être ailleurs, c'est qu'il a évidemment une source d'un autre caractère : on peut sans hésiter faire remonter ces récits aux souvenirs de quelque compagnon de Clovis, transmis plus ou moins directement à l'évêque de Tours, familier de la cour mérovingienne [3]. L'individu peut raconter comme de beaux traits, dont on rit en en profitant, les perfidies qui ont fait triompher le héros dont il a gardé la mémoire enthousiaste ; l'épopée, quoi qu'on en dise, n'admet que dans des conditions particulières, et avec bien des restrictions, cette glorification de l'immoralité dont les récits en question nous offriraient un exemple unique.

Ch. IV. *Thierri et Théodebert* (p. 95-110). — Ce chapitre et le suivant sont parmi les plus remarquables et les plus importants du livre. La guerre de Thierri, fils de Clovis, en Thuringe, est racontée par Grégoire de Tours, puis, longtemps après, et d'une façon tout indépendante, par Witikind et le *Chronicon Quedlinburgense*. Qu'il y ait là-dessous un vieux poème franc, c'est ce que M. R. met au-dessus de toute contestation, tant par l'analyse des récits eux-mêmes que par l'indication des traces que les faits et les personnages de ces récits ont laissées jusque dans l'épopée allemande, si remaniée pourtant dans la forme où nous l'avons (il y a longtemps qu'on a reconnu que le *Hugdietrich* de cette épopée est le *Hugo Theodoricus* des chroniques). — Non moins assurée est l'exis-

---

1. M. Rajna présente d'ailleurs plus loin (p. 276 ss.) des remarques sur ce sujet, mais un peu différentes.

2. Tel est par exemple le passage célèbre : *Mitis depone colla Sicamber*, où *colla* est une expression inconnue à la prose, et tout ce récit dans Grégoire est d'un style différent de son style habituel. Cf. Monod, *Grégoire de Tours*, p. 99-100 (où *ore facundo* est donné par distraction comme une fin d'hexamètre).

3. Il n'y a pas là de contradiction avec ce qui a été dit plus haut sur le caractère de la tradition orale. Il ne s'agit que de souvenirs individuels, que je croirais, vu la note chrétienne qui s'y mêle, transmis à Grégoire par un intermédiaire ecclésiastique.

tence d'un poème franc sur la défaite du danois Chochilaic, qui avait débarqué en Frise, par Théodebert, défaite rapportée par Grégoire de Tours, par les *Gesta Francorum*, par le livre *de Monstris* [1] et, d'autre part, mentionnée dans le *Beovulf* angle. M. R., par un ingénieux et opportun rapprochement, fait observer que ce poème si répandu devait avoir sa place dans le répertoire de Bernlef, cet aveugle que saint Liudger, vers la fin du VIIIe siècle, guérit et convertit en Frise, et qui était très aimé « eo quod... antiquorum actus regumque certamina bene noverat psallendo promere. »

Ch. V (p. 111-130). *La guerre saxonne de Clotaire et de Dagobert* [2]. — Ici non seulement nous trouvons dans les *Gesta regum francorum* un récit d'un caractère évidemment épique, non seulement l'épopée française postérieure a conservé des traits qui apparaissent dans ce récit (en les rapportant à Charlemagne), mais nous avons un témoignage formel, un texte infiniment précieux, qu'on a bien souvent allégué, et dont M. Rajna a cependant eu le premier l'idée de vérifier la date et la provenance : il s'agit du fameux passage de la vie de saint Faron où l'hagiographe raconte l'insolente ambassade des Saxons à Clotaire, l'emprisonnement des ambassadeurs, sauvés par Faron, évêque de Meaux [3], la victoire de Clotaire, qui ne laisse pas vivre un Saxon plus haut que son épée, et ajoute : « Ex qua victoria carmen publicum juxta rusticitatem per omnium paene volitabat ora ita canentium, feminaeque choros inde plaudendo componebant :

De Chlothario est canere rege Francorum,
Qui ivit pugnare in gentem Saxonum :
Quam graviter provenisset missis Saxonum,
Si non fuisset (inclytus) Faro de gente Burgundionum !

et in fine hujus carminis [4] :

Quando veniunt missi Saxonum in terram Francorum [5],
Instinctu Dei transeunt per urbem Meldorum,
Ne interficiantur a rege Francorum.

Hoc enim rustico carmine placuit ostendere quantum ab omnibus celeberrimus

---

1. Cet opuscule singulier, qui date encore des temps mérovingiens, a été, après Berger de Xivrey, édité par Haupt, ce que M. R. n'a pas connu (progr. de Berlin de 1863 et t. II des *Opuscules*). On y mentionne, comme un géant, « rex Huiglaucus (*Hygelác* dans *Beovulf*), qui imperavit Getis (les *Geaten* de *Beovulf*), et a Francis occisus est; quem equus a duodecimo aetatis anno portare non potuit. » Ce trait se retrouve dans l'épopée scandinave : c'est à la même circonstance que Hrolf dut son nom de *Gangahrolf* (*pedes Rodulfus*).

2. M. R. ne parle pas de la célébrité qui est restée attachée au nom de Brunehaut, à laquelle sont attribuées, dans diverses parties de la France, les anciennes voies romaines. Il y aurait encore, après tout ce qu'on en a déjà écrit, des recherches curieuses à faire sur ce point.

3. M. R. n'est pas bien sûr que le Faron du poème soit le Faron comte, puis évêque de Meaux; mais alors comment explique-t-il le « per urbem Meldorum » ?

4. Cette remarque est bien singulière, comme l'a déjà dit M. Gautier. Puisque le chant a pour sujet la victoire de Clotaire (*ex qua victoria*), l'ambassade des Saxons, qui ouvre la guerre, devait se trouver au début et non à la fin du chant. Il faudrait revoir tout ce texte.

5. Le ms. donne ensuite « Faro ubi erat princeps », qu'on a regardé à bon droit comme une interpolation; mais je la placerais plutôt après le vers suivant : Faron était alors sans doute comte de la ville dont il fut plus tard évêque.

habebatur. » Or Hildegaire, l'auteur probable de cette vie de saint Faron, qui vivait au IXe siècle, déclare, ce que personne n'avait remarqué jusqu'ici, qu'il donne ce récit « ut in descriptionibus beati Chilleni, viri Scotticae gentis, exaratum videatur (videtur ?) habere (haberi ?). » Ce que veut dire cette étrange expression, on le comprend en lisant quelques chapitres plus loin (à propos d'autre chose) : « ut in vita beati Chilleni jamdicti invenimus. » Chillen (ou Chilian), Irlandais, apôtre de l'Artois où il fut envoyé par saint Faron [1], vivait donc à la fin du VIIe siècle [2] ; c'est dans sa vie, écrite sans doute par un disciple, et bien malheureusement perdue, que Hildegaire a pris ce passage destiné à devenir si célèbre. Comme le fait remarquer M. R., les expressions *volitabat, componebant*, excluent déjà l'idée que Hildegaire, évêque de Meaux, entre 853 et 876, ait recueilli ce chant de la bouche du peuple ; il n'a fait que reproduire un témoignage beaucoup plus ancien : c'est une importante constatation. J'aurai plus tard à reparler de ce chant. — Ce qui est singulier, c'est que cette guerre de Clotaire en Saxe, objet du poème mentionné dans la *Vita Chilleni* et résumé dans les *Gesta* [3], est d'ailleurs complètement passée sous silence par les historiens. M. R. part de ce fait pour émettre l'hypothèse qu'il s'agit en réalité d'une guerre de Clotaire Ier, bien historique celle-là, mais dans le récit de laquelle, chez Grégoire de Tours, il croit cependant discerner quelques traits épiques. On aurait plus tard substitué Clotaire II à Clotaire Ier (comme Charlemagne à Charles-Martel), et on aurait donné un rôle à Dagobert, le célèbre fils de Clotaire. Mais comment s'expliquerait alors le chant où il est parlé de Faron ? S'y agissait-il d'un autre Faron, comte à Meaux du temps de Clotaire Ier, et le biographe de saint Chilian l'a-t il exprès confondu avec le patron de son héros ? Cela me paraît bien douteux, car ce chant a pour moi tous les caractères d'un poème absolument contemporain de l'événement qu'il célèbre, et qui n'a pas dû, dans cette forme, être encore vivant un siècle et demi après.

Ch. VI (p. 131-168). *Floovent*. — Que cette chanson de geste soit un dérivé d'un ancien poème mérovingien, personne n'en doute aujourd'hui [4], et tout le monde, ou à peu près [5], accepte l'identification de *Floovent* à *Chlodovinc*. Les *Gesta Dagoberti* racontant que Dagobert se brouilla avec son père, le roi Clotaire, parce qu'il avait coupé la barbe d'un duc appelé Sadregisile, et *Floovent* que son héros se brouilla avec son père, le roi Clovis, parce qu'il avait coupé la barbe du duc Sénéchal (ou Salart), son gouverneur, on n'a pas hésité, jusqu'à présent, à regarder Floovent comme identique à Dagobert. J'ai supposé [6] que *Chlodovinc* était

---

1. C'est pour cela que sa biographie contenait ce passage relatif à Faron.
2. Il y a plusieurs saints Chilian, et il est malaisé de les distinguer ; voyez ce qu'en dit M. R. à la p. 121.
3. Que ce soit bien le même poème, avec la même guerre pour sujet, c'est ce que M. R. met hors de doute. Voyez d'ailleurs Gautier, t. II, p. 48, n. 2.
4. Sur le rapport de *Flovent* à *Floovent*, j'ai autrefois contredit M. R. (*Rom.*, VI, 610) ; il n'a pas changé d'avis, moi non plus, mais cela n'importe pas ici.
5. Sauf M. Wesselofsky, qui veut voir dans *Floovent* et autres noms pareils les représentants de *Flavius*, etc. (*Archiv für slavische Philologie*, VI, 573). L'objection tirée par M. Wesselofsky de la divergence de formes entre « Cloevis » et « Floevent » a été prévue et fort bien réfutée par M. Rajna ; voy. ci-dessous, p. 608, n. 1.
6. Voy. *Rom.*, VI, 612.

dans un poème allemand perdu une épithète accolée et souvent substituée au nom de Dagobert, et qu'elle l'avait remplacé quand ce poème passa en français ; mais Dagobert n'étant pas fils de Clovis, j'ai admis que les Mérovingiens en général recevaient, aussi bien que ce nom, celui de Chlodovingiens. M. Rajna objecte qu'il n'y en a aucun exemple, et qu'il est d'ailleurs invraisemblable qu'un nom aussi célèbre que celui de Dagobert ait disparu devant une épithète. Il cherche donc pour en faire le héros de la chanson un prince qui soit vraiment le fils de Clovis, d'autant plus que dans la chanson même Floovent est le fils de « Cloevis » ou « Cloevier » [1], et que diverses considérations l'induisent à regarder le poème d'où est issu *Floovent* comme fort ancien ; il propose soit Thierri, soit Clotaire, mais plus volontiers le premier. Quant à l'épisode de la barbe coupée, il aurait été emprunté à la légende de Dagobert et substitué dans la chanson à la cause primitive de l'exil de Floovent, ou au contraire l'auteur des *Gesta Dagoberti* aurait attribué à son héros une aventure qui ne lui appartenait réellement pas. Je n'entre pas ici dans la discussion de ces idées, qui méritent d'être pesées à loisir ; je reconnais la valeur des objections de M. Rajna, et je remarque seulement que s'il fallait choisir, pour en faire le héros de *Floovent*, un des fils de Clovis, c'est Clotaire que je préférerais, d'une part à cause de ses rapports, relevés par M. R., avec les Saxons, d'autre part parce qu'il ne me semble pas impossible que l'histoire de Lohier (= Clotaire) dans le poème de *Lohier et Mallart* [2] soit une des variantes de *Floovent*. On comprend aussi que si le héros était habituellement (ce que l'allitération devait favoriser) appelé *Chlotachari Chlodovinc*, en fr. *Flodier Flodovenc* [3], le premier de ces deux noms commençant de même soit tombé. On objectera que la jeunesse de Clotaire n'offre aucun trait de ressemblance avec celle de Floovent ; mais nous n'avons pas affaire ici à un poème historique : notre chanson est le type d'un poème d'*Enfances*, c'est-à-dire un récit des premiers exploits attribués à un héros devenu célèbre, exploits inventés, mais d'après des formules déjà courantes ; il n'y a donc pas lieu de chercher dans l'histoire vraie même le germe de semblables récits.

Ch. VII (p. 169-178). *Gisbert.* — J'ai montré jadis (*Rom.*, II, 355) que le récit relatif, dans les *Reali di Francia*, à « Gisberto dal fiero visaggio » devait provenir d'une chanson de geste perdue, à laquelle il est fait allusion dans un passage de *Gaidon* [4]. Gisbert déclare la guerre à Dieu, qui naturellement abat son

---

1. M. R. écarte très habilement la difficulté que pourrait faire naître la forme différente de l'initiale dans ces deux noms. Il montre aussi que constamment et dans les plus anciens témoignages qui le concernent, Floovent est présenté comme le fils du premier roi chrétien de France.

2. Voy. *Hist. litt. de la France*, t. XXVIII, p. 247.

3. Il faut remarquer que le changement de *Chl-* en *Fl-* n'est pas un trait phonétique commun à toute la langue d'oïl : on a en français *Louis*, *Lohier*, et non pas *Flouis*, *Flohier*. Il serait intéressant de circonscrire le domaine géographique de ce changement.

4. Depuis lors j'ai trouvé une autre mention de Gisbert, cette fois qualifié expressément de roi, ce qui a son importance :

Onques li rois Gierbiers, c'on tint por desreé,
Ne guerroia tant Deu ne sa crestienté
Com jo ferai mais bien en trestot mon aé.
Chev. au Cigne, éd. Hippeau, v. 3695.

orgueil, et lui pardonne quand il a fait pénitence. C'est à ce roi, qu'il regarde comme un des rois qui ont précédé Charlemagne (d'accord avec les *Reali*), que M. R. consacre un chapitre [1] ; il reconnaît d'ailleurs lui-même qu'il s'agit ici d'hypothèses assez mal étayées. Il soupçonne que Girbert ou Gisbert serait Charibert, et il essaie de rendre cette identification vraisemblable, sans trop y réussir. La forme primitive du nom de notre personnage est *Gisbert* (*Gisobercht*, non pas *Gisilbercht* = *Gislebert*), ce qui a bien peu de rapport avec *Herbert*, dérivé normal de *Charibercht*, et les ressemblances entre le roi mérovingien et Girbert sont bien vagues. Il me semble qu'ici M. R. s'est trop laissé entraîner au désir de voir de l'histoire partout. Je crois que la chanson de Gisbert n'est qu'une adaptation épique de la légende de l'*Empereur orgueilleux* [2] (rappelée par M. Rajna lui-même), et que le nom de Gisbert et sa qualité probable de roi de France n'ont rien à faire avec l'histoire.

Ch. VIII (p. 179-198). *Sibille.* — Rien de plus ingénieux que ce chapitre, où M. R. cherche dans l'histoire réelle de Gondeberge, femme du roi langobard Arioald, histoire qui fut de bonne heure le sujet de chants, d'abord langobards, puis francs, le fondement de la chanson de *Sibille* (femme de Charlemagne). Quoi qu'on pense de son hypothèse, dont la discussion serait trop longue ici, il faudra tenir compte des arguments qu'il invoque pour établir que les aventures de Gondeberge ont une réalité historique, et ne sont pas, comme l'a cru Sv. Grundtvig, la simple variante langobarde de ce conte répandu dans le monde entier de l'épouse innocente et persécutée.

Ch. IX (p. 199-238). *Charlemagne et Charles-Martel.* — La substitution du second Charles fils de Pépin au premier Charles fils de Pépin dans l'épopée a été indiquée dans l'*Histoire poétique de Charlemagne*. Dans cet excellent chapitre, M. R. ne la met pas seulement hors de doute : il l'étudie dans le détail avec une science et une critique qui ne laissent rien à désirer. Je ne crois pas, — voilà ma seule réserve, — que le Braimant de *Mainet* ait rien à faire avec Abderrahman (au reste M. R. n'en est pas lui-même bien convaincu), ni que le *Mainet*, dans sa forme originaire, provienne d'un poème sur Charles-Martel. Je dis « dans sa forme originaire », parce que nous avons à mon sens dans *Mainet* deux poèmes distincts : l'un, *Heldri et Rainfrei*, qui remonte certainement aux luttes de Charles-Martel contre Chilpéric et Raganfred, l'autre, le *Mainet* proprement dit, qui n'est qu'une variante du thème que nous avons déjà rencontré dans la légende de Childéric, de Floovent, etc. [3]. S'il y a quelque élément historique dans ce récit de la fuite du jeune Charles chez l'*amiral* de Tolède, ce ne serait pas, je crois, à l'époque de Charles-Martel, mais bien plus tard qu'il faudrait le chercher. Il est difficile en effet de ne pas rapprocher de ce récit l'histoire du roi de Castille Alfonse, qui, chassé de ses États par son frère, trouva en réalité un refuge à Tolède chez le roi Alimaimon, épousa sa fille et

1. Au début de ce chapitre, il traite rapidement de Dagobert, d'Octavien et Florent, héros de chansons peu anciennes dans leur forme. M. R. songe à voir dans *Florent* un *Chlotacharinc* (*Flodarenc, Floerenc*), parallèle à *Floovent Chlodovinc*.

2. C'est aussi l'opinion de M. Wesselofsky (*loc. cit.*).

3. M. R., dans le chapitre X, se prononce d'ailleurs à peu près dans le même sens.

rentra peu après en possession de son royaume [1]. Mais ces circonstances, dont la coïncidence ne me semble guère pouvoir être fortuite, n'ont fait que fournir la localisation du récit. — M. R. montre la substitution de Charlemagne à Charles Martel dans les guerres de Provence, dans l'histoire des fils d'Aimon [2], etc. Il parle ensuite du Charles Martel de *Girart de Roussillon* qui, d'après lui, ne serait pas uniquement Charles le Chauve, et du Charles Martel de *Huon d'Auvergne ;* il conclut qu'il y a là un véritable cycle de Charles Martel, dont celui de Charlemagne a recueilli sans doute plus de fragments que nous ne pouvons en reconnaître. — Dans un *Appendice* (p. 239-244), l'auteur étudie très savamment l'origine du surnom de *Magne*, et montre qu'il n'a jamais été bien compris par le peuple. Il a d'autant plus raison que la forme elle-même du nom décèle son origine savante : magnus n'a point passé en français, où il aurait donné *mainz* (cf. *parmainz* de permagnus) ; *Charles Maines* a été fait sur *Carolus Magnus,* et si quelques poètes, comme celui du *Rollant,* savent ce que *magnes* veut dire et l'emploient même en le détachant du nom propre (*nostre emperere magnes, Charles li magnes, reis magnes*), cela prouve seulement, comme le dit M. R., qu'ils avaient une instruction au-dessus de l'ordinaire [3].

Ch. X (p. 245-273). *Formules communes à l'épopée carolingienne et à l'épopée mérovingienne.* Jusqu'à présent nous avons surtout recherché dans les textes historiques la preuve que l'épopée, apportée par les Francs de Germanie, n'avait nullement cessé chez eux depuis leur établissement en Gaule, et avait accompagné l'histoire pendant toute la durée de la race mérovingienne. Quelques rapprochements nous avaient déjà permis de faire remonter à cette période la source de chansons de geste françaises, telles que *Floovent,* où s'est conservé, à l'insu même du poète, le nom tout mérovingien du héros, et *Mainet*, où les luttes de Charles Martel contre les derniers Mérovingiens ont au contraire été attribuées à Charlemagne. Le chapitre X va nous faire toucher de plus près encore les rapports des deux épopées, en pénétrant dans leur construction intime [4]. L'auteur prend un certain nombre de thèmes essentiellement épiques, et montre qu'ils se trouvent également dans des récits soi-disant historiques relatifs aux Mérovingiens et dans l'épopée carolingienne. Tels sont : les murs qui s'écroulent d'eux-mêmes, — la biche qui indique un chemin, — les ennemis mesurés à l'épée, — les ambassades insolentes, — les combats singuliers en présence des armées, — puis, spécialement pour les guerres saxonnes, certains traits qui se retrouvent dans les poèmes sur Clotaire et ceux qui célèbrent Charlemagne (je crois qu'on pourrait encore en trouver d'autres). La plupart de ces rapprochements ont déjà été faits, mais M. R., outre qu'il en a augmenté le nombre,

---

1. N'ayant pas, au moment où j'écris, les livres nécessaires sous la main, je ne fais ce rapprochement que de souvenir.

2. On sait que l'identité de Yon, roi de Gascogne, dans *Renaut,* avec Eudon, duc d'Aquitaine au VIIIe siècle, et par suite du Charles de ce poème avec Charles Martel, a été brillamment démontrée par M. Longnon.

3. M. R. aurait pu citer le *Pèlerinage de Charlemagne,* où est indiquée une prétendue origine du surnom de *magne.*

4. Avant d'entamer cette étude, M. R. parle encore des deux Pépin comme personnages épiques ; il aurait pu, je crois, s'étendre un peu plus sur ce point.

les a exposés avec sa précision et sa circonspection habituelles, et leur a donné ainsi une valeur beaucoup plus décisive. Je trouve au contraire imaginaire la ressemblance signalée par l'auteur (il n'est pas le premier) entre le début du chant relatif à la guerre saxonne de Clotaire et celui de plusieurs chansons de geste. Rien de plus différent à mon sens que ces deux formules que M. R. déclare identiques, d'une part :

De Chlothario est canere rege Francorum,
Qui ivit pugnare in gentem Saxonum,

et d'autre part :

Seignor, plait vos oir gloriose chançon ?
C'est de l'ost Charlemaine, le nobile baron,
Qui conquist mainte ville et mainte region.

Ici c'est un jongleur qui s'adresse à son auditoire et lui indique le sujet qu'il va chanter ; là rien de pareil : ce chant, encore à moitié lyrique (je reviendrai sur ce point) et destiné à être répété en dansant, ne pouvait ressembler aux poèmes tout narratifs de l'âge postérieur, et cela est si vrai qu'il est impossible de traduire dans le français des chansons de geste le *est canere* du premier vers [1], encouragement que se donne le poète ou le chanteur au début d'un chant d'un caractère lyrique, et l'opposé le plus complet qui se puisse concevoir du petit programme adressé par l'exécutant d'une chanson de geste à ses auditeurs [2]. Au reste, c'est ici une question de forme, qui a son importance assurément, mais qui n'enlève rien de leur force aux rapprochements de fond donnés jusque-là.

Ch. XI (p. 275-284). *La langue de l'épopée à l'époque mérovingienne.* — Les Francs chantaient naturellement leurs héros dans leur propre langue ; mais d'une part les *Romani* n'ont-ils pas de bonne heure, à leur imitation, composé des chants épiques dans leur idiome, le latin vulgaire qui devait plus tard s'appeler le français [3] ? d'autre part, les Francs s'étant de bonne heure romanisés, au moins en Neustrie, n'ont-ils pas transporté et imité dans leur nouvelle langue les chants auxquels ils étaient habitués ? C'est probable, mais il est difficile de l'établir par des preuves directes. Un mot estropié par les scribes dans le récit de la guerre saxonne de Clotaire des *Gesta* [4] ne prouve rien, car on ne sait s'il était roman ou franc. Reste le fameux *carmen rusticum* de Hildegaire ; M. Rajna ne doute pas que l'original n'en fût roman : c'est en effet bien vraisemblable, et par le mouvement général et par le fait que ce chant était populaire dans un pays foncièrement roman. Cependant, ce n'est pas absolument sûr, et le meilleur appui de l'existence d'une poésie épique romane sur les Méro-

1. M. R., à qui bien peu de choses échappent, a vu la difficulté ; il s'en tire en disant que *canere* équivaut au substantif *chançon*, mais c'est douteux pour plus d'une raison. Ce qui me rappelle le plus le début du *Clotaire*, c'est la fin de la première strophe du *S. Léger : Et ore est temps et si est biens Que nos cantums de saint Legier.*

2. Le second vers ne se mettrait pas facilement non plus dans le style d'une chanson de geste.

3. Voyez ce qui a été dit plus haut.

4. Sous ces altérations, je serais porté à reconnaître le mot *balcent*, anciennement *balcenc*.

vingiens est toujours la visible continuation d'une poésie épique antérieure dans l'épopée française dont Charlemagne est le centre.

Ch. XII (p. 285-299). *L'épopée carolingienne continuatrice de la mérovingienne.* — C'est cette continuation que M. Rajna serre maintenant de plus près, en montrant qu'il n'est possible ni de séparer le Charlemagne épique du Charles Martel épique, ni d'arrêter à celui-ci l'origine du mouvement auquel il a une si grande part. Accorder en effet que dans l'épopée carolingienne il y a des poèmes qui concernent réellement Charles Martel, c'est accorder par cela même toute l'épopée mérovingienne et sa survivance partielle dans la suivante. M. R. écarte judicieusement les hypothèses qui expliqueraient la transmission soit par la voie littéraire, soit par la simple tradition orale[1]. Il démêle ensuite dans l'épopée carolingienne, tout altérée qu'elle soit dans la forme où elle nous est connue, des traits qui remontent à un passé bien plus lointain que l'avènement des Carolingiens. Le plus curieux est la « croix royale » que, d'après des textes français et italiens dont l'accord prouve l'antiquité de la légende, tous les « royaux de France » portent naturellement imprimée sur l'épaule. M. R. établit que ce signe remonte aux Mérovingiens, et il le prouve en montrant que l'épopée allemande l'attribue à Wolfdietrich, fils de Hugdietrich (le *Hugo Theodoricus* de l'épopée franque). Si ce signe remonte si haut, ce n'était sûrement pas à l'origine une croix, et M. R. rappelle la légende bizarre recueillie par Théophane († 817), d'après laquelle les Mérovingiens « étaient appelés χριστάται, ce qui en grec veut dire τριχοραχάται, parce que le long de l'épine dorsale (κατὰ τῆς ῥάχης) il leur poussait des soies comme à un porc. » Théophane accueille volontiers les bruits défavorables aux prédécesseurs des Carolingiens, et M. R. voit dans ces soies de porc une transfiguration caricaturale de quelque autre marque plus noble : on pourrait objecter que des soies de sanglier n'auraient sans doute pas semblé déshonorantes à une époque barbare, et, pour appuyer l'opinion de Grimm, qui voit là une trace de la légende d'après laquelle la femme de Mérovée avait conçu d'un monstre marin, on pourrait rapprocher diverses fables généalogiques semblables, notamment celle qui concerne les enfants de Mélusine. Mais si dans la description de Théophane il faut voir un travestissement, il me semble plus naturel d'y chercher celui du nom de *reges criniti* que portent les Mérovingiens dans plusieurs textes; qui sait même si χριστάται n'est pas une faute pour χρινίται? Le double sens du mot *crinis* a pu d'ailleurs prêter à la confusion.

Ch. XIII (p. 301-367). *Les Origines primitives.* — Étant donné que l'épopée française n'est pas née subitement à une époque historique, — celle de Charlemagne comme on l'a cru longtemps, — et qu'il s'agit là, comme dans toute vie organique, non de génération spontanée, mais de transmission héréditaire, la nation française, d'autre part, ayant des éléments celtiques, latins et germaniques, l'épopée française, en théorie, peut être celtique, latine ou germanique d'origine. M. R. écarte sans peine les hypothèses celtique et latine; il discute longuement une troisième et plus plausible opinion, d'après laquelle l'épopée

1. Peut-être laisse-t-il trop de place à cette dernière; voy. plus haut.

française serait *romane*, c'est-à-dire se serait produite non en latin, mais dans le roman rustique destiné à devenir le français. Que cette opinion soit vraie à un certain moment, c'est incontestable ; il s'agit de savoir si l'épopée romane s'est produite de bonne heure, et si l'épopée germanique, importée en Gaule par les Francs, a continué longtemps à y vivre dans sa forme première. J'ai indiqué plus haut (p. 604) qu'il ne me semblerait pas impossible que des poèmes romans, d'un caractère au moins à moitié épique, se fussent produits dès le règne de Clovis et sous l'influence de la conversion du roi des Francs, devenu le patron de l'église gallo-romaine et par là des *Romani* catholiques (c'est ce qu'il y a de vrai au fond du petit roman historique de Procope dont M. R. démontre l'absurdité). M. R. regarde, nous l'avons vu, le poème de la *Guerre de Saxe* (fin du VIIe siècle) comme roman ; il pense même (p. 84, 277) que le récit de Frédégaire (écrit vers 660) des *Noces de Clovis* s'appuie sur une chronique plus ancienne, laquelle nous reporte à un poème peut-être roman, qui serait donc du VIe siècle [1]. Nous voilà bien près de l'époque de Clovis lui-même, et l'auteur me paraît l'avoir un peu oublié en insistant comme il le fait sur la distinction tranchée, aux temps mérovingiens, des Francs et des *Romani* pour exclure l'origine romane de l'épopée. Tout ce qu'il dit sur la condition sociale des deux races aux VIe-VIIIe siècles a mon approbation complète, aussi bien que les remarques sur le caractère essentiellement guerrier, donc aristocratique, donc franc et non *romain* (du moins à l'origine) de l'épopée ; je lui accorde parfaitement que les Francs ont continué un certain temps en Gaule à parler leur langue, à chanter leurs vieux chants et à en composer de nouveaux ; mais je ne crois pas impossible, comme je l'ai déjà indiqué plus haut, que les *Romani* aient commencé de très bonne heure à imiter les Francs et à composer dans leur langue des chants populaires, d'un caractère naturellement assez différent de ceux des Francs, mais cependant nés sous leur influence. Que l'épopée française ait une origine germanique, cela n'empêche pas qu'elle n'ait une origine romane ; elle a, si on me permet la comparaison, un père et une mère : le germe est allemand, le développement est roman, et en somme il faut bien reconnaître dans l'épopée française, une fois qu'elle est adulte, des traits qui n'appartiennent à aucune forme de l'épopée allemande. Je crois qu'au fond M. Rajna est d'accord avec moi ; mais son désir de combattre les exagérations de ceux qui peuplent le royaume des Francs d'une seule nation, composée d'égaux, sans distinction de race, l'a emporté peut-être un peu loin. De même, il établit qu'en Austrasie l'usage de la langue franque se maintint très tard, ce dont personne ne doute ; mais il se prononce beaucoup moins nettement sur ce qui se passa en Neustrie [2]. Je lui accorde que les successeurs de Clovis, au moins jusqu'à la fin du VIIe siècle, avaient « il linguaggio franco per lo meno altrettanto familiare quanto il volgare della Gallia » ; mais l'aristocratie franque de Neustrie, éparse dans ses possessions territoriales et bientôt profondément mêlée d'éléments romans, dut de bien meil-

1. Ailleurs (p. 458) il attribue des chants aux Francs romanisés dans la seconde moitié du VIe siècle.
2. Voyez cependant encore p. 458.

leure heure abandonner sa langue originaire. Elle n'en conservait pas moins sans doute ses goûts et ses habitudes épiques, et quand il se produisait un fait de nature à susciter le chant, le chant naissait en roman, comme il serait né naguère en allemand. En ce sens, on peut dire que l'épopée a une origine romane, puisque certains poèmes remontent directement à des chants romans nés spontanément de l'impression des faits et n'ont aucune source allemande. C'est le cas certainement pour les poèmes dont les faits appartiennent au IXe siècle (le *Roi Louis*, *Raoul de Cambrai*, etc.) ; ce peut être le cas déjà pour des poèmes qui célèbrent des faits du VIe siècle. Toutefois, si j'ai raison de croire que des chants sur certains événements frappants ont pu naître, dès la fin du Ve siècle, chez les *Romani* eux-mêmes, l'origine romane de l'épopée est ici plus réelle. Et ce qui me paraît rendre admissible l'existence de ces chants, c'est l'élément chrétien qui devait y prédominer, élément que M. R. me semble laisser trop dans l'ombre. Il est bien probable qu'il existait dans la population gallo-romaine des chants religieux, composés dans la langue et le rythme populaires ; ce sont ces chants qui auront servi de modèle à ceux qu'inspira sans doute la conversion de Clovis. Qu'on se figure la place que la religion tenait alors dans les âmes, la terreur des *Romani* catholiques du nord qui se voyaient au sud entourés d'ariens et qui venaient d'être conquis par un roi païen : quel soulagement, quelle joie, quelle reconnaissance quand ce païen se fit catholique, protégea l'Eglise et bientôt détruisit l'arianisme! Si des chants romans sortirent de l'émotion qui se produisit alors, il est clair, malgré toutes les preuves de la distinction longtemps maintenue entre Francs et *Romani*, qu'ils furent remplis de sympathie pour Clovis et ne séparèrent pas, dans le sentiment de la communauté religieuse et déjà nationale, les vainqueurs et les vaincus de la veille : ces chants durent être le germe de cette branche importante de notre épopée dont la *Chanson de Roland* est le type, et où la nation française, groupée autour de son chef, est considérée comme particulièrement aimée de Dieu et consacrée à défendre la chrétienté contre les infidèles. Ce n'est pas là une conception germanique : à quelque époque qu'on la fasse remonter, elle est foncièrement française et romane. L'épopée germanique est toujours restée individualiste, ou n'a pas dépassé l'unité de la tribu. Une épopée vraiment nationale, telle que nous l'offre le *Rolland*, une épopée où le sentiment individuel est abaissé devant le sentiment de la discipline et de la solidarité, une épopée où les héros sont les champions de Dieu et de *douce France*, ne pouvait pas se former d'éléments purement germaniques. Je le répète : le père est venu d'outre-Rhin, mais la mère est gallo-romaine, et si l'enfant ne renie pas son père, il porte aussi dans sa physionomie et dans sa constitution la plus intime la ressemblance de sa mère. — En appendice à ce chapitre (p. 368-374) est une bonne digression sur le sens et les applications diverses des mots *France* et *Français*.

Chap. XIV (p. 375-396). *Une objection vaine et quelques confirmations.* — L'objection vaine à l'origine germanique de notre épopée est celle qu'on a tirée de la difficulté de se représenter le passage de poèmes épiques d'une langue à l'autre. On a vu que pour ma part je ne considère plus cette difficulté comme réelle ; il faut dire qu'elle était en effet très grave quand on ne croyait guère l'épopée plus ancienne que le VIIIe ou le IXe siècle, tandis qu'elle s'évanouit si

on se reporte à une époque où les rapports des Germains et des Romains étaient très différents. — M. R. rattache à cette discussion certaines remarques importantes : c'est surtout dans la région du nord-ouest de la France que l'épopée a fleuri, c'est-à-dire dans la partie du pays la plus imprégnée de germanisme. Ses héros et ses sujets sont même souvent pris en pleine terre allemande, comme Naime de Bavière, Renaut, indissolublement lié à Trémoigne (Dortmund), la geste de Mayence, Beuve de Hanstone [1]. Dans nos chansons [2] *Franc* et *Francois* s'emploient l'un pour l'autre; mais plus on remonte haut, plus on voit prédominer l'expression de *Franc*, plus aussi la *France* épique se rapproche de l'Austrasie, ce qui nous fait prendre sur le fait le passage insensible de l'épopée d'une nationalité et d'une patrie à l'autre. Les institutions, les mœurs, les sentiments des chansons de geste, surtout des plus anciennes, sont germaniques : l'auteur cite la conception de l'autorité royale, les assemblées tenues en plein air, les rites observés dans l'envoi des ambassades, la procédure juridique, les serments, les dons d'hospitalité, la fraternité d'armes, les « douze pairs », les liens de famille et la « faide », le dévouement au seigneur, et sur tous ces points présente les remarques les plus intéressantes et les mieux fondées.

Chap. XV (p. 397-456). *Epopée française et épopée germanique.* — Jusqu'ici on n'a parlé que très rapidement, et en passant, de l'épopée allemande qui existe en dehors de l'épopée française. Elle forme au contraire le sujet principal de ce long chapitre, aussi neuf qu'important. Au premier abord rien de plus différent qu'une chanson de geste et un *Heldenlied* : forme, esprit, style, sujets, tout semble appartenir à deux mondes parfaitement étrangers. J'aurais voulu que M. Rajna mît cette différence plus en relief et en recherchât les caractères et les causes; avec sa pénétration et sa finesse, il aurait certainement fait sur ce point, qu'il laisse à traiter à d'autres, des observations d'une grande valeur. Il s'est attaché, — et c'était d'ailleurs ce qui faisait le véritable objet de son travail, — à signaler les ressemblances, et il en a découvert et prouvé de réellement surprenantes. Je ne puis les énumérer ici. Je me borne à regretter que l'auteur ait laissé délibérément de côté presque tout ce qui est scandinave; il aurait trouvé dans les *sagas*, comme dans Saxo Grammaticus, une mine féconde de rapprochements précieux. Je n'en indiquerai qu'un. M. R. cite avec raison, comme se trouvant dans les deux épopées, le lieu commun d'une guerre décidée par un combat singulier entre deux champions. Dans les *sagas* scandinaves ces combats présentent un trait propre: ils ont ordinairement lieu dans une île [3] et portent en ce cas le nom spécifique de *holmgang;* or nous re-

---

1. *Hanstone* est certainement à l'origine « en Avautere »; mais que ce soit Hammerstein sur le Rhin, comme M. R. est disposé à le croire, c'est ce que je ne suis guère porté à admettre; ce n'est pas ici le lieu d'exposer d'autres conjectures.

2. En passant, M. R. dit qu'il n'admet pas mon opinion sur la Marche de Bretagne comme berceau de la *Chanson de Rollant* primitive, et promet de revenir sur ce point à une autre occasion.

3. Ici comme dans beaucoup d'autres traits épiques nous n'avons d'ailleurs que le reflet d'usages réels : les combattants se rendent seuls dans une petite île (généralement d'un fleuve) pour éviter toute trahison. On en usait de même pour les conférences entre chefs, ce qui ne réussissait pas toujours, comme le montre le meurtre de Guillaume Longue-Epée par Arnoul de Flandres.

trouvons le *holmgang* dans plus d'une chanson de geste française : c'en est un par exemple que le combat si célèbre de Rollant et Olivier [1] ; un autre est fort bien décrit dans les *Enfances Ogier*. Après avoir examiné des thèmes, des formules, des caractères typiques qui se retrouvent dans les deux épopées, l'auteur cite des personnages mêmes et des faits qui leur sont communs, comme Auberon = Alberich [2], le forgeron Galand = Valand, etc. [3]. Signalons dans ce chapitre extrêmement riche ce qui concerne les nains, les sorciers-voleurs, les géants, les noms donnés aux épées et aux chevaux [4], les animaux féroces ravisseurs d'enfants, les songes prophétiques où figurent des animaux, etc. En terminant, l'auteur invite les travailleurs à exploiter après lui le champ qui, dès un premier labour, s'est trouvé si fécond; il faut espérer qu'on entendra cet appel.

Chap. XVI (p. 457-467). *Filiation et contacts*. — Revenant sur la façon dont s'est opérée la romanisation de l'épopée allemande, M. R. penche à l'attribuer tout entière aux Francs romanisés; j'ai dit plus haut que je ne croyais pas devoir exclure les *Romani*, et cela dès une époque très ancienne. A vrai dire, la première partie de ce chapitre aurait pu, il me semble, être placée avec avantage dans le chapitre XIII; l'auteur sépare des considérations de nature bien semblable. — Dans la seconde partie il étudie les contacts qu'ont eus pendant longtemps les deux épopées vivant côte à côte dans l'empire franc, et montre combien il est probable que Charlemagne, comme son père et son grand-père, ait encore été l'objet de chants épiques dans les deux langues. « Après Charlemagne, l'unité de l'empire carolingien commença bientôt à se démembrer matériellement et moralement; après Charles le Gros elle fut rompue pour toujours. Les épopées aussi, en conséquence, durent s'isoler. Cela ne veut pas dire que certains contacts n'aient pas continué dans les territoires de frontière, dans les Flandres, dans la Lorraine. Mais ce furent désormais des contacts entre étrangers et qui ne regardent plus directement l'objet de ces recherches. »

Chap. XVII (p. 469-485). *Les Cantilènes*. — Jusqu'à présent j'ai toujours été d'accord, sauf quelques légères nuances, avec M. Rajna; je me sépare un peu de lui dans ce chapitre. Assurément il a raison de combattre les exagérations auxquelles a donné lieu la théorie des « cantilènes », mot qui, précisément parce qu'il est mal défini et qu'il a une apparence scientifique, a entraîné ceux qui s'en sont servi à des théories assez fantastiques [5]. Il fait également, avec sa circonspection habituelle, des concessions importantes aux partisans de chants

---

1. Le *holmgang* se retrouve dans l'épopée bretonne : Arthur et Frollon, Tristran et le Morholt combattent dans une île; il y a sans doute ici influence germanique.

2. Voyez *Rom.*, VIII, 301.

3. Je ne crois pas qu'Oger « le Danois » ait rien de danois. S'il est appelé *dux Daniae*, cela équivaut à *duc de Danemarche* ou *Danemarchis*, comme disent nos chansons. Oger gouvernait la marche danoise, comme Rollant la marche bretonne. Si on l'a fait fils du Godefrid, roi des Danois et ennemi de Charlemagne, c'est par une confusion postérieure.

4. Il faut noter que ce dernier trait ne doit pas être de toute antiquité : les Germains combattaient primitivement à pied.

5. Je l'ai, pour mon compte, bien rarement employé; il m'a toujours déplu comme ayant l'air de dire quelque chose et ne disant rien de clair.

lyrico-épiques; mais à mon avis ces concessions ne vont pas assez loin, et il refuse avec ténacité à la théorie lyrico-épique ce qu'elle a le droit de réclamer. D'après lui, les plus anciens chants épiques, ceux qui, en s'amplifiant, sont devenus nos *chansons de geste,* étaient déjà de vraies chansons de geste, et ne différaient de celles que nous avons que par la dimension. Cela est vrai sans doute pour une partie de nos poèmes, ceux qui ne sont que des adaptations à un nouveau héros de thèmes fournis par l'épopée antérieure et n'ont d'historique que des noms et quelques circonstances. Mais je ne puis admettre qu'il en soit de même pour les poèmes qui s'appuient sur des faits réels. Ces poèmes sortent de chants qui avaient été composés non seulement sous l'impression immédiate des faits, mais par ceux et pour ceux qui y avaient pris part. Qui ne voit dès lors que l'élément narratif ne pouvait y occuper qu'une place restreinte, puisque les faits étaient connus de ceux à qui on s'adressait? Qui ne voit au contraire que l'élément lyrique, l'orgueil de la victoire, la douleur de la défaite, les louanges des héros, le *regret* des morts, l'espoir de la revanche, ou d'un succès plus complet encore, devaient y être prédominants? Or nos chansons de geste n'ont nullement ce caractère : ce sont des récits minutieux, détaillés, desquels l'élément lyrique (bien plus marqué dans l'épopée allemande) est presque tout à fait absent. Ces chansons ne peuvent s'appuyer que sur les chants lyrico-épiques antérieurs, dont elles ont développé l'élément épique et supprimé l'élément lyrique (en effet, les acteurs et les témoins des faits étant morts depuis longtemps, il n'y avait plus place pour les sentiments lyriques des premiers chants); mais ce sont deux classes distinctes, et il m'est aussi impossible de concevoir une chanson de geste semblable au *Rollant*, sauf la longueur, naissant dans l'armée de Charles au lendemain du désastre de Roncevaux que de me représenter les chants nés réellement à ce moment comme s'étant conservés tels quels pendant plus d'une ou deux générations. M. Rajna veut que ces idées soient une malencontreuse application des théories de Wolf, et qu'elles ne s'expliquent que par la fausse opinion que l'épopée française est une production autonome et spontanée, qui a ses origines en elle-même. C'est une erreur : ces idées sont le fruit d'une simple tentative de se représenter les faits comme ils ont dû se produire. De ce que l'épopée française a des origines germaniques, il ne s'ensuit pas que les chants épiques ne soient pas nés chez nous dans les conditions où ils sont nés partout ailleurs. Pour prendre une de ces comparaisons qu'affectionne M. Rajna, de ce qu'un papillon est engendré par un autre papillon, il ne s'ensuit pas qu'il ne soit pas d'abord chenille, puis chrysalide. Pour M. Rajna, les chansons de geste sont nées adultes; pour moi elles sont nées sous une forme sensiblement différente de celles qu'elles devaient revêtir, et il n'est contraire à aucune loi naturelle, comme il semble le dire, d'admettre des « métamorphoses » dans l'évolution des êtres organisés. Voilà ce que nous dit la théorie, appuyée, e le répète, sur les simples inductions du bon sens[1]; voyons si elle ne trouve

1. A la théorie des chants lyrico-épiques on ne peut en opposer qu'une autre, celle de la tradition orale; c'est celle qu'a soutenue P. Meyer, mais on a déjà vu que je la regarde comme insoutenable.

pas quelque fait pour l'appuyer. Je n'ai jamais allégué [1] le *Ludwigslied* ni la *Vita Willelmi*, et tout ce qu'en dit M. R. est fort judicieux. Mais je n'abandonne pas de même le chant, déjà si souvent invoqué, de la vie de saint Faron. Quoi qu'en dise M. Rajna, il m'est impossible de ne pas reconnaître aux vers cités par l'hagiographe un caractère lyrico-épique :

Quam graviter provenisset missis Saxonum,
Nisi fuisset Faro, de gente Burgundionum [2] !

Ce chant était « chanté par tous », et les femmes « en formaient des rondes en frappant dans leurs mains ». C'est en vain, à mon avis, que M. R. conteste le sens précis de ce passage. Il constate, il est vrai, que ce chant a été composé après la guerre finie, et qu'il devait avoir de grands rapports avec le poème résumé dans les *Gesta regum Francorum,* puisqu'il disait également que le roi Clotaire avait fait tuer tous les Saxons qui dépassaient la hauteur de son épée. C'est là en effet un trait qui a fort bien pu se trouver dans un chant à moitié lyrique, et que l'auteur du poème épique postérieur a dû naturellement recueillir; mais il ne saurait prouver que la guerre de Saxe y fût racontée comme dans ce poème. Les « romances » que cite M. R. lui-même peuvent parfaitement nous donner une idée de ce qu'étaient ces chants lyrico-épiques; elles étaient certainement à l'origine destinées à accompagner des danses en rond, danses qui très souvent au moyen âge (comme en Russie aujourd'hui) étaient uniquement composées de femmes; les romances que nous avons appartiennent à une époque postérieure à celle de la production des chants d'où est sortie l'épopée historique, aussi ont-elles un autre contenu, et même un ton certainement moins lyrique; mais elles doivent avoir quelque ressemblance avec les germes d'où se sont développées les chansons de geste, qui, sauf la particularité des strophes régulières et des refrains, ont la même forme qu'elles. Je crois aussi que la comparaison des chants lyrico-épiques français avec les *romances fronterizos* [3], les ballades du *border*, les chants serbes, est justifiée, et que ce n'est pas lui enlever sa raison d'être que de dire que ces chants n'ont pas abouti à des poèmes épiques, tandis que là où on a des poèmes épiques on n'a pas de ces chants; c'est bien naturel : l'épopée, quand elle se développe, remplace ce qui l'avait préparée; on ne peut pas avoir le même individu à la fois à l'état de chrysalide et à l'état de papillon. Je pense donc que l'épopée française des XIe-XIVe siècles, si nous l'examinons dans son ensemble, comprend des poèmes de deux genres principaux : les uns sont des imitations de poèmes antérieurs, dont les plus anciens sont germaniques; les autres sont le développement, de plus en plus narratif, de moins en moins conforme à l'histoire réelle, de plus en plus accommodé à la convention épique et à l'analogie des poèmes antérieurs, de chants

1. Au reste, je n'ai guère traité ce sujet *ex professo;* je l'ai plutôt évité dans mon *Charlemagne*, sauf dans l'*Introduction*, où j'ai donné de l'épopée cette définition que je maintiens : « une narration poétique fondée sur une poésie héroïque antérieure ».

2. Notez ces présents, ces indications rapides : *quando veniunt, transeunt, ne interficiantur.* On rappelle ainsi des faits connus, on ne raconte pas des faits inconnus à l'auditoire.

3. Il ne s'agit que de cette classe spéciale de romances, qui ne comprend nullement, comme le dit M. R., des démembrements d'anciennes chansons de geste.

originairement courts, nés de l'impression immédiate des faits, d'un ton beaucoup plus lyrique, et, pour les faits qu'ils contiennent, presque absolument historiques; ces poèmes n'en ont pas moins d'ailleurs un caractère germanique, et par l'usage même auquel ils doivent l'existence, et par l'esprit qui les anime, et par le milieu où ils se sont formés et développés. Il me semble que tout le monde peut se mettre d'accord sur ces bases.

Chap. XVIII (p. 487-528). *La rythmique de l'épopée.* — Ma dissidence avec mon savant ami devient, pour une partie de ce chapitre, une opposition absolue, mais pour une partie seulement : j'y trouve d'ailleurs des choses excellentes, des remarques judicieuses et des rapprochements nouveaux. L'auteur commence par parler de la forme des *laisses* (il les appelle « séries ») réunies par une même assonance ou rime, qui caractérise, comme on sait, toutes les chansons de geste. Ces laisses se présentent à nous, dans la poésie du moyen âge, sous deux formes : ou le nombre des vers est limité (trois, quatre, cinq, dix, vingt), ou il ne l'est pas. Il ne l'est dans aucune chanson de geste proprement dite, il l'est : 1° dans les romances lyrico-épiques dont il a été parlé ci-dessus, et qui sont en outre munies d'un refrain ; 2° (arrêté généralement à cinq vers, plus tard à quatre) dans toute une classe de poèmes généralement de sujet religieux. Nous avons de la *Vie de saint Alexis* une première rédaction en laisses de cinq vers, du XIe siècle, et un remaniement du XIIe siècle où les vers sont en nombre irrégulier dans chaque laisse. D'autre part le poème méridional de *Boèce*, qui remonte au moins au commencement du XIe siècle, nous présente des laisses au nombre irrégulier de vers, et M. R. pense avec toute raison que ce poème, malgré son contenu moral, a imité la forme des chansons de geste, qu'il nous fait ainsi connaître à une époque antérieure à leurs plus anciens spécimens conservés. Il en conclut que la laisse irrégulière remonte à l'origine même de l'épopée, et il est si sûr d'avoir raison qu'il déclare l'autre opinion, — d'après laquelle la laisse irrégulière serait issue d'une laisse d'un nombre régulier de vers, — « inadmissible », et qu'il espère persuader « sans difficulté » ceux qui l'ont soutenue, c'est-à-dire M. Léon Gautier et moi. Je ne sais si M. Gautier est persuadé, mais quant à moi je ne le suis pas. Que dès le Xe siècle les chansons de geste eussent adopté la forme des laisses irrégulières, je n'en doute pas, mais cela ne prouve pas naturellement (M. R. le reconnaît) qu'il en fut ainsi depuis l'origine. L'*Alexis* en laisses de cinq vers est, dit-il, une œuvre cléricale, l'*Alexis* en laisses irrégulières une œuvre populaire : le poème a pris, en passant entre les mains des jongleurs, la forme des chansons de geste, mais cela n'indique nullement que les laisses des chansons de geste aient eu à l'origine la forme des laisses de la poésie cléricale. En tout cas, nous avons là un exemple de l'amplification des laisses, un exemple qui montre qu'une laisse régulière peut passer à l'irrégularité, ce que M. Rajna regarde comme une vraie impossibilité. Cette impossibilité, il l'appuie sur des raisons musicales qui me paraissent avoir pour point de départ un malentendu résultant de l'emploi du mot « strophes » pour les laisses à nombre régulier de vers. « La strophe, dit-il, est une période rythmique, ou un assemblage de périodes rythmiques, à laquelle correspond une mélodie complexe; sans cela elle n'a pas de sens. » Une suite de trois, quatre, cinq, six, dix, vingt vers sur les mêmes assonances ou rimes ne constitue pas une strophe au sens grec du mot ;

ce que dit l'auteur est parfaitement vrai pour les strophes de chansons purement lyriques, mais ne s'applique pas aux laisses régulières de la poésie lyrico-épique. A cette prétendue unité artistique de la strophe[1], l'auteur oppose l'absolu manque d'unité de la laisse irrégulière, où chaque vers existait pour lui-même et se chantait sur les mêmes notes, et conclut qu'on n'a pu passer d'une forme à l'autre. Nous n'avons, à ma connaissance, qu'un renseignement indirect, mais cependant assez probant, sur la façon dont se chantaient les laisses épiques; il nous est fourni par le manuscrit d'*Aucassin*, où les laisses monorimes, qui alternent avec des morceaux en prose, sont accompagnées de musique. On y voit que le premier vers de chaque laisse a une mélodie propre (la même dans toutes les laisses), et le second une autre; les suivants ne sont pas notés et se chantaient sans doute tous sur l'air du second. Rien ne nous empêche de croire qu'il en était de même dans les laisses régulières, que le premier vers avait sa mélodie, et les suivants la leur. Quant à la composition stichique que M. R. signale dans les laisses irrégulières, elle n'est pas moins réelle dans les laisses régulières, où chaque vers existe isolément du moment qu'il dépasse la mesure de huit syllabes. En opposant les laisses régulières aux laisses irrégulières, M. R. parle toujours comme s'il opposait la poésie cléricale à la poésie populaire : il oublie complètement ici les « romances », qui fournissent à l'hypothèse qu'il repousse son principal appui[2]. Au fond, c'est le débat sur les chants lyrico-épiques qui se rouvre ici; j'ai déjà dit que je considérerais volontiers les « romances » comme nous représentant le style et le ton des chants lyrico-épiques, mais appliqués à des sujets un peu différents; j'en dirai autant de la forme. Ce qui favorise cette opinion, c'est le refrain dont elles sont munies, refrain que M. R. lui-même est porté à attribuer à la plus ancienne épopée, et qui, je l'avoue, me paraît incompatible avec des laisses irrégulières chantées sur la même mélodie d'un bout à l'autre: le refrain, pour que l'auditoire l'entonne ou même en jouisse, doit avoir sa place fixe et être attendu d'avance. Cela ne veut pas dire que je considère comme certain que les laisses irrégulières qui existaient certainement au Xe siècle proviennent de laisses régulières, comme les chansons de geste proviennent (en partie) de chants lyrico-épiques; mais je regarde cette hypothèse comme très admissible, même après la réfutation de M. Rajna. — De la laisse il passe au vers et se demande d'abord quel est proprement le « vers épique » français. Il écarte l'octosyllabe par des raisons très ingénieuses, mais un peu subtiles[3], puis l'alexandrin, où il reconnaît avec beaucoup de vraisemblance une transformation symétrique du décasyllabe (on a fait égaux les deux membres qui étaient inégaux), et s'arrête donc à ce dernier. A vrai dire, je ne saisis pas bien

1. M. R. va d'ailleurs bien loin en disant que l'épopée française, dans l'hypothèse qu'il combat, serait partie d'un système « qui représenterait un haut degré de culture artistique pour en venir au plus simple et primitif qu'on puisse imaginer ». Est-ce que la poésie populaire de tous les pays n'emploie pas la strophe ?

2. Ailleurs (p. 526) il les apprécie très justement, mais sans revenir sur la question traitée ici.

3. Une idée singulière est de voir dans la dichotomie des octosyllabes de *Gormond* une violence faite à l'octosyllabe ordinaire pour en faire un vers épique, comme si cette dichotomie ne se retrouvait pas dans le *S. Léger* et la *Passion*.

la portée de cette recherche. Pourquoi faut-il absolument que la France ait un « vers épique »? Elle a une forme épique, c'est la laisse monorime; mais cette forme est sujette à des variations, précisément en ce qui concerne le nombre des syllabes du vers : nous avons des laisses épiques composées de vers de six [1], sept [2], huit [3], dix, douze syllabes, et qui sait si l'une des mesures les moins usitées n'est pas la plus ancienne? « Les Peaux-Rouges, dit fort justement M. R., sont peu nombreux; ils disparaîtront un jour ou l'autre, et ils nous représentent néanmoins les plus anciens et les plus légitimes habitants de l'Amérique. » Si en disant que le décasyllabe est le vers épique on veut dire que c'est le vers le plus usité surtout à l'époque ancienne [4], on ne fait que constater un fait connu. Mais peu importe : l'érection du décasyllabe au rang de « vers épique » est cause que M. Rajna lui a consacré une étude détaillée fort intéressante, et ce résultat nous fait volontiers accepter le point de départ. Il apprécie excellemment les qualités qui ont valu à ce vers la victoire dans sa lutte contre les autres: « Un grand mérite du décasyllabe comme instrument de poésie épique consistait précisément dans cette disparité de ses deux membres, — disparité heureusement et harmoniquement proportionnée, — qui un jour, les esprits s'étant amollis, sera la raison principale de son remplacement par le dodécasyllabe. Notre vers se montre là incontestablement supérieur, non seulement à ce dernier, mais aux paires de vers octosyllabiques, et il bat de même plusieurs de ses émules étrangers, à commencer par le çloka indien. La louange que je lui donne ici est confirmée par l'hexamètre grec, qui, s'il est peut-être à l'origine issu de l'union de deux tripodies, déjà dans l'épopée homérique, et Dieu sait depuis combien de temps, se décompose en membres inégaux. Le seul reproche qu'on pourrait avoir envie d'adresser au décasyllabe comme vers épique serait celui d'une certaine brièveté; mais cette critique perd beaucoup de sa valeur, étant données les conditions des parlers vulgaires de la Gaule, qui, moyennant la chute de tant d'atones posttoniques, se trouvent, en regard des parlers de type italien ou ibérique, gagner un nombre de syllabes nullement à mépriser. » La disparité des membres du décasyllabe se présente, on le sait, en ancien français sous deux formes : ou c'est le premier membre qui a quatre syllabes et le second six, ou c'est le premier membre qui a six syllabes et le second quatre. Ce dernier est bien moins usité; mais lequel est le plus ancien des deux? M. R., sans vouloir approfondir la question, laisse voir qu'il incline pour l'hypothèse inverse de celle qui a généralement été adoptée, et d'après laquelle le décasyllabe qu'on peut appeler

---

1. Bartsch, *Rom. et pastourelles*, I, 19.
2. *Aucassin et Nicolette.*
3. Ce rythme est plus fréquent que ne le dit M. Rajna, qui regarde l'*Alexandre* d'Albéric comme « le seul monument de quelque genre que ce soit qui ait en commun avec *Gormont* les laisses octosyllabiques ». Il faut y joindre, outre plusieurs romances où les laisses ont un nombre régulier de vers (Bartsch, I, 6, 10, 15), la Vie de sainte Foi, en provençal, dont nous ne connaissons malheureusement que le début (Fauchet, *Œuvres*, II, 594 v°), et l'épitre farce de saint Etienne commençant par : *Entendez tuit a cest sermon.*
4. Il est cependant remarquable que les trois plus anciennes chansons venues jusqu'à nous, le *Gormont*, le *Rollant* et le *Pèlerinage*, nous présentent les trois vers de huit, dix et douze syllabes.

6/4 est une variation, une émanation du décasyllabe 4/6. Pour moi, je ne vois nullement qu'il soit nécessaire de tirer l'un de ces deux vers de l'autre : étant donné un vers de dix syllabes, il fallait qu'il se divisât en deux membres, et ces membres ne pouvaient être égaux, le rythme étant iambique[1]; on a donc eu naturellement des vers de 6/4 et de 4/6, mais il y a pour l'oreille et le sentiment une telle différence entre l'effet produit par les deux coupes que j'ai beaucoup de peine à croire qu'on ait passé de l'une à l'autre. — Maintenant, quelle est l'origine du décasyllabe? M. Rajna commence par écarter par d'excellentes raisons et déclarer « absurde », en quoi je suis de son avis, toute dérivation d'un vers latin métrique; il établit avec toute raison que la rythmique populaire romane remonte nécessairement à la rythmique populaire latine[2], comme le roman au latin vulgaire[3], après quoi, — c'est une chose étrange, et qui m'a tellement surpris qu'en lisant ces pages j'avais peine à en croire mes yeux, — il déclare que le décasyllabe est un vers... gaulois! Venant d'un autre, une pareille conclusion après ces prémisses ne mériterait pas, je dois le dire, d'être discutée; mais nous avons affaire à quelqu'un qui nous a montré tant de jugement, de science et de sagacité qu'il faut examiner les raisons qui ont pu l'amener à une aussi brusque et aussi étrange déviation de la route où jusqu'à présent nous avions plaisir à marcher avec lui. Il pose d'abord ce principe : « De même que l'origine latine des langues romanes n'implique nullement que tous les mots en soient de provenance romaine, l'origine romane des données fondamentales de la versification nouvelle n'implique pas que tous les éléments, tous les vers en soient de provenance romaine[4]. » Assurément, une versification peut faire des emprunts à une autre qui a le même principe, ou peut modifier ses principes d'après ceux d'une autre versification; toutefois c'est un cas exceptionnel qui est à peu près toujours, si je ne me trompe, œuvre de lettrés, et qu'on ne peut admettre sans preuves. — « C'est un fait assez digne d'attention que la rareté avec laquelle se présentent dans la poésie latine du moyen âge, surtout jusqu'au XIe siècle, les vers qui par l'accentuation et la mesure répondent le mieux au décasyllabe français... Si le type primitif de ce vers avait été dans la poésie populaire romaine, les formes correspondantes devraient aussi, par réflexion,

---

1. Le vers de dix syllabes, coupé en deux hémistiches de cinq, qu'on rencontre dans la poésie lyrique du moyen âge et qu'on a repris de nos jours, est une fantaisie qui a son charme, mais qui détruit le rythme propre de ce vers.

2. M. R. n'oublie pas de citer le passage capital de Marius Victorinus, au IVe siècle, qui doit servir d'épigraphe à toute discussion sur l'origine de la versification romane. « Quid est consimile metro? Rythmus. Rythmus quid est? Verborum modulata compositio, non metrica ratione sed numerosa scansione ad judicium aurium examinata, utputa veluti sunt cantica poetarum vulgarium. »

3. Cf. *Rom.*, IX, 186.

4. On voit que M. Rajna, après avoir été fort sévère pour certaines hypothèses de M. Bartsch, raisonne ici absolument comme lui (voy. *Rom.*, IX, 190); il déclare d'ailleurs qu'il ne fait pas cause commune avec lui; mais, ajoute-t-il, « pour ce qu'il y a d'analogue dans nos deux thèses, j'ai dû prendre en considération les objections qui lui ont été opposées (par G. Paris et d'Arbois de Jubainville), et elles ne m'ont nullement ébranlé dans mes convictions. » Cela me fait craindre de ne pas mieux réussir cette fois; mais d'autres, qui auraient accepté les vues de MM. Bartsch et Rajna, seront peut-être plus accessibles à la persuasion.

abonder dans la tradition hybride scolastico-populaire. » C'est, je crois, méconnaître complètement le rapport réel de la versification populaire latine et de la versification française (je ne dis pas romane). Entre les deux il y a eu, si je ne me trompe, une véritable révolution, causée par la substitution, dans la langue, de l'oxytonisme prédominant au paroxytonisme presque absolu de la période du latin vulgaire. M. R. apprécie d'ailleurs avec son tact habituel la poésie latine rythmique du plus ancien moyen âge; mais il ne faut pas oublier que cette poésie dans sa versification, basée en bonne partie sur le paroxytonisme, et dans sa prosodie, qui tient compte des syllabes *grammaticales*, est elle-même une poésie traditionnelle et morte presque autant que la poésie métrique. C'est là un point qu'à une autre occasion j'essaierai d'exposer en détail. — Le décasyllabe a l'air d'un vers roman commun, puisqu'on le retrouve en France, en Italie et en Espagne; mais M. R. montre, à ce qu'il me paraît, avec beaucoup d'habileté et de succès, que dans ces deux derniers pays il est d'importation étrangère; en Provence même il le croit venu du nord, et il conclut que c'est un vers certainement gallo-roman, probablement français. Je ne le conteste pas. — L'auteur continue : le décasyllabe peut en France être né avec l'épopée elle-même, dont il est l'organe habituel, ou avoir préexisté et avoir été adopté par elle. Si nous acceptons la première hypothèse, on peut être porté à croire, l'épopée étant d'origine germanique, que le décasyllabe l'est également. La tentation était grande pour l'auteur; il se plaît à laisser voir ce qu'une pareille opinion, qui cadrerait si bien avec tout son livre, aurait de séduisant et même d'acceptable, et il la rejette courageusement par de fort bonnes raisons qu'il est inutile de reproduire. Diez regardait le décasyllabe comme créé par l'épopée française : « La poésie épique des Français, dit-il, qui a produit des œuvres si belles et si originales, a par là-même le droit de demander qu'on la reconnaisse capable de s'être trouvé à elle-même sa forme. » Et le maître mettait, avec une parfaite justesse, le décasyllabe en rapport avec « la tendance vers le mouvement iambique qui se manifeste dans la versification française et provençale. » M. Rajna va plus loin : il indique, ce que n'avait pas fait Diez, la raison de cette « tendance » (qui est à vrai dire plus qu'une tendance, qui est presque une règle), et il la trouve très justement dans le système d'accentuation du gallo-roman. Mais ici se produit le *salto mortale* : « Ce système d'accentuation, comme il faudra bien que tout le monde le reconnaisse tôt ou tard, est un produit des habitudes glottiques inhérentes aux anciennes langues indigènes, autrement dit c'est un legs de la Gaule celtique à la Gaule romane. » Je ne sais si M. R. est bon prophète; mais le jour où tout le monde (tout le monde philolologique, bien entendu) reconnaîtra la vérité qu'il proclame, j'aurai cessé d'en faire partie. Il n'y a pas dans cette chimère, à mon avis, la moindre vraisemblance. J'espère publier quelque jour un travail entrepris depuis longtemps sur l'histoire de la chute des atones latines en gallo-roman : on verra que la chute de l'atone ultième est sensiblement postérieure à celle de l'atone pénultième qui remonte au latin vulgaire le plus ancien, et qu'elle ne s'est sans doute opérée qu'au VIIIe siècle. Comment parler d'influence gauloise à une pareille époque? Et d'autre part, tout ce que nous savons de l'accentuation gauloise est directement opposé à l'idée de l'oxytonisme, et nous prouve au contraire que le gaulois re-

portait l'accent sur l'antépénultième, même quand la pénultième était longue (*Mímate*, *vértragus*) ou suivie de deux consonnes (*Vápincum*, *Trícasses*). Dès lors sur quoi repose l'assertion de M. R., qu'il présente avec une parfaite tranquillité, et qui lui sert de point de départ pour des raisonnements subséquents? Sur une théorie générale, je suppose, sur la vraisemblance extérieure, *criterium* dont personne plus que lui, en général, ne se méfie et n'invite les autres (parfois avec trop de scrupules) à se méfier. Mais on vient de voir que cette vraisemblance même n'existe nullement ici. Quant à la versification celtique primitive, n'en déplaise à l'auteur, nous n'en savons absolument rien, et dire qu' « elle reposait, comme la romane, sur le nombre des syllabes et sur l'accent », c'est affirmer une chose qui n'est nullement établie par le « commun accord des populations celtiques dont nous pouvons recueillir le témoignage ». En fait, rien n'est moins probable, de même qu'il n'est pas du tout « probabilissimo », comme dit M. R. avec la même sécurité, que la poésie celtique ait eu « *ab antiquo* la rime et l'assonance tonique ». Mais ce dernier point nous éloigne du décasyllabe et nous ramène aux questions générales : d'après M. R. la versification romane doit le rythme et le syllabisme à la versification latine vulgaire, mais la rime et l'assonance à la versification celtique; elle doit ses vers de cinq, six, sept, huit syllabes à la versification latine vulgaire, mais elle doit son vers de dix syllabes à la versification celtique! — Ce qui le confirme, c'est que « le décasyllabe s'est montré rebelle à toute autre dérivation ». Parce qu'on s'obstine à l'étudier isolément et à lui chercher une racine spéciale, tandis qu'il est une des mille feuilles qui ont poussé tout naturellement sur la tige de la versification rythmique, laquelle est sans conteste d'origine latine. — M. R. remarque ensuite, après M. Nigra (*Rom.*, III, 440 ss.), qu'il y a un certain fond de poésie populaire narrative commun aux pays qui ont un *substratum* celtique, et qu'on peut croire d'origine celtique, et il regarde les « romances » du moyen âge comme pouvant représenter la forme ancienne de ces chants et en même temps comme ayant fourni à l'épopée le vers dont elle s'est servi. Laissons de côté l'hypothèse de M. Nigra, qui peut être vraie sans que la question qui nous occupe en soit affectée. En ce qui concerne les romances, on a vu plus haut que je suis à peu près de l'avis de M. Rajna, et que je crois même que l'épopée a dû avoir d'abord la forme (laisses régulières, refrain) des romances, ce qu'il ne veut admettre à aucun prix, je ne vois pas bien pourquoi. — Les romances, comme l'épopée, nous offrent les deux formes épiques du décasyllabe; l'épopée a donc pu leur emprunter l'une et l'autre. — Et ici s'arrête la démonstration. Le lecteur curieux est confondu de voir en tournant la page 527 que le chapitre est fini : il s'attendait à voir apparaître des spécimens du décasyllabe celtique, mais point. Le décasyllabe celtique a dû exister, puisque la versification celtique était fondée sur la numération des syllabes et l'accent; on ne trouve rien de pareil dans aucune poésie celtique, mais cela importe peu. — L'auteur se borne à ajouter qu'il aurait encore quelques problèmes à soulever : « Mais, dit-il, il me semble que ce sont là présentement des curiosités excessives. Quand même on arriverait à des déductions précises, tout l'édifice s'écroulerait si la base venait à manquer. Donc, avant de la charger davantage, il faut au moins attendre que les juges compétents aient dit si cette base promet de se tenir debout. » Pour

ce qui est de moi, on voit que je ne crois pas qu'elle se soit tenue même un instant. Je résume mon opinion. La versification romane est le développement naturel de la versification latine populaire, à laquelle elle doit le syllabisme, la dichotomie, la coïncidence à certaines places du temps fort avec l'accent tonique, et plus tard l'assonance. La versification française est une spécification de la versification romane qui a pour caractère essentiel de substituer le mouvement iambique (au sens rythmique bien entendu) au mouvement trochaïque. Ce changement a dû s'opérer en même temps que la langue perdait toutes les ultièmes atones, sauf l'*a*, ayant déjà (à quelques restrictions près) perdu la pénultième atone, c'est-à-dire vers le VIIIe siècle. Tous les vers français, à mon avis, remontent à cette période, et ceux qui existaient auparavant devaient être assez différents [1]. Les vers de quatre, six, huit, dix, douze syllabes ne sont que des variations d'un même type, qui à l'origine avait peut-être un accent sur chaque syllabe paire, qui ensuite n'a plus assigné de place fixe à l'accent qu'à la dernière syllabe dans tous les vers, à la quatrième dans l'octosyllabe (ce qui est plus tard tombé en désuétude), à la quatrième ou à la sixième (avec en outre une pause marquée) dans le décasyllabe, à la sixième dans le dodécasyllabe. Quel était le vers de l'épopée avant la constitution définitive de ce système de versification? Nous ne le savons pas; mais une fois qu'il fut établi, elle employa, comme on l'a vu, les vers de huit [2], dix et douze syllabes (sans nier que ce dernier puisse être plus récent que les autres) [3], et elle donna la préférence à celui de dix, par les raisons qu'a fort bien vues et alléguées M. Rajna.

Chap. XIX (p. 529-542). *Extension originaire et propagation de l'épopée. Conclusion.* — M. Rajna montre ici (il a déjà touché ce point plus haut) que le domaine originaire de l'épopée est la France propre et la Bourgogne, et présente sur ce qui concerne l'épopée de ce dernier pays, à laquelle il rattache la question tant discutée de l'épopée provençale, des vues fort intéressantes. De son double berceau, l'épopée se propage tout alentour, jusqu'à l'étranger, grâce aux jongleurs, dont l'activité ne saurait être trop accentuée, mais pour une période postérieure à celle qu'étudie l'auteur. Il termine par quelques pages de résumé: « En substance, dit-il en terminant, qu'ai-je fait? Tout s'est réduit à montrer que l'épopée française est bien plus ancienne qu'on n'avait l'habitude de se l'imaginer. Plus ancienne dans le pays où on la rencontre: c'est la phase mérovingienne. Plus ancienne en elle-même: elle n'est qu'une émanation et une métamorphose d'une épopée précédente, plutôt qu'une production nouvelle. Dès lors toutes les origines de cette épopée cessent de nous apparaître comme des origines au sens absolu du mot; les vraies origines sont bien au delà. Nous assistons seulement à une continuation et transmission d'existence, au développement progressif de formes qui naissent d'autres formes semblables selon des pro-

1. Les rythmes grossiers des lettres de Frodebert et Importunus, qui sont de la fin du VIIe siècle, sont assez difficiles à caractériser; ils semblent hésiter entre les mouvements trochaïque et iambique; les plus nettement marqués ont six syllabes, ce qui ferait pencher pour le mouvement iambique.
2. Les vers de cinq, sept, onze syllabes sont exceptionnels.
3. Le vers de six n'est que dans un poème lyrico-épique.

cédés et en vertu de lois qui, par la multiplication et le croisement des actions, donnent lieu à des effets complexes, mais qui en elles-mêmes sont la simplicité même. Je ne sais si tous se contenteront de vérités aussi terre à terre ; ce que je sais, c'est que le spectacle qui nous apparaît ainsi dans la vie de l'épopée n'est autre que celui que la science reconnaît plus clairement chaque jour dans toutes les manifestations de la nature. »

On pourrait disserter sur ces paroles finales, qui montrent la haute portée scientifique de l'esprit de l'auteur ; mais j'ai déjà assez disserté. Bien des conclusions auraient pu être données à son livre ; ce qui est plus important, c'est qu'il contient bien des suggestions. Comme toutes les œuvres vraiment supérieures, il sera assurément fécond : il ouvre à chaque page la voie à des recherches auxquelles l'auteur encourage et que son exemple apprendra à bien diriger et à rendre fructueuses. La science lui doit une reconnaissance qu'elle aura bien souvent l'occasion de lui exprimer ; la France lui en doit une toute particulière.

C'est encore une fois notre vieille épopée, aujourd'hui si ignorée ou si méconnue chez nous, qui attire l'intérêt sympathique, l'étude et l'admiration des étrangers. M. Rajna craint qu'il nous soit un peu pénible d'accepter la grande part qu'il attribue à l'influence allemande dans la formation de cette épopée, et il essaie amicalement de panser cette blessure supposée ; après avoir constaté la vitalité plus grande de l'épopée en France qu'en Allemagne, il ajoute (p. 539) : « Cette vitalité plus grande, il faut certainement l'attribuer non pas à une cause unique, mais à un ensemble de raisons, dont l'analyse ne serait pas utile ici. Elle doit à coup sûr compenser largement pour la France cette atteinte à son amour-propre qu'elle peut éprouver en se reconnaissant débitrice de l'épopée à une autre nation. Si la France n'a pas produit l'épopée, elle l'a cultivée avec un long amour, non pas seulement dans l'obscurité, comme il arrive d'ordinaire, mais en partie aussi à la lumière du jour, fournissant ainsi à la science une occasion presque unique d'étudier exactement des phénomènes qui le plus souvent se dérobent à l'observation. » J'avoue pour ma part que je ne vois dans l'influence allemande qui se manifeste à l'origine de l'épopée française aucune raison pour la France d'être moins fière de l'avoir produite. La nation française n'est pas exclusivement gallo-romaine (pourquoi alors ne serait-elle pas exclusivement celtique ?). Les Germains qui se sont établis en Gaule se sont intimement mêlés à l'ancienne population, et la nation française est le résultat de ce mélange. « L'esprit germanique dans une forme romane », c'est précisément ce qu'exprime si admirablement le mot « français » lui-même, avec son thème allemand et son suffixe latin. De ces éléments mélangés s'est formée une individualité nationale qui est parfaitement distincte de ses composants, qui n'est ni celtique, ni latine, ni germanique, qui est française et qui de bonne heure nous présente des traits qu'on ne retrouve chez aucune autre. La part que l'on doit faire à la population indigène dans la formation et le développement de l'épopée est plus grande peut-être que ne le veut M. Rajna ; j'ai indiqué plus haut mon opinion sur ce point. J'ai indiqué aussi, et j'y reviens en terminant, que, germanique par son premier point de départ, l'épopée française, du moment qu'elle s'est exprimée en roman, a pris un caractère différent de l'épopée

germanique et est allée s'en éloignant de plus en plus. Lisez l'un après l'autre *Rollant* et les *Nibelungen*, le *Charroi de Nîmes* et la *Rabenschlacht*, *Huon de Bordeaux* même et *Ortnit :* vous vous trouverez en présence de produits si différents, que jamais l'idée ne nous viendrait, au premier abord, qu'ils ont quelque chose de commun. L'épopée allemande est restée bien plus liée à son passé lointain, elle ne s'est pas pliée aux conditions du monde nouveau créé par la pénétration intime des deux mondes romain et germain ; aussi est-elle demeurée sans influence en dehors de son pays d'origine, sans importance, malgré ses hautes qualités, dans l'histoire du développement littéraire de l'Europe. Au contraire l'épopée française, s'accommodant à l'esprit des temps successifs, est arrivée à produire, aux XIe et XIIe siècles, ce qu'attendaient toutes les âmes, ce qui répondait aux besoins et aux aspirations du monde sorti du chaos barbare ; aussi a-t-elle été adoptée, traduite, imitée dans l'Europe entière, depuis l'Islande jusqu'à la Sicile, et l'Allemagne même a-t-elle emprunté avec admiration ce qu'elle n'avait pas pu produire et ce qu'elle ne savait pas avoir indirectement suscité. Notre épopée est allemande d'origine, elle est latine de langue ; mais ces mots n'ont, pour l'époque où elle est vraiment florissante, qu'un sens scientifique : elle est profondément, intimement française ; elle est la première voix que l'âme française, prenant conscience d'elle-même, ait fait entendre dans le monde, et, comme il est arrivé souvent depuis, cette voix a éveillé des échos tout alentour. Ainsi quand l'*olifant*, dans la *Chanson de Rolland*, fait « brudir » ses notes puissantes, des montagnes et des vallées lui répondent mille cors qui les répètent.

G. P.

PÉRIODIQUES.

I. — Revue des Langues Romanes, 3e série, XI, avril 1884. — P. 157. Chabaneau, *Sainte Marie-Madeleine dans la littérature provençale* (suite). III. *Vita beate Marie Magdalene.* C'est une vie en alexandrins rimant deux à deux, écrite au XIVe siècle. Le ms. que reproduit M. Ch. est une copie faite en 1375 par Bertran Boysset, le chroniqueur d'Arles à qui la *Nerto* de Mistral vient de donner un regain de célébrité. Après le v. 29 M. Ch. signale, avec raison, par des points une lacune. Voici le vers manquant: *Eucaria l'apela lo libre qu'es aysi.* Selon un usage que j'ai déjà eu plus d'une fois le regret de constater, M. Ch. publie ce poème sans un mot d'introduction, sans notes, sans même en indiquer la provenance. Sans doute la publication sera complétée plus tard, mais au moment où j'écris j'ai sous les yeux les numéros de mai, juin, juillet et août, et la préface et le commentaire, sans lesquels le texte ne peut être lu avec fruit, n'ont pas encore paru. D'ailleurs, la place d'une préface est avant et non après le document édité. — P. 189. Durand (de Gros), *Notes de philologie rouergate.* M. D. veut que dans *Flamenca*, v. 7219, *Rosengas* soit une forme fautive à corriger en *Rosergas*, mais il donne lui-même en note (p. 190) des exemples d'où il résulte que la forme avec *n* est parfaitement légitime. — Bibliographie. P. 195. *Der Troubadour Bertolome Zorzi, hgg. von* E. Levy (C. C., Compte rendu justement favorable). — P. 200. P. Reimann, *Die declination d. Substantive u. Adjectiva in d. Langue d'Oc* (E. Levy, suite et fin). — P. 206. Périodiques. *Zeitschrift f. rom. Philologie*, VI, 4 ; VII, 1 (C. Constans).

Mai 1884. — P. 209. Chabaneau, *Poésies inédites des troubadours du Périgord.* Suite d'une publication dont les deux premières parties ont paru en août 1881 et avril 1882. Les pièces, au nombre de treize, que publie M. Ch., sont, comme toujours, dépourvues d'introductions et de commentaires. Il est singulier que la *Revue des langues romanes,* qui a coutume de joindre une traduction aux poésies provençales des auteurs modernes, ne croie pas utile de rien faire pour faciliter la lecture des poésies anciennes. Faut-il supposer que les treize pièces actuellement publiées sont pleinement intelligibles pour la grande majorité des lecteurs ? Je suis obligé de confesser pour ma part qu'il s'y trouve d'assez nombreux passages que je n'entends pas. Pour plusieurs de ces pièces M. Ch. n'a pas eu à sa disposition tous les éléments de l'édition ; il le constate lui-même, par ex. p. 211, note 3. Il aurait peut-être mieux valu en ce cas surseoir à la publication. D'autre part les collations dont il a fait usage ne

sont pas suffisamment exactes ; je l'ai vérifié pour le ms. 22543. Signalons pp. 234-5 une note intéressante où M. Ch. appuie d'un nouvel argument l'opinion selon laquelle le célèbre sirventés *Bem plai lo gais tems de pascor* serait bien de Bertran de Born. Je ne sais si M. Ch., qui d'ailleurs me paraît avoir raison, connaît l'objection que M. Bartsch (*Literaturblatt f. germ. u. rom. Phil.*, I, 146) a produite contre le système de M. Clédat qui s'est prononcé, comme on sait, en faveur de l'attribution à B. de Born (*Romania*, VIII, 268). — P. 238-53. Fesquet, *Monographie du sous-dialecte languedocien du canton de la Salle-Saint-Pierre* (*Gard*). Travail rédigé selon une méthode tout à fait défectueuse et qui ne peut être considéré que comme un recueil de matériaux. — Variétés. P. 257-9. E. Rigal, *Les participes « osé, avisé, entendu » dans les locutions « un homme avisé, un homme entendu »*.

Juin 1884. P. 261-73. Vincent, « *Le garçou que vai demanda'no fillo en maridage* », conte en patois marchois de la partie méridionale du canton de Guéret. Je doute fort que dans la locution *bus furéchéis*, le second mot ait aucun rapport avec furiosus ; on dit en français « des yeux furets » pour des yeux vifs et curieux.

XII. Juillet 1884. P. 5. Jean Brunet, *Etude de mœurs provençales par les proverbes et les dictons*. En provençal ; sorte de tableau de la vie des champs tout émaillé de dictons populaires et de proverbes. — P. 49. A. Michel, *Une quatrième forme provençale du verbe « tuer »*.

Août 1884. — P. 53-76. Fesquet, *Monographie du sous-dialecte languedocien du canton de la Salle-Saint-Pierre* (suite et fin). — P. 82-4. A. Roque-Ferrier, *L'origine des vilains et celle des « gavots »*. M. R.-F. rapproche le récit de Matazone (*Romania*, XII, 21, vv. 83 et suiv.) d'un conte publié dans l'*Armana provençau* de 1872, p. 48. Il y a en effet quelque rapport ; c'est une coïncidence. P. M.

II. — Zeitschrift fur Romanische Philologie, VIII, 1. — P. 1. C. Michaelis de Vasconcellos, *Neues zum Buche der Kamonianischen Elegien* (fin). — P. 24. L. Constans, *L'Evangile aux femmes*. M. C. renonce à l'opinion qu'il avait émise en 1876 sur l'attribution de l'*Evangile as fames* à Marie de Compiègne et sur l'identité de cette Marie de Compiègne avec Marie, auteur des fables et des lais. Sur ce point il se déclare convaincu par la démonstration de M. Mall (voy. *Romania*, VI, 627). Il adopte aussi dans une assez grande mesure les idées de M. Mall sur la classification des mss. de ce petit poème qui se présente en des états très différents selon les mss. M. Mall ne reconnaissait le caractère de l'authenticité qu'aux six quatrains qui sont communs à tous les mss. M. Constans, un peu moins exclusif, considère comme authentiques douze quatrains, qu'il imprime avec variantes. Il a donné le même texte simultanément dans sa Chrestomathie, mais sans les variantes. Voilà donc, depuis Jubinal qui a publié le premier l'*Evangile as fames*, quatre éditions du même texte. C'est beaucoup, surtout si on considère que le résultat est loin d'être définitif, les bases sur lesquels M. C. fonde sa nouvelle édition étant fort chancelantes. Ce que M. C. dit des mss. manque parfois d'exactitude. Ainsi le ms. fr. 1553 aurait été écrit entre 1258 et 1296 : dans sa publication de 1876 (p. 28) M. C. datait ce même ms. de 1295 ou 1296, en se fondant, bien à tort, sur une

opinion que j'aurais émise. J'ai dit que ce ms. avait été exécuté vers 1285 [1], et en effet la date inscrite au fol. 323 v° porte « M.CC. et .iiij^xx. et quatre, el moys de fevrier. » Le ms. fr. 25545 ne me paraît pas remonter à la première moitié du XIIIe siècle, je le crois plutôt de la seconde ; et de plus, M. C. aurait pu remarquer que l'*Evangile as fames* y a été inséré, le ms. déjà terminé, d'une écriture un peu postérieure à celle du reste. — P. 37. B. Wiese, *Vier neue Dante Handschriften*. Ces quatre nouveaux mss. viennent de la collection Hamilton, maintenant à Berlin. L'un d'eux aurait été, d'après une note finale, écrit à Pise en 1347 par un jeune homme qui serait mort de la peste l'année suivante. — P. 50. Decurtins, *Balzar Alig's Passional*, texte latin imprimé d'après une édition de 1672. On ne peut s'empêcher de regretter que le laborieux éditeur de tant de textes ladins n'ait pas eu la pensée de réunir tous ces textes en un volume, au lieu de les disperser entre trois ou quatre revues. — P. 63. W. Dreser, *Nachtræge zu Michaelis' vollstændigem Wœrterbuche der italienischen u. deutschen Sprache*. Ces suppléments, en général tirés de publications modernes, n'offrent pas un bien vif intérêt. Il y aura une suite. — P. 82. Fr. d'Ovidio, *I riflessi romanzi di* viginti, triginta, quadraginta, quinquaginta, sexaginta, sept(u)aginta, oct(u)aginta, nonaginta * novaginta. Montre que pour expliquer les formes romanes de ces noms de nombre, il n'est nullement nécessaire de supposer les types latins accentués sur l'antepénultième. Travail conduit avec beaucoup de méthode, et qui donne des résultats généraux d'une réelle importance. — P. 108. O. Schultz, *Das Verhœltnis der provenzalischen Pastourelle zur Altfranzœsischen*. Montre que si à l'origine la pastourelle existe au midi indépendamment de toute influence française, cette influence n'a pas tardé à se manifester. Cette opinion n'est pas contestable, mais elle est peu nouvelle.

Mélanges. P. 112. G. Grœber, *Der Verfasser des Donat proensal*. Voici un nouveau travail sur le Donat provençal. Il ne s'agit plus, comme dans l'essai précédemment signalé de M. d'Ovidio (voy. *Romania*, XIII, 468) de prouver que cet ouvrage a été fait en Italie : c'est à l'auteur lui-même qu'en veut M. Grœber. Au commencement de la copie que nous a conservé le ms. D 465 *inf.* de l'Ambroisienne (fol. 309), on lit : *Incipit liber quem composuit Ugo Faiditus precibus Jacobi de Mora et Domini Conradi de Sterleto*. A la fin du traité, dans un autre ms., on lit : *Cujus Ugo nominor qui librum composui precibus Jacobi de Mora et domini Zhuchii de Sterlleto...* Le *cujus* qui commence cet explicit est fort embarrassant, car, grammaticalement, il se construit mal avec ce qui précède ; on l'a expliqué et corrigé de diverses manières ; on a notamment proposé de le remplacer par *Faiditus* [2], ce qui paraît trop hardi et d'ailleurs présente une construction peu usuelle. L'idée de M. G. est qu'il faut corriger *Circus*. Voilà qui est bien, mais que faire du *Faiditus* du ms. de Milan ? M. G. le corrige sans hésiter en *Santcircus*. De sorte que nous aurons d'une part *Hugo Santcircus*, et d'autre part *Circus Ugo*, que l'on ramène sans peine à *Santcircus Ugo*, les deux

1. *Barlaam und Josaphat* (Société littéraire de Stuttgart, volume LXXV), p. 329.
2. Voyez l'édition de M. Stengel, p. 130.

leçons aboutissant finalement à Hugues de Saint-Cirq, troubadour du Quercy fort connu, mais à qui on n'avait pas pensé jusqu'ici à attribuer un ouvrage qui porte le titre de Donat *provençal*. La série d'altérations graphiques par lesquelles M. G. suppose que la forme *Santcircus* a passé pour aboutir d'un côté à *Faiditus* et de l'autre à *cuius*, est agréablement déduite, et on pourrait voir dans toute la dissertation une spirituelle satire de certains procédés critiques, s'il n'était évident que M. G. a prétendu écrire sérieusement. C'est dommage. Il y a cependant quelque chose à prendre dans ce travail bizarre, c'est un témoignage sur le « Jacobus de Mora » pour qui le Donat a été composé. Ce personnage figurerait comme témoin, en 1243, dans un acte de la Marche Trévisane. L'identification est possible sans être hors de doute[1]. — P. 117. E. Joseph, *Dares Phrygius als Quelle für die Briseida-Episode im Roman de Troie de Benoît de Sainte-More*. Rapproche le texte de Darès de celui de Benoît; promet de nouvelles recherches sur l'épisode lui-même. — P. 119. G. Hentschke, *lou me fay m'enfirmitas* (*Alexandre* de la Laurentienne, v. 5). M. W. Fœrster explique ce passage difficile par *locum mihi facit* « me fait lieu, me donne du loisir. » G. Paris a fait remarquer (*Romania*, XI, 620) que cette explication était peu sûre, et qu'on trouverait difficilement des exemples de *faire lou* en ce sens. M. H., qui n'a pas le don de l'exactitude, j'ai déjà eu l'occasion de le constater quoiqu'il ait encore peu écrit, commence par m'attribuer l'opinion exprimée par G. Paris, que du reste je partage, et il croit la réfuter en produisant un passage du lai du Chevrefeuil où on lit : *Car ceu k'ont chaiciet mi uel | Lou me fait mettre sus fuel.* « Mettre sous feuille » (si la leçon est correcte) est une locution métaphorique dont le sens ne m'apparaît pas clairement; peut-être est-ce « mettre de côté, serrer » ; mais ce qui est sûr, c'est que *lou me fait* ne signifie aucunement « me fait lieu », comme le suppose M. H. qui donne de tout le passage une traduction entièrement erronée, mais « le me fait », *lou* est la forme lorraine de l'article du pronom neutre. Il n'est pas permis d'ignorer que le chansonnier de Berne, qui est le texte *A* de l'édition, est lorrain ; dans le ms. 12615 (fol. 66) il y a *le me font*[2] *metre sos suell.* — P. 120. R. Kœhler « *Oci oci* » *als Nachtigallensang*, série de citations, pouvant servir de supplément à un mémoire de L. Uhland. — P. 122, G. Hentschke, *Prov. ául, ávol-avoleza ;* fait venir *avol* de habilis. Le sens n'y convient guère. — P. 122. Le même, *Die Lothringische Perfekt-Endung « -ont »*. — Comptes rendus. P. 125. A. Graf, *Roma nella memoria* ... vol. II, Liebrecht; le critique ne s'occupe pas assez de la manière dont le livre est fait. — P. 131. G. Pitré, *Giuochi fanciulleschi Siciliani* (F. Liebrecht). — P. 136. *Il Propugnatore*, XVI, janvier a juin (A. Gaspary). — P. 141, *Revista pentru Storie, Archeologie şi Filologie*, I (W. Meyer ; cf. *Rom.*, XII, 627). — P. 143. *Columna lui Trajanu* N. S. III (W. Meyer). — P. 148. *Zeitschrift f. neufranzæsische Sprache u. Litteratur*, III (W. Meyer et G. Grœber). — P. 150. *Franzæsische Studien*, I-III (W. Meyer, W. Mangold, G. Grœber). — P. 155, *Romania*,

1. On a en effet proposé une autre identification ; voy. l'édition de M. Stengel, p. 131.
2. *fait* en variante dans la *Chrestomathie* est visiblement une erreur typographique, puisque c'est la leçon même du texte.

nos 42-3, avril-juillet 1882 (G. Grœber et G. Baist). M. Grœber veut bien m'apprendre que le ms. d'*Alexandre* du baron de Lassberg (*Romania*, XI, 332) est conservé actuellement à Donaueschingen. Mais c'est ce que j'ai dit moi-même il y a dix-huit mois (*Romania*, XII, 139). P. M.

III. — Congrès scientifique de Dax. Première session, mai 1882 (Dax, Médan, libraire, 1883, in-8°). — P. 93-103. Ed. Louis, *Notes d'un vieux Béarnais sur le patois de son pays*. Observations détachées qui ne sont pas assurément d'un philologue, mais où on peut trouver, entre beaucoup de faits déjà bien connus, quelques détails intéressants, par exemple en ce qui concerne certaines particularités de l'ossalois, de l'aspois, de l'oloronais. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas eu l'idée de rattacher ses remarques à la grammaire de M. Lespy, dont elles auraient formé une sorte de supplément. S'il avait eu sous les yeux cet ouvrage, mal ordonné, mais riche en faits, il aurait moins insisté sur certains points, amplement étudiés par M. Lespy, et se serait attaché de préférence à des particularités locales sur lesquelles nous ne sommes pas encore renseignés.

IV. — Revue critique, juillet-septembre. — Art. 130. Gaidoz et Sébillot, *Le Blason populaire de la France* (G. P.; nous y relèverons les remarques sur *gavache*, *tarte bourbonnaise*, Martin de Cambrai et Jean de Nivelle, *prussien* et *travailler pour le roi de Prusse*). — 142. *Archiv für lateinische Lexikographie*, I-II (Lejay). — 142. Ghillebert de Lannoy. *Œuvres*, p. p. Potvin (Delboulle). — 150. Fœrster, *Altfranzösische Bibliothek*, II, VI, VIII (A. Darmesteter). — 152. *Ysengrimus*, p. p. Voigt (G. P.). — 160. Catalogues de collections de manuscrits du British Museum (P. M.; signalons le *Catalogue of Romances* (t. I), par M. Ward, et les remarques auxquelles il donne ici lieu [1].

V. — Literarisches Centralblatt, juillet-septembre. — N° 28, Horning, *Zur Geschichte des lateinischen* c *vor* e *und* i *im Romanischen* (Suchier : remarques importantes). — 29. *Cliges*, hgg. von Fœrster (Mussafia). — 31, Tiktin, *Studien zur rumänischen Philologie*, I; Thomas, *Francesco da Barberino* (Suchier). — 35, *Ysengrimus*, hgg. von Voigt.

VI. — Deutsche Literaturzeitung, juillet-septembre. — N° 27, Scheffler, *Die französische Volksdichtung und Sage* (Storck). — 29, Hervieux, *Phèdre et ses anciens imitateurs* (Voigt); Etienne, *La Vie de saint Thomas* (Morf). — 30, *Cliges*, hgg. von Fœrster (Tobler). — 33, Etienne, *De deminutivis* (Morf). — 34, Armitage, *Sermons provençaux*; Fath, *Die Lieder des Castellans von Couci* (Stengel). — 35, Meyer, *Ueber die Beobachtung des Wortaccents in der Altlateinischen Poesie* (Leo); Graf, *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del medio evo*, II (Schrœder). — 39, Fœrster, *Altfranz. Lesebuch*, I (Weber); Constans, *Chrestomathie de l'ancien français* (Weber); Coen, *Di una leggenda relativa a Costantino magno* (Schrœder).

P. M.

---

1. Notons dans le n° 30 le compte-rendu de la soutenance de la thèse de M. Gœlzer sur la latinité de saint Jerôme.

CHRONIQUE.

La mort de M. Manuel Milá y Fontanals, annoncée déjà dans notre dernier numéro, est une perte des plus sensibles pour nos études. Le savant professeur de Barcelone, qui joignait à une instruction classique suffisante des connaissances variées et approfondies dans le domaine de la linguistique et des littératures romanes, était à proprement parler le seul romaniste d'Espagne, le seul du moins qui se tînt régulièrement au courant du progrès de la philologie néolatine au delà des Pyrénées, le seul qui fût entré en relations avec la plupart des romanistes de France, d'Italie et d'Allemagne, et qui collaborât à l'œuvre commune dans nos revues spéciales : sa place restera vide longtemps. Né à Villafranca del Panadés, petite ville de la province de Barcelone, le 4 mai 1818, Milá fit d'abord des études de droit à Cervera, puis à Barcelone, où il reçut en 1841 le grade de licencié ; mais les tendances de son esprit le portaient vers les lettres. Après avoir pendant quelque temps inséré dans les revues locales des articles de critique et des poésies en castillan et en catalan, il publia en 1843 un vrai livre, une *Arte poética*, qui indique une connaissance précise et étendue de la matière. La réforme des études supérieures opérée en 1845 lui ouvrit enfin la carrière qu'il devait si bien remplir. Nommé professeur de littérature générale et espagnole, cette même année, à l'Université de Barcelone, Milá conserva cette fonction jusqu'à sa mort ; il a été ainsi l'éducateur littéraire de plus d'une génération de Catalans, et l'un de ses amis et collègues, M. Cayetano Vidal y Valenciano, dans une notice qu'il a publiée sur Milá en 1879 [1], n'estime pas à moins de trois mille le nombre des élèves qui ont suivi ses cours et reçu sa doctrine. Dès son entrée à l'Université, l'activité de Milá se partagea entre son enseignement, auquel il consacra toujours beaucoup de temps — le résumé de son cours, son *livre de texte*, comme on dit là-bas, a une valeur originale — et des travaux d'érudition, qui attirèrent bientôt sur lui l'attention des savants étrangers. Il débuta en 1853 par un *Romancerillo catalan*, accompagné d'« observations sur la poésie populaire », où pour la première fois furent étudiés les rapports des chants qui vivent encore aujourd'hui dans le peuple de Catalogne avec ceux de l'ancienne poésie épique espagnole. Milá émit à cette occasion des théories qu'il reprit et développa plus tard dans sa savante étude sur la poésie

1. *La Academia* du 7 et du 15 février 1879, et en traduction catalane dans *La Ilustració catalana*, du 30 septembre et du 15 octobre 1882.

héroïque de Castille. Le *Romancerillo*, véritable révélation, trouva partout bon accueil, et l'un des savants d'alors les mieux qualifiés pour en apprécier le mérite, Ferdinand Wolf, ne dédaigna point d'en présenter à l'Académie de Vienne un long compte rendu analytique et critique, où les chants catalans publiés par Milá sont rapprochés des romances portugaises réunies vers la même époque par Almeida Garrett. Après cette incursion dans un domaine jusque-là peu cultivé et dont il fut un des premiers défricheurs, Milá s'occupa des origines littéraires de sa province, la Catalogne, et tenta de retracer l'histoire de l'influence provençale sur les trois littératures péninsulaires (catalane, castillane et portugaise) : le résultat de ces nouvelles investigations fut le livre publié en 1861 et intitulé *De los trovadores en España*, qui, malgré les progrès considérables des études provençales depuis vingt ans, conserve encore aujourd'hui une partie de sa valeur et n'est jamais consulté sans profit. Milá continua et compléta cette étude par un important travail sur les poètes catalans du XIVe et du XVe siècle, publié partiellement, en traduction allemande, dans le tome V du *Jahrbuch für romanische und englische Literatur* (1864), puis inséré, l'année d'après, en catalan et fort remanié, dans le recueil des *Jochs florals* de Barcelone. Le second grand ouvrage de Milá, de dimension égale à celui des *Trovadores*, mais plus nourri que ce dernier, est le traité *De la poesia heroïco-popular castellana*, qui parut en 1873. Ce livre, trésor de renseignements consciencieusement réunis et d'observations pénétrantes sur les origines et le développement de tous les cycles de l'ancienne poésie épique de Castille, s'est substitué avec avantage à tout ce qui avait été précédemment écrit en Espagne sur la matière.

Il semble qu'après la publication de cette œuvre considérable, fruit de plusieurs années d'efforts persévérants, d'autant plus méritoires que le mauvais outillage des bibliothèques de son pays le laissait fort souvent dans l'embarras, il semble que Milá eût pu se reposer. Tout au contraire, il fut pris d'une nouvelle ardeur. Indépendamment d'articles courts, mais toujours pleins de faits et bien digérés, qu'il donna et à la *Revue des langues romanes* et à la *Romania*, dont nous ne citerons que l'étude sur la poésie populaire de Galice [1], le professeur barcelonais entreprit de réimprimer, en le complétant, son *Romancerillo* et d'écrire l'histoire du théâtre catalan, sur lequel il avait, avec le concours d'un de ses meilleurs élèves, D. Andrés Balaguer, réuni de nombreux matériaux. Il ne lui a pas été donné malheureusement de couronner sa carrière d'érudit par ces nouvelles publications : seule, la première partie du *Romancerillo* a pu voir le jour. La seconde partie, qui renferme le commentaire des chansons, ainsi que l'étude sur le théâtre, doivent être fort avancées, prêtes même pour l'impression, et il est à présumer que l'Académie des Belles-Lettres de Barcelone, dont Milá était président honoraire, ses collègues de l'Université, ses amis, sauront sauvegarder ce précieux héritage et en feront profiter le monde savant. La perte des papiers de Milá serait un vrai malheur qu'il convient d'éviter à tout prix.

Les qualités maîtresses de Milá y Fontanals, comme professeur et comme érudit, étaient la solidité du jugement, la conscience dans les recherches, la

1. *Romania*, VI, 47.

ferme volonté de ne rien dire dont il ne fût assuré, la sobriété de la forme. Il n'était pas né orateur et ne le devint pas. « Son débit en chaire, dit un de ses anciens auditeurs, laissait quelque peu à désirer. Les élèves qui ne prêtaient pas assez d'attention ou ne se présentaient pas à son cours convenablement préparés ne tiraient pas grand parti de ses explications ; les pauses étaient très courtes, presque nulles, la prononciation monotone lassait l'attention des élèves et la rapidité avec laquelle le professeur exposait ses idées les rendait presque inintelligibles au plus grand nombre [1]. » En somme, Milá ne faisait pas de concession aux élèves inattentifs ou paresseux, ou à ceux que les études secondaires n'avaient pas suffisamment développés ; il tenait à maintenir l'enseignement universitaire à une certaine hauteur, et il y réussissait ; par là il a dû renoncer à exercer une grande influence sur la masse des élèves, mais en revanche il a réussi à former quelques natures d'élite et à laisser dans leur esprit l'empreinte de ses idées et de sa méthode : D. Marcelino Menéndez Pelayo n'a pas oublié ce qu'il doit à Milá, et la preuve en est qu'il vient de dédier à ce maître son *Histoire des idées esthétiques en Espagne*. On ne saurait prétendre non plus que Milá fût écrivain. En plusieurs circonstances sans doute, en prose et en vers, il a montré qu'il était parfaitement maître de la langue officielle de son pays, le castillan, et savait lui faire rendre des nuances délicates de sentiment et des idées complexes, mais son style manque de fluidité, d'agrément et de couleur. Ses livres sont trop touffus, parfois arides ; quoiqu'il dise toujours très exactement et très correctement tout ce qu'il veut dire, Milá n'arrive que rarement à donner à sa phrase un tour facile et vivant ; il n'avait pas assez l'art de la composition. Mais combien ces défauts de forme pèsent peu en comparaison des qualités de fond que Milá possédait à un degré éminent ! Et doit-on se plaindre de trouver chez un auteur espagnol, solide et sérieux, quelque sécheresse et une certaine maladresse dans la façon de s'exprimer et de composer, alors que les neuf dixièmes pèchent, hélas ! trop souvent par une abondance et une facilité déplorables qui les rendent vagues et superficiels ? L'homme chez Milá ne valait pas moins que le savant. A une grande fermeté de caractère, une véritable inflexibilité en matière de croyances religieuses, il alliait une ouverture d'esprit, une curiosité critique qui charmaient aussitôt. Tous ceux qui ont eu l'occasion de le voir à Barcelone et de causer avec lui des études qu'il aimait ont été gagnés par sa franchise, son amour de la vérité, sa modestie aussi, car lui qui savait tant ne pensait qu'à s'instruire encore et à questionner les autres. La *Romania*, dont il a été le collaborateur zélé, s'associe aux regrets unanimes que sa mort a causés en Catalogne et partout où il était connu et apprécié ; elle conservera son souvenir.

D. Manuel Milá y Fontanals est décédé dans sa ville natale, Villafranca del Panadés, le 16 juillet 1884. — A. M.-F.

— M. le professeur L. Lemcke, qui s'était récemment retiré de la chaire qu'il occupait à l'Université de Giessen (voy. ci-dessus, p. 482), est décédé le 21 septembre dernier. Il était né à Brandebourg le 25 décembre 1816. Entré assez

1. *El Diluvio* de Barcelone, du 23 juillet 1884.

tard dans l'enseignement supérieur, il professa successivement les littératures romanes et anglaise à Marbourg (1863-7) et à Giessen (1867-84). Il est surtout connu dans le domaine des études romanes par la part qu'il a prise à la rédaction du *Jahrbuch für romanische u. englische Literatur*, qui fut longtemps le seul organe véritablement scientifique des études en vue desquelles il avait été fondé. A partir de 1865 (tome VI) il remplaça comme directeur du *Jahrbuch*, M. Ad. Ebert, qui avait fondé cette revue en 1859 avec la collaboration de F. Wolf. On sait que le *Jahrbuch* cessa de paraître après avoir achevé son quinzième volume, en 1876. Pendant plusieurs années les directeurs de la *Romania* ont collaboré assez activement au *Jahrbuch* et se sont trouvés en rapports suivis avec M. Lemcke : ils n'ont jamais eu qu'à se louer de sa courtoisie et de sa bienveillance. M. Lemcke n'était pas un philologue à la manière actuelle. Il n'a point fait de découvertes phonétiques, mais il écrivait diverses langues, et notamment le français d'une façon remarquablement correcte, et sa connaissance des littératures modernes était très étendue et très sûre. Sa *Chrestomathie espagnole* (*Handbuch der spanischen Litteratur* (Leipzig, 1855-6) est un livre bien fait qui a rendu de bons services et en rendra encore.

— Au dernier moment nous apprenons la mort (18 octobre) de M. K. Hillebrand, ancien professeur à la faculté des lettres de Douai, qui depuis 1870 s'était retiré à Florence. M. Hillebrand, sans parler de ses travaux, pour la plupart en allemand, sur la littérature et l'histoire des temps modernes, s'était occupé avec succès de l'ancienne littérature italienne. Nous citerons sa thèse de doctorat sur la chronique de Dino Compagni (1862), ouvrage étendu et de grande valeur, et ses *Etudes historiques et littéraires* (1868) dont la première partie, seule parue, est tout entière consacrée à l'Italie.

— Nous avons reçu de M. Nigra une note rectificative à l'article publié ci-dessus, p. 415. Le défaut d'espace nous oblige de la remettre au prochain numéro.

— Livres adressés à la *Romania :*

Lydgate's Story of Thebes. Eine Quellenuntersuchung von Emil Kœppel. Munich, Oldenbourg, 1884, 8°, 78 fr. (dissertation de Munich. — Dans ce travail fait avec soin, l'auteur rend très vraisemblable que Lydgate a écrit son *Histoire de Thèbes* en 1421 et 1422, et établit qu'il a utilisé comme source principale non pas directement le *Roman de Thèbes*, mais la rédaction en prose du XIV° s. qui se trouve jointe au *Livre d'Orose* (cf. *Rom.* X, 276).

Ueber die Entstehung und die Dichter der « Chanson de la croisade contre les Albigeois », inaugural-dissertation ... von L. Kraak. Marburg, in-8°, 40 p. — Dissertation où on s'efforce de prouver, entre autres choses, que le Guillem de Tudèle de la première partie du poème doit être identifié avec Guillem Anelier de Toulouse, l'auteur du poème de la guerre de Navarre, composé, comme on sait, vers 1280. Une thèse aussi extravagante n'est point à discuter, mais que penser de l'université qui l'accepte ?

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

P. Meyer. La chanson de Doon de Nanteuil, fragments inédits 1
Recueil d'exemples en ancien italien, p. p. J. Ulrich..... 27
Deux légendes surselvanes : *Vie de sainte Geneviève*, *Vie de saint Ulrich*, publiées par G. Decurtins..... 60
H. Morf. Etude sur la date, le caractère et l'origine de la chanson du Pèlerinage de Charlemagne..... 185
E. Schwan. La *Vie des anciens Pères*..... 233
P. Meyer. Nouvelles catalanes inédites..... 264
J. Cornu. Mélanges espagnols..... 285
G. Pitrè. Le tradizioni cavalleresche popolari in Sicilia..... 315
P. Meyer. Notices et extraits du ms. 8336 de la bibliothèque de sir Thomas Phillipps, à Cheltenham..... 497
E. Philipon. Phonétique lyonnaise au XIVe siècle..... 542

MÉLANGES.

Bravo (J. Cornu)..... 110
L'infinitif *paroler* (A. Delboulle)..... 115
Le patois normand (C. Joret et J. Gilliéron)..... 116
Un poème retrouvé de Chrétien de Troyes (G. P.)..... 399
La *Vie de sainte Catherine*, de sœur Clémence de Barking (G. P.)..... 400
Kachevel (J. Cornu)..... 403
Une traduction d'André le Chapelain au XIIIe siècle (G. P.)..... 403
Saquebute, angl. *sackbut*, esp. *sacabuche* (A. Delboulle)..... 404
Boquette, *bouquette* (Ch. Joret)..... 405
Bucaille (Ch. Joret)..... 407
Bōquet, *bōquette*, *bōquetier* (Ch. Joret)..... 407
Le *Mystère de la Passion* à Martel (Lot) en 1526 et 1536 (A. Thomas)..... 411
Un documento in dialetto piemontese del 1410 (C. Nigra)..... 415
N prosthétique (Ch. Joret)..... 422
Nous = *on* (Ch. Joret)..... 424
Tout vient à point qui sait attendre (A. Delboulle)..... 425
Quelques traits phonétiques du patois haguais (J. Fleury)..... 426
Les trois moines et les trois bossus, contes de Vals (Ardèche) (E. Rolland)..... 428
Chansons populaires recueillies à Courseulles-sur-Mer (Ch. Benoist)..... 429
Les deux frères, *celui qui rit et celui qui pleure* (P. M.)..... 591
Le conte des petits couteaux (P. M.)..... 595

COMPTES RENDUS.

BLANC, voy. Cartulaire de l'abbaye de Lérins.
CARO (J.), *Dias geniales o ludicros* (A. Morel-Fatio)..... 454
Cartulaire de l'abbaye de Lérins, p. p. H. MORIS et E. BLANC (P. M.)..... 133
Cliges hgg. von W. FŒRSTER (G. P.)..... 441
FAZY, voy. RICHARD.
FLEURY (J.), Littérature orale de la Basse-Normandie (St. Prato)..... 154
FŒRSTER, voy. *Cliges*.
Karls des Grossen Reise nach Jerusalem und Constantinopel, hgg. von KOSCHWITZ (G. P.)..... 126
KINZEL (K.), Zwei recensionen der *Vita Alexandri* (P. M.)..... 435
KOSCHWITZ, voy. *Karls des Grossen Reise*.
LOTH (J.), L'émigration bretonne en Armorique (G. P.)..... 436
MARIN (RODRIGUEZ), Cantos españoles, II-V (M. Milà y Fontanals)..... 140
ORTOLI (J.-B.-F.), Les contes populaires de l'île de Corse (St. Prato)..... 168
RAJNA (P.), Le origini dell' epopea francese (G. P.)..... 598
RICHARD (M.), Le *Mystère de saint André*, p. p. J. FAZY (P. M.) 134
THOMAS (A.), Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie (P. M.). 447
Vaudin, Girart de Roussillon, histoire et légende (P. M.)..... 463

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT.

ALIGHIERI (Dante). *La Vita nuova*, illustrata per A. D'ANCONA..... 495
Almanach des traditions populaires, 3e année..... 492
ANCONA (A. d'), Studj sulla litteratura italiana de' primi secoli..... 492
— voy. ALIGHIERI.
BARTSCH (K.), voy. DIEZ.
BERGER, La Bible française au moyen âge..... 491
Biblioteca de las tradiciones populares españolas, I..... 491
Boethiuslied (Das altprovenzalische), hgg. von Fr. HUNDGEN..... 494
BONNARD, Les Traductions de la Bible en vers français au moyen âge..... 491
BRAUNHOLTZ, Die erste nichtchristliche Parabel d. Barlaam und Josaphat..... 484
Carmina medii aevi (publ. par NOVATI)..... 488
CONSTANS (L.), *Chrestomathie de l'ancien français*..... 492
COELHO (A.), Contos nacionaes; Jogos e rimas infantis..... 489
COUCY, Die lieder des Castellans von — kritisch bearbeitet von Fr. FATH..... 485
Coutumier d'Artois, p. p. Ad. TARDIF..... 491
DARMESTETER (A.), Leçon d'ouverture..... 184
DELOCHE (M.), Renseignements archéologiques sur la transformation du *c* guttural. 485
DIEZ (Fr.), Die Poesie der Troubadours, zweite aufl. von K. BARTSCH..... 488
Dis dou vrai aniel (*li*), hgg. v. Ad. TOBLER..... 487
Documents historiques bas-latins, provençaux et français, p. p. A. LEROUX, E. MOLINIER et A. THOMAS..... 483
EBERING (E.), Bibliographischer Anzeiger f. roman. Spr. u. Liter..... 489
Facsimili di antichi manoscritti, publ. da E. MONACI..... 183
FATH, voy. COUCY.
FEILITZEN, voy. *Ver del juïse*.
Fiabe e Canzoni popolari del contado di Maglie raccolte da P. PELLIZARI..... 491
FRICKE (R.), Die Robin-Hood Balladen..... 490
GAIDOZ (H.) et SEBILLOT (P.), La France merveilleuse et légendaire..... 494

GARREAUD (L.), Causeries sur les origines et sur le moyen âge littéraire de la France. 496
GUILLAUME, voy. Mystère (le).
HERVIEUX (L.), Les fabulistes latins. 494
HERZOG (H.), Die beiden Sagenkreise von Flore u. Blanscheflor. 494
HORNING (Ad.), Zur Geschichte de lat. *c* vor *e* u. *i*. 486
HUNDGEN, voy. Boethiuslied.
JORET (Ch.), Mélanges de phonétique normande. 477
KELLER (O.), Der Saturnische Vers als rythmisch erwiesen. 493
KNŒSEL (K.), Das altfranzœsische Zahlwort. 489
KŒPPEL, Lydgate's *Story of Thebes*. 636
KŒRTING (G.), Encyclopædie u. Methodologie d. Romanischen Philologie. 484
KRAAK (L.), Ueber die Entstehung... d. *Chanson de la croisade contre les Albigeois*. 636
KUHNE (H.), Prolegomena zu Maître Elies altfr. Bearbeitung d. *Ars amatoria*... 490
LEHMANN (H.), Der Bedeutungswandel im Franzœsischen. 490
LEIFFHOLDT (Fr.), Etymologische Figuren im Romanischen. 489
LEROUX (A.), voy. Documents.
LEVY (E.), voy. Zorzi.
Mélanges Graux. 486
MEYER (W.), Die Schicksale d. lateinischen Neutrums im Romanischen. 486
— — aus Speyer, Ueber die Beobachtung des Wortaccentes in d. altlat. Poesie. 493
MONACI (E.), voyez Fac-simile.
Mystère (le) de saint Eustache, p. p. GUILLAUME. 183
NINO (A. de), *Usi Abruzzesi*. 488
NOVATI, voy. *Carmina*.
Orthographia gallica... hgg. von J. STUERZINGER. 488
Ortografia de la lengua catalana. 487
OUTREMEUSE, voy. SCHELER.
PELLIZARI, voy. Fiabe e Canzoni popolari.
RAYNAUD (G.), voy. Recueil.
Recueil de motets français p. p. G. RAYNAUD. 485
Recueil des fac-similés à l'usage de l'Ecole des Chartes. 182
SALVIONI (C.), Fonetica del dialetto moderno di Milano. 484
SAVINIAN, Grammaire provençale. 489
SCHELER (A.), Glossaire de la *Geste de Liège* de J. DE PREIS dit D'OUTREMEUSE. 485
SCHŒTENSACK (H.-A.), Beitrag zu einer wissenschaftlichen Grundlage f. etym. Untersuchungen. 183
SCHUCHARDT (H.), Kreolische Studien. 494
SEBILLOT, voy. Gaidoz.
TAMIZEY DE LARROQUE, voy. VOISINS.
TARDIF, voy. Coutumier d'Artois.
THOMAS (A.), De Johannis de Monsterolio vita et operibus. 484
— Les Lettres à la cour des Papes. 492
— voy. Documents.
THURNEYSEN (R.), Keltoromanisches. 493
TIKTIN (H.), Studien zur rumænischen Philologie. 494
TOBLER (A.), Das Buch d. Uguçon da Laodhe. 492
— voy. *Dis dou vrai aniel*.
UHLMANN (Fr.), Italienische Anthologie. 488
Ver del juïse (*Li*), utg. af Hugo VON FEILITZEN. 487
VIANNA (R. Gonçalves), Etudes de grammaire portugaise. 495
VOIGT, voy. *Ysengrimus*.

Voisins (Ph. de), seigneur de Montaut, Voyage à Jérusalem p. p. Tamizey de Larroque 491
Ysengrimus, hgg. von E. Voigt 495
Zarncke (E.), Parallelen zur Entführungs-Geschichte im *Miles gloriosus* 484

PÉRIODIQUES.

Archiv f. lateinische Lexicographie, I 471
Bulletin de la Société des anciens textes français, 1883, n° 2 179
— — — n° 3 467
Congrès scientifique de Dax, 1882 632
Deutsche Literaturzeitung, 1883, octobre-décembre 180
— 1884, janvier-juin 478
Giornale storico della letteratura italiana, n°s 2-6 467
Literarisches Centralblatt, 1883, octobre-décembre 180
— 1884, janvier-juin 478
— — juillet-septembre 632
Literaturblatt für Germanische u. Romanische Philologie, 1883, octobre-décembre; 1884, janvier-juin 465
Lyon-Revue, 1884, 30 avril 476
Mémoires de la Société des Antiquaires de France, XLII (1882) 179
Miscellanea di storia patria XXII (1884) 473
Nordisk Tidskrift for Filologi, Nouv. Série, VI 472
Revista scientifica, I (1882), n°s 11 et 12 477
Revue critique, 1883, octobre-décembre 180
— 1884, janvier-juin 478
— — juillet-septembre 632
Revue de Bretagne et de Vendée, 6e série, V (1884), janvier 476
Revue de la Société des Etudes historiques, 1883, septembre-octobre 180
Revue des langues romanes, 1883, septembre-novembre 177
— 1883-1884, décembre-mars 464
— 1884, avril-août 628
Sitzungsberichte d. Kœnigl. preussischen Akademie d. Wissenschaften, XXVII, 1884 477
Studente (Lo) Magliese, 1884, mars-avril 477
Zeitschrift f. romanische Philologie, VII, 2, 3 178
— — 4 465
— VIII, 1 629

CHRONIQUE.

Janvier 181
Avril-juillet 479
Octobre 633

Le propriétaire-gérant: F. VIEWEG.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 318 977 319